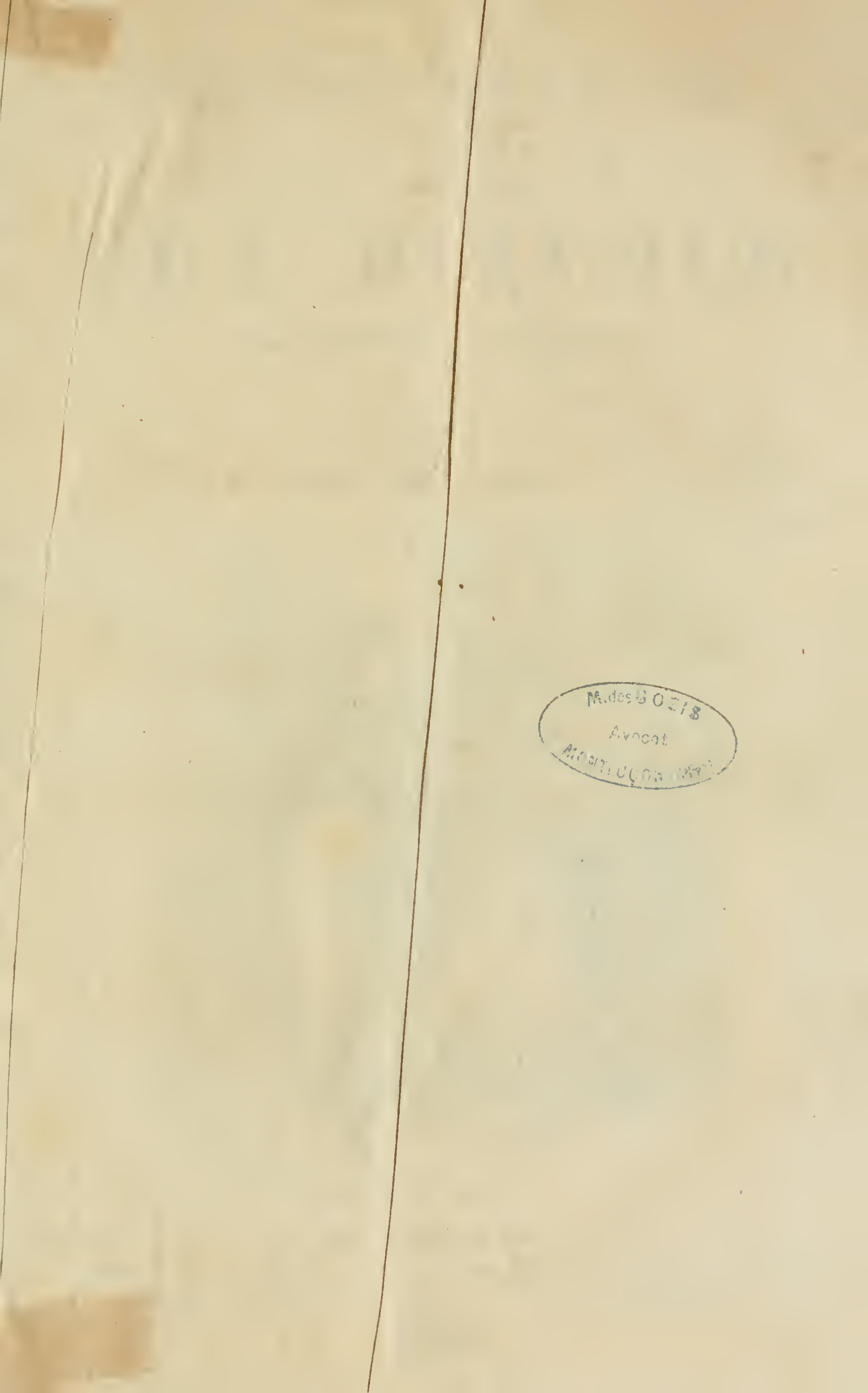



Avocat

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. E. SCRIBE
De l'Académie française.

e SÉRIE, CONTENANT

FRA DIAVOLO

LA FIANCÉE. — LA NEIGE

LA NEIGE, EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE.

Prix : 90 centimes



PARIS

VIALAT ET Cie, EDITEURS
21, quai des Grands-Augustins

LIBRAIRIE CENTRALE DES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES
A 20 CENTIMES
5, rue du Pont-de-Lodi

1855

VIALAT ET Cie, IMPRIMEURS ET ÉDITEURS.



ZERLINE. Diavolo! Diavolo!
Diavolo! — Acte 1, scène 5.

FRA-DIAVOLO

OU

L'HOTELLERIE DE TERRACINE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 28 Janvier 1830.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

FRA-DIAVOLO, sous le nom du marquis de SAN-MARCO.
LORD COKBOURG, voyageur anglais.
PAMÉLA, sa femme.
LORENZO, brigadier des carabiniers.
MATHÉO, maître de l'hôtellerie.
ZERLINE, sa fille.
GIACOMO, BEPPO, } compagnons du marquis.
FRANCESCO, prétendu de Zerline, personnage muet.
UN PAYSAN.
CHOEURS D'HABITANTS ET HABITANTES DE TERRACINE.
CARABINIERS.

La scène se passe dans un village aux environs de Terracine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vestibule d'auberge en Italie, aux environs de Terracine. Le fond que soutiennent deux piliers, est ouvert et laisse apercevoir un riant paysage. A gauche et à droite, porte latérale ; sur le devant, à droite du spectateur, une table autour de laquelle boivent plusieurs carabiniers en uniforme de carabiniers romains.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR DE CARABINIERS, LORENZO, ZERLINE, *dans un coin.*

INTRODUCTION.

CHŒUR.

En bons militaires,
Buvons à pleins verres :

Le vin au combat
Soutient le soldat.
Il mène à la gloire,
Donne la victoire.
(*A Lorenzo.*)
Brigadier romain,
Verse-nous du vin!
En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.

PLUSIEURS CARABINIERS.

S'il tombait en notre puissance
Ce bandit, ce chef redouté,
Nous aurions donc pour récompense...

LORENZO.

Vingt mille écus!

PLUSIEURS CARABINIERS.

En vérité?

LORENZO.

Tout autant!

TOUS.

Sans compter la gloire!
Allons, notre hôte, allons, à boire!
(*Entre Mathéo qui apporte de nouvelles cruches de vin et retire celles qui sont vides.*)
Vingt mille écus, nous les aurons!
Et mort ou vif nous le prendrons.
Nous le jurons, nous le jurons!
En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.

MATHÉO, *s'adressant à Lorenzo, qui pendant ce temps s'est tenu à l'écart, triste et pensif.*

Lorsque c'est vous qui leur payez rasades,
Qu'avec eux on vous voie au moins le verre en main.

LORENZO.

Buvez sans moi, buvez, mes camarades.

LE CHOEUR, *à demi-voix.*

Le brigadier a du chagrin.

MATHEO, *à part.*

Moi, je crois deviner d'où provient ce chagrin.
(*Haut.*)
Demain, mes chers seigneurs, ma fille se marie
Au riche Francesco, fermier de ce canton.
Je vous invite tous!

LORENZO, *à part.*

Plutôt perdre la vie!

LE CHOEUR.

Du vin!.. Du vin!

MATHEO.

Je vais en chercher, et du bon!
(*Il sort.*)

ZERLINE, *s'approchant de Lorenzo.*

Lorenzo, vous partez?

LORENZO.

Je vais à la montagne
Combattre ces brigands, et puissé-je y périr!

ZERLINE.

O ciel!

LORENZO.

D'un autre, hélas! vous serez la compagne,
Votre père le veut, je n'ai plus qu'à mourir!

NOCTURNE A DEUX VOIX.

PREMIER COUPLET.

ZERLINE.

Cher Lorenzo, conservons l'espérance.

LORENZO.

En reste-t-il à qui perd ses amours?

ZERLINE.

Reste du moins, c'est calmer ma souffrance.

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours!

DEUXIÈME COUPLET.

ZERLINE.

Mes vœux, hélas! au combat vont te suivre.

LORENZO.

Qu'ai-je besoin de penser à mes jours?

ZERLINE.

Ah! pense à moi, qui sans toi ne peux vivre.

LORENZO.

Adieu! peut-être pour toujours!
(*En ce moment on entend un grand bruit au dehors; tous les carabiniers se lèvent.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; MILORD ET MILADY COKBOURG; UN POSTILLON ET PLUSIEURS LAQUAIS *en livrée, qui les suivent.*

MILORD, MILADY ET LE CHOEUR.

Au secours! au secours!
On en veut à nos jours.
Quel pays effroyable!
Ah! c'est épouvantable!
Au secours! au secours!
On en veut à nos jours.

LORENZO, *s'approchant de Milord.*

Qu'est-ce donc? parlez, je vous prie.

MILORD.

Messié l'archer.

LORENZO.

C'est un Anglais!
(*Regardant Paméla qui vient de s'asseoir.*)
Une femme jeune et jolie?

MILORD.

J'étais dans la colère!

PAMELA, *soutenue par Zerline.*

Et moi, je me mourais.

MILORD, *allant à elle et lui faisant respirer des sels.*

Milady! Paméla! Ma chère milady!
C'est ma femme, elle était sensible à l'infini.

PAMÉLA, *se soutenant à peine.*

Ah! quel voyage abominable!
En vérité, c'est effroyable :
Ce monsieur le brigand
S'était conduit vraiment
En gentleman bien peu galant.
Je n'avais plus l'envie
De revoir l'Italie;
Mes chapeaux, mes dentelles,
Mes robes les plus belles,
Répondez, où sont-elles?
Est-il malheur plus grand?
Oui, Milord, cette aventure
Me mettait en courroux;
Je voulais, je le jure,
Plus voyager avec vous.

ENSEMBLE.

MILORD.

Non, non, jamais plus de voyage,
Pour longtemps j'en suis revenu;
Si je cours davantage,
Je veux être pendu.

LES CARABINIERS.

On prétend qu'en ce voisinage,
Depuis quelque temps on l'a vu.
Gagnons avec courage
Le prix qui nous est dû.

PAMELA.

Non, non, jamais plus de voyage,
C'était un point bien résolu.
Malgré tout mon courage,
Que mon cœur est ému!

LORENZO.

On prétend qu'en ce voisinage,
Depuis quelque temps on l'a vu.
Mes amis, du courage!
Le bandit est perdu.

ZERLINE.

Je tremble qu'en ce voisinage
Ce hardi brigand n'ait paru;
Je redoute sa rage;
Que mon cœur est ému!

MILORD, *s'approchant de Lorenzo.* Oui, messié le brigadier, c'est à vous que je faisais ma déclaration.

LORENZO. Je vous écoute, Milord.

MILORD. Je havais l'honneur d'être Anglais; je havais enlevé, selon l'usage, miss Pamela, une riche héritière que je havais épousée par inclination.

PAMÉLA, *soupirant.* Oh oui! à Gretna-Green!

MILORD. Et pour éviter les poursuites, je havais voulu voyager en Italie avec elle, et la dot que je havais enlevée aussi, comme je disais à vous, par inclination.

PAMELA, *soupirant.* Oh! oui.

MILORD. Et, à une lieue d'ici, le postillon à moi, il avait été arrêté.

PAMELA. Yes, par des bandits. Oh! Dieu!

LORENZO. De quel côté venaient-ils?

MILORD. Quant ils ont attaqué moi, je dormais dans le landau, près de Milady...

PAMELA. Yes. Maintenant, Milord dormait beaucoup; aussi je disais : Cela portera malheur à vous, mon cher milord.

LORENZO. Et que vous ont-ils dérobé?

MILORD. Ils avaient fouillé partout, et avaient pris...

PAMELA. Tous mes diamants.

MILORD. Ils étaient si beaux!

PAMELA. Et ils allaient si bien à moi!

LORENZO. C'est la bande que nous poursuivons, celle de Fra-Diavolo! De quel côté se sont-ils réfugiés?

MILORD. Vers la montagne, et nos diamants aussi.

LORENZO, *à ses soldats.* Allons, Messieurs, en route!.. buvez le coup de l'étrier, et dirigeons-nous de ce côté. (*Pendant que Mathéo verse à boire aux soldats.*)

ZERRINE, *s'approchant de Lorenzo et à demi-voix.* On dit ce brigand si redoutable... s'il vous arrivait malheur?

LORENZO. Autrefois je pouvais tenir à la vie; mais maintenant...

ZERLINE. Lorenzo!

LORENZO. Demain vous en épouserez un autre; vous avez eu plus d'obéissance pour votre père que d'amour pour moi, je ne vous en ferai point de reproches. Adieu, soyez heureuse, et pensez à moi quand je ne serai plus...

ZERLINE. Vous vivrez, vous vivrez! je ferai des vœux pour vous!

LORENZO. Des vœux! oui, faites-en pour que demain je ne puisse pas voir votre mariage.

ZERLINE. Que dites-vous?

LORENZO, *essuyant une larme.* Allons! allons! le devoir avant tout. J'espère, Milord, vous rapporter de bonnes nouvelles. Adieu, père Matheo. Adieu, Zerline. (*A ses soldats.*) En marche! (*Il sort avec ses soldats.*)

SCENE III.

MILORD, PAMÉLA, MATHÉO, ZERLINE.

MILORD. Il avait l'air bien ému, le brigadier. Ce Fra-Diavolo, il effrayait tout le monde.

MATHEO. Vous vous trompez, Lorenzo n'a peur de rien. Il a servi dans l'armée d'Italie avec les Français; c'est un brave garçon qui n'a qu'un défaut.

PAMELA. Et lequel?

MATHÉO. Il est amoureux, et n'a pour s'établir que sa paie de soldat, et des coups de fusil en perspective.

MILORD. Ce n'était pas assez pour vivre.

MATHEO. Sans cela je n'aurais pas demandé mieux. (*Regardant sa fille.*) Mais il faut de la raison... Allons, Zerline, serrez ces verres, ces bouteilles.

MILORD. Je havais envie de donner du courage aux gens du pays avec des guinées! (*S'avançant vers Mathéo.*) Messié l'hôtesse, voulez vous rédiger une pancarte où je promettrai de l'argent beaucoup à celui qui rapporterait à nous ce que nous avons perdu?

MATHÉO, *se mettant à table à droite, et écrivant pendant que Milord lui dicte à voix basse.* Volontiers.

PAMELA, *observant Zerline qui a été s'asseoir dans un coin à gauche.* Miss Zerline pleurait? elle avait du chagrin?..

ZERLINE, *essuyant ses yeux.* Moi! Madame, pas du tout.

PAMELA. Yes, je m'y connaissais. La petite brigadier, il avait lancé à vous un regard qui disait : Oh! je vous aime beaucoup!

ZERLINE, *effrayée.* Madame!

PAMELA. Ce était bien. Ce était si joli les mariages d'inclination! (*Tendrement.*) N'est-ce pas, Milord? (*Voyant qu'il ne répond pas, et avec colère.*) Milord?

MILORD, *de l'autre côté, occupé avec Mathéo.* Vous voyez que j'étais occupé, et vous tourmentez moi. Je faisais la pancarte pour le récompense. (*A Mathéo.*) Vous avez écrit que je promettais trois mille francs?

PAMELA. Ce était pas assez! mettez dix mille francs. L'écrin il en valait trois cent mille! et s'il était perdu, ce était la faute à vous, qui avez voulu prendre le chemin de traverse.

MILORD. Pour éviter ce cavalier si élégant qui nous suivait partout, et qui s'arrêtait toujours dans les mêmes auberges.

PAMÉLA. Je pouvais pas empêcher lui de faire le même route.

MILORD. Vous pouvez empêcher vous de le regarder et de chanter, comme hier au soir, ce petit barcarolle qui amusait pas moi du tout.

PAMÉLA, *avec humeur.* On peut faire le musique?

MILORD. Vous faisiez pas le musique, vous faisiez le coquetterie avec lui.

PAMÉLA. Moi! le coquetterie!

MILORD. Yes, Milady; je l'avais vu, et je déclare ici que je ne voulais pas.

PAMÉLA. Vous ne voulez pas?

MILORD. C'est-à-dire, je voulais bien, mais je ne voulais pas! entendons-nous! (*Pendant les couplets suivants, Mathéo et Zerline vont placarder en dedans et en dehors des piliers de l'auberge les affiches que Mathéo vient d'écrire.*)

PREMIER COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien
Que l'on trouve vous très-aimable,
Et que de loin maint fashionable
Admire aussi votre maintien...
Je voulais bien, je voulais bien;
Mais qu'en tous lieux où je passe,
En lorgnant vous avec audace,
Un galantin suive vos pas,
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien
Payer les bijoux et la soie;
Et pour qu'à la mode on vous voie,
Par an dépenser tout mon bien. .
Je voulais bien, je voulais bien;
Mais moi suivre votre méthode,
Mais être un époux à la mode,

Comme on en voit tant ici-bas,
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

TROISIÈME COUPLET.

PAMÉLA.

Je voulais bien, je voulais bien
Etre sage et jamais coquette,
Et, s'il le faut, pour ma toilette
Ne plus dépenser jamais rien;
Je voulais bien, je voulais bien;
Car, par goût et par caractère,
Je suis très-douce d'ordinaire;
Mais dès qu'on dit : *Je veux* .. hélas!
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Milord, je voulais pas.

MILORD. Ah! vous voulez pas! il faudra pourtant bien... car j'entends plus que vous voyiez jamais ce marquis napolitain.

MATHÉO, *se levant et écoutant.* C'est le bruit d'une voiture!

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, *puis* LE MARQUIS.

QUINTETTE.

MATHÉO, *regardant par la droite.*
Un landau qui s'arrête, ah! quel bonheur extrême!
C'est quelque grand seigneur qui vient loger ici.
(*Voyant entrer le marquis.*)
Oui, c'est un grand seigneur.

MILORD.
Qu'ai-je vu? c'est lui-même!

PAMÉLA.
C'est monsieur le marquis!

MILORD, *avec fureur.*
Comment! c'est encor lui?

LE MARQUIS.
Comment! c'est Milady!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.
Que vois-je? c'est elle,
C'est la charmante Milady!
Que vois-je? c'est elle
Que je retrouve ici!

MILORD.
Surprise nouvelle!
Comme il regarde Milady!
Surprise nouvelle!
Comment! c'est encor lui!

PAMÉLA.
Surprise nouvelle!
Il a suivi nous jusqu'ici!
Surprise nouvelle!
Comment! c'est encor lui!

ZERLINE.
C'est elle, c'est elle
Que cherchait monsieur le marquis;
C'est elle, c'est elle
Dont son cœur est épris!

MATHÉO.
C'est elle, c'est elle
Que cherchait monsieur le marquis;
C'est elle, c'est elle
Dont son cœur est épris!

MATHÉO, *à ses gens, montrant le marquis.*
Que l'on serve sa seigneurie.

LE MARQUIS.
J'ai le temps, pourquoi vous hâter?
(*Regardant Paméla.*)
Je compte en cette hôtellerie
Jusqu'à demain matin rester.

MILORD, *bas, à sa femme.*
Vous entendez? ce départ qu'il retarde,
C'était pour vous, assurément.
Et comme il vous regarde!
Tenez, encore en ce moment!

LE MARQUIS.
La bonne folie!
Mon âme est ravie :
La fortune et l'amour secondent tous mes vœux.

PAMÉLA.
De moi, bien jolie,
Son âme est ravie;
Est-ce ma faute, à moi, s'il était amoureux?

ZERLINE.
Oui, cette étrangère
Aura su lui plaire;
Il lui fait les doux yeux, les yeux d'un amoureux.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.
Que vois-je, c'est elle, etc.

MILORD.
Surprise nouvelle! etc.

PAMÉLA.
Surprise nouvelle! etc.

ZERLINE.
C'est elle, c'est elle, etc.

MATHÉO.
C'est elle, c'est elle, etc.

(*A la fin de ce morceau, Milord force Paméla à rentrer dans l'auberge. Elle fait en sortant une révérence au marquis.*)

—

SCENE V.

LE MARQUIS, *à table;* MATHÉO, ZERLINE,
GARÇONS D'AUBERGE.

MATHÉO, *à Zerline.* Allons donc, petite fille, servez monsieur le marquis; j'espère que Monseigneur sera content du zèle de mes gens, et de ma fille, que je laisse maîtresse de la maison, car je suis obligé ce soir de m'absenter.

LE MARQUIS. Ah! vous partez?

MATHÉO. Dans l'instant. Je vais coucher à deux lieues d'ici, chez Francesco, mon gendre, que j'amènerai demain matin avec toute la noce.

ZERLINE, *à part.* Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS. Avez-vous beaucoup de monde dans cette auberge?

MATHÉO. Vous, Monseigneur, et ceux que vous venez de voir, Milord et Milady.

LE MARQUIS. Pas d'autres? (*Après un instant de réflexion.*) Milady est jolie; mais Milord est de mauvaise humeur.

ZERLINE. On le serait à moins. Il a été attaqué et dévalisé par les bandits de la montagne.

LE MARQUIS, *toujours mangeant.* Pas possible! je ne crois pas aux voleurs.

MATHÉO. Moi j'y crois comme en Dieu, et en Notre-Dame des Rameaux, notre patronne.

LE MARQUIS. Ce sont des histoires pour effrayer les voyageurs. J'ai parcouru de jour et de nuit les montagnes, et je n'ai jamais été attaqué.

MATHÉO. Autrefois, peut-être; mais depuis que Fra-Diavolo s'est établi dans ce canton...

LE MARQUIS. Fra-Diavolo? Qu'est-ce que c'est que cela?

ZERLINE. Vous n'en avez pas entendu parler? un fameux bandit.

MATHÉO. Qui est partout.

ZERLINE. Et qu'on ne peut jamais joindre.

MATHEO. Il a une amulette qu'il a volée à un cardinal, et qui le rend invisible.

LE MARQUIS. Voyez-vous cela!

ZERLINE. Et les balles des gendarmes rebondissent sur sa peau.

LE MARQUIS. Vraiment!

ZERLINE. Oui, Monseigneur; et comme dit la chanson...

LE MARQUIS. Il y a une chanson sur lui?

MATHEO. Une fameuse en son honneur! Vingt-deux couplets! Si, pendant son dîner, Monseigneur veut permettre...

LE MARQUIS. Est-on obligé de l'entendre tout entière?

MATHEO. C'est au choix des voyageurs; on ne force personne.

LE MARQUIS. A la bonne heure.

MATHEO, *détachant de la muraille une mandoline et la présentant à Zerline.* Tiens, ma fille.

ZERLINE, *la repoussant de la main et la plaçant près d'elle sur le coin de la table.* Merci, mon père, je chanterai bien sans cela.

PREMIER COUPLET.

Voyez sur cette roche
Ce brave à l'air fier et hardi,
Son mousquet est près de lui,
C'est son fidèle ami.
Regardez, il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau,
Et couvert de son manteau,
Du velours le plus beau.
Tremblez! au sein de la tempête,
Au loin l'écho répète :
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

DEUXIÈME COUPLET.

S'il menace la tête
De l'ennemi qui se défend,
Pour les belles on prétend
Qu'il est tendre et galant.
Plus d'une qu'il arrête
(Témoin la fille de Piétro)
Pensive rentre au hameau,
Dans un trouble nouveau.
Tremblez! car voyant la fillette,
Tout bas chacun répète :
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

TROISIÈME COUPLET.

LE MARQUIS, *se levant.*
Il se peut qu'on s'abuse,
Ma chère enfant; peut-être aussi
Tout ce qui se prend ici
N'est-il pas pris par lui.
Souvent quand on l'accuse,
Auprès de vous maint jouvenceau
Pour quelque larcin nouveau
Se glisse incognito!
Tremblez! cet amant qui soupire,
C'est de lui qu'on peut dire :
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

—

SCENE VI.

LES PRECÉDENTS, BEPPO, GIACOMO, *paraissant près des piliers du fond.*

ZERLINE. Ah! mon Dieu, qu'ai-je vu!

MATHEO, *brusquement.* Qu'est-ce? que demandez-vous?

BEPPO. L'hospitalité pour cette nuit.

GIACOMO. Au nom de Notre-Dame des Rameaux!

MATHEO. On ne reçoit pas ainsi des mendiants, des vagabonds.

BEPPO. Nous sommes des pèlerins.

ZERLINE. Mon père, si c'était vrai!

MATHEO. Sous un pareil costume!

BEPPO. Nous sommes partis pour remplir un vœu.

MATHÉO. Et lequel?

GIACOMO. Celui de faire fortune.

MATHÉO. Ce n'est pas ici que vous la trouverez.

LE MARQUIS, *se levant et ouvrant sa bourse où il prend un peu de monnaie.* Peut-être! tenez, tenez, voici ce que je vous donne au nom de cette belle enfant.

BEPPO ET GIACOMO. Ah! monsieur le marquis!

MATHEO, *étonné.* Ils vous connaissent?

LE MARQUIS. Oui, ce sont de pauvres diables que j'ai rencontrés ce matin, et à qui j'ai déjà fait l'aumône. Monsieur l'hôte, je veux bien payer leur souper et leur coucher.

MATHÉO. Ce sera un écu par tête.

LE MARQUIS. Par tête! c'est peut-être plus qu'elles ne valent; n'importe!

MATHEO, *recevant l'argent.* Dès que monsieur le marquis s'y intéresse, il n'y a pas besoin d'autre recommandation.

ZERLINE. Mon père, on va les loger tout là-haut?

MATHEO. Pas dans la maison, surtout quand je vais passer la nuit dehors. Jean, vous leur donnerez un morceau, et puis vous les conduirez vous-même à la grange, ici à côté. (*Aux autres gens de l'auberge.*) Rentrez et préparez le souper de Milord. (*A Zerline.*) Toi, ma fille, tu vas me reconduire à quelques pas d'ici, jusqu'à l'ermitage, et nous parlerons de ton prétendu. (*Au marquis.*) Adieu, monsieur le marquis; j'espère, demain matin, en revenant avec mon gendre, retrouver encore votre seigneurie.

LE MARQUIS. Je l'espère aussi, je me lève tard. Adieu, notre hôte, bon voyage. Adieu, ma belle enfant. (*Les domestiques rentrent dans l'hôtellerie; Mathéo, qui a pris son chapeau et son bâton, sort par le fond avec Zerline.*)

—

SCENE VII.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

(*Le marquis est assis sur le devant du théâtre, près de la table à droite, et tient un cure-dent; Beppo et Giacomo regardent si tout le monde est parti.*)

BEPPO, *redescendant le théâtre et prenant la bouteille qui est sur la table, se verse un verre de vin.* A ta santé!

LE MARQUIS, *se retournant avec hauteur.* Hein!

BEPPO, *de même.* Je dis à ta santé!

LE MARQUIS. Qu'est-ce que c'est que de pareilles manières?

GIACOMO, *le chapeau bas.* Excusez, capitaine, c'est une recrue qui ne sait pas encore le respect qu'on vous doit. (*Bas, à Beppo.*) Ote donc ton chapeau! Il n'est pas encore au fait; mais il sort d'une bonne maison : c'est un ancien intendant qui veut travailler maintenant en brave et à découvert.

LE MARQUIS. Il ne suffit pas d'être brave, il faut encore être honnête et savoir vivre. Je n'ai jamais vu, dans l'origine, de troupe plus mal composée que celle que j'ai l'honneur de commander. Les bandits les plus mal élevés! et si je n'y avais établi l'ordre et la discipline... (*A Giacomo, lui montrant une carafe et relevant la manche de son pourpoint.*) Verse-moi de l'eau! (*A Beppo, tout en se lavant les mains.*) A la première familiarité, je te fais sauter la cervelle; cela t'apprendra.

BEPPO. Eh bien! par exemple!

GIACOMO. Il le ferait comme il le dit.

BEPPO, *tremblant.* Hein!

LE MARQUIS. Une serviette! (*S'essuyant les mains.*) Qu'y a-t-il de nouveau? et qui vous amène?

BEPPO, *chapeau bas.* L'entreprise a réussi; nous avons arrêté le milord et ses diamants.

LE MARQUIS. Crois-tu que je ne suis pas au fait? je le savais déjà.

GIACOMO. Toutes les indications que vous nous aviez données étaient si exactes!

LE MARQUIS. Je le crois bien; depuis trois jours que je les suis à la piste, que je dîne avec eux dans les mêmes auberges, et que tous les soirs je chante des barcarolles avec Milady. Vous croyez que ce n'est pas fatigant!

GIACOMO. Nous savons, capitaine, ce que vous faites pour nous.

LE MARQUIS. Milord ne s'est pas défendu, et nous n'avons perdu personne!

GIACOMO. Non, capitaine, au contraire; le postillon était un ancien qui nous avait quittés, et qui demande à s'enrôler de nouveau.

LE MARQUIS. Est-il entre vos mains?

GIACOMO. Oui.

LE MARQUIS, *se curant les dents et arrangeant sa chemise devant un miroir de poche.* Qu'on le fusille! je n'aime pas l'inconstance : dans notre état, s'entend, près des belles, c'est autre chose; et puisque, grâce à Milord, nous avons des diamants, tu en enverras pour six mille écus à Fiorina, cette jeune cantatrice que je protége : j'aime les arts, et surtout la musique.

GIACOMO. Oui, capitaine.

LE MARQUIS. Eh bien! est-ce tout?

GIACOMO. Non, vraiment, et nous craignons d'avoir été trompés.

LE MARQUIS. Comment cela?

GIACOMO. Cette cassette que vous nous aviez annoncée et que Milord devait avoir dans sa voiture...

LE MARQUIS. Cinq cent mille francs en or qu'il allait placer à Livourne chez un banquier; du moins Milady me l'avait dit.

GIACOMO. Impossible de les trouver.

LE MARQUIS. Imbécile! manquer une si belle opération!

BEPPO. Peut-être, pour nous faire du tort, les a-t-il dépensés?

LE MARQUIS. Ce que c'est que de ne pas faire ses affaires soi-même! Mais je saurai à tout prix ce que cet or est devenu. Laissez-moi. (*A part.*) Allons, il faudra encore faire de la musique avec Milady. Ces coquins-là sont-ils heureux de m'avoir! (*Regardant par la porte de l'auberge.*) C'est elle! (*Apercevant Beppo et Giacomo qui sont au fond du théâtre.*) Eh bien! vous n'êtes pas encore partis! (*Ils disparaissent par la droite.*)

—

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, PAMÉLA.

RÉCITATIF.

PAMÉLA, *sortant de l'auberge.*

Oui, je vais commander le punch à vous, Milord.

LE MARQUIS, *s'avançant.*

Charmante Milady!

PAMÉLA, *effrayée.*

Comment! c'est vous encor!
Et mon époux était dans la chambre voisine;
Lui si jaloux, jaloux comme Othello!

LE MARQUIS.

Est-ce donc l'offenser que chanter un duo?
(*Prenant la mandoline que Zerline a placée sur le coin de la table à la cinquième scène.*)
Et nous pouvons, sur cette mandoline,
Répéter tous les deux cet air
Que nous commençâmes hier.

PAMÉLA, *regardant à gauche par la porte de l'auberge.*

Ah! je l'entends! c'est lui.

DUO.

LE MARQUIS, *saisissant brusquement la mandoline et en jouant.*

« Le gondolier fidèle
« Brave, pour voir sa belle,
« Les autans ennemis.
(*La regardant.*)
« De loin, s'il obtient d'elle
« Un regard, un souris,
« C'est toujours ça de pris. »
(*Il regarde vers la gauche si l'on ne vient pas, et remet la mandoline sur la table en s'adressant à Paméla.*)
Faut-il que votre cœur ignore
Le feu brûlant qui me dévore!

PAMÉLA, *voulant s'éloigner.*

Monsieur, je ne puis écouter.

LE MARQUIS, *la retenant.*

Je me tais, vous pouvez rester;
Oui, vous admirer en silence
Ne peut vous paraître une offense.

PAMÉLA.

Je ne pouvais pas, je le croi,
Empêcher vous d'admirer moi.

LE MARQUIS.

Ah! combien mon âme est ravie
En contemplant ces traits charmants!
Cette robe simple et jolie.
(*Regardant un médaillon qui est à son cou.*)
Ah! grand Dieu! les beaux diamants!

PAMÉLA.

Les seuls échappés au pillage,
Tant je les cachais avec soin!

LE MARQUIS, *à part.*

Les maladroits! Ah! quel dommage!
(*Haut, à Paméla, d'un ton galant.*)
Pour plaire en avez-vous besoin?
Mais plus je considère
Ce riche médaillon... il contient un secret?

PAMÉLA.

Pour lui mon époux l'a fait faire,
Car il renferme mon portrait.
(*L'ouvrant et le lui montrant.*)
Trouvez-vous ressemblant?

LE MARQUIS, *affectant un trouble amoureux.*

O ciel! il se pourrait!
(*Le regardant avec ivresse.*)
Voilà ce regard doux et tendre,
Voilà ces traits si gracieux;
Je crois la voir, je crois l'entendre.
(*Avec délire.*)
Mon âme a passé dans mes yeux.
(*Avec rage.*)
Et c'est pour un rival, un tyran, un barbare...
(*Il met le portrait dans sa poche.*)

PAMÉLA.

Que faites-vous!

LE MARQUIS.

Je m'en empare.

PAMÉLA, *troublée, et voulant le reprendre.*

Monsieur!

LE MARQUIS.

Jamais, jamais il ne me quittera.

PAMÉLA.

Monsieur!

LE MARQUIS.

Oui, sur mon cœur toujours il restera.

PAMÉLA.

C'est mon mari!
(*Milord sort de l'hôtellerie; et le marquis saisissant vivement la mandoline, reprend le premier motif.*)
« Le gondolier fidèle
« Brave sur sa nacelle
« Les jaloux, les maris,
« Quand son cœur de sa belle
« Presse les traits chéris :
« C'est toujours ça de pris. »

—

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS; MILORD, *passant entre eux deux.*

TRIO.

MILORD.

Bravi! bravi!

PAMÉLA.

Ah! c'était vous?

MILORD.

Oui, Milady.

PAMÉLA.

Nous faisions de la musique.

MILORD.

Je n'aime pas la musique.

ENSEMBLE.

PAMÉLA.

Combien moi j'aimais la musique!
Elle me plaisait fort;
Mais je vois, c'est unique,
Qu'elle ennuyait Milord.
Jamais avec Milord,
Nous ne sommes d'accord.

LE MARQUIS.

Bravo, bravo, c'est la musique
Qui nous a mis d'accord;
Il faudra qu'on s'explique
Et qu'on m'instruise encor.
Enlevons à Milord
Et sa femme et son or.

MILORD.

Toujours ensemble, c'est unique,
Ils sont très-bien d'accord;
Aussi cette musique
A moi me déplait fort,
Et peut faire du tort
A l'honneur d'un milord.

PAMÉLA. Nous répétions cette barcarolle...

MILORD. C'était bien aimable à vous pendant que je m'impatientais, moi, pour le punch.

LE MARQUIS. Permettez donc, Milord, puisque vous preniez du punch, nous pouvions bien faire de la musique.

MILORD. Oui, si j'en avais pris! mais je n'en prenais pas, j'en attendais.

LE MARQUIS. Que ne le disiez-vous? Holà! quelqu'un!

MILORD. Ce était pas besoin; je avais plus soif, je l'avais perdu le soif.

LE MARQUIS. Depuis la perte de vos diamants!

MILORD. Oui, cela, et puis autre chose encore.

LE MARQUIS. Ah! mon Dieu! est-ce qu'il serait arrivé malheur à ces cinq cent mille francs en or que vous alliez placer à Livourne?

MILORD. Je les avais toujours.

LE MARQUIS. Ah! tant mieux! je respire, car si vous les aviez perdus, j'en aurais été aussi fâché que vous-même.

PAMÉLA. Que vous étiez bon!

LE MARQUIS. Ce que j'en disais, c'était pour vous offrir mon portefeuille.

MILORD. Je remerciais vous. (*Tirant son portefeuille.*) Je avais déjà regarni le mien.

LE MARQUIS. Et comment cela? comment avez-vous pu sauver votre or?

MILORD. Par un moyen bien adroit que je ne disais à personne.

LE MARQUIS. Vous avez de l'esprit.

MILORD. Je croyais bien.

PAMÉLA. Il avait changé les pièces d'or en billets de banque, il les avait fait coudre.

LE MARQUIS, *vivement.* Où cela?

MILORD, *riant.* Devinez.

LE MARQUIS. Moi, je ne devine jamais rien.

MILORD. Dans mon habit, et dans la robe de Milady.

LE MARQUIS. Il serait possible! (*Regardant la robe de Paméla.*) Ce tissu charmant et précieux .. (*Se retournant en riant vers Milord.*) C'est impayable.

MILORD, *riant aussi.* Yes, yes, nous étions tout cousus d'or.

LE MARQUIS. C'est bon à savoir. (*En ce moment on entend en dehors une marche guerrière. Milord et Paméla vont regarder par le fond.*)

FINAL.

MILORD ET PAMÉLA.

Écoutez!

LE MARQUIS.

Quelle est donc cette marche guerrière?

BEPPO ET GIACOMO *entrent mystérieusement et disent à demi-voix au marquis, sur le devant du théâtre.*

Un brigadier et des soldats
Qui vers ces lieux portent leurs pas.
Fuyons!

LE MARQUIS.

Jamais! Poltrons, du cœur!

BEPPO.

Je n'en ai guère...

LE MARQUIS.

Auprès de moi n'êtes-vous pas?

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS; LORENZO, CHŒUR DE SOLDATS, ZERLINE, GENS DE L'AUBERGE ET DU VILLAGE.

CHŒUR.

Victoire! victoire! victoire!
Réjouissons-nous!
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire!
Ils sont tombés sous nos coups.

ZERLINE, *courant à Lorenzo.*

C'est lui que je revois!

MILORD ET PAMÉLA, *à Lorenzo.*

De grâce, expliquez-vous.

LORENZO.

En silence et dans l'ombre
Suivant leurs pas errants,
Dans un défilé sombre
J'ai surpris ces brigands.

LE MARQUIS, *à part.* Et je n'étais pas là!

LORENZO.

Longtemps avec audace
Ils se sont comportés;
Vingt d'entre eux sur la place
En braves sont restés!

LE MARQUIS, *à part.* O fureur!

LORENZO.

Mais l'effroi qui les gagne
Disperse ces bandits,
L'écho de la montagne
A répété ces cris:

LE CHŒUR.

Victoire! victoire! victoire!
Réjouissons-nous!
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire!
Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO, *à Milord.*

Sur l'un de ces brigands couchés sur la poussière,
J'ai retrouvé, Milord, cet écrin.

MILORD ET PAMÉLA, *s'en emparant.*

C'est le mien!
O sort heureux!

LE MARQUIS, *à part.*

O sort contraire!
(*Montrant Lorenzo.*)
Par lui perdre à la fois mes soldats et mon bien!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO ET GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras;
Son sang expira son offense :
Oui, je vous promets son trépas,
Oui, je jure ici son trépas!

ZERLINE, MILORD ET PAMÉLA.

Honneur à sa vaillance!
Le ciel a protégé son bras;
Oui, je renais à l'espérance;
Pour moi quel moment plein d'appas!
Oui, quel moment plein d'appas!

LORENZO ET LE CHOEUR.

Victoire! victoire! victoire!
Réjouissons-nous!
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire!
Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO.

Adieu, Milord.

ZERLINE.

Déjà quitter cette demeure!

LORENZO.

Il le faut.

ZERLINE.

Pourquoi donc repartir à cette heure?

LORENZO.

Le chef de ces bandits a su nous échapper!
Mais je suis sur sa trace, il ne peut nous tromper.
Adieu, Zerline.

PAMÉLA, *le retenant.*

Un instant, je vous prie.
(A Milord.)
Le portefeuille à vous?

MILORD, *le tirant avec peine de sa poche.*

Et pourquoi, chère amie?

PAMÉLA, *ouvrant le portefeuille et y prenant des billets de banque, et s'adressant à Lorenzo.*

Milord, qui chérissait beaucoup les gens de cœur,
De ces dix mille francs est votre débiteur;
(Montrant la pancarte au fond.)
Lisez plutôt.

LORENZO, *repoussant les billets.*

Jamais! quelle idée est la vôtre?

PAMELA, *à demi-voix.*

C'est la dot de Zerline; acceptez aujourd'hui
Un trésor qui pourrait vous en donner un autre.

ZERLINE, *les prenant vivement.*

Moi j'accepte pour lui;
Le voilà riche, Dieu merci!
Autant que son rival.

LORENZO, *avec joie, et vivement.*

Et je puis...

ZERLINE, *de même.*

A mon père...

LORENZO.

Demander...

ZERLINE.

Dès demain...

LORENZO.

Et ton cœur...

ZERLINE.

Et ma main.

LORENZO.

O sort prospère!

ZERLINE.

Heureux destin!

ENSEMBLE.

LORENZO ET ZERLINE.

Ah! je renais à l'espérance,
Le ciel me ramène en tes bras;
D'aujourd'hui mon bonheur commence;
Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD ET PAMELA.

Rendons honneur à sa vaillance,
Le ciel a protégé son bras.

(Regardant l'écrin.)
Cher écrin, ma seule espérance,
Ah! tu ne me quitteras pas.
Quel moment plein d'appas!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO ET GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras!
Son sang expira son offense,
Oui, je jure ici son trépas!

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire! etc.

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo va parler à ses soldats et les range en bataille.)

LE MARQUIS, *bas, à Beppo et à Giacomo, sur le devant, à droite.*

Tout nous sourit, sachons attendre,
Le père ne peut revenir.

BEPPO.

Et ces soldats?

LE MARQUIS.

Ils vont partir.
Ils vont ailleurs pour nous surprendre!

LORENZO, *au fond.*

Partons, mes braves compagnons!

LE MARQUIS.

Ils s'éloignent et nous restons.

ZERLINE, *à Lorenzo.*

Demain, songe au bonheur que le ciel te destine.

LE MARQUIS, *bas, à ses compagnons.*

L'or et les diamants, et la dot de Zerline,
Cette nuit...

BEPPO.

Sont à nous, et nous les reprendrons.

ENSEMBLE.

MILORD, PAMÉLA, ZERLINE.

A demain, à demain, oui, nous nous reverrons.
Demain, demain, nous reviendrons.
Partons, partons.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

Cette nuit, cette nuit, oui, d'eux tous je réponds.
Ils sont à nous, oui, j'en réponds,
Nous les tenons.

LE MARQUIS ET SES COMPAGNONS.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras!
Son sang expira son offense,
Et je jure ici son trépas:
Oui, je jure son trépas.

LORENZO ET ZERLINE

Mon cœur renait à l'espérance;
Demain, demain, tu reviendras;
Oui, demain tu m'appartiendras:
D'aujourd'hui mon bonheur commence.
Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD ET PAMELA.

Le ciel protége sa vaillance?
Il doit encor guider ses pas.
Cher écrin, ma seule espérance,
Ah! tu ne me quitteras pas.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire! victoire!
Dieu combat pour nous.
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire,
Il va tomber sous nos coups.

(Lorenzo, à la tête de ses soldats, défile au fond du théâtre, tandis que des gens de l'auberge apportent des flambeaux au marquis, à Paméla et à Milord, qui se souhaitent le bonsoir. Un garçon d'auberge montre à Beppo et à Giacomo la grange qui est à droite du théâtre, et les emmène de ce côté pendant que les autres entrent dans la maison.)



ZERLINE. Voilà, pour une servante, une taille qui n'est pas mal. — Acte 2, scène 5.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre d'auberge. Sur les deux premiers plans, à gauche et à droite, deux portes vitrées faisant face au spectateur; sur le second plan à gauche, un lit et une table sur laquelle est un miroir; à droite, sur le second plan, une porte conduisant dans l'intérieur de la maison. Au fond du théâtre, une croisée donnant sur la rue.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERLINE, *tenant à la main un bougeoir et des flambeaux. Elle entre par la porte à droite, qu'elle laisse ouverte, et parle à la cantonade.*

RÉCITATIF.

Ne craignez rien, Milord! oui, je vais sur-le-champ,
Pendant que vous êtes à table,
Préparer votre lit et votre appartement.

(*Descendant le théâtre et posant le bougeoir sur la table.*)

On n'entendit jamais de tapage semblable;
J'en perdrai la tête, je croi :
Aller, venir, courir au bruit de vingt sonnettes,
Et de tous ces messieurs écouter les fleurettes,
On n'a pas un instant à soi.

AIR.

Quel bonheur! je respire. Oui, je suis seule ici;
On me laisse un instant : qu'au moins il soit pour lui!
A peine ai-je le temps de dire que je l'aime.
De peur de l'oublier, je le dis à moi-même.
Non, pour moi ce mot-là
Jamais ne s'oubliera.
(*Montrant son cœur.*)
Son souvenir est là!
Quel bonheur! je respire. Oui, je suis seule ici;
On me laisse un moment, qu'au moins il soit pour lui!

Ce ne sera pas long, car voilà que l'on monte déjà. (*A Milord et à sa femme qui entrent.*) Quand Milord et Milady voudront, leur appartement est prêt. Au bout du corridor.

—

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; MILORD, MILADY.

TRIO.

MILORD.

Allons, ma femme,
Allons dormir.
Déjà le sommeil me réclame.
Pour un époux, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
De bien dormir!

PAMÉLA.

Eh quoi! Milord, déjà dormir!
Déjà le sommeil vous réclame!
Jadis, je crois m'en souvenir,
Vous étiez moins prompt à dormir.

MILORD.

Pour un époux, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
De bien dormir!

ENSEMBLE.

ZERLINE.

Après un an de mariage,
On querelle donc son mari?
Avec le mien, dans mon ménage,
Il n'en sera jamais ainsi.

PAMÉLA.

Après un an de mariage,
Comment! déjà changer ainsi!
Voyez donc le joli ménage,
Voyez donc l'aimable mari!

MILORD.

Après un an de mariage,
Comment! déjà changer ainsi!
Voyez donc le joli ménage!
Je reconnais plus Milady.

MILORD.

Il est minuit, c'est très-honnête;
Il faut partir de grand matin.

PAMÉLA.

Non, vraiment : je reste à la fête;
(*Montrant Zerline.*)
Sa noce elle avait lieu demain.

ZERLINE.

Croyez à ma reconnaissance.

PAMÉLA.

Je veux vous donner des avis.
Ma chère enfant, je veux d'avance
Vous prévenir sur les maris...
Voyez-vous bien, tous les maris...

MILORD, *l'interrompant.*

Allons, ma femme, allons dormir.

ENSEMBLE.

PAMÉLA.

Eh quoi! Milord, déjà dormir?

ZERLINE.

Milord, Milord aime à dormir?

ZERLINE, *le bougeoir à la main.*

Milord voudrait-il quelque chose?

MILORD.

Un oreiller.

ZERLINE, *allant en prendre un dans le cabinet à droite.*

C'est là, je croi!

PAMÉLA, *à Zerline.*

Où donc est la soubrette à moi?

ZERLINE.

De moi que Madame dispose.

(*Au moment où ils vont sortir, Milord s'arrête et regarde au cou de sa femme.*)

MILORD.

Mais qu'avez-vous donc fait, ma chère,
Du médaillon que d'ordinaire
J'ai l'habitude ici de voir
Attaché par un ruban noir?

PAMÉLA, *un peu troublée.*

Ce portrait?

MILORD.

Oui, ce médaillon!

PAMÉLA, *troublée.*

Il est... il est...

MILORD.

Où donc?

PAMÉLA.

Allons, Milord, allons dormir, etc.

(*Reprise de l'ensemble.*)

(*Zerline, qui a pris un bougeoir et l'oreiller, entre, en les éclairant, dans la chambre à gauche. Milord et sa femme la suivent. La chambre reste dans l'obscurité.*)

—

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul, entrant mystérieusement.*

(*Au moment où ils sortent, le marquis paraît au haut de l'escalier à droite.*)

Ils sont tous retirés dans leurs appartements, et personne, grâce au ciel, ne m'a vu monter cet escalier. Orientons-nous. Au premier, m'a-t-on dit, la seconde chambre au bout du corridor. Voici bien la première chambre, j'y suis. Pour la seconde, est-ce celle-ci? (*Regardant par la porte à droite que Zerline a laissée ouverte.*) Non, un cabinet noir avec des porte-manteaux, des rideaux. (*Regardant de l'autre côté.*) Alors voilà sans doute la porte du corridor qui conduit chez l'Anglais. Pas d'autre issue, notre proie ne peut nous échapper. Il s'agit maintenant d'avertir mes compagnons qu'on a logés dans la grange. (*Ouvrant la fenêtre du fond.*) Ils devraient déjà être dehors, et je ne les vois pas! la nuit est si sombre... Peut-être rôdent-ils autour de la maison. (*Apercevant une mandoline accrochée à l'un des murs.*) Allons, le signal convenu. Et si on m'entendait! qu'importe? Je ne peux pas dormir, je chante. On chante jour et nuit en Italie. D'ailleurs ma chanson n'éveillera pas de soupçons. C'est celle que fredonnent toutes les jeunes filles qui attendent leurs amoureux : et elle est joliment connue dans le pays.

BARCAROLLE.

PREMIER COUPLET.

Agnès la jouvencelle,
Aussi jeune que belle,
Un soir à sa tourelle
Ainsi chantait tout bas :
La nuit cachera tes pas,
On ne te verra pas,
La nuit cachera tes pas;
Et je suis seule, hélas!
C'est ma voix qui t'appelle,
Ami, n'entends-tu pas?

DEUXIÈME COUPLET.

L'instant est si prospère!
Nulle étoile n'éclaire
Ta marche solitaire,
Pourquoi ne viens-tu pas?
Le jour, ma grand'mère, hélas!
Est toujours sur nos pas.
Mais ma grand'mère, là-bas,
Dort après son repas.
L'instant est si prospère!
Ami, n'entends-tu pas?

(*A la fin du couplet, Beppo et Giacomo paraissent à la croisée du fond.*)

—

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

LE MARQUIS. Entrez sans bruit.

GIACOMO. Il ne nous a pas été difficile de sortir de la grange où l'on nous avait mis.

BEPPO. Et nous voici exacts au rendez-vous.

LE MARQUIS. Silence! Milord et Milady viennent d'entrer dans leur chambre.

GIACOMO. Et les cent mille écus de diamants qu'ils nous ont pris?

BEPPO. Les cinq cents billets de banque qu'ils nous ont dérobés?

LE MARQUIS, *montrant leur appartement*. Sont là, avec eux. (*Voyant qu'ils font un mouvement pour y courir.*) Où allez-vous?

GIACOMO. Reprendre notre bien.

LE MARQUIS. Un instant! ils ne sont pas encore endormis; il y a dans leur chambre quelqu'un qui ne va pas tarder à en sortir, cette petite servante.

GIACOMO. Zerline?

BEPPO. Nous avons aussi un compte avec elle, car enfin il y a dix mille francs à nous qu'elle a détournés de la masse.

LE MARQUIS. Ils nous reviendront; mais ce n'est pas à elle que j'en veux le plus, c'est à Lorenzo, son amoureux, qui nous a privés d'une vingtaine de braves, et par San-Diavolo, mon patron, je me vengerai de lui, ou je ne suis pas Italien!

ZERLINE, *en dehors de la porte à gauche*. Bonsoir, Milord; il ne vous faut plus rien?

LE MARQUIS. On vient. (*Leur montrant la porte à droite.*) Dans ce cabinet, derrière ces rideaux.

BEPPO, *hésitant*. Ces rideaux!

LE MARQUIS. Eh oui! jusqu'à ce que la petite soit partie! (*Ils entrent tous trois dans le cabinet à droite, dont ils referment la porte.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *cachés*; ZERLINE, *tenant un bougeoir*.

(*Le théâtre redevient éclairé.*)

ZERLINE. Bonne nuit, Milord; bonne nuit, Milady. Oh! vous dormirez bien : la maison est très-sûre et très-tranquille. (*Posant son bougeoir sur la table près du lit.*) Grâce au ciel, voilà chez nous tout le monde endormi; et je ne suis pas fâchée d'en faire autant, je suis fatiguée de ma journée. Dépêchons-nous de dormir, car il est déjà bien tard, et demain au point du jour il faut être sur pied. (*Elle s'approche du lit, dont elle ôte la courtepointe.*) Mon lit ne vaut pas celui de Milord, non certainement. (*Elle ouvre la porte du cabinet, et place sur la chaise qui est à l'entrée la couverture qu'elle vient de ployer, elle laisse la porte ouverte; cette porte doit s'ouvrir en dehors, c'est-à-dire du côté du spectateur; continuant à parler, elle se rapproche de son lit, et tourne le dos au cabinet.*) Mais c'est égal, j'ai idée que j'y dormirai mieux; je suis heureuse!..

GIACOMO, *paraissant à l'entrée du cabinet dont on vient d'ouvrir la porte*. Il paraît que c'est sa chambre.

BEPPO, *de même*. Qu'allons-nous faire?

LE MARQUIS, *de même*. Attendre qu'elle soit couchée et endormie.

BEPPO. Alors, qu'elle se dépêche.

ZERLINE. Demain matin Lorenzo reviendra; il demandera ma main à mon père, qui ne pourra la lui refuser : car il est riche; il a dix mille francs! (*Les tirant de son corset.*) Les voilà! ils sont à lui! qu'est-ce que je dis? ils sont à nous! Le compte y est-il? oui vraiment! J'ai toujours peur qu'il n'en manque. Qu'ils sont jolis! que je les aime! (*Elle les porte à sa bouche.*) Aussi ils ne me quitteront pas. (*Allant les mettre sous son oreiller.*) Ils passeront la nuit à côté de moi, sous mon chevet.

BEPPO, *à part, dans le cabinet*. Ces coquins de billets!

LE MARQUIS. Te tairas-tu!

BEPPO, *avec mauvaise humeur*. On ne peut plus parler maintenant.

ZERLINE, *va chercher la table qui est à côté du lit, et sur laquelle est un miroir en pupitre*. Et Francesco, que mon père doit m'amener comme son gendre! Je lui parlerai franchement; je lui dirai que je ne l'aime pas, cela le consolera; et demain, à cette heure-ci, peut-être que je serai la femme de Lorenzo. (*S'arrêtant.*) Sa femme! il est vrai qu'il y a si longtemps que j'y rêve! tous les soirs en me couchant; mais maintenant il n'y a plus à dire! (*Sur la ritournelle de l'air suivant, elle s'assied près de la table, et commence sa toilette de nuit, elle détache son collier, ses boucles d'oreilles et les rubans de sa coiffure.*)

CAVATINE.

Oui, c'est demain, c'est demain
Qu'enfin l'on nous marie!
C'est demain, c'est demain
Qu'il recevra ma main.
Que mon âme est ravie!
C'est demain, c'est demain,
C'est demain!

(*Détachant son fichu.*)

Nous ferons bien meilleur ménage
Que cette Anglaise et son époux;
Car Lorenzo n'est pas volage,
Il ne sera jamais jaloux.
Aye, aye, je n'y prends pas garde,
Et je me pique!

(*Elle presse son doigt.*)

BEPPO, *regardant par la porte vitrée*.
Elle est jolie ainsi!

(*Sur un geste menaçant que lui fait le marquis.*)

Je ne parle pas, je regarde.

LE MARQUIS, *le repoussant et prenant sa place*.
Va-t'en, c'est moi qui dois tout observer ici.

ZERLINE, *continuant l'air tout en faisant sa toilette*.
Je suis sûre de mon mari;
En sa femme il a confiance;
Aussi pour moi quelle espérance!
C'est demain, c'est demain
Qu'enfin l'on nous marie!
C'est demain, c'est demain,
Qu'il recevra ma main!
Que mon âme est ravie!
C'est demain, c'est demain,
C'est demain!

(*Elle a ôté son tablier, ses manches et son corset, elle reste le cou et les bras nus et avec une petite robe de dessous.*)

Pour moi, je n'ai pas l'élégance
Ni les attraits de Milady.

(*Se regardant.*)

Pourtant Lorenzo, quand j'y pense,
N'est pas à plaindre, Dieu merci!

(*Se retournant pour voir sa taille.*)

Oui, voilà, pour une servante,
Une taille qui n'est pas mal;
Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal :
Je crois qu'on en voit de plus mal.

(*Avec satisfaction.*)

Oui, oui, j'en suis assez contente.

LE MARQUIS ET LES DEUX AUTRES, *dans le cabinet, ne pouvant contenir un éclat de rire*.
Ah! ah! c'est original.

ZERLINE, *effrayée, s'arrêtant.*
Je crois qu'on vient de rire.
(*Elle remonte le théâtre, écoute du côté du cabinet et n'entend plus rien.*)
Est-ce en la chambre de Milord?
(*Allant écouter.*)
Non, il ne rit jamais; je n'entends rien! il dort.
(*Reprenant, avec gaieté.*)
C'est demain, c'est demain,
Ce jour que je désire;
C'est demain, c'est demain,
Qu'il recevra ma main.
Ah! quel bonheur de dire :
C'est demain, c'est demain!
(*Elle reporte la table près du lit, et s'y asseyant, elle défait ses souliers.*)
Allons, allons, il faut dormir.

LE MARQUIS ET SES COMPAGNONS.
C'est heureux!

ZERLINE.
Lorenzo, que ton doux souvenir
Pour un seul instant m'abandonne!
Laisse-moi prier ma patronne.
(*Se mettant à genoux près du lit.*)
O Vierge sainte, en qui j'ai foi,
Veillez sur lui! veillez sur moi!
(*Se relevant et s'asseyant sur le lit.*)
Bonsoir, bonsoir, mon ami,
Mon mari.
O Vierge sainte, en qui j'ai foi,
Priez pour lui, priez pour m...
(*Le sommeil la saisit, ses yeux se ferment et sa tête tombe sur son oreiller.*)

LE MARQUIS, BEPPO ET GIACOMO, *sortant du cabinet.*
Que la prudence
Guide nos pas!
Que la vengeance
Arme nos bras!

LE MARQUIS, *s'approchant de la lumière qui est sur la table et qu'il éteint.*
Elle dort!

BEPPO.
Non sans peine.
Je croyais, capitaine,
(*Montrant le cabinet.*)
Que nous y resterions toujours.

GIACOMO.
Qu'une jeune fillette
Est longue en sa toilette,
Ainsi qu'en ses pensers d'amours!

BEPPO.
Entrons chez Milord!

LE MARQUIS.
Du mystère!

GIACOMO, *montrant son poignard.*
Je sais comment le faire taire.

ENSEMBLE.
Oui, la prudence
Veut son trépas!
Que la vengeance
Arme nos bras!

GIACOMO, *prêt à entrer dans la chambre de Milord.*
Marchons!

BEPPO, *l'arrêtant et lui montrant Zerline.*
Et cette jeune fille,
Que le bruit pourrait éveiller,
A son secours peut appeler.

LE MARQUIS.
Beppo par la prudence brille.

GIACOMO.
Que faire?

BEPPO.
Commençons par elle.

GIACOMO, *au marquis.*
Le veux-tu?

LE MARQUIS.
C'est dommage!

BEPPO.
Qu'ai-je entendu?
Le capitaine y met de la délicatesse!

LE MARQUIS.
Moi, faquin, pour qui me prends-tu?
(*Lui donnant son poignard.*)
Tiens, frappe! et point de faiblesse.

ENSEMBLE.
Oui, la prudence
Veut son trépas!
Que la vengeance
Arme nos bras!

(*Beppo passe derrière le lit en faisant face aux spectateurs. Il lève le poignard pour frapper Zerline.*)

ZERLINE, *dormant et répétant les derniers mots de sa prière.*
O Vierge sainte, en qui j'ai foi,
Veillez sur lui, veillez sur moi!
(*Beppo, troublé, hésite.*)

GIACOMO.
N'importe, frappe!

LE MARQUIS, *détournant la tête.*
Allons, n'hésite pas.
(*Beppo lève le bras de nouveau et va frapper, lorsqu'on entend heurter violemment en dehors. Tous trois, étonnés, s'arrêtent.*)
C'est en dehors, c'est à la grande porte!
Que veut dire ce bruit?
(*On frappe plus fort.*)

ZERLINE, *étendant les bras.*
Quoi! déjà m'éveiller! Qui frappe de la sorte
Au milieu de la nuit?

LE CHŒUR, *en dehors.*
Qu'on se réveille en cette auberge!
Voici de braves cavaliers.
Ouvrez vite! qu'on les héberge!
Car ce sont des carabiniers;
Oui, ce sont des carabiniers.

BEPPO.
Des carabiniers?
(*Tremblant.*)
Capitaine!

LE MARQUIS, *froidement.*
As-tu donc peur?

BEPPO.
Qui les ramène?

LORENZO, *en dehors.*
Zerline! Zerline! écoute-moi :
C'est ton amant qui revient près de toi.

ZERLINE, *avec joie.*
C'est Lorenzo!

GIACOMO.
Grands dieux!

LE MARQUIS, *avec colère.*
Ah! j'en aurai vengeance!
Mais d'ici là de la prudence!

ENSEMBLE.

TOUS TROIS, *se retirant vers le cabinet.*
Que la prudence
Guide nos pas!
Faisons silence;
Ne nous montrons pas.

LORENZO ET LES CAVALIERS, *en dehors.*
Qu'on se réveille en cette auberge!
Voici de braves cavaliers.
Ouvrez vite qu'on les héberge!
Ce sont les carabiniers.
(*Ils frappent de nouveau à la porte.*)

ZERLINE, *qui pendant le chœur précédent s'est habillée à la hâte, a remis ses souliers, etc.* Mais un instant! un instant! par Notre-Dame! donnez-vous patience. (*Allant à la fenêtre du fond qu'elle ouvre.*) Est-ce bien vous, Lorenzo?

LORENZO, *en dehors.* Sans doute.

ZERLINE. Vous en êtes bien sûr?

LORENZO. Moi et mes camarades, que depuis une heure vous faites attendre.

ZERLINE. Il faut bien le temps de s'habiller! quand on est réveillée en sursaut. Mais tenez, (*Jetant une clé par la fenêtre.*) vous entrerez par la cuisine, et voici la clé; la lampe y est allumée, d'ailleurs voici le jour qui commence à poindre. (*Elle referme la croisée et revient près du lit achever sa toilette.*) Dépêchons-nous à grand renfort d'épingles; encore faut-il être présentable, surtout devant des militaires; c'est terrible! (*Le bruit redouble en bas à gauche; en dehors, on entend Milord.*)

MILORD. Calmez-vous, Milady! je allais voir ce que c'était... je avais payé pour le dormir tranquille, et on volait à moi mon argent!

—

SCÈNE VI.

ZERLINE, LORENZO, *entrant par la porte à droite, puis* MILORD.

ZERLINE, *apercevant Lorenzo et s'enveloppant vivement dans le rideau du lit.* Ah! mon Dieu! c'est déjà vous! on n'entre pas ainsi à l'improviste chez les gens! c'est très-mal.

LORENZO. Ma Zerline, pardonne-moi; tu es si jolie dans ce négligé!

MILORD, *entrant et apercevant Lorenzo.* C'est vous, la brigadier? D'où venait ce bruit, et qui ramenait vous ainsi?

LORENZO. De bonnes nouvelles! je crois que maître Diavolo ne peut nous échapper.

ZERLINE ET MILORD. Vraiment!

LORENZO. Nous avions de mauvais renseignements, et nous le poursuivions dans une fausse direction, lorsqu'à trois lieues d'ici nous avons rencontré un brave meunier qui nous a dit : Seigneurs cavaliers, je sais où est le bandit que vous cherchez, il n'est pas à la montagne; je connais sa figure, car j'ai été deux jours son prisonnier, et ce soir je l'ai vu passer dans une voiture découverte et suivant la route de Terracine.

ZERLINE. Il serait possible!

LORENZO. Il nous a offert alors de nous conduire, de ne pas nous quitter : ce que j'ai accepté, et de grand cœur; quand il ne servirait qu'à le désigner, c'est déjà beaucoup, et nous allons nous remettre à sa poursuite; mais auparavant, j'ai voulu faire prendre à mes soldats quelques heures de repos, car ils ont marché toute la nuit et meurent de faim.

MILORD. Mourir de faim! c'était un vilain mort.

ZERLINE. Jésus Maria! Et vous, Monsieur?

LORENZO. Et moi aussi! pour être brigadier, cela n'empêche pas.

ZERLINE. Il y a d'autres auberges, où vous auriez depuis longtemps trouvé à souper.

LORENZO. Il n'y avait que celle-ci où j'aurais trouvé Zerline.

ZERLINE. Ah! ah! c'est pour cela?

LORENZO. Justement; aussi je disais toujours : Cavaliers! en avant, marche! Voilà les occasions où il est agréable d'être commandant.

ZERLINE. Ce pauvre garçon! je vais vous chercher à manger.

LORENZO. Non, commencez par mes camarades; eux qui ne sont pas amoureux sont plus pressés. Va vite, ma Zerline.

ZERLINE. Ma Zerline! Il se croit déjà mon mari.

LORENZO, *la serrant dans ses bras.* Pas aujourd'hui; mais demain!

ZERLINE. Finissez, Monsieur! finissez. Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Et tenez! tenez! voilà vos camarades qui s'impatientent. (*On entend les cavaliers qui sonnent et frappent sur les meubles.*) Holà! la fille! holà! quelqu'un!

ZERLINE, *se dégageant des bras de Lorenzo.* Ils ne sont pas comme vous, ils sont bien sages. — Voilà, voilà. — Je vais leur donner tout ce qu'il y aura, et puis je garderai ce qu'il y a de meilleur pour vous l'apporter... Eh! mon Dieu! quel tapage! (*Elle sort en courant. — Il est grand jour.*)

—

SCÈNE VII.

LORENZO, MILORD.

MILORD. Et moi, messié la brigadier, je allais retrouver Milady qui était capable pour mourir de frayeur. J'ai dit : rassurez-vous, je vais aller voir. (*Contrefaisant la voix d'une femme.*) Milord, mon cher milord, ne laissez pas moi toute seule! Et elle serrait moi tendrement beaucoup. C'était pas arrivé depuis bien longtemps.

LORENZO, *souriant.* Vous voyez qu'à quelque chose la frayeur est bonne.

MILORD. Yes, c'était bonne pour des femmes. (*Continuant à parler pendant que Lorenzo remonte le théâtre, il regarde par la porte à droite si Zerline revient, et redescend à gauche du spectateur. Il s'assied près de la table.*) Mais pour nous autres, messié la brigadier, pour nous autres qui étaient des hommes... (*On entend dans le cabinet à droite le bruit d'une chaise qu'on renverse.*)

MILORD, *effrayé.* Hein! avez-vous entendu?

LE MARQUIS, *bas, à Beppo dans le cabinet.* Maladroit!

LORENZO, *froidement.* C'est le bruit d'un meuble qu'on a renversé.

MILORD. Nous n'étions pas seuls ici?

LORENZO. C'est sans doute Milady ou sa femme de chambre.

MILORD. Non elle n'est pas de ce côté : il n'y avait personne.

LORENZO, *toujours assis.* Vous croyez?

MILORD, *inquiet et regardant.* Je en étais persuadé!

BEPPO. Nous sommes perdus!

FINAL.

MILORD.

N'était-il pas prudent de reconnaître
Ce qui se passe là-bas?

LORENZO *se levant.*

On peut voir.

MILORD, *l'engageant à passer.*

Yes, voyez.

BEPPO, *dans le cabinet.*

C'est fait de nous!

LE MARQUIS, *de même.*

Peut-être.
Laissez-moi faire et ne vous montrez pas.

(*Au moment où Lorenzo traverse le théâtre pour entrer dans le cabinet, le marquis en ouvre la porte qu'il referme.*)

—

SCÈNE VIII.

LORENZO, MILORD, LE MARQUIS.

LORENZO ET MILORD.

Ah! grand Dieu!

LE MARQUIS, *le doigt sur la bouche.*

Du silence!

MILORD.

C'est messié le marquis.

LORENZO.

Ce seigneur qu'hier soir j'ai vu dans ce logis?

MILORD.

Lui--même!

LORENZO, *vivement, et à voix haute.*

Qui l'amène à cette heure?

LE MARQUIS, *à demi-voix.*

Silence!

J'ai d'importants motifs pour cacher ma présence.

LORENZO ET MILORD.

Quels sont-ils?

LE MARQUIS, *feignant l'embarras.*

Je ne puis les dire en ce moment;
Si c'était, par exemple, un rendez-vous galant?

LORENZO ET MILORD.

O ciel!

LE MARQUIS, *passant entre eux deux.*

En votre honneur je mets ma confiance.

LORENZO ET MILORD.

Achevez!

LE MARQUIS.

Eh bien! oui, je l'avoue entre nous.
Soyez discrets, c'est un rendez-vous.

ENSEMBLE.

MILORD.

Quel soupçon dans mon âme
Se glisse malgré moi!
Si c'était pour ma femme!
Ah! j'en tremble d'effroi!

LORENZO.

Quel soupçon dans mon âme
Se glisse malgré moi!

LE MARQUIS.

Je ris au fond de l'âme
Du trouble où je les voi;
Le courroux qui l'enflamme
Est un plaisir pour moi.

BEPPO ET GIACOMO, *dans le cabinet.*

L'espoir rentre en mon âme;
J'en sortirai, je croi!
Le courroux qui l'enflamme
A banni mon effroi.

MILORD, *au marquis.*

Peut-on savoir au moins... la nuit... à la sourdine,
Pour qui donc vous veniez ici?

LORENZO, *à voix basse, et d'un air menaçant.*

Était-ce pour Zerline?

MILORD, *de même, de l'autre côté.*

Est-ce pour Milady?

LE MARQUIS.

Qu'importe? de quel droit m'interroger ainsi?
De mes secrets ne suis-je pas le maître?

MILORD ET LORENZO, *chacun à voix basse et aux deux côtés du marquis.*

Pour laquelle des deux?

LE MARQUIS, *riant.*

Pour toutes deux, peut-être.

MILORD ET LORENZO.

Monsieur, sur ce doute outrageant
Vous vous expliquerez ici même à l'instant.

LE MARQUIS, *à part avec joie, et les regardant l'un après l'autre.*

De tous mes ennemis, enfin, j'aurai vengeance!

(*Prenant Milord à part, et à demi-voix.*)

Pour vous-même, Milord, ne faites point de bruit!
De Milady, c'est vrai, les charmes m'ont séduit;
Et ce portrait charmant, gage de ma constance...

(*Il tire de sa poche le médaillon qu'il lui montre.*)

MILORD, *furieux.*

Ah! goddam! nous verrons!

LE MARQUIS, *froidement, et à voix basse.*

Quand vous voudrez, suffit.

(*Prenant à part Lorenzo, et montrant Milord.*)

Je voulais à ses yeux dérober ton offense,
Mais tu l'exiges...

LORENZO.

Oui!

LE MARQUIS, *montrant le cabinet.*

J'étais là... je venais...
Pour Zerline.

LORENZO.

Grand Dieu!

LE MARQUIS.

Tu comprends, je suppose?

LORENZO.

Être trahi par elle! et je le souffrirais!
Courons!

LE MARQUIS, *le retenant par la main.*

Je n'entends point qu'un tel aveu l'expose!

LORENZO.

Vous la défendez?

LE MARQUIS.

Oui; pour elle, point d'éclat.

LORENZO, *s'arrêtant et regardant le marquis avec une fureur concentrée.*

Quand un grand ne craint pas d'outrager un soldat,
S'il a du cœur...

LE MARQUIS, *à demi-voix.*

J'entends! tantôt, seul, à sept heures,
Aux Rochers noirs.

LORENZO, *de même.*

C'est dit.

LE MARQUIS, *à part, avec joie.*

Il n'en reviendra pas,
Mes compagnons, dans ces sombres demeures,
De nos braves sur lui vengeront le trépas.

ENSEMBLE.

LORENZO.

O fureur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Après son inconstance
Je n'ai plus qu'à mourir!

LE MARQUIS.

O bonheur! ô vengeance!
Tout va me réussir!
Je punis qui m'offense:
Ah! pour moi quel plaisir!

MILORD.

O fureur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir?
Gardons bien le silence;
Mais sachons la punir!

BEPPO ET GIACOMO.
O bonheur! ô vengeance!
Il s'en tire à ravir!
Attendons en silence
Le moment de sortir.

—

SCENE IX.

Les précédents; PAMÉLA, *sortant de la chambre à gauche*; ZERLINE, *entrant par la porte à droite.*

PAMELA.
Dans cette auberge quel tapage!
(*A son mari.*)
Vous veniez pas me rassurer.
ZERLINE, *allant à Lorenzo.*
Venez, j'ai fait tout préparer.
ZERLINE ET PAMELA, *l'une à Lorenzo, l'autre à Milord.*
Pourquoi donc ce sombre visage?
MILORD ET LORENZO, *à part.*
La perfide!
PAMÉLA, *tendrement.*
Mon cher époux!
MILORD.
Laissez-moi! je voulais me séparer de vous.
PAMÉLA.
Pourquoi donc?
MILORD.
Je voulais.
ZERLINE, *de l'autre côté, à Lorenzo.*
Lorenzo, qu'avez-vous?
LORENZO, *froidement et sans la regarder.*
Laissez-moi! laissez-moi!
ZERLINE ET PAMELA.
Quel est donc ce mystère!
LORENZO.
Pour vous, pour votre honneur, je consens à me taire.
ZERLINE.
Que dit il?
LORENZO.
Mais parlez!
ZERLINE.
Lorenzo!
LORENZO.
Laissez-moi!
ZERLINE.
Écoutez.
LORENZO.
Je ne puis! je vous rends votre foi!
(*Bas, au marquis*)
Ce matin aux rochers.
LE MARQUIS, *de même.*
C'est dit : comptez sur moi.

ENSEMBLE

LORENZO, *de même.*
Comptez sur moi!
ZERLINE.
C'est fait de moi!
MILORD, *à sa femme.*
Oui, laissez-moi!
PAMELA.
Mais qu'avait-il donc contre moi?
ZERLINE.
Voilà donc sa constance!
Il ose me trahir,
Pour moi plus d'espérance!
Je n'ai plus qu'à mourir.
LORENZO.
O fureur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Après son inconstance
Je n'ai plus qu'à mourir.
LE MARQUIS, *qui tient le milieu du théâtre, et qui les regarde tous avec joie.*
O bonheur! ô vengeance!
Tout va me réussir;
Je punis qui m'offense :
Ah! pour moi quel plaisir!
PAMELA.
Le dépit, la vengeance,
A moi se font sentir;
Milord de son offense
Pourra se repentir!
MILORD.
O fureur, ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Gardons bien le silence;
Mais sachons la punir.
BEPPO ET GIACOMO, *dans le cabinet.*
O bonheur! ô vengeance!
Il s'en tire à ravir;
Attendons en silence
Le moment de sortir.

(*Milord veut entrer dans sa chambre; Paméla s'attache à ses pas et l'arrête. Lorenzo, qui veut s'élancer sur l'escalier à droite, est retenu par Zerline qui le conjure encore de l'écouter. Beppo et Giacomo entr'ouvrent la porte du cabinet pour sortir. Le marquis étend la main vers eux et leur fait signe d'attendre encore. La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riant paysage d'Italie; à gauche des spectateurs, une porte extérieure de l'auberge, et devant, un bouquet d'arbres: à droite, une table et un banc de pierre, et derrière, un bosquet; au fond, une montagne et plusieurs sentiers pour y arriver. Au sommet de la montagne, un ermitage avec un clocher.

—

SCENE PREMIERE.

DIAVOLO, *seul, descendant de la montagne.*

RÉCITATIF.

J'ai revu nos amis! tout s'apprête en silence
Pour seconder ma vengeance,
Et pour combler tous mes vœux;
Est-il un destin plus heureux?

AIR.

Je vois marcher sous mes bannières
Des braves qui me sont soumis;
J'ai pour sujets et tributaires
Les voyageurs de tous pays.
Aucun d'eux ne m'échappe,
Je leur commande en roi,



MILORD. C'est vous, la brigadier? — Acte 2, scène 6.

Et les soldats du pape
Tremblent tous devant moi.
On m'amène un banquier : — De l'or! — De l'or! — De l'or!
Là c'est un grand seigneur : — De l'or! — De l'or! — De l'or!
Là c'est un fournisseur : — Que justice soit faite!
De l'or! de l'or! bien plus encor.

Là c'est un pauvre pèlerin :
— « Je suis sans or, je suis sans pain! »
— En voici, camarade; et poursuis ton chemin.
Là c'est une jeune fillette!
Comme elle tremble, la pauvrette!
« Par charité, laissez-moi, je vous prie!
« Ah! ah! ah! ah!
« Par charité, ne m'ôtez pas la vie!
« Ah! ah! ah! ah!
« Grâce, monseigneur le brigand!
« Je ne suis qu'une pauvre enfant. »

CAVATINE.

Nous ne demandons rien aux belles :
L'usage est de les épargner;
Mais toujours nous recevons d'elles
Ce que leur cœur veut nous donner.
Ah! quel plaisir et quel enchantement!
Le bel état que celui de brigand!
Mais, mais, dans cet état charmant...

RONDEAU.

Il faut se hâter, le temps presse,
Il faut se hâter de jouir!
Le sort, qui nous caresse,
Demain pourra nous trahir.
Quand des périls de toute espèce
Semblent toujours nous menacer,
Et plaisir et richesse,
Il faut gaîment tout dépenser.
Ah! le bel état!

Aussi puissant qu'un potentat,
Partout j'ai des droits,
Et moi-même je les perçois.
Je prends, j'enlève, je ravis



DIAVOLO, *seul, descendant de la montagne.* — Acte 3, scène 1.

Et les femmes et les maris.
J'ai fait battre souvent leur cœur,
L'un d'amour, l'autre de frayeur.
L'un en tremblant dit : Monseigneur!
Et l'autre dit : Cher voleur! cher voleur!

Il faut se hâter, le temps presse, etc.

Oui, tout mon plan est arrêté, et j'espère que cette fois messire Lorenzo ne pourra plus le déranger. Six heures viennent de sonner à l'horloge de l'auberge; dans une heure j'en serai débarrassé. Il est jaloux, il est brave : il ira au rendez-vous. (*Souriant.*) J'ai donné ma procuration à mes compagnons qui l'attendent, et qui se font toujours une fête de mettre du plomb dans la tête d'un brigadier romain. Moi, pendant ce temps, et sitôt que le détachement sera parti .. Oui, si j'ai bonne mémoire, le père de Zerline, Mathéo, revient ce matin avec son gendre pour la noce; et pendant qu'ils seront tous à la chapelle, les billets de banque à Milord, ses bijoux, et jusqu'à Milady... je lui dois cela, je l'inviterai à venir passer quelque temps avec nous à la montagne. En sera-t-elle fâchée? Elle le dira. (*Avec fatuité.*) Mais je ne le crois pas; il est si agréable de pouvoir raconter son aventure dans toutes les sociétés de Londres. (*Contrefaisant une voix de femme.*) « Ah! ma chère, quelle horreur! j'ai été enlevée par les brigands les plus aimables et les plus respectueux — Vraiment? — Je vous le jure. » Elles voudront toutes, d'après cela, faire le voyage d'Italie. (*Regardant autour de lui.*) L'essentiel est de guetter le départ de Lorenzo et celui du détachement. Je ne vois pas paraître Beppo et Giacomo que j'ai laissés ici en éclaireurs; et je n'ose les aller chercher dans l'auberge : car les carabiniers sont sur pied, et si je rencontrais ce paysan qu'ils ont amené et qui me connaît... Un ingrat! qu'on s'est contenté de voler. Voilà une leçon pour l'avenir. (*Ecoutant.*) On vient! (*Tirant des tablettes.*) Ayons recours au messager convenu. (*Montrant un des arbres du bosquet à droite.*) Le creux de cet arbre... à Beppo et à Giacomo, deux mots

qu'eux seuls pourront comprendre. (*Il déchire la feuille de ses tablettes, la ploie, la jette dans l'arbre et s'éloigne par la droite.*)

—

SCENE II.

MATHÉO, FRANCESCO, PAYSANS ET PAYSANNES, *paraissant au haut de la montagne. Ils ont tous des feuillages à leur coiffure.*

CHŒUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries!
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous; voici
Ce jour si joli!
Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux!
C'est grande fête!
Voici, voici
Ce jour si joli!

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, *descendant de la montagne;* BEPPO ET GIACOMO, *sortant de la gauche, près de l'auberge.*

GIACOMO.

Paresseux, viendras-tu?

BEPPO.

C'est bien le moins qu'on prenne
Une heure de sommeil.

GIACOMO.

Et si le capitaine
Nous attendait?
(*S'arrêtant sous le bosquet à gauche.*)
Eh! mais voici tout le hameau.

BEPPO.

Eh! oui, c'est jour de fête; et, cependant, regarde,
Tu n'as pas seulement un buis à ton chapeau!
Veux-tu donc nous porter malheur?

GIACOMO, *cueillant une branche d'arbre.*

Le ciel m'en garde!
Dès longtemps pour son zèle on connaît Giacomo.

CHŒUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries!
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous; voici
Ce jour si joli!
Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux!
C'est grande fête!
Voici, voici
Ce jour si joli!

MATHÉO.

Est-il un plus beau jour pour entrer en ménage?
(*A Francesco, qui est près de lui, le bouquet au côté.*)
Mon gendre, avant d'offrir vos vœux et votre hommage,
(*Montrant des jeunes filles et des garçons qui s'arrêtent au haut de la montagne, et qui s'agenouillent à la porte de l'ermitage.*)
A Notre-Dame des Rameaux
Faisons comme eux la prière d'usage.

LE CHŒUR, *se mettant à genoux.*

O sainte Vierge des Rameaux,
Exauce aujourd'hui nos prières!
Veille toujours sur nos chaumières;
Protége toujours nos travaux!

MATHÉO, *montrant sa maison, où est sa fille.*

Conserve à ma tendresse
L'enfant que je chéris!

CHŒUR DES HOMMES.

Donne-nous la richesse!

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Donne-nous des maris!

CHŒUR GÉNÉRAL.

O sainte Vierge des Rameaux!
Exauce aujourd'hui nos prières!
Veille toujours sur nos chaumières!
Protége toujours nos travaux!

(*Mathéo leur montre la porte de l'auberge, et engage tous les gens de la noce à entrer chez lui.*)

CHŒUR.

C'est grande fête
Aujourd'hui.
Garçon, fillette,
Voici, voici
Ce jour si joli!

(*Ils sortent tous par la porte à gauche.*)

—

SCENE IV.

BEPPO, GIACOMO.

GIACOMO. Ils s'éloignent. (*Regardant par les sentiers du fond qui sont à droite et à gauche.*) Vois-tu le capitaine?

BEPPO, *s'asseyant sur le banc à droite.* Non; il est peut-être déjà parti.

GIACOMO. Et que fais-tu là! à quoi t'occupes-tu?

BEPPO. Je m'occupe... à rien faire; c'est si doux de ce beau soleil-là!

GIACOMO. Dans le cas où le capitaine ne pourrait nous rejoindre, il a dit que nous trouverions ses instructions dans le creux de l'arbre, près de la treille.

BEPPO, *se retournant et mettant son bras dans l'arbre.* C'est ici; il y a quelque chose, un papier, et de son écriture...

GIACOMO. Lisons.

BEPPO. Lis toi-même.

GIACOMO, *lisant.* « Dès que l'amoureux de la petite sera « parti pour le rendez-vous où nos braves l'attendent, les « carabiniers pour leur expédition contre nous, et les gens

« de l'auberge pour la noce, vous m'en avertirez en son-« nant la cloche de l'ermitage. Je viendrai alors avec quel-« ques braves, et me charge de Milord et de Milady. At-« tendez-moi. »

BEPPO. C'est clair...

GIACOMO. Clair ou non, dès qu'il le dit, il faut le faire; il s'agit de guetter le départ des carabiniers.

BEPPO. Ce ne sera pas long, nous venons de les voir sur pied et prêts à se mettre en route.

GIACOMO. Tant mieux...

BEPPO. Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse. Attaquer ce milord un dimanche! un jour de fête!

GIACOMO. Si c'était un chrétien, mais un Anglais! cela doit nous porter bonheur pour le reste de l'année.

BEPPO. Tu as raison; que le ciel nous soit en aide!

GIACOMO. Mais tiens, voici l'amoureux, le brigadier Lorenzo, qui vient de ce côté; il est triste, il soupire.

BEPPO. Il fait bien de se dépêcher : car s'il va au rendez-vous que lui prépare le capitaine, il n'aura pas longtemps à soupirer.

GIACOMO. Viens, laissons-le, et ne le perdons pas de vue. *(Ils s'éloignent par le sentier à droite qui est derrière la treille.)*

—

SCENE V.

LORENZO, *sortant de l'auberge, à gauche.*

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Pour toujours, disait-elle,
Je suis à toi;
Le sort peut bien t'être infidèle,
Mais non pas moi!
Et déjà la perfide adore
Un autre amant!
Ah! je ne puis le croire encore :
Je l'aimais tant!

DEUXIÈME COUPLET.

Allons, que l'honneur seul me guide,
Je veux la fuir!
Je veux oublier la perfide,
Et puis mourir!
Oui, je la hais, oui, je l'abhorre,
Et cependant
Je ne puis l'oublier encore :
Je l'aimais tant!

Et j'ai su me contraindre, j'ai eu le courage de l'épargner! quand je puis, à haute voix, devant son père, devant tout le monde, lui reprocher sa trahison!.. Qu'ai-je dit?.. moi! déshonorer celle que j'ai aimée! la perdre à jamais! non, qu'elle se marie, qu'elle soit heureuse si elle peut l'être; elle n'entendra de moi ni plaintes, ni reproches. Voici bientôt l'heure du rendez-vous; j'irai, j'irai me faire tuer pour elle, ce sera ma seule vengeance.

—

SCENE VI.

LORENZO, MATHÉO, ZERLINE, *sortant de l'auberge, à gauche.*

MATHÉO. Mettez là une table et du vin! les gens de la noce et les carabiniers ne seront pas fâchés de boire un coup avant de partir. Des carabiniers, c'est toujours altéré! *(Mathéo va et vient pendant toute la scène suivante. Durant ce temps, Zerline s'est approchée de Lorenzo qui est dans le coin à droite.)*

ZERLINE, *timidement.* Lorenzo, c'est moi qui vous cherche. Voici mon père de retour.

LORENZO. C'est bien.

ZERLINE. Francesco est avec lui!

LORENZO, *un peu ému.* Francesco!

ZERLINE. Il me l'a présenté comme son gendre. Tout est prêt pour notre mariage.

LORENZO, *à part.* Tant mieux!

ZERLINE. Dans une heure, je vais être à un autre, si vous ne parlez pas, si vous ne daignez pas m'expliquer votre étrange conduite.

MATHEO, *à la table à gauche.* Qu'est-ce que tu fais donc, au lieu de venir m'aider?

ZERLINE, *allant à lui tout en regardant Lorenzo.* Me voici, mon père.

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; BEPPO ET GIACOMO, *entrant par la droite.*

BEPPO, *s'asseyant près de la table à droite sous la treille.* D'ici nous pouvons tout surveiller.

ZERLINE, *qui s'est approchée de Lorenzo.* Lorenzo, dites-moi la vérité; qu'avez-vous contre moi? qu'avez-vous à me reprocher?

BEPPO ET GIACOMO, *frappant sur la table.* Allons, la fille! ici! à boire!

MATHÉO. Eh bien! eh bien! tu n'entends pas qu'on t'appelle?

ZERLINE, *avec impatience.* Tout à l'heure. Il s'agit bien de cela dans ce moment! *(Elle fait un signe à un garçon qui apporte à boire à Beppo et à Giacomo; Zerline cherche encore à parler à Lorenzo; mais dans ce moment entrent les cavaliers.)*

—

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; SOLDATS DU DÉTACHEMENT.

CHŒUR.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO.

Quoi ! déjà vous mettre en campagne!

LE CHŒUR DE SOLDATS.

Dès longtemps l'aurore a paru :
Sept heures vont bientôt sonner.

LORENZO, *à part.*

Qu'ai-je entendu?

(*Aux soldats.*)

Nous partons.

A un sous-officier qu'il prend à part.)

Ecoute : au pied de la montagne
Un quart d'heure tu m'attendras!
Et si je ne reparais pas,
A ma place commande et dirige leur zèle.

MATHEO.

Quoi! seul dans ces rochers!

LORENZO.

C'est l'honneur qui m'appelle!

BEPPO, *à part.*

C'est à la mort qu'il va courir.

GIACOMO.

Enfin, enfin, il va partir!

ZERLINE, *regardant Lorenzo.*

Je ne puis le laisser partir.
Il faut...

(*Elle va s'avancer vers lui ; en ce moment Francesca et toute la noce arrivent et l'entourent.*)

—

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS; HABITANTS ET HABITANTES DU VILLAGE, *avec des bouquets;* MILORD, PAMÉLA.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR DE VILLAGEOIS.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Les tambourins et les musettes
Annoncent l'instant du plaisir;
Et pour la noce il faut partir.

LE CHŒUR DE SOLDATS.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO, *unissant Francesco et Zerline.*

Allons, enfants, votre bonheur commence.

(*A Zerline, montrant Francesco.*)

Dans un instant il recevra ta foi.

ZERLINE.

Tout est fini! pour moi plus d'espérance!

(*Voyant Lorenzo qui va partir, elle s'approche de lui.*)

Ah! Lorenzo, de grâce, écoutez-moi!
Qu'ai-je donc fait?

LORENZO, *avec une fureur concentrée.*

Perfide!

ZERLINE, *à haute voix.*

Achevez!

LORENZO, *à demi-voix, et lui imposant silence.*

Imprudente!

Songez à cet amant que cette nuit j'ai vu
Non loin de vous caché...

ZERLINE.

Qu'ai-je entendu?

De surprise et d'horreur je suis toute tremblante!

(*Lorenzo, qui s'est brusquement éloigné d'elle, va retrouver ses soldats qui sont au fond du théâtre, et les range en bataille.*)

BEPPO, *sur la droite, près de la table, et buvant.*

Partent-ils?

GIACOMO, *de même.*

Dans l'instant.

ZERLINE.

O mystère infernal!

BEPPO, *frappant sur la table et appelant.*

Holà! du vin!

(*Se retournant et apercevant Zerline qu'il montre à Giacomo.*)

Eh! mais! vois donc, c'est la jeune fillette
Qui fut hier au soir si longue à sa toilette.

GIACOMO.

Et qui se trouve si bien faite;
Il t'en souvient?

BEPPO.

Oui, c'est original

(*Riant.*)

« Oui, voilà, pour une servante,
« Une taille qui n'est pas mal.

(*Imitant la posture de Zerline devant la glace.*)

« Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal. »

ZERLINE, *étonnée.*

Qu'entends-je?

TOUS DEUX.

Ah! ah! ce n'est pas mal :
Elle a raison d'être contente.

ERLINE, *cherchant à rappeler ses idées.*

Qu'ont-ils dit? quel est donc ce mytère infernal?

ENSEMBLE.

MATHÉO ET LE CHOEUR.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Les tambourins et les musettes
Annoncent l'instant du plaisir;
Et pour la noce il faut partir.

LES SOLDATS.

Oui, c'est l'honneur qui nous appelle!
Nous saurons courir avec zèle
Au danger ainsi qu'au plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

BEPPO ET GIACOMO.

Bon, bon, bon! il va partir!
C'est à la mort qu'il va courir.
Oui, tout semble nous réussir;
C'est bien, c'est bien, ils vont partir.

LORENZO.

Oui, de ces lieux il faut partir,
Et pour jamais je dois la fuir.

ZERLINE.

Qui donc ainsi m'a pu trahir?
Par quel moyen le découvrir?
O mon Dieu! viens me secourir!

(*A la fin de cet ensemble, Lorenzo, qui a rangé ses soldats en bataille, leur crie :*)

Portez armes! en avant! marche!

(*Ils défilent devant lui et commencent à gravir la montagne; Mathéo vient prendre la main à Zerline et lui montre la noce qui se dispose aussi à partir. En ce moment, Zerline voit Lorenzo qui s'éloigne; et, hors d'elle-même, elle s'élance au milieu du théâtre. — Pendant ce temps, l'orchestre continue, et on entend toujours un roulement lointain de tambours.*)

ZERLINE. Arrêtez! arrêtez tous, et écoutez-moi!

TOUS, *l'entourant.* Qu'a-t-elle donc?

ZERLINE, *regardant Lorenzo qui est redescendu près d'elle.* J'ignore qui a fait naître les soupçons auxquels je suis en butte, et je cherche en vain à me les expliquer; mais je sais qu'hier soir j'étais seule dans ma chambre; (*Avec force, et regardant Lorenzo.*) oui, seule! Je pensais à des personnes qui me sont chères, et je me rappelle avoir proféré tout haut des paroles que Dieu seul a dû entendre, et cependant on vient de les répéter tout à l'heure près de moi.

LORENZO. Et qui donc?

ZERLINE, *montrant Beppo et Giacomo.* Ces deux hommes que je ne connais pas. Ils étaient donc près de moi, cette nuit, à mon insu!

LORENZO. Dans quel but? dans quelle intention? il faut le savoir. (*Le morceau de musique reprend.*)

TOUS.

Grands dieux!

LORENZO, *à ses soldats, montrant Beppo et Giacomo.*

Qu'on s'assure de tous les deux!

ENSEMBLE.

SOLDATS ET LE CHOEUR.

Il a raison, le capitaine;
Saisissez-les.
Saisissons-les! saisissons-les!
On connaîtra qui les amène;
Oui, l'on connaîtra leurs projets.

LORENZO ET ZERLINE.

Pour moi quelle lueur soudaine!
Il faut pénétrer leurs secrets;
Du ciel la bonté souveraine
Peut me rendre à ce que j'aimais!

LORENZO.

Seraient-ce ces bandits que poursuivent nos armes?

(*Faisant approcher un paysan.*)

Toi qui connais leur chef et dois nous le livrer,
Regarde bien, et parle sans alarmes :
Est-ce l'un d'eux?

LE PAYSAN, *après les avoir regardés quelque temps.*

Non, non.

BEPPO ET GIACOMO, *à part.*

Nous pouvons respirer.

LORENZO, *les regardant.*

Ils ne m'en sont pas moins suspects.

MATHÉO, *montrant à Lorenzo deux poignards et un papier.*

Voici des armes,
Un billet dont sur eux on vient de s'emparer.

LORENZO, *le prenant vivement.* Lisons. (*Même effet que plus haut. L'orchestre continue seul et en sourdine.*)

LORENZO, *lisant une partie de la lettre à voix basse et le reste tout haut.* « Dès que les carabiniers et les gens « de la noce seront partis, vous m'en avertirez en son- « nant la cloche de l'ermitage; je viendrai alors avec « quelques braves, et me charge de Milord et de Milady. »

TOUS.

Grands dieux!

MILORD ET PAMELA, *tremblants.*

C'est un complot contre nous deux.

(*A Lorenzo.*)

Que veut dire ceci?

LORENZO.

Nous le saurons.

(*Il parle bas à un de ses soldats.*)

MILORD.

Je tremble.

(*A Paméla.*)

Pour toi.

PAMELA.

Pour vous!

MILORD.

Non, pour tous deux.
Que l'amour...

PAMELA.

Ou du moins que la peur nous rassemble!

LORENZO, *au soldat à qui il a parlé bas.*

Ainsi que je l'ai dit, va, dispose-les tous.

(*A un autre soldat, lui montrant Giacomo.*)

Toi, monte à l'ermitage avec lui; s'il hésite,
Qu'à l'instant même il tombe sous les coups.

(*Aux gens de la noce.*)

Vous, mes amis, cachez-vous vite
Derrière ces buissons épais.

(*A Beppo.*)

Pour toi, reste seul ici, reste!
Et si, pour nous trahir, tu fais le moindre geste...

(*Frappant sur sa carabine, et lui montrant le buisson à gauche.*)

Songe que je suis là! tu m'entends?

BEPPO, *tremblant.*

Trop bien!

LORENZO.

Paix!

(*Un soldat est monté avec Giacomo à l'ermitage qui est au haut de la montagne, en face du spectateur. — Le soldat est dans l'intérieur de la chapelle; on ne voit, par une des fenêtres du clocher, que le bras de Giacomo qui sonne lentement la cloche. — Les carabiniers sont à droite et à gauche dans les ravins qui bordent le théâtre. — Dans le bosquet à droite, Francesco, les paysans. — Dans le bosquet à gauche du spectateur, et près de la porte de l'auberge, Lorenzo, Zerline, Milord, Paméla. — Beppo est seul au milieu du théâtre. — La cloche commence à sonner.*)

ENSEMBLE.

LORENZO ET LE CHŒUR.

Dieu puissant, que j'implore,
Seconde { mon / son } dessein!

BEPPO, *seul au milieu du théâtre, et jetant autour de lui des regards effrayés.*

Dieu puissant, que j'implore,
Renverse leur dessein!

ZERLINE.

Vient-il quelqu'un?

LORENZO.

Non, pas encore!

BEPPO, *à part.*

Puisse-t-il rester en chemin!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MATHÉO, *au fond du théâtre, sur la première élévation.*

Quelqu'un s'avance!

LORENZO.

Garde à vous! du silence!

(*Tous les soldats disparaissent à droite et à gauche derrière les arbres et les rochers. — Le marquis paraît au fond du théâtre par la droite de la montagne. Il s'arrête, regarde d'en haut, n'aperçoit que Giacomo qui continue à sonner, et Beppo sur le devant.*)

LE MARQUIS, *appelant.*

Beppo!

LORENZO, *caché par le bosquet, et couchant Beppo en joue avec sa carabine.*

Ne bouge bas!

LE MARQUIS, *toujours au fond, sur la montagne.*

Sommes-nous seuls ici?
Et peut-on avancer sans crainte?

LORENZO, *derrière le bosquet, sur le devant du théâtre, et à voix basse, à Beppo, qu'il continue à coucher en joue.*

Réponds : oui!

BEPPO, *tremblant.*

Oui!

LORENZO, *de même.*

Plus haut!

BEPPO, *tournant la tête vers le fond.*

Oui, oui, capitaine.

LE MARQUIS, *fait signe à quatre de ses compagnons de descendre, et les précède.*

C'est le plaisir qui me ramène;
C'est la fortune qui m'attend.

BEPPO, *entre ses dents.*

Joliment! joliment!

LE PAYSAN, *qui est dans le bosquet à gauche, près de Lorenzo, regardant le marquis, au moment où il descend la montagne.*

C'est Diavolo!

LORENZO.

Qu'as-tu dit!

LE PAYSAN.

Je l'atteste!

MILORD.

C'est le marquis!

PAMÉLA.

O méprise funeste!
Ce seigneur...

MILORD.

Cet amant
N'était qu'un brigand!

(*Pendant ce temps, le marquis est descendu de la montagne; il avance lentement au milieu du théâtre, en arrangeant son col et les boucles de ses cheveux.*)

LE MARQUIS, *s'appuyant sur l'épaule de Beppo.*

Tu vois, Beppo, que le ciel nous protége:
Enfin, Milord,
Et sa femme et son or
Sont à nous!

LORENZO, *sortant du bosquet à gauche.*

Pas encore!

(*En ce moment, les rochers, les hauteurs qui sont aux deux côtés du théâtre, et la montagne du fond, se garnissent de carabiniers qui couchent en joue Beppo et le marquis. Quant à leurs quatre compagnons qui étaient restés au fond du théâtre, les paysans, armés de bâtons, de pioches et de faux, les entourent et les saisissent.*)

LE MARQUIS.

Grand Dieu! c'est un piége!

LORENZO.

Non, c'est le rendez-vous préparé par tes soins.
J'ai changé seulement l'endroit...
(*Montrant les soldats.*)
Et les témoins.
(*Faisant signe de l'emmener.*)
Allez!

CHŒUR.

Victoire! victoire! victoire!
Mes braves compagnons!
Victoire! victoire! victoire!
Ah! pour nous quelle gloire!
Enfin, nous le tenons!

MILORD, *à Paméla.*

D'un mari...

LORENZO, *à Zerline.*

D'un amant pardonne les soupçons!

ENSEMBLE.

LORENZO, ZERLINE, MILORD, PAMÉLA, MATHÉO.

(*Reprise de la ronde du premier acte.*)

Grand Dieu! je te rends grâce!
C'est par ton pouvoir protecteur
Que rentrent dans notre cœur
La paix et le bonheur!
Dès que l'orage passe
Gaîment chante le matelot,
Et se rassurant bientôt,
Chacun dans ce hameau,
Sans crainte en son foyer paisible,
Dira ce nom terrible!
Diavolo! Diavolo

(*En ce moment, Diavolo passe sur la montagne du fond précédé et suivi des carabiniers; tous les paysans se retournent et le montrent du doigt.*)

LE CHŒUR, *achevant l'air.*

Diavolo!
Victoire! victoire! victoire!

(*Montrant Lorenzo et Zerline.*)

Combien ils sont heureux!
Victoire! victoire! victoire!
Et l'amour et la gloire
Vont combler tous leurs vœux!



LA FIANCÉE

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 10 janvier 1829.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

M. DE SALDORF, chambellan.
FRÉDÉRIC DE LOWENSTEIN, colonel.
MADAME CHARLOTTE, modiste et marchande lingère.
HENRIETTE, une de ses ouvrières.
MINA, autre ouvrière de madame Charlotte.
FRITZ, marchand tapissier, fiancé d'Henriette.
DEMOISELLES DE COMPTOIR.
SOLDATS de la milice bourgeoise.
SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, DOMESTIQUES, etc.

La scène se passe à Vienne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un des boulevards de Vienne. Au fond, une allée d'arbres; sur le premier plan, à droite du spectateur, l'hôtel de M. de Saldorf; au-dessus de la porte cochère, une fenêtre avec un balcon; à gauche, la boutique de madame Charlotte; au-dessus de la porte, un auvent en coutil sous lequel travaillent, en plein air, les demoiselles du magasin. Sur le second plan, et toujours à gauche, la façade d'un hôtel avec des colonnes.

—

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, MINA, DEMOISELLES DE BOUTIQUE, *occupées à travailler.*

INTRODUCTION.

LE CHŒUR.

Travaillons, Mesdemoiselles;
Grâce à nos heureux talents,
Les dames sont bien plus belles
Et les messieurs plus galants.

MINA.

C'est en chantant que l'ouvrage s'avance.
Henriette, dis-nous la romance
De Brigitte et de Julien.

TOUTES, *regardant autour d'elles.*

Madame n'est pas là?

TOUTES.

Silence! écoutons bien.

HENRIETTE.

PREMIER COUPLET.

« Si je suis infidèle,
« Même après ton trépas,
« Pour me punir, dit-elle,
« Julien, tu reviendras! »
Il partit, et Brigitte
Un grand mois le pleura,
Et puis le mois d'ensuite
Elle se consola.
Dans ce temps-là
C'était déjà comm' ça.

DEUXIÈME COUPLET.

Mais alors en Autriche
Était un beau seigneur,
Jeune, amoureux et riche,
Toujours rempli d'ardeur.
Brigitte, toujours constante,
D'abord le repoussa;
Puis la semaine suivante,
Brigitte l'épousa.
Dans ce temps-là
C'était déjà comm' ça.

TROISIÈME COUPLET.

On fait le mariage;
Mais voilà que le soir
Un spectre au noir visage
Près du lit vient s'asseoir.

(*Toutes les petites filles se lèvent et se rapprochent d'Henriette.*)

Et ce spectre effroyable,
C'est Julien, le voilà.

(*Le montrant de la main.*)

Et d'effroi la coupable
A sa vue expira!
Dans ce temps-là
C'était toujours comm' ça.

—

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME CHARLOTTE, *suivie d'une* DEMOISELLE DE COMPTOIR, *portant un carton.*

LE CHŒUR.

Mais taisons-nous! c'est Madame! c'est elle!
(*Se rasseyant et se mettant à l'ouvrage.*)
Eh vite! redoublons de travail et de zèle.

MADAME CHARLOTTE.

PREMIER COUPLET

Que de mal, de tourments!
Et qu'il faut de talents,
Quand on est modiste et couturière!
Aux tendrons de quinze ans,
Et même aux grand'mamans,
A chacune, en un mot, il faut plaire.
« Changez-moi ce bouquet,
« La couleur m'en déplaît! »
— « Reprenez ce bonnet,
« Je le veux plus coquet. »
— « Le tour de ce corset
« Me paraît indiscret. »
Que de goûts différents!
Que de mal, de tourments!
Quand on veut satisfaire les femmes!
Il faudrait des secrets
Pour pouvoir à jamais
Conserver les attraits de ces dames!
On a tant d' mal déjà
A garder ceux qu'on a!

DEUXIÈME COUPLET.

L'une veut s'embellir,



FRITZ. Comme moi, dans la garde
Il faut vous engager! — Acte 2, scène 1.

L'autre veut rajeunir,
Et chacune a le dessein de plaire
A l'amant, au mari :
Par bonheur celles-ci
Ne sont pas nombreuses d'ordinaire.
« Que ce nœud séducteur
« Me ramène son cœur! »
— « Avec ces rubans bleus,
« Il me trouvera mieux! »
— « Le vert lui plaît beaucoup. »
— « Le rose est de son goût. »
Que de mal, de tourments!
Et qu'il faut de talents,
Quand on veut satisfaire les femmes!
Il faudrait pour toujours,
Enchaînant les amours,
Conserver les amants de ces dames!
On a tant d' mal déjà
A garder ceux qu'on a!

(Elle se retourne, et ses ouvrières, qui s'étaient levées pour l'écouter, se rasseyent vivement.)

LE CHŒUR.

Travaillons, Mesdemoiselles, etc.

(Pendant la reprise de ce chœur, madame Charlotte examine le travail de chacune des ouvrières.)

MADAME CHARLOTTE. Ah! si on n'était pas là pour surveiller! (*A Mina.*) Qu'est-ce que vous faites là? quel est cet ouvrage?

MINA. C'est pour madame de Saldorf, la femme du chambellan.

MADAME CHARLOTTE. Cette grande dame si vertueuse! si exemplaire! la protectrice d'Henriette! (*S'approchant d'Henriette.*) Et vous, Mademoiselle, à quoi vous occupez-vous?

HENRIETTE. C'est pour mon mariage.

MADAME CHARLOTTE. En effet, c'est demain qu'on vous marie. (*Soupirant.*) Pauvre enfant!

MINA. Je ne vois pas qu'elle soit si à plaindre; épouser M. Fritz, un joli garçon et le plus riche tapissier de Vienne! certes, si j'étais à sa place!..

TOUTES. Et moi aussi!..

MADAME CHARLOTTE. Silence! Mesdemoiselles, on ne vous demande pas votre avis! Je conviens que M. Fritz n'est pas mal, et qu'il est changé à son avantage, surtout depuis

quelques mois, depuis la mort de son oncle Dominique, dont il a hérité; mais il est si défiant, si soupçonneux, si jaloux!

HENRIETTE. Lui, Madame!

MADAME CHARLOTTE. Ah! je le connais mieux que vous! car tout le monde sait qu'autrefois il avait eu des intentions, et que certainement il n'aurait pas demandé mieux; mais c'est moi qui ai refusé, parce que, quelque vertu que l'on ait, elle court trop de danger avec un mari jaloux, ne fût-ce que par esprit de contradiction. Du reste, ce que j'en dis, c'est pour vous prévenir et par amitié pour vous, car dès que ce mariage doit se faire, j'aime autant que ce soit demain.

MINA. Vraiment!

MADAME CHARLOTTE. Oui, Mademoiselle! Depuis un mois que M. Fritz vient ici tous les soirs pour vous faire la cour, c'est d'un très-mauvais effet dans une maison telle que la mienne, aux yeux de mes pratiques qui ne sont pas obligées de savoir qu'il s'agit de mariage, sans compter que cela peut donner des idées à ces demoiselles.

TOUTES. Ah! Madame!

MADAME CHARLOTTE. Silence! je dois aussi vous prévenir que la noce se fait demain à l'hôtel et dans les jardins de M. de Saldorf, qui nous a toutes invitées.

TOUTES *quittent leur ouvrage et se lèvent.* Ah! quel bonheur! quel bonheur!

MADAME CHARLOTTE. Et j'espère que, pour la tenue, la mise et la décence, vous ferez honneur à la maison où vous avez l'avantage de travailler; d'ailleurs, je serai là! (*A Henriette.*) Tenez, portez là-haut ces cartons; et vous, Mesdemoiselles, il est temps de rentrer et de fermer le magasin, car voici le soir. (*Regardant à droite du spectateur.*) Dieu! encore M. Fritz que j'aperçois! (*Aux jeunes filles qu'elle fait rentrer.*) Allons, allons, dépêchons : m'avez-vous entendue? (*Elles rentrent toutes dans le magasin, et Mina, qui est restée la dernière, enlève l'auvent et ferme le contrevent de la boutique, tout cela sur la ritournelle de l'air suivant.*)

SCENE III.

FRITZ, *arrivant par la droite.*

CANTABILE.

O jour plein de charmes!
Le cœur rempli d'espoir, j'arrive au rendez-vous.
Plus de craintes, plus d'alarmes!
Enfin, demain je serai son époux!
Qu'elle est jeune et jolie
Celle que j'ai choisie!
D'un tel trésor, d'un bien si doux,
Comment ne pas être jaloux?

CAVATINE.

Un jour encore,
Un seul jour! quel tourment,
Lorsque l'on s'adore
Et lorsque l'on attend

Qu'un tel hyménée
A pour moi d'appas!
Mais cette journée
Ne finira pas!

Un jour encore,
Un seul jour! quel tourment,
Lorsque l'on s'adore,
Et lorsque l'on attend!

C'est elle! je l'entends! Ah! mon Dieu, madame Charlotte est avec elle et ne la quitte jamais!

SCENE IV.

FRITZ, HENRIETTE, MADAME CHARLOTTE, *sortant du magasin.*

MADAME CHARLOTTE, *à Fritz, qui la regarde d'un air de mauvaise humeur.* Eh bien! monsieur Fritz, qu'avez-vous donc? pour une veille de noce, vous avez l'air bien soucieux.

FRITZ. C'est qu'il y a de quoi, madame Charlotte.

MADAME CHARLOTTE, *vivement.* Est-ce que votre mariage serait contrarié?

FRITZ. Le mariage? non pas; mais c'est le mari qui l'est beaucoup. Je disais à Henriette que je venais de recevoir un billet de garde pour ce soir.

MADAME CHARLOTTE. Vraiment!

FRITZ. Passez donc toute la nuit au corps-de-garde, comme c'est agréable! comme je serai gentil demain pour mon mariage!

MADAME CHARLOTTE. Il faut bien que les honneurs coûtent quelque chose; quand on est, comme vous, caporal dans la Lansturm, dans la milice bourgeoise de Vienne...

FRITZ. Les honneurs, c'est bel et bon; mais je ne suis pas soldat, je suis bourgeois; je paye patente pour être tapissier, et non pas pour être brave; et depuis cette invention de garde urbaine, je ne sais pas si les grands seigneurs dorment mieux dans leur lit; mais nous autres ne sommes jamais sûrs de passer la nuit dans le nôtre; et c'est ce qui me fait trembler pour plus tard, (*Regardant Henriette.*) quand je serai marié.

MADAME CHARLOTTE. Qu'est-ce que je disais tout à l'heure? déjà de la jalousie!

FRITZ. Oh! non; quand elle sera ma femme, quand elle sera chez moi, je n'en aurai plus; mais ici, dans ce magasin de nouveautés, qui est toujours fréquenté par des chambellans, des ducs, des marquis...

MADAME CHARLOTTE. Quand on tient du bon...

FRITZ. Ça leur est bien égal, ils achètent toujours sans regarder; c'est-à-dire, si, ils regardent, mais c'est mademoiselle Henriette qu'ils ne quittent pas des yeux, et qui n'a pas même l'air d'y faire attention. Aussi, (*Regardant madame Charlotte.*) quoi qu'en puisse dire certaine personne, je suis bien tranquille sur son compte; c'est honnête et désintéressé. (*Regardant toujours madame Charlotte.*) Ce n'est pas elle qui m'épouse pour ma fortune, ce n'est pas elle qui a eu des vues sur moi depuis l'héritage de mon oncle Dominique.

MADAME CHARLOTTE, *fièrement.* Qu'est-ce que c'est?

FRITZ. Ce n'est pas à vous que je parle, c'est à elle. Oui, mademoiselle Henriette, je sais tout ce que vous valez; je suis trop heureux que vous vouliez bien m'aimer, et j'ai en vous autant de confiance que j'ai d'amour et de vénération.

HENRIETTE, *lui tendant la main.* Pauvre Fritz!

MADAME CHARLOTTE. Que je ne vous dérange pas; je m'en vais. Mais j'oubliais, Mademoiselle, de vous remettre une carte qu'on a apportée tantôt pour vous.

HENRIETTE. Une carte pour moi?

MADAME CHARLOTTE. Oui, un colonel, un beau jeune homme.

FRITZ, *vivement.* Un jeune homme.

MADAME CHARLOTTE. Dans un superbe équipage attelé de quatre chevaux gris. Madame, m'a-t-il dit, Henriette Miller est-elle ici?

FRITZ. Comment! Henriette tout court? moi qui vous dis toujours mademoiselle!

MADAME CHARLOTTE. Monsieur, ai-je répondu, elle est ici en face, chez madame de Saldorf, la femme du chambellan. Soudain je l'ai vu pâlir et changer de couleur. Madame, a-t-il repris d'une voix très-émue, dites-lui que c'était un ami qui était venu pour la voir, et qui reviendra demain. Et il est parti en me laissant cette carte.

FRITZ, *la prenant.* Donnez (*Lisant.*) « Le comte Frédéric de Lowenstein. »

HENRIETTE, *avec joie*. Frédéric!

FRITZ. « Colonel des carabiniers. » Vous connaissez des carabiniers, et vous ne m'en parliez pas! Eh! mais, qu'est-ce que cela veut dire? et d'où vient le trouble où je vous vois?

HENRIETTE. Moi!

MADAME CHARLOTTE. Pardon, ma chère Henriette, d'avoir commis une indiscrétion; si j'avais su... si j'avais pu me douter ..

HENRIETTE. Il n'y a point de mal, Madame; depuis trois ans le comte de Lowenstein était prisonnier en Russie; on l'avait cru mort, et je vous remercie du plaisir que vous m'avez causé en m'annonçant son arrivée.

FRITZ. Qu'est-ce que cela signifie? Parlez; je veux savoir...

HENRIETTE. C'est ce que je voulais vous apprendre, Monsieur; mais à vous, à vous seul.

MADAME CHARLOTTE. C'est-à-dire que je suis de trop. Je m'en vais, mon voisin; mais quoique vous ayez bien mal interprété jusqu'ici l'amitié que je vous porte, je ne vous donnerai qu'un dernier conseil : prenez garde à vous! (*Elle rentre dans la boutique à gauche.*)

—

SCENE V.

FRITZ, HENRIETTE.

HENRIETTE, *s'approchant de lui, après un moment de silence*. Fritz! croyez-vous que je vous aime?

FRITZ. Mais... vous me le dites.

HENRIETTE. Et si je ne vous aimais pas, qui me forcerait à vous le dire? qui m'obligerait à vous épouser?

FRITZ. Personne, je le sais. Aussi, Mademoiselle, je vous écoute, et je vous crois d'avance.

HENRIETTE. Mon père, qui était un simple soldat, eut le bonheur, dans une bataille contre les Français, de sauver la vie au vieux comte de Lowenstein, qui lui fit avoir son congé, le nomma son jardinier en chef et me fit élever au château avec son fils Frederic, qui avait quelques années de plus que moi.

FRITZ. Celui qui est colonel des carabiniers?

HENRIETTE. Lui-même. Quoique grand seigneur, quoique seul héritier des titres et des richesses de l'une des premières familles de l'Allemagne, Frédéric était si bon qu'il me traitait comme une sœur, moi, pauvre paysanne et simple jardinière du château. Aussi, touchée de ses bienfaits, pénétrée de reconnaissance, je m'étais habituée dès mes jeunes années à le respecter, à le chérir comme mon protecteur, comme le fils de mes maîtres.

FRITZ. Pas davantage?

HENRIETTE. Je le croyais, du moins; et cependant je ne pouvais m'expliquer le serrement de cœur que j'éprouvais lorsqu'il venait au château de belles et nobles demoiselles, avec qui Frédéric était si galant et si empressé! et dans les jours de bal, lorsque ces jeunes comtesses, éclatantes d'attraits et de parures, dansaient avec lui dans les salons, tandis que moi et les gens du château les regardions de l'antichambre, je ne sais quelle tristesse venait me saisir. Je me trouvais au milieu de tout ce monde, seule, abandonnée, et le désespoir dans le cœur.

FRITZ. Voyez-vous cela!

HENRIETTE. Enfin, un jour, une jeune et belle héritière, mademoiselle de Rhetal, était au château, et au détour d'une allée, je l'aperçus auprès de Frédéric qui lui baisait la main. Ah! je crus que j'allais mourir! Mais que devins-je quand il me dit tout bas : Henriette, va-t'en! Je m'enfuis, je courus dans ma chambre, et me jetant dans les bras de mon père, je fondis en larmes. Il ne comprit que trop bien ma douleur. « Tu es de trop basse naissance, me dit-il, pour être sa femme, et tu as le cœur trop fier pour devenir sa maîtresse; il faut t'éloigner, il faut l'oublier, ma fille. » Et c'est alors que je vins dans cette capitale près de la comtesse de Rhetal, près de sa fille, qui m'avait prise en amitié.

FRITZ. Et M. Frédéric?

HENRIETTE. Il partit pour son régiment, et plus tard pour la campagne de Russie avec les Français, dont nous étions alors les alliés. Deux ans après, les parents de mademoiselle de Rhetal la marièrent à M. le baron de Saldorf, le chambellan, et ma jeune protectrice me plaça chez madame Charlotte, cette lingère dont le magasin est en face de son hôtel, de sorte que je ne passe pas un jour sans la voir; et si vous la connaissiez comme moi, si vous saviez quel ange de bonté, quel modèle de toutes les vertus! je retrouvai près d'elle l'amour de mes devoirs, le calme, le repos. C'est alors que vous vous êtes présenté, et que, d'abord indifférente à votre amour, j'ai fini par en être touchée et par vous plaindre.

FRITZ. Serait-il vrai?

HENRIETTE. Vous m'aimiez tant! et il doit être si cruel de ne pas être aimé de ceux qu'on aime! Vous aviez l'aveu de mon père, celui de madame de Saldorf, ma bienfaitrice. Vous m'avez demandé le mien. J'ai compris alors quels étaient mes nouveaux devoirs; j'ai juré de faire le bonheur d'un galant homme qui me consacrait sa vie. Ce serment-là, je le tiendrai, monsieur Fritz, et vous aurez en moi une honnête femme.

FRITZ. Cette franchise-là me le prouve, et je suis trop heureux. Oui, mademoiselle Henriette, si vous saviez... si je pouvais vous dire... (*On entend un roulement de tambour lointain, dont le bruit augmente peu à peu.*)

DUO.

HENRIETTE.

Entendez-vous? c'est le tambour;
De votre garde voici l'heure.
Entendez-vous? c'est le tambour;
Il défend de parler d'amour.

FRITZ.

Qu'un instant encor je demeure;
Laissez-moi vous parler d'amour.
(*Le bruit augmente.*)
Maudit tambour! maudit tambour!

HENRIETTE.

Il faut partir, c'est le signal!

FRITZ.

Et le premier je dois m'y rendre.
Ah! quel ennui! quel sort fatal!
D'être amoureux et caporal!

HENRIETTE, *souriant*.

Loin de sa belle
L'honneur l'appelle.
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!

FRITZ.

Adieu, ma belle,
L'honneur m'appelle.
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!

HENRIETTE, *lui tendant la main au moment où il va partir.*

Plus de soupçons, plus de colère.

FRITZ.

Non, non, je n'en ai plus, ma chère;
Mais pourtant ce beau militaire,
Qui demain doit venir vous voir?

HENRIETTE.

S'il doit vous donner de l'ombrage,
Dès ce moment je m'engage
A ne plus le recevoir.

FRITZ.

Non, non, plus de defiance,
Car à l'amour, à l'espérance
Mon cœur se livre en ce jour.
(*Le roulement redouble.*)

HENRIETTE.

Entendez-vous? c'est le tambour;
De votre garde voici l'heure!

FRITZ.

Qu'un instant encor je demeure;
Laissez-moi vous parler d'amour
(*Même bruit.*)
Maudit tambour! maudit tambour!
On ne peut pas parler d'amour
Ah! quel ennui! quel sort fatal!
D'être amoureux et caporal!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Loin de sa belle,
L'honneur l'appelle,
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!

FRITZ.

Adieu, ma belle;
L'honneur m'appelle
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!

—

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; SALDORF, *sortant de son hôtel.*

SALDORF. Eh bien! eh bien! Fritz! qu'est-ce que nous faisons là? Est-ce que tu n'entends pas le rappel? Tu n'as pas encore ton uniforme!

FRITZ. Si, mon commandant; je vais le chercher et me rends à mon poste. Ce soir, mademoiselle Henriette, je ne ferai la patrouille qu'autour de votre maison. (*Il sort en courant.*)

HENRIETTE Comment! monsieur de Saldorf, vous êtes son commandant?

SALDORF. Oui, ma belle enfant; colonel de la milice urbaine, j'y ai consenti; c'est un honneur que nous autres, grands seigneurs, faisons à la bourgeoisie. D'ailleurs, quoique chambellan, j'ai toujours eu des inclinations guerrières.

HENRIETTE. C'est vrai : j'ai entendu parler de plusieurs affaires où vous vous êtes montré.

SALDORF. Il faut cela dans ma position. Il y a une foule de gens qui en veulent aux honneurs et à la richesse, et qui disent : il est millionnaire, donc il est bête. Eh bien! non, et je le prouve l'épée à la main. Pour cela il ne faut que de l'adresse et du courage; on en achète à la salle d'armes; et quand une fois on a tué son homme, on vit là-dessus, et les railleurs vous laissent tranquille; tu comprends?

HENRIETTE. En vérité, monsieur le baron, je vous admire; vous êtes toujours gai et content.

SALDORF. C'est vrai; je suis content... de moi! et tu conviendras que ce n'est pas sans motif. De l'or, de la jeunesse, de la santé, une femme charmante, et baron par-dessus le marché, si avec cela on n'était pas gai, il faudrait être bien misanthrope, et je ne le sois pas; j'aime tout le monde, surtout les jolies femmes. Tu en sais quelque chose.....

HENRIETTE. Moi, Monsieur?

SALDORF. Oh! tu me tiens rigueur; tu fais la cruelle. Je devrais m'en fâcher; eh bien! pas du tout, j'aime cela parce que c'est bizarre... C'est la première! Aussi je suis de moitié avec ma femme pour te protéger, pour te doter. Tu n'as pas oublié que demain la noce se faisait chez moi, à l'hôtel. J'ai permis à Fritz, ton mari, d'inviter tous ses amis, tous ses compatriotes qui se trouvent en cette ville. Nous aurons des chants et des costumes tyroliens : cela fera bien dans mes jardins; et, pour compléter la fête, j'ai invité en masse cette excellente madame Charlotte et toutes ses demoiselles.

HENRIETTE. Je connais, Monsieur, toutes vos bontés.

SALDORF. Oui, moi je suis bon, cela m'amusera, parce que toutes ces petites filles, c'est gentil; et puis, un grand seigneur qui protége la candeur, l'innocence, c'est original. Si j'avais le temps, j'aurais fait des couplets là-dessus.

HENRIETTE. Vous en faites aussi?

SALDORF. Parbleu! on fait de tout quand on est chambellan; mais aujourd'hui je ne serais pas en train; j'ai un chagrin affreux.

HENRIETTE. On ne s'en douterait pas.

SALDORF. Parce que je prends sur moi. Ma femme est malade.

HENRIETTE. O ciel!

SALDORF. Elle dit que non, de peur de me faire de la peine, mais je m'y connais; elle est souffrante, et comme ça m'inquiète beaucoup, je te prierai de passer la nuit auprès d'elle, à l'hôtel, comme cela t'arrive souvent, parce que je suis obligé d'aller au bal.

HENRIETTE. Dans un pareil moment, vous éloigner?

SALDORF. Du tout, c'est à deux pas, là, en face; l'hôtel du comte de Darmstadt, un bal paré et masqué, voilà pourquoi tu me vois en grande tenue. Tu sais que ma femme n'habite plus ce côté du boulevard, et j'ai dit qu'on te préparât la chambre à coucher.

HENRIETTE. Qui est derrière la sienne, (*Montrant le balcon à droite du spectateur.*) qui donne sur ce balcon?

SALDORF. Oui; de sorte que demain, en t'éveillant, tu apercevras le boulevard de ta fenêtre.

HENRIETTE. Je vous remercie, Monsieur, d'avoir pensé à moi.

SALDORF. Oh! moi d'abord, je pense à tout. Adieu, ma toute belle. Adieu, madame Fritz. A demain, bonne nuit. (*Henriette entre dans l'hôtel à droite.*)

—

SCENE VII.

SALDORF, *seul, regardant sortir Henriette.* Elle est charmante, cette femme-là!

RÉCITATIF.

Quel sourire enchanteur! quel séduisant regard!
Que ce Fritz est heureux! Mais nous verrons plus tard.

CANTABILE.

De plaire aux plus rebelles,
Je connais le secret.
On parle de cruelles;
Moi, je n'y crois jamais.
Leur sagesse est un rêve,
Comme on l'a dit déjà :
L'amour nous les enlève,
L'hymen nous les rendra.

RONDEAU.

Oui, l'amour m'est favorable;
De succès il vous accable,
Lorsqu'on est riche, aimable,
Et lorsqu'on est chambellan :
Devant ce talisman,
L'innocence
Se trouve bien souvent
Sans défense,
Et promptement
Elle se rend.

Oui, l'amour m'est favorable, etc.

—

SCENE VIII.

SALDORF, FRÉDÉRIC, *qui entre pendant la ritournelle de l'air précédent.*

SALDORF, *l'apercevant.* Eh! mais, je ne me trompe point; monsieur le comte de Lowenstein!

FRÉDÉRIC. Monsieur de Saldorf!

SALDORF. Je suis enchanté de vous trouver, car j'ai de grands reproches à vous faire. Comment! colonel, depuis votre résurrection, vous vous êtes présenté dans les premières maisons de la capitale, et vous n'êtes pas encore venu chez moi!

FRÉDÉRIC. Je n'aurais pas osé, monsieur le baron, sans votre invitation.

SALDORF. Justement, voilà ce que j'ai dit à madame de Saldorf. Je l'ai grondée, parce qu'elle ne voulait pas vous écrire; mais elle vous écrira, et j'étais d'autant plus fâché contre elle et contre vous... que ce matin j'ai aperçu votre voiture à deux pas d'ici, à la porte du magasin de nouveautés, où vous n'étiez point venu sans quelque dessein.

FRÉDÉRIC. Moi, Monsieur!

SALDORF. Vous êtes comme moi, vous êtes un amateur! et il y a là des petites filles charmantes : c'est peut-être pour l'une d'elles que vous êtes ici en héros espagnol? hein? Mais qu'avez-vous donc, mon cher? d'où vient cet air triste et glacé? est-ce un reste de la Sibérie? Il me semble au contraire que lorsqu'on vient de Russie, lorsque pendant trois ans on a été mort ou à peu près, car nous avons bien cru que vous l'étiez, on doit avoir envie de s'égayer et de vivre pour rattraper le temps perdu. Ne venez-vous pas ce soir au bal du comte de Darmstadt?

FRÉDÉRIC, *vivement*. Vous y allez avec madame de Saldorf?

SALDORF. Non, ma femme est un peu indisposée, et en bon mari, je l'ai engagée à rester chez elle, ce que j'aime autant, parce qu'il y a là de très-jolies femmes, et elle est très-jalouse la chère baronne.

FRÉDÉRIC. Jalouse!

SALDORF. Oui, et moi qui suis volontiers aimable avec tout le monde, je crains toujours qu'elle ne se doute de quelque chose. Elle est triste, mélancolique; quelquefois, quand je rentre, elle a les yeux rouges, elle a pleuré; au point que je lui disais l'autre jour : chère amie, tu as une passion dans le cœur, une passion malheureuse : ce qui est vrai, elle m'aime trop, elle n'est pas raisonnable, mais voici l'heure, je me rends au bal. On vous verra ce soir?

FRÉDÉRIC. Non, monsieur le baron, je n'y vais point.

SALDORF. Je croyais que vous m'aviez dit...

FRÉDÉRIC. Au contraire, je suis attendu ce soir chez le ministre de la guerre, et j'ai laissé mes gens à deux pas d'ici.

SALDORF. Vous avez bien fait, car l'accès de ce boulevard est défendu aux voitures. Désolé de ne point passer la soirée avec vous. Mais je vous préviens, monsieur le comte, que c'est là ma demeure, et nous nous brouillerons si vous ne venez point. Mais qui est-ce qui sort là de chez moi?

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

SALDORF. Wilhem, où allez-vous?

LE DOMESTIQUE. C'est une commission dont Madame m'a chargé, une lettre pour M. le comte de Lowenstein, et je me rends à son hôtel.

SALDORF, *prenant la lettre* C'est inutile, donnez! (*Le domestique rentre dans l'hôtel.*)

FRÉDÉRIC, *à part*. O ciel!

SALDORF. Vous le voyez, mon cher colonel, je n'ai qu'à parler pour être obéi. J'avais dit à ma femme de vous écrire, et elle n'a pas voulu se coucher avant d'avoir exécuté mes ordres; je vous remets son invitation.

FRÉDÉRIC, *mettant le billet dans sa poche*. En vérité, monsieur le baron ..

SALDORF. Que je ne vous gêne pas. Lisez, je vous prie; moi je m'en vais au bal, parce qu'il ne faut jamais qu'un mari prenne connaissance des lettres de sa femme; c'est plus prudent, n'est-il pas vrai? (*Il sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC *seul.*

RÉCITATIF.

Je craignais de trahir le secret de mon cœur.
(*Regardant du côté par où Saldorf est sorti.*)
C'est donc lui qui causa le malheur de ma vie!
(*Regardant du côté des fenêtres de madame de Saldorf.*)
Et toi, que j'adorais, toi, qui me fus ravie,
Comme moi, tu gémis en proie à ta douleur!
(*Décachetant la lettre.*)
Ah! depuis que je l'aime, à ses devoirs fidèle,
Ce gage est le premier, qu'hélas! je reçus d'elle.
Lisons: je ne le peux.
Ma main tremble, et les pleurs obscurcissent mes yeux.
(*Il s'arrête, essuie ses yeux, porte la lettre à ses lèvres, puis il lit.*)

« Frédéric, je fais mal en vous écrivant, et pourtant il « le faut, plaignez-moi et ne m'accusez pas! » Moi, accuser la vertu la plus pure! (*Continuant*) « Lorsqu'il y a « trois ans, votre général lui-même nous apprit la nou- « velle de votre mort, je ne vous dirai pas quelle fut ma « douleur; vous la comprendrez sans peine, vous que j'ai- « mais dès l'enfance, vous à qui je devais être unie! Si « j'avais été maîtresse de mon sort, j'aurais voué à votre « souvenir le reste de ma vie; mais mon père ordonnait, « il fallut obéir, il fallut donner à un autre un cœur « qui vous appartenait encore! » (*S'arrêtant et cachant sa tête dans ses mains.*) Ah! malheureux que je suis! (*Continuant.*) « Une seule consolation dans mon infor- « tune, c'est d'avoir rempli mes devoirs; ne m'ôtez pas le « seul bien qui me reste! Aidez-moi vous-même à vous « oublier! Qu'une autre union, qu'un autre hymen nous « sépare encore plus; je le désire, je l'espère. Mais jus- « que-là évitez les occasions de me voir et de me parler; « je vous en supplie, Frédéric. Si vous m'avez jamais aimée, « si vous m'aimez encore, fuyez-moi. »

AIR.

Ah! qu'ai-je lu! . m'éloigner d'elle!..
Cruelle! cruelle!
Donne-moi donc, s'il faut te fuir,
Le courage de t'obéir.
Toi que mon cœur adore,
Je veux suivre tes lois,
Obéir à ta voix;
Mais une seule fois
Que je te voie encore!
Et donne-moi, s'il faut te fuir,
Le courage de t'obéir.
Mais qui sort là de chez elle?

—

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, *se tenant à l'écart;* HENRIETTE *sortant de l'hôtel de Saldorf.*

HENRIETTE, *sur le pas de la porte*. Il le faut; Madame est plus tranquille, et veut absolument que je rentre chez moi, que je dorme. Ah! mon Dieu, qui vient là? (*A Frédéric.*) Ah! que j'ai eu peur!

FRÉDÉRIC. O ciel! cette voix que je crois reconnaître, n'est-ce pas Henriette?

HENRIETTE, *courant à lui*. Monsieur Frédéric! Comment! vous trouvez-vous ici à une pareille heure, sur ce boulevard isolé?

FRÉDÉRIC. Mais toi-même...

HENRIETTE. Je rentrais à la maison, un peu tard il est vrai, car j'étais restée auprès de madame de Saldorf qui est malade.

FRÉDÉRIC. Et qu'a-t-elle donc?

HENRIETTE. Elle est souffrante. Elle était agitée, elle a eu un peu de fièvre, et cependant elle m'a renvoyée, elle a renvoyé tous ses gens; elle a voulu rester seule.

FRÉDÉRIC, *à part.* Seule! (*Haut.*) Adieu, ma chère Henriette, je ne veux pas t'empêcher de rentrer chez toi; demain nous nous reverrons...

HENRIETTE. Je sais, monsieur le comte, que vous avez eu la bonté de faire ce matin une visite à la fille de votre vieux jardinier.

FRÉDÉRIC. Dis plutôt à une amie d'enfance; oui, je voulais voir une amie, j'en avais besoin, car je suis bien malheureux.

HENRIETTE. Vous! qui avez tout en partage, la naissance, la fortune, l'estime publique! vous, que chacun envie!

FRÉDÉRIC. Ah! s'ils savaient ce que je souffre!

HENRIETTE. Que dites-vous?

FRÉDÉRIC. Demain, ma bonne Henriette, nous causerons: nous parlerons de toi, de ton sort, et si je peux contribuer à l'embellir, tu sais que je suis toujours ton ami, ton frère.

HENRIETTE. Ah! je n'ai rien à désirer! je suis heureuse, calme et tranquille. Mais ce n'est pas là le moment de vous parler de mon bonheur, à vous qui avez du chagrin. A demain, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC. Bonsoir, Henriette, bonsoir.

HENRIETTE, *s'approchant de la maison à gauche.* Ah! mon Dieu! toutes ces demoiselles sont couchées depuis longtemps. Heureusement je demeure du côté de la cour. Tâchons de rentrer sans bruit de peur de les réveiller. (*Elle met la clé dans la serrure, ouvre la porte doucement et entre dans la maison à gauche. Pendant ce temps, Frédéric, qui a eu l'air de remonter le théâtre, s'approche à droite de la porte de l'hôtel de Saldorf, qui est restée ouverte depuis la sortie d'Henriette, et y entre vivement.*)

—

SCÈNE XII.

FRITZ, *à la tête d'une* PATROUILLE. *Ils ont tous l'uniforme de la Landwher.*

PREMIER COUPLET.

Garde à vous! garde à vous!
Avançons en silence.
Surtout de la prudence,
Sur mes pas marchez tous.
Garde à vous!
Veillez d'un pas docile,
Au repos de la ville;
Et vous, adroits filous,
Garde à vous!
Nous voici, garde à vous!

DEUXIÈME COUPLET.

Garde à vous! garde à vous!
Séducteurs qui, sans crainte,
La nuit, portez atteinte
Au repos des époux,
Garde à vous!
Et vous, jeunes fillettes,
Qui le soir, en cachette,
Donnez des rendez-vous,
Nous voici, garde à vous!

(*Ils chantent en marchant; la ronde continue, et ils sortent par le fond.*)

—

SCÈNE XIII.

SALDORF, *sortant à gauche de l'hôtel de Darmstadt.*

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!
Un jeu d'enfer! C'est divin, c'est charmant!
Moi, j'ai déjà perdu tout mon argent.
Contre moi maintenant la veine est déclarée.
Pour ce soir, je le crois, c'est assez de plaisir.
Dansera qui voudra; moi, je m'en vais dormir.
Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!

(*Il frappe à la porte de son hôtel. La porte s'ouvre, se referme sur lui, et un instant après, on entend les verrous de la grande porte, que tire le suisse de l'hôtel.*)

—

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, *paraissant sur le balcon à droite.*

Il est rentré! que devenir?
De ces lieux je ne puis sortir.
O mortelles alarmes!
C'est ma coupable ardeur
Qui fait couler ses larmes,
Et cause son malheur!
(*Regardant dans la rue et au-dessous de lui.*)
Je n'entends rien! personne! Allons, quoi qu'il arrive,
Il s'agit, avant tout, de sauver son honneur.

(*Il attache au balcon sa ceinture d'officier, et s'apprête à descendre.*)

—

SCÈNE XV.

FRÉDÉRIC, *descendant du balcon;* FRITZ *et sa patrouille paraissant au fond.*

FRITZ.

Doucement, mes amis, et que votre valeur
Soit toujours sur la défensive.
Ah! mon Dieu!

LE CHŒUR.

Qu'est-ce donc?

FRITZ.

J'ai cru voir un voleur
Le long de ce balcon, le voyez-vous? — Qui vive!

FRÉDÉRIC.

O ciel!

CHŒUR.

Qui vive! qui vive!
Il se tait, il a peur.
(*Arrêtant Frédéric qui vient de sauter à terre.*)
Au voleur! au voleur!

FRÉDÉRIC, *à voix basse.*

Tais-toi! tais-toi! crains ma fureur.

FRITZ ET LE CHŒUR.

Au voleur! au voleur!

FRÉDÉRIC, *de même.*

Tais-toi! tais-toi! c'est une erreur.

FRITZ ET LE CHŒUR.

Plus de peur, plus d'alarmes,
Nous tenons le voleur
Quel succès pour nos armes!
Et pour nous quel honneur!

FRÉDÉRIC, *à part.*

O mortelles alarmes!
C'est ma coupable ardeur
Qui fait couler ses larmes,
Et cause son malheur!

FRITZ.

La patrouille, je crois, ce soir s'est bien montrée.
(*A Frédéric.*)
Au corps-de-garde, allons, suivez-nous promptement.

FRÉDÉRIC, *à part.*

O ciel! quand on saura qui je suis!
(*Haut.*)
Un instant.

FRITZ ET LE CHŒUR.
Non, non, suivez nous sur-le-champ.
(Au moment où ils vont l'entraîner, la porte de l'hôtel de Saldorf s'ouvre; deux domestiques en sortent au bruit; puis paraît M. de Saldorf.)

—

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, SALDORF.

SALDORF.
Quel est ce bruit? la terrible soirée!
Pour reposer on n'a pas un instant.
(Apercevant la patrouille qui entoure Frédéric, et qui va l'emmener.)
Mais c'est Fritz qu'en guerrier je vois ici paraître.
Qu'as-tu donc fait?
FRITZ.
Un coup de maître.
SALDORF.
Et ce captif?
FRITZ.
C'est un fripon.
SALDORF.
Où l'as-tu pris?
FRITZ.
A la fenêtre.
SALDORF.
D'où venait-il?
FRITZ.
De ce balcon.
SALDORF.
Mais c'est chez moi, c'est ma maison!
Je veux le voir. Qui peut-il être?
(Le regardant.)
C'est Frédéric!
FRÉDÉRIC, *à part.*
Tout est perdu!
Par son mari me voilà reconnu.
SALDORF, *riant.*
Ah! l'aventure est singulière!
(A Fritz.)
Mais je me charge de l'affaire.
(Bas, à Frédéric, qu'il prend à part.)
Je suis au fait. Comment! fripon,
Vous descendiez de ce balcon,
De la chambre où repose une jeune ouvrière!
FRÉDÉRIC, *à part.*
O ciel!
SALDORF.
Qui, je le vois, a déjà su vous plaire.
FRÉDÉRIC, *à part.*
Que dit-il?
SALDORF.
Allons donc, entre nous, sans façon,
Convenez-en.
FRÉDÉRIC, *troublé.*
Moi, je ne dis pas non.
Mais c'était...
SALDORF, *gaiement.*
Oh! c'était à bonne intention!
(A demi-voix.)
Car c'est toujours ainsi. C'est bon! c'est bon!

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.
O moment plein de charmes!
Je renais au bonheur.
Pour mon cœur plus d'alarmes,
J'ai sauvé son honneur.
SALDORF.
Dissipez vos alarmes.
Bientôt, heureux vainqueur,
Vous reverrez les charmes
Qui touchent votre cœur.
FRITZ ET LA PATROUILLE.
Plus de peur, plus d'alarmes,
Nous tenons le voleur.
Quel succès pour nos armes
Et pour nous quel honneur!

SALDORF, *à Fritz.*
Noble guerrier dont j'aime la vaillance,
De ce voleur je me rends caution.
(Lui donnant la main.)
Je le connais, c'est un ami.
FRITZ, *étonné.*
C'est donc
Un voleur de bonne maison?
SALDORF.
Oui, sans doute.
(A part, regardant Fritz.)
Mais quand j'y pense,
Pauvre garçon! cet ange d'innocence
Est celle que demain il devait épouser!
FRITZ, *le regardant.*
Qu'avez-vous donc?
SALDORF, *gaiement.*
Moi? rien.
(Lui frappant sur l'épaule.)
Tu peux te reposer;
L'aurore, qui bientôt s'avance,
De la retraite a donné le signal;
Chacun se retire du bal.

—

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; TOUTES LES PERSONNES DU BAL, *suivie de* VALETS *qui portent des flambeaux.*

LE CHŒUR.
Voici le jour. Ah! quel dommage!
Pourquoi faut-il déjà partir?
Mais de ce bal la douce image
Emeut encor mon souvenir.

ENSEMBLE.

SALDORF, *regardant Fritz.*
Oui, c'est demain son mariage.
Ah! quel bonheur! ah! quel plaisir!
Le bon époux! dans son ménage
Tout doit vraiment lui réussir.
FRÉDÉRIC, *regardant le balcon.*
O doux objet de mon hommage!
O mon unique souvenir!
Soutiens ma force et mon courage,
Plutôt mourir que te trahir.
FRITZ.
Je suis content de mon courage;
Mais la nuit est près de finir,
Et c'est demain mon mariage,
Dépêchons-nous d'aller dormir.
LA PATROUILLE.
Nous avons montré du courage;
Mais la nuit est près de finir,
Retournons dans notre ménage;
Dépêchons-nous d'aller dormir.
LES OUVRIÈRES, *paraissant à gauche, aux croisées qui donnent sur la rue.*
Quel bruit dans tout le voisinage!
Vraiment on ne saurait dormir.
Quelle rumeur et quel tapage!
C'est le bal qui vient de finir.

UN LAQUAIS, *annonçant.*
La voiture
De monsieur le baron.
SALDORF, *à part.*
Cette aventure
Servira dans l'occasion.
UN AUTRE LAQUAIS.
La voiture
De monsieur le marquis.
FRÉDÉRIC, *à part.*
Ah! je le jure,
De frayeur encor j'en frémis!
LE LAQUAIS.
Le tilbury d' monsieur le chevalier.
TOUS.
Ah! quelle nuit heureuse!



FRÉDÉRIC. D m mère reçois ce souvenir chéri. — Acte 2, scène 5.

LA PATROUILLE ET LES OUVRIÈRES.
Ah! quelle nuit affreuse!
Impossible de sommeiller.

LE LAQUAIS.
La dormeuse
De monsieur le conseiller,

CHŒUR GÉNÉRAL.

LES GENS DU BAL.
Voici le jour. Ah! quel dommage!
Pourquoi faut-il déjà partir?
Mais de ce bal la douce image
Emeut encor mon souvenir.

FRITZ.
Je suis content de mon courage;
Mais la nuit est près de finir,
Et c'est demain mon mariage,
Dépêchons-nous d'aller dormir.

SALDORF.
Oui, c'est demain son mariage.
Ah! quel bonheur! ah! quel plaisir!
Le bon époux! dans son ménage
Tout doit vraiment lui réussir.

FRÉDÉRIC.
O doux objet de mon hommage!
O mon unique souvenir!
Soutiens ma force et mon courage,
Plutôt mourir que te trahir.

LA PATROUILLE.
Nous avons montré du courage;
Mais la nuit est près de finir.
Retournons dans notre ménage,
Et dépêchons-nous de dormir.

LES OUVRIÈRES, *aux fenêtres*.
Quel bruit dans tout le voisinage!
Vraiment, on ne saurait dormir.
Quelle rumeur et quel tapage!
C'est le bal qui vient de finir.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente les jardins de l'hôtel de Saldorf. A gauche du spectateur, un pavillon qui communique aux appartements; une croisée fermée par une persienne fa t face aux spectateurs. Au lever du rideau, et sur le premier plan, des jeunes filles forment plusieurs contredanses, tandis que d'autres, au fond du théâtre, jouent à la balançoire ou à d'autres jeux. A droite, un



FRÉDÉRIC. Tais-toi! tais-toi! c'est une erreur. — Acte 1, scène 11

orchestre. Un buffet dressé et convert de rafraîchissements.

—

SCENE PREMIERE.

MADAME CHARLOTTE, MINA, TOUTES LES JEUNES FILLES DU MAGASIN, *occupées à danser*; FRITZ ET HENRIETTE, *en habits de mariés, le bouquet au côté*; M. DE SALDORF, *parcourant tous les groupes, et parlant à tout le monde.*

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,
Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits!

SALDORF.

De ces jeunes fillettes
Que j'aime l'enjouement!
D'honneur, rien n'est charmant
Comme un bal de grisettes!
Dansez donc, mes amours,
Dansez, dansez toujours.

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,
Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits!

(*A la fin de ce chœur, et pendant que Fritz commence une figure, Henriette fait signe à madame Charlotte de prendre sa place, et entre dans le pavillon à gauche, vers lequel ses yeux se sont souvent tournés avec inquiétude.*)

SALDORF.

Dans mon hôtel, un bal champêtre!
C'est charmant
Pour un chambellan!
Je m'amuse, c'est singulier,
Comme un simple particulier.

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage, etc.

MADAME CHARLOTTE, *dansant en face de Fritz qui s'arrête.*

Mais allez donc, vous n'allez pas.

FRITZ.

Je n'en peux plus, hélas!

MADAME CHARLOTTE.
Quoi! le marié se repose!
TOUTES LES PETITES FILLES, *se moquant de lui.*
Le marié qui déjà se repose!
FRITZ.
Oui, oui, Mesdames, et pour cause;
On n'a pas de cœur à danser
Lorsque, hélas! on vient de passer
Sous les armes la nuit tout entière!
(*A madame Charlotte, se tâtant les bras et les jambes.*)
Je suis rompu, brisé, ma chère,
Dans toutes les dimensions.
MADAME CHARLOTTE.
Eh bien! chantez, nous valserons.
FRITZ.
Ah! dès qu'il faut rester sur place,
Je le veux bien.
SALDORF.
Cela délasse.
FRITZ.
Je vais vous dire un air de notre sol,
Une valse du Tyrol.

PREMIER COUPLET.

Montagnard ou berger,
Votre sort peut changer;
Comme moi dans la garde
Il faut vous engager.
Quel état fortuné
Vous sera destiné!
Vous aurez la cocarde
Et l'habit galonné.
— Non, non, vraiment! m'engager?
Je crains trop le danger.
Mieux vaut encor vivre et rester berger.
Dans mon hameau restons sans cesse;
Son aspect fait battre mon cœur.
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

LE CHŒUR.

Loin du danger, loin du combat,
Plus de bonheur et moins d'éclat.
Sachons à la richesse
Préférer notre état.
Dans mon hameau restons sans cesse;
C'est bien plus sûr et moins trompeur :
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

DEUXIÈME COUPLET.

FRITZ.
Dans les champs de l'honneur
Brillera ta valeur.
Là, pour que l'on parvienne,
Il ne faut que du cœur.
On obtient le chevron,
Et de simple dragon
On devient capitaine,
Au doux son du canon.
Non, j'aime peu le fracas;
Le canon peut, hélas!
Me prendre en traître; adieu, jambes et bras.
Dans mon hameau restons sans cesse, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Un soldat, franc luron,
Sans chagrin, sans façon,
Est toujours sûr de plaire
Dans chaque garnison.
De séjour en séjour,
Et d'amour en amour,
Toujours un militaire
Est payé de retour.
— Oui, dès qu'il part dans les camps,
Gare les accidents!
On prend sa place, et malheur aux absents!
Dans mon hameau restons sans cesse;
C'est bien plus sûr et moins trompeur :
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

LE CHŒUR.

Dans mon hameau restons sans cesse, etc.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE *sortant du pavillon à gauche.*

HENRIETTE.
Quel bruit! quelle rumeur soudaine!
SALDORF.
Eh! oui, je l'oubliais, ma femme a la migraine;
Taisons-nous.
HENRIETTE.
Non, vraiment;
Madame ne veut pas interrompre la fête;
Mais pour elle du moins chantons plus doucement.
SALDORF.
S'il est ainsi, belle Henriette,
Donnez l'exemple en ce moment.

CANON A TROIS VOIX.

HENRIETTE, FRITZ ET MADAME CHARLOTTE.
Où trouver le bonheur?
Est-ce en la richesse?
Où trouver le bonheur?
Est-ce en la grandeur?
Loin de vous il fuira;
Car ce n'est pas là
Qu'on le trouvera.
D'un objet
Qui nous plaît
Fixer la tendresse :
Ce secret, le voilà,
Le bonheur est là.
SALDORF ET LE CHŒUR, *regardant Henriette.*
Sa grâce enchanteresse
Charme et séduit nos yeux.
Fritz a sa tendresse;
Que Fritz est heureux!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS; LE NOTAIRE.

SALDORF.
Mais qui vient là? c'est monsieur le notaire.
TOUS, *se retournant.*
Le notaire!
SALDORF.
Personnage très-nécessaire,
Mais peu divertissant.
(*Aux jeunes filles et à madame Charlotte.*)
Aussi, mes chers amours,
Dans ces jardins promenez-vous toujours,
Pendant que nous allons parler dot et douaire,
Et dresser le contrat dans la forme ordinaire.
(*Au notaire.*)
Nous passons chez ma femme.
(*Lui montrant la porte du pavillon.*)
Allons, Monsieur, entrons.
Fritz, tu viendras, nous t'attendons.

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,
Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits!
(*Elles sortent toutes en courant et en dansant, et disparaissent dans les bosquets; Saldorf et le notaire entrent dans le pavillon à gauche.*)

SCENE IV.

FRITZ, HENRIETTE, *restant seuls en scène.*

HENRIETTE. Eh bien! monsieur Fritz, vous ne suivez pas M. le baron? vous n'allez pas à ce contrat? c'est vous que cela regarde; car moi je n'y entends rien.

FRITZ. Oui, cela vous ennuierait, nous allons le rédiger, l'écrire; et puis on vous appellera pour la lecture et surtout pour la signature, ce qui ne sera pas long, car tout ce que j'ai je vous le donne; mais auparavant j'étais bien aise de rester un instant avec vous; on ne peut pas s'aimer quand il y a tant de monde. (*Faisant un geste de douleur.*) Aïe! les épaules!

HENRIETTE. Qu'est-ce donc?

FRITZ. Rien! dans une heure nous serons mariés, mariés pour toujours; et puis il faut croire que je ne serai pas de garde tous les jours. (*On appelle du pavillon.*) Monsieur Fritz.

FRITZ. On y va! Adieu, ma petite femme.

HENRIETTE. Adieu, Fritz; adieu, mon ami... (*Le regardant sortir.*) Ah! je m'en veux de ne pas l'aimer encore autant qu'il le mérite.

SCENE V.

HENRIETTE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *à part.* Oui, je lui ai juré de partir; mais après la scène d'hier, le puis-je sans savoir au moins de ses nouvelles?

HENRIETTE. Monsieur Frédéric!

FRÉDÉRIC. Henriette! c'est le ciel qui me la fait rencontrer.

HENRIETTE. Vous dans ces lieux!

FRÉDÉRIC. Voilà plusieurs fois que M. de Saldorf m'a fait l'honneur de m'inviter, et je venais lui rendre ma visite, ainsi qu'à Madame; est-elle visible?

HENRIETTE. Non, Monsieur, elle est souffrante.

FRÉDÉRIC, *à part.* O ciel!.(*Haut.*) Je ne demande pas à la voir; mais dis-lui que je suis venu m'informer de ses nouvelles, je t'en prie, je t'en supplie.

HENRIETTE. Rassurez-vous, il n'y a pas de danger.

FRÉDÉRIC, *avec joie.* Vraiment! (*A part.*) Je respire. (*Haut.*) C'est égal, vas-y toujours.

HENRIETTE. Tout à l'heure, Monsieur, car, dans ce moment, madame de Saldorf est occupée; elle assiste, ainsi que son mari, à la rédaction d'un contrat.

FRÉDÉRIC. D'un contrat! et lequel?

HENRIETTE. Le mien, Monsieur.

FRÉDÉRIC, *la regardant.* En effet, je n'avais pas encore remarqué ce costume; comment! Henriette, tu te maries?

HENRIETTE. Oui, vraiment. Hier soir vous étiez si pressé, vous aviez tant de chagrins, que je n'ai pas osé vous parler de mon bonheur; mais aujourd'hui, vous voilà, et en l'absence de mon père, qui, faible et souffrant, n'a pu quitter le pays, j'espère bien que vous daignerez assister à mon mariage, que vous me ferez cet honneur?

FRÉDÉRIC. Oui, ma chère enfant, oui, ma bonne Henriette, et de grand cœur. Que je suis coupable de t'avoir négligée à ce point! Pardonne-moi; depuis mon retour j'ai eu tant de tourments! Qui épouses-tu? quel est ton mari?

HENRIETTE. Monsieur Fritz, un tapissier.

FRÉDÉRIC. Un pareil mariage...

HENRIETTE. Eh! que puis-je désirer de mieux?

FRÉDÉRIC. Toi, si jolie, si distinguée, et avec l'éducation, les talents que t'a donnés madame de Saldorf!

HENRIETTE. Ma bienfaitrice m'a traitée comme son enfant, et c'est peut-être un tort; car toutes ses bontés n'empêchaient point que je ne fusse la fille d'un simple soldat, et ce que je puis faire de mieux est d'épouser mon égal; mon mari est un excellent homme, qui m'aime beaucoup, que j'aime aussi, qui me rendra heureuse : vous voyez donc bien que c'est un bon mariage! et bientôt, monsieur le comte, j'espère que vous ferez comme nous.

FRÉDÉRIC. Moi!

HENRIETTE. Oui, sans doute, il faut vous marier.

FRÉDÉRIC. Jamais! cela n'est pas possible.

HENRIETTE. Pourquoi donc? J'ignore vos chagrins et ne puis les partager; mais, croyez-moi, il n'est point d'éternelles douleurs; et avec votre nom, vos richesses, qui ne serait heureuse et fière de vous appartenir?

FRÉDÉRIC. Bonne Henriette, c'est toi qui me consoles; toi, du moins, tu seras toujours mon amie.

HENRIETTE. Dame! je suis la plus ancienne, la première en date! Allons, mon jeune maître, du courage; qui plus que vous mérite d'être heureux?.. (*En souriant.*) Cela viendra. Vous ferez un beau mariage, vous prendrez ici un bel hôtel, et vous donnerez votre pratique à mon mari.

FRÉDÉRIC. Chère Henriette!.. j'espère bien mieux faire que cela pour vous. C'est à moi de te doter.

HENRIETTE. Ma bienfaitrice s'est chargée de ce soin.

FRÉDÉRIC. Je serai de moitié avec elle. Je vais en parler tout à l'heure à M. de Saldorf; mais en attendant...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Aux jours heureux que mon cœur se rappelle,
J'ai vu par toi mon printemps embelli.
O toi, qui fus ma sœur, ma compagne fidèle,
(*Otant une chaîne d'or qui est à son cou.*)
De ma mère reçois ce souvenir chéri!
Je jure ici devant Dieu, devant elle,
D'être toujours ton frère et ton ami.
(*Sur la ritournelle de l'air il passe la chaîne au cou d'Henriette.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Que tous tes jours s'écoulent sans nuage,
Que de ton cœur le chagrin soit banni!
Et si jamais sur toi vient à gronder l'orage,
Près de moi viens chercher un asile, un abri.
(*L'embrassant sur le front.*)
De mes serments reçois ici le gage,
C'est le baiser d'un frère et d'un ami.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; SALDORF, *qui est sorti du pavillon avant la fin du second couplet.*

SALDORF, *à part.* Frédéric et la mariée! ne les dérangeons pas.

HENRIETTE, *un peu émue.* Je vous laisse; je vais signer le contrat, et en même temps je dirai à madame de Saldorf que vous êtes ici.(*Elle sort.*)

SALDORF, *attend qu'elle soit sortie, et pousse un éclat de rire.* A merveille. J'espère que je suis discret.

FRÉDÉRIC, *à part.* Dieu! M. de Saldorf! (*Haut.*) Vous voyez, Monsieur, que j'ai été sensible à vos reproches, que je me rends à votre invitation.

SALDORF. A d'autres, mon cher ami; ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire; je sais pour qui vous venez ici.

FRÉDÉRIC. O ciel!

SALDORF. Et ce n'est pas pour moi.

FRÉDÉRIC. Vous pourriez supposer?..

SALDORF. Des suppositions? vous êtes bien bon, je n'en suis plus là, j'ai des preuves.

FRÉDÉRIC, *vivement.* Et moi je puis vous attester...

SALDORF. N'allez-vous pas dissimuler avec moi? Je vous ai vu tout à l'heure, ici même, embrasser la mariée.

FRÉDÉRIC, *étonné et troublé.* Henriette? eh bien! quel rapport?.. et qu'est-ce que cela fait?

SALDORF. Parbleu, à vous, cela ne fait rien; mais à Fritz, à cet honnête tapissier, qui n'était pas là comme hier pour vous arrêter.

FRÉDÉRIC. Que dites-vous?

SALDORF. Il se fâcherait et il aurait raison, parce qu'il faut des principes.

FRÉDÉRIC. En vérité, Monsieur, je ne vous comprends pas...

SALDORF, *riant.* Admirable! sur ma parole! Il a déjà ou-

blié son aventure de cette nuit. Il ne se rappelle plus que la jeune héroïne de chez qui il sortait si mystérieusement, cette beauté si prude et si sévère, c'était la belle Henriette.

FRÉDÉRIC. Qui a osé dire?

SALDORF. Vous-même qui me l'avez avoué.

FRÉDÉRIC. Grand Dieu!

SALDORF. Est-ce vrai? ou n'est-ce pas vrai? Eh! mais, qu'avez-vous donc? vous voilà tout troublé! Vous y tenez donc beaucoup?

FRÉDÉRIC. Ah! plus que je ne puis vous le dire, et l'idée seule de l'avoir compromise sera pour moi un remords éternel.

SALDORF. Y pensez-vous?

FRÉDÉRIC. C'est à vous que je me confie, Monsieur; je vous le demande, je vous en conjure, au nom du ciel, que ce secret reste à jamais entre nous!

SALDORF. Eh! mais, mon cher, remettez-vous! Je vois en effet que vous êtes bien amoureux, car la tête n'y est plus. Je n'en dirai rien à personne, je vous le jure sur l'honneur.

FRÉDÉRIC. J'y compte, et me voilà plus tranquille.

SALDORF, *à part*. Mais, par exemple, j'en profiterai.

FRÉDÉRIC. Après cela, Monsieur, je puis vous jurer que vous êtes dans l'erreur sur son compte, que l'affection que j'ai pour elle est ce qu'il y a de plus pur au monde.

SALDORF. C'est toujours comme cela.

FRÉDÉRIC. Qu'on n'a rien à lui reprocher.

SALDORF. Cela va sans dire, témoin ce baiser de tout à l'heure. Et tenez, tenez, la voilà encore qui vous cherche et qui voudrait vous parler.

FRÉDÉRIC. Monsieur, je vous jure encore...

—

SCENE VII.

LES PRECÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE, *tenant une lettre à la main*. Monsieur Frédéric. (*A part.*) Dieu! M. de Saldorf!

SALDORF, *bas, à Frédéric*. On ne s'attendait pas à me trouver ici, et cette lettre qu'on tenait à la main, et qu'on vient de cacher, vous doutez-vous pour qui elle était destinée?..

FRÉDÉRIC. Monsieur, de grâce... (*A part.*) Ah! que devenir?..

SALDORF. Et puis, c'est singulier; cette chaîne d'or qui brille à son cou ressemble exactement à celle que vous portiez hier; mais ne craignez rien, j'ai promis d'être discret, et je le prouve en m'en allant. Adieu, mon cher Frédéric, à charge de revanche. Une autre fois ne craignez pas d'avoir confiance en vos amis. (*Il rentre dans le pavillon.*)

—

SCENE VIII.

FRÉDÉRIC, HENRIETTE.

HENRIETTE. Eh! mais, monsieur Frédéric, comme vous êtes agité! Votre main est tremblante.

FRÉDÉRIC. Moi! non, vous vous trompez! Que me voulez-vous? Que veniez-vous me dire?

HENRIETTE. Eh! mais, qu'avez-vous donc contre moi?.. vous ne me tutoyez pas?

FRÉDÉRIC, *à part*. Je n'ose plus, je n'ose pas la regarder. Pauvre enfant! (*Haut.*) Henriette, Henriette, ne m'en voulez pas.

HENRIETTE. Et de quoi donc?

FRÉDÉRIC, *revenant à lui*. Rien, pardon. Que venais-tu m'annoncer?

HENRIETTE. J'ai dit à Madame que vous étiez ici; mais ce qui m'effraie, c'est que maintenant elle est beaucoup plus mal que je ne croyais.

FRÉDÉRIC. Grand Dieu!

HENRIETTE. Elle a cependant voulu vous écrire, pour vous demander un service.

FRÉDÉRIC. A moi!

HENRIETTE. Oui, quelqu'un de bien malheureux pour qui elle implore votre pitié à l'insu de M. le baron; car elle m'a dit de vous remettre ce billet, sans lui en parler: le voilà; (*Frédéric le prend vivement.*) il ne contient que quelques lignes, et encore, après les avoir écrites, elle s'est trouvée dans un état affreux.

FRÉDÉRIC. Malheureux que je suis!

HENRIETTE, *regardant du côté du pavillon*. Lisez vite, car j'aperçois M. de Saldorf; il cause avec Fritz mon mari.

FRÉDÉRIC, *lisant le billet pendant qu'Henriette regarde du côté du pavillon*. «Que s'est-il passé cette nuit, après votre départ? Quelle est cette arrestation dont j'ai entendu parler? je veux tout savoir. Si mon nom a été prononcé dans cette affaire, s'il me faut perdre le seul bien qui me reste, si mon honneur est compromis, je n'ai plus qu'à mourir, et tel est mon dessein. » Et c'est moi, moi qui en serais la cause! « Je ne puis ni ne dois plus vous voir; mais tantôt, à deux heures, je serai dans le pavillon du jardin, derrière la jalousie; jetez-y votre réponse, et après, si mes jours vous sont chers, quittez-moi pour jamais! »

HENRIETTE. Eh bien! la réponse?

FRÉDÉRIC. Je vais la faire, et la lui enverrai. (*A part.*) Oui, à deux heures. (*Montrant la fenêtre du pavillon.*) Elle sera là, j'y viendrai.

HENRIETTE, *regardant toujours à gauche*. Voici M. de Saldorf.

FRÉDÉRIC. Adieu, adieu, Henriette. (*Il s'enfuit par la droite.*)

—

SCENE IX.

HENRIETTE, *puis* FRITZ ET SALDORF.

HENRIETTE. Qu'il a l'air malheureux! et pourquoi donc? Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui je voie souffrir tous ceux que j'aime?

FRITZ, *entrant et causant avec de Saldorf*. Maintenant que tout est écrit, que tout est signé, je vous demande pourquoi nous ne partons pas pour l'église?

SALDORF. Parce qu'on doit nous avertir quand tout sera prêt. Madame Charlotte et ses demoiselles doivent venir prendre la mariée en grande cérémonie.

FRITZ. Des cérémonies! je trouve qu'il y en a déjà trop comme cela, il n'en faut pas tant.

HENRIETTE. Allons, monsieur Fritz, de la patience.

FRITZ. Ça vous est bien aisé à dire; mais moi, qui me vois au moment d'épouser la plus belle fille de la ville... car, regardez-la donc, monsieur le baron; elle est jolie comme ça, avec cet air modeste et les yeux baissés!

SALDORF, *à part*. Pauvre garçon!

FRITZ. Et puis c'te parure, qui lui va si bien! Qu'est-ce que c'est que cette chaîne d'or que je ne vous connaissais pas?..

HENRIETTE. On vient de me la donner.

FRITZ. Et qui donc?

SALDORF. C'est moi.

HENRIETTE, *étonnée*. Vous, Monsieur!

SALDORF, *à demi-voix*. Taisez-vous donc. (*Vivement et passant près de Fritz.*) Et en outre, j'ai quelque chose à dire à Henriette; ainsi, fais-moi le plaisir d'aller donner le coup d'œil du maître, de voir si rien ne manque au repas de noce...

FRITZ. J'aime mieux qu'il y manque quelque chose, et rester ici.

SALDORF. Et pourquoi?

FRITZ. Parce que je ne serai pas fâché d'entendre ce que vous avez à dire à ma femme en particulier.

SALDORF. C'est elle seule que cela regarde; ce sont des avis, des conseils que ma femme voulait lui donner; et comme elle est malade, c'est moi qui la remplace, c'est moi qu'elle charge de ce soin : ainsi, laisse-nous.

HENRIETTE, *souriant*. Eh! oui, sans doute; n'avez-vous pas confiance?..

FRITZ. Si vraiment, confiance tout entière; aussi, je m'en vais.

SALDORF, *se retournant et l'apercevant*. Où donc?

FRITZ. Savoir des nouvelles de Madame, car ce pavillon mène à ses appartements.

SALDORF. Eh bien! tu n'es pas parti?

FRITZ. Si vraiment, je m'en vais. (*A part.*) Je m'en vais écouter. (*Fritz entre dans le pavillon.*)

TRIO.

(*Fritz dans le pavillon. Saldorf et Henriette sur le devant du théâtre.*)

SALDORF.
Près d'entrer en ménage,
Ecoutez, mon enfant,
D'un ami tendre et sage
Le conseil bien prudent.

HENRIETTE.
Près d'entrer en ménage,
Mon cœur reconnaissant
D'un ami tendre et sage
Suivra l'avis prudent.

FRITZ, *ouvrant la jalousie du pavillon, et paraissant à la fenêtre qui fait face aux spectateurs.*
D'ici je puis entendre
Ce qu'il lui veut apprendre.

SALDORF.
Il faut aimer votre mari.

FRITZ, *à part.*
C'est bien! c'est très-bien jusqu'ici!

SALDORF.
Mais ses amis doivent aussi,
Mon enfant, devenir les vôtres.

FRITZ, *à part.*
Conseil qui me semble suspect.

HENRIETTE.
J'ai pour eux le plus grand respect.

FRITZ, *à part.*
Très-bien!

SALDORF.
Ils veulent plus encore.

HENRIETTE.
De tout mon cœur je les honore.

SALDORF.
Il m'en faut un gage bien doux;
Et cette main...

HENRIETTE.
Que faites-vous?

FRITZ, *à part.*
Veille sur moi, dieu des époux!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.
O ciel! je crains d'entendre,
Et ses regards et ses discours!
Mais de lui comment me défendre?
A quel moyen avoir recours?

SALDORF.
Ne dirait-on pas, à l'entendre,
Qu'elle a toujours fui les amours?
Mais, quoique prude, l'on est tendre.
Allons, continuons toujours.

FRITZ, *à part.*
O ciel! ô ciel! je crains d'entendre
Et ses regards et ses discours;
Mais je suis là pour la défendre
Et pour venir à son secours.

HENRIETTE, *voulant sortir.*
Souffrez, Monsieur, que je vous quitte.

SALDORF, *la retenant.*
Non, vraiment, encore un instant.

FRITZ, *à part.*
Sur sa vertu, sur son mérite,
Je suis bien tranquille à présent.

SALDORF.
Si j'étais moins discret, ma chère,
M'offensant de vos cruautés,
Je dirais... mais je dois me taire...
Que j'en sais qui sont mieux traités.

HENRIETTE, *étonnée.*
Que dites-vous?

FRITZ, *à part.*
Dieu! quel mystère!

SALDORF.
Oui, ce Fritz que vous épousez,
N'est pas celui que votre cœur préfère.

FRITZ, *à part.*
Il est donc vrai!

HENRIETTE.
Quoi! Monsieur, vous osez!..

SALDORF.
Point d'éclat. Je sais tout. Je connais, chère amie,
Ce jeune homme qui, cette nuit,
Près de vous s'est glissé sans bruit.

HENRIETTE.
Quelle indigne calomnie!

FRITZ, *à part.*
Quelle perfidie!

SALDORF.
J'en fus témoin. Oui, j'ai vu l'imprudent,
Ce Frédéric, sortir de votre appartement.

FRITZ. Frédéric! (*Il referme la jalousie, s'élance vers la porte, et au moment où il sort du pavillon pâle et tremblant de colère, il voit, en face de lui, madame Charlotte et tout le chœur qui l'entoure en lui offrant des bouquets.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, SALDORF, TOUS LES GENS DE LA NOCE, MADAME CHARLOTTE, MINA ET SES JEUNES COMPAGNES, *tenant des bouquets.*

CHŒUR, *entourant Fritz et Henriette.*
Voici l'instant du mariage.
Quel jour heureux! quels doux moments!
Jeunes époux qu'amour engage,
Venez former ces nœuds charmants.

SALDORF.
Enfin, rien ne manque à la fête.

TOUTES LES JEUNES FILLES, *offrant des bouquets à Fritz et à Henriette.*
Partons, la noce est prête.

HENRIETTE, *se retournant et apercevant Fritz.*
Vous voilà! Qu'avez-vous? D'où vient cette pâleur?

MADAME CHARLOTTE.
Est-ce un effet de son bonheur?

FRITZ, *à madame Charlotte.*
On me trahit.

MADAME CHARLOTTE.
Est-ce possible?

FRITZ.
On me trompait.

SALDORF.
Y penses-tu?

FRITZ.
Je sais tout, j'ai tout entendu.

MADAME CHARLOTTE.
Tromper un cœur tendre et sensible!

FRITZ.
Je sais qu'un jeune homme, un amant,
Est sorti cette nuit de son appartement.

(*Les compagnes d'Henriette, qui sont autour d'elle, à la droite des spectateurs, s'éloignent en ce moment, et passent toutes à gauche, du côté du pavillon.*)

ENSEMBLE.

FRITZ.
Après un tel outrage,
De mon aveugle rage
Redoutez les effets.
Non, plus de mariage;
J'y renonce à jamais.

HENRIETTE.

Quel indigne langage!
D'un soupçon qui m'outrage
Suspendez les effets.
A lui l'amour m'engage;
Recevez-en pour gage
Le serment que je fais.

SALDORF.

Quel malheur! quel dommage!
Il la croyait si sage!
Je vois qu'il est au fait.
C'est quelque bavardage
Qui rompt son mariage.
Je fus pourtant discret!

MADAME CHARLOTTE ET LES OUVRIÈRES.

Voyez donc, à son âge,
Le jour du mariage
Faire de pareils traits!
Avec cet air si sage!
A qui donc, en ménage,
Se fier désormais!

MINA.

Quel indigne langage!
D'un soupçon qui l'outrage
Suspendez les effets.
Si modeste et si sage!
Non, non, à cet outrage
Je ne croirai jamais.

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS; FRÉDÉRIC.

(*En ce moment on entend sonner deux heures à l'horloge de l'hôtel, et les gens de la noce, qui sont tous groupés à gauche, aperçoivent Frédéric que Fritz leur montre, et qui sort du bosquet à droite. A mesure qu'il redescend le théâtre, ils passent derrière lui et l'entourent.*)

FRÉDÉRIC, *à part, se dirigeant du côté du pavillon.*

Voici l'heure du rendez-vous.
Dieu! que de monde!
(*Apercevant Saldorf.*)
O ciel! et son époux...

FRITZ, *montrant Frédéric.*

Oser venir encore! Ah! quelle audace extrême!
Cet amant, ce rival qu'elle aime,
Il est devant vos yeux,
Le voici!

TOUS, *quittant la gauche du théâtre et achevant de passer à droite derrière Frédéric, de manière à laisser la fenêtre du pavillon entièrement en vue aux spectateurs.*

Grands dieux!

ENSEMBLE.

FRITZ.

Rien n'égale ma rage!
L'auteur de mon outrage,
Enfin je le connais!
Non, plus de mariage;
Au serment qui m'engage
Je renonce à jamais.

HENRIETTE.

Que dit-il? quel langage!
A cet excès d'outrage
Je ne croirai jamais.
A lui l'amour m'engage;
Recevez-en pour gage
Le serment que je fais.

SALDORF.

Pauvre enfant! quel dommage!
(*Montrant Fritz.*)
Mais aussi quelle rage
A parler l'obligeait?
Rompre son mariage,
Et le nœud qui l'engage,
Malgré moi je l'ai fait!

FRÉDÉRIC.

Que dit-il? quel langage!
Quoi! c'est moi qui l'outrage?
O funeste secret!
Je romps son mariage,
Et le nœud qui l'engage.
Malheureux, qu'ai-je fait?

MADAME CHARLOTTE ET LE CHŒUR.

Voyez donc, à son âge,
Le jour du mariage,
Faire de pareils traits!
Avec un air si sage!
A qui donc, en ménage,
Se fier désormais?

MINA.

Que dit-il? quel langage!
Ah! mon Dieu! quel dommage!
Leurs soupçons étaient vrais;
Elle, autrefois si sage!
Comment d'un tel outrage
Se consoler jamais?

FRÉDÉRIC, *passant près de Saldorf.*

Arrêtez! c'est une imposture!

HENRIETTE ET MINA, *avec joie.*

Vous l'entendez!

FRITZ, *montrant Saldorf.*

Il l'a dit, je le jure.

FRÉDÉRIC.

C'est une erreur; oui, je l'atteste ici.

SALDORF, *quittant sa place qui est à l'extrême droite, et passant devant tout le monde pour aller près de Frédéric.*

Mais alors de chez qui sortiez-vous donc ainsi?

FRÉDÉRIC, *troublé.*

De chez qui?

SALDORF.

Répondez.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Juste ciel! que lui dire?

(*En ce moment, la jalousie du pavillon s'entr'ouvre, mais sans qu'on puisse voir la personne qui est derrière. On aperçoit seulement l'extrémité d'une écharpe bleue qui passe par-dessous la croisée. Frédéric, qui regarde de ce côté, aperçoit le mouvement de la jalousie, et croit voir madame de Saldorf.*)

Elle écoute, elle est là Si je parle, elle expire!

SALDORF, *avec force.*

De quel appartement veniez-vous donc?

FRÉDÉRIC, *hors de lui, et regardant tour à tour du côté d'Henriette et du côté de la jalousie.*

Eh bien!

TOUS.

Parlez, parlez.

(*En ce moment, la jalousie se referme comme si la personne qui l'entr'ouvrait n'avait plus la force de la tenir et tombait en faiblesse. Frédéric veut s'élancer de ce côté.*)

SALDORF, *avec force.*

De quel appartement?

TOUS, *croyant qu'il veut s'échapper, et le retenant.*

Parlez.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! eh bien!

(*Il cache sa tête dans sa main, et étendant l'autre du côté d'Henriette, il dit :*)

C'était du sien!

(*Henriette pousse un cri, et Mina, qui est derrière elle, la reçoit dans ses bras au moment où elle tombe évanouie. Pendant le reste du final, Mina et plusieurs de ses compagnes portent Henriette sur une chaise au milieu du théâtre, sur le second plan. A gauche de ce groupe, les gens de la noce qui sont redescen-

dus devant la fenêtre du pavillon qu'ils cachent en ce moment. A droite, un autre groupe, formé par Fritz, madame Charlotte et les autres compagnes d'Henriette. Frédéric est sur le premier plan, à droite d'Henriette; Saldorf à sa gauche. Plusieurs des jeunes ouvrières qui entourent Henriette entrent dans le pavillon pour chercher des sels qu'elles lui font respirer; puis, voyant que tous leurs secours sont inutiles, elles vont chercher deux domestiques en livrée qui sortent du pavillon, et qui emportent Henriette dans leurs bras. Tout ce mouvement est fait pendant le commencement du final, et au moment où Henriette disparaît, les trois groupes indiqués ci-dessus se réunissent et n'en forment plus qu'un.)

ENSEMBLE.

MADAME CHARLOTTE, *aux jeunes ouvrières.*

Ah! quelle horreur! ah! quel scandale!
Profitez de cette leçon.
Dieu! quel outrage à la morale!
Et quel affront pour la maison!

FRÉDÉRIC.

C'est fait de moi! Non, rien n'égale
L'horreur de cette trahison.
Secret funeste! erreur fatale!
Pour mes remords point de pardon.

SALDORF.

J'en suis fâché pour la morale,
Et puis pour ce pauvre garçon.
Mais tais-toi donc, point de scandale,
Il faut se faire une raison.

FRITZ.

J'en étais sûr, non, rien n'égale
L'horreur de cette trahison.
Je maudis sa beauté fatale;
Pour ses forfaits point de pardon.

(Madame Charlotte entraîne Fritz, et Frédéric reste sur le devant du théâtre, se cachant la tête dans ses mains, et absorbé dans sa douleur.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'un magasin de modes très-élégant, fermé par des vitrages qui donnent sur la rue. Porte au fond et deux portes latérales; à droite du spectateur, un guéridon en acajou, et dessus, tout ce qu'il faut pour écrire. A droite et à gauche, des comptoirs en acajou et des étoffes déployées, des voiles, des cachemires.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME CHARLOTTE, FRITZ, *assis près du comptoir à droite.*

MADAME CHARLOTTE, *entrant par la porte à gauche.* Quel événement! j'en suis encore indignée! compromettre la réputation, l'honneur de ma maison! car cela se répandra, j'en suis sûre; la vertu des lingères et des modistes a déjà eu tant de peine à s'établir, qu'une pareille aventure n'est pas faite pour augmenter la confiance.

FRITZ, *toujours assis.* Je n'en puis revenir encore.

MADAME CHARLOTTE. Eh bien! mon pauvre monsieur Fritz...

FRITZ. Eh bien! madame Charlotte, qu'en dites-vous?

MADAME CHARLOTTE. Je dis que cela ne m'étonne pas, que je l'avais toujours prévu; mais j'étais dans une si singulière position! Une jeune veuve, votre voisine, maîtresse comme vous de ma liberté, et d'une fortune indépendante, vous auriez pu me supposer des idées! A moi, des idées, grand Dieu! voilà pourquoi je ne vous disais rien de mes soupçons.

FRITZ. Vous m'en parliez toute la journée.

MADAME CHARLOTTE. C'était donc malgré moi, et vous voyez si j'avais tort. Une demoiselle de comptoir, élevée comme une princesse; la lecture, le dessin, la musique; toujours dans l'hôtel de ce chambellan où madame de Saldorf l'avait prise pour demoiselle d'honneur, et je vous demande comme ce titre lui allait bien!

FRITZ. Deux amants à la fois!

MADAME CHARLOTTE. Elevée dans le grand monde, elle en a pris les manières. Il faut dire aussi, pour l'excuser, car moi je ne demanderais pas mieux, qu'il était bien difficile de résister au comte de Lowenstein: un jeune seigneur si brave, si riche, si généreux! car hier, dans un instant qu'il est resté ici, il a acheté pour deux ou trois mille florins de tissus et de cachemires qu'on ne lui a même pas encore envoyés. Et vous pensez bien que ce sont là des moyens de séduction, même auprès de grandes dames qui y sont faites; à plus forte raison avec des vertus qui n'en ont pas l'habitude.

FRITZ. Eh morbleu! qu'importe? il n'en est pas moins vrai qu'avec tout cela je suis abandonné, que je suis!.. Enfin, madame Charlotte, je suis trahi, c'est un fait.

MADAME CHARLOTTE. Je ne dis pas non.

FRITZ. Et ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est que cette perfide, je l'aimais autrefois. Eh bien! depuis sa trahison, je crois que je l'aime encore plus!

MADAME CHARLOTTE. Eh mon Dieu! ces pauvres hommes sont toujours comme cela.

FRITZ. C'est comme une fièvre, avec des redoublements de rage; et vous, qui vous y connaissez mieux que moi, qu'est-ce qu'il y a à faire dans ces états-là?

MADAME CHARLOTTE. Il y a bien des partis à prendre.

FRITZ. Mais enfin, si vous étiez à ma place, que feriez-vous?

MADAME CHARLOTTE. Ce que je ferais?

DUO.

Bannissant la tristesse,
Bannissant les regrets,
J'oublirais ma tendresse,
Et gaîment j'en rirais.

FRITZ.

Vous croyez qu'il faut rire?

MADAME CHARLOTTE

Il faut rire avec nous,
Et puis surtout vous dire...

FRITZ.

Voyons, que diriez-vous?

MADAME CHARLOTTE.

Je me dirais: Lorsque l'on est aimable,
Jeune, riche et galant,
Un accident semblable
N'a rien de désolant.

FRITZ.

Lorsque l'on est aimable, etc.

MADAME CHARLOTTE.

Fuyant une traîtresse
Indigne de mon cœur,
Près d'une autre maîtresse,
Pour trouver le bonheur,
J'offrirais ma tendresse,
Ma fortune et ma main.

FRITZ.

Ma fortune et ma main?

MADAME CHARLOTTE.

Rien qu'à cette nouvelle,
Je vois votre infidèle
Expirer de chagrin!

FRITZ.

Expirer de chagrin!

ENSEMBLE.

FRITZ.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Oui, cœur volage,
Ce mariage
Où l'on m'engage
Va te punir.

MADAME CHARLOTTE.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Oui, du courage!
Cette volage
Qui vous outrage,
Il faut la punir.

FRITZ.

Mais où trouver cette autre belle,
Si sage et surtout si fidèle?

MADAME CHARLOTTE.

Oh! c'est facile, en cherchant bien.

FRITZ.

Pour moi, je cherche et ne vois rien.

MADAME CHARLOTTE, *baissant les yeux.*

Il est mainte femme sensible
Qui peut-être, depuis longtemps,
Esclave d'un devoir pénible,
Cache ses secrets sentiments.

FRITZ.

Grand Dieu! qu'ai-je entendu?

MADAME CHARLOTTE.

Oui, son âme pudique et fière
Aime mieux souffrir et se taire.

FRITZ.

O comble de vertu!
Mais dans le doute, hélas! encor je flotte,
Et je ne puis croire à tant de bonheur.
Vous m'aimeriez, vous, madame Charlotte?

MADAME CHARLOTTE.

Ah! j'ai trahi le secret de mon cœur!

FRITZ.

Eh bien! tant mieux, l'occasion est belle,
C'est le moyen d'oublier l'infidèle.
Pour la punir, je prétends, devant elle,
Vous épouser, quand j'en devrais mourir,
Oui, oui, oui, quand j'en devrais mourir!

ENSEMBLE.

FRITZ.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Etc., etc.

MADAME CHARLOTTE.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Etc., etc.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE, *pâle et les yeux baissés, entrant par la porte à droite.*

FRITZ. La voici!

MADAME CHARLOTTE. Comment! Mademoiselle, après ce qui s'est passé, vous osez encore vous présenter dans une maison aussi respectable!

HENRIETTE, *relevant la tête avec dignité.* Je n'ai rien fait, Madame, qui puisse vous donner le droit de me traiter ainsi; ce n'est pas vous qu'il m'importe de persuader, c'est monsieur Fritz.

FRITZ. Moi!

HENRIETTE. Je vous jure, Monsieur, par ce qu'il y a de plus saint au monde, que je ne vous ai pas trompé, que je n'ai point trahi mes devoirs.

FRITZ. Eh! comment M. le comte de Lowenstein, que ce matin vous me peigniez si noble et si généreux, pourrait-il vous accuser lui-même?

HENRIETTE. Je l'ai entendu, et je ne puis le croire encore.

MADAME CHARLOTTE. Quand il aurait gardé le silence, il est des faits qui parlent d'eux-mêmes; car enfin cette chaîne d'or que M. Frédéric portait hier, n'est-ce pas lui qui vous l'a donnée?

HENRIETTE. C'est vrai.

FRITZ. Et pourquoi l'avez-vous acceptée? et pourquoi M. de Saldorf soutenait-il qu'elle venait de lui? Vous vous entendiez donc tous pour me tromper, pour me trahir! c'était un complot général!

HENRIETTE. Toutes les apparences sont contre moi, j'en conviens; et Madame et tout le monde ont le droit de m'accuser. Mais vous, peut-être, vous ne le deviez pas.

FRITZ. Et pourquoi cela?

HENRIETTE. Vous m'aimiez, disiez-vous; vous vouliez mériter mon estime, mon amour. Eh bien! tout m'accable, tout m'abandonne; je suis sans protecteur, sans appui; je n'ai pour moi que ma propre conscience, que le témoignage de mon cœur; je n'ai point d'autres preuves à vous donner; êtes-vous assez généreux pour y croire, pour me défendre seul contre l'opinion qui m'accuse?

FRITZ. Mam'selle Henriette!

HENRIETTE. Vous n'aurez point à vous en repentir, je vous le jure; c'est acquérir à ma reconnaissance des droits éternels, c'est m'enchaîner à vous par un bienfait, que ma vie entière pourrait à peine acquitter. Oui, Fritz, je ne vous ai point trompé, je suis digne de vous, je l'atteste devant Dieu qui m'entend. Me croyez-vous!

FRITZ. Mais, écoutez donc.

MADAME CHARLOTTE, *bas, à Fritz.* Seriez-vous encore sa dupe?

HENRIETTE. Répondez; au fond du cœur, me croyez-vous?

FRITZ, *hésitant et regardant madame Charlotte.* Eh bien! eh bien, non!

HENRIETTE, *froidement.* Il suffit. Il ne m'importe plus maintenant de vous convaincre, et toute affection est éteinte en mon cœur.

FRITZ. Oui, perfide! oui, vous l'avez voulu; je reprends ma foi pour l'offrir à quelqu'un qui en fût plus digne que vous, à madame Charlotte, dont j'ai méconnu la tendresse; c'est elle que j'aime, que j'épouse.

MADAME CHARLOTTE. Pour vous, Mademoiselle, je vous donne encore jusqu'à ce soir; d'ici là vous pouvez chercher un autre asile, et je m'en vais écrire à votre père pour lui apprendre les motifs de votre départ.

HENRIETTE. Mon père! (*Ils sortent.*)

SCENE III.

HENRIETTE, *seule.* Mon père! a-t-elle dit.

RÉCITATIF.

De quels nouveaux malheurs vient-on m'épouvanter?
Qu'ai-je fait pour les mériter?

AIR.

Un ciel serein et sans nuage
Ne m'annonçait que d'heureux jours,
Et ma vie, exempte d'orage,
S'écoulait paisible en son cours.

Soudain éclate avec furie
L'orage que j'avais bravé:
L'honneur, le repos de ma vie,
Hélas! ils m'ont tout enlevé!

Je n'ai plus d'amis sur la terre,
Chacun me fuit avec effroi,



HENRIETTE. Ce ne sont point vos trésors qu'il me faut. — Acte 3, scène 4.

Et peut-être de mon vieux père
Les bras vont se fermer pour moi!

Dieu puissant que j'implore,
Toi qui lis dans mon cœur,
Toi seul me reste encore,
Deviens mon protecteur!

—

SCENE IV.

HENRIETTE, FRÉDÉRIC.

HENRIETTE, *l'apercevant et jetant un cri.* O ciel! (*Elle s'enfuit à l'autre bout du théâtre.*) Vous, Monsieur! vous l'auteur de tous mes maux! qui vous amène en ces lieux? que vous manque-t-il encore? est ce le spectacle de ma douleur et la vue de mes larmes?

FRÉDERIC, *les yeux baissés et parlant lentement et avec peine.* Henriette, je suis un malheureux que le remords accable, qui n'ose lever les yeux sur vous, qui n'ose même implorer à vos pieds une grâce qu'il est indigne d'obtenir. J'ai détruit votre bonheur, celui de Fritz.

HENRIETTE, *de même.* Il m'abandonne aussi! il en épouse une autre; je ne lui en veux pas. Puisqu'il a pu vous croire, il ne me méritait pas, et je ne puis aimer longtemps ceux que je n'estime plus!

FREDERIC. Ah! vous prononcez mon arrêt! mais vous ne pouvez savoir, vous ne saurez jamais ce que je souffre, ni les tourments que j'éprouve.

HENRIETTE. Et quels sont-ils? Pour vous rendre le bonheur, pour adoucir vos chagrins, j'aurais sacrifié ma vie; mais mon honneur, mais celui de mon père! pouvais-je vous les donner?

FRÉDERIC Ecoute. (*Regardant autour de lui et à voix basse.*) Telle est l'horreur de mon sort, que je ne puis réparer mon crime sans en commettre un nouveau, sans mériter aux yeux du monde et aux miens les reproches que tu m'adresses.

HENRIETTE. Que dites-vous?

FREDERIC. Que je suis seul coupable, et que c'est à moi de m'en punir. J'irai loin de vous, loin de ma patrie, chercher la mort que j'ai méritée.

HENRIETTE, *avec tendresse.* Frédéric!

FREDERIC. Mais ces lieux que je quitte, tu ne peux y rester après l'éclat d'aujourd'hui! Retourne vers ton vieux

père, qui jadis a sauvé le mien, porte-lui cet écrit, cherchez tous deux dans un asile éloigné le repos et le bonheur; tu peux encore le retrouver, toi! (*A voix basse.*) tu n'as rien à te reprocher.

HENRIETTE. Cet écrit doit-il au moins me justifier à ses yeux?

FRÉDÉRIC. Cet acte est pour toi seule, il t'appartient. Décidé à mourir, je n'ai plus besoin de rien, et je t'abandonne dès ce moment tous mes biens, tout ce que je possède.

HENRIETTE, *le repoussant.* Et vous pouvez croire? .

FRÉDÉRIC, *d'un air suppliant.* Ah! ne m'accablez pas. Ne me refusez pas le seul moyen que le ciel m'offre encore de réparer mon crime.

HENRIETTE, *avec fierté et jetant l'écrit loin d'elle.* Ce ne sont point vos trésors qu'il me faut; c'est la vérité, la vérité tout entière, qui seule peut me justifier à tous les yeux! Refuserez-vous une pauvre fille qui vous demande à genoux de lui rendre l'honneur?

DUO.

HENRIETTE.

Au nom du Dieu tout-puissant,
Du Dieu qui nous entend,
Ici je vous implore!

FRÉDÉRIC.

Ah! rien n'égale mon tourment!

HENRIETTE.

Ce matin vous disiez encore :
(*Reprise du motif de la romance du second acte.*)
« Oui, toi qui fus ma sœur, ma compagne fidèle,
« De ma mère reçois ce souvenir chéri! »

FRÉDÉRIC, *troublé.*

O ciel!

HENRIETTE.

« Je jure ici devant Dieu, devant elle,
« D'être toujours ton frère, ton ami! »

FRÉDÉRIC, *cachant sa tête dans ses mains.*

Ah! malheureux!

HENRIETTE, *lui montrant la chaîne qui est à son cou.*

De votre mère
Ce souvenir, le voici.

FRÉDÉRIC, *hors de lui.*

Mon Dieu! que dois-je faire?

HENRIETTE.

Ah! rendez-moi mon frère,
Rendez-moi mon ami.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Il balance, il hésite.
Que la voix de l'honneur
Arrive à votre cœur!

FRÉDÉRIC.

Ah! quel trouble m'agite!
Et l'amour et l'honneur
Se disputent mon cœur.

FRÉDÉRIC, *dans le dernier trouble.*

Je n'y résiste plus. O justice suprême!
S'il faut pour te sauver perdre tout ce que j'aime,
Et moi-même avec elle. Apprends donc, tu le veux,
Apprends donc mon secret.

HENRIETTE.

Achevez!

FRÉDÉRIC, *apercevant Saldorf qui entre.*

Ah! grands dieux!

Saldorf! qu'allais-je faire? (*Bas, à Henriette.*) Je ne puis, ce secret n'est pas le mien; mais je te sauverai, je le jure. Adieu, je reviens. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

HENRIETTE, SALDORF, *qui est entré à la fin de la scène précédente.*

SALDORF. M. le comte! mon cher Frédéric! Eh bien! il disparaît sans me parler, sans vouloir m'entendre! il est fâché contre moi, et j'en suis désolé! Aussi je venais me justifier auprès de lui, et auprès de toi, ma chère Henriette.

HENRIETTE. Vous, Monsieur!

SALDORF. Eh! oui, j'avais juré au comte de Lowenstein de ne jamais parler de ce qu'il m'avait confié, et c'était bien mon dessein; mais ce hasard que je ne pouvais prévoir, ce jaloux de Fritz qui nous écoutait... et puis, j'en conviens, j'ai eu tort, j'ai peut-être forcé le comte de Lowestein à parler plus qu'il n'aurait voulu; mais c'est que je suis susceptible en diable sur le point d'honneur, et qu'il m'était venu un instant une idée... si absurde... (*Apercevant le papier qui est à terre.*) Eh! mais, qu'est-ce que je vois là? quel est ce papier? une donation en bonne forme, signée du comte de Lowenstein! (*Lisant.*) Donner à cette petite fille une somme aussi énorme! décidément il en est fou, il en perd la tête. (*A Henriette.*) Tiens, mon enfant, voilà qui est à toi, qui est en ton nom.

HENRIETTE, *le repoussant de la main.* Je le sais, Monsieur, et je l'ai déjà refusé.

SALDORF. Et pourquoi?

HENRIETTE, C'est que l'accepter, serait avouer que je suis coupable, (*Prenant le papier des mains de Saldorf et le déchirant.*) et je vous le répète, Monsieur, je ne le suis pas.

SALDORF, *riant.* C'est très-bien! et je le concevrais, si, ces demoiselles, ou si Fritz était là... (*Regardant autour de lui.*) à moins qu'il ne nous écoute encore! (*A demi-voix.*) Mais entre nous deux, à moi, qui suis au fait, tu peux bien avouer...

HENRIETTE. Et quoi donc?

SALDORF. Avouer ce qui en est. Car enfin, ne nous fâchons pas, j'étais là quand on l'a arrêté au moment où il descendait du balcon.

HENRIETTE, *étonnée.* Quel balcon?

SALDORF. Celui de mon hôtel, le balcon au premier, qui donne sur la chambre où tu as passé la nuit.

HENRIETTE. Mais je n'ai point passé la nuit à l'hôtel.

SALDORF. Que dis-tu?

HENRIETTE. Madame de Saldorf m'a renvoyée avant minuit. Elle a voulu rester seule : et moi, sans que personne me vît, je suis rentrée à la maison, d'où je ne suis sorti que ce matin.

SALDORF. O ciel! et pour qui donc alors Frédéric allait il cette nuit dans mon hôtel?

HENRIETTE. Qu'entends-je?

SALDORF Il n'y avait que ma femme, elle y était seule, elle avait voulu y rester seule! c'était pour le recevoir, elle l'attendait! plus de doute!

HENRIETTE, *à part.* Malheureuse! qu'ai-je fait? (*Allant à Saldorf.*) Monsieur!

SALDORF, *furieux.* Laisse-moi.

DUO.

SALDORF.

Que ce lâche, ce téméraire,
Redoute ma juste colère.
Rien ne peut calmer ma fureur;
Je punirai le séducteur.

HENRIETTE, *à part.*

Pour les sauver que puis-je faire?
Inspire-moi, Dieu tutélaire!
Comment, hélas! toucher son cœur?
Comment désarmer sa fureur?

HENRIETTE, *à part.*

Je connais donc enfin ce funeste mystère!

SALDORF, *qui s'est mis à la table et qui écrit.*

« Je sais tout, mon outrage et votre trahison;
« J'abandonne à jamais une épouse coupable,
« Je brise tous nos nœuds; mais d'un affront semblable
« Votre sang aujourd'hui doit me rendre raison.
« Je vous attends. »
(*Il ferme la lettre.*)

HENRIETTE, *à part.*

Ah! leur perte est jurée!
Ma bienfaitrice, hélas! déshonorée,

Frédéric expirant! O remords superflus!
Et c'est moi qui les ai perdus!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Pour les sauver que puis-je faire!
Inspire-moi, Dieu tutélaire!
Comment leur rendre le bonheur?
(*Montrant Saldorf.*)
Et comment tromper sa fureur?

SALDORF.

Que ce lâche, ce téméraire,
Redoute ma juste colère.
Rien ne peut calmer ma fureur :
Je punirai le séducteur;
Courons punir le séducteur.

(*Il va pour sortir, et Henriette qui le retient le ramène au bord du théâtre.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME CHARLOTTE, FRITZ, MINA, ET PLUSIEURS DEMOISELLES DU MAGASIN, *sortant de la porte à gauche et s'arrêtant au fond pour écouter.*

MADAME CHARLOTTE.

Eh! mais, quel bruit fait-on chez nous?

FRITZ.

C'est Henriette; taisez-vous.

HENRIETTE, *retenant Saldorf.*

Un seul instant écoutez-moi.

SALDORF.

Non, je cours le punir, l'honneur m'en fait la loi.

HENRIETTE.

Gardez-vous d'écouter l'erreur qui vous abuse.

SALDORF.

Une erreur, dites-vous? quand, d'après vos récits...

HENRIETTE.

Pour me justifier je cherchais une excuse;
Et vous tromper alors pouvait m'être permis.
Mais l'honneur me défend de souffrir qu'on accuse
Une autre d'un forfait que moi seule ai commis.

SALDORF, *avec joie.*

Quoi! ma femme?..

HENRIETTE, *à voix basse.*

N'est point coupable.

SALDORF.

Et Frédéric?

HENRIETTE, *de même.*

Il a ma foi.

SALDORF.

Ce rendez-vous?

HENRIETTE, *de même.*

Était pour moi.

SALDORF.

Et celle qui l'aime?..

HENRIETTE, *de même.*

C'est moi;
C'est moi seule, c'est moi;
Je le confie à votre foi.

FRITZ, MADAME CHARLOTTE ET LES JEUNES FILLES, *restées au fond du théâtre, s'avançant en ce moment.*

O trahison épouvantable!
Elle convient de son forfait!

HENRIETTE, *avec effroi.*

O ciel! on m'écoutait!

FRITZ.

Ah! c'est indigne! ah! c'est infâme,
Craignez le courroux qui m'enflamme!
Elle en convient! ah! quelle horreur!
Non, rien n'égale ma fureur!

MADAME CHARLOTTE ET LES JEUNES FILLES.

Ah! c'est indigne! ah! c'est infâme!
On peut aimer au fond de l'âme;
Mais en convenir, quelle horreur!
Rien n'excuse une telle erreur.

SALDORF, *à part.*

Le calme rentre dans mon âme!
Ai-je pu soupçonner ma femme?
Je ris de ma propre fureur,
Et je reviens de mon erreur.

HENRIETTE, *dans le dernier accablement.*

Grand Dieu! toi qui lis dans mon âme!
C'est ton appui que je réclame;
Car je sens défaillir mon cœur,
Et je succombe à mon malheur!

FRITZ, *à madame Charlotte.*

Ah! je n'ai plus de doute en ma fureur jalouse!
Et c'est vous, à présent, oui, c'est vous que j'épouse.

MADAME CHARLOTTE.

Mais, après de pareils aveux,
Comment la garder en ces lieux?

ENSEMBLE.

SALDORF.

Ah! que je plains son sort affreux!
C'est un arrêt trop rigoureux.

MADAME CHARLOTTE.

Oui, je l'exige, je le veux;
Sortez à l'instant de ces lieux.

FRITZ ET LE CHOEUR.

Après de semblables aveux,
Sortez à l'instant de ces lieux.

HENRIETTE, *pâle et tremblante.*

Fuyons, fuyons loin de ces lieux;
Cachons ma honte à tous les yeux.

(*On lui ouvre un passage. Elle va pour sortir par la porte du fond, lorsque Frédéric paraît et la ramène par la main.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. La chasser! et pourquoi? Qui l'oserait, quand je prends sa défense?

FRITZ. Sa défense!.. Ah bien! oui, il n'est plus temps, elle a tout avoué.

FRÉDÉRIC, *étonné.* Que dites-vous?

SALDORF, *le prenant à part, et à voix basse.* Oui, mon cher, et ce que vous pouvez faire de mieux maintenant, c'est de vous taire; car la pauvre enfant est convenue de tout, fort heureusement pour moi qui, sur quelques mots mal interprétés, allais me brûler la cervelle avec vous.

FRÉDÉRIC, *cachant son trouble.* Se peut-il! (*S'approchant d'Henriette avec confusion et respect.*) Comment! Henriette, vous avez dit?..

HENRIETTE, *se levant du fauteuil où elle était tombée et se soutenant à peine.* Oui, Monsieur; qu'importe la perte d'une pauvre fille? Je devais trop à ma bienfaitrice pour la laisser soupçonner; dites-lui que je n'oublierai jamais ses bontés; mais maintenant (*A voix basse et avec une expression douloureuse.*) je crois que nous sommes quittes!

FRÉDÉRIC. Mais moi, Henriette, je ne le suis pas envers vous, et je dois témoignage à la vérité. (*A haute voix.*) Oui, je l'aimais, j'en conviens; mais j'atteste que, toujours vertueuse, Henriette n'a rien à se reprocher, et qu'elle n'a d'autre tort que mon amour qui l'a compromise. (*S'approchant d'elle.*) Ce matin, Henriette, ces richesses, ces trésors que je vous offrais pour réparer ma faute, vous les avez repoussés.

FRITZ ET MADAME CHARLOTTE. Serait-il vrai!

SALDORF. J'en ai été le témoin.

FRÉDÉRIC. Eh bien! je vous les offre encore. Les refuserez-vous de la main d'un époux?..

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS.

Grand Dieu! lui, son époux!

HENRIETTE, *éperdue et tombant dans le fauteuil qui est près d'elle.*

Vous, Frédéric! que dites-vous?

FRÉDÉRIC.

(*Reprise de la romance du deuxième acte.*)

O toi qui fus toujours ma sœur et mon amie,

J'avais juré de protéger ta vie.
Pour protecteur accepte ton époux!

HENRIETTE.

De respect, de reconnaissance,
C'est moi qui tombe à vos genoux.

FRITZ, *à madame Charlotte.*

Avais-je tort d'être jaloux?

MADAME CHARLOTTE.

Former une telle alliance!
Jamais un tel bonheur ne nous arriverait!

FRÉDÉRIC, *à Henriette.*

Ta bienfaitrice approuve mon projet
Que je venais de lui faire connaître.
Partons, elle nous attend.

SALDORF.

La noblesse crîra peut-être;
Mais franchement, oui, franchement,
Il ne pouvait faire autrement.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Elle est comtesse! ah! quel honneur!
Chantons, célébrons leur bonheur.



LA NEIGE

OU

LE NOUVEL ÉGINARD

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE ACTES.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 9 octobre 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LE GRAND-DUC DE SOUABE.
LOUISE DE SOUABE, sa fille.
LE PRINCE DE NEUBOURG, prince souverain d'Allemagne.
LE COMTE DE LINSBERG, officier au service du duc.
LE MARQUIS DE VALBORN, chambellan du grand-duc.
MADEMOISELLE DE WEDEL, fille d'honneur de la princesse
LA COMTESSE DE DRAKENBACK, gouvernante des filles d'honneur.
WILHEM, jardinier du grand-duc.
UN VALET.
PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

La scène se passe en Souabe, dans un des palais de plaisance du grand-duc.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon gothique; porte à droite et à gauche, porte au fond. A gauche du spectateur, une table recouverte d'un tapis, sur laquelle est tout ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LINSBERG, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Non, la princesse n'est pas visible, elle n'est pas encore remise de sa frayeur; mais, savez-vous que moi qui vous parle, j'ai manqué de mourir de joie et de surprise en vous apercevant? Comment, monsieur le comte, on vous croit à soixante lieues d'ici, occupé à vous battre, et tout à coup vous vous trouvez à nos côtés à cette partie de traîneaux, où sans vous...

M. DE LINSBERG. Rien n'est plus simple à vous expliquer. Arrivé hier à minuit, j'apprends que toute la cour devait se rendre ce matin sur le grand lac, et qu'il y aurait une course de traîneaux. J'étais curieux d'y assister; mais, pour différents motifs, ne voulant pas qu'on fût instruit de mon retour, je m'étais glissé dans la foule, et j'étais placé au premier rang, lorsque j'aperçois le traîneau de la princesse qui était lancé de notre côté et qui se dirigeait vers un endroit où la glace était rompue! Je n'eus que le temps de me précipiter au-devant de son altesse et de l'arrêter. Je ne sais plus trop ce qui s'est passé. Je crois seulement que la violence du coup m'a renversé, car j'ai entendu en tombant un cri d'effroi, et j'ai cru reconnaître la voix de la princesse et la vôtre, ma chère baronne.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Je le crois bien! j'étais derrière; comme fille d'honneur de son altesse, je suis obligée de la suivre partout; et voyez où le devoir de ma charge allait me conduire!.. Eh! mon Dieu! vous revenez de l'armée, et j'oubliais de vous demander des nouvelles. Vous avez battu l'ennemi, n'est-il pas vrai?

M. DE LINSBERG. Oui, certainement.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Ah! que vous avez bien fait! Nous nous intéressions tous à vos succès, jusqu'à la princesse elle-même, qui ne s'occupait jamais de géographie, et que j'ai surprise deux ou trois fois suivant sur la carte les mouvements de l'armée. Aussi, dès que j'apprenais quelques nouvelles favorables, je courais vite les lui répéter.

M. DE LINSBERG, *souriant*. Que vous êtes bonne! Ah! je savais bien que je pouvais compter sur l'amitié de mademoiselle de Wedel.

MADEMOISELLE DE WEDEL. N'est-ce pas bien naturel? Il n'y a que vous dans cette cour avec qui je puisse m'entendre. Vous, sans famille, moi, sans fortune; exposés à toutes les attaques, à toutes les railleries, nous nous prêtions un mutuel secours; aussi je vous attendais. Ah!

M. DE LINSBERG. Il y a donc du nouveau!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oh! beaucoup; je vais vous conter tout cela. D'abord un grand événement : la princesse, qui jusqu'ici paraissait insensible, aime enfin quelqu'un et va se marier.

M. DE LINSBERG, *à part*. Ce qu'on m'avait dit était donc vrai, et mes soupçons n'étaient que trop fondés. (*Haut.*) Quoi! son altesse...

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oui, son altesse la princesse Louise de Souabe va épouser le prince de Neubourg.

M. DE LINSBERG. Le prince de Neubourg?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Celui qui ce matin conduisait le traîneau de la princesse.

M. DE LINSBERG. Eh bien, je l'aurais parié.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Et moi aussi.

M. DE LINSBERG, *étonné*. Quoi donc?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Qu'il renverserait son altesse! Le prince de Neubourg est le plus maladroit des hommes. Élevé dans les camps, n'ayant aucun usage de la société, brusque, bizarre, il ne fait rien comme tout le monde, et avec tout cela il est difficile d'être plus aimable.

M. DE LINSBERG. Vous voulez plaisanter?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Non, il a une franchise, une bonhomie, qui font tout pardonner. Nul ne convient plus gaiement que lui de ses maladresses et ne s'entend mieux à les réparer. Du reste, il est vivement protégé par le grand-duc, par la comtesse de Drakenback, notre gouvernante, et par le chambellan Valborn, qui s'est fait votre ennemi mortel, je ne sais pourquoi, apparemment pour être quelque chose. Il croit que cela lui donne de la consistance.

M. DE LINSBERG. Mon ennemi! il l'a toujours été, sur-

tout depuis que j'ai obtenu cette place de capitaine des gardes, que madame de Drakenback sollicitait pour lui. Mais, dites-moi, la princesse...

MADEMOISELLE DE WEDEL. D'abord recevait le prince assez mal; mais depuis, grâce à mes soins...

M. DE LINSBERG. Vos soins, baronne?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oh! c'est charmant! c'est moi qui donne au prince de Neubourg des leçons de galanterie : c'est mon élève.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Je suis fière de ses progrès
Pour la grâce et la politesse;
A peine je le reconnais;
Mais il veut plaire à la princesse,
Et je crois qu'il a réussi.
(*Linsberg fait un mouvement.*)
Silence!.. C'est un grand mystère!
Mais vous êtes mon seul ami,
Et, de plus, vous savez vous taire.

ENSEMBLE.

LINSBERG.

Dieux! que viens-je d'apprendre!
Cachons-lui mon tourment.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Daignez encor m'entendre.
Ah! ce n'est rien, vraiment.

DEUXIÈME COUPLET.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Sur l'amour et sur son pouvoir,
Jusqu'ici j'ai peu de science,
A part moi pourtant j'ai cru voir
Qu'on lui donnait de l'espérance!
On aime à causer avec lui.
(*Même mouvement de Linsberg.*)
Silence!.. C'est un grand mystère!
Mais vous êtes mon seul ami,
Et, de plus, vous savez vous taire.

ENSEMBLE.

LINSBERG.

Dieux! que viens-je d'apprendre!
Cachons-lui mon tourment.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, vous devez m'entendre.
N'en dites rien, vraiment.

M. DE LINSBERG. C'est bien, je vous remercie. Je vais présenter mes hommages à la princesse; il faut que je la voie.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *l'arrêtant.* Eh mais, vous oubliez qu'elle n'est pas visible, et que le ministre vous attend en audience particulière.

M. DE LINSBERG, *d'un air préoccupé.* Oui... oui... j'oubliais... vous avez raison! j'y vais de ce pas! Adieu, baronne. Adieu, Mademoiselle. (*Il sort par le fond.*)

—

SCENE II.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *seule.* Adieu, Mademoiselle!.. Qu'a-t-il donc? je ne le reconnais pas! sombre, inquiet. Le grand-duc avait bien besoin de l'envoyer à l'armée!

—

SCENE III.

MADEMOISELLE DE WEDEL, LA PRINCESSE, LA COMTESSE DRAKENBACK, *sortant de la porte à gauche du spectateur.*

LA PRINCESSE, *bas, à madame Drakenback.* Eh! de grâce, madame Drakenback, prenez moins d'inquiétude, je me trouve fort bien, et il me semble que je dois en savoir quelque chose. Mais comment vont ces dames?

LA COMTESSE. Elles sont à peine remises de leur frayeur; car, excepté mademoiselle de Wedel, qui a toujours été du plus beau sang-froid, nous avons eu toutes les nerfs dans un état affreux.

MADEMOISELLE DE WEDEL. C'était de rigueur, votre altesse venait de se trouver mal! Mais grâce au ciel, la voilà rétablie, et la santé va redevenir à l'ordre du jour.

LA PRINCESSE. Dites-moi, Mathilde, ma liste est-elle là?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *la prenant sur une table.* Oui, Madame, voici le nom de toutes les personnes qui sont venues s'informer de la santé de votre altesse.

LA PRINCESSE, *prenant la liste et lisant.* Le baron de Waller, M. de Valborn, le comte de Linsberg... Quoi! tout ce monde-là a eu la bonté d'envoyer?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oh! M. de Linsberg est venu lui-même, car je l'ai vu.

LA PRINCESSE, *vivement.* Tu l'as vu, tu lui as parlé? n'avait-il rien? n'était-il pas blessé?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Non, Madame, mais je m'attendais à le voir joyeux et satisfait, et je ne sais d'où vient qu'il avait un air triste et malheureux.

LA PRINCESSE, *avec intérêt.* Malheureux! et pourquoi donc? (*Froidement.*) N'a-t-il pas demandé à me voir?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oui, mais je lui ai dit que vous n'étiez pas visible.

LA PRINCESSE. Visible!.. non certainement... mais enfin... vous auriez dû penser...

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* M. le comte de Linsberg.

LA PRINCESSE, *faisant un mouvement de joie, et se reprenant sur-le-champ.* Que me veut-il? Dites-lui que je ne peux en ce moment. (*Rappelant le domestique.*) Henri!.. demandez-lui ce qu'il me veut... Non, qu'il entre.

MADAME DRAKENBACK, *à part.* Encore ce M. de Linsberg que je ne puis souffrir!

LA PRINCESSE, *à part.* Mon Ernest! mon époux! je vais donc te revoir. (*Entre le comte de Linsberg; il salue d'abord mademoiselle de Wedel, qui reste dans le fond; s'approchant très-près de la princesse, il la salue respectueusement.*)

LA PRINCESSE, *vivement et à voix basse.* Ah! mon cher comte!

M. DE LINSBERG, *froidement et à voix haute.* Votre altesse me permettra-t-elle de lui adresser mes hommages?

LA PRINCESSE, *à part.* Qu'a-t-il donc? (*Après avoir regardé si mademoiselle de Wedel ne peut l'apercevoir.*) Ernest, est-ce un époux! est-ce vous que j'entends?

LE DOMESTIQUE, *annonçant de nouveau.* Monseigneur le prince de Neubourg, et M. le chambellan de Valborn. (*La princesse s'éloigne précipitamment de Linsberg, et se rapproche de mademoiselle de Wedel. Quelques dames d'honneur entrent en ce moment, et se placent à côté de la princesse.*)

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRINCE DE NEUBOURG, M. DE VALBORN, LA COMTESSE DE DRAKENBACK, ET QUELQUES SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *bas, au prince de Neubourg, qui salue la princesse.*

Un peu plus bas... c'est bien... très-bien comme cela.

M. DE LINSBERG, *à part.*

Le prince de Neubourg!.. que je le hais déjà!

LA PRINCESSE, *le présentant au prince de Neubourg.*
C'est monsieur de Linsberg.

LE PRINCE.
J'en ai l'âme charmée.
Je ne le connaissais que par sa renommée,
Car chacun vante ici, d'une commune voix,
Et son dernier combat, et ses derniers exploits!

AIR.

J'honore avant tout le courage :
A mon rang je ne tiendrais pas
S'il ne me donnait l'avantage
D'être le premier aux combats.

Oui, d'être soldat je fais gloire :
Quand pourrons-nous, aux champs de la victoire,
Et frères d'armes et rivaux,
Marcher sous les mêmes drapeaux?
(*Détachant l'ordre de Neubourg.*)
Qu'en attendant ce noble signe
De votre valeur soit le prix :
Aucun plus que vous n'en est digne.
Tous les braves sont mes amis.

(*Il le lui présente, et Linsberg, après avoir hésité un instant, l'accepte en s'inclinant.*)

LE PRINCE DE NEUBOURG.
(*Reprise de l'air.*)
J'honore avant tout le courage :
A mon rang je ne tiendrais pas
S'il ne me donnait l'avantage
D'être le premier aux combats.

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.
Oh! pour moi quel bonheur extrême!
Voir honorer celui que j'aime!
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Ah! pour moi quel bonheur extrême!
J'en suis plus fière que lui-même.
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

M. DE VALBORN ET MADAME DRAKENBACK.
Ah! pour moi quel dépit extrême!
Il séduit le prince lui-même.
Encor de nouvelles faveurs,
Sans cesse de nouveaux honneurs.

M. DE LINSBERG
Hélas! mon chagrin est extrême :
C'est en vain qu'il veut que je l'aime.
A celui qui fait mon malheur
Faut-il devoir un tel honneur!

LE PRINCE DE NEUBOURG.
Oui, par cette faveur extrême,
Ici je m'honore moi-même.
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

CHŒUR.

De ce guerrier que chacun aime
Célébrons le bonheur suprême,
Et le grand prince dont le cœur
Sait ainsi payer la valeur.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *bas, au prince de Neubourg.* A merveille!.. Tous les jours de nouveaux progrès; mais vous n'avez pas encore pensé à demander des nouvelles de son altesse.

LE PRINCE, *de même.* Étourdi que je suis! (*Haut, à la princesse.*) Votre altesse ne s'est pas ressentie de l'accident de ce matin?

LA PRINCESSE. Non; j'ai eu plus de peur que de mal. Mais comment tout cela s'est-il passé? et quel est donc mon libérateur?

LE PRINCE. Je voudrais pouvoir dire que c'est moi; mais j'ai, au contraire, une peur horrible que cet accident-là ne soit de ma façon; et j'en suis d'autant plus désolé que j'avais promis à la baronne de Wedel de ne pas faire une seule gaucherie d'aujourd'hui. J'étais penché sur le traîneau de votre altesse que je conduisais; et dans le moment vous m'avez dit : Prince de Neubourg, j'ai besoin de vous voir et de vous parler.

M. DE LINSBERG, *vivement.* Ah!.. son altesse vous disait...

LE PRINCE. Ce sont ses propres paroles, et j'écoutais si attentivement que je n'ai plus pensé au traîneau, qui s'est dirigé tout seul; et, ma foi, sans monsieur de Linsberg... car c'est lui, vous ne vous en doutez pas, c'est lui qui a encore remporté tout l'honneur de cette expédition navale; ce qui est fort beau, surtout pour un général de cavalerie.

M. DE LINSBERG, *regardant la princesse.* Je suis fâché, Monseigneur, que cet accident ait interrompu votre conversation avec son altesse.

LA PRINCESSE. Un pareil entretien n'avait rien de bien intéressant.

LE PRINCE. N'est-ce pas? et puis cela se retrouvera; vous me l'avez promis?

LA PRINCESSE, *embarrassée.* Oh! certainement.. il est fort indifférent que ce soit... Mais qu'avez-vous, monsieur de Linsberg? vous paraissez souffrir; peut-être est-ce de ce matin?

M. DE LINSBERG. Votre altesse est trop bonne de daigner s'en apercevoir; qu'importe?

LA PRINCESSE. On ouvre chez le grand-duc. (*A Linsberg, qui fait un mouvement pour sortir.*) Ne venez-vous pas lui faire votre cour?

M. DE LINSBERG. Oui, Madame. (*A part.*) Je veux tout examiner, ne pas les perdre de vue! Fut-il jamais une situation pareille à la mienne! être mari, être jaloux, et ne pouvoir se plaindre!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à qui le prince offre la main.* A quoi pensez-vous donc? La main à son altesse!

LE PRINCE. Dieu! quelle faute!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Et de deux! (*Le prince de Neubourg se précipite vers la princesse, et lui offre sa main; en ce moment, Linsberg, qui présentait la sienne, la retire en s'inclinant respectueusement.*)

M. DE LINSBERG, *à part.* Jusqu'à l'étiquette qui conspire contre moi! (*Ils sortent tous par la porte à droite du spectateur.*)

—

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *seule, regardant sortir Linsberg.*

RÉCITATIF.

Des succès de Linsberg que mon âme est ravie!
Mais n'a-t-il pas déjà trop de place en mon cœur?
Non, non, je ne serai jamais que son amie :
Ce titre seul suffit à mon bonheur.

AIR.

Tendre amitié, ton flambeau tutélaire
Vaut mieux pour nous que celui des amours!
Sans nous tromper il nous éclaire,
Et brille encor, même après nos beaux jours.
Combien de fois Linsberg sécha mes larmes,
Dont personne n'avait pitié,
De mes plaisirs il augmentait les charmes,
De mes chagrins il prenait la moitié.
Tendre amitié, ton flambeau tutélaire
Vaut mieux pour nous que celui des amours :
Sans nous tromper il nous éclaire,
Et brille encor, même après nos beaux jours.
Mais quand j'y pense, cependant,
Si mon ami devenait un amant. .
Chassons cette vaine folie,
Reprenons ma gaîté chérie :



LE GRAND-DUC. De Linsberg est mon fils. — Acte 4, scène 11.

Sans lui plus d'un adorateur
Déjà se dispute mon cœur.
Coquette, légère et frivole,
Je veux que Linsberg soit puni;
Tous les amants que je désole
Vont aujourd'hui payer pour lui.

—

SCENE VII.

MADEMOISELLE DE WEDEL; LINSBERG, *sortant de chez le grand-duc, d'un air agité.*

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh, mon Dieu! qu'avez-vous donc?..

M. DE LINSBERG. Rien Je vous quitte; je m'éloigne!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Qu'est-il donc arrivé?

M. DE LINSBERG. Je ne sais; mais c'est un parti pris. Le prince de Neubourg ne quitte pas son altesse, il est sans cesse auprès d'elle. (*A part.*) Et ce M. de Valborn, qui semblait prendre plaisir à me le faire remarquer. (*Haut.*) Enfin, dans un moment où de nouveau la princesse lui présenta t la main, je l'ai vu distinctement, il a osé la porter à ses lèvres!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Au fait, c'est peu convenable; mais on peut lui pardonner.

M. DE LINSBERG. Lui pardonner! Je me suis élancé vers lui...

MADEMOISELLE DE WEDEL, *vivement.* Hé! pourquoi donc, Monsieur? Qu'est-ce que cela vous fait?

M. DE LINSBERG. Qui? moi? je l'ignore. Mais enfin dans ce mouvement j'ai heurté par mégarde M. de Valborn qui sans doute s'en est formalisé: je ne sais ce que je lui ai répondu; mais c'est sur lui qu'est retombé mon ressentiment. Je n'étais plus a moi.

MADEMOISELLE DE WEDEL. O ciel! vous l'avez défié?

M. DE LINSBERG. Je le crois...

MADEMOISELLE DE WEDEL. Devant des femmes! devant la princesse!

M. DE LINSBERG. Devant le monde entier.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Manquer à ce point de respect!

M DE LINSBERG. Je me suis aperçu de ma faute à l'air sévère du grand-duc, aux murmures des courtisans; mais il était trop tard, la princesse m'avait donné l'ordre de sortir de sa présence.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Pouvait-elle faire autrement?



M. de Linsberg, dans le traineau. — Acte 3, scène dernière.

M. DE LINSBERG. Je le sais. (*Regardant par le fond.*) C'est M. de Valborn.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Grand Dieu!.. qu'allez-vous faire!..

M. DE LINSBERG. Rien, je vous le promets; m'informer seulement de ce qui s'est passé.

—

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDNETS; M. DE VALBORN.

M. DE VALBORN. Mademoiselle de Wedel, la princesse va se retirer dans son appartement et vous a fait demander.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Je me rends auprès de son altesse. (*Fausse sortie... Elle entre dans l'appartement à gauche, et reparaît de temps en temps.*)

M. DE VALBORN. Je suis désolé, monsieur le comte, d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer. Jamais, je crois, le grand-duc, dont vous étiez le favori, ne s'est montré aussi sévère. Mais sans doute la vue de sa fille...

M. DE LINSBERG. Quoi! la princesse...

M. DE VALBORN. Elle était tellement indignée, que j'ai vu des larmes dans ses yeux. Aussi le grand-duc, qui l'adore, a partagé son ressentiment; et, sans les instances de vos amis, peut-être n'eût-il pas borné à six mois d'exil...

M. DE LINSBERG. Je vous entends; mais je m'étonne que ce soit vous, Monsieur, qu'il ait chargé de me l'apprendre.

M. DE VALBORN. Je suis venu de moi-même, Monsieur; nous avions à reprendre une conversation que la présence de son altesse a interrompue, et je suis maintenant aux ordres de monsieur de Linsberg.

M. DE LINSBERG. Je compte ce soir me promener dans le parc; aurai-je l'honneur de vous y rencontrer?

M. DE VALBORN. Ce soir, non; vous savez que c'est la fête de son altesse, et qu'il y a un grand bal. Mon devoir m'oblige d'y paraître, (*Avec intention.*) moi qui n'ai pas la même liberté que vous.

M. DE LINSBERG. Il suffit. A demain donc, le plus tôt possible.

M. DE VALBORN. A demain. (*Il sort.*)

—

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT ET Cie. — N° 11. —

SCÈNE IX.

M. DE LINSBERG, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh bien!..

M. DE LINSBERG. Quoi! vous étiez encore là?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oui, parlez; que vous a-t-il dit?

M. DE LINSBERG. Pendant six mois l'on m'exile de la cour.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Ah! voilà ce que je craignais.

M. DE LINSBERG, *à part.* Elle pleurait; et c'est moi qui l'afflige, qui l'outrage! mais partir sans la voir, sans me justifier! (*Haut.*) Baronne, conduisez-moi vers elle; il faut que je la voie, que je lui parle.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Y pensez-vous? ne vous a-t-on pas donné l'ordre de vous éloigner?

M. DE LINSBERG. Oui, sans doute; aussi je veux lui parler; mais à elle seule.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *d'un air étonné.* Ernest, Ernest, vous n'y êtes plus. Un entretien particulier, quand elle a vous a banni de sa présence!

M. DE LINSBERG. Oui, oui, vous avez raison; je ne sais ce que je veux.

RÉCITATIF.

O ciel! après trois mois d'absence...
Sans pouvoir lui parler, m'éloigner de ces lieux!
Et dévorer encor mes chagrins en silence!
Ah! plaignez-moi! je suis bien malheureux!

DUO.

Il faut partir,
Partir encore
Hélas! j'ignore
Mon avenir.
(*A part.*)
Mais auprès d'elle
Mon cœur fidèle
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh quoi! partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Notre avenir!
Mais un cœur tendre,
Pour vous défendre,
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

M. DE LINSBERG.

Quoi! me bannir de sa présence!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Qu'avez-vous fait? quelle imprudence!

M. DE LINSBERG.

Hélas! mon crime est bien plus grand.
(*A part.*)
O Louise! ô ma noble épouse!
J'ai pu, dans ma fureur jalouse,
Te soupçonner un seul instant;
J'ai mérité mon châtiment.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Il faut partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Mon avenir!
Mais un cœur tendre,
Pour me défendre,
Reste en ce lieu,
Adieu! adieu!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh quoi! partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Notre avenir!
Mais un cœur tendre,
Pour vous défendre,
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

(*Linsberg sort par le fond, et mademoiselle de Wedel par la gauche du spectateur.*)

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

WILHEM, GARÇONS JARDINIERS, DOMESTIQUES, HOMMES ET FEMMES *du château, entrant par le fond.*

CHŒUR.

De fleurs et de festons
Décorons ces salons;
Pour cette auguste fête,
Amis, que tout s'apprête;
Et que tout vienne offrir
L'image du plaisir.

WILHEM.

Du bal déjà la salle est préparée;
D'arbustes et de fleurs mes soins l'ont décorée.
Que ces grands seigneurs sont heureux!
Tous les plaisirs sont faits pour eux :
C' matin un' cours' magnifique,
Maint'nant des dans's, d' la musique.
A voix basse.)
Mais écoutez-moi bien. Tantôt l'on a laissé
Des traîneaux sur le lac glacé,
Et nous pourrions, pendant la fête,
Nous donner en cachette
Un plaisir de grand seigneur.

TOUS.

Un plaisir de grand seigneur!

WILHEM, *à une des jeunes filles.*

De vous conduir' j'aurai l'honneur;
Ne craignez rien, jeune fillette,
Et comme dit la chansonnette...

TOUS.

Voyons, voyons, que dit la chansonnette?

COUPLETS.

WILHEM.

PREMIER COUPLET.

Lorsque l'hiver enchaîne les flots,
Jeunes beautés, avec audace,
Accourez à ces plaisirs nouveaux :
L'Amour peut guider vos traîneaux;
Nul danger ne vous menace.
Mais il est au printemps
Des périls bien plus grands!
Près de vous quand avec grâce
Un danseur vient soudain
Vous présenter la main.
Ma Suzon,
Ma Lison,
Pour danser,
Pour valser,
Ne va pas te presser.
Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace,
Il est trop dangereux de glisser;
Fillettes, craignez de danser.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand, sur la glace, en traîneau brillant,
Gaîment on passe et l'on repasse,
Si parfois arrive un accident,
On se relève promptement!
Sans danger l'on se ramasse.

Mais sur l'herbe, en dansant,
Ah! c'est bien différent!
Du faux pas qui la menace,
Une fillette, hélas!
Ne se relève pas.
Ma Suzon,
Ma Lison, etc., etc.

TROISIÈME COUPLET.

Sans te troubler, laisse, vieux mari,
Ta femme courir sur la glace :
L'Amour n'est là qu'un enfant transi;
Ailleurs il est plus dégourdi :
C'est au bois qu'il vous menace.
Qu'un tendron imprudent
Fasse un' chute en dansant,
Pour l'époux quelle disgrâce!
Car c'est lui, tout à coup,
Qui r'çoit le contre-coup.
Ma Suzon,
Ma Lison, etc., etc.
Mais taisons-nous, faisons silence.
C'est le grand-duc qui s'avance.

CHŒUR.

C'est lui-même! c'est Monseigneur!

WILHEM.

Vite à l'ouvrage, et tous avec ardeur...

REPRISE DU CHŒUR.

De fleurs et de festons
Décorons ces salons :
Pour cette auguste fête,
Amis, que tout s'apprête;
Et que tout vienne offrir
L'image du plaisir.

(*Sur la ritournelle ils saluent le grand-duc qui entre, et qui de la main leur fait signe de se retirer. Ils sortent.*)

—

SCENE II.

LE GRAND-DUC, LE PRINCE DE NEUBOURG, *qui sont entrés ensemble par la gauche du spectateur.*

LE GRAND-DUC. Je vous le répète, prince de Neubourg, c'est contre mon gré; mais puisque vous l'exigez...

LE PRINCE. Oui, sans doute, je me suis déjà brouillé avec la princesse, et je crois, Monseigneur, que j'aurais aussi le courage de me fâcher avec votre altesse, si elle me refusait la grâce que je lui demande.

LE GRAND-DUC, *souriant.* Je vois qu'il est bon d'être de vos amis : Linsberg restera. Qu'il vienne aujourd'hui seulement, quand nous serons tous ici réunis, faire des excuses à ma fille, et que pendant huit ou dix jours il s'abstienne de paraître devant elle.

LE PRINCE. Je vous remercie, Monseigneur, je n'attendais pas moins de votre altesse; et la preuve, c'est que d'avance j'avais fait prévenir M. de Linsberg de se rendre auprès de moi.

LE GRAND-DUC, *souriant.* A la bonne heure! Ce qui m'inquiète maintenant, c'est votre réconciliation avec ma fille : je crois cependant que ce n'est pas impossible, et qu'un simple billet, quelques phrases de galanterie...

LE PRINCE. Des phrases de galanterie! Vous trouvez cela facile?

LE GRAND-DUC. Pour vous, sans doute, qui êtes toujours d'une recherche, d'une attention!.. Je n'en veux d'autres preuves que ce que je vois, (*Regardant autour de lui.*) des fleurs nouvelles dans le mois de janvier! voilà qui est admirable!

LE PRINCE. Vous trouvez... J'en suis enchanté! C'est une idée de mademoiselle de Wedel; car pour moi je ne me serais jamais avisé de dévaster toutes les serres des environs pour offrir à ces dames des roses au milieu de l'hiver. J'avoue que j'aurais eu la patience et la bonhomie d'attendre le printemps.

LE GRAND-DUC. Adieu, prince; à tantôt. Vous viendrez me prendre pour la fête; je vous attendrai. (*Il sort par la droite.*)

—

SCENE III.

LE PRINCE, *seul, s'approchant de la table.* Allons donc, puisqu'il le faut, essayons une épître de réconciliation : j'aimerais autant avoir à faire un traité de paix : il n'y a qu'à signer.

—

SCENE IV.

LE PRINCE, M. DE LINSBERG.

M. DE LINSBERG, *à part dans le fond.* Quel peut être le motif du prince de Neubourg, en me priant de suspendre mon départ? aurait-il quelques soupçons? Eh bien! tant mieux. Je le connais assez brave pour ne s'en rapporter qu'à lui-même du soin de venger une offense; c'est tout ce que je demande.

LE PRINCE, *déchirant une feuille de papier.* Je crois vraiment que je n'en viendrai jamais à bout. (*Se levant et apercevant Linsberg.*) Ah! c'est vous, mon cher comte? venez donc? j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

M. DE LINSBERG. A moi, Monseigneur!

LE PRINCE. Vous ne quittez plus la cour... vous nous restez, on a obtenu votre grâce.

M. DE LINSBERG. Et qui a donc osé la demander?

LE PRINCE. Moi!

M. DE LINSBERG. Vous, mon prince!

LE PRINCE. Oh! ce n'est pas sans peine! J'ai eu une explication très-vive avec le grand-duc, et je suis sérieusement fâché avec la princesse.

M. DE LINSBERG, *avec joie.* Il se pourrait!..

LE PRINCE. C'est comme je vous le dis; mais j'ai déclaré que vous étiez mon ami, mon meilleur ami; que si vous partiez, je vous suivrais; et ma foi, mon cher, c'est arrangé; je reste, et vous aussi.

M. DE LINSBERG. Comment, mon prince, il serait vrai! (*A part.*) Allons, il n'y a pas moyen de chercher querelle à un homme comme celui-là!

LE PRINCE. On exige seulement que vous fassiez tantôt ici de légères excuses à son altesse, et que vous soyez huit ou dix jours sans vous présenter à la cour.

M. DE LINSBERG. Grand Dieu! huit ou dix jours!

LE PRINCE. Oui; ce n'est pas là le plus terrible, parce qu'il paraît que vous êtes comme moi, et que la cour ne vous amuse pas autrement. Ainsi, c'est toujours ça de gagné. Nous irons à la chasse, nous passerons des revues, nous commanderons des manœuvres, enfin, vous ne me quitterez pas d'un moment; en revanche, mon cher ami, il faut que vous me rendiez un service. J'exige votre parole.

M. DE LINSBERG, *vivement.* Je vous la donne, Monseigneur. (*A part.*) Trop heureux de m'acquitter envers lui!

LE PRINCE. Eh bien! mon cher, grâce à vous, me voilà brouillé avec la princesse; il faut qu'à votre tour vous nous raccommodiez.

M. DE LINSBERG. Moi, Monseigneur ?

LE PRINCE. Oui; mes conseillers ont pensé pour moi à ce mariage, qui est en effet fort avantageux, puisqu'il réunirait en ma personne la maison de Souabe à celle de Neubourg; mais, par malheur, on ne peut se marier sans faire sa cour... Moi, je n'y entends rien, et, sans la petite baronne de Wedel qui a bien voulu me donner des leçons...

M. DE LINSBERG. Ah! la baronne de Wedel...

LE PRINCE. Oui, elle me fait répéter; et, si vous voulez que je vous le dise, les répétitions m'amusent beaucoup plus que tout le reste! Mademoiselle de Wedel est peut-être la seule personne de la cour avec qui je sois à mon aise. J'arrive auprès d'elle triste, découragé; quand je la quitte, je suis toujours content de moi. Ses éloges m'enchantent, et j'ai même du plaisir à être grondé par elle... Ah! si c'était là la princesse, je ne serais pas embarrassé, et mon mariage serait déjà fait; mais l'aventure d'aujourd'hui va encore me reculer de quinze jours; et, si vous ne venez pas à mon secours, il n'y a pas de raison pour que cela finisse.

M. DE LINSBERG. En s'adressant à moi, votre altesse oublie que d'ici à dix jours je ne puis me présenter devant la princesse; qu'il m'est impossible de la voir, de lui parler.

LE PRINCE. Aussi n'est-ce pas là ce que je vous demande. Le grand-duc m'a conseillé d'écrire; mais c'est une chose terrible que cette lettre! Ecoutez; (*En confidence.*) vous êtes un homme d'esprit et un homme d'honneur; on peut se fier à vous, et si vous le voulez, nous allons la composer ensemble.

M. DE LINSBERG, *à part.* En vérité, voilà une amitié désespérante! (*Haut.*) Et d'ailleurs comment faire remettre ce billet à la princesse sans la compromettre?

LE PRINCE. Dès que le grand-duc le permet, vous sentez qu'il y a mille moyens.

M. DE LINSBERG, *inquiet.* Sans doute, par mademoiselle de Wedel?

LE PRINCE. Y pensez-vous? charger cette enfant d'un pareil message! Mettez-vous là et écrivez, c'est tout ce que je demande.

M. DE LINSBERG, *à part.* Comment le refuser? et que dira Louise, en voyant cette écriture qu'elle connaît si bien? (*Il se met à la table.*)

—

SCENE V.

LE PRINCE DE NEUBOURG, LINSBERG, *à la table, écrivant,* WILHEM, *entrant par une des portes du fond et tenant une corbeille de fleurs.*

LE PRINCE. Ah! c'est toi, Wilhem; attends-moi. (*Allant à Linsberg.*) Allez toujours, je suis à vous; surtout rien de langoureux, parce que ce n'est pas mon genre.

M. DE LINSBERG. J'aimerais mieux que votre altesse daignât me dicter.

LE PRINCE. Non : j'ai beaucoup plus de confiance dans vos talents que dans les miens. J'oubliais de vous dire que la princesse m'avait demandé ce matin un moment d'entretien.

M. DE LINSBERG. Oui, je le sais.

LE PRINCE. Vous pouvez lui rappeler cela. (*A Wilhem.*) Eh bien! mon garçon, mes ordres sont-ils exécutés?

WILHEM. Vous le voyez, Monseigneur; et certainement des bouquets comme ceux-là dans cette saison, il y a de quoi faire de l'honneur à un jardinier.

LE PRINCE. C'est toi qui es celui du château?

WILHEM. Non, Monseigneur, je ne suis encore que sous-jardinier, et je venons demander à votre altesse s'il n'y a pas moyen de supplanter sti-là qui est en chef et de me mettre à sa place.

LE PRINCE. Ah! tu as de l'ambition?

WILHEM. Oh! une ambition d'enragé! ça, je peux ben m'en vanter; j'en ai comme un chambellan; v'là pas plus de quinze jours que maître Pierre m'a fait entrer dans les potagers de son altesse, et je voudrais déjà me pousser dans les jardins d'agrément, les cascades, les labyrinthes, parce qu'il n'y a que cela pour arriver.

LE PRINCE. Oui, je vois que tu es pour les chemins tortueux; car il me semble que ce maître Pierre qui t'a fait entrer ici est celui que tu voudrais supplanter.

WILHEM. Comme de juste! v'là quinze ans qu'il y est, et moi j'arrivons, c'est à mon tour.

TRIO.

M. DE LINSBERG, *qui pendant ce temps a écrit, se lève et présente la lettre au prince.*

Voici ce que je viens d'écrire;
Monseigneur voudrait-il le lire?

LE PRINCE.

C'est bien; je m'en rapporte à vous :
Ces billets se ressemblent tous.

(*Il prend le papier, et au moment où il va y jeter les yeux, il aperçoit la corbeille de roses que tient Wilhem, et, comme frappé d'une idée soudaine, il dit à M. de Linsberg, en lui montrant les roses.*)

Eh mais!.. voici, pour porter un message,
Un confident et galant et discret!

M. DE LINSBERG.

Eh quoi! votre altesse voudrait...

LE PRINCE, *vivement.*

Ajoutez les phrases d'usage,
Et fermez vite ce billet.

M. DE LINSBERG, *s'approchant de la table, et tournant le dos au prince.*

Ah! grand Dieu! quel projet!

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Cet heureux artifice
Peut réussir, je croi.
O fortune propice!
Protége-moi!

WILHEM, *au prince.*

Pour que je réussisse
Il m' faut d' l'appui, je croi.
Ah! soyez-moi propice,
Protégez-moi!

LE PRINCE.

Ce galant artifice
Lui plaira, je le croi.
Amour, sois-moi propice,
Protége-moi!

(*Après cet ensemble, M. de Linsberg déchire la lettre qu'il vient de faire, et écrit à la hâte quelques lignes sur une feuille de papier qu'il ploie, et à laquelle il met un pain à cacheter.*)

LE PRINCE, *à Wilhem.*

Eh bien! sans déplacer personne,
Je veux, Wilhem, te rendre heureux.

WILHEM.

Si c'est possibl'! J'ai l'âme bonne,
Et je ne demande pas mieux.
Aussi c'est sur vous que je compte;
Parlez, disposez d' mes talents.

(*M. de Linsberg s'approche, et remet la lettre au prince.*)

LE PRINCE.

C'est merveille. Mon cher comte,
Recevez mes remerciments.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG, *avant de sortir et regardant toujours la lettre.*

Cet heureux artifice
Peut réussir, je croi.
O fortune propice,
Protége-moi!

WILHEM.

Pour que je réussisse
Il m' faut d' l'appui, je croi,
Ah! soyez-moi propice,
Protégez-moi!

LE PRINCE.

Ce galant artifice
Lui plaira, je le croi.
Amour, sois-moi propice,
Protége-moi !

(*Linsberg sort par le fond.*)

—

SCENE VI.

LE PRINCE, WILHEM.

LE PRINCE, *à Wilhem.* Écoute ce que je vais te dire : tu remettras à chacune des dames d'honneur de la princesse un de ces bouquets pour le bal de ce soir, et celui-ci, cette touffe de roses, (*Cachant la lettre entre les fleurs.*) sera pour la princesse : tu m'entends bien ?

WILHEM. Oui, Monseigneur. Dirai-je de quelle part?

LE PRINCE. Eh non! (*Montrant la lettre en souriant.*) elle le verra bien. D'ailleurs, quel autre que moi oserait...

WILHEM. Et y aura-t-il une réponse?

LE PRINCE. Réponse? je n'en sais rien. Eh mais! je n'y avais pas pensé. Il faut savoir ce que je demande. (*Rouvrant la lettre.*) Voyons. Hum! hum! il me semblait d'abord qu'il y en avait plus long. (*Lisant.*) « Grâce, grâce, « Madame; si vous saviez combien je vous aime, et com- « bien je suis malheureux de vous avoir déplu ! » *De vous avoir déplu!* Voilà de ces phrases que je craignais, et dont je lui parlais tout à l'heure; ça ne dit rien, et ça ne va pas au fait. (*Continuant.*) « Si je ne vous suis pas le « plus indifférent des hommes, si notre union ne vous « est pas odieuse, daignez m'accorder, après le bal, un « instant d'entretien. » (*Il s'arrête étonné.*) Hein! moi qui lui reprochais d'être trop respectueux! il me semble, au contraire, qu'il me fait aller un peu vite. (*Continuant.*) « Si vous accueillez ma demande, laissez tomber tantôt « votre bouquet devant moi, et je comprendrai que Louise « me pardonne. » Allons, allons, voilà qui est plus galant; parce qu'au fait, ce bouquet qui servira de réponse... C'est assez hardi, mais ce n'est pas mal, je suis content de mon secrétaire. Après tout, qu'est-ce que je risque? La princesse m'avait demandé un entretien; c'est celui-là que je lui indique; et si on me refuse, si, comme je le crois bien, le bouquet reste en place, nous serons aussi avancés qu'auparavant; nous en serons quittes pour continuer une guerre d'observation. (*Remettant la lettre dans le bouquet et le donnant à Wilhem.*) Le sort en est jeté. Tu attendras ici la princesse sur son passage, et tu lui remettras ce bouquet sans rien dire.

WILHEM. Oui, Monseigneur.

LE PRINCE. Et il n'y a pas de réponse.

WILHEM. Non, Monseigneur. Et tenez, je croyons que v'là son altesse qui veniont de ce côté.

LE PRINCE. Eh, mon Dieu! déjà! Et le grand-duc qui m'attend; courons le rejoindre. (*Il sort par la porte à droite des spectateurs.*)

—

SCENE VII.

WILHEM, *qui se tient à l'écart;* LA PRINCESSE, *en robe de bal et en grande parure;* LA COMTESSE DE DRAKENBACK, *qui entre derrière la princesse.*

LA PRINCESSE, *à part.* L'ingrat! oser me soupçonner! lorsque j'ai tout sacrifié pour lui; et le plus cruel encore, il me force, moi, à l'éloigner, à le bannir!

WILHEM, *s'avançant.* Je demandons bien des excuses à votre altesse si j'osons l'interrompre. Ce sont des fleurs que je venions lui offrir.

LA COMTESSE. En effet, Madame, des fleurs dans cette saison!

LA PRINCESSE. Oui, elles sont fort belles.

WILHEM. Oh! elles sont encore plus étonnantes que vous ne le croyez.

LA PRINCESSE. Que veut-il dire avec ses signes?

WILHEM. Et v'là un bouquet de roses dont votre altesse me dira des nouvelles.

LA PRINCESSE, *apercevant la lettre qui est dans les roses.* Qu'ai-je vu? (*A part.*) C'est de lui. (*Froidement, et prenant le bouquet.*) C'est bien, je l'accepte et je reconnaîtrai cette attention.

WILHEM. C'est que votre altesse ne se doute pas...

LA PRINCESSE, *l'interrompant.* C'est bon, c'est bon; pose là cette corbeille, et laisse-nous.

LA COMTESSE. Hé bien! n'as-tu pas entendu son altesse?

WILHEM. Il n'y a pas de doute; c'est au contraire son altesse qui ne m'entend pas. (*A part.*) Ça m'est égal; v'là toujours ma commission faite, arrivera ce qu'il pourra. (*Il sort.*)

—

SCENE VIII.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Voilà un jardinier fort extraordinaire.

LA PRINCESSE. Il s'attendait à quelque récompense, que je lui enverrai plus tard.

LA COMTESSE. Est-ce que votre altesse ne se dispose pas à passer dans la salle du bal?

LA PRINCESSE. J'y vais. Avertissez mademoiselle de Wedel et ces dames.

LA COMTESSE. Elles y sont déjà.

LA PRINCESSE. Ah! c'est bien. Donnez-moi un autre éventail et des gants; ceux-là ne me conviennent pas.

—

SCENE IX.

LA PRINCESSE, *seule, prenant la lettre, l'ouvrant vivement, et la parcourant tout bas.* « ... Malheureux de vous avoir déplu... » Il est malheureux, et moi donc! (*Continuant à lire tout bas, et s'interrompant.*) Non, non, certainement, je ne lui accorderai pas; il n'en est pas digne. Mais quelle imprudence! oser confier un pareil secret à ce jardinier! ah! je ne le reconnais pas là. (*Elle cache la lettre dans son sein.*)

—

SCENE X.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE, *rentrant avec des gants et un éventail qu'elle remet à la princesse.*

LA COMTESSE. Votre Altesse est-elle contente de sa toilette?

LA PRINCESSE, *mettant ses gants et arrangeant le bouquet à son côté.* Oui, oui; c'est fort bien.

LA COMTESSE. Votre altesse veut-elle que j'attache ce bouquet?

LA PRINCESSE. Non, c'est inutile. On vient.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE GRAND-DUC, M. DE VALBORN, LE PRINCE DE NEUBOURG, MADEMOISELLE DE WEDEL, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

CHŒUR.

C'est par vous, aimable princesse,
Que le bonheur règne en ces lieux,
Vous devez à notre tendresse
Et ces hommages et ces vœux.

LE GRAND-DUC, *à la princesse.*

Oui, pour que la fête commence,
On n'attend plus que ta présence.

LA PRINCESSE.

Mon père, je suis vos pas.

(*Regardant autour d'elle avec inquiétude.*)

Non, je ne le vois pas.

(*Avec un mouvement de joie.*)

C'est lui...

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LINSBERG.

M. DE VALBORN, *bas, à la comtesse.*

Quoi! dans ces lieux, aux regards de son maître,
Le comte ose reparaître!

LA COMTESSE, *de même.*

Monseigneur l'a voulu... nous allons, sans pitié,
Voir son orgueil humilié.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
M'enchante aujourd'hui.

M. DE LINSBERG.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE GRAND-DUC, *regardant le prince.*

Je tremble... j'espère.
A ma fille s'il peut plaire,
Mon plan a réussi.

VALBORN ET LA COMTESSE.

Qu'il tremble... j'espère,
Bientôt, par mon savoir-faire,
Perdre le favori.

M. DE LINSBERG, *sur un signe du grand-duc, s'avançant respectueusement près de la princesse.*

D'un insensé, d'un téméraire,
Daignez, princesse, accueillir la prière!
Excusez un instant d'oubli,
Dont son cœur est déjà puni.

(*La princesse reste immobile et sans le regarder.*)

Mais je vois, à votre silence,
Que vous ne sauriez pardonner;
Hélas! et de votre présence
Pour jamais il faut m'éloigner.

(*Il fait un pas pour se retirer... La princesse détache doucement son bouquet avec sa main gauche, et le laisse tomber en ce moment.*)

LE PRINCE, *qui a suivi tous ses mouvements.*

Quel bonheur! elle y consent!
A mes vœux on daigne se rendre

M. DE LINSBERG, *à part.*

Quel bonheur! elle y consent!
Cette nuit elle va m'entendre.

LA COMTESSE, *qui, au moment où le bouquet est tombé, s'est précipitée pour le ramasser, le rend à la princesse.*

Je l'avais dit; mais votre altesse
N'a pas voulu qu'on l'attachât.

LE PRINCE.

Oui, de cette fête, princesse,
Vos attraits vont doubler l'éclat.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS ET LA COMTESSE.

Ah! pour moi je suis d'une ivresse!
On éloigne le favori.

M. DE LINSBERG.

Ah! rien n'égale mon ivresse!
A me voir elle a consenti.

LE PRINCE.

Ah! rien n'égale mon ivresse!
Notre projet a réussi.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Je n'ai jamais vu la princesse
Aussi sévère qu'aujourd'hui.

M. DE LINSBERG, *à part.*

Cette nuit!

LE PRINCE, *de même.*

Cette nuit!

LA PRINCESSE, *de même.*

Cette nuit!

LE PRINCE ET M. DE LINSBERG.

Ah! c'est charmant!

LA PRINCESSE.

Ah! mon cœur tremble en y pensant!

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Je tremble... j'espère.
Mais d'où vient la colère
Qu'elle a contre lui?

LE GRAND-DUC.

Je tremble... j'espère.
A ma fille il doit plaire.
Mon plan a réussi.

LA PRINCESSE.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

M. DE LINSBERG.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE PRINCE.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
M'enchante aujourd'hui.

VALBORN ET LA COMTESSE.

Qu'il tremble... j'espère,
Bientôt, par mon savoir-faire,
Perdre le favori.

(*Le grand-duc donne la main à la princesse, le prince de Neubourg à mademoiselle de Wedel. Ils entrent tous par la porte à gauche, et M. de Linsberg sort par le fond.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de la princesse. Le décor est entièrement fermé. Tout le fond du théâtre est occupé par trois grandes croisées à vitraux gothiques. Au second plan, deux portes latérales; et à droite, sur le premier plan, une plus petite porte qui est censée celle d'un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE DE DRAKENBACK, PLUSIEURS FEMMES.

(*La princesse est devant sa toilette, entourée de ses dames d'honneur, qui s'occupent à la déshabiller. La robe de bal que la princesse vient de quitter est étendue sur un fauteuil.*)

LA PRINCESSE. Je vous remercie, Mesdames; que je ne vous retienne pas davantage. Il doit être tard, n'est-il pas vrai?..

LA COMTESSE. Mais non, Madame, minuit vient à peine de sonner.

LA PRINCESSE. Minuit! il n'est que minuit!

LA COMTESSE. Sans doute. A peine le grand-duc était-il rentré dans ses appartements, que votre altesse a quitté la salle du bal... Une fête qui n'était donnée que pour elle!..

LA PRINCESSE. Il suffit, comtesse, il suffit; je ne me sens pas très-bien, et vous me ferez plaisir de vous retirer.

LA COMTESSE. Votre altesse n'y pense pas: mon devoir est de ne point la quitter, et je passerai la nuit auprès d'elle.

LA PRINCESSE. Du tout; je ne le souffrirai pas; et, très-sérieusement, ce serait me contrarier.

LA COMTESSE. Puisque votre altesse l'exige, je rentre dans mon appartement; mais je ne me coucherai pas, et au moindre bruit...

LA PRINCESSE. Mais voilà qui est encore pis, pour vous fatiguer, vous rendre malade; je vous défends de veiller, je veux que vous dormiez, entendez-vous, je le veux.

LA COMTESSE. Dès que votre altesse l'ordonne... (*Bas, aux autres dames.*) C'est égal, j'avertirai la baronne de Wedel, c'est elle qui doit être de service.

LA PRINCESSE. Bonsoir, Mesdames. (*La comtesse et les autres dames font la révérence, et sortent en emportant la robe de la princesse.*)

—

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, *seule, près de la porte.* Bien, elles s'éloignent. J'entends ouvrir leurs appartements; car c'est un fait exprès, ils donnent tous sur le corridor. Allons, elles causent encore! leurs bonsoirs n'en finissent pas. Grâce au ciel, toutes les portes se referment. Ah! mon Dieu! qu'on a de peine à être seule!

ROMANCE.

Dans ce palais on m'entoure, on m'adore :
De tant de soins comment me délivrer?
Le cœur chagrin, il faut sourire encore :
Fille de roi n'a pas droit de pleurer.

O toi! l'objet d'une ardeur légitime,
Cache-leur bien que tu m'as su charmer :
De mon amour ils te feraient un crime,
Fille de roi n'a pas le droit d'aimer

Il va venir! Mon ami! mon Ernest! je vais donc te voir! mais à quel prix?.. Il m'a fallu trahir mon secret, le confier à quelqu'un, et ce n'était pas à mon père! Pauvre baronne de Wedel! lorsqu'elle a appris que le comte de Linsberg était mon époux, quelle a été sa surprise! Oh! je le vois maintenant, et j'aurais dû m'en douter, elle était bien près de l'aimer. Chère Mathilde! avec quel zèle elle a promis de me servir!.. mais pourra-t-elle rejoindre le comte de Linsberg? pourra-t-elle lui faire parvenir cette clé! et s'il était découvert? si on le voyait entrer et sortir de mon appartement? Quelle imprudence! exposer à la fois mon repos, mon honneur, mon existence!.. Oui, mais je vais le voir! Il me semble qu'on marche dans ce corridor. Écoutons. Ah! comme mon cœur bat!.. c'est lui! c'est Ernest! Courons lui ouvrir. (*Elle ouvre la porte et s'écrie avec expression.*) Ah! mon ami!.. Ciel! mon père!..

—

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC. Je vois ta surprise, tu ne m'attendais pas à une heure semblable; mais j'ai aperçu de la lumière dans ton appartement, et comme je voulais te parler demain matin d'une affaire importante qui nous intéresse tous les deux, je n'ai pas eu la patience d'attendre.

LA PRINCESSE, *à part.* Et lui qui va venir! Je suis perdue!..

LE GRAND-DUC. Prends ce fauteuil... Oui... Comme tu me regardes!... Prends ce fauteuil... et causons de bonne amitié. (*S'asseyant.*) Sais-tu que je suis enchanté de mon idée? c'est une bonne fortune de pouvoir te parler librement et sans témoin; aussi je suis décidé à en profiter, et nous allons avoir une longue conférence... Eh bien! qu'as-tu donc?

LA PRINCESSE, *assise et prêtant l'oreille du côté de la porte à droite.* Rien. J'avais cru entendre...

LE GRAND-DUC. Sois tranquille; qui veux-tu qui vienne ici à cette heure? Tu te doutes bien que je veux te parler du prince de Neubourg: il t'aime beaucoup, tu le sais. Ne serait-il pas convenable d'abréger le temps de son épreuve et de lui déclarer franchement tes sentiments?

LA PRINCESSE, *sans l'écouter, et regardant autour d'elle.* Oui... oui... Certainement je pense comme vous. (*A part.*) Ah! combien je souffre!

LE GRAND-DUC, *souriant.* Comment, il serait vrai! Eh bien! je ne t'aurais pas crue aussi raisonnable, ni aussi disposée à m'obéir.

LA PRINCESSE, *se levant de son fauteuil.* Moi! ah! croyez que désormais rien n'égalera ma soumission, mon obéissance.

LE GRAND-DUC. Eh mais! je n'en ai jamais douté. (*Se levant aussi.*) Je craignais seulement que tu ne voulusses différer, demander du temps; mais puisque tu consens, demain je déclarerai publiquement ton mariage avec le prince de Neubourg.

LA PRINCESSE. O ciel! que dites-vous?

LE GRAND-DUC. Tu viens toi-même de m'y autoriser, et j'ai ta parole.

LA PRINCESSE. Qui? moi! j'ai pu promettre?.. Ah! si votre fille vous est chère, je vous prie, je vous supplie...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

(*Léger bruit indiqué par l'orchestre.*)

LA PRINCESSE, *écoutant.*

O ciel!

LE GRAND-DUC.

Quelle frayeur t'agite?
Te voilà tremblante, interdite!
D'où vient le trouble où je te vois?

LA PRINCESSE, *écoutant toujours.*

C'en est fait... oui, oui, cette fois
Je ne me trompe pas, et tout mon sang se glace.
On vient!.. Ah! l'on vient! grâce!
Oui, mon père, quand vous saurez!

LE GRAND-DUC.

Par la terreur vos traits sont altérés.
Parlez!

LA PRINCESSE.

C'est moi, c'est moi, mon père,
Qui mérite votre colère!

LE GRAND-DUC.

Que dites-vous?
(*La porte à droite s'ouvre.*)

LA PRINCESSE.
(*A part.*)
Apprenez... Dieux,
Ce n'est pas lui!

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Monseigneur en ces lieux!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.
Quel destin tutélaire
L'envoie auprès de moi?
Ah! cachons à mon père
Mon trouble et mon effroi.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Quel est donc ce mystère?
(*A la princesse.*)
Ne craignez rien, c'est moi!
Cachez aux yeux d'un père
Ce trouble et cet effroi.

LE GRAND-DUC.
Quel est donc ce mystère?
(*Regardant mademoiselle de Wedel.*)
Taisons-nous, je le doi;
Mais je saurai, j'espère,
D'où venait cet effroi.

(*A mademoiselle de Wedel.*)
Vous, baronne, chez la princesse!
Qui vous amène, à cette heure en ces lieux?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *au grand-duc.*
Nous entendions du bruit chez son altesse.
Craignant pour ses jours précieux,
Notre gouvernante éperdue,
Voulait venir, et je l'ai prévenue;
J'accourais...

LA PRINCESSE, *à mademoiselle de Wedel.*
Ah! quelle reconnaissance!

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Mais, par bonheur, je vois que ma présence
Est inutile, et je sors.

LE GRAND-DUC, *la retenant.*
Demeurez.
Adieu, ma fille, adieu, Louise.
Du trouble où je vous vois demain vous m'instruirez.

LA PRINCESSE.
Que voulez-vous que je vous dise?

LE GRAND-DUC.
Vous m'avez promis un aveu;
Je compte sur votre franchise.

LA PRINCESSE.
Mon père!

LE GRAND-DUC.
Adieu, ma fille, adieu.

ENSEMBLE.

LE GRAND-DUC.
Quel est donc ce mystère!
Taisons-nous, je le doi.
Mais je saurai j'espère,
D'où venait cet effroi.

LA PRINCESSE.
Un trouble involontaire
Vient s'emparer de moi.
Ah! cachons à mon père
Mon trouble et mon effroi.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Quel est donc ce mystère?
Comptez toujours sur moi;
Cachez aux yeux d'un père
Ce trouble et cet effroi.
(*Le grand-duc sort.*)

—

SCENE V.

LA PRINCESSE, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *le regardant sortir, et allant fermer la porte.* Il s'éloigne.

LA PRINCESSE, *se jetant dans son fauteuil.* Ah! Mathilde, j'ai cru que j'en mourrais.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Ce n'est rien, Madame: ce n'est rien. Rassurez-vous, l'orage est passé, et le beau temps va venir. Sans doute M. de Linsberg est ici.

LA PRINCESSE. Non vraiment.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Comment, non? Mais il devrait être arrivé depuis longtemps!

LA PRINCESSE. Je n'y conçois rien. Il faut que quelque heureux événement ait retenu ses pas, car sans cela il aurait rencontré mon père. Mais comment as-tu trouvé le moyen de lui faire parvenir cette clé!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Allez, j'étais bien embarrassée! Moi, d'abord, et contre mon habitude, je n'avais pas réfléchi. Je vous avais promis, en vous quittant, de le voir, de lui parler, de lui remettre cette maudite clé; parce que dans ce moment-là je ne pensais à rien qu'à vous rendre service et à lui aussi. Mais comment faire? il était près de minuit, j'étais en costume de bal; le moyen de parvenir jusqu'à M. le comte de Linsberg, qui était sans doute retiré dans son appartement! En conscience, je ne pouvais pas le faire prévenir par son valet de chambre que la première dame d'honneur de son altesse désirait lui parler... Aussi je me désespérais, lorsque j'aperçois sous le vestibule, et près de la porte, Wilhem, ce garçon jardinier, qui aujourd'hui, à ce que vous m'aviez dit, vous avait déjà remis un message. Ecoute, lui dis-je, en lui glissant ma bourse dans la main, il faut ici du zèle et de la discrétion; remets cette clé à la personne qui tantôt t'a chargé de présenter un bouquet à la princesse. Je comprends, a-t-il dit, et il est parti.

LA PRINCESSE. En effet, c'était le meilleur moyen. Ernest maintenant doit l'avoir reçue.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Aussi je pense que M. le comte ne doit pas tarder à venir.

LA PRINCESSE. Pourquoi ne dis-tu plus Linsberg, et ne l'appelles-tu que M. le comte?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *troublée.* Je ne sais. (*En souriant.*) C'est peut-être depuis que votre altesse ne l'appelle plus qu'Ernest. Mais je vous vois troublée, inquiète.

LA PRINCESSE. Oui. Il ne vient pas, et je crains que lui... que mon père... Ah! Mathilde, je suis bien malheureuse!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *avec sentiment.* Malheureuse! pourquoi donc? puisqu'il vous aime? (*Avec gaieté.*) Allons, allons, ne pensons plus à cela, et ne soyons pas généreuse à demi. Je sais le moyen de calmer vos inquiétudes. (*Elle va pour sortir.*)

LA PRINCESSE. Où vas-tu donc?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Faire un ingrat, car je cours protéger son arrivée et l'amener à vos pieds. (*Elle sort par la porte à droite.*)

—

SCENE VI.

LA PRINCESSE, *seule, la regardant sortir.* Bonne Mathilde. (*Ecoutant vers le fond.*) Eh mais!.. j'ai cru entendre du bruit; c'est vers ces croisées qui donnent sur le lac glacé. On frappe; qu'est-ce que cela veut dire? (*Avec effroi.*) Et Mathilde qui est partie! qui me laisse seule!

LINSBERG, *en dehors, à voix basse.* Louise! Louise!

LA PRINCESSE. Dieu! c'est sa voix! (*Elle court ouvrir, et Linsbeg paraît enveloppé d'un manteau brun.*)

—



LA PRINCESSE. Oui, elles sont fort belles. — Acte 2, scène 7.

SCENE VII.

LA PRINCESSE, M. DE LINSBERG.

LA PRINCESSE. Quoi! c'est vous, mon ami! Comment arrivez-vous ainsi? On ne vous a pas remis la clé de ce pavillon?

M. DE LINSBERG. Quelle clé?

LA PRINCESSE. Celle que mademoiselle de Wedel vous a envoyée de ma part.

M. DE LINSBERG. Du tout : je n'ai rien reçu, et je ne savais comment parvenir jusqu'à vous, lorsque j'ai pensé que le froid excessif avait dû geler le lac qui s'étend jusque sous vos fenêtres : je me suis hasardé à le traverser, et je suis arrivé jusqu'ici sans accident, et sans que personne m'ait aperçu.

LA PRINCESSE. Voyez donc, mon ami, quelle imprudence! Si la glace avait fléchi sous vos pas, si vous aviez couru le même péril que celui auquel vous m'avez arrachée ce matin! Ernest, promettez-moi de ne plus vous exposer ainsi.

M. DE LINSBERG. Rassurez-vous, aucun danger; mais quand il y en aurait eu, que n'aurais-je pas bravé pour vous voir un seul instant, pour entendre de votre bouche mon pardon!

LA PRINCESSE. Mon ami, que tout cela soit oublié; j'ai tant de choses à vous dire!

M. DE LINSBERG. Oui, n'en parlons plus. Mais, convenez-en vous-même, Louise; ne m'avez-vous pas rendu bien malheureux?

LA PRINCESSE. Et vous, n'avez-vous pas été bien injuste? Abuser de ma situation, me forcer devant toute la cour à vous dire des choses cruelles!.. Oser me soupçonner, et bien plus, me le faire voir à moi qui ne peux me défendre, Ernest, est-ce généreux?

M. DE LINSBERG. Mais encore, pourquoi demander cette entrevue au prince de Neubourg?

LA PRINCESSE. Ne prévoyant aucun moyen d'échapper à cet hymen, je voulais me confier à sa générosité, je voulais tout lui avouer. C'était le seul moyen de nous en faire un protecteur, un ami.

M. DE LINSBERG. Quoi! c'était là votre motif?

LA PRINCESSE. Oui, mais maintenant il n'en est plus

temps : le grand-duc vient de m'annoncer que demain mon mariage serait déclaré publiquement à la cour.

M. DE LINSBERG. Demain! grand Dieu!

LA PRINCESSE. Oui, c'est demain. Quel parti prendre? Abandonner mon père, le priver de sa fille! jamais, Ernest, je ne pourrai m'y résoudre. Mais lui faire un aveu qui doit attirer sur vous sa colère...

M. DE LINSBERG. Ah! s'il n'exposait que moi!

LA PRINCESSE. Silence! Ernest!.. n'entends-tu pas marcher?

M. DE LINSBERG. Oui, j'entends dans le corridor les pas de plusieurs personnes.

—

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Madame, Madame, voici M. de Linsberg. (*Apercevant Ernest.*) Dieu! c'est lui. J'ai cru qu'il me suivait.

M. DE LINSBERG. Que dites-vous?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *lui faisant signe de la main.* Calmez-vous : c'est moi, moi seule, qui suis cause de tout! Empêchons du moins qu'on ne nous surprenne. Fermons cette porte. (*Elle va fermer la porte qui est à droite des spectateurs sur le second plan; et, en redescendant le théâtre, elle se trouve entre la princesse et M de Linsberg.*) Au milieu de l'obscurité, j'avais cru vous reconnaître dans le premier vestibule. Vous paraissiez incertain sur le chemin qu'il fallait prendre, et je vous avais indiqué à voix basse les moyens d'arriver jusqu'ici.

LA PRINCESSE. Taisons nous, on est près de la porte.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Heureusement on n'entrera pas

M. DE LINSBERG. Si vraiment; j'entends le bruit d'une clé; quel est le téméraire?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *montrant à la princesse la porte à gauche.* Rentrez, Madame.

M. DE LINSBERG. Oui, je veillerai sur vous.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *le poussant de l'autre côté.* Non pas vous, mais moi. Si son honneur vous est cher, ne vous montrez pas et laissez-moi faire. (*Linsberg entre dans le cabinet à droite, sur le premier plan.*) La porte s'ouvre... Allons, du courage.

—

SCENE IX.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *se jetant dans le fauteuil et prenant un livre sur la toilette;* LE PRINCE DE NEUBOURG, *entrant avec précaution par la porte à droite qui est sur le second plan.*

LE PRINCE. Maudite serrure! J'ai cru qu'elle ne s'ouvrirait jamais.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Que vois-je le prince de Neubourg!

LE PRINCE, *à part.* C'est une singulière chose qu'un rendez-vous! Il me semble presque que j'ai peur. Oui, parbleu, car je tremble! Allons, rassurons-nous et avançons. (*Apercevant mademoiselle de Wedel dans le fauteuil.*) C'est la princesse! cette lecture l'occupe tellement qu'elle ne m'a pas entendu. (*Toussant légèrement.*) Hem!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *affectant la surprise, et laissant tomber son livre à terre.* Ah! mon Dieu! qui va là?

LE PRINCE, *étonné.* Mademoiselle de Wedel!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Quoi! c'est vous, Monseigneur; comment vous trouvez-vous ici? chez moi, à une heure pareille!

LE PRINCE Il se pourrait? je suis chez vous?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oui, sans doute; et je vous trouve bien hardi...

LE PRINCE. Ne vous fâchez pas, baronne, je vous en prie

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Il tremble, prenons courage. (*Haut.*) Enfin, je vous le répète, comment vous trouvez-vous dans mon appartement?

LE PRINCE. Tenez, baronne, si vous voulez que je vous le dise, je n'en sais rien. Mais tout ce qui m'arrive aujourd'hui est si extraordinaire que je me crois sous quelque maligne influence. Imaginez-vous qu'un jardinier du château m'apporte, il y a quelques heures, une clé de ce pavillon, de la part d'une dame d'honneur dont il ne peut me dire le nom.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Allons, Wilhem fait bien ses commissions.

LE PRINCE. Oh! ce n'est rien encore, et vous allez voir les malheurs qui me sont arrivés; d'abord je rencontre à la porte extérieure un factionnaire sur lequel je ne comptais pas, et il m'a fallu, par le froid qu'il fait, attendre pendant une heure qu'il voulût bien s'endormir. Enfin, il s'y est décidé.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Voyez un peu comme les dames d'honneur sont gardées!

LE PRINCE. Mais arrivé dans un vaste vestibule où je voyais à peine, deux galeries se présentent; laquelle prendre? J'allais choisir au hasard, lorsque je crois entendre le bruit d'une robe, et une femme, légère comme une sylphide, passe rapidement à côté de moi en me disant à voix basse; « La galerie à gauche, la porte en face. » Et déjà elle était disparue devant moi comme pour m'indiquer le chemin. Mais le plus étonnant, il est vrai que dans ce moment, baronne, je pensais à vous, c'est qu'un instant j'ai cru reconnaître votre voix.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *vivement.* A moi, Monseigneur!

LE PRINCE. Mon Dieu, apaisez-vous! je dis que j'ai cru reconnaître... Comment voulez-vous que j'aille supposer. . D'ailleurs la personne était beaucoup plus grande. Je vois que vous riez de mon aventure, mais il n'en est pas moins vrai que c'est d'après les avis de cette dame mystérieuse que je suis arrivé jusqu'ici.

MADEMOISELLE DE WEDEL. A la bonne heure! Mais tout cela ne m'apprend pas quels étaient vos desseins, et chez qui vous croyiez être dans ce moment.

LE PRINCE. Chez qui? Ah! par exemple, baronne, vous qui souvent me donnez des leçons, vous me permettrez de vous dire que c'est une indiscrétion, à vous, de me faire une pareille demande. (*Prenant un fauteuil et faisant le geste de s'asseoir.*) Non pas que vous n'ayez toute ma confiance; mais vous sentez qu'il est impossible...

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh bien! n'allez-vous pas vous asseoir, vous établir ici? J'espère, Monseigneur, que vous allez vous retirer, et vous devez vous estimer trop heureux que je ne parle pas à la princesse de vos promenades nocturnes.

LE PRINCE. Oh! vous le pouvez; je crois que cela ne lui fera rien.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *regardant autour d'elle.* Oui, je le crois aussi.

LE PRINCE, *étonné.* Et pour quelles raisons?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Quelle idée! (*Haut, et d'un air négligent.*) Oh! pour des raisons qui vous fâcheraient peut-être si vous les connaissiez. Et puis ce serait trop long à vous expliquer.

LE PRINCE. Si ce n'est que cela, je ne suis pas pressé. (*S'asseyant tous deux.*) Parlez, je vous en prie; je me trouve si bien ici.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh bien donc, depuis quelque temps j'ai fait une découverte fort importante; (*Le prince rapprochant un peu son fauteuil.*) et comme je vous ai promis de vous dire la vérité...

LE PRINCE. Oui, morbleu, et je vous montrerai que je suis digne de l'entendre.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh bien! j'ai à peu près acquis la preuve (*Hésitant.*) que la princesse ne vous aime pas.

LE PRINCE. Vous croyez?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *d'un air affirmatif.* A n'en pouvoir douter.

LE PRINCE. Eh bien! je l'aurais parié : je me le suis dit vingt fois; mais enfin, mes soins, ma complaisance, l'affection que j'aurai pour elle lui tiendront peut-être lieu de l'amour qu'elle n'a pas pour moi; et qu'importe, après tout, si je fais son bonheur?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Son bonheur! non, car j'ai fait encore une autre observation : (*Le prince rapproche encore son fauteuil, et se trouve tout près d'elle.*) c'est que vous ne l'aimez pas non plus.

LE PRINCE. En êtes-vous bien sûre?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Je puis vous le jurer! je vous vois galant auprès d'elle, mais jamais le désir de la voir ne vous a fait manquer une partie de chasse.

LE PRINCE. C'est vrai.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Jamais son arrivée subite ne vous a troublé.

LE PRINCE. C'est encore vrai.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Jamais les hommages qu'on lui rendait n'ont excité votre émotion.

LE PRINCE, *avec tendresse.* C'est bien étonnant; tout ce que vous dites là, je le ressens auprès de vous!

RÉCITATIF.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

O ciel! que dites-vous? ma surprise est extrême.

DUO.

LE PRINCE.

Oui! je le vois, oui, je vous aime;
Depuis longtemps je m'en doutais,
Et cependant je n'ai jamais
Osé vous le dire à vous-même!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *souriant.*

D'un tel amour comment avoir pitié
Quand tout à l'heure, et près d'une autre belle,
Ce rendez-vous...

LE PRINCE, *vivement et se frappant le front.*

Ce mot me le rappelle;
(*Tendrement.*)
Auprès de vous je l'avais oublié.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Monseigneur veut rire, je gage.

LE PRINCE.

Quel sacrifice, quel hommage
Pourraient vous prouver mon amour?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Un seul me plairait en ce jour!

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Mais, je vous en préviens d'avance,
Ah! Monseigneur, pensez-y bien :
Ne concevez nulle espérance,
Songez que je ne promets rien.

LE PRINCE.

Ah! parlez, j'y souscris d'avance.
Grand Dieu! quel bonheur est le mien!
J'obéirai sans récompense,
Et mon cœur ne demande rien.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh bien! si vous alliez vous-même
Au prince déclarer demain
Que vous renoncez à la main
De sa fille...

LE PRINCE.

O bonheur suprême!
Et vous croirez alors que je vous aime?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Non, je vous l'ai dit; songez bien
Que mon cœur ne promet rien.

LE PRINCE.

N'importe; au moins par mon obéissance
Mes feux vous seront prouvés.
Vous le voulez; je romps cette alliance,
Et puis vous m'aimerez après, si vous pouvez.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

C'est bien.

LE PRINCE.

N'avez-vous pas d'autre ordre à me prescrire?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Un seul.

LE PRINCE.

Et c'est?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

De partir à l'instant

LE PRINCE.

Je vous entends; je me retire.
Mais vous me promettez pourtant...

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Non, je vous en préviens d'avance,
Ah! Monseigneur, pensez-y bien,
Ne concevez nulle espérance;
Songez que je ne promets rien.

LE PRINCE.

Croyez à ma reconnaissance.
Grand Dieu! quel bonheur est le mien!
J'obéirai sans récompense,
Et mon cœur ne demande rien.
(*Il sort et on l'entend fermer la porte en dehors.*)

SCÈNE X.

MADEMOISELLE DE WEDEL, LA PRINCESSE, M. DE LINSBERG.

TRIO.

LA PRINCESSE ET M. DE LINSBERG, *allant à mademoiselle de Wedel.*

O toi! notre ange tutélaire,
Nous devons tout à tes bienfaits.

M. DE LINSBERG.

Tu me rends celle qui m'est chère.

LA PRINCESSE.

Tu romps un hymen que je hais.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Soyez heureux, je le suis à jamais.

LA PRINCESSE, *à Linsberg.*

Mais craignons, par une imprudence,
De détruire notre espérance.

M. DE LINSBERG.

Quoi! déjà s'éloigner?

LA PRINCESSE ET MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, partez; il le faut.

M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.

A demain.

LA PRINCESSE ET MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, nous nous verrons bientôt.

ENSEMBLE.

Que l'amour favorise
Notre entreprise;
Qu'il soit avec nous de moitié!
Oui, prenons pour devise :
L'amour et l'amitié.

LA PRINCESSE, *va ouvrir la fenêtre du milieu, mademoiselle de Wedel ouvre en même temps la première fenêtre à gauche. L'on aperçoit les arbres qui sont chargés de neige et le lac qui s'étend à perte de vue.*

Grand Dieu! que le ciel nous protége!
Le jardin et le lac, tout est couvert de neige.

M. DE LINSBERG, *voulant partir.*
Qu'importe?

LA PRINCESSE, *l'arrêtant.*
Eh! vous n'y songez pas!
Mes femmes et moi seule habitons cette enceinte;
Et si on voit demain la trace de vos pas,
Tout est perdu.

M. DE LINSBERG.
Je conçois votre crainte.
Mais que faire? Essayons pourtant.
Je courrai si légèrement!..

MADEMOISELLE DE WEDEL, *mettant son pied à côté de celui de M. de Linsberg.*
Oui, voyez en effet comme on peut s'y méprendre.
(*Allant à la porte par laquelle le prince de Neubourg est sorti.*)
Peut-être ce soldat dort-il encore. O ciel!
Nous sommes enfermés!

TOUS TROIS.
O contre-temps cruel!

LA PRINCESSE.
Que résoudre et quel parti prendre?
Amour, daigne nous seconder :
Toi seul ici peux nous guider.

ENSEMBLE.

Tendre amour, favorise
Notre entreprise;
De nous le sort aura pitié,
Car nous avons pour devise :
L'amour et l'amitié.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *qui a été ouvrir la dernière croisée.*
Que vois-je sous cette fenêtre?
Un traîneau que l'on a laissé :
C'est un de ceux qui, ce matin peut-être,
Sillonnaient le lac glacé.
Quelle idée il m'inspire!
(*A la princesse.*)
Comme moi vous allez souscrire
A ce joli projet.

M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.
Mais quel est-il?

MADEMOISELLE DE WEDEL.
C'est mon secret;
Mais à l'espoir mon cœur se livre.
Vite une écharpe.

M. DE LINSBERG, *fouillant dans sa poche, et en tirant un large ruban bleu.*
Non; c'est l'ordre de Neubourg!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *prenant une écharpe qui est sur la toilette de la princesse.*
Voilà qui me suffit. Bientôt, par son secours,
D'esclavage je vous délivre...

M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.
Mais quels sont vos projets?

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Vous le saurez après;
(*Les entraînant.*)
Il faut d'abord me suivre.
Venez, venez!

ENSEMBLE.

Que l'amour favorise
Notre entreprise;
Qu'il soit avec nous de moitié!
Marchons, marchons sous la devise
De l'amour et de l'amitié.

(*Pendant la ritournelle de ce morceau, ils descendent par la porte vitrée du fond, et un instant après, par cette porte et les deux croisées qui sont restées ouvertes, on aperçoit dans le lointain M. de Linsberg enveloppé de son manteau et assis dans un traîneau. Mademoiselle de Wedel est devant qui le traîne par l'écharpe qu'elle y a attachée. La princesse est derrière, appuyée sur le traîneau qu'elle semble pousser. Ils marchent avec précaution et d'un air craintif, pendant que l'orchestre reprend en sourdine le motif de l'air précédent. La toile tombe.*)

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

M. DE LINSBERG, *seul.*

RÉCITATIF.

Enfin voici le jour! Grâce à nos soins, j'espère,
Nul témoin indiscret ne m'aura vu sortir.
Mais chez moi, si matin, n'osant pas revenir,
J'errais depuis l'aurore en ce lieu solitaire,
Doucement occupé d'un tendre souvenir.

AIR.

Ce deuil de la nature,
Et ces tristes bosquets,
Ces arbres sans verdure,
Ont pour moi des attraits.
En vain soufflait la bise;
Au milieu des frimas
Je pensais à Louise,
Et me disais tout bas :
Le printemps,
En tout temps,
Aux amants
A su plaire.
Je préfère
Les sombres autans.
Moi, l'hiver
M'est plus cher.
Oui, l'hiver,
Quand on aime,
Vaut lui-même
Le temps
Du printemps.
Cette blanche neige
Me dira toujours
Que le ciel protége
Nos amours!
Le printemps,
En tout temps, etc.

SCENE II.

M. DE LINSBERG, WILHEM.

WILHEM, *à part.* Jarni! si je pouvions trouver quelqu'un à qui dégoiser ça! (*Apercevant M. de Linsberg.*) M'est avis que voilà un de nos seigneurs, sti-là même qui est le favori du prince : je ne pouvions pas mieux tomber.

M. DE LINSBERG, *à part.* Eh mais! c'est ce garçon jardinier, le messager du prince, et le mien sans qu'il s'en doute. (*Haut.*) Te voilà, Wilhem? tu es bien matinal, presque autant qu'un amoureux.

WILHEM, *d'un air d'importance.* Dame! quand on n'est encore que premier jardinier adjoint, faut se donner de la peine pour arriver.

M. DE LINSBERG. Ah! tu es le premier jardinier?

WILHEM. D'hier au soir. Il paraît que le prince de Neubourg, qui est un digne seigneur, en a touché deux mots à l'intendant des jardins; car celui-ci m'a annoncé que je partagerions l'emploi en chef avec maître Pierre, qui se fait déjà vieux.

M. DE LINSBERG. De sorte que te voilà bien content?

WILHEM. Au contraire; depuis ce moment-là, ça me tracasse, parce qu'il n'est pas agréable d'être d'eux, et que je voudrions être seul pour avoir mes coudées franches.

M. DE LINSBERG, *à part.* Allons, c'est fini! voilà un pauvre diable à qui l'ambition fera tourner la tête.

WILHEM. Et si vous vouliez tant seulement me faire parler à notre gracieux souverain, j'ai une nouvelle qui vaut son pesant d'or.

M. DE LINSBERG. Toi, maître Wilhem?

WILHEM. Oui; c'est une manigance que j'ai découverte, et qui me fait l'effet d'un complot.

M. DE LINSBERG. Un complot! parle vite...

WILHEM. Non pas, parce que, si je vous l'apprenions, ce serait vot' nouvelle et non pas la mienne.

M. DE LINSBERG, *souriant.* C'est juste; allons, je te ferai parler au prince.

WILHEM. Oui; mais faudrait se dépêcher, parce que si un autre le découvrait avant moi, ou si le guignon voulait que ça n'eût plus lieu, tout serait perdu!

M. DE LINSBERG. Je comprends; et en cas de réussite, quelles sont tes prétentions?

WILHEM. Dame! ce qu'on voudra; moi, je ne demande qu'à aller, le plus haut s'ra le mieux, et pour ça il ne faut qu'une bonne occasion et du tact; car enfin vous, que v'là grand seigneur, on dit que quand vous êtes venu à la cour, on ne savait pas qui vous étiez et d'où vous sortiez.

M. DE LINSBERG, *souriant.* Oui, mais pour parvenir, je tâchais d'éviter les maladresses, et il n'en faudrait qu'une comme celle que tu viens de faire pour ruiner la fortune la mieux établie.

WILHEM. Ah! mon Dieu! est-ce que j'aurais lâché quelque sottise?

M. DE LINSBERG. A peu près; et avec tout autre que moi...

WILHEM. Eh bien! c'est sans le vouloir; et je suis capable, sans m'en douter, d'en détacher de pareilles devant son altesse!.. Si vous vouliez être assez bon pour m'avertir, ou me faire seulement un signe, parce que, voyez-vous, je ne suis pas bête et je comprends à demi-mot.

M. DE LINSBERG. Eh bien! par exemple! (*A part.*) Au fait, pourquoi le rebuter! je suis si heureux aujourd'hui, il faut que tout le monde le soit. (*A Wilhem.*) Écoute bien! en parlant au prince, tu auras toujours les yeux fixés sur moi, et dès que tu auras commencé une phrase ou un mot peu convenable, je porterai la main à ma collerette; de cette manière-là, comprends-tu?

WILHEM. Pardi! dès que la collerette ira, je m'arrêterai, je prendrons par une autre route.

M. DE LINSBERG. C'est bien; j'entends le prince, tiens-toi à l'écart, je t'appellerai quand il faudra paraître. (*Wilhem sort.*)

SCENE III.

M. DE LINSBERG, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC. C'est vous, mon cher Linsberg, je suis enchanté de vous voir.

M. DE LINSBERG. Il est donc vrai que votre altesse a daigné oublier...

LE GRAND-DUC. Sans doute, hier même j'ai peut-être été un peu trop sévère; mais il s'agissait de ma fille, et porter atteinte au respect qu'on lui doit, c'est me blesser dans ce que j'ai de plus cher.

M. DE LINSBERG. Moi, Monseigneur, jamais.

LE GRAND-DUC. J'en suis certain.

M. DE LINSBERG. Votre altesse a-t-elle quelques ordres à me donner pour aujourd'hui?

LE GRAND-DUC. Non, mon cher comte; mais puisque nous sommes seuls, il faut que je vous consulte sur une aventure dont j'ai été le témoin et qui m'intrigue au dernier point. Cette nuit, je venais d'avoir avec ma fille une conversation qui m'avait un peu agité, et je ne pouvais dormir. Je me mis à ma fenêtre, et tout à coup, sur le grand lac, qui était entièrement couvert de neige, je crois apercevoir un homme en traineau.

M. DE LINSBERG, *à part.* Grand Dieu!

LE GRAND-DUC. Conduit par deux femmes qu'il m'était impossible de reconnaître, mais dont je distinguais la taille élégante, les poses gracieuses et le vêtement blanc. Leur démarche était craintive, elles avançaient lentement et prêtaient l'oreille au moindre bruit. Arrivé à l'autre bord, le cavalier sort légèrement du traineau, met un genou en terre, embrasse ses deux guides et disparaît.

M. DE LINSBERG. Et vous n'avez point reconnu!.. (*A part.*) Ah! je respire!

LE GRAND-DUC. Mais, je vous le demande, mon cher comte, qu'en pensez-vous?

M. DE LINSBERG. En vérité, Monseigneur, je suis fort embarrassé, et ce sera sans doute quelqu'un de vos pages. .

LE GRAND-DUC. C'est probable; mais comment se fait-il que...

M. DE LINSBERG, *à part.* Changeons la conversation. (*Haut.*) Pendant que j'étais à attendre le lever de votre altesse, un de vos jardiniers m'a demandé la faveur d'être admis en sa présence, et j'ai osé lui promettre.

LE GRAND-DUC. Vous avez bien fait, et je l'écouterai avec plaisir

M. DE LINSBERG, *à part.* Le voici.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, WILHEM.

TRIO.

M. DE LINSBERG.

Entre, Wilhem! parle sans peur.
(*Bas, au grand-duc.*)
D'un complot il veut vous instruire

LE GRAND-DUC, *à Wilhem.*

Eh bien donc! que veux-tu me dire?

WILHEM, *regardant de temps en temps M. de Linsberg et parlant au grand-duc.*

Je disais donc à Monseigneur,
Vrai comm' je suis son serviteur,
Qu' j'étais chez nous la nuit dernière
Sans pouvoir fermer la paupière,
Vu qu', par une faveur singulière,
Je n' dormons plus ni nuit, ni jour,
D'puis que j' suis jardinier d' la cour.
(*Regardant M. de Linsberg, qui reste immobile.*)
C'est bon, c'est bon; g'nia rien encore.

LE GRAND-DUC.

Après, après?

WILHEM, *de même.*

V'là que soudain,
A part moi je me remémore
Que votre altesse, hier matin,
M'ordonna d'attacher d' ma main
Les traineaux qui restaient encore
Sur le lac et dans le jardin.

LE GRAND-DUC.

Des traineaux!

WILHEM.

Oui, voilà le fait.
(*Apercevant M. de Linsberg qui fait un léger mouvement.*)
Vot' grâc, c'est-à-dir' vot' altesse,
N' m'en voudra pas si j' lui confesse
Que j' l'avais oublié tout net.
Allons, je m' dis, point de paresse,
Et, tout en soufflant dans mes doigts,
J'en avais déjà fixé trois,
Quand de l'autr' côté du lac je vois
S'ouvrir la f'nêtre d' la princesse.

M. DE LINSBERG, *portant rapidement la main à sa collerette.*
O ciel!
WILHEM, *l'apercevant et se troublant.*
Du tout; c'est une erreur.
LE GRAND-DUC.
Sa fenêtre!
WILHEM.
Non, Monseigneur.
LE GRAND-DUC.
Mais tu disais...
WILHEM, *regardant M. de Linsberg, qui continue ses signes.*
Non pas, vraiment;
Je me serai trompé, peut-être,
Et quand je dis une fenêtre,
C'était la porte apparemment.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.
Ah! rien n'égale mon martyre!
C'est fait de nous, je le crains bien.
De mon secret il va l'instruire :
Comment rompre cet entretien?
WILHEM.
Ah! quel tourment! ah! quel martyre!
Qu'ai-je donc fait? je n'en sais rien;
Mais j'ai peur de ne pas bien dire :
Prenons garde, observons-nous bien.
LE GRAND-DUC.
Mais qu'a-t-il donc? que veut-il dire?
Il se trouble, je le vois bien.
Allons, achève de m'instruire;
Allons, achève et ne crains rien.
WILHEM.
Je disais donc à Monseigneur
Que, sans me vanter, j'eus grand'peur.
J' veux d'abord crier : Au voleur!
Mais derrière un traîneau je pense
Qu'il vaut mieux rester, par prudence,
Et j'aperçois distinctement...
J'aperçois d'abord une femme.
LE GRAND-DUC.
Une femme!
WILHEM, *voyant le geste de M. de Linsberg.*
Non, non, vraiment.
LE GRAND-DUC.
Une femme!
WILHEM.
Non, sur mon âme,
Souvent la peur peut nous troubler.
C'est une façon de parler,
Quand j' dis un' femme, c'était un homme.
LE GRAND-DUC.
Un homme qui sortait de cet appartement!
WILHEM, *voyant M. de Linsberg dont les signes redoublent.*
Permettez; je n'en fais pas serment.
Pour la franchise on me renomme,
Et Monseigneur, certainement...
LE GRAND-DUC.
Enfin, réponds : c'était un homme?
WILHEM.
Je n'ai pas dit que c'en fût un;
Mais pour de vrai, c'était un manteau brun.
LE GRAND-DUC.
Réponds, ou bien crains ma fureur.
WILHEM.
Je disais donc à Monseigneur...
LE GRAND-DUC.
C'est un homme?
WILHEM, *regardant toujours de Linsberg.*
Non, Monseigneur.
LE GRAND-DUC.
Une femme?
WILHEM.
Non, Monseigneur.
LE GRAND-DUC.
Un manteau brun?
WILHEM.
Non, Monseigneur,
Je n'ai rien vu, sur mon honneur;
Mais vous sentez bien que mon zèle,
Et ma place de jardinier...
Enfin, v'là le récit fidèle
Que je voulais vous confier.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.
Ah! rien n'égale mon martyre!
C'est fait de nous, je le crains bien,
De mon secret il va l'instruire,
Comment rompre cet entretien?
WILHEM.
Ah! quel tourment! ah! quel martyre!
Qu'ai-je donc fait? je n'en sais rien:
Mais j'ai peur de ne pas bien dire :
Prenons garde, observons-nous bien.
LE GRAND-DUC.
Mais qu'a-t-il donc? que veut-il dire?
Il se trouble, je le vois bien.
Allons, achève de m'instruire;
Allons, achève et ne crains rien.

WILHEM, *s'essuyant le front.* Ouf! les gouttes d'eau! (*Regardant M. de Linsberg.*) La collerette en est toute chiffonnée. Je n'aurions jamais cru que ce fût aussi fatigant de parler à un seigneur.

LE GRAND-DUC *regarde Wilhem pendant quelque temps, et s'adressant à M. de Linsberg.* Qu'en pensez-vous? Cet homme-là a perdu la tête, ou il a voulu se jouer de moi : vous veillerez sur lui.

WILHEM, *à part.* Ah! mon Dieu! j'aurai lâché quelque sottise, et me v'là coffré. Chienne d'ambition! J'avions bien besoin de nous lancer, nous qui avions déjà une si bonne place!

LE GRAND-DUC. Comte de Linsberg, avertissez l'officier de service de venir s'assurer de lui. Allez, et le plus profond silence sur tout ceci.

M. DE LINSBERG. Oui, Monseigneur. (*A part.*) Grand Dieu, protége-nous! (*Il sort en faisant signe à Wilhem de garder le silence.*)

SCENE V.

WILHEM, LE GRAND-DUC.

WILHEM, *à part.* Nous v'là seuls. Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que ça va devenir?

LE GRAND-DUC. Approche. La frayeur ou quelque autre considération que je ne puis deviner t'a empêché tout à l'heure de parler; mets-toi dans la tête qu'avec moi l'on ne risque rien en disant la vérité, et tout en me trompant.

WILHEM, *tremblant.* Oui, Monseigneur.

LE GRAND-DUC. Réponds maintenant. Tu as vu cette nuit un homme en traîneau, conduit par deux femmes, je le sais.

WILHEM. Alors, Monseigneur, si vous le saviez, faites bien attention que ce n'est pas moi qui le dis.

LE GRAND-DUC. Et tu es bien sûr que la fenêtre qui s'est ouverte est celle de l'appartement de ma fille?

WILHEM. Ah! ça, je le jure devant votre altesse!

LE GRAND-DUC. Et quelle a été ton idée?

WILHEM. Que c'était, sauf vot' respect, quelques honnêtes voleurs qui s'entendiont avec quelques femmes de chambre, et qui s'introduisiont la nuit pour voler dans ces riches appartements.

LE GRAND-DUC. C'est aussi la vérité, et tu avais raison.

WILHEM. Comment, j'avions raison! A la bonne heure; au moins avec lui ça va tout seul.

LE GRAND-DUC. Et tu n'as rien entendu?

WILHEM. Si fait!.. Au moment où l'on a passé près de moi, j'ons entendu des phrases que je n'ons pu comprendre.

LE GRAND-DUC. Mais encore?..

WILHEM. L'une des femmes disait à voix basse : *Ah! je ne crains que pour mon époux!*

LE GRAND-DUC, *à part.* Son époux!..

WILHEM. L'autre alors a dit : *Partout on peut nous voir; de quel côté prendrons-nous?* Et la première a répondu : *Par celui-ci, il n'y a que mon père.*

LE GRAND-DUC, *à part.* Grand Dieu!

WILHEM, *continuant. Et il vaut mieux tomber entre les mains de mon père que dans celles des autres.*

LE GRAND-DUC, *avec émotion.* Elle a dit cela?

WILHEM, *tirant de sa poche un ruban bleu.* Oui, Monseigneur; après je n'ai plus rien entendu. Au bout de quelques instants la croisée s'est refermée, et c'est en me relevant que j'ai aperçu sur la neige ce brimborion de ruban dont j'avais envie de ne pas parler, parce que cela ne faisait rien à la chose.

LE GRAND-DUC, *prenant le ruban et le regardant.* Une croix de diamant!.. l'ordre de Neubourg!.. serait-ce le prince! Quelle idée!.. Cependant cet ordre dont il est ordinairement décoré, et que lui seul dans ma cour a le droit de porter...

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DE WEDEL.

LE GRAND-DUC. Ah! c'est vous, baronne. (*A Wilhem.*) Retire-toi, et sur ta tête ne parle à personne de ce que tu m'as dit.

WILHEM. Votre altesse peut être tranquille. (*A part.*) Si on m'y rattrape maintenant!.. Je verrais bien emporter le château que je ne dirions rien. (*Il sort.*)

—

SCENE VII.

LE GRAND-DUC, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Linsberg m'a tout confié... Tâchons de savoir si l'on a des soupçons. (*Haut.*) Je venais de la part de la princesse demander des nouvelles de votre altesse.

LE GRAND-DUC. Je vous remercie, j'allais faire prier ma fille de passer chez moi; car j'ai à lui parler, et surtout à vous, baronne.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Grand Dieu! quel ton sévère!

LE GRAND-DUC, *lentement.* Il est un mystère que je n'ai encore pu pénétrer.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part, avec joie.* Il ne sait rien.

LE GRAND-DUC. Et j'attends de vous... Eh mais! qui vient nous interrompre?

—

SCENE VIII.

LES PRÉCEDENTS, LE PRINCE DE NEUBOURG.

LE PRINCE. C'est moi, Monseigneur, qui venais demander à votre altesse un moment d'audience. (*Bas, à mademoiselle de Wedel.*) Vous voyez que je tiens ma parole.

LE GRAND-DUC. Je suis prêt à vous entendre. (*Il fait signe à mademoiselle de Wedel de se retirer.*)

LE PRINCE, *la retenant.* Non; mademoiselle de Wedel peut rester.

LE GRAND-DUC. Je crois en effet que sa présence nous sera nécessaire. (*Au prince.*) D'abord je dois vous rendre cette croix de diamant qui vous appartient, et qu'un de mes jardiniers a trouvée ce matin sur le lac glacé. Vous devez me comprendre?

LE PRINCE. Non, cette décoration ne m'appartient pas : c'est celle que j'ai donnée hier à M. de Linsberg.

LE GRAND-DUC, *vivement.* Comment? M. de Linsberg!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* L'imprudent!

LE PRINCE. Et aujourd'hui de grand matin je lui en avais envoyé le brevet. Mais M. de Linsberg n'était pas chez lui, et ses gens ont même assuré qu'il n'y avait point passé la nuit.

LE GRAND-DUC, *à part.* Grand Dieu!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Tout est perdu.

LE PRINCE, *les regardant d'un air étonné.* Eh bien! qu'est-ce? Qu'y a-t-il donc? ai-je eu tort d'honorer un brave et fidèle serviteur?

LE GRAND-DUC. Vous avez raison; le devoir d'un prince est de récompenser la fidélité, et de punir la trahison. Mais je vous en prie, plus tard nous reprendrons cet entretien. Dans ce moment j'ai besoin d'être seul.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *prête à se retirer, regardant le grand-duc d'un air suppliant.* Ah! Monseigneur!

LE GRAND-DUC. Laissez-moi, baronne, retirez-vous dans cet appartement, et n'en sortez point sans mes ordres.

MADEMOISELLE DE WEDEL. J'obéis. (*A voix basse, au prince.*) Ah! qu'avez-vous fait! (*Elle sort.*)

LE PRINCE, *la regardant avec surprise.* Je n'y conçois rien. Mais je vois que, suivant mon habitude... Allons, suivons mademoiselle de Wedel, et avant de connaître ma faute cherchons du moins les moyens de la réparer. (*Il salue le grand-duc et sort.*)

—

SCENE IX.

LE GRAND-DUC, *seul.* Plus de doute c'est Linsberg, marié secrètement?.. Les ingrats! c'est donc ainsi qu'ils reconnaissent mes bienfaits! (*Avec colère.*) Je me vengerai! (*S'arrêtant avec douleur.*) Mais de qui? et comment? le mal n'est-il pas irréparable? N'importe, leur faute ne restera pas impunie; ils trembleront du moins sur les suites que pouvait avoir leur coupable imprudence! Oui, ma vengeance ne durera qu'un instant, mais elle sera terrible; elle sera égale à leur crime! (*Se retournant et apercevant la princesse.*) C'est ma fille! (*Appelant.*) Holà! quelqu'un! (*Au domestique.*) Cherchez M. de Linsberg, et qu'il vienne me parler à l'instant.

—

SCENE X.

LE GRAND-DUC, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE. Je ne voyais pas revenir mademoiselle de Wedel; et j'étais d'une inquiétude... Votre altesse a-t-elle bien reposé?

LE GRAND-DUC, *sans lui répondre, la prend par la main, et l'amène lentement au bord du théâtre.* J'ai senti, d'après notre conversation d'hier, que j'avais des reproches à me faire.

LA PRINCESSE. Vous, des reproches!

LE GRAND-DUC. De très-grands. Cette nuit tu voulais en vain me le cacher. J'ai vu que, malgré ton obéissance, ton mariage avec le prince de Neubourg te rendrait malheureuse; et tu sais si jamais j'ai voulu ton malheur.

LA PRINCESSE. Ah! mon père!

LE GRAND-DUC. Calme-toi, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Apprends donc que depuis longtemps je te cachais un secret important, un secret d'où dépend mon bonheur. Je vois ton étonnement; c'était mal à moi, je le sens... A qui devais-je ma confiance, si ce n'était à ma fille, à mon amie? (*Apercevant Linsberg qui entre.*) Ah! vous voilà, Ernest! Approchez, vous n'êtes pas étranger à notre conversation.

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LINSBERG.

LA PRINCESSE. Grand Dieu! que va-t-il me dire?

TRIO.

LE GRAND-DUC, *prenant la main de la princesse.*
Je veux savoir si dans ton cœur
Ernest eut jamais quelque place?

LA PRINCESSE.
Que dites-vous?

M. DE LINSBERG.
Ah! Monseigneur, de grâce...

LE GRAND-DUC.
Réponds.

LA PRINCESSE.
J'ai toujours fait des vœux pour son bonheur.

LE GRAND-DUC, *à M. de Linsberg, lui prenant aussi la main.*
N'avez-vous pas, à votre tour,
Un peu d'amitié pour ma fille?

M. DE LINSBERG.
Ah! pour votre auguste famille
Vous connaissez mon respect, mon amour.

LE GRAND-DUC.
Que je rends grâce au sort prospère!
Tous deux apprenez un mystère
Que personne ne soupçonnait :
Écoutez-moi.

LA PRINCESSE.
Nous écoutons, mon père.

ENSEMBLE.

LE GRAND-DUC.
Ah! je vois leur trouble secret.

LA PRINCESSE ET M. DE LINSBERG.
Mais quel peut être son secret!

LE GRAND-DUC.
Ernest, je t'ai chéri de l'amour le plus tendre;
Je t'ai comblé de mes faveurs :
Tant de bienfaits et tant d'honneurs
A ton cœur n'ont-ils rien fait comprendre?

LA PRINCESSE ET M. DE LINSBERG.
Ah! grand Dieu! quel soupçon m'agite malgré moi!
D'où vient qu'en l'écoutant mon cœur frémit d'effroi?

LE GRAND-DUC.
Inconnu dans ma cour, sans parents, sans naissance,
Tous ces soins paternels donnés à ton enfance,
Tout ne vous dit-il pas?..

LA PRINCESSE.
Achevez.

M. DE LINSBERG.
Je frémis.

LE GRAND-DUC.
Que Linsberg m'appartient; que Linsberg est mon fils.

M. DE LINSBERG.
Votre fils!

(*La princesse pousse un cri et se jette aux genoux de son père, M. de Linsberg se cache la tête entre les mains. Le grand-duc les regarde un instant en silence, puis souriant avec bonté il leur prend la main et les relève lentement.*)

LE GRAND-DUC.
D'où vient l'effroi qui vous agite?
Louise, Ernest, mes enfants, levez-vous.

LA PRINCESSE.
Votre fils!

LE GRAND-DUC.
Et pourquoi cette frayeur subite?
Sans doute il est mon fils, puisqu'il est ton époux.

M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.
O ciel! que dites-vous?
O céleste Providence!
Tu nous rends l'innocence
Ainsi que le bonheur!

LE GRAND-DUC.
Oui, calmez votre frayeur,
Je savais tout le mystère.
Ingrats, vous redoutiez un père
Qui se venge en vous unissant.

ENSEMBLE.
O clémence! ô bonté tutélaire!
Et que notre crime était grand!
Hélas! nous redoutions un père
Qui se venge en nous unissant.

LE GRAND-DUC.
On vient; silence!

—

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LE MARQUIS DE VALBORN, MADEMOISELLE DE WEDEL, LA COMTESSE DE DRAKENBACK, TOUTE LA COUR.

LE GRAND-DUC. Mes amis, j'ai voulu que vous fussiez les premiers à offrir vos hommages à l'époux de ma fille.

LE MARQUIS. Ce sera pour nous un véritable bonheur. (*Bas, à la comtesse.*) Enfin, voilà le mariage déclaré.

LE GRAND-DUC, *prenant M. de Linsberg par la main.* Vous pouvez donc faire vos compliments à M. le comte de Linsberg, à mon gendre.

LE MARQUIS. O ciel! serait-il possible?

LA COMTESSE. Et que dira le prince de Neubourg?

LE PRINCE, *qui est entré pendant les derniers mots du grand-duc.* Très-bien, Monseigneur; très-bien. Instruit de la vérité par mademoiselle de Wedel, je venais vous rendre votre parole, et solliciter pour eux. La clémence de votre altesse a rendu ma démarche inutile.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *bas, au prince.* C'est égal; je suis très-contente

LE PRINCE, *à M. de Linsberg, en lui tendant la main.* Prince, je vous offre mes félicitations et mon amitié; mais je ne vous prendrai plus pour mon secrétaire.

M. DE LINSBERG. Quoi! Monseigneur, vous saviez...

LE PRINCE. Vous ne pouviez pas faire autrement, c'est moi qui ai eu tort; aller justement m'adresser au mari! Vous ne m'en voulez pas, n'est-il pas vrai? et, pour me le prouver, vous daignerez travailler à mon mariage, et parler en ma faveur à mademoiselle de Wedel; à moins qu'en vous en priant je ne fasse encore une imprudence.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *souriant.* Cela se pourrait bien.

CHŒUR FINAL.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Désormais à la cour
Les plaisirs, la tendresse
Vont fixer leur séjour.

FIN DE LA NEIGE



CHŒUR. Il dort, il dort!.. que dans un doux repos
Il rêve le bonheur et l'oubli de ses maux. — Acte 2, scène I.

LA PART DU DIABLE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 16 janvier 1843.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

FERDINAND VI, roi d'Espagne.	M. GRARD.
MARIE-THÉRÈSE de Portugal, sa femme.	Mlle REVILLY.
CARLO BROSCHI.	Mmes ROSSI-CACCIA.
CASILDA, sa sœur.	ANNA THILLON.
RAFAEL D'ESTUNIGA.	MM ROGER
GIL VARGAS, licencié, son précepteur.	RICQUIER.
FRAY ANTONIO, inquisiteur.	VICTOR.

La scène se passe en Espagne. Le premier acte aux environs de Madrid, les deux derniers à Aranjuez.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt. A droite du spectateur, un couvent. Au milieu du théâtre, un chêne immense, au pied duquel est un banc de pierre.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

RAFAEL, GIL VARGAS.

(*Tous les deux entrent en causant.*)

RAFAEL. Tu dis donc, Gil Vargas, que tu viens de voir le duc d'Estuniga, mon oncle?

VARGAS. Oui, mon élève!

RAFAEL. Et il est furieux!..

VARGAS. Contre vous et contre moi... le licencié Gil Vargas, qu'il accuse de vous avoir donné des idées... J'ai eu beau lui répéter que pendant les dix années qu'il vous avait confié à mes soins... je ne vous avais rien appris... rien, absolument rien... de ce genre-là... que vous étiez sorti de mes mains, à dix-huit ans... simple, timide et ignorant de toutes choses...

RAFAEL. C'est vrai!

VARGAS. « Pourquoi donc, depuis trois mois, a-t-il pris « en dégoût la vie monastique à laquelle je le destinais? « Pourquoi la pension de six cents ducats que je lui ai « assurée est-elle dépensée en robes de femmes et en

« parures? Pourquoi, enfin, a-t-il fait des dettes?.. » A ce mot, et avec tout le respect que je dois à la noble maison de Las Cuevas, et surtout au duc d'Estuniga, votre oncle, j'ai juré que cela n'était pas!

RAFAEL. Tu as eu tort de jurer...

VARGAS. Vous n'avez plus d'argent?..

RAFAEL. Plus un maravédis.

VARGAS. Et vous avez des dettes?..

RAFAEL. Pour deux cents pistoles...

VARGAS. Vous avez donc hanté les mauvais sujets, les libertins?..

RAFAEL. M'en préserve le ciel!

VARGAS. Vous vous êtes lancé dans le pharaon ou le lansquenet, perdition de la jeunesse?..

RAFAEL. Jamais... Et depuis trois mois que tu m'as quitté, je passais toutes mes journées à étudier ma théologie, dans les grands in-folio que tu m'as donnés, le père Sanchez, le père Escobar ..

VARGAS. Bons livres!

RAFAEL. Mauvais livres, car ils sont si ennuyeux, qu'ils font penser à autre chose... J'avais toujours les yeux en l'air... et, justement en face de mes fenêtres, étaient les ateliers d'une des premières couturières de la ville, et parmi ses jeunes ouvrières, il y en avait une...

VARGAS Bonté du ciel! une couturière!.. Vous voilà amoureux!..

RAFAEL. Tu l'as dit. Une figure divine... un ange... et moi qui n'étais habitué qu'à te voir!..

VARGAS. Vous la regardiez?..

RAFAEL. Toute la journée.

AIR

C'était elle
Qui, le jour,
M'enivrait de pensers d'amour!
C'était elle
Qui, la nuit,
En rêve habitait mon réduit!
Oui, c'est elle
Que je regrette et que j'appelle!
Et dans tous les lieux,
Dans mon cœur et devant mes yeux,
C'est elle!..
Toujours elle!

A sa vue, une ardeur soudaine
Me faisait trembler et rougir!
Et c'était un trouble, une peine
Plus douce encor que le plaisir!
Dans tes leçons, dans aucun livre,
On ne me parlait nulle part
De ce charme qui nous enivre...
Et même en lisant Escobar,
Sais-tu bien qui venait s'offrir à mon regard?
C'était elle!
Qui, le jour, etc.

VARGAS. Et c'est pour elle que vous avez fait toutes ces folies?..

RAFAEL. Oui... Pour parvenir jusqu'à elle... pour lui parler... je n'avais qu'un moyen... c'était de commander des robes, des mantilles ou des basquines, ce qui est très-cher!..

VARGAS. Je le crois bien!

RAFAEL. J'en commandais tous les jours... Et quand la pension de mon oncle a été épuisée... j'ai fait des dettes pour avoir des fontanges et des falbalas; et quand on n'a plus voulu me prêter... j'ai vendu le père Sanchez et le père Escobar, pour acheter des rubans et des dentelles...

VARGAS. Vous, Rafaël d'Estuniga, mon élève! Et qu'avez-vous fait de tout cela?

RAFAEL. C'est chez moi! dans ma chambre d'étudiant, que j'ai quittée... parce que celle que j'adore s'est éloignée... Je ne la vois plus... j'ignore ce qu'elle est devenue!

VARGAS. Et que voulez-vous faire?

RAFAEL. Je n'en sais rien!.. mais je ne veux plus étudier la théologie... Je suis gentilhomme, je puis porter l'épée, faire mon chemin, et épouser un jour celle que j'aime.

VARGAS. Malgré votre oncle?.. Il vous déshéritera, ce qui ne peut tarder, car il est au plus mal!

RAFAEL. Eh bien! sans amis, sans famille, sans maîtresse, rien à espérer dans le présent et dans l'avenir... il n'y a plus qu'un parti... et ce n'est pas ma faute si l'on me force à le prendre.

VARGAS. Lequel?

RAFAEL, *regardant autour de lui* Ce n'est pas sans raison que j'ai dirigé nos pas de ce côté... Reconnais-tu cet endroit?

VARGAS. C'est l'abbaye de Notre-Dame-des-Bois, à deux lieues de Madrid... et, de ce côté, la posada des Armes de Castille... hôtellerie qui, d'ordinaire, sert de rendez-vous dans les chasses royales...

RAFAEL. Et ce vieux chêne, qui a trois cents ans pour le moins?..

VARGAS, *souriant*. Celui qu'on appelle l'*Arbre des Sorciers?*

RAFAEL. Oui! oui, c'est bien cela... Et, dans les livres saints, en qui j'ai toute croyance, j'ai lu... et toi-même me l'as répété, qu'on avait bâti ce monastère pour éloigner de cette forêt les sorciers et les démons, qui, toutes les nuits, s'y donnaient rendez-vous!..

VARGAS. De tout ce que je lui ai appris..... voilà les seules idées qui lui soient restées...

RAFAEL. Et que, malgré cela, ils revenaient deux ou trois fois dans l'année... entre autres à Noël et à Saint-Jean .. et qu'à dix heures du soir, sous le grand chêne du carrefour... en appelant trois fois : Asmodée... Tu me l'as dit!

VARGAS. C'est possible!.. Mais comment croire que votre tête ira s'exalter par de pareilles idées!.. Chassez-les... car, lorsqu'elles vous possèdent .. ce qui arrive souvent .. vous, si doux et si timide... on vous prendrait pour un fou... pour un illuminé!

RAFAEL. Tu dis vrai!.. depuis ce matin, mon cerveau est brûlant... j'ai la fièvre .. car c'est aujourd'hui Saint-Jean... Et si tout m'abandonne, me suis-je dit... ce soir, à dix heures... j'irai sous ce grand chêne...

VARGAS. Vous?..

RAFAEL. J'appellerai trois fois Asmodée... et s'il me répond...

VARGAS, *souriant*. Il ne vous répondra pas!

RAFAEL. *avec colère*. Impie! tu ne crois donc pas que Satan existe?

VARGAS. Si vraiment!..

RAFAEL. Alors, il peut venir?..

VARGAS. Me préserve le ciel de l'en empêcher... Mais je dis seulement qu'avant de le déranger... il faut voir s'il n'y aurait pas quelques moyens...

RAFAEL. En connais-tu?.. lesquels?..

VARGAS. Peut-être pourrait-on s'adresser à quelque protecteur que l'on ne serait pas obligé de faire venir de si loin... Dans ce moment, voyez-vous, notre roi Ferdinand est atteint d'une mélancolie, d'une maladie noire, qui, souvent, dégénère en folie...

RAFAEL. Est-il possible!

VARGAS. Maladie qui, depuis un événement que je connais mieux que personne, n'a fait que redoubler.. Une jeune fille, dont il croit avoir causé la mort, et dont l'ombre le poursuit sans cesse... ce qui fait que le grand inquisiteur fray Antonio, confident de Sa Majesté, jouit d'un grand pouvoir... et je suis l'homme du grand inquisiteur... Dans des occasions délicates et dangereuses, je lui ai déjà rendu des services désintéressés, pour lesquels il m'a promis récompense, dès que nous aurons congédié et renvoyé la reine en Portugal; mais d'ici là, il ne me refusera pas sa puissante recommandation pour mon élève. .

RAFAEL. Tu crois?..

VARGAS. J'en suis sûr... Il y a ce soir, dans cette forêt, une chasse aux flambeaux, où assistera toute la cour... car on ne sait quel moyen employer pour distraire le roi... et le grand inquisiteur qui ne le quitte que le moins possible, n'aura garde d'y manquer .. Venez seulement rédiger votre demande...

RAFAEL. Et où cela?

VARGAS. A la posada des Armes de Castille, où la cour doit s'arrêter... et, puisque vous étiez décidé à vous donner à Satan...

RAFAEL, *secouant la tête.* Au fait... à lui, ou au grand inquisiteur...

VARGAS, *haut.* Eh bien! venez-vous?

RAFAEL, *le suivant.* Me voilà... me voilà, mon précepteur! (*Ils sortent par la droite.*)

—

SCÈNE II.

(*Au moment où ils s'éloignent, on voit Carlo entr'ouvrir les branches du chêne dans lequel il est caché.*)

CARLO.

RÉCITATIF.

Le singulier récit que je viens d'entendre.
Sur cet arbre où j'avais fui l'ardeur du soleil,
Un songe heureux m'allait surprendre,
Lorsque leurs voix ont troublé mon sommeil.
(*Il descend de l'arbre et regarde du côté par où Rafaël vient de s'éloigner.*)
Pauvre jeune homme, hélas!

AIR.

Sans appui sur la terre,
Sans amis, sans soutien,
Je comprends sa misère;
Car son sort est le mien!
Mais j'ai tort, il me semble,
N'ai-je pas une sœur!
Et malheureux ensemble,
C'est presque du bonheur!

Tandis que lui!..
Sans appui sur la terre, etc., etc
(*Regardant autour de lui.*)
Allons! allons!..

CAVATINE.

En chemin,
Modeste pèlerin,
Pour braver ou fuir le chagrin,
Rêvons l'espoir d'un meilleur lendemain.
Du courage,
Si l'orage
Aujourd'hui me poursuit,
Le soleil qui luit,
Demain, de ses rayons m'échauffe et m'éblouit.
Compagne de ma vie,
Ma sœur chérie,
Avec toi le voyage
Est sans nuage,
Et Dieu qui protégea nos pas,
Ne nous bandonnera pas.

—

SCÈNE III.

CARLO, CASILDA, *entrant par la droite.*

CARLO. Enfin, c'est ma sœur!.. Te voilà donc arrivée... c'est bien heureux!

CASILDA, *voulant l'embrasser.* Mon cher Carlo! mon bon frère!

CARLO. Un instant... Qu'est-ce que c'est que cette lettre que j'ai reçue de toi... et pourquoi vouloir quitter Madrid?

CASILDA. Tu vas commencer par me gronder!

CARLO. Non, sans doute... mais que veux-tu que je fasse de toi maintenant?.. Est-ce qu'un pauvre musicien, tel que je suis, peut, avec une jolie fille sous le bras, aller chanter, ou toucher l'orgue dans les couvents de moines... et sans madame l'abbesse, qui m'a déjà promis sa protection... Mais avant tout, raconte-moi ce qui t'a forcée à quitter la maison où je t'avais placée?..

CASILDA Oui, à Madrid... chez la senora Urraca, une célèbre couturière...

CARLO, *vivement.* Oh! mon Dieu! ne venait-il pas souvent chez vous un jeune homme qui demeurait vis-à-vis vos fenêtres?..

CASILDA. Qui te l'a dit?

CARLO. Un élève en théologie?..

CASILDA. Une de nos meilleures pratiques... Il achetait tous les jours des robes et des mantilles.

CARLO, *à part.* C'est bien cela!

CASILDA. Et j'avais bien soin qu'on ne lui vendît pas trop cher... car il ne marchandait jamais .. Et puis si doux, si honnête, si timide...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Oui, devant moi, droit comme une statue,
Humbles étaient son air et son maintien!
Son âme ingénue
Etait tout émue
A ma vue.
Je lui plaisais!.. et je le voyais bien;
Mais comment faire,
Et le moyen
De s'empêcher de plaire?..
Pourquoi
Sur moi
Ce regard si sévère?
Mon frère! mon frère,
Calme-toi!
S'il m'aime, hélas! c'est malgré moi!

DEUXIÈME COUPLET.

Bien loin qu'il veuille ou tromper ou séduire,
J'ignore, hélas! son nom, et lui... le mien!
Tout bas il m'admire,
Et sans rien me dire,
Il soupire!
Je vois qu'il m'aime... Ah! je m'en doute bien.
Mais dis toi-même
Le moyen
D'empêcher qu'on vous aime.
Pourquoi
Sur moi
Ce regard si sévère, etc.

CARLO. De sorte qu'il ne connaît pas ton nom, et qu'il ne sait pas même qui tu es?

CASILDA. Oh! mon Dieu non! Mais c'est égal... j'étais bien tranquille... bien heureuse... je travaillais toute la journée à ma fenêtre...

CARLO, *vivement.* A ta fenêtre!..

CASILDA. Oui, frère... parce qu'elle donnait, de l'autre côté, sur les jardins du palais... dont les grands arbres nous apportaient l'ombre et la fraîcheur. Je travaillais donc avec mes compagnes, en fredonnant les boléros que tu m'as appris, surtout l'air du pays, que notre pauvre mère répétait en nous berçant... et un jour que j'achevais de le chanter, j'entendis applaudir sous le balcon... c'étaient deux cavaliers enveloppés de leurs manteaux, et qui, depuis plusieurs soirs, se promenaient dans la rue.

CARLO. C'était lui...

CASILDA. Oh! non!.. je l'aurais reconnu!.. Ils s'éloignèrent rapidement. Mais le lendemain, un homme d'un âge et d'une figure respectables vint nous dire qu'une grande dame, à qui l'on avait parlé de mes talents, voulait avoir une robe de cour faite par moi.

CARLO. Il n'y avait pas de mal...

CASILDA. Non; mais il ajouta que cette dame était indisposée, qu'il fallait aller lui prendre mesure chez elle. Son carrosse était en bas, et comme j'hésitais, la senora Urraca y mit tant d'instance, que j'obéis, et nous partîmes, moi et le vieux monsieur à la figure respectable. La voiture roulait depuis bien longtemps .. Mais nous allions, disa t-il, à l'autre bout de Madrid; bientôt je n'entendis plus le mouvement et le bruit de la ville... Je m'élançai à la portière qui était fermée. Nous étions sur la grande route, et mon compagnon de voyage m'avoua que cette grande dame habitait la campagne; mais qu'on me ramènerait le soir même; que c'était convenu avec la senora Urraca... Que pouvais-je faire, Carlo?.. Mes cris et mes efforts eussent été inutiles... J'étais en leur puissance; il fallait feindre de les croire, et après plusieurs heures de marche, nous arrivâmes à la nuit à une riche habitation, des lambris tout dorés, des lustres étincelants .. Et un seigneur jeune encore, et d'une physionomie noble et distinguée, me dit en souriant : Rassurez-vous, senora; demain seulement ma femme pourra vous recevoir. D'ici là, calmez-vous, voici votre appartement et de plus votre souper. Ne craignez rien... Je vous laisse... Et il sortit en fermant la porte.

CARLO. Ma pauvre sœur!

CASILDA. Ah! je ne perdis pas courage.. car je pensais à toi et à ma mère, et dès que je me vis seule... j'ouvris une des fenêtres; elle n'était pas bien haute et donnait sur de vastes jardins, où, à l'aide de mes draps, je fus bientôt descendue... Je courus devant moi jusqu'à... un mur d'enceinte que l'on réparait, et qu'une brèche me permit de franchir... Depuis ce moment, je marchai toute la nuit, sans m'arrêter, sans savoir d'où je venais et où j'allais! et au point du jour... épuisée de fatigue, j'arrivai à une hôtellerie à une lieue d'ici. C'est de là que je t'ai écrit, mon frère, et je ne crains plus rien... car je suis près de toi ..

CARLO. Tu as raison, sœur; il ne faut plus retourner à Madrid. L'infâme à qui je t'avais confiée s'entendait avec les ravisseurs.

CASILDA. Je savais que c'était aujourd'hui jour de fête...

CARLO. Jour de Saint-Jean!

CASILDA. Et que tu devais toucher l'orgue à Notre-Dame-des-Bois.

CARLO. C'est fait, et après la cérémonie j'ai parlé à madame l'abbesse, qui consent à te garder pensionnaire, à condition... que toute l'année je chanterai ici pour rien.

CASILDA. Ah! mon pauvre frère! encore un bienfait.

CARLO. Non, sœur, mon devoir et pas autre chose.

ENSEMBLE.

Amitié, constance et courage!
Et pour braver les jours d'orage,
Songe donc / Je songe } que du haut des cieux
Notre mère a sur nous les yeux!

CARLO.

Rien à craindre pour toi dans ce pieux asile.

CASILDA.

Mais lui! mon frère, lui!.. je ne le verrai plus!

CARLO.

Ah! bannis de ton cœur un espoir inutile...

CASILDA.

L'oublier!..

CARLO.

Il le faut!.. tes vœux seraient déçus.
Je connais les desseins de sa noble famille!

CASILDA.

Je l'aimais tant!

CARLO.

Sa naissance et son rang
L'éloignent d'une pauvre fille.

CASILDA.

Je l'aimais tant!.. O nouvelles douleurs!

CARLO.

Allons! allons!.. sèche tes pleurs!

ENSEMBLE.

Amitié, constance et courage!
De ton cœur / De mon cœur } pour calmer l'orage,
Songe donc / Je songe } que du haut des cieux
Notre mère a sur nous les yeux!

CARLO.

Oui, dans cette sainte demeure,
Madame l'abbesse t'attend!
Adieu, car bientôt voici l'heure
Où l'on va fermer le couvent!

CASILDA, *pleurant.*

Te quitter!..

CARLO, *doucement.*

Il le faut.

CASILDA, *de même.*

Tu reviendras!..

CARLO, *l'embrassant.*

Bientôt.

ENSEMBLE.

Amitié, constance, courage,
Pour nous va s'apaiser l'orage,
Tout me dit que, du haut des cieux,
Notre mère a sur nous les yeux,
Et nous bénira tous les deux!

(*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et Casilda entre dans le couvent*)

SCÈNE IV.

CARLO, *suivant sa sœur des yeux.* Adieu... adieu, ma sœur! je suis comme elle, j'en pleurerais presque... (*Essuyant ses larmes.*) Allons donc, c'est à moi d'avoir du cœur et des forces... Et pour retourner à trois lieues d'ici, au couvent des Hyéronimites où je demeure, moi qui n'ai presque rien pris depuis ce matin, je ferais peut-être bien de m'arrêter un instant à la posada des Armes de Castille, où je retrouverai mon pauvre jeune homme de tout à l'heure. . que Casilda aime tant! (*Il fait quelques pas et s'arrête.*) Non... non... dans toutes ces hôtelleries ils prennent si cher aux voyageurs... Ce serait une dizaine de réaux que ça me coûterait... pour le moins, et cet argent-là n'est pas à moi... c'est à mes sœurs. . ce serait les voler... (*Fouillant dans sa poche.*) Ce qu'il y aurait d'ennuyeux, ce serait d'être à table tout seul... Mais seul... je ne le suis jamais... et ton souvenir, ô ma mère! est toujours avec moi!

SCÈNE V.

CARLO, *assis au pied de l'arbre, et mangeant;* LA REINE ET LE ROI, *paraissant à droite, au fond du théâtre.*

TRIO.

LA REINE, *à Ferdinand.*

Appuyez-vous sur mon bras;
Quelques instants de marche en cette forêt sombre
Pourront calmer vos sens trop agités!..

FERDINAND, *soupirant.*

Hélas!

LA REINE.

Et l'on ne peut tarder à rejoindre nos pas!

FERDINAND, *avec égarement.*

Tout à l'heure, et de loin, j'avais cru voir son ombre
Glisser rapidement sous ces arbres!

LA REINE.

Qui donc?
Quel fantôme a soudain troublé votre raison?

FERDINAND, *vivement.*

Un fantôme!.. oh! non... non...
Taisez-vous!

CARLO, *assis au pied de l'arbre, et tournant le dos à la reine et à Ferdinand, se met à chanter un air sans paroles.*

Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la.

FERDINAND, *à la reine qui veut aller à Carlo.*
Écoutez!

CARLO.

Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la.

FERDINAND, *avec égarement.*

Ah! ce n'est pas possible!
Et cet air! ces accents!.. Qui donc est près de nous?

LA REINE.

Un jeune paysan, à l'air timide et doux...

FERDINAND, *brusquement.*

Qu'il approche...
(*La reine fait signe à Carlo d'approcher.*)

CARLO, *à part.*

Quel est ce monsieur irascible,
A la barbe en désordre, aux habits négligés,
Auprès de cette dame et si belle et si fière?

FERDINAND, *à Carlo.*

Cet air que tu chantais... qui te l'apprit?

CARLO.

Ma mère
Qui, près de nos berceaux par elle protégés,
Le disait tous les soirs...

FERDINAND, *brusquement.*

Fais-moi venir ta mère!

CARLO.

Hélas! elle n'est plus, et je suis orphelin!

FERDINAND.

Ah! pardon!..
(*Après un instant de silence.*)
Viens ici.
(*A voix basse.*)
Redis-moi ce refrain:
Le veux-tu?

CARLO.

Volontiers.

PREMIER COUPLET.

Ferme ta paupière;
Dors, mon pauvre enfant!
Ne vois pas ta mère
Qui prie en pleurant!
Plaignez sa misère
Et secourez-la,
Dame noble et fière,
Brillante senora.
Donnez, donnez, sur cette terre,
Dieu, dans le ciel, vous le rendra!

ENSEMBLE.

Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
La, la!

FERDINAND.

Ah! sa voix douce et pure
A calmé tous mes sens;
C'est elle, je le jure,
C'est elle que j'entends!

LA REINE.

Ah! sa voix douce et pure,
Ses célestes accents,
Des douleurs qu'il endure
Ont calmé les tourments.

FERDINAND, *à part.*

Dans mon cœur le calme renaît.

LA REINE, *à Carlo, qui veut s'éloigner.*

Encor, je t'en supplie... encore un seul couplet!

CARLO.

DEUXIÈME COUPLET

O grands de la terre!
O riches seigneurs!
Que notre prière
Arrive à vos cœurs?
Si ma plainte amère
Vous blesse déjà,
A notre misère,
Hélas, pardonnez-la!
A qui pardonne sur la terre
Dieu, dans le ciel, pardonnera!
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
La, la!

FERDINAND.

Ah! sa voix douce et pure
Rend la paix à mes sens;
C'est elle, je le jure,
C'est elle que j'entends!

LA REINE.

Ah! sa voix douce et pure,
Ses célestes accents,
Des douleurs qu'il endure
Ont calmé les tourments.

FERDINAND. Ah! je me sens mieux... bien mieux... Je reviens à moi, je me reconnais... C'est vous, Madame, dont la tendresse assidue...

LA REINE, *lui montrant Carlo.* Silence!..

FERDINAND. Quant à toi, parle .. Je ferai pour toi tout ce que tu me demanderas...

CARLO, *le regardant.* S'il en est ainsi, je demande...

FERDINAND. Eh bien!..

CARLO. Que vous fassiez votre barbe et que vous ayez un habit plus beau pour donner le bras à une si belle dame..

LA REINE. Y penses-tu?

CARLO. Eh, oui! ça n'a pas de raison... ça n'est pas convenable.

LA REINE. Silence!

FERDINAND, *se regardant.* Il dit vrai... (*A Carlo.*) Ce que tu me demandes, je le ferai...

CARLO. Et m'est avis que vous ferez bien. (*Regardant plusieurs seigneurs de la cour, qui se tiennent respectueusement à quelques pas de distance.*) Quels sont ces messieurs, qui nous ôtent leurs chapeaux?.. Ils sont bien honnêtes!

FERDINAND, *les saluant de la main.* Salut, Messieurs! (*A un des seigneurs, qui est habillé de noir.*) Salut, fray Antonio... Nous ne retournerons point avec vous à Madrid, car nous comptons suivre la chasse en voiture.

FRAY ANTONIO, *s'avançant étonné, et à demi-voix.* Quoi!.. Votre Majesté...

FERDINAND. Oui .. Il y a longtemps que je ne me suis senti aussi bien...

FRAY ANTONIO, *à lui-même.* C'est d'un mauvais augure!.. cela va mal pour nous.

FERDINAND. Malgré cela, je ne serais pas fâché de me reposer quelques instants à la posada des Armes de Castille. (*A la reine.*) Venez-vous, Madame?..

LA REINE. Je vous rejoins!.. (*Fray Antonio et les seigneurs sortent avec le roi, qu'ils entourent.*)

SCÈNE VI.

CARLO, LA REINE.

LA REINE, *à Carlo, qui veut aussi s'en aller, et lui faisant signe de rester.* Un mot encore.

CARLO. Pardon, Madame, mais voici la nuit... et il faut que je me rende au monastère des Hyéronimites... Je suis l'organiste du couvent, et si je rentrais trop tard... l'*Angelus* ne pourrait pas être chanté en musique.

LA REINE. Ton nom?

CARLO. Carlo Broschi!

LA REINE. Espagnol?

CARLO. Non, Madame, Napolitain..... et quand nous sommes venus chercher fortune en Espagne... j'étais, quoique bien jeune, le plus âgé de la famille. . Ma pauvre mère est morte, et je suis resté avec mes trois sœurs, que j'ai juré d'élever et d'établir.

LA REINE. Tu as fait là une belle action!

CARLO. Du tout, Madame; j'ai fait mon devoir, et le devoir avant tout...

LA REINE. Eh bien! Carlo, tu es un honnête et loyal garçon, qui mérite de prospérer...

CARLO. Ma mère me l'a dit, et j'y compte.

LA REINE. Et ta confiance en elle ne sera pas trompée... Écoute-moi... Tu as fait ce que depuis longtemps personne n'avait pu faire... Par tes chants, tu as procuré quelques instants de calme et de bonheur à une personne qui m'est plus chère que la vie .. Tu ne me quitteras plus; je t'emmène à Madrid.

CARLO. Oh! non, Madame, ça n'est pas possible...

LA REINE. Et pourquoi?

CARLO. Il faut que je vienne ici tous les jours chanter pour rien à Notre-Dame-des-Bois... Je l'ai promis.

LA REINE. Pour quelle raison?

CARLO. Pour payer la pension de Casilda, à qui on a donné asile et protection; Casilda, ma sœur, qu'un grand seigneur de Madrid voulait enlever et séduire!

LA REINE, *vivement*. Ce seigneur, quel est-il?

CARLO. Je n'en sais rien... sans cela, j'aurais été demander justice...

LA REINE. Au roi?..

CARLO. Non... car ils disent tous qu'il est fou... ou à peu près...; mais je me serais adressé à la reine, qui a de la tête et du cœur... et elle m'aurait écouté... n'est-ce pas?

LA REINE. Mieux que cela!.. elle t'écoute en ce moment ..

CARLO. Comment! que voulez-vous dire?

LA REINE. Que la reine, c'est moi!

CARLO. Vous! Ah! pardon, Madame... pardon.

LA REINE. Relève-toi, et silence avec tout le monde sur ce qui s'est passé entre nous .. Tu vas dire à l'abbesse que c'est moi qui me charge de la pension de ta sœur, et tu viendras après me rejoindre... là, aux Armes de Castille... A notre retour de la chasse, je te dirai ce que j'attends... ce que je veux de toi...

CARLO, *à genoux, et priant*. O ma mère!

LA REINE. M'entends-tu?

CARLO. Très-bien... Mais je n'en puis revenir encore!

LA REINE, *lui tendant la main avec bonté*. Va, mon enfant... va vite. (*Carlo lui baise la main, la regarde encore, et entre vivement dans le couvent, à droite.*)

—

SCÈNE VII.

LA REINE *le regarde sortir, au moment où paraissent* GIL VARGAS, RAFAEL ET QUELQUES SEIGNEURS.

GIL VARGAS, *à Rafaël*. La voilà!.. c'est la reine... Profitez du hasard qui vous la fait rencontrer seule. (*Tous deux s'inclinent respectueusement.*)

LA REINE. Que voulez-vous?

RAFAEL, *timidement*. Un instant d'audience particulière de Votre Majesté! (*La reine fait signe à Vargas de s'éloigner; celui-ci se retire par le fond du théâtre, et disparait dans la forêt; puis elle dit à Rafaël, pendant que les seigneurs se retirent de quelques pas en arrière :*) Parle! qui es-tu?

RAFAEL. Don Rafaël d'Estuniga, gentilhomme qui voudrait entrer dans les armées du roi... mais il n'est pas assez riche pour se faire tuer au service de Votre Majesté!.. il n'a pas de quoi acheter un grade!

LA REINE. Et tu en voudrais un?

RAFAEL. Pour aller me battre dans les Pays-Bas, comme enseigne d'abord...

LA REINE. C'est bien!

RAFAEL *lui présente un papier qu'il tient à la main* Et Votre Majesté verra que je ne suis pas tout à fait indigne de ses bontés... Je suis recommandé par les personnes les plus respectables... le vénérable fray Antonio... grand inquisiteur...

LA REINE, *avec ironie*. Vraiment!

RAFAEL. En voici la preuve.

LA REINE, *de même*. Je savais bien que le grand inquisiteur disposait à son gré de toutes les places; j'ignorais que sa révérence voulût aussi envahir nos armées.. .. S'il en est ainsi, don Rafaël d'Estuniga, qu'il vous nomme lui-même... Ceux qui sont protégés par mes ennemis ne sauraient l'être par moi... (*Déchirant le papier qu'il lui a remis.*) et nous ne pouvons rien pour vous. (*On entend le son du cor : paraissent plusieurs seigneurs et piqueurs portant des flambeaux; ils viennent chercher la reine, qui sort avec eux. La forêt devient tout à fait obscure, et pendant le récitatif suivant, on entend dans le lointain le bruit de la chasse qui s'éloigne dans la forêt.*)

—

SCÈNE VIII.

RAFAEL, *seul.*

RÉCITATIF.

Nouveau refus encor, je l'aurais parié!
Du grand inquisiteur le pouvoir redoutable
Ne peut vaincre le sort dont la rigueur m'accable!
Et la terre et le ciel sont pour moi sans pitié!
Eh bien! donc, à l'enfer il faut que je m'adresse;
Il faut lui demander les honneurs, la richesse
Que l'on me refuse ici-bas!
(*Regardant autour de lui.*)
Voici le chêne!..
(*On entend sonner dix heures.*)
Et l'heure!.. Allons, ne tremblons pas!

AIR.

Asmodée!
Gentil lutin,
Esprit malin,
C'est dans ta main
Qu'est mon destin.
De ces forêts
L'ombrage épais
Cache tes traits!
Viens! apparais!
Asmodée!!!
De toi, je veux
Destin joyeux,
Richesse, honneur
Et du bonheur!
Par ton secours
Que les amours
De tous mes jours
Charment le cours!
Asmodée!!!
Que ma fureur soit par toi secondée!
Asmodée!.. Asmodée!.. Asmodée!..
Eh! mais, rien ne paraît, je crois!
Et cependant voilà trois fois...
En voilà six que je l'appelle!
Démon têtu! démon rebelle,
Veux-tu me répondre à l'instant?
(*S'arrêtant.*)
Ou je vais... Non, c'est imprudent;

Lorsque l'on a besoin des gens que l'on appelle,
Il faut leur parler poliment,
Bien poliment!.. et doucement!
(*Otant son chapeau.*)
Gentil lutin,
Esprit malin,
C'est dans ta main
Qu'est mon destin!
De ces forêts,
L'ombrage épais
Cache tes traits...
Viens, apparais!
Asmodée!!!
De toi, je veux
Destin joyeux,
Richesse, honneur
Et du bonheur!
Par ton secours,
Que les amours
De tous mes jours
Charment le cours...
Asmodée!!!
Asmodée! Asmodée!
Tout me repousse et me dédaigne!.. Eh quoi!
Même jusqu'à Satan qui ne veut pas de moi!

—

SCÈNE IX.

CARLO, *sortant du couvent à droite*, RAFAEL, *à gauche.*

DUO.

CARLO, *entendant les derniers mots, à part.*
Qu'entends-je!.. ô ciel!
RAFAEL, *appelant à haute voix.*
Asmodée!.. Asmodée!
CARLO, *à part, et se glissant près de l'arbre.*
C'est Rafael! celui dont l'amour s'est donné
A Casilda, ma sœur!
RAFAEL, *à voix haute.*
Tu veux toujours te taire?
CARLO, *à part.*
Pauvre jeune homme!
RAFAEL, *à haute voix.*
Eh bien! dussé-je être damné,
J'en jure ici, par celle qui m'est chère,
(*Tirant son poignard.*)
Si tu ne réponds pas! je me tue!
CARLO, *à part.*
Ah! grands dieux!
(*Sortant vivement de derrière le grand chêne et d'une voix timide.*)
Me voici, maître!
RAFAEL.
Enfin!.. c'est bien heureux!

ENSEMBLE.

CARLO, *à part.*
Dieu qui m'entends, pardonne
La ruse où j'ai recours!
Mais quand tout l'abandonne,
Il faut sauver ses jours!
Sauvons d'abord ses jours!
RAFAEL, *à part.*
J'hésite et je frissonne,
Mais c'est mon seul recours;
A lui je m'abandonne,
S'il vient à mon secours!
Qu'il vienne à mon secours.

RAFAEL.
Te voilà donc!.. tu t'es fait bien attendre!
CARLO.
A vos désirs, maître, je viens me rendre,
Que faut-il?
RAFAEL.
Je veux voir combler tous mes souhaits.
CARLO.
Et pour jouir d'un pareil privilége,
Que me donnerez-vous?

RAFAEL.
Moi!.. que te donnerais-je?
Puisque, hélas! je n'ai rien!
CARLO, *timidement.*
Votre âme!
RAFAEL, *vivement.*
Non, jamais!
Je suis bon catholique... Espagnol...
CARLO, *à part.*
(*Haut.*)
Très-bien... Mais
Je ne puis vous servir pourtant sans intérêt.
RAFAEL.
C'est juste!.. un serviteur doit recevoir des gages!
Eh bien! ce que par toi je gagnerai, mon cher,
Nous le partagerons!
CARLO, *souriant.*
Le cadeau n'est pas cher!
N'importe! je l'accepte!.. Ainsi donc tu t'engages..
RAFAEL.
A tout partager... tout... avec toi, de moitié!
CARLO.
(*A part.*)
De moitié! Le pacte est admirable!
RAFAEL.
Ah! c'est charmant!.. avec le diable,
Me voilà donc associé!

ENSEMBLE.

RAFAEL.
Sorcellerie
Et diablerie,
Je vous confie
Tout mon espoir!
O douce ivresse,
J'aurai sans cesse,
Et la richesse
Et le pouvoir!
CARLO.
Sorcellerie
Et diablerie,
Il vous confie
Tout son espoir!
Par ma promesse,
Il croit sans cesse
A la richesse,
Comme au pouvoir!

CARLO.
Parle, alors?
RAFAEL.
Je veux donc, dans mon ardeur guerrière
Un brevet d'enseigne.
CARLO, *souriant.*
Ah! vraiment!
Cela ne se partage guère;
N'importe, tu l'auras!.. Mais songe à ton serment!
Garde-toi, désormais, d'attenter à ta vie...
RAFAEL.
Je l'ai juré!
CARLO.
Du pacte qui nous lie,
Ne dis rien!.. Mais surtout sois honnête et prudent!
Conduis-toi bien!
RAFAEL.
Surprise sans égale!
Le diable qui me prêche et me parle morale
Mieux que mon précepteur! D'honneur, c'est étonnant!
(*On entend le son des cors qui se rapproche.*)
CARLO, *à part.*
Mais la chasse revient, et la reine m'attend!

ENSEMBLE.

De moitié!.. de moitié!.. je tiendrai mon serment!
RAFAEL.
Sorcellerie
Et diablerie,
Je te confie
Tout mon espoir!
J'ai sa promesse,
J'aurai sans cesse,

Et la richesse
Et le pouvoir!
A bientôt!.. au revoir!
Au revoir!

CARLO.

Sorcellerie
Et diablerie,
Il vous confie
Tout son espoir.
Par ma promesse,
Il croit sans cesse
A la richesse,
Comme au pouvoir!
Adieu, bonsoir!
Au revoir!
Bonsoir!

(Pendant cet ensemble, le bruit de la chasse a toujours été en crescendo; des piqueurs, avec des flambeaux, paraissent à gauche et se répandent dans la forêt. Carlo vient de reprendre, sur le banc de gazon, son manteau noir dont il s'enveloppe. Il fait un dernier signe de la main à Rafaël étonné; puis s'élançant au milieu des piqueurs disparaît avec eux.)

ACTE DEUXIÈME.

Une salle du palais du roi à Madrid. Grande porte au fond et quatre portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

(A gauche, le roi Ferdinand, dans un grand fauteuil et dormant, tandis que le grand inquisiteur et les courtisans sont debout derrière lui, dans une attitude respectueuse. A droite, la reine assise, environnée de ses femmes. Debout, près d'elle, se tient Carlo, en costume de page et richement habillé.)

FERDINAND, LA REINE, CARLO.

CHŒUR.

Il dort, il dort!.. que dans un doux repos
Il rêve le bonheur et l'oubli de ses maux!

LA REINE, *bas, à Carlo.*

Quel changement, depuis trois mois!

CARLO.

Il va mieux chaque jour!

LA REINE.

Oui, le mal qui l'oppresse
Semble se dissiper aux accents de ta voix!

CARLO.

Plus d'accès de fureur!

LA REINE.

Plus de sombre tristesse!

CHŒUR.

Il dort! il dort!.. que dans un doux repos
Il rêve le bonheur et l'oubli de ses maux!

LA REINE, *bas, à Carlo.*

Il veut même sortir et médite un projet
Qui m'effraie!

CARLO.

Et lequel?

LA REINE.

Notre ennemi secret,
Le grand inquisiteur, sur lui cherche à reprendre
Son empire!

CARLO.

Et comment?

LA REINE.

Au sermon solennel
Qu'on prononce aujourd'hui Ferdinand doit se rendre;
Il l'a promis.
(On entend sonner dix heures; le roi s'éveille.)

LE GRAND INQUISITEUR, *s'adressant au roi.*

Voici le sermon, sire!

LA REINE, *à Carlo.*

O ciel!

CARLO, *bas, à la reine.*

Ne craignez rien!

LE ROI, *se levant et s'appuyant sur le bras de l'inquisiteur.*

Allons! partons!

(Carlo, qui est debout près du fauteuil de la reine et qui tient une mandoline, se met à en jouer et s'accompagne en chantant. Le roi s'arrête et écoute.)

CARLO, *chantant.*

PREMIER COUPLET.

Qu'avez-vous, comtesse?
Et pourquoi cette pâleur?
D'où vient la tristesse
Qui flétrit tant de fraîcheur?
Je crains pour votre vie!
Ah! je vous en supplie!..
Prenez ce médecin
Napolitain
D'un savoir certain!

L'INQUISITEUR, *au roi qui écoute.*

Mais, sire, le sermon...

LE ROI.

(A Carlo.)

Dans un instant!. Achève ta chanson!

CARLO, *gaiement.*

Signora
Ammalata,
Me voilà!
Chacun dira:
C'est Bellafior,
Il gran dottor,
Il salvator
Delle
Donzelle!
A ces yeux
Si langoureux!
A cette mine
Si chagrino
Hoveduto,
Presto, presto.
D'où provient ce mal
Fatal?
Un ignorant eût ordonné
De la rhubarbe et du séné;
Mais moi, j'ai pour guérir
Su découvrir
Un elissir...
La joie et le plaisir!

L'INQUISITEUR.

Mais, sire, le sermon divin
Est commencé!..

LE ROI.

C'est vrai!.. Nous entendrons la fin.
Hâtons-nous!
(Il va pour sortir.)

CARLO, *reprenant le motif de l'air.*

Une rude épreuve
M'a frappée en mon printemps!
Hélas! je suis veuve,
Et je n'ai que vingt-cinq ans!
Je regrette à toute heure
Le défunt que je pleure,
Et vais bientôt mourir
De ce martyr
Qui ne peut guérir!

L'INQUISITEUR, *au roi.*

Partons!

LE ROI.

Plus rien que ce passage-là!

CARLO, *gaiement.*

Signora
Ammalata,



CARLO. Vous! ah! pardon, Madame... pardon. — Acte 1, scène 7.

Ve lo giuro,
Vi guarirò!
Son Bellafior,
Il gran dottor,
Il salvator
Delle
Donzelle.
Un mari
Vous fut ravi,
Et la tristesse,
Vous oppresse.
Pour la bannir
Et pour tarir
Tant de douleurs
Et tant de pleurs,
Un ignorant eût ordonné
De la rhubarbe et du séné!
Mais moi, j'ai là pour vous
Moyen plus doux :
C'est, entre nous,
De prendre un autre époux
Presto, presto,
Un altro sposo.

L'INQUISITEUR.

Mais, sire, le sermon!

LE ROI, *avec impatience.*

Eh bien!

L'INQUISITEUR.

Il est fini!

LE ROI, *froidement.*

Oh! nous pouvons redire alors ce couplet-ci;
Répète-le, Carlo.

CARLO, *gaiement.*

Signora
Ammalata,
Ve lo giuro,
Vi guarirò!
Son Bellafior,
Il gran dottor,
Il salvator
Delle
Donzelle,
Etc., etc.

LE ROI, *à l'inquisiteur.*

Pour réparer un oubli sans pareil,
Que moi-même je déplore,
Aujourd'hui je prétends présider mon conseil.

LA REINE.

Bravo, sire!

L'INQUISITEUR.
Ah! c'est pis encore!

ENSEMBLE.

Signora
Ammalata,
Ve lo giuro,
Vi guarirò!
Son Bellafior,
Il gran dottor
Il salvator,
Delle
Donzelle.

(*Le roi rentre dans ses appartements. L'inquisiteur et les seigneurs et dames de la cour sortent par le fond.*)

LA REINE, *souriant*. L'empêcher d'aller au sermon et le forcer d'aller au conseil!.. Depuis trois mois, Carlo, tu as fait des miracles!.. Et cependant le roi a encore un secret qu'il nous cache!.. Des souvenirs douloureux ou cruels qui l'agitent, et dont le retour produit sur lui un état nerveux, voisin de la démence!

CARLO. Et alors, ce qui diminue bien mon mérite, mes plus jolies cavatines, mes plus beaux airs deviennent impuissants pour le calmer. Il n'y en a qu'un dont l'effet jusqu'ici a toujours été immanquable.

LA REINE. Celui que tu chantais dans la forêt, le jour de notre première rencontre. . Et comment nous acquitter jamais envers toi, notre sauveur?

CARLO. Oh! ne parlez pas ainsi, Madame, vous qui avez comblé de vos bienfaits le malheureux paysan, le pauvre organiste, qui l'avez admis dans votre intimité et élevé à un degré de faveur que personne ici ne peut s'expliquer ni comprendre.

LA REINE. Je ferai plus encore! Au milieu de toutes les pompes qui t'environnent, et auxquelles tu es presque insensible, j'ai parfois surpris des larmes dans tes yeux... je me suis dit : Il pense à sa sœur!..

CARLO, *vivement*. C'est vrai!

LA REINE. Il souffre de son absence.

CARLO. C'est vrai!

LA REINE. Et puisque tu ne peux nous quitter d'un instant, puisque tu ne peux aller à elle, elle viendra à toi.

CARLO. Est-il possible?

LA REINE. Je la fais sortir de son couvent, je l'attache à ma personne, elle vivra ici.

CARLO. Eh! quand donc?

LA REINE. Aujourd'hui!.. ce matin. Mais écoute-moi bien!.. Nous sommes soumis dans cette cour aux lois d'une rigoureuse étiquette. On murmure déjà de ce que toi, sans nom et sans titres, tu as tes entrées dans nos appartements. Que serait-ce si nous admettions parmi les femmes de notre maison une fille du peuple, une ouvrière?..

CARLO, *vivement*. Ah! je ne dirai à personne qu'elle est ma sœur, je vous le jure!

LA REINE. Elle sera dona Thérésa de Belmonte, c'est le titre que je lui donne et qu'elle gardera! La reine d'Espagne peut anoblir.

CARLO, *s'inclinant*. Ah! Madame...

LA REINE. Quant à toi, Carlo, puisqu'on tient tant à connaître tes titres, nous te présenterons dès demain à toute la cour comme notre premier maître de chapelle.

CARLO, *avec impatience*. Et ma sœur, Madame, ma sœur!.. Vous daignez me dire...

LA REINE. Que le grand-maître du palais, le comte de Médrano, qui m'est dévoué, a été la chercher ce matin à Notre-Dame-des-Bois, et je lui ai ordonné, pour la soustraire aux regards, de la conduire jusqu'ici par un escalier dérobé et par cette porte secrète où tu l'attendras... et tu l'amèneras dans mon appartement.

CARLO. Je comprends, Madame, et il est d'autant plus utile de cacher son arrivée, qu'il n'y a peut-être qu'une seule personne qui pourrait la reconnaître, et cette personne est justement au palais.

LA REINE. Et qui donc?

CARLO. Don Rafaël, mon protégé!.. celui à qui, il y a trois mois, vous avez daigné accorder ce grade d'enseigne ..

LA REINE. Que je lui avais d'abord refusé... et je vois encore son étonnement..

CARLO, *à part*. Je crois bien!

LA REINE. En recevant ce brevet.

CARLO, *à part*. Qu'il a cru venir de l'enfer. (*Haut.*) Du reste, don Rafaël d'Estuniga s'est bravement conduit... le jeune et timide élève en théologie s'est battu comme un lion; et le message honorable dont son général l'a chargé près de Votre Majesté...

LA REINE. Oui, nous l'attendons ce matin.

CARLO. Tout cela prouve qu'il mérite bien quelque récompense.

LA REINE, *lui montrant de la main des papiers qui sont sur la table, à gauche*. J'y ai déjà songé; mais toi qui ne demandes jamais rien pour toi... tu l'aimes donc bien?..

CARLO Oui, Madame... car il aime ma sœur.. il l'aime réellement... et quoiqu'il ne puisse jamais être mon frère... malgré moi et sans le vouloir, je l'aime comme tel...

LA REINE. Silence!.. on vient!

SCÈNE II.

CARLO, LA REINE, UN HUISSIER, *annonçant*.

L'HUISSIER Don Rafaël d'Estuniga, enseigne au régiment de la reine!

LA REINE, *qui s'est assise sur un fauteuil, à gauche, ayant Carlo debout à sa droite*. Qu'il approche!

RAFAEL, *mettant un genou en terre*. J'apporte à Votre Majesté les dépêches de mon général.

LA REINE. Et c'est vous qu'il a chargé d'une mission aussi importante, vous un simple enseigne...

RAFAEL, *timidement*. Oui, Madame.

LA REINE. Cela n'est pas juste! — Relevez-vous, capitaine Rafaël!

RAFAEL, *étonné*. Qu'entends-je! (*Levant les yeux, et apercevant Carlo revêtu d'habits magnifiques, debout, à côté de la reine, il pousse un cri.*) Ah! (*A part.*) Asmodée!

LA REINE. Qu'avez-vous donc?

RAFAEL, *balbutiant*. Le trouble, l'étonnement... (*A part.*) C'est-à-dire, non. . cela ne m'étonne plus!

LA REINE, *prenant le brevet et un autre papier des mains de Carlo*. En voici le brevet que vous avez mérité; et de plus, pour son équipement, un jeune capitaine peut avoir besoin de quelques centaines de piastres .. ce bon sur le trésor vous prouvera que... nous y avons songé. (*Elle lui donne un second papier.*)

RAFAEL, *s'inclinant*. Ah! Madame...

LA REINE. Adieu, capitaine... adieu! (*Elle sort.*)

RAFAEL, *stupéfait*. Je ne puis en revenir encore... un brevet de capitaine... un bon sur le trésor! me voilà riche maintenant; je peux chercher par toute l'Espagne et découvrir celle que j'aime!..

CARLO, *à part*. Enlever ma sœur!.. imprudent!.. (*Haut, et tendant la main.*) Un instant... Et ma part?

RAFAEL, *étonné*. Comment?..

CARLO. J'ai tenu mes promesses, à toi de tenir les tiennes. (*Lui montrant le brevet et le bon sur le trésor.*) Ce que tu voudras, l'un ou l'autre!

RAFAEL. C'est juste!.. C'est dommage... mais un gentilhomme n'a que sa parole. (*Regardant le brevet.*) A moi la gloire... (*Donnant le bon à Carlo.*) A toi la richesse!..

CARLO. Adieu! capitaine. Adieu! (*Il présente la main à Carlo.*)

CARLO, *sans lui donner la main, qu'au contraire il retire*. Adieu! adieu.

SCÈNE III.

RAFAEL, *puis* VARGAS.

RAFAEL, *regardant sortir Carlo.* Allons! allons, et quoique mon associé soit un peu cher, c'est égal... je ne me plains pas de mon marché.. (*Se retournant.*) Qu'est-ce que je vois?. mon vieux précepteur, avec la chaîne d'or!

VARGAS. Oui, mon élève! un des douze huissiers du palais! Voilà, malgré ses promesses, tout ce qu'a fait pour moi le grand inquisiteur!..

RAFAEL. Huissier du palais!.. De quoi te plains-tu? te voilà dans le sanctuaire du pouvoir!

VARGAS. J'y fais entrer tout le monde et je reste à la porte! encore le grand inquisiteur ne m'y a-t-il placé que comme baromètre.

RAFAEL, *étonné.* Comment cela?

VARGAS. Pour savoir par moi la hausse et la baisse de la faveur royale, être au fait de ce qui se passe à la cour et connaître ceux qui s'en vont... ou ceux qui arrivent... Il paraît que vous êtes de ceux-ci.

RAFAEL. C'est vrai!..

VARGAS. Et que vos affaires vont bien!..

RAFAEL. A merveille!.. je suis au pinacle!.. mais c'est que je ne me suis point adressé à un grand inquisiteur... au contraire... et j'ai pour moi un protecteur bien autrement puissant que fray Antonio et que la reine elle-même!..

VARGAS, *l'embrassant.* Ah! mon élève! mon cher élève... si vous pouviez lui parler pour moi... cela arriverait bien à point... car je suis dans une position... fâcheuse... pour ne pas dire plus...

RAFAEL. Dis la vérité...

VARGAS. C'est que le récit est assez difficile... surtout pour moi, votre précepteur.

RAFAEL. Je ne le suis plus, et je suis officier...

VARGAS. C'est juste... Vous saurez donc que j'ai toujours éprouvé un dévouement sans bornes pour les gens qui étaient en passe de s'élever, et un instinct irrésistible me poussait à m'y accrocher pour arriver avec eux...

RAFAEL. Il me semble que cela s'appelle de l'ambition...

VARGAS. Une noble ambition. C'est pour cela que je m'étais d'abord donné corps et âme à votre oncle... qui m'a promis de penser à moi quand il cesserait de vivre... mais comme il continue toujours... je me suis en attendant donné au grand inquisiteur fray Antonio, corps et âme...

RAFAEL. Tu en as donc plusieurs?..

VARGAS. Non... toujours la même! Or, fray Antonio, qui cherchait tous les moyens de diminuer le pouvoir de la reine, découvrit que, sans se l'avouer et presque sans le savoir, le roi était amoureux

RAFAEL. Le roi!

VARGAS. Le roi lui-même, dont l'auguste tête n'a jamais été bien forte... une passion idéale, vaporeuse, platonique, une jeune fille que, des allées de son parc, il admirait en cachette et entendait chanter tous les soirs... On eut alors l'idée de la conduire incognito à Aranjuez... Pour cela, il fallait l'enlever... et c'est moi que l'on chargea de cette mission délicate et honorable.. Je ne vous dirai pas comment, un quart d'heure après son arrivée, la jeune fille parvint à s'évader, et comment, ne pouvant plus retrouver ses traces, on annonça au roi qu'elle était morte... nouvelle qui le jeta dans des accès de fureur ou de mélancolie... Ce n'est pas là l'important, le voici.

RAFAEL. A la bonne heure!

VARGAS. C'est que fray Antonio, qui m'avait promis pour récompense une place importante dans la maison du roi, fray Antonio voit tous les jours sa fortune diminuer...

RAFAEL. Ainsi que ton dévouement?..

VARGAS. C'est tout naturel... non-seulement il ne tient pas ses promesses .. car qu'est-ce que c'est qu'une place d'huissier?.. mais bien plus... je vois, je devine... à certains mots qui lui sont échappés, que si l'affaire de l'enlèvement venait à se découvrir, ce qui ne tardera peut-être pas... c'est moi qu'il en accusera.

RAFAEL. Tu crois qu'il serait capable...

VARGAS. De tout!..

RAFAEL. Et qui te fait penser qu'un tel secret se découvrira?

VARGAS. Tout ce qui arrive depuis trois mois; car il semble que le diable se mêle de nos affaires.

RAFAEL, *gaiement.* Vraiment! des tiennes aussi?..

VARGAS. Le roi qui était malade, se porte bien. . la reine qui était en disgrâce, revient en faveur .. l'inquisiteur, exilé du conseil, est à peine admis chez Leurs Majestés. . et, en revanche, un petit jeune homme, sans barbe au menton, et qui vient de je ne sais où, un intrigant que nul ne connaît, entre à toute heure, sans se faire annoncer, chez le roi et chez la reine, et exerce ici une influence incompréhensible, et qui tient du prodige!

RAFAEL, *étonné.* En vérité!

VARGAS. Tout à l'heure encore, il était dans cet appartement, en tête-à-tête avec la reine.

RAFAEL, *vivement.* Tu crois?..

VARGAS. Je viens de le voir sortir...

RAFAEL. Pourpoint rouge, manteau noir!

VARGAS. Justement!

RAFAEL, *riant.* Ah!.. ah!.. ça ne m'étonne pas;.. tout s'explique...

VARGAS, *étonné.* Comment?

RAFAEL. Rien de plus naturel... c'est lui. . c'est mon protecteur... ou plutôt mon associé...

VARGAS. Que voulez-vous dire?

RAFAEL, *à demi-voix.* C'est Asmodée...

VARGAS. Allons donc!...

RAFAEL. Asmodée lui-même, que tu voulais m'empêcher d'évoquer au carrefour de la forêt... et je l'ai fait... et il est venu à ma voix...

VARGAS. Ce n'est pas possible!

RAFAEL. Pas possible!.. est-il ignorant mon précepteur... ou plutôt incrédule... mais puisqu'il faut te convaincre...

VARGAS. Cela me fera plaisir...

RAFAEL. C'est lui qui m'est apparu en paysan dans la forêt, et que j'ai trouvé tout à l'heure couvert d'habits magnifiques, et se tenant à la droite de la reine... c'est lui qui m'a fait obtenir mon brevet d'enseigne... et là-bas à l'armée, devant les balles et les boulets, ils hésitaient... moi je m'élançais sans crainte...

VARGAS, *effrayé.* Ah! mon Dieu! vous faire tuer...

RAFAEL. C'est ce qu'ils disaient tous.. et tu le vois... pas une blessure... mais, en revanche, de la gloire, des honneurs... le brevet de capitaine... (*Le tirant de sa poche.*) Lis plutôt...

VARGAS. C'est à confondre... et pourtant...

RAFAEL. Et si tu veux que je te présente et qu'il te protége...

VARGAS. Voulez-vous vous taire!..

RAFAEL. C'est un peu cher. . cinquante pour cent... moitié dans les bénéfices.

VARGAS, *voyant s'ouvrir les portes du fond.* Silence... on vient... et l'inquisition...

RAFAEL. Bah!.. l'inquisition, ça nous est bien égal à nous autres!.. (*Vargas lui met la main sur la bouche et regarde ceux qui entrent.*)

VARGAS. Ce sont les officiers des gardes qui, en attendant la messe du château, viennent jouer comme à l'ordinaire.

—

SCÈNE IV.

CHOEUR D'OFFICIERS, VARGAS, RAFAEL.

CHŒUR.

Des jours de la jeunesse
Hâtons-nous de jouir!
Arrière la sagesse,
En avant le plaisir!

(Les jeunes officiers entourent une table à gauche, sur laquelle ils jettent de l'or et roulent des dés.)

VARGAS, *les regardant.*

Ah! le tapis se couvre d'or!

RAFAEL.

Je veux te prouver sans réplique
Quel pouvoir secret et magique
Me guide et veille sur mon sort.
Comme enseigne, je viens de recevoir ma paie,
Quarante beaux ducats, et je veux les doubler.
(Lui présentant sa bourse.)
Va les jouer!.. et que rien ne t'effraie!

VARGAS, *hésitant.*

Quatre ou cinq seulement...

RAFAEL, *lui tendant sa bourse.*

Prends.

VARGAS, *prenant quelques pièces d'or.*

Voyons que j'essaie!
Car son aplomb commence à me faire trembler?

(Il s'approche de la table à gauche et a l'air de demander aux officiers la permission de jouer, que ceux-ci lui accordent en riant. — Il place son argent. — Chacun fait tour à tour rouler les dés.)

RAFAEL, *au milieu du théâtre, regardant en riant le groupe qui est à gauche.*

Vous que la sagesse importune,
Que l'aspect de l'or fait rêver!
Venez défier la fortune!..
Elle aime qui sait la braver!
Pour que nos jours gaîment s'écoulent,
Que les dés roulent, roulent, roulent...
Espérer... c'est jouir.
Vivent les dés et le plaisir!

(Voyant Vargas qui quitte la table et qui vient à lui d'un air joyeux.)

Eh bien! mon cher?..

VARGAS, *riant.*

Eh bien! que vous disais-je?

RAFAEL, *riant.*

Gagné!..

VARGAS, *de même.*

Perdu!

RAFAEL, *avec colère.*

Perdu!.. cela ne se peut point!

VARGAS.

C'est pourtant vrai!

RAFAEL, *se frappant le front.*

C'est juste, et j'ai tort en ce point;
Ce n'est pas toi! c'est moi que le démon protége,
Et tu vas voir!

VARGAS, *effrayé.*

Comment!

RAFAEL, *passant à la table.*

Ces trente-cinq ducats
D'un seul coup!

CHŒUR D'OFFICIERS.

Nous tenons!

VARGAS, *à Rafaël, qui vient de jeter sa bourse sur la table.*

Quoi! vous ne tremblez pas?

RAFAEL.

Moi!.. je tremble pour eux!

(S'approchant de la table pendant que chacun roule les dés à son tour.)

DEUXIÈME COUPLET.

L'ardeur qui dévore leur âme,
De la mienne vient s'emparer!
On dit que la fortune est femme!
Ses rigueurs la font adorer!
Gaîment que les heures s'écoulent,
Que les dés roulent, roulent, roulent...
Espérer, c'est jouir!
Vivent les dés et le plaisir!

(Sur la ritournelle du couplet précédent, on présente à Rafaël un cornet où sont des dés. — Il les agite et les roule sur la table, puis s'éloigne sans les regarder, au moment où Carlo entre par la porte de droite.)

TOUS LES OFFICIERS, *regardant.*

Gagné!

VARGAS, *reprenant la bourse de Rafaël et l'argent qu'il vient de gagner, le lui portant.*

Gagné! grand Dieu!

RAFAEL.

Mais c'était immanquable!
Et tu vas voir encor!..

(Carlo entre dans ce moment par la porte à droite.)

CARLO, *à part.*

Le malheureux, hélas!
Va tout perdre à la fois!

RAFAEL.

Soixante-dix ducats!

CARLO, *l'arrêtant par la main.*

Non, trente-cinq!

RAFAEL, *étonné.*

Comment?

CARLO.

Et ma part!

RAFAEL, *se grattant l'oreille.*

Ah!.. ah! diable!..
C'est ennuyeux!.. mais c'est de droit, et les voici!..
(Il les met sur la table.)

VARGAS.

Que faites-vous?

RAFAEL, *à demi-voix.*

C'est lui.

(On entend sonner midi à l'horloge du château.)

CHŒUR D'OFFICIERS.

Messieurs, l'heure a sonné, partons!

VARGAS, *stupéfait et regardant Carlo des pieds à la tête.*

C'est lui!

RAFAEL.

C'est lui!

ENSEMBLE.

CHŒUR D'OFFICIERS.

Des jours de la jeunesse
Hâtons-nous de jouir!
Arrière la sagesse,
En avant le plaisir!

VARGAS.

Ruse et coupable adresse,
Que je veux découvrir!
Sinon, de sa faiblesse,
On va tout obtenir!

RAFAEL.

Ce démon plein d'adresse
Par moi va s'enrichir!
Aux dépens de ma caisse,
La sienne va s'emplir!

(Les officiers sortent par la porte du fond.)

—

SCÈNE V.

VARGAS, RAFAEL, CARLO.

CARLO, *à part, ramassant l'argent sur la table.* C'est toujours cela de sauvé! je lui fais des économies...

VARGAS, *à Rafaël.* Comment!.. vous les lui laissez prendre!

RAFAEL. Il le faut bien... c'est convenu!

VARGAS, *à demi-voix.* Mais ce prétendu Asmodée est un fourbe, un chevalier d'industrie, qui veut s'enrichir à vos dépens.

CARLO, *à Rafaël.* Voilà ce qui te revient... tes trente-cinq ducats!

RAFAEL. Au fait, et jusqu'à présent, il n'a pas fait avec moi de mauvaises affaires...

CARLO Et pourquoi jouais-tu? qu'en avais-tu besoin?

RAFAEL. Tu as raison... Il me fallait un millier de pistoles, pour un projet que je médite... l'entreprise la plus douteuse, la plus hasardée... et j'étais bien bon de me donner tant de peine, quand tu es là pour la faire réussir.

CARLO, *à part.* Ah! mon Dieu!

VARGAS, *haussant les épaules.* Vous croyez?..

RAFAEL, *à Vargas.* Oui... oui... il n'a qu'un mot à dire, un geste à faire...

VARGAS. Je serais curieux de voir cela!

CARLO, *à part, en riant.* Et moi je crains que le démon se trouve en défaut...

RAFAEL. Je voulais, dans tout Madrid, dans toute l'Espagne, commencer mes recherches, et, à tout prix, retrouver la beauté mystérieuse et inconnue qui m'a été ravie... Viens à mon aide... guide-moi... et par ton pouvoir, que je sache où elle est... que je la revoie... (*Poussant un cri et sautant au cou de Carlo*) Ah! tu m'as sauvé! (*La porte secrète vient de s'ouvrir, et paraît Casilda conduite par le comte de Medrano.*)

—

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CASILDA, LE COMTE DE MEDRANO.

VARGAS, *stupéfait et tremblant.* Grand Dieu! . cette jeune fille...

RAFAEL, *se retournant vers lui.* C'est elle... c'est bien elle... Et te voilà aussi tremblant, aussi interdit que moi!..

VARGAS, *à part.* Ce n'est pas sans raison...

RAFAEL, *courant à Casilda, avec amour.* Enfin donc. . et après tant d'absence...

CASILDA, *à part.* Don Rafaël!

RAFAEL, *passant devant Carlo.* Je vous retrouve... je vous revois!..

DE MEDRANO, *passant devant Casilda.* Un instant, mon officier! (*Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant, à commencer par la gauche : Vargas, Carlo, Rafaël, de Medrano, Casilda.*)

DE MEDRANO. J'ai ordre de ne laisser personne parler à Mademoiselle...

RAFAEL, *bas, à Carlo.* Quel est cet homme?

CARLO. Le plus ancien gentilhomme de la chambre!

RAFAEL, *de même.* Eh bien! fais-moi un plaisir... enlève et emporte le vieil hidalgo...

CARLO. Non...

RAFAEL, *étonné.* Comment, non!.. Et pourquoi?

CARLO. Dans les services que je te rends, il faut qu'il y ait bénéfice ou avantage pour moi, et qu'est-ce que je ferais de la moitié d'un vieil hidalgo?

RAFAEL. C'est juste... (*S'avançant vers Medrano.*) Alors... je vais moi-même .. et malgré lui, dire à la senora que ..

DE MEDRANO. Vous allez. . vous rendre à l'instant aux arrêts...

RAFAEL. Et de quel droit?

DE MEDRANO. Je suis gouverneur du palais, et comme tel je commande ici... (*A plusieurs gardes qui entrent.*) Conduisez Monsieur aux arrêts pour trois jours.

RAFAEL. Mais ..

DE MEDRANO. Pour quatre ..

RAFAEL. C'est ce que nous verrons...

DE MEDRANO. Pour huit...

VARGAS, *bas, à Rafaël.* Imprudent! soumettez-vous sans répliquer.

CARLO, *souriant.* D'autant que c'est si vite passé, huit jours d'arrêts...

RAFAEL, *vivement.* Non pas, quatre...

CARLO, *étonné.* Comment?

RAFAEL. Et ta part, qui est là... que je te réserve... Tout ce que je gagne doit se partager de moitié... c'est convenu...

CARLO, *s'inclinant, en riant.* C'est juste!

RAFAEL, *aux gardes.* Je vous suis...

VARGAS. Il n'y restera pas longtemps.. je cours prévenir son oncle... (*Regardant Carlo.*) Et, avant tout, dénoncer celui-là à la sainte inquisition, sorcier ou non, dans le doute, ça ne peut pas faire de mal... (*Rafaël, que les gardes emmènent, sort par le fond à gauche; Vargas par le fond à droite.*)

—

SCÈNE VII.

CARLO, CASILDA, DE MEDRANO.

DE MEDRANO. Je la remets entre vos mains, comme on me l'a ordonné, et je vais dire à la reine que ma mission est remplie. (*Il sort par la porte à droite.*)

CARLO. Eh bien! comme te voilà troublée... tu n'es pas encore revenue de ta surprise?..

CASILDA. Non, mon frère ..

CARLO. Prends garde... ne prononce pas ce nom... D'après l'ordre de la reine, nous devons être inconnus l'un à l'autre...

CASILDA. Oui, frère... c'est-à-dire, seigneur Carlo...

CARLO. C'est bien... (*Lui prenant la main.*) Je me doute que la présence inattendue de ce jeune homme...

CASILDA, *naïvement.* Non... je l'attends toujours... Mais cet autre... cet homme. . à l'air faux et sinistre... je l'ai bien regardé... et c'est lui... j'en suis sûre... c'est lui...

CARLO. Qui donc?

CASILDA. Qui est venu chez la senora Urraca... me chercher dans cette voiture... pour m'enlever et me conduire chez ce grand seigneur...

CARLO. Un tel crime ne sera pas impuni. (*Regardant au fond du théâtre.*) C'est le roi... va lui demander justice contre ton ravisseur.

—

SCÈNE VIII.

LE ROI FERDINAND, CASILDA, CARLO.

TRIO.

CASILDA, *courant au-devant du roi, qui entre.*
Sire!.. sire!.. justice!..

LE ROI, *la regardant.*
O ciel! que vois-je!

CASILDA, *le regardant, et reculant se réfugier près de Carlo.*
O terreur!

LE ROI, *reculant de l'autre côté.*
O supplice!

CARLO, *à voix basse.*
Qu'as-tu donc?

CASILDA, *montrant le roi, qui vient de cacher sa tête entre ses mains.*
Ce seigneur
Chez qui l'on m'a conduite...

CARLO.
Infâme ravisseur!

CASILDA.
Le voilà!..

CARLO, *avec terreur.*
C'est le roi!
CASILDA.
Le roi!..
CARLO, *à voix basse.*
Tais-toi! tais-toi!

ENSEMBLE.

LE ROI.
Jour d'horreur et d'épouvante!
Son ombre sort du tombeau,
Et se lève menaçante
Pour accuser son bourreau.
CARLO.
O secret qui m'épouvante!
Terrible et fatal fardeau!
Sa voix sombre et menaçante
M'annonce un danger nouveau!
CASILDA.
Jour fatal qui m'épouvante!
Funeste et triste flambeau!
De terreur je suis tremblante;
Je crains un danger nouveau.

CARLO, *passant près du roi, qui est tombé sur un fauteuil, à gauche.*
Sire, qui peut ainsi troubler votre raison?
LE ROI, *avec égarement, et lui prenant la main.*
Tais-toi, ne leur dis pas que ton roi fut coupable,
Que le ciel l'a frappé, que le remords t'accable...
Et ce remords, vois-tu, c'est cette vision...
Ce fantôme fatal qui me poursuit sans cesse...
CARLO.
Cette jeune fille...
LE ROI.
Oui... son ombre vengeresse
Me reproche mon crime... Elle est morte par moi!
CARLO.
Non!.. elle existe encor.. elle existe, ô mon roi!
LE ROI, *se levant vivement.*
Dis-tu vrai? Quoi! le ciel voudrait calmer ma peine!
(*La regardant de loin avec amour*)
Quoi! le ciel la rendrait à mes vœux!..
CARLO, *le retenant, et lui montrant la reine qui entre.*
C'est la reine!
LA REINE, *entrant par la porte, à droite, et voyant le roi qui recule à son approche, et se cache la tête dans les mains.*
Ah! quel trouble l'agite, et qu'est-ce que je voi

QUATUOR.

LE ROI.
Jour fatal qui m'épouvante!
Funeste et triste flambeau
Qui, dans mon âme brûlante,
Fait luire un remords nouveau!
Oui, dans mon âme brûlante,
Je sens un remords nouveau.
LA REINE.
O secret qui m'épouvante!
Du ciel quel arrêt nouveau,
Du malheur qui le tourmente,
A redoublé le fardeau!
CARLO.
O secret qui m'épouvante!
Terrible et fatal flambeau!
Pour nous, de sa flamme ardente,
Je crains un danger nouveau!
CASILDA.
Jour fatal qui m'épouvante,
Funeste et triste flambeau,
De terreur je suis tremblante
Je crains un danger nouveau!
LA REINE, *bas, à Carlo.*
Quelle atteinte nouvelle à trembler nous expose?
CARLO, *de même, et avec trouble.*
De ses tourments secrets je sais enfin la cause.
LA REINE, *vivement.*
Tu me les apprendras!
CARLO, *à part, avec effroi.*
Ah! qu'ai-je dit!.. jamais!
LE ROI, *de l'autre côté, bas, à Carlo.*
Tu viendras!.. j'ai besoin de te voir, de t'entendre.
(*Avec joie.*)
Elle existe!..
CARLO, *à demi-voix.*
Le roi m'a promis de se rendre
En son conseil.
LE ROI.
Je l'ai dit... et j'y vais!
(*A demi-voix.*)
Mais nous parlerons d'elle après.
Je t'attends!
LA REINE, *bas, à Carlo, de l'autre côté.*
Je t'attends!
CARLO, *entre eux deux.*
Mon Dieu, protégez-nous!
(*Bas, à sa sœur, près de qui il se trouve, pendant que le roi et la reine viennent de remonter le théâtre.*)
Ne dis rien à la reine!.. et silence avec tous!

ENSEMBLE.

O Dieu de clémence,
Qui vois mes tourments,
Rends par ta puissance
Le calme à mes sens!
Longtemps la souffrance
Éprouva mon cœur!
Rends-moi l'espérance,
Rends-moi le bonheur!

LA REINE, *à Casilda.*
Viens, ma fille, suis-moi!
(*Bas, à Carlo.*)
Tu m'entends!
LE ROI, *de même, de l'autre côté.*
Tu m'entends!
CARLO, *à part.*
Ma mère, inspire-moi!

ENSEMBLE.

O Dieu de clémence,
Qui vois mes tourments, etc.

(*La reine, entendant venir les membres du conseil, entraîne vivement Casilda par la porte, à droite. Les conseillers et les inquisiteurs paraissent au fond du théâtre, attendant le roi, qui sort avec eux.*)

SCÈNE IX.

CARLO, *seul, et tombant dans un fauteuil.* Que faire, mon Dieu! Comment échapper aux dangers qui de tous côtés nous environnent!.. C'est moi que le roi veut prendre pour confident... et c'est de ma sœur qu'il est amoureux!.. Ah! mon premier mouvement était de tout avouer à ma providence, à ma protectrice, à la reine!.. Mais, pour prix de ses bienfaits, lui porter le coup de la mort, lui apprendre que le roi... que cet époux, unique objet de ses soins et de sa tendresse... Non... non... je ne trahirai personne .. je renoncerai à la fortune qui m'attendait, j'emmènerai ma sœur, je la cacherai à tous les yeux... et Rafaël qui l'aime tant, il faut aussi le fuir... et dans son intérêt!.. lui rival du roi!.. il serait perdu!.. Heureux encore qu'il soit aux arrêts pour huit jours... sa présence et ses folies auraient tout compromis!

SCÈNE X.

RAFAEL, CARLO.

RAFAEL. Me voilà!..

CARLO, *effrayé, et à part.* Ah çà! c'est lui qui est sorcier! (*Haut.*) Et vos huit jours d'arrêts?

RAFAEL. Quatre!

CARLO, *avec impatience.* Et qu'importe!

RAFAEL. Il importe que dans le partage... il n'a pas été dit lequel de nous deux commencerait... et j'aime mieux que ce soit toi...

CARLO. Moi!..

RAFAEL. C'est pour cela que, me voyant enfermé, j'ai sauté par la fenêtre.

CARLO. Ah! mon Dieu!

RAFAEL. Et c'était haut... il y avait bien une quinzaine de pieds... mais je me suis dit : Je ne risque rien... il est là qui me soutient... qui me protége...

CARLO, *à part.* Il se tuera avec ma protection!

RAFAEL. Ce n'est pas toi, c'est elle que je cherche..... Sans cela, ce ne serait pas la peine de l'avoir fait apparaître pour moi, et tu ne sais pas quel service tu m'as rendu... c'est elle!

CARLO. Que vous adoriez de vos fenêtres?

RAFAEL, *étonné.* Qui te l'a dit?

CARLO. Que vous alliez voir chez la senora Urraca la couturière?

RAFAEL. C'est vrai.

CARLO. Et pour qui enfin vous avez dépensé tout votre argent en ajustements et en robes de cour.

RAFAEL, *riant.* Il sait tout... Au fait, c'est son état.

CARLO, *gravement.* Et c'est parce que je sais tout, Rafaël, que je t'engage, moi, ton protecteur... à oublier cette jeune fille... à la fuir.

RAFAEL. Que me dis-tu là?

CARLO, *lentement.* Si tu la revois encore... si tu lui parles... si ta main touche seulement la sienne... tous les malheurs vont t'accabler.

RAFAEL. Cela m'est égal...

CARLO. Tu es perdu à jamais.

RAFAEL, *avec impatience.* Et pourquoi?

CARLO. Pourquoi? Eh bien! puisque je ne peux parvenir à t'effrayer, apprends donc, toi qui te disais bon Espagnol et bon catholique, et qui refusais de me livrer ton âme...

RAFAEL. Certainement, je refuserais encore...

CARLO. Apprends donc que, si tu te donnes à elle, ce sera exactement la même chose... car elle est de ma race... de ma famille.

RAFAEL, *reculant effrayé.* Elle! ah! l'horreur!

CARLO, *allant s'asseoir sur le fauteuil à droite.* Te voilà prévenu...

RAFAEL. Elle!.. une fille de l'enfer... cette simple et naïve ouvrière... à l'air si modeste... et ce matin encore... si belle et si timide sous ce costume de paysanne...

CARLO. C'est là ce qui t'arrête... Nous changeons de forme et de caractère à volonté. (*Prenant la main de Rafaël, qui tremble.*) Qu'as-tu donc?

RAFAEL. Ah! tu dis vrai! (*En ce moment, et derrière Carlo, qui tourne le dos à la porte à droite, paraît la reine, s'appuyant sur le bras de Casilda, qui est vêtue magnifiquement.*)

—

SCÈNE XI.

RAFAEL, CARLO, LA REINE, CASILDA.

LA REINE. Nous vous reverrons ce soir, dona Thérésa.

RAFAEL, *à part.* Dona Thérésa!

LA REINE. Car nous partons ce matin pour Aranjuez. Les voitures et l'escorte nous attendent. Vous m'accompagnerez jusque-là, Carlo...

CARLO, *regardant sa sœur, à part.* Ah! mon Dieu! les laisser ensemble! (*Haut.*) Mais, Madame... j'aurais désiré...

LA REINE. Et moi je désire vous parler... (*Pendant que Carlo s'incline et s'approche d'elle.*) Dona Thérésa restera avec nos demoiselles d'honneur. . elle en a le titre et les droits...

RAFAEL, *étonné.* Demoiselle d'honneur de la reine!.. (*Carlo, en sortant avec la reine, fait à Rafaël des signes qui lui défendent d'approcher de Casilda.*)

—

SCÈNE XII.

RAFAEL, CASILDA, *chacun à l'une des extrémités du théâtre.*

DUO.

CASILDA.

Après une aussi longue absence,
Dieu sait comme il va me parler!..
Mais non .. il garde le silence,
Et même il a l'air de trembler.

RAFAEL, *qui pendant ce temps a contemplé Casilda avec crainte.*

Cet air d'innocence si pur,
Ces yeux si doux, ce doux parler,
D'un démon cachent la figure;
C'est vraiment a faire trembler!

(*Casilda fait quelques pas, et Rafaël s'éloigne.*)

ENSEMBLE.

RAFAEL, *l'examinant.*

Prenons bien garde!
Plus je regarde...
Son œil si fier
Lance l'éclair!
Et ce sourire
Qui vous attire...
Ah! c'est certain,
C'est un lutin!

CASILDA, *l'examinant.*

Il me regarde,
Et puis il garde
Un certain air
Hautain et fier!
Sa voix expire...
Puis il soupire.
D'où vient soudain
Ce noir chagrin?

CASILDA, *à part.*

Je ne saurais, car je suis femme,
Faire les premiers pas...

RAFAEL.

Asmodée a raison!
Tout me dit que c'est un démon!
Et la voir plus longtemps, c'est exposer mon âme...
Fuyons!

(*Il fait quelques pas pour sortir et s'arrête.*)

CASILDA, *à part.*

O ciel!
(*Haut, et le regardant d'un air de reproche*)
Adieu!..

RAFAEL, *se rapprochant et dans le plus grand trouble.*

Daignez me pardonner,
Mademoiselle... non... Madame...
Je ne sais quel nom lui donner...
Mais... mais...

ENSEMBLE.

RAFAEL.

Prenons bien garde!
Plus je regarde, etc.

CASILDA.

Il me regarde,
Et puis il garde, etc.

(*Timidement.*)
Il paraît, par un sort étrange,
Que l'air de la cour nous change
Au point de ne pouvoir nous reconnaître!



CARLO. Oser tromper le roi! Dans ces lieux c'est l'usage,
M'a-t-on dit... — Acte 3, scène 1.

RAFAEL.

Hélas!

Je vous reconnais bien!

CASILDA, *naïvement.*

Je ne le croyais pas!

RAFAEL, *vivement.*

Ah! vos traits ne sont pas de ceux que l'on oublie!

CASILDA, *avec joie.*

Vraiment!

RAFAEL, *s'animant.*

Et le seul point qui pourrait m'étonner,
C'est de vous retrouver encore plus jolie...

CASILDA, *baissant les yeux.*

Moi! plus jolie...

RAFAEL, *avec entraînement.*

Cent fois plus!..

(*A part.*)

Ah! je sens que je vais me damner!

ENSEMBLE.

RAFAEL, *à part.*

C'est égal, je me risque,
Pour quelques mois d'enfer!
Que Satan me confisque
Sous son sceptre de fer!
(*A Casilda.*)
Vers toi vole mon âme,
Et je veux, sans effroi,
D'une éternelle flamme
Brûler auprès de toi!

CASILDA.

A moi seule est son âme,
Et désormais, je croi,
D'une éternelle flamme
Il brûlera pour moi!

RAFAEL, *vivement.*

Je sais quel péril me menace
En admirant des yeux si doux!
(*La regardant avec amour.*)
N'importe, j'aurai cette audace!

CASILDA, *étonnée.*

Quelle audace?.. que dites-vous?

RAFAEL, *de même.*

Je sais quel sera le supplice
De celui qui se donne à toi;
(*La pressant sur son cœur.*)
N'importe!.. j'éprouve un délice
A me perdre!..



CASILDA. Je défends qu'on me touche!
Il presse encore ma main sur son cœur, sur sa bouche! — Acte 3, scène 8.

CASILDA, *de même.*
Vous! et pourquoi?

RAFAEL.
L'enfer en mes veines circule;
Ton regard vient de m'enchaîner!

CASILDA, *lui prenant la main.*
Rafaël!..

RAFAEL.
Ah! ta main me brûle!
(*A part.*)
Je sens que je vais me damner!

ENSEMBLE.

RAFAEL.
C'est égal, je me risque,
Et sous son joug de fer
Que Satan me confisque
Au profit de l'enfer!
Vers toi vole mon âme, etc.

CASILDA.
A moi seule est son âme, etc.

RAFAEL, *qui est tombé à genoux.* Oui, quels que soient les dangers qui m'attendent, et dont on m'a menacé...

SCÈNE XIII.

LE ROI, FRAY ANTONIO, LES CONSEILLERS ET LES INQUISITEURS, *entrant par la porte du fond*, RAFAEL, CASILDA.

LE ROI, *qui est entré sur la ritournelle du morceau précédent, apercevant Rafaël aux pieds de Casilda, s'avance vivement.* Que vois-je?

CASILDA, *poussant un cri et s'enfuyant par la porte à droite.* Ah!..

LE ROI, *montrant Rafaël.* Qu'on arrête cet homme!..

RAFAEL, *à part.* Voilà que cela commence... Carlo m'en avait bien prévenu...

LE ROI. Quel est-il?

FRAY ANTONIO. Le capitaine Rafaël d'Estuniga, dont nous parlions tout à l'heure à Votre Majesté, et dont on a dénoncé le complice à l'inquisition.

LE ROI. Je n'ai point droit de m'opposer à sa justice; qu'elle ait son cours ..

FRAY ANTONIO. Votre Majesté approuve donc?..

LE ROI. Cela vous regarde... Qu'on me laisse et que personne ne soit assez hardi pour pénétrer dans mon appartement... il y va de la tête... (*Le roi rentre dans son appartement par la première porte à gauche, et devant la porte, l'inquisiteur fait placer deux hallebardiers.*)

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, GIL VARGAS, *qui, avant le départ du roi et sur la fin de la scène précédente, s'est approché de l'inquisiteur.*

FINAL.

VARGAS, *à l'inquisiteur, montrant Rafaël.*
Grâce pour lui!

FRAY ANTONIO.
Le roi compte sur sa sentence!
Nous la rendrons, mon cher, en conscience!

VARGAS, *s'approchant de Rafaël qui vient de se jeter dans le fauteuil à droite.*
Quoi! vous que je croyais aux arrêts!

RAFAEL.
J'ai biffé
La consigne!

VARGAS.
Et pour votre imprudence,
Vous allez figurer dans un auto-da-fé
Qui s'apprête!

RAFAEL, *étendu dans son fauteuil et riant.*
Vraiment!

FRAY ANTONIO, *à un autre inquisiteur.*
« Convaincu d'hérésie,
« De pacte avec le diable et de sorcellerie,
« Qu'il soit brûlé dans une heure!.. »
(*L'inquisiteur salue et sort.*)

VARGAS, *bas, à l'oreille de Rafaël.*
Au danger
Quel pouvoir pourra vous soustraire?

RAFAEL, *tranquillement.*
Ce n'est pas mon affaire!
C'est celle d'Asmodée!.. il doit me protéger...

VARGAS, *avec impatience.*
Mais parlez... suppliez...

RAFAEL, *toujours dans son fauteuil.*
Pourquoi me déranger?
C'est à lui de me protéger!

VARGAS.
Mais dénoncé par moi, c'est lui que l'on amène,
Et dans une heure il doit subir la même peine.

—

SCÈNE XV.

VARGAS, RAFAEL, CARLO, *amené de la seconde porte à gauche, par des familiers du saint-office.* FRAY ANTONIO ET TOUS LES INQUISITEURS.

CARLO, *se débattant.*
Que me veut-on, Messieurs?

CHŒUR.
Dans sa justice,
Le saint-office
Veut leur supplice.
Allons! marchez...
Que soit punie
Son hérésie!
Livrez l'impie
A nos bûchers!

CARLO.
Écoutez-moi du moins...

CHŒUR.
Non... non!

CARLO, *se désespérant.*
Hélas! la reine
Pour Aranjuez vient de partir!

VARGAS, *à Rafaël et secouant la tête.*
Du démon la puissance est vaine!

CARLO, *s'élançant vers la porte à gauche gardée par deux hallebardiers.*
Mais au roi je puis recourir...

TOUS.
Non pas!

FRAY ANTONIO, *montrant le cabinet du roi.*
De par le roi, nulle puissance humaine
N'en peut franchir le seuil!

CARLO, *à part, à gauche.*
O ciel! que devenir!.

VARGAS, *bas, à Rafaël, qui est toujours dans le fauteuil à droite.*
Et vous ne tremblez pas?..

RAFAEL.
Je ris de leur colère!

VARGAS.
Mais réfléchissez donc...

RAFAEL.
Pourquoi me déranger?

VARGAS.
Qu'il y va de vos jours!..

RAFAEL.
Ce n'est pas mon affaire,
C'est à lui de me protéger!

CHŒUR.
Dans sa justice,
Le saint-office
Veut leur supplice,
Allons, marchez!
Mort à l'impie!
A l'hérésie!
Livrez l'impie!
A nos bûchers!

VARGAS, *bas, à Rafaël.*
Le supplice s'apprête!

CARLO, *à part.*
Espérance dernière!
(*Haut, à fray Antonio.*)
Qu'à Dieu du moins j'adresse ma prière!
(*Se rapprochant du cabinet du roi, et sur le motif de la romance du premier acte.*)
O roi de la terre!
O puissant seigneur!
Entends la prière
De ton serviteur!
Si parfois ta peine
Par lui se calma,
Viens calmer la sienne...
Dieu te le rendra!
(*En ce moment la porte du cabinet s'ouvre, mais personne ne paraît encore.*)

CARLO, *à part.*
La porte s'ouvre!.. Il entend.. il est là!..

LES INQUISITEURS.
Trêve aux chansons!
Allons, partons!

CARLO, *achevant l'air, pendant qu'on l'entraîne.*
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
La, la, la, la, la,
La, la, la, la, la...
(*Les inquisiteurs ont saisi Carlo qu'ils entraînent vers la porte du fond. — En ce moment, le roi, en désordre et hors de lui, s'élance de son cabinet.*)

LE ROI, *appelant.*
Carlo! Carlo!

CHŒUR.
Partons!

LE ROI, *avec égarement, et voyant Carlo que l'on emmène.*
Où le conduisez-vous?
Arrêtez!..

RAFAEL, *sur le devant du théâtre, et bas, à Vargas.*
Tu l'entends?

LE ROI.
Ou craignez mon courroux!

ENSEMBLE.

(Toujours sur le motif de la romance.)

CARLO.
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
La, la, la, la, la,
La, la, la, la, la.

FERDINAND.
Ses accents ravissants
Ont calmé tous mes sens.
Oui, je cède et me rends
A ses chants tout-puissants.

FRAY ANTONIO.
O fatal contre-temps!
Tu nous perds, et tu rends
Nos efforts impuissants;
O fatal contre-temps!

RAFAEL, *à Vargas.*
Tu le vois, tu l'entends!
Il a des talismans
Qui rendent impuissants
Les complots des méchants.

VARGAS.
Vainement, je l'entends!
A peine je comprends
D'où provient, d'où dépend
Un pouvoir aussi grand.

FRAY ANTONIO, *s'approchant de Ferdinand.*
Pourtant, sire, votre ordre...

FERDINAND.
Il n'était pas pour lui!

CARLO, *montrant Rafaël.*
Ni contre lui non plus!..

FERDINAND, *secouant la tête avec colère.*
Oh! celui-ci,
C'est différent!

CARLO.
Quel crime?..

FRAY ANTONIO.
Maléfice!

CARLO, *à part.*
(Haut, à Ferdinand.)
Il est sauvé!.. Je prouverai comment.
Il n'offensa jamais le saint-office.

FERDINAND, *avec colère et faisant signe d'emmener Rafaël.*
Il a fait plus!

CARLO, *à part.*
O ciel!

FERDINAND.
Un attentat plus grand!
Il n'a pas craint, dans son ardeur coupable,
D'offenser la jeunesse, ainsi que la vertu!
(A voix basse, à Carlo.)
Dans ce palais, moi-même je l'ai vu,
(Serrant la main de Carlo.)
Aux pieds de cette fille... Oui... d'elle!

CARLO, *à part.*
Il est perdu!
(A voix basse, au roi.)
Inspirez-moi, grands dieux! Et d'un forfait semblable
S'il avait le droit?

FERDINAND.
Lui!..

CARLO.
S'il était son mari?

FERDINAND.
Lui.. lui!... son mari!
(Faisant un geste aux gens qui dans ce moment entraînent Rafaël).
(A part.)
Un instant, Messieurs... Son mari!

ENSEMBLE.

FERDINAND, *à part.*
O ciel! qu'entends-je? où suis-je?
Mais le ciel qui l'exige,
Au silence m'oblige;
Epargnons son destin.
Oui, l'hymen qui l'engage
Le sauve de ma rage,
Et fait taire l'orage
Qui grondait dans mon sein.

ANTONIO ET LE CHOEUR, *regardant Carlo.*
O surprise! ô prodige!
Il commande!.. il exige...
A sa voix, il dirige
Ce puissant souverain.
Je comptais, dans ma rage,
Sur son prochain naufrage;
Mais il parle!... et l'orage
Se dissipe soudain!

VARGAS.
O surprise! ô prodige!
Ah! j'en ai le vertige.
Comme il veut, il dirige
Un puissant souverain!
Par un fâcheux présage,
Je craignais un naufrage;
Mais il parle.. et l'orage
Se dissipe soudain.

RAFAEL.
J'attendais ce prodige
Auquel l'honneur l'oblige;
Il doit, quand je l'exige,
Veiller sur mon destin.
(A Vargas.)
Déjà, perdant courage,
Tu craignais un naufrage;
Mais il parle... et l'orage
Se dissipe soudain.

CARLO, *regardant Rafaël.*
A tromper, il m'oblige;
Mais son salut l'exige;
Que le ciel me dirige!
Et me guide en chemin.
Pour détourner l'orage,
Hâtons ce mariage,
Sinon, tout me présage
Un naufrage certain.

CARLO, *bas, à Ferdinand.*
Pour mieux calmer encor le trouble de votre âme,
Ordonnez qu'il s'éloigne à l'instant du palais.

FERDINAND.
Non?...
(A part.)
Il emmènerait sa femme!
Et ne plus la voir! .. ah! je ne pourrai jamais!
(Haut.)
Don Rafaël! approchez...

RAFAEL, *timidement.*
Qui? moi, sire?

FERDINAND.
D'un instant de colère, oubliez le délire,
Vous êtes libre!

RAFAEL, VARGAS, FRAY ANTONIO, *avec étonnement.*
O ciel!

FERDINAND.
J'annule cet arrêt!
Je vous attache à ma personne?

RAFAEL, *serrant la main de Carlo.*
Merci,

FERDINAND.
Je vous donne
Dans mes gardes le brevet
De colonel!...

RAFAEL, *bas, à Carlo.*
Merci!

VARGAS.
J'en reste stupéfait!
(*A Rafaël.*)
Et tout cela n'a rien qui vous étonne?

RAFAEL.
Je te l'avais bien dit : pourquoi me déranger?
(*Montrant Carlo.*)
C'est lui qui doit me protéger.

ENSEMBLE.

FERDINAND.
Doux espoir! doux prestige!
Mon amour qui l'exige,
De son époux m'oblige
A parer le destin.
Amour, toi qui m'engages,
Dissipe les nuages;
Viens calmer les orages
Qui grondent dans mon sein.

VARGAS.
O surprise! ô prodige!
Ah! j'en ai le vertige!
Comme il veut, il dirige
Un puissant souverain!
Par un fâcheux présage,
Je craignais un naufrage;
Mais il parle... et l'orage
Se dissipe soudain!

RAFAEL, *à Vargas.*
J'attendais ce prodige
Auquel l'honneur l'oblige, etc.

CHOEUR DES INQUISITEURS.
O surprise! ô prodige!
Il commande, il exige;
A sa voix, il dirige, etc.

CARLO, *regardant Rafaël.*
A tromper, il m'oblige;
Mais son salut l'exige,
Que le ciel, etc.

(*Ferdinand, appuyé sur le bras de Carlo, rentre dans son cabinet, à gauche. Rafaël, suivi de Vargas, passe au milieu des inquisiteurs, qui s'inclinent devant lui; Rafaël le montre à Vargas, d'un air de triomphe, et sort par la porte du fond. — La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Une salle du palais. Galerie au fond, ouverte sur des jardins. Deux portes latérales; à droite, une table, ce qu'il faut pour écrire, et un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARLO, *regardant avec inquiétude vers le fond du théâtre.*

RÉCITATIF.

Depuis longtemps est parti mon message!
La reine ne vient pas! et je tremble toujours!
Oser tromper le roi! Dans ces lieux c'est l'usage,
M'a-t-on dit... et pourtant j'ai grand'peur pour mes jours.

AIR.

Reviens, ma noble protectrice,
Aider ton pauvre serviteur;
Du sort dont je crains le caprice
Pour moi détourne la rigueur!
A l'horizon immense
Rien n'apparaît, je croi!
J'écoute... et ce silence
Redouble mon effroi.
Reviens, ma noble protectrice,
Aider ton pauvre serviteur;
Du sort dont je crains le caprice
Pour moi détourne la rigueur!
(*Ecoutant.*)
Le destin
Vient enfin
Calmer ma peine.
Je crois entendre un bruit soudain!
Plus d'effroi,
Je le croi,
Voici la reine!
Oui... oui... je ne m'abuse pas,
C'est ma souveraine!
Plus d'effroi ni de peine,
Le bonheur suit ses pas!

SCÈNE II.

CARLO, LA REINE, *suivie de deux dames d'honneur, qui lui approchent un fauteuil et se retirent par la porte à droite.*

CARLO. Moi qui accusais le retard de Votre Majesté!

LA REINE, *assise.* Et cependant, à peine ai-je reçu à Aranjuez le courrier que tu m'avais expédié... que je suis repartie sur-le-champ... car il s'agissait, disais-tu, de mon bonheur... Il s'agit donc du roi?

CARLO. Oui, Madame.

LA REINE. Pourquoi, avant mon départ, n'as-tu pas voulu me confier le secret que tu avais découvert? la cause de ses tourments?..

CARLO. Je n'étais pas encore assez sûr des détails..... maintenant... je les possède presque tous... et cependant... je supplie Votre Majesté de ne pas me les demander..... Elle les connaîtra si je réussis... et si je succombe... moi seul me serai exposé à une colère bien redoutable!

LA REINE. Je sais tout; on veut engager le roi à se séparer de moi... On a parlé de divorce et d'une alliance avec une princesse de Sardaigne.

CARLO. Ah! ce n'est pas possible!

LA REINE, *vivement.* On dit même que fray Antonio, l'inquisiteur, reçoit, dans ce but, de l'argent de la cour de Turin, avec laquelle il est en correspondance secrète par l'entremise d'un nommé Gil Vargas, huissier du palais et l'un de ses agents...

CARLO. Je le connais.

LA REINE, *vivement et se levant.* Aurais-tu des preuves de ce complot?.. une preuve... une seule?

CARLO. J'en aurai... je vous en réponds?

LA REINE. Ah! s'il en est ainsi... parle! demande-moi ce que tu voudras!

CARLO. J'accepte, Madame, et je vous demande de marier, à l'instant même, sans éclat et sans bruit... ma sœur Casilda avec don Rafaël...

LA REINE. Toi qui, il y a deux heures, avant mon départ, me suppliais de les séparer et d'éloigner Rafaël au plus vite!

CARLO. Il le fallait alors... et maintenant... il faut ce mariage. . Il le faut... non pour moi... mais pour vous-même.

LA REINE, *étonnée.* Comment?

CARLO, *vivement.* Cela importe à la réussite des projets dont nous parlions tout à l'heure; et un mot de vous au duc d'Estuniga, son oncle... qui est, dit-on, le courtisan le plus servile...

LA REINE. Sans doute... un coup d'œil l'aurait fait se courber et obéir; mais j'apprends à l'instant que cet oncle, depuis longtemps malade, vient de mourir subitement, laissant à son neveu, qu'il n'a pas eu le temps de déshériter, cinq à six cent mille ducats de revenu.

CARLO. O ciel!

LA REINE. Et comment obliger ce jeune homme qui est libre, qui est riche, qui peut aspirer à tous les partis...

CARLO. A épouser une fille sans naissance et sans fortune.

LA REINE. A moins que le penchant qui l'entraîne vers elle...

CARLO. Penchant que j'ai arrêté. . que j'ai détourné moi-même, en l'effrayant sur sa fiancée... N'importe!.. il y a encore moyen peut-être... et d'ici là, si le roi vous parlait de cette union... je supplie Votre Majesté de lui dire qu'elle la connaissait.

LA REINE. Moi!

CARLO. Elle ajouterait même qu'elle a signé au contrat et qu'à Notre-Dame-des-Bois elle a honoré ce mariage de sa présence... cela n'en ferait que mieux.

LA REINE. Et pourquoi?

CARLO. Plus tard... Votre Majesté le saura.

LA REINE, *apercevant les deux dames d'honneur qui sortent de la porte à droite et replacent le fauteuil près de la table.* Silence!.. on vient m'avertir.

CARLO. Quel contre-temps!

LA REINE. L'ambassadeur d'Allemagne présente aujourd'hui ses lettres de créance.

CARLO, *à demi-voix.* Comment donc revoir Votre Majesté?

LA REINE, *de même.* Après la réception... si je puis être seule un instant, je te ferai prévenir par Casilda... A bientôt... Silence et courage! . (*Elle sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE III.

CARLO, *puis* VARGAS ET RAFAEL.

CARLO, *allant s'asseoir sur le fauteuil à droite près de la table.* Oui... courage!.. Si encore on pouvait, pendant quelques heures, laisser ignorer à Rafaël la succession qu'il vient de faire...

VARGAS, *entrant avec Rafaël par le fond du théâtre.* Je vous le répète, c'est le notaire lui-même qui en apporte la nouvelle... votre oncle est mort!

CARLO, *à part, avec impatience.* Là!.. encore ce Vargas!..

VARGAS. Sans pouvoir, comme il le voulait, léguer tous ses biens à l'inquisition.

RAFAEL, *froidement.* En vérité!..

VARGAS. Il n'a eu que le temps de dire de vive voix au notaire... ; « J'ordonne à mon neveu de prendre Gil Var- « gas pour son intendant! »

RAFAEL. A moi!.. un intendant... vrai cadeau du diable!.. Et pourquoi cela?

VARGAS. Parce qu'il en faut un avec une fortune comme la vôtre.. parce que vous avez six cent mille ducats.

RAFAEL, *froidement.* Ah! ah!

VARGAS. Cela ne vous surprend pas? .

RAFAEL. Du tout... (*Montrant Carlo.*) Avec lui... et grâce à lui... je m'y attendais.

VARGAS. Raison de plus, maintenant, pour renoncer à cet amour absurde et diabolique que vous vous êtes mis en tête.

CARLO, *à part, avec colère.* Nous y voilà!

VARGAS. On peut choisir parmi les marquises et les duchesses, quand on a six cent mille ducats.

CARLO, *froidement.* Non pas... trois cents.

VARGAS. Comment, trois cents!

CARLO. Et ma part?

VARGAS. Ah! c'est trop fort!.. c'est trop juif!

RAFAEL, *riant.* C'est pis qu'un intendant.

VARGAS, *avec colère.* Et vous pourriez souffrir...

RAFAEL. Donne-moi le moyen de faire autrement? Quand je pense que toi qui parles... toi qu'on vient de me donner pour intendant, tu es à lui pour moitié, s'il le veut.

VARGAS. Laissez donc!

RAFAEL. Oui, s'il le veut... Tu auras beau dire et beau faire, il faudra que tu lui appartiennes.

VARGAS, *avec colère.* C'est ce que nous verrons! car je n'entends pas que vous soyez dupe plus longtemps d'une fourberie et d'une imposture pareilles. .

RAFAEL, *écoutant un bruit de tambour lointain.* Tais-toi!.. c'est le roi et la reine qui, pour la réception de l'ambassadeur, se rendent à la salle du trône... Et nous autres, du régiment des gardes, devons former la haie sur leur passage!

VARGAS. Peu importe! (*Montrant Carlo, qui depuis quelques minutes vient de s'asseoir et d'écrire à la table à droite.*) Et puisque vous prétendez que c'est le diable en personne... (*Prenant un des pistolets que Rafaël porte à sa ceinture.*)

RAFAEL. Prends garde. . il est chargé!

VARGAS. C'est ce que je veux, et en l'essayant sur lui... vous verrez bien...

RAFAEL. Que tu perdras ta poudre et ton temps (*Vivement.*) Le roi!.. (*Il tire son épée, et va se mettre en rang avec les autres officiers et soldats qui sont en haie dans la galerie, présentant les armes au roi, et tournant le dos aux spectateurs. On entend dans l'orchestre le bruit lointain du tambour, qui est censé battre dans les cours du palais.*)

VARGAS, *pendant ce temps, s'approchant de Carlo qui est à la table à écrire, et à demi-voix.* Prétendu démon ou sorcier, pourrais-tu me dire ce qui va t'arriver?

CARLO, *sans tourner la tête.* Non, mais je puis t'apprendre le sort qui t'attend... Ravisseur d'une jeune fille dont tu voulais faire la maîtresse du roi, tu seras pendu dès ce soir.

VARGAS, *interdit.* Pendu!..

CARLO. De par la reine... (*Montrant le papier qu'il vient d'écrire.*) qui va en signer l'ordre.

VARGAS, *tremblant.* Pendu!..

CARLO. Mais, au contraire... je t'offre ta grâce si tu conviens de tes intelligences avec fray Antonio.

VARGAS. J'en conviens...

CARLO. Des lettres que tu reçois pour lui de la cour de Sardaigne...

VARGAS. J'en conviens!.. et même j'en ai là une toute petite... que j'allais lui porter...

CARLO, *vivement.* La protection de la reine et la place de majordome si tu me remets cette dépêche.

VARGAS. La voici... la voici... (*Tombant à genoux.*) Vous tenez vos promesses mieux que l'inquisition, et je suis à vous corps et âme! (*Pendant le dialogue précédent, qui a été débité rapidement sur le devant de la scène, le roi, la reine et toute la cour ont passé au fond du théâtre, devant les officiers qui forment la haie. Le défilé est achevé. Rafaël, qui était à la porte du fond, présentant les armes au roi, se retourne en ce moment et voit son précepteur aux genoux de Carlo.*)

RAFAEL, *riant.* Et lui aussi!.. Quoi! mon précepteur, vous qui aviez pris les armes contre l'enfer... vous qui vous vantiez de ne pas lui céder... c'est bien pis que moi encore!.. vous vous donnez corps et âme!.. Oh! tu l'as dit, je l'ai entendu, et tu as bien fait; tout va maintenant te réussir.

VARGAS, *balbutiant.* Permettez, Monseigneur...

CARLO. Silence!.. pas un mot à ton élève.

VARGAS. Je me tais.

CARLO. Et, maintenant, laisse-nous.

VARGAS, *faisant quelques pas pour sortir.* Je m'en vais.

CARLO. Non, reste.

VARGAS, *revenant.* Me voici!..

RAFAEL, *à demi-voix, à Vargas.* Oh çà! il me semble que c'est lui qui te commande.

VARGAS, *troublé.* Vous croyez...

CARLO, *à Vargas.* Tu vas venir avec moi chez la reine.

VARGAS. Pour cette place de majordome que vous m'avez promise.

RAFAEL. Une place! . Voilà déjà que cela commence, et c'est comme si tu l'avais... car c'est un serviteur exact et

dèle... un peu cher... je t'en ai prévenu... mais, n'importe, et, quel que soit le prix qu'il veuille y mettre, j'ai une grâce... une dernière grâce à lui demander.

CARLO. Laquelle?

RAFAEL. Ce matin, tu m'avais défendu de regarder, d'approcher cette jeune fille... ce lutin.. et malgré tes menaces...

CARLO, *effrayé*. Ah! mon Dieu!..

RAFAEL. Je n'ai pu résister au charme qui m'entraînait vers elle .. Je suis tombé à ses pieds... j'ai pressé sa main dans la mienne...

CARLO, *vivement*. Et puis...

RAFAEL. Et puis... j'ai promis, j'ai juré... Je me suis vendu au démon : je lui ai vendu mon âme!

CARLO. Est-il possible!

RAFAEL. Tu comprends alors, puisque je lui appartiens à jamais, qu'il ne m'en coûtera pas plus pour l'épouser.

VARGAS, *effrayé*. Vous, mon élève!..

CARLO, *lui faisant signe*. Tais-toi... (*Vargas s'arrête et se tait.*)

RAFAEL. Mais que, fille d'honneur ou fille d'enfer, dona Thérésa soit ma femme!..

CARLO, *avec joie*, VARGAS, *avec crainte*. Quoi! vous voulez?..

RAFAEL, *vivement, à Carlo*. Un pareil mariage ne peut pas se faire comme un autre, je le sais... mais, par ton pouvoir auprès de Belzébuth, tu peux arranger cela de manière à ce que cela se fasse en un clin d'œil, et que personne n'y voie que du feu.

CARLO, *vivement*. C'est ce que je veux, et à l'instant même.

SCÈNE IV.

VARGAS, RAFAEL, LE COMTE MEDRANO, QUELQUES SEIGNEURS, CARLO.

LE COMTE, *à Rafaël*. De la part du roi! (*Il remet à Rafaël un papier, puis il s'approche de Carlo, avec qui il cause vers le fond du théâtre, pendant que Rafaël lit.*)

RAFAEL. Ah! mon Dieu!

VARGAS, *à demi-voix*. Qu'avez-vous donc?

RAFAEL, *avec joie*. Qu'est-ce que je disais?.. Ce mariage dont... je parlais...

VARGAS. Il va se faire?

RAFAEL. Mieux encore... il est fait... L'écriture du roi... (*Lisant.*) « Vous êtes marié... nous le savons... En con- « séquence, nous entendons que vous habitiez au palais, « et que vous y occupiez un appartement dès ce soir, avec « dona Thérésa, votre femme! » Thérésa... ma femme.. le même appartement. Tu le vois... ce que je désirais, ce que je rêvais tout à l'heure est déjà réalisé.

VARGAS. Quand donc?.. à quel moment?

RAFAEL. Est-ce que je le sais?.. Mais le roi ne se trompe jamais! Le roi le dit et l'atteste... c'est signé de sa main.

VARGAS. Marié .. sans vous en être aperçu!

RAFAEL. Pourquoi pas?.. Dès qu'on est une fois dans la sorcellerie et la diablerie, tout devient simple et naturel..

UN HUISSIER, *annonçant*. Le roi! Messieurs.

RAFAEL. Le roi qui sort de la salle du trône, et traverse cette galerie... je vais bien savoir par lui...

CARLO, *à part*. O ciel!.. (*Il quitte le comte de Medrano, et les seigneurs qui causaient avec lui, et se rapproche de Rafaël.*)

SCÈNE V.

VARGAS, CARLO, LE ROI, LE COMTE MEDRANO ET PLUSIEURS SEIGNEURS.

FERDINAND, *venant de gauche, et traversant le théâtre.* Oui, comte de Las Torrès, nous ferons droit à votre demande... ainsi qu'aux vôtres, marquis de Balbajos. (*Apercevant Rafaël, qui s'incline.*) Ah! c'est vous, don Rafaël? . Avez-vous reçu de moi...

RAFAEL, *lui montrant le papier qu'il tient*. Oui, sire!.. Mais, oserai-je demander à Votre Majesté... comment elle a appris cette union...

FERDINAND, *souriant*. Par Carlo, d'abord...

RAFAEL, *étonné*. Carlo?..

CARLO, *à Rafaël* Oui, colonel!..

FERDINAND. Et par la reine, qui m'a dit avoir signé à votre contrat, et avoir même, à Notre-Dame-des-Bois, honoré de sa royale présence, ce mariage que nous approuvons!.... (*Le roi salue de la main Rafaël, qui est resté stupéfait et immobile ; et, traversant la galerie, il entre avec sa suite dans un des appartements à droite.*)

SCÈNE VI.

VARGAS, RAFAEL, CARLO.

RAFAEL, *hors de lui, égaré, et portant la main à son front*. La reine... qui le dit... la reine qui, à l'endroit même où le démon m'est apparu, à Notre-Dame-des-Bois... a été témoin de ce mariage... réel ou fantastique,.. (*Vivement, et sortant de ses réflexions.*) Mais, après tout, qu'ai-je besoin de comprendre... pour être heureux?.. Et dès que je le suis... dès qu'elle est à moi... (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

CARLO, *l'arrêtant*. Où allez-vous?

RAFAEL. Chercher ma femme... et l'emmener...

CARLO. Permettez...

RAFAEL. Dans notre appartement... Le roi l'a dit... je suis marié... mon mariage est fait, célébré et conclu... la reine l'a vu, le roi l'atteste.., et toi aussi...

VARGAS. C'est vrai!..

CARLO, *à part*. Ah! mon Dieu!.. cela devient dangereux, et si on ne l'arrête pas,. si on ne l'empêche pas...

RAFAEL, *de même*. C'est à moi... c'est mon bien.. personne ne peut me le disputer,.. ni m'empêcher d'être son mari!

CARLO, *de même, et le retenant toujours*. Et moi!..

RAFAEL, *de même*. Que veux-tu dire?

CARLO, *de même*. Et ma part?

RAFAEL, *de même*. Ma femme est à moi seul!

CARLO. A nous deux!,. N'est-il pas dit, dans notre pacte, que tout ce que je te ferai obtenir, nous le partagerons?..

RAFAEL. Passe pour mon intendant.., prends-en la moitié... prends-le tout entier, si tu veux.,. mais ma femme.., c'est autre chose!

SCÈNE VII.

VARGAS, RAFAEL, CARLO, CASILDA, *sortant de la porte à droite*.

CASILDA, *à voix basse*. Eh! vite. , eh! vite, la reine t'attend ; elle n'a qu'un instant à être seule.

CARLO. J'y vais... Mais toi, n'oublie pas..! (*Il lui parle à voix basse.*)

RAFAEL, *à Vargas, à demi-voix*. La voilà!.,

VARGAS, *à part*. Je ne la reconnais que trop bien!

RAFAEL. Regarde-la!.. regarde donc comme elle est jolie... et partager un pareil trésor.. Ah bien! oui... plutôt mourir!

CARLO, *à sa sœur, qui a l'air de lui résister*. Je le veux... Vous, seigneur Vargas, suivez-moi chez la reine... (*A sa sœur.*) Toi, n'oublie pas avec lui ce que je t'ai recommandé, ou tu serais perdue.,. (*Carlo sort avec Vargas, en faisant encore à Casilda des signes d'intelligence.*)

SCÈNE VIII.

CASILDA, RAFAEL.

CASILDA, *à part.* Pauvre jeune homme! le tromper à ce point... je ne pourrai jamais...

RAFAEL, *regardant sortir Carlo.* Grâce au ciel, ce maudit associé n'est plus là pour réclamer sa part.. Il s'éloigne... il ne peut nous voir... et en son absence..

DUO.

CASILDA, *à part.*
Lui faire accroire, ah! c'est terrible!
Que pour partager avec lui!
Le diable est toujours là... près de nous... invisible..
Mais mon frère le veut ainsi...

RAFAEL, *à part.*
O moment favorable!
Amour, tu me souris!
Et puis tromper le diable
En tout temps est permis.

CASILDA, *à part.*
D'une ruse semblable,
En vain mon cœur gémit!
Soyons inexorable...
Car mon frère l'a dit.

RAFAEL, *regardant à droite.*
Il est loin. . approchons!

CASILDA, *à part, et réfléchissant.*
Oui, le diable lui-même
Est toujours là... sans être vu!
C'est convenu!

RAFAEL, *avec expression.*
Ecoute-moi, je t'aime!
Je t'aime! je t'aime! je t'aime!

CASILDA, *écoutant de l'autre côté.*
Hein? hein?..

RAFAEL.
Quoi donc?

CASILDA, *écoutant toujours.*
Je l'ai bien entendu!
Pendant que vous parlez, ô bizarre merveille!
Quelqu'un murmure aussi, je t'aime! à mon oreille.

RAFAEL.
De ce côté?..

CASILDA, *montrant le côté où il n'y a personne.*
Non pas! de celui-ci

RAFAEL, *lui prenant la main gauche.*
Cela n'est pas possible!

CASILDA.
Eh! mais... c'est inouï!

RAFAEL.
Qu'avez-vous donc! et quel trouble est le vôtre?

CASILDA.
On me retient la main!

RAFAEL, *tenant la main gauche.*
Celle-ci?

CASILDA, *montrant la droite.*
Non pas, l'autre!

RAFAEL, *passant à droite.*
Ah! serait-ce Asmodée!.. invisible et présent?

CASILDA, *montrant sa gauche.*
Eh mais! de ce côté, le voilà, maintenant!.
(*Comme si elle retirait sa main gauche que l'on tient.*)
Finissez...

RAFAEL, *qui, dans ce moment, vient de porter à son cœur et à ses lèvres la main gauche de Casilda.)*
Qu'est-ce donc?

CASILDA.
Je défends qu'on me touche!
Il presse encor ma main sur son cœur, sur sa bouche!

RAFAEL, *quittant la main qu'il tenait.*
O ciel!.. je m'arrête en tremblant!..

ENSEMBLE.

RAFAEL.
Infernale malice,
Le bonheur que j'obtien,
Le moindre bénéfice
Devient soudain le sien!
Ah! c'est vraiment terrible,
Même dans mes amours,
Ce démon invisible
Veut partager toujours.

CASILDA.
Par ce doux maléfice,
Moi, je ne crains plus rien;
Et vois, avec malice,
Quel tourment est le sien.
Ah! c'est vraiment terrible,
Même dans ses amours,
Ce démon invisible
Veut partager toujours.

RAFAEL, *ayant l'air de s'adresser à quelqu'un qui est dans l'appartement.*
Apprenez que de votre audace,
Démon ou lutin, je me lasse!
(*Quittant la main droite de Casilda.*)
Si je veux bien quitter sa main...

CASILDA, *montrant sa main gauche.*
Voilà qu'il la quitte soudain!

RAFAEL, *reculant de quelques pas.*
Et si je m'éloigne d'ici...

CASILDA, *de même.*
Le voilà qui s'éloigne aussi!

RAFAEL, *faisant quelques pas vers elle.*
Je n'entends pas céder mes droits...

CASILDA, *de même.*
Il se rapproche, je le crois!

RAFAEL, *lui prenant la main droite et tombant à ses genoux.*
Car tous deux l'amour nous enchaîne!

CASILDA, *montrant sa main gauche.*
Il me retient... je le sens-bien!

RAFAEL.
Ma part est donc toujours la sienne,
Et mon bonheur toujours le sien?

CASILDA.
Le voilà même à mes genoux.

RAFAEL.
A vos genoux!

TOUS DEUX.
Monsieur, Monsieur, relevez-vous!

ENSEMBLE.

RAFAEL.
Non, non, plus de partage!
Je renonce, en ma rage,
Au traité qui m'engage:
Dussé-je être perdu,
Ici, rien ne m'arrête!
(*S'adressant à Asmodée.*)
Que par toi la tempête
Eclate sur ma tête:
Notre pacte est rompu,
M'entends-tu? m'entends-tu?
Oui, oui... tout est rompu...

RAFAEL, *passant à gauche de Casilda.*
Près de toi, qui fais mon bonheur,
De sa puissance je me passe!
Et si tu me gardes ton cœur...
Viens, viens...
(*Il l'embrasse sur l'épaule gauche.*)

CASILDA, *se touchant au même moment l'autre épaule.*
Ah! l'on m'embrasse!

RAFAEL, *poussant un cri de colère.*
Ah!
(*Remontant le théâtre, et s'adressant à Asmodée qu'il ne voit pas.*)
Monsieur! c'est un trait perfide et déloyal!
Monsieur! c'est un abus du pouvoir infernal!
Et c'est enfin d'un lâche... oui,.. m'entendez-vous bien?
De se cacher ainsi pour dérober mon bien!
(*Serrant Casilda dans ses bras et l'embrassant encore.*)
Ma vie à moi!.. mon amour.. mon trésor!..

CASILDA, *montrant son autre joue.*
Ah! l'on m'embrasse encor.

ENSEMBLE.

RAFAEL, *avec fureur, tire son épée.*
Non, non, plus de partage!
Je brise dans ma rage

Le traité qui m'engage!
Dussé-je être perdu,
Ici rien ne m'arrête!
(*S'adressant à Asmodée.*)
Que par toi la tempête, etc.

CASILDA, *riant.*

Ah! sa jalouse rage
M'offre trop d'avantage,
Et d'un pareil partage
Le voilà confondu!
Hélas! etc.

Rafaël, qui a tiré son épée, poursuit Asmodée sous la table, derrière les fauteuils, puis revient à Casilda qu'il tient d'une main, tandis que de l'autre il se met en garde contre Asmodée.)

SCÈNE IX.

LE ROI, RAFAEL, CASILDA.

RAFAEL, *courant au roi.* Ah! sire!.. j'implore Votre Majesté!..

CASILDA, *à demi-voix.* Taisez-vous!

RAFAEL. Non... non, il y a déjà trop longtemps que je garde le silence; je m'adresse au roi d'Espagne, au roi Catholique... pour éloigner, et exorciser l'esprit malin qui vient s'emparer de nous et de nos biens les plus chers

LE ROI. Que voulez-vous dire?

RAFAEL. Que pour rompre ses maléfices, je supplie Votre Majesté de nous faire bénir et marier à l'instant par son chapelain... mais marier, réellement.

LE ROI, *étonné.* Mariés... ne l'êtes-vous pas?

RAFAEL. Je n'en ai pas la moindre idée...

LE ROI. Et la reine et Carlo qui prétendaient...

CASILDA, *vivement et courant près du roi.* Trompés... abusés comme vous-même..

LE ROI, *avec colère.* Il est donc vrai!..

FINAL.

C'est trop d'audace et trop d'offense!
On croyait braver ma puissance...
Mais tremblez tous, tremblez d'effroi!
C'est moi, c'est moi qui suis le roi!
(*A Rafaël et à Casilda.*)
O vous, qu'un sort fatal amène
Sous les yeux d'un maître outragé,
Vous saurez ce que peut ma haine...
Et de vous je serai vengé!
Oui, perfides .. Dieu! la reine!..

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA REINE ET TOUTE LA COUR, *entrant par la galerie du fond.*

LA REINE, *courant à son mari.*

Qu'avez-vous donc?

LE ROI, *cherchant à modérer sa colère.*

Ce que j'ai!.. ce que j'ai...

ENSEMBLE.

FRAY ANTONIO ET VARGAS.

Est-ce un nouveau trait de démence,
Ou revient-il en ma puissance?
Il est à nous... oui, je le voi!

LE ROI.

C'est trop d'audace et trop d'offense!
On croyait braver ma puissance...
Mais tremblez tous, tremblez d'effroi!
C'est moi, c'est moi qui suis le roi!

LA REINE ET LE CHOEUR.

Qui peut exciter sa vengeance?
Qui donc et l'outrage et l'offense?
Oh! rien n'égale mon effroi!

LA REINE, *apercevant Carlo qui entre.*

Carlo!.. Carlo!.. venez! je suis tremblante,
Sa fureur contre nous s'augmente!

CARLO, *s'approchant du roi.*

Sire!.

LE ROI, *brusquement*

Que nous veux-tu?.. servir nos ennemis?..

CARLO.

Qui? moi!.. si vous daignez m'en croire et me permettre...

LE ROI, *avec colère.*

Silence!.. A notre cour si j'ai daigné t'admettre,
C'est pour tes chants, et non pour tes avis!

CARLO.

Moi chanter! Désormais, sire, je ne le puis!

LE ROI, *étonné.*

Et la raison?

CARLO.

J'ai trop de chagrins.

LE ROI.

Vous!

CARLO.

Oui, sire!

LE ROI, *s'adoucissant.*

Ah! tu souffres aussi!.. qu'as-tu donc?

CARLO.

Une sœur
Qu'on voudrait m'enlever, que l'on voudrait séduire!

LE ROI.

Qui donc?

CARLO.

Un noble et grand seigneur!

LE ROI.

Son nom?

CARLO.

Je ne saurais le dire
Qu'à Votre Majesté!.

LE ROI, *à sa femme.*

Madame! un seul instant!
De grâce...
(*Aux autres personnes de la cour.*)
Et vous, Messieurs, qu'on se retire!
(*Toute la cour se retire de quelques pas, au fond du théâtre. La reine s'asseoit sur le fauteuil à droite. — Carlo et le roi restent seuls sur le devant de la scène.*)

LE ROI, *à Carlo.*

Il n'est personne ici d'assez haut, d'assez grand,
Pour se mettre au-dessus des lois... j'en fais serment!
Ce séducteur! quel est-il donc?

CARLO.

Vous, sire!
(*L'orchestre joue le motif de la romance du premier acte, sur lequel Carlo fait le récit suivant :*)
(*Regardant l'inquisiteur.*)
De la reine ils craignaient le tendre dévoûment,
Ces pieux conseillers dont la perfide adresse
Voulait vous entrainer aux pieds d'une maîtresse,
Vous conduire au divorce et former d'autres nœuds
Pour s'enrichir... La preuve en est là sous vos yeux!..
(*Il lui remet divers papiers.*)

LE ROI, *les parcourant.*

O ciel!..
(*Avec une colère concentrée.*)
Ainsi, par vous, la reine a dû connaître
Les torts dont je rougis!..

CARLO, *vivement.*

Je le jure, ô mon roi,
La reine ne sait rien!
(*Montrant Rafaël et Casilda*)
Ni lui!.. ni ma sœur! moi,
Moi seul de vos secrets suis maître;
Ordonnez mon trépas!.. ils mourront avec moi!
Qu'à ce prix le repos dans votre cœur revienne,
Que l'innocence en vous retrouve un défenseur!
Et fidèle à l'honneur, et fidèle à la reine,
Rendez-lui son époux!.. et rendez-moi ma sœur!
(*Pendant ce temps et sur un signe de Carlo, Casilda s'est avancée doucement.*)

CARLO ET CASILDA, *ensemble.*

O roi de la terre!
O noble seigneur,
Que notre prière
Arrive à ton cœur!

C'est par la puissance
Que tu régneras :
Mais par la clémence
Au ciel tu vivras !

LE ROI.

Leurs accents si touchants
Ont calmé tous mes sens !
Oui, je cède et me rends
A leurs nobles accents !

CARLO ET CASILDA.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(La reine et le chœur s'approchent.)

LE ROI, *allant à la reine.*

A vous, Madame, tout à vous ;
(Regardant l'inquisiteur.)
Plus d'ennemis désormais entre nous !
(A Rafaël.)
Quant à vous, épousez celle qui vous est chère,
Comte de Puycerda, marquis de Pennaflor...

VARGAS.

Quoi ! de nouveaux titres encor...

RAFAEL, *à Carlo, qui lui a parlé bas pendant les vers précédents.*

Que tu ne prendras pas, cette fois...

CARLO.

Au contraire !
Et pour les partager au gré de votre cœur,
Je les prends et les donne. .

RAFAEL.

A qui donc ?

CARLO, *montrant Casilda.*

A ma sœur !
(Souriant et les regardant tous.)
J'ai tenu ma promesse, et dans cette demeure,
Chacun aura sa part.

RAFAEL, *à Carlo.*

Oui, mais la tienne, à toi ?

CARLO, *l'unissant à sa sœur.*

Je vous vois tous heureux... et vous l'êtes par moi...
Ma part est la meilleure.

CHŒUR, *montrant le roi.*

Que nos soins, notre tendresse,
Le guérissent de ses maux ;
Que par lui règnent sans cesse
Le bonheur et le repos !



LA SIRÈNE

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 26 mars 1844.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LE DUC DE POPOLI, gouverneur des Abruzzes.	MM. RICQUIER.	SCIPION, jeune marin	AUDRAN.
BOLBAYA, directeur des spectacles de la cour.	HENRI.	PECCHIONE, compagnon de Scopetto.	DUVERNOY.
SCOPETTO, aventurier.	ROGER.	ZERLINA, jeune paysanne, sœur de Scopetto.	Mlles LAVOYE.
		MATHÉA, servante.	PREVOST.

La scène se passe dans les Abruzzes.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'un presbytère, dans le village de Castel di Sangro. — Au fond, deux croisées. — Deux portes latérales. — Sur le devant du théâtre, à droite, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHÉA, *puis* BOLBAYA ET SCIPION.

(*On frappe en dehors, à la porte de droite.*)

MATHÉA, *sortant de la porte, à gauche*. On y va! on y va! Vous êtes bien pressé!.. (*Ouvrant la porte et voyant Bolbaya et Scipion qui paraissent.*) Ah! c'est vous, signor Bolbaya, mon nouveau maître?

BOLBAYA. Moi-même! que tu fais attendre dans la montagne où un orage se prépare... (*A Scipion, qui est derrière lui.*) Entrez, entrez, mon jeune compagnon... Vous êtes ici chez moi!

SCIPION. Dans ce presbytère, au milieu des Abruzzes!

BOLBAYA. C'était à mon frère le curé, dont Mathéa était la servante. . car il y a près de trois mois que nous avons perdu ce pauvre frère!

MATHÉA. Que vous ne veniez jamais voir!

BOLBAYA. C'est tout naturel... Lui dans le sacré, moi dans le profane.. Et quoique dans la famille on eût l'air de me traiter d'imbécile, j'ai fait mon chemin et ma fortune dans les arts.

SCIPION. Vous les cultivez, Monsieur?

BOLBAYA. Pas si bête! je les exploite... Bolbaya, entrepreneur de talents lyriques, surintendant des théâtres de la cour, place superbe, que Sa Majesté le roi de Naples vient de m'accorder, à la condition de renouveler toute la troupe pour la saison prochaine... Il ne manque plus qu'un seul sujet, une prima dona, et je retournais à Naples!..

SCIPION. A travers la montagne?

BOLBAYA. En quoi j'ai peut-être eu tort... car tout ce qu'on me raconte de la troupe infernale de Marco Tempesta le bandit!..

SCIPION. Le bandit!.. non pas... Marco Tempesta est un intrépide contrebandier, que l'on dit invulnérable, parce que dans sa famille ils se succèdent tous de père en fils .. et le peuple croit que c'est toujours le même. . Du reste, il ne fait tort à personne, quand on lui laisse débarquer et vendre ses marchandises... Mais, dans l'occasion, il fait bravement le coup de fusil avec les douaniers et les soldats de marine... Nous en savons quelque chose!

BOLBAYA. Aussi, enchanté, mon jeune ami, de vous avoir rencontré... Vous allez comme moi à Naples?

SCIPION. Où il me tarde d'arriver!

BOLBAYA, *souriant*. Quelque jolie Napolitaine qui vous attend?

SCIPION. Je l'espère!.. car depuis un an je suis absent... (*Faisant quelques pas pour sortir.*) et si vous voulez le permettre...

BOLBAYA, *le retenant*. Nous repartirons ensemble... La pluie tombe déjà .. Et je vous demanderai le temps de jeter un coup d'œil sur les papiers de la succession... Ce ne sera pas long. . je suis seul héritier!

MATHÉA, *à part*. Hélas! oui...

SCIPION. C'est pour cela que vous avez passé par ici?

BOLBAYA. D'abord.. et puis pour une autre raison... A la dernière auberge où j'ai couché, au pied des Abruzzes, on a parlé toute la soirée d'une voix mélodieuse qui, depuis quelque temps, se fait entendre sur différents points de la montagne.

SCIPION. En vérité?

BOLBAYA. Une voix qui est, dit-on, fort belle!.. car tous les voyageurs s'arrêtent pour l'écouter, et cherchent à la suivre, au risque de se casser le cou dans les précipices!

SCIPION. Allons donc!

BOLBAYA. C'est, dit-on, au sommet de la montagne, aux environs du presbytère, que la sirène se fait entendre de préférence... Et comme je cherche partout une voix, et surtout une voix magique, j'ai voulu aller aux informations.

SCIPION. Et Mathéa, votre servante, qui est du pays, vous dira que c'est une fable!

MATHÉA. Une fable! plût au ciel! mais, par malheur, ce n'est que trop vrai!

SCIPION. Par malheur! et pourquoi? (*Grand bruit au dehors.*)

MATHÉA. Ah! mon Dieu!

SCIPION. Ce n'est rien!.. L'orage qui nous menaçait vient d'éclater... Parlez toujours! (*La ritournelle, qui a commencé avec force, et par un bruit d'orage, s'apaise tout à coup et accompagne presque en sourdine les couplets suivants.*)

COUPLETS.

MATHÉA.

PREMIER COUPLET.

Quand vient l'ombre silencieuse,
Quand vient le calme de la nuit...
Voix lointaine et mystérieuse,
Dans la montagne retentit!
O vous, que sa douceur enivre,
Et qui croyez l'atteindre, hélas!
Voyageurs, qui voulez la suivre,
Le précipice est sous vos pas!
Fuyez l'enchanteresse,
Fuyez sa voix traîtresse;
Le plaisir vous guida,

La mort vous atteindra,
Car la sirène est là!

(*On entend en dehors un chant très-éloigné.*)

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

ENSEMBLE.

MATHÉA.

Ecoutez.. la voilà...,
Oui, la sirene est là!

BOLBAYA.

Que veut dire cela?
Quoi! la sirène est là!

SCIPION.

Douce voix que voilà!
(*Montrant son cœur.*)
Et qui m'arrive là!

MATHÉA.

DEUXIÈME COUPLET.

J'ai lu dans un auteur habile,
Et nos vieillards les plus instruits
Disent que Naple et la Sicile
Des sirènes sont le pays..
Aussi, Messieurs, et par prudence,
Quand vous arrivent de ces lieux
Une roulade, une cadence,
Joli sourire et deux beaux yeux...
Fuyez l'enchanteresse,
Fuyez sa voix traîtresse;
Le plaisir vous guida,
Votre perte en viendra,
Car la sirène est là!

(*On entend au dehors la même voix, mais plus rapprochée.*)

ENSEMBLE.

MATHÉA.

Écoutez... la voilà!
Oui, la sirène est là!

BOLBAYA.

Que veut dire cela?
Quoi, la sirène est là!

SCIPION.

Douce voix que voilà!
Et qui m'arrive là!

BOLBAYA, *à Scipion, qui chancelle.* Eh bien! qu'avez-vous donc?

SCIPION. Rien!.. mais cette voix... C'est bien étonnant, il me semblait...

BOLBAYA. Quoi donc?

SCIPION. J'en tremble encore!

BOLBAYA. Vous qui êtes si brave! il y a donc quelque chose?.. (*En ce moment on frappe rudement à la porte à droite.*)

BOLBAYA, *à Mathéa.* N'ouvre pas!

SCIPION. Et pourquoi donc?

—

SCÈNE II.

LES MÊMES, SCOPETTO.

BOLBAYA, *à Mathéa.* N'ouvre pas, te dis-je! (*Voyant entrer Scopetto.*) Quel est donc cet homme?

SCOPETTO. Un pèlerin qui n'aime pas la pluie, quand il y a moyen de s'en priver... c'est pour cela que j'ai frappé à la porte du curé.

BOLBAYA. Le curé n'y est plus!

SCOPETTO. On le voit bien... C'était un brave homme!

BOLBAYA. Qui accueillait tous les vagabonds.., et moi, je veux connaître ceux que je reçois... car cette maison m'appartient, comme à son frère et à son héritier!

SCOPETTO. Ah! c'est vous?..

BOLBAYA. Eh bien! comme il me regarde .. Est-ce que vous trouvez en moi quelque chose d'extraordinaire?..

SCOPETTO. Non... rien que de très-ordinaire... (*Lentement et le regardant.*) Nicolaio Bolbaya!

BOLBAYA. Il me connaît!

SCOPETTO. Directeur du théâtre de la cour... fortune immense. . mérite plus restreint!

BOLBAYA. Qu'est-ce à dire?

SCOPETTO. Que, dans votre position, vous n'avez pas besoin de l'héritage du curé... et que vous auriez dû en faire cadeau à Mathéa, sa servante!

MATHÉA. Il me connaît aussi!

BOLBAYA. Je n'ai pas d'avis à recevoir de vous... et je vous prie de sortir... attendu que chacun est maître chez soi!

SCOPETTO, *s'asseyant.* Alors, je reste! (*Il tire de sa poche du tabac et une pipe qu'il bourre.*)

BOLBAYA. Insolent!.. Et n'avoir ici ni laquais, ni domestiques... (*A Mathéa.*) Va me chercher le barigel, le podestat!

MATHÉA. Au milieu de la montagne?

BOLBAYA. Mais vous, du moins, mon hôte et mon ami, vous ne permettrez pas qu'il me manque à ce point!

SCIPION. Permettez, Monsieur!

BOLBAYA. Est-ce qu'il peut rester ici malgré moi? . Est-ce que je n'ai pas le droit de le mettre à la porte?

SCIPION. Oui, Monsieur... s'il ne pleuvait pas!

BOLBAYA, *brusquement.* Est-ce que c'est ma faute, à moi, s'il pleut?.. Est-ce que ça me regarde?.. est-ce que j'ai tort?

SCIPION. Non, sans doute.. Mais si vous aviez été comme moi des nuits entières couché en plein air, mourant de froid et de faim, vous penseriez qu'on n'a jamais raison de refuser un abri à un pauvre diable!.. (*Scopetto se lève sans rien dire, va serrer la main de Scipion, et retourne s'asseoir sur sa chaise en fumant sa pipe.*) Ainsi, croyez-moi, ne vous fâchez pas... et accordez-lui généreusement l'hospitalité qu'il paraît décidé à prendre!

BOLBAYA. Moi!

SCIPION. Apaisez-vous!.. (*Regardant la fenêtre du fond.*) bientôt le ciel en fera autant... et alors, je me charge de congédier votre hôte!

BOLBAYA. A la bonne heure!.. C'est pour vous, ce que j'en fais... sans cela... (*A Mathéa.*) Tu vas me rejoindre dans le cabinet de mon frère, et m'aider à faire la visite de ses tiroirs et de ses papiers!

MATHÉA. Oui, Monsieur.

SCOPETTO, *à Bolbaya, qui s'en va.* Adieu, mon hôte!.. Je ne vous demanderai pas à souper,.. Merci! merci!.. ce serait abuser de votre noble hospitalité!.. (*Bolbaya sort avec colère.*)

—

SCÈNE III.

SCOPETTO, SCIPION, MATHÉA.

SCOPETTO. Quoique, dans la circonstance présente et pour me réchauffer l'estomac, un bon verre de vin n'eût pas été de refus!

MATHÉA, *ouvrant une petite armoire.* Vous l'aurez!

SCOPETTO. De son vin? je n'en veux pas!

MATHÉA. Non! non! il est à moi... c'est sur mes économies...

SCOPETTO. C'est différent.., si toutefois le camarade veut trinquer avec moi!

SCIPION, *s'asseyant vis-à-vis de lui, de l'autre côté de la table.* Volontiers!

SCOPETTO, *remplissant les deux verres et élevant le sien, qu'il regarde.* Je ne suis pas comme maître Bolbaya, moi... et sans lui demander son nom ou son pays, dès qu'un verre de vin se présente, je lui donne l'hospitalité . (*Il l'avale.*) Eh! mais, Dieu me pardonne!..

SCIPION. C'est du lacryma-christi!

SCOPETTO. Et du meilleur!

MATHÉA. Je crois bien... deux bouteilles que j'avais là en réserve depuis dix ans!

SCIPION. Pour qui donc?

MATHEA. Pour l'enfant de la maison... pour celui que j'ai élevé!

SCOPETTO. Vous, ma brave femme?

MATHÉA. Oui, vers le temps où les troupes du roi Joachim forcèrent les contrebandiers à quitter la montagne... Un soir, la veille de Noël, nous trouvâmes à la porte du presbytère deux jolis enfants dans le même berceau, comme qui dirait deux jumeaux... La fille, M. le curé ne pouvait s'en charger... et il fallut bien la porter à Naples, à l'hospice des Orphelines... Mais le garçon, M. le curé voulut être son parrain, et l'éleva lui-même... ou plutôt ce fut moi... Pauvre Francesco... il était si gentil... il brisait tout... un vrai diable!.. Mais un si bon cœur!.. il nous aimait tant!.. Et un jour, il avait à peine douze ans, il nous fut enlevé...

SCIPION. Par qui?

MATHEA. Ah! il n'y a pas de doute... Par Marco Tempesta et sa bande, qui venaient de reparaître dans le pays... Aussi, je donnerais tout ce que je possède pour le voir pendre, lui et les siens!

SCOPETTO. Et, depuis, vous n'avez plus entendu parler de ce Francesco?

MATHEA. Si, vraiment!.. Tous les ans, la veille de Noël, il arrivait ici, pour moi et mon maître, des présents magnifiques avec ces mots : A M. le curé, de la part de son filleul!.. Mais, depuis deux années, plus de nouvelles!.. preuve qu'il n'existe plus... Et, malgré cela, M. le curé a mis dans son testament qu'il donnait à Francesco, son filleul, s'il reparaissait, la moitié de sa fortune! (*Regardant Scopetto, qui essuie une larme à la dérobée.*) Ça vous fait pleurer?

SCOPETTO. Moi! pourquoi pas?

MATHEA. Et, de plus, il m'a dit : Tu lui remettras toi-même, comme gage de ma bénédiction, que je n'ai pu lui donner... ce portrait!

SCOPETTO, *le prenant vivement et le regardant.* Le sien!

MATHÉA, *continuant.* S'il en est digne!. et si, comme je l'espère, c'est un honnête homme!

SCOPETTO, *lui rendant le portrait.* Tiens! tiens!.. (*Comme un homme qui cherche à s'étourdir.*) Et nous, camarade, buvons! (*On entend sonner dans la chambre à gauche.*)

MATHEA. Ah! c'est l'autre héritier!.. le seul maintenant. (*Criant.*) Me voilà, Monsieur! me voilà! (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE IV.

SCIPION, SCOPETTO.

SCOPETTO, *trinquant avec Scipion.* On aime à savoir avec qui l'on boit... Votre nom, camarade?

SCIPION. Je n'en ai pas!

SCOPETTO. Ni moi non plus!

SCIPION. Je me suis donné celui de Scipion...

SCOPETTO. Et moi celui de Scopetto... Mais votre mère?

SCIPION. Je n'en ai plus depuis longtemps!

SCOPETTO. Moi de même... Et vos amis?..

SCIPION. J'en ai un d'aujourd'hui... si vous le voulez!

SCOPETTO, *lui tendant la main.* Touchez là!.. aussi bien, à la première vue, je me suis pris pour vous d'inclination... Vous dites donc que votre fortune...

SCIPION Est à faire!

SCOPETTO. Comme la mienne!.. Je l'avais faite, je l'ai perdue.. C'est à recommencer... Mais j'ai juré, et c'est justice, la mort de celui qui nous l'a enlevée!

SCIPION. Ah! vous étiez?..

SCOPETTO. Dans le commerce.

SCIPION. Une belle carrière!

SCOPETTO. C'est selon!.. La vôtre est plus belle... officier de marine!.. Mais on n'est pas maître de choisir... mon père était comme moi!

SCIPION. Négociant?

SCOPETTO. Comme vous dites... Il m'a pris de bonne heure près de lui, m'a élevé dans son état, et me l'a laissé...

SCIPION. Florissant?

SCOPETTO. Non! des affaires diablement embrouillées... et après lui, quoique bien jeune encore, je me suis trouvé le chef... de la maison de commerce... bien plus, le chef de la famille... car j'ai une sœur, dont j'ai été longtemps séparé... et que j'ai enfin prise avec moi... jurant de l'établir un jour, et de la doter comme une duchesse... ce que je ferai dès que j'aurai refait ma fortune... Voilà mon histoire... Et la vôtre?

SCIPION. N'est pas longue... Je ne suis pas si heureux que vous... Je n'ai jamais connu mon père, un grand seigneur, dont ma mère ne prononçait jamais le nom... car elle avait été trompée et délaissée par lui... Et moi, enfant du peuple, pauvre lazzarone, je fus élevé, comme ils le sont tous, aux rayons du soleil napolitain, courant pieds nus sur la grève, maniant la rame et aidant le pêcheur de la côte. Je devins moi-même matelot, soldat, et, après cinq ans de service et quatre blessures, nommé commandant d'une tartane, avec cent piastres par an de traitement...

SCOPETTO. Tant que cela!.. Ah! si je vous avais connu plus tôt, je vous aurais associé à mon commerce, qui offre bien d'autres chances, et demande parfois un marin expérimenté... C'est égal, capitaine Scipion; nous sommes du même âge, vous êtes brave, vous n'avez rien, vous me convenez... et quand j'aime les gens, je me charge de leur fortune... Je veux vous marier.

SCIPION, *étonné.* Moi!

SCOPETTO. Voyez! Oui ou non!

SCIPION. Je dirais oui, si déjà je n'étais pas amoureux d'une jeune fille qui, comme moi, n'a rien!

SCOPETTO. C'est différent!

SCIPION. Je l'aime depuis mon enfance!.. C'est pour elle que je me suis fait soldat... et je lui ai promis de l'épouser à mon retour!

SCOPETTO. Dès qu'il y a serment... c'est juste... N'en parlons plus... (*Se levant de table.*) Vous retournez donc de ce pas?..

SCIPION, *se levant aussi.* A Naples!

SCOPETTO, *souriant.* Pour la revoir?..

SCIPION. Et pour un rapport que j'ai à faire au roi!

SCOPETTO. Vous, capitaine!.. et comment cela?

SCIPION. Vous avez entendu parler du fameux Marco Tempesta, le contrebandier?

SCOPETTO. Sans doute!.. Il n'y a que lui qui imprime un peu d'activité au commerce!

SCIPION. Et aux douaniers, qui le donnent au diable!

SCOPETTO. En revanche, il est adoré de la population des Abruzzes!

SCIPION. Je le crois bien! il supprime les impôts!

SCOPETTO. Ce qui lui permet de vendre à moitié prix des rubans et des étoffes pour les femmes, et pour les hommes, du rhum, du tabac et de la poudre!

SCIPION. Aussi c'est à qui lui achètera!.. Et il a fait de si bonnes affaires que, satisfait de sa fortune, il voulait, dit-on, quitter le pays, se faire banquier à Gênes ou à Marseille, et finir en honnête homme!

SCOPETTO. Comme tant d'autres!

SCIPION. Aussi venait-il d'embarquer ses trésors et ses marchandises, et une partie de ses compagnons, sous la conduite de son lieutenant Pecchione, tandis que lui-même attirait dans la montagne le duc de Popoli, gouverneur de la province, et toutes ses troupes, dont il déjouait ainsi la

surveillance... Mais, par malheur pour lui, j'étais en croisière avec ma tartane l'*Etna!*

SCOPETTO, *après un mouvement de colère, qu'il réprime.* Quoi! c'était vous?

SCIPION. Moi-même!

SCOPETTO, *avec un sourire forcé.* Qui lui avez enlevé une cargaison de cinq cent mille piastres et les deux tiers de sa bande?

SCIPION, *avec fierté.* Certainement! c'est moi!.. Qu'avez-vous donc?..

SCOPETTO. Rien!.. mais je vous trouve bien hardi de traverser seul ces montagnes... car Marco Tempesta et ses compagnons ont juré, dit-on, de se défaire, par tous les moyens possibles, du commandant de la tartane l'*Etna!*

SCIPION. Et moi, camarade, pour être nommé capitaine de frégate et épouser celle que j'aime, j'ai juré de m'emparer mort ou vif de Marco Tempesta!

SCOPETTO. C'est bien!.. touchez là!

DUO.

ENSEMBLE.

SCIPION.

Qu'une heureuse rencontre
Bientôt me le montre;
Le ciel décidera
Lequel l'emportera.

SCOPETTO.

Qu'une heureuse rencontre
Bientôt vous le montre;
Le sort décidera
Lequel l'emportera!

SCIPION.

Je saurai le connaître!

SCOPETTO, *souriant.*

A vos dépens, peut-être!

SCIPION.

Mais où le découvrir?

SCOPETTO.

Il est homme à venir!

ENSEMBLE.

Qu'une heureuse rencontre
Bientôt vous / me le montre;
Ce fer décidera
Lequel l'emportera.

(*Scopetto porte la main à son poignard, lorsqu'on entend chanter au dehors.*)

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

SCIPION.

C'est la sirène!

SCOPETTO, *souriant.*

La sirène!

SCIPION.

Sa voix tout à l'heure lointaine,
Se rapproche de nous...

SCOPETTO, *de même.*

Comment! vous, capitaine
Vous croyez à cela?

SCIPION, *écoutant.*

Silence!

ENSEMBLE.

SCIPION, *écoutant.*

O surprise nouvelle!
Dont mes sens sont émus;
Cette voix me rappelle
Des accents bien connus.
Non, non, ce n'est pas elle;
Pourtant, comme auprès d'elle,
Tous mes sens sont émus!

LA VOIX, *en dehors.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

SCOPETTO, *regardant Scipion.*

O surprise nouvelle!
Comme il a l'air ému!
Il tressaille, il chancelle
A ce bruit inconnu!
(*Le regardant de nouveau.*)
O surprise nouvelle!
Comme il a l'air ému!

SCOPETTO, *à Scipion.*

Quoi! vous qui prétendez, sans crainte,
Nous livrer Marco Tempesta,
De frayeur votre âme est atteinte
En entendant cette voix-là!

SCIPION.

Moi!

SCOPETTO.

Vous!

SCIPION.

Moi!

SCOPETTO.

Vous tremblez déjà!

SCIPION, *avec colère.*

Ah! l'épée en main l'on verra
Lequel de nous deux tremblera!

ENSEMBLE, *se donnant la main.*

Qu'une heureuse rencontre
Bientôt, etc.

(*On entend encore la voix sous la croisée à gauche.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BOLBAYA ET MATHÉA, *sortant de la gauche.*

BOLBAYA.

Silence donc! c'est elle!

MATHÉA, *ouvrant la croisée à gauche.*

Oui, là, sous la croisée.

SCIPION.

O charme heureux! par qui mon âme est abusée.

ENSEMBLE.

LA VOIX.

Ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! etc..

SCIPION.

O surprise nouvelle!
Dont mon cœur est ému, etc...

SCOPETTO.

O surprise nouvelle!
Comme il a l'air ému, etc..

BOLBAYA ET MATHÉA.

Espérance nouvelle!
En nous emparant d'elle,
Le mystère sera connu!

BOLBAYA, *à Mathéa, lui montrant la croisée.*

Saisissons-la pendant qu'elle se fait entendre!

MATHÉA, *effrayée.*

Allez sans moi; je n'ose pas!

SCIPION, *montrant à Bolbaya la fenêtre du fond.*

De ce côté nous pouvons la surprendre;
Venez, venez, et courons sur ses pas.
(*A part.*)
Il faut qu'un tel soupçon à la fin s'éclaircisse...

BOLBAYA.

Ah! si je puis ainsi trouver ma cantatrice
Allons, partons, je suis vos pas.

SCIPION.

Nous l'atteindrons!

SCOPETTO, *à part.*

Je ne crois pas!

SCIPION, *vivement, entraînant Bolbaya.*

Qu'une heureuse rencontre
Ici nous/vous la montre;
De nous/vous deux l'on verra
Lequel l'attrapera!

(Bolbaya et Scipion sortent par la porte du fond sans prendre leurs chapeaux.)

SCÈNE VI.

SCOPETTO, MATHÉA.

SCOPETTO, *à part.* Cela veut dire que monseigneur le gouverneur ou quelque détachement de soldats s'approche de ce presbytère. *(On frappe à la porte à droite.)*

MATHÉA. Qui va là?

UNE VOIX, *en dehors.* Ouvrez... c'est le duc de Popoli!

MATHÉA, *à Scopetto.* Duc de Popoli!.. qu'est-ce que c'est que ça?

SCOPETTO. C'est un habit brodé sur lequel il y a de l'or, des rubans... et dessous, rien!

MATHÉA. Alors, faut-il ouvrir?

SCOPETTO. Parbleu! gouverneur des Abbruzes... tout-puissant sous le roi Joachim, tout-puissant sous le règne suivant, il n'a qu'un seul esprit... celui de rester en place!

MATHÉA. Et moi qui le laisse à la porte... *(Ouvrant.)* Entrez, entrez, Monseigneur!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE DUC, *enveloppé d'un manteau et suivi de deux laquais, qui sortent sur un geste de leur maître.*

LE DUC, *entrant.* C'est bien heureux... Où est le maître de cette maison?..

SCOPETTO, *s'avançant.* Il vient de sortir, Monseigneur!

LE DUC, *lorgnant Scopetto qu'il reconnaît.* Eh! c'est ce gaillard de Scopetto!

MATHÉA, *bas, à Scopetto.* Il vous connaît!

SCOPETTO, *de même.* J'ai eu l'honneur de faire autrefois partie de sa maison!

LE DUC, *à Mathéa.* M'est-il permis, en l'absence de votre maître, de me reposer et d'attendre ici un rendez-vous qu'on m'a donné?..

MATHÉA, *faisant la révérence.* Comment donc!..

SCOPETTO. Ils seront trop heureux de recevoir Votre Excellence! *(Il aide le duc à se débarrasser de son manteau, et le donne à Mathéa.)*

LE DUC, *à Mathéa.* Faites vos affaires, que je ne vous dérange pas.. *(Mathéa sort, emportant le manteau dans la chambre à droite.)*

SCÈNE VIII.

LE DUC, SCOPETTO.

LE DUC, *assis, à Scopetto qui est resté debout devant lui.* Que viens-tu faire dans ce pays?

SCOPETTO. J'y demeure, Excellence!.. J'ai pris depuis quelque temps une espèce d'auberge dans la montagne!

LE DUC. Et en fait de voyageurs, qui diable peut loger chez toi! . des imbéciles!

SCOPETTO. Plût au ciel! mon auberge serait pleine, et elle est vide... aussi, j'ai envie de changer d'état... Vous savez que j'ai toujours eu du goût pour les arts?

LE DUC. Oui, à l'hôtel, c'était à ne pas s'entendre... tu râclais de la guitare! comme Figaro... Enchanté de te rencontrer!.. tu avais quelquefois des idées... Je dois donner demain à toute la cour une fête dans mon palais de la Pescara, et je n'ai jamais été mieux servi que pendant le temps où tu étais de ma maison!

SCOPETTO. Et moi, je n'ai eu d'esprit que pendant ce temps-là... Il paraît que c'est contagieux et que ça se gagne...

LE DUC, *avec bonhomie.* Alors, tu es un sot de m'avoir quitté!

SCOPETTO. Et le moyen de rester en place!.. il n'y a que vous, Monseigneur, qui possédiez ce talent-là... La fixité, c'est le génie!.. Mais nous autres pauvres diables, jouets de tous les vents!

LE DUC, *souriant.* Il est de fait que tu n'es guère resté à mon service... à peine un mois!

SCOPETTO. Plus, Monseigneur!

LE DUC. Non pas .. je possède toutes les dates... C'était quelque temps avant le tour que nous a joué ce damné Marco Tempesta!

SCOPETTO. C'est juste!

LE DUC. Lorsque, sous le roi Joachim, je lui ai saisi pour soixante mille francs de marchandises anglaises, que j'ai fait brûler!

SCOPETTO. Et pour lesquelles il osait demander une indemnité.

LE DUC. Que j'ai refusée!

SCOPETTO. Et qu'il a eu l'insolence de vous faire payer!

LE DUC, *riant.* Oui, parbleu! toute mon argenterie qu'il m'a enlevée... et avec une audace... Ce dîner superbe donné à l'ambassadeur de France... Un supplément de domestiques... vingt-cinq gaillards de bonne mine...

SCOPETTO, *riant aussi.* Belles livrées!

LE DUC, *de même.* Belle tenue... c'était un détachement de sa bande.

SCOPETTO. Au moins, a-t-il fait les choses en règle .. et la quittance de ses marchandises brûlées qu'il vous a envoyée!

LE DUC. Oui, la plaisanterie était bonne... Ça ne l'empêchera pas d'être pendu, si je le prends!

SCOPETTO. Et vous le prendrez!

LE DUC. Parbleu! j'en ai reçu l'ordre... et de plus, cinq cent mille piastres, provenant de la dernière prise faite sur lui... Le roi m'ordonne de les employer à la capture de Marco Tempesta, et à l'extinction de sa bande!

SCOPETTO. Ah! les cinq cent mille piastres sont à votre disposition?

LE DUC. Chez moi... dans mon palais de la Pescara!

SCOPETTO. Et d'aujourd'hui vous entrez en campagne?

LE DUC. Non pas!.. *(Voyant Scopetto qui ouvre sa tabatière, il y prend du tabac tout en causant.)* Autre chose encore... car c'est le jour aux aventures... *(S'arrêtant.)* Sais-tu que tu as là un tabac délicieux et bien supérieur au mien!..

SCOPETTO. Je vais vous dire pourquoi!.. c'est que vous, gouverneur de cette province, vous vous adressez à la manufacture royale!

LE DUC. Sans doute!

SCOPETTO. Et nous autres, pauvres diables, à la contrebande... c'est moins cher et meilleur!

LE DUC. C'est parbleu vrai!.. *(A demi-voix)* Il faudra que tu te charges de faire ma provision!

SCOPETTO. Volontiers, Excellence.. Marco Tempesta est facile et accommodant... et en le faisant pendre, vous ferez bien du tort au pays.

LE DUC, *prenant une seconde prise.* Que m'importe! le devoir avant tout!

SCOPETTO. Comme vous dites!.. Mais l'aventure dont parlait Votre Excellence?..

LE DUC. C'était hier, au bal de la princesse Aldobrandini, que je dois recevoir demain chez moi, un beau masque m'a donné rendez-vous aujourd'hui au presbytère de la montagne, pour un secret important!

SCOPETTO. Quelque bonne fortune!

LE DUC, *avec fatuité*. Cela m'en a l'air!..

SCOPETTO. Je ne sais comment Votre Excellence peut suffire à tant d'intrigues!

LE DUC. Ah! nous autre hommes d'État... Mais mes instants sont comptés... et je trouve qu'on me fait bien attendre! (*En ce moment, on jette par la fenêtre une lettre attachée à une pierre.*)

SCOPETTO, *ramassant la lettre.* Votre Excellence n'a qu'à parler pour être obéie! (*Lisant l'adresse.*) « A M. le duc « de Popoli, gouverneur des Abruzzes. »

LE DUC, *souriant* Ah! ah! Lis-moi ce'a, Scopetto... car depuis que la mode nous oblige à avoir la vue basse, c'est gênant en diable!.. La signature d'abord... Il n'y en a pas, sans doute?

SCOPETTO, *qui a ouvert la lettre.* Si vraiment! Signé LA SIRÈNE.

LE DUC. La sirène!.. celle nymphe invisible... cette voix mystérieuse .. Moi qui ai toujours adoré la musique .. Je t'écoute, Scopetto!

SCOPETTO, *lisant.* « Monseigneur, votre frère aîné, « Odoard de Popoli, désespérant de séduire une jeune fille « des Abruzzes, Maria Vergani, dont il était amoureux, « voulut la tromper par un faux mariage.

LE DUC, *se balançant sur son fauteuil.* Eh bien! qu'est-ce que cela me fait!

SCOPETTO, *continuant.* « Le fripon auquel il s'adressa, « honnête homme par spéculation, amena, sans lui en rien « dire, un vrai prêtre, de vrais témoins... et cet acte, « bien en forme, dont la mort l'a empêché de profiter... « je l'ai retrouvé... il est dans mes mains.

LE DUC. Qu'est-ce à dire?

SCOPETTO, *continuant.* « Si je le publie... en quelque l'eu « qu'existent Maria Vergani ou les siens, ils viendront « vous redemander le titre du duc de Popoli et sa for- « tune, qu'on estime, dit-on, à plusieurs millions de « piastres.

LE DUC, *avec colère.* Permettez! permettez!..

SCOPETTO, *continuant.* « Nous pouvons nous entendre « à meilleur marché, sans compter le titre qui vous restera.

LE DUC. Qu'entend-on par là?

SCOPETTO, *continuant.* « Je vous remettrai cet acte, d'où « dépend votre sort, en échange des cinq cent mille « piastres que vous retenez injustement à Marco Tempesta « et Compagnie, négociants, à la condition que vous m'ap- « porterez vous-même cette somme en billets de banque « de Naples, ce soir, à neuf heures, à la Pietra Nera, où « je vous attendrai...

« *Signé* LA SIRÈNE.

« *Post-scriptum.* Je suis près de vous, et j'attends votre « réponse. »

LE DUC. Voilà une audacieuse et infernale sirène!

SCOPETTO. Qui ne ressemble guère à celle que vous espériez!

LE DUC, *lentement, à Scopetto* Ton idée là-dessus?

SCOPETTO, *de même.* La vôtre, Monseigneur!

LE DUC, *s'appuyant sur l'épaule de Scopetto et regardant la fenêtre.* As-tu fait, comme moi, attention à ces mots : Je suis près de vous?

SCOPETTO. Cela veut dire qu'on n'est pas loin!

LE DUC. Sans doute!.. Mais l'acte dont elle nous menace!..

SCOPETTO, *froidement.* N'est peut-être pas vrai.

LE DUC. Et s'il l'était!

SCOPETTO, *de même.* Avec votre coup d'œil de lynx, c'est à vous de vous en assurer.. et s'il est authentique et bien en règle... ce n'est pas trop cher pour vous.

LE DUC, *avec colère.* Cinq cent mille piastres!

SCOPETTO. Puisque vous les avez chez vous, dans votre palais!..

LE DUC. D'accord! mais je ne les aurai plus.

SCOPETTO. Vous connaissez mieux que moi la valeur des choses... et si vous préférez perdre le titre de duc et la fortune de votre frère...

LE DUC. Eh! non... d'autant que cette Maria Vergani, dont mon frère était amoureux, je me la rappelle parfaitement... Belle brune, ma foi; mais elle s'est éloignée. . Ecoute, Scopetto, il faut ici de la diplomatie!.. Tu as de l'esprit, de l'activité... il faut qu'à tout prix tu me trouves Maria Vergani, qui ne soupçonne rien encore de cette fâcheuse affaire... Si elle et les siens n'existent plus, je me moque de la sirène, comme si...

SCOPETTO. Elle chantait.

LE DUC. Tu l'as dit... (*Regardant Scopetto en riant.*) Il a de l'esprit... Si, au contraire, les Vergani existent encore, tu tâcheras, par tes promesses, par l'espoir d'un petit capital, ou plutôt par des rentes viagères, d'obtenir leur départ ou leur silence... Tu comprends?

SCOPETTO. Que tout cela prendra des mois et des années, et que ce soir, à neuf heures, la sirène vous attend, ou sinon...

LE DUC, *vivement.* J'irai! j'irai!

SCOPETTO, *froidement.* Et moi aussi!

LE DUC, *lui serrant la main.* Je te remercie. . Mais d'ici là, si nous pouvions trouver à nous deux...

SCOPETTO. Quoi donc?

LE DUC. Quelque combinaison diplomatique pour ne rien payer, et attirer, au contraire, la sirène dans le piége!

SCOPETTO, *froidement.* C'est une autre idée!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MATHÉA, *rentrant par la droite.*

MATHÉA, *tenant un papier cacheté.* On demande monsieur le gouverneur.

LE DUC, *vivement.* Une dame?

MATHÉA. Non! un gendarme.

LE DUC. C'est différent.

MATHÉA. Porteur de cette dépêche... et il attend à cheval à la porte du presbytère.

LE DUC, *décachetant l'enveloppe.* C'est du capitaine de gendarmerie de Castel di Sangro . gaillard intelligent, que j'ai chargé depuis longtemps de m'avoir le signalement de Marco Tempesta.

SCOPETTO, *à part.* O ciel!

LE DUC. Signalement que je veux faire copier et adresser à tous les détachements de chasseurs calabrais qui battent la montagne.. (*A Mathéa*) Qu'on attende ma réponse... (*Il tire de l'enveloppe deux papiers, l'un qu'il place sur la table à droite, et l'autre qu'il déploie et qu'il lit. Mathéa sort.*)

SCOPETTO, *voulant prendre le papier pour le lire.* Si Monseigneur veut permettre?..

LE DUC, *refusant.* Non! non! ce n'est pas un billet doux... (*Avec profondeur.*) Cela demande de la discrétion... (*Lisant.*) « Je prie Votre Excellence de ne pas se hasarder à « suivre dans la montagne le chant de la sirène... (*S'in- « terrompant.*) Cela vient à propos!

SCOPETTO, *à part.* Maladetto!

LE DUC, *continuant.* « D'après des avis certains et se- « crets qui m'ont été donnés, il paraîtrait que c'est une « jeune et jolie fille qui, depuis quelque temps, a été en- « levée par Marco Tempesta... Les chants qu'elle fait en- « tendre, le soir, sur différents points de la montagne, « servent de correspondance et de télégraphe de nuit aux « contrebandiers... et souvent aussi ont pour but d'écarter « de leur route, et de dépister les soldats ou douaniers qui « les poursuivent.

SCOPETTO, *avec naïveté.* Voyez-vous cela!..

LE DUC, *avec suffisance.* Cela t'étonne!.. Je m'en étais toujours douté' (*Continuant*) « Quant au signalement de « Marco Tempesta, je vous l'envoie, Monseigneur, et des



SCOPETTO. Et moi qui cherchai un modele !
Il arrive à propos ! autant que ce soit lui ! — Acte 1, scène 11.

« plus fidèles. » Lisons!.. (*Scopetto, qui a passé derrière lui, saisit le signalement qui est sur la table.*)

SCOPETTO, *s'efforçant de sourire, et froissant le papier dans sa main.* Oui, Monseigneur, lisons! (*On entend au dehors un bruit de tambour et des pas lointains.*)

LE DUC. Non... écoute... (*A part.*) Un de nos détachements qui gravit la montagne... (*Haut, à Scopetto.*) Attends-moi ici... j'ai mon idée... j'en ai une!.. (*Il sort.*)

—

SCÈNE X.

FINAL.

SCOPETTO, *seul.*

RÉCITATIF.

Une idée à vous, Monseigneur!
Ce serait jouer de malheur!..
Mais ce signalement dont mon esprit s'alarme,
Et que tu me paieras, honorable gendarme!
Voyons...

(*Le parcourant.*)
C'est cela! trait pour trait!
D'un seul coup d'œil on le reconnaîtrait...
Déchirons-le d'abord...

AIR.

O dieu des flibustiers,
Dieu de la contrebande,
Que ta main nous défende
De nos tyrans altiers!
Magistrat et greffier,
Chacun nous réprimande,
Et prétend châtier
Notre noble métier,
Lorsque la contrebande
Parcourt le monde entier!
O dieu des flibustiers
Dieu de la contrebande,
Que ta main nous défende
De ces tyrans altiers!
Dieu des bons tours, viens et défends
Et tes amis et tes enfants!

(*Se mettant à la table, à droite, et écrivant sur une autre feuille de papier.*)



SCOPETTO. Je lui donne à la fois et richesse et naissance.
Et de plus ta main. — Acte 2, scène 4.

Eh! vite, par un nouveau signalement remplaçons l'autre...

—

SCÈNE XI.

SCOPETTO, *à la table à droite, et écrivant,* BOLBAYA ET SCIPION, *entrant par la porte du fond, à gauche, et s'essuyant le front.*

BOLBAYA, *se jetant sur un fauteuil.*
Ah! je suis anéanti.

SCIPION.
Impossible d'approcher d'elle!

SCOPETTO, *levant les yeux sur Scipion, qui est debout vis-à-vis de lui.*
Et moi qui cherchais un modèle!..
Il arrive à propos!.. Autant que ce soit lui!
Faisons à notre place arrêter l'ennemi!
(*Il se met à écrire, en regardant alternativement Scipion.*)

BOLBAYA, *assis.*
Ah! grand Dieu! quelle cantatrice!
Comme une roulade elle glisse...
S'il me faut ainsi désormais
Courir après tous mes succès...
Je n'en aurai jamais!

SCOPETTO, *toujours écrivant.*
Ainsi, vous n'avez pas attrapé la sirène?

BOLBAYA.
Pas même vue!

SCIPION, *se levant.*
Hélas! la poursuite fut vaine!

SCOPETTO, *lui faisant signe de ne pas se déranger.*
Restez donc!

SCIPION.
Et pourquoi me regarder ainsi?

SCOPETTO, *écrivant.*
C'est que je ris de l'aventure!.
Je suis à vous. . Plus qu'un mot... J'ai fini!
(*Il se lève, ploie et laisse sur la table le signalement qu'il vient d'écrire.*)

SCIPION, *prenant son chapeau, et s'adressant à Bolbaya.*
Partons, Monsieur, partons... la nuit devient obscure!

ENSEMBLE.

BOLBAYA.

O démons et sorciers
Que mon cœur appréhende!
Éloignez votre bande
De ces sombres sentiers.
Et toi, dieu des beaux-arts, défends
Et les amis et tes enfants!

SCIPION.

O démons! ô sorciers!
J'appelle et je demande
Votre joyeuse bande
Parmi ces noirs sentiers.
Et toi, défends, dieu des amants,
Et viens guider nos pas errants!

SCOPETTO.

O dieu des flibustiers,
Dieu de la contrebande,
Que ta main nous défende
De nos tyrans altiers.
Dieu des bons tours, viens et défends
Et tes amis et tes enfants!

SCOPETTO, *à Scipion et à Bolbaya, qui vont sortir par la porte du fond.*

Au revoir, Messieurs, bon voyage!

—

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE DUC, *paraissant à la porte, à droite, en donnant des ordres à la cantonade.*

LE DUC.

Partez! vous m'avez entendu?
Et que chacun se trouve à l'endroit convenu.
(*Il s'approche de la table, en y prenant le signalement qu'il parcourt avec son lorgnon, et dit à Scopetto.*)
Mon manteau!

BOLBAYA, *stupéfait.*

Quel est donc ce nouveau personnage?

SCOPETTO, *entrant dans le cabinet, à droite, pour y prendre le manteau.*

Le duc de Popoli!

LE DUC, *à Bolbaya et à Scipion, qui le saluent, et toujours parcourant le signalement.*

Qui vient de recevoir
A la Pietra Nera, pour neuf heures du soir,
Un galant rendez-vous de la belle sirène!

SCIPION, *vivement.*

A la Pietra Nera!

BOLBAYA, *à demi-voix, à Scipion.*

Nous y passons, je crois?

SCIPION, *de même, à Bolbaya.*

C'est notre route, et cette fois,
Nous sommes sûrs de voir cette nymphe inhumaine..

BOLBAYA.

Si Monseigneur nous permet à tous deux...

LE DUC, *s'inclinant.*

Comment donc!

SCIPION.

De l'y joindre!

LE DUC, *regardant Scipion et le signalement.*

En croirai-je mes yeux?
O ciel! c'est lui.. c'est Marco Tempesta!
(*A part.*)
Et mon escorte n'est plus là!
Il n'importe!
(*S'approchant d'eux.*)
Messieurs, à la Pietra Nera,
A ce soir.

SCOPETTO, *sortant en ce moment du cabinet, à droite, avec le manteau, et s'approchant du duc.*

Qu'est-ce?

LE DUC, *le prenant à part, et lui montrant Scipion, lui dit à voix basse :*

C'est Marco Tempesta!
Du silence!

SCOPETTO, *à part.*

Bravo! ça commence déjà.

ENSEMBLE.

SCIPION ET BOLBAYA, *à part.*

O nymphe trop craintive,
Qui, sitôt qu'on arrive,
Disparais fugitive
A travers les buissons!
Une chance certaine
Près de toi nous amène;
Enfin nous te verrons!

LE DUC.

Mon imaginative,
Audacieuse et vive,
Adroitement captive
Ces deux maîtres fripons.
Mon art me les amène;
Ma vengeance est certaine;
Enfin nous les tenons.

SCOPETTO.

O bonheur qui m'arrive,
Heureuse tentative
Par laquelle j'esquive
Gendarmes et prisons,
Oui, leur rage inhumaine
Me gardait une chaîne,
(*Montrant Scipion.*)
Qui deviendra la sienne,
Et gaîment nous changeons!

(*Bolbaya et Scipion sortent par la porte du fond.*)

SCOPETTO, *gaîment, au duc.*

Nous allons donc chercher la somme demandée. .
Et nous partons après pour la Pietra Nera!

LE DUC, *avec finesse, et à voix basse.*

Pas nous!

SCOPETTO, *étonné.*

Qu'entendez-vous par là?

LE DUC.

Ne l'avais-je pas dit que j'avais une idée,
Que je viens d'exécuter...

SCOPETTO.

Vous!

LE DUC.

A neuf heures, sans nous,
Nous laissons le brigand aller au rendez-vous ..
Mais aussitôt qu'on l'y verra paraître...
Cinquante chasseurs calabrais,
Cachés par les rochers ou par les bois épais,
Feront tous feu sur le bandit...

SCOPETTO, *à part.*

Ah! traître!

LE DUC.

Et j'aurai les papiers sans risques et sans frais...
Que dis-tu de ce plan?

SCOPETTO, *froidement.*

Que c'est un coup de maître...
Mais je crois qu'il s'en doutera...
Et n'ira pas...

LE DUC.

Il y viendra!..
Il y court à présent... Car Marco Tempesta,
Que tu viens de voir et d'entendre,
A la Pietra Nera, de ce pas va m'attendre
Pour y trouver la mort!

SCOPETTO, *à part, vivement.*

Et je pourrais ainsi...

LE DUC, *voyant son trouble.*

Qu'as-tu?

SCOPETTO, *se remettant.*

Rien ..
(*A part, pendant que le duc va regarder par la croisée à droite.*)
Après tout, c'était notre ennemi!
Et puisque, vengeant notre outrage,
Un autre s'est chargé de le faire périr...

LE DUC, *regardant par la fenêtre.*

Mon escorte revient...

SCOPETTO, *toujours sur le devant du théâtre.*

N'importe!.. c'est dommage!
(*Vivement et s'élançant vers la porte.*)
Ce n'est pas lui... c'est nous qui devons le punir!

LE DUC, *l'arrêtant.*
Où vas-tu donc?
SCOPETTO, *froidement.*
Chez moi!
LE DUC.
La forêt n'est pas sûre...
J'ai là des cavaliers qui suivront ma voiture...
Jusqu'à la grande route avec nous tu viendras!
SCOPETTO, *à part, et voyant des dragons napolitains qui entrent dans ce moment.*
Décidément Dieu ne veut pas
Que je le sauve... Allons, que son sort s'accomplisse!
(Avec gaieté et insouciance.)
Et toi qui, dans ce bois, dois nous être propice...
ENSEMBLE.
SCOPETTO.
O dieu des flibustiers,
Dieu de la contrebande,
Que ta main nous défende
De nos tyrans altiers!..
Dieu protecteur, viens et défends
Et tes amis et tes enfants!
LE DUC, *à part.*
Audacieux flibustiers,
Tremblez, car je commande?
J'atteindrai votre bande
Parmi ces noirs sentiers...
Par mon génie et mes talents,
Je vais bien rire à vos dépens!
(Le duc sort par la porte à droite, Scopetto sort après lui, suivi par l'escorte de dragons.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre est coupé en deux parties, l'une inférieure représente l'intérieur d'une auberge adossée à la montagne et dominée par des rochers. — La partie supérieure représente un sentier de la forêt qui serpente au milieu des arbres et des rochers et passe au-dessus du toit de la cheminée de l'auberge. — A gauche du spectateur, une porte. — Sur le premier plan, une cheminée, à droite, et deux petites portes latérales donnant sur d'autres chambres. — Au fond, la fenêtre d'un petit caveau. — Sur le devant, une table et des bancs.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans la partie inférieure, dans la salle d'auberge, des CONTREBANDIERS, *les uns sont assis autour d'une table, d'autres sont couchés par terre.*

CHŒUR.
Pour égayer la misère,
Il ne faut qu'un doigt de vin!
Mais, hélas! dans de l'eau claire,
Comment noyer le chagrin?
PECCHIONE *entre, tenant à la main une bouteille qu'il pose sur la table.*
C'est la dernière bouteille.
Désormais pour étancher
Votre soif, qui toujours veille,
Vous aurez l'eau du rocher!
TOUS, *avec tristesse.*
De notre cave prospère,
Ce flacon est le dernier!
PECCHIONE, *débouchant la bouteille, en verse à tous ses compagnons, et se verse à lui-même.*
Viens donc remplir notre verre,
Ami du contrebandier!
CHŒUR.
Pour égayer la misère,
Il ne faut qu'un doigt de vin!
Mais, hélas! dans de l'eau claire,
Comment noyer le chagrin!
(Renversant avec colère sur la table tous les verres qu'ils viennent de vider.)
Plus de vin! plus de vin! plus de vin!

—

SCÈNE II.

LES MÊMES, SCOPETTO, *qu'on a vu, dans la partie supérieure du théâtre, traverser le sentier de la forêt, entre par la droite.*

SCOPETTO.
RÉCITATIF.
Qu'est-ce donc, mes amis? et quelles catastrophes
Nous accablent encor?
CHŒUR, *d'un air consterné.*
Plus de vin! plus de vin!
SCOPETTO.
Je vous croyais plus philosophes...
Le malheur aujourd'hui, la fortune demain!
AIR.
Voyez-vous cet épais nuage
Que poussent les sombres autans ..
En ses flancs il porte l'orage
Qui gronde et tombe par torrents.
Tout est perdu!.. Non! non!..
Brille sur la verdure
Un rayon de soleil,
Et tout dans la nature
Est riant et vermeil...
C'est l'emblème et l'image
De nos destins changeants ..
Aujourd'hui, c'est l'orage,
Et demain le beau temps!
CAVATINE.
Noble état dont je suis fier,
Bravant le fer,
Et libre comme l'air,
En lui je trouve et le ciel, et l'enfer,
Et tous nos jours passent comme l'éclair!
Oui, pour nous le jour brille et fuit comme l'éclair!
Protecteurs du commerce,
Ennemis des impôts,
Partout notre main verse
L'abondance à grands flots!
Du haut des rocs en poudre,
Bravant le douanier,
Nous contemplons la foudre,
Ainsi que l'aigle altier.
CHŒUR.
Noble état dont je suis fier,
Bravant le fer,
Et libre comme l'air,
C'est le ciel, c'est l'enfer;
Et pour nous le jour brille et fuit comme l'éclair.
(Les contrebandiers rentrent dans l'intérieur de la caverne en laissant en scène Scopetto et Pecchione.)

—

SCÈNE III.

SCOPETTO, PECCHIONE.

PECCHIONE. Tu as de bonnes nouvelles?

SCOPETTO. Au contraire, mon vieux Pecchione... Je te le dis à toi seul, le plus ancien lieutenant de mon père... ça va mal!.. mais il ne faut pas les décourager... ni nous non plus!

PECCHIONE. Et l'affaire du duc de Popoli?

SCOPETTO. Manquée!

PECCHIONE. L'acte n'était donc pas bon?

SCOPETTO. Si vraiment... le coquin de tes amis qui te l'avait livré savait bien ce qu'il faisait!

PECCHIONE. Il vaut alors cinq cent mille piastres pour le moins.

SCOPETTO. Oui, mais le duc préfère le ravoir à meilleur marché... moyennant cinquante chasseurs calabrais qui m'attendent au rendez-vous!

PECCHIONE. Alors, pas moyen de traiter avec cet homme-là... et il faut en avoir vengeance.

SCOPETTO. Laquelle?

PECCHIONE. Chercher partout Maria Vergani.

SCOPETTO. Si elle existe..

PECCHIONE. Et lui remettre ces titres, pour ruiner notre ennemi.

SCOPETTO. En attendant, des détachements nombreux battent la montagne dans tous les sens... Avec le peu de monde qui nous reste, impossible de lutter... Mon père lui-même, le vieux Marco, s'il vivait encore, nous conseillerait la retraite... et il faut y décider nos compagnons!

PECCHIONE. Jamais ils ne consentiront à partir, avant d'avoir repris les cinq cent mille piastres, fruit de leurs travaux... et pour ma part, je ne quitterai pas les Abruzzes que je n'aie eu la vie du commandant de la tartane *l'Etna*, cause de notre ruine!

SCOPETTO. De ce côté-là, sois tranquille!

PECCHIONE. Je me le suis réservé... car c'est moi qui commandais le brick qu'il a fait échouer... et qui seul me suis échappé du désastre!

SCOPETTO. Je te dis que c'est un compte réglé... ce soir il n'existera plus!

PECCHIONE, *avec humeur*. A la bonne heure! mais ce n'est pas la même chose!

SCOPETTO. Tu n'es jamais content!.. notre cargaison a été transportée, non pas à Naples... mais au palais du duc de Popoli, situé au bord de la mer... à l'embouchure de la Pescara... et, avant de quitter le pays, il n'est pas défendu de tenter, sinon par la force, au moins par la ruse, les moyens de pénétrer dans le palais du gouverneur, et de lui ravir notre bien.

PECCHIONE. Ah! je te plaçais déjà au-dessus de ton père, et de ton grand-père, Marco Tempesta, roi des contrebandiers... mais si tu fais une action pareille. .

SCOPETTO. C'est bien! c'est bien!.. Dis-moi... ma sœur est-elle rentrée?

PECCHIONE. Pas encore..

SCOPETTO. L'avez-vous entendue ce soir?

PECCHIONE. Oui, dans la direction du presbytère... et puis la voix a cessé.

SCOPETTO. C'est ce que je lui avais recommandé.

PECCHIONE. Si nous partons, viendra-t-elle avec nous?

SCOPETTO. Non! ici dans cette auberge, dont elle me croit maître, c'était possible... mais s'il faut recommencer nos expéditions maritimes et commerciales... N'importe! même en nous séparant, je défends de nouveau, songez-y tous, que personne lui révèle qui nous sommes!

PECCHIONE. Et pourquoi?

SCOPETTO, *avec embarras*. Pourquoi!.. certainement... c'est un bel état que le nôtre... et il y a des jours où j'en suis fier... Mais tout le monde n'est pas de même... et quand, après bien des recherches, j'ai pu remplir la promesse que j'avais faite à mon père... Quand j'ai retrouvé chez de braves gens, ma sœur Zerlina, pauvre et honnête fille, qui ne parlait que de Dieu et de ses devoirs... Tu ne comprendras peut-être pas ça, Pecchione?..

PECCHIONE, *froidement*. C'est possible.

SCOPETTO. Moi, je ne pouvais me rendre compte de ce que j'éprouvais... parce que, d'avoir passé la moitié de sa vie chez un curé, et l'autre moitié avec vous autres, ça vous met du décousu dans les idées... Enfin, j'étais mal à mon aise, et malgré moi, je baissais les yeux devant cette petite fille!

PECCHIONE. Et ça ne te rendait pas furieux contre elle?

SCOPETTO. Non! parce que moi, vagabond et bohémien, qui ne connaissais pas les joies de la famille, j'étais si heureux de pouvoir dire : Ma sœur... (*A Pecchione.*) Tu ne comprends pas encore ça?

PECCHIONE. Non!

SCOPETTO. Je vais te paraître bien absurde!.. mais j'ai besoin qu'elle m'estime et qu'elle m'aime... Voilà pourquoi je voulais la rendre heureuse, l'enrichir, la marier à un honnête homme... sans que ni lui, ni elle connussent qui j'étais.

PECCHIONE. Allons donc!

SCOPETTO. C'était mon idée!.. Et c'est pour elle seulement que je regrette ma part dans notre fortune... cent mille piastres qu'elle aurait eues... car pour moi... (*Ecoutant, et entendant chanter au-dessus d'eux.*) Silence! c'est elle!.. Prends quelques-uns de nos compagnons... (*Lui montrant une ouverture à droite du spectateur.*) Sortez par le haut des rochers et voyez si rien ne nous menace! (*Pecchione sort par la porte à droite.*)

SCÈNE IV.

SCOPETTO, *dans l'auberge*, ZERLINA *paraît sur la route supérieure, en chantant; puis elle s'arrête pour cueillir quelques fleurs, et en forme un bouquet.*

ZERLINA.

PREMIER COUPLET.

Prends garde
Montagnarde,
Que regarde
Un vieil amoureux!
Son âme
Qui s'enflamme,
Veut pour femme
Fillette aux beaux yeux!
(*Faisant avec sa main le geste de compter des écus.*)
On prétend qu'il a de ça,
Et ton père en voudra!
Et moi, je dis tout bas,
Que de lui je ne veux pas!
Ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah!

(*A la fin de ce couplet, Zerlina disparaît un instant et entre par la porte de gauche, toujours en chantant.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Sévère
Centenaire
Et colère,
Il gronde toujours!
Qu'importe,
Qu'il apporte
Somme forte,
Au lieu des amours!
(*Mettant la main sur son cœur.*)
Gennaio n'a que de ça...
Mon cœur le préféra!
Remportez vos ducats,
Le bonheur ne se vend pas!
Ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah!

SCOPETTO, *à Zerlina, qui lui a donné le bouquet qu'elle tenait à la main.* Merci, ma sœur, merci de tes bouquets et de tes chansons... sans toi, cette pauvre auberge, au milieu de la forêt, recevrait peu de voyageurs... mais, en suivant ta voix, on se perd dans la montagne... on arrive ici... pas d'autre gîte... on y soupe, on y passe la nuit... et c'est tout bénéfice pour l'aubergiste!

ZERLINA. C'est juste, frère... Mais parfois vous m'envoyez sur un point élevé de la montagne, en me disant : Chante à telle heure, pendant quelques instants... et il n'y a pas là de voyageurs, au contraire... car vous me recommandez de disparaître au moindre bruit, et de me soustraire à tous les regards... Pourquoi?

SCOPETTO. Pourquoi?.. je vais te l'expliquer!.. Quand je suis venu te chercher, d'après la dernière volonté de notre père...

ZERLINA. Un brave homme, n'est-ce pas?

SCOPETTO. Oui, un brave!... Et quand je t'ai emmenée avec moi, par son ordre... qu'est-ce que je t'ai dit... toujours par son ordre?..

ZERLINA. Qu'il fallait vous obéir aveuglément sans jamais rien vous demander!

SCOPETTO. Eh bien!

ZERLINA. C'est vrai! je n'y pensais plus!

SCOPETTO. Et si ce mystère n'a pour but que de te rendre heureuse?..

ZERLINA. Vous avez raison!.. je n'ai pas besoin de comprendre.

SCOPETTO. A la bonne heure!.. et puisque nous sommes sur ce chapitre, il se peut que je sois obligé de faire un voyage!

ZERLINA. Sans moi, frère?

SCOPETTO. Sans toi, sœur!.. Pour quelque temps seulement... Tu retourneras à Naples, chez ces braves commerçants qui t'avaient recueillie...

ZERLINA. Et que vous avez si généreusement récompensés...

SCOPETTO. Pas autant que je l'aurais voulu!.. Tu vas reprendre le costume de ville que tu portais dans leurs riches magasins... et tu partiras tout aussitôt pour les rejoindre.

ZERLINA. Déjà!

SCOPETTO. Eux seuls exceptés, tu ne diras à personne que tu as un frère.... Il le faut!

ZERLINA. Oui, frère... Mais quand reviendrez-vous?

SCOPETTO. Bientôt! pour te marier!

ZERLINA, *étonnée*. Moi!

SCOPETTO. Oui, je reviendrai... avec une belle dot... tu en auras une, je te le jure... ou j'y mourrai!

ZERLINA. Eh bien! par exemple!.. est-ce que je ne peux pas attendre?

SCOPETTO. Ah! tu n'es donc pas pressée?

ZERLINA. Non!

SCOPETTO. Je comprends... tu n'as pas fait de choix... tu n'as pas d'amoureux?

ZERLINA. J'en ai un!

SCOPETTO. Depuis quand?

ZERLINA. Toujours!. depuis que je me connais... depuis que j'existe!

SCOPETTO Et tu ne m'en as jamais rien dit?

ZERLINA. Dame! vous ne m'en avez jamais parlé!

SCOPETTO. Eh bien! alors, qu'il vienne, qu'il paraisse!

ZERLINA. Plût au ciel!.. mais il ne peut pas. . il est absent... et voilà pourquoi cela m'arrange d'attendre... parce que pendant ce temps-là...

SCOPETTO. Il reviendra.

ZERLINA. Comme vous dites!

DUO.

SCOPETTO.

C'est quelque ouvrier?

ZERLINA.

Mieux qu'un ouvrier!

SCOPETTO.

Un jeune fermier?

ZERLINA.

Bien mieux qu'un fermier!

SCOPETTO.

Je vois enfin qu'il sait te plaire!

ZERLINA.

Ah! vous voyez juste, mon frère!

SCOPETTO.

Aussi, je ne suis pas sévère...
Mais avant tout, dis-moi, ma chère,
Quel est son métier?

ZERLINA, *désignant de la main l'épaulette*

Un noble métier!

SCOPETTO, *avec joie*.

C'est un officier?

ZERLINA.

Un bel officier!

ENSEMBLE.

ZERLINA.

Quel trouble j'éprouve!
Mon bonheur est sûr,
Car mon frère approuve
Le choix du futur!
Ivresse précoce,
Que je sens déjà,
Nous ferons la noce
Quand il reviendra!

SCOPETTO.

Oui, je te le prouve,
Ton hymen est sûr,
Moi, frère, j'approuve
Le choix du futur!
D'un bonheur précoce
Son cœur bat déjà,
Nous ferons la noce
Quand il reviendra!

SCOPETTO.

C'est donc un parti..

ZERLINA.

Très-bien assorti!

SCOPETTO.

Tu n'as rien... et lui?

ZERLINA.

Autant, Dieu merci!

SCOPETTO.

Quelle est sa mère?

ZERLINA.

Infortunée...
Dans ces montagnes elle est née!
Et morte, hélas! dans la misère...

SCOPETTO.

Mais peux-tu me dire, ma chère,
Quel nom est le sien?

ZERLINA.

Je le sais très-bien!
Maria Vergani!

SCOPETTO, *vivement*.

Maria Vergani!
Née aux Abruzzes!..

ZERLINA.

Oui!

SCOPETTO, *avec joie*.

Très-bien!.. Ainsi, ma chère,
Son fils existe?

ZERLINA.

Il veut devenir votre frère!

SCOPETTO.

Ah! pour nous quel heureux destin!

ZERLINA.

Vous approuvez donc son dessein?

SCOPETTO, *à part*.

Le sang des Popoli qui sert notre vengeance!
(*Haut.*)
Je lui donne à la fois et richesse et naissance!
Et de plus, ta main!

ZERLINA, *avec joie*.

Ma main!
Ah! j'approuve fort ce dessein.

ENSEMBLE.

ZERLINA.

Quel trouble j'éprouve!
Mon bonheur est sûr, etc.

SCOPETTO.

Quel bonheur j'éprouve!
Notre plan est sûr, etc.

SCOPETTO, *vivement*.

Il faut que je le voie, il faut que je le trouve...
Où donc est-il?

ZERLINA.
Depuis un an et plus,
Je n'en sais rien!
(Lui donnant une lettre, qu'elle tire de sa poche.)
Ce billet vous le prouve;
C'est le dernier que de lui je reçus!
Et son absence, aux regrets me condamne.

SCOPETTO, *parcourant le billet.*
Que vois-je! ô ciel!.. à bord de la tartane
L'Etna!

ZERLINA.
C'est son navire!

SCOPETTO.
Et signé SCIPION!

ZERLINA, *gaiement.*
Oui, vraiment, c'est son nom!

SCOPETTO, *à part.*
C'est lui! c'est Scipion!

ZERLINA.
Mon Dieu! quel air terrible!
Quoi! vous changeriez de dessein?

SCOPETTO.
A présent, il est impossible!

ZERLINA, *avec douleur.*
Quoi! changeriez-vous de dessein?

SCOPETTO, *à part, avec désespoir.*
Et, grâce à moi, son malheur est certain!

ENSEMBLE.

ZERLINA, *pleurant.*
Ah! quelle tristesse
M'accable et m'oppresse!
Malgré sa promesse,
Trompant nos amours,
Un frère barbare,
Injuste et bizarre,
Tous deux nous sépare,
Hélas! pour toujours!

SCOPETTO, *à part.*
Honneurs et richesse,
Bonheur et tendresse,
Auraient pu sans cesse
Embellir leurs jours.
Et, destin bizarre,
C'est donc moi, barbare,
Moi qui les sépare,
Hélas! pour toujours!

ZERLINA.
Eh! pourquoi cet hymen est-il donc impossible?
Pourquoi?
(On entend sonner neuf heures à une église éloignée.)

SCOPETTO, *à part.*
Neuf heures! Il est mort!
(Haut, à Zerlina, avec émotion.)
Il est un destin inflexible
Qui tous deux vous sépare à jamais!

ZERLINA, *avec impatience.*
Mais encor,
Qu'est-ce donc?

SCOPETTO, *à part, avec douleur.*
C'est moi, c'est moi-même
Qui lui ravis celui qu'elle aime.
Un tel beau-frère, un grand seigneur!
C'est moi qui cause son malheur!

ENSEMBLE.

SCOPETTO.
Honneurs et richesse,
Bonheur et tendresse, etc.

ZERLINA, *pleurant.*
Ah! quelle tristesse
M'accable et m'oppresse! etc.
(Scopetto sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

ZERLINA, *seule.* Mais d'où vient son trouble, son désespoir?.. Il parle d'obstacles invincibles!.. Est-ce qu'il y en a, quand on aime?.. *(Avec effroi.)* Ah! mon Dieu! Scipion, qui depuis plus d'un an ne m'a pas écrit... infidèle... mort, peut-être!.. Oh! non! non!

ROMANCE ET TRIO.

PREMIER COUPLET.

De nos jeunes années,
Tendre et doux souvenir,
Les mêmes destinées
Doivent nous réunir...
Toujours pure et fidèle,
Je t'ai gardé ma foi.
Reviens, ma voix t'appelle,
Reviens, ou près de toi
Rappelle-moi!

SCÈNE VI.

ZERLINA, *dans l'intérieur de l'auberge,* SCIPION, *puis* BOLBAYA, *paraissant au-dessus, dans la forêt.*

BOLBAYA, *à Scipion, qui marche devant lui.*
Pas si vite .. daignez m'attendre!

SCIPION, *regardant autour de lui.*
Nous sommes égarés par ma faute!

BOLBAYA.
Oui, vraiment!
Quitter le bon chemin, et pour suivre en courant,
La sirène!

SCIPION.
A deux pas nous avions cru l'entendre!

BOLBAYA.
Et marchant dans le bois au hasard...

SCIPION.
Nous voilà
Peut-être à l'opposé de la Pietra Nera,
Où nous étions certains qu'elle devait se rendre!
Comment y retourner?

BOLBAYA.
Ma foi, je suis trop las!

SCIPION, *prêtant l'oreille au-dessous de lui.*
Taisez-vous!

BOLBAYA, *avec frayeur.*
Elle encor!.. Nous n'en sortirons pas!
(Pendant ce dialogue, Zerlina a mis tout en ordre dans l'auberge.)

ZERLINA.

DEUXIÈME COUPLET.

Aux jours de notre enfance,
Nous n'avions en nos vœux
Qu'un cœur, une espérance,
Qu'une âme pour nous deux!
Par la chaîne éternelle
Qui te lie avec moi,
Reviens, ma voix t'appelle;
Reviens, ou près de toi
Rappelle-moi!

ENSEMBLE.

SCIPION, *dans la forêt.*
A mon amour fidèle,
Et fidèle à ma foi,
C'est ma voix qui t'appelle,
Je suis auprès de toi!

ZERLINA, *écoutant.*
C'est sa voix qui m'appelle!
Est-ce toi? réponds-moi!
Oui, réponds-moi!
O Dieu! vous m'avez exaucée!
Est-ce son âme, ou plutôt est-ce lui
Qui revient vers sa fiancée?

BOLBAYA, *à Scipion, qui veut l'entraîner.*
A parler vrai, mon jeune ami,
J'aime autant être loin d'ici.

SCIPION.
Partez sans moi, je reste ici.
(Appelant à haute voix.)
Zerlina! Zerlina!

ZERLINA, *à elle-même.*
Ah! courons prévenir mon frère!
SCIPION.
Zerlina, ma chère Zerlina!
ZERLINA.
Attendez-moi... Je reviens!
(*Elle sort par la première porte à droite, en regardant toujours Scipion.*)

—

SCÈNE VII.

SCIPION, BOLBAYA.

SCIPION, *se retournant vers Bolbaya, qui, se traînant à peine, arrive du fond du théâtre, s'approche de lui en tremblant de tous ses membres.* Eh! mais, seigneur Bolbaya, qu'avez-vous donc?

BOLBAYA, *à voix basse.* Venez, parlons!

SCIPION. Pourquoi?

BOLBAYA, *de même.* Je vous le dirai quand nous serons hors d'ici.

SCIPION. Partir, quand je retrouve celle que j'aime... quand elle va revenir!

BOLBAYA. Raison de plus!.. c'est bien elle... c'est la sirène .. car elle nous a attirés dans une caverne de brigands.

SCIPION, *riant.* Allons donc!

BOLBAYA, *lui montrant la fenêtre du fond.* Par là, par l'ouverture de ce caveau, je viens d'en apercevoir une douzaine que l'on pendrait à première vue et de confiance!

SCIPION. Des bûcherons, sans doute?

BOLBAYA. Avec des carabines et des moustaches pareilles .. Je vous ai averti... faites ce que vous voudrez. . (*En ce moment, Pecchione et quelques contrebandiers traversent la route supérieure, venant de la droite et se dirigeant vers la porte à gauche de l'auberge.*) Quant à moi, je n'ai pas envie de pousser plus loin l'aventure, et je m'en vais par où nous sommes venus! (*Il va pour sortir par la porte à gauche, entrent Pecchione et ses compagnons.*)

BOLBAYA, *poussant un cri.* Ah!

SCIPION Qu'est-ce donc? (*Bolbaya s'enfuit vers le fond à droite, au cri qu'il a poussé, d'autres contrebandiers accourent. Bolbaya, effrayé, recule au milieu du théâtre.*)

BOLBAYA. Ah! des deux côtés!

—

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CONTREBANDIERS ET PECCHIONE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

PECCHIONE.
Eh quoi! des étrangers!
BOLBAYA, *à part.*
La peur de moi s'empare!
SCIPION.
Eh! oui, des étrangers qu'un hasard imprévu
A conduits en ces lieux!
PECCHIONE, *regardant Scipion.*
Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu!
Tous nos malheurs, cet instant les répare!
Celui qui commandait la tartane *l'Etna!*
(*Aux contrebandiers.*)
C'est lui, c'est bien lui!.. le voilà!

ENSEMBLE.

PECCHIONE ET LE CHOEUR.
Amis, punissons leur offense!
Dieu dans nos mains les a conduits;
Oui, pour servir notre vengeance,
Dieu nous livre nos ennemis!

ZERLINA, *lui répondant de l'intérieur.*
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
SCIPION, *montrant la gauche, à Bolbaya.*
C'est par ici... venez!
(*Montrant le sentier à gauche qui descend au milieu des rochers.*)
Une route est ouverte.
BOLBAYA, *le retenant.*
On nous attire à notre perte!
SCIPION.
Demeurez donc, et ne me suivez pas.
BOLBAYA, *effrayé.*
Rester seul... J'aime mieux accompagner ses pas!

ENSEMBLE.

BOLBAYA, *dans la forêt*
S'exposer à la suivre,
C'est être las de vivre.
Aussi, je sens mon cœur
Palpiter de frayeur!
SCIPION, *dans la forêt.*
Douce voix qui m'enivre,
Oui, oui, je veux te suivre,
Tu fais battre mon cœur
De trouble et de bonheur!
ZERLINA, *dans l'auberge.*
Douce voix qui m'enivre,
Et qui me fais revivre,
Tu portes dans mon cœur
Le trouble et le bonheur!
BOLBAYA.
Les fleurs ici cachent tes précipices ..
De leurs charmes trompeurs redoutez les délices!
SCIPION.
Peu m'importe!
(*Appelant.*)
Zerlina!
ZERLINA, *courant à la porte à gauche qu'elle ouvre, et répondant.*
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
(*Bolbaya et Scipion disparaissent par la route à gauche. On entend Scipion appeler encore :*).
Zerlina! Zerlina!
ZERLINA, *augmentant le volume de voix à mesure que Scipion approche.*
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
SCIPION, *guidé par la voix, paraît à la porte à gauche, poussant un cri.*
C'est elle!
ZERLINA, *de même.*
Le voilà!
(*Ils courent dans les bras l'un de l'autre.*)

ENSEMBLE.

O retour qui m'enivre,
Amour qui me fais vivre,
Vous rendez à mon cœur
La joie et le bonheur!

(*Bolbaya, qui est resté en arrière, paraissant à la porte à gauche et apercevant Scipion dans les bras de Zerlina.*)

BOLBAYA, *poussant un cri et se cachant la tête dans ses mains.*
Ah! l'imprudent!

ENSEMBLE.

BOLBAYA.
Au danger il se livre;
Ai-je eu tort de le suivre?
Je ne sais, mais mon cœur
Tremble toujours de peur.
SCIPION ET ZERLINA.
Doux aspect qui m'enivre,
Amour qui me fais vivre,
Oui, tu rends à mon cœur
La joie et le bonheur!

(*A la fin de cet ensemble, Bolbaya s'avance vers la fenêtre du caveau qui est au fond à gauche et regarde dans l'intérieur.*)

SCIPION.

Envers vous quel est notre offense,
Et quel crime avons-nous commis?
Sur nous exercez la vengeance,
Du moins en nobles ennemis!

BOLBAYA.

Messieurs, Messieurs, point d'imprudence!
De grâce calmez vos esprits;
Pour nous n'est-il plus d'espérance,
De frayeur, hélas! je frémis!

TOUS.

Vengeons nos compagnons,
Frappons! frappons!

(Ils ont dirigé leurs carabines sur Bolbaya, qui tombe à genoux, et sur Scipion, qui reste debout et le front levé; en ce moment, Scopetto sort de la porte à droite et s'élance vivement au-devant de Pecchione.)

SCOPETTO.

Arrêtez!

BOLBAYA, *le regardant.*

O bonheur soudain!
C'est notre hôte de ce matin!

(Scopetto s'avance lentement près de Scipion, le regarde, et reprend le motif du duo du premier acte.)

SCOPETTO.

Qu'une heureuse rencontre,
Bientôt me le montre,
Le sort décidera
Lequel l'emportera!

SCIPION.

Ah! c'est Marco Tempesta!

SCOPETTO.

Vous l'avez dit!

SCIPION, *étonné et regardant Scopetto.*

Lui! Marco Tempesta!

PECCHIONE, *à Scipion.*

Qui te livre à nos coups!.. Que rien ne nous arrête.
(Il s'élance sur lui le poignard à la main.)
Frappons-les!

SCOPETTO, *arrêtant Pecchione du geste.*

Pas encore!

(Solennellement, en s'adressant à tous les contrebandiers.)

ENSEMBLE.

Il faut, courbant la tête,
Obéir et céder.
Qu'à ma voix la tempête
Cesse enfin de gronder!

LES CONTREBANDIERS.

Il faut, courbant la tête,
Obéir et céder.
A sa voix, la tempête
A cessé de gronder!

BOLBAYA ET SCIPION.

Quoi! tous, courbant la tête,
Sont forcés de céder.
A sa voix la tempête
A cessé de gronder!

SCOPETTO, *à Scipion et à Bolbaya.* Approchez et répondez!.. *(A Scipion.)* Comment n'êtes-vous pas depuis longtemps à la Pietra Nera, où le duc de Popoli vous avait donné rendez-vous?

SCIPION. Égarés à la poursuite d'une personne dont j'avais cru reconnaître la voix... nous sommes venus nous livrer dans tes mains.

SCOPETTO. Et si j'étais tombé dans les vôtres?

SCIPION. Nous ne t'aurions pas fait grâce!

BOLBAYA, *vivement.* Parlez pour vous... car moi..

SCOPETTO. Il suffit!.. je sais ce qui me reste à faire!.. Capitaine Scipion, n'es-tu pas le fils de Maria Vergani, paysanne des Abruzzes?

SCIPION. Oui!

PECCHIONE, *avec surprise.* O ciel!

SCOPETTO. Peux-tu m'en donner les preuves?

SCIPION. Sans doute... mais que t'importe?

SCOPETTO. Où sont-elles?

SCIPION. Avec mes autres papiers... à bord de la tartane *l'Etna.*

SCOPETTO. Et la tartane *l'Etna?*

SCIPION. A l'ancre, à deux lieues d'ici... à l'embouchure de la Pescara!

SCOPETTO. C'est bien!.. Tes jours sont à nous. . et je devrais laisser à mes compagnons la liberté de se venger... mais des raisons que moi seul je connais...

PECCHIONE, *brusquement.* Lesquelles?

SCOPETTO, *le regardant.* Lesquelles!.. Il est venu ici demander l'hospitalité, et, comme le vieux Marco Tempesta, mon père, j'entends qu'elle soit respectée!

PECCHIONE. Ce ne sera pas!

SCOPETTO, *sévèrement.* Ce sera!.. car je le veux... *(A Scipion.)* A une condition... que tu vas jurer sur l'honneur!

SCIPION. Quelle est-elle?

SCOPETTO. Ces papiers dont je te parlais, il me les faut... et dès ce soir... tu iras les chercher et tu reviendras.

SCIPION. Je le jure!

BOLBAYA, *timidement.* Et moi?

SCOPETTO. Tu resteras avec nous en otage... de plus, d'ici à vingt-quatre heures, et dans quelque circonstance que vous puissiez vous trouver tous les deux, vous ne direz rien de ce que vous savez... vous ne révélerez à personne quel est Marco Tempesta!

SCIPION. Je le jure!

BOLBAYA. Et moi aussi.

SCOPETTO, *bas, à Scipion.* A personne.. pas même à la jeune fille que tu as vue ici tout à l'heure!

SCIPION, *avec joie.* Elle l'ignore...

SCOPETTO. Oui, elle l'ignore... mais son sort dépend de moi... elle me sera garant de tes serments. *(Tirant sa montre.)* Dix heures!.. Demain, à pareille heure, nous n'aurons plus besoin de votre silence... vous serez libres!

PECCHIONE, *avec colère.* Libres! jamais!

SCOPETTO, *avec hauteur.* Et depuis quand a-t-on perdu ici l'habitude de m'obéir!.. *(A plusieurs contrebandiers.)* Reconduisez le capitaine par le plus court chemin... faites-le sortir par le haut du rocher... *(Saluant Scipion de la main.)* Adieu, et à bientôt!

BOLBAYA, *à Scipion qui s'éloigne.* Oui... le plus tôt possible! *(Scipion, après avoir de nouveau étendu la main en regardant Scopetto, sort par le fond à droite, escorté par plusieurs contrebandiers.)*

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté* SCIPION.

PECCHIONE, *furieux.* Enrichir notre ennemi!.. en faire un seigneur, un noble!..

SCOPETTO. S'il se conduit noblement... sinon, il ne sera rien!

PECCHIONE. Eh bien! il ne sera rien! *(Voulant déchirer le papier qu'il tient.)* Plutôt détruire ce titre!

SCOPETTO, *lui prenant le papier.* Et s'il peut nous sauver tous!

PECCHIONE ET LES CONTREBANDIERS. Comment? *(On frappe à la porte à gauche.)*

SCOPETTO. Silence! n'entendez-vous pas... le bruit des fusils?

VOIX, *en dehors.* Ouvrez!

SCOPETTO. Qui va là?

VOIX, *en dehors.* Chasseurs calabrais!

PECCHIONE. L'auberge est cernée .. c'est fait de nous!

SCOPETTO, *aux contrebandiers.* Rentrez! *(Montrant Bolbaya.)* Emmenez cet homme... *(A Bolbaya, le menaçant.)* Et rien qui puisse nous trahir... ou sinon!..

BOLBAYA, *vivement.* J'ai compris! *(Il sort avec les contrebandiers.)*

SOLDATS, *en dehors, frappant avec la crosse de leurs fusils.* Ouvrez, au nom du roi.

SCÈNE X.

PECCHIONE, SCOPETTO, CHASSEURS CALABRAIS.

SCOPETTO, *ouvrant la porte.* Au nom du roi!.. c'est différent .. car, à pareille heure, on hésite à ouvrir la porte. . surtout quand on entend le bruit des fusils... Mais vous êtes beaucoup pour une pauvre auberge comme celle-ci?

PREMIER CHASSEUR. Une cinquantaine!

SCOPETTO. C'est beaucoup trop!.. D'ailleurs, je n'ai plus de provisions.

PREMIER CHASSEUR. Pourvu que vous ayez quelques rafraîchissements à offrir à notre commandant qui s'est exténué à gravir la montagne!

SCOPETTO. Je vous dis que je n'ai rien que quelques

gouttes de vieux rhum dans cette gourde... Et quel est-il votre commandant?

LE DUC, *en dehors, à haute voix*. Le détestable pays que le pays que je gouverne!

SCOPETTO, *à part, avec joie*. Le duc de Popoli, un allié!

LE DUC, *paraissant à la porte à gauche, suivi de deux laquais, qui entrent avec lui*. Ouf!.. Où sommes-nous ici?..

PECCHIONE. Dans la meilleure auberge de la montagne!

LE DUC. Ah! c'est une auberge... et l'aubergiste... c'est vous?

PECCHIONE. Non!.. simple voyageur!

LE DUC. Mais enfin, l'aubergiste... où est-il donc?

SCOPETTO, *s'avançant*. A vos ordres, Monseigneur!

LE DUC, *avec surprise*. Scopetto! c'est incroyable!.. Il est dit qu'aujourd'hui je te rencontrerai partout... En effet, je me rappelle que ce matin, j'ai plaisanté sur ton auberge!

SCOPETTO, *s'inclinant*. Et sur ceux que j'avais l'honneur d'y recevoir!

LE DUC, *riant et s'asseyant*. Sans me douter que moi-même...

SCOPETTO, *présentant au duc un verre qu'il prend sur la table, y verse du rhum qui est dans sa gourde*. Si Monseigneur veut se rafraîchir?..

LE DUC, *prenant le verre*. Merci, mon garçon, merci... (*Buvant.*) Il est excellent ton rhum... c'est comme ton tabac... il vient...

SCOPETTO. Du même négociant!

LE DUC, *regardant son verre*. Tu me feras aussi ma provision de ..

SCOPETTO. Oui, Monseigneur!.. Eh bien! votre rendez-vous à la Pietra Nera... cette expédition combinée avec tant d'adresse? . (*En ce moment, les soldats et les domestiques sortent par la gauche.*)

LE DUC. Et que, pour plus de sûreté, j'avais moi-même dirigée... de loin..:

SCOPETTO. Vous avez réussi?

LE DUC. Parbleu! c'était sûr... s'il était venu... Mais avec des gens qui vous manquent de parole... Deux heures entières à l'affût, sans rien voir paraître ..

SCOPETTO. Il n'a pas osé!

LE DUC. Et pendant ce temps, un second exprès envoyé par le capitaine de gendarmerie de Castel di Sangro, nous a assuré qu'on l'avait vu se diriger de ce côté, et rôder dans ces environs... D'après cela, tu vois que tu n'es pas en sûreté dans ton auberge... et si l'autorité ne veillait pas sur toi... Mais tout notre monde est posté et échelonné autour de ces rochers... et maintenant que me voilà reposé et rafraîchi, je pars et laisse ici en garnison une vingtaine de soldats.

SCOPETTO, *à part*. O ciel!

PECCHIONE, *bas*. Nous sommes perdus!

SCOPETTO. Quoi! Monseigneur, vous partez déjà?

LE DUC. On m'attend à Naples cette nuit... et avant de m'y rendre, il faut que je m'arrête pour donner des ordres au palais Popoli.

SCOPETTO. Cette superbe habitation que je voudrais bien revoir!

PECCHIONE, *à part*. Et moi aussi!

LE DUC. Je t'ai dit que j'y attendais demain soir la plus brillante société de Naples... et grâce aux occupations de ma journée, rien encore de préparé, rien d'organisé...

SCOPETTO, *bas, à Pecchione*. Nous sommes sauvés!.. (*Haut.*) Ce n'est pas là ce qui embarrasse Votre Excellence?

LE DUC. Si vraiment! Accablé comme je le suis par les affaires d'Etat, je n'ai pas de temps à donner aux plaisirs... et il me faut improviser une soirée.

SCOPETTO. Un spectacle, un concert?

LE DUC. Et le moyen, sans artistes?

SCOPETTO. N'est-ce que cela!.. J'ai dans mon auberge le nouveau directeur du théâtre de la cour, le signor Bolbaya.

LE DUC. Vraiment?..

SCOPETTO. Il vient de m'arriver avec une partie de sa nouvelle troupe, qu'il a rencontrée dans la montagne, au moment où elle venait d'être arrêtée et complétement dévalisée par...

LE DUC. Marco Tempesta?

SCOPETTO. C'est possible!

LE DUC. C'est sûr!

SCOPETTO Dépouillés de tout!.. Eh! tenez, ce voyageur, c'est le signor Pecchione, sa seconde basse-taille... Est-il possible de mettre une basse-taille dans un pareil état... Il est fait comme un...

LE DUC. C'est vrai!

SCOPETTO. Ils sont tous comme ça... Aussi, pour les dédommager, le signor Bolbaya sera trop heureux de faire débuter ses chanteurs sous votre patronage!

LE DUC. Eh! eh! il pourrait plus mal choisir!

SCOPETTO. Et en l'installant ce soir, lui et sa troupe, dans votre palais...

LE DUC. Où il trouvera tout... théâtre, décors, costumes...

SCOPETTO. Il aura le temps demain matin de répéter..... car il faut répéter!

PECCHIONE, *avec une voix de basse-taille*. Oui, Monseigneur, il faut répéter!..

LE DUC. C'est juste!

SCOPETTO. Et demain soir, lorsque vous et votre brillante société serez arrivés... il vous aura préparé quelque surprise, quelque spectacle nouveau et inattendu!..

LE DUC. Sais-tu, Scopetto, que tu es un homme de bon conseil... (*A Pecchione.*) Veuillez, mon cher, prier votre directeur, le signor Bolbaya, de venir ici me parler!

SCOPETTO, *à Pecchione, à demi-voix*. Tu as compris?

SCÈNE XI.

PECCHIONE, BOLBAYA, *sortant du caveau;* SCOPETTO, *près du duc, qui est assis.*

FINAL.

PECCHIONE, *à haute voix, à la porte du caveau.*
Illustre Bolbaya, venez, on vous demande!
(*Bolbaya paraît à la porte du fond, que Pecchione referme aussitôt qu'il est entré.*)

SCOPETTO.
Le duc de Popoli veut vous parler...

BOLBAYA, *les regardant tous trois avec étonnement.*
Comment!

SCOPETTO, *à demi-voix.*
Dis comme nous... sinon!
(*Lui montrant son poignard.*)

BOLBAYA, *à part, tremblant.*
Ah! ma frayeur est grande!

SCOPETTO, *au duc, montrant Bolbaya.*
(*A Pecchione.*)
Le voici! Prévenez sa troupe maintenant!
(*Pecchione sort par la petite porte, à droite.*)

SCÈNE XII.

BOLBAYA, SCOPETTO, LE DUC.

BOLBAYA, *à part, regardant Pecchione, qui sort.*
Ma troupe... Que dit-il?

LE DUC, *regardant Bolbaya avec son lorgnon.*
Eh! mais, au presbytère,
J'ai déjà vu tantôt cette figure-là!
(*A Scopetto, d'un air de défiance.*)
Et... c'est le directeur?..

SCOPETTO.
Bolbaya!

LE DUC, *avec ironie.*
Tu crois ça?

SCOPETTO, *avec bonhomie.*
Sans doute!

LE DUC, *avec finesse.*
Eh bien! pour moi la chose n'est pas claire:
Il voyageait avec ce Marco Tempesta.

SCOPETTO.
Sans le connaître!..

LE DUC, *bas, à Scopetto.*
Peut-être!
(*A Bolbaya, d'un air de défiance.*)
Ainsi vous êtes donc directeur d'opéra?

BOLBAYA, *regardant en tremblant Scopetto.*
Qui? moi!.. mais je le pense .. ou plutôt...

LE DUC, *bas, à Scopetto.*
Il se coupe!
(*Haut, à Bolbaya.*)
Et vous êtes avec votre nouvelle troupe?

BOLBAYA, *à part, cherchant à comprendre.*
Toujours ma troupe!
(*Haut, en regardant Scopetto.*)
Oui! oui!
(*A part.*)
Je tremble à son aspect!

LE DUC, *à Scopetto.*
Décidément, cet homme m'est suspect!
(*Haut, à Bolbaya.*)
Tout voyageur qui veut que la loi le protége
Doit porter avec lui ses titres!..

BOLBAYA, *fouillant dans sa poche.*
Oui, vraiment!..
Voici mon passeport... de plus, mon privilége.

LE DUC, *parcourant ses papiers.*
C'est vrai! c'est vrai! rien à dire... et pourtant...

SCOPETTO, *voyant la porte à droite qui s'ouvre.*
De plus, voici sa troupe!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PECCHIONE ET TOUS LES CONTREBANDIERS, *sortant de la seconde porte à gauche, pendant que Scopetto va ouvrir la première porte à droite, en faisant signe à Zerlina de sortir.*

BOLBAYA, *apercevant les contrebandiers.*
Ah! qu'est-ce que je vois!

PECCHIONE, *à demi-voix, le menaçant.*
Tais-toi!

SCOPETTO, *de même.*
Sur ta tête, tais-toi!

ENSEMBLE.

BOLBAYA.
De trouble et d'épouvante
Je reste stupéfait.
Catastrophe effrayante
Dont je prévois l'effet!
Mais la frayeur me coupe
L'usage de mes sens.
Directeur d'une troupe
De semblables brigands!

LE DUC.
Mon âme défiante
Vainement s'alarmait;
Leur tournure est charmante
Et d'un sublime effet!
Tout cela forme un groupe
Des plus divertissants!
Rien ne vaut une troupe
D'artistes ambulants.

SCOPETTO.
O! fortune inconstante,
Seconde mes projets!
Du hasard que je tente
Dirige les effets!
Oui, que le vent en poupe
Souffle et mène gaîment
Notre joyeuse troupe
Vers le port qui l'attend!

PECCHIONE ET LE CHOEUR.
D'un état qui m'enchante
Bénissons les attraits;
Notre gloire ambulante
Ne s'arrête jamais!
A nous le vent en poupe!
Les succès éclatants!
Grand Dieu! guide la troupe
Vers des bords opulents!

ZERLINA.
Inquiète et tremblante,
Mon âme l'appelait.
(*Regardant autour d'elle.*)
Ah! si ma vue errante
Au moins l'apercevait!
Au milieu de ce groupe
Je cherche vainement;
Lui seul dans cette troupe,
Oui, lui seul est absent!

(*A la fin de cet ensemble, les soldats rentrent par la porte à gauche.*)

SCOPETTO, *désignant au duc les principaux contrebandiers.*
Voici le baryton et la basse chantante;
Puis le ténor, méthode ravissante ..
Puis des chœurs étonnants... Ils sont toujours d'accord!
(*Bas, au duc.*)
Ils voulaient m'enrôler... J'y consentirais presque...

LE DUC, *d'un air profond.*
Rien ne presse!

SCOPETTO.
Pourquoi?

LE DUC.
J'ai des doutes encor!

SCOPETTO.
Quoi! vraiment?

LE DUC, *de même.*
Je leur trouve une allure grotesque!

SCOPETTO.
C'est l'opéra buffa!

LE DUC.
Et puis, point de femme!..

SCOPETTO, *lui montrant Zerlina, qui est à droite.*
Voilà,
Voilà là-bas notre prima dona!..

LE DUC, *à Bolbaya.*
Ah! c'est elle!

BOLBAYA, *hésitant, et regardant toujours Scopetto.*
Oui! non! oui!

LE DUC.
Sa voix est-elle belle?

BOLBAYA, *de même.*
Je ne sais... C'est-à-dire, avec tout le respect
Que je...

LE DUC, *à Scopetto.*
Décidément, cet homme m'est suspect,
Ainsi que sa prima dona!..
(*A Bolbaya.*)
Ne pourrait-elle,
(*A Scopetto.*)
Car je suis connaisseur...
(*A Bolbaya.*)
Nous faire un trait ou deux?
Dites-le-lui!

BOLBAYA, *troublé.*
Qui? moi!
(*Il fait signe en tremblant à Zerlina.*)

SCOPETTO, *qui, pendant ce temps, s'est approché de Zerlina, qu'il fait passer devant lui, lui dit à voix basse :*
Tu comprends... je le veux!

ZERLINA, *regardant autour d'elle, à part.*
En entendant ma voix peut-être il paraîtra!

SCOPETTO, *à Zerlina.*
Monseigneur vous l'ordonne... avancez, signora!

ZERLINA.
Ah! je n'ose pas!
Je n'ose pas...
La peur m'empêche, hélas!
Quand je veux tenter
De bien chanter,
Tout vient m'épouvanter.
Non, je n'ose pas!
Non non! je n'ose pas!..

LE DUC ET TOUT LE MONDE.
Brava! brava!
(*A Scopetto.*)
Je dis, sans crainte aucune,
Que c'est une prima dona!

BOLBAYA, *à part*
Moi qui partout en cherchais une!

LE DUC ET TOUT LE MONDE.
Brava! brava! brava!

ENSEMBLE, REPRISE.

LE DUC ET LES SOLDATS.
Mon âme défiante, etc.

SCOPETTO ET LE CHOEUR.
O fortune inconstante! etc.

ZERLINA.
Inquiète et tremblante, etc.

BOLBAYA.
De trouble et d'épouvante, etc.

LE DUC, *donnant des ordres aux soldats.*
La moitié des miens nous suivra
Jusqu'à la villa Pescara!

SCOPETTO, *à part.*
O complaisance sans égale!

LE DUC, *à Bolbaya, à Zerlina et aux contrebandiers.*
Dans mon palais ce soir je vous installe...
Je veux qu'il vous soit réservé ..
Et quand je reviendrai... demain qu'on se signale...

SCOPETTO.

Ce sera, Monseigneur, un succès enlevé!

(*Un grand bruit se fait entendre au dehors.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DES CHASSEURS CALABRAIS, *sortant de la porte au fond, à droite, et amenant* SCIPION, *qu'ils tiennent au collet.*

TROIS CHASSEURS CALABRAIS.

Au haut de ces rochers en vedettes placés,
Nos yeux, sur ce luron, de loin se sont fixés.
D'un air mystérieux,
Il semblait sortir de ces lieux,
Et cherchait à s'enfuir...
Mais nous venons de le saisir.

SCOPETTO, *à part, regardant Scipion.*

O contre-temps!

ZERLINA, *de même.*

Dieu! que vois-je!

LE DUC, *de même.*

O surprise!

(*Aux soldats.*)

Ah! l'on vous paiera cher une pareille prise!
Car c'est lui... le voilà...
Je le reconnais bien... c'est Marco Tempesta!

ZERLINA.

Lui! Marco Tempesta!

SCIPION, *étonné.*

Moi! Marco Tempesta!

TOUS.

Ce bandit qu'on redoute?

ZERLINA.

Monseigneur se trompe, sans doute!

LE DUC, *avec ironie.*

Me tromper, moi?..

(*Lui donnant un papier.*)

Lisez vous-même, mon enfant!
Car j'ai là son signalement!

SCIPION.

Lisez... à lui je m'en rapporte.

ZERLINA, *regardant alternativement Scipion et le papier.*

O ciel!

TOUS.

Eh bien?

ZERLINA.

Jamais ressemblance aussi forte...
Les yeux! les traits!..

(*Lisant.*)

« Depuis hier matin
« Il porte l'épaulette et l'habit de marin!..

LE DUC.

Voyez!

ZERLINA, *continuant.*

« Si vous l'interrogez, hardiment il dira
« Qu'il est le capitaine
« De la tartane *l'Etna!* »

SCIPION, *hors de lui.*

Ruse incompréhensible... et que je rendrai vaine...
Car le vrai Marco Tempesta..
(*Regardant Scopetto.*)
C'est..

TOUS.

C'est?..

SCOPETTO, *près de lui, et à voix basse.*)

Et ton serment, et Zerlina?

(*Scipion s'arrête et garde le silence.*)

ENSEMBLE.

SCIPION.

Serment qui m'enchaîne,
Et retient ma haine,
Ta loi souveraine
Me lie aujourd'hui.
Oui, mais patience,
Demain ma vengeance
Rompra le silence,
Et malheur à lui!

ZERLINA.

D'horreur incertaine
Je comprends à peine;
La lueur soudaine
Qui m'éclaire ici!
O triste existence!
Cruelle souffrance!
Ah! plus d'espérance!
C'en est fait de lui!

SCOPETTO, *regardant Scipion.*

L'honneur qui l'enchaîne
Servira ma haine.
Ah! la bonne aubaine!
Quel sort je bénis!
O douce espérance!
Trésors, opulence,
Vous serez, je pense,
Bientôt reconquis!

BOLBAYA.

Mon âme incertaine
De terreur est pleine.
Je comprends à peine
Encore où je suis!
Oui, mais, par prudence,
Gardons le silence!
Craignons la vengeance
De nos ennemis!

LE DUC.

Ma gloire est certaine;
Ainsi, qu'on le tienne,
Et que l'on enchaîne
Le chef des bandits!
Grâce à ma prudence,
Oui, son existence
Est en ma puissance;
Enfin il est pris!

SOLDATS, *au duc.*

Quelle bonne aubaine,
Capture certaine.
Amis, qu'on entraîne
Le chef des bandits!
O douce espérance!
Nous aurons, je pense,
Bonne récompense.
Enfin! il est pris!

CHŒUR DES CONTREBANDIERS.

Quelle bonne aubaine!
Conquête certaine.
Lui-même nous mène
Jusqu'en son logis!
O douce espérance!
Trésors, opulence,
Seront, je le pense,
Bientôt reconquis!

LE DUC, *à Scopetto, d'un air de triomphe.*

Eh bien! eh bien!

SCOPETTO.

Devant vous je m'incline!

LE DUC, *avec gravité.*

Tous les événements, mon cher, je les domine!
Et, grâce à mes combinaisons...
Enfin! enfin nous le tenons.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Les soldats emmènent Scipion, que l'on voit passer sur la route supérieure. Bolbaya, toujours accompagné de Pecchione, se met à la tête des contrebandiers, qui le suivent, ainsi que le duc, Scopetto et Zerlina; et dans l'intérieur de l'auberge, une douzaine de chasseurs calabrais que le duc y a laissés en garnison, s'établissent autour de la table, pendant qu'au-dessus de leur tête le cortége défile à travers la forêt. — La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riche salon circulaire, dans le palais du duc de Pepoli. — Trois portes au fond ouvrant sur un balcon donnant sur la mer. — Portes latérales. — Au premier plan, à droite, une table sur laquelle se trouvent une mandoline et des papiers de musique. — A gauche, un guéridon et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

SCOPETTO, PECCHIONE, BOLBAYA ET LES CONTREBANDIERS, *vêtus de riches costumes, assis devant une table splendidement servie.*

CHŒUR.

Les chagrins arrière!
Arrière l'eau claire!
Versez plein,
Tout plein,
De ce vin
Divin!
O plaisir suprême!
O nectar que j'aime
Quand il est ancien
Et qu'il ne coûte rien!

SCOPETTO, *à Bolbaya.*

Pour moi, je vide cette coupe
Au directeur de notre troupe!

PECCHIONE.

Au succès de son opéra!

BOLBAYA, *levant les yeux au ciel.*

Mon opéra,
Dieu sait comment il finira!

SCOPETTO, *riant.*

Mais le début m'en plaît déjà!
(*Regardant autour de lui.*)
Scène première... Le théâtre
Représente un riche palais.
Costumes élégants et frais!
Compagnie aimable et folâtre
Y chante en buvant à longs traits!

CHŒUR.

Les chagrins arrière!
Arrière l'eau claire!

(*A la fin du chœur, Mathéa paraît à la porte du fond.*)

BOLBAYA.

Que vois-je là?

SCOPETTO.

C'est Mathéa.

BOLBAYA.

Qui t'amène en ces lieux, ma chère?

MATHÉA, *présentant une lettre.*

Ce mot, que je reçus tantôt au presbytère!..

BOLBAYA, *lisant.*

« Rendez-vous sur-le-champ au palais Popoli.
« Le pauvre Francesco, qui resta votre ami,
« Voudrait vous embrasser avant un long voyage!.. »

MATHÉA.

Quoi! je le reverrais!

BOLBAYA, *continuant de lire.*

« De plus, il a juré
« De vous abandonner sa part dans l'héritage
« De son parrain le curé! »
O mystère que rien n'explique!
Messieurs, que veut dire cela?

SCOPETTO.

C'est un incident qui complique
L'intrigue de notre opéra!

BOLBAYA, *avec colère.*

Mais ce Francesco, qu'il paraisse!

SCOPETTO.

Ah! c'est aller trop vite.. et, s'il vous intéresse...
Au dénoûment sans doute il paraîtra.
Quant à nous, buvons jusque-là..

LE CHŒUR.

Les chagrins arrière!
Arrière l'eau claire! etc.

SCOPETTO, *aux contrebandiers, qui ont emporté la table au fond du théâtre.* Assez de temps au plaisir!.. maintenant aux affaires!.. (*A Mathéa*) Et puisqu'on t'a donné ici rendez-vous, parcours à ton aise ces jardins et ce palais, dont nous sommes depuis hier les propriétaires! (*Mathéa sort. — Scopetto, prend à part Pecchione, pendant que les contrebandiers sont au fond du théâtre, debout autour de la table où ils boivent encore et causent à voix basse.*) Et toi, notre inspecteur, as-tu retrouvé ici ce que nous cherchions?

PECCHIONE. Oui, maître... Nos marchandises, nos piastres et nos lingots, tout y est, rien n'y manque!..

SCOPETTO. Et tu as bien repris tout ce qui nous appartenait?..

PECCHIONE. Oh! pour le moins! et, entre autres choses, j'ai pris à tout hasard, dans le secrétaire du duc, ces vieux papiers!..

SCOPETTO, *les prenant et y jetant un coup d'œil.* Des lettres du roi Joachim!.. C'est bon, nous les lirons.. Occupez-vous maintenant d'enlever notre butin!

PECCHIONE. Oh! pour ça, nous avons du temps devant nous... car Monseigneur et toute sa société ne doivent arriver que ce soir!

SCOPETTO. N'importe! commencez dès ce matin... Vous cacherez tout cela dans les ruines qui sont au bord de la mer... à la Torre Vecchia!

PECCHIONE. Mais pour nous embarquer, nous et nos richesses?..

SCOPETTO. N'avons-nous pas la tartane *l'Etna!*

PECCHIONE. C'est juste! en échange du titre et de la fortune du duc de Popoli... Donnant!.. donnant!

SCOPETTO. Et puis, d'autres raisons qui détermineront le jeune capitaine... Mais d'ici là, les soldats qui gardent le prisonnier, ne peuvent-ils pas vous gêner dans votre déménagement et dans votre départ?..

PECCHIONE, *d'un air mystérieux.* Non! j'y ai mis bon ordre!

SCOPETTO, *d'un air de reproche.* Comment?

PECCHIONE. Rassure-toi.. Le gouverneur a fait enfermer celui qu'il croit toujours le terrible Marco Tempesta dans le petit donjon, qui, comme cette terrasse, est baigné par la mer... Il en a donné la clé au sergent Sampietri, en lui ordonnant, à lui et à trois de ses plus braves soldats, de ne pas perdre de vue un instant la porte de sa prison... Aussi, ils n'ont pas même voulu accepter leur part de notre festin... Mais une goutte de rhum ne se refuse pas... J'en avais sur moi... de notre meilleur... tu sais...

SCOPETTO. De celui que nous offrons...

PECCHIONE. Aux gabelous!

SCOPETTO. Dont nous voulons fermer les yeux!..

PECCHIONE. Aussi leur nuit est commencée... Ils en ont pour toute la journée!

SCOPETTO. Alerte donc! et la main à l'œuvre!.. Je vais vous donner l'exemple! (*Les contrebandiers qui étaient restés en groupe au fond du théâtre enlèvent la table.*)

REPRISE DU CHŒUR.

Les chagrins, arrière!
Arrière l'eau claire! etc.

(*Ils sortent tous, excepté Scopetto, avec Pecchione par la porte du fond.*)

SCÈNE II.

SCOPETTO, ZERLINA, *sortant de la porte à droite.*

ZERLINA, *à Scopetto, qui va sortir avec les contrebandiers.* Mon frère! mon frère!

SCOPETTO. Qu'est-ce donc?

ZERLINA. Comment! vous partez, quand je viens pour vous demander un conseil!

SCOPETTO. Je n'ai pas le temps dans ce moment... mais plus tard... Attends-moi toujours dans ce salon, et n'en sors pas, je viendrai te trouver. (*Il sort vivement.*)

SCÈNE III.

ZERLINA, *seule.* Ah bien oui! attendre... je ne peux pas!.. Et puisqu'il refuse de me donner un conseil... il faut bien que je le prenne de moi-même... Allons, entrez, Monsieur, entrez... (*Elle ouvre la porte à droite; paraît Scipion, dont elle s'éloigne avec frayeur. — A part.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu! à le voir, qui croirait jamais que c'est un bandit!

SCIPION. Est-ce que je vous fais peur?

ZERLINA. Oui!

SCIPION. Et pourtant vous venez de me délivrer!

ZERLINA, *avec émotion.* Oh! c'est presque sans le vouloir.. Ces soldats, à qui je demandais la permission de vous parler, ne me répondaient pas... ils dormaient... Est-ce étonnant!.. Et le sergent avait là, dans son ceinturon, la clé de votre prison... je l'ai prise... et voilà, Monsieur, comment je vous ai délivré!

SCIPION. Ah! quelle reconnaissance!

DUO.

ZERLINA.

Je fais mal, je le sais, en sauvant un maudit,
Un méchant, qu'à bon droit la justice poursuit..
Mais c'est égal.. partez!

SCIPION.

Que je parle, traîtresse!
Afin que vous restiez près d'un autre!.. et de qui?
Car vous ne savez pas près de qui je vous laisse!..

ZERLINA.

Près d'un frère!

SCOPETTO.

Ah! grand Dieu!

ZERLINA.

D'un frère, d'un ami!
Qui m'avait défendu d'avouer à personne,
Et les soins généreux et l'amour qu'il me donne...
Un honnête homme, lui.. qui, vous connaissant bien,
A refusé d'unir votre sort et le mien!

SCOPETTO.

Comment!

ZERLINA.

Il a raison.. Et même il me défend
De vous aimer...

SCOPETTO.

Et vous?

ZERLINA.

Ah! c'est affreux, vraiment!
C'est horrible à dire... et pourtant!

ENSEMBLE.

ZERLINA.

Oui, malgré moi-même,
Déshonneur extrême,
Je t'aime! je t'aime!
Même en cet instant,
Pour toi d'épouvante
Et d'amour tremblante,
Ma terreur augmente!
Par pitié, va-t'en!
Va-t'en! va-t'en!
Si tu m'aimes, va-t'en!

SCIPION.

Délice suprême!
C'est bien pour moi-même,
Pour moi qu'elle m'aime!
Trop heureux instant!
D'amour, d'épouvante,
Je la vois tremblante!
Ma tendresse augmente
Avec son tourment!

SCIPION.

Et si j'étais innocent?

ZERLINA, *avec joie.*

Ah! qu'entends-je?
Et comment?

SCIPION, *s'arrêtant, et à part.*

Ah! mon serment! mon serment!

ZERLINA.

Parlez! parlez!

SCIPION.

Ah! par un sort étrange,
Je ne le puis encor... et ce soir seulement!..

ZERLINA, *d'un air de reproche.*

Moi je vous dirai tout, Monsieur, et sur-le-champ!
Adieu donc!

SCIPION, *près de partir, revient près de la table, à gauche.*

A ton frère un mot auparavant!
(*Il se met à la table et écrit. Pendant ce temps, Zerlina reste debout près de lui.*)

ZERLINA, *pendant qu'il écrit.*

Oui, mais à votre tour, ah! je vous en supplie!
Prenez un autre état... menez une autre vie...
Faites tous vos efforts, désormais, pour changer...
Pour vivre en honnête homme, et pour vous corriger,
Sinon pour vous, du moins pour moi, dont les alarmes...
(*Éclatant en sanglots.*)
Ah! je n'y tiens plus!

SCIPION, *se levant de table.*

Zerlina!
Ma Zerlina! sèche tes larmes!

ZERLINA.

Je ne puis... car je le sens là...

ENSEMBLE.

ZERLINA.

O délire extrême!
Oui, malgré moi-même,
Je t'aime! je t'aime!
Comme auparavant:
Pour toi d'épouvante
Et d'amour tremblante,
Ma frayeur augmente.
Par pitié, va-t'en!
Va-t'en! va-t'en!
Si tu m'aimes, va-t'en!

SCIPION.

C'est bien pour moi-même,
Pour moi qu'elle m'aime!
Trop heureux instant!
D'amour, d'épouvante,
Je la vois tremblante.
Ma tendresse augmente
Avec son tourment!
Heureux amant!
Je pars en t'adorant!
(*Il sort par la gauche, après avoir remis sa lettre à Zerlina.*)

SCÈNE IV.

ZERLINA, SCOPETTO, *entrant par le fond.*

SCOPETTO. Tous nos ballots sont faits... Il ne s'agit plus maintenant que du départ... (*Apercevant Zerlina.*) Ah! te voilà?.. Je suis à toi... Qu'as-tu à me dire?

ZERLINA, *timidement.* Je voulais vous parler de... de... Je n'ose pas prononcer son nom!

SCOPETTO. C'est comme si tu le nommais. . Eh bien?

ZERLINA. Eh bien! je conçois à présent pourquoi vous me disiez hier de ne plus y penser... Un mauvais sujet .. un contrebandier!

SCOPETTO. Ah! si ce n'était que cela, on pourrait encore l'excuser!

ZERLINA. Vous croyez?

SCOPETTO. Il y a tant de gens qui font la contrebande. faute de mieux!

ZERLINA. N'est-ce pas?

SCOPETTO. Et qui rentreraient dans le bon chemin... s'ils le pouvaient.

ZERLINA. C'est ce que je me dis..... Il faut de l'indulgence!

SCOPETTO, *avec émotion.* C'est bien! Tu es bonne... tu en seras récompensée... Et quand tu auras un bon mari, de la fortune, un titre, ne parle jamais de ton frère... jamais... mais pense à lui quelquefois!

ZERLINA. Toujours!.. toujours!.. (*Avec embarras.*) Et lui, à qui vous ne pensez plus!

SCOPETTO. Si, vraiment! Je vais de ce pas à sa prison, pour assurer son bonheur et sa liberté...

ZERLINA. Vous!.. est-il possible?.. Mais ce n'est donc pas un crime de faire évader un contrebandier?

SCOPETTO. Du tout!

ZERLINA. De lui donner les moyens de fuir?

SCOPETTO. Au contraire!

ZERLINA, *avec joie.* Eh bien! alors, mon frère, mon frère!.. ne prenez pas cette peine!

SCOPETTO. Et pourquoi?

ZERLINA. C'est déjà fait!

SCOPETTO, *à part.* O ciel!

ZERLINA. C'est moi qui viens de lui rendre sa liberté!

SCOPETTO. Malédiction! courons!

ZERLINA, *le retenant.* Oh! il est déjà loin!.. Mais rassurez-vous... en partant, il m'a bien promis, comme vous disiez tout à l'heure, de devenir un honnête homme, pour être digne de moi et de vous... Et la preuve, c'est que voici une lettre qu'il vous a adressée. (*Elle lui remet la lettre de Scipion.*)

SCOPETTO. Eh! que peut-il me dire?.. (*A Zerlina, qui s'approche pour écouter.*) Non, non, éloigne-toi! (*Lisant, à part.*) « Je sais que Zerlina est votre sœur!.. « N'importe!.. je l'aime, j'en suis aimé!.. Vous vouliez « hier me la donner en mariage, je vous la demande au- « jourd'hui. » (*S'arrêtant, avec émotion.*) La sœur du contrebandier... capitaine Scipion, c'est bien ça!.. Et malgré le tort que nous a fait sa fuite, il sera duc et elle duchesse... si je ne suis pas pendu!.. (*Continuant de lire, à part.*) « J'ai tenu mon serment, mais aux yeux de Zer- « lina, et aux yeux de tous, il me tarde de me justifier!.. » (*A part.*) Pauvre jeune homme!. C'est tout naturel!.. (*Continuant.*) « Je ne veux le faire, cependant, que « lorsque vous ne risquerez plus rien... Hâtez-vous donc

« de partir, et quand dix heures sonneront, soyez loin du « château de Popoli!.. » (*Avec agitation.*) M'éloigner! m'éloigner!.. cela lui est facile à dire! Mais les moyens de départ qu'il nous a enlevés... sa tartane, sur laquelle je comptais!

ZERLINA, *à Scopetto, avec étonnement.* Mon frère! mon frère!.. à quoi pensez-vous!

SCOPETTO, *préoccupé.* Je pense... je pense... que c'est un brave garçon... Non! un diable incarné, dont je veux faire la fortune... et qui semble prendre à tâche de renverser la nôtre! (*On entend parler en dehors, à gauche.*) Dieu! quelle voix!.. Celle de Monseigneur!.. (*A Zerlina.*) Va-t'en! va-t'en!

ZERLINA. Du tout! je ne vous quitte pas!.. car vous m'effrayez... On dirait que vous perdez la tête!

SCOPETTO. Il n'y a peut-être pas de quoi!.. Va-t'en! te dis-je, ou je ne te marie pas!

ZERLINA, *poussant un cri.* Ah! je m'en vais! (*Elle sort en courant par le fond.*)

SCÈNE V.

SCOPETTO, LE DUC, *entrant par la gauche.*

SCOPETTO, *à part.* Le propriétaire, qui arrive au milieu du déménagement!.. Si encore il était achevé!.. (*Haut.*) Vous, Monseigneur, que nous n'attendions que ce soir?

LE DUC. Des raisons politiques et personnelles m'ont fait hâter mon arrivée de quelques heures... Et dans l'antichambre, la seule pièce que j'aie traversée...

SCOPETTO, *à part.* C'est bien heureux!

LE DUC. Je viens de voir tout sens dessus dessous!

SCOPETTO. C'est votre faute... Arriver à l'improviste dans une maison où l'on doit jouer le soir la comédie... et au milieu de gens qui s'efforcent de vous surprendre!.. C'est d'une indiscrétion...

LE DUC. C'est juste... Cela sera donc bien?..

SCOPETTO. Peut-être ne le trouverez-vous pas tel!... Mais, enfin, ils se dépêchent pour tâcher d'être en mesure!

LE DUC. Et le sujet de la pièce qu'ils doivent nous donner?..

SCOPETTO. Le sujet de la pièce? c'est... *Ali-Baba!*

LE DUC. *Ali-Baba*, ou les quarante...

SCOPETTO. Comme vous dites!

LE DUC. Cela prendra!

SCOPETTO, *avec intention.* Oui... ça doit prendre... nous l'espérons!

CHŒUR, *en dehors.*

Les chagrins, arrière!
Ah! la bonne affaire!
Entassons soudain
Ce riche butin!
Mes poches sont pleines,
Mets-en dans les tiennes!
Et vive le bien
Qui ne coûte rien!

LE DUC. Je les entends... ce sont eux!..

SCOPETTO, *à part.* C'en est fait de nous!

LE DUC, *avec bonhomie.* C'est une répétition?

SCOPETTO. Oui, Monseigneur, précisément... une répétition!..

LE DUC. C'est qu'on les entend très-bien d'ici!..

SCOPETTO, *à part.* Que trop!

LE DUC, *ôtant son épée et la posant sur la table, à gauche.* Ce chœur-là me plaît... il y a de la verve... de la chaleur... mais pas d'ensemble!..

SCOPETTO. Ah! dame! chacun fait ce qu'il peut... séparément... (*A ce moment, Pecchione entre par la porte à droite, suivi de plusieurs contrebandiers, chargés de caisses et de ballots, qu'ils emportent par le fond, à droite. — Scopetto, effrayé, montre le duc à Pecchione en lui faisant signe de se retirer. — Pecchione sort vivement et ferme la porte. — Pendant ce jeu de scène, le duc, qui s'est débarrassé de son épée, se retourne brusquement au moment où la porte se referme. — Le chœur cesse et la musique seule continue.*)

LE DUC, *vivement.* Qu'est-ce donc!

SCOPETTO, *avec sang-froid.* Rien! rien!

LE DUC. Je vais les voir!

SCOPETTO, *se mettant au-devant du duc pour l'empêcher d'aller vers la porte, à droite.* Oh! pour ça... non, Monseigneur!

LE DUC, *étonné.* Pourquoi donc?

SCOPETTO. Vous les gêneriez, j'en suis sûr!

LE DUC, *insistant.* Du tout! je leur donnerai des conseils! (*Malgré la résistance de Scopetto, il ouvre la porte de droite. Tout a disparu, et la musique cesse.*) Plus personne!

SCOPETTO. C'est fini!

LE DUC, *redescendant la scène.* C'est dommage!.. ça m'aurait amusé!

SCOPETTO. Votre arrivée, qu'ils viennent d'apprendre, les aura dérangés, c'est évident... car ils ne s'attendaient pas plus que moi à ce retour précipité qui nous annonce quelque nouvelle combinaison diplomatique!

LE DUC. Tu dis vrai!.. Quoique arrivé à Naples au milieu de la nuit seulement, la nouvelle de la capture de Marco Tempesta était déjà répandue ce matin dans toute la ville... Le roi m'en a fait complimenter, m'annonçant qu'il enverrait chez moi aujourd'hui un conseiller de justice, commissaire extraordinaire nommé par Sa Majesté pour s'assurer de l'identité et de la personne dudit Marco, avec ordre exprès de le transporter ce soir à Naples... ce qui ne m'arrangerait guère!

SCOPETTO. Ni lui non plus, peut-être.

LE DUC. Et j'ai précédé M. le conseiller extraordinaire, pour avoir une entrevue avec notre prisonnier... J'obtiendrai aisément de lui, dans l'espoir d'une grâce...

SCOPETTO, *vivement.* En vérité!

LE DUC. Qu'on ne lui accordera pas, les papiers et les titres dont il me menaçait...

SCOPETTO, *froidement.* Il ne vous les rendra pas!

LE DUC. Qu'en sais-tu?

SCOPETTO, *de même.* Il dit à qui veut l'entendre qu'hier, à la Pietra Nera, vous avez agi de trahison .. Il prétend que l'honneur et la loyauté sont des conditions indispensables pour être duc de Popoli!

LE DUC. L'insolent!

SCOPETTO. Partant de là, il vous destitue et donne votre titre à un autre!

LE DUC. Et qui donc, s'il vous plaît?

SCOPETTO. Votre neveu, qu'il retrouvera... toujours à ce qu'il dit!

LE DUC. C'est ce que nous verrons!.. car, séance tenante et sans qu'il voie personne, nous le ferons juger et condamner par une cour martiale... Qu'il sorte de là!

SCOPETTO. Il en sortira!

LE DUC. Je l'en défie!.. et je vais lui parler!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MATHÉA.

MATHÉA, *accourant.* Ah! Messieurs, ah! Monseigneur, quelle nouvelle!.. Ce Marco Tempesta, qui m'avait promis de me rendre mon cher Francesco...

LE DUC. Eh bien! Marco Tempesta?..

MATHÉA. Evadé!

SCOPETTO, *au duc.* Que vous disais-je?

MATHÉA. La porte de sa prison est ouverte!

LE DUC. Et les soldats qui le gardent?

MATHÉA. Ils sont toujours là, à leur poste...

LE DUC. C'est un rêve!

MATHÉA. C'est possible!.. car ils dorment tous les quatre à qui mieux mieux... Et au même instant, un conseiller extraordinaire, un grand juge envoyé par Sa Majesté, venait d'arriver pour saisir le prisonnier!

LE DUC. Et qu'a-t-il fait?

MATHÉA. Ce qu'il a fait?.. il s'est écrié : Il y a à l'ancre à l'embouchure de la Pescara, à un quart de lieue d'ici, la tartane *l'Etna*, montée par quinze marins déterminés et commandée par le capitaine Scipion, qui s'est déjà signalé contre les contrebandiers... Courez, a-t-il dit aux deux hommes de justice qui l'accompagnaient, qu'il vienne à l'instant avec tout son équipage!

LE DUC. Il a raison... Marco Tempesta ne peut pas être loin... peut-être même n'est-il pas sorti du château... et, en cernant toutes les issues, on le rattrapera.

MATHÉA. Lui!.. c'est pis qu'un sorcier!.. Vous ne croiriez pas, Monseigneur, que, quoique prisonnier, il a trouvé moyen de piller une partie du palais!

LE DUC, *à Scopetto.* C'est inimaginable!.. car enfin, vous étiez là!..

SCOPETTO, *avec bonhomie.* Nous y étions!

MATHÉA, *de même.* Ils y étaient!.. et malgré cela, l'on a tout enlevé du haut en bas, sans qu'ils se soient aperçus de rien!

LE DUC, *avec inquiétude*. Et mon cabinet, y a-t-on pénétré?

MATHÉA. Dans votre cabinet?.. Je crois que lui aussi...

LE DUC. O ciel!.. Mais c'est qu'il y a dans mon secrétaire des lettres importantes... toute une correspondance du roi Joachim!

SCOPETTO *fait un geste de joie, porte la main à la poche où il a mis les papiers, et dit au duc, à demi-voix :* Comment l'aviez vous conservée?.. vous, homme d'Etat... qui avez tant de prudence!..

LE DUC. C'est pour cela. . On ne sait pas ce qui pouvait arriver. . son parti pouvait revenir au pouvoir... c'étaient des titres... Mais je cours m'assurer par moi-même... (*Il sort par la porte à droite.*)

MATHÉA. Oui, courons!

SCOPETTO, *la retenant par la main.* Reste, j'ai à te parler.

MATHÉA. Est-ce de Francesco?

SCOPETTO. Oui. . ce Francesco que tu voulais revoir...

MATHÉA. Où est-il? où est-il? Parlez!

SCOPETTO. Eh bien!.. (*Apercevant Pecchione qui entre par le fond.*) Non! non!.. tout à l'heure... Attends-moi un instant!

MATHÉA. Si j'attendrai... Tant que vous voudrez!

SCÈNE VII.

MATHÉA, *au fond du théâtre*, SCOPETTO, *courant à Pecchione.*

SCOPETTO, *vivement*. Où sont nos compagnons?

PECCHIONE, *à voix basse*. Partis avec armes et bagages pour les souterrains de la Torre Vecchia, où ils se tiendront cachés en attendant tes ordres... il ne reste plus ici que toi, moi et Bolbaya.

SCOPETTO, *de même*. Très-bien! Va les rejoindre à la Torre Vecchia!

PECCHIONE. Et le capitaine Scipion?

SCOPETTO. Disparu, évadé!

PECCHIONE. Et son vaisseau?

SCOPETTO. Il ne nous le donnera pas!

PECCHIONE. Que faire, alors?

SCOPETTO. Le prendre!

PECCHIONE, *vivement*. Ça me va.

SCOPETTO. Qu'un de vous se tienne aux aguets sur un des rochers qui bordent la mer.

PECCHIONE. Oui, maître!

SCOPETTO. Dès qu'il aura vu passer quinze marins... ils sont quinze, vous les compterez!.. vous sauterez à bord de la tartane, qui sera abandonnée de son équipage ou gardée par un ou deux mousses seulement... vous y embarquerez nos trésors et mettrez sur-le-champ à la voile!

PECCHIONE. Mais toi?

SCOPETTO. Vous m'attendrez en rade... et, à la nage... n'importe comment, je vous rejoindrai!

PECCHIONE. Mais, seul ici, comment t'échapper?

SCOPETTO. Cela me regarde... Dès que vous serez en mer et sauvés... avertissez-moi par un coup de canon .. ce sera mon signal pour partir.

PECCHIONE. Et pourquoi pas tout de suite?.. Viens avec nous!

SCOPETTO. Impossible! j'ai encore ici des affaires de famille à terminer... ma sœur à établir convenablement... et de plus, (*Montrant Mathéa.*) cette brave femme à qui je dois assurer un sort.. (*A Pecchione.*) Va-t'en! va-t'en!

MATHÉA, *s'approchant, pendant que Pecchione s'éloigne par la gauche.* A moi... un sort!.. Peu m'importe!.. tout ce que je demande, c'est de revoir et d'embrasser encore une fois mon pauvre Francesco!

SCOPETTO. Tu seras satisfaite... mais à lui ça ne suffit pas... (*Il s'est assis depuis la sortie de Pecchione à la table à gauche et se met à écrire.*)

MATHÉA, *étonnée*. Qu'est-ce qu'il fait donc là? (*Se retournant et apercevant Bolbaya qui entre par la droite*) Ah! le signor Bolbaya!..

SCÈNE VIII.

SCOPETTO, *à gauche, écrivant*, MATHÉA, *qui est devant lui et qui le cache aux yeux de Bolbaya.*

MATHÉA, *regardant Bolbaya.* Comme il est pâle!

BOLBAYA. C'est de joie!.. Partis! tous partis!.. je suis libre!. je respire. . je veux parler. . Apprends donc que celui qui était là, ce matin... ce Scopetto...

MATHÉA. Eh bien?

BOLBAYA. Ce Scopetto était .. (*Apercevant Scopetto à la table et balbutiant d'effroi.*) était un honnête homme... un parfait honnête homme... à qui je suis dévoué...

SCOPETTO, *se levant, et s'approchant de Bolbaya.* Quelle heure est-il?

BOLBAYA, *tremblant*. Je ne sais pas au juste!

MATHÉA. Pas encore dix heures, je crois... (*Allant regarder au fond, à droite, et revenant.*) Non, pas encore!

SCOPETTO, *à Bolbaya, à demi-voix*. Pas encore!.. Et ton serment?

BOLBAYA, *vivement*. Je n'ai rien dit!

SCOPETTO, *à voix basse*. Tu allais parler. . et malheur à toi... car, ici comme à Naples, tu es entouré de nos stylets... et tu cesseras de vivre le jour même où je serai pendu!

BOLBAYA, *de même*. Vous ne le serez pas!.. vous ne le serez jamais! Dieu m'en fera la grâce!..

SCOPETTO, *à voix haute*. En attendant, voici un acte au bas duquel j'ai déjà mis mon nom... tu vas y mettre le tien!

BOLBAYA, *étonné*. Un acte!

SCOPETTO. Qui assure à Mathéa tout l'héritage du curé.

MATHÉA, *avec émotion*. Eh! qui donc êtes-vous?

BOLBAYA, *lisant le nom au bas de l'acte.* Francesco!

MATHÉA, *se jetant dans les bras de Scopetto.* Ah! (*Détachant le portrait qu'elle a au cou.*) Tiens... tiens, ce portrait! ton parrain te le donne avec son pardon!

BOLBAYA, *avec étonnement*. Comment?

SCOPETTO, *tirant de sa poche un pistolet*. Écris! écris!

BOLBAYA. Avec plaisir!.. (*Il se met à la table et écrit.*)

SCÈNE IX.

BOLBAYA, *à la table, à gauche*, LE DUC, *entrant par le fond*, SCOPETTO, *à gauche*, MATHÉA, *à droite.*

LE DUC, *avec colère*. Lettres et papiers, ils ont tout emporté! et si je rencontre ce Marco Tempesta... s'il est encore ici. .

SCOPETTO, *vivement*. Il y est! (*A Bolbaya, qui retourne la tête en ce moment, et le tenant en joue avec son pistolet.*) Ecris!

LE DUC, *regardant Bolbaya*. Quoi? définitivement... ce serait?..

SCOPETTO. Eh oui!... ce n'était pas l'autre!.. Un faux signalement nous avait tous abusés!

LE DUC. Pas moi... car du premier coup d'œil, hier, je te l'ai dit... cet homme m'est suspect... je te l'ai dit!

BOLBAYA, *se levant de table et tenant le papier à la main.* Tenez! (*Il se rencontre nez à nez avec le duc qui vient de passer à sa gauche*)

LE DUC, *lui présentant un pistolet*. Halte-là!

BOLBAYA, *stupéfait*. Et lui aussi!

LE DUC. Nous vous tenons enfin, Marco Tempesta!

BOLBAYA, *se récriant*. Moi!

MATHÉA, *étonnée*. Lui!

SCOPETTO, *menaçant de l'autre côté Bolbaya, et lui prenant le papier qu'il tient à la main.* Ose dire le contraire!

BOLBAYA, *entre deux pistolets*. Non! oui! non!.. c'est moi!

MATHÉA. Il en convient!

LE DUC, *à Bolbaya*. Il faut donc me remettre à l'instant ces papiers dont tu m'as menacé... et dès que nous aurons du monde...

SCÈNE X.

LES MÊMES, ZERLINA, *puis* SCIPION.

ZERLINA, *accourant*. Quel bonheur! ce sont eux!

LE DUC. Eh! qui donc?

ZERLINA. Les marins de la tartane *l'Etna*... avec leur commandant... Et, j'en étais bien sûre... il est innocent... car ils le reconnaissent tous pour le capitaine Scipion!

LE DUC. Eh! parbleu! nous le savons du reste!

SCOPETTO, *voyant entrer Scipion, et regardant sa montre, à part.* Dix heures! c'est juste!

LE DUC, *à Scipion*. Venez donc, capitaine Scipion, nous vous attendions avec impatience!

SCIPION. Me voici, Monseigneur, moi et mes soldats!.. (*Apercevant Scopetto et demeurant interdit.*) O ciel, encore ici... moi qui venais pour...

SCOPETTO, *le poussant vers Zerlina*. Pour embrasser votre femme... Elle est à vous... je vous la donne!

SCIPION, *troublé*. A moi! à moi!.. au moment où je viens...

SCOPETTO. C'est ce que nous verrons plus tard!.. En attendant, capitaine Scipion... embrassez votre oncle!

TOUS, *avec étonnement*. Son oncle!..

SCOPETTO. Son oncle... qui ne représente plus la branche aînée des Popoli... car l'héritier direct, c'est vous.

TOUS. Lui!..

SCOPETTO, *fouillant dans sa poche*. Ainsi que le prouvent ces titres, cet acte de mariage!

LE DUC. Toi, Scopetto, me trahir!

SCOPETTO. La vérité avant tout, Monseigneur! (*A Scipion.*) Et c'est pour remettre ces papiers à vous-même... à vous seul, que Marco Tempesta, au risque de ses jours, a retardé son départ!

SCIPION, *serrant la main de Scopetto*. Ah! nous lui devons tout!

LE DUC, *regardant Bolbaya*. Et pour sa peine, il sera pendu... Je m'en charge!

BOLBAYA, *effrayé*. Ah! mon Dieu!

SCOPETTO, *au duc*. Eh bien! Monseigneur, je ne vous le conseille pas!

BOLBAYA. A la bonne heure!

SCOPETTO, *au duc*. Il s'est emparé chez vous de la correspondance du roi Joachim . Il me l'a dit!

BOLBAYA, *vivement*. Oui! oui!

SCOPETTO. Et si vous le faites arrêter, si vous ne nous aidez pas à le faire évader... il dira où elle est!

BOLBAYA, *de même*. Oui! oui!

LE DUC. Qu'il parte! qu'il s'en aille!

BOLBAYA. Je ne demande pas mieux!

SCOPETTO. Je vais le conduire!.. (*Il embrasse Zerlina, et va pour sortir avec Bolbaya.*) Ah! partons! partons!

SCIPION, *qui a remonté la scène, redescend vivement au bord du théâtre*. Impossible!

TOUS, *avec étonnement*. Comment?

SCIPION. Le grand-juge a fait fermer toutes les issues de ce pavillon, où j'ai moi-même l'ordre de l'attendre...

SCOPETTO. Diable! ceci devient grave!

LE DUC, *à la porte à gauche*. Il y a des soldats de ce côté!

MATHÉA, *à celle de droite*. Il y en a de celui-ci!

BOLBAYA, *au fond, sur la terrasse*. Le reste dans le canot amarré au pied de la terrasse.

SCOPETTO, *à part, réfléchissant*. Un canot!

LE DUC. Et tant qu'ils seront là, pas moyen de sortir!

MATHÉA. Aucun moyen!

SCOPETTO. Voyons! voyons, du calme! (*A Scipion.*) Il n'est pas arrivé d'autres troupes que vos soldats de marine.

SCIPION. Non!

SCOPETTO. En tout quinze hommes?

SCIPION. Oui, quinze!

SCOPETTO. Pas davantage! Eh bien?..

FINAL.

(*Tout ce qui suit se dit, en parlant, sur la ritournelle du morceau qui se joue en sourdine.*)

LE DUC, *regardant à droite*. Silence! c'est le grand-juge! (*Effroi général.*)

TOUS. Grand Dieu!

LE DUC. Il vient ici!

TOUS, *excepté Scopetto*. Tout est perdu!

SCOPETTO, *allant à la table à droite*. Peut-être! (*En ce moment paraît le grand-juge, le duc va au-devant de lui et le salue. Un laquais, portant un candélabre, va le poser sur la table à gauche.*)

LE GRAND-JUGE, *parlant au fond du théâtre*. Que personne ne puisse sortir du château sans avoir été amené devant moi, et qu'on fasse feu sur quiconque tenterait de fuir!

SCOPETTO, *qui est allé prendre la mandoline et des papiers de musique sur la table à droite, dit à voix basse à Zerlina* : Tu vas chanter!

ZERLINA, *troublée*. Moi!..

SCIPION, *de même, à voix basse*. Mais oui! chantez, puisqu'il vous le dit!

ZERLINA, *stupéfaite*. Mais, mon frère!..

SCOPETTO, *lui remettant un papier de musique*. Chante, il le faut. (*A haute voix.*) Chantez, duchesse. (*Pendant cette scène, un des greffiers est entré par la terrasse à droite, et l'autre par la porte à gauche. Sur un signe du grand-juge, ils vont s'asseoir à la table à gauche.*)

SCOPETTO, *au grand-juge*. C'est pour le concert de ce soir, des morceaux que nous répétons!

LE GRAND-JUGE. Que je ne dérange personne!.. (*Aux deux greffiers.*) Achevez, Messieurs, d'écrire mes ordres!. (*S'asseyant et faisant signe à Scipion d'approcher.*) Monsieur le capitaine! (*Zerlina, sur un geste de son frère, s'avance au bord du théâtre, et chante pendant que Scopetto, près d'elle, l'accompagne sur la mandoline. — Mathéa est debout, près de Scipion. — A droite du spectateur, le duc et Bolbaya sont assis, tandis qu'à gauche, les deux greffiers, le grand-juge et Scipion sont autour de la table.*)

ZERLINA, *son papier de musique à la main.*

Voyez-vous là-bas,
Parmi ces frimas,
Fuir au sein des bois
Le léger chamois!
Il craint le chasseur,
Qui, rempli d'ardeur,
Le suit et sourit en vainqueur.
Suivant sa trace
Sur la glace,
Son ennemi déjà
Se lasse!
Un peu d'adresse, un peu d'audace,
A leurs coups il s'échappera!
Ah! ah! ah! ah!

MATHÉA, *regardant du côté de la porte à droite, voit paraître deux soldats qui s'avancent pour écouter, et elle dit à demi-voix à Scopetto* :
Ah! . voici deux soldats!..

SCOPETTO, *à part, avec joie.*
La voix de la sirène,
Au piége déjà les entraîne!

ZERLINA, *continuant son air.*
Voyez-vous là-bas,
Parmi les frimas,
Fuir au sein des bois
Le léger chamois!

MATHÉA, *voyant un troisième soldat qui s'avance de la porte à gauche.*
Ah!.. trois soldats!

SCOPETTO.
Trois!

ZERLINA, *continuant son air.*
Soudain le chasseur,
Grâce à son ardeur,
S'égare et maudit son erreur!

MATHÉA, *voyant un quatrième soldat qui suit son camarade, dit bas à Scopetto, qui joue toujours de la mandoline* : Quatre!..

ZERLINA, *continuant.*
Plein d'espérance,
Léger chamois!
Fuit et s'élance
Au sein des bois!

MATHÉA, *voyant entrer à pas de loup un cinquième soldat.*
Un de plus!

SCOPETTO, *avec joie.*
Cinq!

ZERLINA, *continuant à chanter en faisant des traits brillants.*
Ah! ah! ah! ah! ah!

MATHÉA, *comptant successivement les soldats que l'on voit monter au balcon circulaire qui est au fond du théâtre.*
Six! sept! et huit.. et dix!..

SCOPETTO.
Oui, les voilà!..

CHOEUR DE SOLDATS, *au fond, entre eux, à demi-voix.*
C'est charmant!.. c'est divin!

MATHÉA, *voyant deux autres soldats monter au balcon.*
Onze et douze!..

SCOPETTO.
Brava!

CHOEUR, *quittant les croisées et faisant quelques pas dans le salon.*
C'est divin! c'est charmant!

LE DUC, *bas, à Scopetto, lui montrant Bolbaya.*
Peut-il enfin partir?

SCOPETTO, *regardant les soldats.*
Non pas vraiment!
Il nous en manque encor!..

MATHÉA, *regardant trois autres soldats qui montent au balcon, dit à Scopetto, à voix basse* :
Quinze!.. Les voyez-vous?

SCOPETTO.
Quinze!.. Oui, les voilà tous!

ZERLINA, *continuant à chanter.*
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

(*Pendant ce temps, Scopetto se retourne brusquement, et les soldats qui s'étaient avancés veulent se retirer; mais Scopetto et Mathéa les retiennent, leur font signe qu'ils peuvent entrer sans crainte et écouter la cantatrice. Ils avancent donc pas à pas et sans faire de bruit, et Scopetto, qui a passé derrière eux, escalade le balcon qui donne sur la mer, descend et disparaît, sur les dernières roulades de l'air de Zerlina, que le grand-juge et les soldats applaudissent.*)

CHOEUR.

Brava!.. brava!.. signora!..

LE DUC, *s'approchant de Bolbaya, lui dit à demi-voix en lui montrant les soldats qui ne font plus attention à lui* :
Partez donc, puisqu'il faut que Marco Tempesta
Soit par nous sauvé!..

BOLBAYA, *entendant en mer un coup de canon.*
Mais... voyez, il l'est déjà...

(*Sur un geste du grand-juge, tous les soldats courent au balcon du fond, et font feu sur un canot qui s'éloigne. — Mathéa, Zerlina et Scipion poussent un cri d'effroi. — Moment de silence; puis, dans le lointain on entend la voix de Scopetto.*)
O dieu des flibustiers,
Dieu de la contrebande,
Que ta main nous défende
De nos tyrans altiers!

SCIPION, ZERLINA ET MATHÉA.
De leurs coups il est préservé!
Dieu tout-puissant, tu l'as sauvé!

FIN DE LA SIRÈNE.



EDMOND. La fille, servez moi! — Acte I.

LE SERMENT

OPÉRA EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Académie royale de Musique, le 1er octobre 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. ***.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

Maître ANDIOL, aubergiste.
MARIE, sa fille.
EDMOND, jeune fermier, son amant.
LE CAPITAINE JEAN, chef des faux monnayeurs.
REMY, son contre-maître.
UN BRIGADIER de gendarmerie.
UN OFFICIER de troupe de ligne.
UN NOTAIRE ET DES TEMOINS.
CHOEUR DE VOYAGEURS et de gens de l'auberge.
CHOEUR DE FAUX MONNAYEURS.
CHOEUR D'OFFICIERS.
JEUNES GENS ET JEUNES FILLES du village.

ACTE PREMIER.

Un intérieur d'auberge, dans le Midi, près de Toulon. Plusieurs voyageurs sont à table; d'autres arrivent, font transporter leurs effets. Tableau animé.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDIOL, MARIE.

(Andiol sert les voyageurs, stimule ses garçons ; Marie, sa fille, est pensive dans un coin et regarde de temps en temps vers la porte ou du côté de la croisée.)

CHŒUR DE VOYAGEURS.

Dans cette belle hôtellerie
Que le repos a de douceur!
Bon vin et table bien servie!
C'est le bonheur du voyageur.

MARIE, *à part, et regardant au fond du théâtre.*

Il ne vient pas! je n'y puis rien comprendre;
Je l'attendais hier, je l'attends aujourd'hui.

VOYAGEURS, *à table.*

Holà, la fille!

ANDIOL, *à Marie.*

Eh bien! tu ne viens pas d'entendre?

MARIE.

(A part.)

Si fait, mon père. Ah! mon Dieu! quel ennui!
Il ne vient pas!

ANDIOL, *la secouant par le bras et lui montrant la table à droite.*

Du vin! du vin ici!

CHŒUR.

Dans cette belle hôtellerie
Que le repos a de douceur!
Bon vin et table bien servie,
C'est le bonheur du voyageur.

ANDIOL.

AIR.

Le bel état que celui d'aubergiste!
Maître en ces lieux j'y commande gaîment;
Tout m'obéit et nul ne me résiste,
Je réunis et l'honneur et l'argent.
Vive l'honneur! vive l'argent!

De mes trésors source féconde,
Les étrangers sont mes amis!
Je suis celui de tout le monde;
Aussi chaque jour je me dis:
Le bel état que celui d'aubergiste, etc.

Aussitôt que l'on sonne,
Je suis là!
Parlez, que l'on ordonne,
Me voilà!
Aller, venir,
Monter, courir,
C'est mon devoir, c'est mon plaisir!

Vous qui venez avec mystère,
Couple heureux qui ne mangez rien,
Je suis discret, je sais me taire,
Je ne vois rien, je n'entends rien!
Je sais quel devoir est le mien.

Aussitôt que l'on sonne,
Je suis là!
Parlez, que l'on ordonne,
Me voilà!
Aller, venir, monter, courir,
C'est mon devoir, c'est mon plaisir!

Voyageurs à pied, en carrosses,
Venez chez moi, l'on vous attend!
Repas de corps, repas de noces,
Commandez, l'on sert à l'instant.
Filles, garçons, que l'on s'empresse;
Des égards, de la politesse,
Des soins, du zèle et cætera;
Car sur la carte tout cela,
Tout cela se retrouvera.

(Montrant la carte qu'il tient à la main.)

Aussitôt que l'on sonne,
La voilà;
Parlez, que l'on ordonne,
Je suis là!

Bons voyageurs, chez moi venez tous hardiment,
Maître Andiol! *au Lion d'Argent!*
De Marseille à Toulon c'est la meilleure auberge!
Venez, Messieurs, qu'on vous héberge;
Venez, vous serez bien reçus,
Vous tous, Messieurs, et surtout vos écus!

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE CAPITAINE JEAN ET PLUSIEURS HOMMES *habillés en matelots et portant plusieurs sacoches d'argent.*

ANDIOL.

Encor des voyageurs! quand mon auberge est pleine,
(Regardant.)
Des marins!.. excellente aubaine!
Ils ne comptent jamais!

LE CAPITAINE.

A boire, et du meilleur!

ANDIOL.

Je n'en vends jamais d'autre, et je vois, capitaine,
Que vous avez eu du bonheur.
(Montrant les sacoches.)
La prise est bonne?

LE CAPITAINE.

Oui.

ANDIOL.

J'en suis aise!
Et malgré la croisière anglaise,
On passe donc encor?

LE CAPITAINE.

Le capitaine Jean
Sait se faire passage!
(On apporte du vin sur la table.)
Une pipe, et va-t'en!
(Il débouche une bouteille.)

PREMIER COUPLET.

Plus d'une tempête,
Hardi nautonnier,
Gronde sur ma tête:
C'est là mon métier!
Et lorsque va naître
Le vent furieux,
A mon contre-maître
Je dis tout joyeux:

Verse, verse, maître,
Et buvons soudain
Ma part du butin!
Qui sait si peut-être
Je boirai demain?

CHŒUR DE MATELOTS.

Pour nous jamais, jamais de lendemain.

DEUXIÈME COUPLET.

Le lâche qui tremble
Dit: combien sont-ils?
Mais qui me ressemble
Brave les périls!
Je crains peu la foudre,
Et sur mon tillac,
Quand j'ai de la poudre,
Du rhum et du rack...

Verse, verse, maître,
Et buvons soudain
Ma part du butin!
Qui sait si peut-être
Je boirai demain?

TROISIÈME COUPLET.

La seule sagesse
Consiste à jouir,

Et sans la richesse
Autant vaut mourir;
Et voguant sur l'onde,
Couché sur mon or,
Que la foudre gronde,
Je veux dire encor :

Verse, verse, maître, etc,

LE CAPITAINE, *à Andiol.*

Qu'on me prépare un lit!

ANDIOL.

Toute l'auberge est pleine.

LE CAPITAINE.

Comment! pas un appartement?

MARIE.

Pas un seul, capitaine!

ANDIOL.

Quand je dis pas un seul... il en est un vacant,
Et qui touche au donjon de la vieille tourelle...

LE CAPITAINE.

C'est bon!

MARIE, *hésitant.*

Mais, voyez-vous... c'est qu'ordinairement
On ne l'habite pas.

LE CAPITAINE.

Et pourquoi donc, ma belle?

ANDIOL, *bas, à Marie.*

Te tairas-tu?

MARIE.

Non pas, vraiment!
Le capitaine est brave et l'on peut tout lui dire.

LE CAPITAINE.

Eh bien?..

MARIE.

Eh bien! dans ce lieu, dès longtemps
Il apparaît, dit-on, des revenants.

LE CAPITAINE, *regardant ses compagnons.*

Des revenants!

ANDIOL, *à Marie.*

Tu vois... tu les fais rire.

MARIE.

PREMIER COUPLET.

Dans ces sombres appartements
Brillent des flammes souterraines;
Puis on voit des fantômes blancs
Qui vont traînant de lourdes chaînes.
O vous qui venez en ce lieu,
Recommandez votre âme à Dieu!

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE, *la regardant.*

Qu'elle est jolie! et sa frayeur
Double son charme séducteur.

ANDIOL ET LES AUTRES VOYAGEURS.

C'est effroyable! ah! quelle horreur!
Je sens redoubler ma frayeur.

MARIE.

N'est-il pas vrai? c'est une horreur,
Et rien qu'en parler me fait peur.

MARIE.

DEUXIÈME COUPLET.

Un voyageur avait voulu
Pénétrer ce fatal mystère,
Mais on dit qu'il a disparu
Et n'a plus revu la lumière...
O vous qui venez en ce lieu,
Recommandez votre âme à Dieu!

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE.

Qu'elle est jolie! et sa frayeur
Double son charme séducteur.

ANDIOL ET LES AUTRES VOYAGEURS.

C'est effroyable! ah! quelle horreur!
Je sens redoubler ma frayeur.

MARIE.

N'est-il pas vrai? c'est une horreur,
Et rien qu'en parler me fait peur.

LE CAPITAINE, *à Marie.*

Merci de vos avis! cette chambre fatale
De l'enfer, je le vois, est une succursale;
Nous n'irons pas!

ANDIOL, *étonné.*

Vraiment!

LE CAPITAINE, *froidement.*

C'est plus prudent.
Quoique marin, le capitaine Jean
N'aime pas, vois-tu bien, se battre avec le diable!

ANDIOL.

Je suis de son avis, et j'en ferais autant!

LE CAPITAINE, *à son contre-maître.*

Allons, partons, paie et quittons la table!

(*Le matelot donne une pièce d'argent à Andiol, qui la regarde attentivement.*)

Qu'as-tu?

ANDIOL.

Dites-moi donc, est-ce de bon argent?
Regardez donc, capitaine.

LE CAPITAINE.

Excellent!
Moi, je le prends, voici de l'or.

ANDIOL.

C'est différent.

LE CAPITAINE, *à Marie.*

Et vous, ma belle fille,
Et si naïve et si gentille,
De moi recevez ce présent.
(*Il lui donne la chaîne d'or qu'il avait au cou.*)
Et pensez quelquefois au capitaine Jean!

ENSEMBLE.

ANDIOL, *à sa fille.*

Allons donc, qu'on le remercie;
Tous ces marins ont si bon cœur!
C'est un aimable voyageur.

LE CAPITAINE.

Ah! qu'elle est bien, qu'elle est jolie!
Par ses attraits, par sa candeur,
On sentirait toucher son cœur.

MARIE.

Ah! combien je vous remercie!
Vraiment, Monsieur, c'est trop d'honneur.
C'est un aimable voyageur.

(*Le capitaine et ses matelots sortent par le fond; Andiol et les autres voyageurs entrent dans leur chambre.*)

SCÈNE III.

MARIE, *seule, après avoir regardé la pendule.*

Du village voisin une heure nous sépare.
Qui peut le retenir?.. de mon père il a peur!
Mon père est riche... il est avare!
Edmond n'a rien... rien... que mon cœur!

AIR.

Dès l'enfance les mêmes chaînes
Tous deux avaient su nous lier;
Premiers plaisirs, premières peines
Ne peuvent jamais s'oublier!

Par malheur, sa seule opulence
Est son courage et ses vertus!

Mon père défend que j'y pense,
Hélas! et j'y pense encor plus!

Dès l'enfance les mêmes chaînes
Tous deux avaient su nous lier;
Premiers plaisirs, premières peines
Ne peuvent jamais s'oublier!

Mais l'heure s'avance,
Oui, la nuit commence,
Et je vois, hélas!
Qu'il ne viendra pas.
Ah! quel dommage! il ne vient pas!

Dans ma parure nouvelle,
Avec cette chaîne d'or,
Je lui paraîtrais plus belle;
Il m'aimerait plus encor!
(*Se regardant devant le miroir de l'auberge.*)
Elle me va bien... si bien!
Oui... je crois que par elle
Je suis plus jolie... eh bien!
Ce soir il n'en verra rien!

Oui, l'heure s'avance,
Oui, la nuit commence;
Quel dommage, hélas!
Il ne viendra pas!

Mais demain c'est fête au village;
On danse, on chante sous l'ombrage!
A chanter l'on m'invitera;
Je chante bien quand il est là,
Ah! ah! ah! ah! ah!

Puis, ô bonheur que rien n'égale!
Viendra la danse provençale,
Au son joyeux du tambourin...
Edmond me donnera la main.

L'orchestre commence,
Et tous en cadence,
Filles et garçons,
Nous danserons.

O douce espérance,
Qui de son absence
Est venu soudain
Bannir le chagrin!
Oui, peine, chagrin,
Au son du tambourin
Tout s'oublira demain!

—

SCÈNE IV.

MARIE, EDMOND.

(*Edmond paraît à la porte du fond. Habillement de fermier; il porte à la main un bâton, et sur les épaules un havresac qu'il cherche à cacher en entrant.*)

MARIE, *l'apercevant et courant à lui avec joie.*
Le voilà!.. c'est heureux!
(*S'arrêtant tout effrayée.*)
Ah! mon Dieu! quel air triste!

EDMOND, *levant les yeux et l'apercevant.*
Enfin je vous revois.

MARIE.
(*Il hésite.*)
Qu'avez-vous donc?.. parlez.
(*Apercevant son havresac.*)
Et ces apprêts de départ?
(*Lui prenant la main.*)
Vous tremblez!

EDMOND, *détournant la tête.*
Ne me demandez rien...

MARIE.
Au contraire, j'insiste,
Et je veux tout savoir! oui, Monsieur, oui, j'y tiens.
Tous vos chagrins ne sont-ils pas les miens?

DUO.

EDMOND.
Je voulais t'en faire un mystère,
Mais je dois enfin le trahir!
On nous appelle pour la guerre;
Je suis conscrit, il faut partir.

MARIE, *immobile.*
De terreur mon âme est glacée;
Vous, Edmond, vous allez partir!
(*Pleurant.*)
Et moi, que vous aurez laissée,
Et moi... que vais-je devenir?

EDMOND, *voulant l'apaiser.*
Calme-toi!
(*A part.*)
Sa douleur redouble.

MARIE, *pleurant.*
Ah! je sens se briser mon cœur.

EDMOND, *à part.*
Et moi-même cachons mon trouble;
Peut-être on croirait que j'ai peur.
(*Haut, à Marie.*)
Je pars demain pour la frontière,
Je pars demain; au pays j'appartiens.
J'ai reçu l'adieu de ma mere,
Je venais te faire les miens.

Adieu, ma compagne chérie;
Adieu, toi qui reçus ma foi.
Jusqu'au dernier jour de ma vie
Mon cœur ne battra que pour toi!

MARIE.
Adieu! mon bonheur et ma vie,
Adieu, toi qui reçus ma foi;
Adieu.... ton image chérie
Restera toujours avec moi!

MARIE, *vivement, et s'arrachant de ses bras.*
Tu ne partiras pas! mes bijoux... cette chaîne
Pourront payer un remplaçant!

EDMOND.
Un remplaçant!.. ton espérance est vaine;
Je n'en veux pas quand la gloire m'attend!
Simple fermier, je n'ai point de fortune;
Mais soldat... je puis m'en faire une!

MARIE, *tristement.*
Vous, un pauvre conscrit!

EDMOND, *avec chaleur.*
Eh! vois donc sous nos yeux
Tant de guerriers fameux
Qui partaient tous soldats, et qui victorieux
Revenaient généraux? je reviendrai comme eux..

MARIE.
Quelle folie?

EDMOND.
Pourquoi donc? nous allons conquérir l'Italie
Pour la seconde fois.

MARIE.
O funeste départ!

EDMOND.
Du chef qui nous conduit l'audace peu commune
A déjà, nous dit-on, franchi le Saint-Bernard!
Nous courons le rejoindre et suivre sa fortune;
Elle doit être belle, et j'en aurai ma part.
Ma compagne chérie,
Jusque-là garde-moi ta foi;
Jusqu'au dernier jour de ma vie
Mon cœur ne battra que pour toi.

MARIE.
Adieu, mon bonheur et ma vie!
Adieu, toi qui reçus ma foi;

Adieu! ton image chérie
Restera toujours avec moi.

ENSEMBLE.

EDMOND.

Va, calme tes alarmes;
Ne songeant qu'à tes charmes,
Je serai sous les armes
Fidèle à mon amour.
Même espoir nous rassemble,
Et loin que ton cœur tremble,
Ne songeons plus ensemble
Qu'au bonheur du retour.

MARIE.

O mortelles alarmes!
Oui, ma vie est sans charmes,
Tant que le sort des armes
T'enlève à mon amour.
Je frémis et je tremble,
Et jamais, il me semble,
Nous ne verrons ensemble
Le bonheur du retour.

MARIE, *apercevant son père et s'éloignant d'Edmond.*
O ciel!

EDMOND.

C'est maître Andiol!

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ANDIOL.

ANDIOL, *apercevant Edmond.*
Quoi! malgré ma défense
Encore en ce logis!

MARIE, *allant à lui.*
Mais, mon père...

ANDIOL.
Silence!
(*A Edmond.*)
Jamais, je te l'ai dit, tu ne l'épouseras!
Car tu n'as rien, et j'aime l'opulence;
Ainsi, pars! je le veux!

EDMOND.
Et moi, je ne veux pas!

TRIO.

EDMOND, *frappant sur la table.*
Votre maison est une auberge
Et j'ai le droit de l'occuper!
Aussi, je prétends qu'on m'héberge,
Car je n'y viens que pour souper!
(*S'asseyant.*)
Allons, qu'on me donne à souper!

MARIE, *craignant que cela ne fâche son père, et s'adressant à Edmond d'un air suppliant.*
Monsieur Edmond!..

EDMOND, *à Marie.*
Et vous, la fille,
A l'instant même servez-moi!

ANDIOL.
Quelle audace!

EDMOND, *à Andiol, avec fierté.*
C'est votre emploi,
Et qu'ici votre zèle brille!

ANDIOL, *le menaçant.*
Qu'il sorte!.. ou qu'il craigne un éclat!

EDMOND.
Je ne crains rien, je suis soldat,

ANDIOL, *étonné.*
Soldat!

MARIE, *avec douleur.*
Oui, mon père, il nous quitte;
Il part demain!

ANDIOL, *d'un air joyeux.*
C'est différent!
Alors, qu'on le serve à l'instant
Afin qu'il s'en aille plus vite!
(*Marie a donné un couvert à Edmond qui s'est assis: elle veille à ce qu'il ne manque de rien. Elle le sert elle-même, et au lieu de manger Edmond la regarde. Tout cela a lieu à droite du théâtre pendant qu'Andiol, qui est à gauche, chante en riant les vers suivants.*)
Honneur à ce soldat vaillant!
Honneur à ce César moderne!
Qu'il sera bien sous la giberne!
Il a déjà l'air conquérant!
Honneur à ce soldat vaillant!
(*En ce moment il avance un pas pour mieux le regarder. Marie vient d'offrir une assiette à Edmond, et celui-ci a pris sa main qu'il presse contre ses lèvres.*)

ANDIOL, *avec colère.*
Eh bien! que fait-il là?
(*Appelant.*)
Venez ici, Marie.
(*Marie accourt près de son père.*)

EDMOND, *à voix haute.*
La fille! servez-moi!

MARIE *veut faire quelques pas vers Edmond, un regard de son père l'arrête.*
Que faire? je vous prie!
(*Restant entre les deux au milieu du théâtre.*)
Auquel des deux dois-je obéir?

ANDIOL ET EDMOND.
C'est à moi seul!

ANDIOL, *avec colère.*
Morbleu!..

MARIE, *allant à lui d'un air suppliant.*
Mon père, il va partir!

ENSEMBLE.

EDMOND, *à la table à droite et soupant.*
Je bois à ma maîtresse,
Je bois à mes exploits;
Je jure que sans cesse
(*A Marie.*)
Je vivrai sous tes lois.

MARIE.
Quelle crainte m'oppresse!
Pour un jour je le vois;
Je le vois . mais serait-ce
Pour la dernière fois?

ANDIOL.
Du courroux qui m'oppresse
N'écoutons pas la voix;
Supportons sa tendresse,
C'est la dernière fois.

ANDIOL, *voyant qu'Edmond se lève de table.*
Allons, ton souper est fini,
A l'instant même sors d'ici!

EDMOND, *froidement.*
Pourquoi donc?

ANDIOL.
Porte ailleurs tes pas.
Tu m'entends!..

EDMOND.
Non! je n'entends pas!
Votre maison est une auberge,
Et l'on ne peut m'en arracher!
Aussi, je prétends qu'on m'héberge,
Car chez vous je viens pour coucher;
Allons, qu'on m'apprête à coucher!

MARIE.
Monsieur Edmond!..

EDMOND.
Allons, la fille,
Préparez mon appartement!

ANDIOL.

On n'en a plus.

EDMOND, *à Andiol et tirant sa bourse qu'il secoue.*

J'en veux pourtant!

Cherchez! que votre zèle brille!

MARIE, *doucement, et voulant l'engager à partir.*

On vous dit qu'il n'en reste aucun.

ANDIOL, *vivement.*

Si vraiment, il nous en reste un.

EDMOND, *riant, et remettant sa bourse dans sa poche.*

J'en étais sûr!

ANDIOL.

Une chambre fort belle
Qui touche au vieux donjon de l'ancienne tourelle.

MARIE, *avec effroi.*

Ciel!

EDMOND, *vivement.*

Je la prends!

MARIE, *de même.*

Non pas!

ANDIOL, *gaiement.*

Une chambre d'ami!
(A Marie qui veut parler.)
Silence!

MARIE, *à son père.*

Et le danger!..

ANDIOL.

C'est son affaire à lui.

(Pendant ce temps, Edmond s'est rapproché de la table, et se versant un dernier verre de vin, il dit debout en élevant son verre :)

Je bois à ma maîtresse,
Je bois à mes exploits;
Je jure que sans cesse
(Montrant Marie.)
Je vivrai sous ses lois!

ENSEMBLE.

MARIE.

Quelle crainte m'oppresse!
Pour un jour je le vois;
Je le vois... mais serait-ce
Pour la dernière fois?

ANDIOL.

Du courroux qui m'oppresse
N'écoutons pas la voix;
Supportons sa tendresse,
C'est la dernière fois.

EDMOND, *s'apprêtant à sortir.*

Partons!

MARIE, *se jetant au-devant de lui.*

Vous n'irez pas! Dans cet appartement
Habite, à ce qu'on dit, un spectre... un revenant!

EDMOND, *riant.*

Pour un futur soldat l'admirable rencontre!

ANDIOL, *d'un air goguenard.*

Oui, c'est dans ces cas-là que la valeur se montre...
(Regardant Edmond.)
Quand on en a!

EDMOND, *avec colère et fierté.*

Morbleu!

MARIE, *l'arrêtant.*

Le capitaine Jean,
Qui, tout autant que vous, pour le moins est vaillant,
A refusé ce soir d'y loger!

EDMOND.

Je crois bien!
(Regardant Marie avec tendresse.)
Il ne doit pas quitter la femme qu'il adore!
Et si pour la revoir c'était le seul moyen...

MARIE.

Que dites-vous?

EDMOND.

Demain, au lever de l'aurore,
Avant de partir, si je peux
Vous parler, vous revoir encore,
Cet espoir suffit à mes vœux;
Et pour cela je reste... oui, je reste en ces lieux.

MARIE.

Edmond, si vous m'aimez, et si j'ai quelque droit...

EDMOND, *avec amour.*

Songez donc!.. une nuit!.. là, sous le même toit...

MARIE.

Je ne veux pas!

EDMOND.

Moi, je le veux!

ANDIOL, *riant.*

C'est un guerrier audacieux.

MARIE.

Je ne veux pas!

EDMOND.

Moi je le veux!

ENSEMBLE.

ANDIOL.

Tant mieux!
Tant mieux!
Tant mieux!

EDMOND.

Je le veux!
Je le veux!

MARIE.

Eh quoi! malgré mes vœux!

ENSEMBLE.

MARIE.

Projet téméraire!
En vain ma prière
Voudrait en distraire
Celui qui m'est cher.
O frayeur extrême!
Pourquoi, vous que j'aime,
Braver de vous-même
Satan et l'enfer?

EDMOND.

Un bon militaire
Doit braver, ma chère,
Le ciel et la terre,
La flamme et le fer.
C'est là mon système,
Et pour ce que j'aime
Je descendrais même
Au fond de l'enfer.

ANDIOL.

Oui, laissons-le faire,
Un bon militaire
Doit braver, ma chère,
La flamme et le fer.
Voyez comme on l'aime!
O bonheur extrême!
Si Satan lui-même
L'emporte en enfer.

EDMOND, *sonnant et appelant.*

Allons! allons! qu'on m'obéisse,

ANDIOL, *gaiement.*

Allons! allons! qu'on obéisse,
Qu'on serve ce jeune guerrier;
Qu'il trouve un asile propice
Sous notre toit hospitalier.

ENSEMBLE.

MARIE.

Projet téméraire! etc.

EDMOND.

Un bon militaire, etc.

ANDIOL.

Oui, laissons-le faire, etc.

(Andiol entraîne Edmond vers la porte à gauche; Marie le suit.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre gothique. A droite du spectateur une large et haute cheminée; un grand fauteuil est auprès. A gauche, un lit à baldaquin et rideaux de damas. Les trois panneaux du fond sont occupés par de grands tableaux. A gauche, sur le second plan, une porte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE *entre seule par la porte à gauche; elle tient un fagot, une pelle où il y a de la braise, un oreiller et un bougeoir allumé; elle s'avance avec précaution et en regardant autour d'elle avec crainte.*

RÉCITATIF.

« Va-t'en là-haut, m'a dit mon père,
« Porter du feu, de la lumière. »
Lui n'ose pas!.. voilà pourquoi
L'on me charge de cet emploi.
Avec effroi je me hasarde
Dans cet immense appartement;
Je crains toujours, quand j'y regarde,
D'y rencontrer le revenant.

(*En ce moment entre Edmond. Marie pousse un cri, laisse tomber son fagot, et met sa main devant ses yeux.*)

Ah! c'est lui!

—

SCÈNE II.

MARIE, EDMOND.

EDMOND.

Quel effroi soudain!
C'est moi, Marie!

MARIE.

En êtes-vous certain?

DUO.

EDMOND.

Toi que j'adore,
Un mot encore.

MARIE.

Non, laissez-moi;
Je meurs d'effroi.

EDMOND.

Gentille amie,
Je t'en supplie.

MARIE.

N'approchez pas,
Ou je m'en vas.
Car mon père m'attend en bas,
Et je sens là battre mon cœur.

EDMOND.

Moi, c'est d'amour!

MARIE.

Moi, de frayeur!

ENSEMBLE.

MARIE.

Oui, je sens là battre mon cœur,
Est-ce d'amour ou de frayeur?

EDMOND.

Auprès de toi je sens mon cœur
Battre d'amour et de bonheur.

MARIE, *agenouillée près de la cheminée, souffle le feu et repousse Edmond qui veut lui parler.*

A vous servir quand je m'applique,
De grâce, Monsieur, laissez-moi;
Dans ce séjour sombre et gothique,
Cette nuit vous mourrez de froid.

EDMOND.

Dans mon âme reconnaissante
Je dois, l'honneur m'en fait la loi,
Payer la gentille servante
Dont la bonté veille sur moi.

(*Il la serre dans ses bras et veut l'embrasser. On entend Andiol en dehors crier du bas de l'escalier.*)

Marie!

MARIE, *s'éloignant d'Edmond avec effroi.*

Ah! c'est mon père!.. il m'appelle, il m'attend!

EDMOND.

Un instant, de grâce, un instant.
Toi que j'adore,
Un mot encore.

MARIE.

Non, laissez-moi;
Je meurs d'effroi.

EDMOND.

Gentille amie,
Je t'en supplie.

MARIE.

N'approchez pas,
Ou je m'en vas.

ENSEMBLE.

MARIE.

Ah! je sens là battre mon cœur,
Est-ce d'amour ou de frayeur?

EDMOND.

Auprès de toi je sens mon cœur
Battre d'amour et de bonheur.

MARIE, *prête à s'en aller.*

Adieu! cette nuit prends bien garde,
Veille sur toi, sur mon bonheur;
D'être à demain comme il me tarde!
(*Revenant.*)
Tâche bien de n'avoir pas peur.

EDMOND, *souriant.*

J'essairai, j'aurai du courage;
Mais, Marie, il me semble à moi
Qu'un seul baiser reçu par toi
M'en donnerait bien davantage.

MARIE, *ingénument et lui tendant la joue.*

S'il est ainsi, prenez-le, je le veux;
Mais pour vous donner du courage,
Un seul!

EDMOND, *l'embrassant sur les deux joues.*

Ah! j'en aurai pour deux.

(*Dans ce moment on entend encore Andiol en dehors, et qui crie plus fort :*)

Marie!

MARIE.

Ah! c'est mon père!
(*A Edmond, et vivement.*)
Il m'attend, il m'appelle!

EDMOND.

Ah! pour moi quel tourment!

MARIE, *toujours prête à sortir.*

Sois-moi toujours constant.

EDMOND.

Sois-moi toujours fidèle.

MARIE.

Adieu, mes seuls amours.

EDMOND.

Tu m'aimeras toujours?

MARIE.

Toujours!

EDMOND.

Toujours!

MARIE.

C'est là mon seul espoir.
A demain!

EDMOND.

A demain!

MARIE.

Bonsoir.

EDMOND.

Bonsoir.

(*Elle sort par la porte à gauche qu'elle referme.*)

—

SCÈNE III.

EDMOND, *seul, la regardant sortir.*

Elle est partie! et ma joie avec elle!
Mais j'espère demain, demain, au point du jour,
Lui dire encore un dernier mot d'amour.
(*Regardant autour de lui.*)
Elle a raison; ma chambre n'est pas belle.
(*L'examinant avec plus d'attention.*)
Ce lieu dépend du vieux château, je crois,
Contre lequel l'auberge est adossée;
Manoir inhabité, qui fut noble autrefois...
(*Regardant la hauteur des voûtes et tâtant ses bras et ses épaules.*)
J'ai froid!...
(*Il se rapproche de la cheminée et rallume le feu.*)
Mais une nuit est bien vite passée,
Surtout quand tour à tour s'offrent à ma pensée
Mes rêves de bonheur et mes futurs exploits.

CAVATINE.

En avant, conscrit, en avant!
Qu'au champ d'honneur la gloire est belle!
Marchons, le tambour nous appelle,
Et la victoire nous attend.
En avant! conscrit, en avant,
En avant!

Cette redoute où l'airain nous foudroie,
Le premier j'y pénétrerai;
Cet étendard qui dans l'air se déploie,
C'est moi qui le ravirai;
Et de retour dans mon village,
Je vois, j'entends sur mon passage,
Les habitants qui s'écriront :
Quel est cet officier? mais c'est lui! c'est Edmond!
(*Avec fierté.*)
Le capitaine Edmond!

En avant, conscrit, en avant, etc.

Et moi, qui près de ma maîtresse,
Renfermais toujours ma tendresse...
L'épaulette donne du cœur,
Et j'en aurai près de Marie;
Elle cède, elle est attendrie...
Comment résister au vainqueur,
Au vainqueur de l'Italie?
(*Se frottant les mains.*)

En avant, conscrit, en avant,
Et la victoire nous attend.
En avant!
En avant!

(*Il s'arrête et écoute.*)
Mais quel bruit souterrain a frappé mon oreille?
Écoutons! on dirait à ce que j'entends là,
Le bruit du canon!..
(*Riant.*)
Bon! je le rêve déjà;
Oui, je rêve, c'est sûr... car déjà je sommeille.
(*Il tombe sur le fauteuil et répète en s'endormant.*)
En avant, conscrit, en avant!
Qu'au champ d'honneur la gloire est belle!
Marchons, le tambour nous appelle,
Et la victoire nous attend.
En avant, conscrit, en avant!
En avant!
(*Il s'endort.*)

—

SCÈNE IV.

Un des tableaux qui occupent le panneau du milieu glisse dans l'épaisseur de la muraille et laisse voir les voûtes d'un vaste édifice. Les matelots qu'on a vus à la première scène paraissent à l'ouverture; ils sont armés et suivis de plusieurs de leurs compagnons.

CHŒUR.

C'est dans la nuit et le mystère
Qu'il faut accomplir nos desseins!
Malheur! malheur au téméraire
Qu'un sort fatal livre en nos mains!
En silence avançons!
(*Apercevant Edmond.*)
Ah! le voici!.. Frappons!
(*Ils entourent Edmond et lèvent sur lui leurs poignards.*)

EDMOND, *rêvant et chantant gaiement.*

En avant, conscrit, en avant!
Qu'au champ d'honneur la mort est belle!
La victoire nous attend.
En avant, en avant!

CHŒUR.

Le voilà sans défense,
Et sans crainte il dort.
N'importe, la prudence
Nous commande sa mort.
(*Ils entourent tous Edmond en criant avec force.*)
Oui, sa mort!

EDMOND, *se réveillant en sursaut et se levant à moitié endormi.*

A moi, soldats! entendez-vous ces cris?
Marchons!..
(*Frottant ses yeux et regardant autour de lui.*)
Que vois-je? est-ce un prestige?

CHŒUR.

Tais-toi! tais-toi!

EDMOND

Que voulez-vous? où suis-je?

CHŒUR.

Dans les mains de tes ennemis.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Ton imprudence et ton audace
Ont dans ces lieux conduit tes pas.
Point de pitié! non, point de grâce,
Notre intérêt veut ton trépas.

EDMOND.

Quel est le sort qui me menace,
Et qui peut donc armer leurs bras?
Daignez me répondre, de grâce!
Pourquoi voulez-vous mon trépas?

EDMOND.

Pour quel crime m'ôter la vie?

CHŒUR.

Il faut mourir! rien ne peut nous fléchir.

EDMOND.

Que vous ai-je fait, je vous prie?



EDMOND étend sa main pour rappeler sa promesse. — Acte 2

CHŒUR.

Il faut nous suivre; allons, il faut mourir.

EDMOND, *avec rage.*

Mourir sans défendre mes jours!
Je suis sans armes, sans secours!
Eh quoi! déjà perdre la vie,
Quand l'avenir m'était si doux!
O ma maîtresse! ô ma patrie!
Je meurs, et ce n'est pas pour vous.

CHŒUR.

Ton imprudence et ton audace
Ont dans ces lieux conduit tes pas;
Point de pitié! non, point de grâce!
Notre intérêt veut ton trépas.
Marchons, marchons! nous voulons ton trépas.

(Ils ont saisi Edmond et vont l'entraîner dans l'intérieur du château.)

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE CAPITAINE JEAN, *paraissant à l'ouverture du fond.*

CHŒUR.

C'est notre chef!

LE CAPITAINE.

Amis, que prétendez-vous faire?

CHŒUR.

Défendre nos trésors; punir un téméraire
Qui vient surprendre nos secrets.

LE CAPITAINE, *à Edmond.*

Qui donc es-tu?

EDMOND.

Soldat! et demain je partais
Pour rejoindre l'armée où le devoir m'appelle.

LE CAPITAINE.

Ah! tu partais demain?

EDMOND.

Et d'une mort plus belle
Je rêvais l'espoir glorieux;
Mais l'arrêt est porté! prends mes jours...

LE CAPITAINE, *montrant ses compagnons.*
Oui, pour eux
Je le dois!
(Souriant.)
Cependant, conviens qu'il est dommage
De mourir aussi jeune avec tant d'avenir.

EDMOND, *avec ironie.*
Quoi! m'insulter encor!

LE CAPITAINE.
Non! j'aime le courage;
L'approche de la mort ne t'a pas fait pâlir!
(Lui prenant la main.)
Ta main ne tremble pas!.. je prétends te servir
Et te sauver!

CHŒUR.
Jamais!

LE CAPITAINE, *au chœur.*
Silence!
(A Edmond.)
Partage nos dangers, notre or, notre opulence!
Viens dans nos rangs, sois des nôtres...

EDMOND.
Tais-toi!
Je suis soldat; l'honneur seul est ma loi!

LE CAPITAINE
Songe à tes jours, écoute-moi!

EDMOND.
Je suis soldat!

LE CAPITAINE.
Il y va de ta vie!

EDMOND.
Ma vie est dans vos mains, mon honneur est à moi!
Puisqu'il me faut perdre la vie,
Frappez! je braverai vos coups;
O ma maîtresse! ô ma patrie!
Je meurs, et ce n'est pas pour vous!

CHŒUR.
Son imprudence et son audace
Ont dans ces lieux conduit ses pas!
Point de pitié; non, point de grâce!
Notre intérêt veut son trépas.
Frappons!

LE CAPITAINE.
Arrêtez!.. tous!
(A Edmond.)
Promets-tu de te taire?
De ne jamais révéler ce mystère?
De ne nommer ni ne trahir jamais
Aucun de nous?

EDMOND.
Je le promets.

CHŒUR, *au capitaine.*
Non! il n'est pas en ta puissance
De nous ravir notre vengeance;
Qui répondra de son silence?

LE CAPITAINE.
Qui nous en répondra, dites-vous?.. son honneur!
Et ce mot seul suffit entre des gens de cœur!

EDMOND.
Je jure ici devant Dieu qui m'entend,
Et par mes jours, et par ceux de ma mère,
Par la maîtresse qui m'est chère,
Je jure ici de tenir mon serment!

LE CAPITAINE, *à ses compagnons.*
Vous l'entendez?
(A Edmond.)
J'ai reçu ta promesse,
Et songe à la tenir,
Ou ma main vengeresse
Saura bien te punir.

EDMOND.
Je tiendrai mes promesses;
Si j'osais les trahir,
Ces jours que tu me laisses
Devront t'appartenir.

CHŒUR.
De ce serment frivole
On peut se repentir;
L'ennemi qu'on immole
Ne peut plus nous trahir.

LE CAPITAINE, *à Edmond.*
Des premiers feux du jour l'horizon se colore,
Quitte ces lieux! . Je porte envie à ton bonheur,
Tu vas, sous des drapeaux que la victoire honore,
Mourir pour ton pays, ou revenir vainqueur!

EDMOND.
Des jours que je te dois je ferai bon usage!

CHŒUR, *à demi-voix.*
Souffrirons-nous qu'il ose nous quitter?

LE CAPITAINE.
Je l'ai dit!.. je le veux! qu'on lui livre passage!
Ou j'immole à l'instant qui m'ose résister!
(A Edmond.)
Dieu doit dans les combats protéger ton courage,
(Avec douleur.) *(Vivement.)*
Tandis que moi!.. Va-t'en!.. va-t'en!..
Et pense quelquefois au capitaine Jean..

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE.
J'ai reçu ta promesse,
Et songe à la tenir,
Ou ma main vengeresse
Saura bien te punir.

EDMOND.
Je tiendrai mes promesses;
Si j'osais les trahir,
Ces jours que tu me laisses
Devront t'appartenir.

LE CHŒUR.
Qu'il tienne sa promesse;
S'il osait la trahir,
Notre main vengeresse
Saurait bien le punir.

(En ce moment les vitraux du fond paraissent colorés par le jour naissant. — Les faux monnayeurs ouvrent un passage à Edmond qui s'avance vers la porte à gauche. — Plusieurs groupes sont placés près de l'ouverture du fond; le capitaine Jean se rapproche d'eux et fait un dernier signe à Edmond pour l'engager à se taire; celui-ci étend la main pour rappeler sa promesse. — La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le fond du théâtre représente la mer dans le lointain. Sur les derniers plans, à gauche du spectateur, un groupe de rochers; de l'autre côté, sur le premier plan, l'entrée d'une riche bastide (maison bourgeoise); à gauche l'auberge d'Andiol, vue en dehors, avec l'enseigne: *Au Lion d'argent*; un peu plus loin, l'entrée de la cour pour les voitures et équipages.

Au lever du rideau, plusieurs marchands forains, avec des voitures attelées d'un seul cheval, sont rangés sur deux lignes entre lesquelles circulent des gens du village, curieux, acheteurs, etc. Les voitures sont ouvertes, et l'on voit des châles, des tissus, des étoffes précieuses accrochés et suspendus dans l'intérieur: d'autres voitures offrent des éventaires garnis de bijoux, de merceries, parfumerie du Levant, etc., etc. Les marchands ont des costumes italiens, turcs, juifs, allemands ou polonais, etc., etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Marchands forains, Habitants du pays, LE CAPITAINE JEAN, REMY, *son contre-maître*, plusieurs Matelots *de sa suite.*

CHŒUR DES MARCHANDS *et des habitants du pays.*
Des lointains climats
L'heureuse industrie
En votre / notre patrie
A guidé nos / leurs pas!

REMY, *à demi-voix au capitaine Jean qui est comme lui à droite du théâtre.*
Quels sont donc ces marchands?

LE CAPITAINE, *de même.*
Une caravane étrangère,
Qui pour le marché de Beaucaire
Va se remettre en route. Il faudrait se hâter,
Et prudemment leur acheter
Leur cargaison tout entière.

REMY, *de même.*
Très-bon moyen pour se défaire
De l'or que notre art fabriqua.

LE CAPITAINE.
Il faut que l'or circule! il est fait pour cela.
(*A part.*)
Oui, nous l'avons fait pour cela.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Que ces étoffes sont jolies!
Que ces tissus sont précieux!
Tant de richesses réunies
N'avaient jamais frappé nos yeux.

ENSEMBLE.

CHŒUR DES MARCHANDS.

Des lointains climats
L'heureuse industrie
Dans votre patrie
A guidé nos pas.

CHŒUR DE MATELOTS.

Donnez, donnez, c'est bien;
Quelque prix qu'on demande,
Jamais je ne marchande,
L'or ne nous coûte rien.

CHŒUR D'HABITANTS.

Je les reconnais bien!
Jamais, quoi qu'on demande,
Un marin ne marchande,
L'or ne leur coûte rien.

(*Les matelots se répandent sur le théâtre, achètent toutes les marchandises qu'ils paient comptant, et en font des ballots. Joie des marchands.*)

LE CAPITAINE *contemple ce tableau avec satisfaction et dit à Remy qu'il prend à part.*
Pendant ce doux échange où tout notre or se place,
Écoute, et que par toi mes ordres soient suivis!...
Notre fortune est faite, et dans ce beau pays
Demeurer plus longtemps serait par trop d'audace!
Je sais qu'on nous poursuit et qu'on est sur ma trace.

REMY, *avec effroi.*
O ciel!

LE CAPITAINE.
Mais dès demain nous ne craindrons plus rien!

REMY, *vivement.*
Et comment! et par quel moyen?

LE CAPITAINE.
Ce soir je me marie, et sûr de mon étoile,
Dès demain je mets à la voile,
Emportant avec moi ma femme et mon trésor!
Un beau brick, fin voilier, nous attend près du port.

REMY.
Et demain...

LE CAPITAINE.
Nous partons!

REMY.
Je vous serai fidèle!

LE CAPITAINE, *regardant du côté de l'auberge.*
Voici ma fiancée. Ah! vrai Dieu! qu'elle est belle!
(*Pendant la reprise du chœur suivant, Andiol sort de l'auberge, tenant par la main sa fille en costume de mariée. Les matelots roulent leurs ballots au bord de la mer et les embarquent sur des canots qui disparaissent.*)

ENSEMBLE.

CHŒUR DES MARCHANDS.

Quel bonheur est le mien!
Quelque prix qu'on demande,
Aucun d'eux ne marchande,
L'or ne leur coûte rien.
(*Comptant l'or qu'ils ont reçu.*)
Je les tiens! je les tien!

CHŒUR DES MATELOTS.

Bien, bien, bien, je les tien...
Quelque prix qu'on demande,
Jamais je ne marchande,
L'or ne nous coûte rien.
(*Regardant les marchandises qu'ils ont.*)
Je les tiens! je les tien!

CHŒUR DES HABITANTS.

Je les reconnais bien;
Jamais, quoi qu'on demande,
Un marin ne marchande;
L'or ne leur coûte rien.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ANDIOL ET MARIE.

ANDIOL, *à sa fille.*
Que l'on soit gaie, entends-tu?.. Je le veux!

MARIE, *à part.*
Cachons les pleurs qui coulent de mes yeux.

ANDIOL.
Où pourrais-je jamais trouver un pareil gendre?
De ma ruine il me sauve, et son or
Plus que je ne l'étais m'a rendu riche encor.

MARIE.
Je le sais.

ANDIOL.
Aux honneurs qu'ici l'on vient te rendre,
Il faut répondre alors par un air de bonheur!

MARIE.
Il le faut donc! c'est l'ordre de mon père;
Rien ne saurait désarmer sa rigueur!
Il faut, hélas! pour combler ma misère,
Donner ma main quand un autre a mon cœur!
(*Des jeunes filles à qui le capitaine a eu l'air de donner des ordres s'approchent de Marie et lui offrent des bouquets; Andiol pousse sa fille du coude pour l'engager à les remercier.*)

LE CAPITAINE.
Allons, songeons au mariage;
Avant une heure il faut que l'hymen nous engage;
Je vais tout disposer. Pour vous, en attendant,
Beau-père, voici mon présent.
(*Il lui donne une bourse pleine d'or.*)

ENSEMBLE.

ANDIOL.
Quel bonheur est le mien!
Que sa richesse est grande!
Quelque prix qu'on demande,
L'or ne lui coûte rien.
Quelle dot! je la tien.

LES MARCHANDS.
Bien, bien, bien, je le tien;
Quelque prix qu'on demande,
Jamais il ne marchande,
L'or ne lui coûte rien.
Je le tiens! je le tien!

LE CAPITAINE, *à part.*
Bien, bien, bien, je le tien
(*Haut.*)
Ma confiance est grande,
Jamais je ne marchande,
L'or ne me coûte rien.

MARIE.
Quel malheur est le mien,
Et que ma peine est grande!
Mon père le commande;
Quel malheur est le mien!

CHŒUR.

Quel bonheur est le sien!
Que sa richesse est grande!

En reine elle commande,
Quel bonheur est le sien!
(Le capitaine entre dans la maison à droite.)

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* LE CAPITAINE.

(Au moment où il rentre dans la maison à droite, de la cour à gauche sort un brigadier de gendarmerie qui semble descendre de cheval.)

ANDIOL.
Ah! c'est un brigadier!

LE BRIGADIER, *s'asseyant à une table devant l'auberge.*
Allons, une bouteille!
Et dépêchons, car il fait chaud.

ANDIOL.
Vous venez..

LE BRIGADIER.
De Marseille,
Tout d'une traite, au grand galop.

ANDIOL.
Aussi vite! et pourquoi faire?

LE BRIGADIER, *débouchant la bouteille qu'un garçon vient d'apporter.*
Et que t'importe à toi?.. J'ai pour monsieur le maire
Des ordres très-précis, un papier important...

MARIE, *s'approchant de lui vivement.*
Qui concerne l'armée?.. En a-t-on des nouvelles?

LE BRIGADIER.
Non, pas depuis les grandes.

MARIE.
Et lesquelles?

LE BRIGADIER.
Celles de Marengo!

MARIE, *ingénument.*
Je ne sais rien.

LE BRIGADIER.
Vraiment!
(Fouillant dans sa poche.)
J'ai là le bulletin des dernières campagnes,
Il n'est pas neuf.

MARIE, *voulant le prendre.*
Donnez.

ANDIOL, *s'en emparant.*
A quoi bon?

MARIE.
Et comment
Se fait-il que jamais au sein de nos montagnes
Nous n'en ayons reçu de nouvelles?

ANDIOL, *à part.*
Oui-da!
J'avais mis bon ordre à cela.

MARIE.
Lisez, mon père!

TOUS.
Oui, lisons!

ANDIOL, *regardant le papier.*
Il a deux mois de date.

TOUS.
Il n'importe, écoutons!

ANDIOL, *lisant le papier.*

AIR.

Lentement à travers la plaine
Repoussant nos soldats épars,
De ses feux l'armée autrichienne
Nous foudroyait de toutes parts!
Au nombre cédait la vaillance,
Et nos soldats au champ d'honneur
En s'écriant : Vive la France!
Tombaient sous le fer du vainqueur.

CHŒUR.

Pleurons les enfants de la France
Tombant sous le fer du vainqueur.

ANDIOL, *continuant.*
Soudain dans l'air un cri s'élance :
C'est Desaix! Desaix qui s'avance!
Entendez-vous ces sons guerriers?
L'air s'en émeut, la terre tremble
Sous les pas de ses grenadiers!
Le premier consul les rassemble :
Serrez vos rangs, marchez, soldats,
La victoire suivra vos pas!

CHŒUR.

Honneur aux enfants de la France!
La victoire suivra leurs pas!

ANDIOL, *continuant.*
Infanterie,
Cavalerie,
L'honneur rallie
Tous nos soldats!
Leur sang bouillonne,
Le clairon sonne,
L'airain qui tonne
Guide leurs pas.

Croyant ressaisir sa proie,
En vain l'ennemi déploie
Ses immenses bataillons;
Par une charge rapide,
Sur eux un chef intrépide
A lancé ses escadrons.

Infanterie,
Cavalerie,
L'honneur rallie
Tous nos soldats!
Leur sang bouillonne,
Le clairon sonne,
L'airain qui tonne
Guide leurs pas.

Vive l'honneur! vive la France!
L'ennemi fuit, chacun s'élance!
Dans l'air s'agite leur drapeau :
Gloire aux vainqueurs de Marengo!

CHŒUR.

Honneur aux enfants de la France!
La gloire a suivi leur drapeau!
Et la patrie à leur vaillance
Doit encore un succès nouveau.

MARIE, *à son père, en lui montrant toujours le bulletin.*
Mais parle-t-on de ceux qui, dans cette bataille,
Se sont distingués?

ANDIOL, *retournant la feuille.*
Oui, vraiment.
(Parcourant.)
Tout le jour et sous la mitraille
Sont demeurés constamment
Généraux, colonels... Ah! la liste est de taille,
Cela n'en finit plus.

MARIE.
Mais parmi les noms connus..

ANDIOL, *continuant à lire.*
« Le capitaine Edmond, de la demi-brigade
« Du Var... »
(Il s'arrête.)

TOUS.
C'est du pays! Edmond! c'est un ami.
(A Andiol.)
Achevez, achevez...

MARIE.
Mon cœur en a frémi...

ANDIOL, *continuant.*
« Qui venait d'obtenir la veille un nouveau grade... »

MARIE.
Un nouveau grade!.. Ah! qu'il doit être heureux!

ANDIOL, *continuant.*
« A l'attaque du village
« S'est élancé le premier.

MARIE, *avec effroi.*
Ah! grands dieux!
Eh bien?

ANDIOL, *s'arrêtant, et à part.*
Non, je ne puis en croire encor mes yeux

MARIE.
Eh bien?

ANDIOL, *déchirant le bulletin avec dépit.*
Je ne saurais en lire davantage.

(*Avec une douleur feinte.*)
A ma fille épargnons ce triste événement.

MARIE.

Non, je veux tout savoir.

ANDIOL.

Blessé mortellement!
Il n'est plus!

MARIE, *accablée, et se soutenant à peine.*

Blessé mortellement!
(*On s'empresse autour d'elle.*)

CHŒUR.

Ah! quel malheur pour le village!
Il n'y comptait que des amis!
Par ses vertus, par son courage,
Il était l'honneur du pays!

ENSEMBLE.

ANDIOL, *à sa fille.*

Tout est prêt pour ce mariage;
De lui ma fortune dépend;
Pour un père ayez le courage
D'oublier ici votre amant.

MARIE.

Blessé mortellement!
Blessé mortellement!

(*Les gens du pays entrent dans la maison à droite, et les marchands qui ont ployé leur bagage entrent avec leurs voitures dans la cour de l'auberge; en ce moment Edmond paraît sur les rochers qui sont au bord de la mer.*)

—

SCÈNE IV.

EDMOND *seul.*

(*Il descend lentement, et regarde avec attendrissement tous les lieux qui l'entourent.*)

RÉCITATIF.

Salut, ô mon pays! salut, ciel de la France!
Je te revois, je suis heureux!
Je revois ce séjour, berceau de mon enfance,
Auquel naguère encor j'adressais mes adieux!
Pour vaincre et pour briser de honteuses entraves
Je te quittai, l'honneur m'en fit la loi!
O mon pays, pays des braves!
Je reviens... et digne de toi!

CAVATINE.

O patrie
Tant chérie!
Souvenirs
Du jeune âge,
Doux rivage,
Ton image
M'a rendu tous mes plaisirs!

Pour la première fois ici j'ai vu Marie;
C'est là que chaque soir nous causions tous les deux;
C'est ici que ma jeune amie
A reçu mes premiers aveux!
Et je sens, en voyant ces lieux,
Je sens des pleurs qui coulent de mes yeux.

O patrie
Tant chérie!
Souvenirs
Du jeune âge, etc.

Oui, sur la rive étrangère,
Vous seuls causiez mes regrets;
Dans les périls de la guerre
C'est à vous que je pensais,
Et je disais:

O patrie
Tant chérie!
Souvenirs
Du jeune âge,
Doux rivage,
Ton image
De plaisir
Me fait tressaillir!

Oui, ces lieux autrefois témoins de mes plaisirs
M'ont rendu mon bonheur et tous mes souvenirs.
(*Regardant du côté de l'auberge.*)
Mais avant de revoir Marie,
Il faudrait cependant la faire prévenir.

—

SCÈNE V.

EDMOND, MARIE, *sortant du château à droite, triste et pensive.*

EDMOND, *l'apercevant.*

Que vois-je? ô doux moment pour mon âme attendrie!
C'est elle qu'à mes yeux mon bonheur vient offrir.

MARIE, *levant les yeux.*

Que veut ce soldat?
(*Poussant un cri.*)
Ah!

EDMOND, *courant à elle.*

Tais-toi, tais-toi, Marie!

MARIE.

C'est toi, c'est bien toi
Que je revoi!

DUO.

ENSEMBLE.

O jour de bonheur et d'ivresse!
C'est toi que sur mon cœur je presse!
Oublions nos tourments passés;
Ce jour les a tous effacés!

MARIE.

Qu'ils étaient longs ces jours d'absence!

EDMOND.

Je croyais ne plus te revoir!

MARIE.

Te voilà! ta douce présence
Me rend le courage et l'espoir!

ENSEMBLE.

O jour de bonheur et d'ivresse!
C'est toi que sur mon cœur je presse! etc.

EDMOND.

Fidèle à ma maîtresse
Qui guida ma valeur,
J'ai tenu ma promesse
Et je reviens vainqueur!

MARIE.

Il revient! et vainqueur!

EDMOND.

A mon tour je réclame
Tes serments et ta foi;
Oui, tu seras ma femme...
(*Examinant son costume de mariée.*)
Mais qu'est-ce que je voi?

MARIE.

Malgré mes pleurs, malgré moi-même,
Hélas! mon père l'exigeait,
D'un hymen odieux j'allais subir l'arrêt!

EDMOND, *avec fierté.*

Et qui donc m'oserait disputer ce que j'aime?
Qui l'oserait?

ENSEMBLE.

EDMOND.

J'ai vengé ma patrie,
Et ce bras saura bien
Protéger mon amie
Et défendre mon bien.
Je suis là... ne crains rien,
Je serai ton soutien.

MARIE.

A cette voix chérie
Je renais à la vie.
Non, je ne crains plus rien,
Il sera mon soutien.

EDMOND.

Je ne suis plus ce paysan timide

Qui craignait de ton père et l'aspect et la voix!
Conscrit, sous la mitraille on devient intrépide,
Et quand on a vu fuir les grenadiers hongrois,
Le reste n'est plus rien... Oui, je l'atteste ici,
Quel que soit ton futur mari,
Qu'il tremble! me voici!

ENSEMBLE.

EDMOND.

J'ai vengé ma patrie,
Et ce bras saura bien
Protéger mon amie
Et défendre mon bien.
Je suis là... ne crains rien,
Je serai ton soutien.

MARIE.

A cette voix chérie,
Déjà, je le sens bien,
Je renais à la vie.
O mon suprême bien,
Je ne craindrai plus rien,
Tu seras mon soutien.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ANDIOL.

ANDIOL, *apercevant Marie.*
C'est bien heureux, je l'aperçoi!
Allons, allons, Mademoiselle,
On demandait autour de moi :
La mariée... où donc est-elle?
(*S'avançant.*)
Que vois-je!.. Edmond!

EDMOND.
Oui, c'est lui-même,
Qui vient réclamer ce qu'il aime!

ANDIOL.
J'en suis fâché, mon cher ami,
Mais un autre est son mari.

EDMOND, *avec fierté.*
Et ce mari, quel est-il?

ANDIOL.
Le voici.

EDMOND, *de même.*
Nous allons voir!

MARIE, *effrayée.*
Edmond, modérez-vous, de grâce!

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE CAPITAINE JEAN, *richement habillé, sortant du château à droite; il est suivi d'un notaire.*

QUATUOR.

LE CAPITAINE, *à Andiol et à Marie.*
Comment! chacun me laisse et déserte la place,
Quand le notaire est là, morbleu! qui nous attend!
Allons, il faut signer.

EDMOND, *passant près de lui et lui prenant le bras.*
Pas encore, un instant!

LE CAPITAINE.
Pourquoi?

EDMOND, *à demi-voix.*
Vous le saurez!

LE CAPITAINE, *le regardant et croyant le reconnaître.*
Eh! mais... eh! oui, vraiment...

EDMOND, *le reconnaissant.*
Ciel!

LE CAPITAINE.
Mon jeune conscrit!

EDMOND, *à part, avec terreur.*
Le capitaine Jean!

ENSEMBLE.

EDMOND.
O rencontre fatale!
Malheur que rien n'égale!
Je tremble malgré moi
De surprise et d'effroi.

LE CAPITAINE.
O rencontre fatale!
Hasard que rien n'égale!
Mais j'ai reçu sa foi,
Qu'il tremble devant moi!

ANDIOL.
O rencontre fatale!
Hasard que rien n'égale!
Mais ma fille est à moi,
Et vous avez sa foi.

MARIE.
O rencontre fatale!
Malheur que rien n'égale!
Risquer ses jours pour moi!
Ah! je tremble d'effroi.

EDMOND, *s'adressant à Andiol.*
Eh quoi! c'est là l'époux de votre fille!
Celui dont le destin au sien doit être uni?

LE CAPITAINE, *avec assurance.*
C'est moi-même, mon jeune ami!

ANDIOL.
C'est un gendre qui fait honneur à la famille.

EDMOND.
Et je pourrais souffrir un pareil attentat!

LE CAPITAINE, *à Andiol, lui montrant le notaire qui arrive avec plusieurs témoins et qui a tout disposé sur la table à droite.*
Tout est prêt... signons le contrat!
(*A Edmond gaiement.*)
A ma noce je vous invite!

EDMOND, *avec force, et passant au milieu du théâtre.*
C'en est trop! arrêtez!

MARIE.
Ciel!

ANDIOL.
Quel dessein l'agite?

EDMOND.
Arrêtez!

ANDIOL.
Et pourquoi?

EDMOND.
Sachez en ce moment..
Sachez que cet époux...

TOUS.
Eh bien!..

LE CAPITAINE JEAN, *qui est à côté d'Edmond, lui serre la main avec force et lui dit à voix basse.*
Et ton serment?
Et ton honneur?

EDMOND, *s'arrêtant interdit.*
Ah! grands dieux!

LE CAPITAINE, *à voix basse.*
Et la vie
Qui sans moi t'allait être ravie!

EDMOND, *s'éloignant de lui avec désespoir.*
Laissez-moi, laissez-moi!

LE CAPITAINE, *à voix haute et froidement.*
Qu'il parle maintenant!

ENSEMBLE.

EDMOND.
Que sous mes pas s'ouvre la terre;
Je veux, je ne puis le trahir;
L'honneur m'ordonne de me taire,
Et me taire, hélas! c'est mourir

ANDIOL.
Ah! l'aventure est singulière!
Je le vois trembler et pâlir.
Qu'a-t-il donc ce beau militaire?
Qui peut ainsi le retenir?

LE CAPITAINE.
L'honneur lui prescrit de se taire,
Il n'osera pas me trahir!

MARIE.
Entre eux d'où provient ce mystère?
Pour moi quel funeste avenir!

LE CAPITAINE, *à Andiol et à Marie.*
Allons, ma femme, il faut que l'on signe à l'instant!
(*Il signe le premier et présente la plume à Andiol.*)

EDMOND.
Je ne puis supporter un semblable tourment,
Et dussé-je périr, on saura ce mystère...

LE CAPITAINE, *l'arrêtant et à demi-voix.*
« Je jure ici devant Dieu qui m'entend,
« Et par mes jours et par ceux de ma mère,
« Par la maîtresse qui m'est chère,
« Je jure ici de tenir mon serment! »

EDMOND.
O souvenir affreux!

ANDIOL, *pendant ce temps a signé, et a donné la plume à Marie qui s'arrête tremblante et s'appuie sur la table pour se soutenir.*
Eh quoi! ta main balance!

MARIE, *interdite et regardant tour à tour son père et Edmond.*
Mon père ordonne... Edmond!
(*Edmond veut faire un pas vers elle, s'arrête et cache sa tête dans ses mains.*)
Il garde le silence!
(*Elle hésite encore. Son père la pousse vers la table; elle jette un dernier regard sur Edmond et signe.*)

TOUS.
Ils sont unis!

EDMOND.
O rage!

ANDIOL ET LE CAPITAINE.
A l'autel maintenant,
Partons, l'on nous attend.

EDMOND, *à part.*
Et moi j'attends la vengeance!
(*Bas, au capitaine.*)
Il faut que je vous parle, à vous seul, un seul mot.

LE CAPITAINE.
Volontiers.
(*A Andiol et à Marie.*)
Laissez-nous, je vous rejoins bientôt!

ENSEMBLE.

MARIE.
Mon cœur frémit! que veut-il faire?
Pour moi quel funeste avenir!
Mais, hélas! aux ordres d'un père
Je ne pouvais désobéir.
Comment, hélas! désobéir!

EDMOND.
Dût sous mes pas s'ouvrir la terre,
Cet hymen ne peut s'accomplir.
L'honneur m'ordonne de me taire;
Mais je puis du moins le punir,
Je puis me venger et punir.

LE CAPITAINE.
L'honneur lui prescrit de se taire,
Il n'osera pas me trahir!

ANDIOL.
Ah! je triomphe! il a beau faire,
Ce doux hymen va s'accomplir;
Et moi j'y trouve, heureux beau-père,
Et la richesse et le plaisir.
(*Ils sortent tous; Marie et les gens de la noce rentrent dans le château.*)

—

SCÈNE VIII.

EDMOND, LE CAPITAINE JEAN.

DUO.

EDMOND.
Ainsi, fidèle à ma promesse,
Je n'ai point trahi ton secret;
Mais tu m'enlèves ma maîtresse,
Celle que mon cœur adorait!
Avant qu'elle me soit ravie,
Il faut qu'on m'arrache la vie;
Tu me comprends! je suis soldat,
Marchons! je t'appelle au combat.

LE CAPITAINE, *froidement.*
Le fer en main j'ai fait mes preuves,
Je ne crois pas manquer de cœur;
Mais après mille et mille épreuves,
Lorsque enfin je touche au bonheur,
Des biens conquis par mon courage
Je veux jouir et faire usage...
Ainsi... fais comme tu voudras;
Ami, je ne me battrai pas.

EDMOND, *avec indignation.*
Me refuser!

LE CAPITAINE, *froidement.*
C'est mon envie!

EDMOND, *de même.*
Mais je suis maître de ton sort.

LE CAPITAINE.
Tu le peux! conduis à la mort
Celui qui t'a donné la vie,
Dénonce-moi!

EDMOND.
Jamais, mais tu suivras mes pas,
Nous nous battrons!

LE CAPITAINE.
Non pas!

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE.
Le repos après l'orage,
La paix après les combats,
C'est la devise du sage,
Et je ne me battrai pas.
Oui, fais comme tu voudras,
Mais je ne me battrai pas.

EDMOND.
Quoi! tu n'as plus de courage
Quand je t'appelle au combat?
Redoute un nouvel outrage,
Crains la fureur d'un soldat!
Viens... je t'appelle au combat.

LE CAPITAINE.
Pour les périls, ma carrière est finie;
Je me fais honnête homme et prends femme jolie;
Et désormais la vertu, les amours
Vont de concert embellir mes vieux jours.

EDMOND.
Toi, m'enlever Marie!
Tu ne l'auras qu'avec ma vie.

LE CAPITAINE.
Mais ta vie est à moi! de moi seul tu la tiens!
Je t'ai sauvé, tu m'appartiens!

ENSEMBLE.

EDMOND, *avec fureur.*
Le désespoir et la rage
Arment mon cœur et mon bras.
A ce lâche qui m'outrage
Je ne dois que le trépas.
Marchons! marchons! tu me suivras.

LE CAPITAINE, *avec gaîté.*
Le repos après l'orage,
La paix après les combats,
C'est la devise du sage,
Et je ne me battrai pas;
Non, je ne me battrai pas.
(*Edmond hors de lui retire son gant et fait de la main un geste menaçant.*)

LE CAPITAINE, *arrêtant son bras.*
C'en est trop, un tel outrage
Demande ton trépas.
Marchons, marchons, je suis tes pas.
(*Ils vont pour sortir.*)

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN BRIGADIER DE GENDARMERIE, *suivi de plusieurs soldats, paraît au fond du théâtre.*

LE BRIGADIER, *à ses soldats, leur montrant le château à droite.*
C'est là, dit-on, qu'est sa demeure!
Que nul n'en puisse plus sortir!
Et j'espère que tout à l'heure
Nous saurons le saisir.
(*Plusieurs soldats entrent dans le château; le brigadier et les autres s'approchent d'Edmond et du capitaine.*)

EDMOND, *les apercevant.*
Que désirent ces gens?
LE CAPITAINE, *à part, avec inquiétude.*
Entre eux ils se font signe!
Est-ce à moi qu'on en veut?
LE BRIGADIER, *au capitaine et à Edmond; leur montrant le château.*
Vous habitez ici?
LE CAPITAINE.
Sans doute!
LE BRIGADIER.
Vos papiers?
LE CAPITAINE.
Pourquoi?
LE BRIGADIER.
C'est ma consigne!
Vos passeports?
LE CAPITAINE, *troublé et fouillant dans sa poche d'où il retire un papier.*
Grand Dieu!
(*Bas, à Edmond.*)
Lâche, tu m'as trahi!
C'est toi dont la voix me dénonce.
EDMOND, *de même.*
Moi!..
(*Echangeant contre le sien le papier qu'il vient lui-même de retirer de sa poche.*)
Tiens! voilà ma réponse.
LE CAPITAINE, *avec joie.*
O ciel!
(*Présentant au brigadier le passeport d'Edmond.*)
Tenez, brigadier.
LE BRIGADIER.
Lisons!
(*Il parcourt, puis portant respectueusement la main à son chapeau, il dit au capitaine Jean.*)
Pardon, mon officier!
Passez, vous êtes libre!
(*Puis, s'approchant d'Edmond, il lui dit sévèrement :*)
A vous?
EDMOND.
Moi!
LE BRIGADIER.
Je demande
Qui vous êtes?
EDMOND, *lui présentant le passeport du capitaine Jean.*
Voici!
LE BRIGADIER.
Voyons!
(*Il lit et fait un geste de joie.*)
J'en étais sûr et ma joie en est grande!
Sous ce nom se cachait celui que nous cherchons!
(*A Edmond.*)
J'en ai l'ordre formel; ici je vous arrête!
LE CAPITAINE, *à part.*
Ah! c'était fait de moi!
LE BRIGADIER, *à Edmond.*
Qu'on nous suive à l'instant!
EDMOND, *bas, au capitaine Jean.*
Partez, au fer des lois dérobez votre tête!
Nous sommes quittes maintenant!
(*Le capitaine lui serre la main et s'éloigne précipitamment. Les soldats qui sont au fond du théâtre lui ouvrent un passage et lui portent les armes, puis reviennent tous entourer Edmond.*)

CHŒUR.

Il est donc en notre puissance,
Celui dont nous suivions les pas!
Du pays la juste vengeance
Va punir tous ses attentats!
Marchons, marchons! suivez nos pas!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE, *sortant du château avec Andiol.*

MARIE.
Que vois-je? ô ciel! quoi! c'est lui qu'on entraine!
Où le conduisez-vous?
LE BRIGADIER.
A la prison prochaine.
MARIE.
Qu'a-t-il fait?
LE BRIGADIER.
C'est le chef de ces faux monnayeurs
Qui des lois, dès longtemps, défiaient les rigueurs!
ANDIOL.
Quel bonheur! il est donc parfois une justice?
LE BRIGADIER, *à Andiol.*
Et nous vous arrêtons, vous, comme son complice!
MARIE.
Mon père!..
ANDIOL, *réclamant.*
M'arrêter!.. Messieurs, c'est une erreur!
EDMOND, *à part.*
Ah! je ris de sa frayeur!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, GARÇONS ET FILLES *du village.*

MARIE.
Quel est ce bruit?
LES JEUNES FILLES.
Ah! le beau régiment!
Il revient de l'armée ici tambour battant!
(*En ce moment paraissent au fond du théâtre les premières têtes de la colonne; le régiment défile tambours et musique en tête.*)

CHŒUR.

(*Sur le motif de l'air d'Edmond au premier acte.*)
En avant, soldats! en avant!
Au retour que la gloire est belle!
C'est le pays qui nous rappelle,
C'est le bonheur qui nous attend!
(*Edmond, qui était resté à droite au milieu des gendarmes à regarder défiler le régiment, avance au pas et crie d'une voix haute :*)
Halte! front!
(*Le régiment s'arrête, et exécute ce commandement.*)
MARIE, *étonnée.*
Ah! grands dieux! il leur commande en maître!
LE BRIGADIER.
Lui! ce bandit!
UN OFFICIER, *s'avançant.*
Pardon, mon colonel.
TOUS.
Son colonel!
MARIE ET ANDIOL.
Edmond! ô ciel!
L'OFFICIER, *présentant une lettre à Edmond.*
Un billet qu'en vos mains m'a prié de remettre
Un homme qui courait du côté de la mer.
EDMOND, *à part.*
Le capitaine Jean .. c'est lui... c'est clair...
Lisons :
« Ma confiance en toi fut bien placée;
« Je te rends tes serments, de plus ta fiancée,
« Et vais sous d'autres cieux, cédant à mes remords,
« Finir en honnête homme avec tous mes trésors. »
ANDIOL, *regardant son or.*
Ah! comme il m'abusait avec son faux mérite!
LE BRIGADIER.
Il en est temps encor, courons à sa poursuite.
(*On entend un coup de canon et l'on voit dans le lointain un brick avec toutes ses voiles dehors.*)
TOUS, *le montrant au doigt.*
Voyez ce brick léger qui fuit à l'horizon.
EDMOND, *à part.*
Portant le capitaine avec sa cargaison.
EDMOND, *à ses soldats.*
Et vous, mes compagnons de gloire,
Oublions nos travaux guerriers;
Chantons la paix et la victoire
Qui nous rendent à nos foyers!

CHŒUR.

Chantons la paix et la victoire
Qui le rendent à nos foyers!

FIN DE LE SERMENT.



VICTOR, *à Alphonse, et le tirant par son habit.* Il faut que je vous parle en particulier. — Acte 1, scène 5.

LE VIEUX MARI

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 2 mai 1828.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

M. DE BRUCHSAL, conseiller aulique.
ALPHONSE DE BRUCHSAL, son neveu.
MADAME DE LINSBOURG.
MATHILDE, sa nièce.
OLIVIER, cousin de Mathilde.
VICTOR (livrée de chasseur).
MICHEL, vieux domestique de M. de Bruchsal.

UN CHEF D'OFFICE.
UN DOMESTIQUE.
DEUX FEMMES DE CHAMBRE.
UN BIJOUTIER.
LINGÈRES.
MODISTES.
FOURNISSEURS.
VALETS.

La scène se passe, au premier acte, à Dusseldorf, et au second acte, dans une terre à six lieues de la ville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon richement meublé. A gauche de l'acteur, une fenêtre donnant sur la rue. A droite, la porte d'un appartement : plus bas, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE LINSBOURG, OLIVIER.

OLIVIER. Quoi! ma tante, vous voilà à Dusseldorf. Vous avez pu vous décider à quitter votre terre?

MADAME DE LINSBOURG. Ce n'est pas sans peine, mon cher Olivier... Voyager dans cette saison, et à mon

âge, il a fallu toute ma tendresse pour ma chère Mathilde.

OLIVIER. Elle vous a donc écrit?..

MADAME DE LINSBOURG. Oui, la lettre la plus singulière, à laquelle je n'ai rien pu comprendre. Ces petites filles ne s'expliquent jamais qu'à moitié... je m'en souviens.

AIR du vaudeville de *l'Anonyme*.

Comme elle aussi, jadis, dans ma jeunesse,
J'étais timide et ne parlais jamais...
En fait d'hymen et même de tendresse,
Je déguisais mes sentiments secrets. .
Et dans mon cœur l'amour qui pouvait naître
Par la pudeur fut si bien combattu,
Que bien des gens l'ont pu savoir peut-être,
Mais mon mari n'en a jamais rien su.

Tout ce que j'ai pu voir dans sa lettre, c'est qu'elle était triste, malheureuse; j'ai pris la poste aussitôt, et me voilà.

OLIVIER. Ah! c'est le ciel qui vous envoie. Moi, d'abord, je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

MADAME DE LINSBOURG. Que se passe-t-il donc?

OLIVIER. On la marie aujourd'hui même.

MADAME DE LINSBOURG. Mathilde!

OLIVIER. Oui, ma tante.

MADAME DE LINSBOURG. Aujourd'hui?

OLIVIER. Dans deux heures. Toute la ville de Dusseldorf est invitée. On se rassemble déjà dans l'autre salon.

MADAME DE LINSBOURG. Est-il possible!

OLIVIER. Vous avez dû voir les voitures dans la cour, les cochers avec les bouquets, ce mouvement, ces préparatifs... Et moi-même, quoique j'en enrage, car vous savez combien j'aime ma cousine, vous me voyez obligé de faire les honneurs, en grande tenue, l'habit noir et les gants blancs.

MADAME DE LINSBOURG. Sans m'en prévenir, sans daigner me consulter, moi, sa tante, la veuve du président de Linsbourg.

OLIVIER. Je vous dis que c'est une infamie!

MADAME DE LINSBOURG. Mais je devais m'attendre à tout de la part de son tuteur; l'être le plus ridicule, le plus sot... un M. Rudmann, un vieux négociant qui n'a que de vieilles idées, car tout est vieux chez lui, jusqu'à sa société, où il n'admet que des douairières. Aussi j'ai bien juré de n'y jamais mettre les pieds. Ah! mon Dieu, à propos de cela, est-ce que je ne suis pas chez lui, par hasard?

OLIVIER. Non, cet hôtel est celui de M. Bruchsal, le futur en question.

MADAME DE LINSBOURG. Comment! la noce se fait chez le marié?

OLIVIER. Le tuteur a trouvé cela plus économique.

MADAME DE LINSBOURG. Mais ça ne s'est jamais vu: c'est de la dernière inconvenance! C'est fort beau, du reste. Il est donc riche, cet homme?

OLIVIER. Que trop.. il a une terre superbe à six lieues de Dusseldorf, qu'il avait fait acheter, ainsi que cet hôtel, quand on le nomma intendant des finances de cette province.

MADAME DE LINSBOURG.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche*.

Avant d'arriver, il commence
Par acquérir cet hôtel élégant;
Puis une maison de plaisance...

OLIVIER.

Un fonctionnaire prudent,
N'eût-il pas même un sou vaillant,
Si dans la finance, par grâce,
Il obtient un poste important,
Peut acheter, sitôt qu'il entre en place,
Bien sûr de payer en sortant.

Depuis un an il n'était pas encore venu à Dusseldorf, et la première fois qu'il y fait un voyage, c'est pour m'enlever ma cousine.

MADAME DE LINSBOURG. Et tu l'as souffert! toi qui es si mauvaise tête?

OLIVIER. Parbleu! si ce n'était son âge...

MADAME DE LINSBOURG. Son âge! comment! c'est un vieillard?

OLIVIER. Eh! sans doute, voilà une heure que je vous le dis... plus de soixante ans.

MADAME DE LINSBOURG. Soixante ans! quelle horreur! moi qui me suis toujours figuré son mari un beau jeune homme, les yeux noirs, l'air sentimental..... Soixante ans! je ne la laisserai pas sacrifier ainsi.

OLIVIER, *se frottant les mains.* C'est cela, ma tante, parlez pour moi.

MADAME DE LINSBOURG. Laisse-moi faire .. Eh! justement la voici, cette chère enfant.

SCÈNE II.

MATHILDE, *en toilette de mariée*, MADAME DE LINSBOURG, OLIVIER.

MATHILDE, *courant à madame de Linsbourg.* C'est vous, ma bonne tante!

MADAME DE LINSBOURG. Elle est encore embellie. Viens donc que je t'embrasse. Il y a si longtemps..... (*Elle l'embrasse à plusieurs reprises.*)

MATHILDE. Ah! je vous attendais avec une impatience...

MADAME DE LINSBOURG. Chère petite! tu étais bien sûre que je quitterais tout pour toi; et si j'en avais le temps, je commencerais par te gronder.

MATHILDE. Moi, ma tante! et pourquoi?

MADAME DE LINSBOURG. Tu me le demandes? Ce cher Olivier m'a tout raconté. Tu sens bien que lui-même y a tant d'intérêt... Mais, grâce au ciel, on peut encore te sauver, et je m'en charge.

MATHILDE. Comment?

MADAME DE LINSBOURG. Dis-moi d'abord tes petits secrets; voyons, tu aimes quelqu'un?

MATHILDE, *troublée.* Que dites-vous?

MADAME DE LINSBOURG. C'est tout naturel, à ton âge; d'ailleurs, ta lettre le faisait entendre.

OLIVIER, *se rapprochant.* Il serait possible!

MADAME DE LINSBOURG. Oui, oui; j'ai vu cela.

MATHILDE, *voulant l'empêcher de parler.* Mais, ma tante.....

MADAME DE LINSBOURG. C'est justement parce que je suis ta tante, que cela me regarde; il faut que je le connaisse; c'est un jeune homme, n'est-ce pas? cela va sans dire; (*Elle regarde Olivier.*) et son nom? (*Mathilde ne répond rien et paraît embarrassée de la présence d'Olivier. Après un silence.*) Je comprends. (*Bas, à Olivier.*)

Air polonais.

Tu le vois bien, c'est pour toi fort heureux,
Dans ces lieux
Elle craint ta présence;
Oui, tu le vois, ton aspect en ces lieux
De ses feux
Empêche les aveux.

OLIVIER.

Me promettez vous

De lui parler de ma constance?
Me promettez-vous....

MADAME DE LINSBOURG.

Je promets tout... mais laisse-nous;
Si tu veux par moi
Être mari, tâche d'avance
D'en remplir l'emploi,
Ainsi donc va-t'en et tais-toi.

ENSEMBLE.

Tu le vois bien, c'est pour toi } fort heureux.
Oui, je le vois, c'est pour moi }
Dans ces lieux
Elle craint ta } présence.
Elle craint ma }
Tu le vois bien, ta } présence
Je le vois bien, ma }
En ces lieux,
De ses feux
Empêche les aveux.

(*Olivier sort.*)

SCÈNE III.

MATHILDE, MADAME DE LINSBOURG.

MADAME DE LINSBOURG, *à Mathilde.* Maintenant tu peux tout m'avouer; j'ai bien deviné à ton embarras que c'était lui.

MATHILDE. Qui donc?

MADAME DE LINSBOURG. Ton cousin, que tu aimes.

MATHILDE. Olivier! mais non, je vous assure.

MADAME DE LINSBOURG. Comment, Mademoiselle, ce n'est pas ce pauvre garçon?

MATHILDE. Et pourquoi voulez-vous que ce soit lui?

MADAME DE LINSBOURG. Parce que, des cousins, c'est tout naturel, c'est l'usage; du moins, de mon temps, c'était ainsi; mais maintenant qu'on a tout changé... Enfin, vous aimez quelqu'un, et je veux savoir...

MATHILDE, *lui prenant la main.* Eh bien! ma tante, c'est vrai, ou du moins j'ai cru un moment... mais ne me demandez pas son nom, je ne puis vous le dire; je ne le reverrai sans doute jamais.

MADAME DE LINSBOURG. Et tu y penseras toujours?

MATHILDE. Non; j'espère l'oublier tout à fait. J'ai déjà commencé; car cette union était impossible, en supposant qu'il se fût occupé de moi; vous savez que mon tuteur n'aurait jamais consenti à me marier à un jeune homme; il me l'avait déclaré. (*En confidence.*) Il a les jeunes gens en horreur.

MADAME DE LINSBOURG. C'est ce que je disais tout à l'heure, la maison la plus ennuyeuse...

MATHILDE. Et pour être plus sûr de son fait, tous ceux qu'il recevait avaient au moins soixante et dix ans.

MADAME DE LINSBOURG. Miséricorde! des Lovelaces du temps de Frédéric-Guillaume; et c'est parmi ces antiquités que tu as choisi un mari?

MATHILDE, *soupirant.* Que voulez-vous? il a bien fallu... j'ai choisi le plus jeune; M. de Bruschal n'a que soixante ans.

MADAME DE LINSBOURG, *ironiquement.* Que soixante ans! oh! je conçois qu'il a dû te paraître un petit étourdi!

MATHILDE, *souriant.* Pas tout à fait; mais il est si bon, si aimable...

AIR : *Ils sont les mieux placés* (de L'ARTISTE).

Jamais il ne se fâche,
Et toujours il sourit:
Lorsqu'à plaire il s'attache,
Que de grâce et d'esprit!
En parlant il fait même
Oublier qu'il est vieux...
Et je crois que je l'aime
Quand je ferme les yeux.

Dès le premier jour il avait deviné ma situation; ses regards me suivaient avec un intérêt si tendre; que vous dirai-je? la maison de mon tuteur m'était devenue insupportable; je savais que le mariage seul pouvait m'affranchir de cet esclavage, et lorsque M. de Bruchsal se proposa, je l'acceptai avec reconnaissance.

MADAME DE LINSBOURG. C'est cela, je m'en doutais, un mariage de désespoir.

MATHILDE. Mais du tout, ma tante; je vous jure que je serai très-heureuse.

MADAME DE LINSBOURG. Très-heureuse; c'est que tu ne sais pas... c'est que tu ne peux pas savoir...

MATHILDE. Quoi donc, ma tante?

MADAME DE LINSBOURG, *à part.* Pauvre petite! à son âge, j'aurais dit comme elle. (*Haut.*) Songe donc, mon enfant, un mari de soixante ans! et qui a la goutte peut-être par-dessus le marché.

MATHILDE. Mais...

MADAME DE LINSBOURG. C'est clair; ils l'ont tous.

MATHILDE. Il ne me l'a pas dit.

MADAME DE LINSBOURG. Est-ce qu'on dit ces choses-là; comme ce serait gracieux pour moi! au lieu d'un neveu leste et vif qui me donne la main, c'est moi qui serais obligée de lui donner le bras.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

A cet hymen, ma nièce, je m'oppose,
Et la vertu te le défend aussi;
Tu ne sais pas à quel risque on s'expose,
Lorsque l'on prend un vieillard pour mari:
Que de périls menacent une belle!
Que de faux pas, quand on n'a, mon enfant,
Pour soutenir la vertu qui chancelle,
Qu'un vieil époux qui peut en faire autant.

Ainsi n'y pensons plus.

MATHILDE. Ma tante!..

MADAME DE LINSBOURG. Plus tard nous causerons de tes amours et du bel inconnu; l'important maintenant est de rompre ce mariage ridicule.

MATHILDE. Le rompre! ô ciel! ma tante, que dites-vous? quand tout est signé, que tout est prêt pour la cérémonie.

MADAME DE LINSBOURG. Peu importe!

MATHILDE. L'affliger, le désespérer, lui qui est si bon!

MADAME DE LINSBOURG. Je l'exige, ma nièce, ou je ne vous revois de ma vie.

AIR : *Non, non, je ne partirai pas* (de LA BATELIÈRE).

Il faut rompre de pareils nœuds,
Ou je quitte à l'instant ces lieux!..

MATHILDE.

Calmez votre colère. .

MADAME DE LINSBOURG.

Non... je renonce à vous,
Et je pars pour ma terre
S'il devient votre époux.
Lui!.. votre époux (*bis*)

ENSEMBLE.

MATHILDE.

O ciel! rompre de pareils nœuds,
Je ne puis me rendre à vos vœux.
Ne quittez pas ces lieux.
Non, non, non, non, ne quittez pas ces lieux.

MADAME DE LINSBOURG.

Il faut rompre de pareils nœuds;
Pour toujours je quitte ces lieux,
Recevez mes adieux...
Non, non, non, non, recevez mes adieux...

(*Elle sort sans écouter Mathilde*)

MATHILDE, *seule*. Ma tante; mon Dieu! comment la retenir? ah! voici M. de Bruchsal; il pourra peut-être lui faire entendre raison.

—

SCÈNE IV.

ALPHONSE, *vêtu en vieux : il sort de l'appartement à droite en grande toilette;* MATHILDE.

MATHILDE. Ah! Monsieur, venez vite, je vous en prie.

ALPHONSE, *souriant*. Vite, c'est un peu difficile pour moi, ma chère Mathilde, pardon, je vous ai fait attendre; vous, vous êtes jolie tout de suite; mais à un vieillard, il lui faut du temps...

« Pour réparer des ans l'irréparable outrage. »

Enfin, me voilà en costume de marié, tout comme un autre... qu'avez-vous? vous paraissez agitée?

MATHILDE. C'est vrai, j'ai bien du chagrin.

ALPHONSE, *avec bonté*. Contez-moi cela tout de suite, ma chère amie, pour que j'en aie aussi.

MATHILDE. Cette bonne tante, dont je vous ai si souvent parlé...

ALPHONSE. Madame de Linsbourg? elle est arrivée, m'a-t-on dit.

MATHILDE. Oui; et elle vient de repartir sur-le-champ.

ALPHONSE. Comment?

MATHILDE, *avec embarras*. Elle s'est fâchée, je ne sais pourquoi elle a des préventions contre ce mariage, elle n'aime que les jeunes gens.

ALPHONSE. Je comprends; cela veut dire qu'elle n'aime pas les vieillards.

MATHILDE. Oui, Monsieur.

ALPHONSE. Et vous qui avez été élevée par elle, partagez-vous ses sentiments sur la vieillesse?

MATHILDE. Non, Monsieur.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Je la respecte et l'honore,
Et je pense, en vérité,
Qu'on lui doit bien plus encore,
Quand chez elle, esprit, bonté,
Changent l'hiver en été.

ALPHONSE.

Savoir vieillir sans trop déplaire
Est difficile, je le sens.

MATHILDE.

Ah! pour moi quand viendra ce temps...
Je sais ce qu'il faudra faire :
Je vous regarde... et j'apprends.

Et quand ma tante vous connaîtra mieux, elle sera comme moi; mais pour cela, il faut qu'elle vous voie, et si elle s'en va...

ALPHONSE. Soyez tranquille, je me charge de la calmer; nous irons tous deux lui faire visite.

MATHILDE. Oh! que vous êtes bon, Monsieur! C'est que, dans deux heures, elle aura quitté Dusseldorf.

ALPHONSE. J'irais bien tout de suite; mais c'est que tout est disposé pour notre mariage; on nous attend, et quand on vieillit on devient un peu égoïste, et surtout très-pressé.

AIR : *Muse des bois.*

Prêt à former cet heureux mariage ;
Je craindrais trop de perdre un seul moment;
Car le bonheur est, hélas! à mon âge,
Un vieil ami qu'on voit si rarement!
De sa visite alors qu'il nous honore,
Vite ouvrons-lui... dès qu'il vient d'arriver...

MATHILDE.

Le lendemain il peut venir encore.

ALPHONSE.

Oui... mais il peut ne plus nous retrouver.

Ainsi permettez que d'abord je m'assure du titre de votre époux. Après la cérémonie, je vous conduirai chez votre tante, et je suis bien sûr qu'elle consentira à venir vivre avec nous.

MATHILDE. Il serait possible!

ALPHONSE. Cet arrangement vous plaît-il?

MATHILDE, *souriant*. Eh mais! il faut bien que je m'essaye à vous obéir, Monsieur.

ALPHONSE, *lui baisant la main*. Non, non, jamais, chère Mathilde. C'est moi qui veux suivre vos ordres, deviner vos désirs, et... Qui vient là?

MATHILDE. Victor, qui paraît avoir à vous parler.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR.

ALPHONSE, *à Victor*. Qu'est-ce que c'est?

VICTOR, *lui faisant des signes*. Pardon, je voulais dire à Monsieur... les marchands qui ont fait les fournitures pour la noce se sont présentés avec leurs mémoires.

ALPHONSE, *vivement*. Déjà! morbleu, c'était bien la peine de nous interrompre; qu'ils aillent au diable!

MATHILDE. Eh! mon Dieu, vous vous emportez comme un jeune homme.

ALPHONSE. Non; c'est que ces imbéciles choisissent si mal leur moment; venir parler d'argent, quand il est question de bonheur! (*Il baise la main de Mathilde.*)

VICTOR, *continuant ses signes*. C'est ce que j'ai pensé; je leur ai dit de revenir après la cérémonie.

ALPHONSE. C'est bien.

VICTOR. J'avais aussi à dire à Monsieur..... (*A Alphonse, et le tirant par son habit.*) Il faut que je vous parle en particulier.

ALPHONSE, *surpris*. Hein! (*A Mathilde.*) Pardon, ma chère amie, quelques commissions importantes; je vous suis dans le salon.

MATHILDE. Ne vous faites pas attendre, (*Bas.*) et puis, pour ma tante; vous savez...

AIR : *Et tes serments, ma chère.*

Ah! de grâce, aimez-la!
Ce que, dans votre zèle,
Vous aurez fait pour elle
Mon cœur vous le paiera.

ALPHONSE.

D'après cette promesse,
Pour la tante, je vais
Ce soir me mettre en frais
De soins et de tendresse ..
(*Lui baisant la main.*)
Et vous ne m'en rendrez
Que ce que vous pourrez.

(*Mathilde sort, Alphonse la conduit jusqu'à la porte.*)

—

SCÈNE VI.

VICTOR, ALPHONSE.

ALPHONSE, *à Victor, avec inquiétude*. Qu'y a-t-il donc?

VICTOR. Tout est perdu.

ALPHONSE, *vivement*. Ah! mon Dieu!

VICTOR. Eh bien! Monsieur, ne sautez donc pas comme cela: à votre âge c'est dangereux. Vous n'aviez pas pensé au contrat; on va signer.

ALPHONSE. Eh bien?

VICTOR. J'ai pensé que vous ne pourriez pas signer le nom de votre oncle.

ALPHONSE. Je signerai le mien, Alphonse de Bruchsal; je supprimerai le prénom.

VICTOR. Monsieur, cela finira mal pour nous.

ALPHONSE. C'est possible; mais quand on est amoureux, quand on en perd la tête, quand on a affaire à un tuteur qui n'aime que les vieillards...

VICTOR. M. Rudmann, passe encore; mais votre oncle, que dira-t-il, lui qui ne peut souffrir le mariage ni pour lui ni pour les autres? il est capable de vous déshériter.

ALPHONSE. Mon oncle! mon oncle, qui jamais n'est venu ici, que personne n'y connaît! et quel tort puis-je lui faire dans cette circonstance?

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Contre sa tournure caduque
J'ai changé mes vingt-cinq printemps;
J'ai pris ses rides, sa perruque,
Et jusqu'à ses pas chancelants...
J'ai pris ses soixante ans, sa goutte,
Et bien loin de s'en offenser,
Mon cher oncle voudrait sans doute
Pouvoir toujours me les laisser.

En attendant, je vais signer le contrat en son nom; de là à l'église; et hâtons-nous, car jusqu'à ce moment je n'existerai pas. Surveille surtout ce M. Olivier, ce petit cousin, qui me déplaît souverainement.

VICTOR. Comment, Monsieur, vous en êtes jaloux?

ALPHONSE. Quand on a soixante ans, on est jaloux de tout le monde. Si tu savais combien mon rôle est terrible! tandis que je fais le piquet ou le whisk des grand'mamans, je vois Mathilde folâtrer et danser avec son cousin, le seul jeune homme qui, à cause de la parenté, ait accès dans la maison; et quand on est seul, on a tant de mérite! A chaque instant, il regarde Mathilde; il lui prend la main devant moi, sans se gêner; je suis censé avoir la vue basse; il lui parle à l'oreille, pour se moquer de moi, pour me tourner en ridicule, et je ne peux pas me fâcher; car, auprès du tuteur, je me suis vanté d'être un peu sourd. Mais, patience, je lui revaudrai cela; et aujourd'hui, aussitôt le mariage célébré, je me brouille avec toute la famille.

VICTOR. Et sous quel prétexte?

ALPHONSE. Est-ce que j'en ai besoin? est-ce qu'à mon âge, on n'est pas humoriste, quinteux, bizarre? la vieillesse a ses priviléges, et j'en profite. Mais juge donc quel triomphe, si malgré tout cela, je pouvais me faire aimer de Mathilde.

VICTOR. Quoi! Monsieur, elle ne se doute pas un peu?..

ALPHONSE. Comment lui faire un pareil aveu? Une jeune personne aussi modeste que timide pourrait-elle se prêter à une ruse semblable? Non, elle ne connaîtra la vérité que quand elle sera à moi, quand elle m'appartiendra : le lendemain de notre mariage.

UN DOMESTIQUE. Une lettre pour monsieur le baron.

ALPHONSE. « Le baron de Bruchsal. » C'est bien cela. (*Le domestique sort. Alphonse lit.*) « Monsieur et « très-honoré maître. » Qui m'écrit ainsi? ce n'est pas toi?

VICTOR. Non, Monsieur.

ALPHONSE, *continuant.* « Vous avez bien raison, et « moi aussi, de détester le mariage, il ne peut que « porter malheur. C'était pour assister à celui de ma « nièce, que vous m'avez permis d'aller passer quinze « jours au pays; mais ces repas de noce sont si longs, « que la première quinzaine je suis resté à table, et « la seconde dans mon lit, sauf votre respect... » (*S'interrompant.*) D'où diable me vient une pareille confidence? (*Regardant la signature.*) « MICHEL GOINFFER. »

VICTOR. N'est-ce pas le nom du vieux valet de chambre de votre oncle? Comment lui écrit-il à Dusseldorf?

ALPHONSE. Voyons. (*Continuant de lire.*) « Je vous « prie donc, mon très-honoré maître, de ne pas vous « mettre en colère, comme c'est votre habitude, si « vous ne trouvez rien de prêt à l'hôtel, parce qu'il « m'a été impossible d'arriver avant vous à Dussel-« dorf, comme vous me l'aviez ordonné; mais je sais « que vous devez y être le 20. » (*Parlé.*) O ciel! c'est aujourd'hui! (*Lisant.*) « Et je ferai mon possible pour « m'y trouver le même jour; vous promettant bien « que j'ai assez de noce comme ça.

« MICHEL GOINFFER. »

Me voici bien dans un autre embarras; mon oncle qui va arriver chez lui, dans son hôtel; quel parti prendre?

VICTOR. Je vous le demande?

ALPHONSE, *après un moment de réflexion et d'incertitude.* Ma foi, le plus simple est de me marier sur-le-champ.

VICTOR. Mais votre oncle, en arrivant, va descendre ici.

ALPHONSE. Il ne m'y trouvera plus.

VICTOR. Comment?

ALPHONSE. La cérémonie terminée, je pars avec ma femme.

VICTOR. Partir! et où irez-vous?

ALPHONSE. Au château de Ronsberg, à la terre de mon oncle; je serai toujours chez moi. Tu m'y joindras.

VICTOR. Oui, Monsieur.

ALPHONSE. Guette le vieux Michel.

VICTOR. Soyez tranquille.

ALPHONSE.

AIR du quatuor de la *Reine de seize ans.*

De la disgrâce
Qui nous menace,
Un trait d'audace
Peut nous sauver.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; OLIVIER *entre, et voyant Alphonse et Victor, il s'arrête au fond pour les écouter.*

ALPHONSE, *à Victor.*

Mais, sentinelle
Sûre et fidèle,
Sache avec zèle
Tout observer.
Pour couronner notre entreprise,
A mon cocher donnant le mot,
Je veux, au sortir de l'église,
Enlever ma femme aussitôt.

OLIVIER, *à part.*

Qu'entends-je, ô ciel! et quel complot!

ALPHONSE.

Dans leur château, Monsieur, Madame,
Tous les deux iront se cacher...

OLIVIER.

Vouloir nous enlever sa femme!..
Je saurai bien l'en empêcher.

ENSEMBLE.

ALPHONSE, VICTOR.

De la disgrâce
Qui nous menace,

Ce trait d'audace
Peut nous sauver
Valet fidèle,
Fais sentinelle,
Sache avec zèle
Tout observer.

OLIVIER.

De la disgrâce
Qui nous menace,
Un trait d'audace
Peut nous sauver.
Cousin fidèle,
Fais sentinelle,
Sache avec zèle
Tout observer.

(*Alphonse et Victor entrent dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE VIII.

OLIVIER, *seul*. Enlever ma cousine ! l'emmener au château de Ronsberg ! nous saurons bien les y retrouver ; et je vais d'abord, de la part du mari, y inviter toute la famille, et même ma tante, qui, par bonheur, n'est pas encore partie. Puisqu'ils veulent être seuls, ce sera un bon tour à leur jouer. (*Il s'assied à la table, et écrit.*)

SCÈNE IX.

OLIVIER, *à la table*, MICHEL, *en veste de voyage, et une valise sous le bras.*

MICHEL, *le nez en l'air*. Pas mal, pas mal, notre nouvel hôtel est assez bien ! je suis content du rez-de-chaussée et du grand escalier; mais il faudra voir les chambres de domestiques, c'est l'essentiel. Par exemple, je n'ai pas encore aperçu une figure de connaissance, ce qui me fait espérer que Monsieur ni ses gens ne sont pas encore arrivés. (*Apercevant Olivier.*) Qu'est-ce que je vois là? un étranger... (*Otant son chapeau.*) quelqu'un qui venait sans doute pour mon maître, et qui s'écrit en son absence.

OLIVIER, *appelant sans se déranger*. Holà! quelqu'un des gens de M. de Bruchsal.

MICHEL, *s'avançant*. Voilà, Monsieur...

OLIVIER. Je n'avais pas encore vu celui-là.

MICHEL. J'arrive à l'instant; depuis trente ans j'ai l'honneur d'être le valet de chambre de M. le baron, et l'avantage d'être son intendant! Oserais-je demander ce qu'il y a pour le service de Monsieur?

OLIVIER. Des commissions à faire de la part de ton maître.

MICHEL, *surpris*. De mon maître; il est donc ici?

OLIVIER. Et où veux-tu qu'il soit?

MICHEL. Il est donc arrivé aujourd'hui, de bien bonne heure?

OLIVIER. Aujourd'hui! voilà plus de trois semaines.

MICHEL. Est-il possible! et depuis quand Monsieur s'avise-t-il d'avoir comme ça des idées, de lui-même et sans m'en prévenir? il me dit : « Je ne serai à Dusseldorf que le 20, je n'y serai pas avant. » Et moi qui me fiais là-dessus, et qui étais tranquillement à être malade.

OLIVIER. Est-ce qu'il te doit des comptes? est-ce qu'il ne peut pas changer?

MICHEL. Non, Monsieur; c'est toujours, chez nous, arrêté et réglé d'avance! depuis trente ans, Monsieur se lève et se couche à la même heure.

AIR du *Ménage de garçon*.

Son costume est toujours le même :
Habit noir, cheveux à frimas!..
Il a toujours même système,
Mêmes amis, mêmes repas...
Quel bon maître! il ne change pas!..
Enfin, lorsque la destinée
L' met en colèr' le jour de l'an :
Il s'y maintient toute l'année,
Tant il a peur du changement.

Et m'exposer à être en retard! ne pas me prévenir!

OLIVIER, *se levant*. Il avait bien autre chose à penser, surtout au moment de son mariage!

MICHEL, *stupéfait*. Son mariage! qu'est-ce que cela signifie?

OLIVIER. Que ton maître se marie!

MICHEL. Mon maître, le vieux conseiller, le baron de Bruchsal?

OLIVIER. Lui-même.

MICHEL, *avec colère*. Monsieur, vous l'insultez, et je ne souffrirai pas...

OLIVIER. Ah çà! à qui en a-t-il donc? je te dis de porter à l'instant toutes ces lettres à la famille de sa femme.

MICHEL. De sa femme; est-ce que ce serait vrai? (*On entend dans la coulisse la ritournelle du chœur suivant.*)

OLIVIER, *à Michel*. Tiens! tiens! entends-tu? on m'appelle.

CHŒUR, *en dehors*.

AIR du *Maçon*.

ENSEMBLE.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Quel beau jour! quel plaisir!
Allons, que l'on s'empresse;
Il est temps de partir.

OLIVIER.

Quels accents d'allégresse
Viennent de retentir?
On m'appelle, on s'empresse;
La noce va partir.
Quel beau jour! quelle ivresse!

MICHEL.

Je n'en puis revenir.

OLIVIER.

On m'appelle, on s'empresse,
La noce va partir.

MICHEL.

De douleur, de tristesse,
Ah! je me sens mourir.

LE CHŒUR, *en dehors*.

La noce va partir.

(*Olivier sort en courant.*)

(*On entend en dehors :*)

La porte! la voiture de la mariée! rangez-vous!

SCÈNE X.

MICHEL, *ensuite* VICTOR, *qui entre au moment où Michel regarde par la fenêtre.*

MICHEL, *seul*. C'est donc pour cela qu'il m'a trompé, qu'il m'a éloigné; il craignait ma vue et mes reproches. (*Regardant par la fenêtre.*) Ah! mon Dieu, oui! ce tapage, ce monde qui se presse, ces pauvres qui encombrent la rue; et sur toutes les physionomies cet air triste et lugubre; c'est bien une noce; ah! mon Dieu, le voilà, le voilà qui monte en carrosse, je ne vois que son dos; mais c'est bien lui, rien qu'à son habit brun

et sa perruque, je le reconnaîtrais entre mille! il n'y a plus à en douter!

VICTOR, *à part, après avoir regardé par la fenêtre.* Bon! les voilà partis; nous sommes sauvés!

MICHEL. Je ne sais pas si c'est l'idée; il me semble déjà maigri et rapetissé.

VICTOR, *le saluant.* N'est-ce pas à monsieur Michel que j'ai l'honneur de parler?

MICHEL. Lui-même. Que me veut encore celui-là?

VICTOR. C'est moi qui, en votre absence, occupais, par *interim*, la place de valet de chambre.

MICHEL. Un nouveau domestique!.. et un jeune homme encore! je vous dis que, quand je ne suis pas là, il ne fait que des étourderies, et je n'aurais jamais dû le quitter, surtout depuis sa dernière maladie; car, il a beau dire, sa tête n'est plus la même; et on aura profité de sa faiblesse, de son inexpérience, pour le sacrifier.

VICTOR. Y pensez-vous? une femme charmante!

MICHEL. Raison de plus! mon pauvre maître, un si brave homme! un si honnête homme! quelle perte j'ai faite là!

VICTOR. Un instant, il n'est pas encore défunt.

MICHEL. C'est tout comme... il n'en vaut guère mieux; et je ne pourrai jamais me faire à le voir marié; c'est plus fort que moi; lui qui me répétait, il n'y a pas encore dix ans : « Tiens, mon vieux Michel, ne « nous marions jamais, nous en serons plus heureux, « nous vieillirons ensemble. » Et après trente ans de service, voir arriver une femme! comme ça va tout changer, tout bouleverser; il ne m'obéira plus, d'abord, c'est sûr. (*S'essuyant les yeux.*) Enfin, puisque c'est sans remède, je vais toujours me rendre à la cérémonie, pour assister...

VICTOR, *à part.* Ah! diable! (*Haut.*) Y pensez-vous? dans ce costume? quand tous ses gens ont des livrées neuves, vous allez faire scandale.

MICHEL. C'est juste, c'est juste, l'étiquette avant tout; quelle que soit la conduite de Monsieur envers moi, il faut encore lui faire honneur; je vais mettre mes plus beaux habits. (*Sanglotant et reprenant sa valise.*) Je vais aussi préparer mon bouquet et mon compliment; mon pauvre maître! (*A Victor.*) Où sont les chambres de domestiques, Monsieur?

VICTOR, *le poussant et lui montrant la porte à droite.* Au quatrième, de ce côté; allez vite, car la cérémonie doit être avancée.

MICHEL, *sortant.* Ah! c'est un coup dont je ne me relèverai pas! ni Monsieur non plus! (*Il sort. On entend le bruit d'une voiture qui entre dans la cour.*)

VICTOR, *seul.* Dieu merci, nous en voilà débarrassés; il était temps... j'ai entendu une voiture entrer dans la cour et je tremblais. (*Il regarde par la fenêtre.*) Eh mais! ce n'est pas de la noce! un landau de voyage! des chevaux de poste... ah! mon Dieu! quoique je ne l'aie jamais vu, rien qu'au costume, c'est notre oncle, j'en suis sûr; le voilà qui monte; ma foi, laissons-le s'en tirer comme il pourra, et courons rejoindre mon maître. (*Il sort de côté.*)

—

SCÈNE XI.

M. DE BRUCHSAL, *arrivant par le fond.* Michel! Michel! comment, morbleu! personne! toutes les portes ouvertes, cela fait une maison joliment tenue, et une belle manière de prendre possession... (*Il regarde autour de lui.*) Mais où diable s'est donc fourré ce maudit concierge? et ce paresseux de Michel! il devrait être ici depuis longtemps; il m'a fait sans doute préparer un appartement, un bon feu; mais je ne sais où; je ne connais pas mon hôtel, je suis harassé, et pour m'achever, attendre une heure dans la rue; un embarras, une queue de voitures qu'il a fallu laisser défiler devant moi. (*Se jetant dans un fauteuil.*) On m'a dit que c'était une noce. (*Haussant les épaules.*) Hum! encore un imbécile qui était fatigué d'être heureux. Je vous demande à quoi ça sert de se marier? à se rendre l'esclave d'une coquette ou d'une prude, ou d'une folle, et avoir toujours l'argent à la main; car c'est là tout le rôle d'un mari, des compliments à recevoir et des mémoires à payer. Ce pauvre benêt, que je viens de rencontrer, va-t-il en avoir, la corbeille, le repas, le... Quelle est cette figure?

—

SCÈNE XII.

M. DE BRUSCHSAL, UN CHEF D'OFFICE.

M. DE BRUCHSAL. Que voulez-vous, mon ami?

LE CHEF D'OFFICE. Pardon, Monsieur, je désirerais parler à madame ou à M. de Bruchsal.

M. DE BRUCHSAL, *avec humeur.* Madame! M. de Bruchsal, c'est moi.

LE CHEF D'OFFICE. Vous, Monsieur! eh bien! je m'en doutais presque; parce qu'à la tournure, quoique je n'eusse pas encore eu l'honneur de voir Monsieur... (*D'un air satisfait.*) Monsieur a-t-il été content du déjeuner?

M. DE BRUCHSAL, *le regardant.* Du déjeuner?

LE CHEF D'OFFICE. Celui que m'a commandé votre valet de chambre.

M. DE BRUCHSAL, *à part.* Voyez-vous ce gourmand de Michel.

LE CHEF D'OFFICE. Ce n'était qu'un ambigu, comme Monsieur l'avait désiré; mais le dîner de noce sera beaucoup mieux.

M. DE BRUCHSAL. Le dîner de noce; et quelle noce?

LE CHEF D'OFFICE. La vôtre.

M. DE BRUCHSAL. La mienne!

LE CHEF D'OFFICE. Je pense du moins que la cérémonie est terminée, puisque vous voilà de retour.

M. DE BRUCHSAL. Je suis marié! moi?

LE CHEF D'OFFICE. De ce matin; c'est un mariage qui fait assez de bruit, la file des voitures tenait toute la rue.

M. DE BRUCHSAL, *se levant.* Toute la rue! est-ce que par hasard ce serait ma noce que j'ai vue passer?

LE CHEF D'OFFICE. Eh! oui, Monsieur; toute la ville vous le dira.

M. DE BRUCHSAL, *s'emportant.* Eh! morbleu, toute la ville a perdu la tête, et vous aussi; je suis garçon, grâce au ciel, et si vous en doutez encore, tenez, voilà mon domestique qui vous le certifiera. Arrive donc.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; MICHEL, *en toilette et le bouquet à la main; il sort de l'appartement à droite.*

MICHEL, *d'un air composé.* Permettez, Monsieur, que je joigne mes félicitations.

M. DE BRUCHSAL. Te voilà; c'est bien heureux!

MICHEL, *cherchant à retenir ses larmes.* Oui, Mon-

sieur, oui; je suis peut être en retard, ça n'est pas de ma faute. (*Sanglotant.*) Ah! Monsieur... ah! notre maître! qui m'aurait dit cela de vous!

M. DE BRUCHSAL. Hein! qu'est-ce que c'est?

MICHEL. Pardon; j'ai tort de vous en parler; car, enfin, la sottise est faite, et puisque c'est fini, je souhaite que votre femme vous rende aussi heureux que vous le méritez.

M. DE BRUCHSAL. Ma femme!

LE CHEF D'OFFICE. Vous l'entendez.

M. DE BRUCHSAL. Et toi aussi! tu oses me soutenir que je suis marié?

MICHEL. Hélas! Monsieur, j'étais comme vous; je ne voulais pas le croire! il a fallu que je le visse de mes propres yeux; oui, notre maître, je vous ai vu monter tout à l'heure dans la voiture de la mariée.

M. DE BRUCHSAL, *hors de lui.* Tout à l'heure!

MICHEL. Oui, Monsieur.

M. DE BRUCHSAL. Écoute, Michel : si c'était un autre que toi, je l'aurais déjà fait sauter par la fenêtre; mais je ne puis croire qu'un vieux et fidèle serviteur ose se jouer à ce point; je ne me suis pas marié, cependant, sans m'en apercevoir... que diable! je suis bien éveillé, je suis dans mon bon sens, j'ai bien ma tête à moi...

MICHEL. Vous le croyez, Monsieur : c'est ce qui vous trompe; je vous ai toujours dit que depuis votre dernière maladie...

M. DE BRUCHSAL, *le repoussant.* Va-t'en au diable.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; UN BIJOUTIER, LINGÈRES, MODISTES, FOURNISSEURS, *des mémoires à la main.*

CHŒUR.

AIR : *Au lever de la mariée* (du MAÇON).

Nous venons tous rendre hommage
A monsieur le marié...
(*Présentant tous leur mémoire à M. de Bruchsal.*)
Le bonheur d'un bon ménage
Ne peut être trop payé!
Nous venons tous rendre hommage
A monsieur le marié.

M. DE BRUCHSAL, *étourdi.*

Non, je ne sais si je veille!
(*Aux fournisseurs.*)
Qu'est-ce donc?.. et que voulez-vous?..

LE BIJOUTIER.

Les mémoires... pour la corbeille...

UNE MODISTE, *présentant le sien.*

Frais de noce, trousseau, bijoux.

LE BIJOUTIER, *de même.*

Dix mille florins!.. c'est pour rien!

MICHEL.

Là, Monsieur... je le disais bien!

M. DE BRUCHSAL. Comment! morbleu!

REPRISE DU CHŒUR.

Nous venons tous rendre hommage, etc.

M. DE BRUCHSAL. Un instant, un instant. (*Aux fournisseurs.*) Qui vous a dit de m'apporter ces mémoires?

LE BIJOUTIER. C'est votre valet de chambre, Monsieur.

M. DE BRUCHSAL, *courant à Michel.* Comment! drôle, c'est toi?

MICHEL, *se débattant.* Eh! Monsieur, prenez donc garde; ce doit être l'autre, votre nouveau.

M. DE BRUCHSAL. Mon nouveau!

MICHEL. Vous voyez, Monsieur : pour un instant que je vous laisse seul, vous avez de jeunes domestiques, vous avez fait des dettes, vous avez fait un mariage, vous aurez bientôt cinq ou six enfants.

M. DE BRUCHSAL. Des enfants!

MICHEL. Oui, Monsieur; maintenant vous êtes capable de tout.

M. DE BRUCHSAL. Je deviendrai fou! Et sur quelles preuves oses-tu me soutenir...

MICHEL. Des preuves! encore une que j'oubliais, et que j'ai là dans ma poche, des lettres d'invitation que vous envoyez à votre famille. (*Il lui montre plusieurs lettres.*)

M. DE BRUCHSAL. Des lettres. (*En lisant quelques-unes.*) Eh! oui, je les invite à venir à mon château de Ronsberg, où je me rends avec ma femme. Ah! quel que soit l'imposteur, je le tiens maintenant. (*A Michel.*) Vite, mes chevaux, ma voiture! (*Il va pour sortir.*)

FINAL.

AIR du final du premier acte du *Plus beau jour de la vie.*

LES FOURNISSEURS, *s'opposant à sa sortie.*

Eh quoi! partir... sans solder ma facture!
Non, non, Monsieur... c'est une horreur!

M. DE BRUCHSAL.

Je ne dois rien... allez-vous-en au diable.

LES FOURNISSEURS, *lui barrant le passage.*

Comme mari vous êtes responsable,
Et vous paierez...

M. DE BRUCHSAL, *furieux.*

Quel complot effroyable!

MICHEL.

Quel embarras!

TOUS.

Vous ne partirez pas.

MICHEL, *le calmant.*

Monsieur... Monsieur...

M. DE BRUCHSAL.

Redoutez ma colère!

MICHEL, *à part.*

Dieux! il va se faire
Une mauvaise affaire.

LE CHŒUR.

Songez-y, Monsieur, la justice est sévère;
Payez-nous, ou bien nous arrêtons vos pas.

M. DE BRUCHSAL.

Craignez ma colère!

TOUS.

Non, non, point d'affaire!

MICHEL, *à son maître.*

Payez-les... sinon nous resterons en gage.

M. DE BRUCHSAL, *tirant son portefeuille.*

Morbleu! c'est bien dur, et de bon cœur j'enrage.

TOUS.

Je vois que Monsieur va se montrer plus sage!

M. DE BRUCHSAL, *leur donnant des billets.*

Tenez... votre argent... le voici!
Quel ennui!

ENSEMBLE.

M. DE BRUCHSAL.

Dix mille florins; quel tour abominable!..
Le mari,
Morbleu! me paiera tout ceci!

MICHEL, *le regardant.*

Quel joli moment!.. comme c'est agréable
De jouer ainsi
Le rôle de mari.

TOUS, *recevant de l'argent.*

Je l'avais bien dit, il devient raisonnable;
C'est toujours ainsi
Que finit un mari.



DE BRUCHSAL. Quoi..... que faite-vous. — Acte 2, scène 13.

TOUS, *l'entourant et le saluant.*
Ah! Monsieur, pardon... recevez notre hommage;
L'amour vous sourit, le plaisir vous attend...
Combien il est doux l'instant du mariage;
Pour un tendre époux quel moment enivrant!
Nous bénissons tous un si beau mariage;
Recevez nos vœux et notre compliment.

ENSEMBLE.

TOUS.
Adieu, bon voyage!
Ah! pour vous quel moment!

M. DE BRUCHSAL ET MICHEL.
De bon cœur j'enrage?..
Sans perdre un instant mettons-nous en voyage;
Cet hymen vraiment
Aura fait mon tourment!
Partons sur-le-champ.

(Ils sortent tous, en entourant M. de Bruchsal et Michel.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon de campagne ouvrant sur des jardins; porte au fond; portes latérales; deux croisées au fond. A droite, la porte de l'appartement de Mathilde; à gauche, un guéridon chargé de viandes froides, de fruits, etc., avec deux couverts.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, ALPHONSE, DEUX FEMMES DE CHAMBRE *qui portent des cartons; ensuite* VICTOR.

(Ils entrent par le fond; Mathilde donne à une de ses femmes son châle et son chapeau, Alphonse jette de côté son manteau de voyage.)

ALPHONSE, *donnant la main à Mathilde.* N'êtes-vous pas trop fatiguée, ma chère amie?

MATHILDE, *s'asseyant.* Un peu; les chevaux allaient si vite; je me sens encore tout étourdie; mais ce ne sera rien.

ALPHONSE. Je vous demande pardon de ce brusque départ; j'ai voulu vous épargner les curieux, les visites; on m'en avait annoncé qui ne nous auraient pas été agréables.

MATHILDE. Vous avez très-bien fait, Monsieur.

ALPHONSE. Et puis, dans ces premiers moments, on n'est pas fâché d'être seuls, et chez soi. Dans cette terre du moins, nous ne craignons pas les importuns. (*Regardant la table.*) Je vois avec plaisir que Victor a fait exécuter mes ordres. Vous avez besoin de prendre quelque chose? n'est-ce pas? un fruit, une tasse de thé; justement j'en ai demandé en descendant de voiture... Eh! tenez, le voilà.

VICTOR, *sortant du cabinet à gauche, apporte un plateau qu'il pose sur le guéridon, et, s'approchant d'Alphonse, il lui dit à voix basse :* A mon départ, l'ennemi était maître de la place.

ALPHONSE, *bas, à Victor.* Il était temps de se sauver. (*Haut.*) C'est bien, laissez nous. (*Aux femmes de chambre, en leur montrant la porte à droite.*) Voici l'appartement de votre maîtresse; vous pouvez le préparer, et vous retirer par le petit vestibule. Nous n'aurons plus besoin de vous. (*Les femmes entrent dans l'appartement, et Victor sort par le fond.*)

—

SCÈNE II.

MATHILDE, ALPHONSE.

MATHILDE, *à part, un peu inquiète.* Ah! mon Dieu, on nous laisse seuls.

DUO.

AIR : *Di piacere mi balza il cor.*

ALPHONSE, *à part.*

Près de ma femme
Me voici donc... pour mon cœur doux instants!..
Ah! qu'à ma flamme
Il tarde, hélas! de n'avoir déjà plus soixante ans.

MATHILDE, *à part.*

Mon trouble augmente.

ALPHONSE.

Q'avez-vous donc?.. quel effroi
Près de moi?..

MATHILDE.

Non!.. mais ma tante...
Je la croyais en ces lieux.

ALPHONSE.

J'exaucerai vos vœux.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Non, plus d'effroi!
Et, près de moi,
Que mon mari
Soit mon meilleur ami.

ALPHONSE.

Oui, sans effroi
Regardez-moi :
Votre mari
N'est-il pas votre ami?

(*Alphonse conduit Mathilde à la table, la fait asseoir, et s'assied auprès d'elle à sa gauche.*)

ALPHONSE. Permettez que je vous serve. (*Il verse le thé, et lui offre des fruits.*) Ces petits soins ont tant de charmes : c'est un si grand bonheur d'être là, dans son ménage, de pouvoir s'occuper uniquement de celle qu'on aime, et qui vous appartient pour toujours. (*Mathilde soupire involontairement. A part.*) Ah! mon Dieu! ce mot la fait soupirer. (*Haut et inquiet.*) Qu'est-ce que c'est, chère amie? quelle inquiétude, quel chagrin vous tourmente?

MATHILDE. Moi, Monsieur?

ALPHONSE. Auriez-vous déjà des regrets? ou peut-être quelque autre souvenir?

MATHILDE. Quoi, vous pourriez penser?..

ALPHONSE. Quand ce serait vrai, il n'y aurait rien d'étonnant! et je pardonne d'avance.

MATHILDE. Bien vrai! cela ne vous fâchera pas?

ALPHONSE, *à part.* Ah! mon Dieu! (*Haut, avec trouble.*) Il y a donc quelque chose?

MATHILDE, *timidement.* Je conviens que je m'étais fait d'avance du mariage, et surtout de mon mari, une idée, un portrait...

ALPHONSE. Qui me ressemble?

MATHILDE, *de même.* Très-peu! Je me figurais quelqu'un qui aurait à peu près vos traits, vos manières, toutes les bonnes qualités que j'aime en vous; mais toutes ces qualités-là j'aurais voulu...

ALPHONSE. Eh bien?

MATHILDE. Qu'il les eût depuis moins longtemps. (*Ils quittent la table, et viennent sur le devant de la scène. Mathilde se trouve à droite du spectateur.*)

ALPHONSE. Je comprends, qu'il fût plus jeune.

MATHILDE, *vivement.* Oui, qu'il eût mon âge! et des yeux si expressifs, une voix si tendre...

ALPHONSE, *souriant.* Enfin, un portrait de fantaisie, qui ne ressemblât à rien.

MATHILDE. Si; je crois que cela ressemblait à quelqu'un.

ALPHONSE, *à part.* O ciel!

MATHILDE. Quelqu'un que j'ai rencontré avant mon mariage.

ALPHONSE, *vivement.* Et vous osez!

MATHILDE, *effrayée.* Non, Monsieur, non, je n'ose pas! c'est parce que vous m'avez dit que cela vous ferait plaisir; car, sans cela...

ALPHONSE. En effet, vous avez raison. (*A part.*) Maudite curiosité! (*Haut.*) Achevez, je vous en prie! Vous disiez que ce jeune homme...

MATHILDE. Ai-je dit un jeune homme? je n'en sais rien, car je l'ai si peu vu; trois ou quatre fois, à un bal que donnait un de nos voisins, un banquier de Dusseldorf.

ALPHONSE, *avec joie.* Qu'entends-je! et son nom?

MATHILDE. Ah! mon Dieu, Monsieur, vous devez le connaître, car, d'après quelques mots qui lui sont échappés, j'ai toujours pensé depuis qu'il devait être un de vos parents, et sans doute votre neveu.

ALPHONSE. Ah! que je suis heureux!

MATHILDE. Et de quoi donc?

ALPHONSE.

AIR : *A soixante ans.*

Je peux trembler qu'un autre ne vous aime;
Mais un neveu!.. je le vois sans chagrin;
Car mon neveu, c'est un autre moi-même,
Ce qui me plaît, il le trouve divin,
Et ce que j'aime, il l'adore soudain!..
Aussi, mes biens et mes trésors, ma chère,
Tout ce que j'ai de mieux en ce moment,
Tout, après moi, lui revient... il le prend;
Et je vois sans trop de colère
Qu'il commence de mon vivant.

MATHILDE. Vraiment! si je l'avais su! moi qui craignais de vous en parler.

ALPHONSE. Au contraire, ne me laissez rien ignorer. Racontez-moi tous les détails; dites-moi ce que vous pensez de lui.

MATHILDE. Beaucoup de bien; d'abord, il vous ressemble beaucoup; et un jour que nous causions en dansant, car on danse pour causer, il me dit qu'il s'appelait Alphonse de Bruchsal, qu'il habitait ordinairement Berlin, mais qu'il serait heureux de se fixer à Dusseldorf, de m'y revoir...

ALPHONSE. Voilà tout?

MATHILDE. Oui, Monsieur.

ALPHONSE, *lentement et la regardant.* C'est singulier; je croyais qu'il vous avait pris la main et qu'il l'avait serrée.

MATHILDE, *troublée.* Comment? c'est vrai, Monsieur, je l'avais oublié. (*A part.*) Ah! mon Dieu, comme il faut prendre garde avec les maris. (*Haut.*) Qui donc a pu vous apprendre?..

ALPHONSE. Voyez, Mathilde, comme il faut toujours dire la vérité à son époux. Tout ce que vous venez de me raconter, je le savais d'avance et de mon neveu lui-même.

MATHILDE. Ah! c'est bien mal à lui, c'est bien indiscret; je ne l'aurais pas cru, et je n'avais pas besoin de cela pour l'oublier; car, je vous l'ai dit, Monsieur, j'y pensais si peu, si peu, que cela ne valait pas la peine d'en parler; seulement, et d'après ce qu'il m'avait dit de lui, de sa famille, il me semblait que cela annonçait des intentions, et j'attendais toujours qu'il se fît présenter chez nous; lorsqu'un soir on annonce M. de Bruchsal. Ce nom fit battre mon cœur; je levai la tête, mais ce n'était point lui. (*Baissant les yeux.*) C'était vous, Monsieur; l'accueil que je vous fis d'abord, vous ne le dûtes, j'en conviens, qu'à mes souvenirs, à cette ressemblance; mais plus tard, vos bontés seules ont appelé ma confiance, mon affection; vous savez le reste. (*Vivement.*) Voilà la vérité, Monsieur; vous connaissez le fond de ma pensée; et je vous jure désormais de n'en plus avoir une seule qui ne soit pour vous.

ALPHONSE. Ah! ma chère Mathilde!

AIR de *Délia.*

A ton bonheur je consacre ma vie.

MATHILDE.

De ses bontés que mon cœur est ému!

ALPHONSE.

Par tes attraits mon âme est rajeunie.

MATHILDE.

D'où vient ce trouble à mes sens inconnu?

ALPHONSE.

Et toi, Mathilde? et toi, m'aimeras-tu?

MATHILDE.

Oui, je crois que je vous aime
Comme... un mari...

ALPHONSE.

C'est bien peu!

MATHILDE.

Prenez garde! je vais même
Vous aimer comme un neveu.

ALPHONSE, *à ses genoux.* Ah! je n'y résiste plus, Mathilde; ma bien-aimée, apprends donc...

SCÈNE III.

OLIVIER, ALPHONSE, MATHILDE.

OLIVIER. A merveille!

MATHILDE. Mon cousin Olivier!

ALPHONSE, *toujours à genoux.* Au diable la famille!

OLIVIER, *lui tendant la main.* Faut-il vous aider à vous relever? les amis sont toujours là.

ALPHONSE. Quoi! Monsieur, c'est vous!

OLIVIER. Moi-même; j'ai bien pensé que vous vous ennuieriez ici tout seuls; l'hymen est un tête-à-tête qui dure si longtemps; j'ai couru chez ma tante, et je l'ai décidée à m'accompagner.

MATHILDE. Ma tante! elle serait ici?

OLIVIER. Sans doute; vos femmes l'ont fait entrer dans la chambre de la mariée; elle vous attend.

MATHILDE. J'y cours. (*S'arrêtant devant Alphonse.*) Vous permettez, Monsieur?

OLIVIER. Est-ce qu'il y a besoin de permission?

ALPHONSE. Allez, ma chère Mathilde, disposez-la à me recevoir; je vous rejoins bientôt; (*Bas.*) nous reprendrons notre entretien.

OLIVIER, *donnant la main à Mathilde, et la conduisant à son appartement.* Eh bien! vous ne me remerciez pas, ma cousine?

MATHILDE, *lui tendant la main qu'il baise.* Oh! si fait, vous êtes charmant. (*Elle entre dans son appartement, Olivier se dispose à la suivre.*)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, OLIVIER.

ALPHONSE, *à part.* Décidément, je ne pourrais jamais m'habituer au système des cousins. (*Au moment où Olivier va entrer dans l'appartement de Mathilde, Alphonse accourt, et l'arrête en lui disant:*) Où allez-vous donc, cousin?

OLIVIER. Mais je... (*A part.*) Il est vexé, tant mieux, je lui apprendrai à me jouer de ces tours-là! (*Haut.*) J'espère, cousin, que vous êtes content de nous voir.

ALPHONSE, *brusquement.* Du tout.

OLIVIER. Il a une franchise originale.

ALPHONSE. Qui vous a prié d'amener madame de Linsbourg?

OLIVIER. Le sentiment des convenances; ma cousine n'ayant plus de mère, la présence de sa tante était indispensable; c'est de droit, c'est l'usage.

ALPHONSE. Eh! Monsieur, on se passera d'elle et de vous.

OLIVIER. Vous vous vantez, et vous serez peut-être bien aise de nous avoir. Vous ne vous étiez occupé ni du bal, ni du souper; mais moi qui pense à tout, j'ai pris sur moi...

ALPHONSE. De quoi faire?

OLIVIER. D'amener des convives et des violons; deux cents personnes qui vont arriver.

ALPHONSE. J'en suis fâché, Monsieur. Ils passeront la nuit à la belle étoile; car ils n'entreront pas. Mais je ne vous empêche pas d'aller les rejoindre.

OLIVIER. Hein! qu'est-ce que c'est! (*A part.*) Le petit vieillard devient aussi trop brutal. (*A Alphonse.*) Savez-vous, cousin, que cette phrase aurait l'air de me mettre à la porte?

ALPHONSE. Vraiment!

OLIVIER. Et que, quoique parent, je serais obligé de...

ALPHONSE, *vivement.* Il serait possible!.. comme vous voudrez, Monsieur, je suis à vous.

OLIVIER. Qu'est-ce qu'il dit? je crois qu'il accepte.

ALPHONSE. Ici même, et sur-le-champ.

OLIVIER. Ah çà! qu'est-ce qu'il lui prend donc? il paraît qu'il est encore vert.

AIR de *Turenne.*

Je ne pourrais le souffrir de tout autre
Mais votre titre ici retient mon bras...
De ma famille, en ce moment la vôtre,
L'honneur m'est cher... et dans le monde, hélas!
De ce duel que ne dirait-on pas?
Je suis galant, ma cousine est gentille,
Et me tuer, c'est vous donner à vous
Un ridicule...

ALPHONSE, *avec ironie.*

Eh! non, c'est, entre nous,
En ôter un à la famille.

OLIVIER. Monsieur, je pardonne tout, excepté une épigramme... et je suis à vous.

ALPHONSE.

AIR de *Cendrillon.*

Cela suffit... dans l'instant au jardin...

OLIVIER.

Que ce rendez-vous a de charmes!

ALPHONSE.

Vous choisirez et l'endroit et les armes.

OLIVIER.

C'est un gaillard que monsieur mon cousin;
Est-il pressé!.. malgré ses cheveux blancs,
Vouloir, morbleu! sans rien entendre,
Se faire ainsi tuer à soixante ans :
Ne pouvait-il donc pas attendre?

ENSEMBLE.

C'est convenu; ce soir, dans ces jardins,
A ce rendez-vous plein de charmes,
Nous nous rendrons chacun avec nos armes,
Nous nous battrons en amis, en cousins.

(*Olivier sort par le fond.*)

—

SCÈNE V.

ALPHONSE, *seul.* Oui, morbleu, je suis enchanté! j'avais besoin de trouver quelqu'un sur qui ma colère pût tomber, et j'aime mieux donner la préférence au cousin; après cela du moins je serai tranquille dans mon ménage.

—

SCÈNE VI.

ALPHONSE, VICTOR.

VICTOR, *accourant.* Alerte! alerte! Monsieur...

ALPHONSE. Qu'est-ce donc!

VICTOR. Nous sommes débusqués, l'oncle nous suit à la piste!

ALPHONSE. Mon oncle!

VICTOR. Sa voiture est au bas du perron.

ALPHONSE, *troublé.* Dieux! serait-il instruit!..

VICTOR. Je l'ignore; mais ne perdez pas une minute; sauvez-vous.

ALPHONSE. Eh! où cela?.. ah! chez ma femme; arrivera ce qui pourra. (*Il va pour ouvrir la porte de Mathilde, qui est fermée.*)

MADAME DE LINSBOURG, *en dedans.* On n'entre pas.

ALPHONSE. C'est la tante; que le diable l'emporte! Il faut pourtant que je voie Mathilde... Eh mais! la fenêtre qui donne sur la terrasse... je pourrai, quand la tante se sera retirée...

VICTOR, *aux aguets.* Voici votre oncle, dépêchons-nous!

ALPHONSE, *sautant par la fenêtre.* Eh! vite. (*Il disparaît par la fenêtre, à droite, et Victor sort par la gauche; tandis que M. de Bruchsal et Michel entrent par le fond.*)

—

SCÈNE VII.

M. DE BRUCHSAL, MICHEL.

(*Ils arrivent comme des gens harassés.*)

M. DE BRUCHSAL. Allons, Michel, arrive donc!

MICHEL, *d'un ton piteux.* Voilà, Monsieur. (*Soupirant.*) Quel métier, six lieues de poste ventre à terre, et par des chemins affreux?

M. DE BRUCHSAL, *s'asseyant.* C'est vrai, je suis brisé.

MICHEL. Et moi donc! Quand je vous disais, Monsieur, que le mariage ne vous valait rien!

M. DE BRUCHSAL. Tu vas encore recommencer?

MICHEL. Non, non; j'ai tort; vous m'avez donné votre parole d'honneur que vous n'étiez pas marié, je dois vous croire jusqu'à preuve contraire!.. mais, au nom de Dieu, prenez un peu de repos; car, avec ce train de vie-là, vous ne pouvez pas aller loin. (*Il lui montre la table.*) Justement, tenez, voilà une table qui vient d'être servie, et un poulet qui a une mine!..

M. DE BRUCHSAL. Ah! ah! je ne pense pas que ce soit pour nous... mais, ma foi, je suis chez moi, et ça ne pouvait pas venir plus à propos.

MICHEL. Oui, Monsieur, croyez-moi, mangez, prenez des forces, vous en avez besoin; on ne sait pas ce qui peut arriver. (*M. de Bruchsal se met à table; Michel le sert.*)

M. DE BRUCHSAL, *déployant sa serviette.* Il paraît que mon *Sosie* ne se laisse manquer de rien.

MICHEL, *regardant avec envie.* Dame! quand on se trouve dans une bonne maison!.. Au moins ces petites promenades coup sur coup ont l'avantage de vous faire connaître vos propriétés.

M. DE BRUCHSAL.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Tout vient confondre ma raison,
Tant l'aventure est peu commune;
Est-ce un rêve? une illusion?..

MICHEL, *le servant.*

Non... ce repas n'en est pas une!
Ne l'épargnez pas, croyez-moi,
Et qu'ici rien ne vous dérange;
Car, de tous les biens, je le voi,
Le plus sûr est celui qu'on mange.

M. DE BRUCHSAL, *mangeant.* C'est singulier que nous n'ayons encore vu personne? Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'ils ne soient déjà repartis.

MICHEL. Non, non, rassurez-vous; j'ai demandé en bas si Madame était ici, on m'a dit qu'oui.

M. DE BRUCHSAL. Madame!.. ah çà! veux-tu bien te taire.

MICHEL. Pardon, Monsieur, c'est un reste de soupçon... Voulez-vous me permettre de vous servir à boire?

M. DE BRUCHSAL. A ta santé, mon garçon.

MICHEL. A la vôtre, Monsieur; c'est plus urgent. Encore... (*Il lui verse. Pendant que M. de Bruchsal mange et boit, entre madame de Linsbourg.*)

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE LINSBOURG, *paraissant sur le seuil de la porte de l'appartement de Mathilde.*

MADAME DE LINSBOURG, *à part.* Pauvre enfant! elle est toute tremblante; moi, je suis indignée, et c'est dans ce moment-là qu'il faut que je fasse connaissance avec son mari, avec mon neveu; me voilà bien disposée pour une première entrevue!.. (*Haut.*) Monsieur de Bruchsal!

M. DE BRUCHSAL, *toujours à table.* Qui m'appelle? qui vient là?

MICHEL, *apercevant madame de Linsbourg.* C'est

peut-être votre épouse. (*A part.*) Si c'est elle, ça me rassure un peu.

MADAME DE LINSBOURG. Monsieur, vous pouvez venir, on vous attend!

M. DE BRUCHSAL. On m'attend? et qui donc?

MADAME DE LINSBOURG. Eh mais! votre femme.

M. DE BRUCHSAL. Ma femme!..

MICHEL, *triomphant.* Là, Monsieur!..

M. DE BRUCHSAL, *se hâtant de manger.* Voilà, parbleu! qui est trop fort. (*Haut.*) Je vous demande pardon, Madame, je suis à vous dans l'instant.

MICHEL. Oui, Monsieur, il ne faut pas que ça vous empêche de souper.

MADAME DE LINSBOURG, *le regardant, et à part.* Eh bien! il ne se dérange pas; il reste tranquillement à table, quand je viens l'avertir... (*Haut.*) Vous ne m'avez donc pas entendue, Monsieur? j'ai eu l'honneur de vous dire...

M. DE BRUCHSAL, *jetant sa serviette et se levant.* Que la mariée m'attendait... si vraiment; mais oserai-je, avant tout, vous demander, Madame, à qui j'ai l'honneur de parler?

MADAME DE LINSBOURG. Je sais, Monsieur, que nous ne nous sommes pas encore vus, puisque ce matin je n'ai pas voulu assister à votre noce.

MICHEL, *bas.* Quand je vous le disais...

M. DE BRUCHSAL. Te tairas-tu?

MADAME DE LINSBOURG. Mais je suis la tante de votre femme, la présidente de Linsbourg.

M. DE BRUCHSAL. De Linsbourg, la veuve du vieux président?

MADAME DE LINSBOURG. Oui, Monsieur.

M. DE BRUCHSAL. Qui avait, dit-on, épousé une femme si sévère, si prude, je veux dire si respectable... et c'est vous, Madame, c'est vous qui venez aujourd'hui... (*A Michel, lui montrant la table.*) Emporte tout cela, et va m'attendre dans la chambre à côté.

MICHEL, *hésitant.* Monsieur, c'est que je voudrais...

M. DE BRUCHSAL, *brusquement.* Obéis, te dis-je...

MICHEL. Comme le mariage lui change déjà le caractère! (*Il sort en emportant le couvert.*)

—

SCÈNE IX.

MADAME DE LINSBOURG, M. DE BRUCHSAL.

MADAME DE LINSBOURG. Je sens, Monsieur, que ma présence en ces lieux a droit de vous étonner, et je vous dois l'explication de ma conduite.

M. DE BRUCHSAL. A merveille! j'allais vous la demander...

MADAME DE LINSBOURG. J'ai d'abord été si opposé à ce mariage, que je n'ai pas même voulu y assister; mais je viens de voir Mathilde...

M. DE BRUCHSAL. On la nomme Mathilde?

MADAME DE LINSBOURG, *étonnée.* Oui, Monsieur.

M. DE BRUCHSAL. C'est un joli nom.

MADAME DE LINSBOURG. Je croyais ne la trouver que résignée à son sort; mais point du tout; elle m'a semblé heureuse et satisfaite, et, malgré vos soixante ans, je croirais presque que vous avez su lui plaire.

M. DE BRUCHSAL. Moi!.. (*A part.*) Décidément, si c'est une plaisanterie, elle n'a rien d'effrayant, et nous verrons bien... (*A madame de Linsbourg.*) Ma chère tante, vous avez peut-être l'habitude de vous retirer de bonne heure, et je crains qu'il ne soit déjà bien tard...

MADAME DE LINSBOURG. Je comprends, Monsieur. Je vous laisse.

M. DE BRUCHSAL, *lui offrant la main pour la reconduire.* Voulez-vous me permettre, ma chère tante?

MADAME DE LINSBOURG. Volontiers, mon cher neveu. (*Elle sort : M. de Bruchsal la conduit jusqu'à la porte du fond.*)

—

SCÈNE X.

M. DE BRUCHSAL, *seul.*

(*Il ferme la porte, pousse les verrous.*)

Là, fermons bien! Si j'y comprends un mot, je veux mourir; mais c'est égal, voilà assez longtemps qu'ils se moquent de moi; je vais prendre ma revanche: puisqu'ils m'ont marié à une jeune personne charmante, à ce qu'il paraît, ma foi, (*Se frottant les mains.*) allons trouver ma femme. (*Il s'avance à pas de loup vers la porte de la chambre de Mathilde; au même moment, Michel entre du côté opposé et l'arrête par la main.*)

—

SCÈNE XI.

M. DE BRUCHSAL, MICHEL.

MICHEL, *tout effaré.* Ah! Monsieur, où allez-vous?

M. DE BRUCHSAL. Cela ne te regarde pas!

MICHEL, *l'arrêtant.* Si, Monsieur; vous n'irez pas.

M. DE BRUCHSAL. Comment?

MICHEL. Je ne vous quitte pas, je m'attache à vous; je sais que vous allez vous battre!

M. DE BRUCHSAL. Moi!..

MICHEL. N'essayez pas de le nier, je viens de rencontrer votre adversaire, qui vous attend avec deux épées sous le bras, pour vous chercher querelle.

M. DE BRUCHSAL. Mon adversaire!.. une querelle! et à quel propos, imbécile?

MICHEL. A cause de votre femme dont vous êtes jaloux, et à qui il fait la cour.

M. DE BRUCHSAL. On fait la cour à ma femme!..

MICHEL. Ça vous étonne! une jeune femme! car elle est jeune, elle...

M. DE BRUCHSAL, *hors de lui.* Ah! je crois, Dieu me pardonne, que l'enfer s'est déchaîné contre moi; mais cela ne m'arrêtera pas. (*Voulant entrer dans la chambre de Mathilde.*) Va-t'en, j'ai besoin d'être seul.

MICHEL, *l'arrêtant toujours.* Pour aller vous faire tuer, n'est-ce pas?

M. DE BRUCHSAL. Eh! non...

MICHEL. Vous en mourez d'envie, je le vois!..

M. DE BRUCHSAL. Du tout; au contraire...

MICHEL, *suppliant.* Monsieur, Monsieur, je vous le demande à genoux.

M. DE BRUCHSAL. Tais-toi donc, bourreau!.... Voici quelqu'un... Dieu! serait-ce ma femme?.. (*Mathilde entre.*)

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; MATHILDE, *sortant de sa chambre; elle est en toilette du soir, robe blanche croisée, sans garniture, coiffure très-simple en cheveux, petit fichu de gaze.*

(*A l'entrée de Mathilde, M. de Bruchsal s'éloigne et va s'asseoir sur un fauteuil, auprès de la porte du cabinet à gauche.*)

MATHILDE, *à part, regardant M. de Bruchsal.* Le voici! ah! mon Dieu! je n'aurai jamais le courage... cependant, après ce que je viens d'apprendre, il le faut bien; car il n'y a que moi qui puisse obtenir la grâce d'Alphonse; et puis, ce qui me rassure, c'est que mon mari est là.

M. DE BRUCHSAL, *à part, et un peu embarrassé.* Je ne sais trop comment débuter, ni comment entrer en ménage; commençons par me fâcher, ça me servira de contenance. (*Haut et s'approchant.*) Hum! hum!

MATHILDE, *à part.* Comme il a l'air méchant!

M. DE BRUCHSAL, *la regardant de près, et à part.* Ah! diable! c'est qu'elle est fort jolie!

MICHEL, *à part.* Comme il la regarde!

M. DE BRUCHSAL, *à Michel, qui est à sa gauche.* N'est-ce pas, Michel, qu'elle est fort bien?

MICHEL, *de mauvaise humeur.* Qu'est-ce que ça fait? il s'agit bien de cela; je vous demande de quoi Monsieur va s'occuper dans un pareil moment?

M. DE BRUCHSAL, *à Mathilde.* C'est moi que vous cherchiez, Madame?

MATHILDE, *tremblant.* Oui, Monsieur.

MICHEL. Voilà le coup de grâce.

M. DE BRUCHSAL, *à part.* Au moins, je ne puis pas me plaindre, ils m'ont choisi une petite femme charmante... (*A Michel.*) Va te coucher, mon ami.

MICHEL, *bas.* Monsieur, je n'ose pas; vous irez vous battre avec l'autre.

M. DE BRUCHSAL. Est-ce que j'y pense? (*Regardant Mathilde.*) et maintenant moins que jamais, laisse-nous.

MICHEL, *à part.* Je ne peux pas m'y décider.

AIR : *La voilà, de frayeur* (de LÉONIDE).

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Quel moment! quel effroi!
Son regard m'inquiète;
Quelle frayeur secrète
Vient s'emparer de moi?

M. DE BRUCHSAL.

Bonne nuit, laisse-moi...
(*Regardant Mathilde.*)
Quelle grâce parfaite!..
Et quelle ardeur secrète
M'agite malgré moi?

MICHEL.

Bonne nuit... quel effroi
Me trouble, m'inquiète?
Quelle frayeur secrète!..
Je tremble, non pour moi.

MICHEL.

Faut-il encor que je demeure?..
Monsieur n'a plus besoin de moi?..

M. DE BRUCHSAL.

Non, demain... pas de trop bonne heure...

MICHEL, *à part.*

De chagrin j'en mourrai, je croi;
Qui, moi, son fidèle acolyte,
Sans frémir je n'y puis songer,
C'est dans le moment du danger
Qu'il faut, hélas! que je le quitte.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Quel moment! quel effroi! etc.

M. DE BRUCHSAL.

Bonne nuit, laisse-moi... etc.

MICHEL.

Bonne nuit... quel effroi, etc.

(*Michel entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE XIII.

MATHILDE, M. DE BRUCHSAL.

M. DE BRUCHSAL. Ne trouvez-vous pas, Madame, que c'est une situation assez singulière que la nôtre? et quand je vois cet air de candeur et de modestie..... peut-être vous a-t-on mariée, comme moi, sans que vous le sachiez, sans que vous vous en doutiez; cela peut arriver; j'en ai la preuve...

MATHILDE. En vérité, Monsieur, vos doutes commencent à m'embarrasser beaucoup; ce mariage a été si bizarre, si précipité... je n'ai vu mon mari que fort peu. Et si je me suis trompée, jugez-en vous-même. Un vieillard se présente chez mon tuteur, il se nommait M. de Bruchsal, aimable, plein d'esprit... tout le monde était séduit par ses manières douces et prévenantes; on m'ordonne de l'épouser, je m'y résignai sans peine. Voilà tout ce que je puis vous dire.

M. DE BRUCHSAL. Et ce vieillard, c'était moi?

MATHILDE. C'était la même bonté dans les regards, la même indulgence, la même douceur...

M. DE BRUCHSAL, *s'emportant.* Corbleu!..

MATHILDE, *effrayée.* Ah! par exemple, il ne se fâchait jamais, Monsieur; et maintenant, à la manière dont vous me regardez, il me semble que ce n'est plus lui.

M. DE BRUCHSAL, *s'arrêtant.* Diable! n'allons pas détruire la bonne opinion que l'on a de moi; car je commence à trouver l'aventure charmante. (*Haut.*) Je ne me fâche pas non plus; au contraire, je suis enchanté d'avoir pu vous plaire ainsi à mon insu. Mais je cherche comment j'ai pu y parvenir; j'avoue que ça m'étonne; et pour qu'une jeune personne se résigne à passer sa vie près de moi...

MATHILDE, *s'oubliant.* Ah! c'est mon plus cher désir.

M. DE BRUCHSAL, *l'observant.* Même à présent?

MATHILDE. Plus que jamais!

AIR : *Pour le trouver, j'arrive en Allemagne* (d'YELVA).

J'y vois pour moi tant d'avantage...
Des conseils d'un ami prudent
On a grand besoin à mon âge...
Le monde est, dit-on, si méchant...
Pour marcher seule en ce monde perfide,
Je suis si jeune...

M. DE BRUCHSAL.

Et moi si vieux...

MATHILDE.

Eh bien!
Désormais vous serez mon guide,
Moi je serai votre soutien!

M. DE BRUCHSAL. Il est sûr que le mariage envisagé ainsi, comme un point d'appui, aurait bien son côté agréable. Et moi, qui avais des préventions contre lui...

MATHILDE. Et pourquoi donc?

M. DE BRUCHSAL. Vous le dirai-je? tout m'effrayait; les embarras du ménage, cet esclavage continuel, jusqu'à ce titre de mari et de femme.

MATHILDE. Eh bien! ne m'appelez pas votre femme, appelez-moi votre fille, votre pupille, votre nièce, ce que vous voudrez, pourvu que ce titre me rapproche de vous, et me permette de vous aimer.

M. DE BRUCHSAL. Que dit-elle?

MATHILDE. Ainsi, du moins, je vivrai près de vous, je serai à la tête de votre maison; ces embarras du ménage, ces soins qui vous effraient, je vous les épargnerai. Pour que le temps vous paraisse moins long, le soir, je vous ferai des lectures, de la musique; le matin, je vous entourerai de tous ceux qui vous res-

pectent et vous chérissent; vos vieux amis seront les miens et ils viendront souvent; car ils seront bien reçus. Heureux vous-même, vous voudrez qu'on le soit autour de vous, et, de temps en temps, nous accueillerons la jeunesse, dont les riantes idées égaieront les vôtres, et vous rappelleront vos jeunes souvenirs.

M. DE BRUCHSAL, *s'animant.* Cela commence, rien qu'en vous écoutant... oui, ma chère femme...

MATHILDE. Nous sommes convenus que vous ne me donneriez plus ce nom-là.

M. DE BRUCHSAL. C'est que maintenant il me plaît beaucoup. Oui, vous serez maîtresse absolue; vous n'aurez qu'à commander pour être obéie.

MATHILDE, *émue, et regardant du côté de son appartement.* Est-il vrai?

M. DE BRUCHSAL. Je le jure.

MATHILDE. Quoi! vous ne me refuserez jamais rien?

M. DE BRUCHSAL. Jamais.

MATHILDE. Quelle que soit la grâce que je vous demande?..

M. DE BRUCHSAL. N'importe.

MATHILDE. Eh bien! il en est une que j'implore.

M. DE BRUCHSAL. Je l'accorde d'avance; et puisque cette jolie main est à moi... (*Voulant y porter les lèvres.*) ne me permettrez-vous pas?..

MATHILDE, *lui prenant à lui-même la main qu'elle embrasse, et tombant à ses genoux.* Ah! Monsieur, c'est moi qui vous le demande...

M. DE BRUCHSAL, *attendri.* Quoi!.. que faites-vous? . eh bien! me voilà tout ému. Mon enfant, ma chère enfant, relevez-vous. (*On frappe.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, MICHEL.

MICHEL, *accourant de côté, sans voir son maître.* Courez tous... dépêchez...

M. DE BRUCHSAL. Qu'est-ce donc?

MICHEL, *le voyant.* Ah! mon Dieu!

M. DE BRUCHSAL. Michel! Qu'as-tu donc? d'où vient ta frayeur?

MICHEL. Il n'y a pas de quoi, peut-être?.. Comment, Monsieur, vous voilà ici? et, dans le moment où je vous parle, vous vous battez dans le jardin.

MATHILDE. Comment?

M. DE BRUCHSAL. Ah! tu vas recommencer!..

MICHEL. Oui, Monsieur, vous êtes là-bas, vous êtes ici, vous êtes partout: il n'y a pas de jeune homme qui ait votre activité. J'étais à la fenêtre de ma chambre, parce que je ne pouvais pas dormir; je prenais le frais en songeant aux inquiétudes que vous me donnez; voilà que tout à coup j'entends du bruit au-dessous de moi; je regarde, vous sortiez de l'appartement de Madame par la terrasse...

M. DE BRUCHSAL. Moi!..

MICHEL. Oui, Monsieur, vous avez sauté par-dessus le balcon; le cousin est venu vous joindre, et, un moment après, l'épée à la main dans le taillis...

MATHILDE, *troublée, courant à Michel.* O ciel! mon mari! il faut courir; où est-il?

MICHEL. Eh! le voilà devant vous.

MATHILDE. S'il était blessé!..

MICHEL. Vous voyez bien que non... mais j'ai eu une peur!..

MADAME DE LINSBOURG, *frappant à la porte du fond.* Ouvrez, ouvrez vite!

MICHEL, *effrayé.* Ah! c'est mon dernier jour!

M. DE BRUCHSAL. Encore un événement!

MADAME DE LINSBOURG, *en dehors.* Mathilde!.. mon neveu!..

MATHILDE, *courant ouvrir.* C'est ma tante.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE LINSBOURG.

MATHILDE. Eh bien! ma tante?

MADAME DE LINSBOURG, *courant à M. de Bruchsal.* Ah! le voilà, ce cher neveu! Que je l'embrasse! J'avais des préventions contre vous, mon cher ami, je le confesse; mais votre conduite, votre générosité, dans ce malheureux duel...

M. DE BRUCHSAL. Ma générosité!..

MADAME DE LINSBOURG, *à sa nièce, en s'essuyant les yeux.*

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

C'est Olivier qui vient de m'en instruire;
Car tous les deux sont amis désormais :
Après l'avoir désarmé...

MATHILDE.
Je respire!

MADAME DE LINSBOURG.
Le vainqueur même a proposé la paix!

MICHEL, *montrant son maître.*
A ce trait-là, moi, je le reconnais.

MADAME DE LINSBOURG.
Mais à votre âge!.. un duel!.. quelle folie!..
Risquer ses jours!..

M. DE BRUCHSAL.
J'étais en sûreté!
J'aurais pu même ainsi perdre la vie
Sans nuire à ma santé.

MADAME DE LINSBOURG. Que voulez-vous dire?

M. DE BRUCHSAL. Vous allez le savoir. (*A Mathilde.*) Dites-moi, je vous prie, croyez-vous que ce soit moi qui me suis battu tout à l'heure?

MATHILDE, *hésitant.* Je ne sais.

M. DE BRUCHSAL, *montrant la porte à droite.* Qui a sauté par la fenêtre de votre chambre?

MATHILDE, *baissant les yeux.* Je ne crois pas.

MADAME DE LINSBOURG, *vivement.* Qu'est-ce que j'apprends là? Comment! ma nièce... Quel est l'audacieux?

M. DE BRUCHSAL, *à madame de Linsbourg.* Ah! ne la grondez pas! c'est ma femme, c'est moi seul que cela regarde. (*A Mathilde.*) Mathilde, à moi, votre ami, ne me direz-vous pas qui était là, dans votre appartement?

MATHILDE, *troublée.* Qui?..

M. DE BRUCHSAL. Vous hésitez; manqueriez-vous déjà à votre promesse de tout à l'heure?

MATHILDE. Non, je les tiendrai toutes; mais vous, Monsieur, n'oubliez pas les vôtres. Cette grâce que j'implorais, et que vous m'avez accordée d'avance, je la réclame en ce moment; (*D'un ton tout caressant.*) car cette personne qui vous a offensé, en usurpant votre nom, vos droits...

M. DE BRUCHSAL. Eh bien!..

MATHILDE, *tendrement.* Elle vous aime, elle vous révère autant que moi.

M. DE BRUCHSAL. Il y paraît!..

MATHILDE. Elle voudrait votre bonheur...

M. DE BRUCHSAL. Joliment!

MATHILDE. Elle n'aspire, ainsi que moi, qu'à passer sa vie auprès de vous.

M. DE BRUCHSAL, *frappé d'une idée.* Comment!.. est-ce que ce serait?.. Non, non, pas possible!.. Mais, achevez, je vous en prie; son nom?..

MATHILDE. Vous lui pardonnerez?

M. DE BRUCHSAL, *avec impatience.* Son nom?

MATHILDE, *saisissant sa main.* Vous lui pardonnerez, n'est-ce pas?

M. DE BRUCHSAL. Eh bien! oui, ne fût-ce que par curiosité. Mais quel est-il enfin?

MATHILDE, *voyant venir Alphonse et Olivier.* Le voici!

M. DE BRUCHSAL. Mon neveu!..

TOUS. Son neveu!..

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; ALPHONSE ET OLIVIER, *se tenant par la main.*

(*Alphonse a repris son costume de jeune homme.*)

ALPHONSE, *courant à son oncle.* Ah! mon cher oncle!

M. DE BRUCHSAL. Comment, c'est toi?.. quoi! cet époux invisible, qui se marie, et qui se bat à ma place!

MADAME DE LINSBOURG. A la bonne heure! c'est beaucoup mieux!

M. DE BRUCHSAL. Non, c'est très-mal! c'est indigne! et je suis furieux!.. (*Mathilde passe auprès de M. de Bruchsal, et cherche à le calmer.*)

MICHEL. De ce qu'il a pris votre place?

M. DE BRUCHSAL. Non; de n'avoir pas pris la sienne, (*A Mathilde*) de ne pas vous avoir épousée; je m'y étais déjà habitué.

MICHEL. Voilà qu'il a du regret à présent!..

M. DE BRUCHSAL. Une femme si bonne, si aimable, qui aurait été à la tête de ma maison, qui, tous les soirs, m'aurait fait de la musique, pour m'endormir, voilà la femme qu'il me fallait!

MATHILDE. C'est tout comme... puisque je ne vous quitterai pas.

M. DE BRUCHSAL. Je l'espère bien, et je ne pardonne qu'à cette condition-là. Mais c'est égal, vous m'avez raccommodé avec le mariage, et c'est votre faute; si je rencontre jamais une femme pareille...

MICHEL. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il lui prend encore?

ALPHONSE, *souriant.* Je suis tranquille, mon oncle, il n'y en a pas deux comme elle.

MICHEL, *bas.* Il faut l'espérer.

M. DE BRUCHSAL. Hein, qu'est-ce que tu dis, Michel?

MICHEL. Je dis, Monsieur, que votre neveu est un brave jeune homme qui nous a rendu un fameux service. Et pour vous, comme pour moi, j'aime mieux que ce soit lui... (*Montrant Mathilde.*) Madame aussi, j'en suis sûr.

CHŒUR.

AIR du *Coureur de veuves.*

A notre } tristesse
A votre }
Qu'une douce ivresse
Succède en ce jour;
Un destin prospère,
Par les mains d'un père,
Bénit notre } amour.
Bénit votre }

MATHILDE, *au public.*

AIR : *Si ça t'arrive encore* (de ROMAGNESI).

O vous, de qui dépend ici
Le destin de tous nos ouvrages,
Voici venir un vieux mari
Qui sollicite vos suffrages.
Qu'aux yeux de votre tribunal
Son âge excuse sa faiblesse;
Et, suspendant l'arrêt fatal,
Laissez-le mourir de vieillesse...
Oui, suspendant l'arrêt fatal,
Laissez-le mourir de vieillesse.





YELVA. Par gestes ..Vous voyez, je renonce à lui. — Acte 1, scène 9.

YELVA

ou

L'ORPHELINE RUSSE

VAUDEVILLE EN DEUX PARTIES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 18 mars 1828.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DEVILLENEUVE ET DESVERGERS.

Personnages.

LA COMTESSE DE CÉSANNE.
ALFRED, fils du comte de Césanne.
TCHERIKOF, seigneur russe.
FŒDORA, sa cousine.
YELVA, jeune orpheline.
KALOUGA, Cosaque.
GERTRUDE DUTILLEUL, gouvernante d'Yelva.
TÉMOINS.
MODISTES.
LINGÈRES.

La scène se passe, pour la première partie, à Paris, dans une maison du quartier Saint-Jacques; et pour la seconde, dans la Pologne russe, à quelques lieues de Wilna

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente un appartement simplement meublé; porte au fond : deux portes latérales. Sur le premier plan, à gauche de l'acteur, une croisée ; une table de toilette du même côté, un peu sur le devant.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DUTILLEUL, *sortant de l'appartement à droite de l'acteur.* A-t-on jamais vu une pareille étourderie? je ne sais à quoi pense cette petite fille? laisser son album dans la grande allée du Luxembourg! Aussi, c'est ma faute; nous étions là assises sur un banc; je lui parlais de M. Alfred, de notre jeune maître, et quand il est question de lui, ça nous fait tout oublier. Allons, allons, le mal n'est pas grand, je le retrouverai sans doute à la même place; car, au Luxembourg, il n'y a que des gens honnêtes : il n'y va personne; et puis d'ailleurs, de la rue Saint-Jacques, il n'y a qu'un pas, et si ce n'étaient les six étages au-dessus de l'entresol...

Air : *Muse des bois.*

C'est un peu dur, j'en conviens avec peine,
Quand on n'a plus ses jambes de quinze ans;
Plus d'une fois il faut reprendre haleine,
Et raffermir ses pas trop chancelants.
Pourtant, je l' sens, lorsqu'on s' voit à mon âge,
Si près du ciel il est doux d'habiter. .
Ça nous rapproche; et quand vient l' grand voyage,
Il n' reste plus qu'un étage à monter.

(*Écoutant.*) Tiens, une voiture s'arrête à la porte. (*Regardant par la croisée.*) Un monsieur en est descendu; un beau landau, une livrée verte et un grand Cosaque; chez qui donc ça peut-il venir? Il n'y a dans cette maison que des étudiants en droit ou en médecine, et ça ne connaît pas d'équipages: ça ne connaît que le parapluie à canne. (*Tchérikof entre suivi de Kalouga.*)

—

SCÈNE II.

TCHÉRIKOF, *entrant par le fond;* MADAME DUTILLEUL, KALOUGA.

TCHÉRIKOF, *à Kalouga qui est resté derrière lui.* Kalouga, restez, et attendez mes ordres.

MADAME DUTILLEUL. Est-ce à moi, Monsieur, que vous voulez parler?

TCHÉRIKOF. Pas précisément; mais c'est égal.

MADAME DUTILLEUL. Pardon, Monsieur, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, vous ne trouverez pas extraordinaire que je vous demande qui vous êtes?

TCHÉRIKOF. C'est facile à vous apprendre. Vous saurez d'abord, qu'on me nomme Iwan Tchérikof, nom qui jouit de la plus haute considération depuis les bords du Pruth jusqu'aux rives de la Néwa; c'est vous dire assez que je suis Russe; ma famille est une des plus riches de l'empire; j'ai pour mon compte trois cent mille roubles de revenu, quatre châteaux, deux palais, cinq mille chaumières et dix mille paysans, tous très bien constitués et d'un excellent rapport; j'en ai toujours avec moi un échantillon assez flatteur, Kalouga, que je vous présente. (*Kalouga s'avance un peu.*)

Air : *Dans ma chaumière.*

Pour un Cosaque
On le reconnaît au maintien;
Et quoique il ait l'air un peu braque,
Comment le trouvez-vous?

MADAME DUTILLEUL.

Fort bien

Pour un Cosaque.

TCHÉRIKOF. Remerciez Madame et sortez. Allez m'attendre en bas avec mon cocher et mes deux chevaux; et soyez bien sages tous les quatre. (*Kalouga sort.*) Voilà, Madame, les dons que je tiens du hasard. Quant à mes avantages personnels, j'ai trente ans, un physique assez original, je possède cinq langues et environ une demi-douzaine de décorations, sans compter les médailles.

MADAME DUTILLEUL. Je vous en fais bien mon compliment.

TCHÉRIKOF. Il n'y a pas de quoi.

MADAME DUTILLEUL. Et puis-je savoir ce qui vous amène chez moi?

TCHÉRIKOF. C'est plus difficile à vous expliquer. Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, si je vous avoue qu'ici, à Paris, je m'ennuie à force de m'amuser.

MADAME DUTILLEUL. Je comprends.

TCHÉRIKOF. Alors, pour faire diversion, j'ai été ce matin me promener au Luxembourg.

MADAME DUTILLEUL. Ce qui nous arrive quelquefois.

TCHÉRIKOF. Je le sais bien; et, dans une allée solitaire, j'ai trouvé cet album, que je me suis fait un devoir de vous rapporter.

MADAME DUTILLEUL. O ciel! c'est celui d'Yelva. Et comment, Monsieur, avez-vous su à qui il appartenait, et où nous demeurions?

TCHÉRIKOF. Parce que, depuis longtemps, j'ai l'honneur de vous suivre tous les jours au Luxembourg, et de rester des heures entières en contemplation devant vous, ce que vous n'avez pas remarqué, parce que, grâce au ciel, vous avez la vue basse; mais moi qui l'ai excellente, je n'ai perdu aucune des perfections de votre charmante fille; je sais de plus que c'est la vertu, la sagesse même; j'en ai la preuve par tous les présents qu'elle m'a refusés.

MADAME DUTILLEUL. Quoi! Monsieur, ces cachemires, ces diamants, c'est vous qui avez osé?..

TCHÉRIKOF. J'ai eu tort d'employer, rue Saint-Jacques, le système de la Chaussée-d'Antin.

MADAME DUTILLEUL. Monsieur!..

TCHÉRIKOF. Calmez-vous, femme respectable; je vous ai dit que je me repentais. Je suis jeune, ardent, impétueux : mais, au milieu de mes erreurs, j'aime la vertu... Je vous prie de ne pas prendre cela pour une déclaration. Et depuis qu'hier je vous ai entendu prononcer le nom d'Yelva, lui parler de la Russie, son pays natal, je me suis dit qu'une Moscovite, une compatriote, avait des droits à mon respect, à ma protection, et je viens vous demander sa main.

MADAME DUTILLEUL. Sa main?

TCHÉRIKOF. Cela vous étonne! Au fait, c'est par là que j'aurais dû commencer.

Air : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Demeurant loin du Luxembourg,
Je fus trompé par la distance;
De l'Opéra, mon unique séjour,
J'avais encor la souvenance.
Ici je vois que, pour avoir accès,
Il faut faire parler, ma chère,
L'amour d'abord, et les cadeaux après;
Là-bas c'était tout le contraire.

MADAME DUTILLEUL. Il serait possible! Mais Yelva est une jeune orpheline qui n'a aucun bien.

TCHÉRIKOF. Je crois vous avoir dit que j'avais trois cent mille roubles, dix mille paysans...

MADAME DUTILLEUL. Mais votre famille consentirait-elle?

TCHÉRIKOF. Je n'en ai plus, excepté mon oncle, le comte de Leczinski, que j'ai laissé à Wilna, il y a dix ans, ainsi que ma petite cousine Fœdora, qui alors en

avait huit, et je ne dépends pas d'eux; je suis mon maître. J'ai trop de fortune pour un, il faut donc que nous soyons deux. Et si la gentille Yelva veut devenir la comtesse de Tchérikof?..

MADAME DUTILLEUL. Permettez, Monsieur, je ne vous ai pas dit... vous ne savez pas encore...

TCHÉRIKOF. Je ne sais pas encore si cela lui convient, c'est vrai. Mais la voici, nous allons le lui demander.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; YELVA, *sortant de la chambre à gauche.*

TCHÉRIKOF. Approchez, belle Yelva.

YELVA, *le salue, et regarde, d'un air d'étonnement et de plaisir, son costume, et semble demander, par ses gestes, quel est cet étranger?*

MADAME DUTILLEUL. Monsieur, je dois vous apprendre.

TCHÉRIKOF. Du tout, je vous prie de laisser parler Mademoiselle.

MADAME DUTILLEUL. Eh! du tout, Monsieur, la pauvre enfant ne le peut pas; elle est muette.

TCHÉRIKOF. O ciel!

MADAME DUTILLEUL. Aussi, vous ne vouliez pas m'écouter.

YELVA *lui fait signe qu'elle peut l'entendre, mais qu'elle ne peut pas lui répondre.*

TCHÉRIKOF. Pauvre enfant! Un tel malheur la rend encore plus intéressante. Et comment cela lui est-il arrivé?

MADAME DUTILLEUL. Oh! il y a bien longtemps : elle n'avait que quatre ou cinq ans. C'était à la guerre, dans un combat, dans une ville prise d'assaut. Je ne puis vous expliquer cela. Sa mère et les siens venaient de périr à ses yeux. Et son père, qui l'emportait dans ses bras, fut couché en joue par un soldat ennemi... (*Yelva fait un mouvement pour interrompre madame Dutilleul.*) Pardon, chère enfant, de te rappeler de pareils souvenirs. (*Bas, à Tchérikof.*) Tant il y a, Monsieur, qu'au moment de l'explosion, au moment où elle vit tomber son père, elle voulut pousser un cri; mais la douleur, l'effroi, lui causèrent un tel saisissement, que depuis ce temps...

TCHÉRIKOF. Je conçois, cela s'est vu très-souvent, une commotion subite peut vous ôter ou vous rendre la parole. Nous avons l'histoire de Crésus, dont le fils n'avait jamais pu dire un mot, et qui, voyant une épée levée sur son père, s'écria : *Miles, ne Crœsum occidas!* ce qui veut dire : Grenadier, ne tue pas Crésus! mais c'est là du latin; et quoique nous soyons dans le pays, vous n'êtes pas obligée de le comprendre; revenons à notre jeune Moscovite. (*A Yelva.*) Savez-vous dans quel endroit, dans quelle ville cela vous est arrivé?

YELVA *fait signe que non, et qu'elle ne pourrait le dire.*

TCHÉRIKOF. Et avec qui étiez-vous?

YELVA *indique à Tchérikof qu'elle était alors entourée de gens qui avaient tous de grands plumets, des décorations comme lui, de grandes moustaches... et qu'il en passait beaucoup devant elle, se tenant bien droits et marchant au bruit du tambour.*

TCHÉRIKOF. A ce portrait, je crois reconnaître les superbes grenadiers de notre garde impériale, dont je faisais partie en 1812; car j'étais capitaine à treize ans; c'était ma seconde campagne.

MADAME DUTILLEUL. Et où aviez-vous donc fait la première?

TCHÉRIKOF. A Saint-Pétersbourg, comme tout le monde, à l'école des Cadets, où j'étais le plus espiègle. Mais ce que je viens d'apprendre ne change rien à mes intentions : au contraire, Mademoiselle, je vais vous parler avec la galanterie française et la franchise moscovite. Vous êtes fort bien, je ne suis pas mal, vous n'avez pas assez de fortune, j'en ai trop, et je cherche quelqu'un avec qui la partager.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Fuyant l'ennui qui me poursuit sans cesse,
J'ai tout goûté... tout vu, car les plaisirs,
Sans pouvoir même épuiser ma richesse,
Ont de mon cœur épuisé les désirs.
Et, comme époux lorsque je me propose,
Ce que de vous je demande à présent,
C'est du bonheur... car c'est la seule chose
Que je n'ai pu trouver pour mon argent.

Maintenant c'est à vous de répondre, si vous pouvez.

YELVA *lève les yeux sur lui, lui témoigne sa reconnaissance, et le supplie de ne pas lui en vouloir... mais elle ne peut accepter.*

TCHÉRIKOF. Comment! vous refusez : et pourquoi? est-ce que je ne vous plais pas? est-ce que je n'ai pas les traits nobles et élégants, la tournure distinguée? celles qui me l'ont dit jusqu'à présent, m'auraient-elles trompé? c'est possible.

YELVA *lui fait signe que non; qu'il est fort bien, fort aimable... qu'elle a du plaisir à le voir.*

TCHÉRIKOF. J'entends; à la manière dont vous me regardez, je crois comprendre que vous avez du plaisir à me voir?

YELVA *lui fait signe que oui.*

TCHÉRIKOF. Et que vous avez pour moi de l'affection?

YELVA, *par gestes. Oui.*

TCHÉRIKOF. De l'amitié?..

YELVA, *par gestes. Oui.*

TCHÉRIKOF. Un commencement d'amour?..

YELVA, *par gestes. Non.*

TCHÉRIKOF. J'entends bien; ça ne peut pas être de l'adoration; mais je l'aime mieux, parce que, depuis que je suis en France, j'ai été si souvent adoré par des femmes aimables, qui me le disaient, que je préfère être aimé tout uniment par vous qui ne me le dites pas; j'ai idée que cela durera plus longtemps.

YELVA, *par gestes. Non, non, cela n'est pas possible; je ne puis vous épouser.*

TCHÉRIKOF. Nous ne pouvons pas être unis, et pourquoi? parce que vous êtes muette? En ménage, c'est le meilleur moyen de s'entendre, et d'ailleurs, voilà votre gouvernante, cette femme estimable qui ne nous quittera pas, et qui pourra suppléer au besoin; tout cela se compense.

MADAME DUTILLEUL. Comment, Monsieur, est-ce que vous me prenez pour une babillarde?

TCHÉRIKOF. Du tout, du tout, surtout dans votre position, comme obligée de parler pour deux, vous n'avez que bien juste ce qu'il faut. Mais vous, Yelva, vous ne pouvez pas me refuser pour un pareil motif; et si vous n'avez pas d'autres objections, si votre cœur est libre, si vous n'aimez personne; car je jurerais bien...

YELVA, *par gestes. Non, ne jurez pas...*

TCHÉRIKOF. Quoi! qu'est-ce que c'est? Je ne comprends pas. Est-ce que votre cœur aurait déjà parlé?

YELVA, *par gestes. Peut-être bien : je n'en suis pas sûre.*

TCHÉRIKOF. Ah! mon Dieu, je crains de comprendre... Hein, qui vient là?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; ALFRED, *entrant par la porte du fond.*

MADAME DUTILLEUL. C'est monsieur Alfred, notre jeune maître.

ALFRED, *sans voir Tchérikof, allant à madame Dutilleul et à Yelva.* Bonjour, ma bonne Gertrude; bonjour, ma chère Yelva.

TCHÉRIKOF. Eh mais! si je ne me trompe, c'est M. Alfred de Césanne?

ALFRED, *voyant Tchérikof.* Un étranger!

TCHÉRIKOF. Qui n'en est pas un pour vous. J'ai eu l'honneur de vous voir deux ou trois fois rue d'Artois, chez mon banquier.

ALFRED. Oui, vraiment, ce seigneur russe, si riche et si aimable.

TCHÉRIKOF. Il me reconnaît.

ALFRED. Et comment vous trouvez-vous ici, près du Luxembourg?

TCHÉRIKOF. Il est vrai que c'est un peu loin, un peu froid, un peu désert. Relativement à votre capitale, ce serait presque la Sibérie, (*Regardant Yelva.*) si parfois on n'y trouvait des roses.

ALFRED, *avec chaleur.* Enfin qui vous y amène? (*Yelva cherche à le calmer.*)

MADAME DUTILLEUL, *allant prendre l'album.* Cet album que nous avions oublié, et que Monsieur a eu la complaisance de nous rapporter

TCHÉRIKOF. Ce qui m'a donné l'occasion de faire connaissance avec une aimable compatriote.

ALFRED. En effet, Yelva a vu le jour aux mêmes lieux que vous, et je conçois qu'une pareille rencontre... Il est si difficile de la voir sans s'intéresser à elle! Daignez me pardonner des soupçons dont je n'ai pas été le maître. Et vous, ma chère Yelva?.. (*Il va au fond du théâtre, avec Yelva et madame Dutilleul.*)

TCHÉRIKOF, *à part, pendant qu'Alfred, Yelva et madame Dutilleul ont l'air de causer ensemble.* Maintenant, je comprends tout à fait, et c'est dommage, parce que, malgré moi, je la regardais déjà comme une compagne, comme une consolation que le ciel m'envoyait sur cette terre étrangère; n'y pensons plus.

MADAME DUTILLEUL, *à Alfred, qui lui a montré, ainsi qu'à Yelva, une lettre de son père.* Quoi! vraiment, votre père ne s'y oppose plus?

YELVA *témoigne, par ses gestes, la surprise qu'elle éprouve; mais elle ne peut le croire encore.*

ALFRED, *lui montrant une lettre.* Vous le voyez.

MADAME DUTILLEUL. Jamais je n'aurais osé l'espérer!

YELVA *porte la lettre à ses lèvres, exprime son bonheur... Puis va à Tchérikof, lui tend la main, et semble lui demander l'amitié qu'il lui a promise.*

TCHÉRIKOF. Quoi! que veut-elle dire?

ALFRED. Qu'il nous arrive un grand bonheur, et qu'à vous, son compatriote, elle voudrait vous en faire part.

TCHÉRIKOF. Vraiment! Eh bien! c'est très-bien à elle, parce que, certainement, je ne croyais plus être pour rien dans son bonheur; mais si, de mon côté, je peux jamais lui être utile, à elle ou à vous, monsieur le comte, vous verrez qu'en fait de noblesse et de générosité la France et la Russie peuvent se donner la main.

ALFRED. Je n'en doute point, Monsieur; et, pour vous le prouver, j'accepte vos offres. Yelva et moi nous avons un service à vous demander.

TCHÉRIKOF. Il serait possible!

YELVA *lui fait signe que oui... et qu'elle le supplie de le lui accorder.*

ALFRED, *à Yelva.* Rentrez dans votre appartement, tout à l'heure nous irons vous y rejoindre. (*Il baise la main d'Yelva, qui le prie de ne pas être longtemps; elle fait à Tchérikof un sourire et un geste d'amitié, et rentre avec madame Dutilleul dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE V.

TCHÉRIKOF, ALFRED.

TCHÉRIKOF. Elle est charmante! mais ça ne m'étonne pas, le sang est si beau en Russie.

ALFRED. N'est-il pas vrai?

TCHÉRIKOF. Il ne lui manque que la parole; mais, avec ces yeux-là, on peut s'en passer; moi, d'abord, si je les avais, je ne dirais plus un mot; et quand je voudrais séduire, je regarderais; ce qui voudrait dire: « *Regardez-moi, aimez-moi.* »

ALFRED, *riant.* Ce serait un fort bon moyen.

TCHÉRIKOF. N'est-ce pas? je l'ai quelquefois employé; mais entre nous, qui pouvons adopter une autre forme de dialogue, ce serait tout à fait inutile. Daignez donc me dire verbalement en quoi je puis être utile à ma jeune compatriote, que je connais à peine, et dont j'ignore même les aventures.

ALFRED. Elles ne seront pas longues à vous raconter. Lors de la retraite de Moscou, recueillie par des soldats qui, quelques jours, quelques semaines après, périrent eux-mêmes ou furent forcés de l'abandonner, Yelva allait expirer de misère et de froid, lorsque mon père, le comte de Césanne, officier supérieur, aperçut sur la neige cette pauvre enfant, qui se mourait et ne pouvait se plaindre; il l'emmena avec lui, la conduisit en France, et l'éleva sous ses yeux, près de moi; c'est vous dire que, depuis ma jeunesse, depuis que je me connais, j'adore Yelva.

TCHÉRIKOF. Je me doutais bien de quelque chose comme cela.

ALFRED. Quand mon père s'aperçut qu'une telle amitié était devenue de l'amour, il était trop tard pour s'y opposer; il l'essaya cependant. Yelva fut éloignée de la maison paternelle; et, sous la surveillance de Gertrude, notre vieille gouvernante, elle fut exilée dans ce modeste asile, où il leur fut défendu de me recevoir.

TCHÉRIKOF. C'est pour cela que vous y venez tous les jours. Je me reconnais là. Les obstacles; il n'y a rien comme les obstacles.

ALFRED. Ma belle-mère, la meilleure des femmes, qui nous chérit tous les deux comme ses enfants, ne s'opposait point à notre mariage; mais mon père, qui avait pour moi des vues ambitieuses, me destinait un parti magnifique, une fortune immense.

TCHÉRIKOF. Et comment avez-vous fait?

ALFRED. Il y a quelques jours, j'ai déclaré à mon père que, soumis à mes devoirs, je n'épouserais pas Yelva sans son aveu; mais que, s'il fallait être à une autre, je quitterais plutôt la France et ma famille.

TCHÉRIKOF. Y pensez-vous?

ALFRED. Je l'aurais fait, et mon père, qui me connaît, s'est enfin rendu à mes prières. « Je ne m'y oppose plus, m'a-t-il dit froidement; faites ce que vous « voudrez; mais je ne veux pas assister à ce mariage, « ni revoir Yelva. » Depuis ce jour, en effet, il a quitté Paris. Hier seulement, j'ai reçu une lettre de lui, où il m'envoyait son consentement pur et simple; et j'ai

fait tout disposer pour que notre mariage ait lieu aujourd'hui même.

TCHÉRIKOF. Aujourd'hui! (*A part.*) J'avais bien choisi l'instant pour ma déclaration.

ALFRED. Mais un de mes amis, sur lequel je comptais, me manque en ce moment; et si vous vouliez le remplacer...

TCHÉRIKOF. Moi! être un de vos témoins!

ALFRED.

AIR du vaudeville de ***Partie et Revanche.***

C'est Yelva qui vous en prie,
Elle croira, par un rêve flatteur,
Revoir en vous ses parents, sa patrie.

TCHÉRIKOF.

Monsieur, j'accepte, et de grand cœur,
Oui, je serai témoin de son bonheur.
(*A part.*)
Je venais pour mon mariage,
Et je m'en vais servir au sien :
C'est toujours ça... j'ai du moins l'avantag
De n'être pas venu pour rien.

(*Haut.*)
C'est bien à vous, monsieur Alfred; c'est très-bien d'épouser une orpheline sans fortune. Chez nous autres Russes, cela n'aurait rien d'étonnant, parce que nous aimons le bizarre, l'original; et dans la proposition que vous me faites, dans la situation où je me trouve, il y a quelque chose qui me plaît, qui me convient.

ALFRED. Vraiment!

TCHÉRIKOF. Et pourquoi? parce que c'est original; et moi, je le suis depuis les pieds jusqu'à la pointe des cheveux. Je suis donc à vos ordres; ainsi que mes gens et ma voiture qui nous attendent en bas.

ALFRED. Non, je vous en prie, renvoyez-les; que tout se fasse sans bruit, sans éclat, dans le plus grand incognito.

TCHÉRIKOF. C'est différent; ils vont alors retourner à l'hôtel, où je vais les consigner, ainsi que Kalouga, mon Cosaque, parce que ce petit gaillard-là, quand je le laisse seul dans Paris, il a les passions si vives. Je descends donc leur donner mes ordres, (*A part.*) acheter mon présent de noces pour la mariée, (*A Alfred.*) et je reviens ici vous prendre en fiacre, en sapin; je n'y ai jamais été, ça m'amusera, c'est original.

ALFRED.

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Par ce moyen, nous n'irons pas bien vite.

TCHÉRIKOF.

Tant mieux, morbleu! pourquoi donc se presser?
Lorsque ce sont les chagrins qu'on évite,
En tilbury j'aime à les devancer.
Mais lorsqu'à nous l'amitié se consacre,
Quand le bonheur vient pour quelques instants,
Auprès de nous tâchons qu'il monte en fiacre,
Pour qu'avec lui nous restions plus longtemps.

(*Alfred reconduit Tchérikof, qui sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VI.

ALFRED, YELVA.

MUSIQUE.

A peine Tchérikof est-il sorti, qu'Yelva entr'ouvre la porte de la chambre à gauche, et court à Alfred avec joie; elle lui montre la lettre de son père qu'elle tient encore, et lui dit par ses gestes : Il est donc vrai! votre père y consent.

ALFRED. Oui, ma chère Yelva, mon père consent enfin à te nommer sa fille, et rien ne s'oppose plus à mon bonheur.

YELVA, *par gestes. Je passerai ma vie auprès de toi, toujours ensemble...* (*Puis regardant autour d'elle avec inquiétude, et montrant la lettre :*) *« Ton père, pourquoi n'est-il pas ici? »*

ALFRED, *avec embarras.* Mon père ne peut venir... Des affaires importantes le retiennent loin de Paris... et ce mariage doit avoir lieu aujourd'hui.

YELVA, *par gestes. Aujourd'hui?*

ALFRED. Oui, ce matin même; et je vais tout disposer.

YELVA, *par gestes, montrant la place où était Tchérikof et le désignant. Un instant... et mon compatriote, où est-il?*

ALFRED. Ce jeune Russe? il va revenir; il consent à être notre témoin.

YELVA, *par gestes. Tant mieux.*

ALFRED. Il te plaît donc?

YELVA, *de même. Oui.*

ALFRED. Et tu l'aimes!

YELVA, *par gestes. Mais oui.*

ALFRED, *avec un mouvement de jalousie.* Pas comme moi?

YELVA, *remarquant ce mouvement, se hâte de le rassurer.) Je l'aime parce qu'il a l'air bon... mais non comme toi : car toi, je t'aimerai toute la vie.* (*L'orchestre joue l'air du duo d'Aline :* Je t'aimerai toute la vie.)

ALFRED. Ah! je n'en veux qu'un gage. (*Il veut l'embrasser.*)

YELVA *le repousse doucement, en lui disant : Non, pas maintenant... mais plus tard..... Partez, l'on vous attend.*

ALFRED. Oui, tu as raison, je vais tout préparer..... Adieu, Yelva, adieu, ma femme chérie. (*Il lui baise la main.*)

YELVA, *par gestes. Adieu, mon mari.* (*Alfred sort par le fond, en lui envoyant un baiser.*)

—

SCÈNE VII.

YELVA, *puis* MADAME DUTILLEUL.

MUSIQUE.

YELVA, *restée seule, le suit encore des yeux; puis, quand il est disparu, quand elle ne peut plus être vue, elle lui renvoie son baiser. Madame Dutilleul entre dans ce moment.*

MADAME DUTILLEUL. Eh bien! eh bien! Mademoiselle, qu'est-ce que vous faites?

YELVA, *toute honteuse, ne sait comment cacher son embarras.*

MADAME DUTILLEUL. Qu'est-ce que c'est que ces phrases-là? à qui était-ce adressé?

YELVA, *par gestes. A personne.*

MADAME DUTILLEUL. A personne!.. à la bonne heure; mais il y a des gens qui pourraient prendre cela pour eux; en russe comme en français ça se comprend si vite!.. tout le monde entend cela, vois-tu; aussi il faudra prendre garde quand tu seras mariée, ce qui, du reste, ne peut tarder, et l'on vient déjà de t'apporter...

YELVA, *par gestes. Quoi donc?*

MADAME DUTILLEUL. J'étais là dans ta chambre, lorsqu'on a frappé à la petite porte, celle qui donne sur

l'autre escalier, et un monsieur m'a remis ce que tu vas voir.

YELVA, *par gestes. Qu'est-ce donc?*

MADAME DUTILLEUL, *rentrant et rapportant une corbeille.* Des parures magnifiques... une parure de mariée. . je ne m'y trompe pas; quoiqu'il y ait bien longtemps pour la première fois...

YELVA *court à la corbeille, en tire un voile, puis une couronne et un bouquet d'oranger.*

MADAME DUTILLEUL. Cette toilette-là, c'est à moi de l'arranger. (*Yelva s'assied devant la glace qui est sur la table de toilette; madame Dutilleul arrange son voile et place son bouquet.*)

AIR de *M. Botte.*

Petite fille, à ton âge,
Que ce bouquet est flatteur!
C'te fleur-là retrac' l'image
D' l'innocence et du bonheur.
Le même sort vous rassemble,
Et je crois qu'avec raison,
L'amour peut placer ensemble
Deux fleurs d' la même saison.
Je m'en souviens, à ton âge
Que c' bouquet m' semblait flatteur!
Il m'offrait aussi l'image
D' l'innocence et du bonheur.

YELVA, *pendant cette reprise, veut lui mettre, en riant, la couronne sur la tête.*

MADAME DUTILLEUL. Eh bien! que faites-vous? des fleurs sur mes cheveux blancs!..

Du temps les traces perfides
Devraient vous en empêcher;
La fleur qu' l'on met sur les rides
Se flétrit, sans les cacher.
Ah! ce n'est plus à mon âge
Que c' bouquet paraît flatteur;
Las! il n'offre plus l'image
D' l'innocence et du bonheur.

YELVA, *pendant cette dernière reprise, place sur sa tête la couronne de fleurs, et apercevant sur la toilette un collier de perles, le prend vivement, et le montre à madame Dutilleul.*

MADAME DUTILLEUL. Oui vraiment, des diamants..... ce pauvre Alfred se sera ruiné... mais puisqu'il le veut, il faut qu'aujourd'hui ce riche collier remplace ce simple ruban noir. (*Elle dénoue un ruban qui est au cou d'Yelva et auquel tient un médaillon : Yelva veut le reprendre, et fait signe qu'elle ne doit point s'en séparer.*) C'est le portrait de ta mère, je le sais, et tu ne le quittes jamais; aussi tu le reprendras tout à l'heure, quand nous reviendrons de la mairie et de l'église.

YELVA *sourit à ce mot... met vivement le collier, arrange le reste de la parure... et regardant la toilette de madame Dutilleul, lui fait signe qu'elle n'est pas prête, qu'il faut se dépêcher.*

MADAME DUTILLEUL. C'est vrai, je ne serai pas prête, et je ferai attendre; ce cher Alfred est si vif, si impatient!

YELVA *la presse, par ses gestes, de se hâter.*

MADAME DUTILLEUL. C'est bon, c'est bon.

AIR du *Chapitre second.*

Taisez-vous, bavarde,
Ce soin me regarde,
Et dans un instant,
Superbe et brillante,
Je r'viens triomphante
Bénir mon enfant.
J' n'aurai pas, j'espère,
Grand besoin d'atours;
Le bonheur, ma chère,
Embellit toujours.

(*Même geste d'Yelva, qui la pousse vers la porte.*)

Taisez-vous, bavarde,
Ce soin me regarde... etc.
Pour toi, c'est, je gage,
Trop d' parol's... oui-da!
Mais c'est qu'à mon âge
On n'a plus que ça.
Taisez-vous, bavarde,
Ce soin me regarde,
Et dans un instant,
Superbe et brillante,
Je r'viens triomphante
Près de mon enfant.
Adieu, mon enfant,
Adieu, mon enfant.

(*Elle entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE VIII.

YELVA, *seule.*

MUSIQUE.

(*Elle a reconduit madame Dutilleul jusqu'à la porte de la chambre. Quand elle est seule, elle réfléchit, et sourit de l'idée qui lui vient..... c'est de répéter tout ce qu'il faudra faire au moment de son union. Elle place deux coussins auprès de la glace... ensuite elle fait le signe de donner la main à quelqu'un, s'avance timidement; elle fait encore quelques pas avec recueillement, et se met à genoux sur un des coussins en joignant les mains. Elle semble alors écouter attentivement, et répondre* oui *à la demande qu'elle est censée entendre.* (*En ce moment on entend le bruit d'une voiture; elle entre, on frappe à la porte.*) *Elle semble dire avec joie :* C'est lui, c'est Alfred!.. *Elle va ouvrir, et, en voyant madame de Césanne, elle marque sa surprise et son contentement.*)

SCÈNE IX.

MADAME DE CÉSANNE, YELVA.

MADAME DE CÉSANNE, *remarquant sa surprise.* Oui, c'est moi; c'est la belle-mère, c'est l'amie d'Alfred que tu ne t'attendais pas à voir en ce moment.

YELVA, *lui montrant sa parure de mariée, lui fait connaître par ses gestes, que son mariage est pour aujourd'hui.*

MADAME DE CÉSANNE, *douloureusement.* Il est donc vrai!.. c'est aujourd'hui, c'est ce matin même que ce mariage a lieu!.... et déjà te voilà parée; je craignais d'arriver trop tard.

YELVA, *par gestes. Vous voilà, je suis trop heureuse.* (*Elle lui baise les mains : madame de Césanne détourne la tête, et Yelva lui dit par ses gestes :*) « *Qu'avez-vous? Quel chagrin vous afflige le jour de mon bonheur?* »

MADAME DE CÉSANNE, *regardant autour d'elle avec inquiétude.* Et Alfred, où est-il?

YELVA, *par gestes. Il est sorti; mais il reviendra bientôt, je l'espère.*

MADAME DE CÉSANNE. Tu es seule, je puis donc te parler avec franchise, je puis donc t'ouvrir mon cœur : écoute-moi, Yelva... Orpheline et sans protecteur, tu allais périr sur cette terre glacée, où l'on t'avait abandonnée, lorsque M. de Césanne, lorsque mon mari a daigné te recueillir, t'a amenée en France, t'a pré-

sentée à moi, comme un second enfant que lui envoyait la Providence, et tu sais si j'ai rempli les nouveaux devoirs qu'elle m'imposait. (*Yelva lui baise la main.*) Je ne m'en fais pas un mérite; ta tendresse me payait de mes soins. Mais si nous t'avons traitée comme notre enfant, comme notre fille; si nul sacrifice ne nous a coûté; peut-être avons-nous le droit de t'en demander un à notre tour.

YELVA, *par gestes. Parlez, achevez... je suis prête à tout.*

MADAME DE CÉSANNE. Je vais te révéler un secret bien terrible, puisque mon mari eût mieux aimé périr que de le confier même à son fils... Le désir d'augmenter ses richesses, de laisser un jour à ses enfants une fortune proportionnée à leur naissance, a entraîné M. de Césanne dans des entreprises hasardeuses, dans de fausses spéculations; et malgré son titre et ses dignités, malgré le rang qu'il occupe dans le monde, il est déshonoré, il est perdu sans retour, si quelque ami généreux ne vient pas à son aide.

YELVA, *par gestes. Grands dieux!*

MADAME DE CÉSANNE. Il s'en présente un, le comte de Leczinski, un noble polonais..... Autrefois, et quand nos troupes occupaient Wilna, mon mari lui a rendu de grands services, a préservé du pillage des biens immenses, qu'il nous offre aujourd'hui, ainsi que son alliance!.. Oui, il nous propose sa fille, l'unique héritière de toute sa fortune..... Qu'Alfred l'épouse, et son père est sauvé. (*Mouvement de surprise et de douleur d'Yelva.*) C'était là le plus cher de nos vœux et notre seule espérance; mais quand Alfred eut déclaré à son père qu'il t'adorait, qu'il ne voulait épouser que toi, qu'il nous fuirait à jamais, plutôt que d'être à une autre, mon mari a gardé le silence, il lui a donné son consentement, et, retiré loin d'ici, il voulait lui-même, et avant que son déshonneur fût public, mettre fin à son existence; c'est moi qui ai retenu son bras, qui ai ranimé son courage; je l'ai supplié du moins d'attendre mon retour, car il me restait un espoir: cet espoir, Yelva, c'était toi; décide maintenant.

YELVA, *par gestes, et dans le plus grand désespoir. Ah! que me demandez-vous?*

MADAME DE CÉSANNE.
AIR d'*Aristippe*.

De toi j'attends l'arrêt suprême
Qui doit nous perdre ou bien nous sauver tous;
Hélas! ce n'est pas pour moi-même,
C'est pour la vie et l'honneur d'un époux,
Qu'en ce moment je suis à tes genoux.
C'est lui, c'est sa main tutélaire
Qui protégea tes jours proscrits;
Et quand par lui tu retrouvas un père,
Voudrais-tu lui ravir son fils?
(*Elle tombe aux genoux d'Yelva.*)

YELVA, *hors d'elle-même, la relève, la presse contre son cœur, lui jure qu'il n'y a point de sacrifice qu'elle ne soit prête à lui faire: et détachant le bouquet, ainsi que la couronne et le voile qui étaient sur sa tête, elle semble lui dire: « Vous le voyez, je renonce à lui... « je renonce à tout... soyez heureuse... mais il n'y a « plus de bonheur pour moi. »*

MADAME DE CÉSANNE. Yelva, ma chère Yelva, je n'attendais pas moins de ta générosité; mais tu ne sais pas encore à quoi tu t'engages, tu ne sais pas jusqu'où va le sacrifice que j'attends de toi... Il ne suffit pas de renoncer à Alfred, il faut le fuir à l'instant même; car tu connais sa tendresse, et s'il ne te croit pas perdue pour lui, nul pouvoir au monde ne le déciderait à t'abandonner... Pardon, c'est trop exiger, je le vois, tu peux renoncer au bonheur, mais non à son amour; tu n'auras pas ce courage.

YELVA, *par gestes. Si... j'en mourrai peut-être... mais cette vie que j'abandonne... je vous la dois... et alors nous serons quittes.*

MADAME DE CÉSANNE, *la serrant dans ses bras.* Il serait vrai!.. mon enfant! ma fille! (*Yelva, à ce mot, détourne la tête en sanglotant.*) Oui, ma fille; qui plus que toi méritait ce titre, que j'aurais été trop heureuse de pouvoir te donner? mais il te restera du moins le cœur et la tendresse d'une mère; je partagerai tes chagrins, je sécherai tes larmes, je ne te quitterai plus, nous partons ensemble. On vient. (*Trouble d'Yelva.*) Il faut partir; mais par cette porte... (*Montrant celle du fond.*) Si Alfred allait nous rencontrer.

YELVA, *lui montrant la chambre à gauche, lui fait signe qu'il y a un autre escalier.*

MADAME DE CÉSANNE. Oui, je comprends, une autre issue, éloignons-nous...

YELVA *fait entendre à madame de Césanne qu'elle est décidée à partir; mais elle va prendre le médaillon qui est sur la table, et le presse contre ses lèvres.*

MADAME DE CÉSANNE. Le portrait de ta mère... Tu ne veux pas autre chose... (*Pendant que madame de Césanne va à la porte du fond, pour s'assurer que personne ne vient encore, Yelva aperçoit son bouquet de mariée qu'elle a jeté à terre, elle le ramasse, le regarde tristement, le met dans son sein avec le médaillon de sa mère. En ce moment on entend du bruit à la porte du fond; on met la clé dans la serrure, madame de Césanne entraîne Yelva, qui semble dire un dernier adieu à tout ce qui l'environne, et qui disparaît par la porte à gauche.*)

SCÈNE X.

ALFRED, TROIS TÉMOINS, QUELQUES FEMMES *portant des cartons.*

ALFRED *fait entrer les femmes dans la chambre à gauche.* Enfin tout est prêt, tout est disposé... (*Aux trois témoins.*) En vous demandant pardon, mes amis, des six étages que je vous ai fait monter; je croyais trouver ici notre quatrième témoin, M. de Tchérikof, qui, j'en suis sûr, aura voulu faire des cérémonies, et se présenter en grande tenue; ces Russes tiennent à l'étiquette... Où est donc tout le monde?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DUTILLEUL, *sortant de l'appartement à droite: elle est en grande toilette; les femmes sortent avec elle.*

MADAME DUTILLEUL. Voilà! voilà! ne vous impatientez pas (*Montrant sa grande parure.*) Il me semble que vous n'avez pas perdu pour attendre, mais à mon âge il faut plus de temps pour être belle; ce n'est pas comme à celui d'Yelva, où cela va tout seul.

ALFRED. Et Yelva, où est-elle?

MADAME DUTILLEUL. Vous allez la voir paraître superbe et radieuse, on est toujours si jolie un jour de noces!... c'est à moi de vous l'amener, et j'y vais... Allons, allons, calmez-vous et prenez patience, main-

tenant ce ne sera pas long... (*Elle entre dans la chambre à gauche.*)

ALFRED. Oui, maintenant elle est à moi! rien ne peut s'opposer à mon bonheur... (*S'approchant de la table.*) Mais d'où viennent ces diamants?.. Qui lui a envoyé ces parures? qui a osé?..

FINAL.
(Musique de M. Heudier.)

MADAME DUTILLEUL, *rentrant, hors d'elle-même.*)
Ah! mon Dieu! ma pauvre Yelva!

ALFRED.
Qu'avez-vous? comme elle est émue!

MADAME DUTILLEUL.
Hélas! qui nous la rendra?
De ces lieux elle est disparue.

ALFRED ET LE CHOEUR.
O ciel!

(*Madame Dutilleul remet une lettre à Alfred.*)

ALFRED, *la lit en tremblant.* « Alfred, je ne puis plus « être à vous, et vous chercheriez en vain à connaître « les motifs de ma fuite ou le lieu de ma retraite; ou- « bliez-moi, soyez heureux, et ne craignez rien pour « mon avenir; la personne avec qui je pars mérite « toute ma reconnaissance et toute ma tendresse.

« YELVA. »

De mon courroux je ne suis plus le maître:
Ce ravisseur, je saurai le connaître.
(*A madame Dutilleul.*)
Quel est-il? répondez.

MADAME DUTILLEUL.
Je ne sais... attendez. .
Cet étranger... oui... ce matin encore
Il offrait de pareils présents.

ALFRED.
Il l'aime donc?

MADAME DUTILLEUL.
Depuis longtemps
En secret il l'adore.

ALFRED.
Tout est connu! c'est pour lui, je le voi,
Qu'elle a trahi ses serments et sa foi.
Ah! de fureur et de vengeance
Je sens ici battre mon cœur;
Partons... Bientôt de cette offense
Je punirai le ravisseur.

ENSEMBLE.
Je punirai le ravisseur.

LE CHOEUR.
Nous punirons le ravisseur.

(*Ils sortent tous par le fond; madame Dutilleul sort avec eux.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Le théâtre représente une grande salle d'un château gothique; porte au fond; à droite et à gauche, une grande croisée; sur le premier plan, deux portes latérales. L'appartement est décoré de grands portraits de famille.

SCÈNE PREMIÈRE.

TCHÉRIKOF, *seul, puis* KALOUGA, ET DEUX DOMESTIQUES.

TCHÉRIKOF, *entrant par le fond.* Dieu! qu'il fait froid!.. (*Kalouga entre, il est suivi de deux valets, qui restent au fond; Kalouga se tient à une distance respectueuse de Tchérikof, à sa droite.*) surtout quand on a été en France, et qu'on a l'habitude des climats tempérés... Je ne peux pas me faire à ce pays, et je serai obligé pour me réchauffer, de mettre le feu à mes propriétés... Kalouga, quel temps fait-il?

KALOUGA. Superbe, Monseignir.... trois bieds de neige.

TCHÉRIKOF. Monseignir... Ce que c'est que d'avoir habité la France et l'Allemagne!.. il s'est composé un baragouin franco-autrichien, auquel on ne peut rien comprendre.

KALOUGA. Et ché afré permis à fos fassaux, pour le divertissement, de promener en patinant, sur les fossés de fotre château... Fous pouvez le foir de le fenêtre... à travers la fitrage...

TCHÉRIKOF. Du tout .. Rien que de les regarder, il me semble que ça m'enrhumerait.

KALOUGA. Il être, cebendan', pien chaude aujourd'hui.

TCHÉRIKOF. Je crois bien, vingt degrés. Il est ici dans sa sphère, lui qui, lorsque nous étions à Paris étouffait au mois de janvier.

AIR du *Pot de fleurs.*

Fils glacé de la Sibérie,
Et regrettant dans chaque endroit
Les doux frimas de sa patrie,
Il n'adorait, ne rêvait que le froid.
Pour lui Paris fut sans charme et sans grâces;
Il n'y goûtait, dans son mortel ennui,
Qu'un seul bonheur... c'était à *Tortoni*,
En me voyant prendre des glaces.
Oui, son bonheur, c'était à *Tortoni*,
En me voyant prendre des glaces.
(*Il fait signe aux valets de sortir.*)

(*A Kalouga.*) Écoute ici... C'est aujourd'hui un grand jour, une noce, une solennité de famille... Le comte de Leczinski, mon oncle, noble polonais, qui a cinq ou six châteaux, dont pas un habitable, a bien voulu accepter le mien pour y marier sa fille, ma cousine Fœdora, qui, à notre départ, n'était qu'une enfant, et qui a profité de notre absence pour devenir la plus jolie fille de toute la Pologne russe.

KALOUGA. Ya, Monseignir, li être pien peau femme...

TCHÉRIKOF. Est-ce que je vous ai dit de parler, Kalouga?

KALOUGA. Nein.... (*Sur un geste de Tchérikof.*) Nicht...

TCHÉRIKOF. Alors, taisez-vous!.. Depuis que ce petit gaillard-là a été en France, il n'y a pas moyen de le faire taire... quand il s'agit de jolies femmes... Que ça t'arrive encore!.. je te fais attacher comme Mazeppa, sur un cheval tartare, et tu verras où ça te mènera... Mais revenons... Mon oncle et sa fille sont déjà arrivés hier au soir, ainsi qu'une partie de la noblesse du pays... Nous attendons dans la journée le futur, un jeune seigneur français, que j'ai connu à Paris, et avec qui nous étions très-bien, quoique autrefois nous ayons manqué de nous brûler la cervelle; mais en France cela n'empêche pas d'être amis... Il va arriver, ainsi que sa famille, et j'ordonne, Kalouga, à tous mes vassaux de redoubler de soins, d'égards, de prévenances; je veux sur toutes les physionomies un air d'hilarité, et de bonheur.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je n'admets pas la moindre excuse.
Que l'on se montre et joyeux et content!
Oui, je veux que chacun s'amuse,
Sinon, malheur au délinquant!
Cent coups de knout, voilà ce que j'impose
Pour le premier qui s'ennuirait,
Quitte ensuite à doubler la dose,
Si ça ne produit pas d'effet.



YELVA, court se jeter à deux genoux devant le tableau. — Acte 2, scène 15.

KALOUGA. Je comprends pien, Monseignir.

TCHÉRIKOF. En ce cas, c'est vous, Kalouga, que je charge de donner l'exemple. (*Kalouga pred une physionomie riante.*) A la bonne heure; songe que nous devons, par l'urbanité de nos manières, donner aux étrangers une haute idée de notre nation... Il ne suffit pas d'être Cosaque, il faut encore être honnête.

KALOUGA. Ya, Monseignir.

TCHÉRIKOF. C'est la comtesse Fœdora... Tiens-toi droit, salue, et va-t'en. (*Kalouga salue et sort.*)

—

SCÈNE II.

FŒDORA, TCHÉRIKOF.

TCHÉRICOF. Eh bien! ma belle cousine, comment vous trouvez-vous dans le domaine de mes ancêtres?

FŒDORA. A merveille, il me rappelle nos premières années et les plaisirs de notre enfance... C'est ici, mon cousin, que nous avons été élevés; et vous rappelez-vous, lorsque avec vos frères et sœurs, nous courions tous dans ces grands appartements?

TCHÉRIKOF. Oui, nous jouions à cache-cache et au colin-maillard.

FŒDORA. Et quand votre pauvre mère, (*Montrant un portrait à droite.*) que je crois voir encore, était si effrayée en nous apercevant cinq ou six dans la même balançoire...

TCHÉRIKOF. C'est vrai... Et vous rappelez-vous, lorsqu'à coups de boules de neige, nous jouions à la bataille de Pultawa?

AIR de la *Sentinelle.*

Oui, sous nos doigts la glace offrait soudain
Un château-fort dont nous faisions le siége;
Gaîment alors, au pied de ce Kremlin,
Nous construisions trente canons de neige...
Comm' Josué, je demandais au ciel
Que le soleil respectât notre gloire;
Car saisis d'un effroi mortel,
Nous tremblions que le dégel
Ne vînt nous ravir la victoire.

Je dis la victoire, parce que c'était toujours moi qui battais les autres; je faisais Pierre le Grand...

FOEDORA. Et moi, l'impératrice Catherine.

TCHÉRIKOF. C'est maintenant, ma cousine, que vous pourriez jouer ce rôle-là au naturel; car je vous avouerai qu'en vous revoyant, j'ai été tout étonné de ce maintien plein de noblesse et de dignité... je n'en revenais pas.

FOEDORA. Vraiment!..

TCHÉRIKOF. C'est bien mieux qu'avant mon départ... et moi, cousine? qu'en dites-vous?

FOEDORA. Je trouve aussi que vous êtes changé.

TCHÉRIKOF. C'est ce que tout le monde dit; et vous me trouvez?..

FOEDORA. Moins bien qu'autrefois.

TCHÉRIKOF. Bah! c'est étonnant; vous êtes la seule; car tous mes vassaux me trouvent superbe, et mes vassales sont du même avis.

FOEDORA. Ecoutez donc, Iwan, j'ai peut-être tort de vous parler ainsi; mais entre cousins...

TCHÉRIKOF. C'est juste, on se doit la vérité, et je vous ai donné l'exemple; vous trouvez donc...

FOEDORA. Que vous n'êtes plus vous-même; vous n'êtes plus, comme autrefois, un bon et franc Moscovite, un peu bourru, un peu brusque; j'aimais mieux cela; car au moins c'était vous, c'était votre caractère. On est toujours si bien quand on est de son pays! Je suis Moscovite dans l'âme, je n'ai jamais voyagé, je ne connais rien, mais il me semble que ce qu'il y a de plus beau au monde, c'est un seigneur russe, au milieu de ses domaines, entouré de ses vassaux dont il peut faire le bonheur. C'est un prince, c'est un souverain. Et, si j'avais été maîtresse de mon sort, je n'aurais jamais rêvé d'autre existence, ni formé d'autres désirs.

TCHÉRIKOF. Il se pourrait! et cependant, aujourd'hui même, vous allez épouser un étranger, un Français, le jeune comte de Césanne!

FOEDORA. Mon père le veut, et, en Russie, quand les pères commandent, les filles obéissent toujours; et c'est bien terrible, mon cousin, de quitter ainsi son pays, d'aller vivre en France parmi des vassaux qui n'ont été élevés ni à vous connaître, ni à vous aimer. En a-t-il beaucoup?

TCHÉRIKOF. M. de Césanne?

FOEDORA. Oui; combien a-t-il de paysans?

TCHÉRIKOF. Il n'en a pas du tout. Dans ce pays-là, les paysans sont leurs maîtres.

FOEDORA. Il serait possible! les pauvres gens. Qui donc alors peut les défendre ou les protéger?

TCHÉRIKOF. Ils se protégent eux-mêmes.

FOEDORA. C'est inconcevable! Et, dites-moi, mon cousin, est-ce que ça peut aller dans un pays comme celui-là?

TCHÉRIKOF. Cela va très-bien, c'est-à-dire ça pourrait aller mieux; mais ça viendra, grâce aux nouveaux changements, et quand vous serez une fois en France, vous ne voudrez plus la quitter.

FOEDORA. J'en doute.

TCHÉRIKOF. Surtout si vous aimez votre mari; car je pense que vous l'aimez.

FOEDORA. Ah! mon Dieu, oui, mon père me l'a ordonné; mais on m'avait dit que les Français étaient si légers, si étourdis...

TCHÉRIKOF. Il est vrai que nous sommes... (*Se reprenant.*) qu'ils sont fort aimables.

FOEDORA. C'est possible; et cependant, depuis que M. de Césanne est à Wilna, il a un air si triste.

TCHÉRIKOF. Que voulez-vous! d'anciens chagrins... il a été trompé. En France, cela arrive à tout le monde; moi le premier.

FOEDORA. Faire cinq cents lieues pour cela!

TCHÉRIKOF. C'est vrai! il y a tant de gens qui, sans sortir de chez eux, sont aussi avancés que moi! mais que voulez-vous? Lorsque je suis parti, j'étais seul au monde; je n'avais que moi d'ami et de parent; car, de tous ceux dont nous parlions tout à l'heure, il ne reste plus que nous, ma cousine... et puis, comme j'ai toujours été original, moi, j'avais une manie, c'était de trouver le bonheur, qui est une chose si difficile et si rare, qu'on ne peut pas le chercher trop loin.

AIR nouveau de *M. Heudier.*

Pour le trouver, j'arrive en Allemagne,
Où l'on me dit : Voyez plus loin. Hélas!
Rempli d'espoir, je débarque en Espagne;
On me répond : On ne le connaît pas.
En vain la France à l'Espagne succède;
Vite on m'envoie en Angleterre .. Enfin
Personne, hélas! chez soi ne le possède,
Chacun le croit chez son voisin.

FOEDORA.

(*Même air.*)

J'en conviens, il est bien terrible
De visiter pour rien tant de pays...

TCHÉRIKOF.

Le bonheur est donc impossible?

FOEDORA.

Je n'en sais rien... mais je me dis :
Puisqu'en courant toute la terre
On ne saurait le rencontrer... je voi
Que le bonheur est sédentaire;
Pour le trouver il faut rester chez soi.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, KALOUGA.

KALOUGA. Monseignir, un grand foiture entre dans le cour du château. Monsir le comte de Césanne.

TCHÉRIKOF. Ah! mon Dieu!

KALOUGA. Et puis, il être fenu aussi dans un kibitch, un monsir avec des papiers. (*Il sort.*)

TCHÉRIKOF. C'est pour le contrat; ce que nous appelons en France un notaire. (*A part.*) S'il avait pu geler en route, lui et son encrier!

FOEDORA. Adieu, mon cousin. Il faut alors que je retourne au salon, où mon père va me demander.

TCHÉRIKOF. Oui, sans doute; mais c'est que j'avais un secret à vous confier.

FOEDORA. Un secret. Il suffit que cela vous regarde pour que cela m'intéresse aussi, et nous en reparlerons tantôt, après ce contrat qui m'ennuie; et je vais

me dépêcher, pour que cela soit plus tôt fini. A ce soir, n'est-il pas vrai? (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IV.

TCHERIKOF, *seul*. Oui, à ce soir. Il sera bien temps, quand elle en aura épousé un autre! Elle a raison, depuis longtemps, je cours après le bonheur, et j'arrive toujours trop tard.

—

SCÈNE V.

ALFRED, TCHÉRIKOF, MADAME DE CÉSANNE.

(*Tchérikof va au-devant de madame de Césanne, à qui il offre sa main.*)

CHŒUR.

AIR de la contredanse de *la Dame Blanche*.

Mes amis, chantons
Et fêtons
Cette heureuse alliance,
Que ce soir nous célébrerons;
Unissons nos vœux et nos chants;
Prouvons, par nos joyeux accents,
Que, suivant l'ordonnance,
Nous sommes tous gais et contents.

(*Une jeune fille offre des fleurs dans une corbeille à madame de Césanne, qui lui fait signe de les mettre sur la table.*)

TCHÉRIKOF.

Quelle douce harmonie...
C'est fort bien, mes amis;
Chantez, je vous en prie;
Vos accents et vos cris
Rappellent en Russie
L'Opéra de Paris.

CHŒUR.

Mes amis, chantons, etc., etc.

(*Le chœur sort.*)

TCHÉRIKOF, *à Alfred, avec un peu d'embarras*. Combien je suis heureux, mon cher Alfred, de vous recevoir chez moi, ainsi que votre aimable famille; vous qui avez daigné m'accueillir à Paris, avec tant de grâce et de bonté! Et M. de Césanne, je ne le vois pas!

MADAME DE CÉSANNE. Le comte de Leczinski l'a reçu à son arrivée, et tous les deux se sont enfermés ensemble, ainsi qu'un homme de loi que j'ai cru apercevoir.

TCHÉRIKOF, *à Alfred*. Et vous avez, sans doute, présenté vos hommages à ma jeune cousine, à votre future?

ALFRED, *froidement*. Mais non, je ne crois pas. Il me tardait de vous voir, et de vous remercier de toutes les peines que ce mariage va vous donner.

TCHÉRIKOF. Certainement, la peine n'est rien; et si vous saviez, au contraire, avec quel plaisir... (*A part.*) C'est étonnant, comme j'en ai... (*A la comtesse.*) Vous ne trouverez pas ici le luxe et les plaisirs de Paris; je désire cependant que cet appartement (*Montrant la porte à droite.*) puisse vous convenir.

MADAME DE CÉSANNE Je le trouve superbe.

TCHÉRIKOF. C'était celui de ma mère, dont vous voyez le portrait, (*Montrant un grand portrait qui se trouve sur la porte à droite.*) la comtesse de Tchérikof, que j'ai perdue, ainsi que toute ma famille, dans l'incendie de Smolensk.

MADAME DE CÉSANNE, *avec intérêt*. Vraiment! ah! combien je suis fâchée de vous avoir rappelé de pareils souvenirs.

TCHÉRIKOF. Oui, oui; il faut les éloigner; d'autant qu'aujourd'hui, il faut être gai, n'est-ce pas, mon cher Alfred? il s'agit d'être gai.

MADAME DE CÉSANNE. Vous avez raison; car, d'après ce que j'ai vu en arrivant, tout est disposé pour ce mariage.

ALFRED. Oui, ce soir, à minuit; n'est-il pas vrai? et c'est vous, mon cher cousin, qui serez mon témoin.

TCHÉRIKOF, *à part*. Son témoin! il ne manquait plus que cela. Voilà la seconde fois que je lui servirai de témoin pour lui faire épouser celle que j'aime.

ALFRED. Eh quoi! vous hésitez?

TCHÉRIKOF. Du tout, cousin, c'est une préférence bien flatteuse; mais j'ai peur que cela ne vous porte pas bonheur.

ALFRED. Et pourquoi?

TCHÉRIKOF. Parce que ça nous est déjà arrivé, et que ça ne nous a pas réussi.

ALFRED. Au nom du ciel, taisez-vous.

MADAME DE CÉSANNE. Qu'est-ce donc?

TCHÉRIKOF. Une aventure originale qu'on peut vous conter maintenant; un mariage dont j'ai été le témoin, c'est-à-dire, dont je n'ai rien été.

ALFRED. De grâce...

TCHÉRIKOF. Ce n'est pas vous, c'est moi qui ai été le plus mystifié. Me donner la peine d'acheter une corbeille magnifique; me faire courir tout Paris pour retenir moi-même trois fiacres jaunes et six chevaux de toutes les couleurs; et revenir ensuite au grand galop, seul, dans trois sapins, pour trouver, qui? personne; pour apprendre, quoi? rien; car la mariée était partie pour aller, où? je vous le demande.

MADAME DE CÉSANNE, *à part*. Grand Dieu!

TCHÉRIKOF.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Nous courons, mes fiacres et moi,
Au temple; où partout je regarde,
Personne, hélas! et je ne voi
Qu'un suisse avec sa hallebarde.
Pour l'hymen pas d'autres apprêts;
Impossible qu'il s'accomplisse...
Pour un mariage français,
Nous n'étions qu'un Russe et qu'un Suisse.

Et le plus original, Monsieur vient me chercher querelle, m'accuser de l'avoir enlevée, et nous avons manqué de nous battre.

MADAME DE CÉSANNE. Quoi! Alfred, vous auriez pu soupçonner?..

ALFRED. Eh bien! oui, malgré toutes les raisons qu'il m'a données, et auxquelles je n'ai rien trouvé à répondre, je n'ai jamais été bien convaincu; et dernièrement encore, ne disait-on pas qu'Yelva l'avait suivi, qu'elle était cachée dans un de ses châteaux?

TCHÉRIKOF. Avoir une pareille idée d'un gentilhomme moscovite! d'un honnête boyard!

ALFRED. Pardon. Ce n'est pas que je tienne à la perfide qui m'a trahi, et que j'ai oubliée! mais être trompé par un ami! (*Lui prenant la main.*) Ne parlons plus de cela; qu'il n'en soit plus question. D'ailleurs, je me marie, je suis heureux, j'épouse votre cousine.

—

SCÈNE VI.

Les précédents, KALOUGA.

KALOUGA. Li être la vaguemastre, qui apporter les gazettes pour Monseignir, et les lettres pour toute la société.

ALFRED, *vivement.* Y en a-t-il de France? y en a-t-il pour moi?

KALOUGA. Non, Mossié. Mais en foilà un bour matam' la comtesse; elle être de Wilna. (*Il donne la lettre à Tchérikof, qui la remet à madame de Césanne.*)

MADAME DE CÉSANNE. De Wilna? j'en attendais, et j'avais dit qu'on me les adressât dans ce château.

TCHÉRIKOF. Nous vous laissons; vous êtes chez vous, et voici Kalouga, un jeune Kalmouk, que je mets à vos ordres. (*A Alfred.*) Venez, je vous conduis à votre appartement, de là au salon, et puis au dîner qui nous attend; un dîner à la française, où vous retrouverez un de vos compatriotes.

ALFRED. Et qui donc?

TCHÉRIKOF. Le champagne; car tous les mois j'en fais venir; j'ai à Paris un banquier, rien que pour cela.

ALFRED. Vraiment?

TCHÉRIKOF. C'est que la Russie en fait une consommation... on en boit ici deux fois plus qu'on n'en récolte en France.

MADAME DE CÉSANNE. Ce n'est pas possible.

TCHÉRIKOF. Si vraiment; l'industrie a fait tant de progrès! (*Tchérikof et Alfred entrent dans l'appartement à droite, dont la porte reste ouverte.*)

—

SCÈNE VII.

MADAME DE CÉSANNE, KALOUGA.

MADAME DE CÉSANNE. Ils sont partis. Voilà cette lettre que j'attendais, et que maintenant je n'ose ouvrir. (*On entend le son d'une cloche.*) Quelle est cette cloche?

KALOUGA. Ce être à la borte du château; tes vagabonds qui temanter asile bour le nuit. (*Allant a la fenêtre de gauche, qu'il ouvre.*) *Wer da?* qui vive? fous rébontir bas, tant bire bour fous. (*Il referme la fenêtre. On sonne encore.*)

MADAME DE CÉSANNE, *qui a décacheté la lettre.* Encore! voyez donc ce que ce peut être!

KALOUGA. Che afre temanter, ly afre bas rébontu; si restir à le borte.

MADAME DE CÉSANNE. Par le froid qu'il fait!

KALOUGA. Li être un pel température pour la piouvac, un blein lune, qui li être pien chaude.

MADAME DE CÉSANNE. Y penses-tu?

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

De misère et de froid, peut-être,
Il va périr... Ouvre-lui donc;
Sois charitable.

KALOUGA.

A notre maître
J' vas en t'manter la permission.

LA COMTESSE.

Est-elle donc si nécessaire?
As-tu besoin, dans ta bonté,
Des ordres d'un maître... pour faire
Ce que prescrit l'humanité?

D'ailleurs je prends tout sur moi.

KALOUGA. Ce être différent; che opéir d'un air affable, Monseignir l'hafré ortonné. Je fais parler à la concierge. (*Il sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE VIII.

MADAME DE CÉSANNE, *seule.* Ah! que ce séjour m'attriste! tout y est froid et glacé. Il faut leur ordonner d'être humains; ils obéissent du moins, c'est toujours cela. (*Regardant la signature de la lettre.*) « Nicolauf, commerçant à Wilna; » lisons. « Madame la « comtesse. Vous m'avez fait annoncer, par MM. Mar- « tin et Compagnie, mes correspondants, qu'une jeune « fille à laquelle vous preniez le plus grand intérêt, « partirait de France, le 15 septembre dernier; qu'elle « suivrait la route de Berlin, de Posen et de Varso- « vie; et que, vers la fin de novembre, elle arriverait « à Wilna. Mais il paraît que, quelques lieues avant « Grodno, la voiture dans laquelle elle se trouvait a « été attaquée; et c'est avec douleur que je vous ap- « prends que l'homme de confiance qui l'accompa- « gnait est au nombre des voyageurs qui ont péri. » (*S'interrompant.*) Grand Dieu! (*Reprenant la lecture de la lettre.*) « Quant à la jeune fille à laquelle vous « vous intéressez, on n'a aucune nouvelle de son sort; « mais du moins, et, d'après les renseignements que « nous avons pris, rien ne prouve qu'elle ait perdu « la vie; et si elle a pu seulement parvenir jusqu'à « Grodno, nul doute qu'elle ne nous informe de ce « qu'elle est devenue. » Et comment le pourrait-elle?

Air de *l'Ermite de Saint-Avelle.*

Sur cette terre, isolée,
Qui sera son protecteur?
Elle s'est donc immolée
Pour moi, pour son bienfaiteur!
Étrangère, hélas! et bannie,
Faut-il, par un malheur nouveau,
Qu'elle vienne perdre la vie
Aux lieux même où fut son berceau.

—

SCÈNE IX.

MADAME DE CÉSANNE ; KALOUGA ET YELVA, *entrant par la porte à gauche.*

(REFRAIN DE LA PETITE MENDIANTE.)

KALOUGA *soutient Yelva, qui s'appuie sur son bras.* Entrir, entrir, fous, la pelle enfant ; mais ce être bas honnète de bas répontre à moi, qui li être pien galant. (*Il la conduit auprès du fauteuil à droite du théâtre.*)

YELVA, *en paysanne russe, pâle et se soutenant à peine, s'appuie sur le fauteuil* (MUSIQUE), *et indique que tous ses membres sont engourdis par le froid.*

KALOUGA, *à madame de Césanne.* Li être un betite fille qui li être bas de ce tomaine ; car moi les connaître toutes.

MADAME DE CÉSANNE. C'est bien..... (*S'approchant d'elle.*) Dieu! qu'ai-je vu! (MUSIQUE.) *A ce cri, Yelva tourne la tête, veut s'élancer vers la comtesse, mais ses forces la trahissent ; elle ne peut que tomber à ses pieds, en lui tendant les bras.*) Ma fille, mon enfant ! c'est toi qui m'es rendue ! mais dans quel état ! cette pâleur ! ces obscurs vêtements ! La misère était donc ton partage ?

YELVA *fait signe qu'elle la revoit, qu'elle est heureuse, qu'elle se porte bien ; mais, en ce moment, elle chancelle et retombe sur le fauteuil.*

MADAME DE CÉSANNE. O ciel ! la fatigue, le froid..... (*A Kalouga.*) Laisse-nous.

KALOUGA. Ya, montame.

MADAME DE CÉSANNE. Surtout, pas un mot de cette aventure.

KALOUGA. Ya.

MADAME DE CÉSANNE. Vous n'avez rien vu.

KALOUGA. Ya.

MADAME DE CÉSANNE. Rien entendu.

KALOUGA. Ya. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

YELVA, *sur un fauteuil,* MADAME DE CÉSANNE.

MADAME DE CÉSANNE. Depuis l'horrible catastrophe qui t'a séparée de ton guide, qu'es-tu devenue au milieu de ces déserts ?

(ROMANCE DE LÉONIDE.)

YELVA *lui indique qu'elle s'est trouvée seule, sans argent et presque sans vêtements ; elle souffrait ; elle avait bien froid ; elle a marché toujours devant elle, ne rencontrant personne ; elle a continué sa route ; elle marchait toujours, mourant de fatigue et de froid* (*Refrain de* la Petite Mendiante), *et quand elle rencontrait quelqu'un, elle tendait la main et se mettait à genoux, en disant : « Prenez pitié d'une pauvre fille. »*

MADAME DE CÉSANNE. O ciel ! obligée de mendier..... Et quand venait le soir ?.. et aujourd'hui, par exemple, dans cette campagne éloignée de toute habitation ?

YELVA *fait signe que la nuit commençait à la surprendre ; qu'elle cherchait autour d'elle où reposer sa tête ; qu'elle n'apercevait rien ; et, désespérée, elle était résignée à se coucher sur la terre, et à mourir de froid, lorsque ses yeux sont tombés sur ce médaillon qu'elle avait conservé.* (*Air de la romance d'*Alexis) *Elle a imploré sa mère, l'a priée de la protéger.*

MADAME DE CÉSANNE. Oui, la mère que tu implorais devait te protéger.

YELVA. *Soudain elle a aperçu une lumière* (Musique douce), *c'était celle du château ; elle a marché avec courage, et, quand elle s'est vue aux portes de cette habitation, elle s'est traînée jusqu'à la cloche qu'elle a sonnée.* (*Air de* JEANNOT ET COLIN : Beaux jours de notre enfance.) *On est venu ouvrir, et la voilà dans les bras de sa bienfaitrice.*

MADAME DE CÉSANNE. Oui, tu ne me quitteras plus ; et quoi qu'il arrive, c'est moi qui, désormais, veux veiller seule sur tes jours et sur ton bonheur.

YELVA *la regarde avec tendresse, puis avec embarras, et montrant son cœur et sa main, elle lui fait entendre qu'il n'y a plus de bonheur pour elle. Puis, tirant de son sein son bouquet de mariage qu'elle a conservé, elle lui demande par gestes : « Et celui qui m'aimait, « qui devait m'épouser... qu'est-il devenu ?.. où est-il ? »*

MADAME DE CÉSANNE. Celui qui t'aimait ; qui devait t'épouser ?.. Alfred...

YELVA, *avec émotion. Oui.*

MADAME DE CÉSANNE. Yelva, oublions-le... n'en parlons plus, surtout aujourd'hui.

YELVA, *effrayée, lui demande par ses gestes : « Est-ce qu'il est mort ?.. est-ce qu'il n'existe plus ? »*

MADAME DE CÉSANNE. Non, rassure-toi, il vit, il existe.

YELVA *témoigne sa joie.*

MADAME DE CÉSANNE. Mais, je ne sais comment t'apprendre...

SCÈNE XI.

YELVA, MADAME DE CÉSANNE, FŒDORA.

FŒDORA, *entrant par le fond.* Madame, on m'envoie vous chercher, on vous demande au salon... (*Voyant Yelva.*) Mais quelle est cette jeune fille ?

MADAME DE CÉSANNE. Une infortunée que nous venons de recueillir, et à qui nous avons donné l'hospitalité.

FŒDORA. Ah ! je veux être de moitié dans votre bienfait ! .. je veux la présenter à M. Alfred. (*Yelva fait, ainsi que madame de Césanne, un geste d'effroi.*) Oui, M. Alfred de Césanne ; c'est mon mari, celui que je vais épouser !.. (*A madame de Césanne.*) Madame..... je veux dire ma mère, car vous savez que tout est déjà disposé ; les vassaux, les paysans, sont dans le vestibule, les musiciens en tête ; il ne manque plus que mon cousin, qui n'était pas encore descendu au salon. (*Pendant que Fœdora parle, Yelva et madame de Césanne indiquent par leur pantomime les diverses émotions qu'elles éprouvent. A Yelva.*) Venez, venez avec moi... M. Alfred ne me refusera pas la première grâce que je lui demanderai ; et vous ne me quitterez plus... Ne le voulez-vous pas ?..

YELVA *témoigne le plus grand trouble.*

MADAME DE CÉSANNE. Excusez-la, cette pauvre fille ne peut ni vous entendre, ni vous répondre, elle ne sait ni le français ni le russe.

FOEDORA. Ah! c'est dommage!.. elle est si jolie, que j'aurais désiré qu'elle fût de notre pays..... Mais c'est égal, venez toujours, vous assisterez à ce mariage..... (*Yelva s'éloigne avec effroi.*) Eh bien! qu'a-t-elle donc? (*Souriant.*) Vous avez raison, elle ne me comprend pas; il semble que je lui ai fait peur.

MADAME DE CÉSANNE. Dans l'état de faiblesse où elle est, un peu de repos lui est seul nécessaire.

FOEDORA. En effet, elle a l'air de souffrir.

MADAME DE CÉSANNE. Ah! c'est qu'elle est bien malheureuse, elle est bien à plaindre, je le sais; tant de coups l'ont frappée à la fois!.. mais je connais aussi de quels nobles sentiments elle est capable..... (*Yelva serre la main de madame de Césanne, comme pour lui dire qu'elle est tout à fait résignée.*) et, après tant de sacrifices et de souffrances, elle ne voudrait pas en un moment détruire ce qu'elle a fait.

FOEDORA. Oui! il faut qu'elle reprenne confiance; puisque la voilà avec nous, bientôt ses malheurs seront finis!

MADAME DE CÉSANNE, *regardant Yelva.* Vous avez raison, encore un instant, un instant de courage, c'est tout ce que je lui demande; et tout sera fini.

YELVA *essuie ses larmes, regarde madame de Césanne, lui prend la main, et semble lui dire avec fermeté : « Ce courage, je l'aurai. » Elle aperçoit à gauche une caisse de fleurs; elle va en cueillir une, s'approche de Fœdora, lui fait la révérence, et la lui présente.* (*Air de* Léocadie.)

FOEDORA. Un bouquet pour mon mariage, pauvre enfant! c'est elle qui la première m'en aura présenté; fasse le ciel que cela me porte bonheur!

YELVA, *en ce moment, regarde sa parure de mariée, sa couronne et son bouquet d'oranger : elle soupire, et l'orchestre finit l'air de* LÉOCADIE: Voilà pourtant comme je serais. *A la fin de l'air, elle se jette dans les bras de madame de Césanne, qui la presse contre son cœur, en lui donnant les marques de la plus vive tendresse.*

MADAME DE CÉSANNE, *à Fœdora.* Venez, venez, on nous attend. (*Elles sortent par le fond.*)

SCÈNE XII.

MUSIQUE.

YELVA, *seule, tombe anéantie dans le fauteuil..... Elle reste un instant absorbée dans sa douleur : puis, semblant reprendre tout son courage, elle fait signe que tout est fini, qu'elle bannit Alfred de son cœur... « C'est dans ce moment, sans doute, qu'il se marie... » Elle prend le bouquet qu'elle avait conservé, le regarde avec attendrissement et le jette loin d'elle. Elle écoute, croit entendre une musique religieuse, se met à genoux, et prie pour lui. Plus calme alors, elle lève la tête et regarde autour d'elle; elle éprouve, à l'aspect de ces lieux, une émotion dont elle ne peut se rendre compte; elle se lève précipitamment et semble reconnaître cette chambre; elle examine avec attention la tenture, les meubles; puis, posant la main sur son cœur, elle cherche à retenir des souvenirs qui lui échappent.*

SCÈNE XIII.

YELVA, TCHÉRIKOF, *sortant de l'appartement à droite.*

TCHÉRIKOF. Allons, voilà déjà les airs du pays, les chants de noces qui se font entendre. Je leur ferai donner le knout, pour leur apprendre à chanter et à être heureux sans moi..... Mais quelle est cette paysanne? O ciel! en croirai-je mes yeux?... Yelva sous ce déguisement, et dans ce château!

YELVA, *à sa vue, fait un geste de surprise, et court à lui.*

TCHÉRIKOF. Et Alfred, quel sera son étonnement?

YELVA *lui fait signe de se taire.*

TCHÉRIKOF. Quoi! vous ne voulez pas qu'il sache?.. vous craignez sa présence?

YELVA *fait signe que oui.*

TCHÉRIKOF. Et comment êtes-vous ici? qui vous amène chez moi?

YELVA, *par gestes : Ceci est à vous?*

TCHÉRIKOF. Oui, ce château m'appartient.

MUSIQUE.

YELVA *le regarde avec une nouvelle attention, et comme si elle ne l'avait jamais vu; il semble qu'elle veuille lire sur son visage et deviner ses traits.*

TCHÉRIKOF. Qu'a-t-elle donc? d'où vient l'émotion qu'elle éprouve?

YELVA *met une main sur son cœur, et de l'autre lui fait signe de se taire et de ne point troubler les idées qui lui arrivent en foule. « Oui, quand elle était petite, elle a vu tout cela... » Elle court à la fenêtre à gauche, montre les jardins.*

TCHÉRIKOF. Dans ces jardins!.. eh bien! que voulez-vous dire?

YELVA *lui fait signe qu'il y a une balançoire* (*Air :* Balançons-nous), *des montagnes russes, d'où on descendait rapidement.*

TCHÉRIKOF, *étonné.* Il me semble qu'elle parle de balançoire, de montagnes russes... Qu'est-ce que cela signifie?

YELVA *témoigne son impatience de ce qu'il ne comprend pas.* (*Air :* Un bandeau couvre les yeux.) *Puis, comme une idée qui lui vient, elle lui fait signe qu'autrefois, dans ce salon, elle jouait avec des enfants de son âge; et, faisant le geste de se mettre un bandeau sur les yeux, elle court après quelqu'un, comme si elle jouait au colin-maillard.* (Air vif.) *Tous ses gestes se succèdent rapidement, et sans qu'elle fasse presque attention à Tchérikof, qui la regarde d'un air attendri.*

TCHÉRIKOF. Pauvre enfant! je ne sais pas ce qu'elle a, ni ce qu'elle veut dire, mais il y a dans ses gestes, dans sa physionomie, une expression que je ne puis définir, et dont, malgré moi, je me sens tout ému.

CHOEUR, *en dehors.*

AIR de la *Dame Blanche.*

Chantons, ménestrels joyeux,
Refrains d'amour et d'hyménée;
La plus heureuse destinée
Comble en ce jour tous leurs vœux.

YELVA *le prend par le bras pour lui dire :* Écoutez!

TCHÉRIK F. Ce sont mes vassaux qui chantent un air du pays.

YELVA *semble lui dire :* C'est cela même! *Son émotion est au comble. Elle prend la main de Tchérikof, la serre dans les siennes, la porte sur son cœur.*

TCHÉRIKOF. Je n'y suis plus, je n'y conçois rien ; elle paraît si contente et si malheureuse... et cette amitié si tendre qu'elle me témoigne... vrai, ça donnerait des idées... Yelva... ma chère Yelva... rassurez-vous.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; ALFRED, *entrant par la porte à droite, qu'il referme sur lui; il aperçoit Yelva dans les bras de Tchérikof.*

ALFRED. Ciel?.. Yelva!..

YELVA, *en voyant Alfred, effrayée, hors d'elle-même, s'arrache des bras de Tchérikof, et s'enfuit précipitamment dans l'appartement à gauche, dont elle ferme la porte.*

ALFRED, *à Tchérikof, après un instant de silence.* Eh bien! Monsieur, mes soupçons étaient-ils injustes? qu'avez-vous à répondre?

TCHÉRIKOF. Rien... jusqu'à présent... car je n'y comprends pas plus que vous.

ALFRED. Et moi, je comprends, Monsieur, que vous êtes un homme sans foi.

TCHÉRIKOF. Monsieur de Césanne!

ALFRED. Oui, c'est vous qui me l'avez ravie; qui l'avez enlevée à mon amour; qui l'avez cachée dans ces lieux, où vous l'avez séduite... Je n'en veux d'autre preuve que l'amour qui brillait dans vos yeux... que les caresses qu'elle vous prodiguait... et la terreur dont ma vue l'a frappée.

TCHÉRIKOF. Je vous répète que j'ignore ce qui en est... Mais quand ce serait vrai, quand par hasard elle m'aimerait; est-ce que vous prétendez me les enlever toutes? est-ce que vous n'épousez pas ma cousine?.. est-ce que je n'ai pas le droit comme un autre?..

ALFRED. Non, vous n'avez pas le droit de tromper un homme d'honneur, vous qui n'êtes qu'un...

TCHÉRIKOF. C'en est trop...

ENSEMBLE.

AIR de la *Batelière.*

De rage et de fureur
Je sens battre mon cœur ;
Mais d'une telle offense
J'aurai bientôt vengeance;
Redoutez ma fureur.

(*Ils sortent par le fond.*)

—

SCÈNE XV.

YELVA, MADAME DE CÉSANNE, *sortant de l'appartement à gauche.*

MADAME DE CÉSANNE. Yelva! quelle agitation..... Eh bien! Alfred a-t-il pénétré dans ces lieux? l'aurais-tu revu?

YELVA *fait signe que oui.*

MADAME DE CÉSANNE. Où donc? ici?

YELVA. *Oui.*

MADAME DE CÉSANNE. D'où venait-il?

YELVA *montre la porte à droite :* De là!..

MUSIQUE.

YELVA. *En ce moment, elle s'est approchée de la porte à droite, qu'Alfred a refermée, en entrant, à la scène précédente. Sur cette porte est le portrait que Tchérikof a montré à la scène cinquième. Yelva stupéfaite s'arrête, regarde le tableau, court à madame de Césanne, et le montre de la main et avec la plus grande agitation.*

MADAME DE CÉSANNE. C'est l'ancienne maîtresse de ce château, la mère du comte de Tchérikof, qui a péri, ainsi que toute sa famille, dans l'incendie de Smolensk.

YELVA *tire vivement de son sein le médaillon qu'elle porte, le donne à madame de Césanne, en lui disant :* Regardez, c'est elle.

MADAME DE CÉSANNE. O ciel! les mêmes traits; c'est bien elle, c'est ta mère.

YELVA *court se jeter à deux genoux devant le tableau, l'entoure de ses bras, le presse de ses lèvres; puis, s'inclinant en baisant la terre, elle semble lui demander sa bénédiction.*

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, FŒDORA, *accourant.*

FŒDORA. Ah! mon Dieu! quel malheur! M. Alfred et mon cousin...

MADAME DE CÉSANNE. Eh bien?

FŒDORA. Ils avaient été chercher des armes, et je viens de les voir tous les deux descendre dans le parc; ils n'ont pas voulu m'écouter; ils vont se battre!

MADAME DE CÉSANNE. Que dites-vous? ah! courons sur leurs pas. (*Elle sort.*)

FŒDORA. Pourvu qu'il en soit encore temps.

YELVA *donne les marques du plus violent désespoir; elle demande par gestes à Fœdora de quel côté doit se passer le combat. Fœdora lui montre la croisée à droite, qui donne sur les jardins. Yelva court l'ouvrir précipitamment, et, au même instant, on entend un coup de pistolet. Yelva indique, par des gestes d'effroi, qu'elle voit les deux adversaires. Elle est restée auprès de la croisée, tendant les bras vers eux; et, après les plus violents efforts, elle parvient à prononcer ce mot :* Alfred!.. *Au même instant, affaiblie par les efforts qu'elle a faits, elle tombe évanouie.*

FŒDORA *la reçoit dans ses bras, la porte sur le fauteuil, et lui prodigue des secours.* Pauvre enfant! elle a perdu connaissance...

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED, TCHÉRIKOF, MADAME DE CÉSANNE, *tenant Alfred et Tchérikof par la main;* DOMESTIQUES.

TCHÉRIKOF, *tenant à la main le médaillon d'Yelva.*

Ah! que m'avez-vous appris? ma sœur! ma sœur! où est-elle?

MADAME DE CÉSANNE, *lui montrant Yelva qui est sur le fauteuil, étendue et sans connaissance.* La voilà.

TCHÉRIKOF. Et ce cri dont nous avons été frappés, et qui a suspendu notre combat?

FOEDORA. C'est elle qui l'a fait entendre; la frayeur, l'émotion; mais je crains qu'un tel effort ne lui coûte la vie.

TOUS. Grand Dieu! (*Yelva est évanouie dans le fauteuil; Tchérikof à droite, Alfred à gauche, à ses genoux; madame de Césanne auprès d'Alfred, Fœdora, derrière le fauteuil, prodiguant ses soins à Yelva.*)

FINAL.

(Musique de M. Heudier.)

TCHÉRIKOF.

Ma sœur!.. Le sort nous l'enlève.

ALFRED.

Je la perds, quand pour moi renaissait le bonheur.

FOEDORA.

Écoutez... taisez-vous... je sens battre son cœur.

MADAME DE CÉSANNE.

Oui, déjà de son front s'efface la pâleur;
Et sortant d'un pénible rêve,
Elle revient à la vie.

TOUS.

O bonheur!

CHOEUR.

O Dieu tutélaire!
Je bénis ton secours.

YELVA, *revient peu à peu à elle, regarde lentement tous ceux qui l'entourent, mais sans les reconnaître encore; elle cherche à rappeler ses idées, aperçoit madame de Césanne, prend sa main qu'elle baise, puis se retourne, aperçoit Alfred, fait un mouvement de surprise (tout le monde se penche et écoute attentivement); elle le regarde et lui dit tout doucement:* Alfred!.. *De l'autre côté elle aperçoit Tchérikof, lui tend la main et dit :* Mon frère!.

ALFRED. Me pardonneras-tu? m'aimeras-tu?

YELVA. *se levant.* Toujours!





LORD FINGAR. En croirai-je mes yeux! mon rival en ces lieux!

LES DEUX NUITS

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 20 mai 1829.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BOUILLY.

MUSIQUE DE M. BOYELDIEU.

Personnages.

LORD FINGAR, colonel d'un régiment de cavalerie irlandaise.
SIR EDOUARD ACTON, capitaine-major d'un régiment d'infanterie.
MAC-DOWEL, BLACFORT, DUNCAN, FALGAR, DOUGLAS, WALTER, MONTCALME, jeunes officiers.
MALVINA DE MORVEN, orpheline et nièce du duc de Calderhal, gouverneur de Dublin.
STROUNN, ancien marin, concierge du château de Butland.
BETTY, fille de Strounn.
CARILL, jeune montagnard amoureux de Betty.
VICTOR, valet français au service de sir Edouard.
JAKMANN, valet et confident de lord Fingar.
JOBSON, constable.
PLUSIEURS JEUNES SEIGNEURS IRLANDAIS.
VALETS DE DIFFÉRENTES LIVRÉES.
HABITANTS DE LA VILLE DE DUBLIN.
AGRICULTEURS DES MONTAGNES DE BUTLAND.

La scène se passe à Dublin pendant le premier acte, et au château de Butland pendant les deux autres.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon de la taverne de l'Aigle d'Or, à Dublin. A droite et à gauche, sur un guéridon, des verres à punch. Au fond, une grande croisée donnant sur un balcon; elle est ornée d'une draperie dont les rideaux sont tirés. Sur chaque côté de la coulisse, une porte mène à des pièces adjacentes. Celle à gauche du spectateur conduit dans la salle à manger, où l'on entend,

au lever de la toile, le bruit d'un souper joyeux, et la voix de nombreux convives, répétant en chœur de vieux refrains irlandais. Plusieurs lustres allumés annoncent que la scène se passe pendant la nuit.)

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JAKMANN, DEUX JOCKEYS, *sous la livrée de lord Fingar.* PLUSIEURS VALETS *sous différentes livrées. Peu après,* VICTOR.

INTRODUCTION.

(*Ils entrent tous, la serviette à la main, par la porte à droite du spectateur.*)

LE CHŒUR DES CONVIVES, *dans la coulisse.*

Amis, demain, que l'aurore
Nous retrouve le verre en main!
Bacchus nous invite encore;
Amis, buvons, buvons jusqu'à demain.

JAKMANN ET LES VALETS.

Ah! quel bruit, quel vacarme!
Par leurs cris, par leurs chansons,
Ils vont jeter l'alarme
Dans tous les environs.

JAKMANN.

Je reconnais bien là mon maître;
Généreux, aimant à paraître,
Il a voulu réunir à grands frais
Tous les plus fous des seigneurs irlandais.

(*On entend chanter, dans la coulisse, le chœur suivant.*)

LE CHŒUR, *dans la coulisse.*

Amis, demain, que l'aurore
Nous retrouve le verre en main;
Bacchus nous invite encore :
Amis, buvons, buvons jusqu'à demain.

LE CHŒUR, *sur la scène.*

Ah! quel bruit, quel vacarme!
Par leurs cris, etc., etc.

VICTOR, *entrant la serviette à la main.*

Quelle abondance!
Quelle élégance!
C'est un souper délicieux.
Que de gaîté! que de propos joyeux!
D'honneur, il me semble être en France!

JAKMANN.

A mon maître, à coup sûr, il en coûtera cher.

VICTOR.

Que de vins délicats! que de bouchons en l'air!
Du vin d'Aï, moi j'aime la folie :
Dans sa fougue charmante on dirait qu'il défie
Le plus intrépide buveur.
(*Imitant le bruit de plusieurs bouchons qui sautent.*)
Pif, paf, paf, pouf! ah! cette artillerie
Vaut bien celle du champ d'honneur.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR, *dans la coulisse.*

Amis, demain que l'aurore
Nous retrouve, etc., etc.

VICTOR.

Que j'aime ce vacarme!
Comme eux, buvons, chantons,
Comme eux, jetons l'alarme
Dans tous les environs.

LE CHŒUR, *sur la scène.*

Ah! quel bruit, quel vacarme!
Par leurs cris, par leurs chansons,
Ils vont jeter l'alarme
Dans tous les environs.

VICTOR. Allez donc, allez donc, on demande encore du champagne. (*Plusieurs domestiques sortent.*)

JAKMANN. Quel beau souper!

VICTOR. Je m'en vante! un souper que j'ai commandé moi-même à l'Aigle d'Or, la taverne la plus renommée de la ville de Dublin.

JAKMANN. Il me semble seulement, monsieur Victor, que nos maîtres restent bien longtemps à table.

VICTOR. Eh! que vous importe?

JAKMANN. C'est qu'il faut qu'ils aient fini, pour que nous commencions.

VICTOR. Monsieur Jakmann est pressé.

JAKMANN. Toujours; il faut que j'aille vite; c'est mon état... quand on est coureur d'un grand seigneur.

VICTOR. Une belle place, qui peut vous mener loin.

JAKMANN. Trop loin; car, avec lord Fingar mon maître, on n'a pas un moment pour se reposer. Ne me parlez pas de ces jeunes gens à la mode, de ces brillants militaires, qui ont des inclinations dans tous les quartiers de la ville! L'inconstance est une chose terrible pour les coureurs! aussi, quoique je sois bien payé, j'envie quelquefois le sort de Thomas, le cocher.

VICTOR. Je comprends, un poste plus élevé.

JAKMANN. Non; mais c'est qu'il est toujours assis; ça doit être si agréable! Moi, toute mon ambition est de m'asseoir un jour.

VICTOR. Comme nous allons le faire tout à l'heure, devant une bonne table.

JAKMANN. Oui, c'est une retraite... et vous, monsieur Victor?

VICTOR. Moi, je ne suis que trop paisible! Valet de chambre parisien, et ne pouvant rester en place, tour à tour soldat, peintre, musicien, j'ai fait tous les métiers qui ne rapportent rien. J'ai manié le fusil en Belgique, le pinceau en Italie, la guitare en Espagne, et revenant à la livrée, mes premières amours, j'ai quitté de nouveau ma patrie pour suivre sir Edouard Acton, seigneur irlandais, espérant avec lui courir les grandes aventures, et perfectionner ici mon génie naturel. Eh bien! pas du tout, je ne fais rien; je perds mon talent, je me rouille, faute d'exercice.

JAKMANN, *se frottant les jambes.* Ce n'est pas comme moi. Votre maître ne ressemble donc pas au mien? il n'aime pas toutes les belles?

VICTOR. Il n'en aime jamais qu'une à la fois; il a de l'ordre, et encore, dans ce moment-ci, celle qu'il adore, il ne sait pas où elle est; voilà ce qui nous retient dans l'inaction.

JAKMANN. Vraiment!

VICTOR. Eh! oui, une beauté céleste, une jeune Irlandaise, qui, comme lui, voyageait en France. Deux compatriotes qui se rencontrent en pays étranger sont si disposés à s'aimer! l'éloignement nous rapproche. Aussi, il paraît que mon maître, car je n'étais pas encore à son service, était décidément amoureux, et que même cet amour était partagé, lorsqu'une maudite lettre française tombe entre les mains de sa belle compatriote.

JAKMANN. Une lettre?

VICTOR. Oui, une ancienne passion, une inclination antérieure que nous avions oubliée depuis longtemps; mais, sans daigner se plaindre, sans nous adresser un reproche, sans même faire attention à la date, ce qui, en fait de trahison, est bien essentiel, la belle Malvina est partie sur-le-champ, et, contre l'ordinaire des beautés fugitives, qui s'arrangent toujours pour être poursuivies, celle-ci n'a laissé aucun indice, aucune trace de son départ. Est-elle restée sur le continent? est-elle revenue dans les trois royaumes? c'est ce que mon maître n'a pu deviner, et c'est dans cette circonstance qu'il m'a pris à son service; je suis entré dans un interrègne.

JAKMANN. Vous êtes bien heureux, il n'y en a jamais chez nous. Mais quel est ce bruit?

VICTOR. Ce sont nos maîtres qui sortent de table; à notre tour passons à l'office, et reposons-nous des fatigues de la nuit en faisant trinquer ensemble la France et l'Angleterre. (*Il passe le bras sur l'épaule de Jakmann, qui sourit malgré lui.*) Il a ri! j'ai fait rire un Anglais! Allons, grave Jakmann, on fera quelque chose de vous,

et ce premier accès de gaieté doit être inscrit parmi les exploits qui signaleront ma carrière. (*Ils sortent par le fond.*)

—

SCENE II.

LORD FINGAR, SIR ÉDOUARD, DUNCAN, Officiers de différents corps, Anglais et Irlandais.

LORD FINGAR. A merveille! c'est ainsi que j'aime les réconciliations, le verre à la main. (*A deux officiers*) J'espère, Messieurs, que tout est oublié. (*Les deux officiers se donnent une poignée de main.*) A la bonne heure! deux officiers de mon régiment se battre en l'honneur d'une coquette qui les trahit peut-être pour un troisième! (*Bas, à Edouard.*) j'en sais quelque chose. (*Haut.*) Mes amis, pour conserver la mémoire de ce joyeux souper, jurons ici de ne jamais terminer autrement nos querelles d'amour. Se fâcher pour une infidélité! c'est absurde; c'est vouloir passer sa vie l'épée à la main; aussi, j'ai pris le parti d'en rire; et je vous défie ici, par le vin de Champagne que j'ai bu, d'altérer en rien ma philosophie ou ma joyeuse humeur, dussiez-vous, si vous le pouvez, m'enlever toutes mes maîtresses.

DUNCAN ET LES AUTRES. Accepté.

LORD FINGAR, *vivement*. A charge de revanche.

DUNCAN. C'est juste.

LORD FINGAR. Il n'y a que sir Édouard qui n'est pas du traité; il a déjà peur.

EDOUARD. Moi! au contraire, je n'y trouve que trop d'avantage; car n'ayant aucune belle qui s'intéresse à moi, je ne crains pas qu'on me l'enlève.

LORD FINGAR. Vraiment! pauvre garçon! je vous demande pardon de vous avoir accusé. Oui, je vous soupçonnais d'être amoureux; car vous n'êtes pas à la hauteur de nos principes. J'ai remarqué qu'à table vous étiez toujours en arrière de trois ou quatre verres de champagne.

ÉDOUARD. C'est possible. Vous, colonel, vous êtes toujours en avant.

LORD FINGAR. Un colonel, c'est de droit; mais savez-vous que vous n'êtes plus reconnaissable, depuis votre retour de France? Ici même, dans votre patrie, il semble que vous regrettiez ce pays-là.

ÉDOUARD. Ah! c'est qu'il me rappelle des souvenirs...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Le beau pays de France
Est un séjour favorisé des cieux;
Lui seul produit en abondance
Joyeux refrains et vins délicieux.
Il plaît au cœur, il plaît aux yeux,
Le beau pays de France.

DEUXIÈME COUPLET.

Au beau pays de France
Mille beautés ont droit de nous charmer;
Que de grâces! que d'élégance!
Le plaisir seul y sait tout animer.
C'est en riant qu'on sait aimer
Au beau pays de France.

TROISIÈME COUPLET.

Charmant pays de France,
Tu plais au brave, au galant troubadour;
L'un aux combats pour toi s'élance,
L'autre pour toi redit les chants d'amour.
Pourrai-je encor te voir un jour,
Charmant pays de France.

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, JAKMANN.

JAKMANN. Milord, c'est la carte.

LORD FINGAR. C'est juste; moi l'amphitryon, cela me regarde. Deux cents guinées! ce n'est pas cher, pour un dîner qui dure jusqu'au souper; et quel repas! On voit que sir Edouard s'était chargé de le commander.

ÉDOUARD. Ce n'est pas moi, c'est Victor, mon valet de chambre; un sujet admirable.

LORD FINGAR. Ce n'est pas comme ce paresseux de Jakmann, que j'essaye en vain de former et qui n'arrivera jamais.

JAKMANN. Ce n'est pas faute de faire du chemin.

LORD FINGAR, *lui jetant une bourse*. Fais dresser la table de jeu dans la salle à côté, et dis qu'on nous fasse du punch; et puis ne t'éloigne pas, j'aurai plus tard d'autres commissions à te donner.

JAKMANN. Il a déjà peur que je ne me repose. (*Il sort.*)

EDOUARD, *regardant Jakmann qui sort lentement.* N'est-ce pas votre coureur?

LORD FINGAR. Oui, un poltron, un imbécile, qui n'a d'esprit que dans les jambes; mais elles sont longues. Il a été autrefois le premier marcheur des trois royaumes. Je lui ai donné par an jusqu'à six mille livres.

EDOUARD. Vous qui n'en avez que douze, en donner six à votre coureur!

LORD FINGAR. C'est le moyen d'avoir toujours devant soi la moitié de son revenu; mais maintenant, mes amis, c'est bien changé, et je peux tous les jours, sans me gêner, vous donner des dîners comme celui-ci; car demain, à pareille heure, je serai riche à jamais, et qui plus est marié.

EDOUARD. Et vous ne nous en disiez rien?

LORD FINGAR. Ce n'était pas sans motif. J'avais un excellent oncle, le duc de Calderhal, qui adorait le mariage, qui ne vantait que le mariage, et qui pourtant est mort garçon. Du reste, une foule de bonnes qualités et un million de rentes; il est mort, je ne lui en veux pas...

EDOUARD. En vous laissant sa fortune...

LORD FINGAR. Au contraire, en la laissant tout entière à une nièce, sa fille adoptive, la plus jolie fille d'Irlande, à la seule condition que, dans les trois mois qui suivront son décès, elle prendra un mari à son choix, n'importe lequel, pourvu que dans les trois mois elle soit mariée.

ÉDOUARD. Et si elle ne l'est pas?

LORD FINGAR. C'est à moi que revient toute la fortune; clause à peu près inutile, et qui me laisserait peu d'espoir, car vous sentez bien qu'en trois mois de temps une jolie fille qui peut apporter en dot un million de rentes...

EDOUARD. Doit aisément trouver à se marier.

LORD FINGAR. Il y a tant d'amateurs! aussi ma seule ressource était de me mettre sur les rangs; il était naturel que j'eusse des vues tout comme un autre, moi, surtout, qui, en qualité de plus proche parent, avais été nommé tuteur, et un tuteur de vingt-cinq ans peut bien faire un mari. Mais avoir à lutter contre une foule de rivaux, être obligé surtout à une constance et à une cour assidue; je ne l'aurais jamais pu, même pour un million. Aussi, jugez de ma joie, lorsque ma jolie cousine me demanda à passer les trois mois de deuil dans la solitude la plus absolue! Vous comprenez que je ne suis pas de ces tuteurs jaloux et farouches qui contrarient leur pupille; et pour obéir à la mienne et lui faire plaisir, je l'ai confinée dans un vieux château qui dépend de la succession, et où personne, excepté moi, n'a le droit de la voir. Château féodal, orné de tourelles, pont-levis, bastions, et de tous ses agréments romantiques. C'est là que, sous la garde de fidèles vassaux, et sous la surveillance d'un concierge qui m'est dévoué, ma belle cousine se livre en paix aux beaux-arts et à toutes les jouissances de la mélancolie.

DUNCAN. Je vous avoue, colonel, que je trouve à cette aventure quelque chose de piquant et d'original.

LORD FINGAR. Situation délicieuse! et le meilleur, c'est que tout cela finit la nuit prochaine, à minuit, époque où les trois mois expirent.

DUNCAN. Quoi! demain, à pareille heure, vous serez marié?

LORD FINGAR. Ou millionnaire, l'un ou l'autre, et probablement tous les deux. Aussi, mes amis, je vous invite à ma noce.

DUNCAN. De grand cœur; partons sur-le-champ.

LORD FINGAR. Non, demain soir, pas avant.

DUNCAN. Et pourquoi?

LORD FINGAR, *riant*. Pourquoi? eh! mais, à cause de ce que nous disions tout à l'heure, en sortant de table.

EDOUARD, *souriant*. J'entends; c'est vous qui maintenant avez peur.

LORD FINGAR. Non pas; mais je prends mes précautions, je me tiens sur mes gardes. Je permets l'attaque, vous devez me permettre la défense.

DUNCAN. A la bonne heure: vous devez au moins nous indiquer où est située cette forteresse impénétrable.

LORD FINGAR. Mieux que cela; je vous y conduirai moi-même demain soir, au moment du mariage.

DUNCAN. Et le nom de votre jeune pupille, de cette charmante solitaire?

LORD FINGAR. Vous le saurez, quand elle sera ma femme.

DUNCAN. C'est aussi être par trop discret.

LORD FINGAR. C'est le moyen de réussir avec les dames. Moi, d'abord, je suis toujours la discrétion même, avant... après, je ne dis pas. Mais, pour vous consoler et vous faire prendre patience, je puis, sans danger, vous montrer son portrait.

DUNCAN. Ah! voyons.

ÉDOUARD, *à part, et regardant le portrait que Fingar tire de son sein*. Dieu! Malvina.

LORD FINGAR. Eh bien! qu'en dites-vous?

EDOUARD, *troublé et cherchant à se remettre*. Je dis... je dis... qu'elle n'est pas mal.

DUNCAN. Vous êtes bien difficile; des traits comme ceux-là, c'est ce que j'ai vu de plus séduisant, de plus ravissant.

LORD FINGAR. Eh bien! eh bien! capitaine, comme vous prenez feu! Je vois que j'ai eu raison de ne pas vous montrer l'original.

DUNCAN. Ah! Milord, vous êtes trop heureux!

LORD FINGAR. Vous croyez? Mais tenez, les tables de jeu sont prêtes; j'ai déjà perdu, avant le souper, quelques centaines de guinées, et sir Edouard me doit une revanche.

ÉDOUARD. Oui, Milord, oui, je vous suis; commencez sans moi.

LORD FINGAR. Voyons donc si la fortune me sera aussi favorable que l'amour! Allons, mes amis, demain le mariage, demain la raison; voici ma dernière nuit de folie, dépêchons-nous. (*Ils sortent tous par la porte à droite du spectateur.*)

—

SCENE IV.

ÉDOUARD, *seul*. Qu'ai-je appris, grand Dieu! Malvina dont j'ignorais le sort, Malvina qui me fuit, qui me croit infidèle, qui refuse de m'entendre, c'est elle qui, la nuit prochaine, doit épouser lord Fingar!..

—

SCENE V.

SIR ÉDOUARD, VICTOR.

VICTOR, *à la cantonade*. Je suis à vous dans l'instant; tâchez de vous maintenir à la hauteur de la table; car, du train dont ils y vont, je crains bien de les retrouver... (*Faisant le geste de rouler à terre. A sir Edouard.*) Eh quoi! seul ici, Milord? votre seigneurie me paraît sombre et rêveuse.

ÉDOUARD. Et ce n'est pas sans sujet. Apprends que cette jeune Irlandaise, qui fit en France une si vive impression sur mon cœur, cette Malvina de Morven, que nous cherchons en vain depuis trois mois...

VICTOR, *vivement*. Vous avez de ses nouvelles?

ÉDOUARD. A l'instant même! elle est au pouvoir de lord Fingar, qui la nuit prochaine doit l'épouser!

VICTOR, *vivement*. Tant mieux!

ÉDOUARD, *étonné*. Comment, tant mieux!

VICTOR. Oui, vraiment! si ce n'était qu'une de ces expéditions vulgaires dont on est rebattu, je ne l'entreprendrais pas; non, Milord, je ne l'entreprendrais pas; il me faut à moi de ces positions tout à fait désespérées, de ces coups hardis, étonnants, de ces intrigues bien nouées, bien serrées, en un mot, de quoi développer les moyens que j'ai reçus de la nature, et qu'ont mûris dix années d'expérience. Combien de temps me donnez-vous?

ÉDOUARD. Un jour!

VICTOR. Un jour!

EDOUARD. Un seul! car, d'après le testament d'un oncle, demain, à minuit, Malvina doit être mariée, et si elle ne l'est pas, elle perd une fortune considérable qu'il n'est pas en mon pouvoir de lui rendre.

VICTOR. Bon! cela commence à merveille. Où est-elle?

ÉDOUARD. Je l'ignore!

VICTOR, *étonné*. Vous l'ignorez?

ÉDOUARD, *avec impatience*. Eh oui, sans doute.

VICTOR, *riant*. C'est charmant! Vous n'avez pas le moindre indice sur sa retraite?

ÉDOUARD. Pas le moindre.

VICTOR. C'est divin! Soupçonnez-vous que ce soit dans Dublin?

ÉDOUARD. Je suis sûr, au contraire, que c'est dans un château-fort, au milieu de nos montagnes; mais il y en a tant dans ces environs!

VICTOR. C'est admirable! et la belle est sous la garde...

ÉDOUARD. D'un véritable cerbère qu'on ne peut ni tromper ni séduire.

VICTOR, *gaiement*. Eh bien! voilà qui me transporte, m'enflamme! Parlez-moi d'une pareille expédition; je m'en charge, et je vous réponds du succès.

ÉDOUARD. Mais comment parvenir en si peu de temps?..

VICTOR. C'est là le beau, l'admirable! Si on pouvait attendre, on aurait toujours de l'esprit; le difficile est d'en avoir tout de suite, à volonté. Mais avant tout, Monsieur, une seule question, qui va vous paraître bien commune, bien vulgaire, mais que les héros eux-mêmes sont obligés de faire avant d'entrer en campagne: sommes-nous en fonds?

ÉDOUARD. Plus que jamais; j'ai gagné cette nuit même trois cents guinées au lord Fingar; tu peux en disposer.

VICTOR. Comment! c'est avec l'or de votre rival que nous allons le combattre? Il est mort!

ÉDOUARD. Ah! si tu pouvais réussir!..

VICTOR, *agité, et cherchant dans son imagination*. Si je réussirai! j'imagine déjà... non, je n'imagine rien; mais laissez-moi réfléchir. (*Apercevant Jakmann, qui entre du fond, dans le salon à droite, en portant un plateau de liqueurs.*) Rentrez au salon, où votre absence serait remarquée; retournez près de votre rival, redoublez de folies, et ne craignez rien; je veille sur vous et sur lui. (*Edouard sort par la porte à droite.*)

—

SCENE VI.

VICTOR, *seul.*

AIR.

Héros fameux de la grande livrée,

Scapin, Frontin, Hector, Sganarelle, Crispin,
J'invoque de vos noms la gloire révérée,
Venez, inspirez-moi de votre esprit malin.
Ils viennent tous: je les vois, je les compte:
C'est Sganarelle et son divin tabac;
Puis c'est Scapin, affublé de ce sac
Où va s'envelopper Géronte.
Plus loin, Hector grondant tout bas,
Un gros Sénèque sous le bras!
A cette mine joyeuse,
A ce noir manteau de velours,
C'est Crispin rêvant toujours
Quelque folie amoureuse.
Mais écoutez.. on rit de toute part;
On chante aussi... c'est Thalie en goguette;
C'est Figaro tenant une lancette,
Et fredonnant un refrain de Mozart.
Ah! ah! ah!
La séance est ouverte... ils sont tous rassemblés.
(*Otant son chapeau.*)
Je vous écoute, ô mes maîtres, parlez.
(*S'asseyant et imitant diverses personnes qui parlent à la fois.*)
Avant tout, il faut plaire
Aux gens de la maison.
— D'un rival ou d'un frère
Il faut prendre le nom.
— Quiproquos et méprise,
Et puis déguisement...
— Et finir l'entreprise
Par un enlèvement.
(*Se bouchant les oreilles.*)
Eh! Messieurs, un moment.
(*Recommençant à parler.*)
— Je prendrais d'un notaire
La robe et le rabat.
— Il faut faire au beau-père
Signer un faux contrat.
— Faire jouer le maître.
— Enivrer le valet.
— Sauter par la fenêtre.
— Mettre en fuite le guet.
(*Leur faisant signe de se taire.*)
Eh! Messieurs, s'il vous plaît...
(*Reprenant.*)
Pour tromper un tuteur faut-il une autre ruse?
(*S'interrompant.*)
— Eh non, l'on ne veut plus de tuteur qu'on abuse.
— Vraiment? — Eh oui: nous en avons assez.
Les maris les ont remplacés.
— Prenez donc mon moyen.
— Eh non! c'est trop ancien.
— Prenez plutôt le mien.
— Le mien. — Le mien. — Le mien.
L'assemblée, où l'on n'entend rien,
Ne s'y reconnaît plus... Eh bien!

CAVATINE.

Toi, qu'implore la grisette,
Le prince et l'humble bourgeois,
Toi qui devant une coquette
Fais courber le front des rois;
Toi, qu'implorent les soubrettes
Dans les moments d'embarras,
Toi, qu'invoquent les poëtes
Dans tous les vers d'opéras...
Notre ressource éternelle,
O dieu malin! dieu fripon!
S'il faut enfin qu'on t'appelle,
Qu'on t'appelle par ton nom,
Amour! je reviens encore,
Je reviens à toi,
Ici je t'implore,
Viens, conseille-moi.
En vain l'on critique
Ton carquois gothique,
Et la forme antique
De ton vieux flambeau.
Va, laisse-les faire,
Toujours sûr de plaire,
Toi seul, sur la terre,
Es toujours nouveau.
Tu m'inspires, tu me conseilles,
Et ces maîtres que j'invoquais,
Vont, en admirant tes merveilles,
Applaudir mes premiers essais.
J'entends déjà Scapin, Crispin et Figaro
Me crier : Bravo, bravo!
Il est digne de nous : bravo, bravo, Victor!
— Eh! Messieurs, pas encor.
Dieu d'amour, toi qui me conseilles,
Permets du moins que mes efforts heureux
Me donnent quelque jour une place auprès d'eux.

—

SCENE VII.

VICTOR, JAKMANN.

JAKMANN. C'est fini, je n'en reviendrai jamais; passe pour le jour; mais à cette heure-ci...

VICTOR. Qu'y a-t-il donc, brave Jakmann?

JAKMANN. Il y a, qu'après le petit repas que nous venons de faire, je comptais bien passer dans mon lit le reste de la nuit; pas du tout; Milord, mon maître, qui a achevé ses dépêches, m'a ordonné de me tenir prêt à partir sur-le-champ, et je vais prendre mon costume de voyage.

VICTOR. Pour faire une commission dans la ville?

JAKMANN. Ah! bien oui; il m'envoie dans les montagnes.

VICTOR. Dans les montagnes, dis-tu? (*A part.*) Serions-nous sur la trace? (*Haut.*) Quelque mission d'amour?

JAKMANN. Je n'en sais rien; j'aimerais mieux faire dix lieues en plaine, que trois dans le haut pays; des ravins, des défilés, des précipices, et à chaque rocher qui s'avance je crois voir un voleur.

VICTOR. Tu n'es pas brave.

JAKMANN. Ce n'est pas mon état; je suis payé pour avoir des jambes, et non pour avoir du cœur.

VICTOR. C'est juste. Et l'endroit où il t'envoie, n'est-il pas un château-fort?

JAKMANN. Oui; à trois lieues d'ici; le château de Dombar.

VICTOR *à part.* Je le tiens; nous y voilà, impossible que la veille de ses noces il n'écrive pas à sa belle. (*Haut.*) Et tu vas de ce pas au château de Dombar?

JAKMANN. Oui; et à celui de Blakston, et à celui de Butland, et à Saint-Dunstan.

VICTOR. Ah! mon Dieu! comme en voilà! et comment s'y reconnaître? Répète-moi un peu cela; car ce sont des noms si barbares, que ça fait mal à prononcer.

JAKMANN, *soupirant.* Et à y aller! ça fait bien plus de mal encore! j'en ai une courbature, rien que d'y penser. Songez donc que le château de Dombar est à trois milles d'ici, au nord, Blakston au midi, Butland entre les deux, et Saint-Dunstan encore par-delà; en tout, quinze à dix-huit milles, qu'il faut avoir faits à midi; voilà pourquoi je pars de suite.

VICTOR. Et tu ne cherches pas à deviner, tu ne soupçonnes pas le motif de ces diverses commissions?

JAKMANN. Ah! bien oui; c'est assez de les faire; s'il fallait encore savoir pourquoi, ça serait une fatigue de plus. Moi, on me dit : va, et puis je vais; mais en conscience, je vais trop; et Milord peut se vanter d'avoir trouvé en moi le mouvement perpétuel. Adieu, monsieur Victor. (*Il sort.*)

—

SCENE VIII.

VICTOR, *seul.* Bon voyage. Moi, qui m'amuse à interroger cet imbécile, il ne peut me dire que ce qu'il sait, et il ne sait rien. (*Tirant un calepin et écrivant.*) Dombar, Blakston, Butland, Saint-Dunstan! il est sûr que Malvina est enfermée dans un de ces châteaux; mais lequel? et qui pourrait me l'apprendre? il n'y a que lord Fingar... Le voici.

—

SCENE IX.

VICTOR, LORD FINGAR.

LORD FINGAR, *tenant des lettres à la main.* Jakmann! Jakmann!

VICTOR. Il n'est pas là, Milord; mais qu'y a-t-il pour votre service?

LORD FINGAR, *mettant les lettres dans sa poche.* D'abord, le punch que j'ai demandé, et qui n'arrive pas; pour calmer la chaleur du jeu, ces messieurs ont été obligés de revenir au champagne et au madère, ce qui est très-désagréable. Que font donc nos gens?

VICTOR, *avec intention.* Pardon, Milord, ils sont tous à l'office, où notre hôte nous racontait des nouvelles qu'il vient de recevoir; des nouvelles effrayantes, si elles sont vraies.

LORD FINGAR. Qu'est-ce donc?

VICTOR. C'est l'association qui a encore fait des siennes; il parait que ces brigands, formant une troupe assez nombreuse ont osé attaquer (*Examinant lord Fingar.*) le château de Dombar.

LORD FINGAR, *riant.* Vraiment!

VICTOR, *à part.* Ce n'est pas celui-là.

LORD FINGAR. Ils ont dû trouver à qui parler. Nous avons là justement cinq ou six mauvais sujets de nos amis, que j'invite à mes noces, et qui demain nous raconteront cela en détail.

VICTOR, *examinant toujours lord Fingar.* Aussi, il parait que, repoussés avec perte, ils se sont rejetés sur Blakston.

LORD FINGAR. Charmant! le baronnet a dû avoir une peur...

VICTOR, *à part.* Ce n'est pas cela. (*Haut.*) Et qu'ils ont même été jusqu'au château de Butland.

LORD FINGAR, *avec effroi.* Butland!

VICTOR, *vivement, à part.* C'est là qu'elle est.

LORD FINGAR, *cherchant à se remettre.* Butland, dites-vous?

VICTOR. Non, non, je me trompe; je ne suis pas fort sur les noms; c'est aux environs de Butland, un endroit qu'on nomme Saint... Saint...

LORD FINGAR. Saint-Dunstan?..

VICTOR. Précisément.

LORD FINGAR. On vous a induit en erreur. Le monastère de Saint-Dunstan est trop révéré de nos catholiques irlandais pour qu'ils osent jamais l'attaquer.

VICTOR. Je le crois aussi; et puis, comme Milord le dit très-bien, ce n'est peut-être pas vrai; on fait tant de contes... Mais voici ces messieurs qui rentrent; je vais demander le punch. (*A part.*) Butland... Maintenant que je sais le nom de la forteresse, je saurai bien y pénétrer avant eux.

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, SIR ÉDOUARD, WALTER, DUNCAN, JEUNES OFFICIERS.

FINAL.

LE CHŒUR.

Honneur! honneur à l'hôte aimable
Qui sait si bien nous accueillir;
Amis joyeux et bonne table,
Chez lui tout est plaisir.

LORD FINGAR, *aux valets.*

Ouvrez vite le grand balcon;
L'air est si pur, si salutaire!

(*Plusieurs valets tirent la draperie de la croisée au fond du théâtre, et l'on découvre un grand balcon donnant sur la principale place de Dublin.*)

LE CHOEUR.

Le jour paraît déjà sur l'horizon,
Le crépuscule nous éclaire.

LORD FINGAR, *excitant la flamme d'un grand vase de cristal rempli de punch, que l'on vient de déposer sur un guéridon.*

La belle flamme! croirait-on
Que, loin d'éclairer la raison,
Elle fait perdre la mémoire?
(*Il sert du punch aux convives.*)

LE CHOEUR.

Quel plaisir de chanter et boire!
D'honneur, le punch est excellent!

VICTOR, *qui était sorti, rentre en ce moment et dit bas à sir Edouard.*

C'est dans le château de Butland
Que votre belle est prisonnière.

SIR ÉDOUARD, *bas, à Victor.*

Qui t'a révélé ce mystère?
Il faut nous y rendre à l'instant.

PLUSIEURS CONVIVES, *le verre en main.*

D'honneur, ce punch est excellent!

LE CHOEUR.

Honneur! honneur à l'hôte aimable
Qui sait si bien nous accueillir.
Punch excellent, vin délectable,
Chez lui tout est plaisir!

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, UN CONSTABLE, GARDES, CITADINS, HABITANTS DE DUBLIN *de tout sexe et de tout âge.*

LE CONSTABLE ET LES HABITANTS.

Quel train! quel bruit épouvantable!
Vous troublez tous les habitants.

LE CHŒUR.

Aimable folie,
Viens nous réunir
Semons sur la vie
Les fleurs du plaisir.

LES CONVIVES, *en gaieté.*

Au diable soit le vieux constable
Qui trouble nos jeux et nos chants.

LORD FINGAR.

Paix, mes amis, soyons prudents,
Laissez-moi parler au constable.
(*Au constable.*)
Demain, je dois me marier,
C'est le dernier jour de ma vie
Que je consacre à la folie;
Je cherche à le bien employer.

LE CONSTABLE ET LES HABITANTS.

Faut-il donc, quand on se marie,
Troubler ainsi tout le quartier?

LORD FINGAR, *du ton le plus aimable.*

Vous troubler, c'est être coupable.
Pour m'excuser envers vous,
Amis, je vous invite tous,
Sous les auspices du constable
A rire, à danser avec nous.

LE CONSTABLE.

Moi danser! quelle irrévérence!
Non, non, redoutez mon courroux.

LE CHŒUR, *composé d'une partie des habitants, et surtout des femmes.*

Il faut de l'indulgence
Pour ces aimables fous.

LE CONSTABLE, *et l'autre partie des habitants.*

Ah! quelle irrévérence!
Redoutez { mon / son } courroux.

LORD FINGAR.

Allons, que la danse commence.

LE CONSTABLE.

Danser! quelle irrévérence!

LORD FINGAR, *lui présentant une rasade.*

Buvez, ce punch est excellent.

LE CONSTABLE.

Boire! ah! c'est bien différent.

LE CHŒUR.

Vraiment, on n'est pas plus galant.

LORD FINGAR, *aux autres.*
Allons, amis, que la danse commence.
LE CONSTABLE, *goûtant le punch.*
Dieu! quelle irrévérence!
LORD FINGAR, *au constable, en lui présentant un deuxième verre.*
Nous, buvons.
LE CONSTABLE.
Ah! c'est bien différent.
Je vois qu'il faut être indulgent.

LE CHŒUR, *pendant qu'il boit.*
Voyez comme il s'apaise;
Il n'est plus en courroux.
LORD FINGAR.
Eh! vite, une danse irlandaise.

(*Plusieurs jeunes lords prennent divers instruments. — Les autres se joignent aux habitants pour faire danser les dames.*)

LE CONSTABLE ET PLUSIEURS VIEUX HABITANTS.
Comment conserver son courroux
Avec tous ces aimables fous?

AIR DE DANSE IRLANDAISE.

(*Pendant ce temps paraît Jakmann en costume de courrier; des guêtres, une ceinture, une petite valise sur les épaules.*)

LORD FINGAR, *le prenant à part, et lui remettant plusieurs lettres et un écrin.*
Le jour commence à paraître;
Il faut porter à l'instant
Ces dépêches de ton maître;
Sois exact et diligent.
VICTOR, *de l'autre côté de la scène, bas, à sir Edouard.*
Je médite un coup de maître,
Au château je vous attends;
Là, je vous ferai connaître
Tous les piéges que je tends.

ENSEMBLE.

LORD FINGAR, *à Jakmann.*
Sois exact et fidèle;
Je me fie à ta foi.
JAKMANN.
Vous connaissez mon zèle,
Reposez-vous sur moi.
SIR ÉDOUARD, *à Victor.*
L'amant le plus fidèle
N'espère plus qu'en toi.
VICTOR, *gaiement.*
Comptez sur tout mon zèle,
Chantez, dansez, reposez-vous sur moi.

(*La danse continue; elle met en train tous les assistants, au point que le constable lui-même, et les plus récalcitrants, se mêlent parmi les danseurs, en répétant le chœur général.*)

BACCHANALE ET DANSE.

Au cliquetis du verre,
Au bruit des vieux flacons,
Narguant toute la terre,
Amis, buvons, chantons.

Que l'austère sagesse,
S'envolant dans les cieux,
Pour compagnons nous laisse
Les plaisirs et les jeux.

Au cliquetis du verre,
Au bruit, etc., etc.

Livrons-nous au délire
D'Apollon, de Bacchus:
Un flacon, une lyre,
Que nous faut-il de plus?

Au cliquetis du verre,
Au bruit des vieux flacons,
Narguant toute la terre,
Amis, buvons, chantons.

(*La toile tombe dans le moment le plus animé.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la salle d'armes du château de Butland. Au fond, une grande galerie qui tient toute la largeur du théâtre. A droite et à gauche, sur le troisième plan, deux grilles donnant sur des escaliers intérieurs. A droite, une table sur laquelle sont des flambeaux et un grand vase d'albâtre. Du même côté, et sur le premier plan, la porte d'une tour. Au-dessus de la porte, une croisée par laquelle on aperçoit de la lumière. A gauche, sur le premier plan, la porte d'un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

STROUNN, BETTY.

(*Au lever du rideau Strounn est occupé à allumer un candélabre qui est sur la table. Betty, à droite, est à travailler.*)

BETTY. Comment! vous allumez déjà, mon père?

STROUNN. Tu le vois bien.

BETTY. La nuit est à peine venue.

STROUNN. J'aime à y voir clair, moi! Quand on est concierge d'un château aussi important que celui de Butland, quand on a une surveillance comme la mienne!..

BETTY. Surveiller, et qui donc?

STROUNN. Cela ne te regarde pas.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CARILL, *portant des fleurs qu'il pose sur la table à droite.*

STROUNN, *brusquement.* Qu'est-ce que tu viens faire ici? qui est-ce qui t'a permis d'entrer dans cette salle, où personne ne doit mettre le pied?

CARILL. Votre fille y est bien.

STROUNN. C'est pour cela que je ne veux pas que tu y sois; vous êtes toujours ensemble.

CARILL. Si on peut dire cela!.. après l'absence de trois mois que mademoiselle Betty vient de faire, et qui a été cause que je séchais sur pied. Ce que c'est que l'amour!.. n'est-ce pas, mademoiselle Betty, que vous me trouvez maigri et enlaidi?

BETTY, *tendrement.* C'est vrai; pauvre Carill!

CARILL. Je ne vous ferai pas le même compliment; car vous me semblez encore plus jolie, ce qui est bien mal à vous, et ce qui prouve bien peu d'affection de votre part.

STROUNN. As-tu bientôt fini? au lieu de mettre ces fleurs dans ce vase.

CARILL. M'y voilà, père Strounn: comme jardinier du château, c'est mon ouvrage de tous les soirs.

BETTY, *à son père.* Comment! depuis trois mois que vous m'avez envoyée chez ma tante, on n'a pas manqué un seul jour de remplir ce grand vase de fleurs nouvelles... Et, dites-moi donc, mon père, pourquoi donc ça, pourquoi?..

STROUNN. Voilà déjà tes questions qui recommencent!

BETTY. Depuis trois mois que je ne vous ai rien demandé.

STROUNN. Oui, mais depuis trois jours que tu es revenue, tu t'en es bien dédommagée.

BETTY. Faut bien réparer le temps perdu; faut bien répondre à tous les gens du dehors, qui nous répètent toute la journée: « Mais que se passe-t-il donc au château de « Butland? tous les ponts sont levés; des hommes d'armes « sont postés nuit et jour à chaque entrée!..» — Dame! que je leur réponds, ce sont les ordres de lord Fingar, notre nouveau maître.

CARILL. « Mais quelle est, nous disent les autres, cette

« voix plaintive qu'on entend du haut de la grande tour? « (*Mouvement de Strounn.*) Et pourquoi n'y a-t-il per- « sonne au château où l'on s'ennuie à périr? » Dame! que je leur réponds, ce sont les ordres de lord Fingar, notre nouveau maître.

STROUNN. C'est cela; voilà ce qu'il faut répondre à tous les curieux qui vous interrogent. (*Avec mystère, les amenant sur le devant du théâtre.*) Je vous l'ai déjà dit : c'est l'ombre de cette princesse irlandaise qui mourut ici l'an dernier, d'une chute de cheval. Dès que la nuit vient, elle erre dans cette vieille tour jusqu'à ce qu'on renouvelle les fleurs que le feu duc, notre ancien maître, ne manquait jamais d'aller, au coucher du soleil, déposer sur sa tombe. (*On entend à l'œil-de-bœuf un prélude de harpe.*)

CARILL, *tremblant.* Voilà déjà son carillon qui commence. Ah! la, la!

BETTY, *feignant d'avoir peur.* Cela me fait toujours frissonner.

CARILL. Et moi, donc!

BETTY, *écoutant.* C'est singulier! on dirait cet air montagnard que nous chantions hier.

CARILL. Faut croire que le revenant aime cet air-là.

BETTY. Répétons-le, pour nous mettre bien avec lui.

AIR *avec accompagnement de harpe.*

CARILL, *tremblant.*
Tra, la, la, la, la...
BETTY, *gaiement.*
Tra, la, la, la, la.
MALVINA, *dans la tour, répétant les dernières notes.*
La, la, la, la.
(*La voix de Carill s'affaiblit par degrés.*)
BETTY.
Qu'as-tu donc? qui trouble tes sens?
CARILL.
C'est elle-même que j'entends.
Ecoutez.
MALVINA, *en dehors, reprenant le motif.*
Tra, la, la, la, la.

ENSEMBLE, *sur le même motif.*

STROUNN, *à part.*
De terreur il frissonne,
Et docile à ma voix,
Des ordres que je donne
Il ne rira plus, je le crois.
CARILL, *tremblant.*
Tra, la, la, la, la.
Je tremble, je frissonne
La force m'abandonne,
Et je n'ai plus de voix.
La, la, la, la.
BETTY, *riant.*
La, la, la, la.
De terreur il frissonne,
J' suis plus brave, je crois.
En mon cœur je soupçonne
D'où provient cette voix.
La, la, la, la, la.

CARILL. C'est fini, je n'approcherai plus de cette tour.

STROUNN, *à part.* C'est ce que je demande.

BETTY. Comment fait donc lord Fingar qui, toutes les semaines, dit-on, vient s'y enfermer pendant une heure?

CARILL. Ces mauvais sujets, ça ne craint rien.

STROUNN. Un mauvais sujet! un noble lord qui a doublé mes gages! Aussi, il aura du zèle, de la loyauté et du dévouement pour son argent.

BETTY. L'argent, l'argent! vous n'avez jamais que ce mot-là à dire.

STROUNN. C'est qu'il n'y a que celui-là qui ait du poids; les autres ne signifient rien. Et, pour que vous connaissiez mes intentions, apprenez que, depuis trois mois, on m'a promis deux cents guinées que j'espère bien toucher ce soir à minuit.

CARILL. Vous auriez deux cents guinées de capital!

STROUNN. Oui, mon garçon. Je n'en suis pas plus fier pour cela; mais, comme je n'aime pas les mésalliances, je ne veux donner ma fille qu'à quelqu'un qui en aura autant. L'égalité avant tout, voilà mes principes.

CARILL. Et moi qui n'ai rien!

STROUNN. Ça ne m'empêche pas d'avoir pour toi une estime proportionnée à ta fortune. Tu seras toujours mon ami, sans que ça te coûte rien; mais, pour être mon gendre, tu sais à quel prix, arrange-toi là-dessus; (*Montrant Betty.*) et fais-lui tes adieux, pendant que je me chargerai de ces fleurs que je vais porter ce soir. (*A part.*) pour la dernière fois. (*Il entre par la porte à gauche de l'acteur, qui est celle de la tour.*)

SCENE III.

BETTY, CARILL.

CARILL. Deux cents guinées! et où veut-il que je les trouve? que le diable l'emporte, lui, et ses... (*Se reprenant.*) Non, non, je ne dis pas ça, parce que, si le diable m'entendait, lui qui est près d'ici...

BETTY. Tu crois ça; mon Dieu, que t'es simple! Sais-tu, Carill, que si on voulait t'en faire accroire?..

CARILL. Dame, tu viens de l'entendre. Il faut que ton père soit bien hardi, lui qui n'a pas la conscience trop nette, de s'exposer ainsi à rencontrer dans la tour ce grand fantôme; il y a de quoi en mourir.

BETTY. Je serais donc morte, moi?

CARILL. Est-ce que tu l'as vu?

BETTY. De mes deux yeux. Depuis trois jours que je suis revenue auprès de mon père, j'ai deviné sans peine, à son embarras, qu'il y avait quelque mystère, et qu'il se jouait de moi. Dame! quand on me trompe, je prends ma revanche; retiens bien ça.

CARILL. C'est bon à savoir; si bien donc...

BETTY. Si bien donc qu'hier, en regardant par hasard (car moi, je regarde toujours), j'ai aperçu qu'on avait laissé une clé, (*Montrant celle à droite de l'acteur.*) et tiens, elle y est encore, crac, je suis entrée.

CARILL. Ah! mon Dieu! et tu as vu...

BETTY. Personne, qu'un grand chevalier armé de pied en cap.

CARILL. Et qu'est-ce qu'il t'a dit?

BETTY. Rien, attendu que c'était une armure; celle du fameux Robert Bruce. Tout auprès, il y avait sur une table une mandoline, des crayons, des pinceaux, une grande armoire dorée avec des livres. Pendant que j'étais à examiner tout cela, j'entends un léger bruit. Je me blottis dans la cuirasse de Robert; d'une main je prends sa lance, de l'autre sa hache avec laquelle il fendait un homme en deux d'un seul coup, et, baissant la visière de son casque...

CARILL. O ciel!

DUO.

Seule, dans cette armure.
Et tu n'es pas morte de peur?
BETTY.
Pour obliger, je te le jure,
Betty toujours aura du cœur.
CARILL.
Et qu'as-tu vu de cette armure?
BETTY.
Ah! c'était un beau revenant.
CARILL.
Beau!
BETTY.
Charmant.
CARILL.
As-tu remarqué sa figure?
Avait-il l'air bien menaçant?
BETTY.
Non, vraiment, car ce revenant
Est une jeune prisonnière
Qu'à tous les yeux on cache dans la tour.



Type de Malvina.

CARILL.

Mais pourquoi donc un tel mystère!
Dans tout cela j'entrevois de l'amour

BETTY.

Elle gémit, elle soupire :
Puis elle dit : Edouard! Edouard!

CARILL.

Vraiment!
Edouard, c'est le nom d'un amant.

BETTY.

Si nous pouvions soulager son martyre.

CARILL.

Si nous pouvions apaiser son tourment.

BETTY.

Mais comment?.. Comment?..

ENSEMBLE.

Charmante solitaire,
Parlez, que faut-il faire?
Ah! pour nous quel plaisir
De pouvoir vous servir!

BETTY.

Voyons, cherchons.

CARILL.

Cherchons quelque moyen.

BETTY.

Voyons, cherchons.

CARILL.

Pour moi, je ne vois rien.

BETTY.

Si l'on pouvait...

CARILL.

Par une lettre...

BETTY.

Oui, mais comment?

CARILL.

La lui remettre.

BETTY.

Et ce billet...

CARILL.

Qui le fera?

BETTY.

Il a raison...

CARILL.

Qui l'écrira?

BETTY.

Qui l'écrira?

CARILL.

Ce n'est pas moi,

BETTY.

Tu n'écris pas?

CARILL.

Pas plus que toi.

BETTY.

C'est tout au plus si je sais lire.

ENSEMBLE.

Que f rons-nous? ah! quel martyre!
Quoi! nous ne la servirons pas!
Mon Dieu! mon Dieu! quel embarras!
Charmante solitaire,
Parlez, que faut-il faire?
Ah! pour nous quel plaisir
De pouvoir vous servir!

CARILL. Eh bien! puisque nous ne trouvons rien, c'est égal. En arrivera ce qu'il pourra, il faut toujours essayer; en avant! *(On entend une grosse cloche, et Carill fait un pas en arrière.)*

BETTY. Eh bien! tu recules déjà?

CARILL. Non, c'est l'habitude. *(Allant près de la porte.)* Père Strounn, on sonne.

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, STROUNN.

STROUNN, *sortant de la tour à gauche.* Je l'ai bien entendu; marche devant pour m'éclairer, et surtout n'approche jamais de cette tour, pas plus que Betty, ou sinon... vous m'entendez. *(Il sort, précédé par Carill, qui a pris la lanterne.)*

—

SCENE V.

BETTY, *seule.* Mon père veut m'effrayer et me donner le change sur la belle inconnue! On la trompe, c'est sûr, on a trompé tout comme moi; nous autres jeunes filles, on ne fait plus que ça; mais heureusement j'ai de la tête, ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

« Prends garde à toi, me répète mon père ..
« Tous les amants sont des monstres affreux :
« Fuis leurs discours; aucun d'eux n'est sincère,
« Crains de l'amour le poison dangereux.
« Ah! tu serais perdue à l'instant même,
« S'il t'arrivait d'aimer... » Croyez donc ça. .
J'aime Carill; oui, je l'aime... je l'aime,
Et pourtant me voilà,
Oui, me voilà,
Me voilà.

DEUXIÈME COUPLET.

« Modeste fleur brillait dans la prairie,
« On admirait sa native blancheur;
« Des papillons les baisers l'ont flétrie,
« Elle a perdu sa beauté, sa fraîcheur...
« Ma fille, hélas! même sort te menace,
« S'il t'arrivait jamais... » Croyez donc ça...
Carill m'embrasse; il m'embrasse, il m'embrasse,
Et pourtant me voilà,
Oui, me voilà,
Me voilà.

—

SCÈNE VI.

BETTY, STROUNN, CARILL, VICTOR, *habillé en courrier il a de larges favoris et est couvert d'un manteau qu'il dépose en entrant.*

STROUNN. Par ici! par ici! monsieur le messager.

VICTOR. Ouf! je n'en peux plus; je suis bien en retard; j'ai cru que je n'arriverais jamais; je me suis perdu dans vos montagnes... *(A part.)* Maudit pays, pour mener une intrigue!

STROUNN. Oh! l'accès du château n'est pas facile.

VICTOR, *s'essuyant le front.* A qui le dites-vous?

STROUNN. Surtout quand on vient pour la première fois, car je ne vous ai pas encore vu.

VICTOR. Non, ce n'est pas moi qui d'ordinaire porte les messages de Milord; c'est Jakmann, son coureur.

CARILL. Oui, M. Jakmann, un poltron.

STROUNN. Qui est déjà venu une fois.

VICTOR. Et qui n'y reviendra pas une seconde, parce qu'il paraît que dans la dernière expédition dont on l'avait chargé, il a rencontré deux pillards, qui, le pistolet sur la gorge, lui ont pris ses dépêches; ce qui lui a fait plus de peur que de mal; et depuis ce temps, c'est moi qui ai pris sa place. *(Lui donnant une lettre.)* Voilà ce que Milord mon maître m'a ordonné de vous remettre.

STROUNN. C'est bien... y a-t-il réponse?

VICTOR. Je l'ignore : lisez.

STROUNN, *lisant de manière à ce que Victor seul l'entende.* « Brave et honnête concierge, c'est aujourd'hui à « minuit que je me marie, et que tu auras la récompense « promise. » *(S'interrompant.)* Neuf heures viennent de sonner, ainsi ça ne sera pas long. *(Continuant.)* « Afin « que tout soit prêt pour la cérémonie, envoie sur-le-« champ à l'abbaye de Saint-Dunstan; car, d'après le tes-« tament de mon oncle, c'est dans cette chapelle, et non « loin de l'endroit où ses cendres reposent, qu'il veut que « ce mariage soit célébré. » *(S'interrompant.)* A Saint-Dunstan; un quart de lieue d'ici, on y enverra. *(Continuant.)* « Prépare en outre, au château, un excellent sou-« per; » ça, j'y ai déjà songé « car j'attends cette nuit « une vingtaine d'amis intimes que j'ai invités au ban-« quet de mes noces. Qu'ils soient reçus dans le château « de Butland avec tout l'appareil et le cérémonial des an-« ciens seigneurs irlandais. Que tous nos vassaux soient « en costume, et que les ménestrels du pays entonnent « au dessert le chant nuptial. » Des ménestrels! je ne connais dans le canton que Tom et Cuddy, deux ivrognes, des chanteurs excellents, à la voix près. Carill, cours à la chaumière, et amène-les ici, au château, dans leur ancien costume.

BETTY. Comment! vous voulez qu'à une pareille heure, ce pauvre Carill...

VICTOR. Mam'selle Betty s'y intéresse. *(A part.)* C'est bon à savoir.

STROUNN, *à Carill.* Eh bien! tu n'es pas parti?

CARILL Si vraiment, j'y cours. *(Il sort.)*

—

SCENE VII.

STROUNN, VICTOR, BETTY, *qui se tient à l'écart.*

VICTOR, *prenant Strounn à part.* Il y a un autre message plus important.

STROUNN. Qu'est-ce donc?

VICTOR. Cet écrin, et ces tablettes, que Milord m'a dit de présenter moi-même à la jeune lady.

STROUNN, *l'entraînant du côté opposé à celui où est Betty.* Silence! ah! il vous a dit... il a donc bien de la confiance en vous?

VICTOR. Si on n'en avait pas en son premier valet de chambre! un valet de chambre est un ami à qui on donne des gages, voilà tout. Daignez donc me conduire auprès de Malvina de Morven.

STROUNN. Impossible dans ce moment.

VICTOR. Et pourquoi?

STROUNN. Il y a aujourd'hui trois mois qu'elle a perdu le duc de Caltheral, son oncle, qu'elle aimait beaucoup, et elle veut passer cette journée dans la solitude et la prière.

VICTOR. Oui, mais moi, c'est différent; elle peut toujours recevoir...

STROUNN. Personne, que les jeunes filles du pays, qui, selon la coutume, et une heure seulement avant le mariage, viendront la prendre pour aller en pèlerinage à Saint-Dunstan.

VICTOR, *à part, avec dépit.* Ce soir à onze heures, il sera bien temps!

STROUNN. Mais donnez toujours, je vais lui remettre de la part de Milord cet écrin.

VICTOR, *vivement.* Et ces tablettes.

STROUNN. Je m'en charge.

VICTOR, *à part.* Allons, elle aura du moins de nos nouvelles. (*Haut.*) Mais, de grâce, ne tardez pas.

STROUNN. Vous êtes bien pressé; on y va, soyez tranquille, on y va. (*Il s'approche de la porte à gauche, qui est celle de la tour. En ce moment on sonne en dehors; il s'arrête.*) Allons, voilà qu'on sonne encore à la grande porte; j'y cours, je ne peux pas être partout. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

VICTOR, BETTY, *ensuite* STROUNN.

VICTOR, *à part.* Qui diable cela peut-il être? (*Courant à Betty qui est assise sur le fauteuil à gauche et qui travaille.*) Ma belle enfant!

BETTY, *effrayée.* Ah! mon Dieu! ce monsieur, qu'est-ce qu'il a donc?

VICTOR. Les moments sont précieux; j'ai un maître qui est jeune, riche, généreux. Il sait que vous aimez Carill...

BETTY. Comment, Monsieur, ça se sait?

VICTOR. Et je vous réponds de votre mariage, si vous voulez l'aider dans le sien, avec la belle Malvina, qui gémit là, dans cette tour.

BETTY. Votre maître! est-ce M. Édouard?

VICTOR. Justement; vous le connaissez?

BETTY. Non; mais l'autre jour la prisonnière a prononcé son nom en soupirant.

VICTOR. Elle pense à nous, et elle soupire; vivat!

BETTY. Elle est donc bien à plaindre?

VICTOR. Autant que possible.

BETTY. Séparée de celui qu'elle aime?

VICTOR. Par un tyran jaloux, c'est toujours comme ça.

BETTY. Là, je m'en doutais. Et même avant de vous avoir vu, nous avions formé, Carill et moi, le projet de les secourir.

VICTOR. Il serait vrai! O généreux enfants! on peut donc se fier à Carill?

BETTY. Comme à moi-même.

VICTOR. Cela suffit, je le verrai... Mais, en attendant, répétez à la belle prisonnière que sir Édouard Acton vient ici pour la délivrer; qu'abusée par des apparences, elle s'est crue trahie; mais que mon maître l'aime toujours, qu'il est toujours fidèle.

BETTY. Est-ce que ça peut être autrement?

VICTOR. Jamais! (*On entend plusieurs sons de cor. Victor, courant à la fenêtre.*) Dieu! c'est lord Fingar, entouré de ses vassaux.

BETTY. C'est lui qui vient d'arriver : il a devancé ses convives.

VICTOR, *reprenant son manteau et voulant sortir par le fond.* S'il me voit, tout est perdu!

BETTY. Pas par là, vous le rencontreriez. (*Lui montrant la grille.*) Cette porte conduit dans la grande cour, de là dans la campagne.

VICTOR. Merci, ma belle enfant. Surtout, prévenez la prisonnière. (*Il sort.*)

BETTY. Je m'en charge. (*Second son de cor.*)

STROUNN, *entrant par le fond.* Eh bien! que fais-tu là?

BETTY, *tout émue.* Mes adieux au valet de chambre de Milord, qui vient de partir.

STROUNN, *la regardant.* Quelle émotion! Vous avez fait bien vite connaissance; que sera-ce donc quand vont arriver tous ces jeunes seigneurs, dont le seul état est de conter fleurette aux jeunes filles! Faites-moi le plaisir d'entrer là, dans cette pièce écartée, dans le salon de Robert Bruce, où personne n'ira vous trouver.

BETTY, *à part.* Et la belle inconnue, comment la prévenir?

STROUNN, *la poussant.* Allons, allons, dépêchons.

BETTY, *entrant dans le cabinet.* Comment, mon père, vous ne vous en rapportez pas à mes principes?

STROUNN, *fermant la porte.* Si, vraiment, des principes et un tour de clé : voilà la sauvegarde de l'innocence et de la vertu; un second tour.

SCENE IX.

LORD FINGAR, *précédé de* MONTAGNARDS *jouant de la cornemuse.*

LE CHŒUR.

Gloire au maître de ce domaine!
Honneur au seigneur châtelain!
Avec lui le ciel nous ramène
Amour, plaisir et gai refrain.

PREMIÈRE FILLE, *présentant des fleurs.*

Qu'il accepte aujourd'hui l'offrande
Et l'hommage de ses vassaux!

DEUXIÈME FILLE.

Que les anciens airs de l'Irlande
Avec nous disent aux échos :

LE CHŒUR.

Gloire au maître de ce domaine!
Honneur au seigneur châtelain!
Avec lui le ciel nous ramène
Amour, plaisir et gai refrain.

LORD FINGAR. Assez, assez. (*A Strounn.*) Eh bien! mon brave puritain, mon honnête geôlier, tout est-il prêt au château?

STROUNN. Pas encore; ce n'est pas ma faute, mais celle de votre messager, qui vient d'arriver.

LORD FINGAR. Lui que j'avais fait partir au point du jour! ce paresseux de Jakmaon!

STROUNN. Mais, ce n'était pas Jakmann.

LORD FINGAR. Et qui donc?

STROUNN. Monseigneur sait bien que c'était son premier valet de chambre.

LORD FINGAR, *étonné.* Mon valet de chambre! fais-le venir, je ne serais pas fâché de le connaître.

STROUNN. Il sort à l'instant même du château. Il voulait absolument parler à Milady.

LORD FINGAR. Et tu l'as souffert?

STROUNN. Non, vraiment. Mais il se disait chargé de votre part de cet écrin et de ces riches tablettes.

LORD FINGAR. Cet écrin, c'est bien le mien. Mais ces tablettes... (*Aux paysans.*) Laissez-nous, mes amis! (*Les paysans sortent.*) Instruis lady Malvina de mon arrivée.

STROUNN. Oui, Milord. (*Il sort.*)

SCENE X.

LORD FINGAR, *seul.* Qu'est-ce que cela signifie? quelques mots au crayon. (*Ouvrant les tablettes.*) « Malvina, ce soir, à minuit, vous appartenez à un autre; et cependant celui qu'autrefois vous aimiez vous adore toujours. Daignez le voir, daignez l'entendre : il bravera tout pour arriver jusqu'à vous... » (*S'interrompant.*) C'est ce que nous verrons. (*Continuant.*) « Quelque déguisement qu'il prenne, cette écharpe bleue, qu'autrefois il reçut de vous, saura le faire reconnaître à vos yeux. » Point de signature, et aucun autre indice. Je ne reviens point de ma surprise. J'arrivais pour triompher, et il faudra combattre.

Eh bien! par saint Dunstan, je ne demande pas mieux. Allons, point de bruit, point d'éclat; il ne s'agit que de défendre la place pendant trois heures encore et la victoire est à moi. Mais quel est donc le téméraire qui ose me la disputer? C'est un de nos convives d'hier au soir, j'en suis sûr. C'est un ami, je le reconnais là; mais lequel? j'en ai tant! et moi qui les ai tous invités; eh bien! tant mieux, j'aurai des témoins de mon triomphe... Mais on vient.

—

SCÈNE XI.

LORD FINGAR, MALVINA, *en robe de velours noir et couverte d'un voile.*

MALVINA. Je pensais bien, Milord, que ce soir je recevrais votre visite.

LORD FINGAR. Vous devez, ma belle cousine, vous douter de mon impatience. Eh quoi! même le jour de mon bonheur ne quitterez-vous pas ces habits de deuil?

MALVINA. Demain, Milord, je vous le promets.

LORD FINGAR, *souriant.* Au moins, consentez à lever ce voile que vous vous obstinez à toujours garder.

MALVINA. Milord...

LORD FINGAR. Je sais qu'il vous rappelle les vœux que vous vouliez prononcer; mais comme heureusement vous avez renoncé à de pareilles idées, je demande en grâce qu'aujourd'hui, pour moi seul...

MALVINA, *levant son voile.* Vous le voulez?

LORD FINGAR. Combien vous êtes bonne! (*La regardant.*) Mon admiration vous paiera de votre complaisance; ne rougissez pas, un pareil langage est permis à un amant, à un époux, car dans quelques heures vous allez m'appartenir.

DUO.

LORD FINGAR.

A minuit l'hymen nous engage,
A minuit vous serez à moi.

MALVINA.

A minuit l'hymen qui m'engage
Vous donne et ma main et ma foi.

LORD FINGAR.

Aucun regret, aucun nuage
Ne troublera ce doux lien?

MALVINA.

Mais, Milord, pourquoi ce langage?

LORD FINGAR.

On m'avait dit... je n'en crois rien,
On m'avait dit qu'un autre hommage
Vous fut adressé.

MALVINA.

J'en conviens.
De mon cœur il n'était pas digne;
J'ai dû l'oublier à jamais.

LORD FINGAR.

Ah! pour moi quel bonheur insigne!
A jamais!

MALVINA.

A jamais!
Tels sont les serments que j'ai faits.

ENSEMBLE.

MALVINA, *à part.*

Toi dont l'inconstance
Causa ma souffrance,
De ma souvenance
Il faut te bannir.
Mon cœur te pardonne;
Mais l'honneur m'ordonne
De fuir à jamais
L'ingrat que j'aimais.

LORD FINGAR.

O douce espérance!
Heureuse inconstance!
Tout semble d'avance
Combler mes désirs.
O toi, dont l'audace
En vain me menace,
Je puis désormais
Braver tes projets.

LORD FINGAR.

Une grâce, une seule encore.

MALVINA.

De moi qu'exigez-vous?

LORD FINGAR.

Pardon,
De ce rival qui vous adore
Ne puis-je connaître le nom?

MALVINA, *troublée.*

Son nom?..
De mon cœur et de ma pensée
Quand j'ai juré de l'exiler,
Faut-il par vous être forcée,
Hélas! à me le rappeler?

LORD FINGAR.

Non, non, je n'en veux plus parler.

MALVINA, *à part.*

Toi, dont l'inconstance
Causa ma souffrance,
Je dois te bannir
De mon souvenir.
Mon cœur te pardonne, etc., etc., etc.

LORD FINGAR.

O douce espérance!
De son inconstance,
L'heureux souvenir
Saura me servir.
O toi, dont l'audace
En vain me menace,
Je puis désormais
Braver tes projets.

ENSEMBLE.

LORD FINGAR.

C'est à minuit
Qu'amour m'appelle;
C'est à minuit
Qu'on nous unit.
Moment charmant!
Voici l'instant.
L'amour, la nuit,
Tout me sourit.

MALVINA.

Mon cœur frémit,
Peine cruelle!
C'est à minuit
Qu'on nous unit.
Ah! quel tourment!
Voici l'instant;
Et de dépit
Mon cœur gémit.

LORD FINGAR, *à part.* Je crois, d'après cet entretien, qu'il reste peu d'espoir au bel inconnu, et je lui défie bien maintenant d'oser rien entreprendre. (*On entend en dehors un prélude de harpe.*)

MALVINA. D'où viennent ces accents qui pénètrent jusqu'ici?

STROUNN, *entrant.* Ce sont les ménestrels que Milord a fait demander pour ce soir, et qu'on a eu assez de peine à trouver. Tom et Cuddy, les deux plus anciens, ont quitté le pays, et Carill n'a pu avoir que ces deux-là qui leur ont succédé, et qui peut-être ne sont pas bien forts. Ils demandent si Milady désirerait les entendre.

MALVINA. Volontiers.

LORD FINGAR, *vivement, à Strounn.* Fais-les entrer. (*A part.*) Allons, allons, c'est un bon signe : sa mélancolie ne demande pas mieux que de s'égayer.

—

SCENE XII.

LORD FINGAR ET MALVINA, *s'asseyant à gauche ;* VICTOR ET SIR ÉDOUARD, *habillés en ménestrels, longue barbe grise, et large toque qui leur couvre la moitié du visage : ils sont amenés par* CARILL.

STROUNN. Entrez, entrez.

CARILL. Oui, oui ; n'ayez pas peur. (*Apercevant Fingar, et Malvina, qui vient de baisser son voile.*) Qu'est-ce que j'ai vu là?

STROUNN. Silence, écoute sans regarder.

EDOUARD, *bas, à Victor.* C'est elle !

VICTOR, *de même.* Prenez garde.

LORD FINGAR, *à Strounn.* Donne-leur cette bourse, et dis-leur de commencer.

STROUNN, *passant entre eux deux et donnant la bourse à Edouard.* Jongleurs, voici Milady et Milord qui vous font l'honneur de vous entendre.

VICTOR, *à part.* Ah ! Milord est de trop.

EDOUARD, *qui a pris la bourse.* Nous payer pour le tromper ! il y a conscience ; (*La donnant à Carill.*) tiens, prends encore cela.

CARILL, *à part.* Et de deux ! me voilà doté.

MALVINA, *à Edouard.* Quelle est cette ballade dont nous avons entendu le prélude?

EDOUARD, *déguisant sa voix.* C'est un ancien fabliau du temps des croisades. (*Il s'accompagne sur la harpe.*)

ROMANCE.

Dans les beaux vallons de Clarence,
Au fond de son noble castel,
La dame d'un preux ménestrel
Exprimait, hélas ! sa souffrance...

VICTOR, *achevant l'air.*

Quand elle entend, près de la tour,
Un ménestrel disant ce chant d'amour :
Pour la patrie
Quitter sa mie,
C'est un devoir;
Mais quel délire,
Quand on peut dire :
Vais la revoir !

ENSEMBLE.

LORD FINGAR, *se levant, et observant les ménestrels.*

De cet air la douce langueur
Porte le trouble dans son cœur.

MALVINA.

Est-ce un prestige? est-ce une erreur?
D'où vient le trouble de mon cœur?

EDOUARD.

Moment d'ivresse et de bonheur!
Cachons le trouble de mon cœur.

VICTOR.

Pour lui quel moment enchanteur !
Mais cachez bien votre bonheur.

STROUNN.

Il chante bien pour un jongleur ;
L'argent leur a donné du cœur.

CARILL, *montrant la bourse.*

Ah ! c'est un habile chanteur!
Surtout quand ils chantent en chœur.

DEUXIÈME COUPLET.

EDOUARD.

Il est enfin près de sa belle.
Il tremble, il n'ose lui parler...
Mais à ses yeux il fait briller
Ce talisman qu'il reçut d'elle.

(*Il tire de son sein une écharpe bleue, qu'il tâche de faire voir à Malvina. Celle-ci, pensive et rêveuse, la tête appuyée sur sa main, ne jette pas les yeux de ce côté.*)

Gage charmant, gage d'amour,
Que sur son cœur il portait nuit et jour.

LORD FINGAR, *l'apercevant.*

En croirai-je mes yeux !
Mon rival en ces lieux !

VICTOR ET ÉDOUARD.

Pour la patrie
Quitter sa mie,
C'est un devoir;
Mais quel délire,
Quand on peut dire :
Vais la revoir !

ENSEMBLE.

LORD FINGAR.

De la prudence... et dans mon cœur
Cachons mon trouble et ma fureur.

MALVINA.

Est-ce un prestige? est-ce une erreur?
D'où vient le trouble de mon cœur?

ÉDOUARD.

Moment d'ivresse et de bonheur!
Cachons le trouble de mon cœur.

VICTOR, CARILL ET STROUNN, *examinant lord Fingar.*

Quel coup soudain trouble son cœur?
D'où vient sa secrète fureur?
Oui, dans ses yeux est la fureur.

LORD FINGAR. C'est bien. Vous êtes d'habiles ménestrels, qui serez récompensés comme vous le méritez ; mais il faut avant tout leur donner quelque repos dont ils ont besoin. (*A part.*) Lequel des deux est mon rival? (*A Strounn, montrant Victor.*) Conduis celui-ci (*Bas.*) dans le caveau de la tour. Mets-le sous les verrous, et reviens aussitôt.

STROUNN. Oui, Milord.

LORD FINGAR, *passant près de Carill et lui montrant Edouard.* Conduis celui-là (*A voix basse.*) dans la prison du château. Enferme-le à double tour, et apporte-moi la clé.

CARILL. Oui, Milord.

LORD FINGAR. Adieu, mes braves gens, au revoir. Milady vous remercie ; et moi je vous promets, après la fête, une récompense toute particulière. (*Victor sort par la gauche, emmené par Strounn; et Edouard par la droite, emmené par Carill.*)

SCENE XIII.

LORD FINGAR, MALVINA.

MALVINA. Écoutez ce bruit de chevaux, ces voix confuses.

LORD FINGAR. Ce sont mes amis qui arrivent. (*A part.*) Je suis bien en train de les recevoir! (*Haut.*) De jeunes seigneurs irlandais, qui ont voulu assister à notre bonheur. Restez, je vous en prie.

MALVINA. Daignez m'en dispenser. Je vous laisse avec eux, et vous demande à ne paraître qu'au moment de la cérémonie, quand les jeunes filles du pays viendront me prendre pour aller à Saint-Dunstan. (*Elle ouvre la porte du cabinet à droite et la referme sur elle.*)

SCENE XIV.

LORD FINGAR, STROUNN; *peu après* CARILL.

STROUNN. Notre gaillard est en lieu sûr; une bonne porte doublée en fer, et deux verrous tirés sur lui.

LORD FINGAR. C'est bien.

STROUNN. Nous saurons qui il est.

LORD FINGAR. Plus tard. L'essentiel était de les éloigner de Malvina, de les tenir séparés; car, tout à l'heure, si j'avais éclaté, si je leur avais arraché ce déguisement, ils se reconnaissaient, ils s'expliquaient, et peut-être se raccommodaient.

CARILL, *entrant.* Vos ordres sont exécutés; la prison est bien fermée, et voici la clé.

LORD FINGAR. A merveille. Maintenant, monte à cheval, et ventre à terre jusqu'à Dublin.

STROUNN. Lui?

LORD FINGAR. Non, toi; c'est plus sûr.

STROUNN. Que voulez-vous donc faire?

LORD FINGAR. J'ai ma réputation à soutenir, et aux yeux de mes amis, témoins du combat, il ne s'agit pas seulement de vaincre, il faut vaincre gaiement. Cours chercher messire Jobson, le constable. Dis-lui que deux voleurs, dont on s'est emparé, ont tenté de s'introduire dans le château; qu'il vienne les saisir, et les conduire, sous bonne escorte, cette nuit même, à Dublin, tandis que nous boirons ici au succès de leur ruse.

STROUNN. Je comprends. Vous aurez ainsi, dans deux heures, la belle milady, l'héritage, et les rieurs de votre côté. (*A part.*) Et moi, mon or.

LORD FINGAR. A merveille. Mais pars vite. (*Il écoute.*) Je les entends. (*Strounn sort.*)

LE CHŒUR, *en dehors.*

Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!
La belle nuit! la belle fête!
Ne songeons qu'à nous divertir;
La nuit est l'heure du plaisir.

LORD FINGAR.

Je connaîtrai le téméraire
Que je retiens sous les verrous;
S'il en manque un au rendez-vous,
C'est mon rival, la chose est claire,
Comme à ses dépens on rira,
Quand de prison il sortira!

PLUSIEURS CONVIVES, *entrant.*

Ah! quel plaisir pour nous s'apprête! etc., etc.

LORD FINGAR, *cherchant.*

Serait-ce Walter ou Falgar?
Eh! non, non, je les vois paraître!
Serait-ce ce fou de Duncar?
Non, le voici... Qui peut-il être?
Ils s'offrent tous à mon regard.

LE CHŒUR.

La belle nuit! la belle fête!
Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!

LORD FINGAR, *regardant.*

Je n'aperçois point sir Édouard...
A l'aspect des traits de ma belle,
Moi, je l'ai vu tressaillir,
Malgré lui, se troubler, rougir.
Oui, oui, c'est lui, tout le décèle.
Comme à ses dépens on rira,
Quand de prison il sortira!

SIR ÉDOUARD, PLUSIEURS LORDS, ET VALETS *en différentes livrées.*

(*Ils entrent gaiement et reprennent en chœur.*)

La belle nuit, la belle fête! etc., etc.

LORD FINGAR.

D'honneur! c'est à perdre la tête.
Les voilà tous, les voilà tous,
Aucun ne manque au rendez-vous.
(*Moment de silence général.*)

ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

La belle nuit, la belle fête!
Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!
Gaîment célébrons tour à tour
L'amitié, l'hymen et l'amour.

LORD FINGAR.

D'honneur! c'est à perdre la tête,
Ils sont tous présents à la fête.
Quel est donc ce héros d'amour
Que je retiens là dans la tour?

CARILL, *à Édouard.*

Il vous croit toujours dans la tour.
Qui ne rirait d'un pareil tour?

LORD FINGAR, *à part.*

Quel que soit cet amant fidèle,
Le constable va le saisir.
(*A ses amis, à demi-voix, et les formant en cercle.*)
Apprenez tous une nouvelle
Qui doit tantôt vous divertir.

TOUS.

Ah! parlez, parlez, quelle est-elle?

LORD FINGAR.

Afin de me ravir ma belle,
Sachez donc qu'un audacieux
S'était introduit dans ces lieux...
Mais ce n'est pas moi qu'on abuse :
Nous avons découvert la ruse.

ÉDOUARD, *à part.*

O ciel!

TOUS.

Ah! le tour est joyeux.

ÉDOUARD, *à lord Fingar, en riant.*

Et comment?

LORD FINGAR.

Ma belle maîtresse,
Qui tout bas se rit de ses feux,
(*Montrant les tablettes qu'il tire de sa poche.*)
M'a prévenu de sa tendresse
Et de ses complots amoureux.

ÉDOUARD, *à part.*

Qu'entends-je! ô perfidie extrême!
(*En riant, à Fingar.*)
Eh quoi! vraiment! c'est elle-même!

LORD FINGAR, *riant.*

J'ai, pour punir les conjurés,
D'autres moyens que vous saurez.
L'intrépide rival s'est enferré lui-même.

DUNCAN.

Mais quels accents ont retenti?

LORD FINGAR.

Ce sont les filles du village
Qui viennent chercher Milady,
Pour un pieux pèlerinage...
Nous les suivrons à Saint-Dunstan.

LE CHŒUR.

Des jeunes filles, c'est charmant!

DUNCAN.

Escorter ainsi l'innocence,
Est-il un plus aimable emploi!

LORD FINGAR, *à demi-voix.*

Soyez sages, de la prudence;
Messieurs, Messieurs, imitez-moi.
Je les entends.

(*Les portes du fond s'ouvrent; paraissent toutes les jeunes filles de la contrée, avec des vêtements, des voiles blancs et des couronnes de roses.*)

LE CHŒUR.

Dans ce riche domaine,
O noble châtelaine,
Vous que l'hymen enchaîne
Par des nœuds solennels,
La cloche solitaire
Résonne au monastère...
L'heure de la prière
Nous appelle aux autels.

(*La porte à droite s'ouvre, et Malvina paraît couverte de son voile.*)

LORD FINGAR.

Voici Malvina qui s'avance.

WALTER.

Dans sa taille quelle élégance!

ÉDOUARD, *à part*

Sachons modérer mon courroux.

DUNCAN.

Pourquoi donc ce voile sévère
Nous cache-t-il ses traits si doux?

LE CHŒUR DE JEUNES FILLES.

(*A Malvina.*)
On nous attend au monastère;
Venez y prier avec nous.

LORD FINGAR, *à Malvina.*

Venez m'y nommer votre époux.

ÉDOUARD, *s'approchant de Malvina et à voix basse.*

Perfide! infidèle!

(*Le voile de Malvina se relève un moment, et l'on aperçoit sous ce vêtement Betty, qui dit vivement à Édouard :*)

Rassurez-vous, ce n'est pas elle.

ÉDOUARD.
Que vois-je! ô surprise nouvelle!
J'en suis muet d'étonnement.
LORD FINGAR.
A Saint-Dunstan l'on nous attend;
Partons, partons en silence,
Respectons son recueillement.
DUNCAN ET LE CHOEUR.
Escorter ainsi l'innocence,
Ah! c'est divin! ah! c'est charmant!
LORD FINGAR ET LE CHOEUR.
Amis, suivons-les en silence.
Respectons son recueillement.
Oui, suivons-les bien doucement,
Faisons silence,
Silence!
Silence!

(Toutes les jeunes filles, Betty en tête, sortent par le fond du théâtre. Édouard, interdit, regarde autour de lui sans pouvoir s'expliquer ce mystère. Lord Fingar lui prend la main et le force à le suivre. Les autres officiers sortent avec eux. Carill, pendant que ce cortége défile, se tient sur le devant de la scène dans un grand recueillement; Betty, en passant auprès de lui, relève son voile un instant, pour s'en faire reconnaître; mais il reste toujours les yeux baissés, et ne peut apercevoir les signes qu'elle lui fait.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une cour de l'abbaye de Saint-Dunstan. Au fond, vers la gauche, le monastère, dont on n'aperçoit que les deux dernières fenêtres, et qui se termine par une tour assez élevée, au milieu de laquelle est un cadran gothique. Au fond, vers la droite, des ruines entourées d'arbres et de verdure, d'un aspect pittoresque. A gauche, sur le premier plan, une espèce d'oratoire où l'on arrive par un escalier de quelques marches : sur le côté, vis-à-vis, un pilier en ruines. Une croisée gothique fait face au spectateur. Tout ce riche paysage est éclairé par la lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, *seul.*

RÉCITATIF.

Voici de Saint-Dunstan l'antique monastère,
Où vient de pénétrer ce cortége pieux.
Que faut-il craindre, hélas! que faut-il que j'espère?
Est-ce un songe, une erreur dont s'abusaient mes yeux?
Ou pour me secourir, un ange tutélaire
Auprès de moi veille-t-il en ces lieux?
(Il regarde autour de lui, écoute quelques instants.)

CANTABILE.

Je n'entends rien que le feuillage
Par le vent du soir agité,
Et des pâtres du voisinage
Les chants par l'écho répétés.
L'astre des nuits sur l'ermitage
Répand une douce lueur;
Tout repose en ce lieu sauvage!
Partout le calme, hors dans mon cœur.
O mortelle souffrance!
Je frémis et j'attends;
Chaque instant qui s'avance
Redouble mes tourments.
(Regardant le cadran de la tour, qui dans ce moment est éclairé par la lune.)

CAVATINE.

Une heure! hélas, une heure encore,
Et je perds celle que j'adore!
Heure fatale à mes amours,
Un seul instant suspends ton cours.
Au gré de mon attente,
Que l'aiguille plus lente
Marche plus doucement!
Un instant, je t'en prie.
Dussé-je, heureux amant,
Payer ce seul instant
Du reste de ma vie.
Heure fatale à mes amours,
Suspends encor, suspends ton cours!

Et Victor dont je n'ai point de nouvelles! et cette jeune fille que je n'ai jamais vue! cette fausse Malvina qui semble me protéger, où est-elle?

SCÈNE II.

ÉDOUARD, BETTY.

BETTY *ouvrant la fenêtre grillée de l'oratoire qui fait face aux spectateurs.* Près de vous.

ÉDOUARD. Mon ange tutélaire, vous voilà; que se passe-t-il donc?

BETTY. Je venais vous le demander.

ÉDOUARD. A moi?

BETTY. Eh! oui, sans doute; j'ai bien peur! j'ai fait dire à lord Fingar, qui s'imagine toujours que je suis Milady, que jusqu'au moment de la cérémonie je voulais rester seule dans cet oratoire, où je suis renfermée à double tour. On m'a laissé pour m'amuser la harpe de madame la supérieure, à laquelle je me garderai bien de toucher, et pour cause... Ainsi, dépêchez-vous de me délivrer ou tout va se découvrir; je ne compte que sur votre protection.

ÉDOUARD. Et moi qui comptais sur la vôtre! Qui êtes-vous?

BETTY. Betty.

ÉDOUARD. La bonne amie de Carill?

BETTY. Justement. Allez, Milord, votre mariage nous donne assez de mal. D'après les ordres de monsieur votre valet, dont je ne sais pas le nom...

ÉDOUARD. Victor! c'est lui qui a mené tout cela.

BETTY. J'ai prévenu la prisonnière qu'on la trompait, que vous l'aimiez toujours, que vous lui seriez fidèle. . c'est vrai, n'est-ce pas?

ÉDOUARD. Je te le jure.

BETTY. A la bonne heure; car je ne voudrais pas mentir, surtout pour un autre; ah! si c'était pour mon compte.

ÉDOUARD. Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

BETTY. Que si on pouvait lui en donner la preuve, peut-être n'épouserait-elle pas lord Fingar.

ÉDOUARD. Et comment lui parler? comment me justifier à ses yeux?

BETTY. C'est pour vous en donner les moyens qu'elle a consenti à changer de costume avec moi.

ÉDOUARD. Et tu ne me l'as pas dit!

BETTY. Est-ce que je le pouvais devant tout ce monde?

ÉDOUARD. Où est-elle?

BETTY. Au château de Butland.

ÉDOUARD. Et Victor?

BETTY. Au château de Butland, sous les verrous.

ÉDOUARD, *regardant le cadran.* Et onze heures ont déjà sonné! N'importe, j'y retourne; un mot encore.

BETTY, *refermant la fenêtre.* On vient; prenez garde.

SCÈNE III.

LORD FINGAR ET STROUNN, *venant de la droite;* ÉDOUARD, *se cachant derrière le pilier gothique.*

ÉDOUARD, *à part.* C'est Fingar!

LORD FINGAR, *vivement, à Strounn.* Tu arrives de Butland?

STROUNN. Oui, Milord.

ÉDOUARD. Grand Dieu! écoutons.

LORD FINGAR. Avec le constable?

STROUNN. Oui, Milord.



ÉDOUARD. Dieu ! Malvina !

LORD FINGAR. Et vous ramenez les deux prisonniers?

STROUNN. Oui, Milord, jusqu'à un certain point.

LORD FINGAR. Que veux-tu dire?

STROUNN. Que l'un d'eux n'y est plus.

LORD FINGAR. O ciel

STROUNN. Et que l'autre a disparu.

ÉDOUARD, *à part*. Victor est sauvé.

LORD FINGAR, *à Strounn*. Misérable!

STROUNN. Ne vous fâchez pas, ce n'est rien encore; où est lady Malvina?

LORD FINGAR. Elle vient d'arriver avec nous à Saint-Dunstan, et elle est là, dans cet oratoire dont j'ai la clé.

STROUNN. Vous en êtes sûr? (*En ce moment Betty, qui a rouvert la fenêtre, promène son doigt sur la harpe en faisant des gammes du haut en bas.*)

LORD FINGAR. L'entends-tu?

STROUNN. C'est juste, je reconnais sa brillante exécution.

LORD FINGAR. Pourquoi cette demande?

STROUNN. C'est qu'il paraît que cette nuit on enlève tout le monde, jusqu'à ma fille...

LORD FINGAR. Que dis-tu?

STROUNN. Que j'avais aussi enfermée moi-même, à double tour, dans le salon de Robert Bruce, et qui a disparu avec les deux prisonniers.

LORD FINGAR. Pas possible!

STROUNN. Je vous dis qu'au château de Butland la place n'est pas tenable. Nous y serions restés, moi et le constable, qu'on nous aurait enlevés aussi; et le plus étonnant, c'est que Carill, qui était resté au château quelque temps après nous, n'a rien vu ni entendu.

LORD FINGAR. Ce Carill, en es-tu bien sûr?

STROUNN. Parbleu! il aime Betty; il n'aurait pas laissé enlever sa maîtresse.

LORD FINGAR. L'observation est juste; mais qu'est-ce que tout cela signifie?

ÉDOUARD, *à part*. Allons attendre Victor; il ne peut tarder, car il sait que je suis à Saint-Dunstan, et que l'heure approche. (*Il sort par le fond.*)

STROUNN. Mais voici M. le constable qui peut nous en apprendre davantage.

—



Édouard... vous voilà! que se passe-t-il donc? — Acte 3, scène 2.

SCENE IV.

Les précédents; JOBSON, Suite du Constable.

JOBSON. Tenez-les! tenez-les bien! grâce au ciel, il ne sera pas dit que je n'aurai arrêté personne!

LORD FINGAR. Qu'y a-t-il donc, monsieur le constable?

JOBSON. Il y a, Milord, que nous tenons toute l'affaire. Deux personnages mystérieux qui ont passé près de nous sans répondre au qui vive! et mes gens, après les avoir longtemps poursuivis dans ces ruines, sont enfin parvenus à les saisir.

LORD FINGAR. A merveille!

JOBSON. Mais le plus étonnant, c'est que dans les deux fugitifs j'avais vu très-distinctement une femme, et qu'ils ont arrêté deux hommes.

STROUNN. Ceux de Butland, nos deux voleurs.

JOBSON. Je l'espère bien. D'abord il nous en faut deux, et dans ces cas-là on les prend où l'on peut! (*A ses gens.*) Qu'on les amène! nous allons, Milord, les interroger en même temps.

LORD FINGAR. En même temps! y pensez-vous?

JOBSON. C'est juste, (*A ses gens.*) l'un après l'autre, pour qu'ils ne puissent pas s'entendre et répondre de même.

—

SCENE V.

Les précédents, JAKMANN, *amené par* plusieurs Laquais.

JOBSON. Voici d'abord le premier voleur. Approchez!

LORD FINGAR. Que vois-je! c'est Jakmann, mon coureur!

JAKMANN. Qui a couru aujourd'hui de fameux dangers. Oui, Milord, je m'étais réfugié dans ces ruines où je me reposais un instant, quand on est venu m'arrêter; car depuis ce matin on ne fait que cela.

JOBSON. Il serait possible!

JAKMANN. Aussi j'ai une fameuse déclaration à vous faire.

JOBSON. Une déclaration!

QUATUOR.

JOBSON.

Parlez, parlez, et sans mystère;
La justice vous entendra.

(*Aux montagnards.*)
Vous, surtout, tâchez de vous taire;
Songez que le constable est là!

ENSEMBLE.

JOBSON.
Ah! je tiens l'affaire,
Elle est nette et claire.
De mon ministère
Je connais les droits.
Je saurai les prendre,
Et pour leur apprendre,
J'en veux faire pendre
Au moins deux ou trois.

JAKMANN.
Oh! c'est une affaire,
Oui, c'est un mystère
Terrible, je crois.
J' n'y peux rien comprendre;
Mais on doit en pendre
Au moins deux ou trois.

FINGAR ET STROUNN.
Pour moi, cette affaire
Me paraît peu claire;
Mais, pour cette fois,
Oui, laissons-le faire.
De son ministère
Respectons les droits.

LE CHŒUR.

Quelle est cette affaire?
Quel est ce mystère, etc., etc.

JAKMANN.
Le jour venait de naître,
Je portais à Butland,
De la part de mon maître,
Un message important.

JOBSON.
Bien, bien.

JAKMANN.
Au détour d'une gorge,
Deux hardis montagnards
Me mettent sur la gorge
Le fer de leurs poignards.

JOBSON.
Bien, bien.

JAKMANN.
« Si tu ne te dépêches,
« Dit l'un en menaçant,
« De livrer tes dépêches,
« Je te tue à l'instant. »

JOBSON.
Bien, bien.

JAKMANN.
Et prompt à me soumettre,
Soudain je lui remets
Le paquet et la lettre
Qu'à Butland je portais.

JOBSON.
Bien, bien.
Je tiens toute l'affaire.

STROUNN ET LORD FINGAR, *à part.*
Moi, j'y vois du mystère.

JOBSON.
C'était un voleur, c'est très-bon.

JAKMANN.
C'est selon.

JOBSON.
C'est selon!
Quel est donc ce langage?
On est voleur ou non,
C'est l'ordinaire usage.

JAKMANN.
Ici le fait n'est pas certain,
Et je crains de me compromettre.
Quand l'un me prenait cette lettre,
L'autre me glissait dans la main
Sa bourse, où, par un sort propice,
Se trouvaient trente pièces d'or.
Voyez plutôt, voyez, Milord.

JOBSON, *prenant la bourse.*
Donnez, donnez à la justice.
Pour un voleur, c'est étonnant!
Les lois dont je suis l'interprète,
N'ont pas prévu ce cas embarrassant,
D'un voleur qui vous arrête
Pour vous donner de l'argent.

ENSEMBLE.

JOBSON.
Pour moi cette affaire
N'est plus aussi claire.
Ma judiciaire
S'embrouille, je crois.
Tâchons de comprendre,
Et pour leur apprendre,
J'en veux faire pendre
Au moins deux ou trois.

LORD FINGAR.
Pour lui cette affaire
N'est plus aussi claire.
Sa judiciaire
S'embrouille, je crois.
Et pour mieux comprendre,
Il en ferait pendre
Au moins deux ou trois.

JOBSON.
En mon procès-verbal pour ne rien oublier,
Qu'on avertisse mon greffier.
(*Fingar fait signe à Strounn, qui sort par la gauche.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR, *amené à la droite par les gens de lord Fingar.*

(*Victor a de larges favoris, des moustaches, un manteau, et le même costume qu'à son entrée du second acte.*)

JOBSON.
Voici l'autre quidam que mes gens ont su prendre.
(*Il fait signe à Fingar de s'asseoir à gauche sur le banc de pierre qui est près de la table, et cause quelques instants à voix basse.*)

VICTOR, *à droite du théâtre, et entouré par les gens du constable.*
O contre-temps fatal! comment faire à présent?
(*Regardant autour de lui.*)
Je ne vois pas mon maître, et ne lui peux apprendre
Que non loin de ces lieux Malvina nous attend.
(*Montrant un billet qu'il tient.*)
Si ces mots, qu'au crayon ma main vient de transcrire,
Pouvaient lui parvenir...
(*Apercevant Jakmann.*)
C'est Jakmann! qu'ai-je vu?

JOBSON, *à Fingar, montrant Victor.*
Celui-là pourra nous instruire.

VICTOR, *à part, montrant Jakmann.*
Bientôt il m'aura reconnu.
Allons, et c'est le seul refuge,
Pour embrouiller l'affaire, embrouillons notre juge!

JOBSON, *allant près de Victor.*
Avancez!
Je vous écoute; commencez!

VICTOR.
Messager ordinaire
Du village voisin,
Pour mes courses à faire
Je partais ce matin.

JOBSON.
Bien, bien, jusqu'ici.
Tout va m'être éclairci.

VICTOR.
Au détour d'une gorge,
Deux hardis montagnards
Me mettent sur la gorge
Le fer de leurs poignards.

JOBSON, *avec joie.*
(*Montrant Jakmann.*)
Bien, bien, c'est comme lui.

JAKMANN, *qui en ce moment regarde Victor.*
Eh, mais! ne serait-ce pas lui?
VICTOR.
« Si tu ne te dépêches,
« Dit l'un en menaçant,
« De livrer tes dépêches,
« Je te tue à l'instant. »
JOBSON, *de même, se frottant les mains.*
Bien, bien, c'est comme lui.
JAKMANN, *de même.*
Eh, mais! je crois bien que c'est lui!
JOBSON, *à Jakmann et Victor.*
Pourriez-vous reconnaître
Ce voleur si hardi?
VICTOR ET JAKMANN, *se désignant mutuellement.*
Oui, je le vois paraître,
Oui, c'est lui!
Le voici!
JOBSON.
Un incident semblable
Est vraiment étonnant!
VICTOR ET JAKMANN, *se montrant toujours l'un l'autre.*
Moi, je suis innocent,
Mais voici le coupable,
Oui, voici le coupable.
JOBSON.
O bonheur peu commun!
Deux fripons au lieu d'un!

ENSEMBLE.
JOBSON.
Pour moi, cette affaire
N'est plus aussi claire.
Ma judiciaire
S'embrouille, je crois;
Mais pour mieux m'y prendre,
Je les ferai pendre
Tous deux à la fois.
LORD FINGAR.
Pour moi, cette affaire
Me paraît peu claire;
Mais, pour cette fois,
Oui, laissons-le faire;
De son ministère
Respectons les droits.
VICTOR, *montrant Jobson.*
Dieu merci, l'affaire
N'est plus aussi claire.
Sa judiciaire
S'embrouille, je crois.

JOBSON. Qu'on les emmène tous deux! (*Les gens de Fingar saisissent Victor. Les autres saisissent Jakmann, et on va les emmener au moment où paraissent Strounn et le greffier.*)

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; STROUNN, *qui entre à la fin du morceau précédent et qui examine Victor avec attention.*

STROUNN. Arrêtez, Milord; s'il y a quelqu'un à pendre, je réclame la priorité pour celui-ci. (*Montrant Victor.*)

VICTOR, *à part.* Malédiction!.. c'est le concierge de Butland!..

LORD FINGAR, *à Strounn.* Que dis-tu?

STROUNN. Que c'est votre prétendu valet de chambre, celui que vous aviez chargé de m'apporter ces tablettes et cet écrin.

JOBSON, *à ses gens, montrant Victor.* Des tablettes! un écrin! qu'on le fouille à l'instant!

VICTOR, *aux gens du constable qui lui prennent sa boîte.* Mais, monsieur le constable! permettez donc...

LORD FINGAR, *à Strounn, montrant Victor.* Quoi! c'est lui qui voulait absolument parler à Malvina?

STROUNN. Oui, Milord, je le reconnais.

LORD FINGAR. Qu'est-ce que cela signifie?

JOBSON, *qui a ouvert la boîte.* Voici peut-être qui nous l'apprendra : ce papier dont il était porteur...

VICTOR. Maudit concierge! maudit constable!.. au moment où la victoire était à nous!

LORD FINGAR, *qui a parcouru le papier.* Dieu! quel trait de lumière! (*Il examine Victor.*)

VICTOR, *à part.* Il sait tout! et maintenant comment prévenir mon maître?

LORD FINGAR, *à Jobson.* Écoutez. (*Sur la ritournelle du morceau qui reprend, il lui parle bas à l'oreille.*)

VICTOR. N'importe : de l'audace! du courage! tout n'est pas encore désespéré.

JOBSON, *à qui Fingar a parlé à l'oreille.* J'entends! je comprends!

REPRISE DU MORCEAU PRÉCÉDENT.

Je tiens toute l'affaire;
Laissez, laissez-moi faire,
Je sais quels sont mes droits;
Et pour mieux leur apprendre,
Je veux en faire pendre
Au moins deux ou trois.

(*Il sort avec tous ses gens, en emmenant Victor.*)

—

SCENE VIII.

LORD FINGAR, STROUNN, JAKMANN, *à l'écart.*

STROUNN. Qu'y a-t-il donc, Milord? et qu'avez-vous découvert?

LORD FINGAR. Tout s'éclaircit enfin! Je tiens le fil du complot. La lettre était adressée à sir Edouard Acton, un de nos amis.

STROUNN. Par qui?

LORD FINGAR. Ecoute plutôt. (*Lisant.*) « Après votre dé- « part, Milord, j'étais resté à Butland sous les verrous!.. « mais, délivré, comme vous, par les soins de Carill... » Quand je te disais que ce Carill était un traître!

STROUNN. Moi, qui ne me doutais de rien!

LORD FINGAR. Tu aurais mérité d'être constable; aussi, la première place vacante... sois tranquille.

STROUNN, *s'inclinant* Ah! Milord...

LORD FINGAR. Poursuivons. (*Il lit.*) « Je me suis rendu « dans le salon de Robert Bruce, où j'ai trouvé la belle « Malvina, que je ne connaissais pas. »

STROUNN, *montrant l'oratoire.* Que dit-il? puisqu'elle est là!

LORD FINGAR. Attends donc. « Je l'ai amenée dans la cha- « pelle de Saint-Dunstan, où, suivant le testament de lord « Caldheral, le mariage doit être célébré. C'est là qu'elle « vous attend, et je vous cherchais pour vous en prévenir, « lorsque j'ai été arrêté par les gens du constable et de « lord Fingar; mais j'espère vous faire remettre par un « de mes gardiens ce billet que je vous écris à la hâte. Ne « perdez pas de temps et courez à la chapelle.
« *Signé* VICTOR. »

STROUNN. Qu'est-ce que cela veut dire?

LORD FINGAR. Qu'après notre départ et celui de Carill qui est venu nous rejoindre, Victor, demeuré maître de la place, aura enlevé la seule femme qui restait au château.

STROUNN. Il n'y avait que ma fille!

LORD FINGAR. Justement.

STROUNN, *hors de lui.* Que j'avais enfermée moi-même dans la salle de Robert Bruce.

LORD FINGAR. Tu le vois bien. (*A part.*) Et mous Victor qui ne la connaissait point...

STROUNN. Courons vite.

LORD FINGAR. Non pas; j'ai manqué d'être trahi, d'être joué à tous les yeux; et ce sir Edouard, ce rusé Victor, ce traître de Carill, je me vengerai d'eux tous.

STROUNN. Ce sera bien fait.

LORD FINGAR. En faisant ta fortune...

STROUNN. C'est encore mieux.

LORD FINGAR. Et comme Victor, que j'ai mis sous la

garde du constable, ne peut prévenir son maître que la ruse est découverte, il me faudrait pour lui remettre ce billet quelqu'un en qui il eût confiance.

—

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CARILL.

CARILL. Milord, je venais vous dire que voilà vos amis qui vous cherchent.

LORD FINGAR, *à part*. C'est ce coquin de Carill.

CARILL. Je voudrais bien savoir où en sont les affaires.

LORD FINGAR. Approche et écoute. Quand ces messieurs seront réunis, tu remettras devant nous et mystérieusement ce billet à sir Edouard que tu connais.

CARILL. Moi!..

LORD FINGAR. Pas un mot de plus.

STROUNN, *le menaçant*. Ou sinon...

LORD FINGAR, *lui faisant signe de se taire et s'adressant à Carill*. Et voilà pour ta peine.

CARILL. Et de trois! il paraît qu'il y a du profit à se mettre de tous les partis; Milord peut être sûr que mon zele et ma fidélité... (*A part.*) Il y en a un des deux que je trompe, c'est sûr; mais je ne sais pas lequel.

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, TOUS LES AMIS DE LORD FINGAR, PAYSANS.

CHŒUR, *désignant Fingar*.

Voici l'heure qui s'avance,
Pour lui quelle heureuse nuit!
Bientôt son bonheur commence,
Bientôt va sonner minuit.

ÉDOUARD, *regardant avec inquiétude autour de lui*.

Ah! quelles craintes mortelles!
C'en est fait, tout me trahit;
De Victor pas de nouvelles,
Bientôt va sonner minuit.

CARILL, *entrant, et lui remettant la lettre*.

Pour Milord cette lettre arrive.

ÉDOUARD, *la prenant vivement, et la lisant*.

A l'espoir enfin je reviens.

LORD FINGAR, *aux autres seigneurs*.

Quelle est cette tendre missive?
Voyez donc quel trouble est le sien.

DUNCAN, *à Fingar*.

C'est quelque rendez-vous.

EDOUARD, *tout en lisant*.

Milord doit s'y connaître.

LORD FINGAR.

D'une de vos beautés, peut-être?

ÉDOUARD, *à part*.

Il ne croit pas dire aussi bien...
Elle m'attend à la chapelle.
Partons.

LORD FINGAR, *le retenant*.

Quoi qu'il en soit, que chacun se rappelle
Tous les serments qu'hier nous avons faits.

EDOUARD, *gaiement, à lord Fingar*.

Ah! j'y promets d'être fidèle.
(*A part.*)
C'est vraiment comme un fait exprès.

LORD FINGAR.

Oui, le rival que l'on abuse,
Conservant sa joyeuse humeur,
Doit rire d'une telle ruse,
Et rendre hommage à son vainqueur.

TOUS.

Quand, par une maîtresse,
Nous nous verrions trahis,
Jurons d'être sans cesse
Rivaux et bons amis.

LORD FINGAR ET ÉDOUARD, *à part*.

Ah! c'est charmant! comme il est pris!
Jurons, etc., etc.

(*Edouard sort.*)

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* ÉDOUARD.

DUNCAN. Où va donc ce galant chevalier?

LORD FINGAR, *riant*. Il court à la chapelle de Saint-Dunstan se faire arrêter par notre ami Jobson le constable.

TOUS. Que dites-vous?

LORD FINGAR. Oui, Messieurs, vous ne savez pas que sir Edouard, avec son air sentimental, se permet aussi d'être mauvais sujet; il va sur nos brisées, et vient, en voulant me ravir ma maîtresse, d'enlever une petite fille charmante!

TOUS. Vraiment!

LORD FINGAR. La fille de Strounn, mon concierge!

CARILL. Ah! mon Dieu!

LORD FINGAR, *riant*. Et comme le père a rendu plainte, il sera forcé d'épouser...

CARILL. Epouser ma maîtresse!

LORD FINGAR. Ou, s'il refuse, comme c'est probable, il sera forcé, d'après la loi, de payer deux mille guinées à Betty.

CARILL. Deux mille guinées; si ce n'est que cela.

LORD FINGAR. Et alors ce sera son complice, Victor, son valet de chambre, que je viens aussi de faire arrêter, qui, n'ayant pas deux mille guinées, sera obligé de payer de sa personne, et d'épouser la petite pour son compte.

CARILL. Pour son compte; cela ne serait pas le mien. Courons vite!

LORD FINGAR, *à ses gens*. Qu'on le retienne! (*A Carill.*) Ah! ah! fidèle serviteur qui mets les gens en liberté! te voilà pris à ton tour.

CARILL. Milord, je vous en supplie...

LORD FINGAR. Je t'apprendrai à servir les projets d'un rival! mais ce rival lui-même, dupe de sa ruse, est pris dans ses propres filets. (*A Strounn.*) Es-tu content? voilà ta fille dotée et mariée!

CARILL. Et moi, que suis-je donc? Si jamais je me mêle des amours des grands seigneurs!.. (*Pendant ce temps on a vu les vitraux du fond s'éclairer, et on entend une musique religieuse.*)

FINAL.

LORD FINGAR.

Entendez-vous dans la chapelle
Cette musique solennelle?
De mon hymen voici l'instant.
(*Il donne à Strounn la clé de l'oratoire. Celui-ci monte l'escalier, ouvre la porte et redescend.*)
O Malvina, vous que mon cœur appelle,
Apparaissez aux yeux de votre amant.
(*Minuit commence à sonner.*)

—

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, BETTY.

(*Betty, sortant de l'oratoire, et s'arrêtant au haut de l'escalier, le visage découvert.*)

LORD FINGAR, *stupéfait*.

Grand Dieu! ce n'est pas elle!

STROUNN.

C'est ma fille!

CARILL.

C'est Betty!
Elle n'est pas Milady.
Dieu soit béni!
Ce n'est pas elle
Qu'on épousait dans la chapelle.

LORD FINGAR, *furieux.*
Et qui serait-ce donc?

SCENE XIII.

LES PRECEDENTS; VICTOR, *sortant de la chapelle dont les portes s'ouvrent.*

VICTOR.
La belle Malvina.

JOBSON.
Il a fallu qu'il l'épousât!
Pour l'y contraindre j'étais là,
Oui, par votre ordre j'étais là.

(*En ce moment parait Edouard donnant la main à Malvina. Les jeunes filles et les vassaux du domaine les suivent, et descendent du monastère en tenant les unes des rameaux de feuillage et des fleurs, les autres les armes et les écussons seigneuriaux.*)

ENSEMBLE.

STROUNN ET LORD FINGAR.
O maudit stratagème
Qui confond mes projets!
Me voilà pris moi-même.
Dans mes propres filets.

VICTOR, EDOUARD ET MALVINA.
Ce joyeux stratagème
A servi nos projets :
Le voilà pris lui-même
Dans ses propres filets.

CARILL ET BETTY.
Ce joyeux stratagème
Me rend ce que j'aimais;
Le voilà pris lui-même
Dans ses propres filets.

CHŒUR DE VASSAUX.
Ah! quel bonheur extrême,
Que de grâce et d'attraits!
Ici, le ciel lui-même
Les unit à jamais.

LORD FINGAR, *à Edouard.*
Milord, un pareil trait...

EDOUARD.
Sans doute est sans excuse;
Mais le rival que l'on abuse,
Conservant sa joyeuse humeur,
Doit rire d'une telle ruse,
Et rendre hommage à son vainqueur

LORD FINGAR.
D'accord .. mais Malvina qui trahit ma tendresse ..

EDOUARD ET LE CHOEUR DES JEUNES SEIGNEURS.
Quand par une maîtresse
Nous nous verrions trahis,
Jurons d'être sans cesse
Rivaux et bons amis.

LORD FINGAR.
Ah! je l'ai dit, je l'ai promis.
Amis, vous l'emportez, que l'hymen vous engage!
J'abandonne gaîment mes droits à l'héritage.

MALVINA.
Vous en avez encor par mon manque de foi.
Oui, qu'un partage égal au moins vous dédommage
(*Montrant sa main qu'elle donne à Edouard.*)
De la perte d'un bien qui n'était plus à moi!

LORD FINGAR.
A celle qu'il adore,
Allons, qu'il soit uni!
(*A ses amis.*)
Moi, je reste garçon, et veux longtemps encore
Répéter avec vous notre refrain chéri.
Au cliquetis du verre,
Au bruit des vieux flacons,
Narguant toute la terre,
Amis, buvons, chantons!

CHŒUR FINAL.

Au cliquetis du verre, etc., etc., etc.



LÉOCADIE.

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 4 novembre 1824.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

DON CARLOS, colonel d'un régiment d'infanterie.
DON FERNAND D'ALVEYRO, capitaine au même régiment.
PHILIPPE DE LEIRAS, sergent.
CRESPO, alcade.
LÉOCADIE, sœur de Philippe.
SANCHETTE, nièce de Crespo.
OFFICIERS.
SOLDATS.
VILLAGEOIS.
VILLAGEOISES.
BATELEURS.

La scène se passe en Portugal, dans le comté d'Elvas.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne agréable. A droite du spectateur, la maison de Crespo; à gauche, celle de Philippe, devant laquelle sont une table en pierre et deux chaises. Plus haut, du même côté, une partie du village d'Elvas. A droite, sur le troisième plan, le commencement de l'avenue qui conduit au château.

—

SCENE PREMIERE.

SANCHETTE, *en costume de mariée, et entourée de jeunes filles qui ont l'air d'achever sa toilette : l'une lui donne le bouquet, l'autre attache à son bonnet une branche d'oranger.*

ENSEMBLE.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

C'est aujourd'hui que l'hymen vous engage;
Recevez notre compliment.
Dieu! quel beau jour qu'un jour de mariage!
Ah! qu'il nous en arrive autant!

SANCHETTE.

C'est aujourd'hui qu'à jamais je m'engage
Au plus fidèle des amants.
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand on attend depuis longtemps!

CRESPO, *sortant de sa maison et allant à Sanchette.*
Eh bien! est-ce fini, ma chère?

SANCHETTE.

Mon oncle, suis-je bien ainsi?
Dites-moi, pourrai-je lui plaire?

CRESPO.

Tu le veux, je le veux aussi:
Mais pour toi je pouvais, ma chère,
Espérer un meilleur parti.
Toi, toi, la nièce d'un alcade,
Epouser un simple sergent?

SANCHETTE.

Philippe doit monter en grade;
Il est tendre, aimable et vaillant.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Philippe est aimable et vaillant.

SANCHETTE, *aux jeunes filles.*
Grâce à vos soins, me voilà prête.
(*Allant parler à chacune.*)
Merci, merci. Mais à présent
Songez vite à votre toilette,
Et revenez bien promptement.

ENSEMBLE.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

C'est aujourd'hui que l'hymen vous engage;
Recevez notre compliment.
Dieu! quel beau jour qu'un jour de mariage!
Ah! qu'il nous en arrive autant!
(*Elles sortent.*)

SANCHETTE.

C'est aujourd'hui que l'amour nous engage;
Oui, je reçois vos compliments.
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand on attend depuis longtemps!

CRESPO.

C'est aujourd'hui que l'hymen les engage;
Il est vrai qu'ils ont mes serments;
Mais j'aurais dû, si j'avais été sage,
Attendre encor bien plus longtemps.

—

SCENE II.

SANCHETTE, CRESPO.

SANCHETTE.

Oui, Philippe, rassurez-vous,
Sera le meilleur des époux;
Et puis sa sœur Léocadie,
Si bonne et si jolie,
Est ma meilleure amie.

CRESPO.

Mais ce que je ne comprends pas,
D'où vient donc sa mélancolie?
Qu'a-t-elle donc?

SANCHETTE.

On n'en sait rien, hélas!
Mais, tenez, vers ces lieux elle porte ses pas!

CRESPO.

Toujours triste et rêveuse!

SANCHETTE.

Ah! l'on ne croirait pas
Que son frère ici se marie.

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS; LÉOCADIE, *vêtue simplement, et tenant des fleurs à la main.*

LÉOCADIE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Pour moi, dans la nature,

Tout n'est plus que douleur;
Des eaux le doux murmure
Ne charme plus mon cœur.
L'oiseau de la prairie
Ne sait plus m'attendrir.
Pauvre Léocadie!
Te vaudrait mieux mourir.

SANCHETTE.

Elle ne nous voit pas.

CRESPO.

Mais tais-toi donc; parle plus bas!

LÉOCADIE.

DEUXIÈME COUPLET.

La fleur à peine éclose
Me paraît sans fraîcheur;
Le parfum de la rose
A perdu sa douceur.
Le bonheur d'une amie
Ne vient plus m'embellir.
Pauvre Léocadie!
Te vaudrait mieux mourir.

SANCHETTE, *allant à elle.*

Je n'y tiens plus : Léocadie!

LÉOCADIE.

Eh quoi! c'est toi, ma sœur?

SANCHETTE.

Mais qu'as-tu donc?

LÉOCADIE, *affectant une grande joie.*

Rien! mon âme est ravie
De ton hymen, de ton bonheur.

ENSEMBLE.

LÉOCADIE.

C'est aujourd'hui que l'hymen vous engage:
Soyez heureux, soyez constants.
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand l'amour reçoit nos serments!

SANCHETTE.

C'est aujourd'hui qu'à jamais je m'engage
Au plus fidèle des amants;
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand on attend depuis longtemps.

CRESPO.

C'est aujourd'hui que l'hymen les engage;
Il est vrai qu'ils ont mes serments :
Mais j'aurais dû, si j'avais été sage,
Attendre encor bien plus longtemps.

SANCHETTE, *à Léocadie.* Mais, je vous le demande : où est donc M. Philippe, votre frère? moi je suis prête, et c'est le futur qui se fait attendre!

CRESPO. Vous savez bien qu'il a été chercher des papiers nécessaires à son mariage, et sans lesquels moi, alcade de ce village, je n'aurais pu consentir à votre union.

LÉOCADIE. Et puis, ne faut-il pas qu'il aille au château demander la permission de don Carlos, son colonel?

SANCHETTE. La permission! la permission! Cependant ce n'est pas une affaire de discipline, et je vous demande où nous en serons dans notre ménage, s'il faut toujours comme cela demander?

LÉOCADIE, *l'interrompant.* Allons, allons, ne te plains pas, car le voici!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE, *en uniforme de sergent.*

PHILIPPE, *à Crespo.* Bonjour, cher oncle. (*A Léocadie.*) Bonjour, ma sœur.

SANCHETTE. Et à moi, Monsieur, vous ne dites rien... Quelles nouvelles y a-t-il?

PHILIPPE. D'excellentes! mon colonel a tant d'amitié pour moi! « Bien, Philippe, m'a-t-il dit, hâte-toi de te marier « et d'avoir des enfants, il n'y a jamais trop de braves « gens. »

SANCHETTE. Dieu! que Monseigneur est bon!

LÉOCADIE, *à Sanchette.* Je crois alors que je puis aller chercher nos bouquets. (*Elle entre un instant dans la maison de Philippe.*)

PHILIPPE. Oui, sans doute, aujourd'hui la noce. (*A Crespo.*) Et voilà mes papiers que je vous apporte. Vous pouvez être tranquille, ils sont en règle.

CRESPO. Je n'en doute point; mais en ma qualité d'oncle et de magistrat, je dois apporter à leur examen une double attention. Quelle est d'abord cette grande pancarte, dont l'écriture est si belle? J'ai cru, au premier coup d'œil, que c'était gravé.

PHILIPPE. Ce sont mes états de service que ma sœur Léocadie a eu la bonté de copier de sa main.

CRESPO. Je ne lui aurais jamais soupçonné un pareil talent. Moi, qui vous parle, je ne ferais pas mieux.

SANCHETTE. Et mon oncle s'y connaît, lui qui, avant d'être alcade, était magister.

CRESPO. Du tout, Mademoiselle, j'étais gouverneur! gouverneur d'une douzaine d'enfants que l'on m'avait confiés! fonctions honorables qui n'étaient qu'un acheminement à de plus hautes dignités (*Regardant les papiers.*) ÉTATS DE SERVICE. Passons, cela ne me regarde pas! (*Ici Léocadie rentre, tenant à la main une corbeille de fleurs qu'elle pose sur la table de pierre qui est devant la maison.*) Voyons, les papiers civils, les renseignements sur la famille; car vous sentez bien, mon cher ami, que la moindre infraction, ce que nous appelons la plus petite faute d'orthographe, peut porter atteinte au respect et à la considération qui me sont nécessaires.

PHILIPPE. Vous avez raison, l'honneur avant tout; mais rassurez-vous, notre alliance ne vous fera point de tort, et si vous trouvez la moindre tache à notre nom, je vous permets de rompre notre mariage et de m'enlever Sanchette. (*A Léocadie.*) N'est-il pas vrai, ma sœur?

LÉOCADIE, *avec émotion.* Oui, oui, mon ami.

CRESPO, *parcourant les papiers.* Qu'est-ce que je vois donc là dans votre acte de naissance? le .. comte de Dénia.

PHILIPPE, *froidement.* C'était mon grand-père!

CRESPO, *étonné.* Hein?.. et le chevalier de Leiras.

PHILIPPE, *de même.* C'était mon père.

CRESPO, *ôtant son chapeau.* Il serait possible! votre propre père, à vous, Philippe?

PHILIPPE. Et pourquoi pas? Qu'y a-t-il d'étonnant? Dans ces temps de troubles et du révolutions, attaché à un parti malheureux, il est mort dans l'exil et dépouillé de ses biens. Je suis resté, à quinze ans, sans appui, sans ressources, protecteur de ma sœur et d'une vieille tante, notre seule parente; que pouvais-je faire? Mendier des secours en parlant de mes aïeux? Non! mon père m'avait laissé son épée; c'était mon seul héritage; je m'en suis montré digne. Je me suis fait soldat, j'ai servi mon pays : je crois du moins que ce n'est pas déroger.

SANCHETTE, *sautant de joie.* Quoi! vous êtes noble! ah! que je suis contente!

PHILIPPE. Eh! qu'est-ce que cela te fait? Qu'est-ce qu'il t'en reviendra? Quand on est sans fortune, quand on n'a rien pour soutenir son nom, il vaut mieux ne pas s'en parer; et c'est ce que j'ai fait. Nourri dans les camps, élevé au milieu des armes, je ne serai jamais qu'un soldat; c'est mon lot. Eh bien! j'en suis fier et content; je ne demande pas autre chose. Je m'allie à celle que j'aime, à une famille d'honnêtes gens; et pourvu que ma sœur Léocadie soit aussi heureuse que moi, rien ne manquera à mon bonheur.

CRESPO. Mon cher ami! mon cher neveu! Et, dites-moi, Monseigneur en est-il instruit?

PHILIPPE. De ce matin seulement, car il a fallu aussi lui confier une partie de ces papiers, et je ne reviens pas encore de sa surprise et de sa joie. « Quoi! Philippe, s'est-il « écrié, toi et ta sœur vous avez de la naissance! vous « êtes d'une famille noble! si tu savais quel plaisir me fait

« cette nouvelle... » Et en effet, il avait un air rayonnant. Je vous demande ce que ça peut lui faire? car, d'ordinaire, il n'y tient pas. Au régiment, il traite tous ses soldats en camarades; et au feu, il est toujours à côté d'eux, quand toutefois il n'est pas en avant.

CRESPO. C'est égal. Monseigneur a raison; et je suis de son avis. Ce cher Philippe! Je suis ravi de cette alliance. Par exemple, vous me permettrez de mettre dans le contrat Philippe de Leiras, c'est de rigueur; et puis : Philippe de Leiras, neveu d'un alcade; ces deux phrases-là vont bien ensemble!

PHILIPPE. Faites comme vous voudrez, pourvu que vous vous dépêchiez.

CRESPO. Soyez tranquille. Je vais m'occuper du contrat, et dans une heure vous serez mariés. (*Il sort par la droite.*)

—

SCENE V.

LÉOCADIE, PHILIPPE, SANCHETTE.

SANCHETTE. Cet excellent oncle! pourvu qu'il ne perde pas de temps à causer, comme il le fait toujours!

PHILIPPE. C'est pour cela que je n'ai pas voulu, devant lui, vous répéter les nouvelles qu'on m'a apprises au château, parce qu'il aurait fait là-dessus des commentaires à n'en plus finir.

LEOCADIE. Qu'est-ce donc?

PHILIPPE. En sortant de l'appartement de don Carlos, j'ai vu, dans le château, des gens de pied et des équipages qui arrivaient, et puis un bruit, un tapage... Il se prépare quelque cérémonie; et l'on dit que don Carlos, mon colonel, va se marier.

LEOCADIE. Lui, se marier!.. vous croyez!

PHILIPPE Eh bien! qu'as-tu donc?

LEOCADIE. Moi! rien. En effet, cette nouvelle ne doit pas étonner.

PHILIPPE. Sans doute; il y a longtemps que cela devrait être fait. Un jeune seigneur qui est son maître, qui a une fortune superbe, et qui en outre est le plus joli garçon du pays, ce qui ne gâte rien...

LEOCADIE, *à Philippe*. Et comment as-tu appris?..

PHILIPPE. C'est mon capitaine que j'ai trouvé là, et qui me l'a dit en confidence.

SANCHETTE. Votre capitaine? don Fernand d'Alveyro?

PHILIPPE. Oui, l'ami de mon colonel, jadis son compagnon d'études et de folies, et maintenant son frère d'armes.

LEOCADIE, *d'un air de confiance*. Oh! si c'est de lui que tu tiens cette nouvelle, il n'y a encore rien de certain.

SANCHETTE. Sans doute; est-ce qu'il sait jamais ce qu'il fait ou ce qu'il dit! un étourdi, un mauvais sujet, dont le colonel a déjà deux ou trois fois payé les dettes.

PHILIPPE. Eh bien! Monseigneur a bien fait, parce que c'est un brave jeune homme que nous aimons tous au régiment, et qui, malgré son étourderie, est dévoué au colonel.

SANCHETTE. Oui, dévoué, dévoué; il verra, à la fin de l'année, les mémoires de dévouement.

FERNAND, *en dehors*. Allez, dépêchez-vous, et ne perdez pas de temps.

SANCHETTE. C'est lui, je l'entends; ce que c'est que d'en parler!

—

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FERNAND, *sortant de l'allée du château.*

FERNAND, *à la cantonade*. Des danses, des quadrilles et un bel orchestre; je veux aussi des jeux de bague, et même un petit combat de taureaux, si c'est possible. Enfin, qu'on n'épargne rien, c'est moi qui paie.

SANCHETTE. Eh! mon Dieu! monsieur le capitaine, qu'y a-t-il donc?

FERNAND. Vous ne savez pas la grande nouvelle! il n'est question que de cela au village et au château.

PHILIPPE. Comment! il serait vrai? Monseigneur se marie?

FERNAND. Eh non, ce n'est pas lui, mais la comtesse Amélie, sa sœur!

LEOCADIE, *vivement*. Vous en êtes bien sûr?

SANCHETTE. Et qui épouse-t-elle?

FERNAND. Vous ne devinez pas? regardez-moi donc.

CAVATINE.

C'est moi qui suis son époux :
Est-il un destin plus doux!
Voilà quatre ans que je l'adore,
Et personne ne s'en doutait.
Oui, voilà quatre ans qu'en secret
Elle m'a donné son portrait...
Aujourd'hui j'ai bien mieux encore.
C'est moi qui suis son époux :
Est-il un destin plus doux?
Je l'aimai longtemps en silence.
N'osant réclamer un tel bien :
Son frère est riche, et je n'ai rien.
Mais aujourd'hui, pour l'opulence,
Qui pourrait s'égaler à moi?
Je suis plus riche que le roi.
C'est moi qui suis son époux :
Est-il un destin plus doux!
Je suis son époux!

SANCHETTE. Et comment cela est-il arrivé?

FERNAND. C'est ce matin, don Carlos, mon colonel, mon ami... (*Avec émotion.*) Ah! tu es trop heureux, Philippe, d'avoir manqué te faire tuer pour lui; et tu as reçu là une balle qui m'appartenait de droit. Enfin, ce brave et excellent jeune homme m'apprend qu'il connaît mon amour, qu'il l'approuve, qu'il a fait sortir sa sœur de son couvent, et qu'aujourd'hui même nous serons mariés.

LEOCADIE. Et qui avait pu l'instruire?

FERNAND. Je n'en sais, ma foi, rien; mais j'ai l'idée que c'est une lettre de moi.

LEOCADIE. Une lettre!

FERNAND. Oui; un jour que j'écrivais à Amélie et à son frère, je me serai trompé d'adresse, et il aura lu la lettre destinée à sa sœur. Enfin c'est aujourd'hui qu'arrive ma future, et j'accours au-devant d'elle. Vous ne la connaissez pas? Je crois bien, depuis trois ans qu'elle n'est pas sortie de son couvent? (*A Philippe.*) Imagine-toi, mon cher ami, la plus jolie et la plus aimable femme! Je ne sais pas pourquoi elle est riche; car personne mieux qu'elle n'aurait pu s'en passer. Mais c'est encore don Carlos : il donne à sa sœur une partie de sa fortune; il l'a voulu absolument. Moi, je ne pouvais pas le contrarier, un beau-frère à qui je dois tout!

LEOCADIE. Ah! je le reconnais bien là! Mais puisque la comtesse Amélie doit arriver dans le village, eh vite, Sanchette, viens m'aider a faire des bouquets.

SANCHETTE. Oh! de grand cœur! (*Elles vont toutes deux s'asseoir près de la table.*)

FERNAND. C'est bien, nous en aurons besoin. J'ai rencontré tout à l'heure votre oncle, le seigneur Crespo, que j'ai mis à la tête de mes divertissements champêtres; un alcade, ça fait bien, cela donne tout de suite à une fête un air imposant et municipal; et puis, Philippe, j'ai fait placer la danse et la musique sur la pelouse à côté de ta maison, car nous aurons tout le village. Moi, je n'aime pas à être heureux seul. De plus, je dote six jeunes filles; Sanchette, Léocadie, vous m'indiquerez les plus jolies... je veux dire les plus sages. Et, à propos de cela, dites-moi donc ce que c'est qu'un petit bonhomme de deux ou trois ans qui demeure là, à deux pas, avec la vieille Catherine.

SANCHETTE. Le petit Paul, vous voulez dire?

LEOCADIE, *laissant tomber son bouquet*. Le petit Paul!



Pauvre Léocadie ! te vaudrait mieux mourir. — Acte 1, scène 3.

SANCHETTE, *le ramassant*. Prends donc garde à ce que tu fais.

FERNAND. Il paraît qu'on ne connaît pas ses parents; c'est dommage, il est gentil cet enfant, de petits cheveux blonds, et puis il bavarde...

PHILIPPE. Oui, oui, le petit drôle a de l'esprit : c'est le favori de Léocadie.

FERNAND. Vraiment ! je suis enchanté que vous vous y intéressiez; je l'emmène avec moi.

LEOCADIE, *vivement et se levant*. Vous l'emmenez! Catherine y consent!

FERNAND. C'est arrangé avec la vieille. Autrefois, tous les mois on lui écrivait; mais en voilà six qu'elle n'a reçu de nouvelles; peut-être que les parents de cet enfant n'existent plus. Pour lui rendre service, j'ai proposé de m'en charger; elle a accepté; j'en ferai un page ; et s'il a des dispositions, je veux le lancer, et que dans quelques années il soit le plus mauvais sujet du régiment : vous m'en direz des nouvelles. Eh bien ! où allez-vous donc, Léocadie?

LÉOCADIE. Pardon, j'ai oublié quelques préparatifs.

FERNAND. Les toilettes, c'est trop juste. Ah çà, vous qui ne voulez jamais danser avec moi, j'espère qu'aujourd'hui...

LEOCADIE. Je n'ai rien à refuser au beau-frère de Monseigneur. (*Elle fait la révérence et sort.*)

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* LÉOCADIE.

FERNAND. C'est à-dire que c'est à mon nouveau titre, et non à mon mérite personnel, que je devrai cette faveur. Sais-tu, Philippe, que ta sœur est très-singulière? Sous son costume villageois, elle a un air de dignité qui impose. Don Carlos ne lui parle jamais qu'avec respect; et moi-même je n'ose plaisanter avec elle... comme avec Sanchette, par exemple.

SANCHETTE. Je vous remercie de la préférence.

PHILIPPE. Que voulez-vous? elle a été élevée par une tante qui lui a donné, peut-être à tort, l'éducation et les manières d'une grande dame ; vous vous y habituerez. Mais savez-vous que c'est une bonne action que vous avez faite là, mon capitaine? vous charger de ce pauvre petit diable !

FERNAND. Il n'y a pas de mal, mon ami; cela en répare

d'autres qui ne sont pas aussi belles : j'ai encore de la marge pour être au pair!

PHILIPPE. Vous, capitaine!

FERNAND. Oui, oui; il ne faut pas croire, parce que vous me voyez posé et raisonnable, que j'aie toujours été comme cela : je ne parle pas des petites distractions qui arrivaient au régiment, parce que tu sais bien, Philippe, qu'entre militaires...

SANCHETTE, *à Philippe*. Comment, Monsieur...

FERNAND. Hein! qu'est-ce que je fais donc là devant la future? ne parlons pas de cela : ce n'est rien; mais quand j'y pense, et que je me rappelle les aventures de ma vie! nous avons surtout quelques vilains chapitres! Tiens, Philippe, je te raconterai cela quelque jour, quand nous aurons une vingtaine d'années de mariage. Je cours chercher mon jeune page, je veux le faire habiller pour la cérémonie. Dites donc, j'aurais pourtant bien voulu savoir quelle est sa mère; j'ai interrogé la vieille Catherine, parce que je suis assez curieux de ces aventures-là; mais elle ne sait rien...

PHILIPPE. On croit que c'est le fruit de quelque hymen secret.

FERNAND. Ou peut-être... car enfin... c'est possible...

SANCHETTE. Ah! mon Dieu, oui; car, d'après ce qu'on disait hier chez mon oncle...

FERNAND. Comment? il y a des caquets... même chez l'alcade!

SANCHETTE. Je crois bien, c'est là qu'on les fait.

FERNAND. Dites-les-moi vite, je veux tout savoir.

SANCHETTE.

PREMIER COUPLET.

Voilà trois ans qu'en ce village
Nous arriva ce bel enfant;
Et chacun dans le voisinage
Dit qu'il doit être d'un haut rang.
Par sa grâce et son doux sourire
Tous les cœurs sont intéressés;
Mais du reste on n'en peut rien dire;
Et voilà tout ce que je sais!

DEUXIÈME COUPLET.

Jamais, hélas! jamais sa mère
Près de lui n'a porté ses pas;
Sa nourrice est une étrangère
Qui même ne le connaît pas;
En secret quelquefois encore
Des présents lui sont adressés;
Pour le reste, chacun l'ignore;
Et voilà tout ce que je sais!

TROISIÈME COUPLET.

Matin et soir, dans la prairie,
Nous nous amusons de ses jeux;
Mais c'est moi, c'est Léocadie
Que toujours il aime le mieux.
Qu'il est joli! qu'il est aimable!
Si mes vœux étaient exaucés,
Moi, j'en voudrais un tout semblable;
(*Philippe lui fait signe de se taire, et elle reprend l'air en baissant les yeux.*)
Et voilà tout ce que je sais!

FERNAND. C'est déjà quelque chose, et cela redouble encore ma curiosité. Si vous pouviez, ma petite Sanchette, vous qui avez de l'esprit, découvrir le mot de l'énigme, ou seulement le nom de la mère, tenez, je vous donnerais cette belle chaîne d'or que vous regardiez hier avec tant de plaisir.

SANCHETTE. Vrai?.. oh!.. oui, vous ne me la donneriez pas...

FERNAND. Tu te méfies de moi; (*La lui jetant au cou.*) tiens, la voilà d'avance, tant je suis sûr que tu la gagneras, parce que tu es si adroite et si jolie... C'est que vraiment, Philippe, la future est charmante; un air malin, un regard... (*Il quitte brusquement sa main qu'il avait prise.*) Eh bien! qu'est-ce que j'ai donc, moi?.. ces souvenirs de garnison... (*Haut.*) Adieu, ma petite.

SCÈNE VIII.

PHILIPPE, SANCHETTE.

SANCHETTE. Dieu! la belle chaîne d'or! que je suis heureuse! et que le seigneur Fernand est aimable! Certainement, je ne plains pas la comtesse Amélie. (*Rencontrant un regard de Philippe.*) Eh bien! monsieur Philippe, qu'avez-vous donc? et pourquoi me regarder ainsi?

PHILIPPE. Qu'est-ce que c'est que ces coquetteries et ces compliments, et cette chaîne que vous avez acceptée!.. Avisez-vous de la gagner, et je ne vous revois de ma vie.

SANCHETTE. Comment, c'est pour cela!.. Je vous demande un peu si ce n'est pas terrible de n'avoir pas un moment de tranquillité!.. D'abord, monsieur Philippe, je vous en prie, ne me faites pas pleurer; je serai jolie, après cela, pour la noce!.. Vilain caractère!.. est-ce que vous croyez que je m'en soucie de cette chaîne? Et la preuve, c'est que je m'en vais sur-le-champ la rendre au seigneur Fernand.

PHILIPPE, *la retenant*. Non pas, rentrez; plus tard nous parlerons de cela.

SANCHETTE. Fi! le jaloux!

PHILIPPE. Eh bien, Sanchette, je te demande pardon.

SANCHETTE. Vous ne m'en voulez plus? bien sûr?

PHILIPPE, *lui baisant la main*. Je te le promets.

SANCHETTE. Que cela vous arrive encore! (*Elle entre à droite, chez Crespo.*)

SCÈNE IX.

PHILIPPE, FERNAND, *entrant par la gauche*, et CRESPO *par la droite du spectateur*.

FERNAND. Ah! seigneur alcade, je vous trouve à propos.

PHILIPPE. Que vous est-il donc arrivé, mon capitaine?

FERNAND, *gaiement*. L'aventure la plus piquante! et si je m'en croyais, je serais d'une colère... mais un jour de noce on n'a pas le temps. J'arrive chez cette vieille Catherine, qui, selon sa promesse, devait me remettre mon jeune page : « Ah! Monsieur, me dit-elle, il m'est défendu de vous le confier. — Et par qui? pour quel motif? — Je l'ignore moi-même; je ne puis le dire. » Il y avait là-dessous un mystère qui me déplaisait. « Prenez garde, lui dis-je; car, si par votre faute vous privez ce pauvre enfant de l'état et du sort heureux que je lui destine, c'est vous que l'on accusera. » Alors cette brave femme, tremblante, incertaine... « Tenez, Monsieur, portez au seigneur alcade cette lettre que je viens de recevoir; ne la montrez qu'à lui, et demandez son avis. » Je l'ai prise, je l'apporte, et la voici. (*A Crespo.*) Voyez plutôt. (*La lui lisant.*) « Vous « garderez chez vous et ne remettrez à personne le dépôt « qui vous est confié; bientôt vous aurez de mes nouvelles. « Brûlez cette lettre comme toutes les autres. » (*Donnant la lettre à Crespo.*) Toujours le même mystère!

CRESPO, *tenant la lettre et la regardant*. Ah! mon Dieu, quelle écriture! celle de ce matin!

FERNAND, *vivement*. Eh bien! est-ce que vous seriez au fait?

CRESPO. Non, non; je croyais d'abord... (*A part.*) C'est bien elle : quelle découverte!

FERNAND. C'est égal; si vous savez quelque chose, nous devons partager la nouvelle, et vous devez tout me dire, parce que moi, je suis la discrétion même, c'est connu. Ah, mon Dieu! déjà midi! et ma future qui va arriver! je cours à sa rencontre. (*A Crespo.*) N'oubliez pas le programme de la fête; je vous ai nommé pour aujourd'hui mon intendant des menus plaisirs, et si on ne s'amuse pas, vous êtes responsable. Philippe, viens-tu avec moi? je vais te présenter à ma femme. (*Il sort en courant.*)

PHILIPPE, *prêt à le suivre*. Oui, mon capitaine.

SCENE X.

PHILIPPE, CRESPO.

CRESPO, *retenant Philippe par le bras.* Un moment!

PHILIPPE. Qu'avez-vous donc?

CRESPO. Parle bas.

PHILIPPE, *souriant.* Eh mais, Crespo, qu'est-ce que cela signifie? Comme vous voilà ému!

CRESPO. Oui, car dans le fond je t'estime, je t'aime; mais, comme tu le disais toi-même ce matin, l'honneur de notre famille avant tout.

PHILIPPE. Que voulez-vous dire?

CRESPO. Que tout est rompu.

PHILIPPE. Comment?

CRESPO. Plus de mariage.

PHILIPPE. Quoi! vous osez...

CRESPO. Parle bas, te dis-je, tu as entendu le capitaine... Cette lettre de la mère de Paul... Tiens, connais-tu cette écriture?

PHILIPPE, *frappé.* Dieux! Léocadie! ma sœur!

FINAL.

PHILIPPE.
Qu'ai-je vu?

CRESPO.
Du silence!

PHILIPPE.
O fureur!

CRESPO.
Calme-toi.

PHILIPPE, *avec désordre.*
Je ne puis... ma vengeance
Parlera malgré moi.

CRESPO, *le retenant dans ses bras.*
Allons, est-ce là ton courage?

PHILIPPE.
J'en ai pour souffrir le malheur;
Mais pour dévorer un outrage,
Pour supporter le déshonneur,
Je n'en ai plus!..

CRESPO.
Apaise ta fureur.

ENSEMBLE.

PHILIPPE.
Plus d'avenir, plus d'espérance!
Ce coup a détruit mon bonheur.
Eh! comment garder le silence,
Quand l'enfer déchire mon cœur!

CRESPO.
A tous les yeux, avec prudence,
Cache ton trouble et ta douleur;
Et songe à garder le silence,
Pour sauver l'honneur de ta sœur.

PHILIPPE, *avec désespoir.*
Ah! qu'elle craigne ma fureur!

CRESPO.
Silence, on vient.

PHILIPPE.
Dieux! c'est tout le village:
Où cacher ma honte et ma rage?

CRESPO, *à demi-voix.*
Par égard pour toi, pour ta sœur,
A me taire ici je m'engage.
Ce secret mourra dans mon cœur;
Mais plus de mariage.

PHILIPPE.
Non, non, plus de mariage,
Plus de repos, plus de bonheur.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, TROUPE DE VILLAGEOIS ET DE JEUNES FILLES PORTANT DES FLEURS, *ensuite* SANCHETTE ET LÉOCADIE.

(*Les villageois et les jeunes filles accourent de tous côtés, et forment des danses au son des castagnettes, pendant le chœur suivant.*)

Venez, jeunes fillettes,
Venez, jeunes garçons,
Au son des castagnettes
Dansons, chantons, dansons.
Le plaisir nous appelle,
Quel jour heureux pour nous!
Nous chantons la plus belle,
Et le plus tendre époux.
Venez, jeunes fillettes, etc.

LES HOMMES, *à Philippe.*
Allons, allons, il faut partir.

PHILIPPE, *à part.*
Ah! quel tourment!

TOUS.
Ah! quel plaisir!

CHŒUR.
Venez, jeunes fillettes, etc.

SANCHETTE, *sortant de la maison de Crespo.*
Me voilà, je suis prête;
Eh bien! partons-nous pour la fête?

PHILIPPE.
Non.

SANCHETTE, *étourdie.*
Non! et pourquoi?

PHILIPPE, *avec colère.*
Pourquoi?.. pourquoi?
Ne m'interrogez pas; laissez-moi, laissez-moi.

LEOCADIE, *sortant de la maison de Philippe.*
Eh bien! partons-nous pour la fête?

PHILIPPE.
Non.

LEOCADIE, *étonnée.*
Non! et pourquoi?

PHILIPPE, *avec un mouvement de fureur.*
Pourquoi?.. pourquoi?..

LEOCADIE.
Mon frère!..

PHILIPPE, *hors de lui.*
Laissez-moi.

LÉOCADIE, *à part.*
Il me glace d'effroi.

ENSEMBLE.

PHILIPPE, *à part.*
Plus d'avenir, plus d'espérance!
Ce jour détruit tout mon bonheur.
Eh! comment garder le silence,
Quand l'enfer déchire mon cœur!

CRESPO, *bas, à Philippe.*
A tous les yeux, avec prudence,
Cache ton trouble et ta douleur,
Et songe à garder le silence,
Pour sauver l'honneur de ta sœur.

LÉOCADIE, SANCHETTE, CHŒUR.
Dans tous ses traits quelle souffrance!
Dans ses regards quelle fureur!
Je crains de rompre le silence
Et de connaître { mon / son } malheur.

SANCHETTE, *désolée.*
Je n'y tiens plus, c'est une horreur!
Que veut dire un pareil mystère?

PHILIPPE.
Qu'il n'est plus d'hymen entre nous.

SANCHETTE.
Plus d'hymen!

TOUS.
Plus d'hymen!

LÉOCADIE, *courant à son frère.*
Qu'entends-je? eh quoi! mon frère...

PHILIPPE, *la repoussant.*
Laissez-moi; craignez mon courroux!

ENSEMBLE.

PHILIPPE, *à part.*
Plus d'avenir, plus d'espérance!
Ce jour détruit tout mon bonheur.
Eh! comment garder le silence,
Quand l'enfer déchire mon cœur!

CRESPO, *bas, à Philippe.*
A tous les yeux, avec prudence,
Cache ton trouble et ta douleur;
Et songe à garder le silence,
Pour sauver l'honneur de ta sœur.
SANCHETTE, *à part.*
Ah! je perds enfin patience!
Pourquoi son trouble et sa fureur?
Eh quoi! n'est-il plus d'espérance?
Faut-il renoncer au bonheur?
LÉOCADIE, *à part.*
Dans tous ses traits quelle souffrance!
Pourquoi son trouble et sa fureur?
Pour lui s'il n'est plus d'espérance,
Ses peines doublent mon malheur.
LE CHŒUR.
Dans tous ses traits quelle souffrance!
Dans ses regards quelle fureur!
Pour lui n'est-il plus d'espérance?
Faut-il qu'il renonce au bonheur?

(*Philippe, entraîné par Crespo, s'élance dans sa maison; Sanchette se jette dans les bras de Léocadie, tandis que les villageois s'empressent autour d'elle.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison de Philippe. Porte à droite et à gauche; au fond une porte et trois grandes croisées fermées par des rideaux. A droite, une table et deux chaises.

SCENE PREMIERE.

(*Au lever du rideau, Léocadie est assise et plongée dans ses réflexions: on frappe à la porte extérieure, elle se lève et va ouvrir.*)

LÉOCADIE, DON CARLOS.

LÉOCADIE. Quoi! Monseigneur, c'est vous que nous recevons dans notre chaumière! Que dira Philippe, quand il saura que son colonel a daigné venir chez lui?

DON CARLOS. Il ne me doit aucune reconnaissance; j'ai besoin de lui parler.

LEOCADIE. Depuis deux heures il n'est pas rentré, et j'ignore où il est allé; mais je cours m'informer...

DON CARLOS, *la retenant.* Restez, Léocadie, vous pouvez m'instruire aussi bien que lui de ce que je veux savoir. Est-il vrai que le mariage de votre frère soit rompu?

LÉOCADIE. Oui, Monseigneur.

DON CARLOS. Et pour quelle raison?

LÉOCADIE. Je ne sais; ni lui ni le seigneur Crespo n'ont voulu nous le dire; mais Philippe était dans une fureur que ma vue et mes prières semblaient augmenter encore. Alors je n'ai pas osé insister, et je me suis retirée ici avec Sanchette, que j'essaye en vain de consoler.

DON CARLOS. C'est son oncle, c'est Crespo qui est cause de tout. Depuis qu'il est alcade de ce village, il a pour sa nièce des prétentions et des idées de fortune. . Si ce n'est que cela, j'espère rétablir entre eux la bonne intelligence, et je veux maintenant que ce mariage ait lieu en même temps que celui de ma sœur.

LEOCADIE. Quoi! Monseigneur, vous daigneriez?.. vous voulez que tout le monde ici vous doive son bonheur!

DON CARLOS. Il n'y a que vous, Léocadie, qui ne vouliez rien me devoir. D'où vient cette tristesse continuelle? quelle est la cause de vos peines? car vous en avez.

LEOCADIE. Moi, Monseigneur?

DON CARLOS. Oui, et vous craignez de les confier à mon amitié; ne suis-je pas le protecteur de votre frère, le vôtre?

LEOCADIE. Je connais l'excès de vos bontés, mais elles ne peuvent rien ici.

DON CARLOS, *gaiement.* Peut-être: qu'en savez-vous? tout peut arriver. Il est des idées qu'autrefois je regardais comme impossibles à réaliser; et depuis ce matin je commence à y croire aussi, Léocadie; j'attends ma sœur pour lui faire part...

LÉOCADIE. Et de quoi?

DON CARLOS, *se reprenant.* Rien... nous en parlerons plus tard; mais j'espère qu'aujourd'hui, pour le mariage de ma sœur et de Fernand, nous vous verrons au château.

LÉOCADIE. Non, Monseigneur.

DON CARLOS. Que me dites-vous?

DUO.

LÉOCADIE.
Dans une douce ivresse,
Des dons de la richesse
Vos jours vont s'embellir.
Moi, dans cet humble asile,
Vivre obscure et tranquille,
C'est là mon seul désir.
DON CARLOS.
Quoi! tels sont vos souhaits?
LÉOCADIE.
Je n'en forme point d'autres.
DON CARLOS.
Moi, j'ai bien mes projets,
Mais plus doux que les vôtres;
Je les confie à votre foi.
Ecoutez-moi.

(*Reprise du premier motif.*)
Dans une douce ivresse,
Je veux par la tendresse
Voir mes jours s'embellir!
Près d'une épouse chère
Passer ma vie entière,
C'est là mon seul désir.
LÉOCADIE, *à part, avec émotion.*
Dieu! que dit-il? ô trouble extrême!
DON CARLOS.
Oui, de mes vœux le seul objet
Est de trouver un cœur qui m'aime.
Mais gardez-moi bien le secret.
ENSEMBLE.
DON CARLOS, *à part, la regardant avec tendresse.*
Oui, d'espérance
Et de bonheur
Je sens d'avance
Battre mon cœur.
LEOCADIE.
Quelle souffrance!
Ah! pour mon cœur,
Plus d'espérance,
Plus de bonheur!
DON CARLOS, *avec joie.*
Adieu, j'ai bon espoir:
Bientôt je pourrai vous revoir.

ENSEMBLE.
DON CARLOS.
Oui, d'espérance
Et de bonheur
Je sens d'avance
Battre mon cœur.
LEOCADIE.
Quelle souffrance!
Ah! pour mon cœur,
Plus d'espérance,
Plus de bonheur!
(*Don Carlos sort par la porte du fond.*)

SCENE II.

LÉOCADIE, *seule, le suivant des yeux.* Qu'ai-je entendu?.. Quand je pense à ses projets, à ses plans de bonheur... il se pourrait!.. lui!.. don Carlos! Non, non, éloignons de pareilles idées. Il est des rêves auxquels il n'est pas même permis de s'arrêter.

SCÈNE III.

LÉOCADIE, PHILIPPE, *arrivant du côté opposé à la sortie de don Carlos.*

LÉOCADIE. Ah! te voilà, mon frère! tu nous as bien inquiétés : où étais-tu donc?

PHILIPPE. Que t'importe? laisse-moi. (*Il ôte son chapeau et son sabre et les suspend à la muraille.*)

LÉOCADIE. C'est qu'en ton absence Monseigneur est venu; il avait appris la rupture de ton mariage.

PHILIPPE. Ah! il avait appris...

LÉOCADIE. Mon Dieu! ne te fâche pas; il voulait te parler à ce sujet; mais il est allé trouver le seigneur Crespo, l'alcade, et il espère le déterminer...

PHILIPPE, *avec une colère concentrée.* Il n'y réussira pas... Je remercie Monseigneur de me continuer ses bontés; mais Crespo me refuse sa nièce; et il fait bien, il a raison.

LÉOCADIE. Que dis-tu? et pour quel motif?

DUO.

PHILIPPE, *d'un air sombre*
Tu le demandes!.. toi!
LÉOCADIE, *effrayée.*
Mon frère!
Ne me regarde pas ainsi.
PHILIPPE.
Tu le demandes! toi!
LÉOCADIE, *plus effrayée.*
Mon frère!
PHILIPPE.
Toi qui m'as ravi
Le seul bien que laissa mon père!
LÉOCADIE.
Que dis-tu?
PHILIPPE.
Je sais tout!
LÉOCADIE.
O ciel!
Je suis trahie!
PHILIPPE.
Ne tremble pas, ne crains rien pour ta vie;
J'ai fait de l'épargner le serment solennel.
LÉOCADIE.
Ah! par pitié!
PHILIPPE.
Je ne veux rien entendre,
Rien qu'un seul mot; son nom?
LÉOCADIE.
Ah! Philippe...
PHILIPPE.
Son nom?
Je veux l'apprendre.
LÉOCADIE.
Rappelle ta raison.
PHILIPPE.
Ecoute-moi, Léocadie :
Tu m'as frappé d'un coup mortel,
Tu m'as couvert d'un opprobre éternel,
Tu m'as fait détester la vie!
Eh bien! je puis encor t'accorder mon pardon ;
J'oublierai tout, dis-moi son nom.

ENSEMBLE.

PHILIPPE.
Oui, parle, et la vengeance
Va conduire mon bras.
LÉOCADIE, *à part.*
Quelle horrible souffrance!
Je n'y survivrai pas.
PHILIPPE.
Eh quoi! tu gardes le silence!
LÉOCADIE.
Rien n'est égal à l'horreur de mon sort.
Mais j'en appelle à toi, mon juge,
Au ciel, mon unique refuge..
Ah! frappez-moi tous deux de mort,
Si la triste Léocadie
A mérité les maux dont elle est poursuivie!
(*La musique cesse peu à peu.*)

PHILIPPE. Parle, je t'écoute...

LÉOCADIE. Oui! toi seul peux m'entendre et nous venger.. Il y a quatre ans, tu partis pour l'armée; tu nous laissas près d'ici, dans le petit village de Riélos, dont le château avait appartenu à nos ancêtres. Un soir, funeste souvenir! c'était la veille du jour où ma tante me fut ravie; tremblante pour elle, privée de tout secours, je ne pensai ni à l'éloignement, ni à l'obscurité de la nuit; je m'enveloppai d'une mante, et seule, à pied, je courus à la ville voisine. Déjà j'en approchais, j'étais dans la grande prairie, auprès de cette chapelle que mon père avait fait élever pour remercier le ciel de notre naissance, lorsque j'entends les pas d'une nombreuse cavalcade : c'étaient de jeunes seigneurs qui sortaient de la ville; leur désordre, leurs bruyants éclats de voix, tout me fit présumer qu'ils n'avaient pas leur raison. Je retournai sur mes pas, afin de les éviter; mais en vain. Ils m'avaient aperçue, car ils s'écrièrent : « C'est elle, c'est la fugitive. » Ils courent sur mes traces, m'entourent; l'un d'eux me saisit, m'enlève dans ses bras...

PHILIPPE. Les lâches!

LÉOCADIE. La frayeur, le désespoir, m'avaient ôté l'usage de mes sens .. mais, prête à quitter la vie, ma dernière pensée fut pour toi, mon frère, que j'appelais à mon secours...

PHILIPPE. O fureur!

LÉOCADIE. Et toi aussi, mon père, j'invoquais ton nom, je te suppliais de me protéger. Hélas! tu ne m'entendis pas! . Et quand je revins à moi, cette nuit qui m'environnait encore, cette maison, cet appartement inconnus, tout m'apprit que la mort était désormais mon seul espoir! A genoux, j'implorais le trépas, lorsque soudain retentit à mon oreille un cri douloureux, un cri déchirant que je crois entendre encore : « Dieu! ce n'est pas elle!.. » et l'on s'élance hors de l'appartement.

PHILIPPE. O ciel! quel est ce nouveau mystère!..

LÉOCADIE. Restée seule et dans l'obscurité, je fais quelques pas, je me trouve près d'une croisée, je l'ouvre, et une faible lueur vient éclairer les lieux où j'étais; je regarde ; l'or et la soie étincelaient de toutes parts. Je vois encore ces tableaux, ces tapisseries; oui, je les vois, je les reconnaîtrais. A côté de la cheminée brillait un médaillon attaché à une chaîne d'or; je ne sais quelle idée m'inspire, et me dit qu'un pareil indice peut un jour servir à me venger... Je m'en empare, je le cache dans mon sein, je cours à la croisée ; des rideaux que j'y attache m'offrent un moyen de fuite. En ce moment j'entendais les pas de plusieurs personnes, je voyais briller les flambeaux; je m'élance, éperdue, hors de moi, craignant d'être poursuivie ; une rue se présente, vingt autres se croisent. Errant, marchant au hasard, sans appui, sans abri, j'ignore ce que je devins dans cette nuit fatale; seulement je me rappelle que de loin j'aperçus le Tage. Enfin, m'écriai-je, voici un asile! et j'y courus. Sans doute mes forces me trahirent; car, au point du jour, je me trouvai hors de la ville, seule, étendue près du fleuve. Maintenant tu sais tout.

REPRISE DU DUO.

PHILIPPE.
Non, non, tu ne fus point coupable!
Pardonne un injuste soupçon;
Mais le sort fatal qui m'accable
Trouble mes sens et ma raison.
LÉOCADIE.
O vous que j'implore à genoux,
Mon Dieu, mon Dieu, protégez-nous!

PHILIPPE, *la soutenant.* Léocadie, ma sœur nous ne nous quitterons plus, je n'existe maintenant que pour la vengeance; je connaîtrai ton ravisseur; quel qu'il soit, je le frapperai.

LÉOCADIE. Philippe! mon frère!

PHILIPPE. Oui, les peines, les fatigues, les dangers, rien

ne me coûtera pour le découvrir, et j'y parviendrai. Le moindre indice nous mène souvent à la vérité ; et ce médaillon dont tu parlais tout à l'heure, je veux le voir.

LÉOCADIE, *le défaisant de son cou.* Le voici! Mais hélas! il ne t'apprendra rien.

PHILIPPE. N'importe, donne. (*Ouvrant le médaillon.*) Que vois-je? un portrait de femme!

LEOCADIE. Oui, une femme jeune et belle.

PHILIPPE. Dont les traits me sont inconnus. Ainsi la fortune trahit encore mon espoir, et dérobe ma victime.

LÉOCADIE. On vient, c'est Monseigneur! (*Elle cache le portrait.*)

—

SCENE IV.

Les précédents, DON CARLOS.

DON CARLOS. Ah! te voilà, mon cher Philippe; j'ai bien des nouvelles à t'annoncer, et j'ai voulu te les apprendre moi-même.

PHILIPPE. Je ne sais comment vous remercier de vos bontés, mon colonel; mais vous me connaissez, et vous savez que depuis longtemps ma vie est à vous.

DON CARLOS. Tu me l'as trop bien prouvé, pour que je puisse l'ignorer. J'ai fait venir Crespo, l'alcade, qui a manqué me mettre en colère, quoique je n'en eusse guère envie!.. Croirais-tu qu'il n'a jamais voulu me dire pour quelle raison il te refusait sa nièce?

PHILIPPE. C'est un honnête homme, mon colonel.

DON CARLOS. Oui, mais c'est un obstiné; et il s'adressait mal, car j'avais décidé, moi, qu'il donnerait son consentement. Qui s'oppose à ce mariage? lui ai-je dit; le grade de Philippe? je viens de le faire sous-lieutenant.

PHILIPPE, *avec joie.* Quoi, mon colonel!..

DON CARLOS. Il m'a sauvé la vie, et dès aujourd'hui je me charge de sa fortune. Enfin, d'un air embarrassé, il m'a répondu : Philippe connaissait le motif de mon refus; eh bien! pourvu que tout reste entre nous deux, je donne mon consentement.

PHILIPPE. Comment! il se pourrait!

DON CARLOS. C'est ce soir, à sept heures, que vous serez mariés. En attendant, Fernand, mon beau-frère, nous donne ce matin une fête charmante sur les bords du Tage; le fleuve est couvert de barques et de gondoles préparées par ses ordres; mais il a manqué me chercher querelle quand il a appris que la cérémonie était retardée de quelques heures; il est vrai que j'avais bien mes intentions. Tu ne sais pas... Je vais peut-être aussi me marier.

PHILIPPE. Vous, colonel?

LEOCADIE, *à part.* O ciel!..

DON CARLOS. Oui; j'ai été de trop bonne heure maître de moi-même et de ma fortune. Dans ma première jeunesse, j'ai été l'esclave d'abord de mes passions, plus tard de celles des autres. Des idées de grandeur ou d'ambition ont occupé tous mes instants. Mais aujourd'hui, désabusé du monde, je ne veux plus vivre que pour moi-même et pour mes amis. Voilà longtemps que je suis riche, je voudrais me retirer au sein de cette retraite, auprès d'une épouse aimable, qui m'apportât en dot non une fortune dont je n'ai que faire, mais des qualités plus nécessaires à mon bonheur. Eh bien! Philippe, cette compagne de mon choix, je l'ai enfin trouvée : douce, bonne, aimante, et de plus d'une noble famille. Ma sœur pouvait seule peut-être blâmer un pareil projet; je lui en ai fait part, et ce n'est pas, m'a-t-elle dit, quand je viens d'assurer son bonheur et celui de Fernand, qu'elle voudrait s'opposer au mien. Je puis donc épouser celle que j'aime.

PHILIPPE. Que dites-vous?

DON CARLOS. Je viens te demander ta sœur en mariage. Veux-tu me la donner?

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LÉOCADIE.
Grand Dieu!

PHILIPPE.
Malheureux que je suis!
(*A Carlos.*)
Si vous saviez quel destin est le nôtre?
Accablez-moi de vos mépris...
(*Se jetant à genoux.*)
Mon colonel, je ne le puis!

DON CARLOS.
O ciel!
(*Froidement.*)
Je te comprends, ta sœur en aime un autre!

LÉOCADIE.
Moi! jamais; et pourtant la fortune jalouse
M'interdit pour toujours le nom de votre épouse.

DON CARLOS.
Parlez. Il faut me découvrir
Ce secret, dussé-je en mourir.

LÉOCADIE.
Je ne le puis...

—

SCENE V.

Les précédents, SANCHETTE.

SANCHETTE.
Ah! quel dommage!
Ah! quel malheur pour ses parents!

PHILIPPE.
Mais c'est Sanchette que j'entends!

SANCHETTE.
Ça fait un bruit dans le village :
C'est le jour aux événements...

PHILIPPE.
Qu'avez-vous donc?

SANCHETTE.
Au bord du Tage. .
Ce petit Paul... ce bel enfant...

LÉOCADIE, *courant à elle et retenue par Philippe, qui est caché entre Sanchette et Léocadie.*
Ah! tu me glaces d'épouvante!
Parle vite, quel accident...

SANCHETTE.
Dans une gondole élégante,
De loin il aperçoit Fernand
Qui lui tendait les bras... Hélas! le pauvre enfant
Vers lui s'élance... et l'onde mugissante
L'engloutit à l'instant.

LÉOCADIE, *poussant un cri.*
Mon fils!..

SANCHETTE ET DON CARLOS.
Dieu! que dit-elle?

PHILIPPE, *la retenant.*
Imprudente!

LÉOCADIE.
Mon fils!.. je veux le voir ou mourir avec lui.
(*Elle sort en courant, Sanchette la suit.*)

—

SCENE VI.

PHILIPPE, DON CARLOS.

DON CARLOS.
Je connais donc ce funeste mystère!

ENSEMBLE.

PHILIPPE.
La honte, la colère,
Le regret, la douleur,
S'emparent de mon cœur.
Fatale découverte,
Mystère plein d'horreur,
Qui consomme sa perte
Et qui fait mon malheur!

DON CARLOS.

La honte, la colère,
Le regret, la douleur,
S'emparent de mon cœur.
Fatale découverte,
Mystère plein d'horreur,
Qui consomme sa perte
Et qui fait mon malheur!

PHILIPPE.

Vous connaissez ma destinée,
Pour moi plus d'hyménée;
Avec elle, et loin de ces lieux,
Je vais cacher ma honte à tous les yeux.

ENSEMBLE.

PHILIPPE.

La honte, la colère,
Le regret, la douleur, etc.

DON CARLOS.

La honte, la colère,
Le regret, la douleur, etc.
(*Philippe sort.*)

SCENE VII.

DON CARLOS, *à droite du spectateur, absorbé dans ses réflexions;* FERNAND, DEUX PAYSANS, *puis* CRESPO.

FERNAND, *aux paysans.* C'est bien, mes amis; attendez-moi un instant. (*Apercevant don Carlos.*) Eh bien! Carlos, qu'est-ce que tu fais donc là? on te demande de tous les côtés. (*A Crespo qui entre.*) Seigneur Crespo, je suis à vous; j'ai à vous parler. (*Aux paysans.*) Tenez, voilà pour boire à ma santé, (*A l'un d'eux.*) et de plus, je te promets de te servir le jour de tes noces.

CRESPO. A qui en avez-vous donc?

FERNAND. C'est un de ces villageois qui m'a servi de valet de chambre, et qui m'a aidé à changer d'habit, car j'étais dans un état...

CRESPO. D'où sortez-vous donc?

FERNAND. Parbleu! de la rivière; au moment où j'ai vu tomber ce pauvre petit garçon, je me suis jeté après lui, et je l'ai ramené en un instant.

CRESPO. Il y a donc eu un accident?

FERNAND. Eh oui! Vous ne savez donc rien, vous magistrat chargé de veiller à la sûreté publique? Et ma future, cette chère Amélie, a eu une peur!.. Mais pas le moindre danger; mon jeune page se porte mieux qu'avant, et moi aussi; je suis même charmé d'avoir été faire aux nymphes du Tage ma visite de noce. (*A Carlos.*) Ah çà! mon ami, partons-nous? Tout est prêt pour la cérémonie, et l'on nous attend.

DON CARLOS, *d'un air distrait.* Y penses-tu? il n'est pas encore temps: c'est ce soir à sept heures.

FERNAND. Oui, tu l'avais commandé ainsi; mais j'ai donné contre-ordre. Mon ami, je n'aurais jamais pu attendre jusque-là, c'était impossible. (*L'entraînant.*) Ainsi, viens vite. Eh mais! qu'as-tu donc? tu es pâle, agité; te voilà comme ta sœur était tout à l'heure, au moment de mon expédition navale.

DON CARLOS. Moi! mon ami, non, tu t'abuses.

FERNAND. Si vraiment, tu as quelque chose, Carlos; mon ami, mon frère, est-il quelque chagrin, quelque danger qui te menace? faut-il y courir? faut-il donner mes jours pour toi? réponds, de grâce. (*Voyant qu'il se tait.*) Hein! ce c'est pas assez!.. faut-il plus encore?.. faut-il retarder mon mariage jusqu'à demain?.. parle, je suis capable de tout...

DON CARLOS, *faisant un effort sur lui-même.* Non, mon ami, non: je n'exige rien! Sortons d'ici; allons trouver ma sœur: j'ai besoin d'être auprès de vous, j'ai besoin de voir des gens heureux.

FERNAND. Eh bien! alors tu peux me regarder; je ne cache pas mon bonheur, j'en parle à tout le monde. (*L'emmenant.*) Viens, partons.

CRESPO, *le retenant.* Eh bien! seigneur Fernand, qu'aviez-vous donc à me dire? moi qui vous attends.

FERNAND. C'est, ma foi, vrai; je l'oubliais. (*A Carlos, qui est sorti par la porte du fond.*) Mon ami, va toujours, je te rejoins dans l'instant. (*A Crespo.*) Vous êtes-vous occupé du bal et du souper?

CRESPO. Oui, sans doute, dans la grande salle du château...

FERNAND. C'est bien; mais ce n'est plus ça: il y a aussi un contre-ordre. Après la cérémonie, nous nous rendons tous à la ville; mais auparavant je veux donner ici, aux jeunes filles du village, la dot que je leur ai promise: les en avez-vous prévenues?

CRESPO. Oui, sans doute. De plus, nous aurons ici, sur la pelouse, les tables et la danse champêtre; et si vous vouliez voir le programme d'aujourd'hui..

FERNAND, *sans l'écouter.* Demain, demain. Du reste, je m'en rapporte à vous. Adieu, mon ami, je vais me marier. (*Il sort en courant.*)

SCENE VIII.

CRESPO, *puis* PHILIPPE.

CRESPO, *le regardant sortir.* Quelle tête! quelle tête. Il est bien heureux d'être capitaine, car s'il avait fallu qu'il fût alcade... Eh! c'est Philippe; comme il a l'air soucieux!

PHILIPPE, *à part, d'un air rêveur.* Pauvre Léocadie!.. en revoyant son enfant, la joie, l'émotion... j'ai cru qu'elle allait s'évanouir; et pendant qu'on s'empressait de lui porter des secours, je me suis hâté de dérober à tous les yeux... (*Montrant le médaillon et la chaîne qu'il tient à la main.*) C'est vous, seigneur Crespo.

CRESPO. Oui, mon cher Philippe; Monseigneur vous a fait part, sans doute, de mes nouvelles intentions...

PHILIPPE, *d'un air triste, et lui donnant la main.* Oui, je vous remercie, Crespo.

CRESPO, *regardant la chaîne que tient Philippe.* Ah! ah! vous avez repris à Sanchette la chaîne d'or que le seigneur Fernand lui avait donnée ce matin. Vous avez bien fait, ce n'était pas convenable.

PHILIPPE. Quelle chaîne d'or?

CRESPO. Celle que vous tenez à la main.

PHILIPPE. Non, celle-ci n'appartient point au seigneur Fernand.

CRESPO. C'est singulier, on dirait qu'elles ont été faites en même temps, car elles se ressemblent exactement.

PHILIPPE. Hein! que dites-vous? (*La regardant.*) Il me semble en effet... Quel étonnant rapport!.. Dites-moi, Crespo, vous qui avez été souvent dans les châteaux voisins, et qui connaissez mieux que moi tous les habitants des environs, auriez-vous quelque idée de cette figure-là, et de la personne à qui ce portrait pourrait appartenir?

CRESPO. Vous l'avez donc trouvé?

PHILIPPE. Oui, précisément.

CRESPO. Attendez, attendez. (*Regardant.*) Eh! parbleu! qu'est-ce que je disais tout à l'heure? cet étourdi-là n'en fait jamais d'autres! (*Lui rendant le portrait.*) C'est au seigneur Fernand.

PHILIPPE. Que dites-vous là?

CRESPO. C'est le portrait de sa future, de la comtesse Amélie.

PHILIPPE, *tremblant de colère.* Vous en êtes bien sûr?

CRESPO. Parbleu! je viens de la voir encore il n'y a qu'une demi-heure. C'est moi qui, à la tête du village, lui ai débité la harangue de rigueur. Et vous pouvez aisément vous convaincre par vous-même; le portrait est fort ressemblant...

PHILIPPE. Ce portrait! Fernand!

CRESPO, *en riant.* Eh!.. sans doute; il y a longtemps



Sans doute mes forces me trahirent... — Acte 2, scène 3.

qu'ils s'aimaient, et la comtesse lui avait donné ce portrait bien avant que leur union fût décidée.

PHILIPPE. En effet, il nous a dit ce matin que la comtesse lui avait donné son portrait il y a quatre ans. (*Avec fureur.*) Quatre ans!.. c'est cela... j'y suis enfin.

CRESPO. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous voilà comme un furieux!

PHILIPPE, *sans l'écouter.* Que je suis heureux! il est temps encore! Oui, c'est ce soir, le colonel me l'a dit, ce soir à sept heures, que leur union doit avoir lieu. Je cours trouver don Carlos, Amélie elle-même; ils jugeront entre nous. Après tout, ma sœur est noble, et d'une naissance égale à la sienne. Allons, calmons ma colère. N'allons pas tout compromettre par un éclat; rien n'est désespéré, tant que Fernand peut épouser ma sœur.

—

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS; SANCHETTE.

SANCHETTE, *accourant.* Que c'était beau! la belle cérémonie! ils sont mariés.

FINAL.

PHILIPPE.

Que dit-elle?

CRESPO.

D'où viens-tu donc?

SANCHETTE.

De la chapelle,
Où l'on célèbre en ce moment
Le mariage de Fernand!

PHILIPPE.

Fernand!

SANCHETTE.

Lui-même!
Il épouse celle qu'il aime!

PHILIPPE.

Ils sont unis!

SANCHETTE.

Et pour jamais.
Quel bonheur brille dans leurs traits!

PHILIPPE, *à part.*

C'en est donc fait, plus d'espérance!
Je n'en ai plus qu'en ma vengeance!

SANCHETTE.

Vous vous plaignez de leur bonheur!



LÉOCADIE. Non, non, éloignez-vous! — Acte 3, scène 2.

PHILIPPE.
Oui, oui, l'enfer est dans mon cœur.

SANCHETTE.
Quels sentiments sont donc les vôtres!
Monsieur, si nous ne pouvons pas
Nous marier, faut-il, hélas!
Vouloir en empêcher les autres?

PHILIPPE, *à part, sans l'écouter.*
C'est fini, je ne crains plus rien.
Oui, son trépas ou le mien.

SANCHETTE, *remontant le théâtre.*
Entendez-vous? l'écho répète
Les sons de la musette
Et ceux du violon.
Voyez d'ici sur le gazon
Se former les jeux et la danse;
Hélas! sans moi le bal commence!

(Elle pousse les trois grandes croisées du fond, et l'on aperçoit le tableau d'une fête de village; d'un côté, l'orchestre, les ménétriers et la danse, de l'autre, un jeu de bague, et des tables où plusieurs villageois sont occupés à boire, et portent la santé de Fernand.)

ENSEMBLE.

PHILIPPE, *à part.*
O fureur! ô vengeance!
Je punirai le ravisseur!
Sa mort est la seule espérance
Qui puisse consoler mon cœur.

CHŒUR.
Ah! quel beau jour pour lui commence!
De Fernand chantons le bonheur.
Oui, de cette heureuse alliance
Rien ne peut troubler la douceur.

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS; DON CARLOS, FERNAND.

(Plusieurs personnes de la noce; tous les paysans s'empressent autour d'elle, et agitent en l'air leurs chapeaux.)

Vive Fernand!

FERNAND.
Ah! quelle ivresse?

Elle est ma femme, elle est à moi.
(*A don Carlos, lui serrant la main.*)
Carlos, quel bonheur je te doi!
(*Aux paysans qui l'entourent.*)
Redoublez vos chants d'allégresse;
Mes amis, disposez de mon bien!
(*Leur jetant plusieurs bourses.*)
Tenez, prenez, n'épargnez rien :
Il me reste une autre richesse;
Elle est ma femme, elle est à moi.

SANCHETTE, *essuyant une larme, et le regardant en souriant.*
Dans quelle ivresse je le voi!

FERNAND.
Ce soir, amis, vous viendrez à la ville;
Votre présence est fort utile,
Pour le bal et pour le repas.

DON CARLOS.
Comment! c'est à ta ville?

FERNAND.
Oh! ne réplique pas,
Car ma femme le veut, et je pars de ce pas.

PHILIPPE, *à part.*
Qu'ai-je entendu? c'est ce soir à la ville!
Il suffit, je suivrai ses pas,
Fernand, tu m'y retrouveras.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR, SANCHETTE, CRESPO.
Ah! quel beau jour pour lui commence!
De Fernand chantons le bonheur.
Oui, de cette heureuse alliance
Rien ne peut troubler la douceur.

PHILIPPE.
O fureur! ô vengeance!
Je punirai le ravisseur;
Sa mort est la seule espérance
Qui puisse consoler mon cœur.

DON CARLOS.
Ah! rien n'égale ma souffrance;
Pour moi, non, jamais de bonheur.
(*Montrant Fernand.*)
Qu'il soit heureux! cette espérance
Peut seule consoler mon cœur.

FERNAND.
Ah! quel beau jour pour moi commence!
Ivre d'amour et de bonheur,
Oui, de cette heureuse alliance
Rien ne peut troubler la douceur.

(*Ils sortent tous; Philippe prend son chapeau et son sabre, qui étaient attachés à la muraille, et sort le dernier.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riche appartement de l'hôtel de don Carlos; il est orné de tableaux. A gauche, une cheminée; au fond, des croisées donnant sur des jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANCHETTE, *seule et parlant à la cantonade.* Non, Monsieur, non, je ne veux pas danser. Ah! mon Dieu! quel bruit, quel tapage! Mon oncle Crespo, qui est le majordome général, ne sait plus lui-même où donner de la tête. Dieu! que c'est beau, une noce de grand seigneur! C'était à qui m'inviterait. Ah bien oui! j'ai bien le cœur à cela! Moi qui devais me marier aujourd'hui, dire que je suis à une noce, et que ce n'est pas la mienne!

COUPLETS.

Je viens de voir notre comtesse
Ouvrant le bal en ce moment;
Dans ses atours que de richesse,
Que son regard est séduisant!
Par le bonheur elle était embellie;
Ah! ce n'est pas que je lui porte envie,
Mais, mais
Tout bas je me disais :
Voilà pourtant comm' je serais.

DEUXIÈME COUPLET.

La jeune épouse, aimable et belle,
Baissait les yeux en rougissant;
Car son époux, toujours près d'elle,
Serrait ses mains bien tendrement :
Qu'elle semblait et confuse et ravie!
Ah! ce n'est pas que je lui porte envie;
Mais, mais
Tout bas je me disais :
Voilà pourtant comm' je serais.

Mais je ne dois pas y penser; tout est rompu avec Philippe. Il a dit à mon oncle qu'il partirait, qu'il quitterait le pays. Hélas! je sens bien maintenant qu'il le faut; mais n'avoir pas pu lui faire mes adieux, voilà ce qui me désole le plus. (*Elle voit ouvrir la porte à droite.*) Ah! mon Dieu! je ne me trompe pas! c'est lui-même.

SCÈNE II.

SANCHETTE, PHILIPPE.

(*Philippe est en négligé de voyage, le chapeau militaire et sans armes; il regarde de tous côtés d'un air inquiet; sa physionomie est pâle et abattue.*)

SANCHETTE, *courant à lui.* Mon cher Philippe!

PHILIPPE, *surpris.* Ah! c'est vous, Sanchette!

SANCHETTE. Que je suis contente de vous revoir! Qui vous amène ici?

PHILIPPE, *d'un air distrait.* Je pars, je me suis éloigné de ma sœur sans la prévenir; mais avant de quitter le pays, j'ai voulu...

SANCHETTE, *vivement.* Me dire adieu. Ah! que c'est aimable à vous!

PHILIPPE, *de même.* Oui, oui, Sanchette, te dire adieu; et en même temps je voulais... J'ai d'anciens comptes à régler avec mon capitaine. Il est ici, n'est-ce pas!

SANCHETTE. Oui, sans doute.

PHILIPPE. Cet hôtel lui appartient?

SANCHETTE. C'est-à-dire qu'il était à don Carlos, qui en a fait cadeau à sa sœur; et il a aussi bien fait, car il ne l'habitait pas, il n'y venait jamais; il semblait même avoir cette maison en haine. Conçoit-on cela? une habitation magnifique! (*Voyant Philippe qui regarde de tous côtés.*) Eh! mais, que voulez-vous donc?

PHILIPPE. Dites-moi : ne pourrai-je pas lui parler un moment en secret?

SANCHETTE. A qui?

PHILIPPE. Au capitaine.

SANCHETTE. Lui? le marié? impossible. Ils sont à table avec tous leurs amis; et puis il ne quitte pas sa femme d'une minute.

PHILIPPE. Sa femme?

SANCHETTE. Croyez-moi, il vaut mieux attendre à demain...

PHILIPPE, *avec force.* Attendre! pas un jour, pas une heure! Ne faut-il pas que je parte?

SANCHETTE. Allons, Philippe, calmez-vous, et surtout n'ayez pas cet air sombre et malheureux; vous me faites presque peur. Je sais bien que ce n'est pas gai de se quitter ainsi; mais, parce qu'on est triste, ça n'empêche pas d'être aimable avec les gens. Moi, d'abord, je vous promets de ne jamais en épouser un autre, de penser toujours à vous, et... Eh bien! vous ne m'écoutez pas?

PHILIPPE. Si, si fait. Mais puisqu'il est impossible de parler à Fernand, pourriez-vous au moins lui remettre un billet?

SANCHETTE. Pour cela, je le crois.

PHILIPPE, *s'approchant de la table.* Eh bien! attendez. (*On appelle en dehors.*) Sanchette! Sanchette!

SANCHETTE. Eh! mon Dieu! l'on me cherche. Je crois entendre la voix de mon oncle.

PHILIPPE. Allez vite, je ne veux pas qu'il me voie. Où pourrai-je vous retrouver?

SANCHETTE. Dans le jardin, près de la grille.

PHILIPPE. J'y serai dans quelques minutes. (*Sanchette sort par le fond.*)

—

SCENE III.

PHILIPPE, *seul.* Au fait, quelle imprudence j'allais commettre! le défier chez lui, au milieu de sa famille! Et puis, oser provoquer mon supérieur! j'aurais été saisi, arrêté. Ecrivons, cela vaut mieux. Oui, en lui demandant raison d'une insulte mortelle... je le connais, il est brave, il y viendra. Impossible, d'ailleurs, qu'il soupçonne quel est son adversaire. (*Il se met à table et parle en écrivant.*)

RÉCITATIF.

Seul, sans témoins, la nuit,
Dans le bois d'orangers où j'ai caché mes armes.
(*On entend en dehors un air de danse.*)
De l'orchestre et du bal j'entends d'ici le bruit.
Du plaisir ils goûtent les charmes;
Je vais en cris de deuil changer ces chants joyeux.
(*Achevant d'écrire.*)
Oui! oui! la mort de l'un des deux,
La mort!
(*Il se lève.*)

AIR.

Et Carlos est mon bienfaiteur!
Je vais, dans ma rage cruelle,
Lui ravir un ami fidèle,
Lui ravir l'époux de sa sœur,
Non, non, non l'époux de sa sœur,
Mais le ravisseur de la mienne!
Ce mot seul ranime ma haine
Et me rend toute ma fureur.

On vient. Allons retrouver Sanchette, et chargeons-la de remettre ce cartel. (*Il sort par la porte à gauche, sur la ritournelle de l'air de danse que l'on entend toujours.*)

—

SCENE IV.

DON CARLOS, FERNAND, *entrant par le fond.*

FERNAND. Je te trouve enfin; j'ai cru que je ne pourrais jamais te rejoindre, depuis un quart d'heure que je suis à ta poursuite. Le difficile était de se frayer un passage à travers la foule des danseurs ou des convives. Que de saluts, que de compliments! Dieu! qu'on a d'amis quand on se marie! Et des lettres de félicitations! (*En tirant un paquet de sa poche.*) Tiens, rien que d'aujourd'hui. Je n'aurai jamais le temps de lire tout cela. Si tu voulais t'en charger?

DON CARLOS, *prenant les lettres.* Volontiers.

FERNAND, *le retenant.* Oh! je te tiens, tu ne m'échapperas pas; et nous allons avoir une explication sérieuse. Oui, mon ami, je ne suis pas content de toi. Dans un jour de joie et de bonheur, d'où vient ce front soucieux et cet air de mélancolie? enfin, tout à l'heure, quand j'ai chanté mes couplets, moi, je ne peux pas en juger, mais je m'en rapporte à ma femme, elle les trouve charmants; tout le monde les a applaudis, excepté toi. Cependant, si on ne se soutient pas entre parents... Qu'est-ce que c'est donc que cette conduite-là, beau-frère?

DON CARLOS, *d'un air rêveur.* Je ne sais, ma sœur a voulu que sa noce fût célébrée dans ces lieux...

FERNAND. Un séjour magnifique, que nous devons à ta générosité! Mais, dis-moi donc pourquoi tu l'avais abandonné : nous y faisions autrefois des soupers délicieux; et depuis trois ou quatre ans, je n'ai pas idée que tu nous y aies invités une seule fois.

DON CARLOS, *avec trouble.* Fernand!

FERNAND. Oui, vraiment, il y a quatre ans; je me rappelle très-bien la dernière fois que nous y sommes venus; à telles enseignes qu'un de nous était brouillé avec sa maîtresse... Et parbleu, c'était toi! Je vois encore Pédrille, ton valet, qui, au dessert, vient nous annoncer que, dans son désespoir, la signora Bianca était sortie de la ville, seule, à pied, pour aller, disait-elle, se jeter dans le Tage. Quoique persuadé qu'il n'en serait rien : A cheval, m'écriai-je, et courons sur ses traces; car, malgré la nuit qui était noire en diable, c'est moi qui de loin l'ai aperçue le premier.

DON CARLOS, *très-ému.* Fernand, tais-toi; tais-toi, au nom du ciel!

FERNAND, *étonné.* Eh mais! qu'as-tu donc!

DON CARLOS. Rien; n'en parlons plus, je t'en prie; rentre au salon, car je suis sûr que ma sœur est inquiète de ton absence.

FERNAND. Vraiment? pauvre petite femme! C'est bien naturel! C'est comme moi : crois-tu que depuis qu'elle est ma femme, je l'aime dix fois plus qu'auparavant? Je n'y conçois rien, ça dérange tous les systèmes reçus. aussi je vais la retrouver; car, malgré mon mariage, j'ai toujours peur que quelque événement ne nous sépare! Mourir demain, ça me serait égal; mais aujourd'hui, vrai, ce serait désespérant. Hein! que nous veut Sanchette? et à qui en a-t-elle avec ses signes?

—

SCENE V.

LES PRECEDENTS, SANCHETTE.

SANCHETTE, *de loin.* Monsieur! Monsieur!

FERNAND. Eh bien! avance donc.

SANCHETTE, *embarrassée.* C'est que... c'est que madame la comtesse vous demande, pour ce boléro.

FERNAND. Madame la comtesse? ah! ma femme. Dis donc ma femme, si tu veux que je t'entende. (*A Carlos.*) Mon ami, c'est ma femme qui me demande.

SANCHETTE. *le retenant.* Mais, un instant.

FERNAND. Je ne peux pas, puisque ma femme m'attend.

SANCHETTE. Ce sont des lettres que j'ai à vous remettre.

FERNAND. De quelle part?

SANCHETTE. Est-ce que je sais! ce sont des pétitions et réclamations de vos nouveaux fermiers. Et puis il y en a une d'un cavalier, que je ne connais pas, et qui est reparti sur-le-champ. (*Elle sort en courant.*)

FERNAND, *prenant les lettres.* C'est ça, encore des compliments. (*A Carlos.*) Tiens, mon ami. (*Les lui donnant.*) mets ça avec les autres.

DON CARLOS. Donne, je t'épargnerai cet ennui.

FERNAND. Est-on heureux d'avoir un beau-frère! Ne te te gêne pas; tantôt, ce soir, avant de te coucher, toi, tu as le temps Adieu, mon ami, je vais trouver ma femme. (*Il sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VI.

DON CARLOS, *seul.* Oui, leur bonheur me donnera le courage de supporter la perte de Léocadie, et d'éloigner de mon cœur un autre tourment plus affreux encore. (*Assis près de la table, il ouvre plusieurs lettres.*) Le comte d'Aranza, la duchesse Delmontès... Des compliments de grands seigneurs; rien ne presse. (*Il ouvre un autre billet.*) Qu'ai-je vu! juste ciel! (*Il regarde l'adresse.*) C'est bien pour lui : au capitaine Fernand d'Alveyro! (*Il lit à demi-voix.*) « Si vous n'êtes pas le

« plus lâche des hommes, vous vous rendrez, dans une « demi-heure, à l'entrée du petit bois d'orangers, près « du rempart; vous y trouverez un homme que vous avez « mortellement outragé; je n'ai d'autres armes que mon « sabre. Nous serons sans témoins; c'est vous dire assez « que la mort de l'un de nous peut seule terminer le « combat!.. Je vous attends! » (*Il ferme le billet.*) Point de signature. Fernand aurait un ennemi mortel! il ne m'en a jamais parlé! Et ma sœur, ma pauvre Amélie, qui n'existe, qui ne respire que pour son époux! et je remettrais ce billet! Non, je m'en garderai bien. (*Relisant le billet.*) Seuls, sans témoins, au milieu de l'obscurité. Rien ne peut me trahir; je prendrai la place de Fernand, je m'y rendrai. Aussi bien depuis le jour funeste que ces lieux me rappellent, je n'ai pas eu un seul instant de repos. Mais le ciel est juste, et je n'échapperai point au châtiment; car, je le sens, dans ce combat c'est moi qui dois succomber. Je le disais tout à l'heure : cette maison me sera fatale.

—

SCENE VII.

DON CARLOS, SANCHETTE.

SANCHETTE. Monseigneur, pardon de vous interrompre; on vient de me dire qu'une jeune fille de notre village était en bas, et demandait à vous parler.

DON CARLOS, *préoccupé et brusquement.* Lui parler! je ne puis, je ne puis dans ce moment : laissez-moi. (*A part.*) L'heure approche, allons, partons; allons prendre mes armes. (*Il sort par la porte à droite.*)

—

SCENE VIII.

SANCHETTE, *seule.* Qu'a-t-il donc? je ne le reconnais pas, lui qui d'ordinaire accueille tout le monde avec tant de bonté. Allons voir quelle est cette jeune fille. Ciel! c'est Léocadie.

—

SCENE IX.

SANCHETTE, LÉOCADIE, *accourant par la porte à gauche.*

SANCHETTE. Qui vous amène ici?

LÉOCADIE, *hors d'elle-même.* Philippe, où est-il? il y va de ses jours. Il n'est venu en ces lieux que pour se battre.

SANCHETTE. Grand Dieu! qui vous l'a dit?

LÉOCADIE. Un militaire, notre voisin. Philippe lui a confié son dessein, en le priant de veiller sur moi s'il succombait, et j'accours implorer le secours de don Carlos.

SANCHETTE. Il est sorti; il ne peut vous recevoir.

LÉOCADIE. O ciel! que devenir!

SANCHETTE. Attendez, restez ici, je vais chercher mon oncle l'alcade, lui seul peut nous donner un conseil.

LÉOCADIE, *la conduisant jusqu'à la porte du fond.* Va, cours, c'est mon seul espoir; je t'attends. (*Elle se jette sur un fauteuil qui est au fond de l'appartement; peu à peu elle lève les yeux et regarde autour d'elle.*)

AIR.

O ciel! où suis-je?
(*Elle s'arrête comme stupéfaite et glacée de terreur, porte la main à ses yeux comme pour s'assurer de ce qu'elle a vu, et regarde de nouveau.*)
Je ne m'abuse point! ce n'est pas un prestige!
Qui m'a ramenée en ces lieux?
Je les revois! je les connais! grands dieux!

—

SCENE X.

LÉOCADIE, DON CARLOS.

DON CARLOS, *sortant du cabinet à droite, tenant à la main un sabre qu'il pose sur la table. A part.*
En croirai-je mes yeux!
Léocadie! et quel trouble l'agite!

LÉOCADIE.
Dans quel piége m'a-t-on conduite?
(*Portant la main à son front.*)
On a juré ma perte, je le voi!
(*Apercevant don Carlos, qui s'est approché; elle pousse un cri de joie et court à lui.*)
Carlos, Carlos! c'est vous, protégez-moi!
Je ne vous quitte pas. Daignez ici, par grâce,
Daignez être mon défenseur!
Guidez mes pas loin de ce lieu d'horreur!

DON CARLOS.
Qu'avez-vous donc? qui vous menace?

LÉOCADIE.
La honte, le déshonneur!

DON CARLOS.
Que dites-vous? quel souvenir funeste?
Ne vous abusez-vous pas?

LÉOCADIE.
Non, non! là, j'invoquai la justice céleste;
Là, j'étais à ses pieds, implorant le trépas!
Et ce seul témoin qui me reste,
Ce médaillon dont ma main s'empara.
(*Montrant la cheminée.*)
Il était là!

DON CARLOS.
Grands dieux! là, il se pourrait? Ah! le remords m'accable.

LÉOCADIE, *éperdue.*
Ne l'entendez-vous pas? fuyons, éloignons-nous,
Et que le ciel vengeur frappe seul le coupable.

DON CARLOS.
Ah! ne le maudis pas! il est à tes genoux.

LÉOCADIE, *avec terreur.*
O ciel! que dites-vous?

DON CARLOS.
Voyez son désespoir extrême;
En horreur à lui-même,
Il attend son arrêt de vous
Désarmez la justice suprême,
En le nommant votre époux.

LÉOCADIE, *voulant fuir.*
Non! non!

DON CARLOS, *la retenant.*
Tu m'entendras!

LÉOCADIE, *avec effroi.*
Non, non, éloignez-vous.

DON CARLOS, *à ses pieds.*
Par mes remords, par ma souffrance,
Que mes forfaits soient expiés!
De ce ciel que j'invoque imite la clémence;
Accorde le pardon que j'implore à tes pieds.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE.

PHILIPPE.
Dieu! que vois-je?

DON CARLOS, *avec désespoir.*
Un coupable!
Que poursuit le remords, que le malheur accable;
Que ton bras doit punir! Frappe!

PHILIPPE, *portant la main à son sabre.*
Que dites-vous?

LÉOCADIE, *courant à son frère.*
O ciel! que vas-tu faire? épargne mon époux!

PHILIPPE ET DON CARLOS.
Lui / Moi } son époux!

ENSEMBLE.

DON CARLOS ET LÉOCADIE.
Celui / Celle } que j'adore

Est là contre mon cœur.
Je ne puis croire encore
A tant de bonheur.

PHILIPPE.

Le ciel que j'implore
Enfin me rend l'honneur.
Je ne puis croire encore
A tant de bonheur,

—

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, FERNAND, SANCHETTE, CRESPO, TOUS LES GENS DE LA NOCE.

FERNAND.

Que faites-vous ici? c'est la dernière ronde,
Le dernier fandango! car après lui je veux
Renvoyer tout le monde.
Ces bons amis! c'est ennuyeux,
Ils dansent tous avec ma femme.

DON CARLOS.

Ainsi que toi, Fernand, je suis heureux.
Le bonheur et la paix vont rentrer dans mon âme.
(*Lui montrant Léocadie.*)
C'est elle que j'épouse.

FERNAND.

O ciel! il se pourrait!

DON CARLOS.

Demain, ma sœur et toi connaîtrez mon secret.

PHILIPPE, *à Sanchette.*

Nous aussi de l'hymen nous formerons la chaîne.

SANCHETTE.

Nous serons donc unis; ah! ce n'est pas sans peine.

FERNAND.

Ecoute; quel bonheur! ce sont
Nos amis qui s'en vont.

CHŒUR FINAL.

Vous qu'en ce jour l'hymen engage,
Goûtez le destin le plus doux;
Chantons cet heureux mariage,
Célébrons ces heureux époux.

FIN DE LÉOCADIE.

LA MÉDECINE SANS MÉDECIN

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 15 octobre 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BAYARD.

MUSIQUE DE M. HÉROLD.

Personnages.

M. DELAROCHE, négociant.
AGATHE, sa fille.
DARMENTIÈRES, médecin.
MISTRESS BERLINGTON.
LORD ARTHUR, son neveu.

La scène se passe à Paris, chez M. Delaroche.

Le théâtre représente l'arrière-boutique d'un magasin de soieries et de nouveautés; un bureau à droite, porte de cabinet du même côté; étalage d'étoffes dans le fond.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, DELAROCHE.

(*Delaroche est à droite à son bureau, et feuillette un registre. Agathe est assise à gauche et travaille à une broderie.*)

INTRODUCTION.

DUO.

DELAROCHE, *avec désespoir, et regardant le registre.*

Oui, c'en est fait, plus d'espérance!
Mon malheur n'est que trop certain.
(*Montrant Agathe.*)
A ses yeux cachons ma souffrance;
Pour moi seul gardons mon chagrin.

AGATHE, *chantant en travaillant.*

Jeune Tyrolienne,
On t'attend dans la plaine
Pour conduire la chaîne
Que ta voix guidera.
Ah! ah! ah! ah! ah!

A tes sons en cadence,
Va s'animer la danse;
Par ta seule présence
Le plaisir reviendra.
Ah! ah! ah! ah! ah!

DELAROCHE, *de l'autre côté.*

Et je me trouve la victime
De ceux même que j'obligeais.
(*Frappant du poing sur le registre.*)
Ils m'ont entraîné dans l'abîme!

AGATHE, *levant la tête à ce bruit.*

Mon père!..
(*Le regardant.*)
Eh! mais, dans tous vos traits
Quel trouble!..

DELAROCHE, *cherchant à se remettre.*

Moi! je travaillais.
(*A part, la regardant.*)
Ma pauvre fille! ah! quel dommage!
Et moi qui rêvais son bonheur!
Ne lui laisser pour héritage
Que la honte et le déshonneur!

AGATHE, *qui s'est levée et s'est approchée de lui.*

Qu'avez-vous?

DELAROCHE.

Je n'ai rien; va, reprends ton ouvrage
Et ta chanson... tes chants me donnent du courage.

ENSEMBLE.

(*Tout en chantant, Agathe regarde toujours son père avec inquiétude.*)

AGATHE.

Jeune Tyrolienne,
On t'attend dans la plaine, etc.

DELAROCHE, *à part.*

Oui, c'en est fait, plus d'espérance!
Mon malheur, etc.

AGATHE. Vous avez beau dire, vous souffrez, vous êtes

malade; oh! vous me l'avez avoué hier, et d'ailleurs je le vois bien! Si vous consentiez à voir un médecin... un seul, mon papa.

DELAROCHE. A quoi bon?

AGATHE. Ecoutez donc, un médecin! si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

DELAROCHE. Ah! tu crois?

AGATHE. Dans Paris on peut choisir... il y en a tant!..

DELAROCHE, *souriant*. Il y en a trop.

AGATHE. Et voyons... pour avoir votre confiance... s'il était vieux?

DELAROCHE. Oui, un ami de la routine, un entêté qui aimerait mieux laisser partir son malade que de le sauver par des moyens à la mode!

AGATHE. Vous avez raison; ce n'est pas ce qu'il vous faut: mais un jeune docteur?

DELAROCHE. Encore... quelque étourdi qui se jette à corps perdu sur les pas d'un maître dont il gâte la doctrine en l'exagérant; un ennemi de tout ce qui est vieux, fût-ce le bien! un romantique en médecine!

AGATHE. Eh bien! non; mais on pourrait... en cherchant un peu... Tenez, celui dont je vous parlais hier soir... M. Darmentières!

DELAROCHE. M. Darmentières! par exemple! celui-là moins que tous les autres.

AGATHE. Mais, mon papa...

DELAROCHE. Non... je ne veux pas le voir, je ne le verrai pas... ne m'en parle jamais. Allons, mon enfant, rassure-toi... ne pleure pas... je suis mieux que tu ne penses... il faut que je passe à ma caisse... adieu... je suis très-bien... adieu. (*Il sort par la droite.*)

—

SCENE II.

AGATHE, *seule*. Oui, très-bien!.. comme si je ne le voyais pas; et maintenant, comment dire cela à M. Darmentieres, s'il vient! .. et il viendra! Il y a de quoi le mettre en colère, et la colère d'un médecin, ça peut avoir des suites... Ah! mon Dieu! c'est lui!

—

SCENE III.

AGATHE, DARMENTIÈRES.

DARMENTIÈRES. Pardon... c'est sans doute à mademoiselle Agathe Delaroche que j'ai l'honneur...

AGATHE. Oui, Monsieur.

DARMENTIERES. C'est vous, Mademoiselle, qui m'avez fait prier de passer ici... je suis un peu en retard... c'était l'heure de mes consultations...

AGATHE. Gratuites?

DARMENTIÈRES. Oui, à de pauvres diables qui sans cela n'auraient pas le moyen d'être malades. Eh! mais, c'est singulier... non, je ne me trompe pas. . je vous connais, je vous ai rencontrée...

AGATHE. Oh! plusieurs fois... et hier encore, chez cette pauvre mère de famille...

DARMENTIÈRES. C'est cela, dans les mansardes, où vous portiez des secours, des bienfaits... Mademoiselle, quand on a l'habitude de se rencontrer dans ces lieux-là, on est déjà d'anciens amis.. Voyons, pourquoi m'avez-vous fait appeler? est-ce quelque malheureux à secourir? s'agit-il de nous entendre?.. le malade...

AGATHE. Ah! Monsieur, c'est quelqu'un qui m'est bien cher!

DARMENTIÈRES. Et à moi aussi, par conséquent... Ah! mon Dieu! comme vous paraissez émue!.. cette personne c'est...

AGATHE. C'est mon père.

DARMENTIÈRES. Votre père!.. je conçois... Allons, rassurez-vous; je ne suis pas très-habile, mais je guéris... quelquefois... Je verrai votre père... Il aura confiance en moi.

AGATHE. Eh bien! non, Monsieur, voilà ce qui me désole, il n'a pas confiance... et quand je lui ai parlé de vous hier... ce matin...

DARMENTIÈRES. Il vous a répondu... achevez...

AGATHE. C'est que je ne sais comment vous dire qu'il ne veut pas vous recevoir...

DARMENTIÈRES. Eh bien! c'est dit à présent .. ça ne doit plus vous embarrasser .. et la raison?

AGATHE, *avec embarras*. C'est qu'il ne croit pas à la médecine.

DARMENTIÈRES. N'est-ce que cela? ni moi non plus.

AGATHE. Vous, un médecin?

DARMENTIÈRES. C'est peut-être pour cela; bien plus, je soutiens, c'est là mon système, qu'il n'y a point de maladies; non pas que mes confrères n'en fassent de très-belles et qui sont d'un excellent rapport; mais presque toujours elles ont leur source dans nos chagrins, dans nos passions, dans nos peines secrètes; c'est là que je les attaque pour les guérir, persuadé qu'un médecin qui observe en sait plus que tous les philosophes. Voyez cette jeune femme que la jalousie dévore, cette jeune fille qu'un amour malheureux a flétrie, ce citoyen que le remords accable, ce sybarite que les plaisirs ont usé: ils sont malades, ils le seront demain davantage... mais combattez par la raison, par des bienfaits, par un peu d'espérance le mal qui les déchire, aidez-les à rejeter le poids qui les tue, leurs forces se ranimeront; ils reviendront à la santé, au bonheur, à la vie... Voilà mon système, Mademoiselle; trouvez-vous qu'il soit si mauvais?

AGATHE. Au contraire; et c'est pour cela sans doute qu'hier encore, dans la mansarde où je vous ai rencontré, votre bourse...

DARMENTIÈRES. Chut! c'est mon secret!.. Cette pauvre femme, elle avait plus besoin d'un peu d'argent que de toute la science de nos docteurs; vous aviez commencé le traitement, j'ai doublé la dose, et la voilà guérie.

AGATHE. On ne me trompait pas: vous êtes si bon, si bienfaisant!

DARMENTIÈRES. Allons, allons, ménagez ma modestie... à charge de revanche... Revenons à ce qui vous intéresse, à votre père; vous connaissez mon système à présent.

AGATHE. Oui, Monsieur, mais ce n'est pas ici que vous en ferez l'application; l'estime de tout le monde... une fille qui l'aime...

DARMENTIÈRES. Oh! oui, il est bien heureux, je n'en doute pas; et cependant il souffre, dites-vous?

AGATHE. Oui, souvent, je le vois bien... Ah! mon Dieu! voilà du monde, quelqu'un qui vient pour acheter.

DARMENTIÈRES, *prenant un journal*. Faites vos affaires, j'attendrai; vous savez bien que nous sommes d'anciens amis, et entre amis...

AGATHE. Ah! que vous êtes bon!

—

SCENE IV.

DARMENTIÈRES, MISTRESS BERLINGTON, AGATHE.

MISTRESS BERLINGTON, *à la cantonade*. C'est bien, attendez, on vous appellera. (*A Agathe.*) Ah! ma belle demoiselle, je suis un peu pressée, faites-moi servir sur-le-champ.

AGATHE. Que désire Madame?

MISTRESS BERLINGTON. Des étoffes de soie; une garniture de salon; quelque chose d'élégant... (*Darmentières, qui tient son journal, se retourne et lève la tête.*) Eh! mais, je ne me trompe pas; c'est vous, docteur!

DARMENTIÈRES. Mistress Berlington!

MISTRESS BERLINGTON. J'allais chez vous, en sortant d'ici; c'est pour cela que j'avais gardé mes chevaux, quoique vous m'ayez recommandé l'exercice. . (*A Agathe.*) Ah! Mademoiselle, voilà la note que mon tapissier a faite;

voyez ce qu'il me faut, je vous prie. (*Agathe passe dans le magasin; à Darmentières.*) Vous viendrez avec moi, n'est-il pas vrai? je vous emmène...

DARMENTIÈRES. Non pas, on a besoin de moi ici; tandis que vous...

MISTRESS BERLINGTON. Je ne peux pas m'en passer, docteur, je ne le peux pas; depuis deux jours que je ne vous ai vu, je ne sais pas comment j'ai fait pour vivre Et vous me laissez! vous vous emportez contre moi!

DARMENTIÈRES. Il n'y a peut-être pas de quoi! vous qui, Française et veuve d'un négociant anglais, riche et sans enfants, me refusez cinquante louis pour traiter de pauvres malades qui meurent de faim!

MISTRESS BERLINGTON. Je n'avais pas d'argent.

DARMENTIÈRES. Et aujourd'hui, de nouvelles emplettes...

MISTRESS BERLINGTON. Ne vous fâchez pas; j'ai envoyé ce matin ce que vous exigiez afin que vous reveniez chez moi.

DARMENTIÈRES, *qui jusque-là lui a toujours parlé en lui tournant le dos, se retourne d'un air gracieux.* C'est différent; vous êtes donc bien malade?

MISTRESS BERLINGTON. Oui, docteur.

DARMENTIÈRES. Et qu'avez-vous?

MISTRESS BERLINGTON. Je ne sais, mais ce matin je me regardais dans ma glace, et je ne suis pas contente de moi; cela va mal, oh! très-mal!

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Doucement je sommeille,
Mes songes sont heureux;
Je déjeune à merveille,
Et je dîne encor mieux;
Et pourtant, moins légère,
Quand je veux m'élancer,
Je ne sais quoi sur terre
Semble, hélas! me fixer.
Ma taille qu'on admire
(*Formant le cercle avec ses dix doigts.*)
Ne tient plus dans cela...
Chaque jour me retire
Ma fraîcheur qui s'en va...
Ah! docteur, cher docteur, docteur, daignez me dire
Quand cela reviendra.

DEUXIÈME COUPLET.

De mes grâces parée,
Lorsque dans un salon
Je passe la soirée
A jouer au boston,
Tout ce qui m'environne
A toujours cinquante ans;
Partout je vois l'automne
Et jamais le printemps;
Plus de tendre sourire,
Regards *et cætera.*
Chaque jour me retire
Un galant qui s'en va. .
Ah! docteur, cher docteur, docteur, daignez me dire
Quand cela reviendra.

DARMENTIÈRES. Je comprends, je comprends... ce que nous appelons une maladie chronique.

MISTRESS BERLINGTON, *effrayée.* Chronique!

DARMENTIÈRES. Oui, qui vient avec le temps.

MISTRESS BERLINGTON. Et ça se passera?

DARMENTIÈRES. Au contraire.

MISTRESS BERLINGTON. Et quel remède y a-t-il?

DARMENTIÈRES. La raison; il faut s'en faire une; il faut savoir vieillir.

MISTRESS BERLINGTON. Qu'est-ce que cela signifie?

DARMENTIÈRES. Nous allons encore nous fâcher, mais peu importe; voilà mon ordonnance : Il faut quitter le rose et les fleurs et les coiffures en cheveux; ne plus danser la galope, se créer des goûts paisibles, un intérieur agréable, se faire des amis, une famille; et, pour commencer, vous raccommoder avec votre neveu, contre qui vous plaidez.

MISTRESS BERLINGTON. Jamais! je ne puis le souffrir.

DARMENTIÈRES. Et moi, je l'aime de tout mon cœur. Un Anglais, cependant, le seul parent de feu votre mari; mais noble, généreux, un cœur d'or, qui, lors de ce duel où je l'ai soigné et où il a manqué mourir, voulait de force et malgré moi, me laisser toute sa fortune. Heureusement qu'en France les médecins n'héritent pas, sans cela je ne sais pas comment j'aurais fait pour m'y soustraire. Voilà ce qui vous convient, ce qui vous tiendra lieu de famille: il faut qu'il devienne votre fils.

MISTRESS BERLINGTON. Mon fils! à moi! à mon âge! je me remarierai plutôt. Savez-vous qu'il vient de gagner contre moi un procès qui lui donne une fortune immense.

DARMENTIÈRES. Vous êtes si riche!

MISTRESS BERLINGTON. On ne l'est jamais assez. Et j'en appelle. Savez-vous en outre qu'il s'est permis, dans un bal où je dansais, de ces railleries qu'on ne pardonne pas? qu'il m'a tournée en ridicule, moi, docteur, moi? vous ne le croirez pas?

DARMENTIÈRES. Si, parbleu!

MISTRESS BERLINGTON. Et loin de me raccommoder avec lui, si je peux trouver quelque moyen de me venger, de l'humilier, de le tenir dans ma dépendance ..

DARMENTIÈRES. Et c'est comme cela que vous voulez bien vous porter? De la colère, de l'emportement; voilà comme on se donne le choléra.

MISTRESS BERLINGTON. Le choléra! ah! mon Dieu! moi qui en ai tant peur!

DARMENTIÈRES. Eh bien! il n'y a qu'un moyen de l'éviter : c'est d'avoir de la bonté, de la douceur...

MISTRESS BERLINGTON. J'en aurai.

DARMENTIÈRES. De bannir tout sentiment de haine, tout ce qui excite, tout ce qui irrite.

MISTRESS BERLINGTON. Je verrai; je tâcherai; ce neveu, je le déteste bien, pourtant; mais la santé avant tout.

AGATHE, *rentrant.* On vient de porter à la voiture de Madame tout ce qu'elle avait demandé; et si Madame n'est pas contente, nous changerons les étoffes.

MISTRESS BERLINGTON. C'est bien, mon enfant, c'est bien. — Je vous verrai, docteur, n'est-il pas vrai? Vous m'avez dit tout à l'heure un mot qui me fait trembler; j'ai si peur maintenant de me mettre en colère, que cela me donne une irritation continuelle. Vous viendrez, n'est-ce pas? je ne crains plus rien quand je vous vois.

DARMENTIÈRES. C'est bon, c'est bon; songez à mon ordonnance. (*Mistress Berlington sort.*)

SCÈNE V.

DARMENTIÈRES, AGATHE.

DARMENTIÈRES. J'ai cru qu'elle ne s'en irait pas. A nous deux maintenant, mon enfant; revenons à ce qui vous intéresse bien davantage, à votre père : il souffre, dites-vous?

AGATHE. Il dit que non, mais il me trompe; je le vois toujours triste, soucieux...

DARMENTIÈRES. Est-ce que son état l'ennuierait?

AGATHE. Non, Monsieur; il y est si estimé, il y jouit d'une telle considération...

DARMENTIÈRES. C'est égal, on tient à s'élever; le négociant veut devenir banquier, et le banquier ministre : c'est la maladie du siècle.

AGATHE. Mon père m'a toujours dit qu'il voulait vivre et mourir dans son comptoir.

DARMENTIÈRES. Alors ce n'est pas cela; mais s'il n'a pas d'ambition pour lui, peut-être en a-t-il pour vous; peut-être des idées de mariage?

AGATHE. Au contraire, depuis quelque temps il éloigne ces idées-là; et si j'osais vous faire part de la dernière de mes observations, peut-être cela vous mettrait-il sur la voie.

DARMENTIÈRES. Parlez, mon enfant.

AGATHE. Mais c'est que pour cela il faudrait entrer dans des détails qui me concernent.

DARMENTIÈRES. Raison de plus! on doit tout dire à son médecin; achevez, de grâce, achevez!

AGATHE. C'est qu'il y a deux mois, je me rendais à Rouen avec ma tante, en diligence, et voilà que l'essieu se brise; la voiture verse...

DARMENTIÈRES. Jusque-là rien d'extraordinaire; cela arrive tous les jours.

AGATHE. Moi, je n'eus aucun mal, mais ma tante fut assez grièvement blessée.

DARMENTIÈRES. Et je n'étais pas là!

AGATHE. Hélas! non! mais par bonheur, dans ce moment, passait sur la grande route une berline élégante où il n'y avait qu'un seul voyageur, un jeune étranger. Il s'élance de voiture, et avec une bonté, une obligeance que je n'oublierai jamais, il prodigue à ma tante les soins les plus touchants; voyant qu'elle avait besoin d'être transportée...

DARMENTIÈRES. Il offre sa berline.

AGATHE. Oui, Monsieur; il y monte avec nous jusqu'à la ville voisine, et là, loin de nous quitter, il reste auprès d'elle pendant deux jours, il y serait même demeuré bien davantage encore, si son domestique ne lui eût répété toute la journée en mauvais anglais: « Mais, Monsieur, l'ambassadeur vous attendra! » Et, avant son départ, il voulait absolument savoir qui j'étais, mon nom, ma demeure. Moi, j'allais le lui dire; c'est ma tante qui m'en a empêchée, prétendant que ce n'était pas convenable, et cela est cause que je ne l'ai pas revu, et que je ne le reverrai sans doute jamais!

DARMENTIÈRES. Ce qui vous fait de la peine!

AGATHE. Sans doute! ne pouvoir s'acquitter envers lui, et lui témoigner notre reconnaissance...

DARMENTIÈRES. Et puis, qui sait? des idées de jeune fille; un roman qui aurait pu, comme tous les autres, finir par un mariage.

AGATHE. Vous croyez?

DARMENTIÈRES. Dame! ça s'est vu; et qu'en dit votre père?

AGATHE. Mon père! c'est justement là où je voulais en venir, et voilà le plus étonnant.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Lorsque j'en parlais à mon père,
D'un air sombre et douloureux,
Il attachait sur moi les yeux,
Et des pleurs baignaient sa paupière.
ur ce sujet alors supprimant mes discours,
Je n'en parle jamais... et j'y pense toujours.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand pour moi dans le voisinage
D'hymen par hasard on causait,
Soudain mon père soupirait
A ce seul mot de mariage;
Et moi, sur ce sujet, supprimant mes discours,
Je n'en parle jamais... et j'y pense toujours.

DARMENTIÈRES, *réfléchissant*. En effet, il y a dans cette appréhension, dans cet éloignement pour votre établissement, quelque chose qui, comme vous le disiez, peut nous faire arriver à la source du mal, et nous en viendrons à bout, je vous le promets.

AGATHE, *le poussant à gauche*. C'est mon père; le voilà! tenez, tenez, il ne nous aperçoit seulement pas; regardez comme il a l'air sombre et soucieux.

DARMENTIÈRES, *l'examinant d'un air effrayé, et à part.* Ah! mon Dieu! il y a dans ces traits-là du malheur réel. (*Regardant encore.*) Un morne désespoir! c'est plus sérieux que je ne pensais. (*A Agathe, à demi-voix.*) Laissez-nous, mon enfant, laissez-nous; il faut que nous soyons seuls.

AGATHE. Oui, monsieur le docteur. (*Elle sort en faisant des signes à Darmentières.*)

—

SCENE VI.

DELAROCHE, DARMENTIÈRES.

(*Delaroche est plongé dans ses réflexions; Darmentières, qui s'est assis en face de lui, l'examine toujours avec attention, la main et le menton appuyés sur sa canne.*)

DELAROCHE, *à part.* Cette lettre de change de Londres peut arriver d'un instant à l'autre; dix mille francs à payer aujourd'hui, ce matin! Verdier, mon commis, ne revient pas! Verdier, que j'ai envoyé chez tous mes amis, si toutefois il en reste quand on est dans le malheur... (*Il lève les yeux et aperçoit Darmentières assis vis-à-vis de lui et qui l'examine.*) Ah! que veut Monsieur?

DARMENTIÈRES. Rien; je vous attendais pour vous parler.

DELAROCHE, *avec crainte.* Monsieur est négociant, et vient de Londres peut-être?

DARMENTIÈRES, *à part.* Comme il est troublé!

DELAROCHE, *avec désespoir.* Vous venez de Londres, n'est-il pas vrai?

DARMENTIÈRES. Non, Monsieur... (*Delaroche fait un geste de joie; à part.*) C'est singulier, ce mot seul l'a calmé. (*Haut.*) Je suis de Paris, et, quoique vous ne me connaissiez pas, je suis de vos amis; car, lorsque je me mets une fois à aimer les gens, c'est de tout mon cœur, de toutes mes forces, et c'est ainsi déjà que j'aime votre fille.

DELAROCHE. Ma fille!

DARMENTIÈRES. Rassurez-vous, je ne viens pas vous la demander en mariage, je sais que cela vous déplaît, vous fait de la peine...

DELAROCHE, *avec trouble.* A moi, Monsieur?

DARMENTIÈRES. On me l'avait dit; j'en suis sûr maintenant, et c'est par intérêt, par amitié pour elle que je viens à votre secours.

DELAROCHE, *lui prenant la main.* A mon secours, est-il possible? Ah! Monsieur, vous me rendez la vie!

DARMENTIÈRES. C'est mon devoir.

DELAROCHE. Et qui vous amène vers moi? qui donc êtes-vous?

DARMENTIÈRES, *qui lui a pris le pouls.* Darmentières, médecin.

DELAROCHE, *retirant sa main avec colère.* Un médecin! chez moi!

DARMENTIÈRES. Et pour qui me preniez-vous donc?

DELAROCHE. Un médecin! quand j'ai déclaré que je ne voulais pas en voir, que je n'en avais pas besoin, que je n'étais pas malade.

DARMENTIÈRES. Plus que vous ne croyez; mais rassurez-vous, nous vous guérirons.

DELAROCHE, *avec colère.* Monsieur...

DARMENTIÈRES. Oh! vous ne me connaissez pas! quand j'ai promis de sauver un malade, que cela lui convienne ou non, il faut qu'il en prenne son parti, et malgré la Faculté, malgré vous-même, je vous guérirai; oui, Monsieur, je l'ai promis, je vous guérirai; pour cela, il n'y a qu'une difficulté, c'est de savoir ce que vous avez, et nous le saurons, je suis déjà sur la voie.

DELAROCHE. Silence, Monsieur, silence, on vient.

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ARTHUR.

TRIO.

ARTHUR, *à la cantonade.*

John, avec la voiture attendez à la porte.



AGATHE. Je n'en parle jamais... et j'y pense toujours! — Scène 5.

DARMENTIÈRES.
Eh! mais... c'est lord Arthur! c'est un de mes clients.
ARTHUR.
Moi-même, cher docteur.
DARMENTIÈRES.
Voyez comme il se porte!
ARTHUR.
Je ne vous ai pas vu, je crois, depuis longtemps.
DARMENTIÈRES, *souriant.*
C'est peut-être pour ça... Vous venez, je suppose,
En ces beaux magasins acheter quelque chose.
(*A Delaroche.*)
Faites-le payer cher.
DELAROCHE, *avec indignation.*
Monsieur...
DARMENTIÈRES.
C'est pour son bien.
Il n'a qu'un seul défaut : il est propriétaire
De quelques millions dont il ne sait que faire.
DELAROCHE, *soupirant.*
Ah! il est bien heureux.
DARMENTIÈRES, *vivement.*
Que dites-vous!
DELAROCHE.
Moi, rien.

DARMENTIÈRES, *l'observant.*
D'où vient qu'il a pâli?

ENSEMBLE.

DARMENTIÈRES, *à part.*
Je n'y suis pas encore;
Mais sachons découvrir
Le mal qui le dévore
Et que je veux guérir.
DELAROCHE, *à part.*
Mon malheur qu'on ignore
Va donc se découvrir!
Quand on se déshonore
On n'a plus qu'à mourir.
ARTHUR, *à Darmentières.*
Vous que j'aime et j'honore,
Ce soir j'allais partir,
Et vous revoir encore
Me cause un grand plaisir.

DELAROCHE, *à Arthur.*
A vos ordres, Monsieur, me voilà... quelle étoffe
Voulez-vous qu'on vous montre?
ARTHUR.
Aucune.

DELAROCHE, *étonné.*
Eh quoi! vraiment?
ARTHUR.
Je ne tiens pas au luxe.
DARMENTIÈRES.
Oh! c'est un philosophe.
DELAROCHE.
Qui vous amène alors?
ARTHUR.
Je viens pour un paiement ;
Une lettre de change.
DELAROCHE, *troublé.*
O ciel!
DARMENTIÈRES, *l'observant.*
D'où vient son trouble?
ARTHUR.
Dix mille francs!
DELAROCHE, *à part.*
Grand Dieu!
(*Haut.*)
Mon caissier est sorti;
Mais dans quelques instants...
DARMENTIÈRES, *de même.*
Ah! sa pâleur redouble.
DELAROCHE.
Il va rentrer...
ARTHUR, *négligemment.*
Très-bien, j'attendrai.
DELAROCHE.
Je frémi.
DARMENTIÈRES, *l'observant toujours.*
J'y suis, j'y suis... l'infortuné!
(*Montrant la lettre de change.*)
Voilà d'où vient son mal : j'ai trop bien deviné!

ENSEMBLE.

DARMENTIÈRES.
Ce mal qui le dévore,
J'ai su le découvrir.
Ah! je l'espère encore,
Je pourrai le guérir.

ARTHUR, *à Darmentières.*
Vous que j'aime et j'honore,
Ce soir je dois partir,
Et vous revoir encore
Me cause un grand plaisir.

DELAROCHE, *à part.*
Une heure, une heure encore!
Tout va se découvrir!
Quand on se déshonore
On n'a plus qu'à mourir. (*Il sort.*)

—

SCENE VIII.

ARTHUR, DARMENTIÈRES.

DARMENTIÈRES, *le regardant sortir.* Pauvre homme! il est bien malade!

ARTHUR, *froidement.* Ah! il a une maladie?

DARMENTIÈRES. Oui. (*A part.*) Maladie d'argent! mal épidémique, et source de tant d'autres. (*Haut.*) Et je vous avoue que je suis inquiet pour lui.

ARTHUR, *froidement.* Moi, je ne le suis pas. il est entre vos mains

DARMENTIÈRES, *avec embarras.* Vous êtes bien bon; mais j'ai idée que, sans être médecin, vous pourriez m'aider dans le traitement.

ARTHUR, *froidement.* Hier, peut-être; aujourd'hui, impossible; j'ai d'autres idées, je pars!

DARMENTIÈRES. Et pour quel endroit?

ARTHUR. Ça, docteur, c'est mon secret.

DARMENTIÈRES. Et depuis quand en avez-vous pour moi? qu'est-ce que cela veut dire? qu'est-ce que cela signifie? Si vous avez quelque bonne fièvre, quelque bonne maladie, ça me regarde : je suis votre médecin; et si c'est quelque chagrin, ça me revient encore, ça m'appartient, car je suis votre ami, et tout à l'heure je prenais votre défense auprès de mistress Berlington, votre tante, et je n'ai pas craint, pour vous, de me fâcher avec ma meilleure malade.

ARTHUR. Vous avez raison, docteur, vous êtes mon vrai, mon seul ami, et avant mon départ autant me confier à vous; voilà ma situation.

AIR.

Dans le monde, lorsque je vois
Une femme au joli minois,
Je regarde, et cela m'ennuie;
Lorsqu'à table, dans un festin,
On me verse un nectar divin,
Je bois... et puis cela m'ennuie.
Oui, même au sein de la folie,
Je ris, et puis cela m'ennuie.

Le son du cor retentissant,
Les chiens, les chevaux et la chasse,
Et le champagne pétillant,
Rien ne m'amuse, tout me lasse.

Alors, docteur, alors, ma foi,
Je me suis dit à part moi :
Sur cette terre
Que puis-je faire?
J'ai su, j'espère,
De tout user.
C'est mon envie :
Si tout m'ennuie,
Quittons la vie
Pour m'amuser.

Oui, dans ma sagesse profonde,
Dès ce soir je serai parti,
Afin de voir dans l'autre monde
Si l'on rit plus qu'en celui-ci.

Sur cette terre
Que puis-je faire?
J'ai su, j'espère,
De tout user.
Rien ne m'y lie,
Et tout m'ennuie :
Quittons la vie
Pour m'amuser.

Tel est donc mon dessein, et sans plus de retards,
Adieu, docteur, adieu; ce soir gaîment je pars.

DARMENTIÈRES. A merveille! le spleen! une maladie, ou plutôt la plus grande extravagance que j'aie jamais rencontrée.

ARTHUR. Extravagance!

DARMENTIÈRES. Oui, Monsieur, et pire encore! ingratitude, manque de procédés. Quand on a un médecin, on ne part pas, comme vous dites, sans sa permission, sans son ordonnance. Que diable! nous n'en refusons pas, et vous me ferez le plaisir de remettre encore de quelques mois...

ARTHUR, *froidement.* Du tout; je partirai aujourd'hui à une heure, je me suis arrangé pour cela.

DARMENTIÈRES. Je vous demande une semaine de réflexion.

ARTHUR, *tenant sa montre.* Je partirai à une heure.

DARMENTIÈRES. Jusqu'à demain seulement.

ARTHUR, *de même.* Je partirai...

DARMENTIÈRES. Allez au diable! et faites comme vous voudrez. Je vous croyais mon ami, et comme tel j'avais un service à vous demander.

ARTHUR, *se levant.* Un service! qu'est-ce que c'est?

DARMENTIÈRES. Je n'en demande pas aux gens qui partent.

ARTHUR. Oh! vous parlerez; allons, voyons! d'ici à une heure nous avons le temps.

DARMENTIÈRES, *à part.* Est-il obstiné! (*Haut.*) Eh bien! cette lettre de change de dix mille francs que vous veniez toucher, en êtes-vous bien pressé?

ARTHUR. Oui; de vieux domestiques qui m'aiment et à qui je voulais laisser cette somme.

DARMENTIÈRES. C'est bien! mais vous n'êtes pas à cela près; et si vous pouvez attendre...

ARTHUR, *froidement.* Je partirai à...

DARMENTIÈRES. Eh! je le sais de reste; mais dans ce cas on retarde un peu; et s'il s'agissait de la vie d'un de

mes malades; si, en accordant un délai, vous sauviez un homme d'honneur, un père de famille...

ARTHUR. Ah! (*Il tire l'effet de sa poche et le déchire en deux.*)

DARMENTIÈRES. Eh bien! que faites-vous?

ARTHUR. J'acquitte.

DARMENTIÈRES. Je ne vous en demandais pas tant, mais c'est égal; et quoique entêté, vous êtes un brave jeune homme que j'aime, que j'estime. Cette action-là me fait du bien, et à vous aussi, j'en suis sûr. Cela va mieux, n'est-ce pas?

ARTHUR. C'est vrai.

DARMENTIÈRES. Vous voyez ce que c'est que d'attendre; demain, peut-être, vous trouveriez aussi une occasion de ce genre-là; après-demain, encore... Allons, laissez-vous fléchir, jusqu'à demain

ARTHUR. Je ne demanderais pas mieux; mais qu'est-ce que je ferai ce soir?

DARMENTIÈRES. Nous tâcherons de vous égayer, de vous distraire : nous irons au spectacle.

ARTHUR, *tristement.* Des spectacles! oh! oui; des spectacles; j'y ai été hier, pour rire, à une pièce nouvelle, aux Français.

DARMENTIÈRES. Eh bien?

ARTHUR. Eh bien! ça m'a décidé tout à fait.

DARMENTIÈRES. Ils en sont bien capables! Eh bien! nous irons ailleurs, nous ferons autre chose; attendez-moi ici, seulement un quart d'heure, et ne décidez rien avant mon retour; vous me le jurez?

ARTHUR. Je promets.

DARMENTIÈRES. Allons voir mon autre malade, et lui rendre la vie. (*Il sort.*)

SCENE IX.

ARTHUR, *seul.* Il a raison le docteur, cela m'a fait du bien; quant à mes pauvres domestiques, je leur laisserai autre chose; oui, et puisque j'en ai le temps, écrivons, car je n'avais songé à rien et je partais comme un étourdi. Quand on a une fortune, il faut en disposer, et en faveur de qui? ah! je le sais bien, si je le pouvais; mais ne connaissant ni son nom, ni le lieu de sa demeure, il faut bien en revenir... A qui? à ma famille! je n'ai que ma tante qui me déteste, cela nous raccommodera peut-être; je lui abandonne tout, et ma fortune, et le procès que je venais de gagner. Va-t-elle être contente! je voudrais revenir pour voir sa joie. Holà! John! (*Cachetant sa lettre pendant que le domestique qui était au fond s'avance.*) John, porte à l'instant cette lettre à l'hôtel de mistress Berlington, attend sa réponse s'il y en a, et reviens sur-le-champ. (*Le domestique s'incline et sort. Arthur tirant sa montre.*) Ah çà, voilà le quart d'heure expiré, et le docteur ne revient pas; tant pis pour lui : un médecin doit être exact. Moi je suis pressé, et n'ai pas le temps d'attendre; je vais partir. (*Il va pour sortir.*)

SCENE X.

AGATHE, ARTHUR.

ENSEMBLE.

O ciel! ô surprise nouvelle!
Je la / Je le { vois!

AGATHE.

C'est lui!

ARTHUR.

C'est elle!
Ah! pour moi quel destin heureux
Vient encor l'offrir à mes yeux!

ARTHUR.

C'est vous, ma charmante inconnue,
Vous que je retrouve en ces lieux?
Le ciel qui vous rend à ma vue
Enfin a comblé tous mes vœux.

AGATHE.

Comment êtes-vous chez mon père?

ARTHUR.

Votre père?.. Ce lieu par vous est habité.

AGATHE.

Et le docteur que je révère
Vers vous m'envoie...

ARTHUR.

En vérité?
Et pourquoi donc?

AGATHE.

Ah! je l'ignore.
Allez trouver, m'a-t-il dit, à l'instant,
Ce jeune étranger qui m'attend;
Restez près de lui.

ARTHUR, *à part.*

C'est charmant.

AGATHE.

Pour qu'il ne parte pas encore.

ARTHUR.

O ciel!

AGATHE, *naïvement.*

Ainsi, ne partez pas.

ARTHUR, *embarrassé.*

Je le voulais.

AGATHE, *de même.*

Changez d'idée...
Ou bien, vous le voyez, hélas!
C'est moi qui vais être grondée.

ARTHUR, *la regardant avec plaisir.*

Oui, oui, maintenant j'attendrai,
Et mon départ d'un jour peut être différé

ENSEMBLE.

ARTHUR.

De sa douce vue.
Mon âme est émue;
Et pourquoi partir
Lorsque vient s'offrir
Un jour de plaisir?
Encore, encore un jour de plaisir!

AGATHE.

Combien à sa vue
Mon âme est émue!
Ah! loin de partir,
A mon seul désir
Il vient d'obéir.
Ah! pour moi, pour moi quel plaisir!

ARTHUR.

Depuis le jour où le destin jaloux,
Hélas! me sépara de vous,
Loin de vous et sans espérance,
Votre souvenir enchanteur,
Malgré le temps, malgré l'absence,
Fut toujours présent à mon cœur.

AGATHE, *à part.*

Est-il possible?..

ARTHUR.

Et vous! ah! quelle différence?

AGATHE.

Et moi, dans ma reconnaissance,
L'image de mon protecteur,
Malgré le temps, malgré l'absence,
Fut toujours présente à mon cœur.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

De sa douce vue
Mon âme est émue;
Et pourquoi partir
Lorsque vient s'offrir
Un jour de plaisir?
Encore, encore un jour de plaisir!
Oui, sa voix chérie
Me rend à la vie;

Ah! quelle folie
De vouloir mourir!
Lorsque l'existence
S'embellit d'avance,
Et par l'espérance
Et par le plaisir!

AGATHE.

Combien à sa vue
Mon âme est émue!
Et, loin de partir,
A mon seul désir
Il vient d'obéir.
Ah! pour moi, pour moi quel plaisir!
Mon âme attendrie
Renaît à la vie;
Et quelle magie
Vient nous réunir!
Ah! lorsque j'y pense,
Mon cœur bat d'avance :
Est-ce d'espérance,
Est-ce de plaisir?

—

SCENE XI.

Les précédents, DARMENTIÈRES.

AGATHE. C'est le docteur!.. Et mon père, comment va-t-il?..

DARMENTIÈRES. Beaucoup mieux, grâce à la potion calmante que je viens de lui faire prendre, et qu'il refusait d'abord.

AGATHE. Vous savez donc?..

DARMENTIÈRES. Oui, mon enfant, j'ai découvert la cause de son mal; je vous l'avais bien dit, et je vous raconterai plus tard. Allez m'attendre au jardin.

AGATHE, *prête à sortir et revenant.* Est-ce dangereux, monsieur le docteur, et en meurt-on?

DARMENTIÈRES. Presque jamais, et au contraire, il y en a beaucoup qui en vivent. (*Voyant qu'elle fait un geste.*) Mais je n'ai pas le temps de vous expliquer... j'ai une consultation à donner à un autre malade, (*Montrant Arthur.*) à Monsieur.

AGATHE. Est-il possible! il est souffrant, il est malade?

DARMENTIÈRES. Très-sérieusement.

AGATHE. O ciel!

DARMENTIÈRES. Eh! mais, comme vous voilà troublée! et quel intérêt pouvez-vous y prendre?

AGATHE, *à demi-voix.* Quel intérêt! c'est lui dont je vous parlais ce matin, sur la route de Rouen, ce jeune étranger...

DARMENTIÈRES, *se frappant le front.* La berline, la diligence renversée; je comprends. C'est très-bien, très-bien, mon enfant; alors, comme je vous l'ai dit, laissez-moi et allez vous promener au jardin.

AGATHE. Mais, Monsieur...

DARMENTIÈRES. Et vous aussi, allez-vous résister au docteur?

AGATHE. Non, Monsieur... non, je m'en vais; je vous le recommande. (*Se retournant.*) Pauvre jeune homme! ah! mon Dieu! que c'est dommage! (*Elle sort.*)

—

SCENE XII.

DARMENTIÈRES, ARTHUR.

ARTHUR, *la suivant des yeux.* Elle est charmante. (*Vivement.*) Ah! mon cher docteur!

DARMENTIÈRES, *froidement et lui prenant la main.* Je vous remercie, mon cher ami, de m'avoir tenu parole, d'avoir attendu mon retour; je voulais vous apprendre que votre argent était bien placé, que vous aviez sauvé un honnête homme; et maintenant, que je ne vous retienne plus : ne vous gênez pas, vous êtes libre.

ARTHUR. Certainement, docteur; mais je voulais vous dire..

DARMENTIÈRES, *l'observant toujours.* Je serais désolé de vous faire attendre plus longtemps, surtout quand on est aussi pressé que vous.

ARTHUR. Je le suis moins en ce moment.

DARMENTIÈRES. Est-ce que tout n'est pas disposé? est-ce qu'il y a quelque obstacle, quelque retard?

ARTHUR. Peut-être bien : car cette jeune fille qui était là, que vous avez vue, occupait depuis longtemps mon cœur et ma pensée; mais je la croyais à jamais perdue pour moi; cette idée me laissait dans un vague, une indifférence, un ennui que sa présence seule vient de dissiper.

DARMENTIÈRES, *lui prenant le pouls.* En effet, cela va mieux; il y a plus de vivacité, plus de chaleur.

ARTHUR. Oui, oui, il me semble qu'à présent j'aurais moins de peine à vivre.

DARMENTIÈRES. C'est possible, et je ne sais cependant si je dois vous conseiller...

ARTHUR. Pourquoi cela?

DARMENTIÈRES. C'est que j'ai aussi reçu les confidences de cette jeune fille; ce matin encore elle me parlait de vous...

ARTHUR. Elle ne m'aime pas?

DARMENTIÈRES. Au contraire, elle ne pensait qu'à vous, elle vous aime...

ARTHUR. Est-il possible?

DARMENTIÈRES. Raison de plus pour ne pas changer d'idées : car c'est une famille d'honnêtes gens, une fille sage, vertueuse, bien élevée; et vous, quoique grand seigneur, riche et puissant, vous ne voudriez pas la tromper, la séduire, en faire votre maîtresse : ce serait mal. Il vaut donc mieux, comme vous le disiez, partir sur-le-champ et sans avoir rien à se reprocher; c'est moi maintenant qui vous y engage.

ARTHUR. Allez au diable! partez si vous voulez; moi, je reste.

DARMENTIÈRES. Que dites-vous?

ARTHUR. Que, puisque je l'aime, que j'en suis aimé, je ne vois pas ce qui m'empêcherait de l'épouser.

DARMENTIÈRES. Vous!

ARTHUR. Et pourquoi pas?

DARMENTIÈRES, *vivement et se rapprochant.* C'est différent; restez alors, restez, je vous le permets, car c'est là que je voulais vous amener, c'est le régime que je voulais vous prescrire. Oui, mon jeune ami, le mariage; on vous dira peut-être que c'est encore une folie, c'est possible; mais elle vaut toujours mieux que l'autre; elle est plus gaie; et puis un bon ménage, une jolie femme, des enfants... Je vois que l'ordonnance vous sourit.

ARTHUR. Sans contredit; mais le père voudra-t-il?

DARMENTIÈRES. Cela me regarde, je m'en charge.

ARTHUR. Et ma future! êtes-vous bien sûr de ce que vous m'avez annoncé? ne vous êtes-vous pas trompé? Je ne peux pas vivre dans une telle incertitude; non, docteur, je n'y suis plus, je brûle, je dessèche; j'en ferai une maladie.

DARMENTIÈRES, *lui tâtant le pouls.* C'est ce que je vois; il vous faut quelque chose qui vous modère, qui vous calme. Allez vous promener.

ARTHUR. Vous moquez-vous de moi?

DARMENTIÈRES. Pendant dix minutes, au jardin.

ARTHUR. Lorsque je souffre! lorsque je suis amoureux!

DARMENTIÈRES. Ah çà, voulez-vous savoir mieux que votre médecin ce qu'il vous faut et ce qui vous convient? J'ai rendu mon ordonnance et n'y change rien; dix minutes au jardin, pas une de plus, pas une de moins, sinon je ne me mêle plus de votre santé.

ARTHUR. J'y vais, docteur, j'y vais.

DARMENTIÈRES. A la bonne heure, et vous vous en trouverez bien.

ARTHUR. Soit! (*Le regardant.*) Est-il original!

DARMENTIÈRES, *le regardant aussi.* C'est ce que j'allais vous dire. (*Arthur sort.*)

SCENE XIII.

DARMENTIÈRES, *puis* DELAROCHE.

DARMENTIÈRES. Pauvre garçon! il ne se doute pas de ce qu'il va y rencontrer; et alors, émotion, explication, déclaration, cela les regarde; là finissent les droits de la Faculté... Ah! voilà mon autre malade. (*A Delaroche qui entre.*) Eh bien! comment nous trouvons-nous?

DELAROCHE. Ah! docteur, ah! mon cher ami!..

DARMENTIÈRES. Je savais bien que je vous forcerais à me donner ce nom; et tantôt cependant, si je vous avais laissé faire, vous me mettiez à la porte, vous refusiez mes prescriptions qui ne vous ont pas trop mal réussi. Le teint est meilleur, la poitrine moins oppressée.

DELAROCHE. Oui, je respire, et me voilà, grâce à vous, délivré d'un grand poids pour aujourd'hui; mais après-demain... mais dans quelques jours...

DARMENTIÈRES. Ce que nous appelons des rechutes; ce qui est souvent plus terrible. Il faut alors, en médecin habile, couper le mal dans sa racine.

DELAROCHE. Et le moyen?

DARMENTIÈRES. N'avez-vous pas confiance en moi? et si, dès ce soir, en suivant ma nouvelle ordonnance, vous trouviez le moyen de faire face à vos engagements et de rétablir vos affaires; s'il vous arrivait cent, deux cent mille francs, ce que vous voudrez.

DELAROCHE. Vous riez de moi.

DARMENTIÈRES. La Faculté ne rit jamais, Monsieur.

DELAROCHE. Et comment un tel miracle pourrait-il se faire?

DARMENTIÈRES. Par un seul mot de vous! en disant : Oui, à un de mes malades, à un jeune homme bien portant, riche, aimable, qui aime votre fille, qui en est aimé, et qui vous la demande en mariage.

DELAROCHE, *hors de lui.* Vous ne m'abusez pas? Ma fille, ma chère enfant... Ce mariage... vous en êtes sûr?..

DARMENTIÈRES. Je le crois bien! c'est moi qui l'ai prescrit; et, s'il y avait une justice, la mariée me devrait quelque chose pour mes honoraires.

DELAROCHE. Je ne sais si je veille, et je n'y puis croire.

DARMENTIÈRES. Tenez, tenez, voilà votre fille qui va vous donner de bonnes nouvelles.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, AGATHE, ARTHUR.

AGATHE, *accourant entre eux.* Ah! mon père! ah! monsieur le docteur, si vous saviez; je viens de le voir au jardin, où nous nous sommes rencontrés par hasard.

DARMENTIÈRES. Par hasard. Je crois bien.

AGATHE. Et il m'aime, il m'adore, il veut m'épouser, et il va venir me demander à mon père.

DARMENTIÈRES. Et où est-il donc?

AGATHE Je l'ai laissé lisant une lettre que son domestique venait de lui apporter; il est dans la joie, dans l'ivresse; il ne se connaît plus... Tenez, c'est lui. (*Arthur paraît triste et rêveur, une lettre à la main.*)

DARMENTIÈRES. Ah! mon Dieu! quel air triste! Eh! venez donc, n'ayez plus peur. Voilà son père qui vous la donne en mariage.

ARTHUR ET AGATHE. Est-il possible!

DELAROCHE. Permettez...

DARMENTIÈRES. C'est convenu.

AGATHE. Ah! mon père, si vous l'avez dit!

DELAROCHE. Mais ma fille n'a rien.

DARMENTIÈRES. Qu'importe! votre gendre a de la fortune.

ARTHUR. Au contraire, c'est que je n'en ai plus.

QUATUOR.

DARMENTIÈRES.

Grands dieux!

TOUS.

Eh! mais, que dit-il donc?

ARTHUR.

Décidé ce matin à sortir de la vie,
De tous mes biens j'avais fait l'abandon
En bonne forme.

DARMENTIÈRES.

O ciel! quelle folie!

ARTHUR.

On m'écrit qu'on accepte...

TOUS.

Eh bien?

ARTHUR.

Eh bien!
J'ai tout donné, je n'ai plus rien.

ENSEMBLE.

Le destin qui nous accable
Nous protégeait un instant,
Pour rendre plus misérable
L'avenir qui nous attend.

DARMENTIÈRES, *à Delaroche, à demi-voix.*

Moi qui comptais sur sa fortune
Pour rétablir la vôtre.

DELAROCHE.

Eh bien?

DARMENTIÈRES.

Il n'est plus d'espérance aucune :
Le père et le gendre n'ont rien.

ARTHUR, *avec exaltation, et montrant Agathe.*

Qu'importe, si j'ai sa tendresse!

AGATHE, *de même.*

Qu'importe, si j'ai son amour!

DARMENTIÈRES, *se plaçant entre eux.*

Voilà des phrases de jeunesse;
Mais la raison parle à son tour,
Et nous ne devons plus songer au mariage!

ARTHUR ET AGATHE, *avec effroi.*

Que dites-vous?

DARMENTIÈRES.

Docteur prudent et sage,
Je l'ordonnais, je le défends.

AGATHE ET ARTHUR.

O ciel!

DARMENTIÈRES.

Selon le mal, selon les accidents,
Il nous faut changer de recettes.

ARTHUR.

La première est la bonne, et moi je m'y connais,
Je la suivrai.

DARMENTIÈRES.

Non pas.

ARTHUR, *passant près d'Agathe.*

Barbare que vous êtes,
Vous changerez d'avis.

DARMENTIÈRES.

Jamais.

TOUS.

Jamais?

DARMENTIÈRES.

Jamais.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Eh bien! malgré la médecine,
Moi, dans mon dessein je m'obstine;
Je brave ici votre courroux,
Et jure d'être son époux!

AGATHE.

Eh quoi! c'est lui qui nous chagrine!
A nous désunir il s'obstine;
Lui jadis si bon et si doux!
Allez, je ne crois plus en vous.

DARMENTIÈRES.

Ah! vous bravez la médecine!
Eh bien! morbleu! moi je m'obstine;

Et si vous déraisonnez tous,
Seul, j'aurai du bon sens pour vous.

DELAROCHE.

Au diable donc la médecine!
Du sort fatal qui me domine
Rien ne peut détourner les coups,
Et je dois braver son courroux!

DELAROCHE, *retenant Arthur.*

Arrêtez! il eut ma promesse!

DARMENTIÈRES.

Quand je croyais à sa richesse;
Mais il la perd en ce moment.

DELAROCHE, *entre eux.*

Raison de plus pour tenir mon serment.

AGATHE ET ARTHUR.

Ah! quel bonheur!

DARMENTIÈRES.

Quelles folies!

DELAROCHE.

L'honneur le veut.

DARMENTIÈRES.

C'est ça, toutes les maladies:
L'amour, l'honneur, la probité!
Qu'un instant je sois écouté!

ARTHUR.

Son père à cet hymen a consenti...

DELAROCHE.

Sans doute.

DARMENTIÈRES.

Et moi je le défends: il ne peut avoir lieu.
(*Bas, à Delaroche.*)
Vous le savez trop bien... ou moi-même...

DELAROCHE.

Grand Dieu!

DARMENTIÈRES, *de même.*

Provoquant un éclat que votre cœur redoute,
Je déclare tout haut que sans honte, son nom
Ne saurait s'allier au vôtre.

DELAROCHE, *à part.*

Il a raison.

Oui, de mon déshonneur quand j'ai la certitude...
(*Haut.*)
Cela n'est plus possible... il n'est plus d'union!

ARTHUR ET AGATHE, *le menaçant.*

De quoi se mêle-t-il? c'est lui qui sans raison
Met le trouble en cette maison.

DELAROCHE, *avec colère.*

Oui, c'est lui, vous avez raison,
Qui vient troubler cette maison.

DARMENTIÈRES.

Une autre maladie! allons, l'ingratitude!

ARTHUR ET AGATHE, *à Delaroche.*

De grâce, au moins expliquez-nous...

DELAROCHE.

Non, ne me suivez pas... laissez-moi tous.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Oh! oui, malgré la méd cine,
Moi, etc.

AGATHE.

Eh quoi! c'est lui qui nous chagrine!
A nous désunir, etc.

DARMENTIÈRES.

Ah! vous bravez la médecine!
Eh bien! etc.

DELAROCHE.

Au diable donc la médecine!
Du sort, etc.

(*Delaroche sort par la droite.*)

SCÈNE XV.

DARMENTIÈRES, ARTHUR, *assis à gauche du théâtre,* AGATHE, *assise à droite.*

DARMENTIÈRES, *les regardant après un instant de silence.* Les voilà tous malades à présent, et c'est moi, c'est le médecin qu'on accuse; c'est toujours comme ça quand nous ne réussissons pas.

ARTHUR, *se levant.* N'ai-je pas raison? vous m'empêchez de partir, vous me rendez encore plus amoureux que je n'étais.

AGATHE, *se levant.* Et quand mon père a consenti à notre mariage, c'est vous qui l'en dissuadez, qui le faites manquer à sa parole.

DARMENTIÈRES, *entre eux.* Qu'est-ce que je disais? il n'y a rien d'ingrat comme les malades à qui on a sauvé la vie; car les autres, ils sont bien plus raisonnables, ils ne disent rien. (*A Arthur.*) Est-ce que je pouvais vous laisser contracter une pareille union? (*A Agathe.*) Est-ce que vous-même vous l'auriez voulu, si vous aviez su...

AGATHE ET ARTHUR. Quoi donc?

DARMENTIÈRES. Que demain peut-être, dans cette maison, la ruine, la misère, le déshonneur...

AGATHE. Que dites-vous?

DARMENTIÈRES. Oui, voilà le secret que votre père vous cachait, et que moi seul avais découvert; forcé de déclarer sa honte, de suspendre ses paiements...

AGATHE ET ARTHUR. O ciel!

DARMENTIÈRES. C'est ce mal-là qui le conduisait au tombeau et dont j'espérais le guérir; mais tout est perdu, grâce à Monsieur qui s'en va comme un fou et sans demander conseil, disposer de toute sa fortune. Que diable! Monsieur, quand on est malade, on ne fait rien sans consulter son médecin.

ARTHUR. Eh! morbleu!..

DARMENTIÈRES. Il ne s'agit pas ici de disputer, mais de s'entendre et de voir s'il n'y aurait pas quelques moyens...

ARTHUR. Il n'y a plus d'espoir. (*Agathe s'éloigne.*)

DARMENTIÈRES. Tant mieux; c'est dans ces cas-là que la médecine triomphe. Voyons un peu; à qui avez-vous légué, donné, abandonné cette fortune?

ARTHUR. A qui? à ma famille; et comme je n'ai qu'une seule parente ..

DARMENTIÈRES. Votre tante, mistress Berlington?

ARTHUR. Elle-même.

DARMENTIÈRES. Par Esculape! elle ne rendra rien, car elle aime l'argent autant qu'elle vous déteste.

AGATHE, *qui avait remonté le théâtre et regardé au fond, redescend entre eux.* Ne restez pas en ce magasin; passez là chez mon père, car voici du monde; cette dame qui est venue acheter ce matin ici pendant que vous y étiez.

DARMENTIÈRES. La robe rose?

AGATHE. Oui, j'ai reconnu sa voiture qui s'arrêtait à la porte.

DARMENTIÈRES, *à Arthur.* C'est votre tante.

AGATHE. Je vais la recevoir

DARMENTIÈRES. Non, non, c'est moi que cela regarde; rentrez, rentrez tous deux; laissez-moi avec elle.

ARTHUR. Et pourquoi?

DARMENTIÈRES. Je ne désespère pas encore, parce que le talent, la science du médecin, et puis la nature, la nature qui vient si souvent à notre aide; enfin, laissez-moi, nous verrons; aux grands maux les grands remèdes. (*Agathe et Arthur sortent par la porte à droite.*)

SCÈNE XVI.

MISTRESS BERLINGTON, DARMENTIÈRES.

MISTRESS BERLINGTON. Eh bien! personne en ce magasin! eh! si vraiment! vous, docteur! vous que j'y retrouve encore! c'est un coup du ciel!

DARMENTIÈRES. Et pourquoi donc?

MISTRESS BERLINGTON. Je n'ai jamais été si contente, si heureuse; depuis que je vous ai vu, il vient de m'arriver une fortune immense, et vous verrez, j'ai déjà une foule d'idées admirables : je change mon coupé et mes chevaux, je renouvelle toutes les tentures de mon hôtel, et vous allez m'aider à choisir des étoffes; je veux ce qu'il y a de plus beau, de plus riche, de plus... Tenez, le ravissement où je suis me produit un tel effet que je ne peux pas parler, ça me coupe la respiration.

DARMENTIÈRES, *froidement.* J'attendrai alors que vous ayez respiré pour savoir d'où vous vient cet accroissement de richesse.

MISTRESS BERLINGTON. De mon neveu, de sir Arthur, qui me donne tous ses biens.

DARMENTIÈRES. Et à quel propos?

MISTRESS BERLINGTON. Je n'en sais rien, mais cela est...

DARMENTIÈRES. Laissez donc! à son âge! une telle donation pourrait bien être révocable.

MISTRESS BERLINGTON. J'en doute; mais ce qui ne peut pas l'être, c'est la renonciation qu'il fait à ses droits dans le procès qu'il avait gagné. Tenez, docteur, tenez, voyez plutôt, je l'ai déjà montrée à mon avoué, qui m'a assuré qu'il n'y avait pas à revenir sur un pareil titre.

DARMENTIÈRES, *prenant le papier, à part.* Diable! si l'avoué y a passé, cela va mal. (*Parcourant la lettre à voix basse.*) Hum, hum, hum, l'imprudent! tous ses biens, tant en France qu'en Angleterre. (*Achevant de lire.*) « Enfin, le domaine de Cerwood, où je suis né, et que je me « reproche de n'avoir presque jamais habité. Aussi, et dans « l'intérêt du pays, je ne mets qu'une condition expresse « et formelle à la présente donation, c'est que ma tante « ira se fixer dans ce château, et y fera tout le bien que « je regrette de n'avoir pu y faire... » Le domaine de Cerwood; j'en ai souvent entendu parler; c'est, je crois, en Écosse.

MISTRESS BERLINGTON. Dans les montagnes et au bord d'un lac; un château admirable par sa situation.

DARMENTIÈRES. En Écosse?

MISTRESS BERLINGTON. Oui, docteur.

DARMENTIÈRES. Dans les montagnes?

MISTRESS BERLINGTON. Oui, docteur.

DARMENTIÈRES. Et au bord d'un lac?

MISTRESS BERLINGTON. Certainement... une vue magnifique!..

DARMENTIÈRES. Et vous irez en jouir?

MISTRESS BERLINGTON. Il le faut bien!

DARMENTIÈRES. Pauvre femme!.. si jeune encore et si fraîche!..

MISTRESS BERLINGTON. Qu'est-ce que signifie?.. expliquez-vous.

DARMENTIÈRES. Rien! mais avant que vous partiez je vous prie de recevoir mes adieux, les adieux d'un ami qui vous était sincèrement attaché.

MISTRESS BERLINGTON. Et à propos de quoi, docteur?

DARMENTIÈRES. Vous me le demandez, lorsque avant un an peut-être...

MISTRESS BERLINGTON. O ciel!

DARMENTIÈRES. Est-ce que je ne vous ai pas envoyée, l'année dernière, en Italie et dans le midi de la France?

MISTRESS BERLINGTON. Eh bien?

DARMENTIÈRES. Eh bien! vous, à qui il faut un pays chaud, un pays sec, vous allez vous ensevelir dans les montagnes d'Écosse, au milieu des vapeurs, des nuages, des brouillards; je ne vous donne pas un an à vivre.

MISTRESS BERLINGTON, *effrayée.* O ciel! (*Vivement.*) Je n'irai pas! docteur, je n'irai pas! je vous le promets.

DARMENTIÈRES. Et alors cette donation est nulle, car elle porte formellement l'obligation d'aller dans ce pays et d'y résider.

MISTRESS BERLINGTON. C'est vrai; eh bien! alors, j'irai, j'irai avec un médecin, un bon médecin; vous viendrez avec moi, docteur, vous ne m'abandonnerez pas.

DARMENTIÈRES. Votre serviteur; pour être médecin, on n'est pas assuré contre une mort certaine.

MISTRESS BERLINGTON, *avec effroi.* Grand Dieu!.. vous croyez?

DARMENTIÈRES. Vous la trouverez là, à poste fixe, au bord du lac; elle n'en bouge pas.

MISTRESS BERLINGTON. Et aller s'exposer ainsi quand on est riche! vous conviendrez, docteur, que je suis bien malheureuse; j'en ferai une maladie.

DARMENTIÈRES. Cela se pourrait bien, et à qui la faute? à vous qui ne voulez pas bien vous porter.

MISTRESS BERLINGTON. Moi! je ne le veux pas?

DARMENTIÈRES. Oui, morbleu! plus je vous regarde et plus je suis convaincu qu'il ne tiendrait qu'à vous d'avoir la plus belle santé de France! cela dépend de vous.

MISTRESS BERLINGTON. De moi!

DARMENTIÈRES. N'ayez plus de procès, plus d'ambition, plus de désir de fortune qui vous tourmente et vous empêche de dormir, qui vous brûle le sang; vivant comme vous le faites, seule ou entourée d'indifférents; toujours triste, inquiète, grondant sans cesse, car vous ne faites que cela, à commencer par moi, votre docteur; et n'ayant là, près de vous, rien pour le cœur. Qui diable y résisterait? C'est ainsi qu'on épuise les sources de la vie, qu'on les détruit, qu'on se tue soi-même; c'est ce qui est arrivé à votre neveu.

MISTRESS BERLINGTON. Mon neveu?

DARMENTIÈRES. Oui, seul au monde et fatigué de l'existence, il voulait la quitter; c'est alors qu'il vous a fait cet abandon, cette donation; mais au moment où il allait succomber à son mal, je suis arrivé, je l'ai vu, je l'ai guéri par des moyens infaillibles et semblables à ceux que je vous proposais tout à l'heure; aussi, il ne demande plus qu'à vivre maintenant; il est amoureux, amoureux d'une jeune fille, jolie et bonne, comme vous; (*A part.*) il faut la flatter; (*Haut.*) mais pour l'obtenir il n'a plus de fortune, rendez-lui la sienne.

MISTRESS BERLINGTON. Par exemple! quelle idée!

DARMENTIÈRES. Dans votre intérêt autant que dans le sien? car s'il la redemande aux tribunaux, s'il faut plaider encore... mais vous ne le voudrez pas, c'est un don, un cadeau que vous lui ferez; hier, rien ne vous répondait de son cœur; aujourd'hui, c'est une chaîne qui l'attache à vous! Sa femme et lui, pour prix de leur bonheur, vous entoureront de soins, de caresses; vous verrez naître, croître autour de vous leurs enfants, qui apprendront d'eux à vous aimer, à vous chérir, et que vous gronderez tout à votre aise; mon tour viendra moins souvent. Voilà des amis, une famille pour vos vieux jours; et cette idée seule vous touche, vous émeut!

MISTRESS BERLINGTON. Moi! docteur?

DARMENTIÈRES. Oui, vous êtes émue, je le vois.

MISTRESS BERLINGTON. Mais non!

DARMENTIÈRES. Si fait!..

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; ARTHUR, AGATHE, DELAROCHE.

(*Ils entrent par la porte à droite. Darmentières leur fait signe de la main d'avancer lentement.*)

FINAL.

DARMENTIÈRES.

Tenez, tenez, les voilà qui s'avancent:

C'est de vous que leur sort dépend.
Allons, qu'à vous chérir dès ce jour ils commencent !
Une bonne action nous rafraîchit le sang.
(*Prenant la lettre.*)
En déchirant cet acte injuste autant qu'indigne...

MISTRESS BERLINGTON, *l'arrêtant.*
Mais, docteur...

DARMENTIÈRES.
Vous vivrez au moins cinq ans de plus.

MISTRESS BERLINGTON.
Cinq ans! serait-il vrai?

DARMENTIÈRES.
S'il le faut, je le signe ;
Et vos jours à venir me sont si bien connus
Que, si vous consentez, je vous assure même
Dix ans...

MISTRESS BERLINGTON.
Que dites-vous?

DARMENTIÈRES, *faisant toujours le geste de déchirer.*
Quinze ans...

MISTRESS BERLINGTON.
Grand Dieu !

DARMENTIÈRES.
Vingt ans...

MISTRESS BERLINGTON.
Vingt ans! ah! déchirez, déchirez, j'y consens.

TOUS.
O bonheur extrême !

DARMENTIÈRES, *déchirant l'acte.*
Tombez à ses pieds !

MISTRESS BERLINGTON.
Non, dans mes bras, mes enfants!

ENSEMBLE.

ARTHUR.
O moment plein d'ivresse !
Je retrouve en ce jour
L'amitié, la richesse,
Le bonheur et l'amour.

DARMENTIÈRES.
Par moi, par ma sagesse,
Il retrouve en ce jour
Sa tante, sa maîtresse,
Sa fortune et l'amour.

TOUS.
O moment plein d'ivresse!
Il retrouve en ce jour
L'amitié, la richesse,
Le bonheur et l'amour !

DARMENTIÈRES, *à Delaroche.*
De mes talents, mon cher, ce matin vous doutiez ;
Et, grâce à mon système, ici, vous le voyez,
La santé chez vous tous est enfin rétablie,
Sans qu'il en ait coûté rien à la pharmacie.

TOUS.
O moment plein d'ivresse! etc.





SCIPION, Fi donc! entre amis tout le monde donne, et personne ne reçoit. — Scène 3.

LA MANSARDE DES ARTISTES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 2 avril 1824.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DUPIN ET VARNER.

Personnages.

VICTOR, peintre.
AUGUSTE, musicien.
SCIPION, étudiant en médecine.
CAMILLE, jeune orpheline.
DUCROS, propriétaire.
FRANVAL, professeur de médecine.

La scène se passe dans un sixième étage.

Le théâtre représente une mansarde. Porte d'entrée dans le fond. Portes latérales. Sur le premier plan à droite du spectateur, une croisée. Sur le second, une cheminée; à gauche, un grand tableau sur un chevalet. Une petite table auprès de la croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, AUGUSTE.

(*Victor, à gauche du spectateur, est assis près de son chevalet, et travaille; Auguste, de l'autre côté, son habit à moitié passé, écrit debout sur une partition.*)

AUGUSTE.

AIR d'Amédée de Beauplan.

Bravo! m'y voici, je crois,
Sautez, fillettes,
A ma voix :
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR, *de l'autre côté.*

Ah! c'en est trop! je veux briser mes chaînes;
J'y renonce, maudit métier!
Oui, mon travail redouble encor mes peines.

AUGUSTE.

Le mien me les fait oublier.
Je tiens mon air villageois;

Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR.

Quand nous vivons, la gloire fugitive
De nous ne s'approche jamais;
Après la mort seulement elle arrive...
Et nos lauriers sont des cyprès.

AUGUSTE, *de l'autre côté.*

Je tiens mon air villageois;
Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR. Tu es bien heureux d'être aussi gai; moi je n'y tiens plus, je renonce à la peinture, à toutes mes espérances.

AUGUSTE. Toi, qui as du talent, toi qui dois être un jour le soutien et la gloire de l'école française!

VICTOR. Eh! qui te dit que j'ai du talent? quelle occasion ai-je jamais eue de me faire connaître? qui sait même si jamais elle se présentera? J'aurais mieux fait de prendre un métier, de manier la lime, ou de pousser le rabot, que d'user ma jeunesse à des travaux sans nombre, à des études assidues; et pourquoi? pour mourir de misère et de faim à l'entrée de la carrière.

AUGUSTE. Eh! tu te plains toujours! est-ce que Gérard et Girodet n'ont pas été comme toi? Est-ce que, dans tous les états, les commencements ne sont pas pénibles? la gloire vaut bien la peine qu'on l'achète; et si on la trouvait toute faite, personne n'en voudrait. Ce tableau que tu fais là, n'est-il pas un chef-d'œuvre?

VICTOR, *à part.* Oui; s'il savait que ce matin, sans l'en prévenir, je l'ai vendu d'avance soixante francs à un brocanteur...

AUGUSTE. Toi, enfin, tu travailles, tandis que nous autres, pauvres musiciens, nous ne pouvons même pas donner l'essor à nos idées musicales. En vain j'ai dans la tête les chants les plus heureux, les motifs les plus sublimes. Qu'est-ce que c'est que des airs sans paroles? et où veux-tu que j'en trouve? Qui est-ce qui me confiera un poëme? maintenant surtout que les auteurs ont tous voiture et logent au premier; crois-tu qu'ils monteront à un sixième étage pour m'apporter leur manuscrit? ils craindraient de tomber, rien que dans le trajet. Trop heureux encore quand je m'en retire sur la romance, le morceau détaché, ou la contredanse.

VICTOR. En effet, j'ai tort de me plaindre.

AUGUSTE. Eh! oui, sans doute; et si notre ami Scipion était là, il te le prouverait encore mieux que moi, lui qui est étudiant en médecine et philosophe. Comme il nous aime! comme il t'a soigné pendant ta dernière maladie! avec deux amis tels que nous, qu'est-ce que tu peux désirer?

AIR de *la Somnambule.*

N'aimes-tu pas ce logement modeste?
Quatre cents francs, et comme c'est meublé!
Salon, boudoir, atelier... et le reste;
Et tout ça sous la même clé.
Que la raison te persuade;
Tous trois nous sommes en ces lieux
Plus heureux qu'Oreste et Pylade;
Pour s'aimer ils n'étaient que deux.

Et cette jeune orpheline! notre amie, notre sœur... dont la présence embellit encore notre petit ménage.

VICTOR. Camille! (*A part.*) Allons, du courage. (*Haut.*) C'est justement à ce sujet que je voudrais te parler, ainsi qu'à Scipion; et puisqu'elle est sortie, causons-en sérieusement. Lorsque sa mère, madame Bernard, notre pauvre voisine, est morte, il y a cinq ans, nous avons pris avec nous sa petite fille, qui alors en avait dix.

AUGUSTE. C'est la plus belle action que nous ayons faite de notre vie; une pauvre enfant, qui, pour toute famille, n'avait que des parents éloignés, des parents qui ne l'avaient jamais vue, et qui avaient repoussé sa mère; et d'ailleurs, où les chercher? où les rencontrer? avant d'en trouver un seul, notre pauvre orpheline serait morte de besoin et de misère.

VICTOR. Sans doute, nous eûmes raison alors; mais maintenant, songe donc, Auguste, que cette petite fille de dix ans en a quinze, et qu'elle demeure avec nous.

AUGUSTE. Eh bien! sans doute... (*Montrant la porte à gauche.*) Là, notre chambre, (*Montrant la porte à droite.*) ici la sienne sur un autre palier. Ne sommes-nous pas ses frères? où est le mal?

VICTOR. Il n'y en a aucun, je le sais; mais pour elle-même, pour sa réputation, nous ne pouvons pas rester ainsi, et il faut bien prendre un parti.

AUGUSTE. Eh bien! on le prendra. (*A part.*) S'il savait combien je l'aime. (*Haut.*) Écoute, Victor, moi qui te parle, j'ai déjà pensé à un certain projet.

VICTOR. Et moi aussi; un projet qui nous conviendrait à tous.

AUGUSTE. Et quel est-il?

VICTOR. Vois-tu, je voudrais...

AUGUSTE, *écoutant près de la croisée, et lui faisant signe de la main.* Tais-toi donc! mais tais-toi donc, que je puisse entendre. Oui, c'est cela même. Ah! quel plaisir! jamais je n'en ai éprouvé un pareil.

VICTOR. Qu'as-tu donc?

AUGUSTE. Ma musique court les rues, tu n'entends pas? c'est ma dernière romance qui est jouée par un orgue de Barbarie.

VICTOR. Il s'agit bien de cela.

AUGUSTE. Écoute donc, c'est la première fois que je m'entends exécuter à grand orchestre... Ah! le bourreau! (*Allant à la fenêtre.*) *Fa* naturel... c'est un *fa* naturel. (*Lui jetant de l'argent.*) Tiens, voilà pour toi. J'aurais donné vingt francs pour qu'il y eût un *fa* naturel.

SCÈNE II.

VICTOR, CAMILLE, *avec un panier sous le bras;* AUGUSTE.

CAMILLE, *en entrant et courant à Auguste.* Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc? il va se jeter par la fenêtre.

AUGUSTE. Ah! te voilà, Camille!

CAMILLE. Bonjour, Auguste, bonjour, Victor; Scipion n'est pas encore rentré? Ne vous impatientez pas, j'apporte là votre déjeuner; aïe, le bras.

AUGUSTE. Aussi, le panier est trop lourd, tu te fatigues.

CAMILLE. Oh! non, ce n'est pas cela, mais six étages à monter... là, je parie que le feu est éteint.

VICTOR. C'est cela, nous ne déjeunerons pas d'aujourd'hui.

CAMILLE, *arrangeant le feu et versant le lait dans la casserole qu'elle place sur le réchaud.* Victor, ne vous fâchez pas, je vais me dépêcher; là, voilà mon lait qui chauffe; Auguste, ayez l'œil dessus, et prenez garde qu'il ne s'en aille.

AUGUSTE. Sois tranquille, je m'en charge.

AIR de *Lantara.*

Du coin de l'œil je vais le suivre,
En finissant ce rondeau qu'on attend.

(*Bas, à Camille.*)
Par lui demain nous pourrons vivre,
Je l'ai vendu vingt-cinq francs...

CAMILLE.
Tout autant.

AUGUSTE.
Au jour le jour vivre ainsi, c'est charmant!

CAMILLE.
Est-il un sort plus heureux que le nôtre!

AUGUSTE, *montrant la casserole.*
Dans ce moment, je tiens là d'une main
Le déjeuner de ce jour, et de l'autre
(*Montrant son papier.*)
L'espérance du lendemain.

VICTOR. Neuf heures viennent de sonner, et Scipion qui est allé faire des visites, et qui va rentrer pour déjeuner, ne trouvera rien de prêt; pourquoi? parce que Mademoiselle a mis une grande demi-heure pour aller chercher du pain et du lait.

CAMILLE. Quel joli petit caractère! toujours à gronder! Est-ce que vous pouviez, comme nous, prendre du café? est-ce que Scipion n'a pas dit hier que pour un convalescent du chocolat valait mieux? alors il a bien fallu en acheter à l'autre bout de la rue.

VICTOR. Quoi! c'était pour cela?

AUGUSTE. Oui; plains-toi donc; je te dis que c'est toi que Camille soigne le plus.

CAMILLE. Sans doute, parce qu'il est le plus méchant et le plus malheureux, (*A part.*) et puis ils ne savent pas que moi seule j'ai deviné son secret. (*Haut, allant à Victor.*) Mais à mon tour, que je me fâche. Qu'est-ce que vous avez fait ce matin? votre tableau n'est pas encore terminé, il y avait si peu de chose à faire.

AUGUSTE, *le regardant en riant.* Voyez-vous, le paresseux.

CAMILLE, *à Auguste.* Et vous, Monsieur, qui parlez, vous n'avez pas écrit une note; car votre papier de musique est tout blanc.

VICTOR, *le contrefaisant.* Voyez-vous, le paresseux.

CAMILLE. Il faut qu'on travaille, entendez-vous.

AUGUSTE. Camille, ne gronde pas, nous voilà à l'ouvrage; et je ne perdrai pas de vue notre déjeuner. (*Victor se remet à son tableau; Auguste s'assied sur un petit tabouret près du feu, écrit sur ses genoux, et de temps en temps regarde la casserole de lait.*)

CAMILLE. A la bonne heure.

AUGUSTE, *tendrement.* Nous n'avons rien fait, parce que, vois-tu, nous parlions de toi.

VICTOR, *d'un air triste.* Oui; nous pensions à l'avenir.

CAMILLE. L'avenir! qu'est ce que c'est que-ça? est-ce que cela arrivera jamais? pour des artistes, il n'y a que le présent; et qu'a-t-il donc de si triste? (*A Victor.*) Voyons, Monsieur, qu'est-ce qu'il vous manque? n'êtes-vous pas heureux? et voudriez-vous changer votre situation?

VICTOR, *vivement.* Oh! non, jamais!

AUGUSTE. Et moi donc! être artiste et mourir de faim; j'aime à vivre comme cela. (*Il manque de renverser la casserole.*) Aïe! le déjeuner!

VICTOR, *à Camille, lui montrant son tableau.*
AIR : *Taisez-vous* (d'AMÉDÉE DE BEAUPLAN).
Toi qui m'as servi de modèle,
Tiens, comment trouves-tu cela?

CAMILLE.
Comme c'est bien!

VICTOR.
Moins bien que celle
Dont le souvenir m'inspira.
(*Lui prenant la main.*)
Oui, je l'ai fait à ton image!

CAMILLE.
Victor, vous ne travaillez pas.

VICTOR.
Puis-je penser à mon ouvrage,
Quand je regarde tant d'appas?

CAMILLE, *lui fermant la bouche et détournant la tête.*
Taisez-vous, ne regardez pas.

DEUXIÈME COUPLET.

AUGUSTE.
Cette cavatine m'enchante.
Tiens, Camille, viens donc la voir.

CAMILLE, *parcourant le papier de musique.*
Je crois qu'elle sera charmante.

AUGUSTE, *de l'autre côté.*
Tu nous la chanteras ce soir.

CAMILLE.
Mais la fin est encore à faire;
Quoi! vous vous reposez déjà!

AUGUSTE, *la regardant tendrement.*
Et comment travailler, ma chère,
Quand je te vois comme cela?

CAMILLE, *de même qu'au premier couplet, lui tournant la tête du côté de la cheminée.*
Taisez-vous, regardez par là!

AUGUSTE. Ah! mon Dieu! le déjeuner qui s'en va. (*On entend chanter en dehors.*)

CAMILLE. C'est lui; c'est notre ami Scipion.

SCÈNE III.

VICTOR, SCIPION, CAMILLE, AUGUSTE.

SCIPION, *il entre en chantant.* Bonjour, mes amis; bonjour, Camille. Eh bien! le déjeuner? je meurs de faim.

CAMILLE. Vous voilà, mon ami! comme vous arrivez tard, et comme vous avez chaud! vous verrez que vous vous rendrez malade.

SCIPION. Ah! bien, oui; comme si la maladie osait se jouer à moi, à un médecin! car je le suis, et d'aujourd'hui. Faites-moi vos compliments, je suis reçu docteur.

TOUS. Il se pourrait!

SCIPION. Oui, mes amis, oui, notre jolie petite sœur! aussi, je suis accouru vous l'annoncer, parce qu'un bonheur à soi tout seul, c'est ennuyeux; ça n'en vaut pas la peine; j'ai passé ma thèse à toutes boules blanches; l'assemblée a battu des mains, et M. Franval, mon vieux professeur, est venu m'embrasser en criant : *Dignus est intrare!* Docteur! le docteur Scipion! comme cela sonne! Et puis, maintenant que me voilà un état... (*Regardant Camille.*) je pourrai réaliser certain projet dont je vous parlerai dans un autre moment.

VICTOR. A merveille! nous causerons de cela. (*Ici Camille commence à apprêter le déjeuner.*)

SCIPION. En revenant j'ai passé chez le portier en face, et chez Antoine le commissionnaire du coin que je traite pour rien; ensuite j'ai vu un catarrhe, et une fluxion de poitrine.

AIR de *l'Écu de six francs.*
J'ai fait donner un apozème,
C'était au cinquième, je crois;
J'ai vu deux fièvres au sixième...

VICTOR.
Tu passes tes jours, je le vois,
Dans les greniers et sous les toits,

SCIPION.

Des mansardes, chers camarades,
Je suis le docteur obligé.
(*Montrant l'appartement où ils sont.*)
Et par calcul, je suis logé
Dans le quartier de mes malades.

En tout, six visites payantes; voilà ma matinée? et je rapporte douze francs. Tiens, Camille, toi qui tiens la caisse, serre-nous cela. Savez-vous que si chaque jour il nous en arrivait autant...

VICTOR. Ce cher Scipion!

SCIPION. Écoutez donc : on ne peut pas payer davantage un docteur qui commence, et qui va à pied; quand j'aurai ma demi-fortune, ce sera bien autre chose; ensuite, mes amis, tout en faisant mes visites j'ai pensé à vous; c'est une excellente chose que d'avoir un médecin pour ami, ça voit tout le monde, ça va partout; et voilà comme on parvient. Vous, mes chers camarades, vous avez un talent sédentaire, un mérite paisible; moi, je suis déjà médecin, un peu charlatan, un peu intrigant; vous attendez chez vous la fortune, et moi je vais au-devant d'elle.

VICTOR. Pour la partager avec nous?

SCIPION. Fi donc! entre amis tout le monde donne, et personne ne reçoit.

CAMILLE, *qui pendant ce temps a placé les tasses sur la table et versé le chocolat.* A table, à table, voici le déjeuner.

SCIPION. Bonne nouvelle; le petit repas de famille, c'est si agréable. (*Sur la ritournelle et le premier motif de l'air, Auguste arrange les chaises autour de la table; Victor va chercher les serviettes dans la commode, et Scipion coupe du pain.*)

CHŒUR.

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie;
Par l'amitié
Que notre sort soit égayé.

CAMILLE, *debout au milieu de la table.*
Victor, mettez-vous là, de grâce.

VICTOR, *se plaçant à sa droite.*
Près de toi? quel est mon bonheur!

CAMILLE, *montrant l'autre place à côté d'elle.*
(*A Scipion.*)
Vous ici. La plus belle place
Appartient au nouveau docteur.
Auguste, je n'ai pas pour l'heure
D'autre place.
(*Lui montrant le bout de la table.*)

AUGUSTE.
C'est là meilleure,
Je ne voudrais pas la céder.
D'ici, je puis te regarder.
(*Ils sont tous assis autour de la table.*)

EN CHŒUR.

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie;
Par l'amitié.
Que notre sort soit égayé.

CAMILLE, *regardant Victor.*
Qui bannit la mélancolie?

VICTOR, *la regardant.*
Qui de nos maux prend la moitié?

TOUS.
C'est l'amitié.

SCIPION. Dieu! le bon chocolat! (*Regardant la tasse d'Auguste.*) Auguste en a eu plus que moi!

CAMILLE. Que ces médecins sont gourmands!

AUGUSTE. Eh bien! voyons, docteur, qu'est-ce que tu disais?

SCIPION. M'y voici. La fièvre cérébrale dont je vous ai parlé il y a huit jours était un étudiant en droit qui fait des vaudevilles.

AUGUSTE. Là, ils en font tous, au lieu de faire des opéras-comiques; c'est ce qui nous ruine.

SCIPION. Tais-toi donc, il en avait un en trois actes; et il n'était embarrassé que pour le musicien. Un musicien! me suis-je écrié; j'ai ce qu'il vous faut; un jeune homme qui a du chant, de l'harmonie, et des idées neuves. (*A Auguste.*) Vois-tu, voilà comme il faut se faire valoir. Toi, de même. Si dans un salon tu entends parler d'une fluxion de poitrine, pense à moi, ça me revient. Enfin, mes amis, j'ai décidé mon client, et il te donne son poëme.

AUGUSTE, *lui sautant au cou.* Ah! mon cher Scipion! mon sauveur! notre fortune est faite; succès complet, je t'en réponds; et nous vendrons la partition mille écus à un éditeur homme d'esprit, s'il s'en trouve; j'ai déjà là toute mon ouverture. Que n'ai-je ici un piano pour vous la faire entendre! Mes amis, c'est un article bien essentiel qu'un piano, et ce sera la première chose qu'il faudra acheter.

SCIPION. Oui, sans doute; ça, et une voiture, c'est de première nécessité; nous les aurons.

AUGUSTE. Nous aurons tout, maintenant que nous voilà riches.

SCIPION. Ah! j'ai aussi un papier que le portier m'a remis en bas; je crois que c'est notre terme.

TOUS. Le terme!

AUGUSTE. Ah! mon Dieu! déjà! (*Ils se lèvent.*)

CAMILLE. Écoutez donc, c'est aujourd'hui le huit, pour nous comme pour tout le monde.

AUGUSTE. Non pas, il me semble que pour les artistes cela revient plus souvent.

VICTOR. Enfin, il n'y a point de mal : on paiera celui-là comme on a payé l'autre.

AUGUSTE. Oui; mais c'est que l'autre, on le doit; j'avais obtenu un délai, et nous devions payer les deux ensemble.

VICTOR. Raison de plus pour se hâter. Camille, toi qui es notre ministre des finances, donne-nous de l'argent.

CAMILLE. Il n'y a plus rien, tout est dépensé.

VICTOR. Comment! ces deux cents francs que nous avions mis de côté pour les grandes occasions...

CAMILLE. Ces messieurs savent bien que tout y a passé pour les frais de votre maladie.

SCIPION, *qui lui faisait signe de se taire.* Voyez-vous la bavarde; qu'est-ce qu'elle avait besoin de parler?

VICTOR. Comment! c'était pour moi?

AUGUSTE. Eh! non, ce n'est pas ta faute, mais celle de Scipion; le quinquina est cher en diable, et il en ordonnait tous les jours.

SCIPION. Trouve-moi donc une autre manière de couper la fièvre.

VICTOR. Encore un nouveau service que je vous dois! et c'est moi qui suis cause de l'embarras où vous vous trouvez, moi qui ne fais rien pour vous, qui vous suis à charge.

CAMILLE, *qui s'est approchée de lui.* Victor! Victor! que dites-vous? et quelles sont ces idées-là! (*Aux deux autres.*) Apprenez qu'hier encore je l'écoutais, et qu'il ne parlait que de se tuer.

VICTOR. Moi!

CAMILLE. Oui, Monsieur; je vous ai entendu.

SCIPION. Qu'est-ce que c'est que cela, Monsieur? est-

ce que cela vous regarde? Chacun son état! Quand on a un ami qui est reçu docteur, on ne s'occupe plus de ces choses-là! D'ailleurs, je ne vois pas qu'il y ait de quoi se désoler; s'il faut partir d'ici, eh bien! nous partirons; mais tous les trois, et sans nous quitter.

AIR de *Julie.*

Rappelons-nous le serment qui nous lie,
Le même toit toujours nous recevra;
Et de notre joyeuse vie,
Quand le dernier terme échoira,
Il faudra bien déloger, il me semble;
Mais, Dieu clément que nous implorons tous,

ENSEMBLE.

Pour dernier bienfait permets-nous
De déménager tous ensemble. } *bis.*

CAMILLE. Mais, un instant; ne pourrait-on pas obtenir encore du temps de M. Ducros, notre propriétaire? il a l'air si bon avec moi.

VICTOR. Du tout, il ne faut pas y songer. (*A voix basse, aux deux autres.*) Apprenez qu'hier j'ai eu une scène avec lui; je l'ai surpris faisant l'aimable avec Camille, et j'ai manqué le jeter du haut en bas de l'escalier.

AUGUSTE, *vivement.* Eh bien! par exemple, si je l'avais vu.

SCIPION, *de même.* Et moi, donc; il ne serait mort que de ma main. (*On entend sonner.*)

CAMILLE, *allant à la porte et regardant par le petit guichet.* C'est M. Ducros.

VICTOR. C'est lui! quand j'y pense, je ne sais ce qui me tient...

SCIPION. C'est ça, il va tout gâter. Aie la bonté d'entrer ici à côté; et laisse-nous arranger cette affaire-là, parce qu'à nous deux Auguste, nous prendrons des moyens conciliatoires.

AUGUSTE. Oui, s'il refuse, je le jetterai par la fenêtre.

SCIPION. Et moi, comme Sganarelle, je lui donnerai la fièvre. (*On sonne encore; Victor entre dans la chambre à droite, et Camille va ouvrir à M. Ducros.*)

—

SCÈNE IV.

SCIPION, AUGUSTE, DUCROS, CAMILLE.

DUCROS, *en entrant, à Camille.* Bonjour, ma jolie petite mère; bonjour, mes chers locataires. (*A part, regardant Scipion et Auguste.*) Ah diable! à cette heure-ci, j'espérais les trouver sortis. Ouf! je n'en puis plus; il y a loin de ma boutique jusqu'ici, six étages à monter. (*Regardant Camille.*) Aussi le cœur bat toujours quand on arrive.

AUGUSTE, *bas, à Scipion.* L'entends-tu déjà?

DUCROS. Mais c'est trop juste, Messieurs, c'est trop juste, les arts, le génie, c'est toujours dans le haut. (*Il passe entre eux deux, Camille s'assied à droite près de la cheminée, et travaille; son panier est par terre à côté d'elle; il est recouvert par une serviette.*)

SCIPION. Ce n'est pas comme le commerce, toujours au rez-de-chaussée.

DUCROS. Eh! eh! le jeune docteur a le mot pour rire. Vous savez du reste ce qui m'amène. Je suis enchanté que l'occasion du terme me procure l'avantage de vous voir.

SCIPION. Nous sommes bien sensibles à votre visite.

DUCROS, *riant, et tirant sa quittance de sa poche.* Eh! eh! c'est une visite de deux cents francs.

SCIPION. Diable! je ne fais pas encore payer les miennes aussi cher, et c'est pour cela, mon cher propriétaire, que si vous pouvez nous accorder quelques jours.

AUGUSTE. Nous attendons des rentrées certaines.

DUCROS. J'en suis désolé; mais il faudra que je me mette en règle.

SCIPION. Allons donc, vous, monsieur Ducros, un riche propriétaire, un gros marchand bonnetier, vous ne voudriez pas pour deux cents francs vous fâcher avec nous.

DUCROS, *gaiement.* Du tout, mes amis, du tout, je ne me fâche pas, moi; d'abord, je suis bon enfant; je suis connu pour cela dans le quartier. Je vous ferai saisir; mais d'amitié.

AUGUSTE. Comment, morbleu!

SCIPION. Daignez nous écouter! si, sans vous donner d'argent, on s'entendait avec vous. Par exemple, en cas de maladie, je vous promets de vous faire deux visites par jour, et gratis.

DUCROS. Je ne donne pas là-dedans; moi d'abord, je ne suis jamais malade, par économie.

AUGUSTE. Notre ami Victor vous fera le portrait de votre femme.

DUCROS. Madame Ducros! on la voit déjà à son comptoir, c'est bien assez! Ah! bien oui, faire le portrait d'une marchande de bas!

AUGUSTE. On vous la peindra en pied.

DUCROS. Je n'en veux pas.

SCIPION. Ce sera parlant.

DUCROS. Raison de plus; de l'argent, de l'argent.

AUGUSTE, *le menaçant.* Eh bien! puisqu'il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison...

CAMILLE, *le retenant et passant entre lui et Ducros.* Auguste, y pensez-vous? (*A Ducros.*) Eh quoi! Monsieur, vous qui aviez l'air si bon et si humain, vous ne voulez point nous accorder le moindre délai, vous voulez nous renvoyer.

DUCROS. Vous renvoyer! non pas.

CAMILLE. Vous voulez que nous vous quittions.

DUCROS. Me quitter! (*A part.*) Au fait, ce n'est pas là ce que je veux, et j'allais prendre un mauvais moyen. (*Haut.*) Ecoutez-moi, mon enfant; car je ne peux rien refuser à une jolie femme. Ces messieurs parlaient tout à l'heure de tableaux; et dans un moment où tous mes confrères les bonnetiers donnent dans le luxe des enseignes, je ne serais pas fâché de m'élever à la hauteur du siècle, et si je trouvais pour mon magasin de bonneterie...

SCIPION. Quoi, vraiment! vous voudriez une enseigne? parlez, commandez.

DUCROS. Oui, mais toutes celles que j'ai marchandées sont hors de prix, surtout depuis que les grands maîtres s'en mêlent. Je voudrais, voyez-vous, un petit chef-d'œuvre à bon compte; qu'il y eût de la fraîcheur, de l'éclat, de la grâce, un peu de génie; et quarante-deux pouces de large, sur cinquante de hauteur; c'est l'emplacement.

SCIPION. Je comprends. Eh bien! tenez, tenez, ce tableau qui est là sur le chevalet.

CAMILLE. Quoi! vous voudriez?..

SCIPION. Laisse donc. (*A Ducros.*) Hein! qu'en dites-vous?

DUCROS, *passant à la droite de Scipion.* Juste ma dimension. (*Le regardant.*) Ça n'est pas mal, pas mal du tout.

CAMILLE. Je crois bien, un tableau d'histoire, une scène de Walter Scott : Élisabeth offrant à Leicester l'ordre de la Jarretière.

AUGUSTE. De la jarretière ! justement c'est de votre état.

SCIPION. Et voyez-vous l'effet que ça produira rue Saint-Denis, quand on lira en grosses lettres : « Ducros, bonnetier, à la Jarretière. » Et les bas de coton en sautoir.

DUCROS. C'est vrai, c'est vrai ; eh bien ! je le prendrai en paiement de vos loyers.

SCIPION. Non pas, non pas ; cela vaut un peu plus.

CAMILLE. Je crois bien, un tableau comme celui-là.

SCIPION. Tenez, pour ne pas marchander, six cents francs et notre amitié.

DUCROS. J'aimerais mieux cinq cents francs tout court ; c'est plus rond, c'est portatif.

AIR : *A soixante ans.*

Allons, Messieurs... (*A part.*) Plus je le considère,
Je m'y connais, c'est bien moins qu'il ne vaut.
(*Haut, et repassant entre Auguste et Scipion.*)
Acceptez-vous, pour terminer l'affaire,
Mes cinq cents francs?

SCIPION.

Va donc, puisqu'il le faut ;
Mais en honneur, ce n'est pas trop.
(*Montrant le tableau.*)
La jarretière elle seule, et sans peine,
Vaut cent écus...

AUGUSTE.

Comme c'est détaché !

SCIPION.

Du procédé soyez au moins touché

ENSEMBLE.

Pour deux cents francs, nous vous laissons la reine,

AUGUSTE.

Et Leicester par-dessus le marché. (*bis.*)

DUCROS. Allons, puisque c'est conclu, dans une heure je viendrai le chercher en vous apportant l'argent. (*Il salue les jeunes gens. A part.*) Puisqu'il est impossible (*Désignant Camille.*) de lui parler. (*Il glisse une petite lettre dans le panier de Camille, qui est assise et occupée à travailler.*) Eh bien ! ma charmante, êtes vous contente de moi ? C'est pour vous ce que j'en fais.

AUGUSTE. Eh bien ! monsieur Ducros, que faites-vous donc ?

DUCROS. Rien. Enchanté de m'être entendu avec vous, parce que le commerce, les arts, tout cela se doit un mutuel appui. (*Regardant le tableau.*) Quel coloris ! quelle jarretière ! Dieu ! que la jarretière est bien ! Adieu ! adieu, ma charmante, vous aurez de mes nouvelles plus tôt que vous ne croyez. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* DUCROS.

AUGUSTE. L'excellente affaire ! Que Victor se plaigne encore ; c'est lui qui est notre sauveur, c'est lui qui nous tire d'embarras. Victor ! Victor !

VICTOR, *sortant de la porte à gauche.* Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? j'ai cru que vous n'en finiriez pas.

SCIPION. Les galions sont arrivés ; tout l'or du Nouveau-Monde. Cinq cents francs ! jamais nous n'avons été aussi riches, et cela grâces à toi.

VICTOR. Mais explique-moi donc...

SCIPION. Auguste te le dira ; je cours à mes malades. M. Franval, mon vieux professeur, part demain pour la campagne, et, en son absence de trois jours, il m'a confié sa clientèle. A propos de cela, mes amis, puisque nous voilà en fonds, il me semble qu'il serait convenable d'inviter à dîner aujourd'hui ce cher professeur ; c'est un brave homme, un homme des anciennes méthodes.

AUGUSTE. Tu feras très-bien. Si en même temps tu invitais ce jeune étudiant en droit, l'auteur de mon opéra-comique.

SCIPION. C'est trop juste ; je m'en charge. Camille, tu auras soin de nous donner un petit dîner fin et délicat.

VICTOR. Mais, mes amis, permettez donc...

SCIPION. Qu'est-ce que tu as à dire ? c'est toi qui nous régales, c'est toi qui payes.

CAMILLE. Ah ! Scipion, si en même temps, puisque nous voilà riches, vous vouliez faire raccommoder ma chaîne qui est cassée. (*La détachant de son cou.*) Je crains de perdre le portrait, et comme c'est celui de ma mère...

SCIPION. C'est bien, c'est bien ; je m'en charge, et en même temps je le ferai nettoyer à neuf chez le premier bijoutier.

VICTOR. Ah çà ! il vous est donc arrivé des millions ?

SCIPION. Comme tu dis ; le terme est payé, et, de plus, nous sommes en argent.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Dépêchons-nous, il faut que je rassemble
Ton jeune auteur et mon vieux professeur ;
Puis au dessert, nous chanterons ensemble
Ce grand morceau qui me fait tant d'honneur.
Quoique docteur, j'aime le chromatique ;
J'aurais été fort sur le violon.

AUGUSTE. C'est juste.

La médecine est sœur de la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.

TOUS EN CHOEUR.

Un médecin doit aimer la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.
(*Scipion sort en courant.*)

—

SCÈNE VI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE.

VICTOR. Il a perdu la tête ; et je tremble pour les ordonnances qu'il va écrire !

AUGUSTE. Laisse-le faire, et imite-nous ; nous ne sommes pas comme toi, nous ne sommes pas fiers ; ton argent, c'est le nôtre ; et nous en usons sans t'en demander la permission.

VICTOR. Mon argent ?

CAMILLE. Eh oui, M. Ducros, notre propriétaire, ce riche bonnetier, avait besoin d'une enseigne, et il nous la paie cinq cents francs.

VICTOR. Moi, une enseigne ! j'irais me déshonorer et avilir mes pinceaux !

AUGUSTE. A qui en a-t-il donc ? tout le monde a commencé par là ; moi qui te parle, j'ai bien fait des contredanses, et, s'il le fallait, j'irais les jouer ; en avant deux, chassez, croisez, et la queue du chat.

VICTOR. Tu as raison, c'est peut-être un amour-propre, une fierté déplacée, mais avec cette idée-là, ce serait plus fort que moi, il me serait impossible de rien faire.

AUGUSTE, *passant à sa droite.* Eh bien ! on ne te demande rien, c'est déjà fait : regarde ton tableau d'Élisabeth ; nous l'avons vendu cinq cents francs ; dans l'instant on va nous les apporter.

VICTOR. Quoi ! ce tableau ? ah ! mon ami, il est dit que le malheur me poursuivra toujours ; je l'ai vendu ce matin soixante francs à un brocanteur.

AUGUSTE. Il se pourrait...

CAMILLE. Ah! mon Dieu, nous voilà ruinés.

AUGUSTE. Aussi je te demande pourquoi te mêler de commerce, toi qui n'y entends rien; mais on t'a trompé, et nous ne souffrirons pas...

VICTOR. Non, mon ami, non; ma parole est donnée, et jamais je n'y manquerai.

CAMILLE. Auguste, il a raison.

AUGUSTE. Hélas! oui; et il n'y a rien à faire.

CAMILLE. Qu'à contremander notre dîner... (*Retirant la serviette qui est sur le panier.*) Et pour moi, me voilà revenue du marché. (*Elle secoue la serviette, et le billet que Ducros y a glissé tombe par terre.*)

VICTOR. Quel est ce papier que tu laisses tomber?

CAMILLE. Je ne sais.

VICTOR, *lisant l'adresse.* A mademoiselle Camille. C'est à votre adresse.

CAMILLE, *le regardant.* En effet, mais je ne connais pas cette écriture, et je ne sais comment ce billet se trouvait là.

VICTOR, *avec émotion.* Vous ne le lisez pas!..

CAMILLE. A quoi bon, puisque vous le tenez? ai-je des secrets pour vous? voyez vous-même.

VICTOR, *après avoir parcouru le billet, fait un geste de colère et se reprend.* Camille, je vous en prie, laissez-nous un instant.

CAMILLE. Mon ami, qu'avez-vous donc?

VICTOR. Tout à l'heure, nous irons vous retrouver.

CAMILLE. C'est bien, c'est bien, je m'en vais. Ah! le vilain billet! (*Elle sort par la porte à droite du spectateur.*)

SCÈNE VII.

AUGUSTE, VICTOR.

VICTOR. Tiens, vois toi-même, et dis-moi s'il est permis de pousser plus loin l'insolence.

AUGUSTE, *parcourant le billet.* « Adorable mi-« gnonne... » Point de signature, et c'est une déclaration d'amour qu'on ose adresser à Camille! (*Avec colère.*) Morbleu! (*Se reprenant.*) C'est ce matin, quand elle est sortie, qu'on lui aura glissé ce billet dans son panier.

VICTOR. Eh bien! tu vois maintenant ce que je te disais tantôt. C'est nous qui l'exposons à de pareilles insultes; c'est la position où elle se trouve ici.

AUGUSTE. Tu as raison, mais s'il faut t'avouer la vérité, il me serait impossible de ne plus voir Camille, de me séparer d'elle. Pendant longtemps, comme toi, j'ai cru que ce n'était que de l'amitié, mais je ne peux plus m'abuser, c'est de l'amour.

VICTOR. Que dis-tu?

AUGUSTE. Je l'aime; je veux l'épouser; et c'est là le projet dont je voulais te parler ce matin.

VICTOR, *à part.* Ah! malheureux que je suis! (*Haut.*)

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Quoi! l'amour régnait dans ton âme,
Et tu ne nous en parlais pas!

AUGUSTE.

C'est qu'en pensant à cette flamme,
Je me la reprochais tout bas.
Oui, de l'aimer à la folie,
Je m'accusais... car, c'est, hélas!
Le premier bonheur de ma vie
Que vous ne partagerez pas.

Ou plutôt je disais : c'est ma femme et moi qui tiendrons le ménage; et par ce moyen nous ne nous quitterons pas, nous resterons ensemble. Je sais que le moment n'est pas favorable, puisque nous n'avons rien que des dettes, et que notre loyer n'est même pas payé; mais enfin les circonstances peuvent changer; et si jamais je fais fortune, ce sera pour la partager avec vous, mes amis, et avec elle; hein, que dis-tu de mon plan?

VICTOR. Qu'il me paraît très-raisonnable, très-convenable.

AUGUSTE. Tu l'approuves donc? A merveille. Voici notre ami Scipion, ne lui parle pas encore de mon amour, parce qu'il est goguenard, et qu'il se moquerait de moi.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, SCIPION, VICTOR.

SCIPION. Toutes mes courses sont finies. J'espère que je n'ai pas perdu de temps. (*A Victor.*) Eh bien! Victor, qu'as-tu donc? tu me parais changé?

VICTOR. Non, mon ami, je t'assure.

SCIPION, *d'un ton de reproche.* Parbleu! j'espère que je m'y connais. (*Lui prenant le pouls.*) Ta main est froide, et ton pouls bat comme si tu avais la fièvre. Voyons, d'où souffres-tu? qu'est-ce que tu éprouves?

VICTOR. Moi, rien, te dis-je.

SCIPION. Comment rien? est-ce que tu n'as pas confiance?

VICTOR. Si vraiment; mais hier et aujourd'hui, j'ai beaucoup travaillé, et peut être la fatigue...

SCIPION. C'est cela, un mal de tête; pour te dissiper, je t'apporte encore de bonnes nouvelles; car remarquez qu'il n'y a que moi qui vous en donne; chez vous le baromètre est toujours à la tempête, et chez moi au beau fixe. Je sors de chez M. La Bernardière, un malade chez lequel mon professeur m'a présenté; bel appartement, et puis bon genre; une porte cochère, c'est la première fois que ça m'arrive : tout en causant avec lui, et en donnant ma consultation, je voulus tirer ma tabatière pour me donner un air capable, parce qu'une prise de tabac, placée à propos, donne bien du poids à une ordonnance; et dans ce mouvement, je fis rouler sur son lit le médaillon que Camille m'avait donné à raccommoder, et où est le portrait de sa mère, peint par Victor; à la vue de cette miniature, il fait un geste de surprise; il paraît que notre malade est connaisseur! — Monsieur, qui a fait ce portrait? — Un de mes amis, un peintre distingué. — Et vous avez connu l'original? — Oui, Monsieur. C'est frappant, ou plutôt c'était frappant de ressemblance, car la pauvre femme... Je lui raconte alors l'histoire de madame Bernard, notre voisine, et de Camille sa fille, que nous avons recueillie. Pendant ce temps, notre amateur ne quittait pas des yeux le portrait. Il est vrai que c'est d'un fini! — Mon cher docteur, m'a-t-il dit, vous et vos amis vous êtes de braves jeunes gens; et si je reviens de cette maladie, ma première visite sera pour vous. Vous entendez bien qu'il en reviendra, je vous en réponds, et j'ai idée que nous avons en lui un protecteur.

AUGUSTE. Tu crois?

SCIPION. Parbleu! un homme très-riche, un vieux garçon; son valet de chambre qui avait mal aux dents et qui voulait m'attraper une consultation gratuite, m'a raconté toute son histoire : c'est un parvenu qui n'a que des parents fort éloignés, et qu'il connaît à peine; il est lui seul l'artisan de sa fortune; et il en a beaucoup, ainsi que du crédit. Avec sa protection, je peux me lancer, me faire connaître, et réaliser le projet que

je médite depuis si longtemps et dont jusqu'ici, mes amis, je ne vous ai pas parlé ; mais c'était tout naturel, tant que j'étais étudiant en médecine, je ne pouvais pas songer à m'établir ; mais maintenant que je suis médecin, que j'ai un état, des espérances, rien ne m'empêche d'épouser celle que j'aime, et c'est Camille.

AUGUSTE, *à part.* O ciel !

VICTOR. Quoi ! tu es amoureux ?

SCIPION. A en perdre la tête. Vous qui ne la regardez que comme une sœur, ça vous étonne ; mais moi, voilà longtemps que ça me tient : il ne faut pas croire que la Faculté soit insensible. (*A Auguste, qui ne répond pas.*) Eh bien ! qu'est-ce qui te prend donc ? te voilà comme Victor était tout à l'heure.

AUGUSTE. Moi, mon ami, tu te trompes, je te jure.

SCIPION. Non pas, et voilà que vous m'effrayez, car ça offre tous les caractères d'une épidémie. (*A Victor, montrant Auguste.*) Sais-tu ce qui lui a pris ?

VICTOR. Oui, sans doute ; il est comme toi, il aime aussi Camille.

SCIPION. Comment ! il se pourrait ?

AUGUSTE. Ah ! mon Dieu, oui ; je suis le plus malheureux des hommes.

SCIPION. C'est moi qui le suis, moi qui lui enlève sa maîtresse ; car je ne puis guère en douter, je parierais que c'est moi qu'elle aime.

AUGUSTE. Oh ! si ce n'était que cela ; mais c'est que j'ai idée, au contraire, que c'est moi qu'elle préfère, et tu ne vas plus m'aimer, tu vas me haïr.

SCIPION. Moi ! peux-tu le penser ? je m'en rapporte à son choix.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Qu'elle prononce, mes amis,
Mais quelque sort qu'on nous prépare,
Que jamais rien ne nous sépare,
Jurons d'être toujours unis.

TOUS TROIS.

Jurons d'être toujours unis.

(*En ce moment Victor passe entre Auguste et Scipion dont il prend la main.*)

SCIPION, *bas, à Victor, et montrant Auguste.*

Il faut, comme je l'appréhende,
S'il n'est pas payé de retour,
L'aimer encor plus dans ce jour,
Pour qu'ici l'amitié lui rende
Tout ce que lui ravit l'amour.

SCIPION. Eh bien ! Victor, qu'en dis-tu ?

VICTOR. Que je suis content ; quoi qu'il arrive, il y aura un de mes amis qui sera heureux.

SCIPION. La seule chose qui m'embarrasse maintenant, c'est d'en parler à Camille ; je n'oserai jamais.

AUGUSTE. Ni moi non plus.

SCIPION. Une meilleure idée ; il faut que ce soit Victor qui parle pour nous.

VICTOR. Moi ?

SCIPION. Eh ! oui, sans doute ; lui qui n'est pas amoureux, il n'aura pas peur, et puis il sera impartial.

VICTOR, *à part.* Ah ! je ne m'attendais pas à ce dernier coup !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CAMILLE.

CAMILLE. Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc, mes amis ? voilà une visite qui nous arrive ; j'ai aperçu par la fenêtre un vieux monsieur, en noir, et qui ne va pas vite.

SCIPION. C'est M. Franval, notre cher professeur ; quand on l'invite pour cinq heures, il arrive toujours à quatre.

AUGUSTE. Est-ce qu'il vient dîner ?

SCIPION. Sans doute, n'était-ce pas convenu ? Je suis passé chez notre étudiant en droit, et nous aurons un convive de plus.

CAMILLE. Un de plus ?

SCIPION. Oui, il ne m'avait pas dit qu'ils étaient deux collaborateurs ; quelquefois même on est trois pour un vaudeville.

CAMILLE. Ah ! mon Dieu ! comment allons-nous faire ?

SCIPION. Qu'est-ce qu'ils ont donc ?

AUGUSTE. Le tableau de cinq cents francs, notre unique espoir, a été vendu soixante francs.

SCIPION. Il serait vrai ! eh bien ! mes amis, il ne faut pas se désoler ; soixante francs, nous sommes six, à dix francs par tête, il y a de quoi faire un joli dîner.

AUGUSTE. Oui, si nous les avions ; mais ils sont encore à venir, le terme n'est pas payé ; de sorte que M. Ducros peut tout faire saisir, tout, jusqu'au dîner.

SCIPION. Dieu ! quel affront pour nos convives, mon professeur surtout ; je le connais, c'est un entêté, il est venu pour dîner, et il ne s'en ira pas qu'il n'ait eu satisfaction. Va, Camille, fais comme tu voudras, mais tâche de nous avoir un dîner impromptu, et à crédit.

CAMILLE. Dame, je vais tâcher, j'ai déjà les douze francs de ce matin.

SCIPION. C'est ma foi vrai ! voilà déjà le premier service ; dépêche-toi, et puis tantôt, quand tu reviendras, Victor a quelque chose à te dire de ma part.

CAMILLE. A moi ?

AUGUSTE. Oui, oui, Victor a aussi à te parler de la mienne.

CAMILLE, *les regardant d'un air étonné.* Ah çà ! à qui en ont-ils tous les trois ?

SCIPION. Va-t'en donc, et par le petit escalier ; j'entends notre professeur. (*Camille sort par la porte à gauche.*)

SCIPION, *parlant à Auguste et à Victor.* Dites donc, je vais le faire parler médecine, parce que cela nous fera gagner du temps.

SCÈNE X.

SCIPION, M. FRANVAL, AUGUSTE, VICTOR.

M. FRANVAL. Salut à l'aimable jeunesse.

AUGUSTE. Bonjour, monsieur Franval.

SCIPION. Bonjour, mon professeur, asseyez-vous donc, je vous prie.

M. FRANVAL. Ça ne me fera pas de mal, car la montée est rude, et je me disais en route : *Macte animo, generose puer ! sic itur ad astra.*

SCIPION. Vous avez raison ; nous sommes un peu voisins des astres.

M. FRANVAL. Laissez donc ; vous avez une habitation de petites maîtresses, vous êtes de vrais sybarites ; de mon temps les élèves en médecine logeaient encore plus haut. Il est vrai qu'alors on avait de meilleures jambes ; mais, vois-tu, mon ami Scipion, c'est un temps à passer ; à mesure que tu t'élèveras en réputation, tu descendras d'un étage.

SCIPION. C'est pour cela, mon professeur, que vous êtes maintenant au premier.

M. FRANVAL. Eh ! eh ! c'est un compliment qu'il me fait là. Oui, mes amis, je me soutiens tant que je peux ; mais dans ce moment-ci, l'ancienne médecine a bien



CAMILLE. Comme c'est bien. — Scène 11

du mal, nous défendons le terrain *unguibus et rostro*, car il y a de dangereux novateurs.

SCIPION, *à part*. C'est bon, nous y voilà.

AUGUSTE. Oui, Scipion nous a conté cela.

M. FRANVAL. Imaginez-vous que, depuis cent ans et plus, on se moquait du docteur Sangrado et de son système; eh bien! nous y voilà revenus : l'eau chaude et la saignée, ou, ce qui revient au même, les boissons et les sangsues. Les sangsues, ils ne sortent pas de là; c'est le remède de tous les maux : c'est la panacée universelle.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Mais c'est en vain qu'on clabaude,
La sangsue un jour passera,
Et tous ces marchands d'eau chaude
Ne font, on le voit déjà,
Que de l'eau claire, et voilà!
Dans la rivière leur doctrine
Conduira le corps tout entier;
Et quittant son ancien quartier,
L'École de médecine
Va venir aux bains Vigier.

SCIPION. Il me semble cependant, mon professeur, que, dans votre dernière ordonnance, j'ai vu se glisser quelques sangsues.

M. FRANVAL. Parbleu! il le faut bien; si on ne les employait pas, on aurait l'air, dans le monde, d'un routinier, d'une tête à perruque; voilà comme ils nous traitent.

AUGUSTE. Eh bien! alors, comment faites-vous?

M. FRANVAL. A mon cours et à mon hôpital, je fais l'ancienne médecine, parce que c'est la bonne; et dans le monde, quand j'y suis appelé, je fais la nouvelle, parce que les Parisiens ne se croiraient pas guéris, s'ils ne l'étaient pas à la mode. (*Victor va s'asseoir auprès de son tableau, et reste absorbé dans ses réflexions.*)

SCIPION. Merci, mon professeur, je profiterai de la leçon.

M. FRANVAL. Et tu feras bien. Dis-moi, comment va M. de La Bernardière, chez qui je t'ai envoyé?

SCIPION. Un peu mieux, depuis ce matin.

M. FRANVAL. C'est une fièvre ataxique bien dange-

reuse, une bonne maladie pour toi, mon garçon; il faut suivre cela avec attention.

SCIPION. Je vous demande bien pardon, mon professeur, mais je crois que vous vous trompez sur ce malade-là.

M. FRANVAL. Qu'est-ce que ça veut dire, je me trompe?

SCIPION. Permettez; non pas sur les effets, mais sur la cause de sa maladie; je l'ai fait parler ce matin, et il me semble que chez lui c'est le moral qui est attaqué; il y a quelque chose qui le tourmente, quelque arrière-pensée qui l'agite. Aussi je lui ai dit : Mon client, pour que la médecine puisse agir avec effet sur le corps, il faut d'abord que l'âme soit tranquille, et la vôtre ne l'est pas. Il m'a serré la main en me disant : Docteur, vous avez raison! Eh bien! lui ai-je répondu, commençons par là? mettez-vous d'abord en paix avec vous-même, cela vous regarde; pour le reste je m'en charge, et vous jouirez bientôt, comme dit notre professeur, des deux trésors les plus précieux sur la terre : *Mens sana in corpore sano.*

M. FRANVAL. Tu lui as dit cela? embrasse-moi, mon cher Scipion; je te cède ce malade-là; il est à toi,

Et par droit de conquête, et par droit de naissance.

Voilà un élève digne de moi.

SCIPION. Merci, mon professeur; je tâcherai de faire honneur à vos principes.

M. FRANVAL, *passant près de la cheminée, et s'y asseyant pour se chauffer.* Comme moi à ton dîner; car il me semble que l'heure approche.

SCIPION, *à part.* Nous y voilà. J'étais bien étonné qu'il l'eût oublié. (*A Franval.*) Mon professeur, si, en attendant, vous vouliez jeter un coup d'œil sur ma bibliothèque?

AUGUSTE, *bas, à Scipion.* Ta bibliothèque!

SCIPION, *de même.* Ces trois livres de médecine qui sont là, sur la planche. (*A part.*) Et Camille qui ne revient pas!

—

SCÈNE XI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE, SCIPION, FRANVAL, *toujours à la cheminée, et leur tournant le dos.*

CAMILLE, *un panier sous le bras, entrant par la gauche.* Me voici, me voici; rassurez-vous, j'ai tout ce qu'il me faut.

SCIPION. Alors, dépêche-toi, (*Montrant son professeur.*) car ce pauvre homme; j'en ai mal à son estomac.

CAMILLE. Oui; mais il y a en bas une voiture qui vient vous chercher : un grand laquais est descendu, et a demandé le docteur Scipion.

SCIPION. A-t-il une livrée?

CAMILLE. Oui, sans doute.

SCIPION. Dieu! quel honneur ça va me faire dans le quartier.

CAMILLE. C'est de la part de M. de La Bernardière, qui vous demande. Eh vite! eh vite! (*Elle entre, avec son panier, par la porte à droite.*)

SCIPION. M. de La Bernardière, mon meilleur malade! Mon professeur, je vous demande bien pardon.

M. FRANVAL. Qu'est-ce que c'est?

AIR des *Scythes.*

SCIPION.

Pour un moment, cher docteur, je vous quitte.
(*A Auguste.*)
Songe au dîner, dans l'instant je revien.

M. FRANVAL.

Quoi! tu t'en vas?

SCIPION.

C'est pour une visite.

M. FRANVAL.

Et le dîner?

SCIPION.

Ah! vous n'y perdrez rien;
Mais vous voyez quel bonheur est le mien :
Une livrée, un superbe équipage,
Un grand laquais qui va me prendre, en bas,
Pour un docteur du premier étage!
Dépêchons-nous pour qu'il ne monte pas...
(*Il sort.*)

—

SCÈNE XII.

VICTOR, FRANVAL, AUGUSTE.

M. FRANVAL, *se levant et le regardant sortir.* Voyez-vous, le gaillard, je me reconnais là. Voilà comme j'étais pour ma première maladie un peu importante, j'aurais franchi les escaliers; et il faut ça, parce qu'un malade, je dis un bon malade, ça ne se retrouve pas tous les jours. (*Il passe près de Victor et regarde son tableau.*)

AUGUSTE. Oui, il faut souvent se dépêcher.

CAMILLE, *sortant de la porte à droite, bas, à Auguste.* Je suis d'une inquiétude; je viens de parler à Ducros; il ne veut rien entendre; et si on ne lui donne le tableau, il va faire saisir.

AUGUSTE, *de même.* Ah! mon Dieu! comme ça va arriver; juste au milieu du dîner. (*Haut, à Franval, en riant.*) Eh bien! vous dites donc?

M. FRANVAL, *qui, pendant ce temps, a toujours eu l'air de causer avec Victor.* Je disais que j'ai fait mon chemin, et que vous ferez le vôtre, parce que quand on a de l'ordre, de l'économie, et qu'on n'a pas de dettes...

AUGUSTE, *à part.* Ça se trouve bien.

M. FRANVAL. Surtout, quand on a de la conduite et des mœurs. (*Apercevant Camille qui a passé entre lui et Victor.*) Quelle est cette jeune fille?

AUGUSTE. C'est elle qui préside à notre petit ménage.

M. FRANVAL. Quoi! vous avez une gouvernante de cet âge! moi qui en ai renvoyé une de cinquante-cinq ans, parce que cela faisait jaser.

VICTOR. Non, Camille n'est pas ce que vous croyez; elle est chez elle.

M. FRANVAL, *s'inclinant.* Ce serait madame votre épouse! combien je suis désolé! aussi je me disais : il est impossible que des jeunes gens aussi sages, aussi rangés...

VICTOR. Vous ne vous trompiez pas, Monsieur; nous sommes dignes de votre estime; et cependant, il faut vous l'avouer, Camille...

M. FRANVAL. Achevez.

CAMILLE. Est une jeune orpheline, élevée par eux, et qui ne connaît sur la terre d'autres parents, ni d'autres amis.

M. FRANVAL. Qu'entends-je, mes amis! quoi! vous pouvez rester ainsi?

CAMILLE. Et qui peut s'en offenser, qui peut blâmer mon amitié, ma reconnaissance? ne sont-ce pas mes frères, mon unique famille?

M. FRANVAL. D'accord, mon enfant. Mais songez donc que le monde...

CAMILLE. Ce monde dont vous me parlez s'est il jamais occupé de moi? m'aurait-il secourue? m'aurait-il protégée?

M. FRANVAL.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Mes chers enfants, loin d'être rigoriste,
J'ai pour devise, indulgence et bonté ;
C'est malgré moi qu'ici je vous attriste ;
Mais je vous dois d'abord la vérité :
L'opinion est un juge suprême
Dont les arrêts veulent être écoutés :
Et les premiers, respectez-la vous-même,
Si vous voulez en être respectés.

VICTOR. Oui, Camille, Monsieur a raison, ou du moins il n'est qu'un seul moyen de ne pas nous séparer. (*Avec émotion.*) Auguste et Scipion vous aiment tous deux, et veulent vous prendre pour femme.

CAMILLE, *à part.* Que dit-il? lui, Victor? (*On sonne.*)

AUGUSTE. Ah! mon Dieu! c'est Ducros.

M. FRANVAL. Encore un convive?

AUGUSTE. Ah! c'est Scipion.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, SCIPION.

SCIPION, *hors de lui.* La victoire est à nous! mon cher professeur, mes frères, mes amis, embrassons-nous.

TOUS. Qu'y a-t-il donc?

SCIPION. Embrassons-nous d'abord, je vous le dirai après. Je viens de chez mon malade.

M. FRANVAL. Il est sauvé?

SCIPION. Du tout; mais c'est en bon train, grâce à la confidence qu'il vient de me faire, et qui l'a soulagé plus que toutes les drogues de la Faculté. Ce M. de La Bernardière, cet homme si riche, ce nouveau parvenu, n'est autre que M. Bernard, le beau-frère de notre ancienne voisine, et l'oncle de Camille.

CAMILLE. Que dites-vous?

SCIPION. Il ne peut plus vivre sans moi, et m'avait fait appeler. Quand je suis arrivé, il avait la fièvre, il était dans le délire, il demandait pardon à sa sœur qu'il avait repoussée, qu'il avait laissée mourir de misère. Ma vue et mes discours l'ont calmé, lui ont rafraîchi le sang; et il n'a plus maintenant qu'un désir, c'est de revoir sa nièce, de l'adopter, de réparer ses torts. « Docteur, m'a-t-il dit, allez lui annoncer que, si je « meurs, elle est ma seule héritière; et que, si j'en « reviens, elle a cent mille écus à offrir au mari qu'elle « choisira. — C'est dit, lui ai-je répondu; là-dessus, « dormez tranquille, et dans une heure vous aurez de « mes nouvelles. »

CAMILLE, *passant à la droite de Scipion.* Je ne puis revenir encore de tout ce que j'apprends. Ah! Scipion! que ne vous dois-je pas!

SCIPION. Ces titres-là ne sont rien, il en est d'autres que vous ignorez.

AUGUSTE. Elle sait tout : Victor a parlé pour nous.

SCIPION. Ce cher ami! Eh bien! Camille, prononcez.

VICTOR. Oui, je vous l'avais promis, et je tiens ma parole. Camille, il faut rompre le silence, prononce entre eux. (*Camille baisse les yeux et se tait. Victor reprend avec chaleur.*) Maintenant la reconnaissance t'en fait une loi; songe que te voilà riche; à qui de mes deux amis veux-tu donner cette fortune?

CAMILLE. A vous trois.

VICTOR, *hésitant et détournant les yeux.* Et ta main?

CAMILLE. A toi, Victor, si tu la veux.

VICTOR, *se jetant à genoux.* Dieu! qu'ai-je entendu!

TOUS. Que dit-elle?

CAMILLE. Son secret et le mien; car je connaissais depuis longtemps cet amour qu'il espérait nous cacher.

SCIPION, *à Victor.*

AIR : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

Quoi! tu l'aimais, sans vouloir nous le dire?

VICTOR.

Je vous dois trop, je voulais m'acquitter.

SCIPION.

Un sacrifice aussi grand doit suffire.

SCIPION ET AUGUSTE, *à Camille, en montrant Victor.*

Oui, c'est lui qui doit l'emporter.

VICTOR, *avec joie.*

Quoi! vous voulez...

(*S'arrêtant.*)

Je sais par ma souffrance,
Ce qu'il en coûte, hélas! à votre cœur,
Et n'ose par reconnaissance,
Vous laisser voir tout mon bonheur.

SCÈNE XIV.

CAMILLE, VICTOR, AUGUSTE, DUCROS, SCIPION, FRANVAL.

DUCROS. Vous voyez, mes amis, que je suis de parole; et, malgré ce que m'a dit mademoiselle Camille, je viens chercher mon enseigne, ou mes deux cents francs de loyer.

M. FRANVAL. Qu'est-ce que c'est? vous ne payez pas votre terme?

SCIPION. Oui, quelquefois, par hasard.

M. FRANVAL. Voyez-vous les gaillards? ils ne me disaient pas cela? Monsieur, je suis leur caution ; et j'ai sur moi une quinzaine de louis au service de mes jeunes amis.

SCIPION. Merci, mon professeur, je vous reconnais bien là. Heureusement pour vous, nous voilà riches, et nous vous le rendrons. (*A Ducros, lui donnant la bourse.*) Tenez, farouche propriétaire, voilà le dernier argent que vous recevrez de nous, car demain nous déménageons.

DUCROS. Vous nous quittez?

SCIPION. Oui, mes amis, l'oncle de Camille, notre nouveau protecteur, nous offre chez lui, pour rien, un superbe appartement; et j'ai, sur-le-champ, passé bail sans vous consulter.

DUCROS. Pour rien!

AUGUSTE. Oui, monsieur Ducros; voilà un bel exemple à suivre.

DUCROS, *à part.* Diable! je suis fâché qu'ils s'en aillent, surtout à cause de la petite. (*Donnant un papier à Auguste et à Victor.*) Voici la quittance écrite, et signée de ma main.

VICTOR. Ah! mon Dieu! (*Bas, à Auguste.*) Dis donc, c'est l'écriture de ce matin, la déclaration anonyme.

DUCROS. J'espère du moins que j'aurai la pratique de ces messieurs, et surtout de Madame, pour les bas, les mitaines, et tout ce qui concerne la bonneterie.

VICTOR, *qui a tiré la lettre de sa poche.* Non pas, nous nous fournirons ailleurs; j'ai accepté votre quittance (*Lui rendant la lettre.*) et vous donne congé.

DUCROS. Dieu! mon épître de ce matin!

VICTOR. Que j'aurais dû remettre à madame Ducros.

Mais quand on est heureux, qu'on pardonne aisément!

AUGUSTE. Allons, mes amis, ne parlons plus d'amour; ne pensons qu'à la gloire, rappelons-nous que nous devons remplacer un jour, (*A Victor.*) toi, Girodet, (*A Scipion.*) toi, Marjolin et Dupuytren, et moi, Boïel-

dieu. Je reprends ma lyre; toi, reprends tes pinceaux, et toi, retourne à tes malades.

M. FRANVAL. Et tant que je serai là, il n'en manquera pas; car vous êtes de braves jeunes gens, de véritables artistes.

SCIPION, *passant entre Auguste et Victor.* Mes amis, la fortune nous sourit, le premier pas est fait; nous n'avons plus maintenant qu'à nous élancer dans la carrière; mais, quand nous serons célèbres, quand notre réputation sera faite, quand tous trois, riches et contents, nous nous verrons dans un bel appartement doré, rappelons-nous toujours ces modestes lambris, et les difficultés qui entourèrent nos premiers pas. (*A Victor.*) Et quand un jeune peintre t'apportera sa première esquisse; (*A Auguste.*) quand un jeune musicien te montrera sa première partition; quand un jeune confrère viendra me consulter, encourageons leurs faibles essais; secourons-les de notre amitié, de notre bourse, de nos conseils; et n'oublions jamais que ce qu'il y a pour eux de plus difficile au monde, c'est le premier pas dans la carrière.

VAUDEVILLE.

AIR : *A Gennevilliers.*

VICTOR.

Peines, hasards, misères et souffrance,
Dans les beaux-arts, voilà comme on commence;
L'orage cesse
Et le ciel s'éclaircit;
Honneur et richesse,
Voilà comme on finit.

SCIPION.

En commençant, Racine eut une chute,
Souvent, hélas! voilà comme on débute;
Mais le génie
S'élève et s'agrandit;
Phèdre, Athalie,
Voilà comme on finit.

DUCROS.

D'un romantique à renommée immense,
On prend un tome : à le lire on commence;
Sur la montagne
Où l'auteur vous conduit,
Le sommeil gagne,
Voilà comme on finit.

AUGUSTE.

On va grand train chez les gens de finance;
Chevaux, landau, voilà comme on commence;
Puis, chose unique,
Le landau vous conduit
Jusqu'en Belgique,
Voilà comme on finit.

M. FRANVAL.

J'étudiai l'homme dès sa naissance,
Amour, hymen, grâce à vous on commence;
Guerre assassine,
Médecin érudit,
Et médecine,
Voilà comme on finit.

CAMILLE, *au public.*

Plus d'une pièce avant la fin culbute;
Le cœur tremblant, voilà comme on débute;
L'ouvrage avance,
Pas de funeste bruit;
De l'indulgence,
Voilà comme on finit.



LES PREMIÈRES AMOURS

OU

LES SOUVENIRS D'ENFANCE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 12 novembre 1825.

Personnages.

M. DERVIÈRE.
EMMELINE, sa fille.
CHARLES, cousin d'Emmeline.
RINVILLE.
LAPIERRE, domestique de M. Dervière.

La scène se passe en Franche-Comté, dans la maison de M. Dervière.

Le théâtre représente un salon ; une porte au fond et deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMMELINE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE. Mais enfin, réponds-moi : qu'est-ce que tu as? qu'est-ce qui te fâche? pourquoi depuis hier es-tu de mauvaise humeur?

EMMELINE. Je n'en sais rien, mon papa ; tout me déplaît, tout me contrarie.

DERVIÈRE. C'est donc pour la première fois de ta vie; car tout le monde fait ici tes volontés, à commencer par moi.

EMMELINE. Combien vous êtes bon! combien vous m'aimez!

DERVIÈRE. Que trop! Mais quand on est veuf, qu'on est, comme moi, un des premiers maîtres de forges de la Franche-Comté, avec cinquante mille livres de rente, et une fille unique, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de sa fortune? Songe donc que dans le monde je n'ai que toi à aimer.

AIR de *Lantara.*

Mon seul vœu, ma plus chère envie
Est de pouvoir t'établir près de moi.
Cet or, fruit de mon industrie,
C'est pour mon gendre, ou plutôt c'est pour toi.
Je veux, auprès d'un époux qui t'adore,
Doubler mes biens en vous les prodiguant,
Un père s'enrichit encore
De ce qu'il donne à son enfant.

Et voilà plus de vingt partis que je te propose; mais aujourd'hui, par exemple, je n'entends pas raillerie, et tu auras la bonté de bien recevoir celui que nous attendons.

EMMELINE. Quoi! ce M. de Rinville, dont vous me parliez hier? Eh bien! mon papa, si vous voulez que je vous dise la vérité, c'est là l'unique cause de mon chagrin et de ma mauvaise humeur ; et je ne vois pas pourquoi vous me proposez celui-là plutôt qu'un autre.

DERVIÈRE. Puisque tu n'en veux pas d'autre!..

EMMELINE. Ce n'est pas une raison.

DERVIÈRE. Si, Mademoiselle; c'en est une ; et si vous en voulez de meilleures, en voici : Il y a trente ans que je vins dans ce pays; je n'avais rien; j'étais sans amis, sans ressources: M. de Rinville le père m'accueillit, me protégea, m'avança des capitaux, et fut ainsi la première cause de ma fortune.

AIR d'*Aristippe.*

Envers son fils mon cœur souhaite
Acquitter ce que je lui doi;
Et pour mieux lui payer ma dette,
Mon enfant, je comptais sur toi:
Oui, me disais-je, autrefois ma famille
A ses trésors dut un sort fortuné;
Mais aujourd'hui je lui donne ma fille:
Il me devra plus qu'il ne m'a donné.

Du reste, ce fils que je te destine est, dit-on, un charmant jeune homme, un sage, un philosophe qui a voyagé pour s'instruire, et qui revient en France pour se marier. Voilà, Mademoiselle, les raisons qui m'ont fait accueillir la demande de ce jeune homme. Maintenant qu'avez-vous à répondre?

EMMELINE. Rien. D'après ce que je viens d'apprendre, je l'épouserais avec grand plaisir, si cela se pouvait; mais je me dois à moi-même de refuser.

DERVIÈRE. Tu te dois à toi-même... Et qu'est-ce qui t'y oblige?

EMMELINE. Des promesses sacrées, et des serments antérieurs.

DERVIÈRE. Qu'est-ce que j'apprends là? Comment, Mademoiselle, sans ma permission!

EMMELINE. Non, mon papa! jamais sans votre permission ; si vous voulez me promettre de ne pas me gronder et de ne plus contraindre mon inclination, je m'en vais tout vous raconter.

DERVIÈRE. Je vous demande, qui s'en serait douté? Une petite fille de seize ans, qui ne m'a jamais quitté, qui ne voit personne! Allons, Mademoiselle, parlez vite.

EMMELINE. Vous savez que j'ai été élevée ici auprès de vous, par ma vieille tante Judith.

DERVIÈRE. Ma défunte belle-sœur : une vertueuse, une excellente fille, qui n'avait qu'un seul défaut ; c'était de consommer un roman par jour : les quatre volumes y passaient.

EMMELINE. C'est là-dedans qu'elle m'a appris à lire; et j'avais alors pour fidèle société mon cousin Charles, qui était orphelin, sans fortune, et que vous aviez recueilli chez vous.

DERVIÈRE. Eh bien! après?

EMMELINE. Eh bien! quoiqu'il fût plus âgé que moi, nous passions nos jours ensemble, nous nous voyions à chaque instant, nos études, nos plaisirs, étaient les mêmes; je l'appelais mon frère, il m'appelait sa petite

sœur, parce que ma tante Judith nous avait lu *Paul et Virginie;* c'était moi qui étais Virginie, et c'était lui qui était Paul; et la fin de tout cela, c'est que nous nous sommes aimés éperdument, et que nous nous sommes juré une constance éternelle.

DERVIÈRE. Laissez donc ensemble des cousins et des cousines; moi qui y allais de confiance! eh bien! Mademoiselle?

EMMELINE. Eh bien! un jour il nous a quittés, il est parti comme commis-voyageur en pays étranger; mais avant son départ, il m'a dit: « Tu es riche et je n'ai « rien; on te fera sans doute épouser quelqu'un, « parce que les pères, en général, sont injustes et « tyranniques, du moins tous ceux que nous avons lus.» Et alors, pour le rassurer, je lui ai promis que je ne me marierais pas avant son retour; il m'a donné un anneau que voici, je lui en ai donné un autre; depuis, j'ai toujours pensé à lui, mais je ne l'ai plus revu.

DERVIÈRE. Tu ne l'as plus revu?

EMMELINE. Vous le savez bien, puisqu'il n'est jamais venu ici.

DERVIÈRE. Et vous n'aviez jamais ensemble aucune correspondance?

EMMELINE. Aucune, excepté les jours de lune; tous les soirs, à la même heure, j'allais la regarder, et lui aussi: c'était convenu entre nous.

DERVIÈRE. Voilà certainement une correspondance bien innocente.

EMMELINE.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Lorsque brillait, sur la céleste voûte,
L'astre des nuits, l'astre du sentiment,
Le regardant, je me disais : Sans doute
De son côté Charles en fait autant.

DERVIÈRE.

Eh quoi! c'est là le seul nœud qui vous lie?

EMMELINE.

Est-il des nœuds plus forts et plus puissants?
Ne doit-on pas s'aimer toute la vie,
Lorsque le ciel a reçu nos serments?

DERVIÈRE. Malgré cela, le mal n'est pas si grand que je croyais, car enfin ton cousin est parti depuis longtemps; et tu me permettras de te dire qu'un pareil amour est un enfantillage.

EMMELINE. C'est ce qui vous trompe. Vous ne savez pas, mon papa, que les premières impressions ne s'oublient jamais, car on n'aime bien que la première fois; du moins ma tante Judith me l'a souvent répété, et je l'éprouve. Depuis le départ de Charles, je ne pense qu'à lui, je n'aime que lui; et ce qui me fait refuser tous les partis que vous me proposez, c'est d'abord la promesse que je lui ai faite; et puis, dès qu'un jeune homme veut me faire la cour, je me dis: Quelle différence! ce n'est pas Charles, ce n'est pas lui!

DERVIÈRE. Voyez-vous ce que c'est qu'une jeune tête! voilà maintenant son imagination qui a fait de M. Charles un héros de roman.

EMMELINE. Je ne le reverrai jamais sans votre aveu, sans votre consentement; mais jusque-là du moins, ne me forcez pas à en épouser un autre. Renvoyez ce M. de Rinville.

DERVIÈRE. Y penses-tu? le fils d'un ancien ami! Non, Mademoiselle, vous avez beau dire et beau faire; aujourd'hui, je vous le répète, je montrerai du caractère, et je ne céderai pas.

EMMELINE. Et tout à l'heure pourtant vous disiez que vous ne vouliez que mon bonheur.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je suis si bien auprès de vous,
J'y vois tant de soins de me plaire,
Que le souvenir de mon père
Ferait du tort à mon époux.

DERVIÈRE.

Il est, dit-on, aimable et tendre.
Pour son bon cœur il est cité.

EMMELINE.

Fût-il un ange de bonté,
Il ne pourrait jamais me rendre
Ce que pour lui j'aurais quitté.

DERVIÈRE. Oui, oui, tu veux me gagner.

EMMELINE. Oh! mon Dieu, non; mais je sens bien que cela influe sur ma santé.

DERVIÈRE. Qu'est-ce que tu me dis là?

EMMELINE. Depuis hier, j'ai la migraine ou la fièvre, je ne sais laquelle; mais ça me fait bien mal.

DERVIÈRE. La fièvre! il se pourrait! et c'est moi qui en serais cause!

EMMELINE. Oui, sans doute; je suis déjà changée, je l'ai bien vu; cela va augmenter de jour en jour; et puis quand vous m'aurez perdue, vous direz: « Ma « pauvre fille! ma pauvre Emmeline, qui était si gen-« tille! » Mais il ne sera plus temps.

DERVIÈRE. Dieux! est-on malheureux d'avoir une fille unique! impossible de montrer du caractère. Emmeline, je t'en supplie, ne va pas t'aviser d'être malade; j'écrirai à ce jeune homme, je vais lui écrire.

EMMELINE. Ah! que vous êtes aimable! tenez, mon papa, là, tout de suite.

DERVIÈRE, *se mettant à table.* J'en conviens, morbleu! c'est bien malgré moi; allons, j'écrirai; mais c'est d'une impolitesse!

EMMELINE. Mais au contraire, c'est par honnêteté; si je le refusais après l'avoir vu, ce serait blesser son amour-propre, et il aurait droit de se plaindre de nous; mais le renvoyer avant qu'il ne vienne, c'est plus honnête, et je suis sûre qu'il sera parfaitement content.

DERVIÈRE, *à part.* Quel diable de raisonnement me fait-elle là? (*Haut.*) Apprenez, Mademoiselle, qu'il n'y a qu'un moyen; c'est d'en agir franchement avec lui. Je lui écrirai donc toute la vérité; mais ne croyez pas pour cela que je consente à votre mariage avec Charles.

EMMELINE. Aussi, mon papa, je ne vous en parle pas, je ne vous en dis rien; mais de son côté, j'en suis sûre, Charles m'est resté fidèle, il ne peut tarder à revenir de ses voyages, et alors nous verrons.

DERVIÈRE. Qu'est-ce que nous verrons?

EMMELINE Je veux dire que vous verrez s'il vous convient pour gendre. Mais voici votre lettre qui est finie. (*Prenant la sonnette.*) Il faudrait l'envoyer tout de suite, tout de suite. Dieu! que c'est bien écrit! (*Emmeline sonne.*)

DERVIÈRE. Tiens, es-tu satisfaite?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

EMMELINE. Je sens déjà que cela va mieux. Lapierre, vite à cheval; porte cette lettre à quatre lieues d'ici, au château de Rinville, au grand galop, et reviens de même, car j'ai encore autre chose à te commander, et puis, dis en bas que nous n'y sommes pour personne.

LAPIERRE. Je vais mettre mes bottes.

EMMELINE. Allons, va et dépêche-toi. (*Lapierre sort par la porte à droite.*)

DERVIÈRE. Moi, je rentre dans mon appartement.

EMMELINE. J'y vais avec vous, donnez-moi le bras ; je vous ferai la lecture ou votre partie de piquet, ou, si vous l'aimez mieux, je vous jouerai sur ma harpe cette romance que vous aimez tant.

DERVIÈRE. Comme tu es bonne et aimable!

EMMELINE. Dame! quand je suis contente de vous.

AIR des *Comédiens.*

Quel sort heureux l'avenir nous destine !
Nul plus que vous ne fut jamais chéri.

DERVIÈRE.

Combien je t'aime! et pourtant j'imagine
Que j'ai grand tort de te gâter ainsi.

EMMELINE.

Vous faites bien! c'est un parti fort sage,
Les bons parents en tout temps le suivront.
Ainsi que vous j'en prétends faire usage;
Et mes enfants un jour vous vengeront.

ENSEMBLE.

Quel sort heureux, etc., etc.

—

SCÈNE III.

LAPIERRE, *sortant tout botté du cabinet à droite, et tenant la lettre.* Quatre lieues au grand galop! comme c'est amusant! et revenir de même, pour qu'on me donne encore de nouvelles commissions : joli moyen de me refaire! Mais notre jeune maîtresse ne doute de rien; dès qu'elle a un caprice, crac, à cheval. Je sais bien qu'avec elle on a de l'agrément, et qu'on est récompensé généreusement; mais s'il y avait moyen d'avoir les récompenses sans avoir la peine, cela vaudrait encore mieux. Qui nous arrive là? un beau jeune homme que je n'ai jamais vu.

—

SCÈNE IV.

LAPIERRE, RINVILLE.

RINVILLE, *à la cantonade.* Oui, vous pouvez le mettre à l'écurie, car je reste ici. (*A Lapierre.*) M. Dervière, votre maître?

LAPIERRE. Est-ce qu'on ne vous a pas dit en bas?..

RINVILLE. On m'a dit qu'il y était.

LAPIERRE. Ah! mon Dieu! je vous demande bien pardon de ce qu'ils ne vous ont pas renvoyé ; c'est ma faute, je ne les avais pas encore prévenus. C'est que, voyez-vous, Monsieur, je vais vous expliquer: notre maître y est bien, mais Mademoiselle a dit de dire qu'il n'y était pas; et ici on obéit de préférence à Mademoiselle.

RINVILLE. C'est juste, c'est dans l'ordre. L'on m'a déjà parlé de la faiblesse de ce bon M. Dervière pour son unique enfant.

AIR : *Le luth galant.*

Loin de blâmer une aussi douce erreur,
Elle me plaît et sourit à mon cœur.
Admirant le premier les héros qu'il fait naître,
L'artiste aime le marbre auquel il donna l'être;
Le père aime l'enfant qu'il a créé... peut-être !
Amour-propre d'auteur!

(*Il donne de l'argent à Lapierre.*) Vois cependant s'il n'y aurait pas moyen d'obtenir de ton maître un moment d'entretien? Quand je devrais l'attendre ici seul, cela m'est égal.

LAPIERRE, *tenant l'argent.* Il est de fait que Monsieur y va franchement. Je vais dire à un de mes camarades; car moi, voyez-vous, je suis pressé ; il faut que je monte à cheval à l'instant même, pour porter cette lettre au château de Rinville.

RINVILLE. A Rinville? j'y retourne aujourd'hui ; et si cette lettre est pour le maître du château?..

LAPIERRE. Précisément.

RINVILLE. Je me charge de la lui remettre.

LAPIERRE. Pardi, Monsieur, c'est bien honnête à vous. Vous m'épargnez là une course qui ne me plaît guère. En revanche, je vais tâcher de faire votre commission, et d'envoyer ici M. Dervière, sans que Mademoiselle me voie. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

RINVILLE, *seul.* (*Il lit.*) « A monsieur de Rinville.» C'est bien pour moi, et de la main du beau-père ; car si je ne le connais pas, je connais son écriture. (*Décachetant la lettre.*) Je vois qu'on ne m'attendait que dans quelques heures; mais l'impatience de voir ma jolie future... et puis, avant de lui être présenté, je voulais m'entendre avec le père sur les moyens de plaire à sa fille : est-ce qu'il me répondrait d'avance à ce que je venais lui demander? (*Lisant à voix basse.*) Ah! mon Dieu! en voilà plus que je n'en voulais savoir; elle en aime un autre : c'est agréable pour un prétendu! Et mon père qui m'écrivait en Allemagne de revenir et vite et vite, car c'était là la femme qu'il me fallait La sagesse, l'innocence même! Il avait raison, il fallait se presser; n'y pensons plus! c'est une affaire finie; et après tout, cela doit m'être égal. Eh bien! non, morbleu! cela ne me l'est pas! La fortune, la famille, le voisinage, tout rendait cette alliance si convenable! On prétend d'ailleurs que la jeune personne est charmante ; qu'elle a déjà refusé vingt partis Et je me disais au fond du cœur : « C'est moi qui suis « destiné à triompher de cette indifférence. » Je crois même, tant j'étais sûr de mon fait, que je m'en suis vanté d'avance auprès de quelques amis qui vont rire à mes dépens; et je partirais sans la voir, sans la disputer à mon rival! (*Lisant la lettre.*) « *Monsieur Charles, un cousin qu'elle aimait dès son enfance...* » Dès son enfance! c'est bien! cela prouve du moins que ma femme est susceptible de fidélité. Il ne s'agit que de donner une autre direction à un sentiment aussi louable que rare. (*Lisant.*) « *Qu'elle aimait dès son enfance, et qu'elle n'a pas vu depuis sept à huit ans.* » Cela n'est pas possible ; et je n'y croirais pas, si je ne savais ce que c'est que la constance du premier âge. Eh mais, morbleu! quelle idée! en sept à huit ans, il peut arriver tant de changements, même à une figure de cousin, que je pourrais bien, sans être reconnu... Ma foi, qu'est-ce que je risque? d'être congédié. Je le suis déjà. Ne fût-ce que pour la voir, et pour me venger, je tenterai l'aventure. On vient; c'est sans doute le beau-père ; je vais toujours commencer par lui.

—

SCÈNE VI.

RINVILLE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE, *à part, en entrant.* Ce Lapierre est venu me dire mystérieusement qu'un étranger désirait me parler ici en secret, et... (*A Rinville.*) Est-ce vous, Monsieur, qui m'avez fait demander?

RINVILLE. Oui, Monsieur.

DERVIÈRE. Qu'y a-t-il pour votre service?

RINVILLE, *à part.* Allons, de l'entraînement et du



RINVILLE, *l'embrassant.* C'est comme autrefois. — Scène 8.

pathétique. (*Haut.*) Vous ne remettez pas mes traits. Il se pourrait que huit ans d'absence et d'éloignement m'eussent rendu tellement méconnaissable aux yeux mêmes de ma famille?..

DERVIÈRE. Que dites-vous?

RINVILLE. Quoi! la voix du sang n'est-elle qu'une chimère? ne parle-t-elle pas à votre cœur? et ne vous dit-elle pas, mon cher oncle?..

DERVIÈRE. O ciel! tu serais?..

RINVILLE, *se précipitant dans ses bras.* Charles, votre neveu.

DERVIÈRE, *se détournant.* Que le diable t'emporte!

RINVILLE. Eh bien! qu'avez-vous donc?

DERVIÈRE. Rien. L'étonnement, la surprise... J'avoue que je ne t'aurais jamais reconnu; car, soit dit entre nous, tu n'annonçais pas, il y a huit ans, devoir être un bel homme; au contraire.

RINVILLE. Tant mieux, cela doit vous faire plaisir de me voir changé à mon avantage.

DERVIÈRE. Non, j'aurais mieux aimé te voir continuer dans l'autre sens.

RINVILLE. Et pourquoi?

DERVIÈRE. Tiens, mon garçon, entre parents, on aurait tort de se gêner, et je vais te parler franchement. Je t'ai recueilli, je t'ai élevé, j'ai pris soin de toi, je te faisais une pension de mille écus.

RINVILLE. Oui, mon oncle.

DERVIÈRE. Eh bien! je la porte à six mille francs, à une condition, c'est que tu partiras aujourd'hui même; et que d'ici à quelques années, nous nous priverons mutuellement du plaisir de nous voir.

RINVILLE. Comment! vous me renvoyez? vous mettez la nature à la porte.

DERVIÈRE. Oui, mon garçon.

RINVILLE.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Un parent!

DERVIÈRE.

C'est pour cela même.

RINVILLE.

Un neveu!..

DERVIÈRE.

Cela m'est égal.



DÉRIVIÈRE. Eh quoi! mauvais sujet. — Scène 18.

RINVILLE.

Je suis touché d'une façon extrême,
D'un accueil si patriarcal.
(*A part.*)
Comme prétendu l'on m'exite,
Comme parent l'on me chasse déjà.
Il est vraiment fort difficile
D'entrer dans cette maison-là.

Et puis-je savoir du moins?..

DERVIÈRE. Je te crois homme d'honneur, et je veux bien t'achever ma confidence. Tu as été élevé avec ma fille, et elle a conservé de toi un souvenir qui nuit à mes projets et renverse mes plus chères espérances; car je voulais l'unir au fils d'un ancien ami, à M. de Rinville! un brave et excellent jeune homme que je porte dans mon cœur; tu ne dois pas m'en vouloir.

RINVILLE. Non, Monsieur, non, il s'en faut. (*A part.*) C'est un excellent père que mon oncle.

DERVIERE. Je voudrais imaginer quelque prétexte, quelque ruse, pour lui présenter ce jeune homme sans qu'elle s'en doutât.

RINVILLE, *souriant.* Voyez-vous, eh bien?

DERVIÈRE. Mais j'ai besoin d'y penser à loisir, parce que je ne suis pas fort, je n'ai pas l'habitude de dissimuler avec ma fille; si j'étais de quelque complot, elle le devinerait sur-le-champ.

RINVILLE, *à part.* C'est bon à savoir.

DERVIÈRE. Maintenant, tu connais ma position et la tienne; pour que je lui présente ce jeune homme, pour qu'elle le voie, il faut d'abord que tu t'en ailles.

RINVILLE. Cela me paraît difficile.

DERVIÈRE. En aucune façon; elle ne sait pas que tu es ici, elle ne se doute pas de ton arrivée, et en partant sur-le-champ...

EMMELINE, *en dehors.* Mon papa! mon papa!

DERVIERE. Ah! mon Dieu! la voici, tais-toi, je suis sûr qu'elle fera comme moi, qu'elle ne te reconnaîtra pas.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, EMMELINE.

EMMELINE, *sans voir d'abord Rinville.* Mon papa!

mon papa! qu'est-ce que cela veut dire? le suis tout émue, toute tremblante; il y a en bas un homme qui demande à vous parler.

DERVIÈRE. Et qui donc encore?

EMMELINE. Un étranger, un Allemand, M. Zacharie: il m'a annoncé que mon cousin allait peut-être arriver.

RINVILLE, *à part.* Me voilà bien.

EMMELINE. Et c'est pour cela qu'auparavant il veut, dit-il, vous parler, à vous, pour une affaire qui concerne votre neveu, M. Charles.

DERVIERE, *se retournant vivement, à Rinville.* Pour toi? (*Se reprenant.*) Dieu! qu'ai-je fait!

EMMELINE. Ah! mon Dieu! qu'avez-vous dit?

DERVIÈRE, *cherchant à se mettre devant Rinville.* Rien, mon enfant, rien, je te prie... Je parlais à Monsieur, qui est un étranger, et qui se trouvait là par hasard.

EMMELINE. Non, non vraiment, vous me trompez; ce que vous lui disiez tout à l'heure, votre trouble, votre embarras, ses yeux fixés sur les miens; c'est ainsi qu'il me regardait. (*Courant à lui.*) Charles, c'est toi!

DERVIÈRE. Là! elle l'a reconnu.

EMMELINE ET RINVILLE.

AIR de *Jeannot et Colin.*

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.

ENSEMBLE.

EMMELINE.

C'est lui! de sa présence
Tous mes sens sont émus.

RINVILLE.

De sa douce présence,
Que mes sens sont émus!

ENSEMBLE.

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.

EMMELINE. Comment, c'est toi! que je te regarde encore; c'est que vraiment il est bien changé, n'est-ce pas, mon papa? Mais c'est égal, c'est toujours la même physionomie, et surtout les mêmes yeux, ces choses-là restent toujours; et vous, Monsieur, comment me trouvez-vous?

RINVILLE. Plus jolie encore que je ne croyais! au point qu'il me semble vous voir aujourd'hui pour la première fois.

EMMELINE. Vraiment! ah dame, je ne suis pas changée comme vous.

RINVILLE. Et vous m'avez reconnu?

EMMELINE. Sur-le-champ; d'abord rien qu'en entrant et sans savoir pourquoi, j'étais un peu agitée; c'était un pressentiment qui me disait: Il est là.

DERVIÈRE. Pour moi, je n'ai eu aucun pressentiment; et s'il ne m'avait pas dit son nom en toutes lettres.

EMMELINE. Vous! mais moi, c'est bien différent; il est des sympathies qui ne trompent jamais; et si ma pauvre tante Judith était là, elle vous expliquerait... Mais j'oublie ce monsieur qui est en bas, et qui avait l'air si impatient.

DERVIÈRE. Je vais le conduire dans mon cabinet, et puisque tu ne connais point ce M. Zacharie, voir quelles sont ces affaires qui peuvent te concerner. (*A Rinville qu'il conduit à gauche du théâtre.*) Je te laisse avec ma fille, avec ta cousine, sur la foi des traités, et j'espère bien que tu ne lui parleras pas d'amour, tu m'en donnes ta parole.

RINVILLE. Je vous jure que Charles ne lui en dira pas un mot.

DERVIÈRE. C'est bien! je suis tranquille, et même, si tu trouvais moyen de lui déplaire et de l'éloigner de toi, cela ne serait pas mal, cela irait à notre but.

RINVILLE. Fiez-vous à moi, j'arrangerai cela pour le mieux.

—

SCÈNE VIII.

RINVILLE, EMMELINE.

RINVILLE, *à part.* J'avoue que pour une première entrevue la situation est originale.

EMMELINE. Eh bien! Charles, te voilà donc de retour?

RINVILLE. Oui, Mademoiselle.

EMMELINE. Mademoiselle! ne suis-je pas ta cousine?

RINVILLE. Si, ma jolie cousine, me voilà auprès de vous, c'est tout ce que je désirais.

EMMELINE. Auprès de vous! comment! Charles, tu ne me tutoies plus?

RINVILLE. Je n'osais pas, mais si tu le veux!

EMMELINE. Sans doute, entre cousins, où est le mal? n'était-ce pas ainsi avant ton départ?

RINVILLE. Oui, certainement.

EMMELINE. Que de fois je me suis rappelé ce temps-là! les souvenirs d'enfance ont quelque chose de si vrai et de si touchant! te souviens-tu comme nous étions gais, comme nous étions heureux? et ma pauvre tante Judith, comme nous la faisions enrager! A propos de cela, Monsieur, vous ne m'en avez pas encore parlé.

RINVILLE. C'est vrai, cette pauvre femme; elle doit être bien vieille?

EMMELINE. Comment! bien vieille! mais elle est morte depuis trois ans.

RINVILLE, *à part.* Ah! mon Dieu!

EMMELINE. Est-ce que vous ne le saviez pas?

RINVILLE. Si vraiment, mais je voulais dire que maintenant elle serait bien vieille.

EMMELINE. Pas tant; mais te souviens-tu quand, sans lui en demander la permission, nous allions à la ferme chercher de la crème? c'était toi qui en mangeais le plus.

RINVILLE. C'était toi.

EMMELINE. Non, Monsieur; et ce jour où nous avons été surpris par l'orage?

RINVILLE. Dieu! avons-nous été mouillés!

EMMELINE. A l'abri de ton carrick, que tu avais étendu sur moi .. car tu étais Paul.

RINVILLE. Et toi, Virginie.

EMMELINE. C'est charmant; il n'a rien oublié! et le soir, te souviens-tu quand nous jouions aux jeux innocents; mais dans ce temps-là déjà vous étiez bien hardi.

RINVILLE. Vraiment!

EMMELINE. Oui, oui, je me rappelle ce baiser que vous m'avez donné; mais ne parlons plus de cela.

RINVILLE. Au contraire, parlons-en, comment! un baiser!

EMMELINE. Oui, là, sur ma joue; tu ne te rappelles pas que je me suis fâchée, et que je t'ai dit: « Charles, finissez, je le dirai à ma tante. » Mais je ne lui ai jamais rien dit.

RINVILLE. Oui, oui, je me rappelle maintenant... je crois même que le lendemain j'ai recommencé.

EMMELINE. Non, Monsieur, du tout, puisque c'était la veille de votre départ.

RINVILLE, *à part.* Je respire, car j'avais peur d'avoir été trop hardi.

EMMELINE. C'est le lendemain de ce jour-là que tu es parti. Et tu te rappelles bien ce que nous nous sommes promis en nous quittant?

RINVILLE. Oui, sans doute.

EMMELINE, *regardant en l'air.* Vous savez bien, là-haut.

RINVILLE, *inquiet, et regardant comme elle.* Oui, là-haut, je me rappelle.

EMMELINE. Eh bien! Monsieur, je n'y ai pas manqué une seule fois; et vous?

RINVILLE. Ni moi non plus. (*A part.*) Que diable cela peut-il être?

EMMELINE. Et toutes vos autres promesses, les avez-vous tenues de même?

RINVILLE. De même, je vous le jure.

DUO.

AIR de *Jeannot et Colin.*

EMMELINE.

Ainsi que moi, tu te souviens
De nos jeux, de nos entretiens.

RINVILLE.

Je m'en souviens.

EMMELINE.

Et de ces romans pleins de charmes
Qui nous faisaient verser des larmes!

RINVILLE.

Je m'en souviens.

ENSEMBLE.

Ah! quel doux moment nous rassemble,
Que ce souvenir est touchant!

EMMELINE.

Mais redis-moi cet air charmant
Qu'autrefois nous chantions ensemble.

RINVILLE, *embarrassé.*

Cet air charmant?

EMMELINE.

Tu le sais bien...

RINVILLE.

Eh! oui, vraiment.

EMMELINE, *cherchant l'air.*

« J'entends la musette,
« Et ses sons joyeux,
« Viens-t'en sur l'herbette
« Danser tous les deux. »

RINVILLE.

Oui, cet air si tendre
Etait gravé là!
(*A part.*)
Car j'ai cru l'entendre
Dans quelque opéra.
(*Haut, et reprenant le motif de l'air.*)
J'aime la musette
Et ses sons joyeux.

EMMELINE, *figurant quelques pas.*

Ainsi sur l'herbette
Nous dansions tous deux.

RINVILLE.

Quelle aimable danse!

EMMELINE.

Puis Charles en cadence
M'embrassait, je crois.

RINVILLE, *l'embrassant.*

C'est comme autrefois.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DERVIÈRE.

DERVIÈRE. Qu'est-ce que je vois-là? Charles! mon neveu! sont-ce là les promesses que vous m'aviez faites?

RINVILLE, *à part.* C'est vrai, j'avais oublié mon rôle de cousin.

EMMELINE. Ne vous fâchez pas, mon papa; ce n'était que de souvenir.

DERVIÈRE. Oui, des souvenirs d'enfance. En voilà assez comme cela; et vous, Monsieur, après la parole d'honneur que vous m'avez donnée, je n'ai plus de confiance en vous, et vous aurez la bonté de partir ce soir.

EMMELINE. Comment! mon papa, au moment où il arrive, vous le renvoyez?

DERVIÈRE. Oui, Mademoiselle, pour votre intérêt et peut-être pour le sien, car savez-vous quel était ce M. Zacharie, que monsieur mon neveu disait ne pas connaître?

RINVILLE. Je vous jure que j'ignore...

DERVIÈRE. Ah! vous ignorez! je vous apprendrai donc que c'était un usurier, porteur d'une lettre de change. Cette lettre de change, acceptée par vous, je l'ai payée, et la voilà.

RINVILLE. Il se pourrait!

DERVIÈRE. Oui, Monsieur, nierez-vous votre signature?

RINVILLE. Non, sans doute; mais je ne serais pas fâché de la voir. (*A part.*) ne fût-ce que pour la connaître. (*Lisant.*) Charles Desroches. (*A part.*) Ah! l'on m'appelle Desroches; c'est bon.

DERVIÈRE. Eh bien! qu'avez-vous à dire?

RINVILLE. Je dis, Monsieur, que c'est une lettre de change. Tout le monde peut faire des lettres de change.

DERVIÈRE. S'il n'y en avait qu'une encore, passe; mais M. Zacharie m'a prévenu que demain on devait en présenter cinq ou six, que je ne paeirai pas.

EMMELINE. Qu'est-ce que j'apprends là? Comment! Charles! vous êtes donc devenu mauvais sujet?

RINVILLE, *allant a Emmeline.* Cela en a l'air au premier coup d'œil; mais je vous réponds...

DERVIÈRE. Bah! ce n'est rien encore. M. Zacharie m'a parlé d'une affaire pire que tout cela.

RINVILLE. Une affaire! Qu'est-ce que cela signifie?

DERVIÈRE. Oui, Monsieur; qu'est-ce que cela signifie? c'est moi qui vous le demanderai, car M. Zacharie n'a pas voulu s'expliquer. « La faute est grave, « a-t-il dit, très-grave; et c'est pour cela que je laisse « à votre neveu le soin de se justifier. » Et malgré mes efforts, il est parti sans vouloir ajouter un mot de plus.

EMMELINE. Une faute! et une faute très-grave! Charles, qu'est-ce que c'est?

RINVILLE. Oh! des choses que je ne peux pas vous dire.

DERVIÈRE. Vous devez sentir cependant que l'aveu de vos torts peut seul vous les faire pardonner.

EMMELINE. Oui, Monsieur; avouez-les, je vous en supplie.

RINVILLE. Franchement, je le voudrais que cela me serait impossible.

EMMELINE. N'importe, Monsieur, avouez toujours. Vous hésitez! ah! mon Dieu! c'est donc bien terrible. Qu'est-ce que c'est, Monsieur? qu'est-ce que c'est? répondez, et tout de suite. Autrefois vous me disiez tout; j'avais votre confiance; mais je vois que vous êtes changé, que vous n'êtes plus le même. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis le jour de votre départ, et au moment où vous m'avez donné cet anneau que j'ai toujours gardé. (*Regardant la main de Rinville.*) Eh bien! eh bien! Monsieur, où est donc le vôtre?

RINVILLE. Le mien? (*A part.*) Peste soit des emblèmes et des sentiments!

EMMELINE. Je ne le vois pas à votre doigt, et vous ne deviez jamais le quitter!

RINVILLE, *embarrassé.* Je vous avoue que, dans ce moment, je ne l'ai pas sur moi.

DERVIÈRE, *à part, se frottant les mains.* A merveille! cela va nous amener une brouille.

EMMELINE. Voilà ce que vous n'osiez pas dire; mais je le devine maintenant, vous l'avez donné à une autre.

DERVIÈRE, *vivement.* C'est probable.

RINVILLE. Vous pourriez supposer...

EMMELINE. Oui, Monsieur, oui; c'est indigne! j'aurais tout pardonné, vos dettes, vos créanciers, tout ce que vous auriez pu faire; mais ne pas avoir mon anneau! c'est fini, tout est rompu, je ne vous aime plus.

DERVIÈRE. Bravo!

ENSEMBLE

EMMELINE.

AIR du *Charmelle.*

Lui que je croyais sincère,
Il a trompé mon espoir;
Rien n'égale ma colère,
Je ne veux plus le revoir.

RINVILLE.

Que devenir et que faire?
Quand tout comblait mon espoir.
Je me vois, dans cette affaire,
Coupable sans le savoir.

DERVIÈRE.

Bravo! bravo! sa colère
Comble ici tout mon espoir,
(*A Emmeline.*)
Je suis comme toi, ma chère,
Je ne veux plus le revoir.

RINVILLE, *à Dervière.*

Vous êtes inexorable...
(*A Emmeline.*)
D'ici vous me bannissez,
Et pour un motif semblable?

DERVIÈRE.

Quoi! cela n'est pas assez?

EMMELINE.

Quand on trahit ses promesses,
Quand on change tout à coup,
Quand on a plusieurs maîtresses...

DERVIÈRE.

On est capable de tout.

ENSEMBLE.

EMMELINE.

Lui que je croyais sincère, etc.

RINVILLE.

Que devenir et que faire? etc.

DERVIÈRE.

Bravo! bravo! sa colère, etc.

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE. Monsieur, c'est un étranger, un jeune homme qui arrive; et comme il n'y a personne pour le recevoir...

EMMELINE. Il s'agit bien de cela; je suis bien en train de faire les honneurs.

DERVIÈRE. Quel est ce jeune homme? que nous veut-il? nous n'attendions personne à cette heure que M. de Rinville.

EMMELINE, *à Lapierre.* Et tu lui as porté ce matin la lettre que je t'ai donnée?

LAPIERRE. C'est-à-dire, Mademoiselle, c'était bien mon intention; mais j'ai rencontré ici (*Montrant Rinville.*) Monsieur qui a bien voulu se charger de la porter lui-même en s'en allant.

EMMELINE, *à Rinville.* O ciel! et vous l'avez encore?

RINVILLE. Oui, Mademoiselle.

DERVIÈRE, *à Lapierre.* C'est lui, c'est mon gendre, et je n'étais pas prévenu! Je cours m'habiller. (*A Rinville.*) Vous, Monsieur, je ne vous retiens plus; toi, ma fille, vite à ta toilette; songe donc! une première entrevue!

EMMELINE. Est-ce ennuyeux! faire une toilette pour ce vilain jeune homme, que je déteste, que je ne voulais pas voir; (*A Rinville.*) et c'est vous, Monsieur, qui l'avez amené, qui êtes cause de tout : eh bien! tant mieux! cela se trouve à merveille; je vais maintenant m'efforcer de le trouver aimable, de l'aimer pour me venger et pour obéir à mon père.

DERVIÈRE. C'est cela, l'obéissance filiale. Viens, ma fille; toi, Lapierre, fais entrer ce jeune homme et prie-le d'attendre. (*Il sort avec Emmeline par la porte à gauche, et Lapierre par le fond.*)

—

SCÈNE XI.

RINVILLE, *seul.* Bravo! cela va bien! brouillé avec le père, brouillé avec la fille; voilà une ruse qui m'a joliment réussi. J'en suis d'autant plus désolé, que maintenant ce n'est plus pour plaisanter. Emmeline est charmante, et je ne renoncerai pas à sa main. Je sais bien que d'un mot je puis me justifier; mais pour dire ce mot, il faudrait être sûr que c'est moi que l'on aime, et non le souvenir de M. Charles.

AIR de la *Sentinelle.*

L'hymen, dit-on, craint les petits cousins;
Moi je frémis sitôt que l'on en parle,
Et je voudrais, pour fixer mes destins,
Faire oublier tout à fait monsieur Charle.
Sans cela, j'en conviens ici,
Pour moi la chance est au moins incertaine;
Si je prends sa place aujourd'hui,
Plus tard, quand je serai mari,
Il pourrait bien prendre la mienne.

—

SCÈNE XII.

RINVILLE, CHARLES.

CHARLES, *à la cantonade.* Je vous remercie, Monsieur, vous êtes bien honnête, je ne suis pas fâché de me reposer, parce qu'il n'y a rien de fatigant comme les pataches, surtout quand on les prend à jeun.

RINVILLE. Voilà un jeune cadet qui a une tournure originale.

CHARLES. Il paraît que M. Dervière n'y est pas.

RINVILLE. Non, Monsieur.

CHARLES. Ni sa fille non plus.

RINVILLE. Non, Monsieur.

CHARLES. Tant mieux.

RINVILLE. Et pourquoi?

CHARLES. Je dis tant mieux, parce que j'ai à leur parler, et qu'alors cela me donnera le temps de chercher ce que je veux leur dire. Monsieur est de la maison?..

RINVILLE. A peu près.

CHARLES. Vous pourriez alors me rendre un service ; c'est peut-être indiscret, mais entre jeunes gens...

RINVILLE. Parlez, Monsieur.

CHARLES. N'est-il pas venu ici un nommé Zacharie, un capitaliste allemand?

RINVILLE. Un usurier! il sort d'ici.

CHARLES. Voilà ce que je craignais; je ne sais pas comment il aura su l'adresse de mon oncle.

RINVILLE. O ciel! est-ce que vous seriez M. Charles? Charles Desroches?

CHARLES. Lui-même, qui, après huit ans de courses et d'erreurs, revient incognito, comme l'enfant prodigue, dans la maison paternelle de son oncle. J'espérais arriver ici avant qu'on ne se doutât de rien ; c'est pourquoi j'ai pris la patache, la poste de la petite propriété; je ne me suis même pas arrêté pour déjeuner en route, et cependant ce maudit Zacharie m'a encore devancé, et je suis sûr qu'il a prévenu contre moi l'esprit de toute ma famille.

RINVILLE. Nullement, il a seulement présenté une lettre de change que votre oncle a acquittée, et que voici. (*Il lui donne la lettre de change.*)

CHARLES. Il se pourrait! le bon oncle! oh! oui! liens sacrés de la nature et du sang! voilà justement ce que je me disais en route : on a des parents ou on n'en a pas; (*Montrant la lettre de change.*) c'est bien ma lettre de change; mais les autres, ses sœurs, car la famille est nombreuse.

RINVILLE. M. Dervière ne veut pas les payer; il en a assez comme cela.

CHARLES. Déjà! Et qu'est-ce que mon oncle a dit de l'autre affaire, de la grande? Il a dû être furieux?

RINVILLE. Quoi donc?

CHARLES. Ce que j'ai fait à Besançon l'autre mois. Est-ce que vous ne savez pas?

RINVILLE. Non, sans doute, ni votre oncle non plus.

CHARLES. Vraiment! Alors n'en dites rien ; nous pouvons nous en retirer, parce que pour l'adresse et la persuasion, je suis là : j'ai de l'esprit naturel et de la lecture; j'ai été élevé par ma vieille tante Judith, qui m'a appris la littérature dans les romans et dans les comédies. Il y a cinq ou six manières d'attendrir les oncles et de les forcer à pardonner, pourvu qu'ils ne vous connaissent pas; par exemple, il ne faut pas être connu ; c'est de rigueur; et je ne sais comment me déguiser aux yeux de mon oncle.

RINVILLE. Voulez-vous un moyen?

CHARLES. Je ne demande pas mieux.

RINVILLE. On attend aujourd'hui un prétendu, M. de Rinville, propriétaire des environs. Je sais, de bonne part, qu'il ne viendra pas et qu'il n'est pas connu de votre famille.

CHARLES. Attendez? une idée! je vais passer pour lui.

RINVILLE. C'est ce que j'allais vous dire.

CHARLES. Par exemple, la farce sera bonne, ça en fera une de plus; mais j'en ai déjà tant fait! sans compter celles qu'on m'a fait faire. Mais, oserai-je vous demander, Monsieur, à qui je suis redevable?..

RINVILLE. Je suis neveu de votre oncle.

CHARLES. Vous êtes mon cousin? Ah! c'est du côté de mon oncle Laverdure.

RINVILLE. Précisément! mais service pour service. Quand vous allez être M. de Rinville, je vous prie de ne pas parler de moi à mon oncle; car nous sommes brouillés, et il vient de me renvoyer de chez lui.

CHARLES. Vraiment! vous avez donc fait aussi des farces?

RINVILLE. Les mêmes que vous.

CHARLES. Oh! diable! Alors c'est fameux! Il paraît que c'est dans le sang. Touchez là, cousin, et promettons-nous alliance mutuelle.

RINVILLE, *lui prenant la main.* Qu'est-ce que vous avez donc là, et quelle est cette bague?

CHARLES. C'est d'autrefois, dans le temps où j'étais simple et innocent; c'est un cadeau de ma cousine, un souvenir d'enfance; et je suis sûr qu'elle a conservé le pareil.

RINVILLE, *la retirant de son doigt.* Gardez-vous alors de le porter si vous ne voulez pas qu'elle vous reconnaisse.

CHARLES. C'est ma foi vrai, je n'y pensais pas.

RINVILLE. Pour plus de sûreté, je le garde aujourd'hui.

CHARLES. Tant que vous voudrez, mon cousin.

RINVILLE. Silence! c'est notre famille, et je ne veux pas qu'on me voie. N'oubliez pas qu'on attendait M. de Rinville, le prétendu; ainsi laissez-les faire, et ne dites rien.

CHARLES. A la bonne heure; c'est plus commode pour les frais d'imagination. (*Rinville sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE XIII.

CHARLES; M. DERVIÈRE ET EMMELINE, *entrant par le fond.*

DERVIÈRE. Où est-il? où est-il que je l'embrasse? Mille pardons, mon cher Rinville, de t'avoir fait attendre... le temps seulement de prendre un costume plus convenable.

CHARLES. Certainement, mon cher monsieur..... (*A part.*) Dieu! qu'il est changé, mon bon oncle! je ne l'aurais pas reconnu.

DERVIÈRE. Voici ma fille, mon Emmeline, que j'ai l'honneur de te présenter.

EMMELINE, *s'avançant et faisant la révérence.* Monsieur... (*Bas, à son père.*) Ah! mon Dieu! qu'il est laid! et quelle tournure!

DERVIÈRE. Du tout, je ne trouve pas cela, ce jeune homme est bien; il a l'air plus jeune et plus élancé que ton cousin.

EMMELINE, *à part.* Il a beau dire; quelle différence avec Charles!

DERVIÈRE, *à Charles.* Il y a bien longtemps, mon cher Rinville, que tu n'es venu dans notre pays?

CHARLES. Aussi, vous ne croiriez pas qu'en arrivan ici, j'avais un peu peur de vous.

DERVIÈRE. Il se pourrait!

CHARLES. Eh! mon Dieu, oui; timide comme un commençant.

DERVIÈRE. Tu l'entends, ma fille, la crainte de ne pas nous plaire. (*A Charles.*) Mais maintenant, j'espère que tu agiras sans cérémonie, et tout ce qui pourra te faire plaisir...

CHARLES. Dieu! si j'osais.

DERVIÈRE. Est-ce que tu aurais quelque chose à me demander?

CHARLES. Non certainement..... je vous prie seulement de ne pas oublier cette phrase; vous avez dit : *Tout ce qui pourrait te faire plaisir, tout ce qui pourrait...* parce que plus tard peut-être..... mais dans ce moment, le plus pressé serait de me refaire un peu; car depuis ce matin, je suis à jeun.

DERVIÈRE. Je vais avant le dîner te conduire à la salle

à manger. (*A Emmeline.*) Tu le vois, c'est la franchise même.

EMMELINE. Il ne m'a pas dit un seul mot galant, et à peine arrivé, il va se mettre à table.

DERVIÈRE. Encore tes idées romanesques; tu ne veux pas que l'on mange.

CHARLES, *à part.* A merveille! cela commence bien. En continuant l'incognito, mon oncle est séduit, entraîné; au moment où il tombe dans mes bras, je tombe à ses pieds; et je risque l'aveu de mes fredaines.

DERVIÈRE. Allons donc, venez-vous, mon gendre?

CHARLES. Voilà! je vous suis. (*A Emmeline.*) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur. (*Il sort avec Dervière.*)

SCÈNE XIV.

EMMELINE, *seule.* Il va manger, il va se mettre à table! et voilà le mari qu'on me destine! je ne pourrai jamais m'y habituer. Rien qu'en le voyant, son aspect m'a causé une répugnance que sa conversation et ses manières n'ont fait qu'augmenter. J'ai cependant promis de l'épouser, d'oublier Charles, de ne plus le revoir. Ne plus le revoir! sans doute, je suis trop fière pour lui montrer le chagrin que j'éprouve; mais l'oublier! jamais. Ma pauvre tante avait bien raison : on revient toujours à ses premières amours.

SCÈNE XV.

EMMELINE, RINVILLE.

EMMELINE. Comment, Monsieur, vous êtes encore ici?

RINVILLE. Je partais, Mademoiselle, je venais prendre congé de vous.

EMMELINE. Vous avez bien fait; car dès que mon père le veut! vous devez lui obéir sans murmurer, (*Soupirant.*) et moi aussi.

RINVILLE. Son ordre était inutile; il eût suffi pour m'éloigner de la présence de M. de Rinville, de ce nouveau prétendu, que sans doute vous avez trouvé charmant, adorable.

EMMELINE. Là-dessus, Monsieur, je n'ai pas de comptes à vous rendre. Comme c'est moi qui l'épouse, je suis la maîtresse de le trouver comme je veux.

RINVILLE. Vous l'épousez sans l'aimer?

EMMELINE. Qui vous dit que je ne l'aime pas? et quand ce serait? Eh bien! tant mieux; j'aurai plus de mérite.

RINVILLE. Ainsi donc vous m'oubliez!

EMMELINE. C'est vous qui avez commencé.

RINVILLE. Dites plutôt que vous ne m'avez jamais aimé.

EMMELINE. Si, autrefois, un peu; maintenant pas du tout.

RINVILLE. C'est clair, et comme je vois que tout est fini entre nous, que nous sommes brouillés à jamais, je vous rends cet anneau que jadis j'ai reçu de vous.

EMMELINE. O ciel! quoi! Monsieur, vous ne l'aviez pas donné à une autre? Oui, c'est bien lui; il l'avait conservé. Ah! que c'est mal à vous de m'avoir causé tant de chagrins.

RINVILLE. Je suis bien coupable, sans doute.

EMMELINE. Non, non, vous ne l'êtes plus, quoi que vous ayez fait, je ne vous en veux plus, je vous pardonne. Vous avez gardé mon anneau, tout le reste n'est rien. Si tu savais, Charles, combien j'étais malheureuse! j'éprouvais là un serrement de cœur, un malaise dont je ne puis me rendre compte; et maintenant encore...

DUO.

AIR : *Redites-moi, je vous en prie* (d'UNE HEURE DE MARIAGE).

RINVILLE.

Qu'ai-je entendu? surprise extrême!
Mais dois-je croire à mon bonheur?
M'aimes-tu bien comme je t'aime?

EMMELINE.

Je n'ose lire dans mon cœur.

RINVILLE.

Ce mot charmant, redis-le-moi.

EMMELINE.

On vient de ce côté, je croi.
Charles, de grâce, éloigne-toi.

RINVILLE.

Oui, je m'éloigne à l'instant même;
Mais un seul mot.

EMMELINE.

Non, il le faut :
Partez, ou bien
Je ne dis rien.

ENSEMBLE.

RINVILLE.

Je t'obéis à l'instant même,
Mais l'espoir rentre dans mon cœur.

EMMELINE.

Non, je ne puis dire moi-même
Ce qui se passe dans mon cœur.

(*Rinville sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE XVI.

EMMELINE, *puis* CHARLES.

EMMELINE. Ah! mon Dieu! voici ce M. de Rinville; je vais tout lui avouer.

CHARLES, *entrant par le fond.* Comme vous dites, sans façons; allez à vos affaires; (*A part.*) je puis maintenant attendre le dîner; car j'ai bu et mangé, toujours incognito. Le cher oncle est entraîné, je le tiens; et si je puis détacher de moi ma petite cousine, et la faire renoncer à nos anciens serments, mon pardon est assuré.

EMMELINE, *timidement.* Monsieur.

CHARLES, *l'apercevant.* Mille excuses, Mademoiselle, auriez-vous à me parler?

EMMELINE. Oui, Monsieur, mais je n'ose pas.

CHARLES, *à part.* Ah! mon Dieu! est-ce que, malgré moi, l'effet seul de l'extérieur!.. (*Haut.*) C'est probablement au sujet de ce mariage...

EMMELINE. Qui me rendrait bien malheureuse, car j'en aime un autre.

CHARLES, *à part.* Dieu! comme ça se rencontre! (*Haut.*) Achevez, Mademoiselle, ne craignez rien; cet autre que vous aimez...

EMMELINE. Est un ami d'enfance; c'est mon cousin Charles.

CHARLES, *à part.* Ah! diable! voilà qui va mal! (*Haut.*) Votre cousin Charles, celui avec qui vous avez été élevée?

EMMELINE. Oui, Monsieur.

CHARLES. Celui qui est parti depuis huit ans? un joli garçon?

EMMELINE. Oui, Monsieur.

CHARLES, *à part.* C'est bien moi, il y a identité, je ne sais plus comment je vais sortir de là. (*Haut.*) Quoi! Mademoiselle, vous y tenez encore? vous l'aimez toujours!

EMMELINE. Puisque je le lui avais promis.

CHARLES. Certainement, pour quelques personnes, c'est une raison; mais c'est que Charles, de son côté, n'y a peut-être pas mis une constance aussi obstinée; d'abord, j'ai appris de bonne part qu'il a fait ce que nous appelons des folies.

EMMELINE. Je le sais.

CHARLES. Il a fait des dettes.

EMMELINE. Peu m'importe.

CHARLES. Il est devenu mauvais sujet..

EMMELINE. Ça m'est égal.

CHARLES, *à part.* Alors, il n'y a pas moyen de la détacher, à moins de risquer le dernier aveu. (*A Emmeline.*) Voyez-vous, Mademoiselle, moi, j'ai beaucoup connu votre cousin Charles; je l'ai vu dans mes voyages; un aimable cavalier, de la grâce, de la sensibilité, peut-être trop, parce que son imagination exaltée par une éducation romanesque l'a entraîné, comme je vous le disais, dans des fredaines, toujours aimables, mais quelquefois trop fortes, et la dernière entre autres, dont j'ai été témoin.

EMMELINE. Que dites-vous? serait-ce cette aventure, dont ce matin on nous faisait un mystère?

CHARLES. Précisément; il n'a pas encore osé en parler à son oncle, ni à personne de la famille; et il ne sait même comment l'avouer; mais si vous daignez l'aider, et vous joindre à lui, pour obtenir sa grâce...

EMMELINE. Parlez; que faut-il faire? Je veux tout savoir.

CHARLES, *à part.* Dieu! l'excellente cousine! (*Haut.*) Vous saurez donc que Charles a connu à Besançon une jeune et jolie personne, nommée Paméla, qui, de son état, était couturière.

EMMELINE. Comment, Monsieur?

CHARLES. Elle exerçait la couture; mais elle n'y était pas née, elle était d'une excellente famille, une famille anglaise, que l'on ne connaît pas, et qui avait eu des malheurs.

EMMELINE. Dieu! qu'est-ce que j'apprends là?

CHARLES. Voir Charles et l'aimer fut pour elle l'effet d'un instant. Charles était vertueux, mais il était sensible, et Paméla, dans son désespoir, voulait mettre fin à son existence. Déjà l'arme fatale était levée sur son sein; c'était une paire de ciseaux que je crois voir encore, grands dieux! Il fallait qu'elle fût unie à Charles, ou qu'elle cessât d'exister.

EMMELINE. Eh bien?

CHARLES. Eh bien! elle existe encore.

EMMELINE. O ciel! achevez. Charles l'aurait épousée!

CHARLES. Pour lui sauver la vie, seulement.

EMMELINE. Grands dieux! il se pourrait! le monstre, le perfide! Mon père, mon père, où êtes-vous?

CHARLES. Prenez garde, des ménagements; il faudrait quelque moyen adroit pour lui dire...

EMMELINE. Ne craignez rien. Mon père! ah! vous voilà.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DERVIÈRE.

DERVIÈRE. Eh! mais, qu'as-tu donc?

EMMELINE. O mon papa! quelle horreur! quelle indignité! à qui se fier désormais? Apprenez que mon cousin Charles...

DERVIÈRE. Eh bien?

EMMELINE. Il est marié.

DERVIÈRE. Marié!

CHARLES. Là, elle va lui dire tout net; moi qui lui avais recommandé des précautions.

DERVIÈRE. Sans ma permission, sans m'en prévenir! jamais je ne lui pardonnerai; et pour ses dettes, qu'il fasse comme il l'entendra, je n'en paye pas un sou...

CHARLES, *à part.* C'est ça! le voilà plus en colère que jamais. Dieu! que ces petites filles sont niaises! celle-là surtout. Quelle différence avec ma femme! elle aurait soutenu la scène, et filé la reconnaissance.

DERVIÈRE, *montrant Charles.* Voilà celui qui te convient, voilà mon gendre, et dès demain nous faisons la noce; n'est-il pas vrai?

CHARLES, *à part.* Dès demain; ô Paméla! que devenir?

DERVIÈRE. Quant à ton cousin Charles, à mon scélérat de neveu, s'il ose se présenter ici, je le fais sauter par la fenêtre. (*A Charles qui fait un geste d'effroi, et qui veut sortir.*) Qu'avez-vous donc, mon gendre? ne craignez rien.

EMMELINE. Taisez-vous, le voici.

CHARLES, *regardant autour de lui.* Comment!.. le voici?

EMMELINE, *à Dervière.* Mais, de grâce, modérez-vous; c'est à moi de le confondre, et après, ne craignez rien, je vous obéirai.

DERVIÈRE. A la bonne heure. (*Haut, à Rinville, qui est dans le fond du théâtre.*) Approchez, Monsieur, approchez.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, RINVILLE.

CHARLES. Quoi! c'est là votre neveu Charles, ce mauvais sujet?

DERVIÈRE. Oui, Monsieur.

CHARLES. Ah çà! est-ce qu'il y en aurait un autre que moi qui aurait épousé Paméla?

RINVILLE, *les regardant tous.* Eh! mon Dieu! d'où vient cet accueil solennel?

EMMELINE. Vous allez le savoir. Je dois à mon père et à vous, (*Montrant Charles.*) et surtout à Monsieur, de m'expliquer ici sans détour. Je vous aimais, Monsieur, du moins je le croyais, car j'ignorais mes propres sentiments, et surtout je ne vous connaissais pas; mais maintenant je sais qui vous êtes : après votre lâche conduite et la feinte à laquelle vous n'avez pas craint d'avoir recours...

RINVILLE. Quoi! vous savez enfin la vérité?

EMMELINE. Oui, Monsieur, nous savons tout : voilà pourquoi je ne vous aime plus; je ne vous aimerai jamais.

RINVILLE. O ciel!

EMMELINE. Et afin que vous soyez bien sûr de mon indifférence... si j'élève ici la voix, ce n'est pas pour vous accuser, mais pour demander votre grâce. (*A M. Dervière.*) Oui, mon père, désormais soumise à vos volontés, je suivrai vos conseils, je vous obéirai en tout; mais, pour prix de mon obéissance, daignez pardonner à mon cousin; qu'il soit heureux avec celle qu'il a choisie.

CHARLES, *qui s'est attendri et qui tire son mouchoir.* O ma bonne cousine!

RINVILLE. Voilà que nous n'y sommes plus.

EMMELINE. Qu'il parte, qu'il ne nous voie plus; mais qu'il emporte avec lui et votre pardon et votre consentement à son mariage.

RINVILLE. Mon mariage! qui a pu vous dire?..

EMMELINE, *pleurant*. Monsieur qui y était.

CHARLES, *pleurant*. Oui, Monsieur, j'ai tout dit; j'ai dit que Charles était marié.

RINVILLE, *avec joie*. Charles marié! il se pourrait! (*Se jetant aux pieds d'Emmeline.*) Mon cher beau-père, ma chère Emmeline, que je suis heureux! Non, non, ne me regardez pas ainsi, n'ayez pas peur; j'ai toute ma raison : car celui que vous voyez à vos pieds a le bonheur de ne pas être votre cousin; c'est votre amant, c'est votre époux, celui qui vous était destiné.

DERVIÈRE. M. de Rinville?

RINVILLE. Lui-même.

DERVIÈRE. Et mon fripon de neveu?

CHARLES, *à genoux, à la gauche de M. Dervière*. Par ici...

DERVIÈRE. Eh quoi! mauvais sujet!

RINVILLE. Comme j'avais pris son nom, je lui ai donné le mien en dédommagement.

CHARLES. Je vous dois du retour, car vous n'avez pas gagné au change.

EMMELINE. Je ne reviens pas encore de ma surprise. (*A Charles.*) Comment, mon pauvre Charles, c'était toi que je détestais ainsi? et vous, Monsieur, que je n'avais jamais vu ..

RINVILLE. Vous croyiez m'avoir aimé autrefois.

EMMELINE. Je me suis trompée; j'ai pris le passé pour l'avenir.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

DERVIÈRE.

D'une passion chimérique
Tu reconnais enfin l'erreur;
L'amour constant et platonique
N'existe pas, et par bonheur,
Pour nous rappeler notre aurore,
Pour embellir nos derniers jours,
Le ciel permet qu'on aime encore,
Même après ses premiers amours.

RINVILLE.

Du système de l'inconstance,
Je m'applaudis en un seul point.
Jadis aussi, j'aimai, je pense,
Mais je ne vous connaissais point.
Et vous devinerez peut-être
Ce que je perdais pour toujours,
Si j'avais eu le malheur d'être
Fidèle à mes premiers amours.

CHARLES.

Ma femme, quoique l'honneur même,
Eut à Londres deux passions;
Je ne suis venu qu'en troisième,
Tant mieux... c'est aux derniers les bons.
Car les Anglaises, je l'atteste,
Innocentes et sans détours,
Ont tant de candeur, qu'il en reste
Même après les premiers amours.

EMMELINE, *au public*.

En vain leur froide expérience
Veut m'ôter mon illusion,
Malgré leur système, je pense
Que la chanson a quelquefois raison!
Pour le prouver, Messieurs, je vous implore,
Revenez nous voir tous les jours,
Afin qu'ici nous puissions dire encore :
On revient aux premiers amours.





POUDRET. Où suis-je? Et qu'est-ce que je vois? — Scène 8.

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 15 janvier 1824

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MAZÈRES ET SAINT-LAURENT.

Personnages.

M. DESROCHES, propriétaire.
MADEMOISELLE DESROCHES, sa sœur.
ALCIBIADE, coiffeur.
POUDRET, perruquier.
JUSTINE, nièce de Poudret, et filleule de mademoiselle Desroches.
PETIT-JEAN, domestique de M. Desroches.

La scène se passe à Paris, à la place Royale.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite, un guéridon recouvert d'un tapis de serge verte. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour la toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESROCHES, MADEMOISELLE DESROCHES.

DESROCHES. Ah çà ! tâchons de nous entendre, si nous pouvons. Vous voici arrivée à un âge décisif : à celui où il faut rester fille, ou prendre un mari.

MADEMOISELLE DESROCHES.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Mais mon âge est encor, mon frère,

Fort raisonnable, Dieu merci.

DESROCHES.

Hélas! que n'êtes-vous, ma chère,
Aussi raisonnable que lui!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je n'ai compté, jusqu'ici, je m'en vante,
Que des printemps.

DESROCHES.

Le fait est clair;
Mais au total, quand on en a cinquante,
Ça peut déjà compter pour un hiver.

Mais les romans que vous lisez tous les jours, sans compter ceux que vous composez...

MADEMOISELLE DESROCHES. C'est-à-dire, monsieur Desroches, que parce que je suis votre pupille, vous vous croyez le droit...

DESROCHES. Du tout; je ne suis plus votre tuteur: depuis longtemps vous êtes majeure, et maîtresse de vous-même. Mais j'ai du moins conservé le droit de remontrance! et je puis vous demander pourquoi, chaque jour, vous vous plaignez de rester fille, et pourquoi vous n'acceptez pas le parti que je vous propose, M. Durand, un avoué de province, et pourtant un garçon d'esprit, un parfait honnête homme, à qui j'ai donné parole, et qui doit arriver cette semaine; pourquoi n'en voulez-vous pas?

MADEMOISELLE DESROCHES. Pourquoi? parce que j'espère trouver mieux?

DESROCHES. Mais voilà trente ans que vous espérez ainsi; et si je ne craignais de vous fâcher, je vous dirais: « Belle Philis, on désespère, alors... »

MADEMOISELLE DESROCHES. Aussi, c'est votre faute: pourquoi vous obstiner à rester au Marais? Croyez-vous que les jeunes gens à la mode viendront vous y chercher? et le moyen de trouver un mari quand on demeure à la place Royale?

DESROCHES. D'abord, ma sœur, Ninon y demeurait.

MADEMOISELLE DESROCHES. Aussi, est-elle restée fille.

DESROCHES. Ah! vous appelez cela rester fille! vous êtes bien honnête! Mais je ne vois pas, moi, pourquoi vous en voulez tant à notre Marais. Ce n'est pas parce que j'ai l'honneur d'y être propriétaire, mais trouvez-moi donc un plus beau quartier! Un air pur, des rues superbes! une population paisible; tous parapluies à canne!

MADEMOISELLE DESROCHES. A la bonne heure; mais c'est province: le Marais n'est pas dans Paris.

DESROCHES. D'accord; mais vous conviendrez qu'il en est bien près.

MADEMOISELLE DESROCHES. Eh bien! prouvez-le-moi en me menant ce soir au spectacle.

DESROCHES. Je ne vous empêche pas d'y aller avec Justine, votre filleule; mais moi je vais passer la soirée chez mon ami Dumont. (*Il appelle.*) Justine, as-tu averti ton oncle, M. Poudret, mon perruquier?

JUSTINE, *en entrant*. Oui, Monsieur; mais il était en bas, dans sa boutique, à parler politique avec le marchand de vins; ça fait qu'il ne m'aura peut-être pas entendue.

DESROCHES. Retournes-y, et qu'il vienne me raser. Tous ces perruquiers sont si bavards, et celui-là, surtout! même quand il est seul, il ne peut pas se faire la barbe sans se couper: et pourquoi? parce qu'il faut qu'il se parle à lui-même... Adieu, ma sœur; sans rancune: bien du plaisir ce soir.

—

SCÈNE II.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES. Oui, bien du plaisir; tu l'entends: voilà comme sont les frères.

JUSTINE. Ah bien! mon oncle Poudret est encore pire: car enfin M. Desroches, votre frère, veut bien entendre parler de mariage, et tout ce qu'il dit là-dessus me semble assez raisonnable. Pourquoi ne voulez-vous pas de M. Durand, qui me paraît un mari comme un autre, et c'est déjà beaucoup.

MADEMOISELLE DESROCHES. Ah! Justine, tu ne peux pas me comprendre! S'il était le premier en date, je ne dis pas: mais quand le cœur est déjà prévenu par une inclination antérieure!

JUSTINE. Quoi! Mademoiselle, vous avez une inclination?

MADEMOISELLE DESROCHES. D'autant plus violente, qu'elle a été spontanée dans le principe, et qu'elle est sans espoir dans ses conséquences; car qui sait si jamais nous pourrons nous rencontrer!

JUSTINE. Est-ce qu'il n'est pas de ce quartier?

MADEMOISELLE DESROCHES. C'est ce que je ne puis dire.

JUSTINE. Est-ce qu'il n'est pas de Paris?

MADEMOISELLE DESROCHES. Je n'en sais rien.

JUSTINE. Mais, au moins, vous le connaissez?

MADEMOISELLE DESROCHES. Oui, certes; je connais son cœur; mais pour son nom et son adresse, je les ignore totalement. Un bel inconnu, un jeune homme que j'ai vu la semaine dernière à Meudon, dans une partie de campagne: la mise la plus élégante, la coiffure la plus soignée; et une voiture, un jockey, tout ce qu'il y a de mieux! Juge, après cela, si je peux penser à M. Durand! Si tu savais, Justine, ce que c'est qu'un amour contrarié, ou une inclination sans résultat!

JUSTINE. Allez, allez, je le sais aussi bien que vous, et depuis longtemps. Est-ce qu'autrefois mon oncle Poudret n'avait pas dans sa boutique un jeune apprenti qui était de mon âge; est-ce que nous n'avions pas juré de nous aimer toujours?

MADEMOISELLE DESROCHES. Eh bien! pourquoi n'êtes-vous pas mariés?

JUSTINE. C'est l'ambition qui en est cause: mon oncle consentait à nous unir, à condition que son élève lui succéderait et prendrait son fonds de boutique; mais lui qui était jeune, qui avait de l'ardeur, qui ne demandait qu'à parvenir, n'a pas voulu être perruquier: il aspirait à être coiffeur; et mon oncle, qui tenait à la poudre et aux anciennes idées, s'est brouillé avec lui, et ils ne se voient plus.

MADEMOISELLE DESROCHES. Et qu'est devenu ton amant?

JUSTINE. Il est devenu un monsieur comme il faut, un artiste à la mode; il demeure rue Vivienne; il a un salon pour la coupe des cheveux, et une école de perfectionnement; il s'appelle M. Alcibiade.

MADEMOISELLE DESROCHES. Alcibiade! c'est un beau nom.

JUSTINE. Et puis, il est si joli garçon, si aimable, et il a tant de talent! Aussi je trouve tout naturel qu'il ait de l'ambition, et qu'il cherche à faire fortune. Vous sentez bien qu'il serait plus agréable pour moi d'être dans un beau salon, avec des miroirs et des meubles en acajou. Mais j'ai peur que toutes ces splendeurs ne l'éblouissent, que l'*huile de Macassar* ne lui porte à la tête, et qu'il ne finisse par m'oublier.

MADEMOISELLE DESROCHES. Allons, ne vas-tu pas être jalouse?

JUSTINE. Écoutez donc; il coiffe le faubourg Saint-Germain, la Chaussée-d'Antin, et même la Nouvelle-Athènes!

AIR: *Du partage de la richesse.*

Plus d'une dame, et jolie et coquette,
Dont le peignoir embellit les attraits,
En négligé, l'admet à sa toilette;
Je sais qu'il m'est fidèle... mais
Les occasions rend'tout facile;
On dit qu'aux ch'veux il faut les prend' soudain...
Jugez alors si j' dois être tranquille,
Lui qui les a tous les jours sous la main!

Aussi je prévois qu'un jour j'aurai bien des chagrins! Mais enfin, ça m'est égal, je me risque; et pourvu que je devienne un jour madame Alcibiade... Ah! mon Dieu! c'est mon oncle!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, *avec une cafetière, une serviette et un plat à barbe.*

POUDRET, *parlant en dehors.* Eh bien! eh bien! c'est bon; si M. Desroches m'attend, il fallait donc le dire, je ne pouvais pas le deviner; pour être perruquier, on n'est pas sorcier. (*A mademoiselle Desroches.*) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble serviteur, si j'en suis capable.

MADEMOISELLE DESROCHES, *d'un air protecteur.* Bonjour, bonjour, Poudret; comment va la santé?

POUDRET. Ah! Mademoiselle, ça va bien, quant au physique: (*Montrant la mâchoire et l'estomac.*) tout ceci fait très-bien ses fonctions; (*Faisant le geste de la houppe*). mais ceci, ah! Mademoiselle, décadence totale!

MADEMOISELLE DESROCHES. Vous vous plaignez toujours.

POUDRET. Voilà un mois que j'ai changé de local, et que j'ai loué une boutique dans la maison de M. Desroches, et ça ne va pas mieux. Ah! Mademoiselle, les perruquiers sont bien bas! ils sont bien bas les pauvres perruquiers!

MADEMOISELLE DESROCHES, *souriant.* Ce pauvre Poudret!

POUDRET. Plaignez-moi, Mademoiselle, vous avez bien raison. Le monde est infesté de charlatans qui démoralisent la coiffure publique. Les barbares! tout est tombé sous leurs ciseaux: les queues, les bourses, les crapauds, les boudins, les catacouas, les chignons, les crêpés, les toupets et les poufs! voilà l'effet des nouvelles inventions!

JUSTINE. Mais enfin, mon oncle, si toutes ces belles choses-là ne sont plus à la mode?

POUDRET. Je vous vois venir: vous allez me faire l'éloge des coiffures modernes; je sais dans quelles intentions.

JUSTINE. Moi! du tout; mais enfin...

POUDRET. Taisez-vous, ma nièce, taisez-vous; vous êtes jeune, très-jeune, mais cela vous passera; cela vous passera avec l'âge. (*Montrant mademoiselle Desroches.*) Demandez à Mademoiselle; votre inexpérience se laisse séduire par de nouvelles inventions: l'*huile de Macassar, l'eau de Vénus, le baume de la Mecque*, et cent autres balivernes qu'ils appellent, je crois, des *cosmétiques*, et qui ne font pas plus pousser de cheveux que dans le creux de la main. Ah! si vous aviez usé de la moelle de bœuf, de la graisse d'ours et de la peau d'anguille! Voilà les vrais conservateurs du cheveu! Alors c'était le bon temps, c'était le bon temps pour les perruquiers!

AIR de la valse des *Comédiens.*

Jours fortunés, jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus!.. mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

Au temps jadis, la poudre qui m'est chère
Dans tous les rangs brillait avec éclat,
Elle parait l'élégant militaire,
Le jeune abbé, le grave magistrat.

Il m'en souvient! dans ma simple boutique,
Soir et matin se pressaient les chalans;
Et sur leur chef arrosé d'huile antique,
Je bâtissais d'énormes catogans.

Dans tout Paris, dans toute la banlieue,
Mon coup de peigne alors était cité;
Quand je faisais une barbe, une queue,
J'ai vu souvent le passant arrêté.

Adieu la gloire, adieu les honoraires!
Tout est détruit! nos indignes enfants
Ont méconnu les leçons de leurs pères,
Et de notre art sapé les fondements.

La catacoua s'est, hélas! écroulée.
Ils ont coupé les ailes de pigeons;
Et du boudoir la pommade exilée
Se réfugie au dos des postillons.

Ma vieille enseigne est un vain simulacre!
J'ai vu s'enfuir tous les gens de bon ton;
Heureux encor, lorsqu'un cocher de fiacre
A mon rasoir vient livrer son menton!

Jours fortunés! jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus! mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

(*On entend sonner.*)

JUSTINE. Tenez, tenez, pendant que vous êtes à causer, voilà M. Desroches qui vous attend, et qui s'impatiente.

POUDRET. J'y vais, j'y vais, monsieur Desroches. (*Il reprend sur la table sa cafetière et sa serviette, qu'il y a déposées.*) C'est là une ancienne et bonne pratique! il n'a pas donné dans le charlatanisme de la Titus, celui-là: il a été fidèle à la poudre, et a conservé l'aile de pigeon dans son intégrité. (*On sonne encore.*) J'y vais. (*A Justine.*) Et vous, Mademoiselle, qu'est-ce que vous faites là? descendez à la boutique, et restez-y en mon absence.

MADEMOISELLE DESROCHES, *à Justine.* Oui, petite, descends t'apprêter, et fais-toi bien belle; tu n'a pas oublié que ce soir nous allons ensemble au spectacle.

POUDRET. Quoi! Mademoiselle, vous lui faites cet honneur? (*A Justine.*) Sois tranquille, je vais en descendant t'arranger un chignon et un petit crêpé.

JUSTINE, *murmurant entre ses dents.* Je serai belle! une coiffure gothique!

POUDRET. Qu'est-ce que c'est?

JUSTINE. Je dis que ça vous fera négliger une pratique.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE DESROCHES, *seule, s'asseyant près de la table.* Voilà pourtant comme les parents contrecarrent toujours les inclinations des enfants! et après cela, on s'étonne des événements! Me voilà seule et mélancolique. Si je profitais de ce moment d'inspiration pour composer quelques pages de mon roman. Qu'il est doux d'écrire ainsi des lettres d'amour! on fait soi-même la demande et la réponse. Lettre seconde; Clarisse à M. ***. (*Écrivant.*) « Je « crains pour mon cœur l'explosion d'un sentiment « qui, longtemps concentré... »

SCÈNE V.

MADEMOISELLE DESROCHES, *écrivant;* ALCIBIADE, *entrant par la porte du fond.*

ALCIBIADE, *à part.* Personne pour m'annoncer! (*Regardant sur une carte.*) Madame Murval, place Royale, n° 28; ce doit être ici. (*Apercevant mademoiselle Desroches.*) Ah! voilà sans doute la dame qui m'a fait demander, et que je dois coiffer. (*S'avançant et saluant.*) Madame, pourriez-vous me faire l'honneur de me dire...

MADEMOISELLE DESROCHES. Hein! qui vient là! (*Le regardant.*) Ah! mon Dieu! en croirai-je mes yeux? mon jeune inconnu!

ALCIBIADE, *à part.* O ciel! ma passion de l'autre jour! cette dame que j'ai rencontrée à Meudon. (*Haut.*) Combien je dois me féliciter, Mademoiselle! que je suis heureux de vous retrouver enfin!

MADEMOISELLE DESROCHES. Arrêtez! Monsieur; je vous l'ai déjà dit: je dépends de M. Desroches, mon frère; je suis maîtresse, il est vrai, de mon cœur, de ma main, et d'une soixantaine de mille francs.

ALCIBIADE. Soixante mille francs!

MADEMOISELLE DESROCHES. Mais je ne puis en disposer sans son aveu.

ALCIBIADE. C'est le vôtre surtout qui me serait précieux! On me nomme Saint-Amand, (*A part.*) c'est mon nom de société. (*Haut.*) Je vais dans les meilleures maisons; et j'ai reçu souvent dans mon salon

les personnages les plus distingués. Ah! si j'étais sûr d'être aimé pour moi-même!

MADEMOISELLE DESROCHES. Pouvez-vous en douter encore? Tenez, lisez plutôt. (*Lui donnant le papier qui était sur la table.*) Vous voyez qu'en votre absence je m'occupais de vous.

ALCIBIADE, *baisant la feuille de papier.* Grands dieux! il se pourrait?

MADEMOISELLE DESROCHES. Eh bien! que faites-vous?

ALCIBIADE. Je presse contre mes lèvres ces caractères chéris, qui ne me quitteront jamais! (*Il met la lettre dans sa poche.*) Ah! pour mettre le comble à vos bontés, qu'il me soit permis de me présenter chez vous, d'aspirer à l'honneur d'être votre chevalier! J'ai souvent des billets pour les Musées, les Expositions, le Diorama, Panorama, Cosmorama. Quand on est lancé dans le monde...

AIR : *Le fleuve de la vie.*

J'en ai pour l'Opéra-Comique,
Pour les Bouffons, pour l'Opéra,
La Gaieté, le Cirque-Olympique,
Le Vaudeville, *et cœtera!*
De tous je ne peux prendre notes!
Billets de spectacle ou d'amour,
J'en reçois tant, que chaque jour
J'en fais des papillotes.

MADEMOISELLE DESROCHES. Nous allons peu au spectacle; ce soir, cependant, moi et ma filleule, nous avons le projet...

ALCIBIADE. Vous n'irez pas seule : je vous accompagnerai, je vous donnerai mon bras.

MADEMOISELLE DESROCHES. Mais, Monsieur...

ALCIBIADE. Vous acceptez, c'est convenu; ce soir, avant sept heures, je serai à votre porte avec mon tilbury.

MADEMOISELLE DESROCHES. Vous le voulez; je vais, dès ce moment, m'occuper de ma toilette, acheter des fleurs, des rubans.

ALCIBIADE. Daignez accepter ma main.

MADEMOISELLE DESROCHES. Non pas; il y a des voisins et des médisants, même à la place Royale. (*Faisant la révérence.*) C'est moi qui vous laisse; je descends par mon autre escalier. A ce soir.

ALCIBIADE. A ce soir. (*Mademoiselle Desroches rentre dans la chambre.*)

SCÈNE VI.

ALCIBIADE, *seul.* Elle s'éloigne, respirons un peu. Quand il faut faire du sentiment obligé, et avoir deux ou trois accès de tendresse improvisée... Allons, Alcibiade, mon ami, l'entreprise est hardie, mais le hasard l'a commencée, et ton audace peut l'achever; tu sais mieux que personne comment il faut saisir l'occasion. Certainement je suis content de mes affaires : la coupe des cheveux donne assez; la coiffure se soutient; les faux toupets se consolident; et dans mes mains actives, le fer à papillotes n'a pas le temps de se refroidir. Mais enfin, je ne suis qu'un coiffeur du second ordre, et dans mes rêves ambitieux, je voudrais déjà m'élancer au premier rang! Les perruques de *Letellier* me tourmentent; les cache-folies de *Plaisir* me bouleversent; et les trophées de *Michalon* m'empêchent de dormir. Ah! si je pouvais faire un bon mariage! si je touchais les soixante mille francs qu'on me propose ici! quelle extension je donnerais à mon commerce! dans mon atelier, resplendissant de glaces et de cristaux, j'appellerais à mon aide la sculpture et l'histoire : on y verrait couronnés de lauriers les bustes des empereurs romains qui se sont distingués dans notre art : *Titus*, *Caracalla* et les autres. Et qui m'empêcherait de réaliser ces projets? Tout me sourit, tout me seconde : je plais, je suis aimé; avec une tête aussi romanesque que celle de mademoiselle Desroches...

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Je puis, grâce au sentiment,
Brusquer tellement l'affaire,
Qu'il faudra bien que le frère
Donne son consentement :
Cédant à ma loi suprême,
Je veux qu'ici chacun m'aime,
Et que l'envie elle-même
Dont mon art a triomphé,
Dise, en voyant mes conquêtes :
« Il fit tourner plus de têtes
« Que sa main n'en a coiffé. »

Eh bien! je ne sais pas pourquoi je sens là une espèce de remords. Cette pauvre Justine, qui m'aime tant, et que j'aime malgré moi! elle que j'avais promis d'épouser! Après cela, si on était toujours honnête homme, on ne ferait jamais fortune... Que diable! elle se consolera; elle en épousera un autre... D'ailleurs, son oncle a des économies; mais il fait le fier, et ne veut pas de moi; ce n'est pas ma faute. Oui, c'est décidé, poursuivons ici mon rôle de séducteur; personne ici ne me connaît, personne ne peut me découvrir. Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là? Justine!

SCÈNE VII.

ALCIBIADE, JUSTINE.

JUSTINE. Est-ce possible? c'est lui! c'est Alcibiade! Ah! que je suis contente de vous voir!

ALCIBIADE. Et moi aussi, chère Justine! (*A part.*) Dieu! la fâcheuse rencontre!

JUSTINE. Comment vous trouvez-vous ici, vous qui ne venez jamais dans le quartier?

ALCIBIADE, *troublé.* Mais... je ne sais pas trop... je venais... j'arrivais... c'est une dame que j'avais à coiffer dans cette maison : madame de Murval.

JUSTINE. C'est ici dessus, au second : une jeune élégante de la rue du Helder, qui a épousé un riche rentier de la place Royale. C'est le jour et la nuit; elle met tout sens dessus dessous dans la maison... Mais qu'avez-vous donc, Monsieur? vous n'avez pas l'air d'avoir du plaisir à me voir.

ALCIBIADE. Si, vraiment... mais c'est que je crains que votre oncle... Dites-moi, Justine, comment vous trouvez-vous ici?

JUSTINE. Je venais le chercher, parce qu'il y a du monde dans la boutique, qui le demande. Il est vrai que vous ne savez pas... Mon oncle a loué une boutique qui dépend de cette maison.

ALCIBIADE, *à part.* Ah! mon Dieu! il faut que je tienne le plus strict incognito : dorénavant je m'envelopperai dans mon *quiroga.*

JUSTINE. Mais, que je vous regarde, monsieur Alcibiade; que vous voilà donc beau et bien mis! quelle différence quand vous étiez apprenti chez mon oncle, et que vous n'aviez qu'un habit gris, qui était toujours blanc!

ALCIBIADE, *lui faisant signe de se taire.* Justine, de grâce...

JUSTINE. Et cette chaîne en or, et ce beau lorgnon... Est-ce que maintenant vous avez la vue basse, vous qui autrefois m'aperceviez toujours du bout de la rue? vous aviez pourtant de bons yeux dans ce temps-là.

ALCIBIADE. Oui, c'était bon quand j'habitais le Marais, mais maintenant...

JUSTINE. Et qu'est-ce que je viens donc de voir par la fenêtre?

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Cette voiture élégante et légère,
Ce beau carrick, ce joli cheval bai.

ALCIBIADE.

Dans notre état, c'est de rigueur, ma chère;
Tout est à moi, jusqu'au petit jockei.
Fut-il jamais condition plus douce?
Sur le pavé, que l'on me voit raser,
Mon char s'élance, et gaîment j'éclabousse
Le plébéien que je viens de friser.

JUSTINE. Vous êtes donc riche et heureux? Ah! que je suis contente!.. Mais vous m'aimez toujours, n'est-il pas vrai, monsieur Alcibiade? vous ne m'avez pas oubliée?

ALCIBIADE, *à part*. Cette pauvre fille! elle m'attendrit malgré moi!.. (*Haut.*) Oui, Justine, j'ignore ce qui m'arrivera; (*A part.*) j'en épouserai peut-être une autre; (*Haut.*) mais tu peux être sûre que je n'en aimerai jamais d'autre que toi.

JUSTINE. A la bonne heure : au moins voilà qui est parler! (*Voyant qu'il fait un geste pour partir.*) Eh bien! est-ce que vous me quittez déjà?

ALCIBIADE. Mais sans doute, il le faut : je t'ai dit qu'on m'attendait.

JUSTINE. Dieu! que ces grandes dames-là sont heureuses d'être coiffées par vous! Eh bien! à moi que vous aimez, ce bonheur n'arrivera pas.

ALCIBIADE. Justine, y penses-tu?

JUSTINE. J'en ai pourtant bien envie! car je dois aller tantôt dans une belle assemblée, où il y aura bien du monde. Mon oncle a promis de me crêper à l'ancienne manière; mais de votre main, ça serait bien mieux, et je suis sûre que je serais bien plus jolie.

ALCIBIADE. Un autre jour, je ne demande pas mieux, mais dans ce moment, je suis trop pressé.

JUSTINE. Eh bien! Monsieur, rien qu'un petit crochet; j'espère que vous ne pouvez pas me refuser cela.

ALCIBIADE, *à part*. Au fait, puisque mademoiselle Desroches est sortie... (*Haut.*) Allons, dépêchons-nous; je vais vous faire une petite coiffure à la neige, dans le genre de *Nardin*.

JUSTINE, *allant prendre un fauteuil*. Ah! quel bonheur!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, *sortant de la chambre de M. Desroches*.

POUDRET, *les apercevant*. Où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

JUSTINE. Dieu! c'est mon oncle!

POUDRET. Alcibiade en ces lieux! Alcibiade qui, pour me narguer, vient coiffer ma propre nièce!

JUSTINE. Je vous jure, mon oncle, qu'il ne me parlait pas d'amour.

POUDRET. Taisez-vous, Mademoiselle. Je lui aurais peut-être permis de vous en conter; mais oser vous friser! oser porter une main sacrilége sur une tête qui m'appartient par les liens du sang!

ALCIBIADE. Allons, monsieur Poudret, calmez-vous.

POUDRET. Ingrat! c'est moi qui t'ai mis le démêloir à la main! quand je t'ai accueilli dans ma boutique, tu ne savais pas seulement faire une barbe.

ALCIBIADE. Je suis votre élève, il est vrai; depuis longtemps j'ai surpassé mon maître : mais vous, votre génie stationnaire n'a pas avancé d'un pas, et vous ne sortirez jamais de vos perruques.

POUDRET. Oui, certes, j'y resterai, et je m'en fais gloire. La perruque est la base fondamentale de tout le système capillaire : la perruque exerce sur les arts une influence qu'on ne peut nier; c'est sous la perruque qu'ont brillé les plus beaux génies dont s'honore la France! Racine, le tendre Racine, que portait-il? perruque! Molière, l'immortel Molière? perruque! Boileau, Buffon? perruque! perruque! Voltaire, M. de Voltaire lui-même? perruque! Il me semble encore le voir, cet excellent M. Arouet de Voltaire, le jour fameux où, tout jeune encore, je fus admis à l'accommoder : il tenait en main *la Henriade*, et moi, je tenais mon fer à papillotes! Nous nous regardions; il souriait : il aimait tant à encourager les arts! C'est lui qui disait à un de nos confrères : « Faites des perruques! faites des perruques! »

ALCIBIADE. Et vous croyez, Monsieur, que de nos jours...

POUDRET. Je vous devine : vous me direz peut-être qu'aujourd'hui il y a encore des têtes à perruque à l'Académie, c'est possible; mais elles ne sont pas de cette force-là.

ALCIBIADE. C'est-à-dire que, selon vous, le nouveau système de coiffure nuit au développement du talent.

POUDRET. Oui, Monsieur.

ALCIBIADE. Eh bien! c'est ce qui vous trompe; moi qui vous parle, j'ai fait plus d'un succès. Voyez les héroïnes de mélodrame, c'est moi qui leur fournis des cheveux épars; hier encore, *Oreste* a passé par mes mains! c'est moi qui lui ai fait dresser les cheveux sur la tête! c'est moi qui ai coiffé *Andromaque!*

POUDRET. Et moi aussi, il y a quarante ans que je l'ai coiffée en poudre. M. *Le Kain* a passé sous ma houppe, et il n'en était pas plus mauvais.

ALCIBIADE. Laissez donc, il faisait comme vous : il jetait de la poudre aux yeux.

POUDRET. De la poudre aux yeux!

JUSTINE. Mon oncle, je vous prie, apaisez-vous.

POUDRET. Non; nous ne serons jamais d'accord : jamais tu ne l'épouseras. J'ai vingt mille francs de côté pour ta dot; mais jamais je ne les donnerai à un coiffeur de boudoir.

ALCIBIADE. Et moi, je ne serai jamais le neveu d'un barbier de faubourg.

POUDRET. Un ignorant! qui n'a jamais touché la moelle de bœuf.

ALCIBIADE. Un routinier! qui n'est jamais sorti de la poudre.

POUDRET. Allez donc, monsieur le muscadin; je vois d'ici vos créanciers qui vont enlever votre comptoir d'acajou!

ALCIBIADE. Allez donc, monsieur Poudret, j'entends le vent qui agite vos palettes, et qui va renverser votre enseigne!

POUDRET. Renverser mon enseigne!.. Je ne sais qui me retient!

ALCIBIADE. Et moi, croyez-vous que je vous craigne?

JUSTINE. Ah! mon Dieu, ils vont se prendre aux cheveux!

ALCIBIADE. Non, non; c'est moi qui vous cède la place : je sais trop la distance qu'il y a entre nous, pour aller me commettre avec un perruquier!

POUDRET, *indigné*. Un perruquier!

AIR de Rossini.

Ah! quel outrage
Fait à mon âge!
Oui, vraiment, j'en pleure de rage!
Ah! quel outrage
Fait à mon âge!
Ah! Poudret!
Pour toi quel soufflet!
Quoi! ce blanc-bec, cet indigne confrère,
Jusqu'à ma barbe ose m'injurier!

ALCIBIADE.

Jusqu'à ta barbe! ignorant, pour ta faire,
Je t'enverrai mon barbier.

POUDRET.

Son barbier!
Ah! quel outrage! etc., etc.

(*Alcibiade sort par le fond.*)

SCÈNE IX.

POUDRET, JUSTINE.

POUDRET. Un perruquier! O grand Ignace! mon patron, vous l'entendez! il blasphème! Ma nièce, je vous défends de jamais lui parler; et si vous transgressez mes ordres... il suffit... Taisez-vous, voici Mademoiselle!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; MADEMOISELLE DESROCHES.

MADEMOISELLE DESROCHES, *tenant à la main une guirlande de fleurs*. J'ai fini toutes mes emplettes, et j'espère que sur ma tête cette guirlande de roses mousseuses sera de fort bon goût.

JUSTINE. Eh! mon Dieu, Mademoiselle, pourquoi donc tous ces apprêts?

MADEMOISELLE DESROCHES, *avec expansion*. Tu ne sais donc pas, ma chère Justine? je l'ai revu, je l'ai rencontré.

JUSTINE. Qui? le jeune homme dont vous me parliez ce matin?

MADEMOISELLE DESROCHES. Tantôt, à sept heures, sans que personne le sache, il viendra nous prendre toutes deux, pour nous conduire en voiture au spectacle.

JUSTINE. Ah! que vous êtes heureuse!

POUDRET, *qui pendant ce temps a serré la serviette et les affaires à barbe dans une petite armoire*. C'est ça, pendant que M. Desroches joue chez le voisin la partie de boston.

MADEMOISELLE DESROCHES. Va vite t'occuper de ma toilette; mais le plus important, ce serait d'abord la coiffure. Il faudrait avoir quelqu'un.

POUDRET, *s'avançant*. Voici, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DESROCHES. Comment, mon cher Poudret...

POUDRET, *retroussant ses manches*. Je dis que je suis à la disposition de Mademoiselle; et si elle veut bien se confier à moi, je vais lui faire un tapé et un pouf dont elle me dira des nouvelles. Vous verrez si tantôt, au spectacle, vous ne fixez pas tous les regards.

MADEMOISELLE DESROCHES. Je vous remercie, mon cher Poudret; dans la semaine, dans les jours ordinaires, je ne dis pas; mais dans une occasion comme celle-ci..

POUDRET. Comment! Mademoiselle, moi qui vous coiffe depuis vingt-cinq ans! moi qui vous ai crêpée dès l'âge le plus tendre!

AIR de *Turenne*.

Rappelez-vous combien, par ma science,
Vous étiez jolie autrefois.
(*A Justine, montrant mademoiselle Desroches*)
Je crois la voir au temps de son enfance,
Le premier jour où, soumis à mes lois,
Son jeune front se courba sous mes doigts :
Quelle coiffure *à la Fontange*!
Trente épingles dans le chignon!
Elle souffrait comme un démon;
Elle était belle comme un ange.

MADEMOISELLE DESROCHES. Vous avez raison, Poudret; c'était bon autrefois; mais je vous demande si une dame à la mode peut maintenant se faire coiffer par vous? regardez seulement votre boutique et votre enseigne.

POUDRET. Qu'est-ce qu'elle a donc, mon enseigne? depuis trente ans elle est toujours la même : *Poudret, perruquier. Ici on fait la queue aux idées des personnes.* Ce qui veut dire *ad libitum*, à volonté! J'irais à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qu'on ne m'en ferait pas une plus claire, quand même elle serait en latin.

MADEMOISELLE DESROCHES. Il suffit, Poudret, je refuse vos services : vous pouvez vous retirer.

POUDRET, *tremblant de colère*. Me retirer! (*A part.*) Elle saura de quoi est capable un perruquier irrité!

AIR de *Nicaise*.

Sortons,
Dissimulons,
Mais à son frère,
Avec mystère,
Courons dire à l'instant
Que Madame attend
Un amant.
Vous le voulez, Mademoiselle,
Je ne suis plus votre coiffeur;
Mais, au respect toujours fidèle,
Je suis votre humble serviteur.
Sortons, etc., etc.

(*Il entre dans l'appartement de M. Desroches.*)

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES. Il faudrait cependant bien que j'eusse quelqu'un.

JUSTINE. C'est justement pour cela. Il y a ici dans la maison un coiffeur excellent, un des meilleurs de Paris; en un mot, mon ami Alcibiade.

MADEMOISELLE DESROCHES, *avec joie*. Comment! tu l'aurais vu!

JUSTINE. Ah! oui; il est maintenant au second, chez madame de Murval, qui l'a fait venir.

MADEMOISELLE DESROCHES. Voyez-vous comme elle est coquette! envoyer chercher des coiffeurs jusque dans la rue Vivienne! Justine, il faut absolument que tu le fasses descendre, que tu me l'envoies. Je ne m'étonne plus maintenant si tout le monde la trouve jeune et jolie! Eh bien! ma chère enfant, va donc vite, il sera peut-être parti.

JUSTINE. J'irais bien, mais c'est que mon oncle m'a défendu de lui parler; mais on peut le lui faire dire.

MADEMOISELLE DESROCHES. A la bonne heure. (*Appelant.*) Petit-Jean! Petit-Jean!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN. Voilà, Mademoiselle!

JUSTINE, *à Petit-Jean*. Montez au second, chez madame de Murval, et dites à M. Alcibiade, un monsieur qui est chez elle, de passer ici en descendant.

MADEMOISELLE DESROCHES. A merveille, et dès qu'il sera entré, (*Montrant la porte du fond.*) vous fermerez cette porte, et je n'y suis pour personne.

PETIT-JEAN, *d'un air étonné*. Tiens!.... eh bien! par exemple...

MADEMOISELLE DESROCHES. Ne m'as-tu pas entendue?

PETIT-JEAN. Si, Mademoiselle, j'y vais; et quand il sera arrivé, je fermerai la porte. (*En s'en allant.*) Eh bien! en voilà une sévère!

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES. Mais j'y pense maintenant; s'il allait prendre à mon frère la fantaisie de rentrer de meilleure heure, et qu'il me vît ainsi en grande toilette, cela lui donnerait des idées.

JUSTINE. Bah! il est chez M. Dumont, il n'en reviendra qu'à neuf heures, selon son habitude; mais en tout cas, et pour plus de prudence, je vais mettre le verrou de son côté. (*Allant à la porte à droite, et mettant le verrou.*)

MADEMOISELLE DESROCHES. C'est bien; et pour ne pas perdre de temps, va vite apprêter mes affaires.

JUSTINE. Oui, Mademoiselle; depuis le soulier de satin, jusqu'à la collerette. (*Elle entre par la porte à gauche.*)

SCÈNE XIV.

MADEMOISELLE DESROCHES, *seule*. Oui, certes, il est très-important que rien ne manque à ma parure; la toilette est une chose essentielle pour une demoiselle qui veut se marier.

SCÈNE XV.

MADEMOISELLE DESROCHES, ALCIBIADE.

ALCIBIADE, *dans le fond, à part*. Qui diable me demande? et pour quel motif si pressant m'a-t-on prié de descendre?

MADEMOISELLE DESROCHES. Hein! qu'est-ce que c'est? (*Se retournant et apercevant Alcibiade.*) Quoi! c'est vous! quoi! monsieur Saint-Amand, vous voilà déjà! je ne suis pas encore prête; j'attendais mon coiffeur,

que j'avais fait avertir, et qui devrait être ici; mais ces messieurs se font toujours attendre. (*On entend fermer le verrou à la porte du fond.*)

ALCIBIADE. A qui le dites-vous?.. Eh mais! qu'est-ce que cela signifie? il me semble qu'on nous enferme.

MADEMOISELLE DESROCHES. C'est une erreur de mes gens, et je vais le leur dire.

DESROCHES, *en dehors, frappant à la porte à droite.* Ma sœur! ma sœur! ouvrez-moi.

MADEMOISELLE DESROCHES. Ah! mon Dieu, c'est mon frère!

ALCIBIADE. Le frère! qu'est-ce que c'est que ça?

DESROCHES, *en dehors.* Ma sœur! mademoiselle Desroches! pourquoi êtes-vous enfermée?

MADEMOISELLE DESROCHES. Moi? du tout, mon frère; mais c'est que... (*A part.*) Dieu! que va-t-il penser! (*Haut.*) Partez, Monsieur, partez vite.

ALCIBIADE. Et par où? cette porte est fermée, et vos gens sont dans l'antichambre.

MADEMOISELLE DESROCHES, *montrant la porte à gauche.* Eh bien! par là, ma chambre à coucher, un escalier dérobé; Justine est là qui vous conduira.

ALCIBIADE, *s'arrêtant, à part.* Justine, c'est encore pis!

MADEMOISELLE DESROCHES, *allant tirer le verrou.* Impossible de résister! Qu'allons-nous devenir?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; DESROCHES, *sortant de son appartement;* JUSTINE, *sortant de celui de mademoiselle Desroches, et tenant un peignoir.*

DESROCHES. Que vois-je? me direz-vous, ma sœur, quel est Monsieur!

JUSTINE. Eh! mon Dieu, qu'avez-vous donc à vous fâcher? c'est tout bonnement le coiffeur de Madame.

TOUS. Que dit-elle?

JUSTINE. Il venait la coiffer pour ce soir.

MADEMOISELLE DESROCHES. A merveille, ma chère! (*A part.*) Dieu! quelle présence d'esprit! (*Haut.*) Oui, mon frère, oui, Monsieur est mon coiffeur; vous voyez encore ma guirlande de fleurs que j'avais apprêtée.

JUSTINE, *montrant ce qu'elle tient sur son bras.* Et moi, le peignoir que j'apportais.

ALCIBIADE. Ces dames vous ont dit la vérité : je suis artiste en cheveux, architecte en coiffure, connu avantageusement pour la légèreté de la main, et la sûreté de la coupe.

MADEMOISELLE DESROCHES, *bas, à Alcibiade, d'un air d'approbation.* A merveille. (*A part.*) Qu'il a d'esprit!

DESROCHES. Et l'on croit que je serai dupe d'un pareil stratagème. (*Haut, à Alcibiade.*) Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes coiffeur, j'en suis charmé; c'est moi qui accompagnerai ce soir ma sœur au spectacle : et comme je veux en lui donnant le bras passer aussi pour un homme à la mode, vous allez avoir la bonté de me coiffer ici, à l'instant même, et dans le dernier genre.

MADEMOISELLE DESROCHES, *à part.* Grand Dieu! que va-t-il faire? Pauvre jeune homme!

ALCIBIADE. Monsieur, si cela peut vous être agréable, vous n'avez qu'à parler.

DESROCHES, *prenant une chaise.* Eh bien! Monsieur, commençons.

ALCIBIADE. Malheureusement, je n'ai ni pommade ni papillotes, et je ne pourrai pas...

DESROCHES. N'est-ce que cela? on va vous donner ce qu'il faut. Justement, voici Poudret.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, POUDRET.

POUDRET. Eh bien! Monsieur... Dieu! que vois-je? encore une pratique qu'il m'enlève! ma dernière, ma plus fidèle pratique! Et vous aussi, *tu quoque*, monsieur Desroches, vous m'abandonnez!

DESROCHES. Non, mon cher Poudret; calmez-vous : c'est un essai que je veux faire. Allez vite chercher à Monsieur un fer à papillotes et de la pommade.

POUDRET. O comble d'outrage! moi lui servir de second! moi lui donner des armes pour me couper l'herbe sous le pied! pour saper jusque dans ses fondements cette coiffure qui depuis trente ans... (*Voyant Alcibiade qui touche la coiffure.*) Dieu! il ose attaquer l'aile gauche! N'y touchez pas! n'y touchez pas! Les Vandales! ils feraient tout tomber sous leurs ciseaux destructeurs! c'est la *bande noire* de la coiffure!

DESROCHES. Je vous dis, Poudret, de rester tranquille.

POUDRET. Eh! le puis-je? quand je vois porter une main usurpatrice sur ma propriété; car votre tête m'appartient, elle est à moi : il n'y a pas là un seul cheveu que, depuis trente ans, je n'aie frisé, pommadé et poudré, tant en général qu'en particulier; et je les verrais passer en d'autres mains! dans les mains d'un ignorant : car ce n'est pas là un perruquier.

DESROCHES, *se levant.* Précisément, je m'en doutais : et c'est pour cela que je vous prie de vous taire, et d'aller exécuter mes ordres. Vite, le fer à papillotes, et la pommade, ou je vous donne congé.

POUDRET. O dernier outrage réservé à ma vieillesse! (*A Justine.*) Et vous, Mademoiselle, marchez devant moi; je ne veux pas que vous restiez ici, pour raison à moi connue. (*A Desroches.*) Vous le voulez, Monsieur, je reviens dans l'instant. Moi, le doyen de la houppe! le vétéran de la savonnette!.. Dieu! quelle humiliation pour le corps des perruquiers! Courbons la tête, puisqu'il le faut. (*A Justine.*) Et vous, Mademoiselle, marchez devant moi. (*Il sort avec Justine.*)

SCÈNE XVIII.

MADEMOISELLE DESROCHES, ALCIBIADE, M. DESROCHES.

DESROCHES. Eh bien! Monsieur, vous allez être satisfait; on va vous apporter ce que vous demandez; et il me semble qu'en attendant, vous pourriez toujours commencer par mettre des papillotes.

ALCIBIADE. Très-volontiers; si ce n'est que cela. (*Il fouille dans sa poche, en tire une feuille de papier, qu'il coupe en plusieurs morceaux; il les donne à tenir à M. Desroches, et commence à en mettre une.*) Je vous demanderai de tenir la tête un peu plus droite.

DESROCHES, *qui pendant ce temps a jeté les yeux sur le papier qu'il tient.* Que vois-je? l'écriture de ma sœur!

MADEMOISELLE DESROCHES. Ah! mon Dieu, c'est ma lettre de ce matin!

DESROCHES, *lisant.* « Je crains pour mon cœur l'explosion d'un sentiment qui, longtemps concentré... » Une pareille lettre entre vos mains! Qu'est-ce que cela veut dire?

MADEMOISELLE DESROCHES. Qu'il n'y a plus moyen de feindre; qu'il faut enfin vous avouer la vérité. Oui, mon frère, Monsieur n'est pas ce que nous avons dit : c'est un amant déguisé.

DESROCHES, *en riant.* La belle malice! comme si je ne le savais pas!

MADEMOISELLE DESROCHES. Quoi! mon frère, vous consentiriez?

DESROCHES. Eh! morbleu! que ne le disiez-vous tout de suite! Dès que Monsieur vous aime, et que vous lui plaisez, vous êtes bien la maîtresse de l'épouser, soyez unis, et n'en parlons plus.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, *entrant et laissant tomber son fer à papillotes.*

POUDRET. Vous les unissez! l'ai-je bien entendu?

MADEMOISELLE DESROCHES. Eh! oui, sans doute, Monsieur m'épouse.

POUDRET. O désolation de l'abomination! tout est renversé, tout est confondu! la rue Vivienne est au Marais! et la boutique est dans le salon! Lui,

épouser la sœur de mon ancienne pratique! lui, un indigne confrère!

DESROCHES. Poudret, vous êtes dans l'erreur, Monsieur n'est pas votre confrère.

POUDRET. Il n'est point mon confrère? c'est-à-dire que vous l'élevez au-dessus de moi; que vous proclamez la supériorité de la *Titus* sur la perruque.

MADEMOISELLE DESROCHES. Ah çà! à qui en a-t-il donc?

POUDRET. A qui j'en ai? Croyez-vous que la poudre m'aveugle au point de n'y pas voir? L'ingrat! c'est au moment où, attendri par les larmes de ma nièce, j'allais consentir à leur union, j'allais lui donner pour dot ces vingt mille francs, fruit de mes économies, et que j'ai acquis à la sueur de tant de fronts!

DESROCHES. Ah çà! Poudret, tâchons de nous entendre.

POUDRET. Non, Monsieur, c'est fini; puisque vous me chassez, puisque vous m'exilez, puisque me voilà devenu le *paria* de la coiffure, je quitte la maison; je ne suis plus votre locataire : j'irai me réfugier dans quelque faubourg écarté, où je pourrai, loin des hommes, exercer mon état de perruquier misanthrope.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, JUSTINE.

POUDRET, *à Justine qui entre, et la prenant par la main.* Viens, Justine, viens avec moi; abandonnons un ingrat qui oublie à la fois son maître et sa maîtresse.

JUSTINE. Qu'est-ce que cela veut dire?

POUDRET. Que ton fidèle amant, que M. Alcibiade épouse mademoiselle Desroches.

JUSTINE, *allant à mademoiselle Desroches.* Quoi! Mademoiselle, vous m'enlevez mon amoureux? (*A Alcibiade.*) Quoi! Monsieur...

ALCIBIADE. Justine, ne m'accablez pas!

MADEMOISELLE DESROCHES ET DESROCHES. Qu'est-ce que cela signifie?

ALCIBIADE. Qu'il faut enfin parler et se faire connaître, aussi bien l'incognito commence à me peser; et mon nom n'est pas de ceux dont on doive rougir. Oui, Mademoiselle, oui, Monsieur, je suis ce brillant Alcibiade que trop d'ambition, que trop de succès ont égaré peut-être. Je suis coupable, il est vrai, non pas d'avoir voulu m'élever, c'est une audace qui sied au talent, et Poudret lui-même ne me désavouera pas; mais ce que j'ai à me reprocher, c'est d'avoir pu oublier un instant celle dont j'étais aimé! c'est d'avoir été fier et ingrat envers mon ancien et respectable professeur! Oui, Messieurs, pour réparer mes fautes, je proclame ici, et je le répéterai dans tous les salons de coiffure de la capitale, ce sont les premiers principes que j'ai reçus de M. Poudret, principes que j'ai perfectionnés peut-être, qui ont été la cause de ma fortune; et si jamais le caprice ou la mode m'élève des statues, c'est lui qui en aura été le piédestal!

POUDRET. Le jour de la justice arrive donc enfin!

ALCIBIADE. Je n'ose espérer qu'un tel aveu suffise pour expier mes torts; mais cependant, si Justine daignait me pardonner, si son oncle était touché du repentir de son élève, je lui dirais : Soyons amis, Poudret! (*Ici Poudret commence à pleurer.*) La gloire a blanchi tes cheveux, il est temps de songer au repos, abandonne la place Royale, transporte dans la rue Vivienne et ton plat à barbe et tes dieux domestiques; viens, par ta vieille expérience, modérer ma jeune audace. Perruquier émérite, barbier honoraire, sois mon associé; régnons ensemble : toi, par le conseil, moi, par l'exécution, *consilio manuque!* et si je suis l'Achille, sois le Nestor de la coiffure.

JUSTINE. Mon oncle, je le vois, vous êtes touché!

POUDRET, *pleurant.* Son repentir me suffit; il reconnaît son maître, il rend hommage à celui qui lui a mis les armes à la main : je pardonne.

MADEMOISELLE DESROCHES. Ah! mon frère, quel désappointement! et quelle leçon!

DESROCHES. Vous en profiterez, ma sœur, et vous épouserez M. Durand.

ALCIBIADE. Et c'est moi qui le coifferai, ou plutôt nous le coifferons; car vous venez rue Vivienne.

POUDRET. Non, Alcibiade; tu me connais bien peu; je sais résister à tes offres séduisantes : : fidèle à mes principes, je reste au Marais; je veux mourir et coiffer aux lieux où je suis né.

« Et que l'on dise enfin, en me voyant paraître :
« Il a fait des coiffeurs, et n'a pas voulu l'être. »

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Heudier.

DESROCHES.

Les feux ardents de la jeunesse,
Par l'âge sont tous amortis,
On critique, dans la vieillesse,
Ce que l'on admirait jadis. (*bis.*)
Ceux dont le temps blanchit la nuque,
Blâment les plaisirs qu'ils n'ont plus :
Ils crieraient bien moins aux abus,
Si tous ceux qui portent *perruque*
Étaient encore à la *Titus.*

JUSTINE.

La vieillesse doit être sage,
Et pourtant je vois plus d'un vieux
Qui, sans parler de mariage,
Voudrait être mon amoureux! (*bis.*)
Au vieux galant qui me reluque,
J' dis : « Vous, un amant! quel abus!
« Pour un mari. . c'est tout au plus...
« L'hymen peut bien porter *perruque*,
« L'amour doit être à la *Titus.* »

ALCIBIADE.

Des Vieillards, moi, je vis *l'École*,
Car je coiffais monsieur Talma;
Cette pièce, dont on raffole,
Par sa morale me frappa;
Cette morale, la voilà :
Vieux, rajeunissez votre nuque,
Car l'auteur prouve aux plus têtus
Qu'un mari rempli de vertus
Porte une vilaine *perruque*,
Quand il n'est plus à la *Titus.*

POUDRET.

Jadis, dans Rome fortunée,
Un roi, du malheur le soutien,
Disait : « J'ai perdu ma journée, »
Quand il n'avait pas fait de bien;
C'était TITUS, je m'en souvien.
De nos jours, ma gloire caduque
Cherche à rappeler ses vertus,
Je dis, pleurant mes jours perdus :
« Quand je n'ai pas fait de *perruque*,
« Ma journée est à la *Titus.* »

ALCIBIADE.

Ne formons plus qu'une boutique;
Oui, faisons marcher de niveau
Le classique et le romantique,
L'ancien système et le nouveau.

POUDRET.

L'ancien système et le nouveau.

ALCIBIADE.

Fronts élégants,

POUDRET.

Têtes caduques,
Chez nous, unis et confondus,

ALCIBIADE.

Venez, vous serez bien reçus.
(*Prenant la main de Poudret.*)
Monsieur se charge des *perruques.*

POUDRET, *prenant la main d'Alcibiade.*
Monsieur se charge des *Titus.*

CHŒUR GÉNÉRAL.

Poudret se charge des *perruques*,
Alcibiade des *Titus.*

FIN DE LE COIFFEUR ET DU PERRUQUIER.



KOULIKOF, *se levant.* Mes porcelaines du Japon? — Acte 1, scène 8.

LA LUNE DE MIEL

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 31 mars 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET CARMOUCHE.

Personnages.

LA BARONNE DE VLADIMIR.
KOULIKOF, intendant du château.
JEAN, maître sabotier.
MICHELINE, sa fille.
POLESKA DE FERSTEIM.
ALEXIS, ouvrier sabotier.
UN POSTILLON.
PAYSANS.
SABOTIERS.
DOMESTIQUES.

La scène se passe dans la Pologne russe.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'habitation de Jean; le fond ouvert laisse voir toute l'étendue de la campagne. A droite et à gauche, une porte conduisant à d'autres chambres. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table et deux chaises; de l'autre côté, un banc à usage de sabotier, sur lequel se trouvent un sabot à moitié confectionné, et quelques outils. Au lever du rideau, Jean, Alexis, Micheline et plusieurs ouvriers sont assis à droite, à gauche, et au fond, occupés à déjeuner.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, MICHELINE, OUVRIERS, *occupés à déjeuner;* ALEXIS, *seul dans un coin, plongé dans ses réflexions.*

CHŒUR.

AIR : *Quel bonheur! quelle ivresse!* (du MAÇON)

Amis, après l'ouvrage,
Chantons, gais ouvriers,

Le plaisir rend l' courage
Aux pauvres sabotiers.

JEAN.

A nos sabots faut rendre hommage;
Sans eux le pauvre irait pied nu.
J' vois ben des gens en équipage
A qui jadis j'en ai vendu.
Plus d'un parvenu que l'on cite,
Que gêne son nouveau mérite,
Ainsi que ses souliers nouveaux,
S'il était l' maître,
Chang'rait peut être
Ses p'tits souliers pour ses sabots.

CHŒUR.

Plus d'un parvenu que l'on cite, etc.

MICHELINE.

Fi des sabots! dis'nt ben des femmes,
C'est dangereux les jours d' verglas,
J'ons vu glisser de belles dames
Qui cependant n'en portaient pas.
Les sabots n'empêch'nt pas d'êtr' sage :
Et quoique l'on parle au village
De queuq' faux pas .. c'est des propos;
On en fait, j' gage,
Ben davantage,
En p'tits souliers qu'en gros sabots.

CHŒUR.

Les sabots n'empêch'nt pas d'êtr' sage, etc.
(*Après ce second couplet, tous les ouvriers sortent*)

JEAN, *frappant sur l'épaule d'Alexis.* Et toi, qui es là dans un coin, et qui ne dis rien, qu'est-ce que tu as donc?

ALEXIS. Qu'est-ce que j'ai?.. Ah çà! maître Jean, suis-je payé pour être gai, ou pour faire des sabots?

JEAN. L'un n'empêche pas l'autre; et tu peux prendre exemple sur moi; ne pouvant sortir de ce domaine, dont je suis serf et vassal, j'ai eu l'idée d'établir dans ces forêts une fabrique de sabots, non pour les gens du pays, qui n'en usent guère, mais j'en fournis toute l'Allemagne. Aussi je travaille et je chante toute la journée.

ALEXIS. Est-ce que je n'ai pas confectionné ce matin la besogne que vous m'avez donnée?

JEAN. C'est la vérité; et nous n'avons pas ici un ouvrier qui travaille aussi joliment; c'est délicat et soigné, et un sabot comme ça vous chausserait une princesse mieux qu'un escarpin.

ALEXIS. Eh bien! alors, puisque ma tâche est finie, laissez-moi m'amuser comme les autres. Et si ça m'amuse d'être triste?

JEAN. Comme tu voudras. (*A sa fille.*) Est-il sauvage, celui-là!

MICHELINE. Depuis deux jours qu'il est ici, il ne fait que soupirer et se plaindre; un beau garçon comme ça, c'est dommage.

AIR : *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

Ça m' fait l'effet d'un désespoir,
Vrai, ça m' fait mal à voir.
On voudrait d'un chagrin si noir
Connaître quelque chose,
Ne fût-c' que pour savoir
Si l'on n'en est pas cause.

Peut-être, mon père, qu'il n'est pas content de vous, et qu'il ne se trouve pas assez payé.

JEAN. Dame, je paye en grand seigneur, dix copecks par jour. Mais s'il a de l'ambition... Laisse-moi, ma fille, je vais arranger cela, parce que ça a l'air d'un bon sujet qui peut me faire gagner de l'argent; et un manufacturier doit être généreux quand il y trouve son bénéfice.

MICHELINE. Dieux! que vous êtes bon! (*Elle sort.*)

JEAN. Voilà comme je suis... (*Allant encore lui frapper sur l'épaule.*) Dis moi, mon garçon, es-tu du pays?

ALEXIS. Oui, maître, je suis, comme vous, de la Pologne russe; mais voilà cinq ans que j'ai couru le monde...

JEAN. Et pourquoi?

ALEXIS. Pour faire fortune.

JEAN. Et as-tu rencontré cette femelle-là?

ALEXIS. Non, vraiment; elle est comme les autres... quand on court après, c'est le moyen de ne pas l'attraper.

JEAN. Diable! c'est un philosophe. Eh bien! mon garçon, si tu veux rester chez moi, ton sort est dans tes mains. Tu t'es présenté hier pour avoir de l'ouvrage, et rien que sur ta bonne mine je t'ai offert dix copecks par jour. Mais les gens de mérite sont comme les sabots, ça ne se connait qu'à l'user; et je t'offre six copecks de plus.

ALEXIS. Ce que j'ai me suffit, et je n'y tiens pas... Si je n'avais pas au monde d'autres chagrins que celui-là...

JEAN. Est-ce qu'il y aurait quelque passion sous jeu? Est-ce que ma fille Micheline?.. c'est que tout à l'heure elle avait l'air de te trouver à son gré... et ça ne me conviendrait pas.

ALEXIS. Soyez tranquille; je voudrais bien en être amoureux.

JEAN. Comment! tu le voudrais... et pourquoi cela?

ALEXIS. Parce qu'il y aurait peut-être de l'espoir, tandis que dans ma position... voyez-vous, maître Jean, il ne faut aimer que son égale; c'est là le plus raisonnable; mais l'amour ne raisonne pas.

JEAN. Ah! mon Dieu! est-ce que par hasard tu serais amoureux de quelque grande dame?

ALEXIS. Précisément, et une grande dame qui, pour mon malheur, est plus fière à elle seule que toutes les duchesses de la Russie.

JEAN. Comment! tu oses donner dans les duchesses?

AIR d'*Aristippe.*

Vit-on jamais pareill' folie!

ALEXIS.

Si je l'aime, c'est malgré moi.

JEAN.

Pour être heureux dans cette vie,
N' faut pas r'garder plus haut que soi.

ALEXIS.

J' sais ben qu'elle est au-d'ssus de moi.
Ainsi qu' vers une providence
J' l'vais les yeux vers cet objet chéri.
Lorsqu'il a besoin d'espérance,
Le malheureux r'garde au-dessus de lui.

JEAN. Je vous le demande, un ouvrier qui s'avise de faire des passions. Fais des sabots, et ne sors pas de là. Mais, dis-moi un peu, mon garçon... Silence, car c'est M. Koulikof, l'intendant de ce domaine.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, KOULIKOF, *suivi de quelques paysans.*

KOULIKOF. Eh bien! allez donc, allez à son secours; ils restent là les bras croisés : ne faut-il pas que j'y aille moi-même? Cinquante coups de knout à celui qui n'arrivera pas le premier. (*Les paysans sortent en courant.*) C'est cela... les voilà tous partis... il n'y a

pas d'autre moyen d'exciter leur émulation. Ah! ah! c'est toi, maître Jean...

JEAN. Oui, monsieur Koulikof. Qu'y a-t-il donc?

KOULIKOF. Une voiture d'assez belle apparence, quatre chevaux et deux postillons; la voiture vient de verser dans le chemin creux.

ALEXIS. Eh! que ne disiez-vous sur-le-champ!... j'y cours. (*Il sort.*)

—

SCÈNE III.

KOULIKOF, JEAN.

KOULIKOF. Quel est ce garçon?

JEAN. Un de mes ouvriers. Il est arrivé depuis peu; mais il est du pays.

KOULIKOF. Son nom?

JEAN. Alexis Pétérof.

KOULIKOF. Pétérof! c'est à nous... les Pétérof sont inscrits sur mon livre de ferme... Il a bien fait de revenir; car, dans ce moment-ci surtout, je tiens à présenter à Monseigneur un état satisfaisant de ses revenus.

JEAN. Ils sont assez soignés.

KOULIKOF. Je crois bien, six mille arpents, quinze cents paysans, sans compter les dépendances, le tout en bon état. Mais aussi, depuis trente ans que je suis intendant de cette principauté, je puis me vanter de n'être pas resté les bras croisés; et si l'on avait tenu registre des coups de knout que j'ai fait administrer, soit par mes délégués, soit par moi-même...

JEAN. Il est de fait que depuis trente ans vous avez eu du mal et nous aussi.

KOULIKOF. Il faut ça, quand on veut le bien de la chose. Mais dis-moi, où est ta fille Micheline?

JEAN, *regardant au fond*. Elle est par là dans les environs.

KOULIKOF. A propos de cela, pourquoi que tu ne la maries pas, ta fille Micheline? il faut me la marier.

AIR des *Scythes*.

Elle est aimable, elle est jeune et gentille
Choisis parmi nos jeunes gens;
Cela fera le bonheur de ta fille,
Et ça nous l'ra des paysans;
Il nous en manque encor deux ou trois cents.
Lorsque j'en vois, contre tous les usages,
Rester garçons, ça me fait mal aux nerfs,
Et j'aime à voir faire des mariages
Pour augmenter le nombre de nos serfs.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MICHELINE.

MICHELINE. Mon père! mon père!

JEAN. Eh bien! qu'est-ce donc?

MICHELINE. Tenez, cette jeune dame, n'entendez-vous pas?

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, POLESKA, *plusieurs* DOMESTIQUES ET OUVRIERS.

POLESKA. Les maladroits! un chemin superbe, et ils prennent à gauche exprès pour me verser.

MICHELINE. Mais, Madame...

POLESKA. Taisez-vous. Et pour comble de malheur, ceux-ci qui, en voulant relever la voiture, cassent le timon, de sorte que me voici obligée de m'arrêter dans cette misérable cabane.. Dieux! qu'il faut de patience! si on ne se modérait pas...

MICHELINE. Je ferai observer à Madame que ce n'est pas la faute de nos gens; ils ont mis tant de zèle, que ce pauvre Ivan s'en est foulé le pied.

POLESKA. O ciel! que dites-vous! ce pauvre jeune homme... courons vite.

MICHELINE. Dans ces mauvais chemins, avec ces petits souliers?

POLESKA. Oui, tu as raison... tenez, portez-lui cette bourse. Mon Dieu! quel malheur! un honnête ouvrier... peut-être même un père de famille... j'aurai soin de lui, de ses enfants; mais en attendant qu'on envoie chercher un médecin... Eh bien! vous n'êtes pas encore partis!

KOULIKOF, *faisant signe aux domestiques et aux ouvriers qui sortent*. Si, Madame, on y va; mais je vous demanderai...

POLESKA. Qui vous a permis de m'adresser la parole?

JEAN. C'est monsieur l'intendant, et il faut qu'il sache...

POLESKA. Il faut qu'il sache se taire... et vous aussi.

KOULIKOF. Par exemple! c'est d'une insolence.

POLESKA, *à Micheline*. Dis-moi, petite, où sommes-nous?

JEAN. Dans les domaines du comte de Woronski, et à une lieue du château.

POLESKA. Je suis chez mon mari! chez moi!

KOULIKOF. Qu'entends-je! madame la comtesse!

JEAN. Une comtesse dans ma cabane!

KOULIKOF. On nous avait bien dit dit que Monseigneur devait se marier, et nous l'attendions d'un instant à l'autre.

POLESKA. Est-ce qu'il n'est pas arrivé?

KOULIKOF. Je l'ignore, madame la comtesse, car depuis deux jours, je n'ai pas eu l'honneur d'être invité au château.

POLESKA. Ce pauvre Gustave, qui était parti le premier pour tout disposer et pour me recevoir... je suis sûre qu'il est d'une inquiétude, d'une impatience égale à la mienne. Aussi c'est votre faute.

KOULIKOF. A moi, madame la comtesse?

POLESKA. N'êtes-vous pas l'intendant, le régisseur de ce domaine?

KOULIKOF. Depuis trente ans.

POLESKA. Comment ces chemins ne sont-ils pas en meilleur état? ne deviez-vous pas y veiller? est-ce que vous ne deviez pas penser que j'avais hâte de revoir mon mari? Vous ne devinez donc rien? vous n'êtes donc capable de rien? vous méritez d'être chassé.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

Je donne la preuve, par là,
D'une prudence peu commune;
Mon mari m'accusait déjà
De prodiguer trop sa fortune.
Mais je répare en ce moment
Mes dépenses et mes folies :
Car supprimer un intendant,
C'est faire des économies.

KOULIKOF, *à part*. Supprimer un intendant!

JEAN, *à part*. Cette femme-là ne respecte rien. (*Haut.*) Si, en attendant qu'on répare la voiture, Madame voulait déjeuner?

POLESKA. Eh! oui, vraiment, pour ne pas perdre de temps, rien qu'une tasse de thé et des muffins.

MICHELINE. Du thé!

JEAN. Des muffins!

POLESKA. Oui, des muffins, des tosts, des rôties au beurre, je ne prends pas autre chose.

JEAN. C'est qu'ici, Madame, ça ne se peut pas.

POLESKA. Comment! ça ne se peut pas... qu'on en cherche... qu'on en trouve... et rappelez-vous que je l'ordonne; cela doit vous suffire.

JEAN. Je ne savons pas ce que c'est.

MICHELINE. Il n'y en a jamais eu dans le pays.

POLESKA. C'est égal.

JEAN. Mais, Madame...

POLESKA. Je crois qu'il ose répliquer.

AIR de *Céline.*

Sachez que mon ordre suprême
Jusqu'à présent fut respecté;
Et jamais mon époux lui-même
Ne contredit ma volonté.
C'est là le partage des dames;
Car le ciel, que l'on doit bénir,
Pour commander créa les femmes,
Et les hommes pour obéir.

MICHELINE. Ça, c'est assez vrai.

KOULIKOF, *qui s'est tenu à l'écart, s'avançant respectueusement.* Si madame la comtesse veut me permettre... je crois que j'ai chez moi du thé.

POLESKA, *se retournant du côté de Jean.* Vous voyez donc bien.

KOULIKOF. De plus, et pour continuer votre voyage, j'ai une petite voiture, un kibick, qui dans une demi-heure peut vous conduire près de votre auguste époux.

POLESKA. Près de Gustave, et c'est grâce à toi. Pardon, tout à l'heure j'ai peut-être été un peu vive; mais...

KOULIKOF. Madame la comtesse daignerait me rendre ma place?

POLESKA. Celle-là ou une autre, j'examinerai, je verrai ce qu'on peut faire d'un intendant réformé.

AIR du vaudeville des *Blouses.*

Dépêchez-vous... mon Dieu! quelle indolence!
Ce déjeuner et surtout ce traineau.
Mais allez donc! je meurs d'impatience
De me trouver enfin dans mon château.

KOULIKOF, *à part.*

Dieux! quelle femme! elle parle en sultane

POLESKA.

Au nom du ciel! j'ai hâte de partir...
On est si mal dans sa triste cabane!

JEAN, *à part.*

Si ça pouvait l'empêcher d'y r'venir.

ENSEMBLE.

POLESKA, JEAN ET MICHELINE, KOULIKOF.

POLESKA.

Dépêchez-vous... mon Dieu! quelle indolence! etc.

JEAN ET MICHELINE.

Vit-on jamais une telle insolence!
Allez bien vit' lui chercher un traineau;
Si d'arriver elle a d' l'impatience,
Il m' tarde aussi qu'ell' soit dans son château.

KOULIKOF.

Je vais chercher bien vite, à l'intendance,
Le déjeuner, et surtout le traineau;
Comme un éclair, Madame, je m'élance;
Dans un instant vous serez au château.

(*Koulikof sort par le fond, et Jean par la porte à droite.*)

—

SCÈNE VI.

POLESKA, MICHELINE.

POLESKA. Que de peine pour avoir du thé et des muffins, et l'on dit que la Russie est un pays civilisé!

MICHELINE, *approchant une chaise.* Si, en attendant, madame la comtesse voulait se reposer?

POLESKA, *s'asseyant.* Volontiers, je suis accablée de fatigue; car j'ai voyagé toute la nuit.

MICHELINE. Toute la nuit! vous qui êtes si faible et si délicate!

POLESKA. Que n'aurais-je pas fait pour le revoir plus tôt!.. depuis trois jours que je suis séparée de mon mari... il est si bon, si aimable... il m'aime tant! aussi, que je suis heureuse et fière de lui appartenir!

MICHELINE. C'est donc un mariage d'inclination?

POLESKA. Eh! sans doute; fille d'un officier sans fortune, je n'avais point de rang, point de richesses à apporter à mon époux; et lorsque Gustave, lorsque le comte de Woronski s'est présenté...

MICHELINE. Ça a dû vous surprendre?

POLESKA. Non, ça m'a semblé tout naturel; je ne sais quel sentiment secret me disait que ce rang m'appartenait, qu'il m'était dû... que j'étais née pour briller et pour commander. Aussi, ce luxe, ces équipages, ces nouvelles parures que Gustave me prodiguait, ce riche domaine qu'il vient d'acquérir... ces paysans, ces vassaux, ces esclaves, qui n'existent que pour m'obéir, tout cela me charme et m'enivre; je me dis: C'est à mon époux que je les dois, et après lui, après mon amour, c'est ce qu'il y a pour moi de plus doux au monde.

MICHELINE. Il n'y a donc pas longtemps que madame la comtesse est mariée?

POLESKA. Une semaine, mon enfant, et nous sommes dans ce qu'on appelle la lune de miel.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Premier temps d'ivresse et d'amour,
Époque à jamais fortunée!
Oui, c'est le matin d'un beau jour,
C'est l'âge d'or de l'hyménée;
Car il promet à notre cœur
Un long avenir de constance,
Et donne encor, même au bonheur,
Tout le charme de l'espérance.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, JEAN.

JEAN *est sorti de la chambre pendant la fin de l'air précédent, et après avoir fait deux profondes révérences à Poleska, il s'avance et lui dit:* Si madame la comtesse veut entrer chez elle, j'irai tout à l'heure lui porter son déjeuner moi-même.

POLESKA. Je t'en dispense... fais-moi grâce de ta vue... c'est ta fille qui me servira; et je veux ce soir l'emmener avec moi au château.

JEAN. Mais, Madame...

POLESKA. Qu'on ne me réplique pas, ou sinon... tu m'entends...

AIR : *Sans murmurer.*

Oui, je le veux!
Qu'à ce mot tout fléchisse,
Par moi, je veux
Qu'ici l'on soit heureux.
J'entends surtout, quel que soit mon caprice
Que l'on m'adore et que l'on me bénisse,

Car je le veux,
Oui, je le veux!
(*Elle entre dans la chambre à droite, suivie de Micheline.*)

—

SCÈNE VIII.

JEAN, *ensuite* ALEXIS.

JEAN. Je le veux! je le veux! je n'en ai jamais vu une plus fière que celle-là.

ALEXIS. Ah! vous voilà, maître Jean. Où est cette dame dont la voiture a versé?

JEAN. Cette dame, elle est là, tu l'as donc vue?..

ALEXIS. Oui, c'est pour cela que je me suis sauvé.

JEAN. Tu la connais donc?..

ALEXIS. Si je la connais!.. Apprenez, maître Jean, que c'est cette dame dont je vous parlais ce matin... celle dont je suis amoureux.

JEAN, *effrayé.* Veux-tu te taire! aimer la comtesse de Woronski! va-t'en d'ici, va-t'en, l'air est mauvais pour toi et pour moi; ça sent le knout en diable.

ALEXIS. Peu importe... il faut que je me déclare.

JEAN. A elle?

ALEXIS. A elle-même.

JEAN. Eh bien! j'aime mieux que tu t'en charges que moi. Tu ne sais donc pas combien elle est méchante, impérieuse, hautaine.

ALEXIS. Je le sais, pour mon malheur!

JEAN. Et tu espères en obtenir quelque chose?

ALEXIS. Ce n'est pas là ce qui m'inquiète... j'ai déjà obtenu...

JEAN. Toi! un misérable vassal de Monseigneur!

ALEXIS. Oui, moi, Alexis, un pauvre diable d'artisan.

JEAN. Obtenu?.. et quoi encore?

ALEXIS. Tout ce qu'un mari peut obtenir... elle est ma femme.

JEAN. Qu'est-ce que j'entends là?

ALEXIS. Du silence surtout, n'en parlez à personne. Je vous confie là le secret de ma vie; épris d'amour, ne sachant comment parvenir jusqu'à elle, car elle avait déjà refusé plus de vingt partis, et pour lui plaire il fallait être duc ou baron, j'ai pris le nom d'un grand seigneur, du jeune comte de Woronski, qui était attendu à Bude. Un héritage que je venais de faire, mes économies de six ans, j'ai tout sacrifié pour briller quelques jours; mais je ne puis aller plus loin, il faut enfin tout lui avouer.

JEAN. Et comment te trouves-tu avec elle dans ce pays?

ALEXIS. Les feuilles publiques avaient annoncé que ce comte de Woronski, dont j'ai pris le nom, venait d'acheter sur les confins de la Pologne et de la Russie une terre magnifique... c'est celle-ci; et ma femme, croyant qu'elle m'appartenait, a voulu la visiter.

JEAN. Je comprends.

ALEXIS. J'étais trop heureux de l'éloigner de Bude et de toute sa famille; car, puisqu'il faut en venir à une explication, j'aime mieux que ce soit à deux ou trois cents lieues de son pays. Voilà par quel hasard je suis revenu dans le mien. Voilà comment, moi, qui ne suis qu'un esclave et un vassal de ce domaine, j'ai épousé une demoiselle sans fortune, il est vrai, mais d'une condition bien supérieure à la mienne. Maintenant il n'y a plus moyen de reculer. Il faut tout lui dire, et, je vous l'avouerai, maître Jean, quoique j'aie servi, quoique j'aie été soldat, j'ai peur.

JEAN.

AIR : *Ce bon Falbert* (du CHARLATAN).

Je le crois bien, c'est pis qu'une bataille;
En pareil cas, qui n' serait pas ému?
Au champ d'honneur on brave la mitraille;
Mais au moins là, quand on s'est bien battu,
Quand vient la nuit, se termine la guerre,
Les combattants s'éloign'nt, tout est fini;
Mais en ménage, hélas! on a beau faire,
On est toujours auprès de l'ennemi.

D'abord tu es bien heureux de ne pas être en Hongrie, parce qu'elle aurait commencé l'explication par te faire pendre.

ALEXIS. Vous croyez?

JEAN. Parbleu! rien qu'en arrivant ici, parce que les chemins étaient mauvais, elle a destitué Koulikof, l'intendant. Et si ce soir je ne lui laisse pas emmener ma fille au château, Dieu sait ce qu'elle me réserve! Aussi je ne suis pas un ingrat... et je la détestais déjà d'une manière proportionnée à ses bienfaits.

ALEXIS. Il serait possible!

JEAN. Ainsi, juge de ce qui t'attend... ça va faire une scène fameuse... Je parie qu'elle t'en dira, en une demi-heure, plus que je n'en ai entendu, en quinze ans, de ma défunte, qui pourtant n'était pas trop bonne.

ALEXIS. Voilà bien ce qui me fait trembler... ce que je redoute surtout, c'est le premier moment.

JEAN. Je comprends, la première explosion.

ALEXIS. Aussi, maître Jean, j'ai un service à vous demander... Si vous pouviez adroitement, et sans trop lui faire de peine... la préparer d'abord, je paraîtrais ensuite..

JEAN. Volontiers, mon garçon, volontiers. Tu dis, la préparer adroitement?

ALEXIS. C'est cela.

JEAN. Et sans lui faire de peine?

ALEXIS. Oui.

JEAN, *à part et avec joie.* Avec plaisir; je m'en vais prendre ma revanche.

AIR : *Venez, mon père, ah! vous serez ravi.*

Je saurai bien la faire marcher droit;
Je suis ravi de l'aventure.

ALEXIS.

C'est une femme, et, je vous en conjure,
N'oubliez pas les égards qu'on lui doit.

JEAN.

A moi, mon cher, tu peux t'en rapporter;
Va-t'en, le travail te réclame;
Fais des sabots... il t'en faut pour ach'ter
Des cachemires à ta femme.

ENSEMBLE.

ALEXIS ET JEAN.

ALEXIS.

Pour l'éclairer soyez prudent, adroit,
En dévoilant mon aventure;
C'est une femme, et, je vous en conjure,
N'oubliez pas les égards qu'on lui doit.

JEAN.

Je saurai bien la faire marcher droit;
Je suis ravi de l'aventure:
Mais je saurai, dans cette conjoncture,
D' tous les maris maintenir le bon droit.

(*Alexis sort.*)

—

SCÈNE IX.

JEAN, *puis* KOULIKOF.

JEAN. Je ne donnerais pas cette commission-là pour cinquante copecks.

KOULIKOF, *entrant d'un air affairé, et tenant un panier à la main.* Voilà, voilà : je me suis tellement pressé que je suis tout en nage. (*Mettant sur la table ce qu'il y a dans le panier.*) Par bonheur, j'avais chez moi du thé que j'ai acheté de la dernière caravane, et j'apporte mes plus belles tasses.

JEAN, *s'asseyant près de la table.* Allez, allez, monsieur Koulikof, ça n'était pas la peine. (*On entend du bruit dans la chambre à droite, et Micheline parait.*)

MICHELINE, *sortant de la chambre.* Hé bien! que faites-vous donc là? madame la comtesse s'impatiente, elle demande son déjeuner, elle demande ses gens, et elle est surtout furieuse parce que, dans son appartement, il n'y a pas de sonnette.

JEAN. Je crois bien, il n'y a là que la grosse cloche des ouvriers.

KOULIKOF. Dites à madame la comtesse que je suis désolé... que j'ai fait mon possible... Le petit traîneau que je lui ai promis... le kibick est à la porte; et quant au déjeuner, voici du meilleur thé... (*Il se retourne et aperçoit Jean qui s'est mis à table, et qui boit une tasse.*) Qu'est-ce que je vois là?

JEAN. Je le goûtais, vous avez raison, il est très-bon

MICHELINE. Goûter au déjeuner de Madame!

KOULIKOF. Une pareille profanation! manquer ainsi de respect! Dites bien à madame la comtesse qu'il va périr sous le bâton. (*On entend appeler :* Micheline! Micheline!)

MICHELINE. Entendez-vous?.. Je vais la prévenir. (*A Jean.*) Mais levez-vous donc. (*Elle rentre.*)

JEAN. Et pourquoi donc me lever devant la femme d'un de mes ouvriers?

KOULIKOF. Qu'est-ce que tu dis là?

JEAN. Que c'est elle qui me doit le respect. Cette dame si fière et si orgueilleuse n'est point la femme du comte de Woronski notre maître.

KOULIKOF. Il se pourrait!.. (*Courant à la porte.*) Michel, remmenez mon kibick.

JEAN. C'est la femme d'Alexis... un vassal de Monseigneur.

KOULIKOF. Pas possible!

JEAN. C'est Alexis lui-même qui me l'a dit.

KOULIKOF. La femme d'un vassal, et elle se permet de prendre du thé, et elle se permet d'avoir faim. (*Se mettant de l'autre côté de la table, en face de Jean, et buvant avec lui. En ce moment on entend une grosse cloche.*)

JEAN. Oh! mon Dieu! c'est la cloche d'alarme, le tocsin, qu'elle sonne pour avoir à déjeuner.

SCÈNE X.

JEAN ET KOULIKOF, *à gauche, à table, prenant tranquillement du thé;* MICHELINE ET POLESKA, *sortant par la droite.*

POLESKA. A-t-on une idée d'une pareille insolence? me faire attendre, moi!.. moi-même!.. enfin, je n'ai pas encore déjeuné!

KOULIKOF, *à table, et sans se déranger.* Ah! ce n'est que cela... ni moi non plus.

POLESKA. Qu'est-ce que je vois là? qu'est-ce que cela signifie?

JEAN. Prenez garde; il ne faut pas se fâcher comme ça; ça peut faire du mal, surtout quand on est à jeun... Entendez-vous, petite mère.

MICHELINE, *à part, et tremblante.* Dieux! mon père va se faire assommer.

POLESKA, *allant à eux, et avec colère.* Je t'apprendrai à me manquer de respect..... (*Elle passe entre eux deux, prend la serviette sur laquelle sont la théière et les porcelaines, et les jette par terre.*)

KOULIKOF, *se levant.* Mes porcelaines du Japon?..... Son mari me les paiera, et j'aurai une indemnité.

POLESKA. Une indemnité! (*Lui donnant un soufflet.*) Tiens, la voilà; et tous deux, dans une heure, vous serez pendus.

KOULIKOF. Ah! vous le prenez sur ce ton! lever la main sur l'intendant de Monseigneur! C'est moi qui vais porter plainte, et qui ferai châtier une vassale rebelle et insolente.

POLESKA, *étonnée.* Une vassale!

KOULIKOF. Oui, morbleu! malgré vos manières de grande dame, vous n'êtes pas plus comtesse que moi.

MICHELINE. Que dites-vous?

JEAN. Que son mari n'est point le comte de Woronski notre maître que nous attendons..... C'est tout uniment Alexis, ce galant sabotier. (*A Poleska, qui fait un geste.*) Si vous en doutez, tenez, le voilà qui vient de ce côté... (*A Koulikof.*) Si vous m'en croyez, nous les laisserons s'expliquer ensemble; je n'aime pas à être près d'elle, il y fait trop chaud.

POLESKA, *troublée.* Mon mari... Gustave... qu'est-ce que cela signifie? quels sont donc les dangers qui m'environnent, et que je ne peux comprendre? (*En ce moment paraît Alexis, qui entre par la porte à gauche; Micheline, Koulikof et Jean sortent par le fond, au moment où il entre.*)

POLESKA, *le voyant.* Qu'ai-je vu!.... dieux!.... Gustave!.. il est donc vrai!..

SCÈNE XI.

ALEXIS, POLESKA.

ALEXIS. Oui, vous voyez un malheureux dont l'amour a égaré la raison, j'étais trop pauvre pour aspirer à votre main, je vous aimais trop pour vous céder à un autre. Voilà mon crime, vous le connaissez maintenant; et ce n'est plus votre époux, c'est un coupable qui vous demande grâce.

POLESKA. Jamais..... éloigne-toi... (*A part.*) O mon père! si tu savais... (*A Alexis.*) Je te trouve bien hardi d'oser m'approcher... Quelle audace! un paysan!.... Est-il des supplices assez grands?..

ALEXIS. Dans votre pays je mériterais la mort, je le sais, et l'excès même de ma faute devrait peut-être me justifier à vos yeux; car celui qui expose sa vie pour posséder celle qu'il aimait, fût-il un vassal et un misérable paysan, celui-là devait éprouver un amour véritable.

POLESKA. Cet amour même peut-il t'excuser? te donnait-il le droit de t'allier à une famille telle que la nôtre?

ALEXIS. Vous êtes la fille d'un officier qui, sans naissance et sans fortune, est parvenu par son courage aux premiers grades militaires..... Et moi aussi, j'ai servi comme lui... Polonais, j'ai marché dans les rangs de l'armée française!

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Dans un combat, le signe de ta gloire
Devint le prix d'un courageux essor :
Simple soldat, au champ de la victoire,

Je fus fait noble, et je le suis encor,
En France, au moins, je le serais encor,
Dans ce pays où la raison habite,
Où tous les rangs sont réglés sur l'honneur,
On s'illustre par le mérite,
On s'anoblit par la valeur.

Après la guerre, j'ai repris mon premier métier, j'ai vécu du travail de mes mains, je n'en rougis pas. Riche de mon activité, de mon industrie, je ne pensais pas à la médiocrité de ma fortune. C'est du jour où je vous aimai que je m'en suis aperçu. Que n'avais-je des trésors, des places, des dignités! j'aurais mis tout à vos pieds. Par malheur je ne possédais que dix mille roubles; c'était le fruit de mes économies : avec cette somme j'aurais pu être riche toute ma vie, j'ai mieux aimé être heureux quelques instants. Qu'aurait fait de plus le comte Woronski, dont j'ai pris le nom? il vous eût donné une partie de sa fortune; je vous ai donné la mienne en entier. Pour vous, j'ai tout bravé, tout sacrifié, et pour prix de tant d'amour, je me soumets sans murmurer à tous les châtiments qu'il vous plaira de m'infliger, pourvu que vous jetiez sur moi un regard de pitié que je sollicite, et que je n'ai encore pu obtenir.

POLESKA, *après un instant de silence, et sans le regarder*. Sors... va-t'en.

ALEXIS. O ciel! est-ce vous que je viens d'entendre?.. me traiter ainsi!..

POLESKA. Je devais soumission et respect au noble comte de Woronski, je n'en dois point à Alexis.

ALEXIS. En m'épousant, vous n'épousiez donc que mes titres et mes richesses?

POLESKA. On pourrait supposer...

ALEXIS. Je m'en rapporte à votre cœur : que de fois ne m'avez-vous pas répété que mon rang et ma fortune n'ajoutaient rien à votre amour! Gustave, me disiez-vous, quand le sort t'aurait placé au dernier rang, c'est toi que j'aurais choisi... j'aurais fait mon bonheur de t'appartenir.

AIR de Téniers.

Quand les honneurs illustraient ma carrière,
Quand la fortune m'entourait,
D'être ma femme alors vous étiez fière,
Ma tendresse vous honorait.
Mais maintenant elle semble importune,
On m'en fait même un crime dans ce jour;
Est-ce ma faute, en perdant ma fortune,
Si je n'ai pu perdre aussi mon amour?

POLESKA. Je me rappelle mes serments; mais je croyais les faire à un cœur incapable de me tromper... Vous voyez bien que ce n'est pas à vous, et que je ne vous ai rien promis.

ALEXIS, *offensé*. C'en est trop : l'amour peut résister à tout, excepté au mépris; et puisqu'il faut vous faire entendre la vérité, apprenez donc que, dans quelque condition que vous eussiez été placée, votre caractère eût fait le malheur de votre époux.

POLESKA. Moi!

ALEXIS. Vous-même... J'ai pu supporter jusqu'à présent votre fierté et votre orgueil; mais après tout, je suis votre mari! et je reprends mes droits.

POLESKA, *vivement*. Vous n'en eûtes jamais..... ce mariage est nul.

ALEXIS, *de même*. Il est valable; ce contrat, que vous n'avez pas daigné lire, portait le nom d'Alexis Pétérof, simple soldat et vassal de ce domaine; et vous êtes, comme moi, esclave du comte de Woronski.

POLESKA. Je suis libre, et n'obéirai à personne.

ALEXIS. Excepté à moi, votre seigneur et maître....; Jusqu'ici j'ai supplié, maintenant je commande. (*Jean et Micheline paraissent dans le fond, et s'avancent doucement.*)

POLESKA, *vivement*. Peu m'importe.

ALEXIS. Et vous obéirez.

POLESKA. C'est ce que nous verrons.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, JEAN, MICHELINE.

JEAN, *les interrompant*. Hé bien! hé bien! qu'est-ce donc?.. est-ce qu'il y a du bruit dans le ménage?

ALEXIS, *se contraignant*. Du tout, Madame fait les choses de la meilleure grâce du monde.

JEAN. Il y a donc bien du changement?

ALEXIS. Comme vous dites : au lieu d'un ouvrier, maître Jean, vous en aurez deux... Voilà ma femme qui travaillera avec Micheline.

POLESKA. Travailler!..

ALEXIS, *à Poleska*. En attendant, vous allez avoir la bonté de quitter ces vêtements, qui ne conviennent ni à votre condition, ni à votre fortune actuelle.

POLESKA. Moi!..

ALEXIS. Vous-même. Micheline voudra bien vous en céder de plus commodes et de moins chers.

POLESKA, *outrée*. Je n'obéirai jamais à quelqu'un que je déteste.

JEAN. Qu'elle déteste? Je vois que tu n'uses pas de la coutume moscovite.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Elle est cependant bien connue,
Et l'usage en est fort suivi;
Chez nous, plus un' femme est battue,
Plus elle adore son mari;
Il faut mêm' plus d'une caresse
Pour qu' les cœurs soient persuadés :
Et ces dam's ne jug'nt votr' tendresse
Qu'en raison de vos procédés.

POLESKA, *à part*. O ciel!

ALEXIS, *à Jean*. Veux-tu te taire!

JEAN. Aussi, ma défunte... Dieux! ma pauvre femme!.. elle peut se vanter d'avoir été aimée, celle-là!

MICHELINE. Je crois bien! on dit qu'elle en est morte.

POLESKA, *avec effroi*. Ah! mon Dieu! dans quel pays suis-je?

ALEXIS. Grâce au ciel, nous n'en sommes pas là, et ma femme va sur-le-champ entrer dans cette chambre.

POLESKA. Je n'irai pas.

ALEXIS, *la regardant*. Vous irez.

POLESKA. Je n'irai point.

ALEXIS, *d'un ton impératif*. Vous irez.

POLESKA, *réprimant un mouvement*. Eh bien!.. oui, j'irai de moi-même... (*A part.*) Dieux! quelle humiliation! (*Haut.*) Oui... oui, j'irai, et avec grand plaisir; car je suis trop heureuse de trouver enfin le moyen de me débarrasser de votre présence. (*Elle entre dans la chambre à droite; Micheline la suit.*)

SCÈNE XIII.

JEAN, ALEXIS.

JEAN. Par ma foi! la petite mère n'est pas bonne...

Il y a un fond de comtesse qui ne peut pas s'en aller. Mais toi, mon garçon, je te fais compliment, tu t'es joliment montré, et je ne t'aurais pas cru autant de courage.

ALEXIS. Vous avez raison, maître Jean, il faut du courage, car j'ai la mort dans l'âme ; mais je tiendrai bon.

JEAN. C'est ça; de la persévérance, et voilà tout. *(On entend dans la chambre à droite un bruit de meubles renversés.)*

ALEXIS, *froidement.* Ne faites pas attention; c'est ma femme qui s'habille.

JEAN. J'entends bien. Il n'y aurait que si sa famille apprenait ces détails-là, et qu'elle voulût se mêler de votre ménage.

ALEXIS. C'est vrai; mais elle n'a aucun moyen de la prévenir; et ici d'ailleurs je serais à l'abri de leur vengeance. Aussi j'ai résolu de me fixer en ces lieux ; et si vous voulez me céder cette cabane avec le mobilier et quelques outils...

JEAN. Volontiers, mon garçon; et comme tu es un bon ouvrier et un bon enfant, nous n'aurons pas de disputes... Cette chaumière, une table, deux chaises, un lit, de la vaisselle... cent roubles, et le marché est conclu.

ALEXIS. Cent roubles ! n'est-ce pas un peu cher?

JEAN. Bah! pour toi, qui as été un grand seigneur.

ALEXIS. Mais je ne le suis plus.

JEAN. C'est égal, il en reste toujours quelque chose.

ALEXIS. Oui, la facilité à être trompé.

JEAN. Non pas.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Mais il t' reste un bel équipage,
Et des bijoux, et des écrins,
Ta femm' n'en a plus besoin, j' gage
Pour vivr' du travail de ses mains.
A moins pourtant qu' par aventure,
Pour suivr' queuq's caprices nouveaux,
Elle n' veuille garder sa voiture
Pour aller vendre ses sabots.

ALEXIS. Je viens d'envoyer à Wilna notre voiture et les femmes de chambre, et sur le prix de l'équipage je vous remettrai demain vos cent roubles. *(On entend du bruit.)* Eh bien ! encore!

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; MICHELINE, *sortant de la chambre à droite, dont on lui referme vivement la porte sur le nez.*

MICHELINE, *le nez contre la porte.* Par exemple... est-ce que c'est honnête?

JEAN ET ALEXIS. Qu'y a-t-il donc? dis-nous vite.

MICHELINE. Je dis... je dis que celle-là, si on en vient jamais à bout... D'abord, en entrant, elle a commencé par renverser tous les meubles.

ALEXIS. C'est bien ; nous avons entendu.

MICHELINE. Et puis, elle a déchiré ces belles grandes images qui représentent le Kremlin; elle a brisé toute la vaisselle, deux cruches toutes neuves.

JEAN. C'est du mobilier... ça ne me regarde plus, le marché est conclu.

ALEXIS. C'est juste.

MICHELINE. Ensuite je lui avais donné les habits d'Élisabeth votre filleule; un justaucorps tout neuf, qui a l'air d'être fait pour elle; elle n'en a pas voulu, et plutôt que de travailler...

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Ell' ne veut rien faire, et s' propose
De se laisser mourir de faim,
Pour qu'on dis' que vous êtes la cause
D' son malheur et d' sa triste fin.
Oui, c'est là l' parti qu'ell' veut prendre,
Car ell' dit qu'en s' laissant mourir,
Elle est au moins sûr' d'un plaisir,
C'est celui de vous faire pendre.

JEAN. Voyez-vous la malice d'une femme!

MICHELINE. Dans ce moment, elle a aperçu près de la fenêtre deux de nos ouvriers qui causaient ; elle a jeté un cri de joie, elle m'a poussée vers la porte, me l'a fermée au nez, et voilà.

JEAN. C'est fini, elle ne se soumettra jamais.

ALEXIS, *regardant à droite.* Si vraiment; voyez-vous déjà la porte qui s'ouvre? La voici, laissez-nous.

JEAN, *à Alexis, en s'en allant.* Si tu ne reprends pas les anciennes coutumes, tu n'en viendras jamais à bout. *(Il sort avec Micheline.)*

—

SCÈNE XV.

ALEXIS; POLESKA, *habillée en paysanne russe.*

POLESKA, *parlant à la porte à droite, d'où elle sort.* Oui, va vite, dix roubles de récompense. *(Elle redescend au bord du théâtre, et dit à part.)* Mourir! non pas!.. j'aurais été bien bonne : il faut vivre pour se venger. *(Voyant Alexis.)* Ah ! c'est lui.

ALEXIS. Je suis enchanté de votre soumission; et vous y gagnerez de toutes les manières; car ce costume vous va à ravir.

POLESKA, *froidement.* J'en suis charmée.

ALEXIS. Puis-je vous demander à qui vous parliez tout à l'heure?

POLESKA. A un jeune paysan que j'ai aperçu par la fenêtre, et à qui je donnais une commission.

ALEXIS. Et quelle était cette commission ?

POLESKA, *sèchement.* Vous ne le saurez pas.

ALEXIS. Et pourquoi?

POLESKA. Parce que je n'ai pas de compte à vous rendre.

ALEXIS. C'est juste : je ne peux pas exiger que vous m'obéissiez deux fois en une heure, ce serait trop ; mais cela viendra ; ce sont les commencements qui sont toujours les plus difficiles. Maintenant, chère amie, que vous voilà en costume plus convenable, il faut se mettre à l'ouvrage.

POLESKA. Moi ! travailler !.. m'abaisser...

ALEXIS. On ne s'abaisse point en travaillant.

POLESKA. Et moi, Monsieur, je vous dis... *(Geste impératif d'Alexis.—A part.)* Qu'allais-je faire ! il faut savoir se contraindre et attendre. *(Haut, et pendant qu'Alexis place un rouet devant elle.)* Impossible, Monsieur, de rien vous refuser, vous le demandez d'une manière trop aimable pour qu'on ne s'empresse pas de vous l'accorder.

ALEXIS, *rapprochant sa table à ouvrage.* J'ai là mon ouvrage; voici le vôtre. Je suis sûr que vous vous en tirerez à merveille. *(Il est à droite à faire des sabots, et Poleska à gauche, assise près de son rouet.)*

ALEXIS, *travaillant.*

AIR : *Pauvre dame Marguerite* (de LA DAME BLANCHE).

Le magister du village



ALEXIS. Qu'à cela ne tienne; en voici une autre. — Acte 1, scène 15.

Nous répétait, j' m'en souviens,
Gaîté, travail et courage
Sont la sourc' de tous les biens,
Mari, soyez doux et tendre,
Femme, sachez le comprendre,
Et soumise à votre époux,
Comme assidue à votre ouvrage,
Pour avoir la paix du ménage,
Filez, filez, filez, filez doux.

POLESKA, *jetant sa quenouille, dont elle a arraché le chanvre.* C'est trop difficile; cela n'ira jamais.

ALEXIS, *en prenant une toute préparée sous sa table.* Qu'à cela ne tienne : en voici une autre.

POLESKA, *avec dépit.* Vous êtes trop bon... C'est une suite d'attentions et de complaisances, dont je ne sais comment vous remercier.

Même air.

Lorsque je vois tant d'audace,
Rien n'égale mon courroux.

ALEXIS.

Hé! mais, qu'avez-vous, de grâce?

POLESKA.

Rien, Monsieur... Je pense à vous.
(*A part.*)
Pauvres femmes qu'on outrage
Et qu'on tient dans l'esclavage,
Prenez auprès d'un époux
Votre malheur en patience,
Et jusqu'au jour de la vengeance,
Filez, filez, filez, filez doux.

ENSEMBLE.

ALEXIS ET POLESKA.

ALEXIS.

Pour vivre en bonne intelligence,
Filez, filez, filez, filez doux.

POLESKA.

Et jusqu'au jour de la vengeance,
Filez, filez, filez, filez doux.

(*Sur la ritournelle de l'air, elle tourne le rouet avec vivacité.*)

ALEXIS, *souriant.* Hé! mais, prenez garde; vous y mettez trop d'ardeur, et, de cette manière, cela peut vous faire mal.

POLESKA. Que vous importe?

ALEXIS. Je pense à cette jolie main qui m'appartient.

POLESKA. Qui vous appartient!

ALEXIS. Tu ne peux nier du moins qu'elle ne m'ait appartenu.

POLESKA. Je vous prie, Monsieur, de ne plus me tutoyer.

ALEXIS. Je tâcherai, mais c'est difficile; parce que l'habitude... En attendant, car il faut bien vous faire part des affaires du ménage, je vous dirai que je viens d'acheter cette petite propriété.

POLESKA. Qu'est-ce que cela me fait?

ALEXIS. C'est gentil, n'est-ce pas? j'ai été séduit par la distribution intérieure, et par le mobilier : nous avons une table, deux chaises, un lit... rien qu'un lit, par exemple.

POLESKA, *froidement.* C'est fâcheux!

ALEXIS. Oui, j'ai pensé que cela vous contrarierait un peu; mais moi, je dormirai là sur la terre : ça m'est arrivé plus d'une fois quand j'étais soldat... Pourvu que dans la journée je puisse ne pas te quitter, travailler auprès de toi comme je le fais dans ce moment, (*La regardant avec tendresse.*) Il est si doux de passer sa vie avec ce que l'on aime. Dans le monde, un grand seigneur se doit aux affaires publiques, à ses dignités; sa femme se doit à la société, à ses plaisirs. On n'a pas le temps de s'aimer; tandis que les pauvres gens, ils n'ont que cela à faire. (*Il se rapproche d'elle.*)

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Peines, plaisirs, tout se partage ;
Est-il donc un destin plus doux?
Le riche vit dans l'esclavage,
Et nous ne vivrons que pour nous.
De ces lieux où règne le faste,
On voit s'éloigner les Amours;
Pour se rejoindre un palais est trop vaste :
Dans la chaumière on se trouve toujours.

POLESKA, *à part, pendant qu'Alexis lui prend la main.* Quel dommage que ce ne soit là que... (*Haut.*) Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, et occupez-vous de votre ouvrage.

ALEXIS, *à part.* Il me semble que sa colère s'en va. (*Haut.*) Si tu voulais, Poleska, si tu daignais m'écouter... (*On entend la ritournelle du morceau suivant.*) Eh! mon Dieu! quel est ce bruit?

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, JEAN ET MICHELINE, *accourant;* OUVRIERS ET VILLAGEOISES.

FINAL.

AIR : Fragment de *Leycester.*

JEAN.
Quel malheur! ô ciel! et que faire?
ALEXIS.
Qu'as-tu donc?
JEAN.
Nous sommes perdus!
MICHELINE.
Pour vous saisir vous et mon père,
Des gardes sont déjà venus.
ALEXIS.
Comment?
JEAN
Sans doute, c'est ta femme
A qui nous de vons tout ceci.
ALEXIS.
Est-il possible! Hé quoi, Madame!..
POLESKA, *à part, avec joie.*
Ah! grâce au ciel, j'ai réussi.
JEAN.
A Monseigneur ell' vient d' fair' dire
Que tu n'étais qu'un ravisseur,
Que tu n'étais qu'un séducteur,
Un fourbe... et quelque autre douceur ..
Au château l'on va te conduire.

ENSEMBLE.

POLESKA, ALEXIS, JEAN ET MICHELINE.

POLESKA, *à part.*
O sort heureux! ô joie extrême!
Je puis donc braver sa fureur;
Pour me venger, le ciel lui-même
M'envoie enfin un protecteur.
ALEXIS, *à part.*
O coup affreux! ô trouble extrême!
Quand j'avais cru toucher son cœur,
C'est elle, hélas! c'est elle-même
Qui vient de combler mon malheur.
JEAN ET MICHELINE, *à part.*
Quell' trahison! c'est elle-même
Qui le dénonce à Monseigneur ;
Si c'est ainsi qu' sa femme l'aime,
Dieu me gard' de tant de bonheur.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, KOULIKOF, OUVRIERS, VASSAUX, *armés.*

KOULIKOF.
Allons, suivez-moi tous.
MICHELINE.
Hé quoi! mon père aussi?
KOULIKOF.
J'ai mes ordres, qu'on obéisse!
JEAN.
Qu'ai-je fait?
KOULIKOF, *montrant Alexis.*
C'est comme complice
Qu'on va te juger aujourd'hui.
JEAN, *désolé.*
La méchant' femm'! est-c' qu'on va me fair' pendre?
KOULIKOF, *froidement.*
C'est bien le moins que tu puisses attendre.
POLESKA, *enchantée.*
Ah! je me ris de sa fureur.
(*Regardant Alexis.*)
Je le vois dans ses yeux, son supplice commence;
J'éprouve enfin, grâce à cette vengeance,
Un premier instant de bonheur.

ENSEMBLE.

ALEXIS, POLESKA, JEAN, MICHELINE, KOULIKOF, CHOEUR.

ALEXIS, *à part.*
O coup affreux! ô trouble extrême!
Quand j'avais cru toucher son cœur,
C'est elle, hélas! c'est elle-même
Qui vient de combler mon malheur.
POLESKA, *à part.*
O sort heureux! ô joie extrême!
Je puis donc braver sa fureur ;
Pour me venger, le ciel lui-même
M'envoie enfin un protecteur.
JEAN.
Quell' trahison! c'est elle-même
Qui le dénonce à Monseigneur;
Si c'est ainsi qu' sa femme l'aime,
Dieu me gard' de tant de bonheur.
MICHELINE.
Quell' trahison! c'est elle-même
Qui le dénonce à Monseigneur.
Que devenir? O peine extrême!
Mon pèr' partag'rait son malheur!
KOULIKOF.
Allons, calmez ce trouble extrême;
Je n'obéis qu'à contre-cœur.

Si c'est ainsi qu'elle vous aime,
Il faut subir votre bonheur.

CHŒUR.

Quel coup affreux! quel trouble extrême!
Pauvre garçon!.. quel mauvais cœur!
Quoi! c'est sa femm', sa femme' ell'-même
Qui le dénonce à Monseigneur!

(*A la fin de cet ensemble, Koulikof fait passer Jean et Micheline entre ses hommes; Alexis les suit, en jetant un regard de colère sur Poleska, qui paraît triomphante. La toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon très-riche du château du comte de Woronski, donnant sur une galerie. Sur le côté, à droite de l'acteur, une table, avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

KOULIKOF, LA BARONNE.

LA BARONNE. Comment! mon frère n'est pas encore arrivé?

KOULIKOF. Non, Madame.

LA BARONNE. Voilà qui est inconcevable; moi qui croyais me trouver ici au milieu des spectacles et des fêtes, il faut que je me fasse à moi-même les honneurs du château. Avez-vous au moins des nouvelles de votre maître?

KOULIKOF. Non, Madame; il ne nous a pas encore fait l'honneur de visiter ce nouveau domaine.

LA BARONNE. Une acquisition charmante! j'ai surtout remarqué une galerie où l'on donnerait des bals magnifiques. Vous avez fait placer dans mon appartement des malles que j'ai apportées; car je viens de voyager... huit à neuf cents lieues, avec mon mari.

KOULIKOF. Un voyage d'agrément!..

LA BARONNE. Non, un voyage utile. Je rapporte des robes, des capotes d'une forme délicieuse; les dernières modes de Paris.

AIR: *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Du goût français, sur nos rivages,
J'ai rapporté les élégants produits:
Tel autrefois, du fruit de ses voyages,
Notre czar Pierre enrichit son pays.
Douce victoire, agréable conquête,
Dont l'ennemi jamais ne se plaindra;
Sur l'étranger c'est moi qui les ai faites,
C'est mon mari qui les paiera.

Mais j'espère bien que tantôt nous aurons du monde; je veux une soirée, une réception... Qu'on invite tous les paysans de ce domaine.

KOULIKOF. Ce sera d'autant plus facile que, depuis huit jours, nous attendons Monseigneur, et que j'ai enjoint à tous ses vassaux de se tenir prêts à être de la plus grande gaieté, d'un moment à l'autre.

LA BARONNE. A la bonne heure, il me faut du bruit, du mouvement, du fracas; ces bons villageois, je veux les voir, les visiter, leur faire du bien; ça occupe, surtout le matin. Et à propos de cela, moi qui ne sais que faire aujourd'hui, a-t-on amené au château ma jeune protégée?

KOULIKOF. Oui, Madame.

LA BARONNE. C'est une victime, n'est-il pas vrai? Il y a là-dedans un enlèvement, un ravisseur; je n'ai pas bien compris, parce que j'étais déjà à ma toilette lorsque ce paysan est venu de sa part... Mais c'est égal, elle réclame ma protection, et, en l'absence de mon frère, j'ai donné des ordres...

KOULIKOF. Qui ont été exécutés par moi.

LA BARONNE. Ah! c'est vous-même?

KOULIKOF. Oui, madame la baronne; et si vous voulez interroger les prisonniers...

LA BARONNE. Interroger?.. mais oui... pourquoi pas? moi, j'aime à rendre la justice, c'est amusant... D'abord ça ne m'est jamais arrivé; et à vous, monsieur l'intendant?

KOULIKOF. Oh! moi, Madame, très-souvent; d'autant plus que dans ce pays, les formes en sont très-promptes et très-expéditives.

LA BARONNE. Il y a donc un code?

KOULIKOF. Pas précisément; mais j'ai le knout que j'applique indistinctement et dans tous les cas, ce qui simplifie les procédures et évite les frais.

LA BARONNE. Ah! fi donc! voilà qui est affreux.

KOULIKOF. On y est habitué.

LA BARONNE. N'importe, je déciderai mon frère à le supprimer.

KOULIKOF. Cela fera crier, et il faudra toujours y revenir.

LA BARONNE. C'est bien, c'est bien; avertissez cette jeune femme. (*Koulikof va ouvrir la porte à gauche.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, POLESKA.

KOULIKOF. Approchez, approchez; madame la baronne Wladimir, la sœur de notre seigneur et maître, veut bien vous recevoir en audience particulière; et vous allez avoir l'honneur de lui porter vos plaintes.

POLESKA. Il suffit; donne-nous des siéges et laisse-nous.

KOULIKOF. Des siéges!.. hé bien! par exemple. (*Il va chercher un fauteuil qu'il apporte à la baronne, et Poleska reste debout.*)

POLESKA, *qui a fait un geste de colère, se reprend, et dit à part.* Il a raison, je dois maintenant m'attendre à tout. (*La baronne s'assied; Koulikof approche la table sur laquelle est un ouvrage de tapisserie que la baronne prend pour travailler. Koulikof se tient debout de l'autre côté de la table.*)

LA BARONNE.
AIR: *Je viens de voir notre comtesse.*
PREMIER COUPLET.

Approchez-vous, ma toute belle.
Elle a vraiment de jolis yeux.

POLESKA, *à part.*

Dieux! quel éclat brille autour d'elle
C'est elle qui règne en ces lieux.
Au moindre mot comme elle est obéie!
Ah! ce n'est pas que je lui porte envie;
Mais, mais,
Pour moi que de regrets!
Voilà pourtant comm' je serais.

LA BARONNE, *à Koulikof.*
DEUXIÈME COUPLET.

J'en suis vraiment fort satisfaite;
J'y prends le plus vif intérêt,
Car j'ai besoin d'une soubrette:
Voilà celle qu'il me fallait.

POLESKA.

Dieux! quel affront! Faut-il que l'opulence,
Que la grandeur donne tant d'insolence!
Mais, mais,
Pour moi que de regrets!
Voilà pourtant comme j'étais.

LA BARONNE. Il paraît que vous avez été trompée : je le disais tout à l'heure, je vous rendrai justice, parce qu'une femme qui a été trompée, c'est affreux; ça renverse toutes les bases de la société. Comment vous nomme-t-on?

POLESKA. Poleska.

LA BARONNE. Et d'où êtes-vous?

POLESKA. De Bude en Hongrie.

LA BARONNE. De Bude! il serait possible! Avez-vous entendu parler de M. de Fersteim?

POLESKA, *à part.* O ciel! mon père! où veut-elle en venir? (*Haut.*) Oui, Madame, oui, je le connais beaucoup; nous demeurions même dans son hôtel.

LA BARONNE. C'est à merveille; vous allez me donner des détails... Imaginez-vous qu'il y a quelques mois, quand j'en partis pour mon grand voyage, car je viens de voyager, mon frère, le comte de Woronski, avait des idées de mariage : il voulait épouser la fille de M. de Fersteim.

POLESKA. Que dites-vous?

LA BARONNE. C'est moi qui l'en ai empêché; car elle avait, dit-on, un caractère... Mais, puisque vous l'avez vue, que vous avez habité avec elle, vous devez savoir mieux que moi... Comment la trouvez-vous?

POLESKA. Mais, Madame... je...

LA BARONNE. Oui, j'entends; elle avait été gâtée par son père, un vieux militaire qui l'adorait, et qui était sans esprit et sans caractère.

POLESKA, *avec fierté.* Un instant, Madame, je ne souffrirai pas un mot de plus. Quelle que soit l'opinion que vous ayez de sa fille, je ne chercherai point à la justifier; elle avait de grands défauts, je commence à le croire, puisque tout le monde le dit. Du reste, si elle eut des torts, elle en est bien punie. Mais je défendrai toujours M. de Fersteim, que je révère, que j'honore, et je ne le laisserai point outrager devant moi.

LA BARONNE. Et pourquoi?

POLESKA, *avec noblesse.* C'est qu'il est mon père, Madame.

LA BARONNE, *se levant.* Il serait possible!

POLESKA. Oui, Madame, c'est moi que le comte de Woronski devait épouser ; et c'est sur le bruit de ce mariage, qui s'était répandu, qu'un inconnu, un malheureux, s'est présenté à ma famille sous le nom de votre frère; il a obtenu le consentement de mon père, le mien; et c'est contre une pareille trahison que je venais dans ce moment réclamer la protection de M. le comte, et la vôtre, Madame.

LA BARONNE. Que m'apprenez-vous là!.. une pareille audace!.. c'est horrible à imaginer, n'est-il pas vrai?

KOULIKOF. Comme dit madame la baronne, c'est horrible... à imaginer.

LA BARONNE, *regardant Poleska.* Et est-il bien ce séducteur? (*Poleska baisse les yeux et ne répond rien; alors la baronne regarde Koulikof comme pour lui faire la même question.*)

KOULIKOF. Oui, Madame, de fort belles manières.

LA BARONNE. C'est encore pis. (*A Poleska.*) Soyez tranquille, mon enfant, vous ne me quitterez plus; et dès que mon frère sera arrivé, je veux que vous ayez satisfaction, je veux qu'il soit pendu... il le faut pour le bon exemple!

POLESKA. Mais du tout, Madame, ce n'est pas là ce que je vous demande.

LA BARONNE, *insistant.* Ah! il le faut, il le faut.

POLESKA. S'il vous faut quelqu'un, prenez maître Jean le sabotier ou votre intendant, qui étaient tous deux d'intelligence.

KOULIKOF. Comment!

POLESKA. Mais peu importe; tout ce que je demande, c'est que vous daigniez me renvoyer auprès de mon père, dans ma famille.

LA BARONNE. Je vous y conduirai moi-même. Cette chère enfant, mademoiselle de Fersteim, épouse d'un sabotier! c'est bien l'aventure la plus extraordinaire; et cela va produire un effet à la cour...

POLESKA. Quelle humiliation!

LA BARONNE. Je voudrais déjà y être. Mais le plus pressé est de faire casser ce mariage.

POLESKA. Oui, Madame, et sur-le-champ.

LA BARONNE. Pour les prétextes, ils ne manqueront pas, sans doute; il est brutal, colère.

POLESKA. Lui, Madame! mon Dieu non; c'est la douceur même.

LA BARONNE. Il faut cependant quelque moyen.

KOULIKOF. Mais Monseigneur ne peut-il pas de sa seule autorité casser le mariage d'un de ses vassaux?

LA BARONNE. Il a raison; entrez dans cette chambre, faites votre demande en divorce, signez-la, et je me charge du reste.

POLESKA. Oui, Madame. (*D'un air rêveur.*) Mais, quand M. le comte aura signé cette demande...

LA BARONNE. Tout sera fini, tout sera rompu.

POLESKA. Et il pourra en épouser une autre?

LA BARONNE. Certainement; et vous aussi.

POLESKA. C'est là ce que je ne conçois pas; parce qu'enfin on aura beau casser ce mariage, on ne pourra pas empêcher qu'il n'ait été mon mari.

KOULIKOF. Peut-être; les gens de loi sont si habiles. (*On entend frapper à la porte de l'appartement à droite.*)

LA BARONNE. D'où vient ce bruit?

KOULIKOF. C'est l'individu dont nous parlions tout à l'heure, que j'ai fait enfermer dans la salle à côté. Je ne vous ai pas dit que, depuis son arrivée, il a demandé à paraître devant Monseigneur ou devant vous; mais vous sentez bien qu'il a le temps d'attendre.

POLESKA. Et pourquoi donc?.. daignez le voir, Madame, et lui parler, surtout le consoler. Dites-lui bien qu'il le faut, et que la résolution que j'ai prise... c'est-à-dire que je m'en vais prendre... car je vous demande encore le temps de réfléchir... (*On frappe encore.*) C'est lui. (*A part, en s'en allant.*) Oh! je le sens là, je n'en aurai jamais le courage. (*Elle entre dans l'appartement à gauche.*)

—

SCÈNE III.

LA BARONNE, KOULIKOF, ALEXIS.

KOULIKOF, *allant ouvrir à Alexis qui frappe toujours.* Hé bien! hé bien! pour un prisonnier, est-il impatient! Je m'en vais lui apprendre...

ALEXIS, *sortant.* Je te trouve bien impertinent...

KOULIKOF. Qu'est-ce que c'est que ce ton-là, devant moi! devant madame la baronne!

ALEXIS. La baronne... elle est ici? (*Il s'avance rapidement vers la baronne, qui en le voyant pousse un cri de surprise.*)

LA BARONNE. Ah! grands dieux! (*Alexis lui fait signe de la main de se taire.*)

KOULIKOF, *s'avançant entre eux deux.* Hé bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il donc?

ALEXIS, *froidement.* Il y a que je prie madame la baronne de vous faire retirer à l'instant.

KOULIKOF. Vous l'entendez, Madame, il vous manque de respect en ma personne.

LA BARONNE, *sans regarder Koulikof*. Sortez.

KOULIKOF, *à Alexis*. Sortez.

ALEXIS. Non, c'est à vous.

LA BARONNE. Oui, c'est à vous.

KOULIKOF, *étonné*. Comment! c'est à moi que Madame fait l'honneur...

LA BARONNE, *avec embarras*. A vous-même. Allez chercher ce qu'il faut pour écrire, et vous le porterez à cette jeune fille... là... dans cet appartement.

ALEXIS. Oui, as-tu entendu?.. va-t'en.

KOULIKOF. Va-t'en!.. un misérable vassal qu'on aurait dû assommer; mais quand une fois on laisse vivre ces gens-là... Je sors, madame la baronne, pour vous obéir; car s'il croit que je m'en irai pour lui... (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE IV.

LA BARONNE, ALEXIS.

ALEXIS. A la fin, il s'éloigne.

LA BARONNE. Mon frère, mon cher Gustave sous ce déguisement! Et la surprise de l'intendant... ah! ah! j'en rirai longtemps.

GUSTAVE. Et moi je n'en ai pas envie, depuis une heure que je suis là, sous clé, sans pouvoir te prévenir.

LA BARONNE. Est-ce qu'il y a du mystère, une aventure? c'est délicieux... Mais mettez-moi du secret, car je ne me doute de rien. Tu arrives donc à l'instant?

GUSTAVE. Depuis trois jours j'étais caché dans les environs, pour des motifs... un projet d'où dépendait le bonheur de ma vie... et ton imprudence, ta légèreté, viennent de tout compromettre.

LA BARONNE. Et comment cela? est-ce que ton mariage est encore manqué? est-ce que ma future belle-sœur?..

GUSTAVE. Elle est ici; tu viens de la voir.

LA BARONNE. Poleska!

GUSTAVE. Elle-même. Depuis huit jours nous sommes mariés, et je suis le plus malheureux des hommes!

LA BARONNE. Déjà! moi qui vous croyais dans les bals, dans les plaisirs; car vous le savez, Monsieur.

AIR de *Voltaire chez Ninon*.

Suivant l'usage solennel,
A se divertir on s'applique
Pendant cette lune de miel,
Ce mois charmant, ce mois unique
Ainsi nommé par sa douceur;
Car pendant ce temps-là, je gage,
Plus d'un époux prend du bonheur
Pour tout le temps du mariage.

GUSTAVE. Oui, ordinairement il en est ainsi; mais chez moi, c'est tout le contraire. J'ai voulu me dévouer, pendant les premiers mois, aux chagrins et aux tourments, pour assurer après le repos de ma vie et le bonheur de mon ménage. Quand j'épousai Poleska, je ne m'abusai point sur ses défauts.

LA BARONNE. D'abord, Monsieur, je vous en avais prévenu.

GUSTAVE. Hé! que peuvent les conseils quand on aime... quand on est aimé. Et puis, te l'avouerai-je? à force de soins et de tendresses, j'espérais changer son caractère. Dès les premiers jours je fus détrompé. La raison, l'amour même ne peut rien contre l'habitude. Il n'y a que la nécessité et le temps... Il y allait de notre avenir, de son bonheur et du mien; je n'hésitai point; et, dès le troisième jour, mon parti fut pris. Le colonel de Fersteim, mon beau-père, fut seul instruit d'un dessein que sa raison approuvait peut-être, mais qu'il n'aurait jamais eu le courage d'exécuter. Sous le nom d'Alexis le sabotier, je viens de m'établir à une lieue de ce château, dans ces domaines que je viens d'acquérir, et où je suis inconnu.

LA BARONNE. Quelle idée!

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Si l'on apprend une telle folie,
A tes dépens comme on rira!

GUSTAVE.

Quand il s'agit du bonheur de la vie,
Peu m'importe ce qu'on dira.
Oui, sans rougir, du moins j'aime à le croire,
Un grand seigneur peut être sabotier,
Dans un pays où jadis avec gloire,
Un empereur fut charpentier.

Mon intention était de rester ainsi avec ma femme un mois, deux mois, un an s'il l'eût fallu; renonçant à tous les avantages de ma naissance et de ma fortune, et vivant tous deux du travail de nos mains, seul moyen de dompter son caractère. Tout avait réussi au gré de mes vœux; nous étions déjà, comme de bons paysans, installés dans notre ménage; ma femme même commençait à se résigner, lorsque ma sœur, que je croyais encore à Varsovie, ma sœur, dont j'ignorais l'arrivée, s'avise de prendre ma femme sous sa protection, me fait amener prisonnier ici, dans mon château, et renverse en un instant tous mes projets.

LA BARONNE. Comment! j'ai fait tant de choses depuis ce matin? je ne m'en serais jamais doutée. Mais par quel moyen, au moins, pourrais-je réparer...

GUSTAVE. Il n'y a plus d'espoir, et, en outre, maintenant ma femme m'abhorre, me méprise et me déteste. Voilà ce que j'y ai gagné.

LA BARONNE. D'abord, c'est presque toujours ce que l'on gagne à faire des épreuves; mais, dans cette occasion, vous êtes plus heureux que vous ne méritez, car je parierais, moi, qu'elle aime toujours son mari.

GUSTAVE. Que dis-tu?

LA BARONNE. Et je vais vous le prouver en un instant.

GUSTAVE, *lui baisant la main*. Ah! s'il en était ainsi, je suis trop heureux.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; KOULIKOF, *paraissant au fond du théâtre, et tenant à la main tout ce qu'il faut pour écrire.*

KOULIKOF. Que vois-je?.. quelle audace!

GUSTAVE. Encore l'intendant!

KOULIKOF. Je disais bien qu'il était capable de tout... Des baronnes, des comtesses... ce gaillard-là ne respecte rien.

LA BARONNE. Que viens-tu faire ici?

KOULIKOF. C'est vous-même qui, tout à l'heure, m'avez ordonné de porter dans la chambre à côté...

LA BARONNE. Vas-y, et laisse-nous.

KOULIKOF. Oui, madame la baronne. (*A part.*) Je vais toujours dire cela à sa petite femme; ça ne peut faire de mal.

LA BARONNE. Hé bien! tu n'es pas encore parti? (*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE VI.

GUSTAVE, LA BARONNE.

GUSTAVE. Hé bien! parle vite : quelle preuve peux-tu me donner de sa tendresse?

LA BARONNE. D'abord, tout à l'heure, et sans te connaître, je lui ai proposé de te faire pendre.

GUSTAVE. Hé bien?...

LA BARONNE. Hé bien! elle a refusé.

GUSTAVE. Sans hésiter?

LA BARONNE. Sans hésiter.

GUSTAVE. C'est déjà quelque chose; car ce matin elle aurait accepté.

LA BARONNE. Après, je lui ai dit du mal de toi, et elle t'a défendu.

GUSTAVE. Il serait vrai!.. cette chère Poleska!.. cependant son ressentiment eût été si naturel!

LA BARONNE. Enfin, je lui ai proposé de faire casser son mariage...

GUSTAVE. O ciel!

LA BARONNE. Je lui ai dit qu'elle n'avait qu'à former sa demande.

GUSTAVE. Qu'a-t-elle répondu?

LA BARONNE. Elle a demandé à réfléchir. Elle balance, elle hésite, ou plutôt elle n'hésite plus.

GUSTAVE.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Malgré mes torts, tu crois ici
Que son cœur me reste fidèle,
Et qu'elle aime encor son mari.

LA BARONNE.

Franchement, je le crains pour elle;
Elle est capable de t'aimer;
Car lorsqu'une femme jolie
Réfléchit, on peut affirmer
Qu'elle va faire une folie.

GUSTAVE, *avec joie.* Ah! j'oublie tout, je pardonne tout; si l'amour a pu triompher et de son caractère et du désir de la vengeance, tout espoir n'est pas perdu; et je puis être encore le plus heureux des hommes!

LA BARONNE. Tais-toi... on vient.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, KOULIKOF.

KOULIKOF, *sortant de l'appartement à gauche.* Madame la baronne, voici un papier que mademoiselle de Ferstein m'a dit de vous remettre.

LA BARONNE, *jetant les yeux sur le papier.* Grands dieux! la demande en divorce!

GUSTAVE, *prenant le papier.* Elle l'a signée; elle n'a écouté que son orgueil, que sa vanité blessée, et maintenant elle connaîtrait la vérité, qu'elle ne pardonnerait jamais. (*Il s'approche de la table et signe le papier.*)

KOULIKOF, *à part.* Il signe aussi... c'est juste, par consentement mutuel. Ils commencent à s'entendre.

LA BARONNE. Que faites-vous?

GUSTAVE, *bas, à la baronne, lui remettant le papier.* Tout est fini entre nous. Dans un instant vous lui ferez remettre cette demande approuvée par le comte de Woronski; de plus, il faut qu'elle parte aujourd'hui, qu'elle retourne chez son père.

LA BARONNE. Quoi! sans lui rien dire?

GUSTAVE, *bas, à la baronne.* C'est ma seule vengeance: c'est quand elle sera retournée dans sa famille, qu'alors elle apprendra quel était l'époux qui l'aimait et qu'elle a abandonné. (*A Koulikof.*) Qu'on prépare à l'instant une voiture pour mademoiselle de Ferstein.

KOULIKOF. Je crois qu'il donne des ordres... et de quel droit...

GUSTAVE. De quel droit? Je le veux, du moins avec la permission de Madame; de plus, qu'on mette en liberté ce pauvre diable de sabotier, maître Jean, mon confrère, et qu'on lui donne cent roubles de dédommagement, du moins avec la permission de Madame.

LA BARONNE. C'est ce que j'allais ordonner. Allez.

KOULIKOF, *à part.* Il y a de quoi me confondre; c'est-à-dire que si madame la baronne était veuve, je croirais qu'il n'a quitté l'une que pour épouser l'autre.

GUSTAVE, *se retournant.* Hé bien! encore ici! cinquante coups de knout, avec la permission de...

KOULIKOF. Il suffit, j'obéis à l'instant. Voilà un audacieux vassal. (*Il sort.*)

LA BARONNE. Mais, mon frère, daigne écouter, cependant...

GUSTAVE. C'est inutile, je n'écoute plus rien.

AIR de *Turenne.*

Oui, son départ est nécessaire;
Comme elle aussi je veux me dégager :
Tu sais quel est mon caractère,
Dans mes projets rien ne me fait changer.
Pour elle en vain l'amour encor réclame,
Je ne cède, telle est ma loi,
Qu'à la raison.

LA BARONNE.

Ah! quel bonheur pour moi
De n'avoir pas été sa femme!

GUSTAVE. Tu peux annoncer maintenant dans le château à tous mes gens, à tous mes vassaux, l'arrivée de leur maître; et je paraîtrai, j'irai recevoir leurs hommages, dès que Poleska sera partie. La voici, laisse-nous.

—

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, POLESKA. *Elle entre vivement, et s'arrête en voyant sortir la baronne, qui fait signe à Gustave.*

POLESKA, *à part.* L'intendant ne m'a point trompée, ils sont d'intelligence. Ah! je me croyais bien malheureuse, et leur vue me fait éprouver des tourments que je ne connaissais pas.

GUSTAVE. Vous avez voulu notre séparation.

POLESKA. Oui, sans doute, et je la veux encore.

GUSTAVE. Dans un instant vous serez satisfaite; vous allez partir, on va vous ramener auprès de votre père.

POLESKA. C'est tout ce que je désire.

GUSTAVE, *d'un ton de reproche.* Poleska!

POLESKA. Laissez-moi, Monsieur, je ne suis plus votre femme.

GUSTAVE. Ainsi donc, près de me quitter pour jamais, je n'obtiens pas un regret, pas un seul mot.

POLESKA, *lui faisant encore signe de la main.* Adieu.

GUSTAVE. Quoi, rien ne pourra fléchir un pareil caractère! Écoute, si tu me repousses encore, si tu ajoutes un seul mot, un seul geste de mépris, je jure ici que tu m'auras vu pour la dernière fois; et tu pleureras un jour sur cet hymen que tu as voulu rompre. (*Poleska garde le silence; Gustave, qui est prêt à s'éloigner, revient près d'elle et se met à genoux.*) Poleska, je te demande grâce pour toi-même.

POLESKA, *se retournant et le voyant à ses pieds, lui dit d'un ton de reproche.* Vous vous trompez, je ne suis point la baronne.

GUSTAVE. Que dites-vous?

POLESKA. Qu'il est des offenses que mon cœur ne peut pardonner : la ruse à laquelle vous aviez eu recours, le rang abject où vous m'aviez fait descendre, j'aurais tout oublié peut-être, mais tout à l'heure, ce nouvel outrage...

GUSTAVE. Il serait possible! la baronne...

POLESKA. Oui, Monsieur, l'intendant vous a vu ici, il n'y a qu'un instant.

GUSTAVE. Grands dieux! (*Se reprenant.*) Et si la reconnaissance m'avait seule conduit à ses pieds, si sa bonté voulait me préserver des dangers auxquels votre ressentiment m'expose?

POLESKA. Que voulez-vous dire?

GUSTAVE. Qu'en m'accusant, comme vous l'avez fait, vous avez attiré sur ma tête la juste sévérité des lois; que ce comte de Woronski que l'on attend sera peut-être inexorable...

POLESKA. O ciel! et c'est moi qui serais cause...

GUSTAVE. Non, rassurez-vous, la baronne m'a donné le moyen de m'éloigner, et tout est prêt pour ma fuite.

POLESKA. Il s'éloigne, et je le souffrirais. (*Avec abandon.*) Nous partirons ensemble.

GUSTAVE. Que dis-tu? réfléchis donc, Poleska, que celui dont tu veux partager les destinées n'est plus le comte de Woronski, qu'il n'a plus de fortune, plus de rang à t'offrir.

POLESKA. N'importe!

GUSTAVE. Tu oublierais tes idées de grandeur et d'ambition! tu ne penserais plus à cette opulence dont tu étais si fière!

POLESKA. Je ne dis pas, peut-être encore quelquefois, mais ce sera la nuit, dans mes rêves.

GUSTAVE. Oui, mais au réveil?

POLESKA Au réveil, je serai près de toi.

GUSTAVE.

AIR : *Dis-moi, mon vieux.*

Qu'entends-je, ô ciel! et devais-je m'attendre
A tant de générosité?
Dans un moment, peut-être, on va te rendre
Et tes droits et ta liberté.
Tu peux former d'autres nœuds que le nôtre.

POLESKA.

Si j'aime mieux te conserver ma foi?

GUSTAVE.

Tu peux trouver le bonheur près d'un autre.

POLESKA.

Si j'aime mieux le malheur avec toi?

En tardant plus longtemps, tu exposes tes jours; viens, te dis-je, partons.

ENSEMBLE.

AIR : *Tout nous sourit* (du MAÇON).

Oui, de ces lieux
Fuyons tous deux,
Échappons à leurs yeux.

(*Ils vont pour sortir.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, KOULIKOF, MICHELINE, JEAN, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

(*Suite de l'air.*)

KOULIKOF.

Arrêtez, arrêtez! il enlève sa femme!

TOUS.

Arrêtez, arrêtez! il enlève sa femme!

KOULIKOF.

Sur votre sort, sur celui de Madame,
Je m'en réfère à Monseigneur,
Car il arrive.

POLESKA.

Ah! quel malheur!

ENSEMBLE.

KOULIKOF, LE CHOEUR, POLESKA, GUSTAVE.

KOULIKOF ET LE CHOEUR.

Qu'on arrête le téméraire!
Menez-le devant Monseigneur.
D'un maître juste et sévère
Il a mérité la rigueur.

POLESKA.

Grands dieux! que résoudre et que faire?
Ah! rien n'égale mon malheur.
D'un maître terrible et sévère
Comment désarmer la rigueur?

GUSTAVE, *à part.*

Ah! pour moi quel destin prospère!
Je n'ai plus peur de Monseigneur;
Je revois celle qui m'est chère,
Et je retrouve le bonheur.

KOULIKOF, *aux paysans qui emmènent Gustave.* Qu'on le conduise dans la chambre de Monseigneur, c'est l'ordre de madame la baronne. (*Arrêtant Poleska.*) Et vous, Madame, tout est près pour votre départ, on va vous reconduire près de votre père.

POLESKA. Et de quel droit m'éloigner de mon mari?

KOULIKOF. Votre mari! c'est ce qui vous trompe.

MICHELINE. Hé! oui, sans doute, réjouissez-vous, il ne l'est plus.

POLESKA. Qu'est-ce que cela signifie?

MICHELINE. Que l'arrivée de Monseigneur a tout changé au château.

JEAN. Il m'a fait remettre en liberté.

MICHELINE. Il m'a fait promettre un mari; et il vous débarrasse du vôtre. C'est-il gentil?

POLESKA. Ce n'est pas possible.

KOULIKOF, *lui remettant un papier.* Oh! il n'y a pas à en douter; voici l'acte de séparation signé par Monseigneur : madame la baronne vous l'envoie.

MICHELINE. Et avec cela, à ce qu'il paraît, vous voilà comme moi : c'est comme si vous n'aviez jamais été mariée.

KOULIKOF. Absolument la même chose.

POLESKA. Grands dieux! je ne peux plus l'accompagner, je n'ai plus le droit de le suivre!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA BARONNE.

POLESKA, *courant à elle.* Ah! Madame, j'implore vos bontés, daignez me pardonner, rendez-moi mon mari.

JEAN. V'là maintenant qu'elle en reveut.

LA BARONNE. N'est-ce pas vous qui avez demandé cette séparation?

POLESKA. Que ne me l'a-t-on refusée! Je vous en conjure, Madame, reprenez cet acte, daignez l'anéantir.

LA BARONNE. Je n'en ai point le droit.

POLESKA. Qu'au moins, et par votre protection, je puisse parler à votre frère, que je le voie un instant, il ne pourra se refuser à mes prières.

LA BARONNE, *à part.* Pauvre enfant! (*On entend l'air de la tribu d'Aven l, dans la Dame Blanche, que l'orchestre joue jusqu'au chœur suivant. — Haut.*) Tenez, tenez, voici monsieur le comte qui se rend dans cette

galerie pour recevoir les pétitions de ses vassaux, présentez-lui votre demande.

POLESKA. Vous me seconderez, n'est-il pas vrai?

KOULIKOF. Ah! mon Dieu! monsieur le comte; et les clés du château qu'il faut lui présenter : suivez-moi, vous autres. (*Il sort par la gauche avec Jean et Micheline.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, VASSAUX ET DOMESTIQUES, *précédant* GUSTAVE, *en riche uniforme, et décoré de plusieurs ordres.*

AIR : Chœur final des *Manteaux.*

O surprise imprévue!
O moment de bonheur!
Pour nous quell' douce vue!
C'est lui, c'est Monseigneur.

POLESKA, *qui s'est jetée à genoux sans lever les yeux.*

AIR de *l'Ermite de Saint-Avelle.*

Devant vous, humble et confuse,
Pleurant l'époux que j'aimais,
A vos genoux je m'accuse
De l'aimer plus que jamais.
Ma liberté, de mes peines
Serait cause... Ah! Monseigneur,
En me rendant mes chaînes,
Rendez-moi mon bonheur.

(*Elle lui présente le papier, que Gustave repousse.*)

GUSTAVE. Cet acte, c'est vous qui l'avez demandé.

POLESKA. O ciel!

GUSTAVE. C'est à vous de le déchirer.

POLESKA. Ah! de grand cœur. (*Le déchirant en morceaux.*) Tenez, Monseigneur. (*Elle lève les yeux.*) Que vois-je?

LE COMTE, *la recevant dans ses bras.* Un époux.

LA BARONNE. Une sœur.

CHŒUR.

AIR final des *Manteaux.*

Quel bonheur! quelle ivresse!
Est-il un sort plus doux?
On lui rend la richesse
Et le cœur d'un époux.

KOULIKOF, *portant les clés sur un plat d'argent et les présentant au comte.* Monseigneur, je viens... Que vois-je? ce vassal insol...

LE COMTE. Lui-même, qui vous pardonne (*Montrant Poleska.*) avec la permission de Madame. Maintenant, Poleska, c'est à moi de trembler; car si jamais quelqu'un a mérité votre courroux...

POLESKA. Hein! si je n'étais pas corrigée, quelle belle occasion! Mais Alexis avait déjà reçu la grâce de Monseigneur. (*Se retournant et apercevant Jean et Micheline qui se tiennent à l'écart.*) Hé bien! maître Jean, hé bien! Micheline, depuis que je suis redevenue grande dame, vous n'osez plus m'approcher.

MICHELINE. Ah! ce n'est pas par fierté.

POLESKA. A la bonne heure, personne n'en aura plus. (*Regardant son mari.*) N'est-il pas vrai? et quoique établis au château, nous garderons la chaumière que vous avez achetée; oui, mon ami, je veux toujours que de mes fenêtres on puisse l'apercevoir; et si jamais je retombais dans mes anciens défauts, s'il me survenait quelque idée de grandeur, je regarderais sur-le-champ la cabane du sabotier.

CHŒUR.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Est-il un sort plus doux?
On lui rend la richesse
Et le cœur d'un époux.

POLESKA, *au public.*

AIR du vaudeville des *Frères de lait.*

Quand une femme se corrige,
Ce ne peut être tout d'un coup.
Je sais fort bien, c'est là ce qui m'afflige,
Qu'il m'est resté des défauts, et beaucoup;
Il m'est resté des défauts, et beaucoup.
Mais un espoir en mon cœur vient de naître,
Vous êtes, j'en dois convenir,
Trop clairvoyants pour ne pas les connaître,
Et trop galants pour vouloir m'en punir.

(*Le chœur reprend les deux derniers vers.*)





CAMILLE, *avec un panier sous le bras.* L'amour,
Un jour, etc. — Scène 3.

LA DEMOISELLE A MARIER

OU

LA PREMIÈRE ENTREVUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 18 janvier 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

M. DUMESNIL.
MADAME DUMESNIL.
CAMILLE, leur fille.
ALPHONSE DE LUCEVAL, prétendu de Camille.
DUCOUDRAI, ami de M. Dumesnil.
BAPTISTE, domestique de M. Dumesnil.

La scène se passe en province, dans la maison de M. Dumesnil.

Le théâtre représente un salon de campagne : porte au fond, deux latérales sur le premier plan; sur le dernier plan, deux autres portes latérales, dont l'une est celle de la salle à manger, et l'autre celle d'un appartement. A gauche du spectateur, une table et tout ce qu'il faut pour écrire; du même côté, une harpe et des livres de musique; à droite, une table sur laquelle se trouvent du canevas, de la broderie et autres ouvrages de femmes.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ET MADAME DUMESNIL; *le mari est en robe de chambre, et la femme en habit du matin.*

M. DUMESNIL. Oui, ma chère amie, ce n'est qu'à dix heures qu'il doit venir; ainsi ne vous pressez pas.

MADAME DUMESNIL. Comment! ne pas me presser! une affaire de cette importance! à peine ai-je eu le temps de tout ordonner dans la maison.

M. DUMESNIL. Ma femme, ma femme, vous allez faire trop de préparatifs, et, aux yeux de M. de Luceval, ça aura un air de cérémonie.

MADAME DUMESNIL. Du tout, Monsieur, vous pouvez

vous en rapporter à moi; mais quand il y aurait un peu d'apparat, où serait le mal? le jour où l'on attend un gendre... Un gendre! ce mot-là est si doux pour une mère; et quel plaisir j'aurai à dire : Mon gendre, donnez la main à ma fille; mon gendre, asseyez-vous là.

M. DUMESNIL. Justement, c'est qu'il ne faudra pas dire cela.

MADAME DUMESNIL. Et pourquoi donc?

M. DUMESNIL. C'est qu'il n'est pas encore notre gendre.

MADAME DUMESNIL. Puisqu'il se présente aujourd'hui, puisque c'est la première entrevue.

M. DUMESNIL. Peut-être sera-ce la dernière, si nous ne lui convenons pas. Cependant, d'après ce qu'on m'a dit du jeune homme, je t'avouerai que j'ai bon espoir.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Il est seul, et n'entre en ménage
Que pour avoir des amis, des parents.
MADAME DUMESNIL.
Voyez pour lui quel avantage;
Nous sommes sept en comptant nos enfants.
Il ne tient pas à la naissance.
M. DUMESNIL.
D'un bon bourgeois je suis le fils.
MADAME DUMESNIL.
Il ne tient pas à l'opulence.
M. DUMESNIL.
Depuis vingt ans je suis commis.

Avec de bons appointements, il est vrai, mais ce n'est pas une fortune.

MADAME DUMESNIL. Il est de fait que sous tous les rapports, c'est pour lui un mariage superbe; et puis notre fille Camille est si douce, si aimable... de l'esprit, des talents, et pour ce qui est d'être bonne ménagère, elle a été élevée par moi, c'est tout dire, et il n'y a personne qui nous vaille, à dix lieues à la ronde, pour l'ordre, l'économie, et les confitures de groseilles.

DUCOUDRAI, *en dehors.* Là, là, ma bonne grisette; non, non, ne lui ôtez pas la bride, je repars dans l'instant.

M. DUMESNIL. C'est notre cher Ducoudrai, que nous n'avions pas vu depuis trois jours, l'ami de la famille.

MADAME DUMESNIL. Et le parrain de Camille; il faut lui faire part de cette bonne nouvelle : lui qui, depuis un an, se donne tant de mal pour nous trouver un gendre, il va être enchanté.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI, *en bottes, et la cravache à la main.*

AIR : *Vivent les amours.*

A travers les champs et les bois,
De l'amitié n'écoutant que la voix,
J'arrive en chevalier courtois,
Et n'ai, je crois,
Embourbé qu'une fois
Le trajet devient des plus beaux;
On n'en a plus qu'au ventre des chevaux
Depuis que nos municipaux
Font réparer les chemins vicinaux.
A travers les champs et les bois, etc.

M. DUMESNIL. En effet, te voilà en courrier.

DUCOUDRAI. Je suis comme cela, moi, toujours en poste, quand il s'agit d'obliger mes amis, et j'apporte de bonnes nouvelles, des nouvelles de mariage.

MADAME DUMESNIL. Nous allions vous en parler.

DUCOUDRAI. C'est ça, vous parlez, et moi j'agis. Tu sais, mon vieil ami, que nous ne nous sommes jamais quittés; et que déjà, dès le collége de Montereau, nous faisions des châteaux en Espagne pour nous et pour les nôtres. Nous étions millionnaires, sénateurs, généraux d'armée, et nous épousions des duchesses. Il est arrivé de tout cela que tu as épousé une bonne bourgeoise, que je suis resté garçon, et quant à la fortune, que nous avons tous les deux une bonne place à l'enregistrement, et que nous n'en sommes pas plus malheureux. N'est-il pas vrai?

M. DUMESNIL. Non, morbleu.

DUCOUDRAI. Moi surtout, qui, comme garçon, dîne toujours en ville; qui vais à mon bureau dans la semaine, à la chasse le dimanche, et qui mène, quoique citadin, la vie d'un gentilhomme campagnard. C'est là mon bonheur, et je n'en veux pas d'autre. Mais ces idées d'ambition, que je n'ai plus pour moi, je les ai conservées pour tes enfants, pour Camille surtout, que je regarde comme ma fille, car je n'ai point oublié que je suis son second père, son parrain; et comme, grâce à mes habitudes un peu dépensières, il m'était plus facile de lui donner un mari que de lui donner une dot, depuis un an je me suis mis en campagne, et d'aujourd'hui seulement j'ai réussi.

MADAME DUMESNIL. Que dites-vous?

DUCOUDRAI. Que vous n'avez pas perdu pour attendre. Un parti superbe. Parce que moi, quand je me mêle de quelque chose... j'y ai mis un zèle, une adresse; en un mot, c'est le fils de notre inspecteur général.

M. DUMESNIL. Ah! mon Dieu! M. de Géronville!

DUCOUDRAI. Il te demande ta fille en mariage, et voici la lettre que j'apporte. Tenez, tenez, mes amis. Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc? moi qui croyais que vous alliez me sauter au cou, et qui craignais d'avance les effets de la suffocation.

M. DUMESNIL. Mon cher ami, mon bon Ducoudrai! nous sommes bien sensibles à ton amitié; mais nous avons un autre parti en vue.

DUCOUDRAI. Un autre parti! Est-ce qu'il peut valoir le mien? le fils de M. de Géronville, notre inspecteur.

AIR du vaudeville du *Charlatanisme.*

Le chef de l'enregistrement!
Te voilà dans ses bonnes grâces...
M. DUMESNIL.
Oh! je n'en demande pas tant.
DUCOUDRAI.
Eh quoi! tu ne veux pas de places!
M. DUMESNIL.
Point de faveurs; mais seulement
De la justice...
DUCOUDRAI.
Quel caprice!
Songe donc que précisément
En fait de places... c'est souvent
Une faveur que la justice.

MADAME DUMESNIL. Mais notre gendre n'en a pas besoin. Trente mille livres de rente et un château.

DUCOUDRAI. Ça n'est pas possible.

MADAME DUMESNIL. C'est ce qui vous trompe.

DUCOUDRAI. Fortune mal acquise. Quelque nouveau parvenu... (*D'un air piqué.*) Du reste, vous êtes bien les maîtres; vous ferez ce que vous voudrez, qu'est-ce que ça me fait à moi?.. Camille est votre fille.

M. DUMESNIL. Eh bien! vois un peu ce que c'est que l'amour-propre : toi, le meilleur des hommes! toi, notre ami intime! te voilà fâché que ma fille fasse un superbe mariage; et pourquoi? parce qu'il n'est pas de ton choix.

DUCOUDRAI. Moi!

M. DUMESNIL. Mais nous allons parler de cela dans mon cabinet. Je ne veux pas que devant Camille il soit question de rien. Toi surtout, ma femme, ne la préviens pas de l'arrivée de M. de Luceval; il ne veut pas être connu, et je lui en ai donné ma parole.

DUCOUDRAI. A merveille. Il paraît que le jeune prince veut garder l'incognito, c'est charmant; des manières de grand seigneur.

M. DUMESNIL. Eh! non, c'est au contraire pour en agir plus simplement qu'il doit se trouver ici par hasard, et pour marchander quelques arpents de terre.

DUCOUDRAI. Encore mieux, c'est un petit roman qui commence. Il paraît que votre gendre futur est un jeune homme à sentiments.

M. DUMESNIL, *l'emmenant.* Tiens, tu as beau faire, tu es piqué contre lui.

DUCOUDRAI. Moi! si l'on peut dire!.... (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

MADAME DUMESNIL. Eh! partez donc, car voici ma fille.

—

SCÈNE III.

MADAME DUMESNIL, CAMILLE.

CAMILLE, *avec un papier sous le bras.*

AIR de la valse de *Léocadie.*

L'amour,
Un jour,
Te prendra, Nicette;
L'amour,
Un jour,
Te jouera d'un tour.
Jusqu'ici, coquette,
Tu te ris de nous;
Bientôt, ta défaite
Nous vengera tous.
L'amour,
Un jour, etc.
J' rirai bien, j'espère,
S'il a ce pouvoir!
Tu pleureras, ma chère;
C'est c' que j' voudrais voir.
Vraiment,
Comment
Craindre sa colère?
Vraiment,
Comment
Redouter un enfant?

MADAME DUMESNIL. Eh! mais, d'où viens-tu donc?

CAMILLE. De la ferme, où j'ai déniché des œufs, et j'en ai plein ce panier, où ils sont tout chauds; comme c'est gentil, tiens, maman. (*Elle le pose sur la table.*)

MADAME DUMESNIL, *à part.* A merveille, cela servira pour mon déjeuner; (*Haut.*) mais courir ainsi le matin, au soleil, pour se gâter le teint.

CAMILLE. Oh! je n'y tiens pas; c'est si amusant de courir dans la campagne, par une belle matinée de printemps. J'ai respiré le bon air, j'ai cueilli des bluets, et j'étais heureuse... je ne sais pourquoi; mais enfin, je me trouvais heureuse.

MADAME DUMESNIL. De sorte que tu ne désires rien.

CAMILLE. Rien que de rester auprès de toi, auprès de mon père, et de ne jamais vous quitter; je viens d'avoir un si grand bonheur. Imagine-toi, maman, qu'en arrivant à la ferme, j'ai demandé une jatte de lait et un grand morceau de pain bis.

MADAME DUMESNIL. Comment! est-ce que tu aurais déjeuné?

CAMILLE. Juste; c'est si bon du pain bis et de la crème.

MADAME DUMESNIL, *à part.* Ah! mon Dieu! ce jeune homme qui va arriver; quelle mine fera-t-elle à table? (*Haut.*) Je vous demande de quoi vous allez vous aviser?

CAMILLE. Tu as peur que ça ne me fasse mal; mais sois tranquille, je vais faire d'ici au dîner une promenade à âne; déjà j'ai donné mes ordres.

MADAME DUMESNIL, *à part.* Il ne manquait plus que cela; s'en aller au moment où son futur..... (*Haut.*) Non, Mademoiselle, vous resterez; je le veux. Mais comme te voilà faite! Pourquoi n'as-tu pas mis une robe qui fût mieux que celle-là?

CAMILLE. A quoi bon? c'est celle de tous les jours, et vous m'avez dit qu'il ne fallait pas être coquette.

MADAME DUMESNIL. Tu as raison : c'est-à-dire, cependant..... il y a des occasions... Dis donc, Camille, on a porté dans ta chambre une robe rose que tu devrais bien essayer, pour que je voie comment elle te va.

AIR du vaudeville des *Amazones.*

En même temps, si j'étais à ta place,
Moi, je mettrais tes souliers de satin;
Ils vont si bien, ils donnent de la grâce.

CAMILLE, *étonnée.*

On attend donc du monde ce matin?

MADAME DUMESNIL.

Non pas, vraiment; mais vous devez m'entendre:
En général, je vous fais observer
Qu'à dix-sept ans on doit toujours attendre,
On ne sait pas ce qui peut arriver.

CAMILLE. Qu'est-ce qu'il va donc arriver?.... Je ne sais pas ce que maman a ce matin.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE.

BAPTISTE. Madame, Madame.

MADAME DUMESNIL. Qu'est-ce que c'est?

BAPTISTE. Monsieur vous demande tout de suite, tout de suite; il ne peut pas trouver son jabot brodé.

MADAME DUMESNIL. Là! je l'avais mis à côté de ses bas de soie; mais M. Dumesnil a une tête..... je vais lui donner ce qu'il faut; car, en causant avec ce Ducoudrai, il aura tout bouleversé.

CAMILLE, *à part.* Et mon père aussi qui fait une toilette!

BAPTISTE. Je vais mettre au feu les rognons et les côtelettes, je n'attends plus que du linge. Je ne sais pas combien il faut mettre de couverts.

MADAME DUMESNIL, *bas.* Veux-tu bien te taire! Je vais sortir les serviettes ouvrées. (*A Camille.*) Toi, mon enfant, ne te tourmente pas, et songe à ce que je t'ai dit. Sois toujours bonne fille, douce, modeste; et va mettre ta robe neuve... parce que tu sens bien que l'amitié... et la bénédiction de tes parents... Embrasse-moi, et surtout tâche de te tenir droite. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE V.

CAMILLE, BAPTISTE.

CAMILLE. Qu'est-ce qu'ils ont donc tous? Ces préparatifs, ce déjeuner, cet air de joie et de mystère...

BAPTISTE. Comment, Mademoiselle, vous ne devinez pas?

CAMILLE. Eh! non, sans doute; et si tu le sais, dis-le-moi vite.

BAPTISTE. On m'a bien défendu d'en parler; mais comme ça vous regarde, et qu'on ne peut rien sans vous, faudra toujours que vous le sachiez. (*A demi-voix.*) On va vous marier.

CAMILLE. Moi? ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu me dis là? Je n'y avais jamais pensé. Et pourquoi me marier? et à quoi bon?

BAPTISTE. Comment! ça ne vous fait pas plaisir?

CAMILLE. Au contraire; ça me fait peur, et me voilà toute tremblante. Pourquoi m'en as-tu parlé? pourquoi m'as-tu dit cela?

BAPTISTE. Parce que le prétendu va arriver. Un beau jeune homme qui est bien aimable; car on dit qu'il est joliment riche, et il faut vous préparer d'avance, pour tâcher de lui plaire, tout naturellement.

CAMILLE. Ah! mon Dieu! voilà qui est encore pire; et je devine maintenant les recommandations de ma mère, la toilette qu'elle m'a préparée, la harpe qu'on a accordée ce matin; on va me faire chanter devant lui.

Air du vaudeville de *Oui et Non.*

Dieu! quelle gêne, quel ennui,
C'est mon parrain qui le protége;
Un ami; c'est bien mal à lui.
A ce jeune homme que dirai-je?
Sans le voir je le hais déjà.

BAPTISTE.

C'est par trop tôt. Un jour peut-être,
De soi-même cela viendra;
Mais faut au moins l' temps d' se connaître.

CAMILLE. Quelle contenance aurai-je en présence de cet étranger?

BAPTISTE. Comme disait madame votre mère, il faut d'abord vous tenir droite, et puis lui faire des petits airs, des mines en dessous, comme font toutes les demoiselles qui veulent devenir des madames.

CAMILLE. Jamais! ça m'est impossible, j'aime mieux retourner à la ferme.

BAPTISTE. Ne vous en avisez pas, Mademoiselle, ça romprait le mariage, et ça ne ferait pas notre compte, à moi, surtout, qui ai depuis si longtemps un fameux projet.

CAMILLE. Et quoi donc?

BAPTISTE. Vous savez, Mademoiselle, que je suis la sagesse et la sobriété en personne, et que je ne vais jamais au cabaret, pas même le dimanche.

CAMILLE. Oui, après; je sais qu'on ne peut que te louer.

BAPTISTE. Eh bien! au contraire; les autres se moquent de moi, et parce que je ne vais pas boire avec eux, ils m'appellent cafard, ce qui est désagréable; aussi pour rétablir ma réputation, j'ai là une idée.

AIR du vaudeville de *l'Ecu de six francs.*

Je puis me vanter qu'elle est bonne;
Le jour où l'on vous mariera,
C'est décidé, faut que j' m'en donne.
Oh! oui, Mam'sell', j' vous dois bien ça.
Pour vos bontes j' vous dois bien ça.
Depuis longtemps v'là que j' m'apprête,
Et c'est en fidel' serviteur,
L' jour où vous perdrez votre cœur,
Que moi je veux perdre la tête.
L' jour où vous perdrez votre cœur,
Oui, moi je veux perdre la tête.
(*On sonne au dehors.*)

Oh! mon Dieu! on sonne à la grille. Un jeune homme à cheval, c'est lui; c'est le prétendu.

CAMILLE. C'est fait de moi. (*On sonne dans l'intérieur.*)

BAPTISTE. Voilà Monsieur qui sonne. (*On entend en dehors :* Baptiste! Baptiste!) Voilà Madame qui m'appelle. (*On sonne encore.*)

CAMILLE. Et moi je m'enfuis. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE VI.

MADAME DUMESNIL, *entrant par la porte à gauche;* BAPTISTE, M. DUMESNIL, DUCOUDRAI.

MADAME DUMESNIL, *en peignoir.* Baptiste, Baptiste; mais allez donc ouvrir, ne faites pas attendre. (*Baptiste sort.*) Mon mari, mon mari... M. Dumesnil; il devrait être là pour recevoir.

M. DUMESNIL, *sans habit, et paraissant à droite.* Ma femme, ma femme, c'est lui; il est entré dans la cour.

MADAME DUMESNIL. Hé bien! vous n'êtes pas plus avancé que cela?

M. DUMESNIL. J'étais avec Ducoudrai à composer cette lettre... Mon habit qui n'est pas brossé.

MADAME DUMESNIL. Et moi, le déjeuner... et tout mon monde à surveiller; est-ce que j'ai eu le temps de songer à ma toilette?

M. DUMESNIL. Je ne peux pourtant pas recevoir ainsi mon gendre.

MADAME DUMESNIL. Ni moi non plus.

DUCOUDRAI. C'est ça, il ne trouvera personne à qui parler.

M. DUMESNIL. Si; mon ami, mon cher Ducoudrai, je t'en prie, tiens-lui compagnie pour un instant; toi qui as du sang-froid et un habit.

M. ET MADAME DUMESNIL.

Air : *Dans la paix et l'innocence.*

ENSEMBLE.

Dis-lui bien de nous attendre.
Dites-lui de nous attendre.

DUCOUDRAI.

C'est moi qui fais tout ici.
Il faut recevoir ce gendre,
Et rester auprès de lui.

M. ET MADAME DUMESNIL. Le voilà, le voilà; je m'enfuis. (*Ils rentrent chacun dans leur appartement.*)

DUCOUDRAI, *seul.*

Il faut dans cette demeure,
Et lui plaire et l'amuser.
Je vais être tout à l'heure
Obligé de l'épouser.

Ces braves gens-là n'ont pas plus de tête...

—

SCÈNE VII.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, *au fond.* Qu'on ne se dérange pas; j'attendrai tant qu'on voudra. Je ne suis pas fâché de me remettre un peu; car c'est un enfantillage dont je ne puis me rendre compte; l'aspect seul de cette maison m'a causé une émotion : ici, me disais-je, habite ma compagne, mon amie, celle à qui je vais devoir une nouvelle existence. (*Se retournant et saluant Ducoudrai qui s'est retiré pour l'observer à l'écart.*) Pardon, Monsieur, de ne pas vous avoir aperçu; je désirais parler à M. Dumesnil.

DUCOUDRAI, *le regardant.* Il va paraître, Monsieur, et je suis chargé de le représenter momentanément.

ALPHONSE. Monsieur est un de ses parents?

DUCOUDRAI, *de même.* Mieux que cela, Monsieur, je suis un ami! un ami intime de la famille, et de plus le parrain de la jeune personne.

ALPHONSE, *à part.* Je vois que le parrain de la jeune personne est dans la confidence, rien qu'à la manière dont il me regarde.

DUCOUDRAI, *à part.* Ils ont beau dire, je ne lui trouve rien de merveilleux; ça rentre dans la catégorie ordinaire des prétendus... l'air gauche, et les gants blancs.

ALPHONSE. C'est bien indiscret à moi de me présenter de si bonne heure; mais à la campagne, et surtout en ma qualité de voisin, j'ai pensé que je pouvais... (*A part.*) Ah çà! l'ami intime ne m'aide pas du tout; il devrait sentir cependant que mon entrée est assez embarrassante.

DUCOUDRAI. Monsieur, à ce qu'il paraît, habite les environs?

ALPHONSE. Oui, Monsieur...

DUCOUDRAI. Il n'y a donc pas longtemps? car moi qui connais tout le monde...

ALPHONSE. Je suis arrivé il y a huit jours de Paris, où j'habite six mois de l'année...

DUCOUDRAI. Fort bien; je vois que Monsieur a maison à la ville, maison à la campagne; ce qui suppose une fortune assez agréable.

ALPHONSE. Mais oui, Monsieur.

DUCOUDRAI. Je pense qu'elle est également solide?

ALPHONSE. Mais, Monsieur... (*A part.*) Ils ont dû prendre d'avance leurs informations, et l'on ne fait pas subir ainsi un interrogatoire détaillé... (*Haut.*) Il paraît que M. Dumesnil est sorti, mais Madame est peut-être visible?

DUCOUDRAI. Non, Monsieur; ils sont tous deux ici à leur toilette.

ALPHONSE. A leur toilette! de la toilette pour moi. (*A part.*) Des gens que l'on m'avait dit sans façon. (*Haut.*) Je suis fâché qu'un pareil motif retarde le plaisir que j'aurais à les voir, car on m'en a dit tant de bien dans le pays; on m'a parlé surtout de M. Dumesnil comme d'un parfait honnête homme.

DUCOUDRAI. Et l'on a eu raison. (*A part.*) Il ne faut pas que ma mauvaise humeur m'empêche de servir mes amis. (*Haut.*) Voilà quarante ans que je le connais, et c'est un homme d'honneur; esclave de ses devoirs et de sa parole, à laquelle rien au monde ne le ferait manquer; du reste, bon époux, bon père, adorant ses enfants et surtout sa fille, qui a été élevée comme chez madame Campan : c'est moi qui suis son parrain, et vous pouvez m'en croire.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

On lui donna, dès sa plus tendre enfance,
Des principes purs, excellents;
On lui donna la grâce, la décence,
On lui donna l'esprit et les talents;
On lui donna l'horreur de la toilette...

ALPHONSE, *à part, et impatienté.*

Ma foi, puisqu'on était en train,
On aurait dû, pour la rendre parfaite,
Lui donner un autre parrain.

DUCOUDRAI. Et certainement celui qui l'aura pour femme ne sera pas à plaindre.

ALPHONSE, *à part.* Comme c'est adroit de venir tout de suite me jeter cela à la tête! J'arrivais ici dans les meilleures dispositions, et depuis qu'il m'a fait l'éloge de la famille, me voilà prévenu contre elle... Au reste, je vais en juger par moi-même. Les voici.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DUMESNIL, *en grande toilette*; M. DUMESNIL, *en culotte courte, boucles, bas de soie, le chapeau sous le bras*; CAMILLE, *coiffée en cheveux, avec une robe neuve, un collier.*

AIR : *Ma Fanchette est charmante.*

ENSEMBLE.

M. ET MADAME DUMESNIL.

Viens donc qu'on te présente;
Grand Dieu! quel embarras!
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

DUCOUDRAI.

L'entrevue est touchante;
Voyez quel embarras;
Elle est toute tremblante;
Ils n'osent faire un pas.

CAMILLE.

Grand Dieu! quel embarras!
Je suis toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

ALPHONSE, *sur le devant de la scène, à gauche.*
Grand Dieu! quel embarras!
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.
TOUS.
Grand Dieu! quel embarras!

M. DUMESNIL, *à sa femme.* Eh bien! avance donc.

MADAME DUMESNIL. Ah çà! Camille, ne te tiens donc pas dans ma poche. (*Ils s'avancent tous trois. Alphonse va au-devant d'eux en saluant.*)

ALPHONSE. Mille pardons de vous avoir dérangés; et vous surtout, Madame, combien je vous dois d'excuses!

MADAME DUMESNIL. C'est M. Alphonse de Luceval, notre nouveau voisin.

M. DUMESNIL. C'est nous qui sommes confus; vous nous surprenez dans un négligé...

DUCOUDRAI, *à part.* Qu'est-ce qu'il dit donc? ils sont superbes.

M. DUMESNIL. Mais à la campagne, on agit sans façons; et vous nous pardonnerez de vous avoir fait attendre.

ALPHONSE. Le temps ne m'a pas paru long, car je causais avec Monsieur, qui faisait votre éloge.

M. DUMESNIL. Cet excellent ami!.. Permettez que je vous présente ma fille.

ALPHONSE. Mademoiselle...

MADAME DUMESNIL, *bas, à Camille.*

AIR de *Paris et le village.*

Allons, tenez-vous comme il faut,
Levez la tête davantage.
CAMILLE, *bas.*
Mais ma robe me gêne trop.
ALPHONSE, *à part, en regardant Camille.*
Quelle parure! c'est dommage!
MADAME DUMESNIL, *bas, à son mari.*
Déjà je le vois enchaîné.
ALPHONSE, *la regardant toujours.*
Elle serait mieux, je parie,
Sans tout le mal qu'on s'est donné
Pour l'empêcher d'être jolie.

(*A part.*) Et moi qui avais demandé qu'elle ne fût pas prévenue; allons, on m'a manqué de parole. (*Ils sont rangés dans l'ordre suivant : Alphonse, le premier, à droite du spectateur; Camille, loin de lui, au milieu du théâtre, entre M. et madame Dumesnil, et Ducoudrai, à gauche.*)

M. DUMESNIL, *bas, à sa femme.* Maintenant, pour l'achever, tâche donc de faire parler ta fille, car elle n'a pas encore dit un mot.

MADAME DUMESNIL. Elle qui d'ordinaire est d'une gaieté. (*Bas, s'approchant de sa fille.*) Allons, ma fille, allons, Mademoiselle, tâchez donc d'être aimable.

CAMILLE, *de même.* Je ne peux pas quand on me regarde.

M. DUMESNIL, *bas, à Ducoudrai.* Soutiens un peu la conversation, toi qui es le parrain, et qui n'as rien à faire.

DUCOUDRAI, *à part.* Ils ont raison; si je ne m'en mêle pas, ils ne s'en tireront jamais; le prétendu surtout, qui a raison d'être riche, car il a l'air ne n'être pas fort... (*Traversant le théâtre et passant entre Alphonse et Camille.*) Eh bien! jeune homme, comment trouvez-vous notre pays?

ALPHONSE, *à part.* En voilà un qui, avec son ton protecteur, me déplaît souverainement.

DUCOUDRAI. Un bon pays, n'est-il pas vrai? un air pur; et puis, vous qui êtes connaisseur... (*Regardant Camille.*) on y trouve de jolis points de vue.

ALPHONSE, *froidement.* Superbes, comme vous dites, ceux surtout dont la nature a fait tous les frais.

DUCOUDRAI, *à part.* Est-il bête! il ne comprend pas. (*Haut.*) Mais il me semble que seul, à votre âge, dans votre château, vous devez bien vous ennuyer?

ALPHONSE. Je ne m'ennuie jamais... quand je suis seul.

MADAME DUMESNIL. C'est comme ma fille; c'est ce qu'elle me disait encore ce matin, parce qu'une bonne femme de ménage trouve toujours à s'occuper; et vous ne croiriez pas, Monsieur, que cette chère enfant fait tout dans la maison.

CAMILLE, *bas, à sa mère.* Mais tais-toi donc.

DUCOUDRAI. Et puis quelqu'un qui, comme vous, a été élevé à Paris, doit aimer les arts, doux charme de la vie... Monsieur joue peut-être du violon ou de la flûte?

ALPHONSE. Fort mal; mais je cultive les arts pour moi, et non pour les autres.

MADAME DUMESNIL. C'est comme ma fille. Je lui ai toujours dit : Il faut avoir des talents et ne jamais les montrer. Aussi, Monsieur, elle a dessiné dernièrement une tête de Romulus; une tête admirable, qui mériterait l'exposition. Eh bien! personne ne l'a encore vue que moi, son père et ses quatre frères; car son parrain même n'en a pas eu connaissance.

DUCOUDRAI. C'est ma foi vrai, et c'est très-mal à toi.

MADAME DUMESNIL. Allons, Camille, va donc chercher ton portefeuille, pour montrer à ton parrain.

ALPHONSE, *à part.* J'y suis, c'est le parrain qui est le compère.

MADAME DUMESNIL. Et puis, Monsieur, qui est connaisseur, te donnera son avis.

CAMILLE. Mais non, maman, y pensez-vous?

MADAME DUMESNIL. Mais si, Mademoiselle, je le veux. Allez chercher votre dessin, cette tête de Romulus.

CAMILLE. Elle était affreuse, je l'ai déchirée.

MADAME DUMESNIL, *bas, à son mari.* Elle a déchiré sa tête de Romulus.

M. DUMESNIL, *croisant ses mains d'un air de désespoir.* Allons!

MADAME DUMESNIL. Mais au moins tu pourrais nous faire entendre cet air nouveau; justement on est venu hier par hasard accorder ta harpe.

DUCOUDRAI. Ça se trouve à merveille.

CAMILLE. Ah! mon parrain, je vous en prie.

ALPHONSE. Je serai enchanté de juger des talents de Mademoiselle; je suis seulement fâché qu'elle n'ait point en moi un auditeur plus digne de l'apprécier.

CAMILLE, *à part.* Dieu! qu'il a l'air moqueur! je n'y tiens plus; je suffoque. (*Bas, à sa mère.*) Par grâce, ne me fais pas chanter, c'est capable de me faire pleurer.

MADAME DUMESNIL. Allons, rien ne nous réussit. (*Voyant Baptiste qui arrive.*) Par bonheur, voilà le déjeuner; je les mettrai à côté l'un de l'autre.

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE, *la serviette sous le bras.*

BAPTISTE. Madame, vous êtes servie.

M. DUMESNIL. J'espère que M. de Luceval voudra bien partager le déjeuner de famille?

MADAME DUMESNIL. C'est sans façons, ce qu'il y aura.

BAPTISTE. Marguerite dit qu'on ne fasse pas attendre, parce que le soufflé va tomber.

MADAME DUMESNIL, *bas.* Veux-tu te taire.

ALPHONSE. Je venais seulement pour causer avec M. Dumesnil de ces quatre arpents qu'il veut me céder.

DUCOUDRAI. Eh bien! nous en parlerons à table, c'est là qu'il faut parler d'affaires.

ALPHONSE. Impossible, car je vous avouerai franchement que j'ai déjà déjeuné.

M. ET MADAME DUMESNIL. Il a déjeuné!

MADAME DUMESNIL, *à part.* Et tous mes préparatifs! Voilà le dernier coup... Je n'y suis plus, mes idées se brouillent. (*Haut, à Alphonse.*) Comment! Monsieur, vous avez déjeuné?

ALPHONSE. Oui, Madame, avant de partir, une tasse de lait.

MADAME DUMESNIL. C'est comme ma fille, ce matin, à la ferme.

ALPHONSE, *à part.* Comme sa fille! Parbleu, celui-là est trop fort!

DUCOUDRAI. Eh bien! il n'y a pas de mal. (*Bas, à M. et à madame Dumesnil.*) Ne vous en mêlez plus, car depuis une heure vous ne faites que des sottises.

M. DUMESNIL. C'est bien possible; le manque d'habitude...

DUCOUDRAI. Allons vite nous mettre à table.

M. ET MADAME DUMESNIL, *bas.* C'est fini, je n'ai plus faim.

DUCOUDRAI. N'importe, venez toujours. (*A Alphonse.*) Mille pardons, mon jeune ami, de vous laisser ainsi! Ma filleule, qui a aussi déjeuné, voudra bien vous tenir compagnie.

CAMILLE. Ah! mon Dieu! comment vous voulez...

DUCOUDRAI, *bas, à M. Dumesnil.* Comme ça, voyez-vous, ça n'a pas l'air d'une entrevue.

AIR du vaudeville des *Deux Matinées.*

Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.

M. DUMESNIL, *bas.*

Oui, l'idée est admirable!
Quel bonheur qu'un tel ami

MADAME DUMESNIL, *bas.*

Oui, c'est un moyen honnête.

M DUMESNIL.

Quand nous perdons tous l'esprit,
Lui seul conserve la tête.

DUCOUDRAI.

Et surtout mon appétit.
Je conserve mon appétit.

ENSEMBLE.

Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.
Oui, l'idée est admirable!
Quel bonheur qu'un tel ami!

(*Ils entrent dans la salle a manger.*)

—

SCÈNE X.

CAMILLE, ALPHONSE.

ALPHONSE, *à part.* Allons, ils s'en vont, et ils nous laissent ensemble; c'était arrangé d'avance; jusqu'à présent, c'est ce qu'ils ont fait de mieux, car, au moins, je pourrai juger par moi-même.

CAMILLE, *à part.* Ah! mon Dieu! que j'ai peur! qu'est-ce qu'il va me dire? je donnerais tout au monde pour que ce fût fini, et qu'il s'en allât.

ALPHONSE, *de même.* Comment entamer l'entretien? c'est fort embarrassant.

CAMILLE, *de même.* Il fera comme il voudra, mais ce n'est pas moi qui commencerai la conversation.

ALPHONSE, *timidement à Camille, et après un moment de silence.* Il paraît, Mademoiselle, que... que vous déjeunez de bonne heure?

CAMILLE, *de même.* Oui, Monsieur.

ALPHONSE. Je m'en félicite, puisque cela me procure l'occasion...

CAMILLE. Vous êtes bien honnête.

ALPHONSE. L'occasion de causer un instant avec une personne qu'on dit aussi aimable que spirituelle.

CAMILLE, *à part.* Il ne me manquait plus que cela; si on lui a donné de ces idées-là, je ne dirai pas un mot.

ALPHONSE, *à part.* Elle se tait! il me semble cependant que mon compliment méritait une réponse; essayons encore. (*Haut.*) D'après ce que j'ai pu voir, Mademoiselle, vous aimez beaucoup la peinture?

CAMILLE. Non, Monsieur.

ALPHONSE. Du moins, la musique?

CAMILLE. Non, Monsieur. (*A part.*) Est-ce qu'il voudrait me faire chanter?

ALPHONSE. On assure cependant que vous y excellez.

CAMILLE. Non, Monsieur, au contraire.

ALPHONSE, *à part.* Elle est plus franche que sa famille. (*Haut.*) Je vois que les soins intérieurs du ménage occupent vos instants; et vous vous plaisez beaucoup dans cette maison?

CAMILLE. Oui, Monsieur.

AIR des *Maris ont tort.*

Je n'ai qu'un seul désir; j'espère
Y rester avec mon parrain,
Mes frères, mon père et ma mère.

ALPHONSE, *à part.*

Pour un prétendu, c'est divin;
Et grâce à l'agrément précoce
Que promet cet aveu civil,
Je vois qu'elle irait à la noce
Comme l'on part pour un exil.

CAMILLE, *à la fin de ce couplet, cherche à s'en aller; mais au moment où elle s'aperçoit qu'Alphonse la re-*

garde, elle lui dit : Pardon, Monsieur, mais il me semble qu'on sort de table.

ALPHONSE. Un mot encore, car je ne vous ai rien dit du motif qui m'amenait en ces lieux.

CAMILLE, *à part.* Ah! mon Dieu! est-ce qu'il va me parler d'amour? et maman qui n'est pas là?

ALPHONSE. Il est des projets qu'on aurait dû peut-être vous laisser ignorer; du moins, c'était mon désir; mais d'après ce que je viens d'entendre, je vois que vous les connaissez, et qu'ils n'ont pas votre aveu.

CAMILLE, *qui l'a écouté à peine.* Moi, Monsieur!

ALPHONSE. Du moins, j'ai cru le comprendre; je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu vous causer un seul instant de chagrin; oui, Mademoiselle, (*A part.*) car il faut bien la rassurer. (*Haut, et cherchant à lui prendre la main.*) Croyez que désormais mes intentions...

CAMILLE. Hé bien! Monsieur, qu'est-ce que ça signifie? je vous prie de laisser ma main.

ALPHONSE. Quoi! vous pourriez supposer?

CAMILLE. Du tout, Monsieur, je ne suppose rien; mais je vous prie de croire que je ne suis point habituée à ces manières-là.

ALPHONSE, *à part.* Allons, décidément c'est une petite sotte; je vais trouver monsieur le parrain et lui dire ce que j'en pense; fiez-vous donc aux réputations de province, et épousez les demoiselles sur parole. (*Il salue Camille et entre dans la salle à gauche.*)

—

SCÈNE XI.

CAMILLE, MADAME DUMESNIL, *entrant par le fond.*

MADAME DUMESNIL. Hé bien?

CAMILLE. Ah! maman, que je suis contente de te voir! il me semblait qu'il y avait si longtemps... (*Lui prenant la main.*) mais te voilà, je me retrouve.

MADAME DUMESNIL. Eh bien! ce jeune homme, il est parti?

CAMILLE. Grâce au ciel!

MADAME DUMESNIL. Comment, grâce au ciel! et tu as l'air si heureux!

CAMILLE. C'est que c'est fini; nous nous déplaisons tous deux, je l'espère du moins.

MADAME DUMESNIL. C'est ce qui te trompe; tiens, le voilà qui parle avec mon mari et M. Ducoudrai; c'est sans doute pour faire la demande.

CAMILLE. Ah! mon Dieu! tant pis; car je ne pourrai jamais l'aimer: d'abord il me fait peur, et rien que cette idée-là...

MADAME DUMESNIL. Qu'est-ce que ça signifie, Mademoiselle? qu'est-ce que c'est que de pareils enfantillages? taisez-vous : voici votre parrain qui sans doute nous apporte de bonnes nouvelles.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, DUCOUDRAI.

MADAME DUMESNIL. Eh bien! parlez vite.

DUCOUDRAI, *d'un air composé.* Eh bien! c'est manqué.

MADAME DUMESNIL. Comment!

CAMILLE. Il serait vrai!

DUCOUDRAI. Il m'a chargé, en termes très-honnêtes, de vous exprimer tous ses regrets, de vous présenter ses excuses; enfin, il paraît que ce mariage ne lui convient pas, et il va partir dès que son cheval sera prêt.

MADAME DUMESNIL. Quel coup de foudre!

CAMILLE, *sautant de joie.* Ah! que je suis contente! Maman, je vais ôter ma belle robe, n'est-il pas vrai?

MADAME DUMESNIL. Comme tu voudras, mon enfant.

CAMILLE, *sortant.* Dieu, quel bonheur! ce ne sera pas long.

—

SCÈNE XIII.

MADAME DUMESNIL, M. DUMESNIL, DUCOUDRAI, *puis* BAPTISTE.

M. DUMESNIL, *tenant une lettre à la main; à Ducoudrai.* Tiens, mon ami, puisque tu le veux absolument.

MADAME DUMESNIL. Qu'est-ce donc?

M. DUMESNIL. La réponse à M. de Géronville, que Ducoudrai m'a forcé d'écrire.

MADAME DUMESNIL. Est-ce que vous acceptez?

DUCOUDRAI. Oui, morbleu! pour montrer à ce monsieur qu'on peut se passer de lui. (*Parcourant la lettre.*) « Très-honoré de votre demande que j'accueille avec grand plaisir. » — C'est cela même. (*Appelant.*) Baptiste!

MADAME DUMESNIL. Mais songez donc qu'en envoyant cette lettre, c'est une promesse sacrée, irrévocable.

DUCOUDRAI. C'est ce qu'il faut; sans cela, vous ne vous décideriez jamais. (*Achevant la lettre.*) Fort bien, tu y as joint l'invitation pour venir passer la soirée?

MADAME DUMESNIL. Comment! encore une entrevue?

DUCOUDRAI. C'est moi qui l'ai voulu; pendant qu'on y est, voilà comme il faut mener les affaires; un gendre de perdu, un autre de retrouvé. (*A Baptiste qui est entré un peu auparavant, lui remettant la lettre qu'il vient de cacheter.*) Tiens, Baptiste, vite à cheval, et porte cette lettre à la ville, chez monsieur l'inspecteur général.

BAPTISTE. M. de Géronville, je connais bien; mais dites-moi, monsieur Ducoudrai, est-ce bien vrai ce que l'on dit dans la maison, que Mam'selle ne se marie plus?

DUCOUDRAI. Rassure-toi, cette lettre est pour un autre mariage qui ne peut pas manquer.

BAPTISTE. A la bonne heure! je pars à l'instant. (*Il va pour sortir et revient.*) A propos, l'autre est là, qui demande à prendre congé de Monsieur et de Madame.

M. DUMESNIL. L'autre?



CAMILLE. Appuyez bien sur cette phrase. — Scène 16.

BAPTISTE. Oui, celui qui n'épouse plus; il peut attendre, n'est-ce pas?

M. DUMESNIL. Au contraire, qu'il entre sur-le-champ; parce qu'il n'est pas notre gendre, il ne faut pas pour cela se quitter brouillés. (*Baptiste introduit Alphonse et il sort.*)

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ALPHONSE, *la cravache à la main.*

ALPHONSE, *un peu embarrassé.* Monsieur, je ne voulais pas m'éloigner sans vous avoir exprimé, ainsi qu'à Madame, combien je...

M. DUMESNIL, *d'un air ouvert.* Tenez, mon cher monsieur, point d'excuses; vous avez dû, ce matin, nous trouver bien ridicules.

ALPHONSE. Comment, Monsieur?

M. DUMESNIL. Que voulez-vous! cette idée de mariage, d'un gendre que nous ne connaissions pas, nous avait tous troublés, et nous n'étions plus nous-mêmes; maintenant qu'il n'est plus question de rien, et que nous nous sommes expliqués, nous en agirons sans façon, sans cérémonie; ne voyez en nous que de bons voisins qui vous estiment, qui vous aiment et qui seront charmés de vous le prouver.

ALPHONSE, *étonné.* Eh! mais, quel changement! ce langage franc et cordial. Monsieur... vous me voyez pénétré...

M. DUMESNIL. Ce n'est pas cela que je vous demande; restez-vous à dîner avec nous?

ALPHONSE. Quoi, vous voulez...

DUCOUDRAI.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Eh! oui, morbleu! c'est la règle commune,
On trinque ensemble, et l'on reste garçon,

M. DUMESNIL.

Oui, nous croirons qu'on nous garde rancune,
Si vous n'acceptez sans façon.

MADAME DUMESNIL.

Oui, sur-le-champ et sans façon.

ALPHONSE.

Ah! dans ce cas je dois me rendre.

M. DUMESNIL.

A merveille! je suis ravi...
(*Lui serrant la main.*)
Et si la main que vous m'offrez ainsi
N'est plus pour moi la main d'un gendre,
Que ce soit celle d'un ami,
Que ce soit la main d'un ami.

ALPHONSE, *à part.* Ce sont vraiment d'excellentes gens.

M. DUMESNIL. Et puis, mon cher voisin, vous nous aiderez de votre présence; nous avons encore pour ce soir une autre entrevue.

ALPHONSE, *souriant.* Ah! une autre entrevue!

M. DUMESNIL, *riant.* Oui, le fils de M. de Géronville, qui, en même temps que vous, s'était mis sur les rangs.

MADAME DUMESNIL. Nous ne perdons pas de temps, n'est ce pas? que voulez-vous! quand on a une fille à marier; vous saurez cela un jour

M. DUMESNIL. Vous avez pu voir que nous n'étions pas très au fait; moi, je n'y entends rien, ma femme perd la tête, au lieu que vous, qui êtes de sang-froid, et qui avez l'usage du monde, vous nous aiderez. Ah çà! c'est arrangé, n'est-ce pas?

ALPHONSE. De tout mon cœur.

MADAME DUMESNIL. Et quant à la pièce de terre que vous désirez, tout ce que vous voudrez, Monsieur, elle est à vous.

ALPHONSE. Ah! ce ne serait qu'autant qu'il vous conviendrait de la vendre, car je n'y tenais que parce que l'on m'a dit qu'elle faisait partie autrefois de la propriété de M. de Saint-Rambert, mon oncle.

DUCOUDRAI. M. de Saint-Rambert! Qu'est-ce que vous dites donc, jeune homme? M. de Saint-Rambert, le capitaine de vaisseau?

ALPHONSE. Oui, Monsieur.

DUCOUDRAI. C'était votre oncle?

ALPHONSE. Sans doute.

DUCOUDRAI. Eh! mais, c'était mon camarade de collége; comment, vous êtes le neveu de ce pauvre Saint-Rambert! un diable, un écervelé, un excellent cœur, qui m'a donné plus de tapes... il a dû vous parler de moi, Ducoudrai, Ducoudrai d'Épernay.

ALPHONSE. M. Ducoudrai! oh! mais très-souvent; il vous aimait beaucoup.

DUCOUDRAI. Et moi donc? mais où diable avais-je la tête? Luceval, Luceval, je disais aussi : je connais ce nom-là; c'était sa sœur qui avait épousé un Luceval, avocat général.

ALPHONSE. Justement, mon père.

DUCOUDRAI. Parbleu! je connais tout cela.

ALPHONSE. Que je suis heureux! un ami de mon oncle.

M. ET MADAME DUMESNIL. C'est charmant! quelle rencontre!

DUCOUDRAI. Un gaillard que j'ai vu pas plus haut que ça; eh bien! ce que c'est que de ne pas s'expliquer pourtant; conviendrez-vous? à la première vue, vous ne me plaisiez pas, oh! mais du tout.

ALPHONSE, *souriant.* Eh! mais, franchement, ni vous non plus.

DUCOUDRAI, *riant.* Vraiment! c'est très-drôle, d'anciens amis.

ALPHONSE. Mais j'espère maintenant que nous nous verrons souvent avec mes bons voisins. (*A Ducoudrai.*) Vous êtes chasseur?

DUCOUDRAI. Oui, le dimanche.

ALPHONSE. J'ai six cents arpents de bois à votre disposition.

DUCOUDRAI, *lui donnant une poignée de main.* Six cents arpents! c'est qu'il est très-aimable ce jeune homme-là.

ALPHONSE.

Air de *Préville et Taconnet.*

D'excellent vin ma cave est bien fournie;
Venez souvent.

DUCOUDRAI.

Quel espoir m'est offert!

ALPHONSE.

Et j'ai de plus un homme de génie,
Un cuisinier élève de Robert,

DUCOUDRAI.

Un cuisinier élève de Robert!
C'est une existence de prince!
Dans son château je nous vois réunis;
Et quel bonheur, mes chers amis,
De nous aimer comme en province,
Et de dîner comme à Paris!

M. DUMESNIL. Ce sera charmant! mais en attendant, chacun à ses affaires. (*A Ducoudrai.*) Car j'ai ma recette d'aujourd'hui, à laquelle tu vas m'aider. Ma femme a ses occupations de ménage. (*A Alphonse.*) Vous voyez que nous vous traitons en ami; et pour commencer, ne vous gênez plus avec nous : voilà des crayons, de la musique; faites un tour de jardin, prenez un livre, liberté tout entière; nous nous reverrons à dîner. (*Il sort avec madame Dumesnil et Ducoudrai.*)

—

SCÈNE XV.

ALPHONSE, *seul.* Ma foi, ce sont de braves gens; quelle simplicité! quelle bonhomie! on ne m'avait pas trompé sur leur compte, et moi, qui les avais trouvés sots et prétentieux; j'avais tort de les juger d'abord si sévèrement; ils ne sont pas brillants, (*Il prend un livre sur la table à droite.*) mais ce sera un voisinage très-agréable; et moi, qui suis seul, je les verrai souvent; car, après tout, ce n'est pas leur faute si leur fille est une petite sotte, sans tournure et sans grâce. (*On entend Camille qui chante en dehors.*) Eh! mais, c'est elle-même, elle a quitté sa belle robe; eh bien! elle n'en est pas plus mal pour cela, au contraire.

—

SCÈNE XVI.

ALPHONSE, CAMILLE.

CAMILLE, *entre en sautant et chantant.*
L'Amour
Un jour...

(*Apercevant Luceval.*) Ah! pardon, Monsieur.

ALPHONSE. Je conçois, Mademoiselle, que ma présence doit vous étonner.

CAMILLE. Nullement. Mon père m'a dit que vous vouliez bien nous traiter en voisins, et que vous restiez à dîner; c'est un beau trait, et cela prouve que vous n'avez pas de rancune.

ALPHONSE. Moi, de la rancune! et de quoi?

CAMILLE, *souriant.* De l'ennui que vous avez éprouvé ce matin; et je m'en veux, pour ma part, d'y avoir contribué.

ALPHONSE, *un peu troublé.* Comment, Mademoiselle... (*A part.*) Maintenant qu'elle sait que je l'ai refusée, ma position est très-désagréable. (*Haut.*) Je vous prie de croire que des raisons, qui me sont personnelles. .

CAMILLE, *à part.* Ah! mon Dieu! le voilà comme j'étais ce matin, embarrassé, mal à son aise. (*A Alphonse.*) Rassurez-vous, Monsieur, et remettez-vous bien vite; je ne suis point fâchée, je ne vous en veux point, au contraire; et la preuve, c'est que je venais de moi-même vous remercier, et vous tenir compagnie.

ALPHONSE. De vous-même?

CAMILLE. Eh! oui, me voilà sûre que vous ne m'épouserez pas; alors je n'ai plus peur; d'ailleurs, mon parrain m'a dit que vous étiez son ami; et ses amis deviennent les nôtres: vous voilà donc de la maison. Mais que je ne vous dérange pas, Monsieur, continuez votre lecture; je venais chercher mon ouvrage. (*Elle s'approche de la petite table a gauche.*)

ALPHONSE, *la regardant pendant qu'elle arrange son fauteuil et qu'elle prend son ouvrage.* Il est de fait que ma présence ne lui impose plus du tout, (*Camille est assise et travaille.*) et que la voilà aussi à son aise avec moi qu'avec une ancienne connaissance.

CAMILLE, *levant les yeux, et le voyant debout devant elle.* Eh bien! Monsieur, vous ne lisez pas?

ALPHONSE. Non, je n'en ai plus envie : d'ici au dîner, je n'ai rien à faire qu'à me promener; et si je ne vous gêne pas...

CAMILLE, *à son ouvrage.* Moi! du tout, je travaille.

ALPHONSE, *prenant une chaise et s'asseyant près d'elle, mais à une petite distance.* Tant mieux, car je serai enchanté de causer. (*Après une pause.*) Je vois, d'après ce que vous me disiez tout à l'heure, que l'entrevue de ce matin ne m'a pas été favorable.

CAMILLE. Mais, Monsieur...

ALPHONSE. Allons, parlez franchement, je ne vous ai pas plu.

CAMILLE, *doucement.* Très-peu.

ALPHONSE. C'est-à-dire pas du tout.

CAMILLE, *baissant les yeux.* C'est vrai. (*En souriant.*) Vous voyez qu'il y avait de la sympathie.

ALPHONSE. Je vois du moins que vous avez de la franchise; et en quoi vous ai-je déplu? Ce que je vous demande, c'est pour en profiter, c'est pour me corriger si c'est possible, et cela doit vous prouver...

CAMILLE. Que vous avez un bon caractère, car la vérité ne vous fâche pas... Eh bien! Monsieur, vous aviez avec moi un ton de protection, un air de supériorité, bien légitime sans doute, mais qui m'humiliait infiniment. C'était presque me dire : « Voyez « comme je suis grand et généreux; je suis plus riche « que vous, plus instruit, plus spirituel, et cependant « je vous fais la grâce de vous épouser. »

ALPHONSE, *s'approchant.* Quoi, Mademoiselle, vous aviez de pareilles idées?

CAMILLE. Et comment ne pas les avoir? Vous ne savez pas ce que c'est que la situation d'une pauvre jeune personne à qui ses parents ont dit : « Soyez ai- « mable... soyez jolie... tenez-vous droite... c'est un « prétendu, donc vous devez l'aimer... donc il doit « vous plaire, car il est bien riche. » Ils n'ont jamais que cela à dire, et c'est là le terrible.

ALPHONSE. Terrible! et en quoi?

CAMILLE. Lorsqu'on est sans fortune, et qu'on épouse quelqu'un qui en a beaucoup, songez donc que de qualités il faut lui apporter en dot!

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Que de vertus il a le droit d'attendre!
Et quels devoirs on s'impose à jamais!
Oui, par les soins, par l'amour le plus tendre,
Il faut payer tous ses bienfaits.
On lui doit de son existence
Le sacrifice généreux;
Et l'on est, par reconnaissance,
Obligé de le rendre heureux.

ALPHONSE, *a part.* Eh mais! c'est très-bien raisonner.

CAMILLE. Et, en revanche, qu'est-ce qui vous en revient? et qu'est-ce qu'on gagne à se marier? d'être appelée *madame* et de porter un cachemire. La belle avance!

ALPHONSE, *souriant.* Là-dessus il y aurait bien des choses à vous répondre; mais en admettant que ce raisonnement soit juste pour vous, du moins ne l'est-il pas pour moi, qui suis tout seul, qui n'ai aucun lien qui m'attache au monde, et qui cherchais à me marier pour trouver dans ma femme une compagne, une amie, et surtout une famille.

CAMILLE. Quoi! Monsieur, vous avez perdu tous vos parents?

ALPHONSE. Hélas! oui, et depuis longtemps. Orphelin, j'ai été élevé par mon oncle, capitaine de vaisseau, qui avait plus de trente campagnes, et qui dernièrement est mort dans mes bras des suites de ses blessures. « Mon neveu, mon ami, m'a-t-il dit, je te « laisse ma fortune... une fortune honorable, car « je ne l'ai acquise qu'aux dépens des ennemis de « l'État. »

CAMILLE. C'était là un brave marin.

ALPHONSE. « C'est peu de chose que la richesse, « a-t-il continué; mais avec elle on se procure l'indé- « pendance, et c'est beaucoup. Ne t'avise donc pas de « vendre ta liberté, soit en courant la carrière des « places, soit en cherchant quelque mariage opulent; « choisis une bonne femme, vis de tes rentes, élève

« tes enfants, et parle-leur quelquefois de ton oncle.» Il m'a serré la main, et il est mort.

CAMILLE, *émue*. Quel honnête homme! Moi, je l'aimais déjà.

ALPHONSE. C'est alors que j'ai acheté dans ce pays le château de Luceval qui était en vente; mais quand je me suis vu seul dans ce domaine, au lieu d'éprouver le bonheur de la propriété, je trouvais que mes appartements étaient immenses; mon parc me semblait désert; je n'avais autour de moi que des domestiques, des gens indifférents; aucun sourire n'accueillait mon arrivée, car personne n'attendait mon retour ou ne s'était inquiété de mon absence.

CAMILLE, *rapprochant son fauteuil d'Alphonse*. Pauvre jeune homme!

ALPHONSE.

AIR d'*Aristippe*.

Il faut, dit-on, dans la jeunesse,
Pour voir son destin embelli,
Faire le choix d'une maîtresse,
Et surtout le choix d'un ami.
Maîtresse, ami... je sens au fond de l'âme
Que par eux seuls je pourrais être heureux;
Et je voulais prendre une femme
Afin de les avoir tous deux.

CAMILLE, *avec un peu d'attendrissement*. C'est donc pour cela, Monsieur, que vous vouliez vous marier? (*Ils se lèvent tous deux gaiement.*) Maintenant, vous n'en avez plus besoin, puisque vous trouverez ici des parents et des amis.

ALPHONSE. Oui, votre parrain me l'a dit : je serai celui de la maison; mais le vôtre?

CAMILLE. Le mien aussi.

ALPHONSE. Bien vrai?

CAMILLE. Je dis toujours vrai, vous le savez.

ALPHONSE. Je ne vous déplais donc plus autant?

CAMILLE. Non, c'est fini. Et moi, Monsieur? car ce matin, j'en suis sûre, j'ai dû vous paraître bien gauche, bien maussade...

ALPHONSE, *souriant*. Mais... un peu.

CAMILLE. Ah! Monsieur, ça n'est pas bien... c'est une revanche; mais, grâce au ciel, tout est fini, et d'ici à longtemps, j'espère, il ne sera plus question de mariage.

ALPHONSE. Eh bien! c'est ce qui vous trompe; et, comme votre ami, je dois vous prévenir qu'on attend ce soir un nouveau prétendu.

CAMILLE. Ah! mon Dieu! que me dites-vous?... Voilà toute ma frayeur qui me reprend... encore une entrevue!

ALPHONSE. Vraiment, oui... c'est un M. de Géronville.

CAMILLE. Le fils de l'inspecteur! et c'est aujourd'hui même? J'étais si contente, si heureuse! Vous venez de troubler toute ma joie.

ALPHONSE. Ce M. de Géronville vous déplaît donc beaucoup?

CAMILLE. Je le connais à peine.

ALPHONSE. Et son âge, sa tournure?

CAMILLE. A peu près comme vous... pas si bien... Mais ce soir il faudra encore paraître en grande parure et en grande cérémonie; et puis, devant tout le monde, j'en suis sûre, on va encore vouloir me faire chanter mon grand air; c'est de rigueur.

ALPHONSE. Eh bien! que craignez-vous?

CAMILLE. C'est qu'il est très-difficile... Je le sais bien par cœur; mais c'est l'expression... Et cependant je voudrais bien ne pas paraître aussi ridicule que ce matin.

ALPHONSE. Voulez-vous que je vous le fasse répéter?

CAMILLE. Bien volontiers; tenez, voilà ma harpe.

ALPHONSE. Avez-vous la musique?

CAMILLE. La voilà. Vous me reprendrez si ça ne va pas bien. (*Alphonse va prendre la harpe et la met en place; Camille s'assied, Alphonse prend la musique et se place à côté d'elle.*)

AIR : *Viens, viens, viens* (de M. Amédée de Beauplan).
(*Après la ritournette de harpe.*)

ALPHONSE.

Ah! c'est bien, c'est très-bien,
Allons, du courage;
Ah! c'est bien, c'est très-bien,
Quel bonheur est le mien!

CAMILLE, *chantant*.

« Prêt à quitter la beauté qui l'engage,
« Un troubadour, fier de son doux servage,
« De son amour lui demandait un gage...

ALPHONSE.

Moi, j'appuierais sur cette phrase-là,
La, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

« Lors détachant sa modeste ceinture,
« En rougissant, la jeune et belle Irma...

ALPHONSE.

Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

« Du chevalier tendre et galant
« Décora la brillante armure. »

ENSEMBLE.

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.
C'est charmant! c'est charmant!

CAMILLE.

Cet air-là doit plaire.

ALPHONSE.

Quelle voix légère!
C'est beaucoup mieux, vraiment.

DEUXIÈME COUPLET.

ALPHONSE, *chantant*.

« Des chevaliers alors le vrai modèle
« Lui répondit : « Rassure-toi, ma belle;
« Jusqu'au trépas je te serai fidèle. »

CAMILLE.

Appuyez bien sur cette phrase-là.
Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

ALPHONSE.

« Si je brûlais d'une flamme nouvelle...

CAMILLE.

Vous vous trompez, je crois, ce n'est pas ça.

Tra, ta, la, ta, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

« Toujours, toujours
« Mêmes amours;
« Je te serai toujours fidèle. »

ALPHONSE.

Ah! c'est fort bien, Mademoiselle.

ENSEMBLE.

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

C'est charmant, c'est charmant!
Cet air-là doit plaire.
Quelle voix légère!
C'est charmant! c'est charmant!
C'est beaucoup mieux, vraiment.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI. Eh bien! jeunes gens, qu'est-ce que vous faites donc?

CAMILLE. Là... mon parrain qui vient nous déranger au plus beau moment... car Monsieur, qui faisait le modeste, est excellent musicien.

ALPHONSE, *remettant la harpe de côté.* C'est plutôt Mademoiselle qui chante à merveille.

DUCOUDRAI, *à Camille.* Il s'agit bien de chansons! Ta mère te demande pour l'aider à préparer son dessert; et puis on a besoin de ton avis pour placer l'orchestre.

ALPHONSE. Comment, est ce qu'il y aurait un bal?

DUCOUDRAI. Oui, un bal de famille.

CAMILLE. Ah! mon Dieu! (*A Alphonse.*) De crainte qu'on ne m'invite pour la première contredanse, je dirai que je suis priée par vous, n'est-il pas vrai? c'est un service d'ami.

ALPHONSE. Oui, sans doute.

CAMILLE. Parce qu'avec vous je n'ai pas peur, maintenant surtout que nous nous connaissons si bien. Adieu, mon parrain; adieu, monsieur Alphonse; je vais arranger le dessert, et puis après, j'irai reprendre ma belle robe. Est-ce ennuyeux!

ALPHONSE. Vous êtes si bien ainsi! (*Camille sort.*)

—

SCÈNE XVIII.

DUCOUDRAI, ALPHONSE.

DUCOUDRAI, Ah çà! il me semble que maintenant vous êtes les meilleurs amis du monde.

ALPHONSE, *la suivant des yeux.* Grâce au ciel, car, en honneur, elle est charmante.

DUCOUDRAI, *froidement.* Oui, pas mal; elle est assez gentille, ma petite filleule.

ALPHONSE, *avec chaleur.* Assez gentille! La physionomie la plus piquante et la plus spirituelle, un œil vif et malin; et puis elle cause à merveille.

DUCOUDRAI, *froidement.* Oui, oui... elle n'est pas bête.

ALPHONSE, *vivement.* C'est-à-dire, la conversation la plus aimable et la plus amusante : de la gaieté, de la finesse; et puis, mieux que cela encore, il y a là des qualités solides.

DUCOUDRAI, *avec indifférence.* Oui, c'est une assez bonne enfant.

ALPHONSE, *plus vivement.* Vous appelez ainsi la réunion des sentiments les plus nobles et les plus généreux... de la bonté, de la franchise, de la sensibilité; c'est un ange.

DUCOUDRAI. Ah çà! dites donc, mon jeune ami, comme vous prenez feu! Il me semble que depuis ce matin il y a du changement.

ALPHONSE. Ecoutez, monsieur Ducoudrai, vous étiez l'ami de mon oncle, vous êtes le mien.

DUCOUDRAI. Oui, sans doute.

ALPHONSE. Eh bien! promettez-moi d'abord de ne pas vous moquer de moi, ensuite de me servir.

DUCOUDRAI. Et en quoi?

ALPHONSE. Je vais passer à vos yeux pour un fou, pour un étourdi, pour une girouette, si vous voulez, ça m'est égal; quand il s'agit du bonheur, on ne pense plus à l'amour-propre : je trouve Camille charmante, j'en suis amoureux, c'est la femme qu'il me faut, et je vous prie de la redemander pour moi à son père.

DUCOUDRAI. La redemander! derechef! et en réitérant?

ALPHONSE. Oui.

DUCOUDRAI. Ça n'est plus possible, elle est promise et accordée à un autre; il y a deux heures que la lettre est envoyée.

ALPHONSE. Eh bien! on rompra avec cet autre, comme j'ai rompu ce matin avec vous.

DUCOUDRAI. La famille ne le voudra pas.

ALPHONSE. Et pourquoi?

DUCOUDRAI. Parce que ce refus entraînerait les conséquences les plus graves, peut-être même la ruine de ce pauvre Dumesnil, qui n'a d'autre fortune que sa place de dix mille francs dans l'enregistrement; et la colère de l'inspecteur général peut la lui faire perdre d'un moment à l'autre. Savez-vous ce que c'est, jeune homme, qu'un inspecteur général outragé?

ALPHONSE. Non, morbleu; mais je sais bien que s'il n'y a pas d'autre obstacle, je vous invite d'avance à la noce, dans mon château de Luceval. Je cours trouver M. et madame Dumesnil, et je sais le moyen de les décider.

DUCOUDRAI. Quel est-il?

ALPHONSE. Un moyen victorieux, auquel rien ne résiste, pas même les inspecteurs généraux. Adieu, adieu, mon cher Ducoudrai; je vous aime, je vous remercie.

DUCOUDRAI. Il n'y a pas de quoi.

ALPHONSE. C'est égal; je reviens dans l'instant. (*Il entre dans la salle à gauche.*)

—

SCÈNE XIX.

DUCOUDRAI, *seul;* CAMILLE, M. DUMESNIL.

DUCOUDRAI, *seul.* A-t-on idée d'un amour pareil? Quand on la lui offrait, il la refuse; et depuis qu'elle est la femme d'un autre, il l'adore. Il me semble que de mon temps on n'était pas comme cela; on raisonnait ses extravagances. (*M. Dumesnil et Camille entrent ensemble; Camille porte une assiette de fraises en pyramide.*)

CAMILLE. Mais, mon papa, ne vous donnez pas la peine; je vais écrire les cartes.

M. DUMESNIL. Eh! non, morbleu! tu ne peux pas tout faire, et j'aurai fini dans l'instant. (*Il se met à la table à droite et écrit des cartes.*)

CAMILLE. A la bonne heure, d'autant que j'ai encore mon sucre à râper. (*Elle dépose l'assiette de fraises sur la petite table à gauche.*) Dieu! la belle pyramide! pourvu qu'elle ne renverse pas.

DUCOUDRAI, *debout entre Camille et M. Dumesnil.* Ah! ah! la femme de ménage qui s'occupe de son dessert.

CAMILLE. Tiens, c'est vous, mon parrain! Où est donc M. Alphonse?

DUCOUDRAI. Il est allé trouver ta mère, et je crois qu'en ce moment il s'occupe de toi.

CAMILLE. De moi?

DUCOUDRAI. Oui, (*La prenant à part et à voix basse.*) et pour qu'il n'y ait pas encore de malentendu, dis-moi un peu, Camille, car je suis ton parrain, et tu dois tout me dire...

CAMILLE. Oui, mon parrain.

DUCOUDRAI. As-tu toujours autant d'antipathie pour M. de Luceval?

CAMILLE, *baissant les yeux.* Mais... il me déplaisait ce matin.

DUCOUDRAI. Et maintenant?

CAMILLE. C'est l'autre, celui... qui va arriver.

DUCOUDRAI. Et comment ça se fait-il?

CAMILLE. Je n'en sais rien, c'est peut-être attaché au titre de prétendu.

DUCOUDRAI. C'est juste. Mais sous prétexte que M. de Luceval n'est plus ton prétendu, est-ce que par hasard. . là... au fond du cœur, tu ne l'aimerais pas un peu. (*Pendant ce temps, Alphonse est rentré et reste au fond; M. Dumesnil, qui achève d'écrire ses cartes et qui a entendu les derniers mots, se lève de table et dit à part :*)

M. DUMESNIL. Hein! qu'est-ce que cela signifie?

CAMILLE. Je n'en sais rien, mon parrain; quand ça viendra je vous le dirai. Pourquoi me demandez-vous cela?

DUCOUDRAI. C'est que lui, de son côté, il t'aime, il t'adore à en perdre la tête.

M. DUMESNIL, *à part.* Tant pis, morbleu! car voilà ce que je n'entends pas.

CAMILLE, *à Ducoudrai.* Quoi! vraiment?

DUCOUDRAI. Cela t'étonne?

CAMILLE, *avec joie.* Oui.

DUCOUDRAI. Et cela te fait peine?

CAMILLE. Non, au contraire.

ALPHONSE, *courant à Ducoudrai.* Dieu! que viens-je d'entendre!

CAMILLE. Comment! Monsieur, vous étiez là! Ah! que vous m'avez fait peur!

ALPHONSE. Rassurez-vous, je quitte votre mère, qui me pardonne, qui me rend son amitié et le titre de gendre.

M. DUMESNIL, *froidement.* Ma femme a eu tort, car elle doit savoir que maintenant cette alliance n'est plus possible.

CAMILLE. O ciel!

ALPHONSE. Je conçois, j'ai prévu les objections que vous alliez me faire, un autre a votre parole, et en cas de rupture, son ressentiment peut vous enlever votre place; mais en épousant votre fille, ma fortune devient la vôtre, et j'acquiers le droit de la partager avec vous.

CAMILLE. Ah! maintenant, mon parrain, je l'aime tout à fait. (*Avec joie, à M. Dumesnil.*) Eh bien! mon père?

M. DUMESNIL. J'en suis désolé, mon enfant; mais je ne puis accepter.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Pour tenir toujours ma promesse
Je suis connu depuis longtemps;
Et je préfère à la richesse
L'estime des honnêtes gens.
Oui, peu m'importe une disgrâce
Lorsque mes serments sont tenus :
On peut toujours retrouver une place,
L'honneur perdu ne se retrouve plus.

ALPHONSE. Quoi! Monsieur, l'engagement que vous avez pris avec M. de Géronville?..

M. DUMESNIL. Est sacré pour moi, et rien ne peut le rompre, par la même raison que pour vous, ce matin, j'aurais refusé les plus beaux partis de France.

CAMILLE. Ah! mon Dieu! que je suis malheureuse!

ALPHONSE. O ciel! elle pleure... vous le voyez, et vous ne vous laissez pas fléchir; mon ami, monsieur Ducoudrai, je vous en supplie, parlez pour moi.

CAMILLE. Eh! oui, mon parrain, vous restez là sans rien dire, et cependant ça vous regarde aussi, car je suis votre filleule.

DUCOUDRAI. C'est vrai, morbleu! et je me fâcherai aussi à mon tour.

M. DUMESNIL. Ça ne servira à rien, car je n'ai pas l'habitude de transiger avec mes devoirs, et je sais ce qui me reste à faire. Camille, allez trouver votre mère. (*Camille et Ducoudrai se retirent vers le fond à droite : M. Dumesnil s'approche d'Alphonse.*) Et quant à vous, Monsieur, je vous avais invité à passer la soirée avec nous; mais d'après ce qui arrive, vous sentez que cela n'est plus possible, et je vous prierai même, jusqu'au mariage de ma fille, de vouloir bien suspendre vos visites.

ALPHONSE. O ciel! ne plus la voir!

CAMILLE. Ah! je ne pourrai jamais m'y habituer.

ALPHONSE, *désolé, à Dumesnil.* Monsieur, rappelez-vous que vous m'avez réduit au désespoir.

M. DUMESNIL, *lui prenant la main.* C'est malgré moi, malgré moi, Monsieur; car maintenant vous devez me connaître, vous devez savoir... (*Bas.*) Allons, mon ami, vous, qui êtes homme, ayez de la force, du courage; ayez-en pour nous trois : (*Lui montrant Camille qui pleure.*) car vous voyez que cette enfant se désole.

DUCOUDRAI, *avec colère.* Aussi c'est ta faute.

M. DUMESNIL. Et toi, au lieu de me chercher querelle, reste avec lui; (*Montrant Alphonse.*) tâche de le soutenir, de le consoler, car je crois qu'ils me feront perdre la tête.

ALPHONSE. Ah! que je suis malheureux!

M. DUMESNIL, *allant à sa fille qu'il veut emmener.* Viens, viens, ma fille.

ALPHONSE, *retenu par Ducoudrai.* Adieu, adieu, Camille.

CAMILLE. Adieu, monsieur Alphonse.

ALPHONSE. Ah! je l'aimerai toujours.

CAMILLE, *en pleurs, sortant avec son père.* Et moi aussi.

SCÈNE XX.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, *se promenant avec agitation.* Je ne puis en revenir encore; a-t-on jamais vu une pareille tyrannie? C'est un cœur inflexible, c'est un père dénaturé, c'est... (*Se reprenant.*) c'est un honnête homme au fond, je ne puis dire le contraire; et moi qui, ce matin, le regardais comme un bon homme, comme un homme faible et sans caractère.

DUCOUDRAI. Ah! bien oui; dès qu'il s'agit de l'honneur, c'est un obstiné : je vous en avais prévenu; et il tient surtout à sa parole avec un entêtement qui n'est plus d'usage.

ALPHONSE. Ah! il y met de l'obstination; hé bien! et moi aussi, et nous verrons.

DUCOUDRAI. Que voulez-vous faire?

ALPHONSE, *avec désordre.* Je n'en sais rien; mais je ne peux pas vivre sans Camille : ça m'est impossible; et décidément je vais trouver M. de Géronville et me couper la gorge avec lui.

DUCOUDRAI. Jeune homme, y pensez-vous?

ALPHONSE. Oui, morbleu! c'est le seul moyen raisonnable; et je vais lui écrire : c'est vous qui serez mon témoin. (*Il s'assied à la table.*)

DUCOUDRAI. Il ne manquait plus que cela, nous voilà bien; et vous croyez que je souffrirai... Holà! quelqu'un! (*Baptiste paraît.*) C'est Baptiste; d'où lui vient cette mine effrayée?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE, *pâle et défait.*

BAPTISTE. Vous voyez, Monsieur, l'effet des passions.

DUCOUDRAI. Qu'est-ce que ça signifie?

BAPTISTE. Que je suis un malheureux qui ai mérité d'être chassé, si vous ne daignez pas parler pour moi, d'autant qu'il y a de votre faute.

DUCOUDRAI. De ma faute?

BAPTISTE. Oui, Monsieur; vous saurez qu'en bon serviteur je m'étais fait depuis longtemps une promesse... c'était de me griser le jour où le mariage de Mademoiselle serait décidé; car c'est la première fois de ma vie; et si l'on m'y rattrape... (*Pendant ce temps Alphonse est à la table où il a écrit et déchiré deux billets.*)

DUCOUDRAI. Eh bien! achève... tu viens de boire?

BAPTISTE. Non, Monsieur, je viens de dormir; mais c'est l'instant du réveil, quand je me suis dit : « Baptiste, tu avais une commission d'où dépendait le « mariage de ta maîtresse; cette commission, qui est-« ce qui l'a faite? »

ALPHONSE, *se levant et écoutant.* Grand Dieu!

BAPTISTE. « Tu avais une lettre pour M. de Géron-« ville; qu'est-ce qu'elle est devenue? »

ALPHONSE. O ciel! tu l'aurais perdue!

BAPTISTE. Non, Monsieur.

DUCOUDRAI. Tu ne l'as point portée?

BAPTISTE, *tombant à genoux.* Non, Monsieur, pardonnez-moi : la voilà.

ALPHONSE, *lui sautant au cou pendant que Ducoudrai lui prend la main.* Ah! tu es notre sauveur, mon ami, mon cher Baptiste; je te dois la vie.

BAPTISTE. Parce que je me suis grisé?

ALPHONSE. Tiens, voilà de l'argent, voilà ma bourse, voilà de quoi boire.

BAPTISTE. Non, non, Monsieur, j'en ai assez comme cela.

ALPHONSE, *appelant au fond.* Mon beau-père! ma belle-mère! toute la famille!

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DUMESNIL, *entrant par la droite*; MADAME DUMESNIL, *par le fond*; CAMILLE, *par la gauche.*

CAMILLE. Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

ALPHONSE. Ce qu'il y a? Si vous saviez. . quel bonheur! Camille, voulez-vous être ma femme?

CAMILLE. Si je le veux!..

ALPHONSE, *à M. Dumesnil.* Eh bien! rien ne peut plus s'y opposer : nous avons la lettre de l'inspecteur.

M. DUMESNIL. Il a répondu?

ALPHONSE. Non, il ne l'a pas reçue.

DUCOUDRAI. Baptiste ne l'avait pas portée.

BAPTISTE, *le tirant par son habit.* Ne dites donc pas cela à Monsieur.

MADAME DUMESNIL. Il serait vrai? ce cher Baptiste! Nous reconnaîtrons cela.

CAMILLE. Va, je ne l'oublierai jamais.

BAPTISTE. Et moi qui craignais d'être grondé. (*A Camille.*) Dès que ça vous est agréable, Mam'selle, j'aurais voulu en boire davantage; mais ça n'était pas possible.

DUCOUDRAI, *déchirant la lettre qu'il tient.* A merveille. Nous allons en écrire une autre bien honnête et bien respectueuse.

CAMILLE. Par laquelle nous refusons.

MADAME DUMESNIL. Et par laquelle nous annonçons que ma fille Camille...

DUCOUDRAI. Épouse M. Alphonse de Luceval.

CAMILLE. Ah! ce n'est pas sans peine.

CHŒUR.

AIR : *Par l'amitié* (de LA MANSARDE).

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence;
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.

CAMILLE, *au public.*

AIR de *la Sentinelle.*

Cette entrevue, où je tremblais d'abord,
Doit vous prouver qu'en toute circonstance,
En mariage, et même ailleurs encore,
On ne saurait avoir trop d'indulgence.
Quoiqu'ici vous connaissiez tous
Les défauts de la prétendue,
Montrez-vous complaisants et doux,
Et n'en restez pas avec nous
A cette première entrevue.

CHŒUR.

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence;
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.





TIMOTHÉE, *le regardant.* C'est la dernière fois que tu vas à pied. — Acte 1, scène 9.

JAPHET

OU

LA RECHERCHE D'UN PÈRE

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 20 juillet 1840.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. ÉMILE VANDERBURCH.

Personnages.

JAPHET.	LA MARQUISE.
TIMOTHÉE.	ESTHER.
SCHOON.	PLUMCAKE.

La scène se passe à Londres.

ACTE PREMIER.

Un appartement meublé simplement, chez Japhet.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, ESTHER, JAPHET.

(*Ils sont assis. Japhet est près d'une table, et prend quelques notes.*)

JAPHET. Soyez tranquille, madame la marquise, je n'oublierai pas ces circonstances, et je les prends en écrit; mais repoussez leurs offres, c'est un piége.

LA MARQUISE. Vous croyez donc que nous gagnerons encore notre procès?..

JAPHET. N'avons-nous pas déjà un premier jugement qui nous est favorable?

LA MARQUISE. Grâce à vous... grâce à votre talent...

JAPHET. C'est moi, au contraire, qui vous devrai ma réputation et mon avenir.

JAPHET. Chez moi!.. Quelque intrigant que je ne veux pas voir.

TIMOTHÉE. Que je recevrai.

JAPHET. Quelque fripon, qui veut t'attraper une demi-guinée.

TIMOTHÉE. Je ne dis pas que quelquefois déjà, cela ne me soit arrivé.

JAPHET. Tu vois bien.

TIMOTHÉE. Mais, maintenant, je suis sur mes gardes... et je ne lâcherai pas un schelling qu'on ne m'ait dit d'abord, et avant tout, quel costume portait l'enfant... ou les deux enfants, moi compris!.. qu'on ne m'ait parlé du chapelet que tu avais au cou, et que j'ai conservé; qu'on ne m'ait montré la moitié correspondante à cette médaille brisée, trouvée sur moi... Tu vois, par ce moyen...

JAPHET. Je vois, mon cher ami, mon bon Timothée, que le mieux serait de renoncer à tes folles idées..... ce n'est pas à elles qu'il faut demander notre avenir!.. c'est à l'étude et au travail... ceux-là ne vous manquent et ne vous trompent jamais. Reste donc ici, puisqu'il le faut... mais je t'en supplie, ne t'y occupe de rien... ne t'y inquiète de rien... je suffirai à tout... Adieu, je rentre.

TIMOTHÉE. Pour travailler?

JAPHET. Oui...

TIMOTHÉE. Surcroît de peine...

JAPHET. Surcroît de plaisir... car c'est pour nous deux... Je ne suis visible pour personne... entends-tu?.. que pour la marquise de Suntherland.

TIMOTHÉE, *seul, avec attendrissement.* Oui, Japhet... oui, mon frère... (*Vivement.*) Rester tranquille... ne m'occuper de rien... quand il se tue pour moi... non, ce ne sera pas ainsi; non, monsieur le marquis... non, monsieur le duc... car avec un cœur comme celui-là... il doit l'être!.. il est impossible qu'il ne le soit pas... Eh bien! puisque ça le fâche... puisque ça le contrarie... je ne lui parlerai plus de mes démarches... j'agirai sans rien dire... Mais, par amitié... par amour-propre... et pour mon honneur à moi... je veux découvrir sa noble famille... je veux lui trouver un père..... et je lui en trouverai un, aussi bien conditionné que possible. Je sais bien qu'il aurait pu me répondre... mais il n'a pas voulu me le dire de peur de m'humilier : Mon pauvre Tim, travaille d'abord pour toi-même; commence par trouver tes parents, à toi, tu chercheras les miens ensuite... Ah! bien oui, mes parents... je ne m'en inquiète guère!.. quelque malheureux porte-balle, quelque gros butor de matelot... cela me rappelle que dernièrement j'ai manqué en boxer un dans Bound-Street, et, le bras levé, je me suis arrêté court, en me disant : C'est peut-être mon père... L'idée seule qu'on peut à chaque instant heurter sa parenté vous rend affectueux avec tout le monde... je suis toujours tenté d'ôter mon chapeau ou de donner une poignée de main à ceux qui passent près de moi... Bonjour, mon oncle, bonjour, ma cousine... Il y a en bas une petite marchande de gauffres qui doit être de ma famille... de la grande famille!.. nous en sommes tous, et dès que mon cher Japhet sera reconnu et placé grand seigneur... si je me trouve un père qui soit bon enfant... je lui ferai avoir dans l'hôtel de mon ami le marquis, une petite place de concierge ou d'intendant; il faut faire quelque chose pour les siens... Mais, dans ce moment... Ah! mon Dieu... il me semble que l'on a frappé à la porte!.. c'est sans doute ce respectable lord... le père de mon ami...

—

SCÈNE III.

TIMOTHÉE, MAITRE SCHOON.

SCHOON. M. Timothée Dixon... s'il vous plaît?

TIMOTHÉE. C'est ici, Milord; donnez-vous la peine d'entrer. (*A part.*) Ça se voit tout de suite... c'est un grand seigneur déguisé.

SCHOON. Je vous demanderai la permission de m'asseoir, je suis horriblement fatigué...

TIMOTHÉE. Faites donc comme chez vous, Milord. (*A part.*) Il a beau faire! quelle taille distinguée..... quel air vénérable... il y a des gens qui sont nobles malgré eux! (*A demi-voix.*) Nous sommes seuls, et vous pouvez sans crainte me faire connaître votre rang et votre nom...

SCHOON. Mon nom... mon rang... vous voulez plaisanter, jeune homme... Je me flatte cependant d'être assez connu dans notre bonne ville de Londres... Pas un marchand de la Cité qui ne vous parle avantageusement de maître Jacobus Schoon, apothicaire.

TIMOTHÉE. Hein!.. plaît-il?.. vous êtes apothicaire?

SCHOON. Pharmacien, comme ils disent maintenant, si vous l'aimez mieux.

TIMOTHÉE, *à part.* On ne peut pas tomber de plus haut!.. (*Haut.*) Et comment se fait-il que vous veniez pour sir Japhet... avocat?..

SCHOON. Je viens, avec une autre personne, pour un nommé Timothée Dixon!.. Serait-ce vous?..

TIMOTHÉE, *interdit.* Pour moi... Ah! mon Dieu!..

SCHOON, *le regardant.* Eh! oui... il me semble bien que c'est vous-même...

TIMOTHÉE, *à part.* C'est de mon côté... c'est de ma famille!.. Après tout... apothicaire! je pouvais tomber plus mal!.. c'est même mieux que je n'avais droit d'attendre .. (*Haut, avec sentiment.*) Honnête vieillard, vous daignez donc me reconnaître...

SCHOON, *qui a mis ses lunettes.* Parfaitement... pour vous avoir soigné... il y a trois mois... lors d'une discussion à coups de poing, avec ces matelots... qui vous avaient laissé pour mort devant ma boutique...

TIMOTHÉE. C'est donc cela que je ne remettais pas vos traits?..

SCHOON. Je le crois sans peine... une heure sans connaissance, même pendant qu'on vous rapportait chez maître Gibson, votre marchand... Et sans les ventouses que j'ai eu l'heureuse idée de vous appliquer entre les deux épaules...

TIMOTHÉE. Très-bien!.. très-bien... je me rappelle maintenant... Vous m'apportez votre mémoire...

SCHOON. Il est payé depuis longtemps.

TIMOTHÉE. Et par qui?

SCHOON. Par un jeune avocat... dont vous me parliez tout à l'heure, M. Japhet...

TIMOTHÉE. Encore lui!.. et il ne m'en a rien dit..... O Japhet! c'est moi qui te ruine... c'est moi qui suis cause de... (*Se retournant vers Schoon.*) Mais, alors, je ne devine pas, monsieur Schoon, le motif de votre visite...

SCHOON. Ce n'est pas étonnant... vous n'avez pas remarqué que, depuis mon arrivée, vous parlez toujours, et que vous ne m'avez pas laissé le temps de placer une parole...

TIMOTHÉE. C'est juste... chacun son tour...

SCHOON. Eh bien!... je viens au sujet d'une annonce que vous avez fait insérer dans le *Morning-Chronicle*.

TIMOTHÉE. O ciel!.. vous savez, en ce cas, de quoi il s'agit!

SCHOON. Pas le moins du monde... Voici le fait en

deux mots : J'ai soigné, pendant quelques jours, chez moi, un nommé Gondolfin...

TIMOTHÉE. Lord Gondolfin...

SCHOON. Eh non !.. au haut de ma maison... dans un grenier, un pauvre diable d'assez mauvaise mine, et qu'au premier abord je vous aurais livré pour un vrai gibier de potence.

TIMOTHÉE. Ce n'est pas cela... ce n'est pas cela, du tout.

SCHOON. Eh! si vraiment... c'est cela!.. laissez-moi donc achever... Mon hôtesse, qui est une excellente femme, lui servait de garde-malade, et pour le distraire lui lisait le journal.

TIMOTHÉE, *avec compassion*. Pauvre homme!

SCHOON. J'arrive pour voir l'effet d'une potion que je lui avais fait prendre le matin, comme elle lui lisait les annonces..... et à côté de la mienne sur l'hydrophobie...

TIMOTHÉE. C'est vrai, nous la lisions tout à l'heure: s'adresser chez M. Schoon, apothicaire.

SCHOON. C'est moi-même... après mon annonce, venait la vôtre.

TIMOTHÉE. Celle qui commence par ces mots : « Les personnes qui auraient des renseignements relatifs à la naissance... »

SCHOON. Justement... A cette lecture, le malade parut violemment agité... il essaya de se soulever, et me fit signe de m'approcher, indiquant qu'il avait un aveu pénible à me faire.

TIMOTHÉE. Je sue à grosses gouttes... et il a parlé?..

SCHOON. Il l'aurait fait à l'instant même, sans une paralysie qu'il avait sur la langue.

TIMOTHÉE. Que le diable l'emporte!.. il y avait tant de maladies à son choix... il n'en manque pas, et il faut justement que ce soit celle-là... n'importe, conduisez-moi vers lui! je le ferai causer.

SCHOON. Cela vous sera difficile, il est mort depuis environ trois quarts d'heure.

TIMOTHÉE. Mort! quelle fatalité!.... il ne pouvait pas attendre.

SCHOON. Il n'a eu que le temps de griffonner, et avec peine, ce peu de mots que je vous apporte. (*Il lui remet un papier.*)

TIMOTHÉE. Un nom... Tristram Plumcake, pas davantage; n'importe, nous voilà sur la trace... silence, monsieur Schoon, silence!

SCHOON. Il s'agit donc d'une affaire bien délicate?..

TIMOTHÉE. Excessivement délicate..... au fait, pourquoi ne vous dirais-je pas la chose, mon brave monsieur Schoon, vous êtes un honnête homme, serviable, plein d'humanité, apothicaire, d'ailleurs, ce qui annonce que vous êtes investi de la confiance publique et particulière; sachez donc qu'il s'agit de rendre un héritier légitime à une famille des plus riches et des plus puissantes... un fils unique!

SCHOON. En vérité!

TIMOTHÉE. A moins qu'il n'y ait des frères et sœurs, ce dont nous n'avons aucune preuve légale..... votre zèle, dans une telle affaire, serait dignement récompensé.

SCHOON. Fi donc... je ne demande rien; je suis au-dessus de cela! vous sentez bien... le plaisir d'obliger... voilà tout, et la pratique de l'honorable famille, si cela se trouve...

TIMOTHÉE. Vous l'aurez, honnête monsieur Schoon... je vous en réponds..... vous qui m'avez prodigué vos soins... mais achevez votre ouvrage : il s'agit de nous mettre en rapport avec ce sir Plumcake, et, pour cela, il faut le trouver à tout prix...

SCHOON. Cela ne sera pas difficile... il m'attend dans la rue... (*Appelant par la fenêtre.*) Hé!.. par ici...

TIMOTHÉE. Lord Plumcake...

SCHOON, *vivement*. C'est un lord?..

TIMOTHÉE. Ça vous étonne?..

SCHOON. Ça me fait plaisir... parce qu'il se fournit chez moi à crédit... c'est un voisin en face... que j'avais prévenu en venant ici..... mais je n'osais pas le faire monter.

TIMOTHÉE. Ah! mon Dieu!

SCHOON. Le voici!..

TIMOTHÉE, *regardant Plumcake qui vient d'entrer en habit noir râpé*. Qu'est-ce que c'est que ça?..

SCHOON. Je vous laisse, parce que j'ai mes affaires... et vous me tiendrez au courant de celle-ci... (*A demi-voix.*) Ah ! c'est un lord!.. personne ne le connaît dans le quartier... et je ne m'en serais jamais douté. (*Il sort.*)

TIMOTHÉE, *à part*. Ni moi non plus, depuis que je le vois.

SCÈNE IV.

PLUMCAKE, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE, *à part*. Quel désappointement... bon Dieu!.. enfin, il faut bien prendre son parti, et son père, comme on le trouve...

PLUMCAKE. On m'a assuré que M. Timothée Dixon... désirait me voir pour une affaire importante, je me suis hâté d'accourir...

TIMOTHÉE. Vous êtes bien bon; avez-vous connu autrefois un nommé Gondolfin?

PLUMCAKE. Permettez, n'allons pas plus loin!.... je devine dans quel but vous vous adressez à moi... mais il m'est impossible de répondre à votre confiance, je ne travaille plus dans ce genre-là...

TIMOTHÉE. Que voulez-vous dire?

PLUMCAKE. Que la société Gondolfin, Plumcake et Cie est dissoute depuis longtemps... et que je me suis définitivement retiré des affaires...

TIMOTHÉE. Lesquelles?

PLUMCAKE. Celles que vous savez! autrefois, bien entendu, car, maintenant, j'ai choisi une autre partie, la partie opposée.

TIMOTHÉE. Je ne sais rien, et vous demanderai quel métier vous exerciez?

PLUMCAKE. Mais, à peu près tous..... excepté celui d'honnête homme...

TIMOTHÉE. Par exemple....

PLUMCAKE. C'est la seule spéculation que nous n'ayons pas essayée... et nous avions tort, car je vois maintenant que c'était la plus simple et la moins compliquée.

TIMOTHÉE. Comment cela?

PLUMCAKE. Si vous saviez, Monsieur, sans compter les inquiétudes, les dangers... et autres inconvénients... attachés à l'état... combien il faut d'esprit et d'imagination pour être coquin... c'est étonnant ce qu'on en dépense... Tandis que la vertu n'en exige pas..... elle n'en a pas besoin... c'est la profession la plus facile à exercer; aussi, Monsieur, je l'ai choisie comme un repos... comme une retraite..... sans compter..... et c'est surtout ce qui m'a encouragé dans ma nouvelle spéculation, que, tout calcul fait, elle est bien plus productive... donne moins de peine et rapporte plus... c'est un bénéfice clair et net...

TIMOTHÉE, *regardant son costume*. Bénéfices... que, d'après votre costume, vous n'avez guère encore réalisés...

PLUMCAKE. Les commencements d'établissement sont toujours un peu durs..... on a de la peine à se faire connaître... à se distinguer, surtout quand on commence tard... ce n'est pas ma faute, c'est celle de mon ami Gondolfin..... qui avait de grands talents dans l'autre partie... et qui m'y avait lancé de bonne heure...

TIMOTHÉE. Ah! Gondolfin était...

PLUMCAKE. Comme tant d'autres, un... spéculateur qui a fait souvent de mauvaises spéculations... Celle-là, je crois, en était une... et quoique depuis longtemps je l'aie perdu de vue... je présume qu'il finira mal...

TIMOTHÉE. C'est fait!..

PLUMCAKE. Comment cela?..

TIMOTHÉE. Il est mort!..

PLUMCAKE, *froidement.* Où ça?

TIMOTHÉE. De maladie... dans un grenier.

PLUMCAKE. Eh bien! Monsieur, cet homme-là m'a bien trompé..... je lui ai toujours prédit une fin plus élevée..... vous me direz qu'un grenier..... c'est déjà quelque chose... mais c'est mieux que raisonnablement ses amis ne pouvaient l'espérer... il y a comme ça des chances!

TIMOTHÉE. Oui, je vois qu'il a eu du bonheur... mais avant de mourir il vous a désigné. (*Montrant le papier.*)

PLUMCAKE. Pour la suite de ses affaires..... impossible, Monsieur... je vous en ai expliqué la raison.

TIMOTHÉE. Vous êtes dans l'erreur, il s'agit, au contraire, d'une bonne action.

PLUMCAKE. Ça m'étonne de lui..... mais je vous l'ai dit, il était capable de tout! Pour moi, alors, c'est différent... ça rentre dans ma nouvelle spécialité, et quoique j'y sois un peu gauche... vu le manque d'habitude... je ne demande pas mieux que de vous seconder... si j'y trouve quelque avantage.

TIMOTHÉE. Bien entendu.

PLUMCAKE. Car il faut que la vertu rapporte... sans cela ça ne serait pas moral!

TIMOTHÉE. C'est juste!.. voici, Monsieur, ce dont il s'agit... silence, on vient...

SCÈNE V.

LA MARQUISE, TIMOTHÉE, PLUMCAKE.

TIMOTHÉE, *à demi-voix.* C'est une grande dame..... qui ne restera qu'un instant.

PLUMCAKE. Madame la marquise de Suntherland!

TIMOTHÉE. Vous la connaissez?

PLUMCAKE. Beaucoup..... nous étions liés autrefois avec ce qu'il y avait de mieux. (*Saluant.*) Madame la marquise ne remet pas mes traits?

LA MARQUISE. Non, Monsieur.

PLUMCAKE, *à part.* Il n'y a pas de mal... et je l'aime autant... (*Haut.*) Je suis pourtant un ancien serviteur de la famille.

LA MARQUISE. Si vous êtes de la paroisse, présentez-vous à l'hôtel le vendredi... mon intendant est chargé de distribuer des secours. (*A Timothée.*) M. Japhet?

TIMOTHÉE. Il est dans son cabinet, à travailler.

LA MARQUISE. Toujours...

TIMOTHÉE. Il ne fait que cela..... Je lui disais encore dans notre dernière conférence...

LA MARQUISE. Monsieur est aussi avocat?

TIMOTHÉE. Non, Madame... Je lui disais..... il n'y a pas de raison, tu finiras par te tuer.

LA MARQUISE. Ah! vous le tutoyez?

TIMOTHÉE. Oui, c'est mon habitude.

LA MARQUISE. Monsieur est quaker peut-être?

PLUMCAKE. Ah! vous êtes quaker?

TIMOTHÉE. Quelque chose d'approchant... Sir Japhet a défendu sa porte pour tout le monde... excepté pour madame la marquise.

LA MARQUISE. Je l'en remercie et j'en profite...

TIMOTHÉE, *ouvrant la porte à gauche.* Madame la marquise de Suntherland. (*La marquise le salue, passe devant lui et entre dans le cabinet.*)

SCÈNE VI.

TIMOTHÉE, PLUMCAKE.

TIMOTHÉE. Elle n'y est plus... à nous deux, maintenant.

PLUMCAKE. De quoi s'agit-il?

TIMOTHÉE, *lui donnant le journal.* Lisez ce journal, cet article vous dira tout... il avait frappé de surprise votre ami Gondolfin..... qui devait nous donner à ce sujet des renseignements...suspendus par indisposition.

PLUMCAKE, *qui a jeté les yeux sur l'article.* Ah! ah!

TIMOTHÉE. C'est justement ce qu'il dit en lisant

PLUMCAKE, *relisant.* « Les personnes qui auraient des « renseignements relatifs à la naissance d'un enfant « déposé le 15 juillet 1816... » (*S'arrêtant.*) Permettez... l'enfant...

TIMOTHÉE. Eh bien!

PLUMCAKE. Lequel? car je me rappelle parfaitement qu'il y en eut deux... déposés ensemble... et à la même heure.

TIMOTHÉE. C'est juste... c'est bien cela!.. vous êtes au fait de l'événement!..

PLUMCAKE. Comme si j'y avais été.

TIMOTHÉE. Vous savez tout?

PLUMCAKE. Jusque dans les moindres détails.

TIMOTHÉE, *lui sautant au cou.* Ah! mon ami, mon cher ami... (*S'essuyant le front*) Enfin, nous y voilà... ce n'est pas sans peine!.... asseyez-vous!.... je vous écoute... cet enfant... ou ces deux enfants... si vous voulez, car pendant que nous y sommes, ça n'en coûtera pas plus... quelle est cette noble famille?.. parlez, mais parlez donc... qu'attendez-vous?

PLUMCAKE. J'attends que vous commenciez.

TIMOTHÉE. Quoi donc?

PLUMCAKE. Les éclaircissements.

TIMOTHÉE. C'est vous.

PLUMCAKE. C'est vous..... je ne connais qu'une manière de voir clair en affaire..... (*Faisant le geste de compter de l'argent.*)

TIMOTHÉE. Je vous comprends..... honorable Plumcake... et j'y ai pensé... lisez la fin de l'article.

PLUMCAKE. Je l'ai lu, cent livres sterling de récompense.

TIMOTHÉE. Après?

PLUMCAKE. Non... avant!.. dès qu'il s'agit de s'éclairer..... il vaut mieux que la lumière marche devant que derrière!..

TIMOTHÉE. Vous, qui êtes un honnête homme... vous qui exercez maintenant la vertu.

PLUMCAKE. Certainement, je l'exerce, mais pas gratis!...

TIMOTHÉE. Fi donc!

PLUMCAKE. Comment, Monsieur, tous les états du monde rapportent, y compris ceux de tailleur et de procureur... et l'état le plus beau, le plus noble, ne rapporterait rien? ça ne serait pas juste... je dis plus, ça serait décourageant... ça dégoûterait de la vertu... et j'y tiens... Monsieur... j'y tiens, dans ce qui en est

pour moi la base et le fondement... cent guinées sur-le-champ... et autant après... si vous êtes content.....

TIMOTHÉE. Comment, morbleu!

PLUMCAKE. C'est d'un honnête homme, car, enfin, si vous n'étiez pas satisfait... c'est possible... je ne dis pas non!..

TIMOTHÉE. Quoi! Monsieur, vous ne pourriez pas me faire crédit...

PLUMCAKE. La vertu n'en fait pas... avec elle, point de retards, point de délais!..

TIMOTHÉE. Diable d'homme!.. c'est juste, Monsieur... c'est juste... et si ça ne dépendait que de moi, je vous compterais cette somme sur-le-champ..... mais vous comprenez qu'il faut que je transmette vos propositions à la famille qui m'a chargé de cette affaire.

PLUMCAKE. Ah! Monsieur est l'homme d'affaires.....

TIMOTHÉE. L'intendant.

PLUMCAKE. De la famille.

TIMOTHÉE. Oui, Monsieur, de la noble famille. (*A part.*) S'il pouvait la nommer..... (*Haut.*) La famille de... de...

PLUMCAKE. La famille de l'enfant!.. dès que vous aurez sa réponse...

TIMOTHÉE. Aujourd'hui, probablement...

PLUMCAKE. Eh bien! je repasserai ici, sur les trois heures, avec les pièces à l'appui...

TIMOTHÉE. Les preuves...

PLUMCAKE. Je ne marche jamais sans cela... prêt à les échanger contre les deux cents guinées... comptant...

TIMOTHÉE. Nous avions dit cent...

PLUMCAKE. Je m'en repens maintenant... le repentir est toujours permis... et comme a dit un poëte français:

Dieu fit du repentir la vertu des mortels...

C'est la mienne..... je suis monsieur l'intendant, votre tout dévoué... (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

TIMOTHÉE, *seul.* Va-t'en au diable, avec ta vertu... la vertu la plus obstinée... la plus juive... Dire que je touche au port... que nous y sommes... que nous tenons les honneurs... les titres..... les trésors, et que nous ne pouvons les saisir, faute de deux cents guinées... Si je dis ça à Japhet... il se moquera de moi... il ne voudra pas me les donner... je le sais... D'ailleurs, il ne les a pas..... et il n'est pas homme à les emprunter pour les jeter à un aventurier, à un intrigant... qui d'abord, et avant de parler, veut tenir cet argent... que peut-être il ne gagnera pas..... Si vraiment... il a bien dit qu'ils étaient *deux*... il a l'air sûr de son fait..... il sait tout!.... et cette vérité qu'il me cache... si je pouvais la découvrir sans payer l'impôt de la taxe... si je pouvais y arriver gratis... en me passant de lui : ça serait plus beau..... et plus économique... mais comment?.. impossible... (*Jetant un cri.*) Ah!.. ah! mon Dieu!.. tout à l'heure..... cette marquise... cette grande dame..... que sur-le-champ il a reconnue... dont il a été longtemps le domestique... s'il a été à son service..... est-ce qu'il ne pourrait pas par elle..... ou par quelqu'un des siens, avoir été employé dans cette affaire... dont il semble posséder tous les détails... Suntherland... la marquise de Suntherland... c'est un beau nom... un nom qui nous irait... ce doit être lord Suntherland son époux..... son honorable époux..... en tous cas, qu'est-ce que je risque de voir... d'essayer d'en parler d'une manière détournée... je verrai toujours bien... et, alors... C'est elle... c'est comme un fait exprès... c'est le ciel qui l'envoie!

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE. C'est une dévote..... je peux toujours lui parler du ciel... c'est une manière d'entrer en conversation...

LA MARQUISE. C'est ce jeune quaker, l'ami de mon avocat.

TIMOTHÉE. Mille pardons, madame la marquise..... d'oser vous demander quelques instants d'entretien sur une affaire grave...

LA MARQUISE. Sur mon procès?..

TIMOTHÉE. Sur une affaire plus importante encore... pour une dame aussi vertueuse, aussi pieuse que vous...

LA MARQUISE. Que voulez-vous dire?

TIMOTHÉE. A peine le sais-je moi-même... mais vous devez me comprendre... c'est un mystère... une révélation...

LA MARQUISE. Grand Dieu!..

TIMOTHÉE, *à part.* Elle se trouble... elle sait quelque chose... (*Haut.*) Mystère connu de moi seul...

LA MARQUISE. Comment cela... qui a pu vous instruire?..

TIMOTHÉE. Vous savez donc de quoi il s'agit?..

LA MARQUISE. Peut-être, Monsieur... mais encore...

TIMOTHÉE. Il s'agit d'un secret de famille... de l'honneur des Suntherland...

LA MARQUISE. Silence!..

TIMOTHÉE, *à part.* Elle sait tout. . (*Haut.*) Et avant d'en parler à votre mari...

LA MARQUISE. Je n'en ai pas!..

TIMOTHÉE, *avec effroi.* Quoi, vous êtes veuve... le marquis de Suntherland... votre honorable époux, n'existerait plus...

LA MARQUISE, *baissant les yeux.* Je n'ai jamais été mariée...

TIMOTHÉE. Pas mariée... alors, comment se fait-il?..

LA MARQUISE. Silence, au nom du ciel... mon honneur... ma réputation... les ennemis que j'ai en ce moment... vous ne voulez pas me perdre...

TIMOTHÉE. Non certainement...

LA MARQUISE. Silence donc! vous me le promettez... vous me le jurez... (*Elle va fermer la porte, à gauche du cabinet de Japhet.*)

TIMOTHÉE, *à part.* C'est une nouvelle tuile qui me tombe sur la tête... je cherchais un père... et il se trouve que c'est une mère... Je comprends maintenant, son rang, sa naissance... et pas mariée... tout lui faisait un devoir... de cacher à tous les yeux... et c'est Plumcake... qui aura été chargé par elle... c'est clair comme le jour...

LA MARQUISE. Eh bien! Monsieur?..

TIMOTHÉE. Eh bien! Madame, je m'entendrai avec vous... avec vous seule...

LA MARQUISE. Mais, d'abord, quel intérêt vous guide et vous fait agir?..

TIMOTHÉE. Celui de la vérité, d'abord!.. c'est quelque chose... et d'autres motifs encore... qui font qu'avant de m'expliquer... je tiens à tout savoir...

LA MARQUISE. Ce n'est ici ni le lieu, ni le moment.

TIMOTHÉE. C'est juste...

LA MARQUISE. Mais, dans deux heures, chez moi... à mon hôtel... à l'hôtel de Suntherland... je vous attendrai...

TIMOTHÉE. J'y serai... je vous le promets... et, d'ici là... discrétion inviolable...

LA MARQUISE. J'y compte, Monsieur, j'y compte... adieu... (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IX.

TIMOTHÉE, *seul; puis* JAPHET.

TIMOTHÉE. Père inconnu... mais il y a une mère... une mère non mariée... qui peut nous reconnaître... nous laisser sa fortune... de son côté, pas d'héritiers, pas de collatéraux!.. du nôtre, pas un seul parent!.. avantage que nous avons toujours, nous autres anonymes... il faut bien que ça serve à quelque chose! et c'est moi... moi seul, qui ai découvert tout cela, sans le secours de Plumcake... et je ne sais si je dors, si je veille, si c'est bien moi, Timothée Dixon... (*Apercevant Japhet.*) Ah! mon ami! (*Il lui saute au cou.*)

JAPHET. Qu'as-tu donc?

TIMOTHÉE. Rien... je n'ai rien à dire...

JAPHET. Cela se trouve bien, car je n'aurais pas le temps de t'écouter... je vais au palais.

TIMOTHÉE. Je n'ai rien à te dire... car tu ne me croirais pas... mais plus tard, quand je serai sûr de mon fait. (*A demi-voix.*) Oui, mon ami, oui... ce qu'il y a de mieux dans ce genre-là... une famille superbe...

JAPHET. Tu perds la tête... adieu!.. je suis en retard et il fait un temps affreux.

TIMOTHÉE. C'est bien... où te verrai-je aujourd'hui? car j'aurai à te parler.

JAPHET. En sortant du palais, j'irai chez ma cliente, lady Suntherland... de là...

TIMOTHÉE. Bien!.. je t'y trouverai... ou plutôt je t'y attendrai.

JAPHET. Et pourquoi?

TIMOTHÉE. Cela me regarde... sois tranquille... tu verras, la vue n'en coûte rien.

JAPHET, *regardant autour de lui.* Où est donc mon chapeau?

TIMOTHÉE, *le lui donnant.* Tu verras que tu es millionnaire.

JAPHET. Et mon parapluie?

TIMOTHÉE. Voilà, je te le permets encore pour aujourd'hui.

JAPHET. Adieu!

TIMOTHÉE, *le regardant et avec exaltation.* C'est la dernière fois que tu vas à pied. (*A Japhet qui le regarde d'un air étonné.*) Allez, Milord, allez! (*Japhet sort par le fond; Timothée par la porte à droite.*)

—

ACTE DEUXIÈME.

Un riche salon dans l'hôtel de Suntherland.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ESTHER, SCHOON.

ESTHER. Vous croyez donc, maître Schoon, que cela suffira?

SCHOON. Quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre, pas autre chose... car je ne vois rien d'alarmant dans l'état de madame la marquise.

ESTHER. Et vous ne trouvez pas nécessaire d'envoyer chercher un médecin?

SCHOON. A moins que vous ne vouliez décidément la rendre malade... Je tiens peu aux médecins... surtout depuis qu'ils veulent se passer des pharmaciens... et qu'ils ne font plus rien prendre chez nous... mauvais système!.. innovation dangereuse!.. qui tuera beaucoup de monde.

ESTHER. Vous croyez?

SCHOON. Ça commence d'abord par tuer... les apothicaires... et quand il n'y aura plus d'apothicaires, on verra les suites...

ESTHER. Mais l'indisposition de ma tante n'en aura pas?..

SCHOON. Des spasmes... voilà tout... Comment cela lui a-t-il pris?

ESTHER. C'est ce maudit procès qui en est cause.. elle venait de chez son avocat, elle est rentrée fort troublée, fort agitée... s'est assise et s'est trouvée mal.

SCHOON. Ce n'était qu'un mouvement nerveux... les fibres du cerveau tendues par une préoccupation continuelle... c'est comme moi, quand je compose!.. quand j'ai composé ma fameuse pâte pour les cors aux pieds... vous ne pouvez pas vous imaginer combien cela influait sur mon organisation cérébrale... Mais ici, grâce au ciel, il n'y a pas d'apparence de fièvre... j'apporte une petite potion calmante, pour procurer à madame la marquise une bonne nuit... Sans adieu, Miss... j'ai quelques clients à visiter... et une autre affaire qui m'occupe... nous avons demain une séance à l'Académie royale de médecine... des expériences du docteur Irving... sur l'hydrophobie... si ça peut être agréable à vous et à madame la marquise... je connais le docteur... et j'aurai des billets... des premières places.

ESTHER. Dans ce cas, j'aime mieux être loin, le plus loin possible... et je vous remercie, monsieur Schoon... à tantôt.. vous reviendrez... vous n'y manquerez pas?

SCHOON. Je vous le promets. (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

ESTHER, *puis* LA MARQUISE.

ESTHER. Je ne veux plus qu'elle pense à ce procès... pas plus qu'à ce mariage... l'un est aussi inutile que l'autre... la voilà encore triste et rêveuse!..

LA MARQUISE, *à part.* Comment ce mystère a-t-il pu être pénétré? enfin, il est connu de lui, de bien d'autres peut-être... il n'y a plus à hésiter.

ESTHER. Vous souffrez toujours?

LA MARQUISE. Oui... d'abord, il y a des émotions qu'on a peine à maîtriser! des positions auxquelles il faut renoncer... non sans peine, non sans effroi, et puis, à force de les envisager, on s'y fait, on s'y habitue, et quand une fois on a pris son parti... on s'étonne de n'avoir pas eu plus tôt ce courage.

ESTHER. Quoi! il serait vrai... ce procès, vous y renoncez? ah! vous avez bien raison.

LA MARQUISE. Non, mon enfant... car ce n'est pas pour moi, c'est pour toi que je l'ai entrepris.

ESTHER. Pour moi que vous vous donnez tant de peine! que vous compromettez votre santé!.. n'en faites rien, je vous supplie... car je ne sais comment vous expliquer... comment vous dire... mais j'ai un aveu à vous faire...

LA MARQUISE. Toi aussi!..

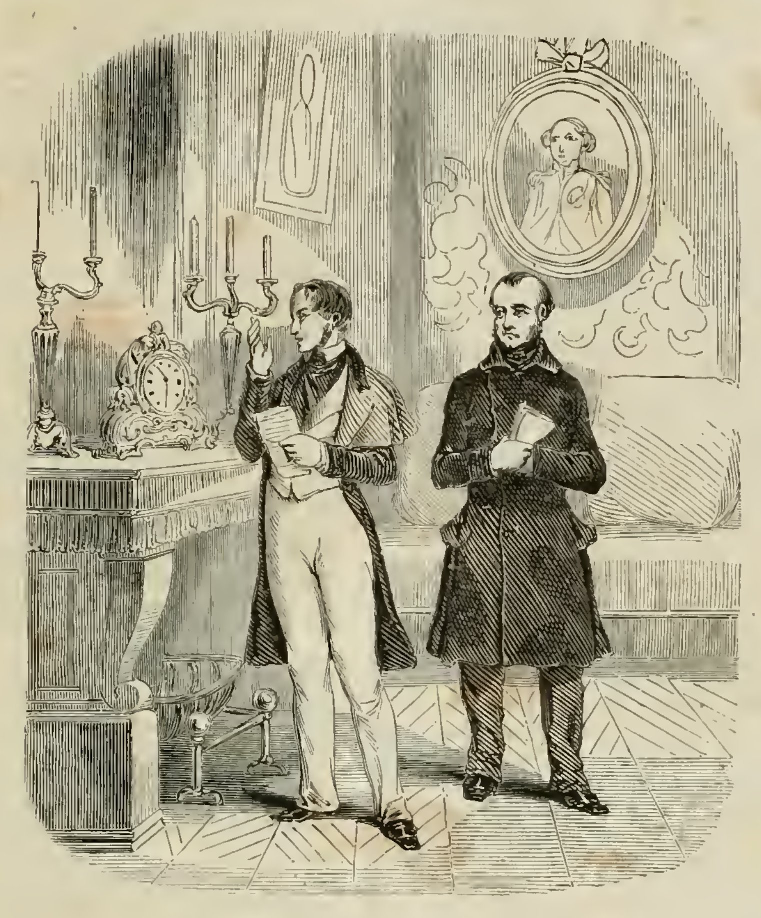
ESTHER. Vous désirez gagner ce procès pour me doter, pour me marier, pour me rendre heureuse?

LA MARQUISE. Sans contredit...

ESTHER. Eh bien! s'il devait arriver tout le contraire?

LA MARQUISE. Comment cela?

ESTHER. Si le choix que vous avez fait... je ne sais comment me faire comprendre.



PLUMCAKE. Cheveux blonds, très-blonds. — Acte 2, scène 7.

LA MARQUISE. Tu ne connais pas le marquis de Schressbury, tu ne l'as jamais vu.

ESTHER. C'est vrai!.. mais il n'est pas le seul au monde, il y en a d'autres que lui...

LA MARQUISE. Qu'est-ce à dire?

ESTHER. Voilà que vous vous fâchez...

LA MARQUISE. De ton manque de confiance.

ESTHER. Je n'osais pas... vous aimez les marquis, et celui-là ne l'est pas.

LA MARQUISE. Qu'importe!.. si le choix est convenable... s'il a une belle fortune...

ESTHER. Il n'en a pas du tout... voilà pourquoi je ne trouvais pas nécessaire d'en avoir...

LA MARQUISE. Au contraire... raison de plus... mais rassure-toi, mon enfant, il se peut qu'un jour tu en aies une considérable...

ESTHER. Que je pourrai lui offrir?

LA MARQUISE. Un instant... pourvu qu'il ait du talent, du mérite, une honnête famille... un nom honorable.

ESTHER. Il a tout cela, j'en suis sûre.

LA MARQUISE. Eh bien! je vais lui écrire... ou plutôt écris-lui toi-même, en mon nom, que je suis prête à agréer sa recherche... mais que je demande à le voir, à le connaître...

ESTHER. Il n'en est pas besoin... vous le connaissez... vous l'estimez... vous le voyez presque tous les jours...

LA MARQUISE. Qui donc? achève.

ESTHER. Je ne puis, car voici du monde qui vous arrive.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur Timothée Dixon.

LA MARQUISE. O ciel! laisse-nous!

ESTHER. Oui, ma tante, je vous laisse (*A demi-voix.*) avec un de ses amis!

LA MARQUISE. Que dis-tu?

ESTHER, *s'enfuyant*. Adieu! (*A part.*) Je vais écrire à M. Japhet, au nom de ma tante. (*Elle sort.*

SCÈNE III.

LA MARQUISE, TIMOTHÉE.

LA MARQUISE. Un de ses amis... je conçois mainte-

nant... et ses discours de ce matin, et l'entretien qu'il m'a demandé! il avait intérêt à connaître et à découvrir les secrets d'une famille... où son ami désire entrer.

TIMOTHÉE, *après avoir salué*. Me voici, madame la marquise, exact au rendez-vous.

LA MARQUISE. C'est bien.

TIMOTHÉE, *à la marquise*. Pardon, Madame.

LA MARQUISE. Vous vous doutez, Monsieur, que le peu de mots que vous m'avez dits ce matin m'ont jetée dans un grand trouble.

TIMOTHÉE. Je le crois bien... aborder ainsi brusquement un pareil sujet... je m'en accuse.

LA MARQUISE. Et moi, je vous remercie... le premier moment a été tout entier à l'effroi... et le second...

TIMOTHÉE. J'en étais sûr, à des émotions plus douces, plus naturelles... et je ne vois pas pourquoi on s'en défendrait... qu'est-ce qui n'a pas été jeune, Madame? tout le monde l'a été... plus ou moins...

LA MARQUISE. Je vous rends grâce de tant d'indulgence... surtout me croyant coupable...

TIMOTHÉE. Madame...

LA MARQUISE. Mais je ne le suis pas, Monsieur...

TIMOTHÉE, *à part*. Si elle me prouve cela...

LA MARQUISE. Ou, du moins, je ne le suis pas autant que vous pourriez le penser... des événements, des circonstances!..

TIMOTHÉE. Les circonstances... c'est ce que j'allais vous dire... elles n'en font jamais d'autres... sans les circonstances, il n'arriverait jamais de malheurs; aussi, croyez, Madame, que j'ai toujours fait la part des circonstances... une bonne part... bien large... ainsi, de ce côté, soyez tranquille...

LA MARQUISE. Je ne le serai qu'après m'être justifiée à vos yeux... car je sais maintenant le motif qui vous fait agir... je le sais... et la vérité que vous désirez connaître... c'est moi qui tiens aujourd'hui à vous l'apprendre...

TIMOTHÉE. Alors, nous sommes parfaitement d'accord... de plus, nous sommes seuls, ainsi, parlez!

LA MARQUISE. J'avais été élevée avec un de mes cousins, Arthur Ephelston.

TIMOTHÉE. Ephelston... n'est-ce pas un lord... un pair d'Angleterre?..

LA MARQUISE. Oui, Monsieur...

TIMOTHÉE. Ancienne famille... immense fortune... Dieu! que je suis content...

LA MARQUISE. Et de quoi?

TIMOTHÉE. De ce qu'il était votre cousin... car un cousin jeune et aimable... vaut toujours mieux...

LA MARQUISE. Non, vraiment... car on l'aime... et quand il est destiné à une autre... quand il est forcé d'obéir à un père inflexible...

TIMOTHÉE. Les pères ne sont ici-bas que pour notre tourment... moi, qui vous parle, il y en a un qui m'en a donné du tourment... et de la peine...

LA MARQUISE. Le vôtre?..

TIMOTHÉE, *vivement*. Jamais... de ce côté-là... je dois lui rendre justice... mais, continuez... Lord Ephelston...

LA MARQUISE. Se soumit à la volonté paternelle... il se maria! moi, je jurai de rester libre... je tins parole; je refusai tous les partis, et quelques années après, lorsque, par des événements trop longs à vous raconter, lord Ephelston eut perdu sa femme et son fils, maître de sa main... il me l'offrit... je l'acceptai...

TIMOTHÉE. Je ne vois pas alors les circonstances malheureuses... dont vous parlez...

LA MARQUISE, *baissant les yeux*. Confiants dans notre tendresse, dans notre foi mutuelle... nous nous regardions comme époux! pour consacrer cette union... nous n'attendions que le temps voulu par les convenances du veuvage, lorsqu'un événement affreux... lord Ephelston, blessé mortellement dans une partie de chasse...

TIMOTHÉE. Ah! mon Dieu!..

LA MARQUISE. Expira... sans avoir pu réparer... une imprudence que le soin de ma réputation me força de cacher à tous les yeux ..

TIMOTHÉE. Je comprends...

LA MARQUISE. Voilà ma faute, Monsieur... celle que vous m'avez reprochée avec raison...

TIMOTHÉE. Je n'ai rien reproché... mais je pensais qu'une noble et généreuse dame, telle que vous... ne voudrait pas enlever plus longtemps à son enfant, son nom... son état.

LA MARQUISE. Vous dites vrai... ma position dans le monde me faisait chaque jour hésiter... mais vos discours... votre sévère franchise m'ont éclairée sur mes véritables devoirs... je suis décidée à tout braver...

TIMOTHÉE. A la bonne heure...

LA MARQUISE. A expier mes torts envers mon enfant...

TIMOTHÉE. C'est tout ce que nous demandons...

LA MARQUISE. Et dès demain, aux yeux de tous... je la reconnais pour ma fille!..

TIMOTHÉE. Votre fille!.. ô ciel!..

LA MARQUISE. Qu'avez-vous donc?..

TIMOTHÉE. Rien, Madame... rien... (*A part.*) C'était une fille!..

LA MARQUISE. Ne voulant me priver ni de sa vue, ni de ses caresses, je l'avais élevée près de moi, présentée dans le monde, comme ma parente, comme ma nièce... Cela ne suffit pas... je le vois, maintenant surtout que d'autres vues... d'autres idées, dont elle m'a parlé... et dont nous causerons plus tard... J'attends M. Japhet, votre ami et notre avocat... il nous indiquera la marche à suivre... mais avant qu'il vienne, je cours près d'Esther... près de ma fille... tout lui avouer, et lui apprendre, Monsieur, que c'est à votre généreuse intervention qu'elle devra son nom, son rang et sa fortune... (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

TIMOTHÉE, *seul*. Je parlais de tuile!.... en voilà une! ou plutôt c'est une toiture... une maison... un palais, c'est l'édifice que j'avais élevé... qui s'écroule tout entier... m'écrase et m'aplatit... Une fille... bon Dieu! une fille! et c'est pour la faire reconnaître de ses illustres parents que je me suis donné tant de mal! ça vous casse les bras! ma parole d'honneur, je suis foudroyé... anéanti... Dieu! (*Regardant par la porte du fond qui s'ouvre.*) Japhet qui monte le grand escalier! Moi qui lui avais donné rendez-vous ici... moi qui m'étais vanté de lui livrer une famille tout entière... je n'en ai pas même le commencement... un père... un malheureux père... sont-ils donc devenus si rares... qu'on ne puisse en trouver un... même d'occasion...

SCÈNE V.

TIMOTHÉE, JAPHET.

JAPHET, *à part, et serrant une lettre dans sa poche.*

C'est le seul parti à prendre... j'avouerai tout, c'est mon devoir...

TIMOTHÉE. Que dis-tu donc?

JAPHET. Je dis que tout est conjuré sur moi... tout, jusqu'au bonheur qui m'accable...

TIMOTHÉE. Tu es bien heureux... je vois que ton procès est gagné...

JAPHET. Non... la cause est remise à huitaine... mais, en sortant du palais... j'ai reçu une lettre...

TIMOTHÉE. Et de qui?

JAPHET, *avec embarras.* Dans la position où nous sommes... je n'ai pas osé t'avouer... qu'il était une personne... noble... riche... que je voudrais, et que maintenant je ne puis te nommer... que j'aime... et dont je suis aimé...

TIMOTHEE. Le grand mal.

JAPHET. On me propose sa main... on m'offre de l'épouser...

TIMOTHÉE. Acceptons toujours.

JAPHET. On connaît mon manque de fortune, et ce n'est pas un obstacle; mais on exige, et c'est tout naturel, une naissance et une famille honorables, on me demande quel est mon nom... quel est mon père?..

TIMOTHÉE. Eh! parbleu, je me le suis assez demandé depuis ce matin...

JAPHET. Que leur répondre?

TIMOTHÉE. Que tu es noble, je l'atteste.

JAPHET. Et rien ne le prouve...

TIMOTHÉE. Rien ne prouve le contraire... et, dans le doute... il y a autant de chances pour nous... dis-leur seulement d'attendre quelques jours... il me reste un espoir... j'ai une famille en vue...

JAPHET. Celle dont tu me parlais?..

TIMOTHEE. Non, celle-là a manqué...

JAPHET. Tu vois bien, toutes tes recherches n'ont pas le sens commun.

TIMOTHÉE. Écoute donc... c'était trop beau... c'était gratis... et, dans ce monde, on n'a rien pour rien... mais j'en ai un autre immanquable...

JAPHET. Laisse-moi tranquille...

TIMOTHÉE. C'est plus cher, il est vrai... et je n'ai pas le premier schelling... ni toi non plus... mais, plus tard... sur ce que nous gagnerons... nous pourrons amasser...

JAPHET, *avec impatience.* C'en est assez...

TIMOTHÉE. De quoi avoir un père...

JAPHET. Va-t'en au diable...

TIMOTHÉE. Si je t'en ai un... sur mes économies, à moi, tu ne peux pas m'en empêcher.

JAPHET. Si, vraiment; je te défends de t'en occuper et de me compromettre davantage... je dois la vérité tout entière à la noble famille qui veut bien m'accueillir... et quand elle saura qui je suis, si elle me refuse... si elle me repousse, je ne pourrai lui en vouloir... mais je sais le parti qui me reste à prendre...

TIMOTHÉE. Et lequel?

JAPHET. J'irai... j'irai me jeter à la Tamise!..

TIMOTHÉE. Ingrat!.. tu m'abandonnerais donc, moi, ton ami, qui me ferais tuer, non pas pour moi, car je ne te ressemble pas, je n'aurais jamais ces idées-là pour mon compte, mais pour toi, pour te rendre heureux...

JAPHET. Pardon, mon bon Timothée... mon frère...

TIMOTHÉE. Oui... ton frère... nous n'avons pas déjà tant de parents dans le monde... il n'y a que nous deux... et si je perds la moitié de ma famille... que veux-tu que je fasse de l'autre?

JAPHET. Tu as raison, je suis un insensé...

TIMOTHÉE. Et puis ce père, que j'aurai enfin rencontré... arriverait donc pour ne plus retrouver son fils... car je ne pourrais plus le lui rendre... et il me demanderait comme à Caïn : Qu'as-tu fait de ton frère? tu comprends bien que ça ne se peut pas, que je réponds de toi...

JAPHET. Je n'y pense plus, te dis-je... je n'y pense plus...

TIMOTHÉE. Alors, embrasse-moi donc... (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*) et laisse-moi faire.

JAPHET. Oui, à condition que tu ne feras rien. J'entre chez la marquise, lui rendre compte de l'audience d'aujourd'hui... et je reviendrai te reprendre.

TIMOTHÉE. C'est bien, entre chez la marquise; tu y trouveras du changement... grâce à moi.

JAPHET. Comment cela?

TIMOTHÉE, *apercevant Schoon.* C'est M. Schoon, l'apothicaire. Je ne peux pas t'expliquer devant lui, mais on te dira ce que j'ai fait... et peut-être ça te donnera-t-il confiance en moi... Va toujours. (*Japhet sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VI.

TIMOTHÉE, SCHOON.

TIMOTHÉE. C'est vrai... j'aurai pu trouver une mère à cette petite fille, dont je ne me soucie pas... et je ne trouverais pas un père à mon ami... à mon meilleur ami. Allons donc!.. surtout quand il ne s'agit que de deux cents guinées.

SCHOON. Est-ce que madame la marquise se trouverait plus indisposée?

TIMOTHÉE. Non... vénérable monsieur Schoon. (*A part.*) Deux cents guinées... si je les empruntais à M. Schoon...

SCHOON. Je viens de rencontrer votre nouvelle connaissance, ce brave Plumcake, que je vous ai envoyé ce matin, et qui doit, à ce qu'il m'a dit, se rendre chez vous à trois heures.

TIMOTHÉE, *à part.* Tant mieux, il ne m'y trouvera pas. Il est vrai que j'ai dit tout haut devant l'hôtesse que je me rendais à l'hôtel de Suntherland.

SCHOON. Il viendra vous y rejoindre; car il avait, disait-il, des papiers à vous remettre.

TIMOTHÉE, *avec dépit.* Je le sais bien... Que pensez-vous de ce Plumcake?

SCHOON. Vous me disiez un lord.

TIMOTHÉE. Je me trompais!

SCHOON. C'est un pauvre diable... qui a grand besoin d'argent.

TIMOTHÉE. Lui en prêteriez-vous?

SCHOON. Je n'en ai jamais prêté à personne.

TIMOTHEE. C'est bon à savoir.

SCHOON. Et ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes... mais je lui ai offert les moyens de gagner sur-le-champ deux cents guinées que j'ai là.

TIMOTHÉE. Quels moyens?

SCHOON. Vous n'avez donc pas lu ce matin, dans le journal, mon annonce à côté de la vôtre?

TIMOTHÉE, *avec émotion.* Si, vraiment... Eh bien!..

SCHOON. C'est demain que devaient avoir lieu, à l'Académie royale, les expériences du docteur Irving... Mais, quelque infaillible que soit sa recette, il n'a encore pu trouver personne qui voulût tenter l'épreuve.

TIMOTHÉE. Eh bien!..

SCHOON. Eh bien! je l'ai proposée à Plumcake... qui

pouvait la risquer, car il n'a rien à perdre... Il a refusé...

TIMOTHÉE. Ah! il a refusé!.. C'est donc bien dangereux?

SCHOON. Dame! c'est chanceux... Tous les jours on se trompe... surtout les médecins.

TIMOTHÉE. Mais, que ça réussisse ou non... on est sûr des deux cents guinées?..

SCHOON. On les touche sur-le-champ... en signant l'engagement que j'ai là... et que je rapporte au docteur.

TIMOTHÉE. Ah! vous l'avez là?.. je voudrais bien le voir.

SCHOON. Très-volontiers... le voici bien en règle. C'est original, n'est-ce pas? (*A Timothée, qui court brusquement à la table.*) Eh bien? que faites-vous?.. vous signez?

TIMOTHÉE, *lui présentant le papier.* Les deux cents guinées?

SCHOON. Y pensez-vous?

TIMOTHÉE. Les deux cents guinées... il me les faut à l'instant.

SCHOON. Mais le danger...

TIMOTHÉE. Ça m'est égal.

SCHOON. Il y va de la vie.

TIMOTHÉE. Qu'est-ce que ça vous fait?.. est-ce la vôtre? C'est la mienne... ça me regarde. Tenez, vous dis-je... tenez; j'ai signé, ne voulez-vous pas maintenant me voler mon argent?

SCHOON, *lui donnant les billets de banque.* Non... non... le voici... Mais permettez-moi de vous dire...

TIMOTHÉE, *sans l'écouter.* Ah! mes chères banknotes, je vous tiens donc... sans vous devoir à personne... qu'à moi!

SCHOON. Mais, mon cher ami... il a perdu la tête...

TIMOTHÉE. La perte n'est pas grande... (*Montrant sa tête.*) car elle n'est pas belle!.. Si c'était la vôtre, monsieur Schoon, ce serait différent.

SCHOON. Vous êtes bien bon... mais je ne sais, en conscience, si je dois consentir...

TIMOTHÉE. Que vous le vouliez ou non... c'est fait... c'est signé. Allez dire au docteur que, demain, je suis à lui... je suis son bien, puisqu'il m'a acheté et payé... Allez... allez vite.

SCHOON. Oui, Monsieur... je vais le prévenir que nous avons, enfin, un sujet... il n'y comptait plus... Mais, aujourd'hui... dites-moi...

TIMOTHÉE. Aujourd'hui, je suis encore à moi... je m'appartiens.

SCHOON. C'est trop juste.

TIMOTHÉE. On vient... c'est Plumcake... laissez-moi.

SCHOON. Oui, mon cher ami, je m'en vas. (*Il sort.*)

—

SCÈNE VII.

TIMOTHÉE, PLUMCAKE.

TIMOTHÉE. Le voilà parti!.. (*A Plumcake.*) A nous deux, maintenant... J'ai vu la famille... la noble famille; elle consent au sacrifice que vous exigez... aux deux cents guinées...

PLUMCAKE. Comptant.

TIMOTHÉE. Je les ai là. A mon tour, je compte sur une franchise entière et sur une vertu...

PLUMCAKE. Que je vous garantis solide!.. D'abord, elle est toute neuve et n'a presque pas servi.

TIMOTHÉE. Voici l'argent.

PLUMCAKE. Voici les preuves... mais pour que vous puissiez utilement en faire usage, je dois les faire précéder d'un petit précis historique, ou notice biographique... Ne vous effrayez pas, ça ne vous coûtera pas plus cher; les biographies sont aujourd'hui pour rien. Monsieur, tel que vous me voyez, je descends aussi d'une famille célèbre... mon père, maître Plumcake, s'était distingué dans la haute pâtisserie, et, plus heureux que Christophe Colomb, il avait donné son nom à une espèce de gâteaux, découverte et inventée par lui.

TIMOTHÉE. Les Plumcakes?.. C'est donc cela que je me disais...

PLUMCAKE. Vous connaissiez?..

TIMOTHÉE. J'en ai mangé.

PLUMCAKE. Cela seul me dispense de tout commentaire comme de tout éloge... Or donc, Monsieur... mon illustre père était premier cuisinier... premier chef chez lord Ephelston.

TIMOTHÉE. Permettez... permettez... je connais aussi ce nom.

PLUMCAKE. Un cousin de lady Suntherland.

TIMOTHÉE. C'est juste... Arthur...

PLUMCAKE. Vous l'avez dit... lord Arthur Ephelston. J'ai été élevé dans ses cuisines... Quelle table, Monsieur!.. quelle maison!.. le paradis terrestre. Il ne tenait qu'à moi d'y rester et d'y vivre... Mais, au lieu d'étudier sous mon père, le plus honnête des cuisiniers, une spécialité dans son genre... au lieu de sucer ses doctrines, si solides et si succulentes... je préférais le bruit et la fumée... celle des estaminets, que je hantais habituellement avec des jeunes gens de mon âge, les plus mauvais sujets du quartier, entre autres, un nommé Gondolfin.

TIMOTHÉE. Nous y voilà!

PLUMCAKE. Un maître d'armes... un joueur, un tapageur... du reste, un homme de génie et d'imagination. Par malheur, il n'en avait jamais que de mauvaises, et, dans toutes nos spéculations, c'était lui qui concevait... Moi, je n'étais homme d'affaires qu'à la suite et en sous-ordre... Et quelles affaires, Monsieur! Si vous saviez ce que l'on gagne dans cette branche de commerce... que nous avions choisie par paresse, et qui nous donnait plus de mal que n'en ont tous les négociants à leur comptoir... ou les employés à leur bureau. Et que de fois, la nuit, battant le pavé de Londres, ou, couché sous une porte cochère, le corps gelé et l'estomac vide... j'ai pensé à cette cuisine si bonne et si chaude, où j'avais été élevé... à cette table honnête et exquise, où mon père s'arrondissait... tandis que moi... vous voyez!.. La vertu, Monsieur, il n'y a que la vertu pour se bien porter, au moral, comme au physique!

TIMOTHÉE. Je n'en doute pas!.. mais Gondolfin...

PLUMCAKE. Gondolfin, s'il y avait pensé, aurait été encore plus malheureux que moi... car il s'était marié à une brave et honnête femme... les extrêmes se touchent!.. Elle était morte en laissant un enfant, un garçon... qui s'élevait par la grâce de Dieu... car il ne mangeait pas tous les jours... ni nous non plus... table d'hôte économique... rien par tête... Il y avait de quoi la perdre, lorsqu'un matin, nous voyons arriver Gondolfin avec un jeune enfant. « Un nouveau convive que je vous amène, nous cria-t-il à nous, qui en avions déjà un sur les bras... à nous, qui ne savions comment vivre. C'est celui-là qui nous donnera à dîner, nous dit-il. » Et voici quels étaient son idée et son plan... car les idées ne lui manquaient jamais... Assis sur un banc, en été, dans une promenade publique, il avait remarqué un enfant traîné dans son

berceau... par une femme de chambre au service de lord Ephelston... Il connaissait, par moi, tous les gens de la maison. Le jour baissait; elle retournait à l'hôtel. Mais, accostée, en route, par un jeune soldat aux gardes... la nourrice, distraite, marchait lentement, et s'arrêtait même des minutes entières, écoutant son interlocuteur et ne pensant plus au chariot qui était derrière elle, et qui renfermait son jeune maître.

TIMOTHÉE. Quoi!.. c'était le fils de lord Ephelston?

PLUMCAKE. Son fils unique... et son héritier!..

TIMOTHÉE. O Japhet! oh! mon ami, j'en étais sûr... (*Serrant Plumcake dans ses bras.*) Mon ami... mon bon ami!

PLUMCAKE. Attendez donc... vous m'étouffez...

TIMOTHÉE. Le ciel m'en préserve... ça vous empêcherait de continuer... Eh bien! donc?

PLUMCAKE. Eh bien! au moment d'une station plus longue, et au détour d'une rue, Gondolfin avait saisi l'enfant, l'avait caché sous son manteau, et toujours courant nous l'apportait...

TIMOTHÉE. Et pourquoi? dans quelle intention?

PLUMCAKE. La voici : Demain, nous dit-il, l'illustre famille fera des recherches, publiera des annonces... promettra une récompense considérable...

TIMOTHÉE. Je comprends.

PLUMCAKE. Nous attendrons quelques jours, afin de stimuler... de redoubler leurs inquiétudes... et leur générosité... D'ici là, nous rédigerons, à loisir, une relation vraisemblable et intéressante de la manière dont j'aurai cherché, découvert et rapporté le noble enfant...

TIMOTHÉE. C'était bien!

PLUMCAKE. C'était mal!.. Dans notre état, on ne pense pas à tout, et dans le nombre de nos affaires, Gondolfin en avait oublié une, conçue par lui, quelques jours auparavant... affaire qui nous avait mis en opposition directe avec le septième commandement du Décalogue...

TIMOTHÉE. *Le bien d'autrui ne prendras...*

PLUMCAKE. Je ne sais pas au juste le texte... mais je sais qu'il n'y avait pas de temps à perdre... Prévenus qu'on était sur nos traces... il fallait quitter Londres à l'instant. Or, partir avec deux enfants, était un voyage d'agrément trop pénible... D'un autre côté... les abandonner était impossible... Gondolfin ne voulait pour rien au monde renoncer...

TIMOTHÉE. A son fils.

PLUMCAKE. Non, à sa spéculation... et pour la retrouver plus tard, capital et intérêts... je fus chargé de porter le soir même, 15 juillet 1816, les deux jeunes garçons...

TIMOTHÉE. O nature!.. je m'en étais douté... ce Gondolfin... ce mauvais sujet... ce père insensible...

PLUMCAKE. Pas tant que vous le pensez... car au moment où j'allais partir... par un reste de tendresse paternelle, et pour que son enfant fût traité avec plus de soins et d'égards, mon tendre ami couvrit son fils des riches habits du petit duc...

TIMOTHÉE. O ciel!

PLUMCAKE. Et, par contre-coup, n'ayant pas d'autre costume à lui donner, le jeune lord endossa la livrée du fils de la maison... un misérable baillon...

TIMOTHÉE. Ce n'est pas possible... tu te trompes... répète-moi ça. Quoi! le jeune lord portait un fourreau de serge rouge?

PLUMCAKE. Un morceau de rideau déguenillé.

TIMOTHÉE. Avec des pièces?

PLUMCAKE. En drap noir... et à son cou une vieille plaque de commissionnaire, brisée par nous en deux parties égales...

TIMOTHÉE. J'ai le frisson, je n'y vois plus clair... laissez-moi m'asseoir...

PLUMCAKE, *défaisant le paquet.* Cette moitié, précieusement gardée... la voici...

TIMOTHÉE. Parbleu, voici l'autre...

PLUMCAKE. C'est bien cela... de plus le reçu délivré par l'hospice... la déclaration de Gondolfin et la mienne...

TIMOTHÉE. Rien n'y manque...

PLUMCAKE. De plus, la lettre adressée dans le temps par lord Ephelston à tous les journaux, et contenant le signalement exact de l'enfant qu'il réclamait... *Cheveux blonds... très-blonds!..*

TIMOTHÉE, *se regardant dans la glace à côté de lui.* C'est bien cela!.. Japhet qui est brun...

PLUMCAKE, *lisant. Petit, faible et chétif.*

TIMOTHÉE. C'est ça...

PLUMCAKE. *Nez retroussé... bouche grande...*

TIMOTHÉE. Énorme!..

PLUMCAKE. Et comme signe particulier une fraise remarquable et très-saillante placée entre les deux épaules...

TIMOTHÉE. Plus de doute... je me rappelle maintenant que, dans ma dernière maladie... elle a excité l'attention de... de celui... parbleu! c'était le vénérable M. Schoon, lui-même il me l'a dit : Vous avez là, mon cher ami...

PLUMCAKE. Quoi! ce serait vous...

TIMOTHÉE. Eh oui!.. c'est moi... ce malheureux...

PLUMCAKE. Vous, Milord!

TIMOTHÉE, *accablé.* Encore une tuile! une tuile d'or!.. plus lourde que les autres...

PLUMCAKE. Oui, c'est bien vous... tout le prouve, et vous arrivez à temps... Figurez-vous que, dans ce moment, trois ou quatre parents éloignés se disputent votre immense fortune, et c'est lady Suntherland, votre plus proche cousine, qui allait gagner.

TIMOTHÉE. Grâce à Japhet... son avocat...

PLUMCAKE. Et grâce à votre absence... Mais, vous voilà... le procès est fini... vous entrez dans vos biens, dans vos titres... vous paraissez à la cour... vous siégez au parlement...

TIMOTHÉE, *vivement.* Tais-toi... tais-toi...

PLUMCAKE. Et pourquoi donc, Milord?

TIMOTHÉE. Tais-toi, te dis-je! (*A demi-voix.*) Oui... il n'est que trop vrai... oui, cette noble famille est la mienne... je le sens, maintenant... car en pensant que j'en suis, j'en rougis de honte pour elle...

PLUMCAKE. Et pourquoi donc?

TIMOTHÉE. Tu me le demandes?.. moi, ignorant et bête brute, qui sais à peine lire et écrire... moi qui serais peut-être mieux placé derrière une voiture que dedans, tu veux que j'aille... jamais! jamais!.. Je suis un brave et honnête garçon qui, dans une place d'intendant ou de factotum, exercerais noblement mon état... Mais l'état de noble, de milord, de duc et pair... je le déshonorerais!.. je n'en suis pas digne... chacun sa place... chacun son métier, comme on dit... et le royaume sera bien gardé...

PLUMCAKE. Parbleu, Milord, Votre Seigneurie est bien bonne... Si tout le monde pensait comme elle, la moitié des places serait vide...

TIMOTHÉE. Et toi, malheureux... qui viens m'annoncer ça comme un coup de foudre... à moi, qui étais là tranquille et qui ne te demandais rien...

PLUMCAKE. Vous m'en avez supplié...

TIMOTHÉE. Pas pour moi.. pas pour mon compte... Mais, enfin, pourquoi n'as-tu pas fait plus tôt des recherches... des démarches...

PLUMCAKE. Votre Seigneurie oublie que mon ami Gondolfin et moi voyagions à l'étranger... à cause de cette ancienne affaire... du septième commandement... mais au bout de vingt et quelques années, à ce que disent les lois... la justice, qui n'a pas de rancune, oublie tout... c'est ce qu'ils appellent *prescription*... On peut, alors, se représenter comme si de rien n'était, et vivre en honnête homme... impunément.... c'est ce que j'ai fait... et je m'en trouve bien... puisque mon retour à la vertu vous rend votre fortune et vos titres...

TIMOTHÉE. Eh bien! mon bon Plumcake... il faut continuer...

PLUMCAKE. C'est bien mon intention... voilà un début qui m'encourage...

TIMOTHÉE. Et dans lequel je t'aiderai si tu veux me seconder.

PLUMCAKE. A vos ordres, Milord.

TIMOTHÉE. Pour moi, d'abord... et puis en mémoire de ton ancien camarade Gondolfin... si tu as pour lui quelque amitié.

PLUMCAKE. Aucune.

TIMOTHÉE. C'est égal... si tu lis les journaux, tu dois connaître mon ami Japhet?

PLUMCAKE. Un jeune avocat... plein d'instruction, de talent, d'éloquence... l'espoir du barreau.

TIMOTHÉE. Lui-même... Eh bien! mon garçon... ce jeune homme qui jouit de la considération universelle... cet homme d'honneur et de probité... c'est le fils de ce coquin... ton ancien associé.

PLUMCAKE. Gondolfin?.. pas possible!

TIMOTHÉE. C'est ce que je me dis! est-ce que l'éducation ferait plus que la naissance?.... ça serait fâcheux..... car l'éducation est plus difficile à acquérir que l'autre... Enfin, s'il y a quelqu'un qui soit digne d'être riche, d'être lord et de siéger au parlement... ce n'est pas moi... c'est lui!

PLUMCAKE. Y pensez-vous!

TIMOTHÉE. Oui, mon garçon, ce n'est rien que la noblesse, il faut encore la manière de s'en servir; et, si tu veux, sans lui en parler..... sans rien dire à personne... nous pouvons arranger cela de façon qu'il prenne mon père... et que je prenne le sien... ça m'est égal... il est mort...

PLUMCAKE. Et comment voulez-vous?..

TIMOTHÉE. Ça te regarde... tu as ces titres..... ces papiers, ces preuves... est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de changer ta déclaration..... celle de Gondolfin? de mettre *brun* au lieu de l'autre couleur? Et pour les autres signes... vois... cherche... moi, je ne sais pas... je suis pour une tromperie comme toi pour une bonne action... je suis gauche... je n'y entends rien...

PLUMCAKE. Ni moi non plus, depuis que j'ai de la vertu.

TIMOTHÉE. Sans doute... tu as de la vertu... mais tu as aussi de la mémoire... et en te rappelant... excepté que cette fois c'est en tout bien tout honneur..... et puis cent guinées, cent autres guinées que tu gagneras pour un motif honnête et généreux...

PLUMCAKE. Oui, Milord, j'entends bien..... le but est honnête... sans cela, je ne m'en mêlerais pas... et je vois bien un moyen qui changerait tout, à jamais..... sans qu'on pût y revenir.

TIMOTHÉE. C'est cela... pars vite.

PLUMCAKE. Oui, Milord.

TIMOTHÉE. Et, pour commencer, ne m'appelle plus milord... ça m'agace..... ça m'irrite..... appelle-moi monsieur Tim... C'est lui... c'est Japhet... lord Japhet... lord Ephelston... Va-t'en, prends tout cela... et reviens au plus tôt m'apporter mes lettres de roture et recevoir tes cent guinées.

PLUMCAKE. Oui, Mil... oui, monsieur Tim... (*A part.*) En voilà un qui n'a pas son pareil. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

JAPHET, TIMOTHÉE.

JAPHET, *apercevant Timothée.* Ah! mon ami!.. bonne nouvelle.

TIMOTHÉE. Et moi aussi!.. un bonheur n'arrive jamais sans l'autre.

JAPHET. Cette personne dont je te parlais..... je l'ai vue ainsi que sa famille... j'ai tout dit... tout avoué... et cet aveu ne m'a pas nui... au contraire.

TIMOTHÉE. Est-il possible?..

JAPHET. Ma franchise a provoqué la leur... par un hasard... par un bonheur inouï... dont je me félicite... celle que j'aime est comme moi par sa naissance...

TIMOTHÉE. En vérité... c'est étonnant comme il y en a.

JAPHET. Et quoique destinée un jour à une grande fortune, elle ne repousse point mes vœux... on m'accepte, moi qui n'ai rien... tu juges de mon ivresse, de ma reconnaissance... et si je puis jamais m'acquitter envers elle...

TIMOTHÉE. Tu le peux... tu es riche... tu es noble... tu es le fils d'un lord... fils légitime.

JAPHET. Que dis-tu?

TIMOTHÉE. La vérité, cette fois..... j'en ai vu les preuves... et bientôt, tu les auras toi-même entre les mains.

JAPHET. Tu ne me trompes pas?

TIMOTHÉE. Je l'atteste... par tout ce qu'il y a de plus vrai au monde... par notre amitié...

SCÈNE IX.

ESTHER, LA MARQUISE, JAPHET, TIMOTHÉE.

JAPHET. Venez, Madame, venez... prenez part à ma joie..... voici un ami dont le zèle a enfin pénétré ce mystère qui faisait son désespoir...

ESTHER. Est-il possible?

JAPHET. Oui, Madame... preuve en main... déclaration écrite et authentique.

ESTHER. Quel bonheur!

TIMOTHÉE. C'est le fils... l'héritier légitime d'un pair d'Angleterre... d'un grand seigneur dont vous me parliez ce matin... de lord Ephelston.

LA MARQUISE. Grand Dieu! . mon cousin!..

ESTHER, *tombant sur un fauteuil à droite.* Mon père!

JAPHET, *tombant sur un fauteuil à gauche.* Vous, ma sœur!

TIMOTHÉE. Justement... vous êtes parents..... et de très-près... je m'en vante... Est-ce heureux... eh bien! qu'a-t-il donc? et Mademoiselle aussi... ils se trouvent mal tous les deux... c'est de joie.

JAPHET. Eh non!.. c'est de rage... c'est de désespoir... celle que j'aime... que j'allais épouser... c'est ma sœur!

TIMOTHÉE. Ah! mon Dieu!.. (*Avec trouble, a la marquise.*) C'est juste..: ce que vous me disiez ce matin... le duc, qui ayant perdu sa femme et son fils... devait vous épouser... et alors les circonstances... Qu'est-ce que j'ai fait là?

JAPHET. Ma perte et mon supplice..... car, enfin..... obscur... ignoré... sans fortune... sans naissance..... j'étais heureux... elle pouvait être à moi... mais, maintenant, ta fatale découverte...

TIMOTHÉE. Permettez... permettez... (*A Japhet.*) Pardonne-moi... j'ai cru bien faire... c'était pour toi..... pour ton bonheur, que je t'avais fait grand seigneur... mais dès que ça te contrarie... tu n'es plus rien.

JAPHET. Que dis-tu?

TIMOTHÉE. Je te reprends ta naissance... tes titres... ta fortune.

JAPHET. As-tu perdu la tête?

TIMOTHÉE, *se frappant le front.* C'est vrai!.. je ne le peux plus... c'est maintenant en son nom... les preuves... les déclarations... tout est changé, falsifié... impossible de nous reconnaître dans nos pères... nous qui n'en avions pas, nous n'en avons que trop maintenant... et puisque j'ai pour jamais causé ton malheur...

JAPHET. Où vas-tu?

TIMOTHÉE. Me jeter par la fenêtre.

SCÈNE X.

LES MÊMES, PLUMCAKE, SCHOON.

SCHOON. Arrêtez, vous ne le pouvez pas.

TIMOTHÉE. C'est juste... je l'oubliais... je ne m'appartiens plus... je ne peux pas même me tuer.

JAPHET. Qu'est-ce que cela veut dire?

PLUMCAKE. Je vais vous l'expliquer... si Milord veut me le permettre. (*Geste d'étonnement.*) Oui, Mesdames, lord Ephelston, fils et héritier du duc de ce nom.....

ESTHER ET LA MARQUISE. Que dit-il?

SCHOON. Laissez-le achever.

PLUMCAKE. Vous m'aviez prié, en altérant ces preuves et ces actes, de transporter à M. Japhet votre fortune et vos titres.

JAPHET. Est-il possible?

PLUMCAKE. Supercherie louable et généreuse, sans doute, mais, enfin, c'en était une... il y avait doute, et dans le doute la vertu s'abstient... j'ai été droit au respectable M. Schoon, qui m'a fait vivement sentir les dangers d'une substitution qui enlevait à vous un rang qui vous était dû... et à lui une riche clientèle qui lui appartenait déjà... il m'a menacé, dans l'intérêt de la vérité, de tout révéler! alors, et dussiez-vous me blâmer... m'accabler de reproches, me retirer votre confiance...

JAPHET, *vivement.* Tu n'as rien fait?

PLUMCAKE. Rien du tout...

JAPHET. Tu es un honnête homme... tu as eu raison!

TIMOTHÉE. Oui... puisqu'au lieu de le rendre heureux, je faisais son malheur..... et tu auras de même les cent guinées promises.

JAPHET. Et ces cent autres que j'y ajoute!

PLUMCAKE. O vertu!.. j'ai donc eu raison de te préférer, puisque tu rapportes le double!..

JAPHET, *parcourant les papiers.* Oui..... c'est bien cela... oui, Tim est grand seigneur.

TIMOTHÉE. Ce ne sera pas pour longtemps... j'ai promis, j'ai signé... un lord n'a que sa parole... un lord doit être honnête homme, ce sera mon seul mérite, et j'y tiens... Le docteur Irving compte sur moi et m'attend... M. Schoon vous le dira.

SCHOON. Non, Milord... ce n'est plus possible... l'Académie a fait sur son remède un rapport défavorable, et l'autorité défend que demain l'expérience en soit tentée.

ESTHER, *à Timothée.* Ainsi, vous nous restez... ainsi donc, et d'après ce que j'ai appris ce matin..... vous êtes mon frère.

TIMOTHÉE, *avec embarras.* Ce n'est pas ma faute... et je vous en demande pardon... j'aurais voulu vous donner mieux, mais on n'est pas son maître... on ne se fait pas soi-même.

JAPHET, *lui frappant sur l'épaule.* C'est ce qui vous trompe... Milord... avec du travail, du temps, de la persévérance, tu deviendras digne du rang qui t'appartient et du nom que tu portes.

TIMOTHÉE. C'est possible... mais d'ici là vous m'aiderez à être grand seigneur. (*A Japhet.*) Tu me diras ce qu'il faudra dire à la Chambre... tu me feras mes discours.

PLUMCAKE. Ou bien, comme beaucoup d'autres, en ne parlant jamais...

TIMOTHÉE. C'est encore un moyen...

JAPHET, *le prenant à part.* Toi, qui sais tout... as-tu découvert quelque chose sur mon père?

TIMOTHÉE. Certainement. (*Bas, à Plumcake, qui veut parler.*) Tais-toi, tais-toi toujours. (*Haut, à Japhet.*) Ce n'est pas comme je l'espérais... un grand seigneur... ni un millionnaire.

JAPHET. Qu'importe, si c'était un honnête homme.

TIMOTHÉE. Oh! de ce côté-là. (*A part.*) Il n'est plus là pour dire le contraire. (*Haut.*) Un brave homme, un ancien militaire, qui s'est distingué dans la carrière des armes!

PLUMCAKE, *à part.* Je crois bien! un maître d'armes.

TIMOTHÉE. Du reste, pas un schelling à la succession... mais tu n'en as pas besoin... oui, morbleu! vous avez voulu que je fusse un lord..... le chef de la famille, et comme tel, je veux que tu épouses ma sœur... avec qui j'entends partager également la fortune de mon père, qui est aussi le sien... n'importe à quel titre.

LA MARQUISE, *vivement.* Quoi, Monsieur?..

TIMOTHÉE. Ne parlons pas des autres parents... c'est inutile maintenant... personne ne les réclame! restons comme nous sommes; et sans bruit, sans éclat; goûtons, entre nous, dans notre intérieur, le bonheur de la famille, de l'amitié...

PLUMCAKE. Et de la vertu!.. la meilleure de toutes les spéculations.

FIN DE JAPHET.



AMANDA. J'ai aperçu mademoiselle Angéline qui entrait dans une allée avec un grand jeune homme. — Scène 7.

LE BAL CHAMPÊTRE

OU

LES GRISETTES A LA CAMPAGNE

TABLEAU-VAUDEVILLE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 21 octobre 1824

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

ANGELINA, lingère.
JOSÉPHINE, TOINETTE, AMANDA, couturières.
PASTOUREL, chef d'orchestre.
BELJAMBE, danseur de société.
ANNETTE, paysanne.
POUSSIF, conducteur de cabriolets de place.
M. DURFORT, banquier.
MADAME DURFORT, sa femme.

La scène se passe aux environs de Paris.

Le théâtre représente la rotonde d'un bal champêtre. Au milieu du théâtre est l'orchestre. A droite et à gauche, des chaises. Au fond, un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELJAMBE, PASTOUREL.

BELJAMBE. C'est ce cher Pastourel que je retrouve ici!

PASTOUREL. Le directeur de l'établissement vient de m'arrêter au passage, et c'est moi qui dirige l'orchestre.



AMANDA, *retenant Beljambe* Ah! Monsieur, je vous en supplie. — Scène 5.

BELJAMBE. A la bonne heure, car, depuis ton absence, nous autres danseurs à la mode, nous ne savions plus sur quel pied nous tenir; toi qui étais l'âme de tous les bals, le génie de la contredanse, le privilégié du galoubet.

PASTOUREL. Il est vrai que je suis maintenant le premier flageolet d'Europe; du moins, c'est l'avis de tous les orchestres, et c'est mon talent qui a motivé mon absence; je viens d'Angleterre. L'Angleterre, Monsieur! quel beau pays! C'est là qu'on sait encourager les arts; j'ai été engagé pour douze bals, à cinq cents francs par soirée.

AIR : *Tout ça passe en même temps.*

En voyageur troubadour,
A ma gloire rien ne manque ;
Car j'ai fait danser la cour,
Le ministère et la banque :
Oui, chez ces Anglais si tristes,
Homme en plac', belle aux yeux doux,
Banquiers et capitalistes,
Tout ça saut' (*bis.*) comme chez nous.

BELJAMBE. Tu dois alors revenir bien riche.

PASTOUREL. Dieu merci, cela sonne assez bien. Mais j'ai besoin de repos, parce que, dans notre état, voyez-vous, la gloire nous exténue, on n'estime pas assez le galoubet; on ne sait pas ce qu'il en coûte pour l'exercer. J'entends vanter les *Baillot*, les *Lafont*, les *Habeneck*. Qu'est-ce que c'est que ça, Monsieur, que de jouer du violon? faites-les jouer du flageolet, et vous m'en direz des nouvelles. D'abord, on a remarqué que presque tous les grands flageolets meurent extrêmement jeunes; je ne sais pas si c'est cela qui a tué *Mozart;* mais moi, Monsieur, en Angleterre, je ne vivais que de privations; j'étais à la gloire et au lait d'ânesse pour toute nourriture, sans compter la composition.

BELJAMBE. Comment! monsieur Pastourel, vous êtes compositeur?

PASTOUREL. Oui, Monsieur; j'ai le génie de l'inspiration; je reçois le feu créateur de la seconde main, il est vrai, d'après *Rossini*, *Boyeldieu* et *Aubert;* je les mets en contredanse, je les arrange; c'est la mode.

AIR de *Turenne.*

Oui, vers le temple de Mémoire,
Commodément l'on voyage aujourd'hui :
Vient un grand homme, on s'accroche à sa gloire,
Et l'on fait fortune avec lui.
Jouant ainsi différents rôles,
C'est un chemin qu'on franchit de moitié;
Les gens d'esprit le gravissent à pié,
Et nous autres sur leurs épaules.

Mais vous, monsieur Beljambe, est-ce que vous avez abandonné la danse? vous qui étiez un de nos fameux.

BELJAMBE. Oui, autrefois, je croyais que ça me pousserait dans le monde; j'y avais une vocation; j'étais taillé pour cela; mais j'ai vu que cela ne menait à rien, j'ai changé de batteries; je me suis mis homme à bonnes fortunes.

PASTOUREL. Est-ce que c'est un état?

BELJAMBE. Oui, sans doute; d'abord, c'est agréable, et puis ça peut devenir utile; moi qui n'ai rien, ça peut me mener à quelque bon mariage: car, dans ce moment, j'ai des succès étonnants, cinq ou six passions à la fois; jamais moins, quelquefois plus.

PASTOUREL. Et dans tout cela, y a-t-il quelque établissement en perspective?

BELJAMBE. Oui, mon garçon; une petite lingère charmante, qui a un beau magasin bien achalandé, et à peu près quatre ou cinq mille livres de rente; voilà tout ce qu'il me faut. Auprès de ma petite lingère, je n'aurai pas d'ambition.

AIR de *l'Artiste.*

Dentelles, broderie,
C'est là ce qu'il me faut;
Près de femme jolie,
Je puis faire jabot :
Chacune me redoute,
Et, sultan du comptoir,
Je puis, sans qu'il m'en coûte,
Leur jeter le mouchoir.

Ah çà! le jour du mariage, je compte sur toi pour conduire l'orchestre.

PASTOUREL. Je n'y manquerai pas, et je vous traiterai en ami; j'ai une nouvelle contredanse, tra, la, la, la, chassez huit. En revanche, j'espère que vous me ferez le plaisir d'assister à ma noce; car je viens en France pour me marier. Il y a trois mois, avant mon départ, j'étais amoureux d'une jeune couturière qui m'a promis d'être fidèle; ainsi, je suis tranquille : c'est dans cette classe estimable et vertueuse que s'est réfugié le véritable sentiment; aussi, il ne faut pas les confondre avec les marchandes de modes; c'est bien différent. Je n'ai pu y courir, à cause du devoir (*Montrant l'orchestre.*) qui me retient aujourd'hui; mais demain, libre envers la gloire, et quitte avec l'amour, (*Composant.*) tra, la, la, le cavalier en avant.

BELJAMBE. A merveille! et puisque tu conduis l'orchestre, tâche, quand je danserai, que les contredanses soient plus longues.

PASTOUREL. C'est dit; on vous mettra un pantalon et une poule de plus. Elle vient donc ce soir?

BELJAMBE. Oui, je dois l'y rencontrer par hasard. On ne m'a pas permis de l'y conduire, à cause des propos; et puis elle ne me l'a pas dit, mais j'ai deviné.

AIR du vaudeville de *la Veuve de Malabar.*

Il est, je le parie,
Quelque rival jaloux,
Que l'on me sacrifie...

PASTOUREL.

Je pense comme vous.
Quelque imbécile,
Comme l'on en voit mille
(*Composant.*)
En avant deux, et donnez-moi la main.
C'est divin...
Je tiens ma contredanse;
Quel bonheur sans égal!
J'ai bientôt l'espérance
De tenir mon final.

BELJAMBE.

Quoi! le final de votre contredanse?

PASTOUREL.

Sans contredit
Balancez, chassez huit,
Tra, la, la...

ENSEMBLE.

BELJAMBE, PASTOUREL.

BELJAMBE.

Achève ton ouvrage
En attendant le bal;
A ce soir... du courage...
Dieux! quel original!

PASTOUREL.

Que j'aime ce passage!
Quel bonheur sans egal!
Je vais dans ce bocage,
Achever mon final.

(*Il sort en chantant et en dansant.*)

SCÈNE II.

BELJAMBE, *seul, regardant du côté opposé.* Quelle est cette société? Eh mais! je ne me trompe pas, c'est ma charmante lingère, ma tendre Angelina et ses bonnes amies.

SCÈNE III.

BELJAMBE, ANGELINA, AMANDA, JOSÉPHINE, TOINETTE.

CHŒUR.

AIR d'*Armide.*

Quelle route inhumaine!
Quelle chaleur! c'est à périr :
Mon Dieu, qu'on a de peine
Pour avoir du plaisir!

AMANDA.

Il faut, Mesdemoiselles,
Vous résigner ici;
Le plaisir a des ailes,
Pour qu'on coure après lui.

TOUTES, *en chœur.*

Quelle route inhumaine! etc.

BELJAMBE, *s'avançant.* Me sera-t-il permis, Mesdemoiselles, de vous offrir mes hommages?

TOUTES. Eh! c'est M. Beljambe; (*Bas, à Angelina.*) est-ce que tu le connais?

ANGELINA, *baissant les yeux.* Oui, depuis quelque temps; je l'ai rencontré, il y a quinze jours, au bal de Saint-Mandé.

AMANDA. Elle ne nous en avait pas parlé.

BELJAMBE. Je vois que ces dames ont à se plaindre de la chaleur et de la poussière; les roses craignent le soleil.

JOSÉPHINE. Et surtout les petites voitures, on y est tellement secoué...

BELJAMBE. Je comprends; ça les effeuille, ça effeuille les roses; continuité de la métaphore.

ANGELINA, *à Joséphine.* Tu as sans doute payé le cocher?

JOSÉPHINE. Non.

TOINETTE. Ni moi.

AMANDA. Ni moi.

JOSÉPHINE. Il va croire qu'il est retenu pour la soirée.

BELJAMBE. Je cours tout arranger.

ANGELINA. Ah! mon Dieu! Monsieur, que vous êtes bon! Un cocher en capote.

AMANDA. Un coucou jaune.

JOSÉPHINE. Un cheval borgne.

TOINETTE. Et l'autre boiteux.

BELJAMBE. Ah! diable! j'aurais voulu quelque chose de plus caractérisé, car voilà un signalement bien vague et bien général; mais enfin, je tâcherai de suppléer; je cours, et je reviens. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, AMANDA, ANGELINA, TOINETTE.

ANGELINA. Je vous demande s'il est possible d'être pluscomplaisant! Aussi, Mesdemoiselles, nous sommes bien heureuses de l'avoir rencontré.

JOSÉPHINE. Tiens, Angelina, j'ai idée que tu dissimules, et que c'est un hasard fait exprès.

TOINETTE. Et moi, j'en suis sûre.

JOSÉPHINE. Oui, oui, nous connaissons cela! Qu'est-ce que cela te fait, dis-nous-le.

ANGELINA. Eh bien! Mesdemoiselles, s'il faut vous l'avouer, c'est un rendez-vous indirect que je lui avais donné.

JOSÉPHINE. Comment! est-ce que ce serait du sérieux! Ah bien! ma chère, prends-y garde.

AMANDA. Y penses-tu?

AIR : *Faut l'oublier.*

Malgré son air aimable et tendre,
Il est perfide et séducteur.

JOSÉPHINE.

Et volage comme un danseur.

ANGELINA.

Dieux! que venez-vous de m'apprendre!

AMANDA.

Oui, par des conquêtes nouvelles,
Son cœur est toujours occupé.

JOSEPHINE.

Et sans façon, il a trompé
Toutes les belles,
Excepté celles
Qui, par vertu,
L'ont prévenu.

TOUTES, *en chœur.*

Toutes les belles, etc.

JOSÉPHINE. Moi, d'abord, j'ai connu la petite Polite, une de mes amies, qu'il a rendue très-malheureuse.

AMANDA. Sans compter qu'il n'a rien. Et toi qui, comme couturière, avais déjà fait des économies, toi qui, depuis, as fait une succession et acheté un magasin de lingère, tu sens bien que tu es un parti qui en vaut bien la peine.

JOSÉPHINE. Et puis enfin, ce petit Pastourel qui était si bon enfant.

TOINETTE. Et qui est parti en Angleterre pour faire fortune.

AIR du *Jaloux malade.*

Je prévois sa douleur mortelle.

ANGELINA.

Je l'aime et le plains plus que vous.

JOSÉPHINE.

Tu lui promis d'être fidèle.

ANGELINA.

Est-ce que ça dépend de nous?

JOSÉPHINE.

Ton cœur devait brûler sans cesse.

ANGELINA.

Hélas! j'ai tenu mon serment;
J'ai toujours la même tendresse,
Mais je n'ai plus le même amant.

JOSÉPHINE. Cependant, Angelina, nous te le disons en amies, et dans ton intérêt, il faudrait tâcher de raisonner un peu tes inclinations.

AMANDA. Moi, par exemple. Voilà M. Victor Desallures, le fils d'un marchand de chevaux...

JOSÉPHINE. Voilà M. Auguste Flotté, neveu d'un marchand de bois, qui veulent nous épouser; ce sont des gens comme il faut; des jeunes gens établis.

ANGELINA. Je sens bien, mes bonnes amies, que tout ça est vrai; je devrais suivre votre exemple et vos conseils; mais que voulez-vous? quand l'inclination y est et que la tête n'y est plus, il n'y a pas moyen de raisonner; c'est plus fort que moi, je suis subjuguée.

JOSÉPHINE. C'est ça, la tête montée, voilà comme on fait des bêtises qui vous compromettent; si encore on ne le savait pas!

TOINETTE. Mais c'est que ça se répand toujours.

ANGELINA, *pleurant.* Allez, ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en fais des reproches; et si vous saviez ce que j'ai souffert...

TOUTES. Cette pauvre Angelina!

JOSÉPHINE. C'est pourtant pour des hommes que nous nous mettons dans des états comme ça. Dieux! faut-il qu'une femme soit bête!

ANGELINA, *essuyant ses yeux.* Par exemple, il m'a bien promis qu'il était changé; et si je découvrais maintenant la moindre infidélité, je vous promets bien que sur-le-champ ça serait fini... taisez-vous, car le voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, BELJAMBE, *se disputant avec* POUSSIF.

BELJAMBE. Je vous prie de me laisser; je vous dis que vous êtes un insolent; entendez-vous, mon cher.

POUSSIF. Je ne vous quitterai pas que je n'aie mon compte, vrai, comme je m'appelle Nicolas Poussif, conducteur de coucous.

ANGELINA. Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

POUSSIF. Allons, décochez la pièce de cinq francs; et que ça finisse.

BELJAMBE. Je vous ai dit que je vous donnerais quatre francs; c'est le prix convenu avec ces dames.

POUSSIF. C'est vrai, si c'est ces dames qui paient elles-mêmes, parce que je suis galant; mais dès que c'est vous, ça devient plus cher.

BELJAMBE. C'est ça, il me fait payer à l'heure; et il paraît qu'il en a mis cinq pour venir de Paris ici.

POUSSIF. Qu'est-ce que vous dites?

BELJAMBE. Je dis qu'avec vous, mon cher, il n'y a pas besoin de faire assurer la grande route par la compagnie du Phénix, parce que vous ne brûlez pas le pavé. (*Toutes les dames se mettent à rire.*)

POUSSIF. Ah! tu fais le joli-cœur; ce sera vingt sous de plus, ou je fais claquer mon fouet.

BELJAMBE, *aux dames.* Vous voyez bien que c'est un grossier personnage, qui n'a pas l'habitude de la société; je lui donne les six francs, par égard pour vous. (*A Poussif.*) Va, si je n'étais pas avec des dames, je te mènerais loin, mon drôle.

POUSSIF. Et comment ça?

BELJAMBE. Je te mènerais à la préfecture, à Paris; et même maintenant... (*A Angelina.*)

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Sans vous, sans votre compagnie,
Déjà, je l'aurais éclopé.

AMANDA, *le retenant*,

Ah! Monsieur, je vous en supplie.

POUSSIF.

Laissez donc... ce ch'val échappé.
En voyant l'air dont il s' démène,
On croit qu'il est dans les méchants;
Mais il ressemble à ceux que j' mène,
Il n'a jamais pris l'mors aux dents.

BELJAMBE, *qu'on retient toujours*. C'est trop fort; je ne puis me laisser insulter par un coucou.

ANGELINA. Monsieur Beljambe, au nom du ciel... Je vous prie, monsieur Beljambe, de me donner le bras pour faire le tour de la rotonde; je ne connais point le jardin.

BELJAMBE. C'est donc pour vous obéir; mais il ne risque rien, je le retrouverai.

POUSSIF. Va, va, les coucous sont bons là.

BELJAMBE, *en s'en allant*. Oui, pour ceux qui vont à pied.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* ANGELINA ET BELJAMBE.

POUSSIF. Je vous demande pardon, Mesdames, de l'avoir brutalisé un peu; quand je vois de ces faquins-là, ça me met en colère.

TOINETTE. Et pourquoi donc?

POUSSIF. Ce sont eux qui viennent en conter à nos jeunes filles. Aussi nos paysannes sont maintenant des élégantes.

AMANDA. Il est vrai qu'il règne une recherche dans leur toilette....

POUSSIF. Oui, elles sont pimpantes et légères. Autrefois c'était lourd et honnête. On pouvait épouser ça de confiance. Aujourd'hui ça n'est plus ça.

AMANDA. Voilà un cocher bien exigeant.

POUSSIF. Oui, Mam'selle...

AIR du vaudeville de *Fanchon*.

Nous autr's à la richesse
Préférons la sagesse,
Voilà comm' je somm's faits :
Aussi dans mon allure,
A la fortun' douc'ment je vais.

JOSÉPHINE.

Si c'est dans sa voiture,
Il n'arriv'ra jamais.

POUSSIF. Dites-moi, Mesdames... Faudra-t-il tantôt venir vous reprendre?

JOSÉPHINE. C'est que nous nous en irons peut-être bien tard.

POUSSIF. Ça m'est égal. Je ne bouge pas d'ici. J'ai des motifs sédentaires.

AMANDA. Ah! vous restez ici?

POUSSIF. Oui, Mesd'moiselles. Je vais me requinquer; l'œil de poudre, le pantalon de lanquin; et je viens au bal pour observer, parce que, quand on est amoureux et jaloux, faut faire son état.

AMANDA. Quoi! vraiment! vous êtes amoureux?

POUSSIF. D'Annette Bertrand, la plus jolie et la plus friponne de toutes les paysannes des environs.

JOSÉPHINE. Je l'ai vue plusieurs fois au bal. Elle vient toujours nous parler.

POUSSIF. Oh! je le crois bien. Au lieu d'être une bonne et grosse fermière, elle veut faire la d'moiselle comme il faut, et tout ça pour me faire enrager et me faire des traits. Aussi je suis malheureux que c'est une pitié... Et mon cheval donc! Pauvre bête!

AIR : *A ma Margot du haut en bas.*

Que les chevaux sont malheureux,
Quand les cochers sont amoureux!
Lorsque de Paris je m'élance,
Faut voir, dans mon impatience,
Comment, pour arriver plus tôt,
Je mets Bucéphale au galop;
Et l'amour (*bis.*) à c'te pauvre bête,
Fera tourner la tête.
Que les chevaux sont malheureux,
Quand les cochers sont amoureux!

DEUXIÈME COUPLET.

Et quand je quitte ma maîtresse,
Dans la jalousi' qui me presse,
Croyant frapper sur mon rival,
Je frappe le pauvre animal;
Et quelqu' jour (*bis.*) il crèv'ra, j' parie,
D'un accès d' jalousie.

TOUTES LES DAMES *avec* POUSSIF.

Que les chevaux sont malheureux,
Quand les cochers sont amoureux!

Je vais au bal guetter cette perfide, et si elle danse ce soir avec un autre que moi, celui-là n'a qu'à bien se tenir : ça sera sa dernière contredanse. (*Il sort.*)

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ANNETTE, *entrant par la gauche.*

AMANDA. Le pauvre garçon!.. eh! mais voilà justement mademoiselle Annette.

ANNETTE. Bonjour, Mesdemoiselles.

JOSÉPHINE. Votre amoureux sort d'ici.

ANNETTE. Oh! je l'ai bien vu, et j'attendais qu'il fût parti, parce que c'est un vilain jaloux. Dites-moi, d'abord, si je suis bien mise.

AMANDA. Mais oui, pas mal pour une paysanne.

ANNETTE. Et le fichu, n'est-il pas trop long?

TOINETTE. Oui, on pourrait le baisser un peu.

JOSÉPHINE. Et avec une épingle de chaque côté.

ANNETTE. Dieux! Mesdemoiselles, que vous êtes bonnes!

JOSÉPHINE.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Rien ne manque à votre toilette.

ANNETTE.

Dam'! j'ai mis mes plus beaux habits.

AMANDA.

Dans sa parure, elle est coquette
Plus que les dames de Paris.

ANNETTE.

Pour aujourd'hui, c'est vrai, j' suis franche;
Mais ces dam's, dans leurs riches atours,
Pour êtr' coquett's ont tous les jours;
Et nous n'avons que le dimanche.

Et puis, dites donc, j'ai une fière nouvelle à vous apprendre!

TOUTES. Qu'est-ce que c'est? Dis-nous bien vite.

ANNETTE, *passant au milieu des trois demoiselles.* J'ai aperçu tout à l'heure mademoiselle Angelina, une de vos bonnes amies, qui entrait dans une allée avec un grand jeune homme. Moi qui n'avais rien à faire, je me suis dit : en attendant que le bal commence, je m'en vais les suivre.

TOUTES. Comment! Mademoiselle.

ANNETTE. Ce n'est peut-être pas bien, mais ça occupe.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Pour un' paysann' tell' que moi,
Ecouter est souvent utile;
Je n' puis que profiter, je croi,
Aux discours des dam's de la ville :
Leur langage me servira;
Aux politess's faut correspondre...
Et si quelqu'un m' parlait comm' ça,
Au moins, j' saurais comment répondre.

Voilà donc que je m'avance en tapinois, et je me blottis derrière un buisson où ils s'étaient arrêtés. Le monsieur lui disait : « *Non, vous êtes une cruelle;* « *vous ne voulez pas m'aimer, vous ne m'aimez pas;* » enfin, ce qu'on dit toujours; aussi je vous passe ça. Il continuait : « *C'est mademoiselle Amanda, c'est* « *mademoiselle Joséphine qui en est la cause*..... *on* « *vous a prévenue contre moi.* » Et alors, Mesdemoiselles, il s'est mis à dire du mal de vous... oh! mais, un mal affreux : qu'il vous avait fait la cour, et que vous étiez jalouses de lui.

JOSÉPHINE. Si on peut faire des mensonges pareils! je te le demande, Amanda?

AMANDA. Et moi donc! mais il n'en faut pas davantage pour occasionner des rapports; ça n'aurait qu'à venir aux oreilles de Victor, il me ferait une scène, ma chère.

JOSÉPHINE. Mais ça ne se passera pas ainsi; il faut rompre le mariage, il faut qu'Angelina connaisse la vérité.

AMANDA. Oui, sans doute, ne fût-ce que pour nous en venger.

TOINETTE. Et pour les faire enrager tous deux.

JOSÉPHINE. Et puis, par amitié pour elle; mais comment nous y prendre?

ANNETTE. Oui, qu'est-ce que nous allons faire? car j'en suis, n'est-ce pas? c'est moi qui ai apporté la nouvelle.

AMANDA. Écoutez : vis-à-vis notre magasin est un bel hôtel qui est habité par un banquier, M. Durfort, qui a une femme à la mode, une dame du grand genre. Et du fond du comptoir, j'ai vu souvent M. Beljambe passer sous ses fenêtres, s'y arrêter longtemps, et soupirer; le tout sans succès, car on n'a jamais fait attention à lui. Mais si nous lui envoyions une lettre au nom de cette dame, une demi-déclaration; à coup sûr il y répondrait; et en portant cette réponse à Angelina, elle saurait à quoi s'en tenir sur la fidélité de son prétendu.

JOSÉPHINE. A merveille! il ne s'agit plus que de composer la lettre.

ANNETTE. Pour ça, je n'y entends rien; car je n'en ai jamais écrit; mais c'est bon; ça m'apprendra.

TOINETTE. Nous n'avons ici ni plume ni encre.

AMANDA. Tant mieux; au crayon, c'est bien plus mystérieux; (*Fouillant dans son sac.*) j'ai là un souvenir que m'a donné Victor.

JOSEPHINE, *s'asseyant sur une chaise.* Très-bien, c'est moi qui vais écrire. (*Joséphine est assise, et les trois autres sont groupées autour d'elle.*)

AMANDA. Oui, oui, Joséphine a une bien plus belle écriture; au magasin, c'est elle qui fait toutes les factures.

JOSÉPHINE. A la bonne heure; mais je ne sais pas comment composer cette déclaration.

AMANDA. Une idée! tâchons de nous rappeler, dans celles que nous avons reçues, chacune une phrase.

JOSÉPHINE. Elle a raison, chacune une phrase; j'en tiens une : « *Ne craignez pas de recevoir ces mots* « *d'une main qui vous est inconnue.* »

AMANDA. C'est bien, ça peut commencer par là. Attendez, je me souviens d'une autre : « *Il est impos-* « *sible de vous voir sans vous aimer, et je vous ai vue.* »

ANNETTE. Faut ajouter : *sous ma fenêtre*, puisque c'est là qu'il allait.

JOSÉPHINE. C'est très-juste; la petite a raison.

AMANDA. Adopté. (*A Toinette.*) Eh bien! et toi, est-ce que tu ne te rappelles rien?

TOINETTE. Écoutez donc, Mademoiselle, je n'ai jamais reçu de lettre que de mon cousin.

JOSÉPHINE, *riant.* Une correspondance de famile!

AMANDA. Eh bien! qu'est-ce qu'il te disait?

TOINETTE. Je me souviens, dans sa première lettre, d'une phrase qui finirait bien. « *Je vous jure que tous* « *mes vœux seront remplis, si le plaisir fait battre* « *votre sein quand vous lirez la signature.* »

ANNETTE. Dieux! que c'est joli!

AMANDA. Que tu es bête! c'est bon pour une femme; mais on ne peut pas adresser cela à un homme.

JOSÉPHINE. Eh bien! attendez, un changement : « *Mes* « *vœux seront remplis, je vous jure, si le plaisir* « *brille dans vos yeux.* »

ANNETTE. C'est juste! des yeux! tout le monde en a!

AMANDA. Signe, *madame Durfort*, et puis c'est fini.

TOUTES. Relisons maintenant.

JOSÉPHINE, *prenant le papier et lisant.*

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

« Ne craignez pas de recevoir
« Ces mots d'une main inconnue :
« Est-il possible de vous voir
« Sans aimer?.. et je vous ai vue. .
« Sous ma fenêtre. . et tous mes vœux
« Seront remplis, je vous le jure,
« Si le plaisir brille en vos yeux,
« Quand vous lirez la signature. »

Il est très-bien.

ANNETTE. Dame! quand il y a tant de monde qui y travaille.

JOSÉPHINE. Ah! mon Dieu, Mesdemoiselles, et l'orthographe?

AMANDA. C'est vrai, nous n'y avons pas pensé; mais M. Beljambe, qui est danseur, n'en sait pas plus que nous.

ANNETTE. Eh bien! pour la réponse...

JOSÉPHINE. Tenez, voyez-vous dans cette allée Angelina et son cavalier?

ANNETTE. Eh bien! pour la réponse...

JOSÉPHINE. C'est juste! il faut indiquer un endroit. (*Regardant dans une allée, et ensuite écrivant.*) Réponse dans le creux du troisième arbre l'allée, à droite.

ANNETTE. Donnez, donnez, je me charge de lui glisser dans la main, sans qu'il me voie; et puis quand il me verrait, il ne se défierait pas de moi; j'y vais tout de suite.

AMANDA. A merveille! son bon ami de tout à l'heure avait raison, la petite promet.

SCÈNE VIII.

AMANDA, JOSÉPHINE, TOINETTE.

TOUTES TROIS.

AIR de *la Clochette.*

C'est très-bien. (*bis.*)
Quelle joie est la mienne!
Ce moyen... (*bis.*)
Prendra, j'en suis certaine...
A ce billet il va répondre...
Et quel plaisir de le confondre!

Taisons-nous (*bis*), d'ici je crois l'entendre;
Taisons-nous (*bis.*), afin de le surprendre;
Oui, c'est lui,
Le voici... le voici... le voici.

(*Elles sortent toutes par l'allée à gauche, excepté Joséphine, qui, regardant vers l'allée à droite, dit* :)

Non, il ne vient pas encore... Quel est donc ce jeune homme qui cause avec lui? il me semble que je le connais.

SCÈNE IX.

JOSÉPHINE, PASTOUREL.

PASTOUREL. Eh bien! par exemple, a-t-il des aventures! Et de peur de se compromettre, emprunter ma main. En voilà un fameux! Il entend joliment son état d'homme à bonnes fortunes! Je veux lui dédier ma première contredanse, *la Lovelace*, une gigue anglaise.

JOSÉPHINE. Je ne me trompe point, c'est M. Pastourel.

PASTOUREL. Mademoiselle Joséphine! L'amie de mon amie.

JOSÉPHINE. Vous voilà donc de retour de l'Angleterre?

PASTOUREL. J'en arrive. Et ma chère Angelina! Il y a si longtemps que je ne l'ai vue, que je n'ai reçu de ses nouvelles. La *Manche* nous séparait. Et entre artistes, on ne s'écrit pas; mais on s'aime toujours.

JOSÉPHINE. Elle est ici avec nous, au bal.

PASTOUREL. Il se pourrait! Quel bonheur!

JOSÉPHINE, *gravement, et d'un air composé*. Oui, mais elle n'y est pas seule.

PASTOUREL. Vous avez un air, en me disant cela.....

JOSÉPHINE, *de même*. Voyez-vous, mon cher, on a souvent tort d'aller en Angleterre, parce que, même en restant en France, on n'est pas encore bien sûr...

PASTOUREL. Que voulez-vous dire?

JOSÉPHINE. Est-ce que vous connaissez le jeune homme avec qui vous étiez tout à l'heure?

PASTOUREL. C'est un ami intime que je ne connais pas beaucoup. C'est un gaillard qui fait ses trois ou quatre conquêtes par jour.

JOSÉPHINE. Eh bien! Il paraît qu'Angelina en est une de la semaine; car c'est elle qu'il épouse.

PASTOUREL. Qu'est-ce que vous me dites là? Il doit se marier à une petite lingère.

JOSÉPHINE. Précisément : Angelina a fait un héritage; elle a pris un magasin.

PASTOUREL. Je ne puis en revenir encore; quel affront pour la musique! Moi, Pastourel! un artiste distingué! qui revenais chargé de gloire, de guinées!

JOSÉPHINE. Calmez-vous, je vous en conjure.

PASTOUREL. Si c'était d'une autre, je ne dis pas. (*Pleurant.*) Mais voyez-vous, mademoiselle Joséphine, je croyais aux couturières.

JOSÉPHINE. Pauvre garçon! il croyait aux couturières!

PASTOUREL. J'avais confiance, et c'est...

JOSÉPHINE. Rassurez-vous : Angelina n'est qu'égarée; et nos avis, nos conseils, surtout notre exemple... D'ailleurs, nous nous sommes arrangées pour perdre votre rival, et nous n'attendons plus qu'une preuve.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; AMANDA, ANNETTE, TOINETTE, *accourant.*

AMANDA. La voici, la voici. La victoire est à nous... (*Apercevant Pastourel.*) C'est vous, monsieur Pastourel. Vous ne pouviez revenir plus à propos, pour jouir de la défaite d'un rival.

JOSÉPHINE. Car, pendant votre absence, nous défendions vos intérêts.

PASTOUREL. O amitié des femmes! ô sentiment pur et désintéressé!

TOINETTE, *qui tient le papier*. Voici qui doit confondre le traître.

ANNETTE. C'est une lettre de sa main.

JOSÉPHINE. Donnez, donnez; enfin nous triomphons, et voici de quoi le perdre aux yeux d'Angelina. (*Elle regarde l'écriture de la lettre.*) Ah! mon Dieu! ce n'est pas son écriture. Qu'est-ce que cela veut dire? C'est celle de M. Pastourel

PASTOUREL. Quoi! ce serait une réponse à madame Durfort?

JOSÉPHINE. Précisément.

PASTOUREL. C'est moi qui viens de l'écrire.

TOUTES. Il se pourrait! c'est vous!

ANNETTE. Est-il bon enfant!

PASTOUREL. Eh! oui, parce qu'il soupçonnait quelque ruse, il se méfiait de vous; car nous avons affaire à un malin; et moi, je lui ai servi de secrétaire; que voulez-vous? j'ignorais ses projets; et puis, l'insouciance d'un artiste.

ANNETTE. Quel dommage! tout est fini.

JOSÉPHINE. Eh bien! voyons, Mesdemoiselles, ne perdons pas courage : que contient ce billet? (*Elle lit l'adresse.*) « A madame Durfort. (*Lisant le contenu* « *de la lettre.*) Belle dame, la lettre que j'ai reçue « vient-elle de vous? j'en doute encore, je le croirai « si, ce soir au bal, je vous vois porter le bouquet de « bluets ci-joint. »

AMANDA, *montrant le bouquet*. Le voici.

PASTOUREL. C'est bien ça; c'est moi qui l'ai écrit sous sa dictée; et le plus terrible, c'est que madame Durfort, que je connais très-bien, est réellement au bal avec son mari; je viens de la voir.

TOINETTE. Alors, voilà la ruse découverte.

AMANDA. Au contraire; si nous pouvions, par adresse, faire accepter ce bouquet à madame Durfort.

JOSÉPHINE. Nous serions sauvées, parce qu'alors M. Beljambe se croirait aimé.

PASTOUREL. Et qu'alors, il s'ensuivrait, au milieu du bal, des déclarations, explications et révolutions à ne plus s'y reconnaître.

AMANDA. Surtout si nous sommes là pour tout embrouiller.

TOINETTE. Oui. Mais comment engager une dame à la mode à porter ce bouquet de bluets? des fleurs des champs.

ANNETTE. Attendez, Mesdemoiselles; si ce n'est que cela, je m'en charge; et j'espère en venir à bout.

PASTOUREL. Il se pourrait!.. Tenez, tenez, regardez M. et madame Durfort qui viennent de ce côté!

ANNETTE. Éloignons-nous, et ne craignez rien.

PASTOUREL. A merveille; je vais me concerter avec vous pour tout réparer. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

M. ET MADAME DURFORT.

MADAME DURFORT. Quoi! Monsieur, pas un seul petit bal dans votre hôtel, pas même pour votre fête?

DURFORT. Non, Madame; je n'en donnerai pas un de l'hiver. Je ne puis souffrir les bals de Paris; ceux de la campagne, c'est différent : aussi je vous mène à

toutes les réunions champêtres des environs, à toutes les fêtes patronales.

MADAME DURFORT. Comme c'est amusant! L'autre semaine à *Meudon*, dimanche dernier à *Fontenay*: je prévois que ce soir je vais périr d'ennui.

M. DURFORT. Parce que vous ne trouverez point ici votre société ordinaire; parce que vous n'aurez point, comme dans la capitale, une foule de jeunes gens qui vous feront la cour.

MADAME DURFORT. Sans doute; dans les bals de Paris, il n'y a que cela d'amusant.

M. DURFORT. Est-il possible d'être plus coquette!.... Eh bien! Madame, voilà pourquoi je les supprime; de pareilles réunions sont la perte des mœurs. Ici, au contraire, quelle candeur! quelle innocence! de bons villageois, simples et sans prétention, de jeunes paysannes bien franches et bien naïves..... (*Apercevant Annette qui s'avance.*) Tenez, par exemple, regardez cette petite fille qui s'avance vers nous.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ANNETTE.

ANNETTE, *à part.* J'en ai assez entendu, et j' crois que je pouvons les aborder. (*Elle passe près d'eux et leur fait la révérence.*)

M. DURFORT. Où allez-vous donc, ainsi, ma belle enfant?

ANNETTE. Pardon, excuse, Monsieur, Madame, je venais savoir si le bal était commencé; et je vais rejoindre mes compagnes.

MADAME DURFORT. Dites-moi, mon enfant, le bal d'aujourd'hui sera-t-il bien beau?

ANNETTE. Oui, Madame; il y aura un beau feu d'artifice, et le bal sera plus beau encore que celui de Fontenay-aux-Roses, où vous étiez dimanche dernier.

MADAME DURFORT. Comment! vous m'y avez vue?

ANNETTE. Oh! oui, Madame; et j'ai bien des raisons pour ne pas l'oublier; car vous êtes la cause que j'ai eu bien du chagrin.

MADAME DURFORT. Eh! mon Dieu! contez-nous ça.

ANNETTE. Non pas vraiemnt; je n'oserais jamais.

M. DURFORT. Allons, allons, parle sans rien craindre.

ANNETTE. Vous savez bien le moment où tous les jeunes gens de la ville vous entouraient et vous regardaient, il y en avait qui disaient à voix basse: « Quelle différence d'avec les autres, voilà une jolie « tournure, voilà qui est bon genre, ça se voit tout « de suite. »

M. DURFORT. Comment! ces messieurs disaient...

MADAME DURFORT. Eh! qu'importe! laissez-la achever; cette petite fille est si amusante.

ANNETTE. Oui; mais voilà le pire, c'est qu'il y avait parmi eux Nicolas Poussif, un jeune homme d'ici, qui me recherche pour le mariage: il ne vous a pas quittée des yeux de toute la soirée, et depuis ce temps-là, il ne me trouve plus gentille; il ne pense plus qu'aux dames de la ville.

MADAME DURFORT. Cette pauvre enfant!

M. DURFORT. Au fait, ce Nicolas Poussif est un impertinent.

ANNETTE. Alors, pour lui plaire, je m'étais promis ce soir de bien observer, pour après tâcher de vous imiter, et de faire comme vous; mais plus je vous regarde, et plus je vois qu'il n'y a pas moyen. La belle toilette! et surtout le beau bouquet! dieux! qu'il me paraît joli! surtout quand je le compare au mien.

M. DURFORT. Je le crois bien, ce sont des roses artificielles.

ANNETTE. Ah! mon Dieu! Madame, si j'osais!

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Je vous d'mand'rais une faveur bien grande,
Mais vous n' voudrez pas, je le vois.

MADAME DURFORT.

Et pourquoi donc? ne crains rien et demande.

ANNETTE.

Ce s'rait de changer avec moi!
D'un inconstant, pour ranimer la flamme,
Pauvre d'attraits, à vous j' viens m'adresser;
Pour plaire il m' faut d' la parure, et Madame
Est assez rich' pour s'en passer.

MADAME DURFORT, *ôtant son bouquet.* Comment donc! et de grand cœur. Cette petite est charmante.

ANNETTE. Que je suis contente! Faut le placer de côté, n'est-ce pas, Madame? Je le conserverai toujours par reconnaissance.

MADAME DURFORT. Et moi, je le garderai par souvenir.

M. DURFORT. Le bal ne va pas tarder à commencer; car voilà les habitués qui arrivent.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, PASTOUREL, JOSÉPHINE, AMANDA, TOINETTE, *plusieurs personnes du bal.*

CHOEUR.

AIR : *The Recovery.*

Vive un bal champêtre!
Sous l'ombre d'un hêtre,
Le plaisir peut naître,
Sans blesser, comme à fleurs,
Les mœurs.

MADAME DURFORT.

Je vous rends justice;
Agrément complet,
Bal, feu d'artifice.

ANNETTE.

Je m' charg' du bouquet.

CHOEUR.

Vive un bal, etc., etc.

MADAME DURFORT.

Vous souffrez, j'espère,
Que je danse ici.

M. DURFORT.

Je compte, ma chère,
M'en donner aussi.

CHOEUR.

Vive un bal, etc., etc.

(*Pendant cette reprise du chœur, M. Durfort invite Annette à danser.*)

ANNETTE, *faisant la révérence.*

C'est ben d' l'obligeance:
Va-t'on m'envier!
Quel honneur! je danse
Avec un banquier.

CHOEUR.

Vive un bal champêtre, etc., etc.

JOSÉPHINE. Est-ce qu'on ne va pas bientôt commencer? l'orchestre n'arrive pas encore. (*Madame Durfort est assise à gauche, ainsi que plusieurs dames. A droite, Amanda, Joséphine, Toinette.*)

M. DURFORT, *à part, et près d'elles.* Voilà les bals comme je les aime. C'est honnête, c'est décent.

AMANDA, *bas, à Joséphine.* Je ne vois pas M. Victor.

JOSÉPHINE. Ni moi, Auguste. Ils ont pourtant promis.

de nous rejoindre à la salle de bal, parce qu'ici, c'est sans danger; ça n'a pas l'air...

M. DURFORT. Hein! qu'est-ce que j'entends là?

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; ANGELINA, *donnant le bras à* BELJAMBE.

AMANDA. Mais viens donc, Angelina, nous te gardions une chaise auprès de nous. (*Angelina s'assied auprès de ces demoiselles; Beljambe et Durfort sont debout près d'elles.*)

BELJAMBE, *regardant de l'autre côté en face.* Dieux! qu'ai-je vu? madame Durfort; elle a mon bouquet; il n'y a plus de doute. (*Il la salue profondément.*)

MADAME DURFORT, *de l'autre côté.* Je ne connais pas ce jeune homme, et je crois qu'il se trompe; mais c'est égal. (*Elle lui rend son salut; et Toinette, Amanda et Joséphine le font remarquer à Angelina.*)

M. DURFORT, *à part.* Quel est donc ce jeune homme qui vient de saluer ma femme? (*Bas, à Beljambe.*) Dites-moi, Monsieur, est-ce que vous connaissez cette dame?

BELJAMBE. Oui, Monsieur; un peu.

M. DURFORT. Et pourriez-vous me dire qui elle est?

BELJAMBE, *à demi voix.* C'est madame Durfort, la femme d'un riche banquier. Une petite femme fort aimable, que j'ai l'avantage de voir à Paris. (*En ce moment les musiciens montent à l'orchestre.*)

M. DURFORT. Vous êtes donc reçu chez son mari?

BELJAMBE. Non, Monsieur, je ne le connais pas; mais c'est égal, vous sentez qu'il y a d'autres moyens de se rencontrer. Par exemple, dans ce moment, je suis un peu embarrassé, (*Montrant Angelina du coin de l'œil.*) parce qu'on m'observe de ce côté; mais une idée qui me vient. Je vais l'inviter à danser.

M. DURFORT. Comment! Monsieur?

BELJAMBE, *mettant ses gants.* C'est le moyen d'avoir un tête-à-tête au milieu de cent personnes. (*Entendant la ritournelle.*) Justement, voici la contredanse qui commence.

ANGELINA, *bas, à ses compagnes.* Comment! ma chère, il va inviter cette dame!

JOSEPHINE. Sois tranquille, tu en verras bien d'autres!

M. DURFORT. Morbleu! je ne bouge pas de là.

ANNETTE, *accourant et le prenant par le bras.* Eh! vite, Monsieur, venez donc, la contredanse se forme, et nous n'aurons plus de place.

M. DURFORT. Est-ce que nous ne pouvons pas ici?

ANNETTE. Mais non, Monsieur, c'est la contredanse des paysans.

TOUT LE MONDE, *le poussant.* Eh! oui, sans doute, c'est plus loin.

SCÈNE XV.

(*Amanda a été invitée par Auguste; Joséphine par Victor; Toinette par son petit cousin; madame Durfort par Beljambe; ils forment une contredanse. Angelina est seule assise sur une chaise à droite, et ne danse pas. Pendant toute cette scène, l'orchestre, conduit par Pastourel, joue une contredanse; et ceux qui ne parlent pas forment les différentes figures.*)

BELJAMBE, *aux autres danseurs.* Je vous prierai, Messieurs, de vous repousser un peu, pour faire place à Madame.

LES AUTRES DANSEURS. Du tout, Monsieur, c'est vous qui avez pris notre place; car elle était retenue.

D'AUTRES. Ah! mon Dieu! oui.

BELJAMBE. Il suffit, Messieurs, dès que vous ne connaissez pas les égards; il paraît qu'on n'en use pas.

UN MUSICIEN DE L'ORCHESTRE. La chaîne anglaise.

BELJAMBE, *bas, à madame Durfort.* Ah! Madame, je ne saurais vous exprimer le bonheur que m'a causé votre lettre.

MADAME DURFORT. Comment! Monsieur, ma lettre!

BELJAMBE. Silence. (*Regardant du côté d'Angelina.*) On pourrait nous entendre; mais je n'ai pas besoin de vous dire que mon amour correspond au vôtre.

MADAME DURFORT, *à haute voix.* Votre amour! qu'est-ce que cela signifie?

ANGELINA, *qui est derrière eux, s'avançant.* Quoi! Madame; qu'y a-t-il?

MADAME DURFORT. C'est Monsieur que je ne connais point, et qui a l'insolence de soutenir que je l'aime et que je lui ai écrit.

ANGELINA, JOSÉPHINE, AMANDA, TOINETTE, *s'avançant vers Beljambe.* Comment! monsieur Beljambe, vous auriez l'indignité...

BELJAMBE. Ah çà! qu'est-ce qu'elle a donc? est-ce que c'est la mode maintenant de traiter ces affaires-là en séance publique? (*A madame Durfort.*) Eh bien! oui, Madame, puisque vous m'y forcez... (*Fouillant dans sa poche.*) Ce n'est pas moi qui vous ai priée de m'écrire, de recevoir mes lettres, de porter le bouquet que je vous ai envoyé.

MADAME DURFORT. Et je souffrirais un pareil affront! Mon mari, M. Durfort, où est-il?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ANNETTE; M. DURFORT, *poursuivi par* POUSSIF. *Poussif est endimanché.*

M. DURFORT. A l'aide! au secours! arrêtez ce misérable! il y a violation du droit des gens; oser porter la main sur moi!

POUSSIF. Oui, morbleu! je t'apprendrai à aller sur mes brisées!

M. DURFORT. J'irai me plaindre au sous-préfet.

MADAME DURFORT. Eh! Monsieur, il ne s'agit pas de cela, mais de me venger; vous devez demander raison à Monsieur qui vient de m'insulter.

M. DURFORT ET BELJAMBE, *chacun de leur côté.* C'est ça, encore une affaire! (*En ce moment la contredanse est interrompue, et plusieurs personnes du bal s'avancent pour connaître le sujet de la dispute.*)

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre, et à haute voix.* Eh bien! Messieurs, qu'est-ce que cela signifie? interrompre ainsi le bal.

ANGELINA, *levant les yeux en l'air et apercevant Pastourel.* Qu'ai-je vu? Pastourel!

ANNETTE, AMANDA, JOSÉPHINE ET TOINETTE, *se pressant autour d'elle.* Ah! mon Dieu, elle se trouve mal. (*On la soutient; on lui fait respirer des sels.*)

BELJAMBE. Bravo! il ne manquait plus que cela.

PASTOUREL, *toujours du haut de l'orchestre.* Arrêtez, arrêtez; c'est à moi, c'est au chef d'orchestre à rétablir l'harmonie; un seul mot va vous mettre d'accord.

BELJAMBE. Il fait bien de venir à mon secours, car je n'y étais plus.

PASTOUREL, *montrant Beljambe.* Je suis l'ami, le confident de Monsieur, et je dois le prévenir qu'on s'est moqué de lui. Oui, mon cher, c'est moi qui vous l'ap-



AMANDA. Ah! mon Dieu! elle se trouve mal. — Scène 16.

prends, moi, Pastourel, votre rival, le prétendu de mademoiselle Angelina.

BELJAMBE. Qu'est-ce à dire? cette lettre que j'ai reçue...

ANNETTE ET LES AUTRES. C'est nous qui l'avons écrite.

BELJAMBE. Le bouquet que j'ai envoyé?

ANNETTE. C'est moi qui l'ai porté.

BELJAMBE. Dieux! quelle école! Beljambe, mon ami, voilà un dimanche de perdu; par bonheur, il y en a cinquante-deux dans l'année.

MADAME DURFORT, *à son mari.* Eh bien! que dites-vous maintenant des bals champêtres?

M. DURFORT. J'y renonce; et s'il faut être attrapé, autant ne pas sortir de chez soi, c'est plus commode.

ANNETTE, *à Poussif.* Vous voyez bien, Monsieur, que tout ça était pour rire, et que vous êtes un jaloux.

POUSSIF. Taisez-vous, Mademoiselle, c'est vous qui vous êtes mêlée de toutes ces intrigues subalternes; et moi, j'aime qu'on aille droit son chemin; dans notre état, nous ne connaissons que la grande route; ainsi, vous pouvez dès ce moment chercher un autre mari.

ANNETTE, *pleurant.* Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir?

TOINETTE. Sois tranquille, nous te raccommoderons.

ANNETTE. Puisqu'il m'abandonne.

JOSÉPHINE. On dit ça, et l'on revient toujours.

ANGELINA, *à Pastourel.* Ah! monsieur Pastourel, daignez-vous me pardonner un instant d'erreur dont je suis bien revenue?

PASTOUREL. Les artistes n'ont pas de rancune : tout est oublié, je retrouve mon bien; que chacun reprenne sa place, et achevons la contredanse.

VAUDEVILLE.

AIR de M. Adam.

CHOEUR.

Livrons-nous à la danse,
Profitons des instants:
Déjà l'hiver s'avance,
Pour chasser le printemps.

PREMIER COUPLET.

JOSÉPHINE, *à Annette.*

Il reviendra, ma chère,
Cesse de t'attrister;

Les hommes ont beau faire,
On ne peut éviter...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* La chaîne des dames.

CHOEUR.

Livrons-nous, etc...

DEUXIÈME COUPLET.

ANGELINA.

On croit en mariage
N'avoir que d'heureux jours;
Par malheur en ménage
Les époux sont toujours..

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* Dos à dos.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

TROISIÈME COUPLET.

TOINETTE.

L'hymen est une chaîne
Qui pèse bien souvent;
Mais que l'amour survienne
Alors on fait gaîment...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* La chaîne à trois.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

BELJAMBE.

Le sexe est peu fidèle;
Excepté les maris,
Personne, d'une belle
Ne se croit à Paris...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* Le cavalier seul.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

CINQUIÈME COUPLET.

AMANDA.

Voyez la prude Elmire,
A sa vertu l'on croit;
Offrez un cachemire,
Et soudain on la voit..

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* Balancez.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

SIXIÈME COUPLET.

POUSSIF.

Sur le champ de bataille,
Vieux soldat et conscrit
Courent à la mitraille
Dès que l'honneur leur dit...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* En avant.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

SEPTIÈME COUPLET.

MADAME DURFORT.

Gloire à notre patrie,
Au commerce français;
Les arts et l'industrie
Ont brisé pour jamais...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* La chaîne anglaise.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

HUITIÈME COUPLET.

M. DURFORT.

Comblant notre espérance,
CHARLES règne sur nous tous.
Plus de partis en France,
Ensemble formons tous...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* Le grand rond.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

NEUVIÈME COUPLET.

ANNETTE, *au public.*

Si dans ce bal champêtre,
Pour détruir' notr' espoir,
La critiqu' veut paraître,
Priez-la d' fair' ce soir...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* La promenade.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc., etc.

FIN DU BAL CHAMPÊTRE.

LA JARRETIÈRE DE LA MARIÉE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 12 novembre 1816.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

LE COLONEL.
GUSTAVE, capitaine.
ALFRED, officier.
WILHEM, fils du bourgmestre.
HENRIETTE, sa future.
NANCI, suivante.
UN LIEUTENANT.
UN SOUS-LIEUTENANT.

La scène se passe dans une ville d'Allemagne.

Le théâtre représente un village; à gauche, une maison bourgeoise, avec un balcon; à droite, une caserne; au milieu, un gros arbre. — L'ouverture finit par un appel de cavalerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

WILHEM, *seul.* Encore des officiers! il faut avouer qu'on a eu là une belle invention, d'aller placer une caserne en face les croisées d'Henriette!

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Dès le matin, sur l'esplanade,
C'est un tapage, c'est un bruit!
Pas un' marche, pas un' parade,
Dont tout l' villag' ne soit instruit!
Quel bonheur, lorsqu'un vrai cosaque
A nos maris ils font quelqu' tour,
Si la trompette ou le tambour
Annonçait le mom'nt d' l'attaque.

Aussi le père Hermann, qui est un ancien housard, et qui sait par lui-même de quoi ces messieurs sont capables, a défendu à sa fille de sortir, ou de paraître seulement à sa croisée; de sorte que je ne peux plus la voir. Ne pas voir sa future la veille de sa noce; c'est-à-dire je peux bien la trouver chez elle le soir, ou chez mon père le bourgmestre; mais se regarder ou

se parler en société, autant ne se rien dire; il n'y a rien de gênant comme de s'aimer en présence de tout le monde, et vaut mieux encore avoir recours à notre messager ordinaire. (*Allant vers l'arbre.*) Remettons là ma lettre et mon présent.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Cet arbre m'offre un sûr moyen
De correspondre avec ma belle,
Car il voit tout et ne dit rien;
Des confidents c'est le modèle.
Qu'il rendit d' servic' aux amours!
Et que d' bruit dans plus d'un ménage,
S'il allait révéler quelqu' jours
Tout c' qui s'est fait sous son ombrage.

Voici bientôt neuf heures; c'est le moment où ils vont à l'appel, à la parade, que sais-je? Peut-être Henriette pourra-t-elle venir le prendre. (*Le regardant encore.*) Ah! oui! il sera bien là... Ah! mon Dieu! l'on vient. (*Il s'enfuit par la droite et sort en courant.*)

SCÈNE II.

GUSTAVE, *entrant par le côté opposé.* Oui, j'arriverai encore à temps pour l'appel. Mais quel est cet homme qui s'éloigne en courant? Est-ce moi qui l'aurai fait fuir? et que faisait-il ici vis-à-vis la caserne? Je l'ai vu de loin se baisser au pied de cet arbre! Y aurait-il là quelque mystère? (*Fouillant dans l'arbre.*) Je crois sentir quelque chose. Oui, vraiment, un paquet! (*Accourant au bord du théâtre.*) Voyons ce que ce peut être! (*Gaiement, en défaisant le paquet.*) J'ai toujours été curieux, moi, et je ne devais pas être homme; j'ai manqué ma vocation... Que vois-je? les jolies jarretières! quelle fraîcheur! quelle élégance! c'est que c'est charmant! et c'est bien dommage qu'on ne connaisse pas chez nous l'Ordre de la Jarretière.

AIR de *Lantara.*

Tel jadis un roi d'Angleterre
Donna naissance à cet ordre fameux :
Ah! que ne puis-je avec mystère,
Ainsi que lui, l'établir en ces lieux!
La beauté seule obtiendrait cet emblème,
Nous réservant, selon l'occasion,
Le droit heureux de l'accorder nous-même,
Et d'attacher la décoration!

Qu'il est fâcheux de s'en séparer! Mais respectons un bien qui ne nous appartient pas, et remettons chaque chose à sa place. (*Il ramasse le papier qui servait d'enveloppe.*) De l'écriture... voyons. (*Il lit.*)

« C'est aujourd'hui ta fête... »

Diable! quel saint est-ce donc? je l'ignore!

« Je voulais t'envoyer des vers, mais le magister n'y est pas, et tu ne les auras que demain... »

Il paraît que c'est le poëte du village!

« Alors, je t'ai acheté ce présent qui est à deux fins!
« je te prie d'abord de le porter pour l'amour de moi,
« et ensuite, comme il faut toujours une jarretière à
« la mariée, je désire que tu te pares de celles-là le
« jour de notre mariage! Mais, je t'en prie, n'en parle
« à personne au monde. C'est peut-être une idée;
« mais il y a des choses qu'on est bien aise de con-
« naître seul. »

Oui, elle est singulière son idée! C'est qu'en effet ça fera de fort jolies jarretières de mariée. Un ruban rose, une agrafe en or! un chiffre gravé, un V et une H... Mais avec tout cela, pas de nom, pas d'adresse, aucun autre indice. Jamais on ne piqua plus vivement ma curiosité.

AIR : *Je ne suis plus de ces vainqueurs.*

Oui, ma science est en défaut,
Mais l'amour est de la partie;
Et je vois que dans ce complot
Aura trempé femme jolie.
Le hasard, qui me met au fait,
Ne me rend qu'un demi-service...
Au lieu de tenir le secret,
Je voudrais tenir la complice.

(*Il a renoué le papier, et le remet dans l'arbre.*)

Peut-être qu'elle-même se trahira; si je la guettais? (*On entend la trompette.*) Allons, voilà l'appel maintenant, ce ne sera pas long : je n'ai besoin que de me montrer, et je reviens à mon poste. (*Il entre dans la caserne.*)

SCÈNE III.

(L'orchestre joue l'air *Mon bon André, mon cher André.*)

HENRIETTE, *sortant furtivement de la maison, arrive pas à pas vers l'arbre, saisit le paquet, fait un geste de joie, et rentre en courant dans la maison, dont elle referme la porte tout doucement.*

SCÈNE IV.

LE COLONEL, ALFRED, GUSTAVE, OFFICIERS, SOLDATS, *sortant de la caserne et se rangeant sur le côté.*

CHŒUR.

AIR : *Entends-tu l'appel qui sonne?*

Aussitôt que l'appel sonne,
A l'instant c'est à qui s'y rendra.
Dès que le devoir l'ordonne,
Mon colonel, nous sommes là.

ALFRED.

Voyez quel zèle est le nôtre;
Ici, personne d'absent!

GUSTAVE, *à part, regardant autour de lui avec inquiétude.*

Il en est encore quelque autre
Que je voudrais voir présent.

CHŒUR.

Aussitôt, etc.

LE COLONEL, *les passant en revue.* C'est bien, Messieurs, je suis satisfait de la tenue de votre compagnie; il y a parade aujourd'hui, et vous ferez honneur au régiment; mais je ne puis trop vous le recommander, de jeunes officiers en garnison doivent donner tout leur temps à l'étude!

GUSTAVE. Ainsi faisons-nous, mon colonel.

ALFRED.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Jour et nuit je relis Vauban.

UN LIEUTENANT.

Moi, je m'exerce à la tactique.

GUSTAVE.

Ici j'ai trouvé certain plan
Dont la découverte me pique.
Le hasard m'a servi d'abord.

LE COLONEL.

Il faut continuer...

GUSTAVE.

Oui, certes,
Et j'espère bientôt encor
Pousser plus loin mes découvertes.

LE COLONEL. Je vous y engage. Je dois vous prévenir aussi que j'ai fait droit à vos réclamations; vous ne pouvez tous loger dans cette caserne; l'on va distribuer à messieurs les officiers des billets de logement. Je me suis entendu pour cela avec le bourgmestre, qui va vous envoyer son fils. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les égards...

ALFRED. Cela va sans dire!

LE COLONEL.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Si vous pouviez vous efforcer
D'être à la sagesse fidèles;
Mais n'allez pas tout renverser
Pour ravir le cœur de leurs belles.
Chez eux ils vous donnent accès...

GUSTAVE.

Mon colonel doit nous connaître;
Quand la porte s'ouvre... jamais
Nous ne montons par la fenêtre...

Soyez tranquille...

LE COLONEL. Au revoir, Messieurs.

SCÈNE V.

GUSTAVE *va à l'arbre et cherche le paquet.* LES OFFICIERS *sortent et rentrent un instant après. On apporte une table servie.*

GUSTAVE. Ma foi, on n'a pas perdu de temps, tout a disparu

AIR : *De la folie après Regnard.*

Allons, c'est un fort joli tour,
Convenons-en, quoi qu'il m'en coûte.
Mais qu'y faire? C'est que l'amour
Aura passé par là, sans doute.
(*Regardant de tous les côtés.*)
Non, rien ne s'offre à mon regard ;
C'est la première fois... je gage,
Qu'amour a passé quelque part
Sans laisser traces du passage...

ALFRED. Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là tout seul? est-ce que tu ne songes point à déjeuner?

GUSTAVE. Si, vraiment... je suis des vôtres... allons, à table...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, WILHEM.

WILHEM. C'est à messieurs les officiers de la caserne du Prince que j'ai l'honneur de parler?

ALFRED. Nous-mêmes... Il a une bonne figure.

WILHEM. Et afin que vous le sachiez, je suis le fils du bourgmestre.

GUSTAVE. Nous lui en faisons compliment..... Et tu nous apportes des billets de logement?..

WILHEM. Juste! (*Leur en donnant.*) Dame, j'ai fait de notre mieux... Nous ne nous sommes pas épargnés, je vous ai placés chez nos parents, chez nous-mêmes!..

AIR du vaudeville de *Catinat.*

Je m'acquitte en garçon d'esprit
De l'emploi qu'ici je m'arroge.
LE SOUS-LIEUTENANT.
Moi, j'ai le plus grand appétit.
WILHEM.
Chez le procureur je vous loge.
LE LIEUTENANT.
Pour moi, je suis le plus joyeux.
WILHEM.
Vous logerez au séminaire.
ALFRED.
Moi, je suis le plus courageux.
WILHEM.
Je vous loge chez ma grand'mère.

GUSTAVE. Comment, chez ta grand'mère?.. ah! ah!

WILHEM. Ah! vous y serez bien!.. je voudrais que vous y fussiez tous!

ALFRED. Hé pourquoi donc ça?

WILHEM. Ah! pourquoi?.. j'ai des raisons, c'est que vous êtes...

GUSTAVE, *le faisant asseoir.* Asseyez-vous donc, monsieur le fils du bourgmestre.

WILHEM. Vous êtes bien honnêtes... c'est-à-dire, honnêtes... au contraire.

GUSTAVE. Comment! se plaindrait-on de nous?

WILHEM. Non pas.

AIR : *Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut.*

Je sais qu'on n'est pas plus galant,
C'est tous les jours fêtes nouvelles;
La musique du régiment
Le soir fait danser les d'moiselles.
Tout l' monde vous bénit céans,
Jusques à nos bedeaux eux-mêmes,
Qui disent que depuis longtemps,
Ils n'avaient sonné tant d' baptêmes !

Mais c'est justement ça qui déplaît aux jeunes gens de l'endroit.

GUSTAVE. Je vois que vous nous faites l'honneur de nous craindre.

WILHEM. Oh! pas moi... je ne vous crains pas.

GUSTAVE. Tu es donc bien sûr de ton mérite?

WILHEM. Mon Dieu non; je n'ai pas une grande idée de moi, mais j'en ai une si bonne de ma maîtresse, que je gagerais bien que vous ne lui plairez jamais.

GUSTAVE. Jamais?

WILHEM. Jamais, je le parie.

GUSTAVE. Eh bien ! moi, je parie qu'en une demi-heure, j'en obtiens un aveu et une déclaration.

ALFRED. Y penses-tu?

GUSTAVE. Sois donc tranquille; sans la connaître, je suis certain que nous sommes au mieux ensemble; ce sera quelqu'une de nos jolies danseuses.

WILHEM. Point du tout; vous n'avez jamais vu Henriette, et elle ne se soucie point de vous voir, et quoiqu'elle loge en face de vous, elle ne vous a seulement pas fait l'honneur de se mettre à sa fenêtre.

GUSTAVE. Oui-da! alors, Messieurs... il y va de notre gloire, et je me charge de nous venger... Elle se nomme Henriette... elle est jolie... elle est notre voisine... il ne nous faut pas d'autres renseignements.

WILHEM. Ah! que je suis bête...

GUSTAVE. Je parie vingt-cinq ducats... Eh bien! monsieur le bourgmestre, est-ce que vous auriez déjà peur?

WILHEM. Non, certainement... j'y mettrais toute ma fortune. Je suis sûr d'Henriette, et pour commencer, je vais m'établir là, devant sa porte, et je n'en bouge point.

ALFRED. Non pas, non pas; il faut que tu viennes avec nous, et que tu nous enseignes nos logements.

WILHEM. Allez-y tout seuls.

GUSTAVE. Est-ce que ce n'est pas à toi de les établir?

TOUS. Sans doute, sans doute. Ah! tu viendras.

WILHEM. Eh bien! oui, j'y vas; mais ce ne sera pas long, c'est l'affaire d'une demi-heure.

GUSTAVE. C'est un peu prompt... mais je ne vous en demande pas davantage... à votre retour, vous trouverez bien des choses de faites.....

WILHEM, *vivement.* Je reviens tout de suite. (*Il sort avec les officiers.*)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, *seul.* Allons, Gustave, il n'y a pas de temps à perdre; mais j'avoue que je ne sais pas trop comment je vais me tirer de là... Bah!

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Je n'ai jamais dans cette vie
Pris l'usage de réfléchir;
Je m'abandonne à la folie,
Sans m'occuper de l'avenir.
Le présent jamais ne me gêne...
Et maint créancier très-pressé
Dit même que j'ai de la peine
A me souvenir du passé!

Pour m'introduire dans la maison, il faudrait quelque moyen ingénieux... Frappons à la porte.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, NANCI, *entr'ouvrant la porte.*

NANCI. Qui va là?

GUSTAVE. Un capitaine de lanciers. (*On lui ferme la porte au nez.*)

GUSTAVE. Ça commence bien..... voilà ce que c'est que de décliner ses qualités;.. il fallait garder l'incognito. (*Il frappe encore.*)

NANCI, *en dedans.* Je n'ouvre plus.

GUSTAVE. C'est de la part de monsieur le bourgmestre que vous connaissez...

NANCI, *paraissant.* C'est différent, c'est qu'ordinairement il ne fait pas faire ses commissions par un capitaine de lanciers.

GUSTAVE. Il faut qu'à l'instant même je parle à ta maîtresse, à mademoiselle Henriette...

NANCI. Je m'en vais dire à Monsieur...

GUSTAVE. Eh! non, garde-t'en bien! c'est à elle-même en secret que je voudrais parler.

NANCI. Oh! ça m'est bien défendu... mais quel est le nom de Monsieur?

GUSTAVE, *à part*. Ma foi, le premier venu! (*Haut.*) Auguste...

NANCI. Monsieur Auguste... je crois que j'en ai entendu parler à Mademoiselle...

GUSTAVE. Comment donc!.. cent fois.

NANCI. Attendez donc... non, je crois que c'est Ernest!..

GUSTAVE. Eh! oui, Auguste..... Ernest... c'est moi-même.

NANCI. J'ai même entendu dire que c'était un cousin...

GUSTAVE. Justement, un cousin! voilà ce que je voulais cacher... Dis-lui que monsieur Ernest, que son cousin... est ici secrètement pour la voir... Il y va de mon bonheur et du sien.

NANCI. Ah!.. j'y vais tout de suite... Excusez, Monsieur, je ne vous connaissais pas!.. c'est même un hasard si Mademoiselle a prononcé l'autre jour votre nom devant moi... Je reviens à l'instant. (*Elle rentre dans la maison.*)

SCÈNE IX.

GUSTAVE, *seul*. Vivat! que j'obtienne un moment d'entretien, c'est tout ce que je demande... Ah! diable! je fais une réflexion... ce cousin Ernest, que je représente, est peut-être un mauvais sujet... et c'est très-désagréable de porter le nom d'un mauvais sujet... Il est vrai qu'en gardant le mien... il y avait bien quelques risques à courir; ainsi il arrivera ce qu'il pourra.

SCÈNE X.

GUSTAVE, NANCI.

GUSTAVE. Eh bien!

NANCI. Je ne vous ai pas fait attendre... Mademoiselle dit qu'elle se rappelle très-bien son cousin Ernest qui a été élevé avec elle... qu'elle l'aimait beaucoup.

GUSTAVE. C'est charmant!

NANCI. Et qu'elle le reverrait volontiers et avec le plus grand plaisir, sans l'accident qui lui est arrivé.

GUSTAVE. Lequel?

NANCI. C'est qu'il est mort à six ans, et qu'alors, quoiqu'il annonçât les plus heureuses dispositions, il est difficile qu'il ait fait aussi rapidement son chemin, et qu'il soit devenu capitaine de lanciers.

GUSTAVE, *à part*. Ah! diable! le trait est perfide! (*Haut.*) Sans doute... mais c'est un malentendu... une méprise... un mot de ma main suffira pour tout expliquer... (*Il prend un crayon et écrit.*)

AIR de *l'Avare*.

Allons, ne perdons pas courage;
Il faudra qu'on m'écoute, enfin.

NANCI.

Mais à quoi bon ce griffonnage
Que fait notre défunt cousin?

GUSTAVE.

Prends cette bourse... Non... J'insiste.
J'y crois encor un ducat d'or...

NANCI.

N'allez pas vous tromper encor;
Êtes-vous bien sûr qu'il existe?

GUSTAVE. Eh! sans doute... porte vite ce billet... j'attends la réponse. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

GUSTAVE, *seul*. A-t-on idée de ce cousin! s'aviser de mourir si jeune... Qu'importe, au reste? j'ai écrit! on me répondra... je répondrai encore... voilà la correspondance engagée... et ma foi... Justement on ouvre la croisée... quel bonheur!

NANCI, *à la croisée, à voix basse*. Êtes-vous là?..

GUSTAVE. Oui...

NANCI.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Monsieur, l'on m'a dit de remettre
Cette réponse entre vos mains.
(*Elle la lui jette.*)

GUSTAVE. Comment? mon propre billet!..

NANCI.

Oui, nous ne recevons de lettre
Que d' nos véritables cousins!
Vous aurez, quoiq' vot' talent brille,
Autant de peine, vous dit-on,
Pour entrer dans notre maison,
Que pour entrer dans la famille.
(*Elle ferme la croisée.*)

GUSTAVE. Morbleu!.. je ne m'attendais pas à celui-là. (*On entend du bruit.*) Et déjà ces messieurs qui reviennent?..

SCÈNE XII.

GUSTAVE, WILHEM, ALFRED, OFFICIERS.

AIR du vaudeville des *Gascons*.

CHŒUR.

Nous trouvons dans chaque maison
Asile
Commode et tranquille :
Gaîté, bon vin, jeune tendron;
C'est charmant d'être en garnison!

ALFRED, *à Wilhem*.

Enfin nous voilà tous céans
Fort bien logés, grâce à ton zèle.

WILHEM.

Je crains qu'on n' m'ait pendant ce temps
Délogé du cœur de ma belle.

CHŒUR.

Nous trouvons, etc.

WILHEM, *à Gustave*. Eh bien!.. qu'y a-t-il de nouveau?

GUSTAVE. Certainement on m'a accueilli d'une manière... je ne puis pas dire que ce soit une faveur... mais si j'avais eu plus de temps...

ALFRED. Ah! il y a la demi-heure.

WILHEM. J'ai gagné; j'en étais sûr, ouf! Je savais bien que ce ne serait pas un jour comme celui-ci qu'elle aurait voulu me trahir.

ALFRED. Pourquoi?

WILHEM. La veille de notre mariage et le jour de sa fête. Ce serait un beau bouquet qu'elle m'aurait donné là. Moi qui au contraire...

GUSTAVE, *à part*. Quelle idée! si c'était... (*Haut.*) Ah! tu crois. Je t'avoue que d'abord mon intention était de te ménager; je voulais même te laisser ignorer...

WILHEM. Comment ça? est-ce qu'il y aurait quelque chose?

GUSTAVE. Tu avais raison, elle est charmante!

WILHEM. Qu'est-ce que ça veut donc dire?

GUSTAVE. Et je viens de passer le plus joli quart d'heure! oh! je t'assure que je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer!

WILHEM. C'est bon, c'est bon tout ça; mais la preuve.

GUSTAVE. Je suis trop discret pour t'en donner; mais t'en faut-il d'autres que le sacrifice qu'elle m'a fait d'un certain présent?

WILHEM. Hem...

GUSTAVE. On lui avait bien recommandé de n'en parler à personne!

WILHEM. Ah! mon Dieu!

GUSTAVE. Ah! si c'est toi qui lui as fait ce cadeau, je suis obligé de rendre justice à ton goût. Il est impossible de rien voir de plus élégant, les plus jolies jarretières...

WILHEM. Aïe, c'est fait de moi.

GUSTAVE. Le ruban rose, l'agrafe d'or, ton chiffre et le sien. Eh! oui, c'est cela : Henriette et Wilhem!

WILHEM, *vivement*. Vous les avez donc regardées de bien près?

GUSTAVE. Apparemment.

WILHEM. C'est fini, je suis mort; mais je vous le demande, qu'est-ce qui s'y serait attendu?

ALFRED, *vivement*. Comment! ce serait vrai? est-elle jeune, jolie? c'est charmant! que tu es heureux!

GUSTAVE. Moins que tu ne crois, je t'assure.

ALFRED. Fais donc le modeste, je t'avoue que je ne te croyais pas un si grand talent.

GUSTAVE.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Crois-moi, la fortune fidèle
N'a pas toujours suivi mes pas;
(*Regardant le balcon.*)
Et j'ai trouvé plus d'une belle
Qui m'a traité du haut en bas.
Du sort dépend la réussite;
Combien de gens de toute part...
Qui tomberaient par leur mérite,
Et qui s'élèvent par hasard!

WILHEM. Est-ce bien possible?

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

J'ai beau faire, plus j'y pense,
Plus j'ai peine à concevoir
La malic' d'un trait si noir!
Payer par là ma constance!

ALFRED.

Que de gens paient ainsi!

WILHEM.

A propos d' ça, c'est fini,
J' m'en vas chercher le pari.

GUSTAVE.

Non pas, je te remercie,
Cet argent n'est pas gagné :
Et tout n'est pas terminé.

WILHEM.

N'allez pas plus loin, j' vous prie,
Car j'en ai des à présent
Bien assez pour mon argent!
(*On entend la trompette.*)

TOUS. Ah! diable! c'est la parade, la parade. (*Ils sortent tous en désordre. On entend une musique militaire.*)

SCÈNE XIII.

WILHEM, *seul*. Et moi, allons-nous-en chez mon père. J'ai perdu, il faut payer, je ne connais que ma parole...

SCÈNE XIV.

WILHEM, HENRIETTE.

WILHEM. Dieu me pardonne, la voilà! j' crois que j'en ai pâli...

HENRIETTE, *regardant autour d'elle.*

AIR du vaudeville d'*Elle et Lui.*

Est-il enfin temps que je sorte?
Ils sont partis .. je puis te voir;
Ton absence avec elle emporte
Et mon bonheur et mon espoir.
C'est le sentiment que j'éprouve;
Mon cœur suit tes pas malgré moi,
Et jamais je ne le retrouve
Qu'en me trouvant auprès de toi.

WILHEM, *à part*. Hein! quelle mine perfide!

HENRIETTE. Qu'as-tu donc? comme tu me regardes!

WILHEM. Avez-vous reçu ce matin un présent que je vous ai fait?

HENRIETTE. Oui, sans doute, et je t'en remercie : c'est charmant.

WILHEM. Eh bien! où est-il? je veux savoir où il est.

HENRIETTE, *baissant les yeux*. Mais, mon ami, pourquoi me demandes-tu cela?

WILHEM. N'y a-t-il que vous qui l'ayez vu?

HENRIETTE. Oh! mon Dieu, oui, car à peine l'ai-je eu reçu, que je l'ai mis sur-le-champ; tu me l'avais recommandé.

WILHEM. Là, c'est le dernier coup.

HENRIETTE. Eh bien! qu'est-ce que ça veut dire?

WILHEM. Ça veut dire que je vous abandonne, que je ne vous aime plus, et que s'il n'y a que moi qui vous épouse, vous n'aurez pas sitôt de mari.

HENRIETTE. Comment! je n'aurai pas de mari; qu'est-ce que ça signifie? expliquez-vous, là, tout de suite, sur-le-champ (*Pleurant.*) Je n'aurai pas de mari! apprenez qu'on ne plaisante pas comme cela.

WILHEM. Voilà qu'elle pleure, à présent. Sachez que je ne plaisante pas. Je vous ai fait un présent qui était un secret entre nous deux; vous en avez fait part à un autre, et comme je suis la discrétion même, je veux une femme qui garde mes secrets, et qui n'aille pas les communiquer à tout le monde.

HENRIETTE. Moi, j'ai jasé? si on peut dire cela...

WILHEM. Oui, jasé, jasé! si vous voulez; enfin, assez causé.

HENRIETTE. Non, Monsieur, ce n'est pas assez, et vous me direz tout, car je ne veux pas passer pour une bavarde, surtout lorsque je n'ai pas pu dire un mot dans toute la matinée; demandez à Nanci... moi, une bavarde...

WILHEM. Voilà qu'elle pleure encore! et cet officier, ce capitaine, vous ne lui avez pas parlé pendant un quart d'heure?

HENRIETTE. Moi, je ne l'ai seulement pas vu! il s'est présenté à la porte, on la lui a refusée; il m'a adressé un billet, je l'ai renvoyé; voilà ce qui s'est passé, demandez à Nanci.

WILHEM. Eh! mais comment se fait-il qu'il connaisse mon présent, et cela grâce à vous; il s'en est vanté.

HENRIETTE. Cela n'est pas possible.

WILHEM. Il m'a dépeint la forme, la couleur, l'agrafe, mon chiffre et le vôtre; et il n'y a pas de doute, il faut qu'il soit sorcier, ou que je sois trompé. Or, comme il n'est pas sorcier...

HENRIETTE. C'est indigne!

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

J'ignore d'où vient ce mystère,
D'où viennent vos soupçons jaloux.
Comment cela s'est-il pu faire?
Je ne le sais pas plus que vous!
D'un crime évident l'on me blâme;
Mais le fût-il encor bien mieux,
Un bon époux en croit sa femme,
Plutôt que d'en croire ses yeux.

WILHEM. C'est vrai, j'ai peut-être eu tort.

HENRIETTE. Et moi, je n'oublierai jamais que vous avez douté de ma constance, que vous m'avez soupçonnée; aussi c'est moi qui vous abandonne, qui ne vous reverrai de ma vie, et dans l'instant je vais vous renvoyer votre présent.

WILHEM. Comment, ça serait tout de bon! Eh bien! oui, j'ai eu tort; et quoique ce soit moi qui aie à me plaindre, je te demande pardon. (*Il se met à genoux.*)

HENRIETTE. Me croyez-vous encore infidèle?

WILHEM. Je n'y conçois rien; mais j'aime mieux m'en rapporter à toi.

HENRIETTE. Et vous n'avez plus de soupçons?

WILHEM. Aucun.

HENRIETTE. Et ma parole vous suffit pour ma justification?

WILHEM. Je n'en demande point d'autre.

HENRIETTE, *le relevant*. Mon bon Wilhem! va, ce mot-là te rend toute ma tendresse; mais ce n'est pas assez que ton cœur me croie innocente; pour moi-même je veux maintenant t'en convaincre hautement, et je me vengerai du capitaine. Tu dis qu'il s'appelle?..

WILHEM. Le capitaine Gustave. — Je vais chez mon père, et je reviens, (*A part.*) parce que j'ai promis de payer, et l'honneur avant tout.

HENRIETTE. C'est bien! reviens promptement; mais, quoi que tu voies ici, garde le silence.

WILHEM, *revenant*. Ah çà! tu gardes mon cadeau, n'est-ce pas?

HENRIETTE. Je te promets de ne pas le quitter.

SCÈNE XV.

HENRIETTE, *seule*. Nanci, donne-moi mon voile. Quand j'y pense, ce moyen est bien un peu hardi; mais il n'en est pas d'autre. Ah! monsieur le capitaine, votre conduite mérite bien une leçon, et c'est mon sexe entier que je vais venger.

RONDEAU.

AIR : *Ah! Mademoiselle, si jeune et si belle* (du MAGICIEN SANS MAGIE).

Vous, Mesdemoiselles,
Gentilles et belles,
Que dans ses projets
Un fat veut surprendre,
Sachez vous défendre,
Et venez apprendre
Comme il faut les prendre
En leurs propres filets.

A vaincre sans cesse
Ces messieurs sont faits;
C'est notre faiblesse
Qui fait leurs succès :
Mais quand, dans son âme,
On a dit : Je veux,
On a, quoique femme,
Autant d'esprit qu'eux.
Vous, Mesdemoiselles, etc.

Tous ces militaires
Ne nous craignent guères,
Et pensent peut-être
Qu'ils n'ont qu'à paraître
Pour nous vaincre aussi :
Ce beau capitaine
Croit que l'on nous mène
Comme l'ennemi.
Oh! mais il s'abuse,
S'il croit, par la ruse,
L'emporter ici.

Vous, Mesdemoiselles,
Gentilles et belles,
Que dans ses projets
Un fat veut surprendre,
Sachez vous défendre,
Et venez apprendre
Comme il faut les prendre
En leurs propres filets.

Prouvons-leur, Mesdames,
Qu'on a, quoique femmes,
Autant d'esprit qu'eux.
Oui, prenons-les
Dans leurs propres filets.

SCÈNE XVI.

NANCI, HENRIETTE, *puis* LE COLONEL.

HENRIETTE, *à Nanci qui lui apporte son voile*. Merci; maintenant... non, j'aperçois le colonel lui-même : laisse-moi.

LE COLONEL. Quelle est cette jolie personne? (*Il la salue.*)

HENRIETTE. Pardon, monsieur le colonel, de m'adresser à vous sans être connue.

LE COLONEL. Serai-je assez heureux, Madame, pour vous offrir mes services?

HENRIETTE. Monsieur, je viens vous demander justice.

LE COLONEL. A moi, Madame?

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

D'un juge, loin d'avoir les droits,
Je n'ai que ceux que l'honneur donne;
Je laisse le glaive des lois
Pour porter celui de Bellone!
D'ailleurs, on dit que sur les yeux
Thémis porte un bandeau fidèle,
(*Regardant Henriette.*)
Et je serais bien malheureux,
Si dans ce jour j'étais comme elle.

HENRIETTE. Cependant, Monsieur, c'est vous que cela regarde, car c'est d'un de vos officiers que j'ai à me plaindre.

LE COLONEL. Serait-il possible?

HENRIETTE.

AIR : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*

Nous protéger fut en tout temps
La loi de la chevalerie,
Et des guerriers les plus vaillants
Ce fut la devise chérie!
Qui sera par nous invoqué?
Quel secours pouvons-nous attendre,
Si notre sexe est attaqué
Par ceux qui doivent le défendre?

LE COLONEL. Oui, sans doute, Madame, et vous n'avez qu'à parler; vous pouvez être sûre qu'à l'instant même...

HENRIETTE. Non; l'offense fut publique, la réparation doit l'être...

LE COLONEL. Vous avez raison. Justement voici ces messieurs qui reviennent de la parade. (*Henriette met son voile.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE, ALFRED, OFFICIERS.

CHŒUR.

AIR : *Lampe sépulcrale* (de L'AUBERGE).

Le devoir m'appelle,
J'accours en ces lieux!..
Quelle est cette belle
Qui s'offre à nos yeux?

GUSTAVE.

Notre heureuse étoile
Guide ici nos pas!

ALFRED.

Pourquoi de ce voile
Cacher ses appas?

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Le devoir m'appelle, etc.

HENRIETTE.

A mon plan fidèle,
Sachons, en ces lieux,
Prouver qu'une belle
Sait se venger d'eux!

LE COLONEL.

Chacun avec zèle
Accourt en ces lieux :
Pourquoi cette belle
Se plaint-elle d'eux?

LE COLONEL, *sévèrement*. Messieurs, il paraît que, malgré mes ordres réitérés, vous avez encore, contre vous, donné des sujets de plainte. Voici Madame qui accuse l'un de vous.

GUSTAVE. Ah! mon colonel!

AIR : *L'amour corrigé par les Grâces.*

Oui, la sagesse est notre fort;
Je suis sûr qu'on nous calomnie,
Et l'on devine de quel tort
Peut se plaindre femme jolie!
Loin de nous défendre un instant,
Madame, d'un crime semblable...
Chacun serait, en vous voyant,
Trop heureux d'être le coupable.

HENRIETTE, *à part*. Serait-ce lui? (*Haut.*) C'est le capitaine Gustave que j'accuse ici.

GUSTAVE. Moi!

HENRIETTE. Vous-même.

GUSTAVE. Quand je vous le disais, colonel; je n'en fais jamais d'autres; mais le ciel me confonde si je sais d'où me vient ce péché-là.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, WILHEM.

WILHEM, *au capitaine*. Monsieur le capitaine, je vous apporte...

GUSTAVE. C'est bon; laisse-nous. Tu vois que nous sommes occupés.

WILHEM, *apercevant Henriette*. Qu'est-ce que je vois? mais motus!

GUSTAVE, *à Henriette*. Oui, Madame, j'ai pu dans ma vie avoir quelques torts avec les belles; si je suis coupable envers vous, vous me voyez prêt à vous en rendre raison; mais il n'était point nécessaire d'assembler ces messieurs; ces différends-là se jugent à huis clos, et n'exigent point l'appareil et la sévérité d'un conseil de guerre.

HENRIETTE. Au contraire, Monsieur, et peut-être plus que vous ne croyez!

GUSTAVE. Que voulez-vous dire?

WILHEM, *à part*. Que diable ça peut-il être?

HENRIETTE. Oui, Monsieur, il m'en coûte de compromettre un officier qui appartient à un corps aussi respectable. (*A part.*) Comme il est interdit! (*Haut.*) Et je ne sais moi-même de quels termes me servir.

GUSTAVE, *avec impatience*. Enfin, Madame?..

HENRIETTE. Enfin, puisqu'il faut le dire!.. Ce matin Monsieur a voulu m'embrasser malgré moi et a blessé mon mari en traître (*Feignant de pleurer.*) au moment où il voulait me défendre.

GUSTAVE. Moi, grand Dieu! (*Tous les officiers s'éloignent de lui.*) Et qui ose débiter une pareille imposture?

HENRIETTE, *levant son voile*. C'est moi, Monsieur.

GUSTAVE, *la regardant avec étonnement*. Vous, Madame? je ne vous connais pas et je ne vous ai jamais vue.

HENRIETTE. Vous ne m'avez jamais vue?

GUSTAVE. Non, sans doute, et je l'atteste par serment.

HENRIETTE. Je n'en veux pas davantage, Monsieur; c'est tout ce que je voulais vous faire dire. Wilhem, es-tu content?

WILHEM. Ah! ma chère Henriette!

GUSTAVE. Henriette!

WILHEM. Oui, votre bonne fortune de ce matin que vous ne reconnaissez pas.

GUSTAVE. Ah! Madame, que de pardons...

WILHEM. Et moi je suis le mari blessé; mais je me porte bien, et je garde mes vingt-cinq ducats.

HENRIETTE.

AIR : *Traitant l'amour.*

Oui, d'un récit imposteur
J'ai confondu la malice;
(*A Gustave.*)
Mais vous me rendez justice,
Et je vous rends votre honneur.
J'ai voulu du stratagème
Que vous convinssiez vous-même.

GUSTAVE.

Devant votre adresse extrême,
Ah! je dois m'humilier.
(*A Wilhem.*)
La gageure est bien perdue;
Une fois qu'on vous a vue,
Pourrait-on vous oublier?

LE COLONEL. J'étais sûr, Madame, qu'un de mes officiers ne pouvait avoir des torts réels envers une jolie femme.

GUSTAVE. Mon pauvre Wilhem, je t'ai fait bien peur; mais on me l'a rendu; nous sommes quittes.

WILHEM. C'est vrai; mais comment avez-vous vu ces...

GUSTAVE, *à part*. Unissez-vous, soyez heureux; (*Montrant l'arbre qui est au fond du théâtre.*) mais ne confiez plus vos secrets au creux d'un chêne; on pourrait encore s'en saisir, et intercepter au passage la jarretière de la mariée.

VAUDEVILLE.

AIR de M. Darondeau.

Prenez-y garde, imprudente bergère,
D'un tel malheur sachez vous préserver :
Le hasard fait glisser la jarretière,
Et c'est l'amour qui vient la relever.

LE COLONEL.

Le calme enfin renait après l'orage;
Mais si jamais on osait nous braver,
Si du combat on nous jetait le gage,
L'honneur est là prêt à le relever.

VILHEM.

Lorsqu'en dansant j' tombe... ces demoiselles
D' leurs ris moqueurs ont l'air de me braver,
J' les laiss' jaser... j'en sais toujours plus qu'elles;
Si j' tombe, au moins, je sais me relever.

HENRIETTE, *au public*.

D' la mariée, hélas! si la jarr'tière
Allait tomber... cela peut arriver;
Vous êtes tous Français, et, je l'espère,
Chacun de vous voudrait la relever.





ANTONINE. Ah! je crois qu'il faudrait une épingle... — Acte I, scène 6.

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 22 février 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Personnages.

M. BONNEMAIN, receveur général.
M. DE SAINT-ANDRÉ.
MADAME DE SAINT-ANDRÉ, sa femme.
ANTONINE, sa fille.
ESTELLE, sa fille.
FRÉDÉRIC, amant d'Estelle.
JULES, cousin de M. de Saint-André.
PARENTS ET AMIS de M. de Saint-André.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. de Saint-André.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, et sur le premier plan, deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Saint-André et d'Antonine; la porte à gauche est celle qui conduit aux autres appartements de la maison. Du côté gauche, une pysché, et sur le devant, une petite table où sont les bijoux de la mariée. De l'autre côté, un petit bureau élégant; et sur le devant, une table à écrire.

ACTE PREMIER.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNEMAIN, *entrant par la porte du fond, et s'arrêtant pour parler à la cantonade.* Vous etes trop bons, je vous remercie. Daignez prendre la peine d'attendre au salon. La mariée n'est pas encore prête. Comment donc! Certainement, j'apprécie les vœux que vous faites pour mon bonheur. (*Descendant le théâtre.*) Au diable les compliments! Je ne peux pas ignorer que c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie; tout le monde prend plaisir à me le répéter, c'est comme un écho. Les gens de la maison en me faisant leurs révérences, les fournisseurs en présentant leurs mémoires,

et les dames de la halle en m'apportant leurs bouquets. Dieu! que le bonheur coûte cher!

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

À la fin, mes poches s'épuisent;
Car depuis ce matin, d'honneur,
Je ne vois que gens qui me disent :
« Je prends part à votre bonheur. »
Sur le point d'entrer en ménage,
Mon bonheur est très-grand, je croi,
Mais tant de monde le partage
Qu'il n'en restera plus pour moi.

Nous ne sommes qu'au milieu de la journée, et je n'en puis plus; j'ai déjà fait vingt courses pour le moins, en voiture, il est vrai ; mais l'ennui de monter et de descendre, et de crotter ses bas de soie... (*Regardant la pendule.*) Deux heures! voyez si ma belle-mère et ma future en finiront. (*Apercevant Estelle qui entre par la porte à droite.*) Eh bien! ma belle-sœur, où en sommes-nous?

—

SCÈNE II.

BONNEMAIN, ESTELLE.

ESTELLE. Rassurez-vous, mon cher beau-frère, dans l'instant ma sœur va paraître; la toilette avance, car M. Plaisir, le coiffeur, a presque fini.

BONNEMAIN. C'est heureux! Depuis midi qu'il tient ma femme par les cheveux... Quel terrible homme que ce Plaisir! on ne peut pas dire qu'il ait des ailes; j'en sais quelque chose.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Pour être beau, pour plaire à ma future,
Moi, ce matin, je me suis immolé ;
Car mes cheveux rétifs à la frisure
Sans son secours n'auraient jamais bouclé :
Pendant une heure on souffre le martyre,
Pour qu'à la mode ils soient ébouriffés.
Cent fois heureux, c'est le cas de le dire,
Ceux qui sont nés coiffés!

ESTELLE. Ne vous impatientez pas, je vais vous tenir compagnie, et m'acquitter de la commission dont vous m'aviez chargée. Je sais enfin pourquoi depuis hier ma sœur vous boudait.

BONNEMAIN. Vraiment? vous l'avez deviné?

ESTELLE. Oh! mon Dieu, non, elle me l'a dit; c'est que vous ne lui avez donné que des cachemires longs.

BONNEMAIN. Et elle exige peut-être...

ESTELLE. Du tout, elle n'exige pas, mais elle est de mauvaise humeur, parce que ses bonnes amies lui avaient fait espérer qu'elle en aurait aussi un cinq quarts.

AIR des *Maris ont tort.*

Qu'un mari donne un cachemire,
On commence à croire à ses feux;
En donne-t-il deux, on l'admire;
On dit qu'il est bien amoureux.

BONNEMAIN.

Il nous faut donc, Mesdemoiselles,
De notre ardeur quand vous doutez,
En chercher des preuves nouvelles
Chez les marchands de nouveautés.

Savez-vous, petite sœur, que ma corbeille me coûtera près de trente mille francs?

ESTELLE. Qu'importe? quand on est amoureux et receveur général...

BONNEMAIN. Raison de plus. Par état, je reçois et ne donne pas... D'ailleurs, ce cachemire cinq quarts, je l'ai bien acheté; mais c'était à vous que je comptais l'offrir.

ESTELLE. Eh bien! donnez-le à ma sœur, et qu'aucun nuage ne vienne obscurcir le plus beau jour de votre vie.

BONNEMAIN. Quoi! vraiment, vous n'y tenez pas?

ESTELLE. Moi! nullement.

BONNEMAIN. Dieu! quelle femme j'aurais eue là! si notre mariage n'avait pas été rompu!

ESTELLE, *souriant.* Comment! vous y pensez encore?

BONNEMAIN. C'est que je ne puis moi-même m'expliquer comment cela s'est fait. C'est vous qui êtes la sœur aînée; c'est vous que j'ai demandée en mariage; je crois même que c'est vous que j'aimais; et puis on m'a persuadé que j'aimais votre sœur, et si bien persuadé que je suis maintenant réellement amoureux.

ESTELLE. Et vous avez eu raison. Antonine est bien plus gaie et bien plus aimable que moi.

BONNEMAIN. Mais elle est passablement coquette; elle fait des frais pour tout le monde.

ESTELLE. Eh bien! vous voilà sûr qu'elle en fera pour vous.

BONNEMAIN. Oh! certainement; mais elle a une vivacité, une inégalité de caractère, tandis que vous... vous êtes si bonne, si indulgente... et puis d'autres qualités; vous ne tenez pas aux cachemires, vous entendez l'économie d'un ménage.

ESTELLE. Avec un époux millionnaire, c'est une qualité inutile, et je n'aurais su que faire de votre fortune, tandis que ma sœur vous en fera honneur, et votre maison sera tenue à merveille. Un financier et une jolie femme, c'est la recette et la dépense.

BONNEMAIN. Eh! sans doute; mais...

ESTELLE. Allons, mon cher beau-frère, vous êtes un ingrat, vous ne sentez pas tout votre bonheur.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Bonnemain.* Monsieur, voici une lettre qui arrive.

BONNEMAIN. Encore un autre inconvénient. Depuis hier, la petite poste me ruine; passe encore si ce n'étaient que des compliments, mais des lettres anonymes qu'on me fait payer comme des lettres de félicitations, c'est le même prix.

ESTELLE. C'est qu'elles ont souvent la même valeur; mais vous êtes bien bon de faire attention à cela.

BONNEMAIN, *qui a lu sa lettre.* Qu'est-ce que je disais?.. encore une... (*Lisant.*) « Monsieur, j'apprends en province, où je suis en ce moment, que vous allez épouser mademoiselle de Saint-André... J'espère, si vous êtes homme d'honneur, que vous suspendrez ce mariage jusqu'à l'explication que je désire avoir avec vous... Si j'emprunte une main étrangère, et si je ne signe point ce billet, c'est à cause de votre beau-père, dont je ne veux pas être connu; mais je pars presqu'en même temps que ma lettre, et je serai à Paris le 8.» Qu'est-ce que cela veut dire?

ESTELLE. C'est une plaisanterie, une mystification.

BONNEMAIN. Je l'ai bien vu tout de suite; mais voilà une plaisanterie de bien mauvais genre; ça sent bien la province, et cela me ferait croire...

ESTELLE. Allons donc, n'allez-vous pas y penser? est-ce que ça en vaut la peine?

BONNEMAIN. Non, certainement. (*Réfléchissant.*) Le 8, c'est le 8 qu'il doit arriver; par bonheur, nous sommes aujourd'hui le 7; mais c'est égal, cette lettre-là va me tourmenter toute la journée. Et ma femme qui ne se dépêche pas; on nous attend à la municipalité; le

maire va s'impatienter, et nous courons risque de n'être mariés que par l'adjoint.

ESTELLE.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Pourvu qu'enfin on vous marie.

BONNEMAIN.

Mais dans le salon d'où j'accours,
On fait mainte plaisanterie,
On fait même des calembours.
(*A part.*)
« Pour l'époux quel fâcheux présage,
« Disaient tout bas quelques témoins,
« De commencer son mariage
« Avec le secours des adjoints! »

Ah! voici enfin madame de Saint-André, ma belle-mère.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *sortant de la chambre à droite.*

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Eh bien! Estelle, que faites-vous là? allez donc retrouver votre sœur : ne la laissez pas seule. Pauvre enfant! dans un jour comme celui-ci, elle a besoin d'être entourée de sa famille.

ESTELLE. Oui, maman. (*Elle rentre dans la chambre à droite.*)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *d'un air mélancolique.* Bonjour, mon cher Bonnemain; vous me voyez dans un état... je conçois votre bonheur, votre ivresse; mais moi, je ne peux pas m'habituer à l'idée de cette séparation; je suis sûre que j'ai les yeux rouges.

BONNEMAIN. Du tout, ils sont vifs et brillants; et vous avez un teint charmant.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est qu'il faut bien prendre sur soi; mais c'est égal, pour une mère, il est si terrible de quitter son enfant... ah! mon cher ami! c'est le jour le plus malheureux de ma vie!

BONNEMAIN. C'est agréable pour moi; ça et les lettres anonymes...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Je ne dis pas cela pour vous, mon gendre; certainement ma fille aura une existence superbe; une voiture, de la considération, l'amour que vous avez pour elle, un hôtel à la Chaussée-d'Antin, et une loge à tous les théâtres; mais c'est moi qui suis à plaindre!

BONNEMAIN. Du tout, belle-mère, du tout, vu que vous ne quitterez pas votre fille, et que vous partagerez son bonheur.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Ah! oui, n'est-ce pas? promettez-moi de la rendre bien heureuse, je vous confie son avenir.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Elle est naïve autant qu'elle est jolie :
Ménagez-la; que sur ses volontés
Jamais chez vous rien ne la contrarie,
Que ses désirs soient toujours écoutés :
Qu'en tous vos soins la complaisance brille,
Que jamais rien ne lui soit reproché,
Soyez sans cesse à lui plaire attaché,
Car avant tout le bonheur de ma fille.

BONNEMAIN.

Et puis le mien par-dessus le marché.

A propos de cela, belle-mère, sauriez-vous ce que veut dire cette lettre que je viens de recevoir à l'instant?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *la parcourant.* Moi? nullement! une lettre anonyme! songe-t-on à cela? si je vous montrais celles qu'on m'a écrites sur vous.

BONNEMAIN. Sur moi! je voudrais bien savoir...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. J'ai bien d'autres choses à vous dire. Avez-vous été chez madame de Versec?

BONNEMAIN. Et pourquoi?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Parce qu'elle ne viendra pas, si l'on ne va pas la chercher.

BONNEMAIN. N'y a-t-il pas les garçons de la noce?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Il faut que ce soit vous-même, entendez-vous; c'est ma sœur, la tante de votre femme.

BONNEMAIN. Vous ne vous voyez jamais!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Dans le courant de l'année, c'est vrai; mais aux solennités de famille, aux mariages et aux enterrements, c'est de rigueur; mais allez donc, allez donc.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE SAINT-ANDRÉ, *entrant par le fond.*

M. DE SAINT-ANDRÉ. Eh bien! mon gendre, voici bien une autre affaire! vous avez si mal pris vos mesures que Collinet nous fait dire qu'il ne pourra venir ce soir, et que nous n'aurons pas d'orchestre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Comment! on ne danserait pas?..

M. DE SAINT-ANDRÉ. A moins que nous ne trouvions des amateurs parmi les convives.

BONNEMAIN. C'est ça, une musique d'amateurs, le jour de ses noces! joli commencement d'harmonie!

M. DE SAINT-ANDRÉ. Mais allez donc, prenez une voiture, courez au Conservatoire, s'il le faut; on fait ces choses-là soi-même.

BONNEMAIN. Encore un voyage! Dites-moi, ma belle-mère, ne pourriez-vous pas vous occuper de la partie musicale?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Qui? moi! dans l'état où je suis, est-ce que je le peux? est-ce que je songe à rien? est-il convenable que je quitte ma fille?

BONNEMAIN. Dites donc; si on ne dansait pas du tout! la noce serait plus tôt finie.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Y pensez-vous!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Et ma fille qui a une toilette de bal délicieuse! j'aimerais mieux qu'on remît la noce à demain.

BONNEMAIN. A demain! non pas; c'est demain le 8.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Et puis, la grande raison, c'est que sur les billets d'invitation que j'ai composés moi-même, il est question d'un bal; c'est imprimé.

BONNEMAIN. Eh bien! est-ce une raison pour que cela soit vrai?

M. DE SAINT-ANDRÉ. Oui, sans doute; et moi qui tiens scrupuleusement à la règle et à l'étiquette, vous m'avez fait commettre, depuis huit jours, plus de fautes...

BONNEMAIN. Moi!

M. DE SAINT-ANDRÉ. Certainement. D'abord il est question de votre mariage avec ma fille aînée, et je m'empresse d'envoyer à tous mes parents, amis et connaissances, la circulaire de rigueur, annonçant que mademoiselle Estelle de Saint-André va épouser M. Bonnemain, receveur général; j'en ai envoyé jusqu'à Lyon et à Bordeaux. Hé bien! pas du tout, Monsieur n'était pas sûr.

BONNEMAIN. Tiens! qui est-ce qui est sûr de rien?

Comme si je pouvais prévoir un changement d'inclination!

Air des *Scythes et des Amazones*.

C'est une chose à présent fort commune :
Ne voit-on pas chez nous, dans tous les rangs,
Pour l'amitié, les plaisirs, la fortune,
Changer d'idée ou bien de sentiments;
L'ambition fait tourner bien des têtes :
Enfin pourquoi voulez-vous, de nos jours,
Lorsque partout on voit des girouettes, } *bis.*
N'en pas trouver aussi chez les amours, }
N'en pas voir aussi chez les amours? (*bis.*)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Vous perdez là un temps précieux; partez donc.

BONNEMAIN. Oui, ma belle-mère; oui, mon beau-père. (*Allant vers la porte du fond.*) Faites avancer ma voiture; il est bien temps que le mariage vienne me fixer; car depuis ce matin... (*Il va à la porte de la chambre à droite.*)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *à Bonnemain.* Que faites-vous donc?

BONNEMAIN. C'est que je voudrais, avant de partir, savoir où en est la toilette de ma femme. (*Il frappe à la porte.*)

JULES, *en dedans.* Qui est là?

BONNEMAIN, *prenant une petite voix.* C'est le marié.

JULES, *en dedans.* Tout à l'heure, on n'entre pas.

BONNEMAIN. Qu'est-ce que cela signifie? ma femme n'est pas seule.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Eh! non, elle est avec sa sœur, ses femmes de chambre, et Jules, un de nos parents.

BONNEMAIN. Qu'est-ce que c'est que M. Jules?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est son cousin. Quel regard vous venez de me lancer; est-ce que vous seriez jaloux? jaloux d'un enfant qui fait encore sa logique!

BONNEMAIN. La logique!.. la logique!.. qu'est-ce que cela prouve? (*A part.*) Si cette lettre anonyme était de lui! je me défie des cousins; comme l'a dit un savant : l'hymen est un mélodrame à fracas où les petits cousins jouent le rôle de traîtres.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *pleurant.* Et le mari le rôle de tyran.

M. DE SAINT-ANDRÉ, *à Bonnemain.* Allons donc, mon gendre, qu'est-ce que vous faites là? Je ne vous quitte pas que vous ne soyez en voiture.

BONNEMAIN. C'est ça; le beau-père qui s'impatiente, la belle mère qui pleure; je suis entre le feu et l'eau; allons, belle maman, essuyez vos beaux yeux; je cours vous obéir; mais que de choses à faire!

Air du vaudeville du *Petit Courrier*.

Nous avons d'abord Collinet;
Puis la visite à la grand' tante;
Le maire qui s'impatiente,
Et le glacier qu'on oubliait.
Ah! grand Dieu! quel ennui j'éprouve
Dans ce jour qu'on semble envier,
Il n'est pas bien sûr que je trouve
Un instant pour me marier.

(*Il sort par le fond, M. de Saint-André sort avec lui.*)

—

SCÈNE VI.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, ESTELLE.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Je suis pour ce que j'ai dit : je crains qu'il ne soit un peu tyran. (*Allant vers l'appartement à droite, dont elle ouvre la porte.*) Ma fille, ma fille, je suis seule ici; tu peux y venir achever ta toilette.

ANTONINE, *allant se placer devant la glace.* Si vous saviez, maman, combien je suis malheureuse? mon voile ne va pas bien du tout; il fait trop de plis...

ESTELLE. Nous faisons cependant notre possible.

ANTONINE. J'ai envie de n'en pas mettre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *arrangeant le voile.* Impossible, le voile est indispensable; c'est l'emblème de l'innocence, de la modestie, qui convient à une jeune personne... A propos, ton mari sort d'ici.

ANTONINE, *sans l'écouter.* Ah! je crois qu'il faudrait une épingle.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Il était désolé de ne pas te voir, et si tu avais été témoin de sa colère, de son impatience...

ANTONINE, *sans l'écouter.* Dis donc, ma sœur, je crois que ma ceinture ne me serre pas assez la taille.

ESTELLE. Attends, je vais voir; regardez donc, maman, comme ma sœur est bien.

ANTONINE. Ce n'est pas sans peine.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *tout en arrangeant sa toilette.* Je n'ai pas besoin, ma chère amie, de te tracer la conduite que tu auras à suivre aujourd'hui : un air affable et attendri avec nos amis et nos parents, un maintien modeste et réservé avec ton mari; si cependant tu peux y mettre une nuance d'affection, cela ne sera pas mal; mais c'est comme tu voudras, parce que quelquefois la froideur sied bien à une jeune mariée; c'est meilleur ton.

ANTONINE. Oui, maman.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Si par hasard, et comme cela arrive un jour de noce, quelques personnes t'adressaient des plaisanteries qui ne fussent pas convenables, ne t'avise pas de rougir et de baisser les yeux; c'est une grande imprudence, parce qu'on a l'air de comprendre; regarde-les au contraire d'un air étonné; cela déconcerte sur-le-champ les mauvais plaisants, et leur donne la meilleure opinion d'une jeune personne.

ANTONINE. Ah! maman, c'est toujours ce que je fais.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Cette chère enfant!.. du reste, j'ai étudié le caractère de ton mari; c'est par la douceur qu'il faudra le prendre; tu en feras ce que tu voudras avec les moindres prévenances, c'est bien facile.

ANTONINE. Oh! oui; mais vous, maman, quelle manière avez-vous prise avec mon père?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *baissant la voix à cause d'Estelle qui est occupée à regarder la corbeille.* Mauvaise, les attaques de nerfs.

ANTONINE. Comment?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Moyen très-fatigant qu'on ne peut guère employer que tous les deux jours.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Les nerfs n'ont jamais profité
Qu'aux gens d'une faiblesse extrême;
J'ai par malheur une santé
Peu favorable à ce système;
Mon époux, d'abord affecté,
Rien qu'en me voyant se rassure.

ANTONINE.

Moi, je n'ai pas votre santé,
Et j'en rends grâce à la nature.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Mais viens, passons au salon.

ANTONINE. Vous ne sauriez croire ce qu'il m'en coûte d'aller recevoir tant de félicitations à la fois, et puis il y a peut-être des personnes qui ne sont pas encore arrivées.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est juste, je vais voir auparavant si tout le monde y est, afin que ton entrée fasse plus d'effet.

ANTONINE, *bas*. Et moi, pendant ce temps, je vais préparer mes cadeaux pour ma sœur et tous nos parents.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. A merveille. Tenez-vous droite.

AIR de *Voltaire chez Ninon*.

Prends le maintien, la dignité,
Que ton nouvel état réclame;
Plus de vaine timidité,
Car à présent te voilà femme :
J'abjure mes droits aujourd'hui.

ANTONINE.

Quoi! sur moi votre pouvoir cesse?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Tu ne dépends que d'un mari.

ANTONINE.

Enfin, me voilà ma maîtresse.

(*Madame de Saint-André passe dans l'appartement à gauche.*)

—

SCÈNE VII.

ANTONINE, ESTELLE.

ESTELLE. Que je suis heureuse, au milieu du fracas de cette journée, de me trouver seule un instant avec toi!

ANTONINE. Ma bonne sœur, toi à qui je dois tout, car enfin, c'est un sacrifice que de me laisser marier la première; ton mariage était arrêté avec M. Bonnemain, les billets de part envoyés, je crois même qu'un journal l'avait annoncé.

ESTELLE, *riant*. C'est pour cela que ça n'a pas eu lieu! mais tu ne me dois pas de reconnaissance, car, s'il faut te dire la vérité, ce mariage-là m'aurait rendue bien malheureuse. Je te remercie de m'avoir enlevé ma conquête; c'est un service d'amie.

ANTONINE. Qui ne m'a rien coûté. Il est si joli de porter des diamants pour la première fois!

ESTELLE.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes*.

Dans une heure l'hymen t'engage,
Tu m'oubliras près d'un époux.

ANTONINE.

Peux-tu tenir un tel langage?
Quelle différence entre vous!
Songe donc qu'en cette demeure,
Toujours auprès de toi, voici
Dix-huit ans que je t'aime, et lui,
Je vais commencer dans une heure.

ESTELLE. Pauvre sœur! Fasse le ciel que cela dure longtemps!

ANTONINE. Et pourquoi pas? avec un mari qui est riche et qui ne me refuse rien. Je ferai des toilettes magnifiques, j'irai dans le monde, je serai admirée, enviée; est-ce qu'il est d'autres plaisirs? Quant à moi, dans mes rêves, je me suis toujours représenté le bonheur entouré de cachemires et étincelant de pierreries.

ESTELLE. C'est singulier! ce n'est pas l'idée que je m'en faisais.

ANTONINE. Oh! toi, tu n'as pas d'ambition, c'est une qualité qui te manque, et puis une tête trop romanesque; tu t'imagines qu'il faut être folle de son mari.

ESTELLE, *souriant*. Chacun a ses travers.

ANTONINE. Tu me rendras la justice de dire que j'ai respecté tes erreurs, et si jamais Frédéric reparaît... il faudra bien qu'il t'épouse... Un jeune homme charmant. . je ne dis pas non... l'ami de notre enfance, mais qui n'a pas de fortune, et puis qui demeure à Bordeaux. Comment veux-tu qu'on se marie par correspondance? Mais, sois tranquille; je lui ferai avoir une place à Paris, par le crédit de mon mari, et un receveur doit en avoir.

ESTELLE, *l'embrassant*. Que tu es bonne!

ANTONINE. Pauvre sœur! ça ne sera jamais bien considérable, tu ne seras pas heureuse, tandis que moi.

AIR de *la Robe et les Bottes*.

J'aurai toujours un brillant entourage.

ESTELLE.

Moi, le bruit n'est pas de mon goût.

ANTONINE.

J'aurai des gens, un superbe équipage.

ESTELLE.

Moi, l'amour qui tient lieu de tout.

ANTONINE.

Sans mon époux, au bal j'irai sans cesse.

ESTELLE.

Moi je serai près du mien, nous aurons,
Moi, le bonheur;

ANTONINE.

Moi, la richesse.

ESTELLE.

Dans quelque temps nous compterons.

ANTONINE, *lui donnant un écrin*. En attendant, reçois ce gage d'amitié et de souvenir; c'est mon présent de noces.

ESTELLE. C'est trop beau! tu t'es ruinée.

ANTONINE. Oh! c'est avec l'argent de mon mari. Je suis bien fâchée de ne te donner qu'une parure en turquoises; mais tu sais que, vous autres demoiselles, ne portez pas de diamants.

ESTELLE, *souriant*. C'est juste; il n'y a que vous autres femmes mariées.

ANTONINE. Fais-moi le plaisir d'avertir mes petits cousins, mes cousines; j'ai aussi des cadeaux pour eux.

ESTELLE. Voici déjà notre cousin Jules, et je vais t'envoyer nos bonnes amies. (*Elle entre dans la chambre à gauche.*)

—

SCÈNE VIII.

JULES, *sortant de l'appartement à droite*; ANTONINE.

ANTONINE, *toujours devant la glace, et se regardant avec complaisance*. Ah! vous voilà, Jules, approchez... Je n'ai jamais eu de robe aussi bien faite.

JULES. C'est donc aujourd'hui, ma cousine, que l'on va vous marier?

ANTONINE, *de même*. Dans une heure je vais jurer à M. Bonnemain de l'aimer toute la vie, et si mes parents l'avaient voulu, je l'aurais juré à un autre. Dites-moi, Jules, comment me trouvez-vous?

JULES. Mais très-bien, ma cousine, comme à l'ordinaire.

ANTONINE. Rien de plus! Je suis bien bonne de lui demander... comme si un petit garçon s'y connaissait. Je ne sais pas ce que vous avez fait aujourd'hui de votre goût et de votre amabilité, mais vous êtes d'un maussade...

JULES. C'est que j'ai du chagrin.

ANTONINE. Aujourd'hui, c'est très-mal; vous auriez bien pu remettre à un autre jour, par amitié pour moi... (*Gaiement et en confidence.*) Dites donc, Jules... j'espère que vous avez fait des couplets pour mon mariage?

JULES. Non, ma cousine.

ANTONINE. C'est joli! Comment, vous en avez chanté à la noce de madame Préval! et pour la mienne... c'est bien la peine d'avoir un poëte dans sa famille. Qu'est-ce que vous faites donc au collége? Mais si vous voulez, il est encore temps; mettez-vous à l'ouvrage, vite un impromptu.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Dépêchez-vous, (*bis*)
Car déjà la journée avance.

JULES.

Que d're?

ANTONINE.

Ce qu'ils disent tous.
Comme eux, célébrez mon époux,
Son bonheur et son opulence,
Ma candeur et mon innocence...
Dépêchez-vous. (*bis.*)

JULES. Moi, célébrer ce mariage! ça me serait impossible.

ANTONINE. Et pour quelle raison?

JULES. Je ne sais, je ne puis vous dire... mais je suis au désespoir.

ANTONINE. Comment! vous pleurez?

JULES. C'est plus fort que moi, ça m'étouffe...

ANTONINE, *avec douceur.* Il se pourrait! Allons, Jules, vous êtes un enfant, et je ne suis pas contente de vous; aussi je ne devrais pas vous donner ce cadeau que je vous destinais.

JULES. Un présent de vous, oh Dieu! Qu'est-ce que c'est? Une montre!

ANTONINE. Oui, Monsieur, à répétition, et j'espère que vous la garderez toujours.

JULES Ah! oui, toujours; elle m'aidera à compter les instants que vous passerez auprès d'un autre.

ANTONINE. Encore! Jules, Jules, je vous en prie, quittez cet air triste et sentimental; voulez-vous donc être remarqué et me causer du chagrin?

JULES, *essuyant ses yeux.* Moi! plutôt mourir, et je m'efforcerai pour vous faire plaisir. (*A part.*) Allons, il faut encore que je sois gai; est-on plus malheureux!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; PARENTS ET AMIS, *arrivant par le fond;* M. ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *sortant de l'appartement à gauche pour les recevoir.*

CHŒUR.

AIR de *Léocadie.*

Pour célébrer l'hymen qui vous engage,
Nous venons tous, en bons parents;
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand l'amour reçoit nos serments!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; BONNEMAIN, *arrivant par le fond.*

BONNEMAIN. Eh bien! eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? On nous attend... j'ai cru que je n'en finirais pas! la rue est encombrée de voitures et de curieux. (*A part.*) A chaque personne qui me saluait, je croyais voir mon jeune homme, d'autant plus qu'en bas on vient de me remettre une seconde lettre de la même écriture... maintenant il arrive le 7... suite de la mystification; qu'est-ce que cela signifie!

M. DE SAINT-ANDRÉ, *qui, pendant cet aparté, a salué tous les gens de la noce.* Eh bien! mon gendre, on peut donc partir?

BONNEMAIN. Oui, sans doute, tout est terminé, ce n'est pas sans peine; nous aurons ce soir notre grand'tante; quant à l'orchestre, ce n'est pas sûr; mais on me fait espérer un suppléant de Collinet, un galoubet adjoint.

ANTONINE. Comment! Monsieur, pas d'orchestre?

BONNEMAIN, *avec satisfaction.* Qu'est-ce que je vois?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Vous êtes ébloui.

JULES, *à part.* C'est un fait exprès; elle n'a jamais été plus jolie.

BONNEMAIN. Oui, certainement, tant d'attraits, de grâces, de diamants!

ANTONINE. Pas d'orchestre! et vous n'y avez pas couru sur-le-champ?

BONNEMAIN. Comme si je pouvais être partout! Tout à l'heure encore, le maire m'a fait dire qu'il allait s'en aller.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Eh bien! partons à l'instant même. (*Aux personnes de la noce.*) Messieurs, la main aux dames.

BONNEMAIN. Un instant, beau-père, et le déjeuner! moi qui meurs de faim, après l'exercice que j'ai fait.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Y pensez-vous? un jour de noce, le marié ne mange jamais... ce n'est même pas convenable.

BONNEMAIN. Et on appelle cela le plus beau jour de la vie!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Occupons-nous de notre départ... Il faut que rien ne gêne la mariée, pour qu'elle puisse déployer de l'aisance et des grâces. (*A Bonnemain.*) Prenez son châle, son mouchoir, son éventail...

BONNEMAIN. Avec tout cela il me sera impossible de donner la main à ma femme.

FINAL.

QUATUOR du *Barbier de Séville*, de ROSSINI.

M. ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Suivant l'ordre ordinaire,
A ma fille d'abord {je dois / il doit} donner la main;
Vous, mon gendre, à la belle-mère :
Allons, partons soudain.

BONNEMAIN.

Attendez, quelle erreur!
Il manque à la future
La fleur d'oranger de rigueur.

ANTONINE.

Mais à quoi bon? pour gâter ma coiffure!
Cela sied mal, c'est une horreur!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est un emblème utile et nécessaire.

ANTONINE.

Qui ne dit rien; c'est bon pour le vulgaire.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Vous vous trompez, ça dit beaucoup, ma chère;
Et je le veux.

ANTONINE.

Dieux! que c'est ennuyeux!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Allons, ma fille, obéis à ton père.

ENSEMBLE.

ANTONINE, *pleurant de dépit.*

Il faut donc se taire,
Hélas! hélas! ma mère.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *arrangeant sa coiffure.*

Mais je vais ici l'arranger de manière
Que, je t'en réponds, on ne le verra pas.

ANTONINE.
Je suis en colère.
BONNEMAIN, *s'avançant près d'elle.*
Permettez, ma chère...
ANTONINE, *à Bonnemain.*
Vous voyez, c'est vous qui seul en êtes cause.
MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *de même.*
Vous auriez bien pu vous taire, je suppose.
BONNEMAIN.
C'est aussi trop fort, tout le monde m'accable.
ENSEMBLE.
ANTONINE ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ.
Non, je n'eus jamais plus d'ennui
Qu'aujourd'hui.
Ce bruit, ce fracas, c'est si désagréable
Quel ennui
Qu'un jour pareil à celui-ci!
M. DE SAINT-ANDRÉ ET ESTELLE.
Dieux! quel doux moment! comme c'est agréable!
Quel beau jour qu'un jour pareil à celui-ci!
BONNEMAIN.
Dieux! quel doux aveu! pour moi c'est agréable.
Non, je n'eus jamais plus d'ennui
Qu'aujourd'hui.
TOUS.
C'est donc aujourd'hui que l'hymen vous engage;
L'amour vous promet les plus heureux instants.
Ah! quel heureux jour qu'un jour de mariage,
Surtout quand l'amour a reçu nos serments!
Partons, on attend, partons à l'instant même,
Parlons en chantant et l'hymen et l'amour.
ENSEMBLE.
LE CHOEUR, M. DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE.
Quel bonheur suprême!
Ah! pour vous quel beau jour!
JULES, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, BONNEMAIN.
Quel dépit extrême!
Mais il faut se contraindre, il faut sourire même;
Non, je n'eus jamais plus d'ennui qu'en ce jour!
Pour nous quel beau jour!

(*M. de Saint-André donne la main à Antonine, M. Bonnemain la donne à madame de Saint-André; Jules prend celle d'Estelle : ils sortent par la porte du fond; toute la noce les suit et défile après eux.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, *seul, entrant par le fond.* Toutes les portes ouvertes, et voici trois pièces que je traverse sans trouver personne; toute la société est donc établie ailleurs, car il règne ici un air de fête : des arbres verts sur l'escalier, des voitures dans la cour; et le concierge lui-même a un bouquet à la boutonnière. (*On entend chanter en chœur dans l'appartement à gauche.*)

Sans l'hymen et les amours,
Franchement, la vie
Ennuie;
Sans l'hymen et les amours,
Peut-on passer d'heureux jours?

Justement, on est dans la salle à manger, et il faut qu'il y ait quelque repas de famille; car, Dieu me pardonne, on chante des couplets. (*On entend encore chanter : Sans l'hymen, etc. A la fin, on crie bravo! à la santé de la mariée! et on applaudit.*)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC; M. DE SAINT-ANDRÉ, *sortant de l'appartement à gauche.*

M. DE SAINT-ANDRÉ. Je ne sais pas ce que je fais aujourd'hui, oublier mes couplets; je les ai laissés sur la table, et tous les convives qui m'attendent; c'est d'une inconvenance. (*Il va les chercher sur une petite table qui est de l'autre côté du théâtre.*)

FRÉDÉRIC. Que vois-je? monsieur de Saint-André!

M. DE SAINT-ANDRÉ. Je ne me trompe pas, c'est ce cher Frédéric, mon ancien pupille! tu arrives donc de Bordeaux?

FRÉDÉRIC. A l'instant même, et je viens de descendre ici en face, à l'hôtel d'Espagne.

M. DE SAINT-ANDRE. Cela se trouve à merveille; je t'invite, tu seras des nôtres.

FRÉDÉRIC. Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-ANDRÉ. Nous sortons de l'église et de la municipalité.

FRÉDÉRIC. O ciel! il se pourrait! la noce a donc été avancée?

M. DE SAINT-ANDRÉ. Sans doute, j'ai brusqué les choses; nous épousons une recette générale, on n'avait pas envie de manquer cela, nous sommes encore à table. (*On entend dans la coulisse appeler :* Monsieur de Saint-André, monsieur de Saint-André!) Et l'on m'attend; mais dans l'instant je suis à toi. Voilà, voilà! (*Il rentre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, *seul.* Il est donc vrai! il n'y a plus de doute; et j'aurai fait deux cents lieues pour arriver au moment où la perfide s'unit à un autre. M. de Saint-André m'avait bien écrit que sa fille aînée allait épouser, à la fin du mois, M. Bonnemain, un receveur général.

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

A cette funeste nouvelle
Dont mon cœur, hélas! a frémi,
Pour réclamer la main d'Estelle,
J'ai tout quitté, je suis parti.
Mais, malgré ma course rapide,
Pour arriver j'aurai mis plus de temps
Qu'il n'en fallut à la perfide
Pour oublier tous ses serments.

Et dans quel moment viens-je d'apprendre sa trahison? lorsque la fortune me souriait, lorsqu'un opulent héritage me permettait de rendre heureuse celle que j'aimais. Amour, richesses, j'apportais tout à ses pieds : et je la trouve au pouvoir d'un autre, elle qui avait juré de m'aimer toujours, de résister même aux ordres de sa famille. Mais que dis-je? peut-être a-t-elle été contrainte; peut-être la violence seule a pu la décider! Ah! s'il en est ainsi! Je trouverais bien encore le moyen de la soustraire à mon rival; il a dû recevoir deux lettres de moi; et puisqu'il n'en a tenu compte, aujourd'hui même, sa vie ou la mienne..... Qui vient là? modérons-nous, et tâchons de savoir la vérité.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, *à l'écart;* BONNEMAIN, *sortant de l'appartement à gauche.*

BONNEMAIN. Ah! j'ai besoin de prendre l'air; la fatigue, le vin de Champagne et le bonheur, tout ça porte à la tête; et puis à table, nous sommes si serrés! il a fallu faire place à douze convives inconnus, tous parents, sur lesquels on ne comptait pas; on est obligé

de manger de côté, je ne vois ma femme que de profil, et je tourne le dos aux trois quarts de la famille.

FRÉDÉRIC. C'est quelqu'un de la noce, prenons des informations.

BONNEMAIN, *apercevant Frédéric.* Ah! mon Dieu! encore un convié du côté de ma femme.

FRÉDÉRIC. Il paraît, Monsieur, qu'on sort de table?

BONNEMAIN. Ce n'est pas sans peine; il y a quatre heures que nous y sommes. Le père de la mariée, qui, au dessert, a chanté à sa fille une chanson en douze couplets sur l'air : *Femmes, voulez-vous éprouver?* Et quelle chanson! de la poésie de famille. Dieu! quelle journée! Et madame de Saint-André qui, au premier couplet, s'est mise à pleurer, croyant qu'il n'y en aurait que deux ou trois; mais comme ça se prolongeait indéfiniment et que la position n'était pas tenable, elle a jugé à propos de se trouver mal; et dans ce moment on est occupé à la desserrer; ç'a été le bouquet, et j'en ai profité pour sortir un instant.

FRÉDÉRIC. J'étais absent lorsque ce mariage a été arrangé; et comme vous me semblez être au fait, dites-moi un peu, quelle espèce d'homme est-ce que le marié?

BONNEMAIN, *embarrassé.* Monsieur, c'est un homme qui... que... certainement... enfin, un homme de mérite; et, quant à ses qualités, vous les trouverez dans l'Almanach royal, page 390.

FRÉDÉRIC. Et croyez-vous que la jeune personne ait consenti de son plein gré à cette alliance?

BONNEMAIN. Oui, Monsieur, oui, sans doute; mais oserais-je vous demander, Monsieur, pourquoi toutes ces questions?

FRÉDÉRIC. Pourquoi? Je n'y tiens plus! Apprenez, Monsieur, que je l'aimais, que je l'adorais, qu'elle avait juré de me garder sa foi.

BONNEMAIN, *stupéfait.* Comment!

FREDERIC.

AIR *du Ménage de garçon.*

Voulant d'abord chercher querelle
A cet époux qu'on lui donnait,
J'allais lui brûler la cervelle.

BONNEMAIN, *à part.*

C'est cela seul qui me manquait,
Et c'est mon jeune homme au billet.

FRÉDÉRIC.

Mais je renonce à cette envie.

BONNEMAIN, *à part.*

Ah! pour moi, quel joli métier,
Si le plus beau jour de ma vie
Allait en être le dernier!

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur le marié! monsieur le marié!

BONNEMAIN. Veux-tu te taire!

LE DOMESTIQUE. Monsieur le marié, on vous attend.

FRÉDÉRIC. Qu'entends-je? quoi! Monsieur, vous seriez....

BONNEMAIN, *à Frédéric.* Oui, Monsieur, c'est moi qui suis le marié. (*A part.*) Voila un monsieur que je ne recevrai jamais chez moi, et je suis bien aise d'être averti; c'est le premier bonheur qui m'arrive aujourd'hui.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, Madame vous attend pour commencer le bal.

BONNEMAIN J'y vais, j'y vais. (*On entend les violons qui jouent la valse de Robin des bois.*) Aussi bien, j'entends les violons; c'est étonnant comme j'ai envie de danser! (*Il rentre dans l'appartement à gauche, dont il ferme la porte; et l'air de valse qu'on entend du salon continue pendant toute la scène suivante.*)

—

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, *seul.* Il faut partir, et sans lui avoir dit adieu; mais je veux qu'elle sache tout ce que j'avais fait pour mériter sa main. (*Il se met à une table, qui se trouve à la droite du théâtre, et écrit.*) Apprenons-lui que ma fortune, mon rang dans le monde... c'est cela. Mais comment lui faire remettre ce billet? (*Apercevant Antonine qui sort de l'appartement à gauche.*) Quel bonheur! voici sa sœur. (*Il ploie vivement son billet.*)

—

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, *à la table,* ANTONINE.

ANTONINE, *d'un air de mauvaise humeur.* Je suis d'une colère! j'étais dans le grand salon à attendre, et la contredanse a commencé sans que mon mari vînt m'offrir la main; de dépit je me suis levée, et je suis sortie, d'autant que toutes ces demoiselles avaient un air enchanté et jouissaient de mon embarras. (*Apercevant Frédéric.*) Il se pourrait! monsieur Frédéric! que je suis contente de vous voir! nous parlions de vous ce matin; et quelle sera la surprise de ma sœur! sait-elle que vous êtes ici?

FRÉDÉRIC, *vivement.* N'en parlons plus. J'ai à réclamer de votre amitié un dernier service.

ANTONINE. Quel est-il?

FRÉDÉRIC. Dans quelques instants, j'aurai quitté Paris, et pour toujours... Je ne reverrai plus ni vous, ni votre sœur; mais daignez vous charger pour elle de ce billet.

ANTONINE. Mais qu'avez-vous donc? pourquoi ne pas rester?

FRÉDÉRIC. Pourquoi?.. (*Apercevant Bonnemain qui sort de l'appartement à gauche.*) Adieu, adieu, je suis le plus malheureux des hommes. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE VIII.

ANTONINE, BONNEMAIN.

BONNEMAIN, *à part, en entrant.* Et moi donc!.... qu'est-ce que je suis? je vous le demande.

ANTONINE, *l'apercevant.* Ah! vous voilà, Monsieur! vous êtes bien aimable. (*Elle serre dans son corset le billet qu'elle tenait à la main.*) Vous venez enfin me chercher pour danser, il est temps, au moment où la contredanse finit.

BONNEMAIN. Madame, il ne s'agit pas de cela. Quelle est, s'il vous plaît, cette lettre que vous venez de recevoir?

ANTONINE, *étonnée.* Comment!

BONNEMAIN. Oui, que je vous ai vue cacher avec tant de soin.

ANTONINE. Ah!.. ce billet que m'a remis Frédéric?

BONNEMAIN, *cachant sa colère.* Précisément... (*A part.*) Je ne sais comment m'y prendre... Quand on entre en ménage, et qu'on n'est pas encore fait aux explications conjugales..... (*Haut.*) Ma chère amie, ne pourrais-je pas savoir ce qu'il contient?



BONNEMAIN. N'importe, je voudrais le voir. — Acte 2, scène 8.

ANTONINE, *froidement*. Impossible, il n'est pas pour vous.

BONNEMAIN, *toujours avec une colère concentrée*. Je m'en doute bien, mais n'importe, je voudrais le voir.

ANTONINE. *Je voudrais le voir!..* Qu'est ce que c'est que ce ton-là? Un jour comme ce'ui-ci!.. Sachez, Monsieur, que je ne vous laisserai point prendre de mauvaises habitudes; et puisque vous parlez ainsi, vous ne le verrez pas.

BONNEMAIN. Vous ne pensez pas, ma chère amie, que je pourrais l'exiger.

ANTONINE. Maman! maman! il exige!..

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, M. DE SAINT-ANDRÉ, JULES.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *avec indignation*. Déjà!.. et tu pleures!

JULES. Ma cousine qui pleure! qu'est-ce qu'elle a donc?

ANTONINE, *pleurant*. C'est Monsieur.

BONNEMAIN. C'est Madame.

M. DE SAINT-ANDRÉ, *à Bonnemain*. Comment! mes enfants, vous commencez votre bonheur par une querelle!

BONNEMAIN. Mais, beau-père!

M. DE SAINT-ANDRÉ. Y pensez-vous, mon gendre? le premier jour? ce n'est pas l'usage.

ANTONINE. C'est Monsieur qui, au lieu de m'offrir sa main pour la première contredanse, m'a laissée toute seule; moi, qui avais refusé trente invitations.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est affreux!

JULES. C'est indigne!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Ma pauvre fille! devais-tu t'attendre à ce manque d'égards?

BONNEMAIN. Mais permettez donc; j'ai couru dans tous les salons.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Fi! mon gendre, cela ne se fait pas.

ANTONINE. Et quand je suis assez bonne pour lui pardonner, Monsieur a des procédés affreux; il prétend voir un billet qu'on vient de me remettre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. J'espère que tu n'a pas cédé?

ANTONINE. Oh! non, maman.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est bien, il ne faut pas compromettre son avenir; mais moi, c'est différent, tu vas me confier cette lettre.

ANTONINE. Non, maman; je ne puis la donner qu'à ma sœur.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est la même chose, allons la trouver. Pauvre enfant! c'est un ange de douceur! et quelle tenue! quels principes! (*A Bonnemain.*) Et vous avez eu le cœur de la chagriner? (*Pleurant.*) Dieu! quel avenir pour une mère!

ANTONINE, *pleurant aussi.* Maman, calmez-vous.

BONNEMAIN. Ma belle-mère, si vous ne pleuriez qu'après...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Fi! Monsieur, vous êtes un tyran.

BONNEMAIN. Allons, la voilà partie.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Viens, ma chère Antonine; certainement, si j'avais pu prévoir... mais il te reste l'amitié et les conseils d'une mère. (*Elle emmène Antonine, elles entrent ensemble dans l'appartement à droite.*)

BONNEMAIN, *les regardant sortir.* Ses conseils! c'est fini, elle va tout brouiller. (*A M. de Saint-André.*) J'espère au moins, beau-père, que vous me rendrez justice.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Écoutez, mon gendre, je suis là-dedans tout à fait désintéressé; mais franchement vous avez tort, je dirai même plus, tous les torts sont de votre côté. (*Il rentre dans l'appartement.*)

SCÈNE X.

JULES, BONNEMAIN.

BONNEMAIN. Est-ce que ce sera toujours comme ça? Autant qu'on peut juger d'un livre par la première page, en voici un qui s'annonce d'une manière... J'aimerais mieux que ma femme n'eût pas de dot et fût orpheline! J'y gagnerais cent pour cent, j'aurais la famille de moins.

JULES, *qui a regardé autour de lui si personne ne venait, s'approche de Bonnemain, et lui dit, à voix basse :* Monsieur, ça ne se passera pas ainsi.

BONNEMAIN. Hein! que me veut encore celui-là?

JULES. Apprenez, Monsieur, que, parmi ses parents, ma cousine trouvera des défenseurs, et je vous demanderai pourquoi vous vous permettez de la chagriner ainsi.

BONNEMAIN. Il faut peut-être que je la remercie de ce qu'elle ne m'aime pas.

JULES, *avec joie.* Comment! Monsieur, il serait possible! ce serait pour cela!

BONNEMAIN. Précisément.

JULES, *cherchant à cacher sa joie.* Eh mais! il n'y a pas de quoi vous fâcher ni vous mettre en colère. Voyez-vous, mon cher cousin, il ne faut pas vous décourager; cela viendra peut-être, sans compter que les apparences sont trompeuses.

BONNEMAIN. Ah! vous appelez cela des apparences! Un jeune homme qui l'aimait avant son mariage, et qui ici, devant moi, lui a remis un billet.

JULES. Que dites-vous?

BONNEMAIN. J'étais là, je l'ai vu.

JULES, *vivement.* Il se pourrait! et vous êtes resté aussi calme! aussi tranquille! A votre place, je l'aurais tué.

BONNEMAIN. A la bonne heure, au moins, en voilà un qui prend mes intérêts.

AIR de *l'Artiste.*

Beau-père, belle-mère,
M'en veulent, je le croi;
Et la famille entière
Se ligue contre moi.
Lorsque chacun me blâme,
Quel serait mon destin,
Si par bonheur ma femme
N'avait pas un cousin.

JULES. Non, je n'aurais jamais pensé que ma cousine fût capable d'une telle perfidie. Certainement, je croyais, comme vous me le disiez tout à l'heure, qu'elle ne vous aimait pas, qu'elle n'aimait personne; mais supposer qu'elle a une autre inclination, c'est une horreur, c'est une indignité.

BONNEMAIN. N'est-ce pas? c'est le seul de la famille. Allons, allons, jeune homme, calmez-vous. (*A part.*) En voilà un du moins que je peux recevoir chez moi sans danger. (*Lui prenant la main.*) Mon cousin, mon cher cousin, vous êtes le seul qui m'ayez témoigné une amitié véritable, et j'espère bien que vous me ferez le plaisir de venir souvent chez nous, et de regarder ma maison comme la vôtre. Vous me le promettez.

JULES. De tout mon cœur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, ESTELLE, *qui tient la lettre de Frédéric à la main. Ils sortent tous de l'appartement à droite.*

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE ET ANTONINE. Où est-il? où est-il? ce cher Frédéric!

BONNEMAIN. Et de qui parlez-vous donc?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. De cet estimable, cet excellent jeune homme; celui qui tout à l'heure a remis ce billet à Antonine.

ESTELLE. Ce cher Frédéric!

ANTONINE. Ce pauvre garçon!

BONNEMAIN. Eh bien! par exemple!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Par malheur il n'a pas laissé son adresse.

ESTELLE. Eh! mon Dieu! non, et comment lui faire savoir...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Mon gendre l'a vu, il lui a parlé, peut-être sait il où il demeure.

BONNEMAIN. Et pourquoi faire, s'il vous plaît?

ANTONINE. Il doit être si malheureux dans ce moment!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Il faut que nous le voyions.

BONNEMAIN, *à Jules.* C'est fini, la famille est timbrée.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-ANDRÉ.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Eh bien! vous ne l'avez pas trouvé? mais, par bonheur, je me rappelle maintenant qu'en arrivant, il m'a dit qu'il venait de descendre à l'hôtel d'Espagne.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est ici en face; il faut y envoyer.

ANTONINE. Jules nous rendra ce service.

JULES. Du tout, Madame.

ANTONINE. Est-il peu obligeant!

M. DE SAINT-ANDRÉ. Eh bien, mon gendre, courez-y sur le champ.

BONNEMAIN. Celui-là est trop fort; se moquer de moi à ce point!

M. DE SAINT-ANDRÉ. Vous ne savez donc pas ce qui arrive? Frédéric était chez un négociant de Bordeaux, qui n'avait pas d'enfants.

ESTELLE. Et qui l'avait pris en amitié.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Car, ce cher Frédéric, tout le monde l'aime.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ ET ANTONINE. C'est bien vrai.

ESTELLE. Et en mourant il lui a laissé toute sa fortune.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Cinquante mille livres de rente; le voilà plus riche que vous.

BONNEMAIN. Eh bien! par exemple! n'allez-vous pas lui donner votre fille?

M. DE SAINT-ANDRÉ. Oui, sans doute.

BONNEMAIN. La tête n'y est plus; et lui qui ce matin parlait de girouettes! a-t-on jamais vu un beau-père l'être à ce point-là?

ESTELLE. Vous perdez là du temps, il est peut-être parti; je vais envoyer un domestique. (*Elle sort par le fond.*)

M. DE SAINT-ANDRÉ. Ou plutôt j'y vais moi-même, et je vous l'amène; ce sera encore plus dans les convenances. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE XIII.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, BONNEMAIN, JULES, ANTONINE.

BONNEMAIN, *élevant la voix.* J'espère qu'à la fin on daignera m'expliquer cette étrange démarche, à moins que décidément on ne regarde un mari comme rien, et un receveur général comme zéro.

JULES, *bas, à Bonnemain.* Bien, bien.

ANTONINE, *s'avançant.* Je me suis justifiée aux yeux de ma famille, et je pourrais m'en tenir là; mais je n'abuserai point de ce que ma position a de favorable; votre colère était absurde, vos soupçons ridicules; ils ne valent pas la peine d'être réfutés.

BONNEMAIN. C'est égal, essayez toujours, ça ne peut pas faire de tort.

ANTONINE. Apprenez, Monsieur, que ce n'est pas moi, mais ma sœur; c'est-à-dire, c'était bien moi, puisque c'est moi que vous avez épousée; mais c'est justement à cause de cela, parce qu'il a cru un moment, et c'est si naturel quand on aime bien!.. C'est ce qui vous prouve qu'il n'y a de la faute de personne, et que c'est vous seul qui êtes coupable.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est clair comme le jour, et vous devez voir...

BONNEMAIN. C'est-à-dire, j'y vois... j'y vois de confiance.

ANTONINE, *bas, à sa mère.* Maman, si, pour achever de le convaincre, j'essayais de me trouver mal.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *bas.* Impossible avec ta toilette. (*Haut.*) Et tenez, tenez, les voici.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE, FRÉDÉRIC, ET TOUTES LES PERSONNES DE LA NOCE.

CHŒUR.

AIR : *Dans cet asile* (des EAUX DU MONT-D'OR).

Ah ! quelle ivresse !
De sa tendresse
Ce jour heureux
Comble les vœux ;
Le mariage
Ici l'engage :
Quel moment
Pour le sentiment !

ANTONINE, *à Bonnemain.*

Aux noirs soupçons votre âme était en proie;
Vous le voyez, il adore ma sœur.

JULES.

Il aime Estelle! ah! pour moi quelle joie!

BONNEMAIN, *regardant Jules.*

Dieu! comme il m'aime, et comme il a bon cœur!

(*Les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant : le premier désigné tient la droite de l'acteur : M. de Saint-André, Frédéric, Estelle, madame de Saint-André, à qui on approche un fauteuil, Antonine, Bonnemain, Jules.*)

BONNEMAIN. Tout est expliqué, et, cette fois, j'en suis quitte pour la peur. Pendant qu'ils sont dans les reconnaissances, j'ai bien envie d'enlever ma femme impromptu; car, grâce au ciel, il est près de minuit, et nous touchons au lendemain du plus beau jour de ma vie. (*Appelant.*) Baptiste, les voitures de noce sont-elles là?

LE DOMESTIQUE. Non, Monsieur, M. Jules les a renvoyées.

BONNEMAIN. Encore un contre-temps! Est-ce que nous pouvons nous en aller à pied, en bas de soie, dans la neige? il ne manquerait plus que cela pour réchauffer l'hymen. Tâche de rattraper ma voiture, et avertis-moi sur-le-champ.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *qui, pendant ce temps, a causé avec Frédéric, son mari et ses deux filles.* J'ai peine à me remettre de mon émotion. Voilà donc mes deux filles établies. Quelle perspective douloureuse pour une mère! car enfin, je vais me trouver seule avec mon mari; sans compter que, dans huit jours, j'aurai encore une noce à subir, le spectacle d'un mariage.

ESTELLE. Non, ma mère, si vous le permettez, nous nous marierons à la campagne, sans bruit, sans apprêts.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Et pourquoi donc cela?

FRÉDÉRIC. Une noce à huis clos, au profit seulement des mariés.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Je ne sais pas si c'est dans les convenances.

BONNEMAIN, *à voix basse.* Belle-mère, belle-mère, nous allons partir.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Quoi! déjà?

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR du *Calife de Bagdad.*

ENSEMBLE.

JULES, *à part.*

Ah! je sens là battre mon cœur,
Et de dépit et de douleur!

BONNEMAIN.

Oui, je sens là battre mon cœur;
C'est donc fini; Dieu, quel bonheur!

ANTONINE.

Ah! je sens là battre mon cœur.
D'émotion et de frayeur!

M. ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Ah! je sens là battre mon cœur,
D'émotion et de frayeur!

FREDERIC ET ESTELLE.

Ah! je sens là battre mon cœur,
Et d'espérance et de bonheur!

LE CHOEUR.

Chacun d'eux sent battre son cœur,
Et d'espérance et de frayeur!

ESTELLE, *au public.*

Ma sœur aujourd'hui se marie ;
Mais de vous dépend son destin.
Ah ! tâchez, je vous en supplie,
Que le plus beau jour de sa vie
Ait encore un lendemain.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* La voiture de la mariée !

ANTONINE, *courant à sa mère.* Ah ! mon Dieu !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Allons, ma fille, qu'est-ce que cela signifie?

(On reprend le chœur général.)

Ah ! je sens là battre, etc., etc., etc.

(Chacun se range pour laisser passer les deux époux. Bonnemain prend le bras de sa femme. Estelle pose un châle sur les épaules d'Antonine. Sa mère lui parle bas à l'oreille. Le père lève les yeux au ciel, et fait respirer un flacon de sels à madame de Saint-André qui est près de se trouver mal. Antonine, en s'éloignant, jette un dernier regard sur le petit cousin, qui, placé dans un coin, porte un mouchoir à ses yeux.)



LA CHARGE A PAYER

OU

LA MÈRE INTRIGANTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 13 avril 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Personnages.

MADAME LOCARD.
Me ALEXANDRE LOCARD, son fils, notaire.
M. DURAND, manufacturier de Saint-Quentin.
M. PLACIDE.
MADAME DE BEAUMONT, veuve d'un procureur.
AUGUSTE, troisième clerc chez Me Locard.
DEUX DOMESTIQUES de madame Locard.

La scène se passe à Paris, dans la maison de madame Locard.

Le théâtre représente un grand salon ; porte au fond. A la droite de l'acteur, une cheminée, et la porte d'un appartement. A gauche, sur le second plan, une porte qui conduit au cabinet de M. Alexandre Locard. Sur le troisième plan, une autre porte qui est censée conduire dans l'intérieur de la maison ; une table et des papiers sur le devant, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME LOCARD, ALEXANDRE.

MADAME LOCARD. Il me semble que vous devez vous en rapporter à moi, après tout ce que j'ai fait pour vous.

ALEXANDRE. Mon Dieu, ma mère, je sais ce que je vous dois. Mon frère et moi n'avions qu'un modique héritage ; vous avez juré que nous ferions fortune, vous avez su inspirer de la confiance à nos parents, à nos amis, même à ceux qui ne l'étaient pas. Voilà, grâce à vous, mon frère agent de change, à crédit, il est vrai, car il n'a pas encore donné un sou ; mais enfin, il exerce, et il a voiture. Moi, qui vais à pied, je suis un peu plus avancé, je suis notaire, à moitié ; je ne dois plus que deux cent mille francs ; mais je les dois, et comment les payer?

MADAME LOCARD. Par un mariage, par un beau mariage ; c'est la règle à présent ; voyez tous vos confrères.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Souvent il est fort difficile
De payer mille écus comptant ;
Mais lorsque l'on en doit cent mille,
Cela devient tout différent :
Les affaires sont bientôt faites,
On trouve un beau-père obligeant
A qui l'on apporte ses dettes
Et qui vous donne son argent.

ALEXANDRE. Tenez, ma mère, s'il m'était permis de ne pas avoir d'ambition, et de penser à ma manière, j'épouserais Amélie, votre filleule, avec qui j'ai été élevé.

MADAME LOCARD. Y pensez-vous ?

ALEXANDRE. Je sais bien qu'elle est orpheline, qu'elle n'a rien pour le moment, et qu'elle n'en aura pas davantage par la suite.

MADAME LOCARD. Et votre charge à payer?

ALEXANDRE. Sans doute ; mais ça n'empêche pas de remarquer deux beaux yeux, d'éprouver une émotion involontaire, d'avoir des idées de bonheur !..

MADAME LOCARD. Et votre charge à payer?

ALEXANDRE. Ah çà ! je n'ai donc pas le droit d'exiger que ma future me convienne?

MADAME LOCARD. Non, Monsieur, ce n'est pas pour vous que vous vous mariez.

ALEXANDRE. C'est juste, c'est pour mon prédécesseur, celui qui m'a cédé son étude.

MADAME LOCARD. Un homme dur, inexorable, qui n'a que des chiffres dans le cœur ; et tout à l'heure, je faisais mes comptes : c'est dans trois mois qu'est l'échéance, et s'il y a le moindre retard, la moindre poursuite, c'en est fait de votre considération, et par conséquent de votre fortune ; car le notariat est un état de confiance ; dès qu'on y fait faillite une fois, on est ruiné pour toujours ; ce n'est pas comme dans la banque ou les finances...

ALEXANDRE. Vous avez raison. Eh bien ! voyons, ma mère, que faut-il faire?

MADAME LOCARD. J'ai mis en campagne toutes mes connaissances, et l'on nous propose déjà plusieurs partis : ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à présent, c'est une demoiselle de deux cent mille francs.

ALEXANDRE. C'est bien peu...

MADAME LOCARD. Oui, mais on aura la dot sur-le-champ, et pour nous c'est le principal ! C'est la nièce d'un manufacturier.

ALEXANDRE. Je n'aime pas beaucoup ces gens-là.

MADAME LOCARD. Ni moi non plus, mais ils paient comptant.

ALEXANDRE.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'aurais désiré, je le sens,
Connaître un peu plus ma future...

MADAME LOCARD.

On vous dit : deux cent mille francs.

ALEXANDRE.

Oui, c'est la dot qu'elle m'assure ;
Mais ses traits?

MADAME LOCARD.

Je n'en ai rien su.

ALEXANDRE.

Mais son humeur, son caractère?

MADAME LOCARD.

J'ai négligé le superflu
Pour m'occuper du nécessaire.

Qui vient là? C'est Auguste, votre troisième clerc. (*Elle va s'asseoir auprès de la table, à gauche.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTE.

AUGUSTE, *à la cantonade.* Dites donc, Messieurs, attendez un instant, ne déjeunez pas sans moi ; c'est

qu'à l'étude, quand ils s'y mettent, la bouteille de vin et le pain sec vont joliment vite; le premier clerc surtout, c'est un fameux gastronome!

AIR des *Dehors trompeurs.*

Aussi, son appétit extrême
Souvent tient le nôtre en échec;
Car on fait des cabales, même
Pour l'eau claire et pour le pain sec :
Du pouvoir dont il est la source
Abusant, pour mieux s'en donner,
Tous les jours il m'envoie en course
Quand vient l'instant du déjeuner.

Tenez, mon patron, voilà ce contrat de vente que vous m'avez donné à copier.

ALEXANDRE. Il n'y a pas de fautes?

AUGUSTE. Eh! non, Monsieur; voyez plutôt. Cette fois-ci, je me suis joliment appliqué.

ALEXANDRE, *lisant.* C'est bien... « Par-devant Alexandre « Locard et son confrère, à Paris, sont comparus... « L'amour que j'ai pour vous me rend d'autant plus « malheureux, que je n'ose en parler à personne. » Hein! qu'est-ce que c'est que ça?

AUGUSTE. Ah! mon Dieu! C'est une distraction. Je pensais à autre chose.

ALEXANDRE. Et une distraction sur papier timbré, encore! Envoyez donc des actes comme ceux-là à l'enregistrement!

AUGUSTE. Ne vous fâchez pas, mon patron. C'est que, voyez-vous, je suis amoureux.

ALEXANDRE. Qu'est-ce que ça signifie? J'avais défendu que dans mon étude... et puis, je vous le demande, être amoureux à seize ans! un troisième clerc!

AUGUSTE. Et pourquoi pas? Comme s'il fallait, pour cela, être de la chambre des notaires!

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

A l'amour les clercs sont fidèles,
Chacun d'eux doit être léger;
Le dieu d'amour porte des ailes,
Dit la chanson, pour voltiger :
Si de cette ancienne coutume
L'amour ne s'écarte jamais,
Où trouvera-t-il des sujets,
Si ce n'est chez les gens de plume?

Je n'ai rien, je le sais; mais je travaillerai. Je peux parvenir, et, dans quatre ou cinq ans, jugez de mon bonheur, si je puis lui offrir ma main, si je peux l'épouser. Il doit être si doux d'épouser celle qu'on aime; n'est-ce pas, mon patron? n'est-ce pas, Madame?

MADAME LOCARD, *qui était assise auprès de la table, se levant et allant à Auguste.* Il suffit, Monsieur; et, au lieu de venir causer au salon, vous feriez mieux d'aller à l'étude.

AUGUSTE. Vous avez raison, je retourne au travail; mais c'est que, voyez-vous, quand je parle d'elle, ça me fait oublier... Justement, Madame, une lettre pour vous qui vient d'arriver. Adieu, mon patron, vous effacerez deux phrases, douze mots rayés, nuls. Je vais achever mon déjeuner.

—

SCÈNE III.

MADAME LOCARD, ALEXANDRE.

ALEXANDRE. Est-on heureux d'être troisième clerc! Je ne sais pas comment font ces petits gaillards-là. Ils sont toujours gais; moi, je n'ai jamais le temps.

MADAME LOCARD, *ouvrant la lettre.* Mon ami, c'est un autre parti qu'on nous propose, une fille unique; la fille de madame de Beaumont, que vous connaissez. Vous l'avez vue l'autre semaine dans un concert.

ALEXANDRE. Ah! oui, cette demoiselle qui chantait faux.

MADAME LOCARD. Qu'importe? on ne se marie pas pour chanter.

ALEXANDRE. Vous avez raison, et j'aimerais mieux celle-là.

MADAME LOCARD, *lisant.* Écoutez, écoutez. « Madame « de Beaumont, qui est la veuve d'un procureur, ne « peut pas souffrir les avoués; et comme elle a de « l'ambition, elle ne veut pour gendre qu'un notaire. « Elle donne deux cent cinquante mille francs. »

ALEXANDRE. Il n'y a pas à hésiter, cinquante mille francs de plus.

MADAME LOCARD. Et puis une musicienne!.. (*Continuant à lire.*) « Elle donne deux cent cinquante mille « francs, mais payables dans six mois. Il lui est im- « possible de compter la dot avant ce terme. » Ah! mon Dieu! voilà qui dérange tout.

ALEXANDRE. Il serait possible!

MADAME LOCARD. Eh oui, sans doute! puisqu'il vous faut votre argent dans trois mois; puisque, pour payer votre charge, nous n'avons devant nous qu'un trimestre.

ALEXANDRE. Si ça n'est pas désolant! une femme qui me convenait sous tous les rapports, une femme de deux cent cinquante mille francs, à laquelle il faut renoncer, et tout cela parce qu'on est pressé.

MADAME LOCARD. Ah! mon Dieu, oui. Il faut revenir à l'autre, qui, du reste, offre aussi de grands avantages. Comme je vous le disais, l'oncle est un riche manufacturier que vous connaissez de nom, M. Durand, de Saint-Quentin.

ALEXANDRE. Eh! mon Dieu, oui; et l'on me parlait, l'autre jour, de mademoiselle Élisa, sa nièce, une demoiselle charmante.

MADAME LOCARD. Vous voyez bien.

ALEXANDRE. Mais c'est qu'on disait qu'elle avait une inclination.

MADAME LOCARD. Propos en l'air! Voulez-vous, oui ou non, vous en rapporter à moi?

ALEXANDRE. Eh! oui, ma chère maman! je sais bien que vous m'aimez, que vous m'adorez, que vous ne voulez que mon bonheur; aussi je me laisse guider par vous, qui, du reste, avez bien plus de tête que moi.

MADAME LOCARD. Eh bien! M. Durand doit venir aujourd'hui dîner, et pour le décider...

ALEXANDRE. Est-ce qu'il ne l'est pas encore?

MADAME LOCARD. Eh! mon Dieu, non, et c'est pour cela que je l'ai invité, ainsi que sa nièce, votre prétendue... Mais comme vous êtes fait! Mettez-vous donc à la mode. Voilà une cravate comme on n'en porte plus, et vous êtes en arrière de trois mois.

ALEXANDRE. Ne faudrait-il pas mettre un pantalon à la *Jocko*, et un chapeau à la *Robinson?*

MADAME LOCARD. Eh bien! oui. Mais allez donc; j'attends M. Durand, qui peut arriver d'un moment à l'autre.

ALEXANDRE, *en s'en allant.* C'est joli, un notaire à la *Jocko.*

MADAME LOCARD, *seule.*

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Quelques gens qu'un faux zèle excite,
Toujours prompts à moraliser,
Pourront critiquer ma conduite,
Et d'égoïsme m'accuser :
Mais dans mes desseins je persiste;
Jamais, quel que soit leur avis,

Une mère n'est égoïste,
Car son bonheur est celui de son fils.

SCÈNE IV.

MADAME LOCARD, M. DURAND, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur Durand!

MADAME LOCARD, *allant au-devant de M. Durand, qui entre par le fond*. Quoi! Monsieur, c'est vous qui nous faites la première visite? C'est trop d'honneur, et c'était à nous, au contraire, à aller faire la demande.

DURAND. Ça se peut bien; mais, voyez-vous, Madame, moi, je suis sans façon, je ne tiens pas aux cérémonies et surtout je suis rond en affaires.

AIR du *Petit Courrier*.

Je suis marchand, fort étranger
Aux lois de la cérémonie;
Que m'importe la broderie?
C'est l'étoffe qu'il faut juger.
L'apparence souvent déguise
Plus d'un défaut, et je sais bien
Qu'en fait d'honneur, de marchandise,
L'étiquette ne prouve rien.

(*D'un ton brusque.*)

Je vous dirai donc qu'il me convenait d'abord de donner ma nièce à un notaire; mais j'ai été aux informations, et c'est là-dessus que je veux avoir avec vous une explication.

MADAME LOCARD. Eh! mon Dieu! très-volontiers, ce que j'aime, avant tout, c'est la franchise. C'est, selon moi, une preuve d'amitié; et je vous remercie, Monsieur, de nous traiter déjà en amis.

DURAND, *à part*. Cette femme-là a une manière d'entamer la conversation qui fait qu'on n'ose plus être en colère... (*Haut.*) Eh bien! Madame, on prétend qu'à Paris, maintenant, tout le monde se mêle de commerce et de spéculation; que sans rien avoir, tout le monde achète ou revend des charges d'avoué, de notaire, d'agent de change; le tout à crédit, *à prime*, ou *fin courant*, comme un coupon de rente. On prétend que, pour s'acquitter, on court les dots, les mariages; que plus une charge est chère, c'est-à-dire plus on a de dettes, et plus on a de prétentions; et qu'enfin, pour ces messieurs, une femme est toujours assez belle, quand elle est assez riche. Voilà, Madame, ce qu'on dit; et je vous demande à vous-même ce que vous en pensez.

MADAME LOCARD. Cela peut être vrai en général; mais, quant à nous, Monsieur, pour vous prouver que nous tenons moins à l'argent qu'aux convenances de famille et de caractère, (*Lui présentant la lettre qu'elle a lue à Alexandre.*) voici une lettre dans laquelle on nous offre mademoiselle de Beaumont, et cinquante mille francs de plus que n'en a votre nièce. (*Durand prend la lettre et la lit.*) Vous voyez, Monsieur, que nous pourrions accepter; et cependant nous refusons.

DURAND. Il se pourrait! un pareil procédé... Ah! Madame, je suis confus; il n'est pas besoin d'autres explications; je vous donne ma parole, et je suis prêt à conclure, quand vous voudrez; le plus tôt vaudra le mieux; car lorsqu'on a une manufacture, et six cents ouvriers sur les bras, on n'a pas de temps à perdre. On vous a dit que je donnais à ma nièce deux cent mille francs de dot?

MADAME LOCARD. Comptant?

DURAND. Oui, Madame, en signant le contrat.

MADAME LOCARD. C'est très-bien, c'est superbe, c'est tout ce que nous demandons; et le reste après vous.

DURAND. Du tout, et c'est là-dessus que je veux vous prévenir. Il se peut que je laisse quelque chose; mais je ne m'engage à rien. Si d'ici là je rencontre de braves gens sur mon chemin, je veux être libre de leur faire du bien; je donne, je ne promets pas.

MADAME LOCARD. Et vous avez raison. Je ne puis pas souffrir qu'on attriste un contrat de mariage par des idées de succession, que l'on fasse entrer en ligne de compte toutes les infirmités d'une famille, et toutes les probabilités de décès, que l'on paraisse désirer ce qu'on doit craindre; cela flétrit la pensée, cela révolte l'âme; un parent qui nous aime est le plus précieux des trésors.

DURAND, *à part*. Voilà une femme aimable, et qui raisonne bien. (*Haut.*) Oui, Madame, vous avez raison; la véritable richesse, c'est le travail, la bonne conduite et le bon caractère.

MADAME LOCARD. Sous ce rapport, mon fils est des plus riches. Laborieux, docile, aimant, il sera aux petits soins pour sa femme, et si j'ai à lui reprocher quelque chose, c'est l'abus d'une qualité, l'excès de sa douceur. (*On entend un grand bruit, et la voix d'Alexandre qui s'écrie :*) Je suis capable de tout.

DURAND. Qu'est-ce que j'entends?

MADAME LOCARD, *embarrassée*. Rien; c'est un de mes gens qui est très-emporté, que je serai obligée de congédier.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTE.

AUGUSTE. Eh! mon Dieu! d'où vient donc ce tapage qu'on entend dans l'étude?

MADAME LOCARD. Ce n'est rien.

AUGUSTE. Si vraiment, et j'ai bien reconnu la voix de mon patron.

MADAME LOCARD. Vous vous êtes trompé, mon fils est sorti depuis plus d'une heure, et vous ne devriez pas venir, comme un étourdi, nous troubler, quand on est en affaires.

AUGUSTE. Pardon, Madame, si j'avais su... (*Il va pour entrer.*)

DURAND, *le considérant attentivement*. Eh mais! c'est mon ami Auguste. Tu ne viens pas m'embrasser?

AUGUSTE, *courant à lui*. Vous ici, Monsieur! Quel plaisir de vous revoir!

MADAME LOCARD. Comment! vous vous connaissez?

DURAND. Oui, Madame; c'est mon jeune compatriote; son père était un de mes chefs d'atelier.

AUGUSTE. Et ce que Monsieur ne vous dit pas, c'est qu'il m'a placé dans un collége, m'a élevé à ses frais, et que ma reconnaissance...

DURAND. Tais-toi, tais-toi, tu m'avais bien écrit que tu étais entré à Paris chez un notaire, mais j'avais oublié le nom de ton patron. Es-tu content, mon garçon?

AUGUSTE. Ce que j'ai me suffit.

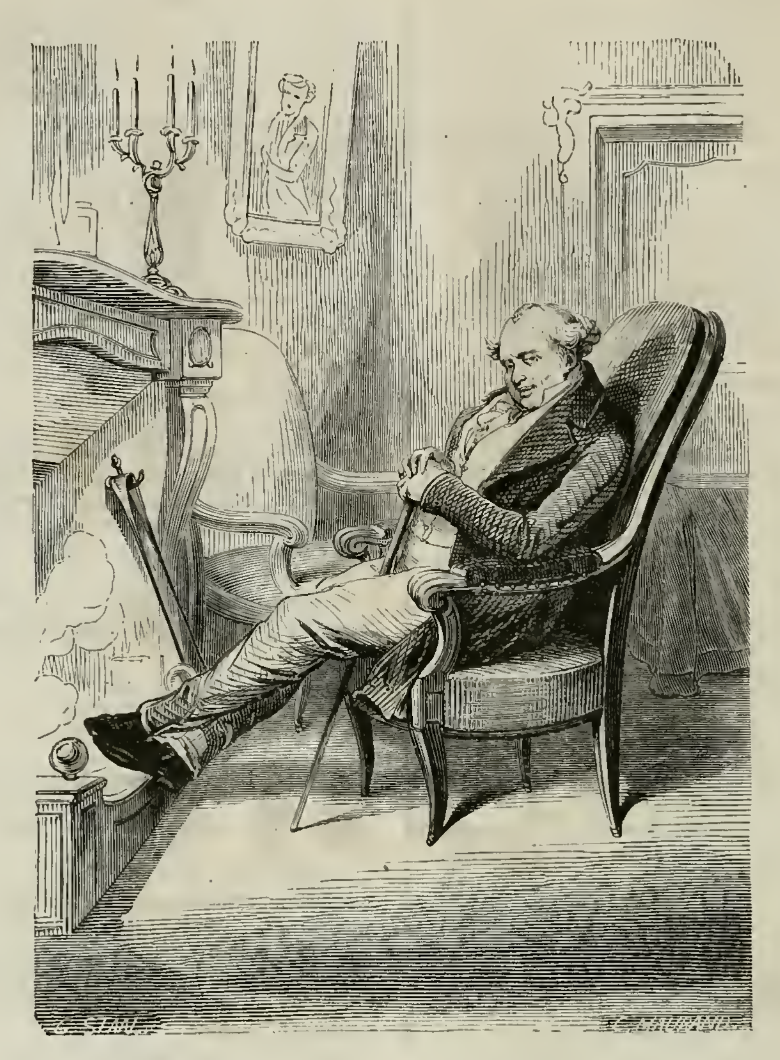
DURAND. Et tu travailles?

AUGUSTE. De toutes mes forces.

DURAND. A la bonne heure, avec ça l'on ne manque jamais, et quelquefois on s'enrichit.

AUGUSTE. Je suis déjà monté en grade; l'année dernière, j'étais le coureur de l'étude, et maintenant, me voilà troisième clerc.

DURAND. Diable! c'est de l'avancement gagné à la course et à la sueur de ton front.



PLACIDE, *seul*. Qu'est-ce que cela signifie? Il emmène ce Monsieur, et il ne veut rien me dire! — Scène 21.

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Comme moi, travaille sans cesse;
Et tu parviendras, mon enfant.

AUGUSTE.

Parvenir à votre richesse!
Moi!.. je ne conçois pas comment...

DURAND.

Pour être riche il faut être économe.

AUGUSTE.

Vous imiter est le vœu de mon cœur.

DURAND.

Pour être heureux, il faut être honnête homme.

AUGUSTE.

Ah! je comprends alors votre bonheur. (*bis*)

DURAND, *à madame Locard*. Sans adieu, Madame, à tantôt. (*A Auguste.*) Ah! tu es clerc chez M. Alexandre Locard. J'aurai plusieurs choses à te demander. (*Il sort.*)

MADAME LOCARD, *à part*. Ah! mon Dieu!

—

SCÈNE VI.

MADAME LOCARD, AUGUSTE.

MADAME LOCARD. Il paraît que vous connaissez beaucoup ce monsieur; j'en suis charmée; car vous n'ignorez pas l'amitié, l'attachement que mon fils a pour vous; son intention est de vous garder avec lui... Silence, le voici.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ALEXANDRE.

ALEXANDRE, *à Auguste*. Vous voilà encore ici, Monsieur! vous pouvez sortir; dès ce moment vous ne faites plus partie de mon étude.

MADAME LOCARD, *à part*. Ah! mon Dieu, qu'est-ce qu'il fait donc?

AUGUSTE. Vous me renvoyez, et pourquoi?

ALEXANDRE. Pourquoi? c'est affreux! c'est abominable! heureusement, j'ai retenu ma colère...



AUGUSTE. Ah! mon Dieu! c'est une distraction... — Scène 2.

MADAME LOCARD. C'est donc cela que nous avons si bien entendu.

ALEXANDRE. Il n'y avait peut-être pas de quoi? Apprenez que, dans le contrat de vente qu'il m'a remis tout à l'heure, j'ai trouvé un brouillon de lettre; et cette lettre était adressée à Amélie, votre filleule.

MADAME LOCARD. Il se pourrait!

AUGUSTE. Je suis perdu!

ALEXANDRE. Ce n'est rien encore; apprenez que mademoiselle Amélie n'est point insensible.

AUGUSTE. O ciel! elle vous aurait dit...

ALEXANDRE. Oui, Monsieur, elle me l'a dit à moi, par-devant notaire.

AUGUSTE. Ah! que je suis heureux, que je vous remercie, mon patron! vous pouvez me renvoyer si vous voulez, ça m'est égal.

ALEXANDRE. Oui, Monsieur, vous sortirez à l'instant même.

MADAME LOCARD. Y pensez-vous? il faut encore le ménager; je vous dirai pourquoi. (*Prenant Auguste à part.*) Venez ici, monsieur Auguste; vous êtes un étourdi, un imprudent. Heureusement, j'ai parlé en votre faveur; vous resterez avec nous. Conduisez-vous bien, et nous verrons par la suite... (*Alexandre va s'asseoir auprès de la cheminée.*)

AUGUSTE. Quoi! Madame, il se pourrait!

MADAME LOCARD. J'y mets une condition qui va stimuler votre zèle; le mariage de mon fils doit précéder le vôtre.

AUGUSTE. Dieux! quel espoir! Avant huit jours, mon notaire sera marié. Je vais le proposer à tout le monde. Je vais le vanter dans toutes les sociétés.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Dans les salons, dans les bals de familles,
Prônant mon notaire a l'envi,
J'inviterai veuves et jeunes filles,
Je parlerai de lui, rien que de lui;
Et de leurs cœurs préparant la conquête,
Valsant avec intention,
Je leur ferai tourner la tête
Pour le compte de mon patron.

Mais voici un client. Je me sauve.

SCÈNE VIII.

ALEXANDRE, MADAME LOCARD, M. PLACIDE.

MADAME LOCARD, *allant à Alexandre, qui, pendant toute la fin de la scène précédente, est resté près de la cheminée, la tête appuyée dans ses mains.* Mon fils, prenez donc garde, c'est un client. (*Alexandre se lève et salue M. Placide.*)

PLACIDE. C'est un ami de collége qui m'envoie à vous, M. Martin.

MADAME LOCARD. Ah! oui... (*Bas, à Alexandre.*) Ce gros imbécile, qui vous a prêté des fonds.

ALEXANDRE. Soyez le bienvenu, Monsieur.

PLACIDE. On m'a dit que je pouvais m'adresser ici en toute confiance. Je suis monsieur Placide. J'habite Fontainebleau, où j'ai fait une succession.

ALEXANDRE, *vivement.* Une succession!

PLACIDE. Oui, Monsieur; j'ai perdu un arrière-cousin, j'ai cru que j'en mourrais...

MADAME LOCARD. De chagrin?

PLACIDE. Non, de fatigue. Qu'une succession est une chose terrible à recueillir! que de peines! que de soins! pour moi surtout qui n'aime pas à me déranger. Enfin, j'y ai résisté; j'ai pris mon parti et mon argent; et je me trouve avec cent mille écus dont je ne sais que faire.

MADAME LOCARD. Cent mille écus!

PLACIDE. Ils sont là, et ça me pèse terriblement, quoique ce soit en reconnaissances sur la banque de France. Je voudrais donc trouver quelque bon emploi de mes capitaux, car ils ne peuvent pas toujours rester placés dans ma poche.

ALEXANDRE. Prenez du tiers consolidé à 101 fr. 50 c.

PLACIDE. C'est trop cher; et puis d'ailleurs toute ma fortune est déjà en rentes sur l'État. Dieux! que les pauvres capitalistes sont à plaindre! Depuis ce matin, ma tête travaille. Je suis sûr que j'ai un commencement de fièvre cérébrale.

MADAME LOCARD. Allons, allons, cessez de vous tourmenter. J'ai une proposition à vous faire. Nous sommes bien aises de répondre à la confiance de votre ami et à la vôtre.

PLACIDE. Madame...

MADAME LOCARD. Si vous voulez, mon fils se chargera de votre argent, pour trois ou quatre ans. Vous voulez des garanties, c'est trop juste. D'abord, mon fils a son étude; ensuite, il est cautionné par son frère l'agent de change.

ALEXANDRE. Ça, c'est vrai, (*A part.*) et réciproquement.

PLACIDE. Au fait, un notaire, un agent de change, je cumulerai toutes les garanties possibles; et dans la même famille, sans aucun déplacement.

MADAME LOCARD, *à Placide.* Eh bien! qu'en pensez-vous?

PLACIDE.

AIR : *Dieu tout-puissant par qui le comestible.*

Comment! j'accepte avec reconnaissance.
MADAME LOCARD.
De nous, je crois, vous serez satisfait.
ALEXANDRE.
Je veux répondre à votre confiance :
Daignez passer jusqu'à mon cabinet.
PLACIDE.
Dépêchons-nous... la chance est plus certaine;
Sur nous jamais l'argent ne doit rester,
De peur qu'hélas! un voleur ne le prenne,
(*A part.*)
Ou qu'un ami ne vienne l'emprunter.
ENSEMBLE.
PLACIDE, ALEXANDRE, MADAME LOCARD.
PLACIDE.
Vraiment j'accepte avec reconnaissance;
De vous, je crois, je serai satisfait.
Pour vous prouver quelle est ma confiance,
Passons, Monsieur, dans votre cabinet.
ALEXANDRE, MADAME LOCARD.
Monsieur accepte avec reconnaissance;
De nous je crois qu'il sera satisfait, etc., etc.

(*Alexandre et Placide entrent dans le cabinet à gauche.*)

SCÈNE IX.

MADAME LOCARD, *seule.* Ceci change la thèse, puisque l'on prête à mon fils cent mille écus pour trois ans. Nous avons à présent du temps devant nous, et je ne vois pas pourquoi nous ne reviendrions pas à mademoiselle de Beaumont, pourquoi elle serait sacrifiée. On ne trouve pas tous les jours à gagner cinquante mille francs, surtout un notaire qui commence. Je sais bien que M. Durand m'a donné sa parole, tandis que, du côté de madame de Beaumont, il n'y a encore rien de certain; mais on peut toujours essayer. Écrivons à madame de Beaumont de venir dîner avec sa fille; ce sera, selon l'événement, ou une entrevue, ou une simple politesse. (*Elle se met à la table à gauche, et écrit.*)

SCÈNE X.

MADAME LOCARD, AUGUSTE.

AUGUSTE, *à part, en entrant.* Dieux! il paraît que le dîner sera soigné, toute la cuisine est en feu. Je viens de donner douze feuilles de papier à minutes pour les côtelettes en papillotes. On a requis mon bureau pour y préparer le dessert, et le saute-ruisseau est en course chez le pâtissier.

MADAME LOCARD. Ah! c'est vous, monsieur Auguste! il faut absolument me rendre un service.

AUGUSTE. Qu'est-ce que c'est, Madame?

MADAME LOCARD. Ce serait de porter cette lettre chez madame de Beaumont, que j'ai oublié d'inviter. J'abuse peut-être; mais je sais combien vous êtes complaisant.

AUGUSTE. Comment donc! Madame... (*A part.*) Dans tout autre moment, je ferais joliment valoir la dignité de troisième clerc, qui me défend de porter des lettres; mais aujourd'hui, je ne tiens pas au *decorum*; et puis, en rapportant la réponse, je pourrai peut-être voir Amélie.

MADAME LOCARD. Tantôt, monsieur Auguste, je compte sur vous pour m'aider à faire les honneurs.

AUGUSTE. Soyez tranquille, Madame; moi et mes camarades, nous serons là. Donner la main aux dames, faire la partie des jeunes personnes, et des attentions pour tout le monde, c'est la consigne des clercs

AIR : *Du partage de la richesse.*

Doublant de petits soins, de zèle,
Nous allons tous nous surpasser;
Il est plus d'une demoiselle
Que cela peut influencer.
Mainte beauté, j'en ai la certitude,
Pourra fixer son choix sur votre fils,
En apprenant qu'il a l'étude
La plus aimable de Paris.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

MADAME LOCARD, PLACIDE.

MADAME LOCARD, *à part.* Maintenant tout est réparé, et je puis compter sur madame de Beaumont.

PLACIDE. Nous venons de terminer, et je n'ai pas voulu partir sans vous présenter mes hommages.

MADAME LOCARD. Etes-vous content?

PLACIDE. Enchanté! impossible de trouver un notaire plus habile! L'acte que j'ai signé est parfait; tout y est prévu et garanti; nous pouvons mourir l'un après l'autre ou simultanément, sans que cela fasse la moindre des choses; c'est un chef-d'œuvre de rédaction tranquillisante.

MADAME LOCARD. Ainsi, vous n'avez aucune crainte pour votre argent?

PLACIDE. Oh! mon Dieu! je vous le laisserai jusqu'à ce qu'il se présente un établissement pour ma fille.

MADAME LOCARD. Vous avez donc une fille?

PLACIDE. Oui, une demoiselle nubile, qui ne demanderait pas mieux que de se marier. C'est sa dot que je viens de déposer entre vos mains. Quant au reste, je ne m'en mêle pas; le mari viendra quand il voudra. Je n'ai pas envie de me mettre en course pour le chercher : on a bien assez de ses affaires.

MADAME LOCARD. C'est une plaisanterie; vous ne devez pas manquer de prétendants.

PLACIDE. Je n'en ai pas encore vu un seul; il est vrai que je ne reçois jamais personne; nous vivons, ma fille et moi, comme le solitaire du mont Sauvage, pas la plus petite visite.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Depuis trente ans, dans la même demeure,
Aux mêmes soins constamment attaché,
Je suis levé toujours à la même heure;
A la même heure aussi je suis couché...
Ce sont toujours les mêmes plats que j'aime,
Je bois toujours même vin... excepté
Que la bouteille, hélas! n'est pas la même,
Mais c'est toujours la même volupté.
Oui, la bouteille, hélas! n'est pas la même,
Mais c'est toujours la même volupté.

MADAME LOCARD. Mais enfin, vous désirez marier votre fille?

PLACIDE. Sans doute; mais je voudrais que cela fût fait; ou au moins n'avoir plus qu'à signer le contrat et à donner ma bénédiction. Je crains d'être obligé de jouer un rôle actif, de périr de fatigue dans le cours des visites, ou de suffocation au milieu des embrassements.

MADAME LOCARD. Je me mets à votre place, et je conçois vos inquiétudes; mais il est peut-être un moyen de les faire cesser; j'ai en tête certain projet... Vous avez vu mon fils; je ne vous en dis pas davantage; faites-nous l'amitié de nous amener ce soir votre aimable fille. Venez sans façon, nous n'aurons pas beaucoup de monde. A quelle heure dînez-vous ordinairement?

PLACIDE. A midi, et je soupe à sept heures.

MADAME LOCARD. Hé bien! nous retarderons le dîner d'une heure; ce sera comme si vous soupiez, et ça ne dérangera rien à vos habitudes.

PLACIDE, *à part.* En vérité, cette femme-là est charmante... (*Haut.*) Certainement, Madame, on peut toujours accepter un bon dîner, ça n'engage à rien; et puis d'ailleurs, je suis bon père, et si je peux, sans me déranger, faire le bonheur de ma fille...

AIR du vaudeville *des Amazones.*

Je suis par goût tranquille et sédentaire :
C'est mon système, et je m'en trouve heureux.
Combien de gens, dans leur ardeur légère,
Vont poursuivant la fortune en tous lieux!..
Quand après elle ils courent de la sorte,
En l'attendant je fais bien mieux, je croi;
Si le bonheur souvent frappe à ma porte,
C'est qu'il est sûr de me trouver chez moi.

SCÈNE XII.

MADAME LOCARD, *seule.* C'est à merveille; cela vaut mieux; voilà le beau-père qu'il nous faut; cent mille écus comptant! Mais avec un homme de ce caractère, rien n'est encore terminé; il faut donc, en le ménageant, ne pas perdre de vue mademoiselle de Beaumont, et pour plus de sûreté, tenir toujours M. Durand en réserve; alors on verra à choisir; car moi, je ne favorise personne .. Qui vient là?

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Durand.

MADAME LOCARD. Comment! déjà? à quatre heures? ces provinciaux n'en font jamais d'autres.

LE DOMESTIQUE. Il venait annoncer qu'il ne pouvait pas dîner avec vous.

MADAME LOCARD, *à part.* Tant mieux.

LE DOMESTIQUE. Mais il aurait voulu vous parler.

MADAME LOCARD. J'ai quelques ordres à donner, faites attendre. (*Elle rentre dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE XIII.

M. DURAND, LE DOMESTIQUE.

DURAND, *à la cantonade.* Ma chère Élisa, reste au salon, je te reprendrai dans l'instant.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, Madame vous prie de vouloir bien patienter un moment. (*Il sort.*)

DURAND. Tant qu'elle voudra, je suis désolé de mon impolitesse; une invitation antérieure que j'avais oubliée, et c'est bien le moins que je vienne m'excuser moi-même.

SCÈNE XIV.

DURAND, MADAME DE BEAUMONT, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Madame de Beaumont.

DURAND. Madame de Beaumont! c'est probablement cette dame dont on me parlait tout à l'heure, et dont on a refusé l'alliance. (*Ils se saluent.*) Cette pauvre dame a un air triste et contrarié.

MADAME DE BEAUMONT, *à part.* Comment! il y a déjà du monde! comme c'est désagréable! J'espérais arriver d'assez bonne heure pour causer avec madame Locard; car ce projet de mariage me sourit beaucoup.

DURAND. Madame, je vous en prie, (*Lui montrant le coin du feu.*), daignez donc vous asseoir... (*A part.*) Je ne puis pas lui faire trop de politesse, moi qui suis cause du désagrément qu'elle éprouve. (*Haut.*) La maîtresse de la maison est sans doute à sa toilette.

MADAME DE BEAUMONT, *s'asseyant.* J'attendrai ici qu'elle sorte, afin de lui dire quelques mots sur une affaire très-importante.

DURAND, *à part.* Je le crois bien.

MADAME DE BEAUMONT. C'est pour cela que j'ai laissé ma fille dans l'autre salon.

DURAND, *à part.* Sa fille, c'est bien cela.

MADAME DE BEAUMONT. Elle y a trouvé une jeune personne charmante.

DURAND. C'est ma nièce, Madame.

MADAME DE BEAUMONT. Je vous en fais mon compliment; ces demoiselles sont à peu près du même âge; deux jeunes personnes à marier.

DURAND. Oui, Madame; mais c'est maintenant si difficile! on a tant de peine à trouver un établissement convenable!

MADAME DE BEAUMONT, *soupirant.* Vous avez bien raison.

DURAND. Mais on aurait tort de se décourager; parce qu'enfin, un mariage est manqué, un autre se présente.

MADAME DE BEAUMONT. C'est justement ce qui m'arrive.

DURAND. Quoi! vous auriez rencontré un autre parti? ah! tant mieux; j'en suis enchanté.

MADAME DE BEAUMONT, *à part.* Ce monsieur est bien bon.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, PLACIDE.

PLACIDE, *entrant par le fond, et parlant à la cantonade.* Laissez donc, je n'ai pas besoin qu'on m'annonce. Élodie, ma fille, reste là avec ces demoiselles, je te rejoins à l'instant. (*Madame de Beaumont et Durand se lèvent pour le saluer.*) Ne vous dérangez donc pas, de grâce; ce serait plutôt à moi à faire les honneurs.

MADAME DE BEAUMONT ET DURAND. Monsieur est trop honnête.

PLACIDE. Non, Madame, c'est le droit de ma position. Vous êtes, je le crois, des amis de la maison, et je suis enchanté de faire connaissance... Où est madame Locard? où est le jeune homme?

MADAME DE BEAUMONT, *à part, à Durand.* Il est sans façon. (*A Placide.*) Monsieur est un parent de madame Locard?

PLACIDE. Non, Madame; mais je vais être parent de son fils, parent de très-près; vous comprenez?

DURAND. Que voulez-vous dire?

PLACIDE. Il n'y a pas deux heures que c'est arrangé; et j'en parle à tout le monde, parce que cela me convient tellement... un mariage impromptu qui ne donne pas de peine, et qui va tout seul.

MADAME DE BEAUMONT. Qu'est-ce que cela signifie?

PLACIDE. Que ma fille Élodie, qui est venue avec moi, est enfin pourvue; elle épouse le fils de madame Locard.

DURAND. Il se pourrait!

PLACIDE. C'est convenu; et depuis ce moment, il me semble que j'ai un poids de moins sur l'estomac; ça dégage mon existence.

DURAND, *souriant.* J'en suis désolé pour vous; mais vous êtes sans doute dans l'erreur.

MADAME DE BEAUMONT. Oui, Monsieur.

DURAND. Car le fils de madame Locard épouse ma nièce Élisa, qui est là au salon.

MADAME DE BEAUMONT. Comment, Messieurs, il est bien singulier...

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

C'est moi, Messieurs, que l'on préfère.

PLACIDE.

C'est à moi que l'on a promis.

DURAND.

J'ai la parole de la mère.

TOUS TROIS.

Ma nièce } épousera son fils.
Ma fille }

DURAND.

Quelle que soit, pour l'hyménée,
Sa bonne volonté... je crois
Qu'il ne peut, dans cette journée,
En épouser trois à la fois.

ENSEMBLE.

Mais quel peut être ce mystère?
C'est à moi que l'on a promis;
J'ai la parole de la mère.
Ma nièce } épousera son fils.
Ma fille }

MADAME DE BEAUMONT. Voici justement M. Alexandre qui va terminer la discussion.

PLACIDE, *à part.* Là! voilà ce que je craignais, des imbroglio, des embarras. D'abord, s'il y a de la concurrence, je n'en suis plus.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ALEXANDRE.

ALEXANDRE. Comment, Madame et Messieurs, vous restez ici lorsque tout le monde vous attend au salon? (*A Durand.*) C'est à monsieur Durand que j'ai l'honneur de parler?

DURAND. Oui, Monsieur; mais un mot d'explication. Voici madame de Beaumont, à qui madame votre mère a donné parole pour votre mariage.

ALEXANDRE, *à part.* Ma mère y serait revenue; ah! tant mieux!

DURAND. Voici...

PLACIDE. Monsieur Placide, de Fontainebleau.

DURAND. Qui prétend aussi avoir une promesse.

ALEXANDRE, *à part.* Dieux! le client de cent mille écus!

DURAND. Nous voulons savoir quel est celui de nous dont on se joue. Êtes-vous mon neveu?

MADAME DE BEAUMONT. Êtes-vous mon gendre?

PLACIDE. Êtes-vous mon beau-fils, oui ou non?

TOUS TROIS ENSEMBLE, *le pressant vivement.* Allons, Monsieur, expliquez-vous.

ALEXANDRE, *à part.* Et ma mère qui ne me prévient pas! (*Haut.*) Certainement, Madame, certainement, Messieurs; c'est trop de bonheur; je dis trop de bonheur à la fois; car vous devez bien penser qu'individuellement... Mais ma position me commande des ménagements que vous saurez apprécier. Je suis certain qu'à ma place, vous ne répondriez pas autrement que moi à l'honneur que vous voulez me faire.

DURAND. Quel amphigouri!

MADAME DE BEAUMONT. On ne vous demande pas de faire ici des phrases et de l'esprit.

PLACIDE. Donnez-nous tout bonnement du style de notaire, oui ou non.

ALEXANDRE, *à part.* J'en ferai une maladie... Heureusement, voici ma mère qui vient à mon secours. (*Allant à elle.*) Arrivez, Madame. (*A part.*) Tout est perdu.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME LOCARD.

MADAME LOCARD. Mille pardons, Messieurs, de vous avoir fait attendre... (*A madame de Beaumont.*) C'est

bien aimable à vous d'être venue; je n'osais y compter. Vous avez reçu mes deux lettres.

MADAME DE BEAUMONT. Je n'en ai reçu qu'une.

MADAME LOCARD. Celle qui vous invite à dîner? c'est le principal, puisque cela me procure le plaisir de vous voir; mais, dans l'autre, qui était de deux ou trois pages, et que probablement vous recevrez ce soir, j'entrais dans des explications et des arrangements qui nous sont particuliers, et qui ennuieraient beaucoup ces messieurs. D'ailleurs, Madame, tout à l'heure, au salon, nous en causerons, et deux mots nous mettront bientôt d'accord.

DURAND. A la bonne heure; mais nous aussi, nous aurions encore quelques renseignements à vous demander.

PLACIDE. Oui, Madame, des instructions et documents.

MADAME LOCARD. Vraiment? vous me dites cela d'un air bien sérieux. Tant mieux; j'aime beaucoup les graves conférences, et quand vous voudrez... (*A son fils.*) Mais que faites-vous donc là, Alexandre? y pensez-vous! Donnez la main à Madame, et conduisez-la au salon, où je la rejoins dans l'instant.

ALEXANDRE. Oui, ma mère. (*A part.*) Il paraît décidément que c'est celle-là qu'on préfère. (*Il sort avec madame de Beaumont.*)

—

SCÈNE XVIII.

PLACIDE, MADAME LOCARD, DURAND.

MADAME LOCARD. J'étais là dans une position très-fausse et très-désagréable. (*A Durand.*) C'est cette dame dont je vous parlais ce matin. Forcée de refuser son alliance, je lui ai écrit la lettre la plus aimable, la plus polie, la suppliant de ne pas m'en vouloir, et pour me le prouver, de venir aujourd'hui, sans façon et en amie, dîner avec nous; elle n'a pas encore reçu ma lettre. Nous avons des domestiques et des clercs si négligents... de sorte que, tout à l'heure, il faudra lui dire de vive voix... Mais voyons, Messieurs, ce que vous avez à me demander.

DURAND. Voici madame de Beaumont hors de cause. C'est très-bien.

PLACIDE. Mais ça ne suffit pas.

MADAME LOCARD, *d'un air étonné.* Qu'est-ce que cela veut dire?

DURAND. Ne m'avez-vous pas proposé pour ma nièce la main de votre fils?

MADAME LOCARD. C'est vrai.

PLACIDE. Ne m'avez-vous pas donné votre parole pour ma fille?

MADAME LOCARD. J'en conviens.

DURAND. Eh bien! Madame, comment arrangez-vous cela, s'il vous plaît?

MADAME LOCARD. De la manière la plus simple, et un mot va vous répondre. J'ai deux fils; l'un est notaire, et l'autre, agent de change.

DURAND ET PLACIDE. Que dites-vous?

MADAME LOCARD. Il m'est permis, je pense, de m'occuper en même temps de leur avenir et de leur établissement. (*A Durand.*) Vous savez quelles sont nos conventions? (*A Placide.*) quels sont nos arrangements? Tout est convenu avec chacun de vous; ainsi, je vous en prie, que ce soir il ne soit plus question d'affaires. (*Montrant Durand.*) Monsieur nous quitte à l'instant même, et malheureusement il ne peut dîner avec nous; mais demain, de grand matin, nous en causerons. (*A Placide.*) Si Monsieur veut me faire le plaisir de passer chez moi à dix heures. (*A Durand.*) et Monsieur à midi, nous terminerons tout.

DURAND ET PLACIDE. A la bonne heure.

MADAME LOCARD. Aujourd'hui, ne pensons qu'à notre dîner et à notre soirée. J'espère que vous ne m'en voulez pas? Vous n'êtes plus ennemis?

PLACIDE. Comment donc? puisque nos enfants vont entrer dans la même famille.

DURAND. Puisque nous allons être alliés.

PLACIDE. Je vous demande votre amitié.

DURAND. Moi, la vôtre.

PLACIDE. De tout mon cœur. (*Ils se donnent une poignée de main.*)

DURAND. Adieu, Madame; je m'en vais faire avancer une voiture, et reprendre ma nièce au salon. (*Durand sort par la porte à gauche, et Placide va s'asseoir auprès de la cheminée.*)

—

SCÈNE XIX.

MADAME LOCARD; PLACIDE, *assis auprès de la cheminée;* AUGUSTE, *entrant par le fond.*

AUGUSTE, *accourant, bas, à madame Locard.* Eh! venez donc, Madame; votre fils m'envoie vous chercher, car il perd la tête.

MADAME LOCARD. Qu'y a-t-il donc?

AUGUSTE. Il est au milieu de quatre ou cinq demoiselles dont il ignore le nom; et comme vous ne lui avez rien dit, il ne sait pas encore définitivement...

MADAME LOCARD.
AIR du *Piége.*
N'est-il pas aimable et galant?
AUGUSTE.
Il s'en fait vraiment une étude.
MADAME LOCARD.
Alors, d'où provient son tourment?
AUGUSTE.
Il flotte dans l'incertitude.
Son cœur, plein de vagues désirs,
Ne sait où fixer sa tendresse;
Et dans l'envoi de ses soupirs,
Il craint de se tromper d'adresse.

MADAME LOCARD, *à part.* Allons veiller sur lui..... (*Haut.*) Auguste, voulez-vous avoir la bonté d'écrire les cartes pour le dîner?

AUGUSTE, *allant s'asseoir auprès de la table.* C'est juste, ça rentre dans les fonctions de troisième clerc; c'est comme pour découper à table.

MADAME LOCARD. Grâce au ciel, tout est réparé, je puis maintenant choisir. (*A Auguste.*) Vous mettrez à table M. Placide à côté de moi. (*Regardant Placide.*) Demain, à dix heures, tout sera signé; et je pourrai alors rompre avec M. Durand. (*A Placide, qui est toujours auprès de la cheminée.*) Vous venez, n'est-il pas vrai?

PLACIDE. Oui, Madame, je vous suis; je vais seulement me chauffer les pieds, parce que, dans le salon, à cause des dames, on ne peut pas approcher de la cheminée. (*Madame Locard sort par le fond.*)

—

SCÈNE XX.

PLACIDE, *à droite auprès de la cheminée, se chauffant les pieds;* AUGUSTE, *à gauche à la table, écrivant;* DURAND, *sortant de la porte à gauche, qui est celle de l'étude.*

DURAND. Est-il gentil, ce petit clerc! leste, ingambe;

il s'est empressé d'aller me chercher une voiture. Je crois bien, comme il disait, qu'il n'aura pas de peine à l'attraper à la course.

AUGUSTE. C'est vous, monsieur Durand? est-ce que vous ne dînez pas ici? j'avais déjà écrit votre nom.

DURAND. Non, je vais prendre ma nièce au salon pour partir avec elle. La voiture m'attend.

AUGUSTE. Tant pis; j'aurais bien voulu vous parler d'une affaire d'où dépend mon bonheur.

DURAND. Ton bonheur! Parle, mon ami; ma nièce attendra, et le dîner aussi.

AUGUSTE. Vous êtes mon bienfaiteur, je puis tout vous dire. Apprenez que j'étais amoureux; oh! mais amoureux à en perdre le boire et le manger; et, pour un clerc, ce sont les symptômes les plus forts; de plus, j'étais sans espérance; mais à présent c'est changé.

DURAND. Vraiment? ce pauvre garçon!

AUGUSTE. Ça va dépendre du mariage de M. Alexandre, mon notaire. S'il s'établit, le mien est certain.

DURAND. N'est-ce que cela? réjouis-toi, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre.

PLACIDE, *quittant la cheminée et s'approchant.* Oui, sans doute, mon petit garçon.

DURAND. Apprends qu'il épouse Élisa, ma nièce.

AUGUSTE. Comment! il se pourrait?

PLACIDE. Eh non! il épouse ma fille Élodie.

DURAND. Non, Monsieur; vous confondez : Alexandre est le notaire, c'est mon neveu; votre gendre, c'est l'agent de change.

PLACIDE. Moi! avoir pour gendre un agent de change! Eh bien oui! je ne suis pas assez brave pour cela.

DURAND. Est-ce que vous n'êtes pas convenu avec madame Locard?..

PLACIDE. Non pas; c'est vous.

DURAND. C'est vous-même... Je suis commerçant, et crains les jeux de bourse.

PLACIDE. Moi, Monsieur, je suis capitaliste, et je crains tout.

DURAND. Il y a donc quelque erreur?

AUGUSTE. N'importe; ce que je vois de certain, c'est que votre nièce doit épouser un des fils de madame Locard; et vous a-t-on prévenu?..

DURAND. Que dis-tu? est-ce que tu saurais quelque chose?

AUGUSTE, *se reprenant.* Eh mon Dieu! qu'est-ce que je dis? et mon mariage qui en dépend.

DURAND. Parle; je veux tout savoir; j'exige de toi la vérité.

AUGUSTE. Oui, oui; vous avez raison : je ne dois pas souffrir que mon bienfaiteur...

PLACIDE. Oui, jeune homme, rendez ce service à deux pères de famille.

AUGUSTE.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Qui? moi! Monsieur, je n'ai rien à vous dire
PLACIDE, *à part.*
Son air contraint m'inspire un juste effroi.
AUGUSTE, *à Durand.*
Venez, Monsieur, je m'en vais vous instruire;
L'honneur le veut; tout est fini pour moi.
De mon hymen j'avais la certitude;
Je vois qu'il faut y renoncer, hélas!
Et je m'en vais, quel malheur pour l'étude!
Du même coup déchirer deux contrats! (*bis.*)

ENSEMBLE.
AUGUSTE, DURAND, PLACIDE.
AUGUSTE.
Et je m'en vais, quel malheur pour l'étude,
Du même coup déchirer deux contrats! (*bis.*)

DURAND.
De tout prévoir j'eus toujours l'habitude :
Soyons prudent, et ne nous pressons pas. (*bis.*)
PLACIDE.
Moi, de trembler j'eus toujours l'habitude :
Fuyons l'abîme entr'ouvert sous mes pas. (*bis.*)
(*Durand et Auguste sortent.*)

—

SCÈNE XXI.

PLACIDE, *seul.* Qu'est-ce que cela signifie? il emmène ce monsieur, et il ne veut rien me dire. Parbleu! c'est clair, cela dit tout; le notaire n'a point de bonnes affaires, et l'agent de change en a de mauvaises dans quel guêpier je m'étais fourré! Moi, l'homme du repos et de la retraite, compromettre mes capitaux, ma fille et ma tranquillité! Il faut à tout prix sortir de cette position téméraire.

—

SCÈNE XXII.

PLACIDE, MADAME LOCARD.

MADAME LOCARD, *à part.* Pour ne rien risquer, j'ai agi franchement, et je viens de rompre avec madame de Beaumont, c'est plus sûr. (*Haut.*) Eh bien! monsieur Placide, vous ne venez pas? votre fille, votre aimable Élodie est inquiète de vous.

PLACIDE. Ah! elle est inquiète! elle n'est pas la seule! Apprenez, Madame, que tantôt il y a eu ici amphibologie, et que je n'ai jamais entendu que ma fille épousât un agent de change.

MADAME LOCARD. Mais c'est d'accord, c'est arrêté entre nous; vous aurez pour gendre mon fils le notaire; j'ai votre parole, vous avez la mienne; et demain matin à dix heures, tout sera terminé.

PLACIDE. Terminé? non pas, c'est impossible; à présent, j'ai des motifs.

MADAME LOCARD. Et lesquels?

PLACIDE. Lesquels? c'est-à-dire, pour des motifs, je n'en ai pas; mais j'ai appris...

MADAME LOCARD, *à part.* Il se pourrait! (*Haut.*) Parlez, Monsieur, que vous a-t-on appris?

PLACIDE. On m'a appris... c'est-à-dire, Madame..... on ne m'a rien appris, et voilà ce qui me détermine...

MADAME LOCARD. Je vous comprends. Mais on n'en vient point à une rupture pareille sans des raisons majeures, et vous parlerez... vous m'expliquerez...

PLACIDE. Du tout; je ne parlerai pas, je ne dirai rien, et je n'ajouterai pas un mot de plus. C'est une affaire de confiance; je suis le maître de ne plus en avoir, si ça m'arrange.

MADAME LOCARD. Il suffit, Monsieur; qu'il n'en soit plus question. On ne prétend pas vous contraindre, et vous pouvez rentrer au salon.

PLACIDE, *à part, en s'en allant.* Je perds un gendre, c'est vrai; mais je sauve mes capitaux. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE XXIII.

MADAME LOCARD, *puis* DURAND ET AUGUSTE.

MADAME LOCARD. Je le disais bien, qu'avec un homme de ce caractère, on ne pouvait compter sur rien, et j'ai bien fait de ménager M. Durand... (*L'apercevant au moment où il sort de l'étude.*) Quoi! Monsieur, vous voilà? vous n'êtes pas encore parti?

DURAND. Non, Madame, je venais prendre congé de vous, et vous prier de ne pas m'attendre demain à midi.

MADAME LOCARD. Et pour quelles raisons?

DURAND. C'est que je suis forcé de retirer ma parole; non pas que votre fils ne soit un excellent sujet, et que son étude ne soit très-bonne; mais enfin, il en doit une partie.

MADAME LOCARD. Je ne vous l'avais point laissé ignorer; d'ailleurs, mon fils est cautionné par son frère l'agent de change.

DURAND. D'accord; mais on prétend que l'agent de change est également cautionné par son frère le notaire; et c'est cette double sûreté qui m'inspire, pour la dot de ma nièce, des craintes, sans doute mal fondées.

MADAME LOCARD. C'en est assez, Monsieur, et je devine de qui vous tenez ces renseignements.

AUGUSTE. C'est de moi, Madame.

AIR d'*Aristippe*.

Avec tout autre il eût fallu, je pense,
Me taire ici... mais près d'un bienfaiteur
J'étais forcé de rompre le silence;
Par là je perds tout espoir de bonheur.
Je me souviens des lois que l'on m'a faites;
Un tel espoir était, je le sens bien,
Mon seul trésor... et, pour payer mes dettes,
Sans hésiter j'ai donné tout mon bien.

DURAND, *à Auguste*. Non, mon ami, il n'en sera pas ainsi, Madame est trop juste pour te punir d'une confidence que tu me devais. Je ne lui ferai point observer que, voulant établir son fils, il est peut-être de son intérêt de ne point laisser ébruiter cette affaire. Ce serait un moyen indigne de nous; mais elle comprendra sans peine qu'un jeune notaire ne doit éloigner aucune clientèle, que la mienne et celle de mes amis peuvent être utiles à M. Alexandre.

AIR : *A soixante ans*.

Oui, votre fils parviendra, je parie,
S'il veut goûter mes conseils, et s'il croit
Que le travail, le temps, l'économie
Sont, pour payer les charges que l'on doit,
Le vrai moyen, le plus sûr, le plus droit;
Mais, par un hymen mercenaire,
En se vendant, quand on croit acquitter
Un riche emploi, trop cher à supporter,
On perd l'estime, à mes yeux bien plus chère,
Car on ne peut jamais la racheter.

MADAME LOCARD. Vous ne pouvez pas douter, Monsieur, du prix que nous attachons à votre amitié, et si, pour la conserver, il ne faut que consentir au mariage de ma filleule...

AUGUSTE. Il se pourrait!..

MADAME LOCARD. Aussi bien, tant que cette petite fille sera ici, mon fils ne voudra jamais se prêter à mes projets; mais je vous préviens qu'elle n'a point de fortune.

DURAND. Qu'à cela ne tienne, je les emmène avec moi; et je donne à Auguste une place de quatre mille francs dans mon commerce. (*A Auguste.*) Acceptes-tu?

AUGUSTE. Que je suis heureux !

MADAME LOCARD. Quoi! vous renoncez à votre état? vous qui pouviez un jour devenir notaire.

AUGUSTE. Oui, comme tant d'autres, notaire à crédit, pour me marier par spéculation, et acheter ma charge aux dépens de mon bonheur! non, non; j'aime mieux donner ma démission de troisième clerc.

—

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE BEAUMONT, PLACIDE, TROIS JEUNES DEMOISELLES, LE RESTE DE LA SOCIÉTÉ, DEUX DOMESTIQUES.

CHŒUR.

AIR de la contredanse du *Bal champêtre*.

En fidèle convié,
Chez vous j'accours au plus vite,
Surtout lorsque nous invite
Le plaisir ou l'amitié.

ALEXANDRE. Eh bien! ma mère, est-ce qu'on ne se met pas à table?

MADAME LOCARD. Si vraiment... nous n'attendons plus personne.

ALEXANDRE. Est-ce toujours à la demoiselle en bleu que je dois donner la main?

MADAME LOCARD. Eh! non...

ALEXANDRE. C'est donc à la petite en rose?

MADAME LOCARD. Encore moins.

ALEXANDRE. Alors, je comprends... c'est à la troisième.

MADAME LOCARD. A aucune.

ALEXANDRE. Comment cela se fait-il?.. je n'épouse plus personne?

MADAME LOCARD. Non, pour le moment... à cause de votre insouciance, à cause de votre amour pour Amélie... mais j'y ai mis bon ordre... (*A un domestique.*) Faites servir, car tout le monde nous reste. (*A Placide et à madame de Beaumont.*) Tous les jours on ne se marie pas, et l'on dîne ensemble.

PLACIDE. Je suis forcé de vous quitter... car on vient de me faire demander en bas... M. Badoulard, un de mes compatriotes.

MADAME LOCARD. Quoi ! M. Badoulard, de Fontainebleau!.. je le connais beaucoup... un petit bossu...

PLACIDE. Qui n'est pas malheureux; car sa fille Aspasie, qui est tout son portrait, vient d'hériter de quatre cent mille francs.

MADAME LOCARD. Et c'est pour lui que vous nous quittez!.. Non pas, je vous garde, ainsi que votre ami... (*A l'autre domestique.*) Dites à M. Badoulard que nous l'attendons... que son couvert est mis, et qu'il faut qu'il dîne avec nous... (*A Alexandre.*) Changez les cartes et mettez M. Badoulard à côté de moi.

ALEXANDRE. Quoi! ma mère, vous auriez des idées?..

MADAME LOCARD. Taisez-vous.

ALEXANDRE. Me faire épouser une bossue!

MADAME LOCARD. Et votre charge à payer?

LE DOMESTIQUE. Madame est servie.

CHŒUR.

En fidèle convié,
Chez vous j'accours au plus vite,
Surtout lorsque nous invite
Le plaisir ou l'amitié.

AUGUSTE, *au public*.

AIR de *Thémire*.

D'un notaire de confiance,
Si quelqu'un n'était pas pourvu,
Voici le nôtre .. il a, je pense,
Grand besoin d'être soutenu.
En attendant que quelque belle
Veuille avec lui se marier,
Donnez-lui votre clientèle,
Car il a sa charge à payer.

TOUS.

Sa charge est encore à payer.

FIN DE LA CHARGE A PAYER.

LE BAISER AU PORTEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 9 Juin 1824

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. JUSTIN ET DE COURCY.

Personnages.

LA BARONNE DE VERVELLES.
JENNY, sa nièce.
DERVILLE, jeune colonel.
PHILIPPE, son domestique.
THIBAUT, fermier de madame de Vervelles.
JEANNETTE, femme de Thibaut.
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

La scène se passe à la campagne.

Le théâtre représente un hameau.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERVILLE, PHILIPPE.

(*Derville entre le premier, et marche en lisant.*)

PHILIPPE, *le suivant.* Monsieur, si nous nous reposions un peu.

DERVILLE. Laisse-moi tranquille.

PHILIPPE. Depuis deux heures que nous nous promenons dans la campagne... Il faut que ce roman-là vous amuse beaucoup?

DERVILLE. Un roman... tiens, regarde... Sais tu lire?

PHILIPPE, *lisant.* Œuvres de Charron... *de..... de la Sagesse.*

DERVILLE. Oui, de la Sagesse.

PHILIPPE. C'est drôle que vous puissiez lire aussi couramment dans ce livre-là ; car enfin ça doit être de l'hébreu pour vous?

DERVILLE. Qu'est-ce que c'est, monsieur Philippe?.. je crois que vous faites le plaisant. Sachez que ce livre-là peut tout apprendre.

PHILIPPE. Apprend-il aussi à payer les dettes?

DERVILLE. Non pas, mais à les oublier.

PHILIPPE. En ce cas, Monsieur, vous devriez le faire lire à vos créanciers : ces gens-là ont des mémoires... Vous avez eu beau quitter Paris, venir vous établir à la campagne, je crois qu'ils vous ont suivi : car j'ai aperçu tout à l'heure, à l'auberge du Soleil-d'Or, des figures de connaissance.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il faudra, faute de paiement,
Renouveler chaque créance ;
Comme cela revient souvent,
Et que j'ai de la prévoyance,
J'ai sur moi des papiers timbrés
(*Il les lui présente*)

DERVILLE.

Écrire en plein air!

PHILIPPE.

Le temps presse.
(*Montrant le livre qu'il tient.*)
Et tenez, vous les signerez
Sur le livre de la Sagesse.

DERVILLE, *prenant le papier et le mettant dans sa poche.* Va te promener toi et mes créanciers. Cherchez donc le calme et la solitude. C'est en vain qu'on veut fuir le monde et les hommes... Avec ces gaillards-là, il n'y a pas moyen d'être misanthrope.

PHILIPPE. Mais aussi, Monsieur, pourquoi vous mettez-vous misanthrope?.... comme s'il n'y avait pas d'autre état dans le monde... Au moment de toucher une dot superbe, dont nous avions grand besoin ; à la veille d'épouser une femme charmante, dont vous êtes amoureux fou, vous abandonnez la noce, le château de la tante, et vous venez vous réfugier dans ce petit village, où, depuis quatre jours, nous sommes tous les deux à l'auberge; et pourquoi? parce qu'il vous a passé par la tête des idées de philosophie.

DERVILLE. Oui, je t'ai dit cela dans le premier moment; mais, vois-tu, en fait de philosophie, moi, je n'en ai que quand je ne peux pas faire autrement.

AIR de *Lantara.*

Quand l'amour ou Bacchus m'appelle
Dans un boudoir ou dans un gai festin,
Joyeux convive, amant fidèle,
Je vante et l'amour et le vin ;
Si j'ai blâmé leur ivresse indiscrète,
C'était, hélas! philosophe obligé,
Quand le docteur me mettait à la diète,
Ou quand l'amour me donnait mon congé.

Et aujourd'hui, je suis précisément dans cette dernière catégorie.

PHILIPPE. Vraiment?

DERVILLE. Eh! oui : voilà trois ans que je suis admis dans la société de madame de Vervelles; je n'ai pu voir sa nièce, cette aimable veuve, la charmante Jenny, sans l'adorer, sans en perdre la tête..... Tu le sais, tout était conclu, arrangé : le mariage allait se faire, lorsque notre tante, une tête vive, romanesque, mais la meilleure femme du monde...

PHILIPPE. Vous oppose un rival : M. de Valbrun, ce gros major.

DERVILLE. Du tout; pour rien au monde elle ne manquerait à ses serments. Ce n'est pas une femme comme une autre; elle a mille qualités, et n'a qu'un seul défaut, qui tient peut-être à l'éducation : c'est qu'elle veut qu'on soit fidèle à sa femme.

PHILIPPE. Fidèle?

DERVILLE. Oui, mon ami; elle est là-dessus d'un rigorisme... c'est-à-dire que ce n'est plus un préjugé, ça devient un ridicule : elle regarde la moindre inconstance, la moindre infidélité comme un crime que rien ne peut expier.

PHILIPPE. Eh bien! puisque vous le saviez...

DERVILLE. Aussi, je m'observais ; et je m'étais maintenu avec assez de bonheur, lorsque la veille du mariage j'étais allé à la chasse, et je m'arrêtai pour me rafraîchir dans une ferme où j'aperçus une petite fille charmante! tu sais, la petite Louise.

PHILIPPE. Oui, Monsieur, une jolie brune.

DERVILLE. J'entre en conversation; et tout en m'offrant du lait, elle m'apprend qu'elle va être rosière... c'était drôle, n'est-ce pas?.. et puis d'ailleurs son lait était excellent; mais je n'avais pas sur moi d'argent, et pour la remercier, je l'embrassais sans intention, lorsque la porte s'ouvre, et je vois paraître..... qui? madame de Vervelles en personne! ma future et redoutable tante. Il n'y eut pas moyen de me justifier ; elle ne voulut rien entendre; et dans sa colère, elle m'annonça qu'elle allait protéger M. Valbrun, qui était amoureux de Jenny : Jenny elle-même déclara qu'elle y consentait, qu'elle ne voulait plus me voir. Alors tout fut rompu ; et dans mon désespoir, je suis venu m'établir à six lieues de leur château, dans ce village, où je veux renoncer au monde, aux plaisirs et aux rosières.



THIBAUT. A merveille! j'arrive à propos. — Scène 2.

PHILIPPE. Bien vrai, Monsieur?

DERVILLE. Peux-tu en douter?.. Si tu savais combien je suis malheureux d'avoir perdu celle que j'aime, et cela, par ma faute, par mon étourderie!.. (*On entend des violons.*) Mais qu'est-ce que j'entends.

PHILIPPE. Ce sont les violons de la noce : il y a eu un mariage ce matin; et si vous voulez attendre, vous allez le voir revenir.

DERVILLE. Moi!.. à quoi bon? pour être témoin de leur bonheur... Non, je te l'ai dit : je renonce à l'amour, aux femmes... La mariée est-elle jolie?

PHILIPPE. C'est la petite Jeannette, la fille de notre aubergiste; elle épouse Thibaut, un fermier de madame de Vervelles : car elle a aussi de ce côté des propriétés magnifiques.

DERVILLE. Comment! ce gros Thibaut, qui est si jaloux?.... Est-il heureux d'épouser une femme comme celle-là! car cette petite Jeannette est fort bien.

PHILIPPE. Tenez, la voici qui vient de ce côté, avec les jeunes filles de la noce.

DERVILLE, *regardant.*

AIR du *Pot de fleurs.*

Que ce costume rend jolie!
Quelle taille et quel pied charmant!

PHILIPPE.

Allons, encore une folie,
Rappelez-vous votre serment.
Après l'aventure dernière,
Aller attaquer justement
La mariée...

DERVILLE.

Ah! c'est bien différent,
Et ce n'est pas une rosière.

Philippe, laisse-moi.

PHILIPPE. Et votre lecture?

DERVILLE. Je l'achèverai dans un autre moment..... Je te suis.

PHILIPPE, *prenant le livre qu'il emporte.* Allons, à demain la sagesse. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

DERVILLE, JEANNETTE, CHOEUR DE JEUNES PAYSANNES.

AIR : *Allons danser sous ces ormeaux.*

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!

Quand l' mariage
Nous engage;
Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Ce soir la danse aura son tour.

JEANNETTE.

Chacune de vous est priée...
Sans adieu, mon mari m'attend;
Enfin me voilà mariée.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Ah! qu'il nous en arrive autant!
Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Quand l' mariage
Nous engage;
Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Ce soir la danse aura son tour.

(*Elles sortent toutes.*)

DERVILLE, *retenant Jeannette, qui veut sortir.* Un moment, charmante Jeannette.

JEANNETTE. Pardonnez, Monsieur, mais mon époux m'attend; et cette journée doit être tout à lui.

DERVILLE. L'heureux mortel!.. que ne donnerais-je pas pour être à sa place!.... (*Regardant Jeannette.*) Voilà pourtant comme j'aurais été, donnant la main à ma femme, à ma chère Jenny!.. cette idée seule...

JEANNETTE, *voulant retirer sa main.* Eh bien! Monsieur...

DERVILLE. Non, ne craignez rien! je voulais vous parler, parce que j'ai à vous gronder. Comment, Jeannette! vous vous mariez, et vous ne m'en dites rien, à moi qui loge chez votre père, qui suis de la maison? c'est fort mal; j'aime beaucoup à doter les filles sages et jolies comme vous; et je me serais chargé bien volontiers...

JEANNETTE. Ah! la chose est faite.

DERVILLE. En vérité?

JEANNETTE. Depuis plus de trois mois. C'est un riche propriétaire des environs, un militaire : c'est M. le major Valbrun qui me marie.

DERVILLE. Diable de major! qui se trouve toujours sur mon chemin... J aurais cependant voulu faire quelque chose pour vous, et surtout pour Thibaut, qui est un honnête garçon... Eh bien! écoutez, Jeannette, je m'inscris d'avance : je veux être le parrain de votre premier enfant.

JEANNETTE. C'est beaucoup trop d'honneur.

DERVILLE. La place n'est pas retenue?

JEANNETTE. Non, Monsieur.

DERVILLE.

AIR de *M. Deschalumeaux.*

Il m'en faut un gage.

JEANNETTE.

Comment?

DERVILLE.

Qu'un doux regard me remercie!

JEANNETTE.

Et que dirait Thibaut?

DERVILLE.

Vraiment,
C'est pour lui que je vous en prie,
Je veux le servir, et chez lui
Fixer la fortune jalouse.

JEANNETTE.

Vrai! vous protég'rez mon mari?
(*Le regardant tendrement.*)
Allons, faut être bonne épouse.

DEUXIÈME COUPLET.

DERVILLE.

Ce n'est rien, et pour son destin,
Cette faveur n'est pas la seule;
Puisque je vais être parrain,
Je prétends doter ma filleule :
Pour cela, loin d'être exigeant,
Je ne veux qu'un baiser, ma chère!

JEANNETTE

Vrai! vous doterez notre enfant?
Allons, faut être bonne mère.
(*Derville l'embrasse.*)

THIBAUT, *paraissant.* A merveille!.. j'arrive à propos.

JEANNETTE. Aïe! (*Elle se sauve.*)

SCÈNE III.

DERVILLE, THIBAUT.

THIBAUT, *à Jeannette.* C'est bon, c'est bon; je te rattraperai bien là-bas. Conçoit-on cela? elle vient à peine de dire oui, et v'là qu'elle le dit encore ici à Monsieur.

DERVILLE. Parbleu! une fois qu'on y est...

THIBAUT. C'est une horreur! et je n'entends pas qu'ici, au village, on donne dans les manières de la ville.

DERVILLE. Allons, ne vas-tu pas te fâcher pour un oui ou pour un non?

THIBAUT. Pardine, Monsieur, faut-il que je vous remercie? au moment où j'allais vous faire une politesse; (*Montrant un papier et une écritoire qu'il tient à la main.*) lorsque j'allais passer chez vous pour vous prier de me faire l'honneur de signer au contrat.

DERVILLE. Eh bien! est-ce que cela nous empêche d'être bons amis, parce que j'ai embrassé ta femme?.. Voyez le grand malheur!

THIBAUT.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je n' me doutais pas que Jeannette
Oublierait ce qu'ell' m'a juré;
Puisqu'elle est trompeuse et coquette,
D'elle et d' vous je me vengerai.
Oui, dans la colèr' qui m'enflamme,
Ça ne se pass'ra pas comm' ça!
Vous avez embrassé ma femme,
Tout le village le saura,

Car je vais de ce pas l'apprendre à tout le monde.

DERVILLE. Y penses-tu! un garçon gros et gras comme toi, se mettre en peine pour si peu de chose! tu ne connais donc pas les usages?

THIBAUT. Vous appelez ça un usage?

DERVILLE. Sans doute : on embrasse toujours une mariée.

THIBAUT. C'est-à-dire que si vous étiez l'épouseux, vous souffririez que je venissions à votre barbe...

DERVILLE. Mais oui.

THIBAUT. Eh! je ne m'y fierais pas.

DERVILLE. Tu as tort. Écoute : promets-moi de ne pas faire de peine à Jeannette; et si je me marie, tu rendras à ma femme le baiser que j'ai pris à la tienne.

THIBAUT. Oui, croyez cela.

DERVILLE. Je t'en donne ma parole.

THIBAUT. Laissez-moi donc : vous voulez me faire taire; mais si lors de votre mariage je m'avisais d'aller me présenter chez vous, vous me feriez mettre à la porte, et vous auriez bien vite oublié votre promesse.

DERVILLE. Si tu ne crois pas à ma parole, veux-tu mon billet?

THIBAUT. Votre billet?.. ça serait drôle!

DERVILLE. Tu n'as qu'à parler. Donne-moi ce papier et cette écritoire... Dieu! quel bonheur!.... (*Fouillant dans sa poche.*) J'ai justement là du papier timbré.

THIBAUT, *étonné.* Vraiment?

DERVILLE, *écrivant.* J'en ai toujours sur moi... pour ces occasion -là. Si tu savais combien j'en ai déjà mis en circulation! (*Thibaut lui présente son chapeau sur lequel il écrit.*) « Bon pour un baiser à ma femme, payable à vue, à M. Thibaut, ou à son ordre, valeur reçue comptant. » Et je signe.

THIBAUT. Comment diable!.. on dirait une lettre de change. Je vois, Monsieur, que vous êtes un brave jeune homme, que vous voulez faire honneur à vos affaires, et ça me réconcilie avec vous.

AIR : *Que j' sis content* (de BÉRAT).

Que j' sis content! queu' bonne affaire!
J'ons un billet qu'est excellent!
C' baiser pris à ma ménagère
Va me rapporter cent pour cent.
Que j' sis content!

Ah! ah! que j' sis content!
A quelqu' dam' de haut parage
Il peut s' marier, quel bonheur!
Pour un simpl' baiser d' village,
J' touche un baiser de grand seigneur.

Quel honneur ça m' fera dans le pays! je cours montrer ce billet à mes amis, à mes connaissances... à tout le monde enfin.

(*Reprise de l'air.*)

Que j' sis content! queu' bonne affaire!
J'ons un billet qu'est excellent!
C' baiser pris à ma ménagère
Va me rapporter cent pour cent.
Que j' sis content!
Ah! ah! que j' sis content!

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DERVILLE, *seul, riant.* L'aventure est impayable!.. Dieu!.. si je n'avais jamais signé d'autres lettres de change!.. Ah! ah!

Air : *Vos maris en Palestine.*

Je ris, vraiment, quand j'y pense,
Thibaut entend fort bien raison.
Que n'a-t-on ma conscience
Chez tous les gens du grand ton!
Combien de maris bons apôtres,
Passeraient pour amants heureux,
Par leurs exploits seraient fameux,
S'ils pouvaient ravoir chez les autres
Tout ce qu'on a pris chez eux!

SCÈNE V.

DERVILLE, PHILIPPE.

PHILIPPE. Ah! Monsieur, quelle nouvelle!

DERVILLE. Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

PHILIPPE. Si vous saviez qui je viens de rencontrer! vous ne pourriez jamais deviner.

DERVILLE. Raison de plus pour que tu me le dises tout de suite.

PHILIPPE. Je viens de voir un superbe landau, dans lequel étaient madame la baronne de Vervelles et sa nièce.

DERVILLE. Jenny! Jenny dans ces lieux!.. et quel motif peut l'amener?

PHILIPPE. C'est ce que je me suis demandé... Mais le plus étonnant, c'est que ces dames, en m'apercevant, ont fait un geste de joie et de surprise. « Philippe, m'a dit la tante, est-ce que ton maître, le colonel Derville, serait ici? — Oui, madame la baronne, ai-je répondu en m'inclinant. — Ah! quel bonheur!.. Annonce-lui notre arrivée; ou plutôt non, ne lui dis rien : nous allons le surprendre, et c'est nous qui irons lui faire visite. »

DERVILLE. Qu'est-ce que tu m'apprends là? Jenny qui ne voulait plus me revoir; la baronne qui avait rompu mon mariage... Ah çà! voyons, es-tu bien sûr?

PHILIPPE. Tenez, Monsieur, voici ces dames, qui vous l'attesteront mieux que moi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE VERVELLES, JENNY.

DERVILLE, *à part, les regardant.* Il a raison, ce sont bien elles... J'ai peine à contenir ma joie.

MADAME DE VERVELLES. Allons, ma nièce, avançons.

DERVILLE. En croirai-je mes yeux? (*A madame de Vervelles.*) C'est vous que je revois, c'est vous, Madame, dont la présence vient consoler le cœur d'un malheureux exilé!

JENNY. Certainement, Monsieur, ce n'est pas moi...

MADAME DE VERVELLES. Taisez-vous, ma nièce, et laissez-moi parler. Colonel, nous étions loin de vous soupçonner en ces lieux, car nous y venions tout uniment pour renouveler le bail de plusieurs de nos fermiers; mais je pense qu'on ne peut jamais trop tôt réparer ses torts, et je viens vous faire mes excuses.

DERVILLE, *à part.* A moi?

JENNY. Je ris de son étonnement.

MADAME DE VERVELLES. Oui, colonel, la sublime action que vous avez faite m'a touchée de tendresse et d'admiration.

DERVILLE, *à part.* Qu'est-ce qu'elle dit donc?

MADAME DE VERVELLES. Et je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu vous accuser dans le moment même où vous nous donniez un si bel exemple de grandeur d'âme et de chasteté.

DERVILLE, *à part.* Ah çà! il y a quelque quiproquo! (*Haut.*) Je vous avoue, Madame, que de pareils éloges...

JENNY. Eh! oui, ma tante, vous voyez bien que vous embarrassez Monsieur; vous le faites rougir, et il vaut mieux ne pas lui parler de cette admirable action.

DERVILLE, *d'un air modeste.* Admirable... admirable... au bout du compte, qu'ai-je fait? (*Bas, à Philippe.*) car enfin, je ne serais pas fâché de savoir...

PHILIPPE. Moi de même... Voilà la curiosité qui me prend.

MADAME DE VERVELLES. Allez, colonel, nous savons tout : cette petite Louise, ma fermière, était venue souvent au château; elle n'avait pu vous voir sans prendre pour vous de tendres sentiments.

DERVILLE. Vraiment?

Air du *Premier pas.*

(*A part.*)

Serait-ce moi?
Ah! grands dieux! quand j'y pense,
Si j'avais su...

MADAME DE VERVELLES.

Fidèle à votre foi,
On vous a vu, modèle de constance,
Sans intérêt protéger l'innocence.

DERVILLE, *bas, à Philippe.*

Ce n'est pas moi. (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

MADAME DE VERVELLES.

De son hymen voulant hâter l'approche,
De la doter vous vous fîtes la loi,
En lui donnant, bienfaiteur sans reproche,
Trois mille francs tirés de votre poche.

DERVILLE, *bas, à Philippe, montrant son gousset.*

Ce n'est pas moi. (*bis.*)

PHILIPPE. Qu'est-ce que cela vous fait?.. laissez-la croire.

MADAME DE VERVELLES. Au moment où je vous ai surpris, elle vous témoignait sa reconnaissance, et c'est moi qui ai mal interprété ce baiser paternel.

DERVILLE. Paternel, c'est le mot... Mais comment avez-vous pu savoir de pareils détails? moi, d'abord, je n'en avais parlé à personne.

JENNY, *à part.* Je le crois bien, et pour cause.

MADAME DE VERVELLES. Mais c'est Louise elle-même.

DERVILLE. Louise?

MADAME DE VERVELLES. Oui, Monsieur; c'est Louise qui, en présence de ma nièce, nous a raconté toute cette histoire.

DERVILLE, *à Jenny.* Comment! Madame, il serait vrai?

JENNY, *froidement.* Oui, Monsieur, il est vrai que Louise nous a dit tout cela.

MADAME DE VERVELLES. Bien mieux, grâce à vos mille écus, elle a épousé votre protégé : elle est maintenant madame Bastien, et cette action vous a rendu tous vos droits.

DERVILLE. Il se pourrait! (*Embrassant Jenny.*) Ah! ma chère Jenny! (*Puis à madame de Vervelles.*) Ah! ma tante!..

MADAME DE VERVELLES.

Air : *Dans ce castel dame de haut lignage.*

Que faites-vous? quel transport vous anime?

DERVILLE.

Ne puis-je pas, dans ce jour fortuné,
Toutes les deux vous embrasser sans crime?
On m'accusait, et tout est pardonné!
Un doux espoir me ranime et m'égaye,
Sur l'avenir me voilà rassuré.
(*Regardant la tante.*)
Car, malgré moi, si le passé m'effraye,
(*Regardant Jenny.*)
Par le présent mon cœur est enivré.

Il est donc vrai, ma chère tante! tous les nuages sont dissipés... vous consentez à mon bonheur.

MADAME DE VERVELLES. Eh! mais... quant à moi, je n'y vois point d'obstacles... Après une action comme la vôtre, moi qui vous parle, je vous épouserais les yeux fermés.

DERVILLE, *effrayé.* Ah Dieu! (*Se reprenant.*) C'est bien aussi ce que je ferais, Madame, si j'en étais là.

MADAME DE VERVELLES. Oui, mais ce n'est pas de moi, c'est de ma nièce qu'il s'agit; elle n'est pas encore décidée, elle voudrait des preuves encore plus grandes, s'il est possible; et puis le major Valbrun qui lui fait la cour, est aussi fort aimable; enfin, tâchez de la persuader; je vous laisse avec elle; je vais au château, où mon homme d'affaires m'attend pour terminer avec mes fermiers.

DERVILLE. Adieu, ma chère tante... Philippe, suivez madame la baronne. (*Philippe et madame de Vervelles sortent.*)

SCÈNE VII.

DERVILLE, JENNY.

DERVILLE. L'ai-je bien entendu? Eh quoi! Madame, ce n'est plus votre tante, c'est vous seule qui vous opposez à notre mariage! douteriez-vous encore de ma tendresse?

JENNY. J'aurais grand tort, en effet, après les preuves que vous m'en avez données, après le récit héroïque que nous venons d'entendre, et dont je vous prie de me répéter certains détails.

DERVILLE. Non, n'en parlons plus, je vous en conjure; nous voilà seuls : votre tante n'est plus là... je ne sais comment vous faire un aveu qui va renverser ma réputation, mais je veux vous devoir à vous-même, à mon amour, et non pas à un mensonge.

JENNY. Que dites-vous?

DERVILLE. Qu'il faut que j'aie été protégé par le hasard le plus heureux et le plus étonnant, car, dans tout ce qu'on vient de vous raconter, il n'y a pas un mot de vrai.

JENNY, *à part, en riant.* Allons, du moins il est honnête homme... (*Haut, affectant la surprise.*) Comment, Monsieur!..

DERVILLE. Oui, Madame; il faut que j'aie, de par le monde, quelque cousin qui porte mon nom, et qui soit bon sujet; il aura voulu relever l'honneur de la famille par un trait expiatoire; mais je ne veux pas lui ravir une gloire qui lui appartient, ni prendre sur moi une responsabilité aussi grande; car enfin, une réputation comme celle-là est trop difficile à soutenir.

JENNY. Quoi, Monsieur!..

DERVILLE. Pardonnez-moi ma franchise; je ne me suis jamais fait à vos yeux meilleur que je n'étais... Eh bien! oui, je l'avoue; une femme jolie a toujours le don de me plaire : vous ne pouvez en douter, puisque je vous adore... Mais comment ai-je su que vous étiez la plus aimable des femmes? par la comparaison... Ce n'est pas, d'après le système de votre tante, une admiration aveugle et exclusive, c'est une tendresse motivée; et franchement, n'est-il pas pour vous plus flatteur d'être aimée par quelqu'un qui s'y connaît?

JENNY. C'est-à-dire que je dois vous savoir gré même de vos infidélités?

DERVILLE. Non, ce n'est pas tout à fait cela que je prétends; mais, après l'aveu que je vous ai fait, vous devez ajouter foi à mes discours, car il serait aussi trop injuste de ne croire qu'à ce qui m'accuse. Eh bien! j'ai pu être étourdi, extravagant, jamais je ne fus infidèle; jamais, Jenny, je n'ai cessé de vous aimer; et je vous promets le même amour, la même franchise... je commence dès aujourd'hui; car, vous le voyez, je m'expose à vous perdre plutôt que de vous tromper.

JENNY, *lui tendant la main.* Derville, vous êtes un aimable homme; et quels que soient vos torts, si vous en avez, je n'ai plus de mémoire pour me les rappeler; mais promettez-moi que, dorénavant, pas la moindre étourderie, pas la moindre aventure... Ce que je crains le plus, c'est d'attirer sur moi les regards; c'est de me trouver mêlée dans les propos, dans les discours du monde, et voilà ce qui m'a tant choquée dans cette aventure de Louise, qui, du reste, n'était qu'une plaisanterie. Mais si pareille chose devait se renouveler...

DERVILLE. Je consens à perdre tous mes droits; je renonce à votre main si désormais je donne lieu au plus léger propos. Je cours retrouver votre tante et lui faire part de tout mon bonheur. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

JENNY, THIBAUT.

JENNY. Ce pauvre Derville! je crois qu'il dit vrai, et qu'il m'aime réellement... Eh mais! n'est-ce pas Thibaut, le fermier de ma tante, et le nouveau marié?.. Quel air triste et rêveur!..

THIBAUT. Morgué! il faut convenir que j'ons fait là une belle affaire; tout le monde se moque de moi dans le village, avec mon chien de billet; et de plus, v'là le bail qui va m'échapper... (*Se frappant le front avec le poing.*) Morbleu! tous les malheurs à la fois!

JENNY. Eh! mais, Thibaut, qu'y a-t-il donc?

THIBAUT, *ôtant son chapeau. A part.* Dieu! la nièce de madame la baronne... (*Haut.*) Y a, Madame, sous votre respect, que le jour de mes noces commence avec un fameux guignon; je ne sais pas comment ça finira. D'abord, ils sont là cinq ou six fermiers des environs, qui s'avisent de surenchérir sur mon bail; et comme en outre M. l'intendant les protége, il est bien sûr qu'ils l'emporteront; et me voilà ruiné.

JENNY. Sois tranquille : tu es un honnête garçon que je connais depuis longtemps; et si je dis en ta faveur un mot à ma tante, cette protection-là en vaudra peut-être bien une autre.

THIBAUT, *avec joie.* Vrai, Madame! vous auriez cette bonté-là... Dieu! que ça serait bien fait! et en conscience ça m'est dû, ça sera un dédommagement à ce qui m'arrive.

JENNY. Comment! encore un accident!

THIBAUT. Oui, Madame; et un accident bien désagréable pour un mari; j'ai été attrapé comme un sot, et pour comble de bonheur, j'ai été le dire à tout le monde.

JENNY. Conte-moi donc cela.

THIBAUT. Oh! volontiers; vous ne pouvez pas manquer de le savoir. J'ai épousé aujourd'hui la petite Jeannette, que vous connaissez sans doute.

JENNY. Oui, elle est fort jolie.

THIBAUT. Elle est surtout fort éveillée; je l'ai quittée un instant en sortant de l'église, et, à mon retour, je l'ai trouvée ici auprès d'un beau monsieur qui l'embrassait... Ah dame! moi qui ne plaisante pas là-dessus, vous sentez bien que j'ai fait du bruit; je voulais ameuter tout le village, mais le monsieur, pour m'apaiser, m'a promis que, s'il se mariait, je prendrais ma revanche avec sa future.

JENNY, *riant.* En vérité... (*A part.*) Ce pauvre Thibaut! j'ai peine à m'empêcher de rire... (*Haut.*) Et tu t'es contenté de cette promesse?

THIBAUT. Ah bien oui! pas si bête! je voulais des

sûretés, et il m'a fait un billet *d'un baiser payable à vue...*

JENNY, *riant*. Ah! ah!

THIBAUT. Tenez, voilà que vous riez aussi : tout le monde rit quand je parle de ce billet.

JENNY. L'aventure est assez gaie.

THIBAUT. Je le croyais comme vous; mais, à présent, je ne dis pas cela.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

Je vois l' notaire et son clerc
Qui m' disent que j' suis un' bête,
Je passe chez l' magister
Qu'est encor plus malhonnête.
Pourtant, que j' lui dis, c' papier c'est sacré.
Plus que lui, mon cher, vous êtes timbré.
J'enfonc' mon chapeau sur ma tête,
Et v'là tout' la class' qui cri' sur mes pas :
« Ça vous va-t-il bien? ça n' vous blesse-t-il pas? »

Enfin des lardons de toute espèce; et je crains qu'on ne finisse par en faire une chanson.

JENNY. Je le plains, mon cher Thibaut; voilà une malheureuse affaire.

THIBAUT. Très-malheureuse! car ce n'est pas le tout qu'on rie à mes dépens, je prévois qu'on me fera banqueroute; le monsieur au billet est trop mauvais sujet pour trouver à se marier, et je suis volé comme dans un bois. (*Derville entre. A part.*) Ah! voici c'te mauvaise paie.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DERVILLE.

DERVILLE, *à Jenny*. Je suis au comble de mes vœux!.. Dès que j'ai eu appris à votre tante que j'avais obtenu mon pardon, elle a donné son consentement; et dès aujourd'hui je serai votre époux.

THIBAUT. Qu'est-ce que j'apprends là?

AIR : *Gai Coco.*

(*A Derville.*)
Vous épousez Madame!
(*A Jenny.*)
C'est vous qui s'rez sa femme;
Que j'en ai d' joie dans l'âme!
De moi l' ciel a pitié.

JENNY.
Eh! mais, que veux-tu dire?

THIBAUT.
C'est tout c' que je désire,
De moi l'on n' peut plus rire,
Car je serai payé.

JENNY.
Comment?

THIBAUT.
Surprise extrême!
C'est mon débiteur lui-même.
C'est lui qu'a pris, Madame,
Ce baiser a ma femme!
Plus de peine,
Quelle aubaine!
Quel bonheur peu commun!
Que j' sis fâché, morguenne!
Qu'il n'en ait pris qu'un.

JENNY. Eh bien! vous entendez, Monsieur?

DERVILLE, *à part*. Je suis perdu... (*Affectant un air tranquille.*) Qu'est-ce que cela veut dire?

JENNY. Cela veut dire que je n'ai point oublié nos conventions, et que je retire ma parole.

THIBAUT. Non pas, Madame, non pas! il ne faut pas vous en aviser, parce que vous sentez bien que ma créance... .(*Se fouillant.*) Eh bien! où est-il donc, ce maudit billet?

DERVILLE, *à part*. Dieu! s'il l'avait égaré! (*Haut.*) Vous voyez bien, Madame, que cet imbécile-là ne sait ce qu'il dit; il est ivre, ou il a perdu la tête, et je le défie de nous montrer ce papier dont il parle. (*Le menaçant de loin.*) Fais-le donc voir, si tu l'oses.

JENNY. C'est votre présence qui l'intimide; mais je lui déclare, moi, que ma protection est à ce prix, et qu'il n'aura le bail de la ferme qu'au moment où il me remettra ce billet.

THIBAUT, *se fouillant toujours*. Oh! vous l'aurez, Madame, vous l'aurez... Dire que je l'avais encore là tout à l'heure! je l'aurai laissé sur la table... Ah! voilà Jeannette... ma femme; viens ici, madame Thibaut.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, JEANNETTE.

JEANNETTE. Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

THIBAUT. N'as-tu pas vu à la maison un papier que j'ai laissé traîner?

JEANNETTE. Oui, Monsieur, c'est moi qui l'a pris.

THIBAUT, *à Jenny*. Vous le voyez bien. (*A Jeannette.*) Donne-le-moi vite; notre fortune en dépend.

JEANNETTE. Moi! vous le donner! Fi! Monsieur, fi! vous dis-je. Je me le suis fait lire, ce papier; et vous devriez avoir honte... qu'est-ce que cela signifie?.. un homme marié avoir des valeurs comme celle-là en portefeuille! (*Pleurant.*) Ah bien! si mon père le savait...

THIBAUT. Taisez-vous, madame Thibaut; c'est un recouvrement! et vous qui parlez, si ce matin vous n'aviez pas fait des dépenses, je n'aurais pas été obligé de prendre des effets comme ceux-là en paiement.

JENNY. Enfin, Jeannette, voyons ce papier; j'espère qu'à moi vous pouvez bien le confier.

JEANNETTE. Oh! mon Dieu, Madame, je ne demanderais pas mieux; mais je ne l'ai plus.

THIBAUT. Elle ne l'a plus!.. je suis ruiné.

DERVILLE, *à part*. Je respire.

JEANNETTE. C'était une petite feuille en long, mais pire qu'un billet doux ordinaire, parce que c'était sur papier timbré.

THIBAUT. Et comment savez-vous ça?

JEANNETTE. Parce que j'ai rencontré le major Valbrun, que j'ai prié de me le lire.

JENNY. Le major!

DERVILLE. C'est fait de moi.

JEANNETTE. Alors il m'a dit en riant : « Mon enfant, si vous voulez me passer ce billet-là à mon ordre, je vais vous l'escompter. » Moi, qui ne savais pas ce que c'était, je lui ai dit : « Je ne demande pas mieux; » alors, c'est drôle, il m'a donné un baiser.

THIBAUT. Bravo! c'est le second d'aujourd'hui.

JEANNETTE. Et moi je lui ai laissé le papier.

DERVILLE. Ah! grands dieux! entre les mains du major! un billet au porteur!

JENNY. Là, Monsieur, vous en convenez donc?

DERVILLE. Oui, morbleu!.. mais je vais retrouver le major.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *Pour tromper un pauvre vieillard* (DU TABLEAU PARLANT.)

JENNY, *à Derville.*
C'est affreux! c'est indigne à vous!
Abuser du cœur le plus tendre!
Non, je ne veux plus rien entendre,
Je n'écoute que mon courroux.

JEANNETTE, *à Thibaut*
C'est affreux! c'est indigne à vous!
Voyez quel mari doux et tendre!
Mais je ne veux plus rien entendre,
Je me moque de son courroux

DERVILLE, *à Jenny.*
C'est affreux! c'est indigne à vous!
Mépriser l'amant le plus tendre!
Ce billet! je veux le reprendre,
Ou, s'il refuse de le rendre,
Qu'il redoute tout mon courroux.

THIBAUT, *à Jeannette.*
C'est affreux! c'est indigne à vous!
Quand ma fortune en peut dépendre!

Ce billet! vous le laissez prendre!
Je n'écoute que mon courroux.
(*Derville sort par le fond, Jeannette par la gauche, et Thibaut par la droite.*)

SCÈNE XI.

JENNY, *seule*. Décidément, ce maudit billet est en circulation, et Dieu sait si M. Valbrun va nous épargner! lui qui était déjà piqué contre moi; de quelles plaisanteries ne va-t-il pas m'accabler! Je me vois la fable de la société, et pour qui? pour un ingrat, pour un étourdi, qui compromet sans cesse son bonheur et le mien... moi qui ai été mille fois trop bonne... moi qui l'ai déjà sauvé à son insu et à celui de ma tante; mais cette fois-ci, je serai inexorable... je ne pardonnerai plus.

SCÈNE XII.

JENNY, MADAME DE VERVELLES.

MADAME DE VERVELLES. Eh bien! ma chère amie, tout est arrangé; tu t'es rendue, tu as bien fait; il est si doux de rendre heureux ceux qui le méritent!

JENNY, *froidement*. Oui, quand ils le méritent.

MADAME DE VERVELLES. Il me semble que personne ici n'a plus de droits que le colonel. Ce cher Derville, quand il me demandait mon consentement, il était si troublé, que moi-même j'en ai été émue!.. Il est des souvenirs qui ne peuvent s'effacer.

JENNY. J'en suis fâchée pour vous, ma chère tante; mais vous en serez pour vos frais d'émotion, car, à coup sûr, je n'épouserai jamais le colonel.

MADAME DE VERVELLES. Qu'est-ce que vous m'apprenez là?

JENNY. L'exacte vérité; ma résolution est prise, et je n'en changerai jamais.

MADAME DE VERVELLES.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

Qu'entends-je? ô ciel! vous seriez inconstante?
Y pensez-vous? quel exemple immoral!
Vous, ma nièce?

JENNY.

Et cependant, ma tante,
Si je n'aime plus.

MADAME DE VERVELLES.

C'est égal!
Car une femme qui s'honore,
Pour son amant observant le traité,
Ne l'aimant plus, doit l'épouser encore,
Par respect pour la fidélité.

Ce pauvre jeune homme!

JENNY. Elle va le plaindre à présent!

MADAME DE VERVELLES. Oui, certes, je dois le plaindre et le défendre... Quelle conduite que la sienne! son aventure avec Louise est admirable.

JENNY. Eh bien! ma tante, ça ne suffit pas.

MADAME DE VERVELLES. Comment! ça ne suffit pas!.. Je sais bien qu'il n'est pas encore à la hauteur des Céladons et des Amadis; mais il faut de l'indulgence; il faut considérer dans quel temps nous vivons; et certes, dans ce moment-ci, en fait de fidélité et de constance, vous ne trouverez rien de mieux .. Ainsi donc, vous n'avez point d'excuses, et vous l'épouserez.

JENNY. Non, ma tante.

MADAME DE VERVELLES. Vous l'épouserez!

JENNY. Non, non, cent fois non... et j'ai des motifs...

MADAME DE VERVELLES. Quels motifs, s'il vous plaît?

JENNY. Des motifs... qui font que... enfin, ma tante, il est inutile de vous les dire.

MADAME DE VERVELLES. Et moi, je veux les connaître. Parlez: qu'avez-vous à lui reprocher?

JENNY, *à part*. Je ne sais plus que lui dire; ma foi, inventons...

MADAME DE VERVELLES. Eh bien! ma nièce?

JENNY, *avec mystère*. J'ai appris qu'il avait des dettes, des créanciers, et vous sentez qu'une pareille conduite...

MADAME DE VERVELLES. Est très-répréhensible... j'en conviens; mais cependant, ma nièce...

JENNY. Taisons-nous, le voici... et surtout ne lui en dites rien... (*A part.*) car s'il savait ce que je viens d'inventer sur son compte.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DERVILLE.

DERVILLE, *à part*. Allons, allons, je n'en suis pas fâché; cela apprendra à M. de Valbrun à faire le mauvais plaisant. Dieu! ce sont ces dames!

MADAME DE VERVELLES.

AIR: *Ces postillons sont d'une maladresse*.

Approchez-vous, je cherche à vous défendre,
Mais en vain, car dans son courroux
Jenny refuse de m'entendre,
Et veut changer.

DERVILLE.

Que dites-vous?

MADAME DE VERVELLES.

Oui, colonel, le croiriez-vous?
Ma nièce a des goûts infidèles.

DERVILLE.

O ciel! c'est bien mal! c'est affreux
(*Se montrant lui et madame de Vervelles.*)
Et surtout avec les modèles
Qu'elle a devant les yeux.

JENNY, *à part*. Je crois vraiment qu'il me raille encore.

MADAME DE VERVELLES. Oui, mon cher Derville; ma nièce veut retirer sa parole; elle refuse de vous épouser, sous prétexte que vous avez des dettes et des créanciers.

JENNY, *lui faisant signe de se taire*. Ma tante, je vous en prie...

DERVILLE. Quoi! Madame, on vous aurait dit... Vous me permettrez de m'expliquer: vous savez que j'ai un oncle, le vieux commandeur, qui est immensément riche, mais qui n'a jamais eu d'activité, qui est lent dans tout ce qu'il fait. Il m'a promis de me laisser sa succession; et vous sentez que là-dessus on ne peut pas presser les gens; aussi, par délicatesse, je me suis permis d'anticiper sans lui en rien dire; c'est ce qui fait que j'ai peut-être cinq, six, ou sept créanciers, peut-être plus.

JENNY. Comment! il serait vrai! Eh bien! par exemple, j'étais loin de me douter...

MADAME DE VERVELLES. Fais donc l'étonnée; c'est toi qui me l'as dit.

JENNY. Oui, mais c'est que je croyais... c'est-à-dire, j'imaginais... (*A part.*) Enfin, avec lui, il n'y a pas moyen de faire une seule supposition! (*Haut.*) Fi! Monsieur, c'est indigne, vous avez tous les défauts.

MADAME DE VERVELLES. D'accord; mais il est fidèle.

DERVILLE, *baissant les yeux*. Oui, comme dit Madame, je suis...

JENNY. Je crois qu'il ose encore parler de sa fidélité.

MADAME DE VERVELLES. Et pourquoi pas? cette qualité-là, selon moi, tient lieu de toutes les autres.

DERVILLE. Je suis bien de l'avis de Madame.

JENNY. Comme vous voudrez; mais si monsieur n'a que cela à mettre dans la balance... En vérité, j'ai peine à me contraindre. Eh bien! oui, Monsieur, ma tante vous a dit la vérité; je vous refuse, parce que vous n'avez point d'ordre, ni de tenue, ni de conduite; je déteste les créanciers, et jamais je n'épouserai quelqu'un qui aura des lettres de change... (*Avec intention.*) ou des billets en circulation.

MADAME DE VERVELLES. Et moi, ma nièce, je trouve que vous êtes d'une injustice extrême.

DERVILLE, *d'un ton hypocrite*. C'est ce que je n'osais pas vous dire.

MADAME DE VERVELLES. Et puisque vous m'y forcez, c'est moi qui me charge d'acquitter toutes ses dettes, de satisfaire tous ses créanciers.

DERVILLE, *de même, à Jenny*. Vous voyez ce dont vous êtes cause.

MADAME DE VERVELLES. J'espère qu'après cela vous n'aurez plus de prétexte, et que rien ne vous empêchera de tenir une promesse à laquelle l'honneur de la famille est engagé. Venez, mon cher neveu.

DERVILLE. Je vous rejoins dans l'instant.

MADAME DE VERVELLES. Mais c'est que vous avez des renseignements à me donner sur ces créanciers.

DERVILLE. Rien n'est plus facile; d'ailleurs il y a ici au *Soleil-d'Or* une députation de ces messieurs; et en envoyant un de vos gens... (*Bas, à madame de Vervelles.*) Rien qu'un mot pour la fléchir, et je suis à vous. (*Madame de Vervelles sort par la droite.*)

SCÈNE XIV.

JENNY, DERVILLE.

JENNY. Enfin, elle s'éloigne. Je vous trouve bien hardi, Monsieur, lorsque vous êtes coupable, lorsqu'avec raison je suis irritée contre vous, d'oser encore plaisanter avec ma tante, et vous égayer à mes dépens, moi qui d'un mot pouvais vous confondre!

DERVILLE. Moi, Madame!

JENNY. Oui, Monsieur, vous me comprenez fort bien. Allez, je vous déteste, je vous hais, et même je vous le déclare, sans prévention, sans colère: et plus j'interroge mon cœur, plus j'y vois que je ne vous ai jamais aimé.

DERVILLE. Eh bien! Madame, voilà ce que je ne croirai jamais; et puisque je n'ai plus aucun ménagement à garder...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE.

PHILIPPE, *mystérieusement*. Monsieur, Monsieur! de mauvaises nouvelles!

DERVILLE. Eh parbleu! ne te gêne pas, dis-les tout haut; au point où nous en sommes, ça ne peut pas nous brouiller.

PHILIPPE. Eh bien! je viens de rencontrer madame Bastien, autrefois mademoiselle Louise, la petite fermière, qui arrivait pour la noce de Thibaut, où elle était invitée; je l'ai fait jaser, et j'ai appris par elle que Madame savait à quoi s'en tenir sur votre aventure héroïque, puisque c'était elle qui en était l'auteur.

DERVILLE. Que dis-tu?

JENNY, *voulant faire taire Philippe*. Philippe, je vous défends...

DERVILLE. Et moi, je t'ordonne de parler.

PHILIPPE. C'est Madame qui a doté Louise, à condition qu'elle raconterait devant madame la baronne l'histoire que celle-ci vous a récitée.

DERVILLE. Comment! il serait vrai? (*A Jenny.*) Ah! je suis trop heureux!

AIR de Téniers.

Oui, je le vois ici malgré vous-même,
Je suis aimé.

JENNY.

Non, je vous hais toujours.

DERVILLE.

Et moi je crois, dans mon bonheur extrême,
Vos actions plutôt que vos discours.
Oui, cet amour que je réclame,
Qui me rend heureux à jamais,
Vous avez dû le cacher dans votre âme,
Vous qui cachez tous vos bienfaits!

JENNY. Eh bien! vous avez tort; et depuis cette dernière aventure, depuis que M. Valbrun...

PHILIPPE. Oh! rassurez-vous, Madame, il n'y a pas le moindre danger; le médecin l'a dit lui-même, cette blessure ne sera rien.

JENNY. Quoi! quelle blessure? qu'y a-t-il donc?

DERVILLE. Et qui est-ce qui t'a prié de parler?

JENNY. Je le devine. Vous l'avez défié. Vit-on jamais pareille extravagance? pour une plaisanterie, pour un badinage, aller exposer ses jours!

DERVILLE.

AIR de *Céline*.

Pour un baiser de ce qu'on aime,
On peut gaîment risquer le coup fatal;
Vaincu, me disais-je en moi-même,
Je ne vois pas le bonheur d'un rival :
Mais vainqueur, jugez quelle chance!
J'avais l'espoir que, sans bruit, sans éclat,
Vous daigneriez, pour récompense,
Me donner le prix du combat.

(*A Philippe.*) Mais, du reste, tout est arrangé, n'est-ce pas?

PHILIPPE. Oui, Monsieur. Le major voulait d'abord envoyer ce billet à madame de Vervelles, votre tante.

JENNY. Ah! mon Dieu!

PHILIPPE. Mais après le combat, il m'a dit lui-même de courir après Lapierre, son palfrenier, qu'il en avait chargé.

DERVILLE. Eh bien! où l'as-tu laissé?

PHILIPPE. Oh! Monsieur, j'étais certain de rencontrer Lapierre au cabaret du coin, où il s'arrête toujours quand il est en course; et en effet, c'est en entrant la première personne que j'ai aperçue.

DERVILLE. Quel bonheur!

JENNY. Oui, donne-nous vite ce maudit billet, que nous le déchirions et qu'il n'en soit plus question.

PHILIPPE. Impossible. Lapierre ne l'avait plus, et il ne peut pas dire comment il l'a perdu; il paraît seulement, à ce que j'ai pu comprendre, car il est dans un état... que deux ou trois bons vivants lui ont payé un excellent déjeuner, et que l'un d'eux peut-être.....

JENNY. Allons, encore une autre course.

PHILIPPE. En effet, voilà un papier qui aura fait diablement de chemin sur la place.

JENNY. Eh! mon Dieu!.. pourvu que ma tante n'en ait pas connaissance, c'est tout ce qu'il faut. C'est elle, la voici.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE VERVELLES, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

CHŒUR.

AIR de *la Bergère châtelaine*.

Mes amis, quel plaisir pour nous!
Célébrons ce noble mariage;
Le bonheur de ces deux époux
Est une fêt' pour tout le village.

MADAME DE VERVELLES, *montrant Derville et Jenny*.

En faveur de cette alliance,
Du château je fais les honneurs;
Pour ce soir, je permets la danse,
Mais, je l'exige au nom des mœurs,
Avant tout la décence.

CHŒUR.

A la danse, à la danse.

MADAME DE VERVELLES, *à Derville*. Eh bien! mon cher neveu, j'ai vu vos créanciers; tout est arrangé; tout est acquitté, et je crois maintenant (*Regardant Jenny.*) que personne ne fera plus opposition au mariage.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, THIBAUT, JEANNETTE, *entrant sur le dernier mot.*

THIBAUT. Le mariage!.. c'est bon; je crois que voilà le moment.

JEANNETTE, *bas, à Thibaut*. Et moi, je te dis que je ne veux pas que tu te fasses payer.

THIBAUT. Mais laisse-moi donc; c'est le seul moyen d'avoir la ferme, puisque la nièce de madame la baronne me l'a dit ce matin; et puis, devant tout le village qui se moque de moi, j'aurai pris ma revanche.

MADAME DE VERVELLES. Qu'est-ce que c'est, Thibaut?

THIBAUT. Rien, madame la baronne; je voulais vous demander si le mariage de M. le colonel tenait toujours.

MADAME DE VERVELLES. Oui, sans doute.

THIBAUT. C'est qu'alors voilà un effet souscrit par lui à mon profit; il m'a coûté cher à ravoir; mais ce n'est rien qu'un déjeuner, quand il s'agit d'une fortune.

DERVILLE, *bas, à Philippe.* C'est le billet.

PHILIPPE. Il paraît qu'il est retrouvé.

THIBAUT, *à Jenny.* Ce matin, Madame, vous me l'aviez demandé, et je vous l'apporte.

JENNY *veut passer pour le prendre.* C'est bien, donne-le-moi.

MADAME DE VERVELLES, *l'arrêtant.* Du tout, ma nièce, ne vous mêlez pas de cela... D'après nos conventions, je me suis chargée de toutes les dettes de mon neveu. (*Elle passe au milieu du théâtre, et veut reprendre le billet que tient Thibaut, qui relit le papier.*) Donnez, Thibaut.

THIBAUT. Non, Madame, ce n'est pas vous que cela regarde.

MADAME DE VERVELLES. C'est ce qui vous trompe... (*Montrant les papiers qu'elle tient à la main.*) En voilà déjà une douzaine que je viens d'acquitter ainsi.

THIBAUT, *étonné.* Vraiment!

JEANNETTE. Eh! oui, Thibaut; c'est la tante qui paie.

THIBAUT. Ah! (*Il reste immobile.*)

JEANNETTE. Mais va donc, ou nous perdons la ferme.

THIBAUT, *ôtant son chapeau et présentant le billet.* Alors, Madame, puisque c'est vous...

MADAME DE VERVELLES. Donne, mon cher. (*Lisant.*) « Bon pour un baiser, payable à Thibaut ou à son « ordre. » Qu'est-ce que c'est que cela? et qu'est-ce que signifient de pareilles dettes?

DERVILLE. Vous voyez, ma tante, des dettes de garçon.

MADAME DE VERVELLES. Et c'est au moment de conclure un mariage, vous que je regardais comme la sagesse même...

DERVILLE. Il est vrai, ma tante, c'est un arriéré; mais voyez-vous... (*Bas, à Jenny.*) Dieu! quelle idée! il n'a pas de date. (*Haut.*) Voyez-vous, c'est une dette si ancienne que, quand je l'ai contractée, j'étais mineur, et sous ce rapport on pourrait contester la validité du billet; mais j'ai trop de délicatesse pour faire tort à un pauvre diable de créancier, que je plains de tout mon cœur; et comme vous avez promis, ma chère tante, d'acquitter toutes mes dettes...

JENNY, *riant.* Oui, ma tante, vous l'avez juré.

CHŒUR.

AIR : *Que j' sis content* (de BÉRAT).

DERVILLE, JEANNETTE ET PHILIPPE, *avec le chœur.*

Ah! pour lui quel honneur insigne!
Ah! comme il doit être content!
D'un' tell' faveur il est bien digne;
Faisons-lui notre compliment.
(*Se moquant de Thibaut.*)
Qu'il est content!
Ah! ah! qu'il est content!

MADAME DE VERVELLES.

Allons, Thibaut,
Puisqu'il le faut,
Je veux te faire cet honneur.

THIBAUT, *faisant la grimace.*

Dieu! quel honneur! Dieu! quel bonheur!
J' suis plus heureux
Que je ne veux.
(*Il embrasse madame de Vervelles.*)

CHŒUR.

Ah! pour lui quel honneur insigne!
Ah! le voilà payé comptant.
Etc.

THIBAUT, *montrant le papier.* Faut-il donner mon acquit?

DERVILLE. Ce n'est pas la peine.

THIBAUT. C'est que si on voulait me payer deux fois, je suis honnête homme! et je ne voudrais pas... (*A Jenny*) Eh bien! Madame, ce que vous m'aviez promis; voilà le moment... (*A Jeannette qui veut l'empêcher de parler.*) Laisse donc, c'est que je veux des dédommagements.

JENNY. C'est juste. Ma tante, j'ai promis à Thibaut le bail de votre ferme; et après l'honneur qu'il vient de recevoir, personne, je l'espère, n'en est plus digne que lui.

MADAME DE VERVELLES. Oui, Thibaut, je vous l'accorde.

THIBAUT, *à part.* Je ne l'ai pas volé.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Adolphe Adam.

PHILIPPE.

Huissiers, recors, vous que l'on vexe,
Plus heureux, puissiez-vous bientôt
N'avoir affaire qu'au beau sexe,
Etre traités comme Thibaut!
Votre charge alors serait bonne;
Mais ce sont souvent, par malheur,
Des coups de canne que l'on donne,
Au lieu d'un baiser au porteur.

MADAME DE VERVELLES.

Au temps de la chevalerie,
Siècles de constance et d'amour,
Plutôt que de trahir sa mie,
Un amant eût perdu le jour!
Nos galants ont moins de scrupule;
De main en main passe leur cœur
Et leur fidélité circule
Ainsi qu'un billet au porteur.

JEANNETTE.

Un jour que la pluie était forte,
Pour traverser le grand ruisseau,
Dans ses bras Jean-Claude me porte :
En a-t-on dit dans le hameau!
Et cependant, pour tout salaire,
Ici, j'en jure sur l'honneur,
Il me dit, en m' posant à terre :
Donnez un baiser au porteur.

THIBAUT.

Un solliciteur se marie;
Ce n'est pas un homme d'esprit;
Mais sa femme est jeune et jolie,
Et bientôt elle est en crédit.
A son époux, qu'orgueil inspire,
Madame, pour un grand seigneur,
Donne une lettre qui veut dire :
Donnez une place au porteur.

DERVILLE.

Un jeune homme épris d'une belle,
Fût-il Céladon ou Crésus,
Peut trouver près de la cruelle
Et le dédain et le refus.
Mais s'il porte à sa boutonnière
Le noble signe de l'honneur,
On voit la beauté la plus fière
Donner un sourire au porteur.

JENNY, *au public.*

Certain auteur dit qu'une pièce
Est un effet tiré sur vous :
Heureux si la foule s'empresse
A payer celui-ci chez nous!
Des auteurs l'âme est inquiète,
J'éprouve la même frayeur;
En bravos acquittez leur traite,
Et n'oubliez pas le porteur.

FIN DE LE BAISER AU PORTEUR.



LADY PEKINBROOKE. Servrai-je à Votre Majesté de cette gelée? — Acte 3, scène 5

LA REINE D'UN JOUR

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 19 septembre 1839.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE SAINT-GEORGES.

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM.

Personnages.

Le COMTE D'ELVAS, seigneur portugais.
MARCEL, matelot de marine marchande.
TRIM TRUMBELL, tavernier à Brighton, oncle de Simonne.
LADY PEKINBROOK, noble dame de Brighton, attachée aux Stuarts.
FRANCINE, marchande de modes française.
SIMONNE, cabaretière.
UN SHÉRIF.
Soldats de Cromwell, Soldats royalistes, Matelots, Marchandes de modes, un Constable, Seigneurs et Dames du comte.

La scène se passe dans le mois de mai 1660. Le premier acte, à Calais, le deuxième et le troisième, à Brighton.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un quai de la ville de Calais. A droite du spectateur, la boutique d'une marchande de modes. A gauche, celle d'un cabaretier.

—

SCENE PREMIERE.

FRANCINE, *en habit de voyage;* D'ELVAS, *costume d'officier de marine.*

D'ELVAS, *donnant le bras à Francine.* Sur la place, m'avez-vous dit?.. Nous y voilà.. D'ici vous apercevez le port et la jetée.

FRANCINE. Mon Dieu, Monsieur, je ne sais comment vous remercier de votre galanterie... moi qui suis étrangère, qui ne connais personne en ce pays... et qui arrive en tremblant...

D'ELVAS. Ah! vous n'êtes jamais venue dans la ville de Calais?

FRANCINE. Je descends à l'instant de la voiture publique, et j'ignore qui a pu m'attirer vos regards et vos offres de service. .

D'ELVAS. Vous êtes trop modeste.. D'autres vous diraient qu'il a suffi de vous voir... moi, qui suis marin et la franchise même, je vous avouerai que, dans la cour où j'étais à me promener, la seule chose qui ait fixé mon attention, c'est votre nom... On a appelé parmi les voyageuses Francine Camusat!.. A cette dénomination j'ai levé les yeux, et j'ai vu sortir de la voiture un pied charmant, une jambe fine et gracieuse!..

FRANCINE. Monsieur!..

D'ELVAS. Appartenant à une fort jolie personne qui, d'un air timide, demandait aux habitants de Calais : Pourriez-vous m'indiquer madame Benjamin, marchande de modes, sur la place... Je me suis avancé, j'ai offert mon bras, que vous avez accepté... Et vous voici à votre destination, car j'ai cru distinguer sur cette enseigne : Madame Benjamin, marchande de modes, *Aux Nœuds Galants*.

FRANCINE. Aux Nœuds Galants... c'est bien cela!.. Je vais occuper chez elle la place de première demoiselle de boutique. Francine Camusat!..

D'ELVAS. Je connais!..

FRANCINE. Marchande de modes, qui a fait ses études à Paris et à Rouen.

D'ELVAS. Et qui ne peut manquer de briller au premier rang dans la ville de Calais.

FRANCINE. La boutique est encore fermée... Il est de si bon matin!.. Mais je vais frapper...

D'ELVAS. Je vous éviterai cette peine. (*Il frappe plusieurs fois.*)

FRANCINE. On ne répond pas ; c'est étonnant!.. On pourrait s'adresser, pour savoir, à quelque voisin ou à quelque voisine... ce serait plus sûr... En voici justement une qui rentre dans sa boutique .. Je vais lui demander...(*Appelant Simonne qui traverse le théâtre.*) Mademoiselle!..

—

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, SIMONNE.

SIMONNE, *prête à rentrer chez elle et s'arrêtant.* Ah! des étrangers à la porte de madame Benjamin... (*S'avançant.*) Monsieur et Madame voudraient entrer?.. Monsieur désirerait quelque parure pour Madame?.. C'est d'un bon mari...

FRANCINE. Monsieur n'est pas mon mari!..

SIMONNE, *vivement.* Vous n'êtes pas mariée?.. C'est égal!.. cela n'empêche pas...

FRANCINE, *avec impatience.* Eh! non, ma chère... Première demoiselle de boutique chez madame Benjamin...

SIMONNE. C'est vrai!.. ces dames en attendaient une... et vous serez la bien reçue.

FRANCINE. Ça n'en a pas trop l'air, puisqu'on nous laisse à la porte!

SIMONNE. C'est juste!.. La boutique n'ouvre jamais avant neuf heures... c'est grand genre... Vous y serez à merveille... Les marchandes comme il faut se lèvent tard, comme les grandes dames leurs pratiques... Ce n'est pas comme nous... Simonne, la servante de ce cabaret, *à la Grande Pinte*, où l'on reçoit la meilleure société de Calais, en matelots et soldats de marine... Je n'ose pas vous proposer d'entrer...

FRANCINE. Vous êtes trop bonne.

SIMONNE. Vous ne feriez peut-être pas mal... car ici vous risquez d'attendre... Il y avait bal hier soir... ces demoiselles dansent beaucoup!..

FRANCINE, *vivement.* Il y avait bal?

SIMONNE. Et ce soir encore... trois jours de suite ; c'est fête en mémoire du siége de Calais... par Eustache de Saint-Pierre... non, à cause de saint Eustache... Vous devez connaître cette histoire-là?.. une histoire nationale, comme ils disent.. Tant il y a que madame Benjamin et ses demoiselles ont dansé hier, par esprit national ; une partie de la nuit, et qu'elles se lèveront encore plus tard que d'ordinaire, pour se reposer et recommencer ce soir... Mais, pardon!.. je rentre du marché... et on m'attend chez nous.

FRANCINE. Que nous ne vous retenions pas!

SIMONNE. J'ai bien l'honneur de saluer Monsieur et Mademoiselle... (*A part.*) Elle est gentille la petite marchande de modes!.. Et puis, cet officier-là n'est pas un Français, c'est quelque étranger... Je comprends!.. Du reste, ça ne me regarde pas! (*Haut.*) Monsieur et Mademoiselle... (*Elle salue encore et rentre dans sa boutique.*)

—

SCENE III.

D'ELVAS, FRANCINE.

FRANCINE. Eh bien! je vais demeurer en face d'une fameuse bavarde!.. Je ne conçois pas qu'il y ait des femmes qui causent ainsi de leurs affaires avec le premier venu... et si je l'en crois, j'ai encore une bonne heure à attendre... C'est gai!.. à huit heures du matin au milieu de la rue ..

D'ELVAS. Heureusement il ne passe encore personne!..

FRANCINE, *allant s'asseoir sur une chaise, près du cabaret.* C'est égal!.. une femme seule... car je n'ose retenir Monsieur plus longtemps!..

D'ELVAS, *à part.* C'est-à-dire qu'il faut que je reste... (*S'asseyant auprès d'elle; haut.*) Ne suis-je pas votre chevalier reconnu? . ne suis-je pas à vos ordres?.. Et à moins que mon bonheur n'excite quelque jalousie...

FRANCINE. En aucune façon, Monsieur; je n'ai de cmopte à rendre à personne... je suis libre, ou à peu près.

D'ELVAS. A peu près?

FRANCINE. Oui, Monsieur. C'est une existence si singulière que la mienne!.. Je n'ai jamais connu les auteurs de mes jours; ce qui a fait qu'à Rouen, parmi ces demoiselles de comptoir, on s'est permis de présumer que j'étais bâtarde... (*Vivement.*) orpheline, Monsieur, je vous prie de le croire... Donc, j'étais à Rouen, ville marchande, capitale de la Normandie, élevée dans le commerce, dans la rue Grand-Pont, un magasin qui fait le coin, où j'avais des amoureux, je puis le dire, distingués et nombreux... mais des principes plus nombreux encore; car j'ai refusé toutes les propositions.

D'ELVAS. Même de mariage?

FRANCINE. Oui, Monsieur; non par fierté, par indifférence... mais par raison. Celui que j'aimais, ou que j'aurais aimé, n'avait rien... ni moi non plus.

D'ELVAS. Je comprends.

FRANCINE. Moi, j'ai des idées de grandeur et d'ambition; je rêvais encore cette nuit, en voiture, que j'étais grande dame et millionnaire... pour lui, Monsieur, toujours pour lui; car nous nous sommes promis mutuellement de faire fortune... et moi, j'ai l'habitude de tenir toutes mes promesses...

D'ELVAS. C'est admirable!

FRANCINE. Pour lors, et dans ce moment-là, vint un jour au magasin une milady, une Anglaise, la duchesse de Salisbury...

D'ELVAS. De Salisbury?

FRANCINE. Vous la connaissez?

D'ELVAS. Fort peu.

FRANCINE. Qui, charmée de mon goût, de mon intelligence dans la manière de composer les nœuds et les poufs, me dit : « Petite, je t'emmène avec moi en Hollande. » J'acceptai dans l'espoir d'une fortune et me croyant déjà dame de compagnie de la duchesse... Point du tout, Monsieur, femme de chambre, pas davantage; et de plus une maîtresse si bizarre! toujours des secrets, des mystères... pas pour des amoureux : Madame n'en avait pas; mais de vieux seigneurs, des Anglais qui arrivaient

en cachette et repartaient de même; et il ne fallait rien dire!

D'ELVAS, *souriant*. On devait alors vous payer double.

FRANCINE. Non, Monsieur; ce qu'il y a de bien plus terrible, Madame défendait qu'on écrivît, et j'ai appris plus tard qu'elle avait supprimé toutes mes lettres...

D'ELVAS. Pour être plus sûre de votre discrétion.

FRANCINE. Probablement!.. Mais moi qui avais, comme je vous l'ai dit, une inclination, qu'aurait-il pensé de ma constance?.. C'est très-désagréable! Aussi je n'ai pas voulu rester plus longtemps dans une pareille maison; j'ai demandé à retourner en France, et Milady, qui me voyait partir avec regret, me dit: « Allez à Calais, chez madame Benjamin, marchande de modes, qui à ma recommandation vous donnera une place chez elle; vous y resterez jusqu'à ce que se présente à vous un monsieur de mes amis intimes, en qui vous pourrez avoir toute confiance; vous le reconnaîtrez à ce florin de Hollande brisé par la moitié... en voici l'une et il vous montrera l'autre.» Je l'ai pris, et j'arrive et j'attends... C'est bien étonnant, n'est-ce pas?.. Aussi je ne crois pas que ce monsieur se présente.

D'ELVAS, *lui présentant le florin brisé*. Si vraiment; car voici l'autre moitié.

FRANCINE, *stupéfaite*. Ah! mon Dieu! l'autre moitié!... Qu'est-ce que cela veut dire?

D'ELVAS. Que la voisine Simonne aura en face d'elle une jeune personne qui cause avec une grande facilité et un charme extrême.

FRANCINE. Quoi, Monsieur, c'est vous?

DELVAS. Heureusement! car ce que vous m'avez dit à moi qui le savais, vous pouviez également l'apprendre à tout autre... Cela ne vous arrivera plus, j'en suis persuadé. Mais vous pensez bien que nous aurons à parler ensemble...

FRANCINE, *voyant une modiste ouvrir les volets de madame Benjamin*. Pardon, Monsieur, la boutique s'ouvre.

D'ELVAS. Je ne veux pas vous empêcher de vous présenter à madame Benjamin... A quelle heure oserai-je aujourd'hui vous demander un instant d'entretien?

FRANCINE. Mais, à deux heures, après le dîner; c'est d'ordinaire, dans le commerce, le moment où l'on est libre.

D'ELVAS. Je serai exact au rendez-vous. (*Il salue Francine respectueusement.*)

FRANCINE, *à part*. Par exemple! voilà une aventure!.. et à moins que ce ne soit... Mais non! ce n'est pas possible... (*Haut.*) Monsieur, je suis bien votre servante. (*Elle entre dans la boutique.*)

—

SCENE IV.

D'ELVAS, *seul*. C'est bien cela: jeune, gentille, agréable... de plus, belle parleuse, un amour au cœur... et des idées de fortune en tête, le désir de parvenir. C'est justement ce qu'il nous faut, et nous ne pouvions mieux trouver... Reste à savoir maintenant si je pourrai... (*Regardant au fond, à gauche.*) Mais qui vient de ce côté?.. des matelots... Laissons-leur la place, et retournons vers les miens pour tout disposer. (*Il sort.*)

—

SCENE V.

MARCEL ET LES MATELOTS.

LE CHŒUR.

Au cabaret, marins joyeux,
Allons, allons choquer le verre;
C'est bien assez de l'onde amère
Quand on est entre elle et les cieux!
Mais sur la terre
Le matelot
Toujours préfère
Un autre flot.
C'est celui qui coule,
Qui roule
Et s'écoule,
C'est celui qui coule
Dans le gobelet
Du cabaret!

MARCEL, *aux matelots*.

Compagnons, avec vous de nouveau je m'engage!
Et, quoique mon temps soit fini,
Je redeviens marin, et dans votre équipage
Vous comptez de plus un ami!

TOUS.

Vive Marcel!.. notre nouvel ami!
Il va payer sa bienvenue.

MARCEL, *leur montrant le cabaret*.

Allez, allez... c'est chose convenue!

TOUS.

Nous boirons tous en ton honneur
Et du plus vieux et du meilleur!..
(*Reprise, à Marcel.*)
A ta santé!.. Marins joyeux,
Allons, allons choquer le verre;
C'est bien assez de l'onde amère, etc.
(*Ils entrent dans le cabaret de Simonne.*)

—

SCÈNE VI.

MARCEL, *seul*.

AIR.

Les braves gens, qu'ils sont heureux!
Le bon vin est leur bien suprême;
Que je voudrais l'aimer de même
Et tout oublier avec eux!
Mais, hélas! et malgré mes vœux...

CABALETTA.

Une douce image
Toujours me poursuit,
Et comme un nuage
M'approche et me fuit!
Et pourtant la belle
Que j'adore ainsi
N'est qu'une infidèle
Par qui je suis trahi!
On m'avait dit: c'est dans l'ivresse
Qu'on peut oublier tous ses maux!
La bouteille est une maîtresse
Qui ne trouble pas le repos!
A ce remède un jour fidèle,
Je fis un repas merveilleux!
Puis je dormis et rêvai d'elle
Pour m'éveiller plus amoureux!
Mais c'en est fait, puisque dans cette vie
D'un tel amour rien ne me guérira,
Peut-être une balle ennemie
Me rendra ce service-là!
Ouvrons la voile;
Courons en mer,
Comme une étoile
Traversant l'air.
Mais le flot s'ouvre,
Et tout d'abord
Mon œil découvre
Un sombre bord,
A l'abordage!
C'est l'ennemi!
Sang et carnage!
Tout a frémi!
L'airain résonne,
Le tambour bat,
Le canon tonne!
C'est le combat!
C'est le combat, terme de ma souffrance.
Je l'attends... Grâce à lui tous mes maux vont finir.
Pourquoi vivre sans espérance
Quand avec gloire on peut mourir!

SCENE VII.

MARCEL, SIMONNE, *sortant du cabaret.*

SIMONNE, *à part.* Qu'est-ce que je viens d'apprendre, monsieur Marcel?.. qu'est-ce que ça signifie? Ces matelots, qui sont là à boire, prétendent que vous allez vous engager de nouveau et partir avec eux comme militaire.

MARCEL. Eh bien! quand ça serait?

SIMONNE. Vous qui depuis dix ans servez dans la marine marchande, vous qui vouliez vous retirer... aller se battre... s'exposer à être tué!

MARCEL. Je ne suis bon qu'à ça.

SIMONNE. Pas du tout! vous êtes très-aimable et très-gentil!

MARCEL. Non, Mam'selle ... Je me connais.... je suis gauche, embarrassé et ne sachant rien a terre... Sur mon bord, c'est autre chose... Mais sorti de là, je ne suis plus à mon aise ni avec vous, ni avec personne... C'est-à-dire... si!.. il y en avait une...

SIMONNE, *vivement.* Il y avait une personne?

MARCEL. Qui n'était que trop jolie... et que j'ai connue...

SIMONNE, *de même.* Ici?

MARCEL. Non... à Rouen, ou j'allais tous les mois sur nos vaisseaux marchands porter ou prendre des chargements.

SIMONNE. Et vous l'aimiez?

MARCEL. Solidement! J'avais là sur le cœur un poids...

SIMONNE. Et elle?

MARCEL. Légere comme le vent!

SIMONNE. Elle ne vous aimait pas?

MARCEL. Si fait!.. elle le disait... mais pendant que je lui parlais de mon amour, je la voyais souvent qui ne m'écoutait plus... elle suivait des yeux un bel équipage qui venait de passer... ou bien quand je lui demandais : Quand donc que nous nous marierons?.. elle s'écriait : « Ah! le joli collier, les belles boucles d'oreilles! » Et elle était devant la boutique d'un joaillier à admirer des bijoux avec lesquels, par malheur, je n'avais aucun rapport.

SIMONNE. Pauvre garçon!

MARCEL. Ah! ce n'est rien encore... Un jour nous venions de Bordeaux à Rouen avec *le roi d'Yvetot,* un vaisseau chargé de vin de Médoc... A peine débarqué, je cours rue Grand-Pont, au magasin ou d'ordinaire elle était contre les carreaux à contempler les passants plutôt que son ouvrage... Je ne la vois plus. . Partie!.. disparue en mon absence!

SIMONNE. Ah! mon Dieu!

MARCEL. Pour la Hollande, à ce qu'on m'a dit.

SIMONNE. Voyez-vous ça!

MARCEL. Avec quelque séducteur, sans doute.

SIMONNE. C'est affreux!

MARCEL. Car depuis elle ne m'a pas écrit une seule fois... Un oubli total.

SIMONNE. Tant mieux! une pareille femme n'était pas digne de vous... et c'est ce qui pouvait vous arriver de plus heureux.

MARCEL. C'est vrai .. et pourtant rien ne peut me consoler de ce bonheur-là.... je suis venu ici, avec *la Ville de Rouen,* un trois-mâts chargé de mercerie, rouennerie et bonnets de coton pour les bourgeois de Calais.

SIMONNE. Qui en useut beaucoup.

MARCEL. C'est ce qu'il m'a semblé... La ville me paraissait bonne; on y dort tranquille... et je voulais m'y fixer...

SIMONNE. Et renoncer décidément à l'eau.

MARCEL. Aussi je venais tous les jours dans votre cabaret.

SIMONNE. Depuis quinze jours, avec une assiduité qui m'avait donné des idées.

MARCEL. C'était pour tâcher d'oublier l'autre.

SIMONNE. J'ai cru que c'était pour penser à une nouvelle?

MARCEL, *vivement.* Ah! je le voudrais!... je voudrais rencontrer quelqu'un qui fît seulement attention à moi; mais de ce côté-là il n'y a pas de chance, et se faire tuer, voyez-vous, est encore le meilleur moyen de se consoler.

SIMONNE. Il y en a un autre.

MARCEL. Vraiment?.. Contez-moi donc ça?

SIMONNE. Tenez, monsieur Marcel, moi, je suis franche. Lisez cette lettre, elle vous dira tout!

MARCEL. Une lettre!

SIMONNE. De Trim Trumhell, un oncle que j'ai en Angleterre; il a été autrefois dans les têtes-rondes, dans les soldats de Cromwell, mais maintenant il est honnête homme et tient une taverne à Brighton... Lisez ce qu'il m'a écrit... une lettre bien singulière, qui vous étonnera d'abord..

MARCEL, *tenant la lettre à la main, regarde du côté de la maison à droite, et voit Francine qui ouvre un volet. Il pousse un cri.* Ah! mon Dieu!

SIMONNE, *le regardant.* Eh bien! ça commence déjà?.. et vous n'avez lu que l'adresse?.. Achevez, achevez; je reviendrai tout à l'heure savoir votre réponse... (*Le regardant.*) Pauvre garçon! il faut qu'il se doute de quelque chose, car il a déjà un air tout ému et tout bouleversé... Adieu, monsieur Marcel; je vous laisse le temps... Lisez, et réfléchissez! (*Elle entre dans le cabaret.*)

SCENE VIII.

MARCEL, *seul; puis* FRANCINE.

MARCEL, *serrant la lettre dans sa poche sans la lire.* Ce n'est pas possible!.. c'est une vision qui m'est apparue à cette fenêtre!.. Allons! je perds la tête... (*Voyant sortir Francine de la maison.*) Non!.. non!

RÉCITATIF.

MARCEL.

Je ne m'abuse pas... C'est elle, je la voi,
Cette infidèle!..

FRANCINE, *surprise.*

Infidèle!.. qui?.. moi?..

DUO.

MARCEL.

J'avais juré de la maudire,
De l'accabler à son retour.
Je la vois... ma colère expire...
Et tout s'oublie, hors mon amour!
Dis-moi, pourquoi donc cette absence?..

FRANCINE.

Pour assurer notre bonheur
On m'offrait de quitter la France...

MARCEL.

Ah! c'était quelque séducteur!..

FRANCINE.

Une dame... une grande dame!

MARCEL.

Ce n'était pas un amoureux!..

FRANCINE.

Non vraiment! foi d'honnête femme!..

MARCEL.

J'en crois ton cœur, j'en crois tes yeux!
Nos cœurs pensent toujours de même,
Nous pouvons nous unir tous deux!

FRANCINE.

Un instant... car j'ai mon système
Qui fait les ménages heureux!
Avant de parler mariage,
Dis-moi, ton sort a-t-il changé?..

MARCEL.

Je n'ai rien!..

FRANCINE.

Moi, pas davantage!

MARCEL.

Qu'importe? avec l'amour que j'ai!..
Pour moi le luxe et la parure
Ne valent pas franche amitié...
Souvent l'ennui roule en voiture
Et les amours s'en vont à pié!

FRANCINE.
Crois-moi, le luxe et la parure
Ne nuisent pas à l'amitié;
On peut bien s'aimer en voiture,
Souvent l'on se dispute à pié!
MARCEL.
Eh quoi, l'amour et son ivresse...
FRANCINE.
Ne durent, dit-on, qu'un matin.
MARCEL.
Et lorsque l'on vit de tendresse...
FRANCINE.
On peut souvent mourir de faim!

ENSEMBLE.

FRANCINE.
L'amour et la richesse
Donnent seuls de beaux jours!
Quand paraît la détresse,
S'envolent les amours!
MARCEL.
C'est la seule tendresse
Qui donne les beaux jours!
Pour braver la détresse,
Il suffit des amours!
FRANCINE.
Toujours fidèle et vertueuse,
Je n'aime et n'aimerai que toi!..
Mais ici-bas, pour être heureuse...
MARCEL.
Que te faut-il?..
FRANCINE.
Ecoute-moi.

CAVATINE.

PREMIER COUPLET.

Il me faut les chevaux,
Les jockeis les plus beaux!
Des bijoux, des dentelles
Et des robes nouvelles!
C'est l'éclat, c'est le bruit,
Qui me plaît, me séduit.
« Faites donc approcher
Mes laquais, mon cocher! »
Oui, voilà pour mon cœur,
Voilà le vrai bonheur!

DEUXIÈME COUPLET.

La gêne et la détresse
D'effroi me font pâlir!
Il faut vivre en duchesse
Ou bien il faut mourir!..
J'ai l'âme ambitieuse
Pour toi, mon seul amant!
Car, si j'étais heureuse,
Ah! je t'aimerais tant!
Oui, l'éclat, l'opulence,
Redoublent ma constance. .
Mais sans ça, vois-tu bien,
Je ne réponds de rien!..
Il me faut les chevaux,
Les jockeis les plus beaux!
Des bijoux, des dentelles, etc.
MARCEL, *tristement*.
Mais moi qui n'ai ni chevaux ni cocher,
Cela me dit assez...
FRANCINE.
Qu'il faut te dépêcher.
Le premier de nous deux qui fera sa fortune
Préviendra l'autre, et puis l'épousera.
MARCEL.
Non pas.
Je vois la vérité! dites plutôt, hélas!
Que mon amour vous importune.
FRANCINE.
Qui? moi!
MARCEL.
Vous préférez quelque grand seigneur.
FRANCINE.
Moi!
MARCEL.
Vous l'aimez.
FRANCINE.
Quelle horreur!
MARCEL.
Vous l'aimez, je le voi.
FRANCINE.
Vous le mériteriez, vous.
MARCEL.
Moi!
FRANCINE.
Vous.
MARCEL.
Moi?

ENSEMBLE.

MARCEL, *avec colère*.
J'apprends à connaître
Ce cœur faux et traître
Qui rêve peut-être
A d'autres amours.
Parjure! traîtresse!
C'est trop de faiblesse;
Non, plus de tendresse,
Adieu, pour toujours!
FRANCINE, *avec dépit*.
Vous êtes le maître!
Et pour moi, peut-être,
Bientôt vont renaître
De plus heureux jours.
C'est trop de faiblesse;
Non, plus de tendresse;
Puisqu'il me délaisse,
Adieu, pour toujours!
FRANCINE.
Qu'ai-je dit?.. Vous le voyez bien,
Ni vous ni moi nous n'avons rien,
Et déjà, dans notre ménage,
Voyez quel bruit et quel tapage!
Des richards ne feraient pas mieux.
MARCEL.
J'ai le droit d'être furieux!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MARCEL.
J'apprends à connaître, etc.
FRANCINE.
Vous êtes le maître, etc.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, SIMONNE, *sortant du cabinet*.

SIMONNE, *s'approchant de Marcel*. Eh bien!.. (*Apercevant Francine.*) Etes-vous installée? êtes-vous contente?

MARCEL, *bas, à Simonne*. Vous la connaissez?

SIMONNE. Beaucoup!.. une marchande de modes... ici en face... arrivée avec un officier de marine qui ne la quitte pas!

MARCEL, *à part, avec dépit* Là, quand je le disais!

SIMONNE. Un officier étranger, écharpe blanche et verte. (*A Marcel.*) Avez-vous lu?

MARCEL. Quoi donc?

SIMONNE. Cette lettre!

MARCEL. La lettre de votre oncle?

SIMONNE. Et qu'est-ce que vous en dites?

MARCEL. Que c'est très-bien!.. très-bien à votre oncle.

SIMONNE. J'étais sûre que ça vous conviendrait... et je cours l'en prévenir; car, ainsi qu'il l'annonçait dans sa lettre, il vient d'arriver par le paquebot d'aujourd'hui!

MARCEL. Votre oncle?

SIMONNE. Oui; il vient nous chercher, et je vais au-devant de lui! (*Elle sort en courant.*)

SCENE X.

FRANCINE, MARCEL.

MARCEL, *stupéfait*. Comment! il vient nous chercher! Qu'est-ce que ça veut dire?

FRANCINE. Je vois que Monsieur est admis dans les secrets de cette jeune fille!

MARCEL. J'ai là une lettre que son oncle lui écrit.

FRANCINE. Monsieur connaît la famille?

MARCEL. Certainement!.. (*A part.*) Je vais me dépêcher de faire connaissance... (*Il lit.*) « Ma chère Simonne, j'ai l'agrément d'être veuf et le chagrin de ne pas avoir d'enfants... J'ai la plus belle taverne de Brighton, et personne pour la tenir, ce qui me cause un notable dommage, Et alors, dans ma tendresse, j'ai pensé à toi. »

FRANCINE, *d'un ton railleur*. C'est d'un bon oncle!

MARCEL, *continuant*. « Quoique ta mère Brigitte Trumbell ait épousé un Français, tu n'en es pas moins de mon sang, et mon intention est de te donner ma fortune après moi, et un mari sur-le-champ... vu que ça me sera très-utile dans mon commerce. »

FRANCINE, *de même*. C'est touchant.

MARCEL, *continuant*. « Je vais donc t'en chercher de mon côté, mais je ne t'empêche pas d'en choisir un du tien.. Fût-ce même en France, si tu crois que dans ce pays-là ils soient d'une meilleure qualité qu'en Angleterre... Tu me parles dans ta dernière d'un marin nommé Marcel... » (*A part, regardant Francine qui affecte d'être tranquille.*) Ça ne lui fait rien!.. (*Continuant*) «Si ça te convient et à lui aussi, j'ai un petit voyage à faire à Calais... J'y serai par le paquebot de samedi... » (*Regardant Francine.*) Aujourd'hui! (*A part.*) Elle ne dit mot!.. (*Lisant.*) « J'irai vous chercher toi et ton prétendu...

FRANCINE, *vivement, et à part*. Ton prétendu?

MARCEL, *continuant* « Et vous ramènerai avec moi à Brighton, avec le paquebot de retour... » (*A Francine, lui montrant la lettre.*) Vous voyez, Mam'selle, que si on voulait...

FRANCINE, *avec dépit*. On ne vous en empêche pas!

MARCEL. Ah! vous m'y engagez?

FRANCINE, avec *ironie*. Certainement!. neveu d'un cabaretier à Brighton?.. c'est beau, c'est enivrant!.. et je vais tâcher de mon côté de trouver quelque parti aussi élevé!

MARCEL. Ce n'est pas ça qui vous embarrasse! et votre choix est déjà fait!

FRANCINE. Pas encore!.. mais, ne fût-ce que par vengeance...

MARCEL, *apercevant d'Elvas, à part*. C'est lui!.. le voilà... Un officier... un seigneur portugais!

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, D'ELVAS.

D'ELVAS, *à Francine*. Me voici exact au rendez-vous!..

MARCEL, *avec colère*. Au rendez-vous!... et j'hésiterais encore!.. Adieu, Mam'selle... mon parti est pris... je vais où l'on m'attend!

FRANCINE, *vivement*. Si vous vous en avisez... si vous sortez...

MARCEL. A l'instant même, car je ne veux pas vous gêner... Adieu, Mam'selle! (*Il sort.*)

SCENE XII.

D'ELVAS, FRANCINE.

D'ELVAS, *étonné*. Eh! mais qu'y a-t-il donc?

FRANCINE. Ce qu'il y a, Monsieur?.. celui dont je vous parlais ce matin, que j'ai retrouvé ici à Calais! »

D'ELVAS. Cet amoureux que vous ne vouliez pas épouser par excès d'amour et par manque de fortune?

FRANCINE. Lui-même! et je ne vous cache pas qu'il est furieux, qu'il a des idées contre vous!..

D'ELVAS, *froidement*. Contre moi?.. Il a grand tort.

FRANCINE. Comment! il a grand tort?..

D'ELVAS. Et la preuve, c'est que je suis enchanté qu'il vous aime et que vous l'aimiez... Cela ne s'oppose nullement à mes vues.

FRANCINE, *vivement*. Vous aviez donc des vues?..

D'ELVAS, *froidement*. Oui, Mademoiselle, j'en ai.

FRANCINE. Et lesquelles?

D'ELVAS. De vous marier avec lui... J'ignore son nom, ce qui n'est pas nécessaire... du moins pour moi!..

FRANCINE. Et comment cela, s'il vous plaît?

D'ELVAS. En vous donnant une dot de soixante mille livres tournois.

FRANCINE, *avec étonnement*. A moi! Francine Camusat!..

D'ELVAS. Même plus... c'est possible!..

FRANCINE. O ciel!.. Achevez, Monsieur... expliquez-vous... car je crains de vous entendre... et les vues dont vous parliez tout à l'heure...

D'ELVAS. Sont les plus innocentes du monde.

FRANCINE. Mais cette dot?

D'ELVAS. Sera le prix de la discrétion et de la vertu.

FRANCINE. Est-il possible!.. il s'agit donc?..

D'ELVAS. De vous embarquer aujourd'hui avec moi sans en rien dire à personne.

FRANCINE, *vivement*. Eh bien! par exemple... et mes principes?..

D'ELVAS. Vos principes?.. Je les embarque avec vous! Je suis le comte d'Elvas, seigneur portugais commandant le vaisseau de guerre *le San-Carlos*, que d'ici vous voyez en rade.

FRANCINE, *avec frayeur*. Un grand seigneur! Raison de plus, Monsieur; cela ressemble tout à fait à un enlèvement.

D'ELVAS, *gravement*. Un enlèvement de confiance, et vous pourrez en avoir en moi!

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Que d'autres vous rendant les armes,
Brûlent pour vous de mille feux,
Moi je promets à tant de charmes
De fermer mon cœur et mes yeux.
Oui, d'une âme décente et pure,
Contemplant vos chastes appas,
(*Avec une expression très-tendre.*)
Par l'amour, par vos yeux, je jure
Que... je ne vous aime pas!

DEUXIÈME COUPLET.

En sentinelle, la sagesse
Sur mon bord viendra vous garder;
S'il le faut, je fais la promesse
De ne jamais vous regarder.
Oui, quand je devrais faire injure
Aux amours qui suivent vos pas...
(*La regardant avec tendresse.*)
Même en ce moment je vous jure
Que je ne vous aime pas.

Et il en sera de même pendant les cinq ou six heures que durera notre voyage... c'est-à-dire jusqu'à ce soir, où nous toucherons la côte d'Angleterre.

FRANCINE. Ah! nous allons en Angleterre.

D'ELVAS. Oui, Mademoiselle.

FRANCINE. Et dans quel endroit débarquons-nous? C'est important...

D'ELVAS. Où vous voudrez...

FRANCINE, *étonnée*. Comment! où je voudrai?

D'ELVAS. Cela m'est tout à fait indifférent... Douvres, Brighton, Portsmouth...

FRANCINE, *vivement*. Brighton, justement!.. (*A part.*) C'est ce nom-là!.. (*Haut.*) Je préfère Brighton.

D'ELVAS. A vos ordres!.. Vous voyez qu'il est impossible...

FRANCINE. D'être plus galant... et je ne vous adresserai plus qu'une demande: qu'allons-nous faire, vous et moi, en Angleterre?

D'ELVAS. Je ne puis vous le dire en France.

FRANCINE. Et pourquoi?

D'ELVAS. Je croyais vous avoir confié qu'il y avait dans cette affaire deux points indispensables.

FRANCINE, *vivement*. La vertu?..

D'ELVAS. Et la discrétion.

FRANCINE, *finement*. C'est par là que je brille!.. et la mienne...

D'ELVAS, *froidement*. Pourrait s'estimer, à un florin près... ou à un demi-florin... (*En tirant un de sa poche et le lui montrant.*) Et cette confidence que vous m'avez faite ici, ce matin, à moi que vous voyiez pour la première fois!

FRANCINE, *avec embarras*. Il y a comme ça des jours... c'est dans le temps... c'est dans l'air.

D'ELVAS. Oui... l'air de France est mauvais pour les secrets... il est trop vif, trop léger. . voilà pourquoi je préfère celui d'Angleterre, qui est plus épais, plus sombre... Ainsi, Mademoiselle, voyez et réfléchissez!.. Confiance et silence absolus jusqu'à demain, si cela est possible... Si vous acceptez, je reviens vous prendre dans ma chaloupe et vous mener au *San-Carlos*, qui va mettre à la voile... Dans une demi-heure le départ, ce soir en Angleterre... demain les soixante mille livres tournois!

FRANCINE. Et le respect?..

D'ELVAS. Toujours... cela va sans dire. (*Il salue et sort. Francine le suit quelque temps des yeux, puis revient au bord du théâtre, pouvant à peine contenir sa joie.*)

SCENE XIII.

FRANCINE, *seule, avec joie.*

FINAL.

Il l'a dit! il l'a dit! soixante mille livres!
A chaque instant ma surprise s'accroît.
De tes faveurs, fortune, tu m'enivres,
Et tu fais bien, c'est à bon droit;
Car la fortune est femme; entre femmes l'on doit
S'entr'aider, et je puis, écoutant ma tendresse,
De Marcel à présent récompenser l'amour;
Je prétends l'épouser aussitôt mon retour,
Et je veux qu'ici même il en ait la promesse
Avant que je m'éloigne...
(*Ecoutant.*)
Car
J'entends les matelots et le chant du départ.

(*Francine va prendre chez maître Benjamin tout ce qu'il faut pour écrire, et vient faire sa lettre sur la table qui est près du cabaret, pendant qu'on entend en dehors, en venant du port, des chants lointains.*)

CHŒUR.

La voile est préparée;
La brise désirée
Vient sillonner les flots.
O la belle soirée!
Sur la plaine azurée
Voguons, bons matelots!

(*Francine pendant ce temps a écrit sa lettre; elle se lève au moment où entrent en dansant des grisettes et de jeunes ouvrières, puis après entrent des hommes, leurs cavaliers.*)

CHŒUR.

Que la soirée est belle!
Le plaisir nous appelle;
Ouvrière fidèle,
Voici la fin du jour.
Là-bas, sous le feuillage,
Le soir après l'ouvrage,
Nous attendent l'ombrage,
Et la danse et l'amour.

UNE JEUNE FILLE, *s'avançant vers Francine.*
Venez-vous, la belle étrangère?
Nous avons, si ça peut vous plaire,
Non loin du port un bal charmant,
De très-bon ton et très-décent.

FRANCINE.
Je ne puis, mes chères amies.

LA JEUNE FILLE.
Madame est faite, apparemment,
A de plus hautes compagnies.

FRANCINE.
Non pas; mais je pars à l'instant
Daignez remettre, je vous prie
Ce billet...

LA JEUNE FILLE.
A qui donc, s'il vous plaît?

FRANCINE.
A Marcel.

LA JEUNE FILLE.
Celui qui se marie
A l'hôtesse du cabaret?

TOUTES.
C'est très-bien, c'est charmant!
Comptez sur notre dévoûment.

ENSEMBLE.

LES JEUNES FILLES, *à part.*
L'aventure est nouvelle,
L'occasion est belle,
(*Montrant le cabaret de Simonne.*)
Et l'on pourra sur elle
S'égayer en ce jour!
(*Haut.*)
Le plaisir nous engage;
Là-bas, après l'ouvrage,
On trouve sous l'ombrage
Et la danse et l'amour.

FRANCINE, *à part.*
Hélas! l'heure m'appelle;
Au rendez-vous fidèle,
Il faut montrer du zèle,
Voici la fin du jour.
Mais, vertueuse et sage,
A rien je ne m'engage;
Et pour ce mariage
Je serai de retour.

(*A la fin de ce chœur Francine dit adieu à ses compagnes, et sort par la droite, au moment où Marcel paraît de l'autre côté.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; MARCEL, *entrant et rêvant.*

TOUS, *à demi-voix.*
Silence! c'est Marcel. Ah! pour un fiancé,
Quel air mélancolique et quel maintien glacé!

MARCEL, *à part, et sans voir personne.*
Ah! la coquette! ah! l'infidèle!
Malgré moi j'y pense toujours;
Et je soupire encor pour elle
Même en formant d'autres amours.

LA JEUNE FILLE, *s'approchant.*
Monsieur Marcel.

MARCEL, *brusquement.*
Ah! laissez-moi.

LA JEUNE FILLE.
Une lettre...

MARCEL, *avec humeur.*
C'est bien.

LA JEUNE FILLE, *la lui montrant.*
Une lettre...

MARCEL, *la prenant vivement.*
Ah! c'est d'elle,
Et ma main tremble et d'amour et d'effroi.

(Il lit la lettre tout bas, et pendant ce temps les jeunes filles le montrent du doigt, et causent entre elles à demi-voix, en l'observant.)

PREMIÈRE PARTIE DU CHOEUR.

Regarde donc! Vois-tu? vois-tu?..

DEUXIÈME PARTIE.

Comme il a l'air troublé!

PREMIÈRE PARTIE.

Joyeux!

DEUXIÈME PARTIE.

Ému!

TOUS, *entre eux.*

Vois-tu? vois-tu?

ENSEMBLE.

MARCEL, *après avoir lu.*

Ah! quelle ivresse!
De sa tendresse
J'ai la promesse!
Plus de frayeur!
De sa constance
J'ai l'assurance,
Et l'espérance
Rentre en mon cœur.

LE CHŒUR.

Son chagrin cesse!
Oui, de maîtresse
Et de tendresse
Change son cœur.
Plus de souffrance!
Par l'inconstance,
Pour lui commence
Le vrai bonheur.

(Marcel, dans son transport, relit encore la lettre à demi-voix, et toutes les jeunes filles s'approchent pour écouter par derrière lui.)

MARCEL, *lisant.*

« J'ai dit que je t'épouserais
« Dès que j'aurais de la fortune :
« Je suis sur le point d'en faire une,
« Romps l'hymen que tu projetais.
« Attends-moi; fidèle et sensible,
« Je reviens le plus tôt possible
« Avec mon amour, mes vertus,
« Et de plus,
« Une dot de vingt mille écus. »
Son amour!

TOUTES.

Et vingt mille écus!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MARCEL, *avec transport.*

Ah! quelle ivresse, etc.

LE CHŒUR.

Son chagrin cesse, etc.

—

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS, SIMONNE.

SIMONNE.

Ah! quelle horreur! quelle infamie!
Pour elle j'en rougis, hélas!

LES OUVRIÈRES.

Qui donc?

SIMONNE.

Votre nouvelle amie;
Je l'ai vue, et je n'y crois pas.

MARCEL, *à Simonne, avec émotion.*

Cette étrangère si jolie?

SIMONNE.

A l'instant le comte d'Elvas
L'enlève.

MARCEL, *vivement.*

De force?

SIMONNE.

Non pas!
Tous deux, gaîment, le vent en poupe,
S'éloignent dans une chaloupe
Vers un brick portugais.. . D'ici voyez plutôt!
De loin entendez-vous le chant du matelot?

(Tous rangés sur une seule ligne regardent vers la gauche. On entend dans le lointain le chœur des matelots, accompagné par les chœurs qui sont en scène.)

ENSEMBLE.

MARCEL, *à demi-voix.*

Ah! mon âme à sa vue
De fureur est émue!
Renfermons en mon cœur
Mon dépit, ma douleur.
(*Avec force.*)
Plus de tendresse!
Mon amour cesse,
Ame traîtresse,
Cœur imposteur!
L'indifférence
Venge d'avance
Ton inconstance
Et mon malheur.

CHŒUR, *dans le lointain.*

La voile est préparée;
La brise désirée
A sillonné les flots.
O la belle soirée!
Sur la plaine azurée
Voguons, bons matelots!

CHŒUR DES GRISETTES, *à demi-voix, regardant Marcel.*

Pour la belle inconnue,
Oui, son âme est émue;
Il renferme en son cœur
Son dépit, sa fureur.
Ah! quelle ivresse!
D'une maîtresse
Fausse et traîtresse,
Il perd le cœur!
Plus de souffrance!
Vivent d'avance
Et l'inconstance
Et le bonheur!

SIMONNE, *à Marcel.*

Que vous fait ce départ?

MARCEL, *prenant un air indifférent.*

Moi? rien.
(*A part.*)
Que rien à ses yeux ne m'accuse!

SIMONNE, *à Marcel.*

C'est amusant!

MARCEL, *s'efforçant de rire.*

Sans doute; ça m'amuse.

SIMONNE.

Allons au bal!..

MARCEL, *de même.*

Je le veux bien!

SIMONNE.

Et demain...

MARCEL.

Volontiers!

SIMONNE.

Dès demain nous partons
Avec mon oncle en Angleterre!

MARCEL.

Très-volontiers!

SIMONNE, *gaiement.*

Nous nous y marierons!

MARCEL.

Sur-le-champ!

SIMONNE.

Quel sort prospère!

MARCEL, *répétant.*

Quel sort prospère,

SIMONNE, *riant.*

Lorsque nous serons mariés...

MARCEL, *froidement.*

Lorsque nous serons mariés...



D'ELVAS. Relève-toi, premier maître d'hôtel du palais, baron de Bérigoul. — Acte 2, scène 5.

SIMONNE.
Mais vous ne riez pas!..
MARCEL, *s'efforçant de rire.*
Si vraiment!.. voyez!.. voyez!..

CHŒUR GÉNÉRAL.

Le plaisir nous appelle!
Que la soirée est belle!
A la danse fidèle,
Guettons la fin du jour!
Là-bas, sous le feuillage,
Quoique discrète et sage,
On trouve sous l'ombrage
Et la danse et l'amour!

MARCEL, *à part, pleurant.*
O crainte cruelle!
Francine! ah! l'infidèle!
Ah! je n'aimerai qu'elle!
Je l'aimerai toujours!
Oui, dans ce mariage,
Il le faut, je m'engage;
Mais, après cet outrage,
Je renonce aux amours!

(*Ils sortent tous en dansant, et entraînant malgré lui Marcel.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la taverne de Trim Trumbell. Portes à droite et à gauche; trois portes au fond donnant dans une grande salle.

—

SCENE PREMIERE.

MARINS ANGLAIS, *buvant et entourant* MARCEL *qui les salue;* SIMONNE *leur verse à boire.*

INTRODUCTION.

LE CHŒUR.

Honneur aux taverniers fameux
Qui nous apportent de la France
Gaîté, plaisirs, fête, bombance,
Bon visage et vin savoureux!

SIMONNE, *aux marins.*
Mon oncle Trim nous cède sa taverne.

CHŒUR.

Il n'a jamais rien fait de mieux!
Notre hôtesse a de si beaux yeux!

SIMONNE, *à Marcel.*
Mais soyez donc gentil!..

MARCEL.
C'est toi que ça concerne!
Chez un futur mari, c'est du luxe!

SIMONNE.
C'est bon!
L'on usera, Monsieur, de la leçon!

CHŒUR.

Voyons, Marcel, dis-nous, chacun t'en prie,
Quelque chanson de ta patrie!

MARCEL, *à part.*
Chanter! quand j'ai la mort au cœur!

SIMONNE, *à Marcel.*
Chantez donc, ça fait trouver le vin meilleur!
C'est tout profit!..

LE CHŒUR.

Buvons, et répétons en chœur.

MARCEL.

RONDEAU.

PREMIER COUPLET.

Tra, la, tra, la, tra, la, la, la,
Tra, la, tra, la, tra, la, la, la.
Pour chercher la richesse
Antonin s'embarquait.
Et Mina, sa maîtresse,
Au matelot disait :
Que le flot qui t'entraîne
Veille bien sur ton sort,
Et que Dieu me ramène
Mes amours à bon port!
Puis, sa voix au lointain
Confiait son refrain...
Tra, la, tra, la, tra, la, la, la.
Tra, la, tra, la, tra, la, la, la.

DEUXIÈME COUPLET.

Mais un jour se balance,
Au milieu des flots bleus,
Un vaisseau qui s'élance
Comme venant des cieux!
Pour Mina plus de peine,
Car, veillant sur son sort,
Le bon Dieu lui ramène
Ses amours à bon port!
Et sa voix au lointain
Répétait son refrain...
Tra, la, tra, la, tra, la, la, la.
Tra, la, tra, la, tra, la, la, la.

LE CHŒUR.

Bravo! bravo!.. C'est ravissant!..
Vraiment, Marcel est un garçon charmant!
Grâce à son chant, grâce à son vin,
Auprès de lui point de chagrin.
(*Marcel sort avec le chœur.*)

—

SCENE II.

SIMONNE, TRUMBELL, *entrant mystérieusement par la porte de côté.*

TRUMBELL, *à part.* Grâce au ciel!.. les voilà partis!.. (*A Simonne.*) Viens ici, mon enfant, m'aider à avoir une idée.

SIMONNE. Ah! mon Dieu! comme vous êtes pâle!

TRUMBELL. C'est ce qui m'arrive assez volontiers quand j'ai peur.

SIMONNE. Vous! un ancien cromwelliste, une tête-ronde, un enragé puritain!..

TRUMBELL. C'est pour cela.

SIMONNE. Qui autrefois, dit-on, ne respiriez que la guerre et le pillage...

TRUMBELL. Parce qu'alors je n'avais rien; mais aujourd'hui que j'ai du vin dans ma cave et des guinées dans ma poche, je suis pour l'ordre établi... Et voilà ce dont il s'agit : hier, dans la nuit, deux voyageurs sont arrivés dans cette taverne avec une suite nombreuse... tu étais déjà endormie... c'est moi qui les ai reçus. Ils ont demandé deux chambres séparées, les meilleures, qu'ils ont payées d'avance...

SIMONNE. Jusqu'ici, je ne vois rien d'effrayant.

TRUMBELL. Attends donc!.. Ce matin, je buvais avec un de leurs domestiques, parce que, moi, je ne suis pas fier, je bois avec tout le monde ; et ce garçon, qui n'est pas habitué à notre porter, s'est mis à jaser... à jaser sur ses maîtres, comme de juste, et m'a avoué à l'oreille que la personne, la jeune dame logée là, était la femme du prétendant, du roi Charles II.

SIMONNE. Une reine!

TRUMBELL. Une reine... si on veut... mais nous ne voulons pas!.. Il n'y a plus de Stuarts... J'ai juré fidélité à Cromwell, mon général, et à son fils Richard, qui lui succède; et Trim Trumbell n'a jamais manqué à ses serments ni à ses principes!

SIMONNE. Eh bien! alors, que voulez-vous faire?

TRUMBELL. Ce que je veux faire? Par la mordieu! c'est déjà fait!.. Il y a un ancien bill qui condamne à mort les Stuarts et tous ceux qui leur donneraient asile...

SIMONNE. Eh bien! cet asile, vous ne le donnez pas... vous le faites payer.

TRUMBELL. Je le sais bien .. et c'est ce qui me sauve. . Mais c'est égal; j'ai voulu, malgré cela, me mettre en règle, et s'il est vrai que j'aie chez moi quelque personne de la famille royale...

SIMONNE. Ici, dans une taverne! Ce n'est guère probable.

TRUMBELL. Tu crois!

SIMONNE. Et sur le rapport d'un domestique ivre, vous allez vous effrayer!..

TRUMBELL, *à part.* C'est vrai! j'ai peut-être eu tort.

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, LADY PEKINBROOK.

TRUMBELL, *allant au-devant d'elle.* Que vois-je?.. Lady Pekinbrook, la plus grande dame du comté... le plus beau château du pays, dans mon auberge.

LADY PEKINBROOK. Tu dis vrai ; cette obscure taverne ne devait pas s'attendre à un pareil honneur ni à un autre plus grand encore.

TRUMBELL. Que dites-vous?

LADY PEKINBROOK. Silence, Trim Trumbell. Il y va de l'illustration de ta maison, de son anoblissement peut-être, et à coup sûr de ta fortune...

TRUMBELL. Serait-ce possible?

LADY PEKINBROOK. C'est moi qui te le garantis... moi, Arabelle Pekinbrook, ancienne dame d'atours de la feue reine... moi qui, depuis onze ans privée de mes honneurs et prérogatives, suis obligée, du fond de cette province, de dévorer en silence mes humiliations et les vingt mille livres sterling de rente qui me sont restées. Mais l'heure approche où le malheur et la fidélité vont enfin recevoir leur juste récompense!.. N'est-il pas arrivé cette nuit, mystérieusement, dans ton auberge une jeune dame et sa suite?

TRUMBELL. Oui, Milady!

LADY PEKINBROOK, *à Trumbell et à Simonne.* Ah! soutenez-moi! . (*Vivement.*) Non! ne me soutenez pas! conduisez-moi à ses pieds.

TRUMBELL. Elle n'est pas levée.

LADY PEKINBROOK. C'est différent... je ne puis, je n'oserais... l'étiquette avant tout... et ce n'est pas moi qui voudrais y manquer... s'agit-il du salut de la monarchie!.. Mais dès qu'on aura paru, dès qu'on aura sonné, que quelqu'un vienne me prévenir, m'avertir, dans mon château ici près.

TRUMBELL, *montrant Simonne.* Ma nièce.

LADY PEKINBROOK. Ah! cette jeune fille, c'est ta nièce!..

Bien... que cela ne sorte pas de la famille... Et toi, Trim, tu remettras cette lettre à Sa Majes... non, au chambellan, au maréchal, à la première dame d'honneur.

TRUMBELL. Comment! est-ce que vraiment ce serait?..

LADY PEKINBROOK. Tais-toi, tais-toi! Puisqu'elle a choisi ta maison, je ne doute pas de la pureté de tes sentiments... malgré ta mauvaise réputation de cromwelliste.

TRUMBELL. Moi!

LADY PEKINBROOK, *vivement.* Tant mieux... c'est ce qu'il faut... On dit d'une manière et l'on pense d'une autre; c'est le seul moyen à présent d'être fidèle... Je n'ai pas besoin de vous recommander les soins, le dévouement, le respect... Voici d'abord une centaine de guinées, sans compter le reste.

SIMONNE ET TRUMBELL. C'est donc vrai? c'est donc la reine?

LADY PEKINBROOK, *à demi-voix.* Oui, mes amis... oui, la princesse de Portugal, la jeune épouse de Charles II, qui vient à travers les périls rejoindre son royal époux.

TRUMBELL, *avec embarras et hésitation.* Ah çà! vous croyez donc que tout ça réussira?

LADY PEKINBROOK. Il n'y a pas de doute... L'Angleterre est lasse du protectorat... il lui faut une cour, une famille royale, des levers, des réceptions, des plaques et des cordons... c'est indispensable à son bonheur!.. La mort de Cromwell laisse le pouvoir aux mains de Richard, son fils, dont on ne se soucie guère... et l'on dit de plus que le chef de l'armée, que Monk est pour nous et qu'il trahit par dévouement.

TRUMBELL, *avec hésitation.* Ça se peut donc? Et il ne lui arrivera rien, il ne lui sera rien fait?

LADY PEKINBROOK. Il sera fait duc et pair!

TRUMBELL, *à part.* Ah! mon Dieu!

LADY PEKINBROOK. Ce que je vous recommande, c'est de ne laisser parler la reine, avant moi, à aucun noble du pays... Ils ont tous des prétentions si exagérées, si ridicules... Ce n'est pas comme moi... le cœur, le dévouement, le royalisme purs.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Nos destins vont changer, et sous ce règne auguste
Nous serons tous placés, nous serons tous heureux;
Je fais d'abord nommer mon époux, c'est trop juste,
Mes trois fils, mes cousins, mes oncles, mes neveux.
On rétablit pour nous et la glèbe et la dîme...
Quel profit nos malheurs nous auront rapporté!
Ah! qu'il est doux d'être victime
De la fidélité!..

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, la loi, qui punit la révolte illégale,
De ceux qui n'ont rien fait doit payer les travaux!
Hélas! sur les Stuarts et la race royale
Nous avons tant pleuré... cachés dans nos châteaux!
Sans avoir rien perdu, ce dévoûment sublime
Doit nous rendre richesse, honneurs et dignité!..
Ah! qu'il est doux d'être victime
De la fidélité!

(*A Simonne et à Trumbell.*) Silence, dévouement, et votre fortune est faite! (*Elle sort par la droite.*)

—

SCENE IV.

TRUMBELL, SIMONNE, *puis* MARCEL.

TRUMBELL, *se frottant le front.* Diable! diable! il paraît que c'est la reine et que son parti va réussir.

SIMONNE. Tant mieux, mon oncle, parce qu'alors, comme disait cette grande dame, notre fortune est assurée.

TRUMBELL. J'entends bien... mais alors, par fidélité à mes principes... à mes anciens principes... je crains bien d'avoir fait une fameuse bêtise.

SIMONNE. Comment? Qu'avez-vous donc? quel air soucieux!

TRUMBELL. Rien! rien! (*Appelant.*) Marcel! Marcel!

MARCEL, *accourant.* Eh bien! quoi que vous me voulez?

TRUMBELL. Ecoute, mon garçon. Tu vas courir chez le shérif, qui demeure à deux milles d'ici... Tu entends?

MARCEL. Très-bien!

TRUMBELL. Magistrat du pays et médecin de campagne, il est possible qu'il ne soit pas rentré et qu'on ne lui ait pas remis une lettre apportée par maître Trim Trumbell... Alors tu la redemanderas... Tu comprends?

MARCEL. Très-bien!

TRUMBELL. Peut-être même est-elle encore sur la table où je l'ai mise... Rapporte-la-moi sur-le-champ, et nous sommes sauvés.

MARCEL, *étonné.* Comment cela?

TRUMBELL. Cours, et ne réfléchis pas. Allons! allons! de la vivacité... (*Marcel sort.*) Toi, ma nièce... (*Voyant la première porte à droite s'ouvrir.*) La porte s'ouvre! Sa Majesté est levée... la reine va paraître.

SIMONNE, *avec joie.* Quel plaisir!

TRUMBELL. Ah bien! oui, il ne s'agit pas de s'amuser... mais d'aller avertir lady Pekinbrook... Dis-lui que sa seigneurie peut se présenter.

SIMONNE. Oui, mon oncle.

TRUMBELL, *la mettant à la porte.* Eh! va donc!.. On ne dirait jamais que ces gens-là arrivent de France... ils ne savent pas se remuer... tandis que moi... Dieu! voici déjà le maréchal, le chambellan, le chevalier d'honneur, et la reine... la reine elle-même... Moi qui sous Cromwel n'avais pas l'habitude d'en voir... (*Il se tient courbé respectueusement.*)

—

SCENE V.

D'ELVAS, FRANCINE, TRUMBELL.

D'ELVAS, *s'avançant en donnant la main à Francine, et apercevant Trumbell à moitié prosterné.* Qu'est-ce donc, maître Trumbell? et que veut dire cette posture?

TRUMBELL. C'est la seule qui me convienne... Je sais, Monseigneur, je sais tout.

D'ELVAS. Alors, du silence!

TRUMBELL. Aussi, je me tais... Mais ma maison, ma famille, mes gens, je viens tout offrir à Madame.

FRANCINE, *étonnée.* A moi?

D'ELVAS, *bas, à Francine.* Acceptez sans parler!.. (*Francine fait un geste.*) C'est bien!

TRUMBELL. De plus, une lettre de la comtesse Pekinbrook, la plus noble dame du pays, qui est déjà venue attendre le lever de...

D'ELVAS. Il suffit, remettez cette lettre. (*Trumbell passe près de Francine, met un genou en terre et lui présente la lettre.*)

D'ELVAS, *bas, à Francine, qui reste stupéfaite.* Prenez et lisez.

FRANCINE, *lisant.* « On ne paraît pas de peur de vous compromettre, mais vous êtes reconnue; un signe, et l'on est à vos pieds; un mot, et vingt mille, trente mille guinées sont à votre disposition; on sollicite l'honneur de vous les apporter... » (*Bas, à d'Elvas.*) Je déclare que si j'y comprends quelque chose...

D'ELVAS, *bas.* Ce n'est pas nécessaire... (*Haut, à Trumbell.*) Madame recevra Milady... Laissez-nous.

TRUMBELL. Encore une faveur!.. la plus grande de toutes, la permission de baiser le bas de votre robe.

D'ELVAS. Mieux que cela!.. La main que Madame vous offre... (*Bas, à Francine.*) Offrez-la donc!.. (*Francine la présente à Trumbell, qui l'embrasse.*) Quiconque a touché cette main est anobli... Relève-toi, premier maître d'hôtel du palais, baron de Bérigoul!

TRUMBELL, *à part*. Moi!.. baron!.. O Cromwell!.. si tu me voyais! (*A haute voix.*) Vive la reine!

D'ELVAS. Tais-toi, tais-toi, et laisse-nous. (*Trumbell sort après avoir salué respectueusement.*)

—

SCENE VI.

FRANCINE, D'ELVAS.

FRANCINE, *regardant avec étonnement autour d'elle.* Qu'est-ce que tout ça signifie?

D'ELVAS. J'ai tenu mes promesses, et depuis le moment où nous sommes embarqués, j'espère que mon respect...

FRANCINE. C'est juste! deux chambres séparées, et pas un mot d'amour ou de galanterie. Je ne le croyais pas... Mais vous m'avez promis de tout me dire en Angleterre, et nous y sommes.

D'ELVAS. Tu as raison; écoute-moi donc et tâche de ne rien oublier... (*Voyant qu'elle est debout près de lui.*) Ah! assieds-toi; c'est plus convenable, si quelqu'un venait... (*Francine va s'asseoir.*) Sais-tu d'abord, qu'il y a quelques années l'Angleterre avait un roi qu'on appelait Charles Ier?

FRANCINE. Ma foi, non, mais il avait là un beau pays, et il devait être bien heureux!

D'ELVAS. Au contraire; il fut condamné à mort, et sa famille est exilée depuis onze ans.

FRANCINE, *étonnée*. Ah! bah! vous en êtes bien sûr!

D'ELVAS. Tellement sûr, que son fils, qu'on nomme Charles II, est débarqué depuis un mois en Angleterre, pour reconquérir son royaume.

FRANCINE, *naïvement*. Je ne demande pas mieux... Mais qu'est-ce que ça peut me faire à moi?

D'ELVAS. Tu vas le savoir... Il y a une jeune femme, une princesse de Portugal, ma souveraine, à moi!..

FRANCINE. C'est vrai! vous m'avez dit que vous étiez un seigneur portugais.

D'ELVAS. Cette reine ne veut pas rester plus longtemps séparée de son mari... Malgré nos conseils, qui lui prescrivaient d'attendre en France ou en Hollande, elle a voulu absolument rejoindre le roi et partager son sort et ses dangers.

FRANCINE. C'est bien à elle... c'est une brave femme!.. Mais moi, en quoi ça me regarde-t-il?

D'ELVAS. Nous y voici... Il fallait tromper la surveillance des croisières anglaises, et, une fois débarqués, donner le change aux espions de Richard et du parlement... Alors, et sur un bâtiment français, un modeste bateau pêcheur, la reine aborde en Écosse, pendant que toi, sur un superbe vaisseau portugais, tu descends sur les côtes d'Angleterre avec assez d'adresse pour que la ville de Brighton et tous les environs sachent déjà que la princesse de Portugal, la femme de Charles II, est cachée dans une taverne de cette ville.

FRANCINE, *après un moment de silence*. Eh bien?..

D'ELVAS. Eh bien!.. toutes les forces, tous les constables, toute la police du royaume se concentrent de ce côté... ce qui assure le voyage de la vraie reine et lui permet de rejoindre son époux.

FRANCINE. Et si pendant ce temps on nous arrête?

D'ELVAS. Je l'espère bien... et je m'arrange pour cela!

FRANCINE, *d'un air inquiet*. Oui, mais moi, ça ne m'arrange pas, et je voudrais savoir ce qui m'arrivera.

D'ELVAS. Il t'arrivera d'être conduite à Londres à petites journées... avec les plus grands égards... dans une belle voiture à quatre chevaux... Toi qui aimes à aller en voiture...

FRANCINE, *avec joie*. Quatre chevaux!..

D'ELVAS. Peut-être huit... avec de belles glaces et de beaux cavaliers à chaque portière...

FRANCINE. Et puis?..

D'ELVAS. Et puis, quand nous aurons gagné par là le temps nécessaire, ou même plus tôt, si les événements le permettent... je dirai la vérité... La reine d'Angleterre redeviendra Francine Camusat... Et comme on n'a jamais été au pouvoir sans qu'il en reste quelque chose... sa royauté lui vaudra, ainsi que je le lui ai promis, une soixantaine de mille livres pour sa cassette!

FRANCINE, *avec joie*. Vraiment?

D'ELVAS. Toutes les reines ont une cassette.

FRANCINE. C'est gentil!.. Et qu'est-ce que j'aurai à faire?

D'ELVAS. Tu l'as déjà vu... être encensée, adorée, recevoir des hommages... et prodiguer en échange des éloges et des remercîments... donner libéralement sa main à baiser... distribuer, sans les compter, les sourires à ceux qui regardent... les promesses à ceux qui demandent, et les cordons à tout le monde!.. Dans les restaurations ça ne coûte rien et ça rapporte... Surtout, silence absolu, même avec nos plus zélés partisans... Ces nobles familles, dont les prétentions, l'indiscrétion et les exigences ont toujours compromis la cause qu'ils voulaient servir... (*Voyant entrer lady Pekinbrook.*) On vient!.. ça commence déjà!.. (*Haut*). Milady, comtesse de Pekinbrook, que j'ai l'honneur de présenter à Sa Majesté. (*A Francine.*) Un sourire gracieux!.. (*Francine fait un sourire à lady Pekinbrook.*)

—

SCENE VII.

Les précédents, LADY PEKINBROOK.

LADY PEKINBROOK, *très-émue*. Ah! Madame! ah! Votre Majesté!.. La surprise, la joie, l'attendrissement.. J'avais là-dessus trois ou quatre phrases qu'il m'est impossible d'achever... L'émotion m'a rendue muette!..

D'ELVAS. C'est un genre d'éloquence qui a bien son prix... et que Sa Majesté préfère... (*A lady Pekinbrook, qui est prête à se trouver mal.*) Eh bien! que faites-vous donc, Milady?.. Vous trouver mal devant la reine!..

LADY PEKINBROOK, *avec une transition brusque*. C'est juste!.. l'étiquette!.. C'est, je crois, monsieur le comte d'Elvas que j'ai l'honneur de revoir... marquis de Villareal et parent de la nouvelle reine?

D'ELVAS. Moi-même, qui, l'année dernière, ai vu à Bréda, près du roi Charles II, monsieur le comte et madame la comtesse de Pekinbrook!..

LADY PEKINBROOK, *à Francine*. Sa Majesté n'avait pas encore quitté le Portugal...

D'ELVAS. A peine mariée... c'est la première fois qu'elle daigne se montrer à ses fidèles sujets d'Angleterre!...

LADY PEKINBROOK. Aussi je tenais ardemment à lui jurer la première serment de fidélité... car tous les nobles des environs étaient aux aguets pour me ravir cet honneur... et ils sécheraient de jalousie s'ils savaient seulement toutes les choses aimables et gracieuses que Sa Majesté a daigné m'adresser!..

FRANCINE, *bas, à d'Elvas*. Je n'ai encore rien dit!

D'ELVAS, *bas*. C'est ce qu'il faut... Continuez de même!

LADY PEKINBROOK. Ah! j'en garderai un éternel souvenir!.. Nous le méritons, j'ose le dire, par l'inébranlable attachement que nous avons montré à la dynastie déchue... Lord Pekinbrook, mon époux, a toujours gardé sous l'usurpateur un silence obstiné et séditieux... Il est toujours resté dans ses terres et ne s'est jamais montré. Aussi, j'ose espérer que ces onze ans de dévouement et de services ne seront pas stériles... et que Sa Majesté daignera se le rappeler pour le premier gouvernement vacant!.. Moi, autrefois, dame d'atours, je ne demande rien pour moi... rien que mon rang, avec les droits attachés à l'ancienneté..

D'ELVAS, *avec un signe approbatif*. Comment donc!..

LADY PEKINBROOK, *continuant*. Mais je demanderai, en revanche, un régiment pour mon fils aîné, l'ordre de Saint-André pour les deux autres... Et quant à mes troi derniers, dont je garantis le jeune dévouement, je les présente avec confiance comme pages de Votre Majesté!

FRANCINE, *à lady Pekinbrook.* Vous n'avez pas d'autres parents?

LADY PEKINBROOK, *avec effusion.* Ah! Madame!.. je sens tout ce que cette demande a de gracieux, de généreux, de vraiment royal!..

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, TRUMBELL, *puis* SIMONNE.

TRUMBELL, *accourant.* Madame!.. Madame!..

LADY PEKINBROOK. Qu'est-ce donc?

D'ELVAS, *à part, avec joie.* Viendrait-on nous arrêter!

TRUMBELL Tous les nobles du pays qui arrivent!..

D'ELVAS, *tristement, à part.* Ah! que cela...

TRUMBELL. Je les ai tous reconnus!.. ils sont là dans le salon de cent couverts à attendre Sa Majesté.

LADY PEKINBROOK, *bas, à Trumbell.* Maladroit!.. Vous les avez donc prévenus?

TRUMBELL, *de même.* Eh! non... ils sont venus tout seuls!..

LADY PEKINBROOK. Preuve, comme je le disais, que nos affaires vont à merveille!.. Aussi Sa Majesté va être accablée de harangues et de demandes auxquelles je voudrais la soustraire.

D'ELVAS. Impossible!.. Il faut que la reine reçoive.

FRANCINE, *à demi-voix.* Vous croyez?.. Et que leur dire?

D'ELVAS, *de même.* Toujours la même chose.

FRANCINE, *de même.* Ce n'est pas difficile... (*Haut.*) Mais recevoir ainsi, en costume de voyage... l'on dirait plutôt d'une grisette que d'une majesté, tant la mienne est chiffonnée... (*D'Elvas lui fait un signe; elle lui dit à demi-voix.*) Chiffonnée .. ça se dit!..

LADY PEKINBROOK. N'est-ce que cela?.. J'ai tout prévu... J'avais chargé la jeune fille qui est venue m'annoncer votre arrivée. .

TRUMBELL, *avec fierté.* Ma nièce!

LADY PEKINBROOK, *continuant.* D'apporter à Votre Majesté quelque robe de cour... (*A Simonne, qui vient de la droite, portant plusieurs cartons.*) Déposez cela dans l'appartement de la reine... (*A Francine.*) J'y ai joint quelques coiffures à moi...

FRANCINE, *à part.* Qui ne m'iront jamais!

LADY PEKINBROOK, *à Simonne qui est au fond du théâtre.* Laissez ce carton. . (*Simonne laisse un carton et porte les autres dans l'appartement à droite, et rentre un instant après.*) C'est ce qu'il y a de plus nouveau... cela vient de France.

FRANCINE, *vivement.* Ah! voyons!.. Je vous dirai tout de suite si c'est d'un bon genre... s'il y a du style... il faudrait d'abord savoir de quel magasin..... (*Un regard de d'Elvas l'arrête.*) De quel magasin ça vient? (*Pendant ce temps Simonne est rentrée, a ouvert le carton et présente une toque à lady Pekinbrook.*)

QUINTETTE.

LADY PEKINBROOK, *à Francine, lui montrant sa coiffure.*
Cette toque plaît-elle à Votre Majesté?

FRANCINE, *l'examinant.*
Mais oui, c'est fort gentil...
(*A part, regardant lady Pekinbrook.*)
Pour une tête anglaise,
Ce n'est pas trop mal ajusté.

LADY PEKINBROOK, *à Simonne.*
Approchez, mon enfant!.. Cette jeune Française
Va m'aider à vous la poser!

FRANCINE.
Je la mettrai mieux seule...

D'ELVAS, *arrêtant Francine.*
On ne peut refuser
Des services offerts avec autant de grâce.

FRANCINE, *bas, à d'Elvas.*
Elles vont me coiffer de travers!

D'ELVAS, *bas.*
Dans ta place
On est toujours fort bien!

LADY PEKINBROOK, *plaçant la toque sur la tête de Francine.*
C'est cela, m'y voici...
(*A Simonne.*)
Mets des épingles par ici!..

SIMONNE, *s'approchant.*
Quel honneur! coiffer une reine!

FRANCINE, *sans la regarder.*
Tâchez au moins que cela tienne!
(*Jetant un cri.*)
Maladroite!.. vous me piquez!..

SIMONNE, *confuse.*
C'est le trouble...

LADY PEKINBROOK.
Vous répliquez!..

TRUMBELL, *à Simonne.*
Vous osez répliquer à votre souveraine!

SIMONNE, *levant les yeux et reconnaissant Francine.*
Pardon!.. Dieu! qu'ai-je vu?.. Non! non!.. j'y crois à peine?
C'est vous, qui... c'est vous, que ..

D'ELVAS ET FRANCINE, *la reconnaissant.*
Simonne!.. quel malheur!

FRANCINE, *à part.*
Elle va renverser mon trône et ma grandeur!

ENSEMBLE.

SIMONNE.
Étrange surprise!
Et que croire ici?
C'est une méprise
Qui m'abuse ainsi.
Je la quitte à peine
Dans son magasin!
Et la voici reine!
Dieu! quel beau chemin!

LADY PEKINBROOK ET TRUMBELL.
D'où vient ta surprise?
Qui t'agite ici?
C'est quelque méprise
Qui la trouble ainsi.
Je respire à peine!
Cela peut enfin
Offenser la reine!
Pour nous quel chagrin!

FRANCINE ET D'ELVAS, *à part.*
Fatale surprise!
Elle peut ainsi,
D'un mot, à sa guise,
Tout changer ici!..
Et, quoi qu'il advienne,
Renvoyer soudain
Une noble reine
Dans son magasin!

TRUMBELL, *à Simonne.*
Allons, qu'as-tu?.. réponds!

LADY PEKINBROOK.
Connais-tu la princesse?..

SIMONNE, *troublée.*
Moi! non!.. oui!.. non!..

LADY PEKINBROOK.
Où l'as-tu vue, enfin?
A sa cour?..

SIMONNE.
Ah! bien, oui!..

LADY PEKINBROOK.
Voyez quelle hardiesse!

SIMONNE
Je la vis!.

LADY PEKINBROOK.
Où cela?..

SIMONNE.
Mais dans un magasin
De modes...

LADY PEKINBROOK.
Quelle fable!..
Une reine modiste!

TRUMBELL.
Ah! c'est invraisemblable!

LADY PEKINBROOK.
Pis que cela!.. c'est une indignité!..

D'ELVAS.
Vous vous trompez... car c'est la vérité!

TOUS.
Que dit-il?.. quel mystère!
Est-ce la vérité?
FRANCINE, *à part.*
Ciel! que dire!.. et que faire!
Adieu Ma Majesté! .
D'ELVAS.
Sachez ici tout le mystère!
TOUS.
Voyons, écoutons le mystère!
D'ELVAS.
Dans les murs de Calais, cachant son noble rang
Sous le modeste habit d'une simple ouvrière,
Ma noble souveraine attendait le moment
De s'embarquer pour l'Angleterre!
FRANCINE, *à part.*
Le comte ment fort gentiment!
LADY PEKINBROOK.
J'en étais sûre... Une simple ouvrière
N'aurait pas cet air imposant!..
FRANCINE, *à part.*
La vieille s'y connaît vraiment!..
TRUMBELL, *à Francine.*
Daignez lui pardonner ce tort!
FRANCINE, *avec dignité.*
Je lui pardonne... Et d'ailleurs j'aime fort
Les modistes... Aussi, je veux en souveraine
Encourager cet art, où brillent de tous temps
La constance, les mœurs, les vertus, les talents!

ENSEMBLE.

FRANCINE, *à part.*
Je l'échappe belle
Pour ma dignité!
Le sort est fidèle
A Ma Majesté!
Mais de la grisette,
Avec vérité,
Combien je regrette
La franche gaîté!
D'ELVAS, *à part.*
Nous l'échappons belle
Pour sa dignité!
Le sort m'est fidèle.
Mais, en vérité,
De notre grisette
La vive gaîté
Perce sous l'aigrette
De Sa Majesté.
LES AUTRES.
Mon Dieu! qu'elle est belle!
Quel air de fierté!
Ah! quel cœur rebelle
Aurait résisté?
Quelle erreur complète,
D'avoir hésité
Entre une grisette
Et Sa Majesté!
D'ELVAS, *à Simonne, après avoir parlé bas à Francine.*
Pour vous prouver sa royale indulgence,
Sa Majesté vous fait une faveur!
SIMONNE ET TRUMBELL.
Une faveur!.. Quelle douce espérance!
D'ELVAS.
On daigne vous nommer demoiselle d'honneur.
LADY PEKINBROOK, *stupéfaite.*
Demoiselle d'honneur!..
SIMONNE.
Cet état-là, je pense,
N'est pas aisé!..
TRUMBELL.
Quelle reconnaissance!
FRANCINE, *bas, à d'Elvas.*
Mais ça ne lui va pas du tout!
TRUMBELL.
Vous verrez son futur... c'est un garçon de goût!
Nous vous l'amènerons...
FRANCINE.
Son futur!
(*A part.*)
Je n'ose
Lui demander son nom... Si c'était...
SIMONNE, *à Francine.*
C'est Marcel
Que vous connaissez bien!
FRANCINE, *vivement.*
Marcel!.. Ah! je m'oppose
A cet hymen!.. Je le défends!..
TRUMBELL ET SIMONNE.
O ciel!
D'ELVAS, *surpris.*
Pourquoi cela?.
FRANCINE, *bas, à d'Elvas.*
Mais c'est celui que j'aime...
Et, je vous le déclare ici,
Trône, faveurs, richesse, honneur suprême,
Je vous rends tout... je ne garde que lui!
D'ELVAS, *bas, à Francine.*
Mais tais-toi donc!
(*Haut, à Trumbell.*)
La reine pense
Qu'il faut à votre nièce une noble alliance,
Un duc, un comte, un grand seigneur!
TRUMBELL.
Cela me semble juste, avec notre grandeur!
(*A Simonne.*)
Qu'en dis-tu?..
SIMONNE.
S'il faut être sincère,
Je dis qu'un grand seigneur serait assez l'affaire
D'une demoiselle d'honneur!
FRANCINE, *à part.*
Pauvre Marcel!.. va! l'on ne t'aime guère!
D'ELVAS, *bas, à Francine.*
Tu vois que, grâce à moi, tu gardes en ce jour
Et ta couronne et ton amour!..
(*Haut, et montrant la porte du fond.*)
Mais la noblesse attend....
LADY PEKINBROOK.
La royale toilette
De Sa Majesté n'est pas faite!
FRANCINE.
Simonne, suivez-moi... car dès ce moment-ci
Je vous attache à moi...
(*A part.*)
Pour l'éloigner de lui!..
ENSEMBLE.
FRANCINE, *à part.*
Je l'échappe belle, etc.
D'ELVAS.
Nous l'échappons belle, etc.
LES AUTRES.
Mon Dieu! qu'elle est belle, etc.
(*D'Elvas, comme chevalier d'honneur, présente l'avant-bras à Francine, qui sort en s'appuyant sur lui et en faisant de l'autre main un salut de protection à Trumbell. Elle donne quelques ordres à lady Pekinbrook, qui répond par une révérence; puis elle entre avec d'Elvas dans les appartements à droite. Simonne les suit.*)

SCENE IX.

TRUMBELL, LADY PEKINBROOK.

TRUMBELL, *avec enthousiasme.* Sa Majesté est charmante!.. nommer ma nièce demoiselle d'honneur!

LADY PEKINBROOK, *à part.* Nomination que nous rectifierons!.. (*Haut.*) Je vais, de la part de la reine, près de la noblesse qui est là, dis-tu...

TRUMBELL, *montrant la porte du fond.* Dans le salon de cent couverts.

LADY PEKINBROOK. Les prévenir que Sa Majesté va recevoir leurs hommages... Mais pendant qu'ils sont tous à attendre la réussite, sans rien oser, sans rien hasarder... à nous deux nous devancions les événements...

TRUMBELL. Comment cela?

LADY PEKINBROOK. Dans cette petite ville, qui est toute royaliste et où il n'y a pas un soldat presbytérien, nous pouvons, sans rien craindre, risquer une manifestation

courageuse qui nous fera un honneur infini... Fais sonner les cloches de la paroisse.

TRUMBELL. Moi!

LADY PEKINBROOK. Et, par ordre du comte d'Elvas, je vais faire tirer l'artillerie du vaisseau *le San-Carlos*.

TRUMBELL. Prenez garde!.. prenez garde!.. Ne nous pressons pas! Il peut y avoir du danger.

LADY PEKINBROOK. Aucun!.. un seul shérif à deux milles d'ici... Comme médecin, il est toujours en route... Il faudrait donc que quelqu'un se fût chargé exprès de l'avertir chez lui...

TRUMBELL, *à part*. Ah! mon Dieu!

LADY PEKINBROOK. Pour qu'il allât lui-même au cantonnement voisin requérir des soldats... Et qui nous aurait dénoncés?

TRUMBELL, *tremblant*. Qui?

LADY PEKINBROOK. Ce n'est pas moi!

TRUMBELL, *de même*. Ni moi non plus!.. (*A part*.) Mais cette maudite lettre... si je pouvais la ravoir!

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, MARCEL, *accourant*.

MARCEL. Mon oncle, mon oncle! me v'là!.. j'ai joliment couru... Votre lettre que je vous rapporte!

TRUMBELL, *la saisissant vivement et la cachant dans sa poche*. Vive le roi!.. ou plutôt vive la reine! (*A Marcel qui veut lui parler*.) Tais-toi!

LADY PEKINBROOK. Qu'est-ce donc?

TRUMBELL. Rien!.. c'est-à-dire rien... d'excellentes nouvelles... Le ciel se déclare pour la bonne cause... Faisons tirer le canon! faisons sonner les cloches! rendons à notre souveraine tous les honneurs dus à son rang... De plus, je veux et j'entends qu'ici, dans ma maison, tout mon monde soit sous les armes!

LADY PEKINBROOK. C'est juste!.. c'est juste! il faut à Sa Majesté une garde d'honneur!

TRUMBELL, *à Marcel, lui donnant une carabine*. Prends ma carabine!

MARCEL, *étonné*. Moi!

TRUMBELL. N'aie pas peur... elle n'est pas chargée... elle ne l'est jamais.

LADY PEKINBROOK, *à Marcel*. Toi... en faction à cette porte!.. Ta consigne est de rester ici... de présenter les armes à Sa Majesté... de ne laisser entrer personne sans son ordre ou le mien .. et surtout de ne pas quitter ton poste. . ou sinon passé au conseil de guerre... Présentez armes!.. c'est bien! (*Marcel porte les armes à lady Pekinbrook, qui sort par le fond.*)

—

SCENE XI.

MARCEL, *en faction*; TRUMBELL, *causant avec lui*.

TRUMBELL. Eh bien! mon garçon!.. voilà de fameux événements!

MARCEL, *s'avançant vers lui*. Bien vrai?

TRUMBELL. Reste donc à ton poste!.. (*Marcel se remet en faction*.) Oui, mon enfant : je l'ai vue, cette grande reine, qui s'asseyait elle-même ici, sur cette chaise!

MARCEL. Diable! je voudrais bien la voir aussi!

TRUMBELL. Ça ne tardera pas! car elle est là, dans cet appartement, à sa toilette, avec ma nièce, qu'elle a nommée demoiselle d'honneur.

MARCEL, *s'avançant*. Pas possible!..

TRUMBELL. Reste donc à ton poste! (*Même jeu*.) Et moi, maître d'hôtel du palais, baron de Berigoul!

MARCEL, *étonné*. Vous?

TRUMBELL. Comme tu vois! et je n'en suis pas plus fier!.. A propos de ça, mon pauvre garçon, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer : tu ne peux plus épouser ma nièce!

MARCEL. Pour quelles raisons?

TRUMBELL. La reine ne le veut pas, ni nous non plus.

MARCEL. A cause?

TRUMBELL. A cause de l'élévation de notre rang et de la bassesse du tien!.

MARCEL. Vous!.. un partisan de Cromwell... un puritain qui voulez l'égalité!

TRUMBELL. C'est vrai!.. je veux que tout le monde soit riche et grand seigneur!.. voilà comme j'entends l'égalité, et comme tu n'as pas de celles-là...

MARCEL, *avec colère*. Eh bien! par exemple!.. (*Se reprenant*.) Ce n'est pas tant pour la chose... car ça m'est égal d'être marié ou garçon .. mais dire qu'en France et en Angleterre personne ne veut de moi à cause de ma fortune... il y a de quoi la prendre en haine!..

TRUMBELL. Et elle est capable de te le rendre... Mais console-toi; la reine est excellente, et si tu lui demandes quelque chose, la moindre chose. . d'être chevalier ou marquis, je suis sûr qu'elle te l'accordera!

MARCEL. Je verrai.

TRUMBELL. Et alors, sur-le-champ nous consentirons.

MARCEL. Vous êtes bien bon... je vous remercie.

TRUMBELL. C'est moi qui te remercie de ta course de tout à l heure, et de la lettre que tu m'as apportée.

MARCEL. Il n'y a pas de quoi... La vieille gouvernante du shérif ne voulait pas me la rendre... mais moi j'ai dit : Il me la faut! mon oncle Trim Trumbell veut la ravoir... ou sinon!

TRUMBELL. C'est bien!

MARCEL. Ne vous fâchez pas, qu'elle m'a alors répondu... j'ai vu monsieur le shérif la mettre là, dans son tiroir... Elle l'en a retirée et me l'a donnée!

TRUMBELL, *avec effroi*. Comment!.. le shérif était donc rentré?..

MARCEL. Oui, sans doute!

TRUMBELL. Il l'aura lue?..

MARCEL. Apparemment!

TRUMBELL, *fouillant dans sa poche, et en retirant la lettre*. En effet!.. elle a été décachetée! elle a été ouverte...

MARCEL. Qu'est-ce que ça vous fait?.. puisque vous l'avez.

TRUMBELL. Ce qu'il m'importe!.. ah! mon Dieu!.. que devenir?.. Dis-moi, mon garçon..

MARCEL. Je ne peux pas... je vais à mon poste .. N'entendez-vous pas!..

TRUMBELL, *avec frayeur*. Miséricorde! Qu'est-ce qu'il va arriver? (*On entend sonner les cloches. On tire le canon. On bat le tambour. Les portes de l'appartement de droite s'ouvrent ainsi que celles du fond. Marcel, qui s'est remis en faction, présente les armes à Francine, qui paraît en grande toilette de cour, se dirigeant vers la salle du fond en donnant la main à d'Elvas. Lady Pekinbrook vient d'ouvrir les portes du fond et paraît en tête de la noblesse. Tout cela sur une ritournelle très-brillante.*)

—

SCENE XII.

LADY PEKINBROOK, *annonçant*. La reine, Mesdames!.. (*Au moment où Francine passe devant Marcel, il jette un cri, et son arme lui tombe des mains. Il fait un mouvement pour courir vers elle; mais d'Elvas, qui s'en aperçoit, entraîne Francine, et les portes du fond se referment vivement sur eux et sur leur suite.*)

—

SCENE XIII.

MARCEL, *seul, vivement ému*.

Ah! qu'ai-je vu, grands dieux!
En croirai-je mon cœur! en croirai-je mes yeux!



SIMONNE. Quel honneur! coiffer une reine! — Acte 2, scène 8.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Est-ce elle?.. est-ce un songe, un prodige
Qui vient de m'apparaître ici?
Elle en ces lieux! ô doux prestige!
Ah! pourquoi si vite as-tu fui!..
Mais cette parure si belle,
Cette pompe, cette grandeur.
Et puis cet air plein de froideur....
(*Avec tristesse.*)
Je me trompais, ce n'est pas elle!
C'était un rêve de mon cœur!

DEUXIÈME COUPLET.

Est-ce elle qui, superbe et fière,
Passerait devant son ami,
Lorsque mon âme tout entière
Rien qu'à son approche a frémi!
Pourtant, j'ai vu sous la dentelle
Son trouble, et, je crois, sa rougeur...
Et puis son regard enchanteur!
(*Avec passion.*)
Ah! jamais pour une autre qu'elle
N'aurait ainsi battu mon cœur!..

(*Voyant les portes du fond s'ouvrir.*) On approche... la porte s'ouvre... Ah! mon Dieu!.. (*Il se remet vivement à son poste.*)

—

SCENE XIV.

MARCEL, *en faction,* FRANCINE, *parlant au fond aux nobles dames qui sont entrées avec elle.*

Je demande quelques instants de repos... Lady Pekinbrook voudra bien me remplacer... (*A part, et redescendant la scène.*) Enfin, j'ai pu me soustraire à la surveillance de M. le comte qui ne me quittait pas des yeux... et pendant qu'il allait donner des ordres pour le banquet... C'est très-fatigant, mon état, surtout quand on n'en a pas l'habitude!.. Ils sont tous à me demander des audiences particulières... (*Apercevant Marcel qui lui présente les armes.*) en voilà un qui n'en demande pas et qui en a peut-être grande envie!..

DUO.

MARCEL, *en faction.*

Je n'ose!



FRANCINE. A moins que ce ne soit une duchesse qui ne sache pas lire. — Acte 3, scène 6.

FRANCINE, *à part.*
Il hésite!..
MARCEL.
Ah! je tremble!
FRANCINE, *de même.*
Il a peur!
MARCEL.
Quel tourment!
FRANCINE.
Il s'approche!
MARCEL, *inquiet, s'arrêtant.*
Halte-là!
FRANCINE.
Quel malheur!
ENSEMBLE.
Comme mon cœur palpite!
Serait-ce la frayeur!
Non... non... ce qui l'agite
Est plutôt du bonheur!
MARCEL, *à part.*
Quitter le poste que l'on garde,
Je le sais, est fort dangereux.
FRANCINE, *à part.*
Il ne vient pas...
(*Se détournant.*)
Mais il regarde...
MARCEL, *courant à elle.*
O ciel! voilà ses jolis yeux!
FRANCINE, *d'un ton de princesse.*
Que me veut cette sentinelle?..
MARCEL, *stupéfait.*
Je me trompais .. ce n'est pas elle!
Francine m'aurait reconnu!
FRANCINE, *à part.*
Pauvre Marcel! qu'il est ému!
Eh bien! il retourne à sa place!
(*Avec dignité.*)
Approchez, mon garçon... Peut-être voulez-vous
Obtenir de moi quelque grâce!
MARCEL, *à part, avec joie.*
Ah! voilà ses accents si doux!
FRANCINE, *avec coquetterie.*
Vous ferais-je peur?..
MARCEL, *venant à elle.*
Au contraire...
C'est que. . c'est que .. malgré votre air sévère...
FRANCINE.
Eh bien!..

MARCEL.
Je crois voir!..
FRANCINE.
Quoi donc?..
MARCEL, *vivement.*
Une coquette!.. une ingrate!..
(*S'arrêtant.*)
Ah! pardon!
Mais Votre Majesté possède sa figure!
FRANCINE, *feignant la surprise.*
Moi!..
MARCEL.
Ses regards et sa tournure!
FRANCINE.
Vraiment! .
MARCEL.
Sa taille et ses attraits!
FRANCINE.
Vous riez?
MARCEL.
Enfin, dans vos traits
Chacun reconnaîtrait l'image ..
FRANCINE.
De quoi!..
MARCEL.
De son doux et charmant visage!
FRANCINE, *avec coquetterie.*
Ah! vous croyez?..
MARCEL, *avec passion.*
Eh! tenez, maintenant,
Je trouve qu'en vous regardant...
C'est toi!.. c'est vous!..
FRANCINE, *sévèrement.*
Arrêtez, insolent!..

ENSEMBLE.

MARCEL, *à part.*
Ah! je respire à peine!
Est-on plus fou que moi?
Aller prendre une reine
Pour l'objet de sa foi!
FRANCINE, *à part.*
Je gémis de sa peine!
Qu'il a d'amour pour moi!
Ah! que l'état de reine
Est un pénible emploi!
MARCEL, *avec expression*
Pardonnez-moi, pardonnez-moi, Madame;
J'ai grand tort... mais à votre aspect
Malgré moi j'éprouve en mon âme
Bien plus d'amour que de respect!
A vos genoux chacun implore
Votre rang, votre dignité!
Moi, c'est une autre que j'adore
Aux pieds de Votre Majesté.

ENSEMBLE.

MARCEL.
Ah! je respire à peine, etc.
FRANCINE.
Je gémis de sa peine, etc.
FRANCINE, *s'oubliant peu à peu.*
Vous l'aimez donc bien!
MARCEL, *avec chaleur.*
Si je l'aime!..
Ah! comme l'on n'aima jamais!
FRANCINE.
Mais qui sait... peut-être elle-même
Partage-t-elle vos regrets?
MARCEL.
Oh! non, non, c'est une volage!
FRANCINE.
Qui vous l'a dit?..
MARCEL.
Hélas! mon cœur
FRANCINE, *vivement*
Vous vous trompez!
MARCEL.
Elle a, je gage,
D'autres amants!
FRANCINE.
C'est une horreur!

ENSEMBLE.

MARCEL, *surpris, à part.*
Mon Dieu! quel délire
Agite son cœur!
Le mien y croit lire
Son ancien bonheur!
Chaque mot m'enflamme;
Quel doux souvenir!
Et je sens mon âme
Renaître et mourir.
FRANCINE, *à part.*
Que viens-je de dire?
Quel trouble en son cœur!
Le mien y croit lire
Notre ancien bonheur!
Chaque mot m'enflamme;
Quel doux souvenir!
Ah! je sens mon âme
Renaître et mourir.
FRANCINE, *à part, avec agitation.*
Je n'y tiens plus!.. Quand il m'accuse,
Adieu le trône et la grandeur.
MARCEL, *de même.*
Est-ce mon amour qui m'abuse?
Est-ce encore une triste erreur?
FRANCINE, *s'oubliant.*
Marcel! pauvre Marcel!..
(*S'arrêtant.*)
Ciel! que viens-je de faire?
MARCEL, *hors de lui.*
Ah! voilà sa voix d'autrefois.
FRANCINE, *à part.*
Ici, tout est perdu!.. ma dot et le mystère!
MARCEL, *avec agitation.*
Vous m'avez appelé?
FRANCINE, *hésitant.*
Tout à l'heure, je crois,
Le maître de ces lieux te nomma.
MARCEL, *avec transport, tombant à genoux.*
Cette fois,
Non! je ne rêve plus! c'est toi que je revois!

ENSEMBLE.

MARCEL.
Mon Dieu! quel délire, etc.
FRANCINE.
Que viens-je de dire, etc.

(*Au moment où Marcel tombe aux pieds de Francine et lui prend la main, les portes du fond s'ouvrent, et d'Elvas, lady Pekinbrook, Simonne, Trumbell, les seigneurs et les dames de Brighton, les gens de la taverne, entrent à la fois, et tous s'arrêtent stupéfaits à cette vue.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, D'ELVAS, LADY PEKINBROOK, SIMONNE, TRUMBELL, SEIGNEURS, DAMES, VALETS ET GENS DE LA TAVERNE.

FINAL.

TOUS, *avec surprise.*
Ciel! un homme aux pieds de la reine!
SIMONNE ET TRUMBELL.
C'est Marcel!
D'ELVAS, *courant à Francine, et bas.*
Qu'as-tu fait?
(*Haut.*)
Je devine sans peine.
Cet homme de quelque faveur
Rendait grâce à sa souveraine.
FRANCINE, *souriant.*
Oui, sans doute...
(*A part.*)
D'une faveur
Que j'allais faire de bon cœur.
D'ELVAS, *bas, à Francine.*
Songe à la dot... sois plus fière.
TRUMBELL.
Attendez! attendez! j'y suis. .
Peut-être on le nommait marqui ?

D'ELVAS.

C'est cela!

FRANCINE.

Laissez donc... marquis! la belle affaire!
Je veux le nommer duc!

TOUS.

Ah! pour lui quel honneur!

MARCEL, *tristement et la regardant.*

Mon Dieu! c'était donc une erreur!

TRUMBELL, *à Marcel.*

Ah! puisqu'ainsi que nous te voilà grand seigneur,
Plus d'obstacle à ton mariage.

FRANCINE, *à d'Elvas.*

Comment! que dit-il donc?

TRUMBELL, *à Marcel.*

Ma nièce est à toi.

FRANCINE, *avec un dépit concentré.*

Mais du tout!

TRUMBELL.

Leur bonheur est ici votre ouvrage.

FRANCINE, *à part.*

Qu'entends-je?..

(*A d'Elvas.*)

De colère j'enrage.
A moi seul il promit sa foi.

LE CHŒUR, *montrant Francine.*

Ah! qu'elle est bonne! ah! qu'elle est belle!
A chaque instant un doux bienfait
Récompense un ami fidèle
Et lui gagne un nouveau sujet!

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, UN SHÉRIF, *suivi de* SOLDATS.

LE SHÉRIF, *aux soldats.*

Emparez-vous de cette porte!
Au nom du Parlement,
Que personne ne sorte!

TOUS, *avec effroi.*

Ah! grand Dieu! quel événement!

D'ELVAS, *à part, avec joie.*

A la bonne heure donc!.. il s'est bien fait attendre!
Mais il vient à propos.

LE SHÉRIF, *à Francine.*

Que Votre Majesté
Ici daigne m'entendre...

D'ELVAS, *avec dignité.*

Non, Monsieur!.. pas un mot!.. à votre autorité
Il faut malgré nous satisfaire!
Qu'exigez-vous de nous?

LE SHÉRIF.

Au château de Brighton
Vous nous suivrez tous deux.

TOUS, *consternés.*

Notre reine en prison!..

FRANCINE, *avec fermeté.*

Je n'obéirai pas à cet ordre sévère!

TOUS, *avec chaleur.*

Comptez sur nous!.. nous vous protégerons!
Pour vous défendre nous mourrons!
Justice! vengeance
Contre nos tyrans!
C'est trop de souffrance!
C'est trop de tourments!
Pour notre princesse,
Fidèles sujets,
Tous nos bras sans cesse
Ici seront prêts!

FRANCINE, *d'un mouvement spontané.*

C'en est trop!.. calmez votre peine;
Apprenez tout... je ne suis pas la reine...

TOUS, *avec étonnement.*

Que dit-elle?

FRANCINE, *montrant d'Elvas.*

Et monsieur le comte d'Elvas
Vous le certifiera!..

D'ELVAS, *avec hypocrisie.*

Certes! je n'ose pas
Vous démentir, Madame... Ordonnez!.. je vais dire
Tout ce que vous voudrez!..

FRANCINE, *à d'Elvas, avec colère.*

Mais c'est mille fois pire!..

TOUS, *montrant d'Elvas.*

Le maladroit!..

LE SHÉRIF, *à Francine.*

Pour cacher votre rang
Il est trop tard!

FRANCINE, *à part.*

Dieu! que faire à présent!

(*Regardant Marcel et Simonne.*)

En prison!.. et l'on va les marier peut-être!

LE SHÉRIF, *à Francine.*

Daignez me suivre!..

(*Aux seigneurs.*)

Et pas de violence!..

D'ELVAS, *de même.*

La reine vous défend de faire résistance!
Mais vous la vengerez plus tard!..

TOUS.

Nous le jurons!

D'ELVAS, *à Francine.*

Allons, Madame... obéissons!..

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ah! quel désespoir!.. notre reine
Est ainsi ravie à nos yeux!..
Mais pour vous, noble souveraine,
Nos cœurs feront plus que des vœux!

FRANCINE, *à d'Elvas, à part, avec colère.*

En prison!.. c'est une infamie!
Me laisser reine malgré moi!

D'ELVAS, *bas, à Francine.*

Tu dois avoir, ma chère amie,
Toutes les charges de l'emploi!

ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

Ah! quel désespoir! notre reine
Est ainsi ravie à nos yeux!
Mais pour vous, noble souveraine,
Nos cœurs feront plus que des vœux!

FRANCINE, *à part, regardant Marcel.*

Que je suis lasse d'être reine!
Et que je voudrais, à ses yeux,
Cesser l'état de souveraine,
Et combler ici tous ses vœux!

MARCEL, *à part.*

Je doute encor si c'est la reine!
Car, hélas! mon cœur amoureux
Ne sait plus, dans sa vive peine,
A qui son cœur offre ses vœux!

(*D'Elvas donne la main à Francine, que précède le shérif et qu'entourent les soldats. Lady Pekinbrook se précipite vers Francine, et baise avec transport le bas de sa robe. Francine jette un regard d'adieu à Marcel. Tous agitent leurs chapeaux en l'air, en s'écriant :*)

Vive la reine!..

—

ACTE TROISIÈME.

Un appartement royal. Alcôve au fond, avec rideaux de velours; porte à droite et fenêtre à gauche, avec des rideaux pareils; portes à droite et à gauche de l'alcôve.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCINE, *seule.*

AIR.

Captive en ce palais!
Ah! quels ennuis! ah! quels regrets!..
Mon doux pays, ma belle France!
Toujours vers toi vole mon cœur!
Je t'ai laissé mon espérance,
Et mon repos et mon bonheur!
Pauvre reine de circonstance,

Je n'ai ni grandeur ni puissance,
Et ne connais que la douleur!
Mais quand ici tout m'abandonne,
Quand je gémis du poids d'une couronne
Dont le fardeau pèse sur moi,
Un seul ami me reste encore!
Et dans ton tendre cœur qui pour toujours m'adore,
Mon bon Marcel, le mien a foi!
Ami doux et tendre,
Qui fus tout pour moi,
Si tu peux m'entendre,
Et jusques à toi
Si ma voix s'élance,
Elle le dira
Que ta souvenance
Reste toujours là!

—

SCENE II.

FRANCINE, D'ELVAS.

D'ELVAS, *entrant par la gauche*. Eh bien! tu dois être contente!.. Te voilà traitée avec tous les égards dus à ton rang... te voilà installée dans le château royal de Brighton...

FRANCINE. D'où nous ne pouvons pas sortir...

D'ELVAS. Qu'importe?.. tu as de beaux meubles et des appartements dorés.

FRANCINE. La belle avance, quand on est en prison!

D'ELVAS. Plus ou moins toutes les reines en sont là... et tu as comme elles un entourage, une cour, des gens pour te servir... tu vas t'asseoir à une table royale qui ne te déplaît pas... car tu es gourmande... j'ai vu ça!..

FRANCINE. La première fois, je ne dis pas!.. mais dîner seule... c'est ennuyeux... ça ôterait l'appétit...

D'ELVAS. Ta dignité royale le veut.

FRANCINE, *avec impatience*. Est-ce que cette dignité-là ne va pas bientôt finir?

D'ELVAS. Je l'ignore... Enfermé comme toi, je n'ai pas de nouvelles.. Tout ce que je sais... c'est que les autorités de Brighton sont plus embarrassées que nous... elles ne savent que faire de nos personnes et attendent des ordres supérieurs qui n'arrivent pas.

FRANCINE, *d'un ton décidé*. Qu'ils s'arrangent... je n'attends pas davantage... et aujourd'hui même j'abdique!..

D'ELVAS. Tu crois ça?.. Tu aurais beau dire maintenant, tu ne persuaderais personne... et que tu le veuilles ou non, il faut que tu sois reine.

FRANCINE, *avec colère*. C'est une indignité! c'est une trahison!.. car enfin, si pendant ce temps-là Marcel se marie... qu'est-ce que je ferai de ma fortune?

D'ELVAS. Silence!.. Voici peut-être des nouvelles qui nous arrivent.

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, TRUMBELL.

D'ELVAS, *voyant entrer Trumbell*. Eh! c'est notre fidèle serviteur!.. notre ami, notre allié, le baron Trumbell de Berigoul!

TRUMBELL. Taisez-vous donc!.. je ne suis plus noble!..

D'ELVAS, *riant*. Déjà?

TRUMBELL. Je suis presbytérien, puritain, tête-ronde, tout ce qu'on voudra; pour vous sauver et moi aussi.

D'ELVAS. Comment cela?

TRUMBELL. Vu mon dévouement reconnu, ils m'ont nommé président du conseil qui se tient tous les jours...

D'ELVAS. Et qu'avez-vous décidé?

TRUMBELL. Rien encore... ils font tous des motions... c'est à ne s'y pas reconnaître... Ces gaillards-là, mes anciens compagnons, tous soldats de Cromwell, ont si mauvais ton, de si mauvaises manières!.. pour moi surtout, qui suis fait maintenant à celles de la cour... ils ne parlent que de piller et de tuer!..

FRANCINE, *effrayée*. Ah! mon Dieu!

TRUMBELL. Comme autrefois... mais ils ont beau crier: « Mort aux tyrans! et vivent nous!.. personne ne leur dit le contraire... personne ne répond... et ça leur fait peur... Aussi, en attendant qu'il leur arrive de Londres un parti à prendre, ils ont décidé que nous vous ferions subir un interrogatoire.

D'ELVAS. Ça ne peut faire de mal!

TRUMBELL. Oui, mais, comme président du conseil, c'est moi qui dois vous interroger... et, je vous le demande, qu'est-ce que je vais vous demander?.. et qu'est-ce que vous allez me répondre?..

D'ELVAS. Nous verrons, quand nous y serons, à faire de notre mieux.

TRUMBELL. On va venir vous chercher pour vous traîner devant le grand conseil, et je suis accouru vous prévenir.

D'ELVAS. Je te remercie.

TRUMBELL. Pour que vous ne disiez rien qui puisse me compromettre.

D'ELVAS. Et que peux-tu craindre... toi qui as toujours été dans les puritains et les têtes-rondes?

TRUMBELL, *tremblant*. J'ai été dans les têtes-rondes, c'est vrai... mais je n'ai jamais été dans les têtes fortes... (*A voix basse, lui montrant les soldats qui paraissent.*) Les voici... prenez garde!.. (*Haut, aux soldats*) Qu'on emmène ce traître!.. (*Bas, à d'Elvas.*) Je vous demande bien pardon!..

D'ELVAS, *riant*. Il n'y a pas de quoi!.. (*Aux soldats.*) Je suis à vous .. (*Il sort par le fond, à gauche, avec les soldats.*)

—

SCENE IV.

TRUMBELL, FRANCINE.

TRUMBELL, *respectueusement*. En attendant, et comme mes fonctions de magistrat n'empêchent point celles de maître d'hôtel, je viens savoir si Votre Majesté veut dîner.

FRANCINE. Moi?

TRUMBELL. Ça occupe toujours quelques instants de la royauté, et je vais...

FRANCINE. Un moment.

TRUMBELL. Comme Votre Majesté voudra; mais le pudding sera froid, et cela fait du tort à un cuisinier.

FRANCINE, *avec impatience*. Eh! qu'importe!.. (*Avec embarras.*) Dites-moi, depuis que je suis dans cette belle prison, Marcel, ce Français, a-t-il épousé votre nièce?

TRUMBELL. Pas encore!.. (*Francine fait un geste de joie.*) Les événements politiques ont suspendu ce mariage, dont le prétendu ne veut plus entendre parler en ce moment.

FRANCINE. C'est bien!.. Et votre nièce?

TRUMBELL. Est décidée à se marier avec lui ou avec d'autres; car les partis ne manquent pas. Par ma position dans les deux opinions... il m'en arrive de toutes les couleurs.

FRANCINE. Et Simonne, pourrais-je au moins la voir?

TRUMBELL. Je le voudrais de grand cœur; mais ça n'est pas permis.

FRANCINE. Je ne peux donc voir personne?

TRUMBELL. Si vraiment!... Le conseil a décidé que les premières dames de la ville feraient le service auprès de Votre Majesté: les comtesses d'Ethel et de Winchester, et lady Pekinbrook.

FRANCINE. Dieu! que celle-là m'ennuie!

TRUMBELL. On a décidé aussi que jusqu'à votre départ pour Londres...

FRANCINE, *vivement*. Nous partons donc?.. Et quel jour?

TRUMBELL. On l'ignore; mais jusque-là Votre Majesté ne sortira pas de cet appartement.

FRANCINE, *à part*. Mais c'est pire que la mort!.. et au prix de ma fortune je renonce à la royauté.

TRUMBELL, *à voix haute, à la cantonade*. Le dîner de Sa Majesté!

FRANCINE. Eh! non; ce n'est pas cela dont il s'agit! Trumbell, vous êtes un dévoué et fidèle serviteur.

TRUMBELL. Tout le monde vous le dira.

FRANCINE. Eh bien!.. allez déclarer au conseil la vérité tout entière.

TRUMBELL. Parlez! Quelle est-elle?

FRANCINE. Je vous jure, je vous atteste que je ne suis pas la reine.

TRUMBELL, *secouant la tête.* Mauvais moyen, Madame... que je n'oserais même conseiller à Votre Majesté.

FRANCINE. Quand je vous répète...

TRUMBELL. Je le dirai si vous le voulez; mais ça ne réussira pas... Le comte d'Elvas a tout avoué; la ville entière vous a reconnue... D'ailleurs, tout vous trahit : ces airs de noblesse et de grandeur... (*Voyant les portes s'ouvrir.*) Voici le dîner de Sa Majesté.

SCENE V.

LES PRECEDENTS, LADY PEKINBROOK, PLUSIEURS DAMES NOBLES *de* **Brighton**, VALETS, *apportant une grande table au milieu de laquelle est placé un seul couvert.*

(*Lady Pekinbrook et les dames sont debout près d'elle. Des soldats puritains ont escorté le déjeuner et restent au fond. Trumbell prend les plats des mains des valets qui les apportent, et, comme maître d'hôtel, les met sur la table.*)

FRANCINE, *à elle-même, sur le devant du théâtre.* Quel ennui! seule à cette grande table, et tout le monde qui vous regarde. Moi, d'abord, je ne peux rien faire quand on me regarde... (*La symphonie qu'on exécute à l'orchestre depuis le commencement de cette scène se termine quelques instants après que Francine a été s'asseoir à la table.*) Et la musique maintenant!.. Toujours des dîners en musique! (*Francine va prendre place à table.*)

LADY PEKINBROOK, *s'apprêtant à servir Francine.* Servirai-je à Votre Majesté de cette gelée?

FRANCINE. Non.

LADY PEKINBROOK. De ce faisan doré?

FRANCINE. Non.

TRUMBELL. Ou de ces puddings? car je me flatte que rien n'y manque!

FRANCINE. Rien que l'appétit!.. (*A part.*) Ah! quand j'étais grisette, que je n'avais pas de quoi déjeuner... pas même pour un... et que nous étions deux. . Quel plaisir!.. c'était là le bon temps!.. Et ce pauvre Marcel... (*Elle l'aperçoit qui apporte un plat qu'il pose sur la table.*) Dieu! c'est lui! (*Elle se lève vivement.*)

TRUMBELL. Votre Majesté a fini?

FRANCINE, *avec humeur.* Eh! non; je n'ai pas commencé... (*Elle se rasseoit et regarde Marcel. A part.*) Comme ils l'ont affublé! Le voilà en écuyer tranchant, et c'est lui qui met sur table... (*A Trumbell, lui désignant quelques plats qu'on vient d'apporter.*) Qu'est-ce que c'est que ça?..

TRUMBELL. Le second service.

FRANCINE. Faites-moi le plaisir de me laisser tranquille! (*Trumbell s'incline.*) Qu'il a l'air malheureux!.. et ne pouvoir seulement ouvrir la bouche pour lui parler! (*Elle se met à manger vivement et avec dépit.*)

MARCEL, *bas, à lady Pekinbrook.* Un homme déguisé vient d'arriver, apportant pour le comte d'Elvas un message important qui concerne sans doute la reine... Il ne savait comment le lui faire parvenir; je m'en suis chargé... et le voici. (*Il le lui glisse dans la main.*)

LADY PEKINBROOK, *bas, à Marcel.* C'est bien!.. va-t'en.

FRANCINE, *se levant vivement.* Il s'en va!

TRUMBELL. Qu'est-ce donc?

FRANCINE. Je n'ai plus faim.

TRUMBELL, *faisant signe aux valets de desservir.* Sa Majesté n'a plus faim.

FRANCINE, *vivement.* Je veux dîner seule.

LADY PEKINBROOK Que tout le monde se retire!.. (*Tout le monde s'éloigne et l'on referme les portes.*)

FRANCINE, *à part, regardant lady Pekinbrook qui lui fait des signes d'intelligence.* Qu'est-ce qu'elle me veut donc avec ses signes?

SCENE VI.

FRANCINE, LADY PEKINBROOK.

LADY PEKINBROOK, *avec mystère.* Madame!.. Madame!

FRANCINE. Qu'est-ce donc?..

LADY PEKINBROOK. Une lettre de Marcel!

FRANCINE, *vivement.* De Marcel! . donnez vite.

LADY PEKINBROOK. Une lettre pour le comte d'Elvas et Votre Majesté, un message des plus importants!

FRANCINE, *froidement.* Ah! c'est bien!.. lisez!.. Que me disiez-vous donc de Marcel?

LADY PEKINBROOK. Qu'il s'est exposé pour vous la faire parvenir.

FRANCINE, *à part.* Ce pauvre garçon!.. Ah! si j'étais reine pour de vrai!. (*Haut.*) Eh bien! Milady... avez-vous lu?

LADY PEKINBROOK. Je n'oserais .. une lettre particulière et secrète qui ne regarde sans doute que Votre Majesté..

FRANCINE. N'importe!.. lisez

LADY PEKINBROOK. Confiance honorable dont je sens tout le prix; mais je voudrais en profiter que je ne le pourrais pas.

FRANCINE. Et pourquoi?

LADY PEKINBROOK, *avec embarras.* Votre Majesté doit le deviner.

FRANCINE, *à part.* Non, ma foi!.. et à moins que ce ne soit une duchesse qui ne sache pas lire... ça serait drôle!.. (*Haut.*) Donnez donc, Milady.

SCENE VII.

LES PRECEDENTS, LE SHÉRIF, TRUMBELL, *et plusieurs soldats puritains qui sont entrés pendant la fin de la scène précédente. Le shérif s'est avancé doucement entre les deux femmes qui ne l'ont pas vu, malgré les gestes que faisait Trumbell pour les prévenir*

LE SHERIF, *s'avançant et prenant la lettre.* Non, Madame.

LADY PEKINBROOK ET FRANCINE, *stupéfaites.* O ciel!

LE SHERIF. J'en demande pardon à Votre Majesté... mais je dois avant tout prendre connaissance des complots qui se trament contre nous.

LADY PEKINBROOK, *à part.* Il va tout savoir!..

TRUMBELL, *à part.* Tout est perdu!

LE SHERIF, *jetant les yeux sur la lettre.* O ciel!.. Impossible d'y rien reconnaître... c'est en espagnol ou en portugais.

LADY PEKINBROOK. C'est ce que je me disais!

FRANCINE, *à part.* C'est donc cela!

LE SHERIF. Nous espérons, Madame, que Votre Majesté daignera nous expliquer elle-même ce que contient cette lettre.

FRANCINE, *avec dignité.* Moi, Monsieur? vous ne me connaissez pas... je n'en dirai pas un mot, pas un seul.

LADY PEKINBROOK, *avec enthousiasme.* Noble fermeté, noble courage!

LE SHERIF. C'est nous avouer alors que ce complot menace la sûreté de la nation... qu'ici peut-être l'on va tout mettre à feu et à sang!.. que c'est sans doute contre nous tous un arrêt de proscription!.. Songez-y bien, Madame; votre obstination à vous taire peut compromettre votre sûreté et celle de tous les vôtres.

LADY PEKINBROOK, *avec instance, à Francine.* Parlez, Madame, parlez! de pareilles brutes sont capables de tout.

FRANCINE, *avec fermeté.* J'ai dit que je ne lirais aps

cette lettre pour des raisons qui subsistent toujours... mais je permets au comte d'Elvas de vous en donner connaissance... (*A part.*) Par ce moyen, du moins, il saura ce qu'elle renferme, et moi aussi... (*D'un ton d'autorité.*) Allez!

LE SHERIF. J'y vais moi-même... (*Montrant lady Pekinbrook aux soldats.*) Qu'on éloigne cette femme... (*Mouvement d'effroi de lady Pekinbrook; à Francine.*) Et vous, Madame, veuillez rentrer dans votre appartement.

FRANCINE, *bas et vivement, à Trumbell.* Je serai là... l'oreille au guet... (*Francine rentre dans son appartement, à droite.*)

LE SHERIF, *à Trumbell.* Trumbell! . veillez sur elle!.. (*Aux soldats.*) Vous autres, attendez-moi... je reviens. (*Le shérif sort emportant la lettre. On emmène lady Pekinbrook par le fond à gauche.*)

SCENE VIII.

TRUMBELL ET LES SOLDATS, *se regardant entre eux et se consultant à demi-voix.*

LES SOLDATS.

Attendre en ces lieux, nous!
Amis, qu'en dites-vous?

(*Apercevant la table qui est restée dressée, et s'y précipitant avec explosion.*)

CHŒUR.

Ma foi! le verre en main,
Asseyons-nous soudain
A ce royal festin;
Amis, c'est notre vin!
Nos sabres sont nos lois.
Moi, je connais mes droits;
Sans façon je m'asseois
A la table des rois.

TOUS.

C'est à Richard qu'il nous faut boire...

TRUMBELL.

Je n'ai pas soif.

TOUS.

Au Protecteur!

TRUMBELL, *voulant les calmer.*

Messieurs, Messieurs!

TOUS.

A sa victoire, à sa grandeur!

TRUMBELL, *de même.*

Messieurs, Messieurs!
(*A part.*)
Je meurs de peur.

TOUS, *à Trumbell.*

Tu ne bois pas?

TRUMBELL.

Je n'ai pas soif.
(*A part.*)
Je tremble, hélas!
Que Sa Majesté ne m'entende!

TOUS.

Alors, pour toi nous boirons tous.

TRUMBELL.

Grand merci!

TOUS.

Chante alors pour nous.

TRUMBELL, *tremblant.*

Qui? moi, Messieurs?

TOUS.

L'on te demande
Une chanson... ce chant qui courut le pays,
Quand Cromwell eut chassé tous ces Stuarts maudits.

TRUMBELL, *hésitant.*

Le vaillant Puritain?

TOUS.

Chante, c'est cela même.

TRUMBELL, *tremblant.*

Avec plaisir.
(*A part.*)
O trouble extrême!
La république et le trône en ces lieux...
Comment rester l'ami de tous les deux?

CHANT NATIONAL.

PREMIER COUPLET.

Le vaillant puritain,
Défenseur de l'Eglise,
Ne connaît qu'un refrain,
Quand son fer il aiguise,
Pour combattre soudain;
(*Baissant la voix.*)
Enfants de l'Angleterre,
Chassons les grands et les puissants!
Le peuple est roi sur terre...
Vivent les saints! mort aux tyrans!

CHŒUR, *à Trumbell, avec colère.*

Chanter si mal un chant si beau!
Ah! certes, voilà du nouveau!

ENSEMBLE.

LE CHŒUR, *avec force.*

Enfants de l'Angleterre,
Chassons les grands et les puissants!
Le peuple est roi sur terre!
Vivent les saints! mort aux tyrans!

TRUMBELL, *à part.*

Je tremble... Leur colère
Me compromet... Quels maudits chants!
Je voudrais à cent pieds sous terre
Me cacher à ces mécréants.

UN SOLDAT, *à Trumbell.*

Voyons l'autre couplet... Mais surtout celui-là,
Qu'on l'entende de loin!

TRUMBELL, *à part.*

C'est justement cela
Que je veux éviter.

CHŒUR, *remplissant leurs verres.*

Chante donc!

TRUMBELL.

M'y voilà.

DEUXIÈME COUPLET.

Le vaillant puritain
Peut pécher à son aise;
Car du bon Dieu soudain
Tout le courroux s'apaise
Au chant de son refrain:
(*Baissant la voix.*)
Enfants de l'Angleterre...

CHŒUR.

Plus fort!

TRUMBELL, *de même.*

Chassons les grands et les puissants...

CHŒUR.

Plus fort!

TRUMBELL, *un peu plus haut.*

Le peuple est roi sur terre ..

CHŒUR, *avec colère.*

Plus fort! plus fort!

TRUMBELL, *à tue-tête, en tremblant.*

Vivent les saints!
(*A part.*)
Mort aux tyrans!.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

Enfants de l'Angleterre, etc.

TRUMBELL.

Je tremble! Leur colère, etc.

CHŒUR.

Chanter si mal un chant si beau!
Ah! certes, voilà du nouveau!

ENSEMBLE.

CHŒUR, *avec force.*

Enfants de l'Angleterre, etc.

TRUMBELL, *à part.*

Je tremble! Leur colère, etc.

UN SOLDAT, *aux autres.*

A Londres, et sous bonne escorte,

Nous conduirons la reine, et voilà le danger;
Si sa cause triomphe et devient la plus forte,
Elle pourra de nous tous se venger...
Il vaudrait mieux...

CHŒUR.

Quoi donc?

UN SOLDAT.

Qu'elle fût morte?

CHŒUR, *avec force;* TRUMBELL, *à part, tremblant.*

Morte!

(Ils boivent

LE SOLDAT, *à demi-voix.*

Ce soir, à la nuit,
Sans bruit...

CHŒUR, *répétant.*

Ce soir, à la nuit,
Sans bruit...

LE SOLDAT.

Lorsque viendra l'ombre
Sombre...

CHŒUR.

Lorsque viendra l'ombre
Sombre...

LE SOLDAT.

Et l'heure du couvre-feu,
Morbleu!

CHŒUR.

Et l'heure du couvre-feu,
Morbleu!

LE SOLDAT.

Nous introduisant sans peine
Ici!

LE SOLDAT, *avec force.*

CHŒUR.

Nous introduisant sans peine
Ici!
Saisissons la reine
Et pas de merci!.

CHŒUR, *de même.*

Saisissons la reine!
Et pas de merci!

TRUMBELL, *à part, pendant qu'ils boivent.*

Je tremble, je tremble!
Je suis mort de peur!
Tout cela me semble
Un rêve d'horreur!

CHŒUR, *trinquant.*

A Richard! à tous nos projets!
A la patrie! aux vrais Anglais!

ENSEMBLE,

CHŒUR, *reprenant le chant national.*

Enfants de l'Angleterre,
Chassons les grands, etc.

TRUMBELL, *à part.*

Grand Dieu! quel projet sanguinaire!
Les scélérats! quels maudits chants!

(Un peu avant la fin de cette scène, des valets sont entrés et ont emporté la table par le fond à gauche; ils sortent tous, en emmenant Trumbell et en adressant des gestes de menaces vers l'appartement occupé par Francine. La nuit commence à venir.)

SCENE IX.

FRANCINE, *seule, sortant de sa chambre, pâle et tremblante.* Je suis morte de peur!.. A peine si j'ai eu la force de les écouter jusqu'au bout... Quelle horreur et quel affreux complot!.. C'est qu'il ne s'agit pas moins que de me tuer!.. Me tuer!!! Régner pour une autre, passe encore! quoique ça ne soit guère amusant... mais mourir pour elle... Il faut me sauver!.. mais par où... Ce vilain château dont je connais à peine les êtres!.. *(On entend fermer les verrous des portes. Francine, avec un cri d'effroi.)* Ah! mon Dieu!.. ils m'enferment à présent... C'en est fait!.. ils ne veulent pas que j'en réchappe!.. Bientôt ils vont revenir à l'heure du couvre-feu. C'est leur signal... Ils l'ont dit .. *(Avec un trouble croissant.)* Et je suis seule!.. Personne pour me défendre!.. Et cette affreuse obscurité qui augmente encore ma terreur!.. Je crois à chaque instant les voir paraître. *(On entend frapper aux carreaux de la croisée.)* O ciel!.. les voilà... je suis perdue!!!

SCENE X.

FRANCINE, MARCEL.

MARCEL, *en dehors.* C'est moi, Marcel!..

FRANCINE, *avec agitation, courant ouvrir la fenêtre.* Marcel! lui!.. mon seul ami... qui vient à mon secours!..

MARCEL, *avec chaleur et jetant par terre un paquet qu'il tient à la main.* Oui .. oui... je viens pour te sauver!..

DUO.

FRANCINE, *avec une vive expression.*

Ah! mon ami! que je te remercie!

MARCEL, *avec âme.*

Quand je devrais donner ma vie,
Je saurai t'arracher à cet horrible sort!

FRANCINE.

Sais-tu qu'il s'agit de la mort?

MARCEL.

Raison de plus... Allons! courage!

FRANCINE.

Je n'en ai plus!

MARCEL.

Moi, guère davantage!
Mais voilà les moyens de fuir!
(Montrant le paquet qu'il a jeté près de la croisée.)
Je vous apporte une toilette!

FRANCINE, *vivement.*

Une toilette!

MARCEL.

De grisette...
Avec ces beaux atours, impossible de fuir!

FRANCINE.

Puisse le ciel en ce jour te bénir!

ENSEMBLE.

MARCEL.

Écoute, ô ma reine chérie,
Ce que me dicte mon effroi...
Dépêchons-nous, je t'en supplie!
Si tu m'aimes, viens avec moi!

FRANCINE.

Ah! combien je te remercie!
Je sens calmer tout mon effroi...
Lui seul songeait à son amie!
Lui seul est fidèle à sa foi!

FRANCINE.

Il faut donc, pour cacher ma fuite ..

MARCEL.

Quitter d'abord ces beaux habits!..

FRANCINE, *avec embarras.*

Mais devant toi je ne le puis...
Je n'ose pas...

MARCEL, *avec anxiété.*

Dieux!.. elle hésite!
Quand il s'agit de son trépas!

FRANCINE, *vivement*

Non... non... mais ne regardez pas!..
(Elle va prendre le paquet contre la croisée et s'élance vers l'alcôve, dont elle ferme les rideaux.)
Bien sûr! vous ne regardez pas!..
(Elle disparaît.)

MARCEL, *avec impatience.*

Eh! non... je ne regarde pas!
(S'avançant au bord du théâtre.)
Pour sauver ma gentille amie
Je voudrais donner mes jours!
Ou reine, ou grisette jolie,
A toi seule mes amours!

La couronne
Qu'on te donne
Est pour moi
Bien moins que toi!
Pour sauver ma gentille amie
Je voudrais donner mes jours!
Ou reine, ou grisette jolie,
A toi seule mes amours!
(*S'avançant près de l'alcôve.*)
Eh bien! enfin... cette toilette?..

FRANCINE, *derrière les rideaux.*
Ah! Monsieur, ne regardez pas ..
Dans un instant je serai prête!

MARCEL, *écoutant près de la porte.*
Je croyais entendre leurs pas!

FRANCINE, *sortant de l'alcôve habillée en grisette.*
Eh bien! me voici!..

MARCEL, *étonné.*
C'est bien elle...
Comme autrefois... ah! qu'elle est belle!..

FRANCINE, *à Marcel qui l'admire.*
Eh! Monsieur, ne regardez pas!
Et partons!

MARCEL.
Partons!.. oui, sans doute...
Par ce balcon...
(*Montrant la fenêtre par laquelle il est venu.*)

FRANCINE, *avec crainte.*
Par cette route?..

MARCEL.
Il le faut bien!

FRANCINE.
Je ne pourrai jamais!
Trente pieds, pour le moins!

MARCEL.
Oui, mais cet arbre, auprès...
(*Montrant l'arbre qui étend ses branches sur le balcon*)
En se laissant glisser...

FRANCINE.
Vous... un marin peut-être!
Mais moi, mais une femme!..

MARCEL.
Ah! de cette fenêtre..
En ôtant les rideaux!..

FRANCINE, *effrayée.*
Oh! non pas!
J'aurais trop peur!..

MARCEL, *écoutant.*
Tais-toi! silence!
Sur l'escalier j'entends leurs pas!
(*On entend sonner le couvre-feu.*,
Le couvre-feu... plus d'espérance!

FRANCINE, *au comble de la frayeur.*
Ils nous apportent le trépas!..

ENSEMBLE.

MARCEL, *avec expression.*
Viens sur mon cœur, ô mon amie!
Malgré leurs sinistres desseins,
Mon bras saura sauver ta vie
Et t'arracher aux assassins!

FRANCINE, *avec abandon.*
De ton amour dépend ma vie!
Toi seul peux braver leurs desseins!
Préserve-moi de leur furie
Et sauve-moi des assassins!

(*Marcel et Francine, dans le dernier trouble, cherchent à se sauver par la porte à droite, des soldats puritains leur barrent le passage avec des gestes menaçants; ils vont pour se réfugier vers la croisée à gauche, quand paraissent également de ce côté des soldats dans la même attitude. Au même instant les portes du fond s'ouvrent tout à coup ; des flots de lumière éclairent le théâtre devenu sombre pendant la scène précédente, et l'on voit paraître d'Elvas entouré de puritains, chapeaux bas, et suivi de lady Pekinbrook, des seigneurs et dames nobles de Brighton, de Trumbell, du shérif et des valets.*)

—

SCENE XI.

LES PRECEDENTS, D'ELVAS, LADY PEKINBROOK, SEIGNEURS ET DAMES NOBLES *de Brighton*, TRUMBELL, LE SHÉRIF, VALETS ET SOLDATS PURITAINS.

D'ELVAS, *aux soldats puritains.*
Arrêtez tous!.. que faites-vous?..
(*Au shérif.*)
La dépêche importante
Que vous m'avez forcé de vous lire à l'instant
M'annonce que du roi la cause est triomphante!
Ses droits sont reconnus par votre parlement!
Charles Deux, entouré de sa cour souveraine,
Entre à Londre à l'instant avec la jeune reine
Son épouse!

TOUS, *stupéfaits, montrant Francine.*
Comment, la reine?.. la voici!..

D'ELVAS, *riant.*
Chacun reprend son rang, et cette reine-ci,
Francine Camusat, la reine des modistes!

TOUS, *avec étonnement.*
Est-il vrai?..

FRANCINE, *riant.*
J'abdique! Dieu merci!

MARCEL, *la pressant sur son cœur.*
Et nous n'en sommes pas plus tristes!..

LADY PEKINBROOK, *furieuse.*
Quel affront pour ma dignité!

D'ELVAS, *à lady Pekinbrook.*
Vous n'en avez pas moins servi Sa Majesté
Sans le savoir... et je vais te lui dire...

FRANCINE.
Je ne suis plus rien... je respire!..

D'ELVAS, *lui remettant un portefeuille.*
Si fait!.. tu seras riche... et ta dot, la voilà!..

FRANCINE, *avec transport, montrant sa dot.*
Ah! quel plaisir!.. Avec cela,
Pour jamais consacrant un règne
A qui je dois le bonheur et l'amour,
J'achète un magasin... et je prends pour enseigne
A la Reine d'un jour!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vive à jamais ce joli règne
Qui finit par un doux amour!
Puisse chacun, attiré par l'enseigne,
Aller voir la reine d'un jour!

FIN DE LA REINE D'UN JOUR.



BETTLY. Mais je crois vraiment qu'il s'endort. — Scène II.

LE CHALET

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 25 septembre 1834,

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM.

Personnages.

DANIEL, jeune fermier.
MAX, soldat suisse.
BETTLY, sœur de Max.

CHOEUR DE SOLDATS.

CHOEUR DE PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène se passe en Suisse, dans le canton d'Appenzel

Le théâtre représente l'intérieur d'un chalet. Deux portes latérales, une au fond, qui s'ouvre sur la campagne, et laisse voir, dans le lointain, les montagnes d'Appenzel.

SCENE PREMIERE.

DES JEUNES FILLES ET DES JEUNES GARÇONS DU CANTON, *portant des hottes en bois blanc, remplies de lait.*

CHŒUR.

Déjà dans la plaine,
Le soleil ramène

Filles et garçons,
Et laitière } agile,
Et d'un pas }
Partons pour la ville,
Quittons nos vallons.

LES JEUNES FILLES, *appelan*

Betlly! Betlly! comment n'est-elle pas ici?
Nous venions la chercher pour partir avec elle.

LES GARÇONS, *à mi-voix, et regardant autour d'eux.*

Au rendez-vous Daniel n'est pas fidèle,
Nous qui voulions rire de lui.

LES JEUNES FILLES.

Sans voir l'effet de notre ruse,
Il faut partir, il est grand jour.

LES GARÇONS.

Mais du faux hymen qui l'abuse,
Ce soir nous rirons au retour.

ENSEMBLE.

Déjà dans la plaine, etc.

(*Au moment où ils vont partir, Daniel paraît sur la montagne.*)

—

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, DANIEL.

LES JEUNES FILLES.

C'est lui, le voici, c'est Daniel,
Le plus beau garçon d'Appenzel.

LES GARÇONS, *entre eux, à mi-voix.*

Qu'il a l'air fier et satisfait!
Il a reçu notre billet.

DANIEL.

AIR.

Elle est à moi, c'est ma compagne;
Elle est à moi, j'obtiens sa main,
Tous nos amis de la montagne
Seront jaloux de mon destin.
Longtemps insensible et cruelle,
Betlly repoussa mon amour;
Mais je reçois ce billet d'elle,
Et je l'épouse dans ce jour.
Elle est à moi, c'est ma compagne;
Elle est à moi, j'obtiens sa main.
Tous les garçons de la montagne
Seront jaloux de mon destin.
O bonheur extrême!
Enfin elle m'aime;
Je veux qu'ici même
Chacun soit heureux.
Que tout le village,
Qu'aujourd'hui j'engage
Pour mon mariage,
Accoure en ces lieux.
Que ce soir en cadence,
Et les jeux et la danse
Animent nos coteaux;
Que le hautbois résonne;
Venez tous, je vous donne
Le vin de mes tonneaux.
O bonheur extrême!
Enfin elle m'aime;
Je veux qu'ici même
Chacun soit heureux, etc.
Je suis riche, et ce que renferme
Mon cellier, ma grange ou ma ferme,
Prenez, prenez, tout est à vous,
Que tout soit commun entre nous.

ENSEMBLE.

LES JEUNES GENS, *à part.*

Comme il est dupe, ah! c'est charmant.

LES JEUNES FILLES, *à part.*

C' pauvre garçon est si content,
Il me fait d' la peine, vraiment.

TOUS.

A ce soir! à ce soir!

DANIEL.

A ce soir, quel moment!

ENSEMBLE.

CHŒUR, *à part.*

Ah! combien il l'aime!
Je ris en moi-même
De l'erreur extrême
Qui trompe ses vœux.
(*Haut.*)
Oui, tout le village,
Que Daniel engage
Pour son mariage,
Viendra dans ces lieux.

DANIEL.

O bonheur extrême!
Enfin elle m'aime,
Je veux qu'ici même
Chacun soit heureux.
Que tout le village,
Qu'aujourd'hui j'engage
Pour mon mariage,
Accoure en ces lieux.

(*Ils sortent tous par la porte du fond en regardant Daniel, et en se moquant de lui.*)

—

SCENE III.

DANIEL, *seul et lisant.* J'ai là sa lettre, j'ai sa promesse. *Monsieur Daniel, je vous aime, et aujourd'hui je serai votre femme.* J'avoue que ça m'a étonné, parce que jamais mademoiselle Betlly ne m'avait donné d'espérance! au contraire; mais on dit que les jolies filles ont des caprices, et à ce titre-là elle a le droit d'en avoir; ce n'est pas moi qui lui en voudrai! Je lui en veux seulement d'être sortie de si bonne heure; elle devait bien se douter que j'accourrais sur-le-champ! et Dieu sait si je me suis essoufflé à gravir la montagne! Après tout, elle a bien fait de se décider. Il y a si longtemps que je l'aime! et puis, comme on dit, les années arrivent pour tout le monde, et elle aurait été tout étonnée, un de ces matins, de se trouver une vieille fille! au lieu que ça fera une jeune femme! la plus jolie! la plus gracieuse! (*Regardant.*) Oh! la v'là! la v'là! c'est elle!

—

SCENE IV.

DANIEL, BETTLY.

BETTLY. Tiens! c'est vous, monsieur Daniel? comment êtes-vous ici?

DANIEL. C'te question! C'est moi, mademoiselle Betlly, qui vous demanderai comment n'y êtes-vous pas?

BETTLY. Parce que le percepteur m'avait fait dire, hier, qu'il y avait une lettre pour moi: ce ne pouvait être que de mon frère Max. Alors, dans mon impatience, je n'ai pas pu attendre. J'ai été la chercher! la voilà!

DANIEL, *avec embarras.* Il se porte bien, M. Max? il n'a pas été tué?

BETTLY. Puisqu'il écrit...

DANIEL. C'est vrai! c'est que les soldats, ça leur arrive souvent; lui surtout qui se bat depuis si longtemps!

BETTLY. Voilà quinze ans qu'il nous a quittés! J'étais bien jeune; mais je me rappelle encore le jour de son départ; quand, le sac sur le dos, il faisait ses adieux à mon père et à ma mère, qui vivaient alors! et que moi il me prit sur ses genoux en me disant: Adieu, petite sœur; si je ne suis pas tué, je reviendrai danser à ta noce.

DANIEL. Ça se trouve bien!

BETTLY. Comment cela?

DANIEL. C'est-à-dire, non. Ça se trouve mal! parce que, quoique je tienne à faire la connaissance de M. Max, je ne me soucie pas d'attendre son retour pour notre mariage..

BETTLY. Notre mariage! d'où te viennent ces idées-là?

DANIEL. Pardi! de vous, Mam'selle... Car, moi aussi, (*Déroulant sa lettre.*) j'ai reçu une lettre, une lettre ben aimable, qui ne me vient pas d'un frère, mais d'une per-

sonne que je chéris plus que tout au monde, plus que moi-même!

BETTLY, *avec surprise*. Eh bien?

DANIEL, *déconcerté*. Eh bien! vous me regardez là d'un air étonné. Vous savez bien que ce billet où l'on promet de m'épouser est signé de vous?

BETTLY, *prenant la lettre*. De moi? ce n'est pas possible! et pour de bonnes raisons... D'abord je ne sais ni lire ni écrire, c'est-à-dire je signe mon nom, et très-gentiment; mais ça n'est pas comme ça.

DANIEL. Est-il possible! Cet amour, ce mariage, tout ce bonheur qu'il y avait là-dedans, vous ne l'avez pas promis? vous ne l'avez pas pensé?

BETTLY. Non vraiment.

DANIEL. Je suis donc fou! je perds donc la raison! Qu'est-ce que ça signifie?

BETTLY. Ça signifie, mon pauvre garçon, que les jeunes filles ou les jeunes gens du village se sont moqués de toi et de moi!

DANIEL. Quelle perfidie! quelle trahison! Je n'ai plus qu'à m'aller jeter dans le lac,..

BETTLY, *le retenant*. Y penses-tu?

DANIEL. Savez-vous bien, Mam'selle, que je les ai tous invités à ma noce pour ce soir; que j'ai commandé les violons, que j'ai commandé le repas?

BETTLY. O ciel!

DANIEL. J'ai défoncé tous mes tonneaux; j'ai tué un bœuf, deux moutons, étranglé tous mes canards? Que voulez-vous, j'étais si heureux; je voulais que tout le monde s'en ressentît! je n'y étais plus; je ne me connaissais plus; et ce n'est rien encore! j'ai fait bien pis que cela, j'ai couru chez le notaire.

BETTLY, *effrayée*. Et tu l'as étranglé aussi?

DANIEL. Non, Mam'selle; mais je l'ai obligé sur-le-champ à me faire un contrat de mariage où je vous donne tout ce que je possède. Car je suis le plus riche du pays; j'ai trois cents vaches à la montagne, une fabrique et deux métairies. Et tout ça était à vous, ainsi que moi, par-dessus le marché. Je l'avais signé, le voilà; et au lieu de cela, je suis perdu, déshonoré dans le canton! Ils vont me montrer au doigt.

BETTLY. Et moi donc! m'exposer, me compromettre à ce point! A-t-on jamais vu une pareille extravagance? sans réfléchir, sans me consulter, croire à une pareille lettre!

DANIEL, *timidement*. Dame! on croit si vite au bonheur! Et puis, tous ces gens-là qui vont se railler et se moquer de moi. Il nous serait si facile, si vous le vouliez, de nous moquer d'eux!

BETTLY. Comment cela?

DANIEL. En mettant seulement votre nom au bas de cette page...

BETTLY. Y penses-tu? tout serait fini, nous serions mariés.

DANIEL. C'est justement ce que je veux!

BETTLY. Et moi, je ne le veux pas; tu le sais bien. Je ne veux pas entendre parler de mariage, je l'ai juré.

DANIEL. Et pourquoi cela?

BETTLY. Pourquoi?

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Dans ce modeste et simple asile,
Nul ne peut commander que moi.
Je suis libre, heureuse et tranquille,
Je puis courir partout, je croi,
Sans qu'un mari gronde après moi,
Ou si quelque amoureux,
Soupçonneux,
Veut faire les gros yeux,
Moi, j'en ris,
Et lui dis :
Liberté chérie,
Seul bien de la vie,
Liberté chérie,
(*Mettant la main sur son cœur.*)
Règne toujours là!
Tra, la, la, la, tra, la, la, la,
Tant pis pour qui s'en fâchera.

DEUXIÈME COUPLET.

J'irais, quand je suis ma maîtresse,
Me donner un maître!.. oui da!
Pour qu'à la danse où l'on s'empresse,
Quand un galant m'invitera,
Mon mari dise : restez là!
Un époux en fureur
Me fait peur.
C'est alors que mon cœur
Me dirait
En secret :
Liberté chérie,
Seul bien de la vie, etc., etc.

DANIEL, Tra la la! tra la la! ce n'est pas des raisons. Dieu! si j'avais assez d'esprit pour en trouver, comme je vous prouverais...

BETTLY. Quoi?

DANIEL. Qu'il faut prendre un mari!

BETTLY. Et à quoi ça me servira-t-il?

DANIEL. A quoi? Vous me faites là une drôle de question! Ça servirait à vous aimer; n'est-ce donc rien!

BETTLY. Si vraiment! mais tu vois bien que tu m'aimes sans cela, que je puis compter sur ton amitié.

DANIEL. Oh! oui, Mam'selle.

BETTLY. Comme toi sur la mienne! Car vois-tu bien, Daniel, je rends justice à tes bonnes qualités. Tu es un brave garçon, un excellent cœur, et si j'épousais quelqu'un, c'est toi que je choisirais.

DANIEL, *avec chaleur*. Vraiment?

BETTLY. Mais calme-toi; je n'épouserai personne! c'est plus fort que moi; ainsi ne m'en parle plus, ne m'en parle jamais! et, pour n'y plus songer, tiens, rends-moi un service.

DANIEL. Un service! parlez, Mam'selle. Où faut-il aller? que faut-il faire?

BETTLY. Seulement me lire cette lettre de mon frère, parce que moi, comme je te l'ai dit, je ne suis pas bien forte! je ne suis pas comme toi.

DANIEL. Qui ai appris à lire, écrire et calculer au collége de Zurich; la belle avance! On a bien raison de dire que l'érudition ne fait pas le bonheur. (*Se reprenant vivement.*) Si fait, si fait; dans ce moment-ci! puisque je peux vous rendre service. Voyons un peu. (*Lisant.*) « Au « camp impérial du prince Charles, ce 1er juin. » Et nous sommes au milieu de juillet; il paraît que la lettre est restée longtemps en route!

BETTLY. Ce n'est pas étonnant; l'armée du prince Charles et celle de Souwarof battent, dit-on, en retraite devant les soldats de Masséna, qui interceptent toutes les communications.

DANIEL. Je comprends. (*Lisant.*) « Rien de nouveau, « ma chère Bettly, sinon que je me bats toujours ainsi « que mon régiment, au service de l'Autriche, ce dont « nous avons assez. J'espérais un congé pour aller t'em-« brasser... »

BETTLY. Après quinze ans d'absence! quel bonheur! mon pauvre frère!

DANIEL, *lisant*. « Mais il paraît qu'il n'y faut plus compter. Ce qui me fâche, ma chère sœur, c'est qu'à mon « retour, je comptais trouver chez toi un régiment de « nièces et de neveux, et je vois par ta dernière que tu « n'as pas encore commencé! Il serait cependant bien-« tôt temps de s'y mettre; une fille de ton âge ne peut « pas rester inutile... » Ça, c'est bien vrai!

BETTLY, *avec colère*. Daniel...

DANIEL, *pliant la lettre*. Si cela vous déplaît, je n'en lirai pas davantage.

BETTLY. Eh! non vraiment; achève!

DANIEL, *continuant à lire*. « Pourquoi n'épouses-tu

« pas un brave garçon du pays dont j'ai reçu une demande
« en mariage?.. »

BETTLY. Eh! qui donc a osé lui écrire?

DANIEL, *confus*. Moi, Mam'selle; il y a deux mois.

BETTLY. Sans mon aveu?

DANIEL. Aussi c'était le sien seulement que je demandais! il me semble que quand on aime légitimement, c'est d'abord à la famille qu'on doit s'adresser... Faut-il continuer?

BETTLY. Sans doute.

DANIEL, *lisant*. « Ça me paraît un bon parti: il est d'une « honnête famille, il est riche, il t'aime éperdument... » (*S'arrêtant*.) Le bon frère; vous l'entendez! (*Continuant*.) « Il a l'air un peu bête... »

BETTLY, *d'un air triomphant*. Tu l'entends!

DANIEL, *appuyant*. « Mais ce n'est pas une raison pour « le refuser, au contraire! Je prendrai, du reste, des in- « formations, et si ça te convient, il faudra bien, mil- « zieux! que tu l'épouses... »

BETTLY, *arrachant la lettre*. C'en est trop! mon frère lui-même n'a pas le droit de me contraindre, et il suffit qu'il l'exige pour que mon indifférence devienne de la haine.

DANIEL. Mais, Mam'selle...

BETTLY. Finissons, je vais au marché.

DANIEL, *voulant l'aider à mettre sa hotte*. Je ne peux pas vous aider?

BETTLY. C'est inutile!

DANIEL. Si au moins je vous accompagnais...

BETTLY. Je ne le veux pas! et je te déclare en outre qu'on ne voit que toi ici toute la journée, que cela peut me faire du tort et me compromettre. Les filles du pays sont si mauvaises langues! Ainsi, à dater d'aujourd'hui, je ne veux plus que tu viennes chez moi. Me contraindre! Ah! bien oui! Je l'ai dit; tu m'entends; arrange-toi! (*Elle sort*.)

—

SCENE V.

DANIEL, *seul, s'appuyant sur la table*. C'est fini! c'est le coup de grâce! (*Après un instant de silence*.) Je cherche seulement lequel sera pour moi le plus avantageux de me jeter du haut de la montagne ou de me lancer dans le lac! Je n'ai plus d'autre parti à prendre; ce qu'il y a d'ennuyeux c'est de se périr soi-même. D'abord notre pasteur dit que ce n'est pas bien; et puis c'est désagréable! et si j'avais quelque ami pour me rendre ce service-là... (*On entend une marche militaire*.) Qu'est-ce que c'est que ça? (*Regardant*.) Des militaires qui gravissent la montagne. Seraient-ce des Français, des Autrichiens ou des Russes? Non! des compatriotes, des soldats du pays; voilà ce qu'il me faut; qu'ils m'emmènent avec eux, qu'ils m'engagent; il y aura bien du guignon si quelque boulet ne me rend pas le service que je demandais tout à l'heure, et au moins je n'aurai pas ma mort à me reprocher. (*Leur faisant des signes*.) Par ici, Messieurs, par ici. Si mam'selle Bettly était là, elle leur ferait les honneurs; je vais la remplacer. (*Il entre dans la chambre à droite, après avoir introduit Max*.)

—

SCENE VI.

MAX ET UNE DOUZAINE DE SOLDATS *de sa compagnie*.

MAX, *à ses soldats*.

RÉCITATIF.

Arrêtons-nous un peu... L'aspect de nos montagnes,
D'ivresse et de bonheur fait tressaillir mon cœur!
Un instant de repos dans ces vertes campagnes
Nous rendra sur-le-champ notre première ardeur.

AIR.

Vallons de l'Helvétie,
Objet de notre amour,
Salut, terre chérie,
Où j'ai reçu le jour!
A l'étranger un pacte impie
Vendait et mon sang et ma foi;
Mais à présent, ô ma patrie!
Je pourrai donc mourir pour toi!
Vallons de l'Helvétie,
Objet de notre amour,
Salut, terre chérie,
Où j'ai reçu le jour!

(*Il écoute et entend dans le lointain un air de ranz des vaches*.)

Écoutez!.. écoutez... entendez-vous
Ces airs si touchants et si doux?
Chant de nos montagnes
Qui fais tressaillir,
Toi, de nos campagnes
Vivant souvenir!
Ta douce harmonie,
Tes sons enchanteurs
Rendent la patrie
Présente à nos cœurs.

Auprès d'autres maîtres
Qu'il nous faut servir,
Si tes sons champêtres
Viennent retentir,
La douleur nous gagne,
Il nous faut mourir,
Ou vers la montagne
Il faut revenir.

Chant de nos montagnes
Qui fais tressaillir,
Toi, de nos campagnes
Vivant souvenir!
Ta douce harmonie,
Tes sons enchanteurs
Rendent la patrie
Présente à nos cœurs.

(*A ses soldats qui sont groupés au fond*.)

Mes enfants, reposez-vous là quelques instants pour laisser passer la chaleur! surtout qu'on observe la discipline; nous ne sommes plus ici en pays ennemi, et le premier qui s'adresserait à une poule ou à un lapin, sans ma permission, aurait affaire à moi; vous le savez!

TOUS. Oui, sergent. (*Ils se groupent en dehors dans le fond et laissent seuls en scène Max et Daniel*.)

—

SCENE VII.

MAX; DANIEL, *revenant deux bouteilles à la main*.

MAX. Diable m'emporte si je reconnais ma route! en leur faisant faire un détour j'ai peur de m'être perdu dans nos montagnes. (*Apercevant Daniel*.) Ah! dis-moi, mon garçon, sommes-nous loin d'Hérissau, où doit se réunir demain tout le régiment?

DANIEL, *après lui avoir versé à boire*. Vous n'avez pas besoin de vous presser! en trois heures de marche vous y serez, et si vous voulez, vous et votre compagnie, vous arrêter à ma ferme qui est là-bas sur votre chemin, et y passer la nuit, rien ne vous manquera; venez chez moi, Daniel Birman.

MAX, *vivement*. Daniel Birman, du canton d'Appenzel?

DANIEL. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça!

MAX, *lui donnant une poignée de main*. On m'a parlé de toi dans le pays, et je suis enchanté de te rencontrer et de faire ta connaissance.

DANIEL. Il ne tiendra qu'à vous, sergent; car je voulais vous prier de m'enrôler.

MAX, *étonné*. Toi! alors ce n'est plus ça.

DANIEL. Si vraiment, c'est justement ça; je pars demain matin avec vous, le sac sur le dos, si vous y consentez, parce qu'il faut que ça finisse; je suis trop malheureux!

MAX. Quel malheur! voyons.

DANIEL. Le plus grand de tous, sergent. Je suis amoureux d'une fille qui ne veut pas de moi.

MAX. Et qui donc?

DANIEL. Bettly Sterner.

MAX, *à part*. Bettly!

DANIEL. La plus belle fille du pays. Elle a un frère qui est dans le militaire et que vous avez peut-être connu?

MAX. C'est possible.

DANIEL. Le caporal Max Sterner, qui, peut-être, reviendra bientôt?

MAX. Le caporal Max, je ne crois pas.

DANIEL. Ça revient au même, car, depuis qu'il a écrit à sa sœur de m'épouser, elle ne veut plus entendre parler de moi : elle ne veut plus me voir, elle me renvoie! et moi, qui ce matin lui avais donné toute ma fortune par contrat de mariage, je vais être obligé de la lui laisser par testament; car je suis décidé à me faire tuer, et voilà pourquoi je m'adresse à vous.

MAX. Que diable ça veut-il dire! et qu'est-ce que c'est qu'une tête pareille? Viens ici, mon garçon; Bettly n'aime donc pas son frère?

DANIEL. Si vraiment!

MAX. Alors c'est donc toi qu'elle n'aime pas?

DANIEL. Mais si; elle me le disait encore ce matin, elle me préférait à tout le monde; mais c'est le mariage qu'elle n'aime pas; elle veut toujours rester fille, c'est son goût, son idée; elle prétend qu'elle peut se passer de tout le monde, qu'elle n'a besoin de personne!

MAX. C'est une folie; une femme à son âge a besoin d'un appui, d'un défenseur, et le meilleur de tous c'est un mari.

DANIEL. C'est ce que je lui dis toute la journée!

MAX. Et qu'est-ce qu'elle répond?

DANIEL. Qu'elle ne voit pas la nécessité de se marier! Elle me le répétait encore tout à l'heure, ici, chez elle.

MAX, *avec joie*. Chez elle, je suis chez elle?

DANIEL. Elle a vendu, à la mort de son père, la maison qu'il avait dans la plaine, et elle a acheté ce chalet.

MAX, *préoccupé*. C'est bien! Alors va-t'en!

DANIEL. Où ça?

MAX. Chez toi! chercher tes papiers, ton acte de naissance; il faut ça pour s'engager. N'est-ce pas là ce que tu demandais?..

DANIEL. Certainement! mais c'est que... C'est égal, sergent, je ne vous en remercie pas moins, des bonnes idées que vous avez eues! Je vas revenir.

MAX. A la bonne heure! Laisse-moi.

DANIEL. Et demain, je pars avec vous, quoique vous m'ayez donné là un moment d'espoir qui m'a raugmenté le chagrin que j'avais déjà..

MAX, *brusquement*. Eh bien! t'en iras-tu, mille canons!

DANIEL. Oui, monsieur le sergent. (*A part.*) C'est-i rude et brutal, ces soldats? voilà pourtant comme je serai demain! (*Rencontrant un regard de Max.*) Je m'en vas, je m'en vas; vous le voyez bien. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

MAX, *puis* LES SOLDATS.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

(*Sur la ritournelle du morceau suivant, Max va regarder au fond du théâtre.*)

MAX.

Par cet étroit sentier qui conduit au village,
Qui vient là-bas?.. C'est elle! ah! si je m'en croyais,
Comme ici je l'embrasserais!
(*S'arrêtant.*)
Mais non, point de faiblesse, oui, montrons du courage.
(*Aux soldats, qui accourent sur un signe de lui.*)
Que mes ordres par vous soient suivis à l'instant.

LE CHŒUR.

Parlez, que faut-il faire?

MAX.

Amis, il faut gaîment
Ici mettre tout au pillage.

LE CHŒUR

O ciel! y pensez-vous, sergent
Vous qui prêchez toujours sur un ton si sévère
La discipline militaire.

MAX.

Je vous réponds de tout, commencez hardiment;
Je paierai, s'il le faut.

TOUS LES SOLDATS, *entre eux et à mi-voix*.

Amis, c'est différent

TOUS, *avec force*.

Du vin! du rhum! du rack!
Partout faisons main basse;
Il faut que tout y passe!
Il faut avec audace
Garnir le havresac,
Ainsi que l'estomac.
Du vin! du rhum! du rack!

SCENE IX

LES PRÉCÉDENTS, BETTLY.

(*Elle entre au milieu du bruit, et voit tous les soldats qui parcourent sa chaumière. Les uns ont décroché une poële, les autres des broches; d'autres prennent des œufs, du beurre, et furètent de tous côtés.*)

BETTLY, *effrayée*.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu? Messieurs, que voulez-vous?

MAX.

Nous voulons à dîner. Ainsi, belle aux yeux doux,
Il faut à nous aider que votre talent brille.

BETTLY.

Mais, Messieurs, de quel droit?

MAX, *à un soldat*.

Elle est vraiment gentille!
J'aime ces traits charmants par la crainte altérés

BETTLY.

Que me demandez-vous?

MAX, *d'un air galant*.

Tout ce que vous aurez.

BETTLY.

Mais je n'ai rien.

MAX.

Pas possible, inhumaine.

PLUSIEURS SOLDATS, *entrant avec des volailles*.

Voici pour les enfants de Mars :
C'est ma conquête.

D'AUTRES, *tenant des lapins*.

Et moi, voici la mienne.

MAX.

A nous et lapins et canards!

BETTLY.

Toute ma basse-cour! une pareille audace!..

MAX, *à Bettly*

Et les clés de la cave.

BETTLY.

Ah! c'est aussi trop fort.
Vous ne les aurez pas.

D'AUTRES SOLDATS, *entrant avec un panier de vin*.

Par bonheur on s'en passe;
J'ai forcé le cellier!

BETTLY, *courant de l'un à l'autre*.

Ah! c'est bien pis encore.

LE CHŒUR, *sautant sur les bouteill*

Du vin! du rhum! du rack!
Partout faisons main basse.
Il faut que tout y passe,
Il faut avec audace
Garnir le havresac,
Ainsi que l'estomac.
Du vin! du rhum! du rack!

BETTLY.

Mon meilleur vin, celui que pour mon frère
J'avais gardé.

MAX.

Rassure-toi, ma chère,
(*Buvant.*)
C'est tout comme s'il le buvait.

PLUSIEURS SOLDATS, *de même.*

À la santé de notre aimable hôtesse;
Et pour fêter sa politesse,
Un seul baiser...

MAX, *les repoussant.*

Non, s'il vous plaît,
Je ne permets pas ça.

LES SOLDATS, *entre eux.*

Je comprends, le sergent
Veut la garder pour lui.

MAX.

Probablement.

BETTLY, *effrayée.*

O ciel!

(*Voyant des soldats qui se mettent à différentes tables, à fumer, pendant que d'autres préparent toujours le dîner.*)

Et qu'est-ce que je voi!
Les voilà donc maîtres chez moi!
(*A Max.*)
Aux magistrats je vais porter ma plainte.

(*Des soldats prennent un banc pour jouer, dont ils barrent la porte.*)

MAX.

Dès demain nous serons loin d'eux.
Mais calmez-vous, soyez sans crainte :
Pendant quinze jours... c'est heureux,
Vous aurez des soldats aimables et joyeux,
Car tout le régiment doit passer en ces lieux.

BETTLY, *se laissant tomber sur la chaise à gauche.*

Ah! c'est horrible, c'est affreux!
Que vais-je devenir, hélas! au milieu d'eux?

MAX.

PREMIER COUPLET.

Dans le service de l'Autriche,
Le militaire n'est pas riche,
Chacun sait ça;
Mais si sa paie est trop légère
On s'en console : c'est la guerre
Qui le paiera!
Ainsi, morbleu! que de tout l'on s'empare,
Jeune beauté, vieux flacons et cigare...
Vivent le vin, l'amour et le tabac,
Voilà le refrain du bivouac!

DEUXIÈME COUPLET.

(*S'approchant de Bettly.*)
Dans les beaux yeux d'une inhumaine,
De sa défaite on lit sans peine
Le pronostic.
Nulles rigueurs ne nous retiennent!
De droit les belles appartiennent
Au kaizerlic!
Se divertir fut toujours mon principe :
Tout est fumée, et la gloire et la pipe.
Vivent le vin, l'amour et le tabac,
Voilà le refrain du bivouac!

ENSEMBLE.

BETTLY.

Malgré moi je frissonne
Et de crainte et d'horreur.
Hélas! tout m'abandonne,
Et je me meurs de peur.

MAX.

De crainte elle frissonne;
J'en ris au fond du cœur.
Que l'amitié pardonne
Cet instant de frayeur.

LE CHŒUR.

Notre sergent l'ordonne,
Buvons avec ardeur.
Oui, la consigne est bonne,
J'obéis de grand cœur.

(*A la fin de cet ensemble, un des soldats se présente à la porte à gauche, sans habit, avec un tablier de cuisine.*)

LE SOLDAT.

Le dîner vous attend.

MAX.

O nouvelle agréable!
Allons, courons nous mettre à table,
Et jusqu'à demain, sans façons,
Mes amis, nous y resterons.

ENSEMBLE.

BETTLY.

Malgré moi je frissonne
Et de crainte et d'horreur.
Hélas! tout m'abandonne,
Et je me meurs de peur.

MAX.

De crainte elle frissonne;
J'en ris au fond du cœur.
Que l'amitié pardonne
Cet instant de frayeur.

LE CHŒUR.

Notre sergent l'ordonne,
Buvons avec ardeur.
Oui, la consigne est bonne,
J'obéis de grand cœur.

(*Max et les soldats entrent par la porte à gauche*)

SCENE X.

BETTLY, *seule.* Comment! ils vont loger chez moi jusqu'à demain! toute la soirée! (*Avec effroi.*) et la nuit aussi! et pendant quinze jours, tout le régiment. Quelle perspective! et le moyen de les renvoyer ou de les rendre honnêtes et polis? il vaut mieux m'en aller. Mais où me réfugier? Mon plus proche voisin est Daniel, et je ne peux pas aller lui demander asile, surtout pendant quinze jours, lui qui n'est ni mon frère, ni mon cousin, et qui n'a pas de femme! Et puis, si je quitte mon chalet, ils y mettront le feu! je le retrouverai en cendres; ils sont capables de tout!..

SCENE XI.

BETTLY; DANIEL, *avec un paquet au bout d'un long sabre, et entr'ouvrant la porte au fond.*

BETTLY. Qui vient là? encore quelque ennemi? Ah! c'est Daniel!

DANIEL. Ne vous fâchez pas, Mam'selle, si c'est moi...

BETTLY, *d'un ton caressant.* Je ne me fâche pas, monsieur Daniel.

DANIEL. Ce n'est pas pour vous que je viens! c'est-à-dire ce n'est pas pour vous contrarier; mais pour retrouver un militaire qui m'a donné rendez-vous ici, un sergent, un bien brave homme!

BETTLY. Un brave homme!

DANIEL. Oui, Mam'selle, lui et ses camarades! aussi, dès demain, je serai comme eux; je serai des leurs!

BETTLY. Y penses-tu?

DANIEL. C'est un parti pris; je lui ai donné ma parole; je me fais soldat. Vous voyez que j'ai déjà le principal, j'ai un sabre! un fameux sabre, qui depuis cent ans était accroché à notre cheminée, et qui a servi autrefois à la bataille de Sempach! Mais il me manquait des papiers; je les ai là, dans mon paquet, et je les apporte au sergent.

BETTLY. Il est à table avec ses compagnons, qui ont mis ici tout sens dessus dessous.

DANIEL Ces pauvres gens! je leur avais demandé que ce fût chez moi. Ils vous ont donné la préférence; j'en aurais bien fait autant!

BETTLY. Eh bien! par exemple!

DANIEL. Dame! je ne vois que le plaisir d'être auprès de vous. Et à propos de ça, et puisqu'il faut que je m'en aille, (*Dénouant le paquet qu'il a mis sur la table.*) j'ai un papier à vous remettre. (*Tirant plusieurs papiers.*) Non, ce n'est pas ça, c'est mon acte de naissance, et maudit soit le jour où il a été paraphé! Et ça? (*Le regardant.*)

ah! ce malheureux contrat de mariage, qui était tout prêt et que vous n'avez pas voulu signer! (*Le remettant dans le paquet.*) il a maintenant le temps d'attendre! (*Prenant un autre papier qu'il lui présente.*) Voilà!

BETTLY. Qu'est-ce que c'est que ça?

DANIEL. Mon testament, que je vous prie de garder.

BETTLY. Quelle idée!

DANIEL. C'est un service que je vous prie de me rendre, et qui ne vous oblige à rien de mon vivant! vous l'ouvrirez seulement quand je serai mort, et je tâcherai que ça ne soit pas long!

BETTLY. Monsieur Daniel!

DANIEL. Ça commence déjà; car je n'en peux plus, je tombe de fatigue et de sommeil; trois nuits sans dormir! des courses dans la montagne! et puis hier et ce matin, tout le mal que je me suis donné pour c'te prétendue noce! (*Geste de Bettly.*) Je n'en parlerai plus, et je m'en vais; car en restant ici, je vous contrarie.

BETTLY. Mais du tout. (*A part.*) Il va me laisser seule dans la maison avec tous ces gens-là!

DUO.

Prêt à quitter ceux que l'on aime,
Doit-on partir si brusquement?
Et vous pouvez bien ici même
Vous reposer un seul instant.

DANIEL.

Dieu! qu'entends-je? ô surprise extrême!
Tantôt vous m'avez dit d' partir,
Et maintenant, quoi! c'est vous-même,
Vous qui daignez me retenir!

BETTLY.

D'un ami l'on peut bien, je pense,
Recevoir les derniers adieux.

DANIEL.

Non, je sens que votre présence
Me rend encor plus malheureux.
Et puisque votre ordre cruel
M'a banni, je m'en vas...

(*Il a repris son paquet et son sabre et va pour sortir.*)

BETTLY.

Daniel!

ENSEMBLE.

BETTLY.

Encore, encore
Un seul instant.
De vous j'implore
Ce seul moment.
(*A part.*)
D'effroi saisie,
Je tremble, hélas!
(*A Daniel, d'un air suppliant.*)
Je vous en prie,
Ne partez pas.

DANIEL, *avec joie.*

Encore, encore
Un seul instant;
Elle m'implore,
Moi, son amant.
Douce magie,
Où suis-je, hélas!
Sa voix chérie
Retient mes pas...

BETTLY.

Vous restez donc auprès de moi?

DANIEL.

Ah! j'y consens!.. Mais vous ne voudrez pas...

BETTLY.

Pourquoi?

DANIEL.

Vous ne voudrez pas le permettre,
Car voici le jour qui s'enfuit,
Et si je reste ici la nuit,
C'est bien pis que le jour, et vous me l'avez dit,
Ce serait là vous compromettre!

BETTLY, *avec embarras et baissant les yeux.*

C'est vrai.

DANIEL.

Vous voyez bien, ainsi tout est fini.

BETTLY, *à part, avec effroi.*

Ah! mon Dieu! rester seule ici!
(*A Daniel, avec embarras.*)
Adieu, donc.

DANIEL, *près de la porte.*

Adieu!

BETTLY, *le retenant au moment où il va sortir.*

Mon ami!

ENSEMBLE.

BETTLY.

Encore, encore
Un seul instant.
De vous j'implore
Ce seul moment.
D'effroi saisie,
Je tremble, hélas!
Je vous en prie,
Ne partez pas.

DANIEL, *revenant vivement.*

Encore, encore
Un seul instant;
Elle m'implore,
Moi, son amant.
Douce magie,
Où suis-je, hélas!
Sa voix chérie
Retient mes pas.

BETTLY, *avec un sourire timide.*

Eh mais!.. vous pourriez bien, sans qu'on puisse en médire,
Rester dans la chambre à côté
Jusqu'à demain...

DANIEL.

O ciel! c'est bien la vérité.
Vous le voulez...

BETTLY.

Sans doute.

DANIEL, *avec joie.*

A peine je respire.

BETTLY.

Je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

DANIEL, *avec joie.*

Vraiment!
(*Montrant la porte à droite.*)
C'est là... près d'elle, ah! que mon sort est doux!

(*Il prend son sabre, son paquet, et entre dans la chambre à droite, toujours en regardant Bettly.*)

BETTLY, *demeurant seule un instant.*

Sa présence a calmé la frayeur qui me glace.
(*Bruit et cris confus à gauche.*)

BETTLY, *effrayée, s'élance vers la porte à droite en appelant.*)

Daniel! Daniel!

DANIEL, *sortant vivement de la chambre à droite.*

Qu'est-ce donc?

BETTLY.

Ah! de grâce,
Restez ici, je l'aime mieux.

DANIEL, *avec ravissement.*

Est-il possible?

BETTLY.

Eh! oui, je l'aime mieux!
Là-bas sur ce fauteuil... moi je rentre en ces lieux.

DANIEL.

Bonsoir.

BETTLY.

Bonsoir.
Vous restez là?

DANIEL.

Pour mon cœur quel espoir!

ENSEMBLE.

DANIEL, *assis dans un fauteuil à gauche.*

O surprise nouvelle,
Jamais je n'obtins d'elle
Aussi douce faveur.
Mon Dieu, si c'est un rêve,
Permettez qu'il s'achève,
Laissez-moi mon bonheur.



BETTLY. Comment, ils vont loger chez moi jusqu'à demain! toute la soirée (*avec effroi*) et la nuit aussi. — Scène 10.

BETTLY, *près de la porte à droite.*

Dans ma crainte mortelle
Sa présence et son zèle
Calment un peu mon cœur.
Que mon tourment s'achève,
O mon Dieu! faites trêve
A ma juste terreur.

BETTLY, *de loin.*

Il ne s'endort pas, je l'espère.

DANIEL, *les yeux un peu appesantis.*

Quel avenir! et quel bonheur!
Mais je sens... déjà... ma paupière...
(*D'une voix plus affaiblie.*)
Je suis près d'elle... ah! quel bonheur!

BETTLY.

Parlez-moi... je veux vous entendre.

DANIEL, *à moitié endormi et prononçant à peine.*

Ah! combien je bénis mon sort.

BETTLY, *écoutant.*

Que dit-il?
(*Se rapprochant de lui.*)
De si loin... l'on ne saurait comprendre.
Mais vraiment je crois qu'il s'endort.

ENSEMBLE.

BETTLY.

Dans ma crainte mortelle,
Sa présence fidèle
Rassure un peu mon cœur.
Que mon tourment s'achève,
O mon Dieu! faites trêve
A ma juste terreur :
Loin de lui j'ai trop peur.

DANIEL, *s'endormant peu à peu.*

Quelle ivresse nouvelle,
Jamais je n'obtins d'elle
Aussi douce faveur.
Mon Dieu! si c'est un rêve,
Permettez qu'il s'achève,
Laissez-moi mon bonheur.
Oui, oui, je rêve le bonheur.

(*Elle finit par prendre une chaise et s'asseoir à côté de lui.*)

—

SCENE XII.

MAX, *sortant de la porte à droite;* BETTLY, *assise*



BETTLY. Qu'ici je vous traite en époux. — Scène 17.

près de Daniel; DANIEL, *dormant sur le fauteuil à droite.*

MAX, *à part, apercevant Daniel.* Ah! notre jeune fermier! elle l'a fait rester! Très-bien! (*Il s'avance et se place entre Bettly et Daniel.*)

BETTLY, *se levant effrayée.* Dieu! ce soldat!

MAX. Moi-même, ma belle enfant. (*Affectant un peu d'ivresse.*) Vivent l'amour et la bagatelle! Voyez-vous, j'ai servi en Allemagne, et les Allemands sont toujours aimables, après dîner! Or le vôtre était excellent; il faut donc, pour être juste, que l'amabilité soit en rapport avec le dîner!

BETTLY, *à part.* Et ce Daniel qui ne s'éveille pas!

MAX. Nous convenons donc, ma jolie hôtesse, qu'il me faut un petit baiser.

BETTLY. Une pareille audace!..

MAX. C'est de la reconnaissance! c'est une galanterie soldatesque et décente qui ne peut offenser personne! et ton mari lui-même le permettra; (*Montrant Daniel.*) je vais lui demander.

BETTLY, *piquée.* Ce n'est point mon mari...

MAX. Excusez! comme il dormait là près de toi, j'avais cru tout naturellement...

BETTLY, *avec fierté.* Vous vous trompez! je n'ai pas de mari; je vous prie de le croire.

MAX, *gaiement.* Tu n'as pas de mari! alors ne crains plus rien! ça ne fait de tort à personne, et puisque tu es libre, puisque tu es ta maîtresse...

BETTLY, *effrayée.* Monsieur le soldat...

MAX, *la poursuivant.* Vivent l'amour et la bagatelle!

BETTLY. A moi! au secours!

MAX, *l'embrassant au moment où Daniel s'éveille.* Tu auras beau faire!

DANIEL, *s'éveillant.* Qu'est-ce que je vois là?

MAX, *tenant toujours Bettly, qui se débat.* Le triomphe du sentiment!

DANIEL. Moi qui étais dans un si joli rêve!.. (*S'élançant entre Max et Bettly, qu'il sépare.*) Voulez-vous bien finir?

MAX, *avec colère.* Eh! de quoi te mêles-tu?

DANIEL. Je me mêle, que ces manières-là me déplaisent, entendez-vous, sergent?

MAX, *de même, et affectant plus d'ivresse.* Et de quel droit ça te déplait-il? est-ce ta sœur?

DANIEL. Non vraiment!

MAX. Est-ce ta femme?

DANIEL. Hélas! non.

MAX. Est-ce ta nièce, ta cousine, ta grand'tante?

DANIEL. Non, sans doute; mais cependant, sergent...

MAX, *avec hauteur.* Mais cependant, morbleu! c'est à moi alors que ça déplait; et, puisque tu n'as aucun droit légal z'et légitime de m'ennuyer z'ici, fais-moi le plaisir de battre en retraite sur-le-champ et vivement.

BETTLY. O ciel!

MAX. Je te l'ordonne!

DANIEL. Et moi, ça m'est égal; je resterai.

MAX, *le menaçant.* Comment! blanc-bec...

DANIEL, *tremblant et se réfugiant près de Bettly.* Oui, oui, je resterai; j'en ai le droit; c'est mam'selle Bettly qui me l'a dit. N'est-ce pas, Mam'selle, vous m'en avez prié, vous me l'avez demandé?

BETTLY, *tremblante.* Certainement, je le veux. (*Lui prenant le bras.*) Je veux que vous ne me quittiez pas!

DANIEL. Vous l'entendez; je ne le lui fais pas dire. Vous n'avez que faire ici; n'est-il pas vrai? (*Regardant Max qui se croise les bras.*) Eh bien! je vous demande pourquoi il reste là! Dites-lui donc, Mam'selle, dites-lui donc de s'en aller.

MAX. Non, morbleu! je ne m'en irai pas! car j'y vois clair enfin. Tu es son amant! tu l'aimes!

DANIEL. Pour ce qui est de ça, c'est vrai!

MAX. Et moi aussi!

DANIEL. Est-il possible?

MAX, *le menaçant.* Et tu renonceras à l'aimer...

DANIEL, *de même.* Jamais!

MAX, *de même.* Ou sinon...

BETTLY. Monsieur le sergent, au nom du ciel...

MAX, *froidement.* Ça ne vous regarde pas, la belle! c'est une affaire entre nous, une explication z'à l'amiable qui réclame impérieusement l'absence du sexe! Ainsi, vous comprenez, vaquez aux travaux du ménage, et nous, ça ne sera pas long. (*Durement, et lui montrant la porte à droite.*) M'entendez-vous?

DANIEL. Oui, mam'selle Bettly, retirez-vous un instant.

BETTLY, *à part, montrant la porte à droite.* Ah! je n'irai pas loin. (*Bas.*) Monsieur Daniel!

DANIEL. Mam'selle Bettly.

BETTLY, *à demi-voix.* Ah! mon Dieu, que j'ai peur!

DANIEL, *de même.* Et moi donc! (*Bettly le regarde et, sur un geste de Max, sort par la porte à droite.*)

—

SCENE XIII.

MAX, DANIEL.

DUO.

MAX.

Il faut me céder ta maîtresse,
Et renoncer à ton amour.

DANIEL.

Moi! renoncer à ma tendresse,
J'aimerais mieux perdre le jour!

MAX.

C'est alors, suivant la coutume,
Le sabre qui décidera.

DANIEL, *effrayé.*

Que dites-vous?

MAX, *froidement.*

Et je présume
Qu'un de nous deux y périra.

DANIEL, *tremblant.*

Ah! grand Dieu! mais la perdre est encor plus terrible.

MAX.

Eh bien?

DANIEL, *tremblant, mais avec un peu plus de résolution.*

Eh bien... c'est dit..

MAX, *lui prenant la main.*

Touche donc là!
(*Voyant qu'il tremble.*)
Poltron...
Ta main tremble...

DANIEL.

C'est bien possible.

MAX.

Tu frémis...

DANIEL.

Je ne dis pas non.

ENSEMBLE.

DANIEL, *à part.*

Je sens comme un froid glacial;
Mais c'est égal... oui, c'est égal.
Bon gré, mal gré, je me battrai;
Je me battrai, je l'ai juré.

MAX, *souriant.*

Qué j'aime son air martial!
Il est tremblant, mais c'est égal.
Il se battra, bon gré, mal gré;
Il veut se battre, il l'a juré.

MAX.

Ainsi, le sabre en main... tu le veux?

DANIEL, *fermant les yeux.*

Je le veux.

MAX, *avec ironie.*

Il est brave.

DANIEL.

Non pas! mais je suis amoureux.

MAX.

Et de frayeur ton cœur palpite.

DANIEL.

Je n'en ai que plus de mérite;
Se faire tuer, c'est votre état.
Mais moi qui ne suis pas soldat...

ENSEMBLE.

DANIEL.

Je sens comme un froid glacial;
Mais c'est égal... oui, c'est égal.
Bon gré, mal gré, je me battrai;
Je me battrai, je l'ai juré.

MAX.

Je ris de son air martial;
Il est tremblant, mais c'est égal.
Il se battra, bon gré, mal gré;
Il veut se battre, il l'a juré.

(*Apercevant Bettly qui, pendant le commencement de ce morceau, a de temps en temps entr'ouvert la porte à droite.*)

MAX, *à part.*

C'est elle; elle doit nous entendre.
(*A Daniel.*)
C'est bien... là-bas je vais t'attendre.

CANTABILE.

MAX.

Dans ce bois de sapins, sous cette voûte sombre
Qui couvre la montagne et s'étend près de nous,
Nous n'aurons pour témoins que le silence et l'ombre;
Mais ne va pas manquer à notre rendez-vous.

DANIEL, *levant les yeux au ciel.*

Dieu, soutiens mon courage, et chasse comme une ombre
Du bien que j'ai perdu le souvenir si doux.

ALLEGRO.

MAX.

Lorsqu'au clocher voisin sonnera la demie...

DANIEL.

De s'apprêter encor faut-il le temps.

MAX.

Je te donne un quart d'heure.

DANIEL.

On vous en remercie.

MAX.

Je serai là!..

DANIEL, *se donnant du courage.*

J'irai... j'irai.

MAX.

Bien, je t'attends.

ENSEMBLE.

DANIEL.

Que l'amour et la gloire
Bannissent ma frayeur.
Oui, je ne veux plus croire
Que la voix de l'honneur.
Pour défendre sa belle
On a toujours du cœur;
Et si je meurs pour elle,
C'est encor du bonheur.

MAX.

Que l'amour et la gloire
Soutiennent ta valeur:
En tout temps la victoire
Sourit aux gens de cœur.
Quand l'amour nous appelle
Tous deux au champ d'honneur,
Expirer pour sa belle
Est encor du bonheur.

MAX.

Tu m'as compris...

DANIEL.

C'est entendu.

MAX.

Pour la gloire et pour ton amie...

DANIEL.

Pour la gloire et pour mon amie...

MAX.

Lorsque sonnera la demie!

DANIEL.

Lorsque sonnera la demie!

MAX.

Dans le bois de sapins...

DANIEL, *avec fermeté.*

C'est dit... c'est convenu.

ENSEMBLE.

DANIEL, *tout à fait décidé.*

Oui, l'amour et la gloire
Ont banni ma frayeur,
Et je ne veux plus croire
Que la voix de l'honneur.
Pour défendre sa belle
On a toujours du cœur;
Et si je meurs pour elle,
C'est encor du bonheur.

MAX.

Que l'amour et la gloire
Soutiennent ta valeur:
En tout temps la victoire
Sourit aux gens de cœur.
Quand l'amour nous appelle
Tous deux au champ d'honneur,
Expirer pour sa belle
Est encor du bonheur.

(*Max sort par la porte du fond.*)

SCENE XIV.

DANIEL; BETTLY, *revenant.*

BETTLY, *à part.* Je me soutiens à peine! Ce pauvre garçon!.. (*Le regardant tendrement.*) Se battre avec une frayeur comme celle-là! Faut-il qu'il soit brave! (*Haut.*) Monsieur Daniel?

DANIEL, *sortant des réflexions où il était plongé.* Ah! c'est vous, Mam'selle.

BETTLY. Eh bien?

DANIEL, *affectant un air riant.* Eh bien! ça s'est bien passé! il a enfin entendu la raison, et, comme vous le voyez, il s'en est allé; vous en voilà délivrée! Et maintenant, puisque vous n'avez plus besoin de moi, je vais aussi vous quitter.

BETTLY. Et où allez-vous?

DANIEL. Je vais reprendre mon paquet, mes papiers et mon sabre, que j'ai laissés là, dans votre chambre...

BETTLY, *l'arrêtant.* Daniel...

DANIEL. Il faut que je parte. Je suis soldat; je vous l'ai dit! Mon sergent m'attend; nous avons à faire ensemble un voyage qui sera bien long peut-être! et si je ne revenais pas, Mam'selle, il ne faut pas que cela vous fasse de la peine. Il faut vous dire, pour vous consoler, que je suis plus heureux comme ça qu'auparavant... (*La regardant.*) Quoi! vous pleurez?

BETTLY. Oui, je ne puis vous dire ce que je sens là, ce que j'éprouve de crainte, de regrets!

DANIEL. Des regrets, est-il possible? Ah! si vous me regrettez, voilà plus de bonheur que je n'aurais osé l'espérer! et je puis partir maintenant!

BETTLY, *à part, en joignant les mains.* Comment le retenir ici?

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

DANIEL.

Adieu, vous que j'ai tant chérie;
Je pars pour un climat lointain.
Qu'une fois au moins d'une amie
Ma main puisse presser la main.
Qu'en sortant de cette demeure
J'emporte ce doux souvenir.

BETTLY, *à part.*

Si je refuse il va partir...
(*Lui tendant la main qu'il embrasse.*)
Allons, il faut... lui faire oublier l'heure.

DEUXIÈME COUPLET.

DANIEL.

Adieu, Bettly, vous que j'adore,
Vous, mes premiers, mes seuls amours!
Peut-être un destin que j'ignore
Va nous séparer pour toujours.
Loin de vous, s'il faut que je meure,
Un baiser avant de mourir.

BETTLY.

Si je refuse il va partir.
(*On entend sonner la demie au clocher du village. Bettly penche vers lui sa joue, que Daniel embrasse.*)
Allons, il faut... lui faire oublier l'heure.

ENSEMBLE.

BETTLY.

Allons, il faut... lui faire oublier l'heure.

DANIEL, *avec ivresse.*

Mes jours entiers pour une pareille heure.

SCENE XV.

BETTLY, MAX, DANIEL.

MAX, *qui est entré à la fin de la scène précédente, sourit en les voyant, puis il vient brusquement se placer entre eux.* Eh bien! l'ami, à quoi diable vous amusez-vous là? il y a longtemps que la demie a sonné.

DANIEL. Vous croyez?

MAX, *lui montrant le sabre qu'il tient à la main.* Le camarade est là pour vous le dire! nous vous attendons! vous comprenez!

DANIEL. Oui, sergent, je vas chercher ce qu'il faut pour vous suivre; mais si vous aviez pu attendre encore un peu! (*A part.*) Se faire tuer dans un pareil moment! est-ce désagréable! (*Il sort par la porte à droite.*)

SCENE XVI.

MAX, BETTLY.

BETTLY, *qui a remonté le théâtre et suivi Daniel des yeux, court près de Max.* Je connais votre dessein et ne le laisserai pas exécuter.

MAX. Qu'est-ce que ça signifie?

BETTLY. Vous voulez vous battre avec lui; vous voulez le tuer! Oh! non, cela n'est pas possible; vous ne le tuerez pas! un si honnête homme, dont les jours sont si chers et si précieux.

MAX. Si précieux! et à qui?

BETTLY. A ses amis, à sa famille.

MAX. Lui!.. il ne tient à rien au monde, il est garçon comme moi; et un garçon, à quoi ça sert-il? Ah! s'il était marié, je ne dis pas. Un homme marié est utile à sa femme et à tous les siens!

BETTLY, *vivement*. Eh bien! Monsieur, si ce n'est que cela, je vous jure qu'il est marié.

MAX. Lui?

BETTLY. Oui, sans doute!

—

SCENE XVII.

MAX, BETTLY, DANIEL.

TRIO.

DANIEL, *tenant sur l'épaule son grand sabre.*
Soutiens mon bras, Dieu que j'implore,
Venge l'amour et l'amitié.
(*Regardant son sabre.*)
Ce fer qui va briller encore
Ne pouvait mieux être employé.

MAX.
Non, vraiment, différons encore;
Qu'entre nous tout soit oublié:
Toujours je respecte et j'honore
Les jours d'un homme marié.

DANIEL, *étonné.*
Qui, moi, sergent, moi... marié!

BETTLY, *bas, à Daniel.*
Dites que oui; je vous l'ordonne.

DANIEL, *vivement.*
C'est vrai, c'est vrai; je l'avais oublié.

MAX, *les regardant d'un air soupçonneux.*
Et pourquoi le cacher? ce mystère m'étonne.

BETTLY, *vivement.*
Plus d'une raison l'y forçait...
Des raisons de famille autant que de fortune.

MAX.
C'est différent. Alors, dites-moi donc quelle est
Sa femme?

BETTLY, *embarrassée.*
Quoi... sa femme!

MAX, *brusquement.*
Il faut qu'il en ait une.
Je tiens à la voir.

DANIEL.
Et pourquoi?

MAX.
Je veux la voir.

DANIEL, *avec embarras.*
Ma femme!..

BETTLY.
Eh bien!.. c'est moi

DANIEL.
Qu'entends-je, ô ciel!

BETTLY.
Silence, et dites comme moi.
(*Bas, à Daniel.*)
Ah! c'est pour vous sauver la vie
Que je vous nomme mon époux.
Dites comme moi, je vous prie,
Mais c'est pour rire, entendez-vous :
Oui, c'est pour rire, entendez-vous.

ENSEMBLE.

DANIEL, *à part, tristement.*
Quoi! c'est pour me sauver la vie
Qu'elle me donne un nom si doux!
Mais ce n'est qu'une raillerie,
Et je ne suis pas son époux;
Je ne serai pas son époux.

MAX, *à part.*
Eh quoi! vraiment sa pruderie
Se défend encor contre nous!
De résister je la défie;
Il faudra qu'il soit son époux,
Qu'il soit tout à fait son époux.

MAX, *les saluant tous deux.*
Salut alors à Monsieur, à Madame.

DANIEL, *à Bettly.*
Répondez-lui.

MAX.
Quel est ce ton?
Lorsque l'on est époux et femme
On se tutoie et sans façon.

DANIEL, *effrayé.*
Quoi! la tutoyer!

BETTLY, *à demi-voix, l'y excitant.*
Allons donc!

DANIEL.
Si .. tu le veux.

BETTLY.
Et pourquoi non?

DANIEL.
C'est toi qui le veux... Toi! ce mot charme mon âme.

MAX.
Mais quand on est époux et femme,
On peut embrasser son mari.

DANIEL, *s'éloignant, avec effroi.*
Ah! c'est trop fort... oh! que nenni!

MAX, *avec colère, et portant la main à son sabre.*
Qu'ai-je entendu? de quelque trame
Serais-je la dupe aujourd'hui?

BETTLY, *vivement.*
Non, vraiment, et s'il faut vous le prouver ici...
(*Elle s'approche de Daniel les yeux baissés, l'embrasse et reprend à demi-voix.*)
Ah! c'est pour vous sauver la vie
Qu'ici je vous traite en époux;
Mais n'y croyez pas, je vous prie,
Car c'est pour rire, entendez-vous :
Oui, c'est pour rire, entendez-vous.

ENSEMBLE.

DANIEL, *tristement.*
Quoi! c'est pour me sauver la vie
Qu'elle accorde un baiser si doux!
Mais ce n'est qu'une raillerie,
Et je ne suis pas son époux.

MAX, *à part.*
Eh quoi! vraiment sa pruderie
Se défend encor contre nous!
De résister je la défie;
Il faudra qu'il soit son époux.

BETTLY.
Et maintenant, je le suppose,
De cet hymen vous ne douterez pas.

MAX.
Oh! si, vraiment! et j'exige autre chose.

DANIEL ET BETTLY, *effrayés.*
O ciel!

MAX, *montrant Daniel.*
Il doit avoir des papiers, des contrats...
Que sais-je?.. il me l'a dit.

DANIEL.
Rien n'est plus véritable.
(*Montrant la chambre à droite.*)
Je l'avais là..

MAX.
Je veux le voir.
(*A Bettly.*)
Qu'on me l'apporte, allez!
(*Bettly entre dans la chambre à droite.*)

DANIEL, *la regardant sortir.*
Ah! plus d'espoir!

MAX.
Je saurai bien s'il est valable!

DANIEL, *à part.*
Il ne l'est pas! ô sort infortuné!
C'est de moi seul qu'hélas! il est signé.

MAX, *criant à haute voix, et de manière à ce que Bettly l'entende.*
Je connaîtrai, morbleu! si l'on m'abuse.

DANIEL, *toujours à part.*
En le voyant il va découvrir notre ruse!
(*Rentre Bettly, qui, les yeux baissés, présente à Max un contrat qu'il prend de sa main.*)

DANIEL, *à part, regardant Max, qui examine le contrat.*
Je n'ai plus qu'à mourir, pour moi tout est fini!

MAX, *regardant au bas du contrat.*
C'est bien : signé Daniel; plus bas signé Bettly.

DANIEL, *avec joie.*
O ciel!

BETTLY, *qui est près de lui, lui mettant la main sur la bouche.*

Ah! ce n'est qu'une ruse;
Le contrat ne vaut rien... celui dont je dépends,
Mon frère, ne l'a pas encor signé...

MAX, *qui pendant ce temps s'est approché de la table à droite, et a signé le contrat.*

Tu mens!
(*Le donnant à Daniel.*)
Tenez, tenez, mes enfants.

DANIEL, *lisant.*

Que vois-je? Max, sergent!

BETTLY.

Grands dieux!

MAX, *lui ouvrant les bras.*

C'est moi .. ton frère!

DANIEL.

Lui!

MAX.

Qui vous trompait tous deux
Pour vous forcer d'être heureux.

ENSEMBLE.

DANIEL ET BETTLY.

Ah! n'est-ce pas une erreur qui m'abuse?
C'est un frère qui nous chérit.
Oui, notre amour pardonne cette ruse
A l'amitié qui nous unit.

MAX.

Non, ce n'est pas une erreur qui t'abuse;
C'est un frère qui te chérit.
Que votre amour pardonne cette ruse
A l'amitié qui vous unit.

—

SCENE XVIII.

LES PRECEDENTS; PAYSANS ET PAYSANNES, *revenant de la ville;* SOLDATS, *entrant par la gauche.*

DANIEL, *courant à eux.*

Mes amis, venez vite;
Ici je vous invite,
Car je suis son époux.

TOUS.

O ciel! que veut-il dire?

DANIEL.

De moi vous vouliez rire,
Et je me ris de vous

MAX, *à ses soldats.*

Et vous, mes camarades,
Venez! buvez rasades,
Et reprenons soudain
Notre joyeux refrain.

Vivent le vin, l'amour et les combats!
Voilà, voilà le refrain des soldats!

CHŒUR.

Amants, guerriers, répétons tour à tour :
Vivent le vin, les combats et l'amour!



ACTÉON

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 23 janvier 1836.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LE PRINCE ALDOBRANDI.
LUCREZIA, sa femme.
ANGELA, sa sœur.
STEPHANO, sigisbé de la princesse.
LÉONI.
FEMMES DE LA PRINCESSE.
DAMES AMIES DE LA PRINCESSE.

La scène se passe en Sicile, dans les jardins et le palais du prince Aldobrandi.

Le théâtre représente un salon élégant dont les portes du fond sont ouvertes, et donnent sur de riches jardins, deux portes latérales à droite et à gauche; sur le devant du théâtre, des caisses contenant des arbustes.

SCENE PREMIÈRE.

LUCREZIA, ANGELA, FEMMES.

(*Au lever du rideau, Lucrezia, entourée de ses femmes, est assise devant un chevalet et s'occupe à peindre. Angela, sa sœur, est assise de l'autre côté, et joue de la mandoline.*)

CHŒUR.

Beaux-arts! doux charme de la vie!
Plaisirs purs et toujours sereins!
Par vous le temps que l'on oublie
S'enfuit emportant nos chagrins!

ANGELA, *se levant et regardant le tableau de sa sœur.*

Ah! quelle grâce enchanteresse!

D'AUTRES FEMMES, *regardant aussi.*

L'Albane inspire votre altesse,
Et semble guider ses pinceaux!

LUCREZIA, *regardant son tableau.*

Oui, c'est bien la chaste Diane!..
Oui, c'est bien elle qu'un profane
Vient de surprendre au sein des eaux!

CHŒUR.

Beaux-arts, doux charme de la vie!
Plaisirs purs et toujours sereins!
Par vous le temps que l'on oublie
S'enfuit emportant nos chagrins!

LUCREZIA, *se levant et poussant un soupir.*

Peindre est un grand bonheur!

ANGELA.

Ce doit être le vôtre.

LUCREZIA.

Bonheur bien ennuyeux quand on n'en a pas d'autre.
Je ne sais d'où vient la tristesse
Qui m'accable, m'oppresse,
Et me poursuit toujours.
Une sombre mélancolie
Du printemps de ma vie
Obscurcit les beaux jours!
En vain, pour moi, les parures brillantes
Etincellent de toutes parts;
Du bal joyeux les danses séduisantes
En vain attirent mes regards;
Ces plaisirs, jadis mon bonheur,
Ne peuvent plus toucher mon cœur!
Je ne sais d'où vient la tristesse
Qui m'accable, m'oppresse,
Et me poursuit toujours...
Etc., etc.

Beaux-arts que j'adore,
Vous, mes seuls amis,
C'est vous que j'implore
Contre mes ennuis!
Séduisante idole,
A qui j'ai recours,
Et qui nous console
Mieux que les amours!
Oui, votre ivresse
Dure à jamais,
Et ne nous laisse
Aucuns regrets!
Beaux-arts que j'adore,
Vous, mes seuls amis,
C'est vous que j'implore
Contre mes ennuis!
Etc., etc...

(*A la fin de ce morceau, les femmes s'éloignent et Lucrezia reste seule en scène avec Angela.*)

—

SCENE II.

LUCREZIA, ANGELA.

ANGELA. Savez-vous, ma sœur, que vous êtes bien heureuse... vous, maîtresse de ce beau palais et de ces jardins délicieux où je voudrais passer ma vie...

LUCREZIA. Oui, tu as raison! je serais comme toi et je ne voudrais jamais en sortir... si ce n'était un obstacle terrible...

ANGELA. Et lequel?

LUCREZIA. C'est qu'on m'ordonne d'y rester... (*Soupirant.*) Et il y a, dit-on, à Naples de si beaux concerts et des bals si élégants...

ANGELA. C'est vrai! j'en arrive! et une chose qui m'étonne bien... lorsque le prince Aldobrandi, mon frère, m'annonça qu'il allait me donner une compagne, une amie... qu'il allait épouser une de mes camarades de couvent, la belle Lucrezia, je me suis dit: Bon, nous irons ensemble dans les bals... dans les fêtes... parce que mon frère, qui est né d'un premier mariage et qui est bien plus âgé que moi... ne se soucie jamais de m'accompagner... tandis qu'avec une jeune belle-sœur...

LUCREZIA. Ah! bien oui... il a fallu quitter la ville et nous confiner dans cette solitude où nous ne voyons personne...

ANGELA. Excepté des femmes!..

LUCREZIA. Ah! des femmes!.. ça ne compte pas!

ANGELA. Comment, ça ne compte pas .. toutes ces demoiselles... les pensionnaires du couvent della Pietà... dont vous êtes la protectrice,.. et qui sont venues passer dans ce château les fêtes de la Pentecôte...

LUCREZIA. C'est très-agréable pour moi... mais pour elles... toute la journée lire... se promener... causer... et médire entre nous... Si encore il y avait là des hommes, cela tomberait sur eux... mais impossible.

ANGELA. Pourquoi donc?

LUCREZIA. Le prince Aldobrandi, mon mari, ne veut qu'aucun cavalier pénètre dans ces lieux.

ANGELA. Aucun... ah! mon Dieu! et s'il s'en présentait un... un seul... par hasard...

LUCREZIA. Il ne serait pas reçu!.. et on lui fermerait au nez les portes de ce riche palais.

ANGELA. Voilà qui est bien terrible et bien injuste...

LUCREZIA. Qu'est-ce que cela te fait?

ANGELA. Oh! rien... ma sœur,.. mais je cherche seulement pourquoi mon frère a pu donner une pareille consigne.

LUCREZIA. Je vais te le dire, moi, et en confidence... c'est qu'il est jaloux!

ANGELA. Jaloux! lui qui vous aime tant...

LUCREZIA. Précisément! un jaloux est un égoïste... qui ne vous aime que pour lui... et pas pour les autres, ce qui est absurde...

ANGELA. Est-ce que tous les hommes sont ainsi?

LUCREZIA. Plus ou moins .. mais chez le prince Aldobrandi, cela tient à des raisons particulières .. il a d'abord un très-grand défaut.

ANGELA. Lequel?

LUCREZIA. Cinquante ans! seul défaut dont on ne se corrige pas avec le temps... au contraire... Alors, il est défiant, jaloux... sans raison... sans motif... tu le sais! il a toujours l'idée qu'on veut le tromper... et cette idée-là, c'est contagieux... ça se gagne... ce n'est pas ma faute... c'est la sienne.

ANGELA. C'est vrai!.. Mais comme il s'avance d'un air préoccupé!..

LUCREZIA. Qui donc?

ANGELA. Stéphano!.. votre page!.. le seul homme qui soit ici... il doit bien s'ennuyer au milieu de tant de femmes...

LUCREZIA. Peu m'importe!.. il faut bien que j'aie un sigisbé...

ANGELA. C'est trop juste! vous, la princesse Aldobrandi... vous ne pouvez pas vous en passer... quand toutes les bourgeoises de Naples ou de Florence en ont un!

LUCREZIA. Pour le moins!

—

SCENE III

STÉPHANO, LUCREZIA, ANGELA.

STÉPHANO, *entrant en regardant et en tournant le dos à Lucrezia.* J'ai beau regarder... je ne le vois plus... il sera parti...

LUCREZIA. Eh! qui donc, signor Stéphano?

STÉPHANO. Ah! c'est vous... Madame... pardon... (*A demi-voix.*) Mais c'est, je crois... un événement...

LUCREZIA. Un événement ici!.. quel bonheur! en es-tu bien sûr?.. dis-nous-le vite...

STÉPHANO. Oui, Madame...

LUCREZIA, *s'asseyant ainsi qu'Angela; Stéphano reste debout.* Mets-toi là... entre nous deux... nous t'écoutons... un événement!.. c'est très-aimable à toi!

STÉPHANO. Dame!.. si je pouvais, il y en aurait tous les jours... j'aurais tous les jours quelque chose à vous dire... mais quand on ne peut pas...

LUCREZIA. On ne t'en fait pas reproche... mais on te donne audience... Voyons ton événement

STÉPHANO. J'étais dans le salon... à regarder cette tapisserie que vous avez commencée hier...

LUCREZIA. Belle occupation... pour un homme...

ANGELA. Si ça l'amuse...

STÉPHANO. Votre mari était dans un fauteuil qui dormait...

LUCREZIA. Ah!

STÉPHANO. Cela vous étonne!

LUCREZIA. Du tout!..

STÉPHANO. Est entré un beau domestique avec une riche livrée... bleu de ciel et argent... Une lettre, a-t-il dit, pour la princesse Aldobrandi, et Monseigneur, qui venait de se réveiller, a répondu brusquement : C'est moi... et il a ouvert la lettre.

LUCREZIA. C'est sans façons!

STÉPHANO. Il a froncé le sourcil... a réfléchi un instant, puis il a répondu: Vous direz au comte Léoni, votre maître...

ANGELA, *vivement.* Léoni!

LUCREZIA. Qu'est-ce donc?

ANGELA. Rien! il a dit : Léoni...

STÉPHANO. Certainement je l'ai dit

ANGELA, *cherchant à se remettre de son trouble.* Je croyais avoir mal entendu...

STÉPHANO. Dame!.. je parle de mon mieux : dites au comte Léoni, votre maître, que je suis très-sensible à son invitation... mais ma femme est malade et ne peut aller ce soir à son bal...

LUCREZIA. Voyez-vous!.. quelle trahison!

ANGELA. C'est épouvantable!

STÉPHANO. N'est-ce pas? Le domestique s'est incliné et a dit : « Mon maître hésitait ce matin à venir présenter « ses respects à ces dames et à Monseigneur... mais maintenant... il n'aura garde d'y manquer, ne fût-ce que « pour savoir des nouvelles de leurs seigneuries. »

ANGELA. C'est très-bien!

LUCREZIA. Très-convenable... Je ne connaissais pas encore le comte Léoni, notre nouveau voisin... mais voilà qui me donne de lui la meilleure idée, et puisqu'il va venir...

STÉPHANO. Du tout... il ne viendra pas!

ANGELA, *se levant.* Comment! il ne viendra pas!..

STÉPHANO. Vous ne me laissez pas achever .. A peine le domestique était-il parti que Monseigneur a sonné .. — Dites au concierge de ne laisser entrer personne... n'importe qui se présente ce matin... on répondra que je viens de partir pour Naples avec ces dames...

ANGELA. Mais ça n'a pas de nom... il ira à Naples...

LUCREZIA. Tu crois?..

ANGELA. Il ne nous y trouvera pas... et il croira que je le fuis... que je ne veux pas le voir... et ce serait si mal à moi... si ingrat...

LUCREZIA. Tu le connais donc?

ANGELA. Eh! mon Dieu! oui... c'est pour moi qu'il vient .. je vous raconterai cela... (*Regardant Stéphano.*) A vous...

STÉPHANO. La signora se défie de moi...

LUCREZIA. Elle aurait tort... Stéphano est de notre parti... il est des nôtres... et quoique cousin de mon mari...

STÉPHANO. Mon devoir est de vous obéir...

LUCREZIA. En cavalier désintéressé...

STÉPHANO. Il le faut bien!

LUCREZIA, *à Angela.* Et tu peux parler sans crainte.

ANGELA. Eh bien! à Naples... et depuis votre mariage... je l'ai vu plusieurs fois au bal... toute la soirée il était mon cavalier... il dansait avec moi... il causait avec moi...

LUCREZIA, *vivement.* Enfin... il disait qu'il t'aimait!..

ANGELA. Non, ma sœur, il ne disait rien.

STEPHANO. Il y a comme ça des gens qui se taisent...

LUCREZIA, *sévèrement*. Et ils font bien!

ANGELA. Mais l'autre semaine... au bal de l'ambassadeur d'Espagne... ah! je n'oublierai jamais cette soirée... Les danses étaient si vives... si animées... et pourtant il ne dansait pas avec moi... il était bien loin dans un autre salon... tout à coup un cri d'effroi se fait entendre... la flamme d'un lustre avait atteint une draperie .. avait gagné la boiserie... en un instant le salon était en feu. Les femmes effrayées se précipitaient vers les portes qui étaient encombrées... et moi, saisie de terreur, je n'avais pas la force de fuir. . lorsque quelqu'un m'emporte dans ses bras... et à travers les flammes il me serrait contre son cœur... en me disant: Angela... Angela... ma bien-aimée... J'étais évanouie... mais je crois que j'entendais.... et quand j'ouvris les yeux, je vis devant moi dans le jardin le comte Léoni...

LUCREZIA. C'était lui...

ANGELA. Pâle et blessé, je crois...

STEPHANO. Ah! qu'il était heureux!

ANGELA. Et me remettant aux dames qui m'accompagnaient, il me demanda à venir savoir de mes nouvelles... Demain, lui répondis-je, je quitte Naples... demain je pars pour la villa Aldobrandi.... chez mon frère et mon tuteur... Il me salua... s'éloigna sans me répondre... mais ses yeux me disaient : J'irai... et vous voyez qu'il a tenu parole.

LUCREZIA. Et pour récompense on le renverrait...

ANGELA. On lui fermerait la porte...

STEPHANO. Après un dévouement pareil...

LUCREZIA. Ce n'est pas possible... Stéphano nous servira.

STEPHANO. Toujours...

LUCREZIA. Tu seras là... à la grille, quand il se présentera... et si, fidèle a sa consigne, le concierge lui dit qu'il n'y a personne... tu l'inviteras du moins à visiter nos jardins qui méritent d'être vus.

STÉPHANO. C'est dit!

LUCREZIA. Alors il s'y promènera.

ANGELA, *tristement*. Seul...

LUCREZIA. Pas pour longtemps... et il y aura bien du malheur si, au détour d'une allée, nous ne le rencontrons point par hasard...

ANGELA. Je comprends...

LUCREZIA. Va vite!

ANGELA. Et si mon frère se fâche... qui sera puni?

STEPHANO. C'est moi!..

ANGELA. Si même dans sa colère...

STEPHANO. Qu'importe!.. si un mot de bonté, si un regard me paient après.

LUCREZIA, *lui tendant la main avec bonté*. Et si je te paye d'avance...

STEPHANO. Oh! alors je me jetterais dans le feu... et je cours!

—

SCENE IV.

LES PRECEDENTS, ALDOBRANDI, *l'arrêtant*.

ALDOBRANDI. Où donc?

STEPHANO. Exécuter les ordres de Madame...

ALDOBRANDI. Lesquels?

STEPHANO. Pardon, Monseigneur, un sigisbé doit se taire... c'est le devoir de sa charge... il n'a que cela à faire...

ALDOBRANDI. C'est encore trop! et voilà une charge que je supprimerai...

LUCREZIA. Y pensez-vous?

ALDOBRANDI. Alors qu'il parle, ou, beau sigisbé, mon ami, je vous fais fustiger par maître Gourdino, mon majordome.

STEPHANO, *froidement*. Comme vous voudrez!

LUCREZIA. Et moi je parlerai... je l'envoyais lever la consigne que vous avez donnée.

ALDOBRANDI. Moi ..

LUCREZIA. Au sujet du comte Léoni... qui nous invitait ce soir, dans son palais, à une fête charmante... Je ne dis pas que j'aie envie d'y aller... j'en serais désolée, et vous avez bien fait de refuser...

ALDOBRANDI. Ah! vous savez tout cela... (*Regardant Stéphano.*) Je vois donc qu'on ne se tait pas toujours..

LUCREZIA. Oui, mon ami... vous avez deviné que j'étais indisposée, je vous en remercie... mais ce n'est pas une raison pour ne pas recevoir le comte Léoni... au contraire, nous lui devons des remercîments... des excuses... et il serait si inconvenant pour vous même... car, pour nous, cela nous est égal.

ANGELA. Oh! mon Dieu! oui...

LUCREZIA. Si inconvenant pour vous... de le renvoyer ainsi..

ALDOBRANDI. C'est possible... vous avez peut-être raison.

LUCREZIA. N'est-ce pas?

ALDOBRANDI. Mais le mal est fait... M. le comte vient de se présenter... et je l'ai congédié...

LUCREZIA. Sans le voir...

ALDOBRANDI. Eh! sans doute... puisque j'ai fait dire que nous étions tous partis...

LUCREZIA. Mais il saura bientôt le contraire.... il le sait déjà....

ALDOBRANDI. C'est possible... car il paraît qu'il a causé une heure avec le concierge... Tant mieux! il verra par là que je ne me soucie pas de ses visites... et il restera chez lui! Encore un amoureux qui venait pour vous, Madame...

LUCREZIA. Qu'en savez-vous?.. peut-être venait-il pour Angela, votre sœur!..

ALDOBRANDI. Je le sais bien, il me l'a déjà fait dire!

ANGELA, *avec joie*. En vérité!

ALDOBRANDI. C'est sous ce prétexte-là qu'ils viennent tous... C'était chaque jour nouveaux prétendants qui demandaient à m'être présentés... à s'établir chez moi... pour plaire à ma sœur... pour lui faire la cour... et pendant ce temps... Serviteur... j'ai pris un parti décisif... une mesure générale .. j'ai déclaré partout... que ma sœur refusait absolument de se marier...

ANGELA. Eh bien! par exemple!

ALDOBRANDI. Et qu'elle prononcerait bientôt ses vœux au couvent della Pietà. .

ANGELA. C'est un indigne mensonge!

ALDOBRANDI. Si tu aimes mieux que ce soit une vérité... tu n'as qu'à parler. .

ANGELA. Non, mon Dieu!..

ALDOBRANDI. Alors de quoi te plains-tu? de quoi vous plaignez-vous?.. vous avez ici une retraite délicieuse où vous faites tout ce que vous voulez... une société charmante... une douzaine de jeunes filles... douze bonnes amies!.. je vous demande où vous trouveriez cela dans le monde... de plus, les beaux-arts tant que vous en voulez... la musique... la peinture... (*Regardant le tableau.*) Ah! voilà qui est admirable... et je vous en fais compliment, Madame...

LUCREZIA. Vous êtes bien bon!

ALDOBRANDI. C'est dans la solitude seulement qu'on peut faire de pareils progrès... Quel beau tableau! . rien que des femmes!.. voilà les tableaux que j'aime...

LUCREZIA. Par malheur... je prévois qu'il ne sera jamais fini...

ALDOBRANDI. Pourquoi donc?.. la chaste Diane... au milieu de ses nymphes... en costume de bain... c'est charmant!

LUCREZIA. Oui, Monseigneur... mais il manque un Actéon... un bel Actéon... dont on aperçoive la tête à travers le feuillage!..

ALDOBRANDI. Eh bien! faites-la... dessinez-la...

LUCREZIA. Pour cela, Monsieur, il faut un modèle...

ALDOBRANDI Bah! une belle tête d'Actéon! vous ne pouvez pas la faire d'idée...

LUCREZIA. Non, Monsieur, je n'ai pas de ces idées-là...



LÉONIE. O moment plein de charmes! — Scène 12.

et ne vois pas ici qui pourrait me les donner... aussi, je vous le répète, pour terminer ce tableau .. il me faut absolument un modèle... et si vous ne voulez pas... qu'on en fasse venir...

ALDOBRANDI. Jamais! jamais d'homme chez moi... surtout des Actéons.

LUCREZIA. Mais encore une fois... pourquoi donc?

ALDOBRANDI. Pourquoi?

Il est des époux
Complaisants et doux,
Que l'on montre au doigt;
Partout l'on en voit!
Moi, Madame, je veux
Ne pas être... comme eux!
Non, non, telle est ma loi!
Non, non, jamais, chez moi,
Les courtisans
Et les galants
Ne viendront rire à mes dépens!
Il est des époux
Complaisants et doux,
Etc., etc.

Pour sauver la vertu des femmes,
Des amants pour rompre les trames,
Je connais un très-bon moyen,
Qui dans tout temps sera le mien!

(*Tirant un poignard.*)

Voyez-vous cette bonne lame,
De mon honneur c'est le gardien!
Sitôt qu'on regarde ma femme,
Zig, zag... vous me comprenez bien!
Pour elle qu'un amant s'enflamme,
Zig, zag, zig... vous entendez bien!
Est-ce un rendez-vous qu'on réclame?
Zig, zag, zig, zag... c'est moins que rien!
C'est simple et d'un facile usage :
Pour un époux sicilien,
D'être tranquille en son ménage,
Voilà, voilà le bon moyen!

Il est des époux
Complaisants et doux,
Que l'on montre au doigt;
Partout l'on en voit.

Par ce moyen, je veux
Ne pas être comme eux!

LUCREZIA. Et moi je dis, Monsieur, que je ne conçois pas un raisonnement et un système pareils...

ALDOBRANDI. Chaque pays a le sien..... je sais que ce n'est pas la coutume de Paris,.. c'est celle de Naples... Nous sommes ici quelques vieux gentilshommes qui tenons aux anciens usages et aux bonnes traditions, et quoique bien décidé, dans l'occasion, à me servir de ma recette, je désire en user le moins possible; voilà pourquoi j'ai résolu de ne recevoir aucun homme chez moi...

LUCREZIA. Vous y avez réussi...

ALDOBRANDI. Pas tout à fait... dans les meilleurs systèmes, il se glisse toujours des abus,.. et il s'en est glissé un ici que je veux supprimer,.. c'est votre beau page!..

STEPHANO. O ciel!

LUCREZIA. Lui... votre cousin .. votre proche parent!

ALDOBRANDI. En fait de parents, j'aime mieux les parents éloignés... Il vous fallait un sigisbé... et je l'ai souffert près de vous tant qu'il a eu dix ou douze ans, et s'il avait pu se maintenir ainsi.., je ne dis pas; mais à présent, c'est différent... il s'en ira!

STEPHANO. Vous me chassez!

ALDOBRANDI. Du tout... je t'ai fait recevoir dans les pages du roi... tu partiras aujourd'hui.

LUCREZIA. Comment... vous voulez...

ALDOBRANDI. Dès ce soir.

STEPHANO, *bas, à Lucrezia.* Et vous le souffririez!

LUCREZIA. Silence.

ANGELA. Si cela dure ainsi, j'en mourrai.

LUCREZIA. Du courage... et laissez-moi... je vais tâcher de parler pour vous... (*A part.*) Et il faudra bien que je l'emporte... (*Angela et Stéphano sortent par le fond.*)

SCENE V.

ALDOBRANDI, LUCREZIA.

DUO.

LUCREZIA, *s'approchant doucement d'Aldobrandi.*
D'où vient ce front sombre et sévère?
Pourquoi vos traits sont-ils troublés?
Vous qui savez si bien me plaire...
Aussitôt que vous le voulez!

ALDOBRANDI, *avec humeur.*
Je veux toujours!

LUCREZIA, *d'un air caressant.*
Alors, de grâce,
Daignez le prouver à mes yeux!

ALDOBRANDI.
Eh! que faut-il donc que je fasse?

LUCREZIA, *de même.*
Ah! bien peu de chose!

ALDOBRANDI.
Tant mieux!

LUCREZIA, *de même.*
Eh bien!.. à mes désirs sensible,
Daignez recevoir aujourd'hui
Chez vous le comte Léoni!

ALDOBRANDI.
Le comte Léoni!
Eh! ne voyez-vous pas ici
Que pour lui vos instances même
Sont une preuve qu'il vous aime!..

LUCREZIA.
Moi!

ALDOBRANDI.
Vous.

LUCREZIA.
Moi!

ALDOBRANDI
Vous.

ENSEMBLE.

LUCREZIA.
O tyrannie!
O triste sort!
Sa jalousie
M'outrage encor!
Conduite affreuse,
Et qui me rend
Trop malheureuse
Près d'un tyran!
Oui, oui, vous êtes un tyran;
Oui, craignez mon ressentiment!

ALDOBRANDI.
O triste vie!
Funeste sort!
Qui se marie
A bien grand tort!
Quand pour ma tête
Je suis tremblant,
Elle me traite
Comme un tyran!
Non, non, dussé-je être un tyran,
Je refuse un consentement!

ALDOBRANDI *s'approche de Lucrezia, qui vient de s'asseoir à droite du théâtre en lui tournant le dos Il veut prendre sa main, qu'elle retire.*
Eh quoi! votre main me repousse!
Pourquoi vos traits sont-ils troublés?
Vous êtes si bonne et si douce,
Aussitôt que vous le voulez!

LUCREZIA.
Eh bien! puisqu'enfin, moins terrible,
Tout ce grand courroux est tombé,
Que Stéphano, mon sigisbé,
Reste avec nous!

ALDOBRANDI.
Stéphano!.. lui!..
Et ne voyez-vous pas ici
Qu'au fond du cœur, ce jeune page
Vous adore malgré son âge!

LUCREZIA.
Moi!

ALDOBRANDI.
Vous.

LUCREZIA.
Moi!

ALDOBRANDI.
Vous.

ENSEMBLE.

LUCREZIA.
O tyrannie!
O triste sort!
Sa jalousie
M'outrage encor!
Conduite affreuse,
Et qui me rend
Trop malheureuse
Près d'un tyran!
Oui, oui, vous êtes un tyran,
Oui, craignez mon ressentiment!

ALDOBRANDI.
O triste vie!
Funeste sort!
Qui se marie
A bien grand tort!
Quand pour ma tête
Je suis tremblant,
Elle me traite
Comme un tyran!
Non, non, dussé-je être un tyran!
Non, non, point de consentement!

LUCREZIA, *se laissant tomber dans un fauteuil.*
Je ne puis supporter un coup aussi fatal!
Et j'en mourrai!

ALDOBRANDI, *effrayé.*

Ma femme! elle se trouve mal.
O supplice, ô tourments de l'amour conjugal!

ENSEMBLE.

ALDOBRANDI.

Ma femme! ma femme!
Ne va pas mourir!
Renais, ma chère âme,
Fais-moi ce plaisir!
(*S'approchant d'elle.*)
Je t'aime! je t'aime!
Je t'aime toujours!
Reviens à toi-même,
Reviens, mes amours!
(*A part, et s'éloignant d'elle.*)
Au diable les femmes!
Enfer de nos jours,
Tourment de nos âmes,
Qu'on aime toujours!

LUCREZIA, *à part, et soulevant la tête de temps en temps.*

Il faut que l'adresse
Vienne à mon secours!
Oui, ruse et finesse
Triomphent toujours!
Je vois, pâle et blême,
Trembler mon époux!
Il faut de lui-même
Qu'il tombe à genoux!
(*Haut.*)
Hélas! la force m'abandonne;
Vous avez méprisé mes pleurs!
Adieu!.. je vous pardonne!..
Et je me meurs!

ENSEMBLE.

ALDOBRANDI.

Ma femme! ma femme!
Ne va pas mourir!
Reviens, ma chère âme,
Fais-moi ce plaisir!
Etc., etc.

LUCREZIA.

Il faut que l'adresse
Vienne à mon secours!
Oui, ruse et finesse
Triomphent toujours!
Etc., etc.

(*A la fin du duo, on entend au bas de la terrasse du fond le son d'une guitare. Lucrezia, qui était restée jusque-là immobile dans son fauteuil, se lève brusquement, et court à la terrasse.*)

LUCREZIA. Une guitare!.. qu'est-ce que c'est?

ALDOBRANDI, *qui, pendant ce temps, a cherché un flacon dans un meuble qui est à gauche.* Allons! allons! puisqu'il le faut, je me rends... je ferai tout ce que tu voudras... mais reviens à toi... (*S'approchant du fauteuil qu'il trouve vide.*) Eh bien!.. où est-elle donc? (*L'apercevant au fond du théâtre auprès de Stéphano, qui vient d'entrer.*) Avec Stéphano!.. encore lui!

—

SCENE VI.

ALDOBRANDI, STÉPHANO, LUCREZIA.

STEPHANO. Ah! Madame!.. ah! Monseigneur!..

ALDOBRANDI. Qu'y a-t-il donc?

STEPHANO. Au bas de cette terrasse, un pauvre villageois... il est aveugle, et chante des airs charmants...

ALDOBRANDI. Qu'est-ce que ça me fait?

LUCREZIA. Cela fait que c'est amusant... et qu'ici, quand on s'amuse... c'est autant de gagné... autant de pris sur l'ennemi... je veux qu'il vienne... je veux que nous l'entendions.

ALDOBRANDI. Mais, Madame!..

LUCREZIA. N'avez-vous pas peur de celui-là? un aveugle.

ALDOBRANDI. Qui?.. moi... non, certainement. (*A Stéphano.*) Dis qu'on le reçoive.

LUCREZIA. Et préviens ces dames. (*Stéphano sort.*)

ALDOBRANDI, *à part.* Au fait, celui-là peut entrer... il n'y voit pas. (*A Lucrezia.*) Vous ne me reprocherez plus de ne pas obéir aveuglément à vos volontés... quoique tout à l'heure... cet évanouissement...

LUCREZIA. Eh bien?

ALDOBRANDI. Se soit bien vite dissipé...

LUCREZIA. N'allez-vous pas m'en faire un crime?

ALDOBRANDI. Non, Madame... mais moi qui vous croyais à toute extrémité...

LUCREZIA. Oh! Monsieur!.. on se lasse de tout... même de se trouver mal: ainsi prenez-y garde!

—

SCENE VII.

ALDOBRANDI, LUCREZIA, LÉONI, *amené par des femmes. Il est en paysan, et tient une guitare.*

LÉONI.

CAVATINE.

Jeunes beautés, charmantes demoiselles,
Vous qui devez avoir de si doux yeux,
Soyez, hélas! aussi bonnes que belles,
Prenez pitié d'un pauvre malheureux!
Le sort qui vient l'atteindre
Le laisse sans espoir.
Jugez s'il est à plaindre,
Il ne peut plus vous voir.
Jeunes beautés, charmantes demoiselles,
Vous qui devez avoir de si doux yeux,
Soyez, hélas! aussi bonnes que belles,
Prenez pitié d'un pauvre malheureux!

LUCREZIA ET SES FEMMES.

Que je le plains! que sa peine est cruelle!
Prenons pitié d'un pauvre malheureux!

LÉONI, *s'adressant à Aldobrandi.*

Jeune beauté, charmante demoiselle,
Prenez pitié d'un pauvre malheureux!

ALDOBRANDI.

Pour celui-là, je vois bien que ses yeux
Sont à jamais privés de la clarté des cieux!

LUCREZIA, *lui donnant une bourse.* Tenez... tenez... c'est en mon nom... et au nom de toutes ces dames... car il n'y a ici que des dames...

LEONI, *pesant la bourse.* Je m'en aperçois bien! grand merci de vos bontés!

LUCREZIA. Vous devez être bien malheureux!

LÉONI. Pas toujours... pas dans ce moment.

ALDOBRANDI. Quel est ton pays?

LEONI. Florence.

LUCREZIA. Et de quoi vivez-vous?

LÉONI. De mes chansons... que je vais vendre dans les campagnes.

ALDOBRANDI. C'est un Orphée en plein air...

LEONI, *à Aldobrandi.* Oui, ma bonne vieille!.. et si vous voulez des barcaroles, des tarentelles... prenez!.. prenez!.. je ne les vends pas cher.

LUCREZIA. Sont-elles jolies?

LEONI. Il ne tient qu'à vous de les essayer.

LUCREZIA. Voyons celle-ci...

ALDOBRANDI. J'écoute!

LUCREZIA. Ce sera un concert à votre bénéfice.

CANZONETTA.

Nina jolie et sage,
Et même un peu sauvage,

Gardait pour elle, hélas!
Son cœur et ses appas!
Un jour, sous un ormeau,
Près d'un clair ruisseau,
Se croyant seulette,
Ninette
S'admirait,
Et se trouvait
Gentille t bien faite.
Quand soudain, en cachette...
Ah!.. tremblez pour la pauvrette!
S'avance un beau seigneur,
Aimable et plein d'ardeur!
Qu'elle eut grand'peur, la jeune enfant!
Elle veut fuir... mais lui, la retenant...
Avec cet air qu'ils prennent tous,
Lui dit d'un ton si doux... si doux...
« Souvent un amant
« Ment,
« En offrant sa foi...
« Moi,
« Fidèle en amours,
« Je serai toujours!
« A toi j'appartiens.
« Tiens!
« Viens régner sur moi... viens! »
Et Nina...
Nina soupira!
Son cœur lui disait : oui! sa raison
Disait : non!
Mais l'amour parla
(*Montrant son cœur.*)
Là!
Et Nina céda...
Ah!!!

ALDOBRANDI. C'est fort bien!.. c'est très-joli. (*Contrefaisant Lucrezia.*) Des oh! oh!.. et des ah! ah! mais si tu n'as pas pour vivre d'autre fortune que tes chansons...

LÉONI. Ah! j'ai encore une autre ressource!

ALDOBRANDI. Et laquelle?

LÉONI. Ma figure!..

ALDOBRANDI. Ta figure!..

LÉONI, *à Aldobrandi.* Oui, Madame!

ALDOBRANDI. Et comment cela?

LÉONI. Je la prête parfois à des artistes... à des peintres... Dernièrement, à Rome, j'ai posé pour une tête de Bélisaire...

LUCREZIA, *vivement.* En vérité...

LÉONI. Oui, Madame.

LUCREZIA. Ah! la bonne idée!.. il me servira de modèle pour Actéon.

ALDOBRANDI. Y pensez-vous?

LUCREZIA. C'est le seul moyen de finir mon tableau, et ce sera charmant... toutes ces dames groupées devant moi... en nymphes de Diane, costume de rigueur.

ALDOBRANDI. Mais, Madame...

LUCREZIA. Aucun danger... un aveugle... et nous pourrons devant lui, et sans crainte, rester fidèles à la vérité... ce qui est un grand avantage pour un peintre.

LÉONI, *vivement.* Sans contredit!

LUCREZIA. Vous, Mesdames, allez vous préparer.

QUATUOR.

LÉONI, *à part.*
Le destin comble mes vœux;
Et, grâce à mon stratagème,
Je vais revoir ce que j'aime!
Les aveugles sont heureux!

ALDOBRANDI.
Il faut céder à ses vœux.
Il faut, changeant de système,
Fermer les yeux quand on aime:
Les aveugles sont heureux!

LUCREZIA ET LE CHOEUR.
Enfin, et c'est bien heureux.
Malgré sa rigueur extrême,
Son / Mon époux, aujourd'hui même,
Daigne céder à ses / mes vœux.

—

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, STÉPHANO, *entrant avec précaution et regardant Léoni.*

STÉPHANO.
Destin cruel et fâcheux!
Comment faire? ô peine extrême!
Sans lui dire que je l'aime,
Il me faut quitter ces lieux!

LUCREZIA, *apercevant Stéphano.*
Et toi, mon sigisbé... va prévenir ma sœur!

LÉONI, *à part.*
Je vais la voir! ah! quel bonheur!

ALDOBRANDI, *regardant Stéphano avec humeur.*
Encor ce page!..

LUCREZIA, *à Léoni.*
Il faut trois ou quatre séances.

LÉONI, *avec joie.*
Pour le moins, je l'espère!

ALDOBRANDI, *se frottant les mains avec joie.*
Et j'y veux dans ce lieu
Assister!

LUCREZIA.
Vous, Monsieur! l'on vous en fait défenses!
Car vous avez des yeux!

ALDOBRANDI.
J'en ai si peu!.. si peu!

(*Stéphano, qui est à droite du théâtre, tire une lettre de son sein, et il la montre de loin à Lucrezia. Comme il est à côté de Léoni, la lettre, par le mouvement qu'il vient de faire, se trouve presque devant les yeux de Léoni, qui reste immobile et ne fait aucun geste. Lucrezia fait signe à Stephano de ne pas commettre d'imprudence; Stéphano remet la lettre dans son sein. Aldobrandi, qui est à gauche du théâtre, n'a rien vu.*)

ENSEMBLE.

LÉONI.
Le destin comble mes vœux!
Observons bien, ici même,
Je vais voir celle que j'aime:
Les aveugles sont heureux!

ALDOBRANDI.
Il faut céder à ses vœux;
Il faut, changeant de système,
Fermer les yeux quand on aime:
Les aveugles sont heureux!

LUCREZIA, *regardant Stéphano.*
Est-il donc audacieux!
Je crains pour lui, pour moi-même;
Sur lui, dans mon trouble extrême,
Je n'ose lever les yeux!

STEPHANO, *montrant sa lettre.*
Que ce billet amoureux
Lui dise combien je l'aime,
Et réclame d'elle-même
Le prix de mes tendres feux.

(*Stéphano présente encore le billet devant Léoni, qui n'est censé rien voir. Lucrezia s'avance pour prendre cette lettre; mais Aldobrandi offre la main*

à sa femme, et s'éloigne avec elle. Alors Stéphano fait signe à Lucrezia qu'il va jeter ce billet dans la caisse à droite qui contient un arbuste. — Il l'y jette en effet, et sur un geste d'effroi de Lucrezia, il s'enfuit en courant. Tout ce manége a été observé par Léoni, qui est debout et immobile devant eux.)

SCENE IX.

LÉONI, *seul, les regardant s'éloigner.* A merveille! tout m'a réussi... ah! seigneur Aldobrandi, vous fermez impoliment votre porte aux gens honnêtes qui se présentent les yeux ouverts... eh bien! on y entrera les yeux fermés .. et grâce aux renseignements que m'a donnés le concierge, me voilà pour quelques jours de la maison!.. Mais prenons garde!.. en amour comme en guerre, il faut tout observer quand on est en pays ennemi! Et d'abord, quel est cet écrit que ce jeune page avait tant d'envie de remettre à la princesse? (*Allant prendre la lettre dans la caisse et lisant.*) Oh! je m'en doutais... Pauvre petit jeune homme! il est obligé de renoncer à ses fonctions de sigisbé... ce qui le désole... Je crois bien! Ici la place était bonne!.. Il part ce soir pour Naples; mais auparavant, et pendant que le prince Aldobrandi va faire la sieste... il demande à sa belle maîtresse un instant, un seul instant... pour lui faire ses adieux... et pour ses gages de sigisbé... pour ses gages arriérés, un seul baiser... ce n'est pas trop... Pauvre enfant! me préserve le ciel de lui nuire dans ses amours... moi qui pour les miens ai besoin de protection. (*Relisant le billet.*) Mais si timide... si respectueux... tant pis! le seigneur Aldobrandi méritait mieux que cela!

SCENE X.

LÉONI, *lisant toujours le billet*, ANGELA *arrive par le fond.*

ANGELA. Voyons donc cet étranger dont toutes ces dames sont enchantées... ce pauvre aveugle! (*Apercevant Léoni occupé à lire.*) O ciel!.. ô prodige!.. un aveugle qui lit un billet! (*Remontant le théâtre et appelant.*) Mesdames... Mesdames... venez être témoins d'un miracle...

LÉONI, *courant à elle.* Imprudente!

ANGELA, *le reconnaissant et poussant un cri.* Ah! grand Dieu!

DUO.

LÉONI.

C'est elle! c'est elle!
Que ma voix appelle,
Qu'adore mon cœur!
Oui, je l'ai revue,
Et mon âme émue
Renaît au bonheur!

ANGELA.

Surprise nouvelle!
O terreur mortelle,
Qui glace mon cœur!
Dans mon âme émue,
Je tremble à sa vue
D'amour et de peur!

ANGELA.

Le comte Léoni sous ce déguisement!

LÉONI.

C'était le seul moyen de déjouer la haine
Du tyran soupçonneux qui vous tient sous sa chaîne.
Il me bannit... il me défend
L'accès de ce palais où le bonheur m'attend!

ENSEMBLE.

C'est elle! c'est elle!
Que ma voix appelle,
Qu'adore mon cœur!
Oui, je l'ai revue,
Et mon âme émue
Renaît au bonheur

ANGELA.

Surprise nouvelle!
O terreur mortelle,
Qui glace mon cœur!
Dans mon âme émue,
Je tremble à sa vue
D'amour et de peur!

LÉONI.

Il fallait bien apprendre de vous-même
Si vous m'aimez autant que je vous aime!

ANGELA.

Vous le voyez, Monsieur, car je tremble...

LÉONI, *avec joie, et lui prenant la main.*

En effet.

ANGELA.

Dans sa fureur, dans sa vengeance,
Mon frère vous poignarderait!

LÉONI, *souriant.*

Vraiment!

ANGELA.

Sur lui, par prévoyance,
Il porte toujours un stylet!
Je l'ai vu tout à l'heure... et s'il vous découvrait!!!

ENSEMBLE.

Partez, de grâce;
Fuyez le sort
Qui vous menace,
Fuyez la mort!
Il est terrible!
Il est jaloux!
Tout est possible
A son courroux!

LÉONI.

Je te rends grâce,
Dieu des amours!
Le sort menace
En vain mes jours!
Mon cœur paisible
Brave ses coups!
(*A Angela.*)
Tout m'est possible
Auprès de vous!

ANGELA.

Mais vous courez à votre perte
Si votre ruse est découverte;
Je vous l'ai dit: il vous poignardera!

LÉONI, *tendrement.*

Mais d'ici là
Je vous verrai: j'aurai votre douce présence!

ANGELA.

Si j'étais seule à craindre sa vengeance,
Je vous dirais: Restez! bravons ses coups!
Mais vous pour qui je tremble... vous!

ENSEMBLE.

Partez, de grâce;
Fuyez le sort
Qui vous menace,
Fuyez la mort!
Il est terrible!
Il est jaloux!
Tout est possible
A son courroux!

LÉONI.

Je te rends grâce,
Dieu des amours!
Le sort menace
En vain mes jours!
Mon cœur paisible
Brave ses coups!
Tout m'est possible
Auprès de vous!

ANGELA.

On vient... parlez! parlez!.. écoutez la prudence!

LÉONI.

Seule, de mon secret vous avez connaissance.

ENSEMBLE.

Ne me trahissez pas!

ANGELA.

Oui, la moindre imprudence
Peut causer son trépas!
Silence! silence!
Ne le trahissons pas.

LÉONI.

Silence! silence!
Ne me trahissez pas!

—

SCÈNE XI.

LÉONI, ANGELA, *les femmes de la princesse en nymphes chasseresses.*

LÉONI, *à part.*

Ce sont les nymphes de Diane,
Au costume léger, à l'air pudique et fier!

ANGELA, *à part, et les regardant.*

O ciel!.. en robe diaphane!..
(*Voulant faire un pas vers elles.*)
Comment les prévenir que l'aveugle y voit clair

LÉONI, *l'arrêtant.*

Prenez garde! point d'imprudence!

ANGELA.

Baissez les yeux, Monsieur!

LÉONI.

Je le promets!
Et pendant toute la séance,
Je ne verrai que vous!

ANGELA.

Alors. . je le permets!

(*Léoni s'assied près d'Angela, pendant que les femmes, habillées en nymphes, forment des danses et des groupes gracieux.*)

—

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LUCREZIA *paraît, tenant à la main sa palette et ses pinceaux.*

LUCREZIA, *s'approchant de la caisse de fleurs où Stéphano a jeté sa lettre.*

Quand je songe à son imprudence!..
(*Elle met sa main dans le vase.*)
Il a repris sa lettre!.. il a raison!
Je ne l'aurais pas lue!
(*A sa sœur et aux autres dames.*)
Eh bien! cette séance!..

ANGELA.

On n'attend plus que vous!

LUCREZIA, *regardant les dames qui l'entourent.*

Ah! tout autre Actéon
S'estimerait heureux!..
(*Regardant Léoni avec compassion.*)
Mais ce pauvre garçon!..

ANGELA, *avec ironie.*

Vraiment!.. n'allez-vous pas le plaindre?

LÉONI, *à demi-voix.*

Taisez-vous donc!

LUCREZIA.

Avant de commencer à peindre,
Formons d'abord le groupe principal!
(*Aux femmes.*)
Vous!.. de cette onde pure admirant le cristal,
Et près de vous baigner assises sous l'ombrage!
(*A Léoni; le conduisant près des arbustes à gauche.*)
Puis d'un œil indiscret, entr'ouvrant le feuillage,
Actéon... est-ce bien?

LÉONI, *à part et regardant.*

Ah! c'est original!

ENSEMBLE.

LÉONI.

O moment plein de charmes!
O spectacle enchanteur,
Dont je puis sans alarmes
Savourer la douceur!

LUCREZIA, *se mettant à peindre.*

Art divin, par tes charmes,
Ton pouvoir créateur,
Tu bannis les alarmes,
Tu nous rends le bonheur!

ANGELA, *à part, regardant Léoni.*

Son œil, de tant de charmes
Tranquille observateur,
Fait naître mes alarmes,
Mon dépit, ma fureur!

LUCREZIA, *à Angela.*

Et toi, ma sœur?

ANGELA.

Te suis-je nécessaire?

LUCREZIA.

Sans doute! j'ai besoin aussi de ton secours!
Toi la nymphe Encharis, à Diane si chère!
Mais dépose d'abord ces habits de velours,
Pour une chasseresse inutiles atours!

ANGELA, *s'en défendant.*

Eh mais! ma sœur...

LUCREZIA.

Qu'as-tu donc? je te prie,

ANGELA, *montrant Léoni.*

Et cet aveugle!

LUCREZIA.

Eh bien! l'aveugle n'y voit pas!

ANGELA.

On prétend qu'il en est parfois!

LUCREZIA.

Quelle folie!

ANGELA.

Et si je vous disais...

LÉONI, *s'approchant d'elle, et à voix basse.*

Voulez-vous mon trépas?
Au poignard d'un jaloux c'est exposer ma vie
Que de parler...

ANGELA, *se laissant ôter sa robe de velours, que deux femmes viennent de retirer.*

Alors, je ne dis rien!

(*Elle paraît, comme les autres dames, vêtue en robe de gaze, et s'approche vivement de Léoni en lui disant :*)
Mais ne regardez pas!.. je vous le défends bien!

ENSEMBLE.

LÉONI, *allant se cacher derrière le feuillage à gauche.*

O moment plein de charmes!
O spectacle enchanteur!
Son trouble et ses alarmes
Font palpiter mon cœur!

LUCREZIA, *occupée à peindre.*

Art divin, par tes charmes,
Ton pouvoir créateur,
Tu bannis les alarmes,
Tu nous rends le bonheur!

ANGELA.

Ah! de trouble et d'alarmes,
De dépit, de douleur,
Je sens couler mes larmes
Cachons-leur ma fureur!

—

SCENE XIII.

LEONI, *à gauche, caché par les arbustes;* ANGELA ET LES FEMMES DE LA PRINCESSE *placées en groupe;* LUCREZIA, *à droite, assise devant son chevalet et occupée à peindre;* STÉPHANO, *venant par la porte à droite et caché par les arbustes qui sont de ce côté.*

STÉPHANO.

Le mari dort!.. Voici l'instant du rendez-vous!
(*Regardant.*)
Ah! mon Dieu! que de monde!
(*Apercevant Angela et le groupe des nymphes.*)
O suave merveille!
O volupté des cieux à nulle autre pareille!
Tableau délicieux à mes regards si doux!
Sans qu'on me voie, observons!
(*Il écarte les branches d'un arbuste et passe la tête*)

LEONI, *qui est à gauche, placé en face de lui, l'apercevant.*

Prenez garde!
Prenez garde, Angela,
Un indiscret vous regarde!

TOUTES LES FEMMES, *effrayées.*

Où donc?

LÉONI, *montrant Stéphano.*

Là!

(*Lucrezia, Angela et toutes les femmes se lèvent en désordre. Stéphano, surpris, retire sa tête, se glisse le long des arbustes, et veut s'enfuir par le fond; mais, arrivé près des portes qui donnent sur le jardin, il rencontre Aldobrandi, qui, par curiosité, arrivait mystérieusement et sur la pointe du pied. Aldobrandi saisit Stéphano par l'oreille, et le ramène sur le devant du théâtre.*)

ENSEMBLE.

LUCREZIA, ANGELA ET LES FEMMES.

Quel est-il donc ce téméraire
Qui vient surprendre nos secrets?
Qu'il redoute notre colère!
La mort est due à ses forfaits.

LEONI.

Imprudent, que viens-je de faire?
Oui, dans mon transport indiscret,
En le livrant à leur colère,
Je viens de trahir mon secret!

ALDOBRANDI.

Voici, voici le téméraire
Qui vient surprendre vos secrets.
Par un châtiment exemplaire,
Qu'il soit chassé de ce palais!

STEPHANO.

Ne pouvait-il donc pas se taire?
Maudit aveugle que je hais;
Qu'il craigne ma juste colère,
Qu'il tremble aussi pour ses secrets!

STEPHANO, *se mettant à genoux devant Lucrezia.*

Sans nul mauvais dessein, j'étais, par aventure,
Entré dans ce salon, sans rien voir, je vous jure!
Lorsque j'ai par malheur été vu...

ALDOBRANDI.

Mais par qui?

STÉPHANO, *montrant Léoni.*

Par l'aveugle!

LÉONI.

C'est faux

STEPHANO.

Ah! vous m'avez trahi.
Chacun son tour, je vous trahis aussi!

ALDOBRANDI, *à part, regardant Léoni.*

Encore un séducteur plus perfide qu'un autre
(*Tirant son poignard et s'approchant doucement de Léoni.*)
De mon moyen voici l'instant de nous servir!
(*Angela pousse un cri d'effroi; mais Léoni, qui a suivi Aldobrandi du coin de l'œil, lui saisit la main au moment où il va le frapper, et lui arrache son poignard.*)

LÉONI.

Tout beau, seigneur! mon bras, plus ferme que le vôtre,
Pourrait d'un tel essai vous faire repentir!

ENSEMBLE.

LUCREZIA ET LES FEMMES.

Quel est-il donc le téméraire
Qui vient surprendre nos secrets?
Ah! pour lui, dans notre colère,
Jamais de pardon! non jamais!

LEONI, *regardant Aldobrandi.*

Vraiment, je ris de sa colère!
Calmez ce transport indiscret.
Vous pardonnerez, je l'espère,
Quand vous connaîtrez mon secret!

ALDOBRANDI.

L'audacieux! le téméraire!
C'est un amant!.. Je m'en doutais.
Et ne pouvoir, dans ma colère,
Frapper ce tyran que je hais!

ANGELA.

Dois-je ici parler ou me taire?
Et faut-il trahir son secret?
(*A sa sœur.*)
Calmez!.. calmez votre colère,
C'est l'amour seul qui le guidait.

STEPHANO, *regardant Léoni.*

L'audacieux! le téméraire!
Qui donc en ces lieux l'amenait?
Et pour la beauté qui m'est chère,
Son cœur brûle-t-il en secret!

ALDOBRANDI, *s'avançant près de Léoni d'un air menaçant.* Au moins, je l'espère, nous saurons qui vous êtes.

LEONI. Qui je suis?

ANGELA, *se jetant entre eux.* Le comte Léoni!

LUCREZIA. Quoi! c'est vous, Monsieur! (*Riant.*) Je conçois alors qu'il y voyait tres-bien.

LEONI, *la regardant, ainsi qu'Angela.* Grâce au ciel, Madame...

STÉPHANO, *avec dépit et jalousie.* C'est d'une indiscrétion!

LEONI. Non pas! (*Bas, à Stéphano.*) Et voici la preuve que je sais garder un secret.

STEPHANO, *prenant la lettre qu'il lui remet.* Ma lettre!.. ah! grand Dieu!

ALDOBRANDI, *s'avançant.* Qu'est-ce que c'est?

LEONI. Une affaire entre nous deux! Et quant à vous, seigneur, évitons, croyez-moi, le bruit et le scandale. Je ne venais point ici pour séduire votre femme, et pour vous le prouver d'un seul mot... donnez-moi votre sœur.

ALDOBRANDI, *étonné.* Ma sœur!

LUCREZIA, *vivement.* Par ce moyen, vous ne vous plain-

drez plus que les amoureux viennent chez vous pour me faire la cour.

ALDOBRANDI. C'est juste!.. Ils iront chez Monsieur... je consens...

LÉONI. Et ce soir, au bal que je donne... vous viendrez vous et toutes ces dames...

LUCREZIA ET ANGELA. Nous acceptons!

STEPHANO, *bas, à Léoni.* En serai-je?

LEONI. Cela va sans dire!

STEPHANO, *à part.* Quel bonheur! j'aurai peut-être mon rendez-vous!

LUCREZIA. Et quant à ce malheureux tableau... je prévois maintenant qu'il ne sera jamais fini.

ALDOBRANDI. Pourquoi cela?

LUCREZIA. Où trouver maintenant un Actéon?

ALDOBRANDI. Cela me regarde!.. vous en aurez un, je vous le promets.

LUCREZIA. Et lequel?

ALDOBRANDI. Moi.

CHOEUR FINAL.

LUCREZIA.

A Diane chasseresse
Rendons hommage en ce jour!
Et dans une double ivresse,
Ici chantons tour à tour
Et les beaux-arts et l'amour!
De l'amour,
Dans ce jour,
Chantons l'ivresse!
Chantons sans cesse
Les arts et l'amour!

(Au comte Léoni.)

Vous obtenez avec sa main
Sa tendresse.
N'oubliez pas votre refrain
De ce matin :
Souvent un amant
Ment
En offrant sa foi;
Moi,
Fidèle en amours
Je serai toujours.
Tenez ce serment-là;
Le vrai bonheur est là,
Et jamais il ne s'en ira.

ENSEMBLE.

Tenez ce serment-là;
Le vrai bonheur est là,
Et jamais il ne s'en ira.





ANGÈLE, *s'avançant vers Horace.* Et cet époux,
Voulez-vous l'être, Horace, voulez-vous? — Scène 14, Acte 3.

LE DOMINO NOIR

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 2 décembre 1837.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LORD ELFORT.
JULIANO.
HORACE DE MASSARENA.
GIL PEREZ.
ANGÈLE.
BRIGITTE.
JACINTHE, gouvernante de Juliano.
URSULE.
GERTRUDE.
SEIGNEURS.

La scène se passe à Madrid.

ACTE PREMIER.

Un bal masqué dans les appartements de la reine. — Le théâtre représente un petit salon dont les portes sont fermées; deux portes latérales; deux au fond. A droite du spectateur, un canapé sur le premier plan. Au fond, adossée à un des panneaux, une riche pendule. Pour introduction, on entend dans le lointain un mouvement de boléro ou de fandango qui va toujours en augmentant. On ouvre les portes du salon à droite, et l'on entend tout le tumulte du bal.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD ELFORT, JULIANO.

JULIANO. Ah! le beau bal!.. n'est-il pas vrai, Milord?

LORD ELFORT. Je le trouve ennuyeux à périr.

JULIANO. Vous avez perdu votre argent, je le vois .. et combien?

LORD ELFORT, *avec humeur.* Je n'en savais rien.

JULIANO. Rassurez-vous! vous le saurez demain par la Gazette de la cour : *Lord Elfort, attaché à l'ambassade d'Angleterre, a perdu cette nuit, au bal de la reine, cinq ou six cents guinées.*

LORD ELFORT. Ce étaient pas les guinées .. je en avais beaucoup... mais c'était le réputation du whist où j'étais le plus fort joueur de Londres... Et ici, à Madrid, dans le salon de la reine, où tout le monde il se mettait à l'entour pour me admirer... j'ai été battu par une petite diplomate espagnol.

JULIANO. En vérité! mon ami Horace de Massarena, votre adversaire...

LORD ELFORT. Yes... ce petit Horace de Massarena que je rencontrais partout sur mon passage.

JULIANO. Un joli garçon!

LORD ELFORT. Je trouvai pas beau.

JULIANO. Un galant et aimable cavalier.

LORD ELFORT. Ce était pas mon avis.

JULIANO. C'est celui des dames; et loin d'en tirer avantage, il est modeste et timide comme une demoiselle... je n'ai jamais pu en faire un mauvais sujet... moi qui vous parle, moi, son ami intime. Ah çà! Milord, je vous préviens que nous finissons la nuit chez moi .. La nuit de Noël, on ne dort pas; et si votre seigneurie veut bien accepter un joyeux souper avec quelques jeunes seigneurs de la cour .. à ma petite maison de la porte d'Alcala. .

LORD ELFORT. Et Milady... mon femme, qui était dans mon hôtel à dormir en ce moment...

JULIANO. Raison de plus... et s'il vous reste encore quelques guinées à risquer contre nos quadruples d'Espagne, vous prendrez là votre revanche avec Horace de Massarena .. Je veux vous faire boire ensemble et vous raccommoder.

LORD ELFORT. Je boirai; mais je ne me raccommoderai pas.

JULIANO. Eh! pourquoi donc?

LORD ELFORT. J'ai dans l'idée que lui il portera malheur à moi... Depuis deux jours, Milady, mon femme, me parle toujours de lui.

JULIANO, *étourdiment*. Parce que c'était mon ami intime.

LORD ELFORT, *étonné*. Comment?..

JULIANO, *avec un peu d'embarras*. Sans doute... ne suis-je pas votre ami?.. l'ami de la maison, et comme j'ai l'honneur de vous voir tous les jours, ainsi que Milady, je lui ai souvent parlé d'Horace; mais depuis trois jours qu'il est arrivé de France je ne l'ai pas même présenté à votre femme!..

LORD ELFORT. Raison de plus... elle voulait le connaître.

JULIANO. Si elle en avait eu bien envie, elle n'aurait eu qu'à venir ce soir au bal de la reine, et vous voyez qu'elle a préféré rester chez elle.

LORD ELFORT. Yes! elle a préféré d'être malade... et c'était une attention dont je lui savais gré... mais c'est égal... (*Apercevant Horace qui entre.*) Adieu! je vais dans le salon pour le danse.

JULIANO. Et pourquoi donc? (*Se retournant.*) Ah! c'est Horace que je ne voyais pas. (*Lord Elfort est sorti par la porte à gauche.*)

—

SCENE II.

JULIANO, HORACE.

JULIANO, *à Horace qui vient de s'asseoir sur le canapé à droite*. Sais-tu qui tu viens de mettre en fuite?

HORACE. Non, vraiment!

JULIANO. Un de nos alliés... lord Elfort!

HORACE. L'attaché à l'ambassade d'Angleterre?

JULIANO. Et presque notre compatriote; car il a des parents en Espagne... Il tient par les femmes au duc d'Olivarès dont il pourrait bien hériter... (*S'asseyant sur le canapé à côté de lui.*) Et à propos de femme, il a idée que la sienne est très-bien disposée en ta faveur.

HORACE. Quelle indignité! quand je ne la connais même pas!.. quand c'est toi, au contraire, qui lui fais la cour... et à la femme d'un ami... c'est très-mal.

JULIANO, *riant*. Est-il étonnant?

HORACE. Eh bien! oui... moi, j'ai des scrupules, j'ai des principes.

JULIANO. Un apprenti diplomate!

HORACE. Que veux-tu!.. l'éducation première!.. j'ai été élevé par mon vieil oncle le chanoine dans des idées si bizarres...

JULIANO. Oui, quand on a été mal commencé... mais te voilà à la cour... tu répareras cela. D'abord, tu vas faire un beau mariage .. à ce qu'on dit...

HORACE. Oui, vraiment... Le comte de San-Lucar, mon ambassadeur, m'a pris en affection... et à moi, pauvre gentilhomme qui n'ai rien, il veut me donner sa fille... une riche héritière .. qui est encore au couvent, et je ne sais si je dois accepter.

JULIANO. Plutôt deux fois qu'une.

HORACE. Je m'en rapporte à toi qui es mon ami d'enfance, et je te demande conseil... (*Se levant ainsi que Juliano.*) Crois-tu que l'honneur et la délicatesse permettent de se marier... quand on a au fond du cœur une passion?

JULIANO. Très-bien... attendu que de sa nature le mariage éteint toutes les passions.

HORACE. Et si rien ne peut l'éteindre?

JULIANO. On se raisonne, on s'éloigne, on cesse de voir la personne...

HORACE, *avec impatience*. Eh! je ne la vois jamais!

JULIANO. Eh bien! alors... de quoi te plains-tu?

HORACE. De ne pas la voir, de passer ma vie à la chercher, à la poursuivre. . sans pouvoir ni la rencontrer, ni l'atteindre.

JULIANO. Horace, mon ami, es-tu bien sûr d'avoir ton bon sens? Tu reviens de France, et les romans nouveaux qu'on publie...

HORACE. Laisse-moi donc!

JULIANO. Sont bien dangereux pour les esprits faibles, sans compter que souvent ils sont faibles d'esprit.

HORACE, *vivement*. Il ne s'agit pas de France!.. mais d'Espagne, de Madrid... C'est ici, l'année dernière... à une fête de la cour, que je l'ai vue pour la première fois.

JULIANO. Ici?

HORACE. Au même bal que cette année, ce bal masqué et déguisé, que notre reine donne tous les ans aux fêtes de Noël... Imagine-toi, mon ami. .

JULIANO. Une physionomie délicieuse! cela va sans dire.

HORACE. Elle était masquée.

JULIANO. C'est juste.

HORACE. Mais la tournure la plus élégante, la plus jolie main que jamais un cavalier ait serrée dans les siennes .. en dansant... bien entendu... car je l'avais invitée, et sa danse...

JULIANO. Était ravissante...

HORACE. Non; elle ne connaissait aucune figure... elle ne connaissait rien... Il semblait que c'était la première fois de sa vie qu'elle vînt dans un bal... Il y avait dans ses questions une naïveté, et dans tous ses mouvements une gaucherie et une grâce délicieuses... Elle avait accepté mon bras, nous nous promenions dans ces riches salons, où tout l'étonnait, tout lui semblait charmant... mais à chaque mot qu'on lui adressait, elle balbutiait .. elle semblait embarrassée... et moi qui le suis toujours... tu comprends, il y avait sympathie... Je m'intéressais à elle, je la protégeais, elle n'avait plus peur... moi non plus, et si je te disais quel charme dans sa conversation, quel esprit fin et délicat!.. Je l'écoutais, je l'admirais, et le temps s'écoulait avec une rapidité... lorsque tout à coup un petit masque passe auprès d'elle en lui disant: *Voici bientôt minuit.* — *Déjà!..* s'écria-t-elle... et elle se leva avec précipitation.

JULIANO, *souriant*. Eh mais! comme Cendrillon.

HORACE. Je voulus en vain la retenir .. Adieu, me disait-elle, adieu, seigneur Horace...

JULIANO. Elle te connaissait donc?

HORACE. Je lui avais appris, sans le vouloir, mon nom, ma famille, mes espérances, toutes mes pensées enfin... tandis qu'elle, j'ignorais qui elle était... et ne pouvant me décider à la perdre ainsi, je l'avais suivie de loin.

JULIANO. C'était bien ..

HORACE. Je la vois ainsi que sa compagne s'élancer en voiture... avec une vivacité qui me laissa voir le plus joli pied du monde... un pied admirable.

JULIANO. Comme Cendrillon.

HORACE. Bien mieux encore... et, dans ce moment, elle laissa tomber...

JULIANO. Sa pantoufle verte?..

HORACE. Non, mon ami... son masque! J'étais près de la voiture, à la portière .. et jamais, jamais je n'oublierai cette physionomie enchanteresse, ces beaux yeux noirs, ces traits si distingués, qui sont là, gravés dans mon cœur...

JULIANO. Et la voiture ne partait pas? et ce char brillant et rapide ne l'avait pas soustraite à tes regards?

HORACE. Ah! c'est que... je ne sais comment te le dire... ce char brillant et rapide était une voiture de place.

JULIANO. Je devine... la personne si distinguée était peut-être une grisette!

HORACE. Quelle indigne calomnie! il est vrai que ces deux dames paraissaient inquiètes... elles semblaient se consulter entre elles.

JULIANO. Que te disais-je?

HORACE. Et je crus deviner... mais tu vas te moquer de moi... Je crus deviner à leur embarras qu'elles avaient tout uniment oublié...

JULIANO. Leur bourse?

HORACE. Justement.

JULIANO. Tu offris la tienne?

HORACE. En m'enfuyant, pour qu'il leur fût impossible de refuser.

JULIANO, *riant*. Ah! ah! ah! mon ami... mon cher ami! quel dénoûment bourgeois pour une si brillante aventure!.. ça fait mal.

HORACE. Attends donc! tu te hâtes de juger!.. Quelques jours après je reçus à mon adresse un petit paquet contenant la modique somme que je lui avais prêtée.

JULIANO. Cela t'étonne?..

HORACE. Dans une bourse brodée par elle.

JULIANO. Qu'en sais-tu?

HORACE. J'en suis sûr... une bourse brodée en perles fines!. et dans cette bourse un petit papier et deux lignes .. Tiens, vois, si toutefois tu le peux; car je l'ai lu tant de fois...

JULIANO, *regardant la signature*. Signé le Domino noir.
« *Cette place de secrétaire d'ambassade, qu'au bal vous*
« *désiriez tant, vous l'aurez... ce soir vous serez nommé* »

HORACE. Et ça n'a pas manqué! le soir même! moi qui n'avais aucun espoir, aucune chance..... c'est inconcevable..... c'est magique... oh! elle reviendra.

JULIANO. Qui te l'a dit?

HORACE. Un instinct secret... Oui, mon ami, il me semble qu'elle est toujours là, auprès de moi... invisible à tous les yeux... et à chaque instant... je m'attends...

JULIANO, *riant*. A quelque apparition surnaturelle?..

HORACE. Pourquoi pas? maintenant que nous n'avons plus l'inquisition, on peut croire sans danger à la magie, à la sorcellerie.

JULIANO. Et tu y crois?

HORACE. Un peu!.. Mon oncle le chanoine croyait fermement aux bons et aux mauvais anges... et que veux-tu! il m'a donné foi en sa doctrine que je trouve consolante.

JULIANO. Et qui, par malheur, n'est qu'absurde!

HORACE. C'est bien ce qui me désole... aussi j'en veux à ma raison quand elle me prouve que mon cœur a tort.

(*On entend un prélude de contredanse.*)

JULIANO. Pardon, mon cher ami... j'ai une danseuse qui m'attend... Viens-tu dans la salle de bal?

HORACE. Non, j'aime mieux rester ici.

JULIANO. Avec elle?..

HORACE. Peut-être bien!

JULIANO, *qui sort en riant*. Bonne chance!

—

SCENE III.

HORACE, *seul. L'air de danse continue toujours.* Il se moque de moi et il a raison!.. (*S'asseyant sur le canapé à droite.*) Mais c'est qu'aujourd'hui plus que jamais, aujourd'hui tout me la rappelle... C'est ici... qu'il y a un an, à cette même fête, dans ce petit salon... je l'ai vue apparaître... (*Apercevant Angèle et Brigitte qui entrent par la porte du fond à gauche.*) Ah! cette taille, cette tournure... surtout... ce joli pied!..

—

SCENE IV.

BRIGITTE ET ANGÈLE, *au fond du théâtre*; HORACE, *sur le canapé.*

TRIO.

ANGÈLE, *à Brigitte.*

Tout est-il disposé?

BRIGITTE.

C'est convenu, c'est dit!

ANGÈLE.

La voiture à minuit nous attendra!..

HORACE, *sur le canapé, à part.*

C'est elle!

ANGÈLE, *à Brigitte.*

Et toi, songes-y bien!.. au rendez-vous fidèle,
Dans ce salon, à minuit!

BRIGITTE ET HORACE.

A minuit!

ANGÈLE.

Un instant de retard, et nous serions perdues.

BRIGITTE.

Je le sais bien!

ANGÈLE.

Et rien qu'y penser me fait peur!

BRIGITTE.

Allons, Madame, allons, du cœur.
Et dans la foule confondues,
En songeant au plaisir, oublions la frayeur!

ENSEMBLE.

ANGÈLE ET BRIGITTE.

O belle soirée!
Moment enchanteur!
Mon âme enivrée
Rêve le bonheur!

HORACE.

O douce soirée!
Moment enchanteur!
Mon âme enivrée
Renait au bonheur!

ANGÈLE, *remontant le théâtre.*

Nous sommes seules!

BRIGITTE, *redescendant et regardant du côté du canapé.*

Non! un cavalier est là
Qui nous écoute!

ANGÈLE, *remettant vivement son masque.*

O ciel!

(*Horace s'est étendu sur le canapé, a fermé les yeux et feint de dormir au moment où Brigitte le regarde.*)

BRIGITTE.

Rassurez-vous, Madame,
Il dort!

ANGÈLE.
Bien vrai!
BRIGITTE.
Sans doute!
HORACE, *à part, les yeux fermés.*
Et sur mon âme,
Profondément il dormira!
BRIGITTE, *le regardant sous le nez.*
Il n'est vraiment pas mal! regardez-le, de grâce!
ANGÈLE, *s'avançant.*
Ah! grand Dieu!.. c'est lui!.. c'est Horace!
BRIGITTE, *étonnée.*
Horace!..
ANGÈLE.
Eh! oui, ce jeune cavalier
Qui nous protégea l'an dernier.
BRIGITTE.
C'est possible... et j'aime à vous croire.
ANGÈLE.
Quoi! tu ne l'aurais pas reconnu?
BRIGITTE.
Non vraiment.
Je n'ai pas autant de mémoire
Que Madame.
HORACE, *à part.*
Ah! c'est charmant!

ENSEMBLE.

ANGÈLE ET BRIGITTE.
O belle soirée!
Moment enchanteur!
Mon âme enivrée
Rêve le bonheur!
HORACE.
O douce soirée!
Moment enchanteur!
Mon âme enivrée
Renaît au bonheur!

BRIGITTE, *regardant du côté du salon, à gauche.*
L'orchestre a donné le signal :
Voici qu'à danser l'on commence,
Entrons dans la salle du bal.
ANGÈLE, *avec embarras, et regardant Horace.*
Pas maintenant.
BRIGITTE.
Pourquoi?
ANGÈLE.
Je pense
Qu'à la fin de la contredanse
On sera moins remarquée... attendons!..
BRIGITTE, *avec un peu d'impatience.*
Comme vous le voudrez, mais ici nous perdons
Un temps précieux.
ANGÈLE.
Non, ma chère.
(*Lui montrant la porte à gauche.*)
D'ici l'on voit très-bien.
BRIGITTE, *se plaçant près de la porte et regardant.*
C'est juste.
HORACE, *à part.*
O sort prospère.
ANGÈLE, *s'approchant d'Horace pendant que Brigitte n'est occupée que de ce qui se passe dans la salle du bal.*
Ah! si j'osais...
Non... non, jamais!

PREMIER COUPLET.

Le trouble et la frayeur dont mon âme est atteinte
Me disent que j'ai tort... hélas! je le crains bien.
Mais... mais... je puis du moins le regarder sans crainte.
Il dort! il dort! et n'en saura rien,
Non, non... jamais il n'en saura rien!
BRIGITTE, *quittant la porte à gauche.*
Entendez-vous ce joyeux boléro?

ANGÈLE, *à part, et regardant Horace.*
Mon Dieu! mon Dieu!.. ce bruit nouveau
Va l'éveiller... le maudit boléro!
BRIGITTE.
Le joli boléro!

ENSEMBLE.

ANGÈLE.
Je crains qu'il ne s'éveille
A ces accords joyeux!
Oui, tout me le conseille,
Fuyons loin de ses yeux!
(*S'arrêtant.*)
Non... non... quelle merveille,
Il dort... il dort très-bien!
Mon Dieu! fais qu'il sommeille
Et qu'il n'entende rien.
BRIGITTE, *riant.*
Bien loin qu'il ne s'éveille
A ces accords joyeux,
On dirait qu'il sommeille
Et n'en rêve que mieux!
Ah! c'est une merveille,
Et je n'y conçois rien;
Vraiment, quand il sommeille,
Ce monsieur dort très-bien!
HORACE, *sur le canapé.*
Ah! loin que je m'éveille,
Fermons, fermons les yeux!
L'amour me le conseille :
Dormons pour être heureux!
(*Soulevant sa tête de temps en temps.*)
Pendant que je sommeille,
D'ici je vois très-bien.
O suave merveille!
Quel bonheur est le mien!
(*Brigitte retourne à la porte du bal, regarde le boléro, et Angèle se rapproche du canapé.*)

ANGÈLE.
Ah! combien mon âme est émue!
HORACE, *à demi-voix sur le canapé et feignant de rêver.*
A toi!.. toujours à toi,
Ma charmante inconnue!
ANGÈLE.
En dormant il pense à moi!
DEUXIÈME COUPLET.
Nul sentiment coupable en ces lieux ne m'anime,
Et pourtant y rester est mal. . je le sens bien!
Mais ce bouquet... je puis le lui laisser sans crime.
Il dort!.. il dort!.. il n'en saura rien!
Non! il n'en saura jamais rien!
(*Elle place son bouquet sur le canapé à côté d'Horace; en ce moment le bruit de l'orchestre reprend une nouvelle force, elle s'éloigne vivement.*)

ENSEMBLE.

ANGÈLE.
Je crains qu'il ne s'éveille
A ces accords joyeux!
Et tout me le conseille,
Fuyons loin de ces lieux!
Mais non, quelle merveille,
Il dort! il dort très-bien!
Mon Dieu! fais qu'il sommeille
Et qu'il n'entende rien!
BRIGITTE.
Bien loin qu'il ne s'éveille
A ces accords joyeux,
On dirait qu'il sommeille
Et n'en rêve que mieux!
Ah! c'est une merveille,
Et je n'y conçois rien;
Vraiment, quand il sommeille,
Ce monsieur dort très-bien!
HORACE.
Ah! loin que je m'éveille,
Fermons, fermons les yeux!

L'amour me le conseille :
Dormons pour être heureux !
Pendant que je sommeille,
D'ici je vois très-bien.
(*Prenant le bouquet qu'il cache dans son sein.*)
O suave merveille !
Quel bonheur est le mien !

—

SCENE V.

BRIGITTE, ANGÈLE; HORACE, *sur le canapé*; JULIANO, *sortant de la salle du bal au fond, à droite.*

JULIANO. Voici le plus joli boléro que j'aie jamais dansé !

HORACE, *se levant brusquement et courant à lui.* Mon ami... mon cher ami! (*Il lui parle bas en l'entraînant au bord du théâtre, à droite.*)

ANGÈLE, *qui a remis son masque.* Ah! mon Dieu! il s'est réveillé en sursaut!

BRIGITTE, *de même.* N'allez-vous pas le plaindre?.. depuis le temps qu'il dort!.. Conçoit-on cela?.. venir au bal pour dormir!..

ANGÈLE. Tais-toi donc!

HORACE, *bas, à Juliano.* Oui, mon ami... elle! c'est mon inconnue!

JULIANO. Tu crois?

HORACE. Certainement! mais je voudrais en être encore plus sûr.

JULIANO. C'est-à-dire que tu voudrais lui parler.

HORACE. J'en meurs d'envie... mais tant qu'elle sera avec sa compagne...

JULIANO. C'est-à-dire qu'il faudrait l'éloigner.

HORACE. Si tu pouvais.

JULIANO. Je vais l'inviter à danser.

HORACE. Quelle reconnaissance !

JULIANO. Laisse donc !.. entre amis... et puis elle a l'air d'être gentille. (*On entend une ritournelle de contredanse, et Juliano s'approche de Brigitte.*) Je ne pense pas, beau masque, que vous soyez venue au bal pour rester éternellement dans ce petit salon... et si vous vouliez m'accepter pour cavalier?

BRIGITTE, *regardant Angèle qui lui fait signe d'accepter.* Bien volontiers, Monsieur. (*On entend la ritournelle d'une contredanse.*)

JULIANO. Mais il n'y a pas de temps à perdre .. vous avez entendu la ritournelle qui nous invite... et dans un bal j'ai pour principe de ne jamais manquer une contredanse... Venez, venez, senora.

BRIGITTE, *sortant avec Juliano qui l'entraine.* A la bonne heure, au moins il ne dort pas, celui-là. (*Ils sortent par le salon du fond, à droite.*)

—

SCENE VI.

ANGÈLE, HORACE.

HORACE, *arrêtant Angèle qui veut suivre Brigitte.* Ah! de grâce, Madame, un instant, un seul instant!

ANGÈLE, *déguisant sa voix.* Que voulez-vous de moi, seigneur cavalier?

HORACE. Ah! ne le devinez-vous pas!.. et faut-il vous dire que je vous ai reconnue?

ANGÈLE, *de même.* Vous pourriez vous tromper!

HORACE. Moi! Demandez-le à ce bouquet! (*Il le tire de son sein et le lui présente.*)

ANGÈLE. O ciel!

HORACE. Qui désormais ne me quittera plus! . car il me vient de vous; c'est de vous que je le tiens.

ANGÈLE. Ah! vous ne dormiez pas!

HORACE, *vivement.* Je le voulais, je vous le jure. . j'y ai fait tous mes efforts, je n'ai pas pu.

ANGÈLE. Une ruse... une trahison... je ne vous reconnais pas là!

HORACE. Si je suis coupable... à qui la faute?.. à vous, qui depuis un an prenez à tâche de me fuir en me comblant de bienfaits... à vous, qui savez avec tant d'adresse vous soustraire à mes regards... à vous qui dans ce moment encore semblez vous défier de moi en me cachant vos traits... (*Angèle ôte son masque.*) Ah! c'est elle... la voilà présente à mes yeux... comme elle l'était à mon souvenir.

ANGÈLE. Ce souvenir-là... il faut le bannir.

HORACE. Et pourquoi?

ANGÈLE. Vous allez vous marier... vous allez épouser la fille du comte de San-Lucar.

HORACE. Jamais! jamais!..

ANGÈLE. C'est moi qui ai songé pour vous à ce mariage.

HORACE. Vous, Madame?

ANGÈLE. Oui, sans doute .. car vous n'avez rien... et pour soutenir votre nom et votre naissance... il vous faut une belle fortune.

HORACE, *avec impatience.* Eh! Madame! songez moins à ma fortune... et plus à mon bonheur... il n'est qu'avec vous... auprès de vous... et je vous le déclare d'avance... je renonce à ce mariage et à tous ceux que l'on me proposerait... je ne me marierai jamais .. ou je vous épouserai!

ANGÈLE. En vérité!

HORACE. Oui, Madame... vous... vous seule au monde!

ANGÈLE. Eh! qui vous dit que je puisse vous appartenir?.. qui vous dit que je sois libre?

HORACE. Grand Dieu!.. mariée!

ANGÈLE. Si cela était?

HORACE. Ah! j'en mourrais de douleur et de désespoir!

ANGÈLE. Horace!

HORACE. Pourquoi alors vous ai-je revue?.. pourquoi venir ainsi?

ANGÈLE. Pour vous faire mes adieux... oui, Horace, mes derniers adieux.

HORACE. Eh! qui donc êtes-vous?

ANGÈLE. Qui je suis?

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Une fée, un bon ange
Qui partout suit vos pas,
Dont l'amitié jamais ne change,
Que l'on trahit sans qu'il se venge,
Et qui n'attend pas même, hélas!
Un amour qu'on ne lui doit pas.
Oui, je suis ton bon ange,
Ton conseil, ton gardien,
Et mon cœur en échange
De toi n'exige rien,
Qu'un bonheur!.. un seul!.. et c'est le tien!

DEUXIÈME COUPLET.

Vous servant avec zèle
Ici-bas comme aux cieux,
Sans intérêt je suis fidèle,
Et lorsqu'auprès d'une autre belle
L'hymen aura comblé vos vœux,
Là-haut je prierai pour vous deux!..
Car je suis ton bon ange,
Ton conseil, ton gardien,
Et mon cœur en échange
De toi n'exige rien,
Qu'un bonheur, un seul, c'est le tien!

—

SCENE VII.

ANGÈLE, HORACE, LORD ELFORT, *sortant de la porte à gauche.*

ANGÈLE. Prenez garde! on vient. (*Elle remet précipitamment son masque.*)

HORACE. Qu'avez-vous donc, Madame?

ANGÈLE. Rien .. mais taisez-vous tant que Milord sera là.

HORACE. Et pourquoi donc?

ANGÈLE. Silence!

LORD ELFORT. Encore celle petite Horace de Massarena; et toute seul dans le tête-à-tête... dans ce salon écarté... il y avait quelque chose. (*Il salue Angèle qui se trouble et prend vivement le bras d'Horace.*) Pourquoi donc ce domino il était si troublé à mon aspect?.. (*Il regarde Angèle avec attention.*) Ah! mon Dieu! ce tournure et ce taille... qui était tout à fait le même! Si je n'étais pas bien sûr que Milady... mon femme, était heureusement malade chez elle...

HORACE, *bas, à Angèle.* Qu'a-t-il donc à vous regarder ainsi?

ANGÈLE. Je... l'ignore.

LORD ELFORT. Je n'y tenais plus... et dans le doute, je voulais faire un coup hardi. (*Allant à Angèle.*) Madame voulait-elle accorder à moi le plaisir de danser ensemblement?

HORACE, *vivement.* J'allais faire cette demande à Madame.

ANGÈLE, *à part.* Maladroit!

LORD ELFORT, *vivement.* Je étais donc le premier en date.

HORACE. La date n'y fait rien.

LORD ELFORT. Elle faisait beaucoup quand on avait que cela.

HORACE. La volonté de Madame peut seule donner des droits.

LORD ELFORT. Pour des droits... Je en avais peut-être... beaucoup plus... (*A part.*) que je voulais.

HORACE, *fièrement.* Que Madame daigne seulement m'accepter pour cavalier... et nous verrons.

LORD ELFORT, *s'échauffant.* Yes, nous verrons.

ANGÈLE, *bas, à Horace, et lui serrant la main.* Silence! (*Elle se retourne du côté de Milord et lui présente la main.*)

LORD ELFORT, *étonné.* Elle accepte... ce était donc pas... mais patience... je avais un moyen de savoir...

HORACE, *s'approchant d'Angèle, et d'un ton respectueux.* J'obéis, Madame.

ANGÈLE. C'est bien.

HORACE. Mais l'autre, contredanse?

ANGÈLE, *lui tendant la main.* Avec vous. (*Elle s'éloigne avec Milord par le salon à gauche.*)

—

SCENE VIII.

HORACE, *puis* JULIANO.

HORACE, *avec joie.* Ah! elle a raison!.. qu'allais-je faire?.. du bruit, de l'éclat... la compromettre pour une contredanse qu'elle lui accorde par grâce... et qu'elle me donne à moi, qu'elle me donne d'elle-même!

JULIANO. Eh bien!.. qu'y a-t-il?.. je te vois enchanté.

HORACE. Oui, mon ami... je danse avec elle.

JULIANO. Tant que cela!

HORACE. Ah! ce n'est rien encore... elle m'aime, j'en suis sûr.

JULIANO. Elle te l'a dit?

HORACE. Pas précisément!

JULIANO. Mais tu sais qui elle est?

HORACE. Non, mon ami.

JULIANO. Tu le sauras demain?

HORACE. Non, mon ami... je ne dois plus la voir... c'est la dernière fois.

JULIANO. Et tu es ravi?

HORACE. Au contraire... je suis désespéré... mais j'avais encore une heure à passer avec elle... une heure de plaisir... et je ne pensais plus à l'heure d'après... qui doit faire mon malheur... car c'est tantôt à minuit qu'elle doit partir.

JULIANO. En es-tu bien sûr?

HORACE. Elle l'a dit devant moi... à sa compagne : toutes deux se sont donné rendez-vous ici... dans ce salon... et quand minuit sonnera à cette horloge, je la perds pour jamais.

JULIANO. Allons donc... nous ne pouvons pas le permettre.

HORACE. J'en mourrai de chagrin.

JULIANO. Et elle de dépit... elle veut qu'on la retienne... c'est évident... et tu ne dois la laisser partir qu'après avoir obtenu son secret, son amour... elle ne demande pas mieux.

HORACE. Tu crois?

JULIANO. Mais malgré elle... et c'est une satisfaction que tu ne peux lui refuser.

HORACE. Certainement... mais comment faire?.. comment la retenir quelques heures de plus?

JULIANO. Cela me regarde.

HORACE. Et sa compagne, qui sera toujours là avec elle.

JULIANO. Il faut les séparer... garder l'une... et renvoyer l'autre... quoiqu'elle soit gentille... car j'ai dansé avec elle... et vrai, elle est amusante... surtout par ses réflexions... nous étions déjà fort bien ensemble .. et je vais y renoncer... pour toi... pour un ami... Voilà un sacrifice... que tu ne ferais pas... Tiens, tiens, je la vois d'ici... cherchant des yeux sa compagne .. qu'elle n'aperçoit pas.

HORACE. Je crois bien... elle danse dans l'autre salon.

JULIANO, *avançant l'aiguille de l'horloge, et la mettant à minuit moins quelques minutes.* C'est ce qu'il nous faut... Sois tranquille alors.

HORACE. Que fais-tu donc?

JULIANO. J'avance pour elle l'heure de la retraite.

—

SCENE IX.

HORACE, JULIANO, BRIGITTE.

BRIGITTE, *sortant du salon à droite.* Je ne l'aperçois pas... est-ce qu'elle serait restée tout le temps dans le petit salon?.. ce n'est pas possible... Ah! encore ces deux cavaliers, celui qui dort... et celui qui... enfin .. (*Montrant Juliano.*) le jour! (*Montrant Horace.*) et la nuit!

JULIANO. Puis-je vous rendre service, ma belle senora?

BRIGITTE. Non, Monsieur, ce n'est pas vous que je cherche.

JULIANO. Eh! qui donc?

BRIGITTE. Est-il possible d'être plus indiscret?.. c'est déjà ce que je vous ai dit tout à l'heure.

JULIANO. Quand je vous disais que je vous aimais...

BRIGITTE. A la première contredanse et sans m'avoir vue!

JULIANO. C'est ce qui vous trompe... votre masque était si mal attaché, qu'il m'avait été facile de voir...

BRIGITTE. Quoi donc?

JULIANO. Des joues fraîches et couleur de rose.

BRIGITTE, *à part.* C'est vrai!

JULIANO. Une physionomie charmante...

BRIGITTE. C'est vrai!

JULIANO. Les plus jolis yeux du monde...

BRIGITTE. C'est vrai!

HORACE, *bas, à Juliano.* Quoi! réellement?

JULIANO, *de même.* Du tout!.. c'est de confiance... ce doit être ainsi .. (*Haut, à Brigitte.*) Vous voyez donc bien, senora, que vous pourriez vous dispenser de garder votre masque... car je vous connais parfaitement.

BRIGITTE. C'est étonnant!

JULIANO. La preuve, c'est que tout à l'heure ici, j'ai donné votre signalement exact à un domino noir qui vous cherchait.

BRIGITTE. Qui me cherchait?

JULIANO. Oui, vraiment. . elle disait : « Où donc est-elle?.. où donc est-elle?..—Dans ce salon, ai-je répondu, au milieu de la foule... — Ah! mon Dieu! comment la retrouver?.. en aurai-je le temps? » Puis regardant cette horloge, elle s'est écriée ..

BRIGITTE, *regardant l'horloge et poussant un cri.* Minuit! ce n'est pas possible .. tout à l'heure, dans l'autre salon, il n'était que onze heures... Mon Dieu! mon Dieu! comme le temps passe dans celui-ci!.. (*A Juliano.*) Et ce domino... cette dame... où est-elle?

JULIANO. Partie!

BRIGITTE. O ciel!

JULIANO. Partie en courant.

BRIGITTE. Et sans m'attendre... il est vrai que cinq minutes de plus... impossible après cela... il est trop tard... mais m'abandonner... me laisser seule ainsi...

JULIANO. Ne suis-je pas là?

BRIGITTE. Eh! non, Monsieur, laissez-moi!

JULIANO. Je serais si heureux de vous servir... de vous défendre!

BRIGITTE. Vous voyez bien que je n'ai pas le temps de vous écouter... Laissez-moi partir, je le veux!

JULIANO. Vous êtes fâchée?

BRIGITTE. Je le devrais... mais est-ce qu'on a le temps, quand on est pressé?

JULIANO. Senora... (*Son masque se détache à moitié.*) Ah! qu'elle est jolie!

BRIGITTE. Vous ne le saviez donc pas?.. Quelle trahison!.. vous qui tout à l'heure... Ah! minuit va sonner... je pars.

JULIANO C'est qu'elle est vraiment charmante, et je suis désolé maintenant de mon dévouement... Elle s'éloigne... elle a disparu... et je suis victime de l'amitié... Ah! et cette aiguille qu'il faut ramener sur ses pas. (*Faisant retourner l'aiguille à onze heures.*) Ma foi, nous préparons de l'ouvrage à l'horloger de la cour. (*Se retournant.*) C'est vous, Milord, quelles nouvelles?

SCENE X.

LORD ELFORT, JULIANO, HORACE.

(*Lord Elfort, prenant Juliano à part pendant qu'Horace remonte le théâtre, regarde dans le salon à gauche et disparaît.*)

LORD ELFORT, *à Juliano.* Mon ami, mon ami... car vous étiez mon seul ami... je étais tremblant de colère... mon femme était ici!

JULIANO, *vivement.* Pas possible... sans nous en prévenir... dans quel dessein?

LORD ELFORT. Permettez...

JULIANO. Elle qui se disait malade... et qui avait voulu rester chez elle... Savez-vous que ce serait indigne!

LORD ELFORT. Modérez-vous! car vous voilà aussi en colère que moi... et c'était là ce que j'aimais dans un ami véritable.

JULIANO, *se modérant.* Certainement... Eh bien donc!.. achevez...

LORD ELFORT. Je l'avais trouvée ici, causant en tête-à-tête avec le seigneur Horace de Massarena.

JULIANO. Horace... vous vous êtes abusé.

LORD ELFORT. C'est ce que je me disais... en prenant son bras qui était toute tremblante.

JULIANO. Ce n'était pas une raison ..

LORD ELFORT. Attendez donc! Je parlai à elle... qui répondait jamais... pas un mot!.. mon conversation le gênait... l'ennuyait...

JULIANO. Ce n'était pas encore là une raison...

LORD ELFORT. Attendez donc... Vous connaissez le taille élégante et le tournure de Milady... vous la connaissez comme moi...

JULIANO. Certainement...

LORD ELFORT. Eh bien! mon ami... ce était de même... tout à fait...

JULIANO, *s'animant.* En vérité!

LORD ELFORT, *de même.* Et je avais encore des preuves bien plus... bien plus... effrayantes... Vous savez que Milady, ma femme .. était du sang espagnol .. du sang des d'Olivarès .. et comme toutes les dames de Madrid... elle portait souvent des mouchoirs où étaient brodées les armes de sa famille...

JULIANO. Eh bien?..

LORD ELFORT, *avec colère.* Eh bien!.. l'inconnue.. le masque... le domino.. il avait brodé sur le coin du mouchoir à elle... les armes d'Olivarès.

JULIANO. O ciel!..

LORD ELFORT. Je avais vu... vu de mes yeux .. que j'étais... que j'étais furieux... je méditais d'arracher le mouchoir... la mascarade...

JULIANO. Quelle folie! quel éclat!

LORD ELFORT. Yes .. ce était une bêtise.... et je avais pas fait.

JULIANO. C'est bien.

LORD ELFORT. Je avais pas pu!.. elle avait tout à coup quitté mon bras... s'était glissée dans la foule et au milieu de deux cents dominos noirs... comme le sien... impossible de courir après... Mais ce était elle.

JULIANO. J'en ai peur.

LORD ELFORT. C'était bien elle qui se était dit malade.

JULIANO. Et pourquoi? je me le demande encore!

LORD ELFORT, *avec chaleur.* Pourquoi?.. pourquoi?.. Mais vous ne voyez donc rien... vous?.. ce était pour retrouver ici cette petite Horace de Massarena.

JULIANO. Malédiction!.. et moi qui ai servi, protégé ses amours... nous étions deux... (*A part.*) deux maris.

LORD ELFORT. Quand je disais qu'il porterait malheur à moi... mais bientôt, j'espère...

JULIANO. Allons, Milord... allons, calmons-nous. Dans ces cas-là, il faut se modérer, et surtout se taire.

LORD ELFORT. Ce vous était bien facile à dire...

JULIANO. Du tout... cela me fait certainement autant de peine qu'à vous... mais il faut voir... il faut être bien sûr...

LORD ELFORT. Ce était mon idée... et je priai vous, mon cher ami... de prêter à moi sur-le-champ votre voiture...

JULIANO. Pourquoi cela?

LORD ELFORT. Je avais demandé la mienne dans trois heures seulement, et je voulais à l'instant même retourner chez moi, à mon hôtel... pour bien me assurer que Milady n'y était pas.

JULIANO, *à part.* O ciel! comment la sauver?

LORD ELFORT, *furieux.* Alors... je attendrai son retour. . alors je attendrai elle ce soir... et demain, ce petit Horace que je détestai... que je... Adieu... je pars tout de suite.

JULIANO. Je ne vous quitterai pas... je vous accompagne... je descends avec vous... Demandez nos manteaux... moi, je fais appeler mon cocher. (*Voyant rentrer Horace.*) Il était temps... c'est Horace!

SCENE XI.

HORACE, JULIANO.

JULIANO. Arrive donc, malheureux... Quand je dis malheureux... ce n'est pas toi qui l'es le plus... mais je ne te ferai pas de reproches... tu n'en savais rien... ce n'est pas ta faute!..

HORACE. A qui en as-tu? et que veux-tu dire?..

JULIANO. Que la fée invisible... la beauté mystérieuse qui t'intrigue depuis un an... n'est autre que lady Elfort.

HORACE, *avec désespoir.* Non, non... cela n'est pas... cela ne peut pas être.

JULIANO. Ne vas-tu pas te plaindre... et être fâché?.. Cela te va bien... moi qui suis trahi par vous et qui viens vous sauver...

HORACE. Comment cela?

JULIANO. Son mari... est furieux et compte la surprendre... Il n'en sera rien... cherche Milady .. reconduis-la

chez elle sur-le-champ... moi, pendant ce temps, j'emmène Milord dans ma voiture... mon cocher à qui je vais donner des ordres... nous égarera... nous perdra... nous versera, s'il le faut... c'est peut-être un bras cassé qui me revient... pour toi... pour une infidèle... on ne compte pas avec ses amis... Mais plus tard, sois tranquille... je prendrai ma revanche... Adieu... je vais prendre le mari. (*Il sort par la porte du fond.*)

—

SCENE XII.

HORACE, *seul.* Ah! je n'en puis revenir encore. C'est la femme de Milord.. c'est la passion d'un ami... Adieu mes rêves et mes illusions.. je ne dois plus la voir ni l'aimer... au contraire. je la maudis... je la déteste... Mais, comme dit Juliano, il faut avant tout la sauver!

—

SCENE XIII.

ANGÈLE, HORACE.

HORACE, *à demi-voix.* Fuyez, Madame, fuyez... tout est découvert...

ANGÈLE, *effrayée.* O ciel!

HORACE. Partons à l'instant, ou vous êtes perdue.

ANGÈLE, *de même.* Qui vous l'a dit?

HORACE Mais d'abord le trouble où je vous vois... et puis le comte Juliano que vous connaissez.

ANGÈLE, *naïvement.* Nullement.

HORACE, *à part.* Quelle fausseté? (*Haut et cherchant à se modérer.*) Le comte Juliano m'a appris que votre mari savait tout...

ANGÈLE. Mon mari!..

HORACE, *avec une colère concentrée.* Oui... lord Elfort... qui dans ce moment retourne à votre hôtel.

ANGÈLE. Lord Elfort... mon mari... Ah! c'est original... et surtout très-amusant.

HORACE. Vous riez.. vous osez rire!

ANGÈLE. Oui, vraiment, et ce n'est pas sans raison... car, je vous jure, Monsieur, je vous atteste... que je ne suis pas mariée!..

HORACE. Est-il possible?

ANGÈLE. Et que je ne l'ai jamais été.

HORACE. Ah!.. ce serait trop de bonheur!.. et je ne puis y croire! vous m'avez vu si malheureux... que vous avez eu pitié de moi, et vous voulez m'abuser encore.

ANGÈLE. Non, Monsieur... et la preuve... c'est que malgré les dangers dont vous me supposez menacée... je reste!

HORACE. Dites-vous vrai?

ANGÈLE. Je reste encore... (*Regardant l'horloge.*) et pendant trois quarts d'heure je vous permets d'être mon cavalier...

HORACE. Trois quarts d'heure...

ANGÈLE. Pas une minute de plus.

HORACE. Et ce temps que vous me donnez... j'en suis le maître?

ANGÈLE. Mais oui!.. puisqu'il est à vous!.. Et d'abord je vous rappellerai, puisque vous l'oubliez... que vous me devez une contredanse.

HORACE, *vivement.* On ne danse pas dans ce moment... et puisque vous me laissez l'emploi des instants... du moins vous me l'avez dit...

ANGÈLE. Je n'ai que ma parole.

HORACE J'aime mieux vous demander... mais je n'ose pas.

ANGÈLE. Suis-je donc si effrayante!

HORACE. Dites-moi... qui vous êtes?

ANGÈLE. Tout... Excepté cela!

HORACE. Eh bien! senora... puisque vous n'êtes pas mariée... puisque vous ne l'avez jamais été... vous me l'avez juré... il est une preuve... qui ne me laisserait aucun doute...

ANGÈLE. Et laquelle?

HORACE. Ce serait d'accepter ma main.

ANGÈLE. Écoutez, Horace, ne vous fâchez pas... mais vrai... je le voudrais, que je ne le pourrais pas...

HORACE. Et comment cela?..

DUO.

HORACE.

Parlez, quel destin est le nôtre?
Qui nous sépare? est-ce le rang
Ou la naissance...

ANGÈLE.

Eh! non vraiment,
Ma naissance égale la vôtre.

HORACE.

Alors, c'est la fortune!.. hélas!..
Je le vois, vous n'en avez pas.
Tant mieux! l'amour tient lieu de tout.

ANGÈLE.

Eh! non, Monsieur! je suis riche et beaucoup!

HORACE.

Quoi! la naissance?..

ANGÈLE.

Eh! vraiment, oui.

HORACE.

Et la richesse?..

ANGÈLE.

Eh! vraiment, oui.

ENSEMBLE.

HORACE.

Chez elle tout est réuni!
Alors, quel obstacle peut naître!
Prenez pitié de ma douleur.
Faut-il donc mourir sans connaître
Ce secret qui fait mon malheur?

ANGÈLE.

Quel trouble en mon cœur vient de naître!
Ah! j'ai pitié de sa douleur.
Mais, hélas! il ne peut connaître
Le secret qui fait mon malheur.

HORACE.

De vous, hélas! que puis-je attendre?

ANGÈLE

Mon amitié qui de loin vous suivra.

HORACE.

Et d'un ami, de l'ami le plus tendre;
Rien désormais ne vous rapprochera?

ANGÈLE, *soupirant.*

Eh! mon Dieu, non.

HORACE.

Ah! je vous en supplie,
Qu'une fois encor dans ma vie
Je puisse contempler vos traits.
Oh! que cet espoir me console...
Une fois!.. une seule!

ANGÈLE.

Eh bien! je le promets.

HORACE.

Vous le jurez?

ANGÈLE.

A ma parole
Je ne manque jamais.

HORACE.

Vous le jurez?

ENSEMBLE.

ANGÈLE, *lui montrant la salle du bal.*

N'entendez-vous pas?
On danse là-bas
L'orchestre du bal
Donne le signal:
Profitez du temps,
Dans quelques instants,
Rêves de plaisir
Vont s'évanouir.

HORACE.

Non, je n'entends pas,
Je préfère, hélas!
Aux plaisirs du bal
Ce secret fatal!



HORACE. Ah! c'est elle,, la voilà. — Acte Ier, scène 6.

Et, pour mon tourment,
Voici le moment
Ou bientôt va fuir
Rêve de plaisir.
Ainsi, de vous revoir
Vous me laissez l'espoir?

ANGÈLE.

Une fois... je l'ai dit.

HORACE.

Et comment le saurai-je?

ANGÈLE.

Le bon ange qui vous protège
Vous l'apprendra,
Mais d'ici là
Du secret...

HORACE.

Ah! jamais je ne parle à personne ..

ANGÈLE.

Des faveurs qu'on vous donne...

HORACE.

Quand on m'en donne.
Mais jusques à présent, et vous-même en effet
Devez le reconnaître,
Je ne peux pas être discret.

(*Tendrement, et s'approchant d'elle.*)
Faites que j'aie au moins quelque mérite à l'être.

ENSEMBLE.

ANGÈLE, *sans lui répondre.*
N'entendez-vous pas?
On danse là-bas.
L'orchestre du bal
Donne le signal :
Profitez du temps,
Dans quelques instants,
Pour nous va s'enfuir
Rêve de plaisir.

HORACE, *avec impatience.*
Oui, j'entends, hélas!
Qu'on danse là-bas.
L'orchestre du bal
Donne le signal;
Et, pour mon tourment,
Voici le moment
Où bientôt va fuir
Rêve de plaisir.

(*Ils vont pour entrer dans la salle du bal à droite, et à la pendule de l'un des salons, on entend en dehors sonner minuit.*)

ANGÈLE, *s'arrêtant.*
O ciel! qu'entends-je?
(*Regardant l'horloge du fond.*)
Il me semble
Qu'il n'est pas encor l'heure... et pourtant c'est minuit
Qui dans ce salon retentit.
HORACE, *voulant l'empêcher d'entendre.*
C'est une erreur. .
ANGÈLE, *entendant sonner dans le salon à gauche.*
Eh! non!..
(*Entendant sonner dans un troisième salon.*)
Encore! ah! tous ensemble!
C'est fait de moi!..
Je meurs d'effroi!
Et ma compagne, hélas!.. ma compagne fidèle,
Où la chercher? où donc est-elle?
Comment la trouver à présent?
HORACE, *avec embarras.*
Elle est partie.
ANGÈLE.
O ciel! sans m'attendre... et comment?
HORACE, *de même.*
Par une ruse
Dont je m'accuse...
J'ai su, pour vous garder, l'éloigner en secret!
ANGÈLE, *poussant un cri de désespoir.*
Oh! vous m'avez perdue!
HORACE.
Oh! mon Dieu! qu'ai-je fait?

ENSEMBLE.

ANGÈLE, *elle se lève.*
O terreur qui m'accable!
Qu'ai-je fait, misérable!
A tous les yeux coupable!
Que vais-je devenir?
Que résoudre et que faire?
Au châtiment sévère
Rien ne peut me soustraire,
Je n'ai plus qu'à mourir!
HORACE.
O terreur qui m'accable!
Qu'ai-je fait, misérable!
C'est moi qui suis coupable.
Comment la retenir?
Que résoudre et que faire?
A sa juste colère
Rien ne peut me soustraire,
Je n'ai plus qu'à mourir!
HORACE.
Qu'à moi du moins votre cœur se confie;
Si je peux réparer mes torts...
ANGÈLE, *traversant le théâtre.*
Jamais!.. jamais!..
HORACE.
Ah! je vous en supplie...
Écoutez-moi, Madame, et voyez mes regrets,
Laissez-moi vous défendre ou du moins vous conduire.
ANGÈLE.
Non, je dois partir seule!..
HORACE, *la retenant.*
Encor quelques instants!
ANGÈLE.
Laissez-moi m'éloigner, ou devant vous j'expire!
HORACE.
Eh bien! je vous suivrai!
ANGÈLE.
Non... je vous le défends.

ENSEMBLE.

ANGÈLE.
O terreur qui m'accable! etc.
HORACE.
O terreur qui m'accable! etc.

(*Elle s'éloigne malgré les efforts d'Horace pour la retenir. Arrivée près de la porte, elle lui fait de la main la défense de la suivre. Horace s'arrête. Elle remet son masque et s'éloigne.*)

SCÈNE XIV.

HORACE, *seul.*

Vous le voulez... à cet arrêt terrible
Je me soumets .. j'obéirai...
(*Après un instant de combat intérieur.*)
Non, non, c'est impossible...
Quoi qu'il arrive, hélas!.. je la suivrai!
(*Il s'élance sur ses pas et disparaît.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la salle à manger de Juliano. Au milieu, un brazero allumé. Au fond, une porte, et dans un pan coupé à droite du spectateur une croisée donnant sur la rue. Deux portes à gauche, une à droite. Entre les portes, des armoires, des buffets; au fond, à gauche, une table sur laquelle le couvert est mis.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACINTHE, *seule.* Une heure du matin, et don Juliano, mon maître, n'est pas encore rentré. C'est son habitude. Il ne dort jamais que le jour... et je l'aime autant... le service est bien plus agréable et plus facile avec un maître qui ferme toujours les yeux! Mais ce soir, avant de partir pour le bal de la cour, cette idée de donner à souper à ses amis la nuit de Noël. . quelle conduite!.. pour faire réveillon! Moi qui justement ce matin avais eu la même idée avec Gil Perez, le concierge et l'économe du couvent des Annonciades, et impossible de le décommander à cette heure où tout le monde dort... Mais les maîtres ne s'inquiètent de rien, et n'ont aucun égard, le mien surtout... Jésus Maria, quelle tête! . et qu'une gouvernante est à plaindre chez un garçon, quand il est jeune!.. Quand il est vieux, c'est autre chose! témoin l'oncle de Juliano, le seigneur Apuntador, chez lequel j'étais avant lui.. quelle différence!

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

S'il est sur terre
Un emploi,
Selon moi,
Qui doive plaire,
C'est de tenir la maison
D'un vieux garçon...
C'est là le vrai paradis.
Là, nos avis
A l'instant sont suivis.
Par nos soins dorloté,
Il nous doit la santé;
Notre force est sa faiblesse,
Et l'on est dame, dame et maîtresse;
Vieille duègne ou tendron,
Si nous voulons
Régner sans cesse,
Pour cent raisons
Choisissons
La maison
D'un vieux garçon.

DEUXIÈME COUPLET.

Sa gouvernante
Est son bien,
Son soutien,
Elle régente.
Il est pour elle indulgent
Et complaisant.
Elle aura chez Monseigneur
Les clés de tout et même de son cœur.
Fidèle de son vivant,
Il l'est par son testament,
Où brille, c'est la coutume,
Une tendresse posthume.

Vieille duègne,
Ou tendron,
Si nous tenons
A notre règne,
Pour cent raisons
Choisissons
La maison
D'un vieux garçon.

Mais ici, par malheur, nous n'en sommes pas là, et demain, quand ma nièce Inésille sera avec moi dans cette maison, j'aurai soin de la surveiller, parce qu'une jeunesse qui arrive de sa province, avec des mauvais sujets comme mon maître et ses amis!.. Mais voyez donc, ce Gil Perez, s'il avait au moins l'esprit de venir avant tout ce monde, on pourrait s'entendre... (*Allant à la fenêtre du fond qu'elle ouvre.*) Je ne vois rien. Si vraiment... en face de ce balcon... au milieu de la rue, on s'est arrêté... Ah! mon Dieu... une grande figure, noire... qui lève le bras vers moi... Ah! j'ai peur! (*Elle referme vivement la croisée.*) C'est un avertissement du ciel... J'ai toujours eu idée qu'il m'arriverait malheur de souper tête à tête la nuit de Noël avec l'économe d'un couvent... avec tout autre, je ne dis pas... Ah! l'on frappe!.. Dieu soit loué... C'est Gil Perez... ou mon maître... peu m'importe, pourvu que je ne reste pas seule. (*Elle va ouvrir la porte du fond et pousse un cri de terreur en voyant apparaître une figure noire.*)

—

SCENE II.

ANGÈLE, *en domino et en masque*, JACINTHE.

JACINTHE, *tremblant et marmottant des prières.* Ah! mon bon ange!!. ma patronne... saints et saintes du paradis, intercédez pour moi!.. *Vade retro, Satanas!*

ANGÈLE, *ôtant son masque.* Rassurez-vous, senora... c'est une pauvre femme qui a plus peur que vous!

JACINTHE. Une femme... en êtes-vous bien sûre, et d'où sortez-vous, s'il vous plaît?

ANGÈLE. Je sors du bal!.. d'un bal masqué... vous le voyez... Mais par un événement... trop long à vous expliquer... Il est trop tard maintenant pour que je puisse rentrer chez moi... où l'on ne m'attend pas... car on ignore que je suis au bal... et je me suis trouvée la nuit... seule au milieu de la rue... où j'avais grand'peur, et surtout grand froid... Il neige bien fort... toutes les portes sont fermées, tout le monde dort... il n'y avait de lumière qu'à cette fenêtre qui s'est ouverte... et quand j'ai aperçu une femme, quand je vous ai vue... j'ai repris courage; j'ai frappé, et maintenant, senora, mon sort est entre vos mains.

JACINTHE. C'est fort singulier... fort singulier... Mais enfin, moi, je ne demande pas mieux que de rendre service quand ça ne m'expose pas, et que ça ne me coûte rien.

ANGÈLE, *vivement.* Au contraire... au contraire... tenez... prenez cette bourse...

JACINTHE. Cette bourse...

ANGÈLE. Il y a vingt pistoles... c'est de l'or.

JACINTHE. Je n'en doute pas... je ne puis pas révoquer en doute la franchise de vos manières... mais enfin que voulez-vous?

ANGÈLE. Que vous me donniez un asile... pour quelques heures... jusqu'au jour, après cela, je verrai, je tâcherai...

JACINTHE. Permettez .. recevoir ainsi... une personne inconnue.

ANGÈLE. Mon Dieu!.. mon Dieu!.. que pourrais-je dire... pour vous persuader... ou vous convaincre... Ah! cette bague en diamants .. acceptez-la... je vous prie, et gardez-la en mémoire du service que vous m'aurez rendu .. car, je le vois... vous cédez à mes prières... vous n'avez plus de défiance... vous croyez en moi.

JACINTHE. Comment ne pas vous croire?.. Voilà des façons d'agir... qui révèlent sur-le-champ une personne comme il faut... Aussi je ne doute pas que mon maître...

ANGÈLE. Vous avez un maître...

JACINTHE. Un jeune homme de vingt-cinq ans.

ANGÈLE. Ah! mon Dieu!.. il ne faut pas qu'il me voie... cachez-moi chez vous, dans votre chambre...

JACINTHE, *montrant la porte à droite.* Elle est là.

ANGÈLE. Que personne ne puisse y pénétrer!

JACINTHE. C'est difficile... mon maître va rentrer souper avec une demi-douzaine de ses amis...

ANGÈLE. O ciel!

JACINTHE Qui s'emparent de toute la maison... et qui découvriraient bien vite une jeune et jolie dame telle que vous...

ANGÈLE. Alors je ne reste pas... je m'en vais... (*Elle remonte le théâtre pour sortir, on entend au dehors un bruit de marche.*) Qu'est-ce donc?

JACINTHE. Une patrouille qui passe sous nos fenêtres...

ANGÈLE. Est-ce qu'il y en a beaucoup ainsi?

JACINTHE. Dans presque toutes les rues... c'est pour la sûreté de la ville... elles arrêtent toutes les personnes suspectes qu'elles rencontrent...

ANGÈLE, *à part.* C'est fait de moi!.. (*Haut, à Jacinthe.*) Je reste... je reste... mais si je ne puis m'empêcher de paraître aux regards de ton maître ou de ses amis... n'y aurait-il pas moyen du moins de ne pas leur apprendre qui je suis?.. Ce domino, ce costume va m'exposer à leur curiosité et à leurs questions...

JACINTHE N'est-ce que cela?.. il m'est bien facile de vous y soustraire... J'ai ma nièce Inésille, une Aragonaise, qui vient du pays pour être ici servante à Madrid. J'ai déjà reçu sa malle et ses effets qui sont là dans ma chambre... et si ça peut vous convenir...

ANGÈLE. Oh! tout ce que tu voudras.

JACINTHE. Habillée ainsi, mon maître et ses amis vous apercevront sans seulement faire attention à vous... *La regardant.*) si toutefois c'est possible. (*On frappe à la porte du fond.*)

ANGÈLE. On vient... du silence... entends-tu?.. silence avec tout le monde... et ma reconnaissance...

JACINTHE, *lui montrant la porte à droite.* Je suis muette... entrez vite et que Notre-Dame de Lorette vous protége! (*Angèle entre dans la chambre à droite.*)

—

SCÈNE III.

JACINTHE, GIL PEREZ.

JACINTHE. Le seigneur Gil Perez, c'est bien heureux!

GIL PEREZ. Oui, ma céleste amie, ma divine Jacinthe... j'arrive un peu tard... par excès d'amour et de prudence... il a fallu attendre que la messe de minuit fût terminée, et après cela, j'ai voulu être bien sûr que tout le monde dormait au couvent... et tout le monde dort.

JACINTHE. Tant mieux! on ne vous entendra pas rentrer! car il faut y rentrer à l'instant.

GIL PEREZ. Et pourquoi cela?

JACINTHE. Parce que le comte Juliano, mon maître, va arriver d'un instant à l'autre avec ses amis qui soupent ici.

GIL PEREZ. Comme s'ils n'auraient pas pu rester toute la nuit au bal... c'est très-désagréable... et je n'ai pas du tout envie de m'en retourner.

JACINTHE. Y pensez-vous... me compromettre!

GIL PEREZ. Écoutez donc, Jacinthe.... il fait cette nuit un froid, et un appétit... qui redoublent en ce moment... et quand on avait l'espoir de souper en tête-à-tête au coin d'un bon feu, on ne renonce pas aisément à une pareille béatitude.

JACINTHE. Il le faut cependant... car le moyen de justifier votre présence... à une pareille heure...

GIL PEREZ. Le ciel nous inspirera quelque bon mensonge!.. il en inspire toujours à ses élus!

JACINTHE. En vérité!

GIL PEREZ. Vous direz au seigneur Juliano, votre maître... que vous m'avez prié de venir vous aider pour le souper qu'il donne cette nuit à ses amis.

JACINTHE. C'est vrai, vous avez des talents...

GIL PEREZ. Avant d'être économe... j'ai été cuisinier chez deux archevêques.

JACINTHE. Deux archevêques !..

GIL PEREZ. Je n'ai jamais servi que dans de saintes maisons... c'est bien plus avantageux... On y fait sa fortune dans ce monde, et son salut dans l'autre.

JACINTHE. Je le crois bien... et le couvent des Annonciades, où vous êtes en ce moment?..

GIL PEREZ. C'est le paradis terrestre... A la fois concierge et économe, je suis le seul homme de la maison, et chargé de l'administration temporelle... Que Dieu me fasse encore la grâce de rester un an ou deux dans cette sainte demeure... Je prendrai alors du repos... et me retirerai... dans le monde... avec une honnête fortune que je pourrai offrir à dame Jacinthe.

JACINTHE. Qui, de son côté, ne néglige pas les économies.

GIL PEREZ. Vous en avez fait de bonnes avec le seigneur Apuntador, notre premier maître...

JACINTHE. Qui était si avare...

GIL PEREZ. Excepté pour sa gouvernante.

JACINTHE. C'était sa seule dépense...

GIL PEREZ. Et cela doit aller bien mieux encore avec le seigneur Juliano, son neveu. . un dissipateur.

JACINTHE. Du tout... ça n'est plus ça... il mange son bien avec tout le monde... et quand les maîtres n'ont pas d'ordre...

GIL PEREZ. C'est ce qu'il y a de pire... il finira mal...

JACINTHE. Je le crois aussi... mais en attendant, il y a quelquefois de bonnes aubaines à son service... (*Regardant du côté de la porte à droite.*) ce soir, par exemple...

GIL PEREZ. Qu'est-ce donc!

JACINTHE. Rien... rien... j'ai promis le silence pour aujourd'hui du moins .. mais demain, Gil Perez, je vous conterai cela.

GIL PEREZ. A la bonne heure... on n'a pas de secrets pour un fiancé... pour un époux... Je descends à la cuisine... m'installer au milieu des fourneaux et donner à ces messieurs un souper d'archevêque... Dès qu'ils auront soupé... je porterai là, dans votre chambre... un ou deux plats... des meilleurs que j'aurai mis de côté... et que je tiendrai bien chaudement au coin du feu.

JACINTHE. A la bonne heure... mais si on entrait dans ma chambre. .

GIL PEREZ. Dès qu'ils sortiront de table... ôtez la clé...

JACINTHE. Et vous, alors...

GIL PEREZ. N'en ai-je pas une autre... dont je ne vous ai jamais parlé.

JACINTHE. Est-il possible!... Et comment cela se fait-il? une seconde clé...

GIL PEREZ. C'est celle du seigneur Apuntador... notre ancien maître... je l'ai trouvée ici...

JACINTHE. Ah! monsieur Gil Perez... une telle hardiesse ..

GIL PEREZ. Je cours à la cuisine... (*Il sort par la porte à gauche sur la ritournelle du chœur suivant et pendant que Jacinthe va ouvrir la porte du fond*.)

—

SCÈNE IV.

JACINTHE, JULIANO, PLUSIEURS SEIGNEURS *de ses amis.*

CHŒUR.

Réveillons! réveillons l'hymen et les belles!
Réveillons les maris prêts à s'endormir!
Réveillons! réveillons les amants fidèles!
Réveillons tout jusqu'au désir!
La nuit est l'instant du plaisir!
Vivent la nuit et le plaisir!

JULIANO.

Qu'en son lit la raison sommeille,
Verre en main, à table je veille
Et me console des amours!
Les belles nuits font les beaux jours!

CHŒUR.

Réveillons! réveillons l'amour et les belles!
Réveillons les maris prompts à s'endormir!
Réveillons, réveillons les plaisirs fidèles?
La nuit est l'instant du plaisir!
Vivent la nuit et le plaisir!

JACINTHE.

Quel tapage! c'est à frémir!
Le quartier ne peut plus dormir!

JULIANO, *à part.*

Tout s'arrange au mieux, sur mon âme,
Et lord Elfort en son logis,
En rentrant a trouvé sa femme ..
Il est un Dieu pour les maris!..
Du reste il va venir, (*Haut.*) et toi, belle Jacinthe,
Soigne les apprêts du festin!
Qui manque encore?

TOUS.

Horace!

JULIANO.

Oui! . mais soyez sans crainte.
(*A part.*)
Les amoureux n'ont jamais faim!

JACINTHE.

Quel tapage! c'est à frémir!
Le quartier ne peut plus dormir!
Et l'alcade ici va venir!

(*Elle prend le manteau que son maître a jeté sur un fauteuil et le porte dans la chambre à droite.*)

CHŒUR.

Réveillons! réveillons l'amour et les belles!
Réveillons les maris prompts à s'endormir!
Réveillons! réveillons les plaisirs fidèles!
La nuit est l'instant du plaisir!
Vivent la nuit et le plaisir!

JULIANO, *se retournant et appelant.* Jacinthe!.. Eh bien! où est-elle donc! (*Il va ouvrir la porte à droite, fait un pas dans la chambre et sort tout étonné en voyant Angèle qui entre poussée par Jacinthe.*)

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; JACINTHE, ANGÈLE, *sortant de la porte à droite, habillée en paysanne aragonaise.*

JULIANO.

Que vois-je? quel minois charmant!

TOUS.

Quelle est donc cette belle enfant?

JACINTHE, *à Juliano.*

(*Aux autres*)
C'est ma nièce! Oui, je suis sa tante :
(*A Juliano.*)
Vous savez que nous l'attendions!

TOUS.

C'est une admirable servante
Pour un ménage de garçons!

INESILLE, *faisant la révérence.*

Ah! Messeigneurs, c'est trop d'honneur.
(*Bas, à Jacinthe.*)
Ah! j'ai bien peur! ah! j'ai grand'peur!

JACINTHE, *bas, à Inésille.*

Allons! courage!

JULIANO.

Et son nom?

JACINTHE.

Inésille!

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR.

La belle fille!
Qu'elle est gentille!
Et qu'Inésille

Offre d'attraits!
Quoiqu'ignorante,
Elle m'enchante,
Et pour servante
Je la prendrais!

JACINTHE, *à part.*

La belle fille!
Qu'elle est gentille!
Mon Inésille
Leur plaît déjà!
Jeune, innocente,
Elle est charmante!
Et moi sa tante,
Surveillons-la!

INÉSILLE.

J' vois qu'Inésille,
La pauvre fille!
J' vois qu'Inésille
Leur conviendrait!
Quoiqu'ignorante,
Je les enchante,
Et pour servante
On me prendrait

JULIANO.

PREMIER COUPLET.

D'où venez-vous, ma chère?

INESILLE.

J'arrivons du pays!

JULIANO.

Et que savez-vous faire?

INÉSILLE.

J' n'ons jamais rien appris!

JULIANO.

D'une âme généreuse
Nous vous formerons tous!

INESILLE, *regardant Jacinthe.*

Ah! je fus bien heureuse
D' pouvoir entrer chez vous!
Dans cette maison que j'honore,
(*Faisant la révérence.*)
Être admise est un grand plaisir...
(*A part.*)
Mais j'en aurai bien plus encore
Sitôt que j'en pourrai sortir!

JULIANO.

DEUXIÈME COUPLET.

Vous êtes douce et sage?

INÉSILLE.

Chacun vous le dira!

JULIANO, *lui prenant la main.*

Vous n'êtes point sauvage?

INESILLE.

Sauvag', qu'est-ce que c'est qu' ça?

JULIANO.

En fidèle servante,
Ici vous resterez.

INESILLE.

Si je vous mécontente...
Dam'! vous me renverrez!..
Car dans c'te maison que j'honore,
(*Faisant la révérence.*)
Demeurer est un grand plaisir!..
(*A part.*)
Mais j'en aurai bien plus encore,
Sitôt que j'en pourrai sortir!

JACINTHE, *se mettant entre eux et s'adressant à Inésille.*

Allons! c'est trop jaser! oui... finissons, de grâce!
Il faut qu'ici le service se fasse!

JULIANO.

C'est juste! apporte nous Xérès et Malaga!

JACINTHE, *à Inésille, qu'elle prend par le bras.*

Allons! descendons a la cave!

INÉSILLE, *effrayée.*

A la cave!..

JULIANO.

Je vois qu'elle n'est pas trop brave!

TOUS.

Chacun de nous l'escortera!

JACINTHE.

Non, Messieurs, non; je suis plus brave,
Sa tante l'accompagnera!
Allons!.. venez chercher... Xérès et Malaga!..

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR.

La belle fille!
Qu'elle est gentille!
Qu'Inésille
Offre d'attraits!
Quoiqu'ignorante,
Elle m'enchante,
Et pour servante
Je la prendrais!

JACINTHE.

La belle fille!
Qu'elle est gentille!
Mon Inésille
Leur plaît déjà!
Elle est charmante
Et ravissante,
Et moi sa tante,
Surveillons-la.

INÉSILLE.

Mais Inésille,
La pauvre fille!
Mais Inésille
Les séduirait!
Quoiqu'ignorante,
Je les enchante;
Et pour servante
On me prendrait!

(*Jacinthe sort en emmenant Inésille par la seconde porte à gauche qui mène dans l'intérieur de la maison.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, JULIANO, *puis* HORACE.

JULIANO. Elle est vraiment très-bien, la petite Aragonaise, car elle vient d'Aragon... et il est heureux pour elle qu'elle soit tombée dans une maison comme la mienne... une maison tranquille... un homme seul. . (*Les regardant.*) Pas aujourd'hui du moins. (*Se retournant et apercevant Horace.*) Eh! arrive donc, mon cher ami, j'avais une impatience de te voir!..

HORACE. Et moi aussi.

JULIANO, *à ses compagnons.* Messieurs, voici des cigarettes, et si vous voulez, en attendant le souper... (*Les jeunes gens se forment dans l'appartement en différents groupes, causent ou allument des cigares autour du brazero pendant que Juliano amène Horace sur le devant du théâtre.*) Eh bien! tout a été à merveille... et je ne sais pas comment tu t'y es pris... car j'ai eu peur un moment... Ce lord Elfort, voyant que notre conducteur se perdait et prenait le plus long, a voulu lui-même monter sur le siége... J'oubliais que les Anglais étaient les premiers cochers d'Europe... et en un instant, nous avons été à son hôtel... où je tremblais en montant l'escalier.

HORACE. Tu étais dans l'erreur.

JULIANO. Je l'ai bien vu... et j'ignore comment vous avez fait, toi et Milady, pour rentrer avant nous; mais elle était dans son appartement... elle dormait.

HORACE. Tu te trompes.

JULIANO. Je le crois bien... elle faisait semblant.

HORACE. Mais non, mon ami, ce n'était pas elle, et la preuve, c'est que je suis resté une demi-heure encore avec mon inconnue qui s'est enfuie au moment où minuit sonnait à toutes les pendules.

JULIANO. Laisse-moi donc tranquille...

HORACE. Et nous avons fait un joli coup, tu peux t'en vanter... Il paraît, mon ami, que nous l'avons perdue. . déshonorée.. et elle voulait s'aller jeter dans le Mançanarès.

JULIANO. Ah çà! quand tu auras fini ton histoire...

HORACE. C'est la vérité même, je te l'atteste... Je me suis précipité sur ses pas... je l'ai rejointe au bas du grand

escalier, je la retenais par le bras, lorsque, dans ses efforts pour m'échapper, s'est détaché un riche bracelet que j'ai voulu ramasser, et pendant ce temps elle s'était élancée au dehors... et là, disparue... évanouie comme une ombre... Vingt rues différentes... laquelle avait-elle prise?

JULIANO. Ecoute, Horace, si tu me prends pour dupe, si tu veux t'amuser à mes dépens...

HORACE. Mais non, mon ami, voilà ce bracelet... regarde plutôt.

JULIANO. Il est de fait que je ne l'ai jamais vu à Milady... mais à son élégance, plus encore qu'à sa richesse, il doit appartenir à quelque grande dame... Nous avons ici le jeune Melrhior qui doit se connaître en diamants; il ne sort pas de chez le joaillier de la cour, à cause de sa femme qui est charmante. (*A Melchior.*) Mon cher Melchior, Horace voudrait vous parler.

HORACE, *le prenant à part.* Connaîtriez-vous par hasard ce joyau?

MELCHIOR. Certainement! on l'a vendu dernièrement devant moi.

HORACE. A qui donc?

MELCHIOR. A la reine.

HORACE, *à part.* O ciel!

JULIANO, *revenant près d'eux.* Eh bien? qu'est-ce?.. qu'y a-t-il?

HORACE, *bas, à Melchior.* Taisez-vous! (*Haut, à Juliano.*) Rien, il ne sait rien... il ne connaît pas. (*A part.*) La reine! ce n'est pas possible... c'est absurde! (*Il se retourne et aperçoit Angèle qui sort de la porte à gauche au fond et s'avance au bord du théâtre tenant un panier de vin sous le bras et un bougeoir à la main; il pousse un cri et reste immobile de surprise.*) Ah! voilà qui est encore pire!

INÉSILLE, *apercevant Horace.* C'est lui!

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, INÉSILLE ET JACINTHE, *qui rentre avec elle.*

(*Jacinthe prend le panier de vin que portait Angèle; toutes deux remontent le théâtre et s'occupent à ranger le couvert près de la table qui est au fond à gauche et toute dressée.*)

JULIANO, *à Horace.* Eh bien! qu'as-tu donc?.. comme tu regardes notre jeune servante... Elle est jolie, n'est-ce pas?

HORACE. Ah! c'est là une servante?

JULIANO. Une Aragonaise... la nièce de Jacinthe! ma vieille gouvernante.

HORACE. Et... tu la connais?

JULIANO. Certainement, et ces messieurs aussi... D'où vient ton air étonné?

HORACE. Ah! c'est que, c'est que... Dis-moi, toi qui vois la reine... car moi je l'ai à peine aperçue... Mais toi, tu la vois souvent... ne trouves-tu pas que cette petite servante ressemble beaucoup à la reine?

JULIANO. Pas du tout... pas un seul trait.

HORACE. Tu en es bien sûr?

JULIANO. Certainement!.. Pourquoi cette question?

HORACE, *avec embarras.* C'est que... (*A part.*) Allons, je deviens fou... je perds la tête! (*Il regarde toujours Angèle sans oser l'approcher ni lui adresser la parole.*)

JULIANO. Il paraît que Milord ne vient pas... (*Bas, à Horace.*) Il aura été obligé de faire sa paix avec Milady, à moins qu'il n'ait été soupirer sous le balcon de quelque belle Espagnole.

HORACE, *d'un air distrait et regardant toujours Inésille.* Lui!

JULIANO. C'est un amateur... l'Opéra de Madrid vous dira ses conquêtes... mais puisque le conquérant est en retard.. à table, Messieurs, à table. (*Pendant ce temps, Jacinthe et Inésille ont apporté la table au milieu du théâtre. Tous s'asseyent; Inésille se tient debout, une serviette et une assiette à la main, et elle sert tout le monde. Horace, immobile, ne boit ni ne mange et reste, la fourchette en l'air, toujours occupé à regarder Angèle, qui n'a pas l'air de le connaître.*) A boire avant tout.. (*Inésille sert à boire à Horace, dont la main tremble, et qui choque son verre contre la bouteille.*) et que d'abord je fasse réparation à mon ami Horace... j'ai cru, Messieurs qu'il m'avait enlevé une maîtresse.

TOUS. Ah! c'est affreux!

JULIANO. Il paraît que j'avais tort et qu'elle m'est fidèle... je dis il paraît, parce que, dans ce cas, le doute est déjà un bénéfice dont il faut se contenter. Je bois donc à mon ami Horace et à ses succès.

TOUS. A ses succès!

JULIANO. Cela ne fera pas mal... car, dans ce moment, c'est le héros de roman le plus malheureux... Il a entre autres une belle inconnue, une nymphe fugitive qui n'est pourtant qu'à moitié cruelle.

HORACE, *vivement.* Juliano! je t'en conjure!

JULIANO. Tu lui as promis d'être discret, c'est de droit; mais nous aussi nous le sommes tous, et vous ne croiriez pas, Messieurs, que pour elle il est prêt à refuser un mariage superbe... Inésille, une assiette... Une dot magnifique qui m'irait si bien!

HORACE. Je te l'abandonne!

JULIANO. J'accepte... vous en êtes témoins... à ce prix je t'abandonne ta beauté anonyme... ta fille des airs, ta sylphide.

HORACE. Juliano, pas un mot de plus!

JULIANO. N'as-tu pas peur... elle ne peut pas nous entendre... elle n'est pas ici.

HORACE. Peut-être!.. Ne l'ai-je pas dit qu'en tous lieux elle était près de moi... sur mes pas... à mes côtés... que je la regardais comme mon bon ange, mon ange tutélaire, et que, visible ou non, elle était toujours là présente à mes yeux et à mon cœur!

INESILLE, *qui l'écoute avec émotion, laisse tomber l'assiette qu'elle tenait, qui roule et se casse.* Ah! mon Dieu!

JULIANO. A merveille! l'Aragonaise arrange bien mon mobilier de garçon.

JACINTHE, *allant à elle.* La maladroite!

JULIANO. Ne vas-tu pas la gronder.

INESILLE. N' vous fâchez pas, ma tante, je la paierons sur mes gages.

JACINTHE. Elle le mériterait.

JULIANO. Certainement; mais je lui fais grâce... je suis bon prince, et je lui demande, pour toute indemnité, une chanson du pays.

TOUS. C'est juste!.. une chanson aragonaise!

JACINTHE, *bas, à Inésille.* En savez-vous?

INÉSILLE, *de même.* Je crois que oui... à peu près.

TOUS.

Écoutons bien!

JULIANO.

Qu'ici son talent brille!

JACINTHE, *bas, à Inésille.*

Du courage!

JULIANO.

C'est un concert

Qu'Inésille...

HORACE, *stupéfait.*

Inésille

JULIANO.

Nous réservait pour le dessert.

RONDE ARAGONAISE.

INÉSILLE.

(*Jacinthe vient de lui apporter des castagnettes avec

lesquelles elle s'accompagne pendant les couplets suivants.)

PREMIER COUPLET.

La belle Inès
Fait flores;
Elle a des attraits,
Des vertus;
Et, bien plus,
Elle a des écus.
Tous les garçons,
Bruns ou blonds,
Lui font les yeux doux;
Qui de nous
Voulez-vous
Prendre pour époux?
Est-ce un riche fermier?
Est-ce un galant muletier,
Ou bien un alguazil?
Celui-là vous convient-il?
Tra, la, la, tra, la, la.
— Non, mon cœur incivil,
Tra, la, la, tra, la, la.
Refuse l'alguazil,
Tra, la, la, tra, la, la.
— L'alcade vous plaît-il?
Tra, la, la, tra, la, la.
— Fût-ce un corrégidor,
Je le refuse encor.
— Que voulez-vous,
Belle aux yeux doux?
Répondez, nous vous aimons tous.
Qui de nous
Voulez-vous
Prendre pour époux?
— L'amoureux
Que je veux,
C'est celui qui danse le mieux.

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR.

Que de grâce! que de candeur!
C'est un morceau de grand seigneur,
Et déjà mon cœur amoureux
S'enflamme au feu de ses beaux yeux!

HORACE.

C'est bien son regard enchanteur :
Mais ce costume!.. est-ce une erreur?
Et que dois-je croire en ces lieux,
Ou de mon cœur, ou de mes yeux?

JACINTHE.

Ah! quel son de voix enchanteur!
Ma nièce me fait de l'honneur!
Et déjà leur cœur amoureux
S'enflamme au feu de ses beaux yeux!

INÉSILLE.

DEUXIÈME COUPLET.

Dès ce moment,
Chaque amant
Se met promptement
A danser.
Balancer,
Passer,
Repasser,
Et castagnettes en avant,
Chaque prétendant
S'exerçait
Et donnait
Le signal
Du bal.
Le muletier Pedro
Possédait le boléro,
Et l'alcade déjà
Brillait dans la cachucha;
Tra, la, la, tra, la, la,
— Messieurs, ce n'est pas ça,
Tra, la, la, tra, la, la,
Et, pendant ce temps-là,
Tra, la, la, tra, la, la,
Le jeune et beau Joset,
Tra, la, la, tra, la, la,
De loin la regardait
Et, de travers dansait,
Car il l'aimait ..
— Belle aux yeux doux,
Ce beau bal nous réunit tous;
Qui de nous
Voulez-vous
Prendre pour époux?
— Le danseur que je veux :
C'est celui, c'est celui qui m'aime le mieux.
Oui, Joset, je te veux,
Car c'est toi qui m'aime le mieux.

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR.

Que de grâce! que de candeur! etc , etc.

HORACE.

C'est bien son regard enchanteur, etc., etc.

JACINTHE.

Ah! quel son de voix enchanteur! etc., etc.

JULIANO. Allons, Jacinthe, le punch et le café dans le salon ! (*Jacinthe sort un instant. Ils se lèvent tous, et les domestiques des jeunes seigneurs enlèvent la table, qu'ils portent au fond du théâtre.*)

JULIANO ET LE CHOEUR, *voyant sortir Jacinthe.*

Je n'y tiens plus!

INÉSILLE.

Ah! finissez, de grâce!

TOUS, *entourant Inésille.*

Non, vraiment... mon cœur amoureux...

INÉSILLE, *se défendant.*

Ah! je frémis de leur audace!

TOUS, *de même.*

S'enflamme au feu de tes beaux yeux!

HORACE, *seul, à gauche du théâtre et regardant Inésille.*

Comment, serait-ce elle en ces lieux?
Non... ce n'est pas!.. c'est impossible!

JULIANO ET LE CHOEUR, *entourant Inésille.*

Allons, ne sois pas inflexible!

INÉSILLE.

Laissez-moi! laissez-moi!

JULIANO ET LE CHOEUR.

De l'un de nous daigne accepter la foi!

INÉSILLE, *se défendant.*

Laissez-moi! laissez-moi!

HORACE.

Ce n'est pas elle... non, non, non, c'est impossible!

JULIANO ET LE CHOEUR.

Rien qu'un baiser, un seul...

INÉSILLE.

Laissez-moi! laissez-moi!

JULIANO ET LE CHOEUR.

Tu céderas!

INÉSILLE, *poussant un cri, s'échappe de leurs mains et se précipite dans les bras d'Horace, en lui disant :*

Ah!.. défendez-moi!

HORACE, *à part, avec joie.*

C'est elle!

JACINTHE *sort en ce moment de la première porte à gauche, qui est celle du salon, et dit d'un air sévère :*

Eh bien! que vois-je?

JULIANO ET LE CHOEUR, *s'arrêtant, et à demi-voix.*

C'est la tante!
De la duègne craignons la colère imposante.

JACINTHE.

Dans le salon le punch est là qui vous attend.

JULIANO.

Et les tables de jeu?

JACINTHE.

Tout est prêt.

JULIANO.

C'est charmant!
(*Faisant signe aux convives de passer dans le salon.*)
Messieurs... Messieurs, le punch est là qui vous attend.

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR.

Que de grâce! que de candeur!
Mais pour toucher ce jeune cœur,
De cet argus fuyons les yeux,
Plus tard nous serons plus heureux!



INÉSILLE. Qu'est-ce que c'est, Monsieur? voulez-vous du Xérès ou du Malaga? — Acte 2, scène 8.

ORACE.
C'est elle! ô moment enchanteur!
Combien je bénis sa frayeur;
Oui, c'est elle que dans ces lieux
L'amour offre encore à mes yeux!

JACINTHE.
Mais voyez donc ces grands seigneurs...
Quelle indécence! quelles mœurs!
(*A Inésille.*)
Mais ne craignez rien en ces lieux
Tant que vous serez sous mes yeux!
(*Ils entrent tous dans le salon à gauche.*)

JACINTHE, *à Inésille.* Les voilà partis, soyez sans crainte .. je descends à la cuisine. (*Elle sort par la seconde porte à gauche. Au moment où elle s'éloigne, Horace, qui était entré le dernier dans le salon, revient sur ses pas près d'Inésille, qui est seule et range le couvert.*)

SCÈNE VIII.

HORACE, INÉSILLE.

HORACE, *s'approchant d'elle timidement.* Madame...

INÉSILLE. Qu'est-ce que c'est, Monsieur? voulez-vous du Xérès ou du Malaga? (*Elle lui offre un verre.*)

HORACE, *étonné.* Non, non, ce n'est pas possible!

INESILLE, *imitant un léger patois de paysanne.* Dame! si vous voulez autre chose, dites-le... me voilà .. je suis à vos ordres. .

HORACE. Quoi, vraiment!.. vous seriez?..

INÉSILLE. Inésille l'Aragonaise... la nièce à dame Jacinthe.

HORACE. Ah! ne cherchez pas à m'abuser, je vous ai reconnue!

INÉSILLE. Moi! mon beau monsieur?

HORACE. Quand tout à l'heure, pour échapper à leurs poursuites, vous vous êtes jetée dans mes bras...

INÉSILLE. Dame! vous me sembliez le plus sage et le plus raisonnable... excusez-moi... si je me suis trompée...

HORACE, *vivement.* Oh! oui.. oui... sans doute!.. car dans ce moment surtout je ne suis pas bien sûr d'avoir toute ma raison... Vois-tu Inésille... si c'est toi... (*Avec respect.*) si c'est vous... c'est affreux de vous jouer ainsi de mes tourments.

INESILLE. Moi, mon bon Dieu! tourmenter un cavalier si gentil et si bon!..

HORACE, *s'avançant sur elle.* Eh bien!.. si tu n'es pas



ANGÈLE. Je suis sauvée enfin! le jour venait d'éclore!
Il était temps... — Acte 3, scène 4.

elle .. c'est une ressemblance si grande... si exacte... que j'éprouve auprès de toi... ce que j'éprouvais auprès d'elle. . le cœur me bat. . ma vue se trouble... je t'aime...

INESILLE, *se reculant*. Ah ben! ah ben! ah ben! moi qui vous croyais si sage... prenez garde, je vais me dedire.

HORACE. Et tu as raison... je suis un fou... un insensé dont il faut que tu aies pitié... viens avec moi. (*Il lui prend la main, qu'elle veut retirer.*) Ah! ne crains rien .. je te respecterai... mais je te regarderai... je croirai que c'est elle. . et je te dirai... car avec toi... j'ai moins peur... je te dirai ce que je n'oserais lui dire. . que je l'aime... que je meurs d'amour... qu'elle est mon rêve... mon idole... (*Il la serre dans ses bras et elle se dégage.*) N'aie pas peur... ce n'est pas pour toi... c'est pour elle...

INÉSILLE. C'est égal, Monsieur, comment voulez-vous que je distingue?

HORACE. C'est qu'aussi il n'y a jamais eu de situation pareille .. moi qui croyais qu'elle seule au monde avait ces yeux... ce regard... que tu as, toi... (*Leurs yeux se rencontrent.*) Ah! c'est vous... c'est vous... Madame... j'en suis sûr! vous aurez beau faire... vous ne me tromperez plus. Et la preuve, c'est que malgré moi j'ai retrouvé ma frayeur et mon respect. . vous le voyez... je tremble... Pourquoi alors vous défier plus longtemps d'un cœur qui vous est aussi dévoué!.. (*On frappe à la porte en dehors.*) Qui vient encore à une pareille heure? quel est l'importun? (*On entend crier en dehors :*) N'ayez pas peur... ouvrez... c'est un ami... c'est lord Elfort!

INESILLE, *avec effroi*. O ciel! lord Elfort!

HORACE. D'où vient ce trouble?

INESILLE. N'ouvrez pas! n'ouvrez pas!

HORACE. C'est donc vous, Madame... c'est bien vous!

INÉSILLE. O mon Dieu! mon Dieu! comment faire? que devenir?

HORACE. Ne suis-je pas là pour vous protéger?

INESILLE. Et s'il me voit seulement... je suis perdue!

HORACE. Il ne vous verra pas... je vous le jure!.. nous sortirons de ces lieux sans qu'il vous aperçoive... mais vous aurez confiance en moi ..

INESILLE. Oui, Monsieur ..

HORACE. Je saurai qui vous êtes?

INESILLE Oui, Monsieur...

HORACE. Vous me direz tout?

INESILLE. Oui, Monsieur.

HORACE. Eh bien !.. là... là... dans cette chambre... (*Montrant celle de Jacinthe*) dont je saurai bien défendre l'entrée .. l'on me tuera avant d'y pénétrer... (*On frappe plus fort et Inésille veut entrer dans la chambre, Horace la retient par la main.*) Mais vous n'oublierez pas vos promesses?

INÉSILLE. Oh! non, Monsieur!

HORACE. Attendez-moi! dès que Milord sera entré dans le salon, je viens vous prendre... et, enveloppée dans mon manteau, vous sortirez sans danger.

INÉSILLE, *fermant vivement la porte.* On vient! (*Lord Elfort continue à frapper plus fort à la porte du fond.*)

—

SCENE IX.

JULIANO, *sortant du salon à gauche*, HORACE, *puis* LORD ELFORT.

JULIANO. Eh bien! quel tapage à la porte de la rue!.. Jacinthe, Inésille. où sont donc toutes ces femmes?

HORACE. Je ne sais... Inésille était là... tout à l'heure.. elle est descendue.

JULIANO. A la cuisine sans doute.. qui diable nous arrive? (*Il va ouvrir la porte du fond. Pendant ce temps Horace s'approche de la porte à droite qu'il ferme à double tour, puis il retire la clé et la met dans sa poche*)

HORACE. La voilà en sûreté!

JULIANO, *qui pendant ce temps a été ouvrir à lord Elfort.* C'est vous, Milord, vous êtes bien en retard!

LORD ELFORT. Ce était vrai! (*Apercevant Horace.*) Encore cet petite Horace!

JULIANO. Vous ne devez plus lui en vouloir... maintenant que vous êtes sûr de la vertu de Milady.

LORD ELFORT. Yes... grâces à vous qui me avez fait avoir les preuves... mais c'est égal... cette nuit... était toujours pour moi un jour malheureuse... et fâcheuse beaucoup.

JULIANO. Comment cela?

LORD ELFORT. En quittant Milady.., je voulais avant le souper avec vous .. porter le cadeau de Noël à la petite Estrella .. vous connaissez...

JULIANO. Un premier sujet de l'Opéra de Madrid!

LORD ELFORT. Yes...

JULIANO. Celle qui danse si bien la cachucha!

LORD ELFORT. Yes ..

JULIANO. Et pour laquelle, dit-on, vous faites des folies...

LORD ELFORT. Yes... je aimais beaucoup la cachucha... eh bien! elle était pas chez elle... elle était sortie pour toute le nuit sans prévenir moi...

JULIANO. Parce que vous êtes jaloux et qu'elle a peur de vous!

HORACE, *à part et regardant du côté de la porte à droite.* O ciel!

LORD ELFORT. Et pourquoi, je demande à vous? pourquoi sortir toute le nuit?

JULIANO Pour aller... pour aller... danser la cachucha... pour aller au bal... la nuit de Noël, tout le monde y va... à commencer par vous.

LORD ELFORT. C'est égal. . je avais mis moi en colère.

JULIANO, Ça ne coûte rien.

LORD ELFORT. Je avais tout brisé...

JULIANO. C'est plus cher... parce que demain il faudra réparer... à moins que cette nuit... vous ne soyez heureux au jeu où l'on vous attend...

LORD ELFORT. Yes! je allais jouer. (*Il entre dans le salon à gauche.*)

JULIANO, *se retournant vers Horace.* Ainsi que toi, mon cher Horace... on demandait ce que tu étais devenu.

HORACE. J'allais vous rejoindre!

JULIANO. Ah! mon Dieu!.. comme tu es pâle et troublé.. Est-ce qu'il y aurait eu une nouvelle apparition?

HORACE. Du tout... mon ami... (*A part*) Ah! si c'est elle, c'est indigne! c'est infâme! . je les tuerai tous deux et moi-même après...

JULIANO, *à Horace.* Allons, viens.

HORACE, *le retenant par la main.* Un mot seulement!..

JULIANO. Qu'est-ce donc?

HORACE Cette belle danseuse. . dont vous parliez tout à l'heure... la signora Estrella... tu la connais?

JULIANO. Certainement et beaucoup! . et toi?

HORACE, *avec embarras.* Eh bien!.. eh bien!.. tu ne trouves pas qu'elle ressemble un peu à cette petite servante aragonaise...

JULIANO. Inésille!

HORACE. Oui, il y a quelque chose...

JULIANO. Ah çà! à qui diable en as-tu aujourd'hui avec tes ressemblances? Tu me parlais tantôt de la reine et maintenant d'une danseuse... il n'y a pas le moindre rapport... pas même apparence...

HORACE. Tu as raison... cela ne ressemble à rien... et je l'aime mieux .. je suis content... (*A part.*) Oser la soupçonner.. quand tout à l'heure... elle va tout me dire et tout m'apprendre .. (*Haut.*) Allons, viens, viens, mon ami.

JULIANO. Qu'est-ce qui te prend! te voilà maintenant radieux et triomphant

HORACE. C'est que je pense à elle!

JULIANO A l'inconnue... il en deviendra fou, ma parole d'honneur!

HORACE. C'est vrai! j'en perds la tête!

JULIANO, *l'emmenant.* Viens perdre ton argent, cela vaudra mieux! (*Il sort en emportant le dernier flambeau qui était resté sur la table du souper, laquelle table a été reportée près de la porte du salon. A la sortie d'Horace et Juliano le théâtre se trouve dans l'obscurité*)

—

SCENE X.

FINAL.

GIL PEREZ, *sortant de la porte du fond à gauche et portant un panier de provisions et un bougeoir, qu'il pose sur une petite table près de la porte à droite.*

PREMIER COUPLET.

Nous allons avoir, grâce à Dieu,
Bon souper ainsi que bon feu!
Prudemment j'ai mis en réserve
Les meilleurs vins, les meilleurs plats.
Pour ses élus le ciel conserve
Les morceaux les plus délicats!
Deo gratias!

DEUXIÈME COUPLET.

Nos maîtres ont soupé très-bien,
Chacun son tour, voici le mien!
Et puis de ma future femme
Contemplant les chastes appas,
Le pieux amour qui m'enflamme
En tiers sera dans le repas!
Deo gratias!

(*S'approchant de la porte à droite.*)

Voici sa chambre!.. Ah! la porte en est close
Comme je l'avais dit!.. mais sur moi prudemment
J'ai l'autre clé ..

(*La cherchant dans ses poches et la prenant*)

C'est elle, je suppose!

(*Tirant de sa poche un trousseau de clés, qu'il examine.*)

Car, avec celles du couvent
N'allons pas la confondre!..

(*S'approchant.*)

O quel heureux instant!
Amour! amour! que ton flambeau m'éclaire!

(*Au moment d'entrer dans la chambre de Jacinthe, dont il vient d'ouvrir la porte, Inésille paraît devant lui, couverte de son domino et de son masque noir.*)

SCÈNE XI.

GIL PEREZ, INÉSILLE.

INÉSILLE, *étendant la main vers lui et grossissant sa voix.*
Téméraire!!!
Impie!.. où vas-tu?
PEREZ, *tremblant, et laissant tomber son bougeoir.*
Mon Dieu!.. mon bon Dieu! qu'ai-je vu?
Noir fantôme... que me veux-tu?

ENSEMBLE.

GIL PEREZ, *tombant à genoux.*
Tous mes membres frémissent
De surprise et d'effroi,
Et mes genoux fléchissent;
Mon Dieu, protégez-moi!
INESILLE, *à part, gaiement.*
L'espoir en moi se glisse
En voyant son effroi;
Il tremble!.. ô Dieu propice,
Ici protégez-moi!
INÉSILLE, *s'approchant de Perez qui est à genoux et n'ose lever la tête.*
Toi!.. Gil Perez!
GIL PEREZ, *à part.*
Il sait mon nom!
INÉSILLE.
Portier du couvent!
GIL PEREZ.
C'est moi-même.
INÉSILLE.
Intendant, voleur et fripon.
GIL PEREZ.
C'est moi!
INÉSILLE.
Dépose à l'instant même
Ces saintes clés que tu ne peux porter,
Ou je lance sur toi l'éternel anathème!
GIL PEREZ, *lui présentant le trousseau.*
Les voici... que Satan n'aille pas m'emporter!

ENSEMBLE.

GIL PEREZ, *se relevant peu à peu.*
Tous mes membres frémissent
De surprise et d'effroi,
Et mes genoux fléchissent;
Mon Dieu, protégez-moi!
INÉSILLE.
L'espoir en moi se glisse
En voyant son effroi,
Il tremble. . ô Dieu propice,
Ici protégez-moi!
(*Inésille lui ordonne sur un premier signe de se lever, sur un second signe, de se diriger vers la chambre de Jacinthe; sur un troisième, d'y entrer; Perez obéit en tremblant*)
INÉSILLE, *entendant du bruit à gauche.*
Ah! mon Dieu! qui vient là?
(*Elle se précipite vivement derrière la porte qui ouvre en dehors et dont le battant la cache un instant aux yeux du spectateur.*)

—

SCÈNE XII.

INÉSILLE, *cachée derrière la porte à droite;* JACINTHE, *sortant de la porte du fond à gauche.*

JACINTHE, *tenant sous le bras un panier de vin et voyant la porte à droite qui est restée ouverte.*
Eh quoi! Perez m'attend déjà!
(*Elle entre dans la chambre à droite; et Inésille qui était derrière la porte, la referme et retire la clé.*)
INÉSILLE, *seule.*
L'heure, la nuit, tout m'est propice!
Du courage... ne tremblons pas!
Sainte Vierge, ma protectrice,
Inspire-moi, guide mes pas!
(*Elle sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE XIII.

HORACE *sort doucement de la porte à gauche, il marche sur la pointe du pied, et dans l'obscurité se dirige à tâtons vers la porte à droite; un instant après,* JULIANO, LORD ELFORT ET TOUS LES JEUNES GENS *sortent aussi de la porte du salon.*

CHŒUR, *gai, et à demi-voix.*
La bonne affaire!
Silence, ami!
Avec mystère
Il est sorti.
Rendez-vous tendre
Ici l'attend,
Il faut surprendre
Le conquérant!
(*Horace, avec la clé qu'il a dans sa poche, a ouvert la porte à droite, est entré un instant dans la chambre et en ressort dans l'obscurité, tenant Jacinthe par la main*)
HORACE.
Venez, venez, Madame, et n'ayez plus de crainte!
JACINTHE, *à part, et se laissant entraîner.*
Qu'est-ce que ça veut dire?
HORACE.
A votre chevalier,
A votre défenseur, il faut vous confier,
Et vous faire connaître!
(*Juliano est entré dans le salon à gauche, et en ressort, tenant un flambeau à plusieurs branches. Le théâtre redevient éclairé.*)
HORACE.
Ah! grand Dieu!
TOUS.
C'est Jacinthe!

ENSEMBLE.

JULIANO, LORD ELFORT, LE CHOEUR.
La bonne affaire!
Vive à jamais
Et la douairière
Et ses attraits!
Qui pourrait croire
Tel dévoûment?
Honneur et gloire
Au conquérant!
HORACE.
L'étrange affaire!
Que vois-je, hélas!
Et quel mystère
Suit donc mes pas?
Dans ma mémoire
Tout se confond;
Je n'ose croire
Sa trahison!
JACINTHE.
L'étrange affaire!
Qu'ont-ils donc tous?
La chose est claire,
On rit de nous!
Faire à ma gloire
De tels affronts!
Je n'ose croire
A leurs soupçons!
HORACE, *montrant la chambre à droite.*
Elle était là pourtant... elle y doit encore être?
(*Il y entre et ressort en tenant Gil Perez par la main.*)
TOUS.
Un homme!
JACINTHE, *à Juliano.*
Gil Perez que vous devez connaître,
Un cuisinier de grand talent,
Qui venait m'aider pour le souper!
JULIANO, *souriant.*
Vraiment!
Ici, dans ton appartement!
HORACE, *à part.*
O funeste disgrâce!
JULIANO.
Et quel destin fatal

Poursuit ce pauvre Horace!
Même auprès de Jacinthe il rencontre un rival!

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR.
La bonne affaire!
Vive à jamais
Et la douairière
Et ses attraits!
Qui pourrait croire
Tel dévoûment?
Honneur et gloire
Au conquérant!

HORACE.
L'étrange affaire!
Que vois-je, hélas
Et quel mystère
Poursuit mes pas?
Dans ma mémoire
Tout se confond;
Je n'ose croire
Un tel affront!

GIL PEREZ.
L'étrange affaire!
Je tremble, hélas!
La chose est claire,
C'est Satanas!
Figure noire
Et front cornu,
Je n'ose croire
Ce que j'ai vu!

JACINTHE.
L'étrange affaire
Qu'ont-ils donc tous?
La chose est claire,
On rit de nous!
Faire à ma gloire
Pareils affronts!
Je n'ose croire
A leurs soupçons!

HORACE, *qui, pendant la fin de cet ensemble, est entré dans la chambre à droite, en ressort en ce moment, en tenant à la main les vêtements de la servante aragonaise, qu'Angèle y a laissés.*
Partie!.. hélas! partie! elle n'est plus ici...
Et cette fois encor loin de nous elle a fui!

JULIANO.
Eh! qui donc?

HORACE.
Faut-il vous le dire?
L'esprit follet, le sylphe... ou plutôt le démon
Qui me trompe, m'abuse et rit de mon martyre!

JULIANO.
Ton inconnue...

HORACE.
Eh! oui! je l'ai vue...

JULIANO.
Allons donc!

HORACE.
Ici même... à l'instant... c'est cette jeune fille
Qui nous servait à souper.

JULIANO.
Inésille!
La nièce de Jacinthe.
(A Jacinthe.)
Entends-tu!

JACINTHE, *secouant la tête.*
J'entends bien!

JULIANO.
Et que dis-tu?

JACINTHE.
Je dis que le seigneur Horace
Pourrait avoir raison!

HORACE.
Parle, achève, de grâce!
Quelle est-elle?

JACINTHE.
Je n'en sais rien.

JULIANO.
Elle n'est pas ta nièce!

JACINTHE.
Eh! mon Dieu, non!

JULIANO.
Elle ne vient pas du pays?

JACINTHE.
Mon Dieu, non!

JULIANO.
Tu ne l'as pas vue avant?

JACINTHE.
Mon Dieu, non,
Non, cent fois non!
Je ne connais ni son rang ni son nom!

HORACE, *à Juliano.*
Tu le vois bien, mon cher, c'est un démon!

TOUS.
Un démon!..

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR, *gaiement.*
Grand Dieu! quelle aventure!
C'est charmant, je le jure!
Quoi! sous cette figure
Se cachait un démon!
Mais, lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide,
Pour trouver la perfide,
Parcourons la maison!
Réveillon! réveillons! parcourons la maison!

HORACE, JACINTHE ET GIL PEREZ.
Ah! pareille aventure
Me confond, je le jure!
Son âme et sa figure
Sont celles d'un démon!
Mais, lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide,
Pour trouver la perfide,
Parcourons la maison!
Réveillons! réveillons! parcourons la maison!

JACINTHE, *montrant sa bague.*
Sous l'aspect d'une riche dame,
L'esprit malin d'abord m'est apparu!

JULIANO.
Puis, sous les traits d'une gentille femme,
A table, ici, nous l'avons vu!

GIL PEREZ.
Et moi, j'en jure sur mon âme,
Sous les traits d'un fantôme au front noir
Je l'ai vu, de mes deux yeux vu!

HORACE, *à Juliano.*
Eh bien! mon cher, qu'en dis-tu?

JULIANO, *riant.*
Je dis... je dis...

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR.
L'étonnante aventure!
C'est charmant, je le jure!
Quoi! sous cette figure
Se cachait un démon!
Mais, lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide,
Pour trouver la perfide,
Parcourons la maison!
Réveillons! réveillons! parcourons la maison!

HORACE, JACINTHE ET GIL PEREZ.
Ah! pareille aventure
Me confond, je le jure!
Son âme et sa figure
Sont celles d'un démon;
Mais, lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide,
Pour trouver la perfide,
Parcourons la maison!
Réveillons! réveillons! parcourons la maison!

(Jacinthe et les valets des jeunes seigneurs ont apporté plusieurs flambeaux, chacun en prend un, et tous sortent en désordre et avec grand bruit par les différentes portes de l'appartement.)

ACTE TROISIÈME.

Le parloir d'un couvent en Espagne Au fond deux portes

conduisant dans les cours du monastère. A gauche, et, sur le premier plan, la cellule de l'abbesse. A droite du spectateur, sur le premier plan, une petite porte qui conduit au jardin; du même côté, sur le second plan, une large travée qui donne sur l'intérieur de la chapelle.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIGITTE, *seule.*

(*Elle est en habit de novice.*)

J'ai beau essayer de réciter mes prières, ou de dire mon chapelet, c'est impossible... je suis trop inquiète. (*Se levant.*) Voici le point du jour qui commence à paraître... sœur Angèle n'est pas encore de retour au couvent... et comment aurait-elle pu y rentrer?.. A minuit un quart, tout est fermé en dedans aux verrous, même la petite porte du jardin dont nous avions la clé.. Et tout à l'heure vont sonner matines, et elle n'y sera pas... et qu'est-ce qu'on dira en ne la voyant pas?.. quel éclat!.. quel scandale!.. Je sais bien que nous n'avons pas encore prononcé de vœux... Et moi je quitterai bientôt le couvent pour me marier... à ce qu'on dit... mais elle, elle qui y a été élevée, et qui aujourd'hui va s'engager à n'en plus sortir... c'était bien le moins qu'elle voulût un instant entrevoir ce monde dont elle n'avait pas même idée et auquel elle allait renoncer à jamais!.. Avant de renoncer, on aime à connaître, c'est tout naturel!.. et pour la seconde et dernière fois que nous allons au bal, c'est bien du malheur!.. La première fois, il y a un an, tout nous avait si bien réussi, que ça nous avait enhardies... mais hier, je ne sais pas qui s'est mêlé de nos affaires... impossible de nous retrouver et de nous rejoindre... Croyant qu'elle était partie sans moi, je suis arrivée ici toujours courant... et elle, pauvre Angèle, qu'est-elle devenue?.. qu'est-ce qui lui sera arrivé?.. La future abbesse des Annonciades obligée de découcher et perdue dans les rues de Madrid! . Si encore je pouvais ce matin cacher son absence... mais ici il n'y a que des femmes... pis encore, des nonnes... et toutes ces demoiselles sont si curieuses, si indiscrètes, si bavardes... On n'a pas d'idée de cela dans le monde!

COUPLETS.

Au réfectoire, à la prière,
Même en récitant son rosaire,
On jase, on jase tant, hélas!
Que la cloche ne s'entend pas.
Et, s'il faut parler sans rien dire,
Sur le prochain s'il faut médire,
Savez-vous où cela s'apprend?
C'est au couvent.

Humble et les paupières baissées,
Jamais de mauvaises pensées...
Mais avant d'entrer au parloir,
On jette un coup d'œil au miroir.
Si vous voulez, jeune fillette,
Etre à la fois prude et coquette,
Savez-vous où cela s'apprend?
C'est au couvent.

Justement, voici déjà sœur Ursule, la plus méchante de toutes!

—

SCÈNE II.

BRIGITTE; URSULE, *entrant par une des portes du fond.*

URSULE, *la saluant.* Ave, ma sœur!

BRIGITTE, *lui rendant son salut* Ave, sœur Ursule! vous voici levée de bon matin, et avant le son de cloche!

URSULE. J'avais à parler à sœur Angèle.

BRIGITTE. A notre jeune abbesse?

URSULE. Ah! abbesse... elle ne l'est pas encore.

BRIGITTE. Aujourd'hui même... dès qu'elle aura pris le voile.

URSULE. Si elle le prend!

BRIGITTE, *à part.* Ah! mon Dieu!.. (*Haut.*) Et qui s'y opposera?

URSULE. Moi peut-être!.. car on n'a pas idée d'une injustice pareille!.. parce qu'Angèle d'Olivarès est cousine de la reine, on la nomme à la plus riche abbaye de Madrid... avant l'âge et avant qu'elle n'ait prononcé ses vœux!

BRIGITTE. On a bien autrefois nommé colonel d'un régiment votre frère, don Antonio de Mellos, qui n'avait alors que douze ans!

URSULE. Un régiment, c'est différent... c'est plus aisé à conduire.

BRIGITTE. Que des nonnes?

URSULE. Oui, Mademoiselle.

BRIGITTE. Je crois bien, si elles sont comme vous, qui êtes toujours en rébellion!

URSULE. C'est que l'injustice me révolte, et je ne vois là-dedans que l'intérêt du ciel et du couvent.

BRIGITTE. Et le désir d'être abbesse.

URSULE. Quand ce serait... j'y ai des droits... ma famille est aussi noble que celle des d'Olivarès, et j'ai plus de religion, de tête et de fermeté que sœur Angèle, qui ne commande à personne et laisse parler tout le monde.

BRIGITTE. On le voit bien.

URSULE. Mais patience, j'ai aussi des parents à la cour... des protecteurs qui saisiront toutes les occasions, et aujourd'hui même... il peut se présenter telles circonstances.

BRIGITTE, *à part.* Est-ce qu'elle saurait quelque chose?

URSULE, *remontant le théâtre et se dirigeant vers l'appartement de l'abbesse.* Et je veux voir sœur Angèle.

BRIGITTE, *se mettant devant elle et l'arrêtant.* Pourquoi cela?

URSULE. Eh mais!.. pour la féliciter de la riche succession qu'elle vient de faire; le duc d'Olivarès, son grand-oncle, vient de lui laisser, dit-on, la plus belle fortune d'Espagne.

BRIGITTE. La belle avance!.. pour faire vœu de pauvreté.

URSULE. D'autres en profiteront... et dès qu'elle aura prononcé ses vœux, toutes ces richesses-là iront à son seul parent, lord Elfort, un Anglais, un hérétique... ça se trouve bien, et je lui en vais faire mon compliment.

BRIGITTE, *l'arrêtant.* Impossible!

URSULE. Est-ce qu'elle n'est pas dans son appartement?

BRIGITTE. Si vraiment!

URSULE. Alors on peut entrer?

BRIGITTE. Elle ne reçoit personne... elle est indisposée.

URSULE. Encore!.. c'est déjà, à ce que vous nous avez dit, ce qui l'a empêchée d'aller à la messe de minuit.

BRIGITTE. Oui, vraiment, elle a la migraine.

URSULE. Comme les grandes dames!

BRIGITTE. Oui, Mademoiselle.

URSULE. Ici, au couvent... c'est bien mondain... et sa migraine lui permettra-t-elle d'assister aux matines?

BRIGITTE. Je le présume.

URSULE. En vérité!.. elle daignera prier avec nous!

BRIGITTE. Et pour vous.

URSULE. A quoi bon?

BRIGITTE. Pour que le ciel vous rende plus gracieuse et plus aimable.

URSULE. Les prières de l'abbesse n'y feront rien.

BRIGITTE. Pourquoi donc?.. il y a des abbesses qui ont fait des miracles.

URSULE. C'est trop fort.. vous me manquez de respect!

BRIGITTE. C'est vous plutôt.

URSULE. C'est impossible. . une petite pensionnaire...

BRIGITTE. Qui du moins n'est ni envieuse... ni ambitieuse...

URSULE. Mais qui est raisonneuse et impertinente.

BRIGITTE. Ma sœur...

URSULE. Ma chère sœur... (*On frappe à la porte à droite du spectateur.*) Qui vient là?... et qui peut frapper de si bon matin à cette porte qui donne sur le jardin?

BRIGITTE, *à part.* Si c'était elle!

URSULE. C'est d'autant plus singulier qu'hier je vous ai vue prendre la clé dans la panelerie... ouvrez donc... ouvrez vite.

BRIGITTE. Et pourquoi?

URSULE. Pour voir... pour savoir.

BRIGITTE, *à part.* Est-elle curieuse!.. (*Haut.*) Moi, je n'ai rien... je n'ai pas de clé... je l'ai remise dans la paneterie avec les autres... elle doit y être encore.

URSULE. Je vais la prendre... et je reviens... car il y a quelque chose. (*Elle sort en courant par la porte du fond.*)

—

SCÈNE III.

BRIGITTE, *puis* URSULE.

BRIGITTE, *tirant la clé de sa poche.* Oui, il y a quelque chose... mais tu ne le sauras pas! (*Elle va ouvrir la porte à droite dont elle retire la clé.*) Entrez, Madame... (*Repoussant vivement la porte.*) Non, non, ne vous montrez pas!.. (*Se retournant vers Ursule qui rentre.*) Qu'est-ce donc?.. qu'est-ce encore?

URSULE, *qui vient de rentrer par la porte du fond.* Puisque c'est vous qui avez replacé cette clé... vous saurez mieux que moi où elle est... et je viens vous chercher...

BRIGITTE. Je ne demande pas mieux... (*À part.*) Ah! quel ennui!

URSULE. Comme ça, j'ai idée que nous la trouverons.

BRIGITTE, *à part.* Va... tu la chercheras longtemps... (*Haut.*) Je vous suis, ma sœur, ma chère sœur!.. (*Elles sortent toutes deux par la porte du fond qu'elles referment.*)

—

SCENE IV.

ANGÈLE, *entr'ouvrant la porte à droite.*

(*Elle est en domino noir, pâle et se soutenant à peine. Elle va fermer au verrou la porte du fond.*)

RÉCITATIF.

Je suis sauvée enfin!.. le jour venait d'éclore!
Il était temps...
(*Se jetant dans un fauteuil.*)
Ah! respirons un peu.
J'ai cru que j'en mourrais...
(*Se levant brusquement.*)
Qu'ai-je entendu, mon Dieu!
Non, ce n'est rien... j'y croyais être encore.
(*Elle se lève et jette sur le fauteuil qu'elle vient de quitter le trousseau de clés qu'elle tenait à la main.*)

AIR.

Ah! quelle nuit!
Au moindre bruit
Mon cœur tremble et frémit!
Et le son de mes pas
M'effraie, hélas!
Soudain j'entends
Fusils pesants
Au loin retentissants...
Et puis qui vive? Holà!
Qui marche là?
Ce sont des soldats un peu gris
Par un sergent ivre conduits.
Sous un sombre portail soudain je me blottis,
Et grâce à mon domino noir
On passe sans m'apercevoir.
Tandis que moi,
Droite, immobile et mourante d'effroi,
En mon cœur je priais,
Et je disais :
O mon Dieu! Dieu puissant!
Sauve-moi de tout accident,
Sauve l'honneur du couvent!

Ils sont partis.
Je me hasarde, et m'avance et frémis.
Mais voilà qu'au détour
D'un carrefour
S'offre à mes yeux
Un inconnu sombre et mystérieux.
Ah! je me meurs de peur,
C'est un voleur!
Il me demande, chapeau bas,
La faveur de quelques ducats;
Et moi d'un air poli je lui disais bien bas :
Je n'ai rien, monsieur le voleur,
Qu'une croix de peu de valeur!
Elle était d'or,
(*Croisant ses bras sur sa poitrine.*)
Et de mon mieux je la cachais encor...
Le voleur, malgré ça,
S'en empara,
Et pendant
Ce moment :
O mon Dieu, disais-je en tremblant,
Sauve l'honneur du couvent!

En cet instant,
Passe en chantant
Un jeune étudiant!
Le voleur à ce bruit
Soudain s'enfuit.
Mon défenseur
Court près de moi.. Calmez votre frayeur,
Je ne vous quitte pas,
Prenez mon bras.
— Non, non, Monsieur, seule j'irai. .
— Non, senora, bon gré, mal gré,
Jusqu'en votre logis je vous escorterai.
— Non, non, cessez de me presser.
— Il le faut... je dois vous laisser.
Mais un baiser,
Un seul baiser!
Comment le refuser?
Un baiser... je le veux...
Il en prit deux!
Et pendant
Ce moment,
O mon Dieu, disais-je en tremblant,
Sauve l'honneur du couvent!

Mais je suis, grâce au ciel, à l'abri de l'orage;
Je n'ai plus rien à craindre en ce pieux réduit,
Et je ne sais pourtant quelle fatale image
Jusqu'au pied des autels m'agite et me poursuit.

CAVATINE.

Amour, ô toi, dont le nom même
Est ici frappé d'anathème,
Toi, dont souvent j'avais bravé les traits,
Ma souffrance
Qui commence
Doit suffire à ta vengeance!
Pauvre abbesse,
Ma faiblesse
Devant ton pouvoir s'abaisse.
De mon cœur en proie aux regrets,
Ah! va-t'en, va-t'en pour jamais!
Que mes erreurs soient effacées,
Quand Dieu va recevoir mes vœux.
A lui seul toutes mes pensées...
Oui, je le dois...
(*Avec douleur.*)
Je ne le peux!
Amour, ô toi, dont le nom même
Est ici frappé d'anathème,
Toi, dont souvent j'avais bravé les traits, etc.
(*On frappe à la porte du fond.*)

(*Parlé.*) Qui vient là?

BRIGITTE, *en dehors.* C'est moi, Madame.

(*Angèle va lui ouvrir.*)

—

SCÈNE V.

ANGÈLE, BRIGITTE, *rentrant par la porte du fond qu'elle referme.*

BRIGITTE. C'est vous!.. c'est vous, Madame!.. enfin je vous revois... Mais qui donc vous a ouvert la porte du couvent?

ANGÈLE, *montrant le trousseau de clés qu'elle a jeté sur le fauteuil.* Je te le dirai.

BRIGITTE. Le trousseau de clés de Gil Perez, le concierge... Comment est-il entre vos mains?

ANGÈLE. Tais-toi! n'entends-tu pas?..

BRIGITTE, *montrant la porte à droite.* C'est le premier coup de matines... Ah! cette porte que j'oubliais. (*Elle va la fermer.*)

ANGÈLE. Je rentre vite dans mon appartement.

BRIGITTE. D'autant que sœur Ursule est toujours là pour vous espionner.

ANGÈLE. A une pareille heure!

BRIGITTE. Elle est si méchante qu'elle ne dort pas... et elle médite quelque trame contre vous, car elle meurt d'envie d'être abbesse.

ANGÈLE, *à part.* Plût au ciel!

BRIGITTE. Aujourd'hui même, où vous devez prendre le voile, elle ne perd pas l'espoir de vous supplanter... Elle a à la cour son oncle Gregorio de Mellos, un intrigant, qui saisira toutes les occasions... Elle m'assurait même qu'il s'en présentait une... j'ai cru que c'était votre absence, et je tremblais.

ANGÈLE. Non... non, par malheur, elle ne réussira pas.

BRIGITTE. Que dites-vous?

ANGÈLE. Que je suis bien à plaindre, Brigitte; et ces vœux que je vais prononcer feront maintenant le malheur de ma vie.

BRIGITTE. Refusez.

ANGÈLE. Est-ce que c'est possible, quand la reine l'ordonne, quand j'y ai consenti, quand lord Elfort et sa femme, mes seuls parents, ma seule famille, vont ce matin, ainsi que tout Madrid, arriver pour être témoins de quoi?... d'un pareil éclat... Non, non, il faut se soumettre à sa destinée, et aujourd'hui, Brigitte... aujourd'hui, tout sera fini pour moi!..

BRIGITTE, *avec compassion.* Pauvre abbesse!.. on vient, partez vite. (*Angèle rentre dans son appartement, et Brigitte va ouvrir la porte du fond à gauche.*)

—

SCÈNE VI.

BRIGITTE, CHOEUR DE NONNES.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CHŒUR *vif et babillard.*

Ah! quel malheur!
Ma chère sœur!
Quel accident!
Est-ce étonnant
Et désolant
Pour le couvent!
Quoi! la nouvelle est bien certaine,
Quoi! notre abbesse a la migraine?
Ah! quel malheur!
Ma chère sœur,
Quel accident!
Est-ce étonnant
Et désolant
Pour le couvent!

BRIGITTE.
Qui vous a dit cela?

CHŒUR, *vivement.*
C'est notre chère sœur Ursule!

BRIGITTE, *à part.*
C'est par elle, dans le couvent,
Que chaque nouvelle circule.
(*Haut.*)
Mais calmez-vous, cela va mieux.

TROIS NONNES.
Cela va mieux! ah! quelle ivresse!

TROIS AUTRES.
Aujourd'hui, madame l'abbesse
Pourra donc prononcer ses vœux?

TROIS AUTRES.
Ah! la belle cérémonie!
Quel beau spectacle, quel beau jour!

TROIS AUTRES.
Chez nous, où toujours on s'ennuie,
Nous aurons la ville et la cour!

TROIS AUTRES.
Et puis ensuite, au réfectoire,
Un grand repas!

BRIGITTE.
C'est étonnant,
Et, d'honneur, on ne pourrait croire
Comme on est gourmande au couvent.

CHŒUR.
Ah! quel bonheur,
Ma chère sœur,
Que c'est touchant,
Intéressant!
Quel beau moment
Pour le couvent!
Quoi! la nouvelle est bien certaine,
L'abbesse n'a plus la migraine?
Ah! quel bonheur!
Ma chère sœur,
Que c'est touchant,
Intéressant!
Quel beau moment
Pour le couvent!

(*A la fin de l'ensemble on frappe à la porte à droite.*)

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; URSULE, *entrant par le fond.*

URSULE, *montrant la porte à droite.*
Quoi! vous n'entendez pas qu'ici
L'on frappe encore?

TOUTES.
Et la clé?

BRIGITTE, *la leur donnant.*
La voici.

URSULE, *bas, à Brigitte.*
Vous qui ne l'aviez pas?..

BRIGITTE, *d'un air naïf.*
Tout à l'heure, ma chère,
Je l'ai retrouvée.

URSULE, *à part, d'un air de défiance.*
Ah!

TOUTES.
Comment, c'est la tourière?
Qui donc l'amène?

LA TOURIÈRE, *entrant par la porte à droite que l'on vient d'ouvrir.*
On le saura.
Et sur un fait auquel notre honneur s'intéresse,
Je viens pour consulter madame notre abbesse.

URSULE.
(*A part.*)
On ne peut la voir. Et cela
Cache encore un mystère.

BRIGITTE.
Et tenez, la voilà!

—

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANGÈLE, *sortant de la porte à gauche, qui est celle de son appartement. Elle porte le costume d'abbesse.*

ANGÈLE.

Mes sœurs, mes sœurs, que l'allégresse
Et la paix règnent dans vos cœurs,
Que Dieu vous protége sans cesse
Et vous comble de ses faveurs!

CHŒUR.

Qu'elle est gentille, notre abbesse!
Qu'elle a de grâce et de douceur!
Avec elle règnent sans cesse
La douce paix et le bonheur.

URSULE, *à part.*

Qu'elle est heureuse d'être abbesse!
Mais tout s'obtient par la faveur,
Et bientôt, grâce à mon adresse,
J'aurai peut-être ce bonheur.
(*Allant à Angèle.*)
Ah! Madame, combien j'étais inquiétée...
Comment avez-vous donc passé la nuit?

ANGÈLE.

Fort bien.
(*Regardant Brigitte.*)
Une nuit assez agitée;
Mais ce matin ce n'est plus rien.

URSULE.

Quel bonheur!

ANGÈLE, *à la tourière qui s'avance.*

Eh bien! qu'est-ce?

LA TOURIÈRE.

Hélas! dans ces saints lieux
Je n'avais jamais vu scandale de la sorte...
Le portier du couvent qui se trouve à la porte.

URSULE.

Passer la nuit dehors, c'est un scandale affreux.

CHŒUR.

Ah! quelle horreur! etc.

ANGÈLE.

Un instant .. un instant... ayons de l'indulgence.
Quelquefois, mes sœurs, on ne peut
Rentrer aussitôt qu'on le veut.
(*A part.*) (*A la tourière.*)
Je le sais!.. Que dit-il enfin pour sa défense?

LA TOURIÈRE.

Par des brigands, hier soir arrêté...

ANGÈLE, *à part.*

Ah! comme il ment!

LA TOURIÈRE.

Par eux enchaîné, garrotté..

ANGÈLE, *à part.*

Ah! comme il ment!

LA TOURIÈRE.

Dépouillé de ses clés et de tout son argent...

BRIGITTE, *regardant les clés qu'elle a prises.*

Les voici!

ANGÈLE, *vivement et à voix basse.*

Cache-les!
(*Haut, et les yeux fixés sur les clés.*)
Je vois bien qu'au couvent
Il ne pouvait rentrer... et qu'il faut qu'on pardonne.

URSULE.

C'est scandaleux! Elle est trop bonne.

TOUTES.

Ah! qu'elle est indulgente et bonne!

ANGÈLE, *à part.*

Et comme à lui que le ciel me pardonne!
(*Ici on commence à entendre sonner matines, petite cloche de chapelle.*)

LA TOURIÈRE.

Ce n'est pas tout encore, et voilà qu'au parloir
Un cavalier demande à voir
Madame notre abbesse.

ANGÈLE.

Impossible à cette heure.
Voici matines et déjà
Nous sommes en retard... Son nom?

LA TOURIÈRE.

Massarena.

ANGÈLE, *à part.*

Horace! ô ciel!
(*Haut.*)
Que dans cette demeure,
Il nous attende!..

URSULE.

Eh mais! à ce nom-là,
Madame semble bien émue.

ANGÈLE.

(*A part.*)
Qui, moi? non pas... M'aurait-on reconnue?
(*Faisant un pas.*)
Et saurait-il?

URSULE, *l'arrêtant et avec intention, pendant que la cloche va toujours.*

Voici matines, et déjà
Nous sommes en retard.

BRIGITTE, *avec impatience.*

Eh! mon Dieu, l'on y va.

CHŒUR.

Les cloches argentines
Pour nous sonnent matines,
Allons d'un cœur fervent
Prier pour le couvent!
(*Elles défilent toutes par les portes du fond, que l'on referme, et la tourière, à qui Angèle a parlé bas, reste la dernière.*)

SCENE IX.

LA TOURIÈRE, *puis* HORACE.

LA TOURIÈRE, *allant ouvrir la porte à droite.* Entrez! entrez, seigneur cavalier.

HORACE. C'est bien heureux! depuis une heure que j'attends. J'ai une permission de M. le comte de San-Lucar, pour me présenter à sa fille, la senora Brigitte, ma fiancée.

LA TOURIÈRE. On ne parle pas ainsi à nos jeunes pensionnaires, sans l'autorisation et la présence de madame l'abbesse.

HORACE, *avec impatience.* Eh! je le sais bien! et voilà pourquoi je désire lui parler d'abord... (*A part.*) à cette vieille abbesse.

LA TOURIÈRE. Elle est à la chapelle.

HORACE. Comme c'est agréable!.. ça n'en finira pas!

LA TOURIÈRE, Voilà un beau cavalier qui est bien impatient... et l'impatience est un péché. (*Mouvement d'Horace.*) Madame la supérieure vous prie de l'attendre dans ce parloir, où vous serez plus commodément. (*Parlant avec volubilité.*) Nous avons aujourd'hui bien peu de temps à nous... Une cérémonie... une prise de voile où doit assister tout Madrid... Mais c'est égal, on vous accordera quelques minutes en sortant de matines... car dans ce moment nous sommes toutes à matines!

HORACE, *avec intention et la regardant.* Pas toutes, à ce que je vois!

LA TOURIÈRE. Aussi j'y vais... Dieu vous garde, mon frère. (*Elle sort.*)

SCENE X.

HORACE, *seul.* M'en voilà débarrassé... c'est bien heureux... (*Se jetant sur le fauteuil à gauche.*) Respirons un instant... Depuis hier je me croyais sous l'influence de Satan lui-même.. Heureusement, et depuis que je suis entré dans ce saint lieu... mes idées sont devenues plus saines... plus raisonnables. (*On entend le son de l'orgue dans la chapelle à droite.*)

A ces accords religieux,
Le calme renaît dans mon âme.
Filles du ciel, vous qu'un saint zèle enflamme,
A vos pieux accents je veux mêler mes vœux.
Avec elles prions.



URSULE. Ave, ma sœur. — Acte 3, scène 2.

(*Il se lève et s'approche de la travée à droite qui donne sur la chapelle. Il s'agenouille sur une chaise qui es contre la travée.*)

ANGÈLE, *chantant en dehors.*

CANTIQUE.

PREMIER COUPLET.

Heureux qui ne respire
Que pour suivre la loi,
Mon Dieu, sous ton empire
Ramène notre foi.
Que ton amour m'enflamme,
Et viens rendre, Seigneur,
Le bonheur à mon âme
Et le calme à mon cœur.

HORACE, *qui pendant ce cantique a montré la plus grande émotion.*

Ah! quel trouble de moi s'empare!
De surprise et d'effroi tout mon sang s'est glacé!
C'est elle encor! c'est elle! ah! ma raison s'égare.
Filles du ciel, priez pour un pauvre insensé.

ENSEMBLE.

HORACE.

C'est elle encor! c'est elle! ah! ma raison s'égare
Filles du ciel, priez pour un pauvre insensé.

ANGÈLE ET LE CHOEUR, *en dehors.*

Que ton amour l'enflamme,
Prends pitié du pécheur,
Rends la joie à son âme
Et le calme à son cœur.

ANGÈLE.

DEUXIÈME COUPLET.

Les amours de la terre
Ont bien vite passé;
Leur bonheur éphémère
S'est bientôt éclipsé;
Mais quand tu nous enflammes,
Toi seul donnes, Seigneur,
Le bonneur à nos âmes
Et la paix à nos cœurs.

ENSEMBLE.

HORACE.

C'est elle encor! c'est elle! ah! ma raison s'égare,
Filles du ciel, priez pour le pauvre insensé.

ANGÈLE ET LE CHOEUR.

Que ton amour l'enflamme,
Prends pitié du pécheur!

Rends la joie à son âme
Et le calme à son cœur.
(*Les chants et les sons de l'orgue diminuent peu à peu et cessent de se faire entendre.*)

HORACE. Décidément .. je suis frappé. . je suis abandonné du ciel... puisque même dans ce lieu... je ne puis trouver asile.. ni protection... Ah! sortons!..

—

SCENE XI.

BRIGITTE, HORACE, *puis* ANGÈLE

BRIGITTE, *entrant par la porte du fond et annonçant.* Madame l'abbesse!..

ANGÈLE *paraît; elle est enveloppée dans son voile; elle fait signe à Brigitte de s'éloigner; Brigitte sort par la porte à gauche, et Angèle s'assied. A part.* Allons! du courage!.. c'est pour la dernière fois! (*A Horace, contrefaisant sa voix, qu'elle vieillit un peu.* Seigneur Horace de Massarena, on m'a dit que vous demandiez à me parler...

HORACE. Oui, ma sœur... d'une affaire importante. Vous avez en ce couvent une jeune personne charmante, et très-riche, mademoiselle de San-Lucar.

ANGÈLE. Que vous devez, dit-on, épouser..

HORACE. Oui! M. le duc de San-Lucar, qui m'honore de son affection, me destinait sa fille en mariage... Mais ce mariage est impossible.

ANGÈLE. Que dites-vous?

HORACE. Il ne peut plus avoir lieu... mais je ne sais comment l'avouer... et c'est vous, Madame, vous seule qui pouvez l'apprendre à M. de San-Lucar et à sa fille!..

ANGÈLE. Et pour quelle raison?

HORACE. Des raisons... que j'aimerais mieux ne pas dire.

ANGÈLE, *se levant.* Il le faut cependant, si vous voulez que je me charge d'une semblable mission.

HORACE. Eh bien! senora, elle ne peut épouser un homme qui n'est pas dans son bon sens, et je n'ai pas le mien! Oui, contre ma raison, contre ma volonté, il en est une autre que j'aime et que j'aimerai toute ma vie. Vous souriez de pitié... ma révérende... parce qu'à votre âge on ne comprend plus ces choses-là... mais au mien... voyez-vous, l'on en meurt!

ANGÈLE, *à part.* Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Et si vous essayiez d'oublier cette personne, de vous soustraire à ces tourments?

HORACE, *avec amour.* Ah!.. je ne le veux pas! et quand je le voudrais... à quoi bon!.. comment échapper à ce pouvoir surnaturel, à ce démon qui me poursuit sans cesse et que je ne puis atteindre .. il est toujours avec moi. près de moi... je le vois partout et partout je l'entends!

ANGÈLE, *vivement, et avec sa voix naturelle.* Vraiment!

HORACE. Tenez... vous avez dit *vraiment* comme elle!,. j'ai cru entendre sa voix.

ANGÈLE, *reprenant avec émotion sa voix de vieille.* Par exemple!

HORACE. Pardon!.. pardon, ma révérende!.. est-ce ma faute, à moi... si mes idées se troublent, si ma raison s'égare, si je me fais honte à moi-même!.. Je suis un insensé qui ne guérirai jamais! un malheureux qui souffre. Mais en attendant je suis encore un honnête homme qui ne veux tromper personne, et vous voyez bien que mon mariage est impossible. Adieu, Madame, adieu!

ANGÈLE, *à part.* Et pour jamais.

—

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS; URSULE, *entrant par la porte du fond.*

URSULE. Madame... Madame, voici déjà le comte Juliano, lord et lady Elfort et puis M. de San-Lucar. . et des seigneurs de la cour qui arrivent pour la cérémonie...

ANGÈLE. O ciel!..

URSULE. Entre autres, mon oncle don Gregorio, gentilhomme d'honneur de la reine, qui a eu ce matin avec Sa Majesté une longue conversation.

ANGÈLE. Peu m'importe.

URSULE, *avec malice.* Peut-être plus que vous ne pensez... car avant que vous descendiez à l'église... il m'a dit de vous remettre cette ordonnance qui est scellée des armes de Sa Majesté.

ANGÈLE. Donnez!

URSULE, *à part.* Je veux être témoin de son dépit... pour aller le conter à tout le couvent.

ANGÈLE *écarte un instant son voile, pour lire la lettre, et la parcourt avec émotion.* Dieu! que vois-je!

URSULE, *sortant en courant.* Elle sait tout.

HORACE, *pendant ce temps, s'est rapprochée de la travée à droite, et regarde avec soin dans la chapelle. Ne découvrant rien, et au moment où Ursule vient de sortir, il aperçoit Angèle, dont le voile est tombé, il pousse un cri et reste immobile.* Ah!.. (*A ce cri Angèle, qui était près de sa cellule, s'enfuit par cette porte, qu'elle referme vivement.*)

HORACE, *se promenant avec agitation.* Disparue! disparue encore! quoi! rien ne lui est sacré, et sous l'habit même de l'abbesse... il faut que je la retrouve encore! c'est horrible!

—

SCENE XIII.

HORACE; LORD ELFORT ET JULIANO, *entrent en causant vivement par les portes du fond.*

LORD ELFORT. C'est affreux!

JULIANO. Mais, Milord, écoutez-moi!

HORACE, *se promenant toujours de l'autre côté.* C'est indigne!

LORD ELFORT. Je suis dans la fureur.

JULIANO, *se retournant.* Ah çà! tout le monde ici est donc en colère? (*A Horace.*) Qu'est-ce qui te prend?

HORACE, *avec humeur.* Je ne veux pas le dire. . je n'en sais rien. (*Il se jette sur le fauteuil à gauche.*)

JULIANO. Au moins, Milord a des raisons! une succession superbe qui lui échappe.

LORD ELFORT. Yes, qui me échappait. . une parente à moi qui allait prendre le voile, et des intrigants avaient persuadé à la reine...

JULIANO, *à Horace et en riant.* Qu'on ne devait pas laisser passer une si belle fortune entre les mains. .

LORD ELFORT. D'un Anglais... d'un hérétique .. c'était absurde.

JULIANO. Et qu'il fallait que l'abbesse épousât un Espagnol, bon catholique.

HORACE, *se levant vivement.* L'abbesse, celle qui était là tout à l'heure .. vous croyez que c'est l'abbesse?

LORD ELFORT. Certainement.

HORACE. Laissez donc!

LORD ELFORT. Et qui donc elle était, s'il plaît à vous?

HORACE. Ce qu'elle est!.. c'est mon inconnue... c'est mon domino noir... c'est la servante aragonaise... c'est Inésille... c'est tout ce que vous voudrez... mais pour l'abbesse. . non... elle a pris sa robe, elle a pris ses traits . mais ce n'est pas elle!..

LORD ELFORT. C'est elle!

HORACE, *s'échauffant.* Je dis que non!

LORD ELFORT, *de même* Je disais que oui!

JULIANO. Silence, Messieurs, c'est l'abbesse et tout le couvent...

LORD ELFORT. Eh bien!... vous allez bien voir.

HORACE, *ému.* Oui... nous allons voir... à moins qu'elle n'ait changé encore.

—

SCENE XIV.

ANGÈLE, *habillée en blanc et voilée*, BRIGITTE, URSULE, LA TOURIÈRE, TOUTES LES NONNES, LORD ELFORT, JULIANO, HORACE, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

(*Les nonnes entrent par les portes du fond sur un air de marche, et se rangent en demi-cercle au fond du théâtre ; derrière elles, les dames et seigneurs de la cour; Angèle sort de son appartement, et se place au milieu du théâtre; Ursule à côté d'elle.*)

FINAL.

ANGÈLE.

Mes sœurs, mes chères sœurs, notre auguste maîtresse
La reine ne veut pas que je sois votre abbesse.

URSULE, *à part.*

Ah ! quel bonheur !

ANGÈLE.

Et par son ordre exprès,
A sœur Ursule je remets
Ce titre et le pouvoir suprême.

(*Pendant que parle l'abbesse, Horace témoigne la plus grande émotion. Il veut aller à elle, Juliano, qui est près de lui, le retient.*)

TOUTES.

Ah ! quel malheur ! ah ! quels regrets !

ANGÈLE.

Il faut nous quitter à jamais,
Car on m'ordonne aujourd'hui même
D'avoir à choisir un époux.

LORD ELFORT, *s'approchant d'Angèle.*

Ah ! quelle tyrannie extrême !
Mais je saurai parler pour vous,
Belle cousine !..

ANGÈLE, *s'avançant vers Horace.*

Et cet époux,
Voulez-vous l'être, Horace, voulez-vous?

(*Pendant cette phrase de chant, Brigitte, qui est derrière Angèle, a retiré peu à peu son voile. Horace lève les yeux, reconnaît les traits d'Angèle, pousse un cri et tombe à ses genoux.*)

HORACE.

Ah !

ENSEMBLE.

C'est elle, toujours elle !
O moment trop heureux !
Démon, ange ou mortelle,
Ne fuyez plus mes yeux !

ANGÈLE.

Ce n'est qu'une mortelle
Qui veut vous rendre heureux,
Et d'un amant fidèle
Récompenser les feux !

TOUS

O surprise nouvelle
Qui vient charmer ses yeux,
C'est elle ! c'est bien elle
Qui veut le rendre heureux !

HORACE.

De mon bonheur je doute encor moi-même !
Après les changements qu'à chaque instant j'ai vus,
Changements bizarres et confus.

ANGÈLE.

(*A demi-voix.*)

Qu'un mot peut expliquer. Horace, je vous aime !

HORACE, *vivement.*

Ah ! maintenant, ne changez plus!

HORACE.

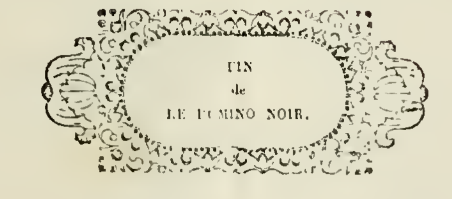
C'est toujours elle, etc., etc.

CHŒUR.

O surprise nouvelle, etc., etc.

ANGÈLE.

Ce n'est qu'une mortelle, etc., etc.



HAYDÉE

OU

LE SECRET

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 28 décembre 1847.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LORÉDAN, amiral de Venise. . . . MM. ROGER.
MALIPIERI, capitaine des bombardiers. . . . . HERMAN-LÉON.
ANDREA DONATO, enseigne. . . . AUDRAN.
DOMENICO, matelot. . . . . RIQUIER.
RAFAELA, pupille de Lorédan. . . Mmes GRIMM.
HAYDÉE, esclave grecque. . . . . LAVOYE.
OFFICIERS VÉNITIENS, MATELOTS ET SOLDATS, SÉNATEURS DE VENISE, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE

La scène se passe, au premier acte, dans une province vénitienne, à Zara, en Dalmatie.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche appartement dans le palais du gouverneur de Zara, en Dalmatie. Portes et fenêtres au fond. Portes latérales. A droite, un canapé et une table.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, LORÉDAN, MALIPIERI, *et les principaux officiers de la flotte vénitienne, sont assis à une table somptueuse,* DOMENICO, *plusieurs matelots ou esclaves grecs les servent.*

PREMIER COUPLET.

LOREDAN.
Enfants de la noble Venise,
Vaillants marins!
MALIPIERI ET LE CHOEUR.
Vaillants marins!
LOREDAN.
Que liberté soit la devise
De nos festins!
MALIPIERI ET LE CHOEUR.
De nos festins!
LOREDAN.
J'aime la vapeur enivrante
De tous les vins!
MALIPIERI ET LE CHOEUR.
De tous les vins!
LORÉDAN.
Et gaîment, je permets qu'on chante
Tous les refrains!
MALIPIERI ET LE CHOEUR.
Tous les refrains!
LOREDAN, *seul, élevant son verre.*
Présent des dieux, douce ambroisie,
Viens charmer, consoler nos jours!
Par ton ivresse, l'on oublie
Jusqu'à l'ivresse des amours!

DEUXIÈME COUPLET.

Amis, je bois à la défaite
Du musulman!
Je bois ces vins que leur prophète
Blâme et défend!
Demain le fracas de la guerre
Et des canons!
Mais aujourd'hui le choc du verre,
Et répétons :

Présent des dieux, douce ambroisie,
Viens charmer, consoler nos jours!
Par ton ivresse, l'on oublie
Jusqu'à l'ivresse des amours!

CHŒUR.

Par ton ivresse, l'on oublie
Jusqu'à l'ivresse des amours!

MALIPIERI. Vive notre amiral! il fait bien les choses. (*Aux officiers.*) Jamais je ne l'ai vu d'aussi joyeuse humeur!

LORÉDAN. Vous trouvez, Malipieri...

MALIPIERI. Hier, vous nous donnez un bal... aujourd'hui un dîner somptueux.

LOREDAN. Et demain peut-être une bataille.

MALIPIERI. Quel luxe de plaisirs...

LORÉDAN. Domenico, apporte nos chibouques.

DOMENICO. Oui, maître.

MALIPIERI. Et pour terminer dignement la soirée... fais dresser les tables de jeu.

LOREDAN, *brusquement.* A quoi bon?

MALIPIERI. Je défie tous ces messieurs... à commencer par vous, amiral!

LORÉDAN, *tressaillant.* Moi, dites-vous... moi?

MALIPIERI, *de même.* Et pourquoi pas?

LOREDAN, *troublé.* Pourquoi?.. (*Se reprenant.*) Demain la flotte quitte le port de Zara pour retourner à Venise, et l'on peut employer sa soirée mieux qu'à perdre ou à gagner des poignées de sequins.

MALIPIERI. Par le temps qui court, les poignées de sequins sont rares! et, si vous n'y tenez pas, n'en privez pas les autres... je parie cent pièces d'or au premier coup de dés.

TOUS. Je les tiens!

LORÉDAN, *avec colère.* Messieurs! (*Se reprenant.*) Vous êtes les maîtres! (*Se retournant vers Domenico.*) Qu'est-ce?

DOMENICO. C'est Haydée.

MALIPIERI, *bas, aux officiers.* L'esclave grecque qui nous appartenait et qu'il nous a enlevée.

—

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, HAYDÉE.

HAYDÉE, *s'adressant à Lorédan.* Monseigneur...

LOREDAN, *avec bonté.* Que me veux-tu?

HAYDÉE. Ma maîtresse Rafaëla, votre pupille, désirerait vous parler.

LORÉDAN. C'est bien! je me rends chez elle. (*Aux officiers.*) Vous pouvez, Messieurs, passer dans la salle de Marbre. (*Leur montrant les appartements à gauche.*) Rien ne vous y dérangera... je vous laisse.

MALIPIERI. Ne reverra-t-on pas votre excellence de la soirée?

LORÉDAN. Je ne le pense pas.

MALIPIERI. J'aurais désiré cependant l'entretenir, avant notre départ de demain, d'une importante affaire.

LORÉDAN. Je suis toujours visible pour mes officiers... pour mes compagnons d'armes... ici... dans une heure... je vous attendrai.

MALIPIERI, *s'inclinant.* J'aurai l'honneur de m'y rendre... (*Aux officiers.*) Et nous, allons jouer jusqu'au jour.

LORÉDAN, *brusquement.* Adieu, Messieurs. (*Il s'élance par la porte à droite pendant que Malipieri et les officiers sortent par la porte à gauche sur la reprise du chœur suivant.*)

CHŒUR.

Vive le jeu, douce folie,
Qui charme nos nuits et nos jours!
Par son ivresse, l'on oublie
Jusqu'à l'ivresse des amours!

—

SCENE III.

HAYDÉE, *regardant sortir Lorédan,* DOMENICO, *au fond du théâtre, donnant des ordres aux esclaves qui emportent la table.*

HAYDÉE. Qu'a donc le maître?.. comme il est sombre...

DOMENICO. Lui! il était tout à l'heure d'une gaieté folle. Il chantait, il versait à ses convives tous les vins de l'Espagne et de la Grece... et tout à coup, ce qui lui arrive souvent, il a changé... il est devenu triste!

HAYDÉE. C'est bizarre!

DOMENICO, *s'asseyant près de la table à gauche et nettoyant le chibouque de son maître.* Et c'est dommage! un si bon maître!.. j'en sais quelque chose, moi, serviteur de sa famille; moi, gondolier de père en fils, qui ai abandonné Venise et me suis fait matelot, pour rester avec lui... et je ne suis pas le seul qui l'aime! il n'est puissant... que pour rendre service, il n'est riche... que pour les autres, et il fait du bien à tout le monde.

HAYDÉE. C'est vrai!

DOMENICO. A commencer par vous, pauvre jeune fille, échappée presque seule aux massacres de Chypre et tombée entre les mains de ce Malipieri...

HAYDÉE. C'était là le plus terrible!

DOMENICO. Et ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'il vous a enlevée à Malipieri, non pas d'autorité, comme il le pouvait, mais en vous rachetant!.. toute sa part du butin qu'il lui a abandonnée pour vous ravoir!

HAYDÉE. Est-il possible?

DOMENICO. Et parce qu'il ne pouvait pas vous garder avec nous à bord, il vous a conduite ici, à Zara, dans sa famille, auprès de Rafaëla, sa pupille! une jolie fille, celle-là!

HAYDÉE, *avec émotion.* Oui... elle est jeune, elle est belle!.. et toi, Domenico, qui sais tout, comment est-elle sa pupille? Elle est de sa famille sans doute?

DOMENICO. Non!

HAYDÉE, *de même.* Ah!.. on la lui a confiée...

DOMENICO. Du tout! c'est une orpheline de famille patricienne, la nièce de l'avogador Donato, un dissipateur qui, il y a quelques années, s'est ruiné et s'est tué, laissant des dettes et sa nièce Rafaëla dans la misère. Lorédan, qui avait alors vingt-quatre ans, et qui connaissait à peine Donato, a adopté cette jeune fille.

HAYDÉE, *de même.* Ah! il l'aimait!

DOMENICO. Il y a six ans de cela. Elle en avait douze alors, et il ne l'avait jamais vue.

HAYDÉE, *vivement.* Ah! c'est bien à lui... c'est généreux!

DOMENICO. Et comme il ne pouvait l'emmener dans ses courses en mer, il l'a confiée ici à la femme du gouverneur, sa parente, qui l'a élevée.

HAYDÉE, *avec hésitation.* Mais maintenant Rafaëla a dix-huit ans, et tout ce que son bienfaiteur a fait pour elle doit lui inspirer une reconnaissance...

DOMENICO. Elle qui est votre maîtresse... et qui est toujours avec vous, a dû vous le dire...

HAYDÉE, *naïvement.* Je ne le lui ai jamais demandé! mais Lorédan doit, comme tout le monde, admirer son ouvrage!

DOMENICO, *haussant les épaules.* Ah bien oui!.. il la regarde à peine et ne s'en occupe guère...

HAYDÉE. Tu crois?..

DOMENICO, *se levant et descendant au bord du théâtre.* Il n'a plus le temps de rêver aux amours!

HAYDÉE, *vivement.* Ah!.. (*Avec embarras.*) Il n'a donc pas toujours été ainsi?

DOMENICO, *gaiement.* Lui!.. Lorédan Grimani!!! c'était de tous nos jeunes patriciens celui qui faisait autrefois le plus de bruit à Venise, par ses plaisirs et ses folies! Pas une mascarade, pas une fête au Lido, dont il ne fût le héros! j'en sais quelque chose, car c'est moi qui conduisais sa gondole. Et que d'aventures, que de sérénades, que de coups d'épée!.. C'était le bon temps! Que son palais était beau, la nuit, à la clarté de mille feux, aux accents de la musique et de la danse, aux éclats du festin, au bruit de l'or et des dés qui roulaient sur le marbre! c'est ainsi qu'il a dépensé plus des trois quarts de sa fortune, sans y regarder, sans compter, se ruinant et riant toujours!.. pendant que les vieux sénateurs secouaient la tête, et se disaient entre eux: Jeunesse oisive et dissipée qui finira mal! avenir et talents perdus pour la patrie!

HAYDÉE. O ciel!

DOMENICO. Voilà que tout à coup, le lendemain d'une fête magnifique, où il avait invité tous ses compagnons de folies et toutes les beautés de la ville, il renonce au bal, aux courtisanes et à tous ses amis. Il dit adieu à Venise, équipe un navire, se fait soldat et va se battre contre les Turcs, mais se battre, dit-on, de manière à se faire tuer! depuis six ans il ne fait que cela. C'était chaque année nouvelles victoires, nouveau butin, nouveaux grades! estimé du sénat, adoré du peuple, il est amiral de Venise et sera doge un jour! il est glorieux, il est grand, il est riche!.. mais il ne rit plus!

HAYDÉE. En vérité!

DOMENICO. Excepté les jours de bataille... il se réveille... Il est heureux, mais le danger passé, la victoire gagnée, pendant que chacun le félicite, il écoute à peine, il baisse la tête, et j'ai vu même quelquefois, quand il se croyait seul, des larmes couler, là! (*Montrant sa joue.*)

HAYDÉE, *avec intérêt.* Ah! mon Dieu!

DOMENICO. Bien plus! (*A voix basse.*) moi qui couche près de son appartement, je l'entends toutes les nuits se promener avec agitation... et une fois, il parlait si haut... que quoiqu'il m'ait défendu de jamais le déranger... je suis entré.

HAYDÉE. Eh bien?

DOMENICO. Eh bien!.. c'était effrayant. Il ne m'avait ni vu, ni entendu! il dormait, comme qui dirait tout éveillé. Il était assis, et quoiqu'il n'eût devant lui ni table, ni cornet, il avait l'air de rouler des dés, et il disait: Six et quatre... six et quatre, puis un grand silence!.. puis il cachait sa tête dans ses mains!

HAYDÉE. Tu n'as parlé de cela à personne?

DOMENICO. A personne!.. qu'à vous, Haydée.

HAYDÉE. A moi qui lui dois tout... et qui lui suis dévouée.

DOMENICO. Je le sais! je le sais! il y a trois mois, quand

ou l'a rapporté ici, à Zara, couvert de blessures et presque mort... il n'en serait pas revenu sans vos soins.

HAYDÉE, *l'interrompant*. C'est bien.

DOMENICO. Tant qu'il est resté sans connaissance, vous ne l'avez quitté ni jour, ni nuit...

HAYDÉE, *de même*. C'est bien!.. c'est bien !

DOMENICO, *vivement*. Oui, vous avez raison, c'est bien! aussi, depuis ce temps-là, quoique vous ne soyez qu'une pauvre Grecque, une esclave... moi, Domenico, qui ai l'honneur d'être matelot et citoyen de Venise, j'ai conçu pour vous une estime... laquelle m'a donné des idées... ou plutôt un projet dont je vous parlerai. .

HAYDÉE. A moi!

DOMENICO. Pas ici!.. à Venise, quand nous y serons de retour, ce qui ne tardera pas, grâce au ciel!.. car j'ai tant d'envie de revoir les lagunes et ma gondole ! ah ! vous qui ne connaissez que l'île de Chypre, votre patrie... si vous saviez quel bonheur d'habiter Venise.

HAYDÉE. Je n'y tiens pas!

DOMENICO. Laissez donc! c'est si beau!..

HAYDÉE. Mais vos inquisiteurs, vos espions!..

DOMENICO. C'est égal!.. c'est Venise ! (*On entend du bruit dans le salon à gauche.*)

HAYDÉE. Tais-toi, voici quelqu'un qui n'est pas de nos amis.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MALIPIERI.

MALIPIERI, *avec humeur*. Eh bien! Domenico, tu n'entends pas? des glaces, des sorbets !

DOMENICO, *sortant*. Oui, des rafraîchissements pour calmer leur ardeur... j'y vais, monsieur le capitaine! vous ne rentrez pas?

MALIPIERI, *avec humeur*. Non.. (*A part.*) Décidément la fortune m'en veut aujourd'hui!.. j'aurais mieux fait de ne pas m'asseoir à ce jeu maudit... deux mille sequins perdus... sur parole... il est vrai... dettes d'honneur payables seulement à Venise.. mais c'est qu'à Venise il y en a d'autres.. beaucoup d'autres qui m'attendent... et à moins de quelques moyens désespérés et victorieux... (*Apercevant Haydée.*) Ah ! mon ancienne esclave... ma part du butin... que, malgré moi, il m'a fallu céder à mon général.

HAYDÉE. C'est-à-dire vendre!..

MALIPIERI. Dix mille sequins... vrai marché de dupe!.. d'abord un seul de tes regards vaut mieux que cela.

HAYDÉE. Le capitaine est galant.

MALIPIERI. Et puis, à ces diamants que tu portais et dont mes soldats s'étaient déjà emparés, j'ai toujours eu l'idée, malgré ton silence obstiné, que tu appartenais à quelque riche et puissante famille de Chypre, qui paierait un jour ta rançon quatre ou cinq fois cette somme !

HAYDÉE, *souriant*. Tu crois?

MALIPIERI. Oh! tu ne me diras pas ton secret... mais il en est un autre peut-être... que tu possèdes... celui de ton maître.

HAYDÉE. Il en a donc un?

MALIPIERI. Que je tiens à connaître, par intérêt pour lui.. et je me fais fort d'obtenir ta liberté... si tu me dis seulement...

HAYDÉE. Quoi donc?

MALIPIERI. Ce que Lorédan te dit à toi.. dans vos entretiens du soir!

HAYDÉE. Ah! très-volontiers!

PREMIER COUPLET.

Il dit qu'à sa noble patrie,
Dont l'honneur lui fut confié,
Il aurait tout sacrifié!
Il dit que pour charmer la vie,
Le premier bien, c'est l'amitié!
Il dit que l'amour éphémère
Brille un instant et fuit, hélas!..
(*A demi-voix.*)
Et quoique discret d'ordinaire,
L'autre jour il m'a dit tout bas...
Tout bas...
(*Malipieri redouble d'attention.*)
A Venise, sachez vous taire,
Oui, vous taire... vous taire...
(*Gaiement.*)
C'est la ville aux joyeux ébats,
Chantez-y, mais n'y parlez pas!
Chantez, amis, ne parlez pas!
Tra, la, la, la, la.

MALIPIERI. C'est très-bien!.. voilà ce qu'il t'a dit!.. mais ce que tu sais de lui...

DEUXIÈME COUPLET.

HAYDÉE.

Je sais qu'avant tout il estime
La vertu, la gloire et l'honneur,
Et qu'il tend la main au malheur;
Je sais que, noble et magnanime,
Il méprise le délateur;
Je sais qu'à la paix, à la guerre,
La prudence guide ses pas...
La preuve, c'est qu'avec mystère,
Hier soir, il m'a dit tout bas,
Tout bas...
(*D'un air mystérieux.*)
A Venise, sachez vous taire,
Oui, vous taire... vous taire..
C'est la ville aux joyeux ébats,
Chantez-y, mais n'y parlez pas!
Chantez, amis, ne parlez pas!
Tra, la, la, la, la, la.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, ANDREA.

MALIPIERI, *avec humeur*. Qui vient là? que voulez-vous?

ANDREA, *près de la porte*. Parler au capitaine des bombardiers, le signor Malipieri... on m'a dit qu'il était ici.

MALIPIERI. C'est moi... avancez.

ANDREA. J'ai vingt ans, je suis Vénitien, je voudrais me battre sous l'étendard de saint Marc... je viens vous prier de m'enrôler.

MALIPIERI. Impossible dans ma compagnie!.. choisissez-en une autre.

ANDREA. C'est celle-là que je voudrais.

MALIPIERI. Et pourquoi?

ANDREA. Pour combattre sous les yeux de Lorédan Grimani, le premier homme de guerre de Venise.

MALIPIERI, *brusquement*. Ma compagnie est au complet.

ANDREA. Eh bien ! recevez-moi comme volontaire... et à la première place vacante ..

MALIPIERI, *de même*. Il n'y en aura pas.

ANDREA. On ne sait donc pas se faire tuer dans votre compagnie?

MALIPIERI, *avec hauteur*. On y sait du moins châtier les insolents.

ANDREA. Insolent!

HAYDÉE, *se plaçant entre eux*. Messieurs!

ANDREA. Voilà un mot qui pourrait avancer la vacance que je demande, et supprimer d'abord le capitaine.

MALIPIERI. Qu'est-ce à dire?

ANDREA. Que je ne suis pas encore votre soldat, et j'ai le droit de vous demander compte de ce que vous venez de dire.

MALIPIERI. Je ne dois de comptes à personne.

ANDREA. C'est ce que nous verrons!

HAYDÉE, *bas, à Andrea.* Vous vous perdez... Revenez vers la dixième heure, vous verrez l'amiral lui-même... je vous le promets.

ANDREA, *de même.* Est-il possible?

HAYDÉE, *de même.* Si vous partez... à l'instant.

ANDREA, *lui serrant la main.* Adieu! (*S'adressant à Malipieri.*) Que je sois ou non de votre compagnie, j'espère, seigneur capitaine, que nous nous retrouverons ailleurs!

MALIPIERI. Dans votre intérêt .. je ne le désire pas.

ANDREA, *sortant.* Ce qui veut dire que, dans le vôtre, vous le craignez.

MALIPIERI. C'en est trop!

HAYDÉE, *le retenant.* Messieurs! Messieurs! y pensez-vous?.. voici l'amiral. (*Sur un nouveau geste d'Haydée, Andrea sort par le fond.*)

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LORÉDAN, *sortant de la porte à droite.*

LORÉDAN, *entrant lentement, et en rêvant.* Oui, aujourd'hui même, avant notre départ, je veux, je dois assurer son sort.

MALIPIERI, *à part.* Toujours préoccupé!

LORÉDAN, *s'approchant de la table à droite du spectateur, près du canapé, et apercevant Haydée.* Haydée, veuillez dire à Domenico de me donner ce qu'il faut pour écrire?

HAYDÉE, *regardant autour d'elle.* Domenico n'est pas là, mais ce que vous demandez, maître, je l'apporterai moi-même! (*Elle sort.*)

LORÉDAN *s'assied sur le canapé, appuie ses deux coudes sur la table et cache sa tête entre ses mains, puis levant les yeux, il aperçoit Malipieri qui l'examine avec curiosité.* Que faites-vous là? que voulez-vous?

MALIPIERI. Votre excellence a-t-elle déjà oublié le rendez-vous qu'elle m'a donné ici, il y a une heure?

LORÉDAN, *comme sortant d'un rêve et lui tendant la main avec douceur.* Pardon!.. parlez!

MALIPIERI. Vous avez acquis gloire et richesse, Monseigneur, et moi, qui me bats sous vos ordres, moi, patricien, qui aurais droit au commandement d'un navire, j'attends encore avancement et fortune!

LORÉDAN, *froidement.* C'est peut-être moins ma faute que la vôtre! c'est à vous de faire naître les occasions!

MALIPIERI. Il s'en présente une; hier, au bal que donnait le gouverneur de Zara, j'ai aperçu... j'ai admiré une jeune fille que l'on dit votre pupille...

LORÉDAN, *avec émotion, et se levant..* Ah!.. Rafaëla Donato!.. Eh bien!

PREMIER COUPLET.

MALIPIERI.

A la voix séduisante,
Au regard virginal,
Par sa grâce touchante
Elle charmait ce bal.
Dans mon âme ravie,
M'exprimant sans détours,
Le bonheur de ma vie
Est de l'aimer toujours!

LORÉDAN, *froidement.* Et vos droits... vos titres!

DEUXIÈME COUPLET.

MALIPIERI.

J'ai perdu l'opulence,
Mais, noble par le sang,
J'ai déjà su, je pense,
Montrer quelque talent!
Que sur vous je m'appuie,
Je réponds du destin...
(*Montrant l'appartement de Rafaëla.*)
Le bonheur de ma vie
Est d'obtenir sa main!
Pardonnez mon audace!
Pardonnez un cœur bien épris
Qui réclame un tel prix!
Répondez-moi, de grâce,
J'attends, amant discret,
Mon arrêt!

(*A la fin de ce dernier couplet, Haydée rentre portant du papier, des plumes, de la cire et une large écritoire en bronze doré, qu'elle pose sur la table à droite, où brûle déjà une lampe.*)

LORÉDAN, *à Malipieri.* Je vous remercie, seigneur Malipieri, de l'honneur que vous daignez faire à Rafaëla, ma pupille, et à moi; mais j'ai sur elle d'autres vues!

MALIPIERI. Lesquelles?

LORÉDAN. Vous les connaîtrez à mon retour à Venise, et vous savez que cela ne tardera pas. Nous mettrons demain à la voile; occupez-vous du départ! La flotte turque veut, dit-on, ce que je ne puis croire, nous fermer le passage et nous empêcher de rentrer à Venise.. cela me regarde... vous viendrez, avant de vous retirer, prendre mes ordres, pour demain!, je ne vous retiens plus. (*Malipieri s'incline et sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE VII.

LORÉDAN, *se jetant dans un fauteuil, à gauche,* HAYDÉE.

HAYDÉE, *s'approchant doucement de Lorédan qui est assis.* Ah! que vous avez bien fait de le refuser, maître, il n'a jamais aimé votre pupille.

LORÉDAN, *souriant.* En vérité!

HAYDÉE, *à demi-voix.* Bien plus encore, c'est votre ennemi mortel. Envieux de vos succès, il ne rêve que votre perte, et j'ai idée qu'il n'a été placé auprès de vous par le doge et le conseil des Dix, que pour espionner toutes vos actions!

LORÉDAN, *souriant.* Tu le crois!

HAYDÉE. Oui, maître.

LORÉDAN, *de même.* Et moi, j'en suis sûr! (*Se levant.*) Il en fut toujours ainsi dans notre sérénissime république, elle ne vit que pour la défiance. Mais bientôt j'irai moi-même rendre mes comptes au doge et au sénat.

HAYDÉE, *avec émotion.* Oui, je l'ai bien entendu. C'est demain que vous partez!

LORÉDAN. Avec Rafaëla, ma pupille, que j'emmène et que tu accompagneras!

HAYDÉE, *tressaillant.* Moi!

LORÉDAN. A moins qu'à bord de notre vaisseau tu n'aies peur de la mer et des orages.

HAYDÉE. Ce n'est pas là ce qui m'effraie.

LORÉDAN. Serait-ce la flotte turque?

HAYDÉE. Non, maître.. car vous serez là!.. C'est à eux de craindre... et puis vous le savez... j'ai vu déjà des scènes plus terribles.

LORÉDAN. Oui, pauvre jeune fille!.. l'incendie... le pillage... le meurtre des tiens!

HAYDÉE. Il y a d'autres dangers.

LORÉDAN. Lesquels!

HAYDÉE, *troublée.* Lesquels .. maître .. (*Vivement.*) Eh mais! la haine secrète de ce Malipieri.. qui vous menace... vous et la signora peut être!

LORÉDAN. Heureusement, elle aura d'ici à quelques jours un protecteur, un mari.

HAYDÉE. Ah! vous lui en destinez un?



HAYDÉE. Ah! que vous avez bien fait de le refuser, maître, il n'e jamais aimé votre pupille.
Acte 1er, scène 7.

LORÉDAN. Oui!..

HAYDÉE. Et c'est?..

LORÉDAN. Moi!..

HAYDÉE, *à part, avec émotion.* Lui!.. Mon Dieu!

LORÉDAN, *froidement et sans la regarder.* Oui, moi.

HAYDÉE. Ah! je comprends... vous l'aimez!

LORÉDAN, *secouant la tête.* Non! et si j'eusse été mon maître, ce n'est pas là peut-être ce que j'eusse rêvé.

HAYDÉE, *avec émotion.* Et pourquoi donc alors... pourquoi?..

LORÉDAN, *brusquement.* Il le faut... je le dois, je l'ai juré!

HAYDÉE. A qui donc?

LORÉDAN. A quelqu'un qui me voit... qui m'entend...

HAYDÉE. Comment cela?

LORÉDAN, *sévèrement.* Si tu m'es dévouée... pas un mot de plus sur ce sujet.

HAYDÉE. Oui, maître. (*Timidement.*) Et Rafaëla, votre pupille, est disposée... à ce mariage?

LORÉDAN, *comme sortant d'un rêve.* Ah! tu as raison... Je ne lui en avais pas encore parlé... La voici!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, RAFAELA, *sortant de l'appartement, à droite.*

LORÉDAN, *allant au-devant d'elle.*

Mes jours voués à la tristesse
N'ont eu de charme que par toi,
Et mon seul bien, c'est ta tendresse!..
Ce bien, est-il toujours à moi.
Ah! réponds-moi?
Ce bien est-il toujours à moi?
Moi, protecteur de ton jeune âge,
Quand j'ose aspirer à ta foi,
Le sort que je t'offre en partage
Peut-il être accepté par toi?
Ah! réponds-moi?
C'est-il un bien pour toi?

RAFAELA.

Par vous s'embellit mon enfance,
Tout mon bonheur, je vous le doi,
Et pour vous ma reconnaissance
Ne peut s'éteindre qu'avec moi!



HAYDÉE. Oui. . oui .. il y a un secret qui vous concerne, vous et lui! — Acte 2, scène 6.

Oui, croyez-moi,
Ne peut s'éteindre qu'avec moi!

—

SCENE IX.

Les précédents, ANDREA, *paraissant à la porte du fond.*

ANDREA.

Pour mériter sa main, ce seul espoir me reste,
Je l'essaierai du moins!..

RAFAELA, *à part, l'apercevant.*

Ah! qu'ai-je vu?
C'est lui!..

HAYDÉE, *à Rafaëla.*

Qu'avez-vous donc?

RAFAELA.

Moi!.. rien! je l'atteste.

HAYDÉE, *l'observant.*

Ah! sa voix est troublée
(*Regardant Andrea.*)
Et son cœur est ému.
(*A part.*)
Allons! peut-être encore, tout n'est-il pas perdu!

ENSEMBLE.

HAYDÉE, *bas, à Andrea.*

Espoir et courage,
J'en ai le présage,
Vainement l'orage
Redouble d'effort!
Marin intrépide,
Que rien n'intimide,
Quand l'amour nous guide
On arrive au port.

ANDREA.

Espoir et courage,
J'en ai le présage,
Vainement l'orage
Redouble d'effort!
Marin intrépide,
Rien ne m'intimide,
L'amour qui me guide
Me conduit au port!

LORÉDAN.

Espoir et courage,
Tout me le présage,

Trop longtemps l'orage
A troublé mon sort.
Son cœur moins timide
Pour moi se décide;
L'amour qui me guide
Me conduit au port!

RAFAELA

Ah! je perds courage,
Et tout me présage
Un terrible orage.
Mon cœur bat bien fort;
Oui, tout m'intimide,
Que le ciel décide;
Que Dieu qui nous guide
Veille sur mon sort!

ANDREA, *bas, à Haydée, au fond du théâtre.*
A l'heure où tu l'as dit j'arrive!..

HAYDEE, *à voix basse.*
Du silence!
(Haut, à Lorédan.)
Un soldat, Monseigneur, vous demande audience.

LOREDAN, *sans se retourner.*
Que veut-il?

HAYDÉE.
Ce qu'il veut!
(Poussant Andrea en avant.)
Va... parle!

ANDREA.

PREMIER COUPLET.

Ainsi que vous, *(bis.)*
Je veux me battre et braver la mitraille...
Et sur l'Océan en courroux,
Gagner mon grade en un jour de bataille...
Ainsi que vous,
Mon général, ainsi que vous!

DEUXIÈME COUPLET.

Ainsi que vous, *(bis.)*
A la fortune, à la gloire j'aspire,
De moi, je veux qu'on soit jaloux,
Et que Venise, et me craigne et m'admire,
Ainsi que vous,
Mon général, ainsi que vous!

LOREDAN, *le regardant avec attention.*
Sur quel vaisseau veux-tu combattre?

ANDREA.
Sur le vôtre!

LORÉDAN.
J'y consens!.. et ton nom?..

ANDREA.
Andrea!

LORÉDAN.
Quoi! pas d'autre?

ANDREA.
Je viens pour m'en faire un!

LOREDAN, *avec satisfaction.*
C'est bien!.. Contre mon gré,
Je ne puis disposer d'aucun grade!

ANDREA.
Qu'importe?
Donnez-moi seulement, la paie est assez forte,
Le premier bâtiment qu'à la mer je prendrai.

LORÉDAN.
C'est dit!.. A demain!

ANDREA.
A demain!

ENSEMBLE.

HAYDÉE.

Espoir et courage,
J'en ai le présage,
Vainement l'orage
Redoublait d'effort.
Marin intrépide,
Rien ne l'intimide,
L'amour qui le guide
Le conduise au port!

ANDREA.

Espoir et courage,
J'en ai le présage,
Vainement l'orage
Doublera d'effort.
Marin intrépide,
Rien ne m'intimide,
L'amour qui me guide
Me conduit au port!

LORÉDAN, *regardant Rafaëla.*

Espoir et courage,
Tout me le présage,
Trop longtemps l'orage
A troublé mon sort.
Son cœur moins timide
Pour moi se décide,
L'amour qui me guide
Me conduit au port!

RAFAELA.

Je reprends courage,
Quoique tout présage
Un terrible orage
Dont je tremble fort.
Oui, tout m'intimide,
Que le ciel décide;
Que Dieu qui nous guide
Veille sur son sort!

(Andrea sort par la porte du fond.)

SCENE X.

HAYDÉE, LORÉDAN, RAFAËLA.

LORÉDAN, *faisant signe de la main à Andrea qui sort.* A demain, mon brave! à demain!.. au point du jour! *(Il s'assied sur le canapé à droite, près de la table, et se met à écrire.)* Ce jeune Andrea est un noble cœur qui mérite d'arriver!

HAYDÉE, *debout, au milieu du théâtre.* Et qui arrivera, car il veut se distinguer ou mourir.

RAFAELA, *qui avait remonté le théâtre et suivi Andrea des yeux. redescend près de Haydée.* Tu crois!

HAYDÉE. J'en suis sûre, et je ne serais pas étonnée qu'il eût dans le cœur quelque grande passion.

RAFAELA, *avec embarras.* Celle de la gloire!

HAYDÉE, *à part, regardant Rafaëla.* Et une autre encore, peut-être! *(Rafaëla s'assied à gauche des spectateurs; Haydée est debout près d'elle.)*

LORÉDAN, *près de la table à droite, écrivant avec agitation.* Oui, demain sans doute un nouveau combat, et si je rencontre enfin .. ce que je cherche depuis si longtemps...

HAYDÉE, *bas, à Rafaëla.* Voyez donc comme il a l'air ému!

RAFAELA, *de même.* Comme il écrit avec agitation!.. *(Lorédan met sous enveloppe la lettre qu'il vient d'écrire, fait fondre de la cire au flambleau qui est sur la table; il sonne, Domenico sort de la porte à gauche.)*

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DOMENICO.

LORÉDAN, *achevant de cacheter sa lettre et s'adressant à Domenico.* Eh bien! nos convives?

DOMENICO. Ils sont capables de rester là toute la nuit! une fois qu'ils sont à boire et à jouer...

LOREDAN, *brusquement.* A jouer!.. Dis-leur que demain nous partons... et qu'il est temps de se livrer au repos...

DOMENICO. J'y vais .. mais vous!.. Monseigneur...

LORÉDAN, *mettant dans sa poche la lettre qu'il vient d'écrire et de cacheter.* Moi!.. Dieu veuille!.. je ne le puis! tant de pensées... tant de souvenirs m'assaillent à la fois. . donne-moi mon chibouque!

DOMENICO, *lui présentant une longue pipe turque.* Voici. (*Bas, à Haydée.*) Vous voyez bien que sa tête est en feu!.. Pour le calmer, dites-lui quelques-uns de ces airs qui lui font tant de bien! (*Bas, à Rafaëla.*) Vous savez, des airs du pays... des airs de Venise! (*Il va prendre sur la table à gauche une mandoline qu'il remet à Haydée. Lorédan est à demi couché sur le canapé à droite, près de la table, et tout en fumant il paraît absorbé dans ses réflexions. Aux premiers accents de la mandoline, il tressaille et se retourne vers Haydée.*)

LOREDAN, *lui tendant la main avec reconnaissance.* Merci, Haydée!.. j'allais te le demander.

DOMENICO, *à part, en s'en allant.* Je savais bien que cela lui ferait plaisir! je vais congédier nos officiers. (*Il sort par la porte à gauche.*)

—

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* DOMENICO.

BARCAROLLE *à deux voix.*

HAYDÉE, *tenant une mandoline,* ET RAFAELA.

C'est la fête au Lido,
C'est la fête en bateau,
Dont Venise raffole!
Glissez donc, ma gondole,
Glissez vite sur l'eau...
C'est la fête au Lido.

Afin d'avoir jupe élégante
Et des perles de Murano,
Au Rialto j'ai mis en vente
Jusqu'à mon anneau d'or... l'anneau
Que m'avait donné Zanetto!

Mais, mais...

C'est la fête au Lido,
C'est la fête en bateau,
Dont Venise raffole!
Glissez donc, ma gondole,
Glissez vite sur l'eau...
C'est la fête au Lido.

(*En ce moment, Lorédan, qui jusque-là avait continué à fumer, laisse tomber son chibouque, et, la tête appuyée sur sa main, écoute Haydée et Rafaëla qui continuent leur barcarolle.*)

Un jeune et beau seigneur, bien tendre,
A l'œil noir, aux propos galants,
Voulait me forcer de l'entendre...
Non, seigneur, je n'ai pas le temps!..

C'est la fête au Lido,
C'est la fête en bateau,
Dont Venise raffole!
Glissez donc, ma gondole,
Glissez vite sur l'eau...
C'est la fête au Lido.

(*L'air, qui jusque-là avait été vif et rapide, se ralentit en ce moment.*)

Glissez, glissez, ma gondole!..
Glissez, glissez sur l'eau.

RAFAELA ET HAYDÉE, *s'arrêtant et regardant Lorédan.*
Le sommeil un instant a fermé ses paupières!
Gardons-nous!.. gardons-nous de troubler un repos
Qui le console de ses maux!.
Gardons-nous!.. gardons-nous de troubler son repos!

(*Elles se retirent toutes les deux sur la pointe du pied dans l'appartement à droite.*)

—

SCENE XIII.

LORÉDAN, *dormant sur le canapé,* MALIPIERI, *entrant par la porte à gauche.*

FINAL.

MALIPIERI.
Me voici, général!.. A vos ordres sévères
J'accours!..
(*S'arrêtant.*)
Il dort!

(*Il le contemple quelques instants en silence sur la ritournelle de l'air suivant.*)

AIR.

A toi seul la puissance,
Et la gloire et l'honneur!
Moi, je n'ai qu'une chance :
Je te hais!.. je te hais!.. c'est là mon seul bonheur!
Ta fortune,
Qui m'importune,
Longtemps m'humilia!
Mais patience,
Ma vengeance
Quelque jour t'atteindra!..
Jusque-là...
A toi seul la puissance,
Et la gloire et l'honneur!
Moi, je n'ai qu'une chance :
Je te hais!.. je te hais!.. c'est là mon seul bonheur!

(*Lorédan, qui était étendu sur le canapé, se lève sur son séant pendant la reprise de l'air précédent; il prête l'oreille et semble écouter un air vif et animé.*)

MALIPIERI.
Il s'éveille!..
(*Il s'avance vers lui et s'arrête étonné.*)
Non pas!

LORÉDAN.

AIR.

Ah! que Venise est belle
Et quels accents joyeux!
Mon palais étincelle
Ce soir de mille feux!
Ici, loin des profanes,
Amis, versez toujours!
Je bois à vos sultanes,
Je bois à mes amours!

MALIPIERI, *l'examinant avec étonnement.*
O délire!.. ô prodige!.. il dort!

LORÉDAN, *assis devant la table et continuant son rêve.*
Voici des dés... voici de l'or!..

(*Il a l'air d'agiter des dés dans un cornet et de les rouler sur la table.*)

J'ai perdu!.. par ma foi, qu'importe!
Faut-il une somme plus forte?..
Jouons, amis!.. jouons encor!
Ah! que Venise est belle!
Et quels accents joyeux!
Mon palais étincelle
Ce soir de mille feux!
Ici, loin des profanes,
Amis, versez toujours!
Je bois à vos sultanes,
Je bois à mes amours!

(*L'orchestre, qui jusque-là avait été vif et joyeux, exprime tout à coup une musique sombre et agitée.*)

MALIPIERI, *regardant Lorédan.*
Quel changement, ô ciel!.. sur son visage!
Ses doigts crispés se contractent de rage!

LOREDAN, *toujours assis sur le canapé devant la table, pendant que Malipieri, qui est de l'autre côté de la table, suit tous ses mouvements avec curiosité.*
Quoi! perdre encor!.. perdre toujours!
(*Frappant du poing avec colère sur la table.*)
Eh bien donc, mon palais!.. oui, tout ce qui me reste!
Sur un seul coup... un seul!.. Destin funeste,

Tu ne m'abattras pas!.. Satan! à mon secours!..
J'entends rouler les dés... et je sens mon cœur battre.
Allons!.. et si je perds... la honte... le trépas!
(*Il semble attendre avec anxiété les dés que son adversaire va rouler sur la table. Regardant.*)
Ah! pour lui... six et trois...
(*Il a l'air de prendre les dés, de les agiter, et dit à part lui, avec joie et espoir.*)
Il faudrait... six et quatre!..
(*Il roule les dés sur la table et dit à voix basse avec effroi.*)
Je perds!..
(*Regardant son adversaire, il s'écrie vivement.*)
O ciel!.. il ne regarde pas!
Il est à ramasser son or...
(*Par un geste rapide, il a l'air de retourner avec la main un des dés qu'il vient de rouler et s'écrie d'un air contraint.*)
Ah! six et quatre!

MALIPIERI, *qui l'examine avec attention.*
Quel mystère!

LORÉDAN, *d'une voix tremblante.*
Oui... je gagne!
(*A part et essuyant la sueur qui coule de son front.*)
O honte!.. j'ai gagné!..
Et la fortune change!.. et lui... l'infortuné...
Perd à son tour!.. toujours!.. toujours!
(*Ecoutant avec impatience.*)
Quels chants de joie!
(*Se levant et venant au bord du théâtre.*)
Lorédan est vainqueur!.. disent-ils... taisez-vous!
(*A demi-voix.*)
Lorédan est un lâche, un infâme!.. en proie
Aux tourments... et pourtant voilà qu'ils chantent tous.
Ah! que la nuit est belle,
Et quels accents joyeux!
Le palais étincelle
Ce soir de mille feux!
(*S'interrompant et criant.*)
Taisez-vous! taisez-vous!..
(*Se promenant avec agitation.*)
Supplice sans pareil!
Pour moi plus de bonheur! pour moi plus de sommeil!
Mes torts, du moins, je veux, quoi qu'il m'en coûte,
Je veux les réparer!
(*Comme s'il parlait à quelqu'un.*)
Ecoute bien! écoute!
A toi, Rafaëla, la moitié de mes biens...
Et pour l'autre moitié... jure de la remettre
Au fils de Donato... s'il existe encor... tiens!
(*Tirant de son sein la lettre cachetée qu'il vient d'écrire.*)
Tiens! tu lui donneras... sans l'ouvrir... cette lettre,
Pour lui seul...

MALIPIERI, *poussant un cri et saisissant la lettre.* Ah!.. (*Il s'approche de la table à droite, et lit à la lueur de la lampe, pendant que Lorédan est resté immobile et debout au bord du théâtre; lisant l'adresse.*) « Au fils de Donato l'avogador, pour lui seul!..» (*Ouvrant la lettre qu'il parcourt à la hâte.*) « Un soir... dans l'ivresse du « vin et du jeu... votre père, contre qui j'avais risqué ma « fortune sur un coup de dé... votre père a été trompé « et ruiné par moi!.. » (*Il achève de lire la lettre à voix basse. Pendant ce temps, Lorédan, dont le visage est redevenu calme et serein, reprend gaîment le premier motif.*)

ENSEMBLE.

LORÉDAN.
Ah! que Venise est belle,
Et quels accents joyeux!
Le palais étincelle
Ce soir de mille feux!
Loin de nous les profanes,
Amis, versez toujours,
Je bois à vos sultanes,
Je bois à vos amours!..
(*Lorédan retombe endormi sur le canapé.*)

MALIPIERI, *tenant la lettre.*
Heureuse découverte
Qui change nos destins!
Son salut ou sa perte
Sont donc entre mes mains.
Je tiens en ma puissance
Sa gloire et son honneur,
L'espoir de la vengeance
Est déjà le bonheur!..
(*Malipieri sort par la porte du fond.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le pont du vaisseau amiral vénitien. Le pavillon de saint Marc flotte sur le grand mât. Au fond, la mer et quelques vaisseaux turcs qui fuient à l'horizon. Les voiles du vaisseau amiral sont carguées. A droite, quelques blessés qu'on est occupé à panser. Sur le pont, des armes, des haches d'abordage, des débris annonçant un combat qui vient de finir. Les soldats sur le pont, les matelots et les mousses suspendus aux cordages, élèvent en l'air leurs armes ou leurs bonnets.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR DE SOLDATS ET DE MATELOTS.

Victoire! victoire! victoire!
Aux enfants de Saint-Marc!
D'une nouvelle gloire
Brille leur étendard!

DOMENICO, *étendant la main à l'horizon.*
Ils espéraient que de Venise
Ils nous fermeraient le chemin,
Leur flotte est dispersée ou prise,
A nous la gloire!..
(*Montrant des barils de rhum, et des ballots qu'on apporte.*)
Et le butin!

CHŒUR.
Victoire! victoire! victoire!
Aux enfants de Saint-Marc!
D'une nouvelle gloire
Brille leur étendard!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, LORÉDAN, MALIPIERI, ET PLUSIEURS OFFICIERS.

LORÉDAN, *la hache à la main et encore dans la chaleur du combat.*
AIR.
Vive la mitraille!
Bravons sa fureur!
Un jour de bataille
Est jour de bonheur!
L'éclair et la foudre
Troublent la raison;
Oui, vive la poudre!
Vive le canon!
(*A part, et sur un mouvement plus lent.*)
En guidant leur vaillance,
J'ai cru trouver la mort;
Mais pour moi, plus de chance!
Oui... oui... j'existe encor!..
C'en est fait, la victoire
Dont s'enivre leur cœur

M'a rendu la mémoire,
Hélas! et mon malheur!

DOMENICO, *qui est monté au grand mât.*
Un vaisseau turc résiste encor!..

LORÉDAN, *vivement.*
Tant mieux.
(*Brandissant sa hache.*)
Vive la mitraille!
Bravons sa fureur!
Un jour de bataille
Est jour de bonheur!
L'éclair et la foudre
Troublent la raison;
Oui, vive la poudre!
Vive le canon!

DOMENICO, *regardant toujours du haut du mât.*
Non!.. non!..
Il amène son pavillon.
Le vaisseau turc est pris!

LORÉDAN, *avec tristesse et laissant tomber sa hache.*
Tant pis!

CHŒUR.

Victoire! victoire! victoire!
Aux enfants de Saint-Marc!
D'une nouvelle gloire
Brille leur étendard.

(*Lorédan, plongé dans ses réflexions, remonte le théâtre et disparaît vers la gauche. Pendant ce temps, les matelots qui sont à droite se disputent un baril de rhum que l'on vient d'apporter.*)

CHŒUR, *vif et animé.*

C'est à moi!.. c'est mon bien,
Non, morbleu!.. c'est le mien!
Du butin c'est ma part!
Eh bien donc... par saint Marc,
Que ce fer... ce poignard
Soit l'arbitre entre nous!

DOMENICO, *qui est descendu du grand mât, se jetant entre eux.*
Allons, amis, êtes-vous fous?
Au lieu de vous battre entre vous,
Jouez gaîment à qui boira
Le baril de rhum que voilà!

CHŒUR DES MATELOTS.

Il a raison!.. jouons, jouons!
C'est dit! et bientôt nous verrons...

(*L'un d'eux a tiré des dés de sa poche et les roule sur le baril pendant que Domenico et les autres matelots font cercle autour des joueurs.*)

LORÉDAN, *les apercevant et courant à eux avec colère.*
Jouer! jouer!.. plutôt vous battre!
(*Posant son pied sur le baril.*)
Je le défends!.. et je ne le veux point!

MALIPIERI, *qui s'est avancé, s'adressant au matelot qui jouait.*
C'est fâcheux, car pour toi, c'était un fort beau point.

LE MATELOT.
En vérité!..

MALIPIERI, *froidement.*
Mais oui!.. j'ai cru voir six... et quatre.
(*A ce mot, Lorédan tressaille.*)

ENSEMBLE.

LORÉDAN.
O rencontre imprévue!
Involontaire affront!
Souvenir qui me tue!..
Et fait rougir mon front!

MALIPIERI, *avec joie.*
Ah! son âme éperdue
A senti cet affront!
Il détourne la vue.
Je vois rougir son front.

DOMENICO ET LES MATELOTS.
O fureur imprévue!
Cessons ce jeu! cessons!
Et, tremblants à sa vue,
Amis, obéissons!
(*L'ensemble finit en decrescendo.*)

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, RAFAELA ET HAYDÉE.

(*Elles paraissent toutes deux, à gauche, au haut de l'escalier qui conduit des étages inférieurs au pont du vaisseau.*)

HAYDÉE. Oui, signora... je n'entends plus de bruit, il n'y a plus de danger... venez!

RAFAELA. A la bonne heure! je ne pouvais plus y tenir... De crainte et de... (*Regardant autour d'elle.*) Le combat est donc fini?

HAYDÉE, *apercevant Domenico.* Lorédan!.. où est-il? (*Domenico lui montre Lorédan triste et la tête baissée.*) Ah! vous voilà, maître! (*Le regardant avec intérêt.*) il ne vous est rien arrivé?

LORÉDAN. Non! non!

RAFAELA. Grâce au ciel!

LORÉDAN, *aux deux jeunes filles.* Merci, merci, mes jeunes amies, mais au fond de ce vaisseau et pendant le combat vous avez eu bien peur?

HAYDÉE ET RAFAELA. Oui! pour vous!

DOMENICO. Et il y avait de quoi! on n'a jamais vu s'exposer ainsi! vous étiez partout.

LORÉDAN. Toi aussi! car je t'y ai rencontré.

DOMENICO. Pardi! je vous suivais!.. aussi une belle victoire, je m'en vante!

MALIPIERI, *s'avançant.* Onze vaisseaux turcs que nous ramenons à Venise...

LORÉDAN. Ah! c'est vous, seigneur Malipieri, je vous ai cherché des yeux dans le combat, et je vous ai rarement aperçu.

MALIPIERI. J'observais l'ennemi.

DOMENICO. Sa seigneurie observe beaucoup.

HAYDÉE, *à Rafaëla, qui regarde autour d'elle avec inquiétude.* Et vous aussi.. signorina... (*A Lorédan.*) Mais je ne vois pas mon protégé...

RAFAELA, *avec embarras.* Oui.. celui que tu avais recommandé..

LORÉDAN. Tu avais raison de m'en répondre... il s'est battu comme un lion! pendant longtemps, il s'est tenu à mes côtés.. mais vers la fin du combat, je ne l'ai plus vu.

MALIPIERI, *froidement.* Il est probable qu'il aura été tué!

RAFAELA. O ciel!..

HAYDÉE, *à voix basse, et lui serrant la main.* Taisez-vous donc!

LORÉDAN, *à Malipieri.* Non!.. il n'est, grâce au ciel, ni parmi les morts... ni parmi les blessés... je m'en suis déjà informé... mais il a disparu.

DOMENICO. C'est lui que j'aurai vu se jeter dans une chaloupe avec une dixaine de bombardiers, des Dalmates qu'il emmenait.

MALIPIERI. Des soldats de ma compagnie...

DOMENICO, *à Lorédan.* Ils étaient là les bras croisés... ça les ennuyait, ces braves gens!

MALIPIERI. Et je demanderai comment, malgré mon ordre et mon exemple...

DOMENICO. Ils ont été s'exposer...

LORÉDAN, *à Domenico.* Silence!.. nous le saurons!.. (*Aux soldats.*) Vous vous êtes bien battus, mes amis, votre devoir est fini... (*A Domenico et aux matelots, leur frappant sur l'épaule.*) J'ai défendu de jouer... mais je n'ai pas défendu aux vainqueurs de chanter et de boire!..

DOMENICO, *avec une explosion de joie.* Vivat!

LORÉDAN, *souriant.* Avec la modération qu'on doit tou-

jours garder... même dans la victoire!.. (*A Haydée et à Rafaëla, qui font quelques pas pour le suivre.*) Restez! vous serez mieux ici, sur le pont... au grand air. (*A plusieurs officiers.*) Vous, Messieurs, suivez-moi! (*Il descend par l'escalier du fond, dans le second pont, suivi de tous ses officiers.*)

DOMENICO, *sur le bord du théâtre, à droite, et à part.* Oh bien! puisque l'amiral le permet, je vais chercher le baril de rhum pour renouer connaissance avec lui. (*Il descend par l'escalier du fond.*)

—

SCENE IV.

MATELOTS *au fond du théâtre, assis ou couchés, d'autres occupés à différents travaux;* RAFAELA *s'est avancée rêveuse au bord du théâtre;* HAYDÉE.

HAYDÉE, *s'approchant de Rafaëla, et à demi-voix.* Si pensive et si triste en un jour de victoire!

RAFAELA, *vivement, et sortant de sa rêverie.* Moi!..

HAYDÉE, *souriant.* Et l'intérêt que vous portez à mon jeune protégé qui me semble aussi le vôtre! (*Geste de Rafaëla.*) Ah!.. il faut tout me dire, ou, pour ma part, je lui retire ma protection! Et d'abord, comment vous connaissez-vous?

RAFAELA.

AIR.

Unis par la naissance,
La famille et l'amitié,
Dans mes rêves d'enfance
Il était de moitié!
Et puis... vint le malheur qui sépara nos jours,
Et je ne le vis plus... mais j'y pensais toujours!

CAVATINE.

Ah! que ses accents
Me semblaient touchants,
Quand il s'éloignait
Et qu'il me disait :
L'honneur me réclame,
Je pars, je suis sa loi!
Mais mon âme
Restera près de toi!
Il est parti, pour un devoir sacré,
Jurant qu'il reviendrait glorieux, honoré!
Ah! que ses accents
Me semblaient touchants,
Etc., etc.

HAYDÉE. Silence!.. des matelots qui s'approchent!.. (*Elles s'éloignent toutes deux et remontent le théâtre à gauche en causant à voix basse.*)

—

SCENE V.

MATELOTS; DOMENICO, *venant du fond, à droite, et roulant un baril de rhum.*

DOMENICO. Ohé!.. ohé!.. venez donc m'aider, vous autres! voilà le baril de rhum monté sur l'eau! Allons, enfants, par là nous tous! L'amiral l'a permis; buvons et chantons!

TOUS. Oui, chantons!

PREMIER MARIN. A toi, Domenico, une chanson de matelot!

DOMENICO. Je ne demanderais pas mieux! mais les brises de la mer ont fait tort à ma voix, et mes belles notes sont à la dérive. (*Apercevant Rafaëla qui vient de descendre par l'escalier du milieu et Haydée qui s'apprête à la suivre.*) Mais si Haydée voulait me remplacer, je crois qu'ici personne ne s'en plaindrait. (*Bas, à Haydée qui s'avance.*) La chanson de la brise... Vous savez bien .. la corvette qui attend la brise!.. Voilà une chanson de matelot!

HAYDÉE. Comment donc, seigneur Domenico, pour vous et pour ces messieurs...

TOUS. Ah! brava!

HAYDÉE.

PREMIER COUPLET.

C'est la corvette,
Qui, leste et coquette,
Prête à partir,
Semble tressaillir!
Sa voile blanche
S'agite et se penche
En plis flottants
Appelant les autans.
Qui donc l'enchaîne encore sur la rive?
C'est qu'elle attend la brise tardive...
La brise arrive!..
Et la nef captive,
Comme un oiseau,
Vole et fuit sur l'eau.

DEUXIÈME COUPLET.

Elle s'élance
Sur la mer immense,
Dont les flots bleus
Vont mirant les cieux.
Non, plus d'orages.
Du haut des cordages,
Narguez les flots,
Bons matelots!
Que la gaîté soit votre devise!
Voici le ciel qui vous favorise,
Voici la brise
Qui, pour vous, soumise,
Guide sur l'eau
Votre heureux vaisseau!

DOMENICO, *qui a remonté la scène vers le milieu du second couplet d'Haydée, regarde du côté de la mer et s'écrie.* Qu'est-ce que je vois là?.. Aux cordages, à la manœuvre!.. un vaisseau ennemi!.. un vaisseau turc s'avance!!! (*Mouvement général.*) Non, non, c'est la brise qui le pousse vers nous, car il est démâté!.. Eh mais!.. je ne me trompe pas! j'aperçois sur le pont celui que l'on disait mort, le jeune Andrea, qui tient à la main le pavillon de saint Marc! Qu'est-ce que ce peut être?

TOUS. Courons! (*Ils s'élancent vers la gauche et disparaissent du côté par lequel le vaisseau ennemi est censé arriver.*)

—

SCENE VI.

RAFAELA, HAYDÉE.

RAFAELA, *à part, avec émotion.* Andrea! est-il possible! (*Regardant les matelots qui s'éloignent.*) Et ne pouvoir, comme eux, courir auprès de lui!.. Ah! n'importe. (*Elle fait quelques pas.*)

HAYDÉE, *qui a remonté le théâtre, le redescend en ce moment et arrête Rafaëla.* Calmez-vous, signora, ne vous l'avais-je pas prédit? Il revient, j'en étais sûre! il revient vainqueur et digne de vous!

RAFAELA. Mais Lorédan!..

HAYDÉE, *souriant.* Qui sait? il y aura peut-être quelques moyens de le faire renoncer à vous?.. c'est difficile!.. Mais enfin...

RAFAELA, *avec joie.* Que dis-tu?

HAYDÉE, *à voix basse.* Oui... oui... il y a un secret qui vous concerne, vous et lui!.. Et ce secret, si je peux le découvrir!

—

SCENE VII.

Les précédents, DOMENICO, *descendant du fond du vaisseau, à droite.*

DOMENICO, *à haute voix.* Ah! celui-là est un brave... ou plutôt un enragé!

HAYDÉE ET RAFAELA. Qui donc?

DOMENICO. Le seigneur Andrea! avec ses dix bombardiers, il s'est élancé sur le vaisseau turc...

HAYDÉE ET RAFAELA. Eh bien!

DOMENICO. Eh bien!.. enlevé à l'abordage! c'est sa capture, c'est son butin! Et ce que vous ne croiriez jamais, on ose le lui disputer!

HAYDÉE. Et qui donc?

DOMENICO. Ce damné capitaine Malipieri déclare que ce vaisseau est à lui et de bonne prise.

HAYDÉE. Et de quel droit?

DOMENICO. Sous prétexte que les soldats qui ont accompagné Andrea étaient des bombardiers, des Dalmates de la compagnie Malipieri... donc, ce qu'ils ont gagné appartient de droit à leur capitaine.

HAYDÉE, *s'élançant vers la droite.* C'est ce que nous verrons... je cours parler à Lorédan, notre maître...

RAFAELA, *vivement.* Oui... oui... vas-y.

DOMENICO. Je ne vous le conseille pas!.. il est en ce moment de trop mauvaise humeur!

HAYDÉE. Un jour de victoire!

DOMENICO. Cela n'y fait rien! il avait tout à l'heure un air agréable et encourageant, auquel j'ai cru pouvoir me fier... et je me suis hasardé à lui parler d'un projet que je médite pour mon retour à Venise!

HAYDÉE. Lequel?

DOMENICO, *avec embarras.* Il s'agissait... d'une personne qu'il connait et sur laquelle j'ai des idées... d'un brave et honnête marin... des idées de long cours!.. et je pensais que cela allait lui sourire comme à moi!.. ah bien oui!

HAYDÉE. Enfin! achève?

DOMENICO. Ses traits se sont contractés, il a pâli; et ce que je ne comprends pas, il avait l'air de rire, en me disant : « C'est bien, mon garçon, très-bien... dès que cela « vous plaît et vous convient... est-ce que cela me re- « garde!.. pourquoi viens-tu me parler de cela?.. tu vois « bien que je suis occupé!.. va-t'en! va-t'en!.. » Et comme je n'ai pas l'habitude de le contrarier, j'ai cargué les voiles, en attendant que la bourrasque soit passée!.. et tenez, tenez, le voilà! (*Montrant le ciel qui dans le fond est chargé de nuages.*) Il est sombre comme l'horizon dans ce moment! ça n'a pas l'air de s'éclaircir... il y aura de l'orage... (*Emmenant Rafaëla qu'il fait descendre par le premier escalier.*) Venez, senora. (*Lui-même descend quelques pas, se retourne et s'adresse à Haydée.*) Est-ce que vous restez?

HAYDÉE. Oui!

DOMENICO. Vous osez rester!!!

HAYDÉE. Oui!

DOMENICO. Vous êtes brave!.. moi... je m'en vas! (*Il descend l'escalier et disparait.*)

—

SCÈNE VIII.

HAYDÉE, LORÉDAN, *entrant en rêvant.*

HAYDÉE, *le contemplant, à part.* C'est lui!.. il ne me voit pas! (*Moment de silence, elle s'approche de lui timidement.*)

LORÉDAN, *froidement.* Ah! c'est vous, Haydée!

HAYDÉE. Oui, maître, je venais vous demander..

LORÉDAN, *brusquement.* C'est bien!.. je consens, je consens! je l'ai déjà dit à Domenico. Vous êtes libre, vous l'auriez été plus tôt, si j'avais pu deviner vos intentions.

HAYDÉE. Lesquelles, Monseigneur?

LORÉDAN. La préférence... dont vous honorez Domenico le matelot, le gondolier!

HAYDÉE, *froidement.* Je n'en accorde ni à lui... ni à personne! Domenico s'est trompé!

LORÉDAN, *vivement.* Est-il vrai? (*Avec joie.*) Oui... en effet... ce n'était pas possible... j'en étais sûr, je me le disais... ce n'est pas lui!.. (*S'arrêtant, et avec doute.*) Mais peut-être un autre choix...

HAYDÉE, *froidement.* Aucun!.. pour choisir il faut être libre!

LORÉDAN. Tu as raison! pardonne-moi de ne pas avoir encore brisé tes fers! plus d'une fois, je l'ai voulu... et je n'en ai eu ni la générosité, ni le courage!.. ta voix m'était douce, comme celle d'un ami, ta présence me consolait dans mes souffrances...

HAYDÉE. En vérité!

LORÉDAN. Et malgré cela, je le sens, j'aurais dû déjà te rendre ta liberté.

HAYDÉE, *vivement.* Et moi je ne l'aurais pas acceptée! (*Lorédan fait un geste de surprise, et Haydée poursuit plus timidement.*) Vous, à qui je dois tout, vous qui m'avez sauvé la vie et l'honneur! ne m'avez-vous pas dit que vous étiez moins malheureux quand j'étais là... j'y resterai, mon maître, tant que vous souffrirez!

LORÉDAN, *lui prenant vivement la main.* Reste alors! reste encore!..

HAYDÉE. Que dites-vous?.. parlez, parlez, je vous en supplie!

LORÉDAN, *revenant à lui.* Moi!.. je n'ai rien!.. ce n'est pas moi dont il est question! (*Vivement.*) Que voulais-tu?.. que venais-tu me demander?.. je suis bien égoïste!.. en t'écoutant, en te regardant... je t'avais oubliée!

HAYDÉE. Je voulais, Monseigneur, une grâce!

LORÉDAN, *vivement.* Quelle qu'elle soit, je te l'accorde!

HAYDÉE. Ou plutôt justice pour Andréa!.. Ce vaisseau dont vous l'aviez nommé commandant d'avance, et devant moi, ce vaisseau qu'il a conquis par son courage...

LORÉDAN. Eh bien!..

HAYDÉE. Malipieri veut le lui enlever je ne sais de quel droit.

LORÉDAN. Ce ne sera pas!... je te le promets... je te le jure!

HAYDÉE. Je suis tranquille maintenant, et cours lui annoncer cette bonne nouvelle!.. (*Apercevant Malipieri qui entre.*) Le capitaine!.. Ah! cette fois... il sera arrivé trop tard. (*Elle descend par le premier escalier qui conduit au second pont.*)

—

SCENE IX.

LORÉDAN, MALIPIERI.

DUO.

LORÉDAN, *à Malipieri qui s'incline et le salue.*

Je sais le débat qui s'agite,
Votre projet est insensé!
D'après son œuvre et son mérite
On doit être récompensé!

MALIPIERI, *avec amertume.*

Et tel qui brille et que l'on cite,
Au dernier rang serait placé,
Si d'après l'œuvre et le mérite
Chacun était récompensé!

LORÉDAN, *avec hauteur.*

Qu'est-ce?.. et que prétendez-vous dire?

MALIPIERI, *de même.*

Que ce jeune homme en vain aspire
A ce titre que seul j'aurai!

LORÉDAN, *de même.*

A l'instant et de mon plein gré
Je le lui donne!.. il est à lui!

MALIPIERI, *avec ironie.*
Peut-être!..
LORÉDAN, *étonné.*
Comment?
MALIPIERI.
Peut-être, ici, n'êtes-vous pas seul maître!
LORÉDAN.
Eh! qui donc le serait?
MALIPIERI.
Celui, qui, je le croi,
Aurait votre secret!.. et celui-là .. c'est moi!

ENSEMBLE.

LORÉDAN, *à part.*
En mon cœur, tout mon sang se glace
De terreur, je me sens troubler!
(*Reprenant courage.*)
Mais par une vaine menace,
Pourquoi me laisser accabler!
MALIPIERI, *à part, le regardant.*
A ce mot seul, l'effroi le glace!
D'ici, je le vois se troubler.
Du déshonneur qui le menace
La honte semble l'accabler!

LORÉDAN, *se rapprochant de Malipieri et cherchant à cacher son émotion.*
Ce secret, sur lequel tout votre espoir s'élève,
N'est rien qu'une chimère!
MALIPIERI, *avec ironie.*
Oui vraiment... c'est un rêve!
Mais un rêve indiscret a révélé souvent
Les crimes qu'autrefois on commit en veillant.
(*Rappelant le motif de l'air qui termine le premier acte.*)
D'ici je vois encore à Venise la belle
Ce palais enchanté qui de feux étincelle!
Je vois briller de l'or!.. j'entends rouler des dés...
LORÉDAN, *à part, et frissonnant.*
Grand Dieu!
MALIPIERI, *continuant de même.*
Sur cette table, avec moi, regardez
Ce dernier coup...
LORÉDAN, *à part, de même.*
O ciel!
MALIPIERI.
D'où dépend la partie,
D'où dépendront bientôt et l'honneur et la vie!
Un noble de Venise a perdu. . je le voi!
Non, non... je me trompais!.. sans honneur et sans foi...
Il gagne!!!
LOREDAN, *hors de lui et lui saisissant le bras.*
Malheureux!
MALIPIERI, *avec sang-froid.*
D'où vient donc ce courroux?
Ce rêve est-il donc vrai? ce seigneur... est-ce vous?

ENSEMBLE.

LORÉDAN.
Malgré moi l'effroi qui me glace
A ses yeux a tout révélé,
Du déshonneur qui me menace
Déjà je me sens accablé!
MALIPIERI, *le regardant.*
A ce récit, l'effroi le glace,
Et d'ici je le vois trembler!
Du déshonneur qui le menace
La honte semble l'accabler!

LORÉDAN, *vivement.*
Avant l'honneur, il faut m'ôter la vie!
Il faut prouver pareille calomnie,
Sinon, Monsieur...
MALIPIERI.
Ne craignez rien!
Toutes les preuves, je les tien!
Ce testament écrit par vous...
LORÉDAN, *stupéfait.*
O perfidie!
MALIPIERI.
Au jeune Donato!..
LOREDAN, *voulant chercher dans sa poche.*
Comment?.. par quel hasard?..

MALIPIERI, *froidement.*
Ne cherchez pas... je l'ai...
(*Voyant Lorédan qui porte la main à son poignard.*)
Votre poignard
Ne pourrait pas empêcher, je te jure,
Ma vengeance!.. elle est en main sûre!
Le parti le plus sage est encor, je le croi,
De s'entendre en secret et sans bruit .. avec moi!

ENSEMBLE.

LORÉDAN, *à part.*
Châtiment d'un crime,
Tourment légitime!
Oui... je vois l'abîme
Ouvert sous mes pas!
A mes vœux sois prompte,
O mort, je t'affronte!
Pourvu que ma honte
N'apparaisse pas!
MALIPIERI.
Châtiment du crime
Tourment légitime,
Au bord de l'abîme
Tu m'obéiras!
D'avance, j'y compte
Sinon, je raconte...
Et partout la honte
Va suivre tes pas!

MALIPIERI.
D'abord, je réclame ce titre
Que me disputait Andréa!
LORÉDAN, *vivement.*
Jamais! jamais! je l'ai dit : il l'aura!
MALIPIERI, *le menaçant.*
Mais de vos jours, je suis l'arbitre...
LORÉDAN.
Prenez-les donc... Immolez-moi!
MALIPIERI, *de même.*
Mais demain, aujourd'hui peut-être.
Par moi, Venise va connaître,
LOREDAN, *à part.*
Mon Dieu, prenez pitié de moi!
MALIPIERI, *de même.*
Que Lorédan, son héros, son idole
De l'honneur déserta la loi...
LOREDAN, *poussant un cri.*
Qui?.. moi!.. sans honneur et sans foi...
(*Tombant accablé.*)
Jamais! jamais!
MALIPIERI, *s'approchant de lui et le regardant froidement.*
J'ai donc votre parole.
LORÉDAN, *baissant la tête en signe d'adhésion, dit avec effort et à voix basse.*
Mon Dieu!.. prenez pitié de moi!

ENSEMBLE.

LORÉDAN.
Châtiment du crime,
Tourment légitime!
Oui, je vois l'abîme
Ouvert sous mes pas!
A ma voix sois prompte,
O mort! je t'affronte!
Pourvu que ma honte
N'apparaisse pas!
MALIPIERI.
Châtiment du crime
Tourment légitime,
Au bord de l'abîme,
Tu m'obéiras!
D'avance, j'y compte!
Sinon, je raconte...
Et partout la honte
Va suivre tes pas!

(*Malipieri sort par la droite.*)

—



LORIDAN. Vous pouvez vous rendre au sénat. — Acte 3, scène 11.

SCENE X.

LORÉDAN, *seul, un instant, et plongé dans ses réflexions; puis* ANDRÉA, *amené par* HAYDÉE, *qui lui fait signe d'avancer.*

LORÉDAN, *entendant marcher près de lui et se levant brusquement.* Qu'est-ce?.. qui va là?

HAYDEE, *doucement.* C'est moi, maître... je viens de voir Andréa... à qui j'ai raconté...

LOREDAN, *avec impatience.* Quoi... que lui as-tu dit?

ANDREA, *qui s'est approché.* Tout ce que vous vouliez faire pour moi... ce commandement que Malipieri me disputait et que vous m'avez accordé.

LOREDAN, *à part.* O ciel!

HAYDÉE. C'était justice.

ANDREA Oui, j'ai enlevé ce bâtiment à l'ennemi. Je vous l'avais promis. . mais vous aussi, mon général, vous avez tenu vos promesses.

LORÉDAN, *à part.* Et comment lui dire maintenant...

ANDREA, *avec chaleur.* Aussi, dans ma reconnaissance... je me ferais tuer pour vous.

LORÉDAN, *baissant les yeux et détournant la tête.* Non... non... je ne suis pas digne d'un pareil dévouement... car ce que j'avais promis.. ce que je désirais faire pour toi... m'est impossible...

ANDREA. O ciel! et pourquoi donc?

HAYDEE. C'est Malipieri qui l'emporterait.

LOREDAN. Non... ce n'est pas lui... mais les lois de Venise auxquelles je dois obéir... et qui ne permettent de confier le commandement d'un vaisseau... qu'à un noble... à un membre d'une famille patricienne...

HAYDEE. Est-il possible?..

LOREDAN. Et mon choix... aussitôt mon arrivée à Venise, serait cassé par le conseil suprême... le conseil des Dix, plus puissant que le doge lui-même!

ANDREA. N'est-ce que cela, mon général, rassurez-vous? votre choix sera confirmé par eux tous.

LOREDAN. Que veux-tu dire?

ANDREA. Que je suis noble, que mon père était patricien.

LOREDAN, *à part.* O ciel! (*Haut.*) et ce nom... pourquoi l'avoir caché?

ANDREA. J'attendais pour le reprendre que je l'eusse réhabilité! . A vous, mon général... mon bienfaiteur... je

puis tout vous dire. Dans une soirée fatale... dans une partie de jeu... mon père qui avait d'abord gagné des sommes immenses... vit tout à coup la fortune tourner contre lui. . et ce qui arrive souvent, en pareil cas, devenir aussi constamment funeste qu'elle lui avait été favorable... Il perdit tout et même ce qui ne lui appartenait pas.. entre autres l'héritage de sa nièce dont il était dépositaire... en rentrant chez lui.. il se tua!

LORÉDAN. O ciel!

ANDREA. Oui, mon général... il s'est tué... et moi, cachant le nom de ma famille... ce nom jusqu'alors pur et intact... je partis bien jeune encore, sur un vaissaau marchand. J'ai regagné par le commerce de quoi acquitter toutes les dettes de mon père. Je paierai tout... je le puis... il ne me restera rien... mais je suis marin, mais j'ai combattu sous vos yeux... j'ai maintenant un patrimoine que rien ne pourra m'enlever... la gloire que j'ai acquise .. et le grade que vous m'avez donné.

LORÉDAN, *qui pendant le récit précédent a contenu avec peine son émotion.* Ah!.. c'est trop de tourments... achève... Ton nom... celui de ton père...

ANDREA. Donato... l'avogador!!!

FINAL.

LORÉDAN, *poussant un cri de terreur et restant immobile.*

Ah! justice du ciel!

HAYDEE, *poussant un cri de joie et courant près d'Andrea.*

A peine j'y puis croire!
Est-ce vrai!

(*Andrea et Haydée remontent le théâtre en causant vivement et à voix basse, pendant la cavatine suivante.*)

LORÉDAN, *à part.*

J'hésiterais encor!
J'ai dépouillé le père de son or
Et je dépouillerais lui... son fils, de sa gloire!
Non, non, jamais! allons! du cœur!
Osons braver même le déshonneur!
(*Regardant de loin Andrea, qui cause avec Haydée.*)
Oui, le ciel m'éclaire,
Je dois aujourd'hui
Remplacer le père
Qui lui fut ravi.
(*A part, et levant les yeux au ciel.*
Et toi, Donato, pardonne!
De plus qu'exigerais-tu!
Pour lui, pour ton fils, je donne
Bien plus, que tu n'as perdu!
(*A Andrea.*)
Oui, le ciel m'éclaire:
Je dois aujourd'hui
Te rendre le père
Qui te fut ravi!

(*Sur un geste de Lorédan, Domenico, qui vient d'entrer, sonne la cloche qui est au pied du grand mât.*)

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MALIPIERI, DOMENICO, *tout l'équipage*, SOLDATS, MOUSSES ET MATELOTS, *accourant au son de la cloche*, RAFAELA, *sortant de la chambre de l'amiral et se plaçant près d'Haydée.*

CHŒUR DE MATELOTS ET DE SOLDATS.

A la manœuvre!.. allons, du zèle,
C'est notre chef qui nous appelle!
Pour lui, soldats et matelots
Braveraient la flamme et les flots.

LOREDAN, *s'adressant à Andrea.*

Il est à toi,
Ce noble grade, espoir de ton jeune âge!
La justice m'en fait la loi;
Il appartient à l'honneur, au courage ..
Il est à toi!

(*S'adressant à tous les matelots et à Malipieri qui arrive en ce moment.*)

Devant vous, mes amis, devant tout l'équipage,
J'ai voulu proclamer mon ordre souverain;
Le dernier bâtiment capturé ce matin
Aura pour chef...

MALIPIERI, *près de lui, et à voix basse.*

C'est bien!

LORÉDAN, *à voix haute et montrant Andrea.*

Andrea Donato!

ANDRÉA, HAYDÉE ET RAFAELA, *à part.*

O bonheur!

MALIPIERI, *furieux.*

Un instant!..

LORÉDAN, *lui saisissant le bras d'une main et portant l'autre à son poignard.*

Toi, si tu dis un mot...
(*A voix basse.*)
A l'instant même... je t'immole!

MALIPIERI, *bas, à Lorédan, qui est près de lui.*

Traître!... tu m'as trompé!.

LORÉDAN.

C'est ta faute!.. pourquoi
As-tu compté sur la parole
D'un homme tel que moi... sans honneur et sans foi!...

ENSEMBLE.

MALIPIERI, *regardant Lorédan.*

La guerre, la guerre,
Une guerre à mort!
Je suis, je l'espère,
Maître de son sort!
Sa gloire flétrie
Sourit à mon cœur.
A lui l'infamie
Et le déshonneur!

LORÉDAN, *regardant Malipieri.*

La guerre, la guerre,
Une guerre à mort!
De lui, je n'espère
Grâce, ni remord.
Ma gloire est flétrie
Ainsi que mon cœur.
A moi l'infamie
Et le déshonneur!

HAYDEE, RAFAELA ET ANDREA.

Bonté tutélaire
Qui change mon sort!
Avenir prospère
Bien plus doux encor!
Par lui seul, ma vie
Renaît au bonheur;
Lui, de la patrie
La gloire et l'honneur!

DOMENICO ET LE CHOEUR.

Bientôt, je l'espère,
Nous verrons le port.
Oui, le vent prospère
Nous conduit à bord!
O rive chérie!
Si douce à mon cœur,
C'est là ma patrie,
C'est là le bonheur!

MALIPIERI, *à part.*

Ma vengeance n'est que remise!
Sachons nous taire sur son bord;

Car, en maître il y règne encor.
Mais quand j'aurai touché Venise...
Quand nous serons entrés au port...

(*En ce moment, les nuages amoncelés à l'horizon s'écartent, se dissipent, et l'on aperçoit Venise et ses principaux monuments.*)

TROIS MATELOTS, *au haut des mâts et criant.*

Venise!.. Venise!.. Venise!..

TOUS.

O bonheur!

LORÉDAN.

Ah! sa vue est mon arrêt de mort!

CHŒUR DE MATELOTS.

O reine de l'Adriatique,
Voici ta sainte basilique
Et tes minarets!

(*Otant tous avec respect leurs bonnets de matelots.*)

Salut! ô ma cité chérie!
O Venise! ô notre patrie!
Tu nous apparais!

(*Le vent a gonflé les voiles du vaisseau qui semble se diriger vers le port, et l'on voit successivement passer dans le lointain l'arsenal de Venise, le quai des Esclavons et la place Saint-Marc.*)

CHŒUR.

LORÉDAN, *qui pendant ce temps est au bord du théâtre à gauche.*

La guerre! la guerre!
Une guerre à mort!
De lui je n'espère
Grâce, ni remord:
Ma gloire est flétrie
Ainsi que mon cœur!
A moi l'infamie
Et le déshonneur!

MATELOTS ET MOUSSES, *suspendus aux cordages.*

O reine de l'Adriatique.
Voici ta sainte basilique
Et tes minarets!
Salut! ô ma cité chérie!
O Venise! ô notre patrie!
Tu nous apparais.

MALIPIERI, *à droite, montrant Venise qui apparaît.*

La guerre! la guerre!
Une guerre à mort!
Je suis, je l'espère,
Maître de son sort.
Sa gloire flétrie
Sourit à mon cœur!
A lui l'infamie
Et le déshonneur!

HAYDÉE, ANDREA, RAFAELA.

Bonté tutélaire
Qui change mon sort!
Avenir prospère
Bien plus doux encor!
Par lui seul, ma vie
Renaît au bonheur;
Lui, de la patrie
La gloire et l'honneur!

(*Le vaisseau est censé entrer dans Venise. La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Le grand vestibule du palais Grimani. De chaque côté une colonnade en marbre.—Au fond, le théâtre ouvert laisse apercevoir la mer et les principaux édifices de Venise.

SCÈNE PREMIÈRE.

HAYDÉE, *seule.*

Je suis dans son palais! à Venise... chez lui!
Aux yeux de ces vainqueurs, que le sort fit nos maîtres,
Cachons, plus que jamais, le nom de mes ancêtres,
Ce nom si glorieux que les fers ont flétri!

AIR:

Pour punir pareille offense,
Tant d'affronts, tant de souffrance,
Dès longtemps à la vengeance
J'aurais dû, dans ma fureur
Livrer mon cœur.
Quel est, malgré moi, le charme
Qui m'enivre et me désarme,
Et quel nom me fait frémir,
Et de trouble et de plaisir?
Ce nom, qu'hélas!
Je dis tout bas...
Ce nom, mon seul bonheur,
C'est celui du vainqueur
Que la gloire et l'honneur
Rendent cher à mon cœur!
J'entends ce peuple ingrat,
Ces patriciens, ce fier sénat,
Célébrer ses exploits...
A ses pieds, je les vois!
Et lui, si mon cœur le voulait,
Je crois qu'aux miens il tomberait!
Ah! pour moi quel bonheur
De soumettre un vainqueur
Que la gloire et l'honneur
Rendent cher à mon cœur.
Oui... oui... déjà j'ai cru voir
Luire à mes yeux un faible espoir!
Comme au loin dans la nuit brille
Une étoile qui scintille
Et qui guide, sur les flots,
Les matelots!
Ainsi la douce espérance
A fait luire en ma souffrance
Un bonheur encor lointain
Qu'en mon cœur je cache en vain,
Un nom, qu'hélas!
Je dis tout bas...
Ah! pour moi quel bonheur
De soumettre un vainqueur,
Etc., etc.

SCÈNE II.

HAYDÉE, RAFAELA, *entrant d'un air agité.*

HAYDÉE. Qu'avez-vous, senora? comme vous me semblez agitée?

RAFAELA. Ce n'est pas sans raison! je ne l'ai rien caché, Haydée, je t'ai avoué qu'Andrea Donato, mon parent, mon ami d'enfance...

HAYDÉE. Etait celui que vous aimiez!.. et vous faites bien, car maintenant il a conquis, par sa gloire, des droits à votre amour.

RAFAELA. Juge alors de mon désespoir: Lorédan à qui nous devons tout, Lorédan, son bienfaiteur et le mien, vient, en arrivant, de donner des ordres pour son mariage, avec moi sa pupille.

HAYDÉE, *à part.* O ciel!

RAFAELA. Il veut qu'il soit célébré aujourd'hui même!

HAYDÉE, *avec désespoir.* Il n'y a plus à hésiter... il faut tout lui avouer, ou nous sommes... (*Se reprenant*) je veux dire: vous êtes perdus!

RAFAELA. Moi! lui avouer!.. ah! je n'oserai jamais!

HAYDEE, *remontant le théâtre*. Le voici sans doute! j'aperçois de loin, sur le grand canal, sa gondole qui revient et que conduit Domenico.

—

SCENE III.

HAYDÉE, RAFAELA, ANDREA ET DOMENICO, *que l'on ne voit pas encore. Voix en dehors.*

PREMIER COUPLET.

Glisse, glisse, ô ma gondole,
Sur les flots riants d'azur,
De Venise, mon idole,
Ils reflètent le ciel pur!

RAFAELA.

C'est la voix d'Andrea!

ANDREA, *paraissant, au fond, sur la gondole que conduit Domenico.*

Amant toujours fidèle,
Auprès de toi j'accours!
O Venise la belle,
Venise, mes amours!

(*Domenico et Andrea débarquent au pied des murs du palais.*)

ANDREA, *pendant que Domenico amarre la gondole.*

DEUXIÈME COUPLET.

Sur les rives étrangères
On rencontre en voyageant,
Des cités, beautés altières,
Qui séduisent un instant;
Mais, en amant fidèle,
On te revient toujours,
O Venise la belle,
Venise, mes amours!

HAYDÉE, *qui a regardé avec inquiétude autour d'elle.* Où donc est Lorédan?

ANDREA. Dans la salle du sénat!

DOMENICO. Où je l'ai conduit et où il était obligé de se rendre!

ANDREA. Mais au moment où il m'a aperçu, son front sombre et soucieux s'est éclairci, et me prenant à part, (Ah! que je suis glorieux de tant de faveur et d'estime), il m'a chargé, moi, d'un important et secret message, à deux pas d'ici! Prends ma gondole, a-t-il dit, va vite, et qu'à mon retour, je te retrouve à mon palais.

HAYDÉE. Et qu'est-ce donc? de quoi s'agit-il?

ANDREA, *s'inclinant.* Pardon, senora, ce que m'a confié mon général, je ne puis le dire à personne...

HAYDÉE, *souriant.* A moi, je comprends. (*Montrant Rafaëla.*) Mais à elle...

ANDREA. Pas même à Rafaëla!

HAYDEE, *affectant de sourire.* Oh! alors, c'est un grand secret!

RAFAELA, *à Andrea.* Allez donc vite et revenez!

ANDREA, *s'éloignant par la gauche.* Adieu! adieu!..

—

SCENE IV.

RAFAELA, *remontant le théâtre et suivant des yeux Andrea*, HAYDEE, DOMENICO.

HAYDÉE. Mais toi, Domenico, toi qui nous restes, peux-tu parler?

DOMENICO, *la regardant sans lui répondre.* Ah! comme vous êtes belle, Haydée! vous me faites l'effet de Venise au soleil!.. plus on la voit et plus..

HAYDÉE. Il n'est pas question de cela! sais-tu pourquoi Lorédan est, aussitôt son arrivée, obligé d'aller au sénat.

DOMENICO. Pour rendre compte de sa conduite!

RAFAELA. Au doge!

DOMENICO. Il n'y a plus de doge! il est défunt, c'est le conseil des Dix et le grand conseil qui règnent en attendant que nous ayons choisi un autre souverain... ce qui n'est pas facile!

HAYDÉE. Il n'y en a pas?

DOMENICO. Il y en a trop; chacun, au besoin, se donnerait sa voix! moi... tout le premier!...

HAYDÉE. Et quand reviendra Lorédan?

DOMENICO. Ma foi... je n'en sais rien.. tout ce que j'ai appris par la ville, c'est que Venise lui accorde, dit-on, une partie des drapeaux conquis sur l'ennemi. Voilà pour lui!... et pour moi... (*Avec embarras.*) Je voulais vous parler aussitôt votre arrivée d'une chose... Vous savez... je vous l'ai dit, une chose... ou plutôt un projet... quand je dis un projet... c'est une idée...

RAFAELA, *qui a regardé du côté de la colonnade à droite.* Cette fois, c'est Lorédan... c'est bien lui!

DOMENICO, *à part, et soupirant.* Je l'aime autant! je n'en serais jamais venu à bout.

RAFAELA. Et les principaux membres du sénat et tout ce peuple qui le reconduisent comme en triomphe jusqu'à son palais.

DOMENICO, *à part.* Sans compter la fête que les bateliers du Lido doivent tantôt lui donner!

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, LORÉDAN, MEMBRES DU SÉNAT ET DU PEUPLE, SOLDATS *portant des drapeaux turcs.*

CHŒUR.

Flottez, étendards du prophète!
Drapeaux ravis à l'ennemi!
Faites rayonner sur sa tête
La gloire qu'il donne au pays!

PLUSIEURS SÉNATEURS, *aux soldats, leur montrant les drapeaux.*

Aux murs de ce palais, allez, qu'on les attache!

LOREDAN, *regardant autour lui.*

C'est à moi qu'on accorde une telle faveur!

PLUSIEURS SENATEURS.

A celui qui toujours, sans reproche et sans tache,
N'a jamais dévié du sentier de l'honneur!

(*Lorédan tressaille*).

CHŒUR.

Flottez, étendards du prophète!
Drapeaux ravis aux ennemis,
Et faites briller sur sa tête
La gloire qu'il donne au pays!

(*Lorédan, pâle et dans le plus grand trouble, remercie les sénateurs et le peuple qu'il congédie.*)

—

SCÈNE VI.

RAFAELA, HAYDÉE, LORÉDAN.

LORÉDAN, *reste un instant plongé dans de sombres réflexions, il regarde autour de lui avec inquiétude, et dit avec agitation et à voix haute.* Et Andrea!.. Andrea ne revient pas!

RAFAELA, *allant à lui.* Nous venons de le voir! mais chargé par vous d'une mission, il n'est pas de retour!

LORÉDAN, *à part.* Attendons encore. (*Il fait quelques pas et aperçoit Haydée qui se tient à l'écart, à gauche.*) Ah! (*Il s'approche d'elle et s'incline avec respect.*

HAYDÉE, *étonnée.* Que faites-vous, Monseigneur?

LOREDAN. Descendante des Botzaris, fille d'un sang royal, que j'ai traitée en esclave, pourquoi m'avez-vous trompé? Je viens d'apprendre que les envoyés de Chypre offraient des trésors au sénat de Venise pour le rachat de ma capture, il n'en est pas besoin ! Chypre fait désormais partie de la république. Vous êtes Vénitienne, vous êtes libre, et vos biens vous sont rendus !

HAYDÉE. Grâce à vous, j'en suis sûre !

LORÉDAN, *apercevant Andrea qui parait au fond du théâtre, et poussant un cri de joie et d'impatience.* Ah! enfin!..

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ANDREA.

LORÉDAN, *courant vivement au-devant de lui.* Eh bien...

ANDREA, *à voix basse.* Ainsi que vous l'aviez ordonné, je lui ai porté votre défi... il refuse.

LOREDAN, *de même.* Lui, Malipieri !..

ANDREA. Les lois punissent de mort, dit-il, celui qui tire l'épée dans l'enceinte de Venise.

LOREDAN. Eh bien! partout ailleurs... pourvu que sa vie... ou la mienne...

ANDREA. Il refuse!.. il a, dit-il, pour vous attendre, des armes plus sûres.

LOREDAN, *tressaille et reprend avec inquiétude.* Et il n'a rien ajouté?

ANDREA. Quelques mots seulement où j'ai cru comprendre...

LORÉDAN, *regardant vivement Andrea.* Quoi!.. qu'as-tu deviné?

ANDREA. Qu'il espérait empêcher un mariage.. que vous projettiez !

LOREDAN, *à voix haute.* Ah! tel est son espoir. . Eh bien! ce mariage se fera ce matin même, dans ce palais. (*Prenant la main de Rafaëla.*) Venez, Rafaëla?

RÉCITATIF.

ANDREA, *et les deux femmes, chacun à part avec un mouvement d'effroi.*

O ciel!

LORÉDAN, *les regardant avec surprise.*

Qu'avez-vous donc tous trois?
(*A Haydée.*)
Vous frémissez!..
(*Tenant la main de Rafaëla.*)
Et vous tremblez, je crois?
(*A Andrea.*)
Et toi!

HAYDÉE, *bas, à Rafaëla.*

Parlez!

ANDREA ET RAFAELA.

Ah! le remords m'agite!

LOREDAN, *étonné et à part.*

Eux aussi !

(*Il se retourne et voit Rafaëla et Andrea qui viennent tous les deux de se jeter à ses pieds sans rien dire et qui courbent la tête. Haut.*)

Qu'est-ce donc?

HAYDÉE.

Ils s'aimaient!

LORÉDAN, *poussant un cri.*

Ils s'aimaient!
(*A part, avec joie.*)
Le destin,
O Donato! permets qu'à la fin je m'acquitte.
(*Haut, avec émotion et bonté.*)
Levez-vous, mes amis!
(*A Andrea, lui montrant Rafaëla.*)
Je te donne sa main!
(*Haydée et les deux jeunes gens poussent un cri de joie.*)
Pourvu, telle est ma loi formelle... expresse!
Que dès ce jour tous mes biens soient à toi!
(*Voyant Andrea et Rafaëla qui vont se récrier.*)
Je le veux, ou sinon je reprends ma promesse!
(*Voyant que tous trois l'entourent et veulent le remercier.*)
Et tous trois maintenant, laissez-moi!..
(*Avec force.*)
Laissez-moi!

(*Andrea et les deux jeunes femmes s'éloignent en le regardant d'un air étonné. Haydée surtout qui le contemple avec inquiétude et se retire la dernière sur un nouveau geste d'impatience de Lorédan.*)

—

SCENE VIII.

LORÉDAN, *seul, regardant autour de lui les drapeaux que l'on vient d'attacher aux murs de son palais, et qui se balancent au-dessus de sa tête.*

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Adieu donc, noble ville,
Qui paya ma valeur!..
Mourir est plus facile
Que vivre sans honneur!
Ma vie... ici flétrie
Doit s'éteindre en ce lieu!
Adieu! gloire et patrie !
O mon honneur... adieu!

(*On entend en dehors, dans le lointain, une ritournelle joyeuse, et Lorédan écoute.*)

Ce sont nos gondoliers! au palais du vainqueur.
Ils viennent pour chanter ma gloire... et mon bonheur!

CHŒUR, *en dehors.*

Gloire! gloire! au fils de Venise
Par qui la mer est soumise,
Digne de vos nobles aïeux,
Vivez longtemps, vivez heureux!

LORÉDAN.

DEUXIÈME COUPLET.

Vous à qui se rattache
Mon bonheur le plus doux,
J'aurais, pur et sans tache,
Voulu mourir pour vous!
Mais le ciel répudie
Jusqu'à mon dernier vœu.
(*Tirant son épée.*)
Adieu! gloire et patrie!
O mon honneur, adieu!

CHŒUR, *en dehors.*

Gloire aux fils de Venise,
Vainqueurs du musulman,
Par vous, ô Lorédan!
La mer nous est soumise;
Digne de vos nobles aïeux,
Vivez longtemps! vivez heureux!

LOREDAN, *répétant avec émotion.*

Oui, disent-ils... dans leurs souhaits joyeux!
Vivez longtemps! vivez heureux!
Adieu tout ce que j'aime!..

(*Il place à terre la garde de son épée et va se précipiter sur la pointe; apercevant Haydée, il s'arrête.*)

O ciel!

—

SCÈNE IX.

LORÉDAN, HAYDÉE.

HAYDÉE.

RÉCITATIF.

Pardonne-moi si j'ose te troubler,
Maître! permets ce nom! c'est toujours ton esclave,
Non la fille des rois, qui voudrait te parler!

LORÉDAN.

Parle.. j'écoute!.. Eh mais! toi que je sais si brave,
Tu parais bien émue!

HAYDÉE.

Et toi,
Bien tranquille!..

LORÉDAN, *lui prenant la main.*

Elle tremble!

HAYDÉE.

Ah! ce n'est pas pour moi!

LORÉDAN.

Que veux-tu dire?

HAYDÉE, *lentement.*

Il est un secret, ô mon maître!
Que tu prétends cacher aux yeux de tous!..

LORÉDAN, *troublé.*

Qui... moi?

HAYDÉE.

Tu fais bien! mais tu peux me le faire connaître
A moi seule!.. je vais te dire ici pourquoi...

DUO.

Je t'aime, ô mon maître, je t'aime!
Et c'est là mon secret à moi!
Oui, je t'aime, je t'aime,
Et je veux, jusqu'à la mort même,
Tout partager... tout, avec toi!
A la lueur de l'incendie,
Je t'aimais!
Esclave et loin de ma patrie,
Je t'aimais!
Oui, pour toi, tout bas je priais
Et je disais:
Je t'aime, ô mon maître, je t'aime!
Et c'est là mon secret à moi;
Oui, je t'aime, je t'aime,
Et je veux, jusqu'à la mort même,
Tout partager... tout, avec toi!

LORÉDAN, *la contemplant avec amour.*

Quel jour nouveau, trop tard, hélas! brille pour moi.

HAYDÉE.

Tu peux donc maintenant te fier à ma foi...

ENSEMBLE.

(*Andante.*)

HAYDÉE.

Dis-moi quelle est ta peine
Devant moi ne crains rien!
Ta douleur est la mienne,
Ton honneur est le mien!

LORÉDAN.

Voix qui calmez ma peine!
Doux et souverain bien!
Ma douleur est la sienne,
Mon honneur est le sien!

LORÉDAN.

Non, non, pour mes tourments, tu ne peux rien, hélas!

HAYDÉE.

Je ne peux rien, dis-tu? ton cœur ne connaît pas
Ce que peut l'amour d'une femme!
Quels que soient tes périls, c'est moi qui les réclame!
Que crains-tu? la prison ou la mort? Tu te tais?..

LORÉDAN, *tremblant et baissant la tête.*

Si c'était plus encor?

HAYDÉE.

Parle?

LORÉDAN.

Non, non, jamais!

ENSEMBLE.

HAYDÉE.

A mon cœur fidèle
Que ta voix révèle
La peine cruelle
Qui te fait souffrir.
Que l'orage gronde,
Mon espoir se fonde
Sur un autre monde,
Un autre avenir!
A lui je me livre,
Et prête à te suivre,
Pour toi, je veux vivre,
Ou, pour toi, mourir!

LORÉDAN, *à part.*

Que rien ne révèle
A son cœur fidèle
La peine cruelle
Qui me fait souffrir!
O nuit! nuit profonde!
Dérobez au monde
Le remords qui gronde
Et vient m'assaillir!
(*A Haydée.*)
O voix qui m'enivre!
Je ne puis te suivre!
Sans moi tu dois vivre,
Seul, je dois mourir!

HAYDÉE.

Achève et ne crains rien!

LORÉDAN, *à part.*

O déshonneur extrême!

HAYDÉE.

Je t'en prie à genoux!

LORÉDAN, *se cachant la tête dans ses mains.*

Non, non! plutôt mourir!

HAYDÉE, *se relevant.*

Eh bien donc! ce secret que tu n'oses trahir,
Je le déroberai seule et malgré toi-même...
Jusque-là seulement, comptant sur mon secours,
Promets-moi de ne pas attenter à tes jours!
Tu le jures... pour moi tu dois les conserver!
(*Lorédan fait signe qu'il y consent.*)

HAYDÉE, *avec exaltation.*

Et moi... je jure, ingrat, de te sauver!

ENSEMBLE.

HAYDÉE.

Que l'orage gronde,
Mon espoir se fonde
Sur un autre monde,
Un autre avenir!
A lui je me livre,
Et prête à te suivre,
Pour toi, je veux vivre,
Ou, pour toi, mourir!

LORÉDAN.

O nuit! nuit profonde!
Dérobez au monde
Le remords qui gronde
Et vient m'assaillir!
O voix qui m'enivre!
Je ne puis te suivre!
Sans moi tu dois vivre,
Seul, je dois mourir!

—

SCENE X.

(*Sur la ritournelle du morceau précédent entre Malipieri, Lorédan l'aperçoit et court saisir son épée qu'il a laissée près du fauteuil à droite. Haydée qui ne le perd pas de vue a suivi tous ses mouvements.*)

LORÉDAN, HAYDÉE, MALIPIERI.

LORÉDAN, *à part*. Malipieri!

HAYDÉE, *à part, regardant Malipieri*. Le danger qui le menace est là.

LORÉDAN, *bas, à Haydée*. Laisse-nous... je te prie.

HAYDÉE, *de même*. Ne puis-je donc pas rester?

LORÉDAN, *de même*. Plus tard... je te verrai!

HAYDÉE, *de même*. Jusque-là tu m'as promis de vivre.

LORÉDAN, *de même*. Je tiendrai mon serment.

HAYDÉE, *de même*. Et moi, le mien!.. je te sauverai! (*A part, et sortant par la porte à droite.*) Oui! je le sauverai! (*Malipieri pendant ce dialogue s'est avancé lentement du fond du théâtre, et se trouve près de Lorédan.*)

SCÈNE XI.

LORÉDAN, MALIPIERI.

MALIPIERI, *regardant sortir Haydée*. C'est là l'esclave qui devait m'appartenir et qui me fut ravie!.. esclave du sang royal!

LORÉDAN. Ah! tu le sais déjà!

MALIPIERI. Venise ne parle que de ses richesses.

LORÉDAN. Eh bien! que ne fais-tu valoir tes prétentions sur elle... c'est le moment.

MALIPIERI. J'y ai renoncé, vous le savez. Un autre sujet m'amène... une bonne nouvelle pour vous.

LORÉDAN, *vivement*. Le combat que je t'ai proposé...

MALIPIERI. Mieux encore!.. (*D'un ton froid et lent.*) Le sénat assemblé pour élire un doge semble réunir, dit-on, ses suffrages sur un illustre guerrier! sur le dernier rejeton d'une antique famille, dont l'honneur a toujours brillé intact, et dont aucune tache n'a jamais terni le blason!.. l'amiral de Venise, Lorédano!

LORÉDAN. Moi!..

MALIPIERI. Ce choix, qui se répand déjà dans la ville, ne sera publié que dans une heure sur la place Saint-Marc et du haut du *Bucentaure*... je viens de l'apprendre, et je me hâte de me rendre à l'assemblée, pour remettre au conseil des Dix un papier cacheté que j'ai là... acte important...

LORÉDAN, *avec fureur*. Malipieri!

MALIPIERI. Et authentique, car il est écrit de votre main. Sa lecture au milieu du sénat peut enlever au futur doge sa couronne ducale, sa gloire et son bonheur... tel n'est point mon désir... ni le vôtre non plus!.. j'en suis persuadé... et avant de me rendre au conseil, je vous redirai seulement : Si vous m'accordez la main de Rafaëla, votre pupille, votre honneur devient le mien. Et en sortant de la chapelle de votre palais... je vous rends ce papier fatal... prononcez? (*Lorédan le regarde quelque temps en silence, se dirige vers la table à droite et frappe sur un timbre.*)

MALIPIERI, *avec joie*. A la bonne heure!.. à moi la fortune... à vous les honneurs... il n'y a pas à hésiter!

LORÉDAN. Et je n'hésite pas! (*A un va'et qui paraît.*) Disposez tout pour le mariage de Rafaëla, ma pupille, avec Andrea Donato, à qui je laisse tous mes biens! (*A Malipieri, qui fait un geste de colère.*) Vous pouvez vous rendre au sénat. (*Il sort par la porte à gauche.*)

SCENE XII.

MALIPIERI, *puis* HAYDÉE *qui sort de la porte à droite, et suit des yeux Lorédan qui s'éloigne.*

MALIPIERI, *avec fureur.*
Eh bien! puisqu'il le veut, que sa gloire périsse!
Et ma fortune aussi!
(*Il fait quelques pas pour sortir*)

HAYDÉE, *redescendant le théâtre et se plaçant devant lui.*
Où courez-vous?

MALIPIERI.
Faire justice!

HAYDÉE.
Non pas! mais perdre un ennemi!
(*Montrant de la main la porte à droite.*)
J'ai tout entendu!..

MALIPIERI.
Toi!

HAYDÉE.
Parlons sans artifice!

MALIPIERI, *tirant de sa poche la lettre cachetée.*
Ah! tu sais le secret de ce fatal écrit!

HAYDÉE.
Je sais, s'il est connu, que Lorédan périt!

MALIPIERI, *frappant sur sa poche où est le papier.*
Son honneur est à moi!

HAYDÉE.
Je veux te l'enlever!

MALIPIERI.
J'ai juré de le perdre!

HAYDÉE.
Et moi de le sauver.

ENSEMBLE.

HAYDÉE, *à part.*
Noble amour dont l'ardeur m'enflamme,
Soutiens les forces de mon âme!
Tu sais les serments que j'ai faits,
Le sauver et mourir après!

MALIPIERI.
Ardente haine qui m'enflamme,
Viens guider, embraser mon âme!
Tu sais les serments que j'ai faits,
Oui, le perdre et mourir après!

HAYDÉE.
Je suis libre à présent! plus de maître, d'entrave!

MALIPIERI.
Je le sais!.. le sénat vient de briser tes fers!

HAYDÉE.
Pour prix de cet écrit, je serai ton esclave!
Le veux-tu?

MALIPIERI, *étonné.*
Toi!

HAYDÉE.
Moi!

MALIPIERI.
Non!.. je veux des biens plus chers.

HAYDÉE.
Mes richesses peut-être!.. eh bien! je te les donne.

MALIPIERI.
Je veux plus!.. tes trésors et toi-même avec eux!

HAYDÉE, *à part, tressaillant.*
O ciel!

MALIPIERI.
Devant l'autel, ta main!..

HAYDÉE.
Ah! je frissonne!

MALIPIERI.
Ta main!.. ta main... c'est le prix que je veux.
Aux autels de Saint-Marc, à l'instant, je le veux!

ENSEMBLE.

HAYDÉE.
Noble amour, dont l'ardeur m'enflamme,
Soutiens les forces de mon âme;

Tu sais les serments que j'ai faits.
Le sauver et mourir après!

MALIPIERI.

Ardente haine qui m'enflammes,
Viens guider, embraser nos âmes!
Je dois en voyant tant d'attraits
Tenir aux serments que j'ai faits!

(*Haydée entraînée par Malipieri sort par la gauche, tandis qu'on entend au dehors une musique vive et joyeuse.*)

—

SCENE XIII.

CHŒUR DE PEUPLE, GONDOLIERS, MARCHANDS, OUVRIÈRES, BOUQUETIÈRES, *paraissant au fond du théâtre en gondoles, tandis que d'autres entrent sur la scène, de différents côtés, par la colonnade du vestibule.*

CHŒUR.

Venez, accourez du Lido
Descendez tous du Rialto!
Venise la belle
Gaîment nous appelle,
Aujourd'hui, par elle,
Nous sommes heureux!
Triomphe et conquête!
C'est un jour de fête.
Qu'ici rien n'arrête
Notre élan joyeux!
Liberté
Et gaîté!
Place à nous,
Rangez-vous!
Sénateurs
Et seigneurs;
Au peuple, les honneurs!
Plus d'impôts
De travaux!
Pour un jour,
A mon tour,
Je suis roi,
C'est la loi,
Et Venise est à moi.

(*Pendant que le cortége entre en scène, Lorédan et Rafaëla sortent de la porte à gauche et le peuple reprend le chant général.*)

Venise la belle
Gaîment nous appelle
Etc., etc.

TROIS SÉNATEURS, *s'avançant au milieu du théâtre.*

Nous choisissons pour doge, ainsi que nos aïeux,
Celui de qui le bras nous défendit le mieux!
(*S'adressant à Lorédan.*)
A ce rang, Lorédan, vous seul deviez prétendre!

LORÉDAN, *troublé.*

Je n'ai point mérité ce titre glorieux...
Je n'ose... je ne puis... l'accepter!

—

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, HAYDÉE, *entrant par la gauche et apparaissant près de Lorédan.*

HAYDÉE, *bas, à Lorédan.*

Tu le peux?
Ton honneur est sauvé... tiens, je viens te le rendre!

(*Elle lui glisse dans la main un papier cacheté, et lui montre le manteau du doge et la couronne ducale que les avogadors apportent en ce moment en cérémonie*)

LOREDAN, *poussant un cri de joie et jetant un regard sur le papier.*

Sauvé par elle!!!

HAYDÉE, *portant la main à son poignard.*

Adieu! pour moi tout est fini.

LORÉDAN, *lui retenant le bras.*

Ah! que dis-tu?

HAYDÉE, *avec désespoir.*

Je viens de me donner à lui!

LORÉDAN, *stupéfait.*

A lui!..

HAYDÉE.

Pour te sauver!.. je l'avais promis!..

LORÉDAN.

Pour me sauver... ah! je frémis!..
Toi, sa femme... à lui,
A ce Malipieri...
Non.. non... plutôt mourir!

LE PEUPLE, *regardant vers le fond du théâtre.*

Quel bruit vient de retentir!

—

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS, DOMENICO, *suivi de plusieurs gondoliers et se débattant au milieu de la foule.*

DOMENICO, *parlant à des sbires.* C'est une indignité! et vous ne pouvez l'arrêter ainsi ni le condamner sans nous entendre!

LOREDAN, *s'avançant.* Qu'est-ce donc?

DOMENICO, *montrant Andrea qui s'avance du fond du théâtre, enchaîné et entouré de sbires.* C'est Andrea qu'on entraîne en prison et qui a, disent-ils, mérité la mort.

RAFAELA. O ciel!

DOMENICO. Mais nous étions là, moi et les gondoliers que voici... nous savons comment cela s'est passé.

LORÉDAN, *avec impatience.* Eh! parle donc!

DOMENICO. Certainement... c'est-à-dire, nous ne savons pas comment cela a commencé, mais au moment où nous arrivions sur la place Saint-Marc, ils sortaient tous deux de l'église en parlant avec chaleur, et Andrea s'écriait : Le lâche n'est pas celui qui propose le combat, mais celui qui le refuse! — Et l'autre a répondu d'un air insolent : Je ne me suis pas battu, parce qu'on ne se bat pas avec un infâme.. Il n'avait pas achevé ce mot qu'Andrea l'a frappé à la joue!

ANDREA, *qui pendant ce temps s'est avancé.* Il a tiré son épée.. moi, la mienne!..

DOMENICO. Vaillamment, en gens de bien... nous étions là, et après une lutte acharnée...

ANDREA. Il est tombé!

DOMENICO. Raide mort, sans souffler; le coup était bon!

LORÉDAN. Eh! qui donc?

DOMENICA. Malipieri!

HAYDÉE, LOREDAN ET RAFAELA. O ciel!

DOMENICO, *avec chaleur.* Et c'est pour un coup d'épée comme celui-là qu'il doit être, dit-on, condamné au nom de la loi... si ce n'est pas une horreur!..

LOREDAN, *aux sbires qui veulent emmener Andrea.* Arrêtez!.. le jour de son avénement, le doge a le droit de faire grâce... et ce titre de doge... je l'accepte! (*Cris de joie; Andrea, dont on détache les fers, court aux pieds de Lorédan, qui le relève et lui montre Rafaëla. Puis, sans rien dire, il tend la main à Haydée.*)

CHŒUR.

Que retentissent dans Venise
Les clairons, le son de l'airain!
Que l'Adriatique soumise
Roule aux pieds de son souverain!
Lorédan! Lorédan est notre souverain!

(*Les drapeaux s'inclinent devant lui et l'on voit au fond du théâtre s'avancer le* Bucentaure, *qui vient aborder près du vestibule du palais. Lorédan, entouré des sénateurs, se dispose à monter sur le vaisseau. La toile tombe.*)

FIN DE HAYDÉE.

[illegible]
la France
la neige
la [illegible]
la sirène ~~le~~
le serment
le [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
la [illegible]
la [illegible]
la [illegible]
l'[illegible] la [illegible]
la [illegible]
la [illegible]

[illegible]
l'[illegible]
la jarretière de la mariée
le plus beau jour de la vie
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
le [illegible]
[illegible]
le [illegible]
[illegible]

